

VIE
DE
SAINT BERNARD
ABBE DE CLAIRVAUX

PAR
L'ABBE E. VACANDARD
AUMONIER DU LYCÉE DE ROUEN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTÉTÉ LÉON XIII

TOME PREMIER

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET MISÉ À JOUR

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA & C^{ie}
RUE BONAPARTE, 90

1910

VIE

DE

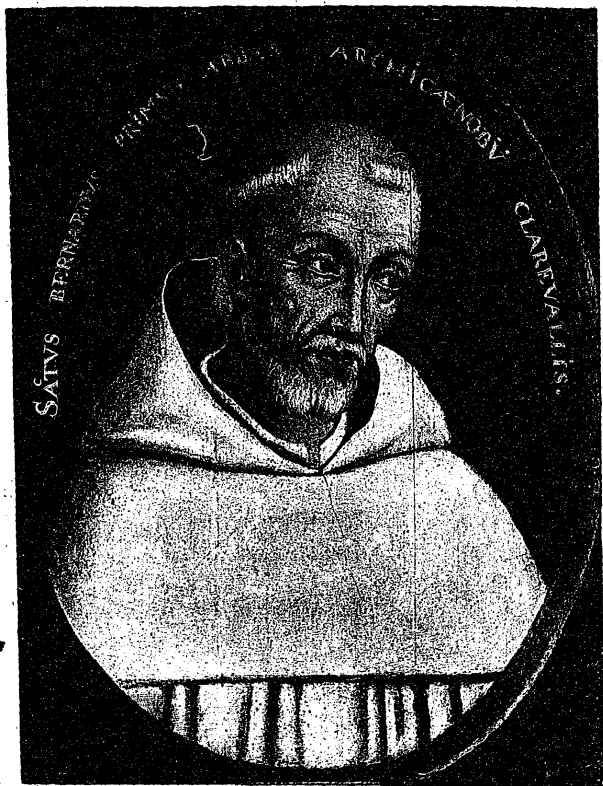
SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX

I

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}. — MESNIL (EURE).





Héliog. Dujardin

Imp. Ch. Wiltmann

SAINT BERNARD

d'après un tableau ancien de Clairvaux

VIE

DE

SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX

PAR

L'ABBÉ E. VACANDARD

AUMÔNIER DU LYCÉE DE ROUEN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

TOME PREMIER

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET MISE A JOUR

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & C^{ie}

RUE BONAPARTE, 90

—
1910

• B5V2

BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

DILECTO FILIO E. VACANDARD, SACERDOTI,
ROTHOMAGUM.

LEO PP. XIII

Dilecte Fili, salutem et apostolicam benedictionem. — Placet Nobis homines sacri cleri eniti strenue ad optima quæque studia consilio exemploque promovenda. Quibus in studiis, præter philosophica et sacra, Nos etiam auctores fuimus ut ea non in postremis haberentur quæ ad rem historicam pertinent. Optatis hisce Nostris tu quidem, Dilecte Fili, pro tua parte obsecundasti, quum de factis Sanctissimi Doctoris Bernardi deque ipsius ætate gestis, diuturnis curis, scripsisti. Quod sane opus quum a pluribus Episcopis eruditisque viris laudibus sit exornatum, Nos etiam de diligentia et eruditione tua gratulamur. Nostræ autem dilectionis testem et munerum divinorum auspicem Apostolicam tibi benedictionem peramanter in Domino impertimus.

*Datum Romæ apud S. Petrum die V Maii
anno MDCCCXCVII, Pontificatus Nostri vice-*
simo.

Leo PP. XIII.

TRADUCTION DU BREF APOSTOLIQUE

A NOTRE CHER FILS, E. VACANDARD, PRÊTRE

A ROUEN.

LÉON XIII, PAPE

Cher Fils, salut et bénédiction apostolique. Il Nous plaît que les membres du clergé s'efforcent activement de faire avancer par le conseil et par l'exemple toutes les bonnes études. Parmi ces études, outre la philosophie et la science sacrée, Nous avons demandé que ce qui regarde l'histoire ne fût pas négligé. Et vous, Cher Fils, vous avez, pour votre part, secondé Nos vœux en écrivant, avec des soins infatigables, un livre sur les actions du très saint Docteur Bernard et sur les faits accomplis de son temps. Cet ouvrage a déjà été honoré des éloges de nombre d'évêques et de savants; et Nous aussi, Nous vous félicitons de votre zèle et de votre érudition. Comme témoignage de Notre dilection et comme gage des faveurs divines, Nous vous accordons très affectueusement dans le Seigneur la bénédiction Apostolique.

Donné à Rome près Saint-Pierre, le 5 mai 1897, la vingtième année de Notre pontificat.

LÉON XIII, Pape.

PRÉFACE

Avant d'introduire le lecteur en plein sujet, il n'est peut-être pas inutile de lui indiquer le but poursuivi dans cette étude.

La « Vie de saint Bernard » n'est pas une œuvre d'apologétique, encore moins un panégyrique; c'est un simple Essai d'histoire. L'auteur ne s'est pas dissimulé les difficultés de sa tâche : il lui a fallu remonter aux sources; imprimés et manuscrits ont été attentivement compulsés; on ne s'est fié aux ouvrages de seconde main que pour les choses de minime importance qui ne se rattachent que de loin au sujet. Du reste, un système continu de notes qui courent au bas des pages mettra le lecteur à même de contrôler le récit et d'en apprécier la valeur.

Malgré le soin que nous avons pris depuis vingt ans de nous tenir au courant des découvertes de l'érudition contemporaine, quelques documents plus ou moins précieux, — et en histoire tout a son prix, — ont pu nous échapper. Nous avons du moins la conviction que ces pièces sont extrêmement rares. Est-ce à dire que toute la vie de saint Bernard soit défini-

tivement éclaircie? Loin de nous cette prétention. Bien des points restent encore et resteront probablement à jamais obscurs. Il nous suffit d'avoir jeté une lumière nouvelle sur quelques-uns et d'avoir mis l'ensemble dans un jour plus vif qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent.

Le récit se ressentira parfois de l'insuffisance ou de l'incertitude des documents. A côté de pages certaines, il en est d'autres qui offriront simplement des probabilités ou même des conjectures. Nous n'osons même assurer d'avoir toujours vu juste et d'avoir mis, sans aucune erreur de pensée ou de plume, les choses au point. Il en est de la vérité historique comme de la vérité morale : c'est « une pointe si subtile, que nos instruments sont trop mousses pour y toucher exactement. S'ils y arrivent, ils en écachent la pointe et appuient tout autour, » comme parle Pascal. Pascal ajoutait : « Plus sur le faux que sur le vrai. » On nous rendra cette justice que nous avons tâché d'éviter ce péril.

Quand notre héros abandonne, fût-ce de bonne foi, ce que nous croyons être la ligne droite, nous n'hésitons pas à signaler son écart. Nous savons que, si grand qu'on soit, on n'est pas nécessairement pour cela exempt de faiblesse ou d'erreur. Peut-être trouvera-t-on cependant qu'en certaines circonstances délicates où le fils de Tescelin se montre avec toute la fougue de son tempérament, nous n'avons pas jugé assez sévèrement les violences de son langage

et de sa conduite. En pareil cas, notre suprême loi fut toujours d'exposer nettement les faits. Frapper, en outre, d'un blâme, qui eût l'air d'une flétrissure, un homme tel que l'abbé de Clairvaux, nous a paru tout ensemble inconvenant et inutile. Sans oublier qu'on ne doit aux saints que la vérité, nous estimons que par leur élévation morale ils sont au-dessus du reste des hommes et méritent d'être traités avec un souverain respect.

Leur temps a-t-il droit aux mêmes égards? A en croire Bernard lui-même, il n'y aurait pas eu de pire époque dans l'histoire que celle où il vécut. Les modernes, au contraire, ont appelé le douzième siècle « le grand siècle » du moyen âge. Ces deux jugements ne sont pas absolument inconciliables. Si le rigide Cistercien n'avait guère en vue que les maux à guérir, la postérité a remarqué non moins exactement les merveilles accomplies par les réformateurs de ce temps, y compris l'abbé de Clairvaux qui ne fut pas le moindre. En somme, le douzième siècle, malgré son incontestable grandeur, offre, comme tant d'autres siècles, à côté de prodiges de bien, le spectacle d'étonnantes misères. Nous n'avons voulu dissimuler aucun de ces deux aspects. A cause de cela, les admirateurs passionnés d'un moyen âge idéal éprouveront peut-être quelque surprise à lire la nouvelle « Vie de saint Bernard. » Ils auraient sans doute mieux aimé nous voir passer sous silence nombre de faits qui n'ont rien d'édifiant. Mais des prétermissions

de ce genre dénaturent la vérité historique; il ne nous convenait pas d'employer une telle méthode. En histoire, il n'est pas, selon nous, de meilleure règle que celle de Cicéron, préconisée par Sa Sainteté Léon XIII : « Rien que la vérité, et toute la vérité : » *Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat.*

Melleville, le 20 août 1894, fête de saint Bernard.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

En tête de notre seconde édition, par manière d'avis, nous écrivions : « La première édition des cet ouvrage a trouvé le meilleur accueil auprès de critiques compétents. La presse française et étrangère a été à peu près unanime à en relever la valeur. Le prix important que l'Académie française lui a décerné et le Bref que Sa Sainteté Léon XIII a daigné nous adresser, ont été pour nous les plus précieuses des récompenses. Rien de tout cela cependant n'est capable de nous aveugler sur les imperfections d'une œuvre qui embrasse des événements si complexes et tout un demi-siècle d'histoire ecclésiastique. Les légères erreurs de détail qu'on nous a signalées ont été corrigées. Le lecteur désireux de connaître toutes les critiques qu'on nous a adressées, les trouvera exposées et discutées dans un article intitulé : *La Vie*

de saint Bernard et ses critiques, publié par la *Revue des questions historiques* (Livraison de juillet 1897). »

Depuis cette époque le progrès des études historiques tant en France qu'à l'étranger nous a suggéré quelques nouvelles corrections à faire. Sauf en ce qui regarde Abélard, elles sont de minime importance ; mais si légères soient-elles, ces retouches s'imposaient : car rien de ce qui a trait à l'abbé de Clairvaux ne saurait être indifférent.

LISTE DES AUTEURS

LES PLUS FRÉQUEMMENT CITÉS DANS LE COURS DE L'OUVRAGE

- ABÉLARD. — *Opera*, éd. Cousin, 2 vol. in-4°, Paris, 1869.
Auctarium Savigneiense, voir Robert de Torigny.
- BARONIUS. — *Annales ecclesiastici*, 22 vol., Antuerpiæ, 1612.
- BERNARD (Saint). — *Opera*, éd. de Mabillon, reproduite par Migne, Patrol. latine, 1859, t. 182-185. Le tome 182 comprend les Lettres et les Traités; le t. 183, les Sermons; le t. 184, les *Opera dubia* ou *Spuria*; le t. 185, les *Vitæ*, plus divers ouvrages qui regardent la Vie du saint.
- BERNARD (S.). — *Acta*, extrait des *Acta Sanctorum*, août, t. IV, dans Migne, t. 185.
- BERNHARDI. — *Lothar von Supplinburg*, in-8°, Leipzig, 1879.
— *Konrad III*, 2 vol., Leipzig, 1883.
- BOUQUET. — Voir *Historiens des Gaules*.
Cartulaire de Clairvaux, 2 vol. manuscrits : le premier à la Biblioth. municip. de Troyes, sous le n° 703; le second aux Archives de l'Aube. La Biblioth. nationale, à Paris, possède un second exemplaire du t. I, légèrement réduit quant aux noms des témoins (fonds latin, ms. 10947), et postérieur au Ms. de Troyes, qui est du treizième siècle pour la période qui nous occupe. La Bibliothèque nationale possède également une copie récente du t. II (n. a. l., 1250).
- Cartulaire de Molesme*. — 2 vol. mss., Archives de la Côte-d'Or.
- CHIFFLET. — *Opera quatuor*, in-12, Paris, 1679.
— *De genere illustri S. Bernardi Diatriba*, dans Migne, t. 185.
- CHOMTON. — *Saint Bernard et le château de Fontaines-lès-Dijon*, Dijon, 1891; ouvrage publié d'abord dans le *Bulletin*

- d'histoire et d'archéologie religieuse du Diocèse de Dijon*, 1890-1891. Trois volumes, Dijon, 1891-1895.
- Chronicon Claravallense*, Migne, t. 185.
- CURZON (De). — *La Règle du Temple*, Paris, 1886.
- D'ACHERY. — *Spicilegium*, sive collectio veterum aliquot scriptorum, 13 vol. in-4°, Paris, 1663 et suiv.
- D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — *Abbayes Cisterciennes (Études sur l'état intérieur des) et principalement de Clairvaux au douzième et au treizième siècle*, in-8°, Paris, 1858.
- *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, 7 vol. in-8°, Paris, 1859 et suiv.
- DENIFLE. — *Abälards Sentenzen und die Bearbeitungen seiner Theologie*, dans *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, 1885, t. I, p. 418 sq., 1603 sq.
- DEUTSCH (Martin). — *Die Synode von Sens*, Berlin, 1880.
- *Peter Abälard*, Leipzig, 1883.
- DÖLLINGER. — *Beiträge zur Sektengeschichte des Mittelalters*, 2 vol. in-8°, München, 1890.
- DUCHESNE (Louis), voir *Liber Pontificalis*.
- EUGENII III *Epistolæ*, dans Migne, t. 180.
- Exordium Magnum Ordinis Cisterciensis*, dans Migne, t. 185.
- FABRE. — *Le Liber censuum de l'Église Romaine*, in-fol., Paris, Thorin, 1889 et suiv.
- FYOT. — *Histoire de l'église abbatiale et collégiale de Saint-Étienne de Dijon*, in-fol., 1696.
- Gallia christiana in provincias distributa*; ouvrage commencé par les Bénédictins, achevé par M. Hauréau, de l'Académie des Inscriptions, 16 vol. in-fol., Paris, 1715-1865.
- GAMS. — *Series episcoporum ecclesiæ catholicæ*, quotquot innotuerunt a B. Petro Apostolo, in-4°, Ratisbonæ, 1873.
- GAUTIER. — *La Chevalerie*, in-4°, Paris, Palmé, 1885.
- GEROH de Reichersberg. — *De Investigatione Antichristi*, éd. Scheibelberger, 2 vol. in-12, Lincii, 1875.
- GIESEBRECHT. — *Arnold von Brescia*, München, 1873.
- *Geschichte der deutschen Kaiserzeit*, t. IV, Leipzig, 1877.
- GIETL. — *Die Sentenzen Rolands, nachmals Alexander III.*, in-8°, Fribourg-en-Brisgau, 1891.
- GUÉRARD. — *Cartulaire de N.-D. de Paris*, 4 vol. in-4°, Paris, 1850.
- GUIBERTI de Novigento *Opera*, dans Migne, t. 156.

GUIGNARD. — *Lettre à Montalembert sur les reliques de saint Bernard et de saint Malachie et sur le premier emplacement de Clairvaux*, dans Migne, t. 185.

— *Les Monuments primitifs de la Règle cistercienne*, publiés d'après les manuscrits de l'abbaye de Cîteaux, in-8°, Dijon, 1878. Cet ouvrage renferme la *Regula S. Benedicti*, l'*Exordium cœnobii Cisterciensis*, la *Carta Caritatis*, les *Consuetudines*, qui comprennent les *Capitula ecclesiasticorum officiorum*, les *Instituta generalis capituli apud Cistercium* et les *Capitula Usuum Conversorum*.

GUILLAUME DE TYR. — *Historia*, dans Migne, t. 200.

HAURÉAU. — *Poèmes latins attribués à saint Bernard*, Paris, 1890.

HÉFÉLÉ. — *Conciliengeschichte*, traduction Delarc, 12 vol. in-8°.

HENRIQUEZ. — *Fasciculus Sanctorum Ordinis Cisterciensis*, Bruxelles, 1623; Extraits dans Migne, t. 185.

— *Menologium Cisterciense*, in-fol., Antuerpiæ, 1630.

HERBERTUS. — *De Miraculis libri tres*, dans Migne, t. 185.

HIRSCH. — *Studien zur Geschichte der König Ludwigs VII von Frankreich*, Leipzig, 1892.

Histoire littéraire de la France, 31 vol. in-4°, ouvrage commencé par les Bénédictins et continué par les membres de l'Institut.

Historiens des Gaules et de la France (Recueil des), 23 vol. in-folio, Paris, 1738-1876; par abréviation *H. des G.*

HÜFFER (Georg). — *Der heilige Bernard von Clairvaux*, Vorstudien, in-8°, Münster, 1886.

— *Die Anfänge des zweiten Kreuzzuges*, dans *Historisches Jahrbuch*, 1887.

— *Die Wunder des hl. Bernhard und die Kritiker*, dans *Historisches Jahrbuch*, 1889.

IMBART DE LA TOUR. — *Les Élections épiscopales dans l'Église de France, du neuvième au douzième siècle*, in-8°, Paris, 1892.

INNOCENTI II *Epistolæ*, dans Migne, t. 179.

JACQUES DE VITRY. — *Historia occidentalis*, in-12, Duaci, 1597.

AFFÉ. — *Regesta Romanorum Pontificum*, 2^e éd., 2 vol. in-4°, Lipsiæ, 1885-1889.

- JAFFÉ. — *Bibliotheca rerum germanicarum*, Berlin, 5 vol. in-8°, 1864-1869.
- *Lothar dem Sachsen (Geschichte des deutschen Reiches unter)*, Berlin, 1843.
- *Conrad III (Geschichte des deutschen Reiches unter)*, Hannover, 1845.
- JANAUSCHEK (Léopold). — *Origines Cistercienses*, in-4°, t. I, Vindobonæ, 1877.
- *Bibliographia Bernardina*, in-8°, Vindobonæ, 1891.
- JOBIN. — *Saint Bernard et sa famille*, in-8°, Poitiers, 1891.
- KUGLER. — *Studien zur Geschichte des zweiten Kreuzzuges*, Stuttgart, 1866.
- *Analekten zur Geschichte der zweiten Kreuzzuges*, Tübingen, 1878.
- *Neue Analekten zur Geschichte der zweiten Kreuzzuges*, Tübingen, 1883.
- LABBE. — *Concilia generalia*, 18 vol. in-fol., 1672.
- LALORE. — *Le Trésor de Clairvaux du douzième au dix-huitième siècle*, Troyes, 1875.
- *Reliques des trois tombeaux saints de Clairvaux, saint Bernard, saint Malachie, etc.*, Troyes, 1877.
- *Recherches sur le chef de saint Bernard de 1153 à 1165*, Troyes, 1878.
- LANIGAN. — *An ecclesiastical history of Ireland from the first introduction of the Christianity to the beginning of the thirteen century*, 4 vol. in-8°, Dublin, 1822.
- LE COUTEULX. — *Annales Ordinis Carthusiensis*, 3 vol. in-4°, Monstrolii, 1888.
- Liber Pontificalis*, éd. Duchesne, 2 vol., Paris, Thorin, 1884 et suiv.
- LUCHAIRE. — *Louis VI le Gros, Annales de sa vie et de son règne*, in-8°, Paris, 1890.
- *Actes de Louis VII (Études sur les)*, in-4°, Paris, 1885.
- *Institutions monarchiques de la France sous les premiers Capétiens (Histoire des)*, 2 vol., Paris, 1^{re} éd. 1883, 2^e éd. 1891.
- *Remarques sur la succession des grands officiers de la Couronne qui ont souscrit les diplômes de Louis VI et de Louis VII*, Paris, 1881.
- MABILLON. — *Musæum Italicum*, 2 vol. in-4°, Paris, 1687-1689.

- MADELAINE (Godefroid). — *Histoire de saint Norbert*, in-8°, Lille, 1886.
- MANRIQUE. — *Annales Cistercienses*, 4 vol. in-4°, Lyon, 1642-59.
- MARLOT. — *Metropolis Remensis historia*, 2 vol. in-4°, Insulis, 1666.
- MARTÈNE ET DURAND. — *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, 2 vol. in-4°, Paris, 1717.
- *Thesaurus novus Anecdotorum*, 5 vol. in-fol., Lutetiæ, 1717.
- *Amplissima Collectio (veterum scriptorum et monumentorum)*, 9 vol., Paris, 1724.
- MÉGLINGER. — *Iter Cisterciense, seu descriptio itineris Cisterciensis quod ad comitia generalia ejusdem sacri Ordinis expedit Joseph Meglinger, mense Maio anni 1667; dans Migne, t. 185.*
- MEYER (Wilhelm). — *Die Anklagesätze des hlg. Bernhard gegen Abälard*, dans *Nachrichten des Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, 1898, fasc. 4, p. 420 et suiv.
- Monasticon Anglicanum* (Dodsworth et Dugdale), 3 vol. in-fol., Londini, 1682.
- Monumenta Germaniæ historica*, 29 vol. in-fol., Hannover, 1820-1890; par abréviation *Mon. G.*
- MUHLBACHER. — *Die Streitige Papstwahl des Jahres 1130*, Innsbruck, 1876.
- MURATORI. — *Rerum Italicarum Scriptores*, 25 vol. in-fol., Mediolani, 1723.
- *Antiquitates Italiæ medii ævi*, 6 vol. in-f., Mediolani, 1738-1742.
- NEANDER. — *Der heilige Bernhard*, éd. Deutsch, 2 vol. in-12, Gotha, 1889.
- NEUMANN. — *Bernard von Clairvaux und die Anfänge des zweiten Kreuzzuges*, in-8°, Tübingen, 1882.
- Nomasticon Cisterciense* (Julien Paris), in-fol., Paris, 1664.
- ODO DE DIOGILO. — *De Ludovici VII Francorum regis protectione in Orientem*, dans Migne, t. 185.
- O'DONOVAN. — *Annals of the kingdom of Ireland, by the Four Masters, from the earliest period to the year 1616*, 2 vol. in-4°, Dublin, 1848-51.
- O'HANLON. — *Life of S. Malachi O'Morgair*, in-8°, Dublin, 1859.

ORDERIC VITAL. — *Historia ecclesiastica*, dans Migne, Pat. lat., t. 188.

OTTO FRISINGENSIS. — *Chronicon, Gesta Frederici*, etc., fol., Basileæ, 1569.

PÉRARD. — *Recueil de plusieurs pièces curieuses servant à l'histoire de la Bourgogne*, Paris, 1664.

PETIT. — *Histoire des ducs de Bourgogne de la race Capétienne*, 2 vol. in-8°; tirage à part des *Mémoires de la société Bourguignonne de Géographie et d'Histoire*, t. III et V, Dijon, 1885, 1887.

PETRI VENERABILIS *Opera*, dans Migne, t. 189.

PITRA. — *Documents sur un voyage de saint Bernard en Flandre et sur le culte de N.-D. d'Afflighem*, dans Migne, t. 185.

PLANCHER (Dom). — *Histoire générale et particulière de Bourgogne*, 4 vol. in-fol., Dijon, 1739.

PRUTZ. — *Entwicklung... des Tempelherrenorden*, Berlin, 1888, in-8°.

QUANTIN. — *Cartulaire de l'Yonne*, 2 vol. in-4°, Auxerre, 1854-60.

QUICHERAT. — *Histoire du costume en France*, in-4°, Paris, 1876.

RÉMUSAT. — *Abélard*, 2 vol. in-8°, Paris, 1845.

ROBERT (G.). — *Les Écoles et l'enseignement de la théologie pendant la première moitié du XII^e siècle*, in-8°, Paris, Gabalda, 1909.

ROBERT DE TORIGNY, abbé du Mont Saint-Michel. — *Chronique et Actes*, suivis de l'*Auctarium Savigneiense*, éd. Delisle, 2 vol. in-8°, Rouen, 1872.

ROTH. — *Beiträge zur Biographie der Hildegard von Bingen* dans *Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft*, Leipzig, 1888

SCHEFFER-BOICHORST. — *Die Neuordnung des Papstwahl durch Nicolaus II*, in-8, Strasburg, 1879.

STOELZLE. — *Abaelards 1121 zu Soissons verurtheilter Tractatus de Unitate et Trinitate divina*, in-8°, Fribourg-en-Brisgau, 1891.

Studien und Mittheilungen aus dem Benedictinernorden, 1885 et suiv.

TARDIF. — *Monuments historiques*, cartons des Rois, in-4°, Paris, 1866.

- TISSIER. — *Bibliotheca Patrum Cisterciensium*, 2 vol. in-fol., 1660-1669.
- TWYSDEN. — *Historiæ Anglicanæ Scriptores decem*, in-fol., Londini, 1652.
- VACANDARD. — *Saint Bernard orateur*, in-12, Rouen, 1877.
- *Abélard, sa lutte avec saint Bernard, sa doctrine, sa méthode*, in-12, Paris, 1881.
- *Le premier emplacement de Clairvaux*, dans *Mémoires de la Société académique de l'Aube*, Troyes, année 1885, p. 339-359.
- Divers articles dans la *Revue des questions historiques*.
- Article *Abélard*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, Letouzey et Ané.
- *Saint Bernard*, coll. « La Pensée chrétienne », Paris, Bloud, 1904.
- VIGNIER. — *Chronicon Lingonense*, in-12, Lingonis, 1665.
- *Décade historique du diocèse de Langres*, t. II, Langres, 1894.
- WATTERICH. — *Pontificum Romanorum Vitæ*, 2 vol. in-8°, Lipsiæ, 1872.
- WURM. — *Gottfrief, Bischof von Langres*, Würzburg, 1886.
- ZOEPPFEL. — *Die Papstwahlen*, in-8°, Göttingen, 1871.

INTRODUCTION

CRITIQUE DES PRINCIPAUX DOCUMENTS ORIGINAUX

I

CORRESPONDANCE DE SAINT BERNARD

Au premier rang des documents historiques qui peuvent nous renseigner sur l'abbé de Clairvaux il faut placer sa correspondance. De son vivant même on se disputait ses lettres, non moins que ses autres écrits. Ce fut vraisemblablement pour répondre au vœu général de ses disciples et de ses amis, dispersés aux quatre coins de l'Occident, que, vers 1145, son secrétaire Geoffroy publia un recueil d'environ deux cent trente-cinq épîtres (1). Ce *Corpus epistolarum*, qui mit les lecteurs en goût des choses bernardines, des *Bernardina*, comme on eût dit au dix-septième siècle, s'accrut un peu plus tard de soixante à soixante-dix numéros, on ne sait par quels

(1) Selon M. Hüffer (*Bernard von Clairvaux*, I, 186; cf. Brial, *Hist. des G.*, XV, 542), ce premier recueil comprenait 310 lettres. C'est une erreur. Le *Corpus epistolarum* de Geoffroy s'arrêtait vraisemblablement à l'épître *ad Romanos*, écrite en 1145, qui porte dans l'édition de Mabillon-Migne le n° 243. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les manuscrits 18118 et 17463 de la Bibliothèque nationale à Paris, 242 de Grenoble, 852 de Troyes, 154 de Dijon.

soins. Nous sommes loin cependant du chiffre total des œuvres qui composent la correspondance de saint Bernard. D'après les plus récentes publications, le nombre des épîtres connues s'élève à plus de cinq cent trente, y compris une soixantaine dont l'abbé de Clairvaux lui-même est le destinataire (1). Et l'on sait par des témoignages explicites, non moins que par des conjectures solides, que sa correspondance inédite ou perdue est fort considérable. Lui-même nous apprend qu'il n'avait pas l'habitude de laisser une lettre sans réponse (2). Que de lettres à lui adressées ont péri, soit par la faute du

(1) L'édition Migne, qui a pour fonds principal l'édition de Mabilon de 1690, augmentée par Martène, fournit 495 lettres, parmi lesquelles 37 ne sont pas de Bernard, mais lui sont adressées ou parlent de lui. Des lettres qui portent le nom de Bernard, cinq sont des doublets par suite d'une erreur de Martène; ce sont les épîtres 428, 430, 444, 452, 453 (cf. Migne, t. CLXXXII, col. 626, note 1087). Huit sont apocryphes ou douteuses : épîtres 456, 460, 461, 463-466, 470. Ce déchet est largement compensé par un appoint de 36 pièces, éditées dans d'autres recueils et ainsi décomposées : 7 lettres de Bernard et 29 de ses correspondants (cf. Kervyn de Lettenhove, *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 2^e série, t. XI, n^o 2; t. XII, n^o 12; Hüffer, *Der heilige Bernard*, I, 187). Ce recueil ainsi grossi comprendrait 508 lettres authentiques, auxquelles il faut ajouter une lettre éditée par les *Études religieuses* des Pères Jésuites (juin 1894); 24 lettres — 20 de Bernard et 4 de ses correspondants — découvertes et publiées par M. G. Hüffer (*Der heil. Bernard*, I, 228-237). Pour plus de détails sur ce point, cf. Hüffer, *ibid.*, I, 184-237. M. Georg Hüffer nous promet quelques autres lettres encore. Citons, en attendant sa publication, une épître de Bernard *ad gentem Anglorum* pour la croisade, *Biblioth. nation.*, fonds latin, Ms. 14845, p. 287-288^b; une épître à l'archevêque et au clergé de Cologne, même sujet, bibliothèque de Munich, Ms. 22201, fol. 257; une épître aux abbés de son Ordre réunis à Cîteaux, *Neues archiv*, V, 1888, p. 459.

(2) « Non fuit meæ consuetudinis hactenus nolle respondere hominibus etiam pusillis. » Ep. ad episcop. Wormat., ap. Kervyn de Lettenhove, *loc. cit.*; tirage à part, p. 13.

temps, soit par celle des religieux de Clairvaux qui, tout adonnés à la piété, n'attachaient qu'une médiocre importance aux écrits d'un intérêt purement historique! En tenant compte de cette perte, à jamais déplorable, le docteur Georges Hüffer ne craint pas d'évaluer la correspondance totale à un millier de lettres, tant de Bernard lui-même que de ses correspondants. Après les fouilles opérées en ces derniers temps dans les archives publiques et privées, il n'est guère probable que l'on découvre encore un trésor important d'épîtres inédites. Toutefois, telle qu'elle nous a été conservée, la correspondance de l'abbé de Clairvaux est déjà plus volumineuse que celle d'aucun de ses contemporains, moine, évêque ou homme d'État. A part peut-être les Chroniques, c'est la mine la plus riche que nous possédions pour l'histoire du second quart du douzième siècle.

Et d'abord, mieux qu'aucun autre ouvrage, ce recueil nous fait connaître Bernard lui-même : une lettre, on le sait, est toujours le plus fidèle miroir d'une âme ardente, sincère et spontanée. Bernard dicte ordinairement sa correspondance. Dans les premiers temps de son ministère abbatial, c'est Guillaume, futur abbé de Rievaulx, qui tient parfois la plume. De 1140 à 1145 et plus tard encore il eut pour secrétaire, *notarius*, Geoffroy, disciple converti d'Abélard; et de 1145 à 1151, le fameux faussaire Nicolas, conjointement avec quelques autres religieux (1). Il peut se faire que ces collaborateurs trahissent sa pensée et la dénaturent; mais de tels cas sont rares : cela n'arrive qu'en temps de presse, lorsque le thème

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. xi, n° 50. *Bern.*, *epp.* 387, 389; Nicolai, *ep.* 10, ap. Migne, t. CLXXXIII, p. 27, n° 42.

qu'ils développent leur a été insuffisamment expliqué, ou que Bernard n'a pas eu le temps de reviser leur rédaction (1). En règle générale, l'abbé de Clairvaux ne se contente pas d'indiquer le sujet de la lettre : il la dicte mot à mot; sa marque y est; son style, surtout à l'époque de sa maturité, est inimitable. L'imitation que quelques-uns de ses admirateurs, Nicolas de Montieramey, par exemple, ont essayé d'en faire n'est qu'un plagiat manifeste. Bernard n'ignore aucun des secrets de l'art d'écrire; il indique dans une de ses lettres (2) la méthode par laquelle les écrivains de métier font des phrases harmonieuses et balancent de belles périodes. Mais c'est là un procédé auquel il dédaigne d'avoir recours; à ses yeux le soin exagéré du style est un amusement frivole, un jeu indigne d'un chrétien, à plus forte raison d'un moine. Ses lettres sont d'un seul jet. A la fois vif, rude, parfois ironique, puis tout à coup tendre et affectueux (3), souvent passionné, il devait exceller dans un genre qui exige avant tout du premier mouvement. Aussi est-on sûr d'y retrouver son âme tout entière et sa pensée toute nue.

En aucun autre de ses écrits, son image n'est aussi fortement empreinte. Son amour de Dieu et des âmes, son horreur du mal et de l'erreur, son zèle avec ses exigences et ses vivacités, son énergie ardente, sujette à de soudains abattements, en un mot tout ce qui fait le caractère propre de cet homme extraordinaire, est représenté au vif dans sa correspondance. L'impétuosité de sa nature et la

(1) Cf. Bern., *ep.* 387.

(2) Bern., *ep.* 89, n° 1.

(3) Par exemple, *ep.* 221, adressée à Louis le Jeune, tour à tour violente et affectueuse.

violence de son langage y éclatent parfois de façon à choquer les oreilles modernes. « Croyez-vous donc que la justice ait disparu du reste du monde, comme elle a disparu de votre cœur, » écrivait-il à un archevêque (1). Et c'est sur ce ton, sinon en ces termes, que dans certaines circonstances il s'adresse aux papes, aux rois, aux évêques et aux moines. L'ardeur de ses convictions l'entraînait à cette véhémence de langage. Non que l'indignation ait jamais étouffé en lui la charité; son cœur ne respire que la bonté. Il ne faut pas croire davantage que le sentiment de sa supériorité lui ait dicté ces apostrophes hardies; Bernard est par excellence l'homme de l'humilité. Ce moine que l'opinion de ses contemporains plaçait au-dessus de l'épiscopat, au-dessus même du Pontife suprême, ne parlait jamais de soi qu'avec une extrême modestie et ne souffrait pas que d'autres en parlassent autrement. « Excellent ami, que faites-vous? écrivait-il à Pierre le Vénérable (2), qui se faisait l'écho de la renommée et lui prodiguait les marques de sa vénération, vous donnez des louanges à un pécheur, vous béatifiez un misérable. » C'est là le ton qui règne dans ses lettres. On a remarqué que le saint abbé ne s'y est jamais présenté, sauf une fois peut-être (3), comme prophète ni comme thaumaturge. A ce signe, avec cette pierre de touche, Mabillon a cru reconnaître la fausse attribution de l'épître qui porte dans l'édition de Migne le numéro 463.

(1) Ep. 182, à Henri, archevêque de Sens.

(2) Ep. 265.

(3) Dans son épître 242, Bernard parle de l'éclat qu'il a donné à la vérité en Languedoc, « non solum in sermone, sed et in virtute. » Il nous semble que ces derniers mots font allusion à ses miracles.

Outre le portrait de l'auteur, les lettres de l'abbé de Clairvaux nous révèlent les figures des principaux personnages de son temps. A ce titre, elles valent des mémoires. Il n'est pas un événement grave, entre 1125 et 1153, auquel Bernard n'ait été mêlé. Faut-il nommer les personnages avec lesquels il est en relations fréquentes? Ce sont des papes, des empereurs et des rois, des impératrices et des reines, des ducs et des comtes, des cardinaux, des évêques et des abbés, des philosophes et des courtisans, l'élite en un mot de la société du douzième siècle, Honorius II, Innocent II, Célestin II, Lucius II, Eugène III, Louis le Gros et Louis le Jeune, Lothaire III et Conrad III, Manuel Comnène, Roger de Sicile, Henri Beauclerc et la reine Mathilde, le roi d'Ecosse et la reine de Jérusalem, les comtes de Champagne et les ducs de Bourgogne, d'Aquitaine, de Bretagne et de Lorraine, l'épiscopat français et la curie romaine, Pierre le Vénérable, Suger et presque tous les supérieurs ou abbés de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne, de la Suède et de la Palestine, etc. Qu'on juge, par cette simple énumération, de la variété et de l'importance des documents historiques que renferme sa correspondance.

Tous ces documents sont sincères. Cependant, il ne faudrait pas que l'historien les employât en aveugle; ils n'ont pas tous le même poids et ne méritent pas une égale créance. Sincérité n'est pas exactitude. Les meilleurs peuvent se tromper, tout en restant de bonne foi. Et c'est quelquefois le cas de l'abbé de Clairvaux. Même dans les choses qu'il sait très bien, il lui arrive de donner à sa phrase, qu'emporte le zèle, un tour oratoire qui force la vérité et la dénature. C'est au critique à démêler

dans ces éclats d'une passion, qui est presque toujours juste à son origine, la part exacte du vrai. La même méthode doit être appliquée, à plus forte raison, lorsque la correspondance de l'abbé de Clairvaux ne fait que refléter la pensée d'autrui. En maintes circonstances, ses lettres ne sont que la traduction d'un témoignage étranger, et sans que Bernard, qui ne sait pas marchander sa confiance, soupçonne la méprise, ce témoignage est parfois sujet à caution. Il ne paraît pas douteux par exemple que ses amis d'Angleterre l'aient induit en erreur au sujet du neveu du grand saint Anselme, appelé à occuper le siège de Londres vers 1140 (1). Les jugements qu'il porte sur Guillaume d'York et sur l'évêque nommé de Langres ne sont pas davantage exempts de partialité. La faute en est à ses correspondants. Pour être juste, il nous faudra donc atténuer la portée des témoignages de cette nature et les corriger, s'il se peut, par d'autres documents.

Sa correspondance impose à qui veut s'en servir un autre travail plus considérable encore et non moins délicat. Geoffroy n'a pas pris soin d'observer dans son édition du *Corpus epistolarum* un ordre strictement chronologique. Les publications qui ont suivi pèchent par le même défaut. De là, pour les historiens, un embarras, une confusion, que Mabillon, malgré l'étendue de son savoir, n'est pas parvenu à débrouiller. Un grand nombre des dates qu'il assigne aux épîtres de l'abbé de Clair-

(1) Cf. Bern., ep. 211, écrite en 1142. Dans la seconde partie, il s'agit d'Anselme, neveu du grand saint Anselme et abbé de Edmundsbury, qui avait été déposé, et remplacé par Robert, sur le siège de Londres. Cf. Wolf, dans *Studien und Mittheilungen aus dem Benedictinerorden*, 1885, p. 30.

vaux sont conjecturales ou même erronées. C'est donc un devoir impérieux de redresser autant que possible la chronologie de ces lettres, à mesure qu'elles se présentent pour entrer dans la trame d'un récit historique.

II

LA VITA PRIMA; AUTEURS ET RECENSIONS DES CINQ PREMIERS LIVRES.

L'édition de Migne renferme trois et même quatre *Vies* de saint Bernard, qui sont du reste classées d'une façon assez illogique. Le seul titre qui convienne à la troisième est celui de « Documents », *Collectanea* ou *Fragmenta*. M. Hüffer a rangé à bon droit la quatrième parmi les *Vies* légendaires de l'abbé de Clairvaux. Les deux premières méritent seules le nom de *Vitæ Bernardi*.

La *Vita prima* ne comprenait à l'origine que cinq livres dont les auteurs sont Guillaume de Saint-Thierry, Ernaud de Bonneval, Geoffroy d'Auxerre. Il faut y adjoindre le *Liber miraculorum in germanico itinere patratorum*, que les éditeurs ont constamment publié en annexe, comme livre sixième.

Guillaume de Saint-Thierry (1), ainsi nommé à cause du monastère dont il fut abbé au diocèse de Reims, de 1120 à 1135, connu de bonne heure le fondateur de Clairvaux. L'intimité qui régna entre les deux saints religieux fut aussi durable que profonde. C'était Guillaume qui, vers 1124, avait poussé Bernard à écrire sa fameuse

(1) Sur Guillaume de Saint-Thierry, cf. *Histoire littéraire de la France*, XII, 312-338.

Apologia; ce fut lui encore qui, sonnant l'alarme en 1140, le précipita contre Abélard. Après cette campagne retentissante à laquelle l'ardent bénédictin, retiré alors à Signy, prit une large part, on le perd de vue jusqu'au jour où les disciples de l'abbé de Clairvaux vinrent le prier d'écrire la vie de leur vénéré maître. La tâche était lourde; il s'y dévoua, et il avait achevé son premier livre lorsque la mort l'interrompit en 1147 ou 1148 (1).

Avant de prendre la plume, Guillaume avait eu soin de s'entourer de documents. Comme s'il eût pressenti les exigences de la critique moderne, il invoque expressément le témoignage de ceux qui ont vécu dans l'intimité de l'abbé de Clairvaux, qui ont observé et contrôlé avec prudence ses dits et gestes : « Est-il possible, ajoute-t-il, de refuser sa créance à de tels témoins, ainsi qu'à tant d'autres personnes dignes de foi, évêques, clercs et moines, qui attestent les mêmes faits (2)? »

Au premier rang de ces témoins, il faut placer l'auteur de la *Vita tertia*, Geoffroy d'Auxerre. M. Hüffer a pleinement confirmé sur ce point les conclusions de Chifflet. On ne connaissait jusqu'ici cette *Vita*, ou plutôt ces *Collectanea* ou *Fragmenta*, que par les extraits qu'en a donnés le savant jésuite dans son volume intitulé *Quatuor opuscula* (3). Le manuscrit qu'il eut sous les yeux, aujourd'hui perdu, provenait de l'abbaye d'Orval, en Luxembourg. Nous n'en possédons que deux copies : la première, qui a servi au P. Piën pour son *Commentarius*

(1) D'après les archives du Mont-Dieu, Guillaume mourut le 8 septembre « circa tempora Remensis concilii sub Eugenio habiti ». Le Couteulx, *Annales*, II, 90-91.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, Præfatio.

(3) Chifflet, *Opera quatuor*, p. 166-167.

de *S. Bernado* et *Gloria posthuma Bernardi*, se trouve encore à Bruxelles dans les Collections des Bollandistes, n° 30, août 20-22; la seconde est inscrite à la Bibliothèque nationale à Paris sous le n° 17639, fonds latin.

Cette œuvre est capitale pour l'histoire de saint Bernard. Quel témoin était mieux placé que Geoffroy pour observer les actes de l'abbé de Clairvaux et en composer un recueil? Converti en 1140, et remplissant bientôt après les fonctions de secrétaire, l'ancien disciple d'Abélard ne perd pas de vue son nouveau maître (1). En 1145, il l'accompagne dans le Languedoc et envoie à Clairvaux une relation des merveilles dont il est témoin. Ce fut le point de départ de toute une littérature bernardine. La première collection des lettres de l'abbé de Clairvaux date de cette époque; et c'est Geoffroy qui en est l'auteur. En même temps, il compulsait les souvenirs des vétérans du monastère et amassait ainsi des documents pour une histoire du saint fondateur. Ses notes embrassent toute la période qui précède la prédication de la seconde croisade (2).

Guillaume de Saint-Thierry n'utilisa pas tous les documents qui lui étaient fournis. Après la mort de saint Bernard, Ernaud de Bonneval reprit, sur les instances des moines de Clairvaux, l'œuvre interrompue et rédigea le second livre de la *Vita prima*. Une précieuse lettre nous révèle quels liens étroits unissaient Ernaud

(1) Sur Geoffroy, cf. *Histoire litt. de la France*, XIV, 430-458.

(2) M. Hüffer (*Bernard von Clairvaux*, I, 33-49) est arrivé à peu près à cette conclusion par l'étude des *Fragmenta*. Son opinion se trouve confirmée et précisée par l'étude des Épîtres de saint Bernard. Nous avons vu que le *Corpus epistolarum*, publié par Geoffroy, s'arrêtait à l'épître *ad Romanos* (ép. 243 des éditions) qui est de 1145.

à Bernard. Aussi le second livre est-il, comme le premier, un hommage que l'amitié rendit à la vertu (1). Ernaud de Bonneval puise, comme l'avait fait Guillaume de Saint-Thierry, dans les *Fragmenta* de Geoffroy. C'est à ce recueil qu'il emprunte notamment les principaux éléments de son récit sur la translation de Clairvaux et sur le schisme d'Anaclet II, en France. D'autres relations furent évidemment à sa portée. Et en mettant en œuvre ces divers matériaux, Ernaud fait preuve d'une remarquable sagacité; même quand il suit les *Fragmenta*, il n'hésite pas à sacrifier les faits qui lui paraissent d'une authenticité douteuse. On ne trouve pas trace en son livre des divers songes fort suspects relatifs au second emplacement de Clairvaux, ni de la fameuse vision où se trouve prédite la mort violente et miraculeuse d'Anaclet II. Il vise aussi parfois à l'exactitude chronologique et corrige à bon droit, par exemple, les *novem fere annos* du schisme. Bref, en véritable historien, il essaie d'épurer les documents soumis à sa critique.

Après sa mort, les *Fragmenta* retournèrent à leur auteur, qui en forma le quatrième livre de la *Vita prima*. Geoffroy, en les retouchant, supprima surtout les récits d'un caractère merveilleux dont il n'avait pas été témoin oculaire. Il semble que les scrupules de la vraie science historique se soient emparés de l'ancien secrétaire de saint Bernard, dès qu'il eut conscience de travailler pour la postérité. Il composa en même temps le livre troisième. A cette date (1154) le livre cinquième avait déjà paru; il avait même subi plusieurs remaniements que

(1) Sur Ernaud ou Arnould de Bonneval, cf. *Histoire littéraire*, XII, 535-541. Cf. Bern., ep. 310.

nous avons étudiés ailleurs. Le texte que nous lisons dans les éditions est bien de Geoffroy. Mais le manuscrit de Paris (cod. lat., n° 7561, p. 63-87) fut vraisemblablement écrit et retouché de sa main; c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une épreuve avant la lettre du livre cinquième. A ce titre, il présente un véritable intérêt de curiosité historique.

Par leur connaissance du sujet, par le respect qu'ils professent pour leur héros, les auteurs de la *Vita Bernardi* nous offrent des garanties incontestables de véracité. Mais ce qui donne à leur récit son plus haut caractère de certitude historique, c'est le contrôle qu'il subit avant d'être publié. Les évêques et abbés qui avaient assisté aux derniers moments de saint Bernard se réunirent derechef à Clairvaux en 1155 (1), pour reviser l'œuvre totale de Guillaume de Saint-Thierry, d'Ernaud de Bonneval et de Geoffroy d'Auxerre; et la *Vita prima* ne parut qu'avec leur approbation expresse.

Dès qu'elle eut affronté les périls de la publicité, elle fut accueillie avec honneur et copiée avec empressement. Nous en possédons encore deux cent deux manuscrits (2), presque tous complets, dont vingt-huit datent du douzième siècle.

Vu la fidélité avec laquelle les copistes du moyen âge reproduisaient les textes, on pourrait s'attendre à ren-

(1) La date de cette assemblée nous est indiquée approximativement par Geoffroy (*Bern. Vita*, lib. IV, cap. iv, nos 24-25) et par l'*Exordium magnum Cisterciense* (Dist. III, cap. 25, Migne, t. CLXXXV, p. 1087). Cf. 1^{re} édition, p. xxi, note.

(2) On peut en voir la description dans Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 108-115. Ajoutez-y un fragment de manuscrit du quatorzième siècle, indiqué dans les *Archives départementales, communales et hospitalières*, Nord, p. 221, n° 193. Cf. *Bern. ep.* 310.

contrer dans ces transcriptions une complète uniformité. Mais on y remarque, au contraire, des variantes significatives; et, en s'appuyant sur ces divergences, Waitz (1) a cru devoir diviser les manuscrits en deux groupes, qu'il désigne sous les noms de Recension A et de Recension B. Presque tous les *Codices* découverts après Waitz rentrent et se rangent pour ainsi dire d'eux-mêmes dans l'une ou l'autre de ces deux catégories. Il n'est qu'un petit nombre de manuscrits qui empruntent leur texte aux deux Recensions.

A vrai dire, la comparaison des deux groupes entre eux porte à croire qu'ils ont une origine commune. La ressemblance des textes est si profonde, qu'elle va, presque toujours, jusqu'au mot à mot. La différence consiste en quelques suppressions, additions et corrections, introduites dans les manuscrits de la Recension B. Les suppressions portent sur les cinq livres, mais particulièrement sur le livre quatrième. Du reste, l'édition de Migne qui est du type B reproduit entre crochets à peu près tous les fragments caractéristiques de la Recension A. Le groupe B contient deux morceaux qu'on ne trouve pas ailleurs, nous voulons parler du prologue de Geoffroy et du récit qui commence par ces mots : *Fratres de Monte-Pessulano*. Les deux Recensions diffèrent encore sur le lieu de naissance et sur l'âge de saint Bernard. Mais, en dehors de ces points de quelque importance, les variantes se bornent à des retouches de style.

Nous avons démontré ailleurs (2) que l'auteur de la Re-

(1) *Mon. Germ.*, t. XXVI.

(2) *Revue des Quest. histor.*, avril 1888. Cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, p. 131 et suiv.

cension B n'est autre que Geoffroy d'Auxerre. Son sens historique s'était, en moins de dix ans, singulièrement affiné. Il supprima dans la seconde Recension une série de récits qu'il avait fournis aux éditeurs de la première. Les prophéties concernant la mort du fils aîné de Louis le Gros, Philippe, la grossesse de la reine Éléonore, le châtiement providentiel du comte d'Angers (1), ou d'autres faits analogues, disparaissent à la fois du quatrième livre. On peut signaler une suppression du même genre dans le livre troisième (2). Chose remarquable, toutes ces corrections ont pour objet des événements d'ordre surnaturel et particulièrement des prédictions. Ne semble-t-il pas que, par ces éliminations répétées, Geoffroy ait voulu donner plus de poids à son témoignage, et assurer aux faits extraordinaires qu'il a fidèlement conservés dans la seconde Recension une plus puissante garantie d'authenticité? C'est donc, si nous ne nous abusons, cette seconde Recension, dernier terme d'une série de retouches, qu'il désignait à l'attention des éditeurs et des historiens futurs.

III

LE LIBER SEXTUS DE LA VITA PRIMA OU LIBER MIRACULORUM.

Il ne faudrait pas croire, d'après ce que nous venons de dire, que les biographes de saint Bernard fussent en défiance vis-à-vis du surnaturel. Le surnaturel, au contraire, est l'atmosphère qu'ils respirent; leur récit en est

(1) Cap. I, n° 11; III, n°s 18 et 13.

(2) Cap. IV, n° 11; cf. VI, n° 19; VIII, n° 31.

tout imprégné. Nul doute à leurs yeux que l'abbé de Clairvaux ne soit un saint. On ne s'étonnera donc pas qu'ils se soient plu à constater historiquement que leur maître bien-aimé fut entouré, non seulement de tout le prestige de la vertu, mais encore de celui des miracles.

Et ce n'est pas là, comme on pourrait être tenté de le penser, un cercle vicieux, fruit d'une aberration d'esprits étroits et de cœurs ardents, qui conspirent à tromper autrui et à se tromper eux-mêmes. Les disciples de saint Bernard n'ont, si je puis m'exprimer ainsi, canonisé leur maître qu'à bon escient. Il y avait longtemps qu'ils étaient témoins de faits d'un caractère surnaturel, quand l'idée leur vint de recueillir pour leur édification mutuelle ces miracles, qu'ils estimaient être des preuves incontestables de sainteté.

Le premier recueil de ce genre est la lettre de Geoffroy, écrite au cours du voyage de Bernard dans le Languedoc et destinée primitivement aux seuls religieux de Clairvaux (1). Le succès de cette œuvre détermina l'apparition de toute une littérature bernardine. Le *Corpus epistolarum* et les *Fragmenta* de Geoffroy la suivirent de très près, comme nous l'avons dit. Mais le plus curieux spécimen qui nous reste de ces contributions à la biographie de saint Bernard est un recueil de notes, rédigées au jour le jour, pendant une période de près de quatre mois, et intitulées : *Historia miraculorum in itinere germanico patratorum* (2). C'est un récit, en trois livres, des miracles accomplis par l'abbé de Clairvaux sur les bords du Rhin en 1146-1147, à l'occasion de la prédication de la croisade.

(1) Migne, t. CLXXXV, p. 410-415.

(2) Migne, t. CLXXXV, p. 370-410.

De Francfort à Constance et de Constance à Spire, Bernard avait été accompagné par l'évêque Hermann de Constance et son chapelain Ébrard, par les abbés Frowin de Salmansweiler et Beaudoin de Châtillon, par les moines de Clairvaux, Gérard et Geoffroy, par l'archidiacre Philippe de Liège, par les clercs Othon et Francon et enfin par le célèbre chanoine de Cologne, Alexandre. Ces dix témoins de sa vie intime, qui pendant le voyage avaient toujours eu leurs tablettes à la main, *schedula*, conçurent l'idée de mettre, avant de se séparer, leurs notes en commun, pour les envoyer au frère de Louis le Jeune, alors moine à Clairvaux. Dès le 3 janvier 1147, un messenger quittait Spire, emportant avec lui le précieux manuscrit qui forma plus tard la première partie du *Liber Miraculorum* (1).

Vers le 18 janvier, le second livre qui comprend le récit du voyage de Spire à Liège fut rédigé à Liège même sur le modèle du premier et adressé non plus aux religieux de Clairvaux, mais au clergé de Cologne, en souvenir des miracles que le saint avait opérés dans cette ville pendant trois jours. Parmi les auteurs du document figurent de nouveaux personnages : Dietrich, abbé de Vieux-Camp, et Évervin, prévôt de Steinfeld, un moine du nom d'Évrard et le prêtre Volkmar, du diocèse de Constance. L'évêque de Constance et son chapelain, aussi bien que les deux abbés Beaudoin et Frowin, ne paraissent plus ; l'abbé de Clairvaux les avait probablement quittés à Spire. Alexandre, Othon et Francon, qui l'ont suivi de Spire jusqu'à Liège, ne se retrouvent pas davantage parmi les interlocuteurs du récit. Comme pour la rédaction du

(1) Migne, p. 373-386; cf. p. 387; Martène, *Thes. Anecd.*, I, 399.

premier livre, les signataires adoptèrent la forme dialoguée assez bizarre en apparence, mais plus précieuse que toute autre à titre de document. Nous possédons ainsi dans un amalgame original les impressions de chacun des témoins, prises sur le vif, et exemptes du travail de la réflexion (1).

Le retour de saint Bernard de Liège à Clairvaux, son voyage à Étampes et son second retour à Clairvaux forment le sujet du troisième livre. Geoffroy le composa vers la fin du mois de février. Ce ne fut qu'après le second voyage du saint à Francfort, que l'auteur ajouta les deux derniers chapitres, qui ne sont, pour ainsi parler, qu'un paquet de notes. Il destinait son ouvrage, comme l'indiquent les manuscrits, à Hermann, évêque de Constance (2).

Plus tard Philippe de Liège réunit les trois livres en un volume et l'envoya à Samson, archevêque de Reims, qui lui en avait fait la demande (3). C'est sous cette forme définitive que nous est parvenue l'*Historia miraculorum in itinere germanico patratorum*.

Le manuscrit original est perdu. Vraisemblablement les disciples de Bernard, qui en possédèrent bientôt des extraits et en quelque sorte la substance dans le livre quatrième de la *Vita prima*, ne virent aucune utilité à le conserver et le laissèrent périr, comme on rejette l'écorce

(1) Migne, t. CLXXXV, p. 385-394. « Ea quidem miracula quæ a Spira usque Leodium facta vidimus et cognovimus ad clerum Coloniensem eodem descripsimus modo, quo priora fuerant ante descripta, ut ad instar collationis vicissim ea quibus affuimus singuli loqueremur. » *Bern. Vita*, lib. VI, cap. x.

(2) *Ibid.*, p. 395-410; cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 75, note 2.

(3) Migne, *ibid.*, p. 371.

d'un fruit dont on a tiré le suc. Heureusement une copie en fut retrouvée par Herbert, dans un monastère du diocèse de Reims, vers 1180 (1). Ce précieux exemplaire fut rapporté à Clairvaux et servit de base aux transcriptions postérieures. Il est représenté aujourd'hui par onze manuscrits dont plusieurs remontent au douzième siècle et le plus récent au dix-huitième (2).

Dans son ensemble, le *Liber Miraculorum* a toujours été considéré comme un complément naturel de la *Vita prima*. Bien que le livre quatrième puisse en tenir lieu à quelques égards, il n'en a pas moins pris place dans certains manuscrits, comme un livre distinct, à la suite des premiers. Conformément à cet usage, les éditeurs modernes l'ont publié avec l'en-tête : *Liber sextus*.

Ce qui rend ce récit ou plutôt ce procès-verbal, en majeure partie dialogué, particulièrement remarquable et, on peut le dire, unique en son genre, c'est qu'il est un véritable tissu de faits miraculeux. L'abbé de Clairvaux y apparaît moins en prédicateur de la croisade qu'en thaumaturge. Le nombre des guérisons qu'on lui attribue est prodigieux. On ne cite pas moins de 235 paralytiques ou boiteux, 172 aveugles, 3 fous ou folles, je ne sais combien de sourds et muets, auxquels il aurait rendu, par un signe de croix, par un simple attouchement ou même par une prière mentale, soit le mouvement, soit la vue, soit la raison, soit enfin la parole et l'ouïe. Et ce dénombrement, assurent les compilateurs, n'atteint pas le chiffre exact des miraculés.

(1) Migne, t. CLXXXV, p. 369-370. Cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 753.

(2) Hüffer (*Bernard von Clairvaux*, p. 99-100) en donne la description.

Nulle maladie, si invétérée soit-elle, ne résiste à la vertu du thaumaturge. « On lui amène, dit Geoffroy, un enfant aveugle de naissance, dont les yeux, si on peut appeler cela des yeux, étaient couverts d'une taie blanche. C'est à peine si on distinguait, dans cet amas de chair malade et atrophiée, un organe vivant. Le saint y posa la main, et à l'instant l'enfant reçut la vue, » *visum recepit*. Cette guérison étonna jusqu'aux admirateurs de l'abbé de Clairvaux. « Nous ne pouvions en croire nos yeux, » écrit le narrateur (1).

Des phénomènes de cette nature sont faits pour surprendre davantage encore l'esprit moderne, si défiant à l'égard du surnaturel. Quand un historien les rencontre dans un document, il lui faut absolument choisir entre l'un de ces trois partis, ou les accepter en bloc, ou les rejeter en bloc, ou les passer au crible de l'examen, pour n'en garder que ce qui est vraiment solide. Les deux premières méthodes n'ont pas droit, selon nous, au nom de méthodes historiques; l'une est de la crédulité; l'autre du parti pris. Donnons, si l'on veut, à cette dernière le nom d'hypercritique. Son principe est que « la négation du surnaturel forme l'essence même de la critique (2). » A ce compte le *Liber miraculorum* n'est qu'un tissu d'erreurs, un roman, à l'usage de la crédulité dévote. Ceux qui l'ont composé sont des dupes ou des dupeurs, peut-être l'un et l'autre à la fois. — L'accusation est grave. On nous permettra de n'y voir que l'effet d'un préjugé

(1) *Bern. Vita*, lib. VI, p. III, cap. XII, n° 39. Au lieu de *cavitas oculorum*, lire *quantitas oculorum*, d'après les meilleurs manuscrits; cf. Hüffer, *Die Wunder*, etc., p. 786, note 2.

(2) Renan, *Études d'histoire religieuse*, Paris, 1858, p. 137. Cf. *Nouvelles études d'histoire religieuse*, Paris, 1884, p. 328.

philosophique et non le résultat d'une induction historique. Comme on l'a dit excellemment, la vraie critique « a horreur des jugements *a priori*, fondés sur des données étrangères à la science historique (1). » Ce qu'elle demande aux témoins qui viennent déposer devant elle, c'est la sincérité du récit, appuyée sur la justesse de l'observation. Or, qui oserait dire que les auteurs du *Liber miraculorum* ne remplissent pas, au moins dans une grande partie de leur œuvre, cette double condition?

Leur sincérité n'est pas contestable. Si quelques-uns d'entre eux, Gérard, Othon, Francon, Volkmar, n'ont aucune notoriété, les autres ont joué de leur temps, dans les affaires politiques ou religieuses, un rôle qui met en lumière et en valeur leur autorité morale. L'évêque de Constance, Hermann, a su conquérir l'estime d'un Frédéric Barberousse et obtenir de lui les éloges publics les plus flatteurs (2). Philippe de Liège jouissait, dès cette époque, d'une réputation si universelle, que Nicolas de Montiéramey ne peut s'empêcher de pousser des cris de joie, en apprenant l'entrée à Clairvaux d'une si précieuse recrue (3). Beaudoin de Châtillon-sur-Seine verra se réunir sur sa tête, à quelque temps de là, les suffrages unanimes de tout un diocèse, et occupera avec l'assentiment de Suger, le beau siège de Noyon, laissé vacant par la mort de Simon, frère du comte de Vermandois (4). Nous

(1) P. de Smedt, *Principes de la critique historique*, p. 46.

(2) *Gallia christ.*, V, 517 et suiv. Cf. Hüffer, *Die Wunder*, etc., p. 769-770.

(3) « Verumne erit tantæ nobilitatis sanguinem et tantæ utilitatis hominem abscondi in tabernaculo tuo... Lætentur cœli et exultet terra, » etc. Migne, t. CXCVI, p. 1623-1625.

(4) Cf. Lettre du chapitre de Noyon à Suger, Migne, t. CLXXXVI, p. 1371.

connaissions déjà Geoffroy d'Auxerre. Les abbés Frowin de Salmansweiler et Thierry ou Dietrich de Vieux-Camp se distinguaient, entre tous leurs confrères de l'Ordre cistercien, par leur piété et la sagesse de leur administration (1). Le prévôt de Steinfeld figure auprès de l'archevêque de Cologne dans un procès retentissant que nous aurons l'occasion de raconter. Enfin, Alexandre de Cologne devait se montrer digne du renom de science et de finesse qui s'attachait à son titre de docteur dans sa ville natale et sur les bords du Rhin; en moins de vingt années on le verra gravir successivement tous les degrés de la hiérarchie dans l'Ordre cistercien, et, devenu « patriarche de l'Ordre, » comme parle son biographe, recevoir du pape et de l'empereur les missions les plus délicates (2). Et l'on voudrait que de tels hommes, si divers d'origine, d'éducation, de goûts, d'habitudes, si étrangers l'un à l'autre avant leur rencontre auprès de l'abbé de Clairvaux, aient conspiré en commun, pour abuser, par un récit mensonger, de la crédulité publique? Une telle supposition ne supporte pas l'examen et ne vaut pas qu'on la réfute. Du reste peu de critiques ont osé la hasarder. Ce qu'ils mettent en cause, c'est moins la sincérité de ces témoins honorables que leur compétence et leur talent d'observation.

Ils croyaient au surnaturel, nous dit-on; ils n'ont donc pas qualité pour attester des faits miraculeux. La première condition de la critique est de ne pas admettre la

(1) Sur Frowin et Dietrich, cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 763-765; Jansschek, *Orig. cist.*, p. 50.

(2) Sur Alexandre, cf. *Bern. Vita*, lib. IV, cap. VIII, n° 1; Herbert, *De Miraculis*, lib. II, cap. XXII, ap. Migne, col. 1331; Hüffer, *Die Wunder*, p. 768-769.

possibilité d'une intervention extraordinaire de la Providence dans les événements de ce monde. — A prendre ce principe dans toute sa rigueur, il faudrait que les témoins, pour mériter d'être écoutés, ne crussent pas eux-mêmes à la possibilité des faits qu'ils rapportent. C'est là, il faut l'avouer, une conséquence d'une évidente absurdité. Sans doute, les faits surnaturels sont des phénomènes extraordinaires qui veulent être examinés avec un soin particulier. Mais tout ce qu'on peut exiger des témoins, dans cet examen délicat, c'est qu'ils fassent preuve non de parti pris, mais de discernement.

Or, est-il vrai que les auteurs du *Liber miraculorum* ont été victimes d'une grossière méprise, non pas une fois, mais des centaines de fois, autant de fois qu'ils ont cru constater des faits miraculeux? Accordons qu'ils ont pu se faire illusion sur certains cas mal vérifiés ou difficilement vérifiables. Accordons que, pressés d'enregistrer sur leurs tablettes le résultat de leurs observations, plusieurs d'entre eux n'ont pas toujours soumis à un examen suffisant les phénomènes qui se succédaient si rapidement sous leurs yeux (1). Mais, à supposer que la supercherie se soit glissée près d'eux, sans qu'ils la puissent démasquer, et que des individus mal avisés aient simulé parfois la maladie ou la guérison, il est inadmissible que la généralité et surtout la totalité des faits soient rangés dans cette catégorie. A qui fera-t-on croire, par exemple, que des enfants, aveugles ou sourds-muets

(1) Sur les tablettes des auteurs du *Liber*, cf. cap. v, n° 19. « *Nos- tra quidem schedula, ubi hæc annotaveramus,* » etc. Que les narrateurs n'aient pas toujours vérifié les cas, cela résulte de plusieurs endroits de leur récit; ils s'en rapportaient quelquefois à la foule, par exemple, cap. v.

depuis leur naissance, ont attendu la présence et le contact de l'abbé de Clairvaux pour jouer publiquement la comédie de la guérison instantanée (1)? Il faut en dire autant des paralytiques retenus de longues années sur un grabat, au vu et au su de tout le monde (2). Dirait-on que ces malades étaient eux-mêmes les dupes de leur imagination exaltée et qu'ils ont pris pour un miracle une amélioration passagère de leur état, uniquement due à une surexcitation nerveuse? De tels cas sont possibles, sans doute, vraisemblables même, réels si l'on veut. Mais combien d'autres faits sont irréductibles à cette explication, ne fût-ce que les guérisons d'enfants! Plusieurs fois, d'ailleurs, les auteurs du *Liber miraculorum* ont eu l'occasion de s'enquérir de l'état des personnes miraculeusement guéries, et toujours la réponse des intéressés confirma leur conviction première. Pour ne citer qu'un fait, lorsque Bernard traversa Toul pour la quatrième fois vers la fin de mars 1147, Geoffroy constata que trois malades, deux aveugles et une paralytique, guéris durant l'automne de 1146, jouissaient toujours d'une vue parfaite et de l'usage complet de leurs membres. Vers 1155, le même auteur, rédigeant le quatrième livre de la *Vita*, prend à témoin les habitants de Cologne que dans leur cité un jeune homme jadis boiteux porte

(1) Par exemple, cap. II, nos 3 et 4 : « Puerum surdum et mutum ab utero, quem protinus audistis recte loquentem et audientem clare...; omnes audistis populi vociferationem. » De même, cap. XII, n° 39 : « Puer cæcus a nativitate, » etc.

(2) Par exemple : « Vir paralyticus ab annis octo, notus omnibus... tam perfecte curatus est ut ad exercitum Domini profecturus illico susciperet signum crucis, » cap. XVI, n° 57. Cf. la guérison d'une femme aveugle depuis onze ans, cap. XIII, n° 43, etc.

depuis dix ans en souvenir de sa guérison le surnom d' « enfant de Bernard (1). »

D'ailleurs, toute vérification de ce genre eût-elle été interdite aux auteurs du *Liber miraculorum*, d'autres se sont chargés de confirmer leur récit (2). Ici c'est un miraculé lui-même, Anselme de Havelberg, l'un des pontifes les plus éminents de l'Allemagne du Nord, qui rend témoignage de l'authenticité des miracles de l'abbé de Clairvaux (3). Ailleurs, c'est un chroniqueur qui, au nom du prince Adolphe de Holstein témoin oculaire, garantit, au moins par ses allusions, le récit des scènes dont la ville de Francfort fut le théâtre en février 1147 (4). Le chronographe de Corvey tient un langage semblable (5). Othon de Freisingen rappelle à Frédéric Barberousse, l'un des croisés de Spire, les « nombreux miracles que Bernard a opérés en public et en secret, » durant la diète au cours de laquelle Conrad prit la croix (6). Et ce

(1) Cap. xxii, n° 58; lib. IV, cap. vi, n° 33; comparer lib. VI, cap. xiv, n° 47, avec lib. IV, cap. vii, n° 41.

(2) Sur les témoins autorisés et compétents des miracles de l'abbé de Clairvaux, voir particulièrement, cap. iv; v; xiv, n° 47; xvi, 56-57. Cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 43, note 2.

(3) Sur la guérison d'Anselme, cf. cap. v, n° 19. Trois ans plus tard il écrivait : « Nostris temporibus apparuit... Bernardus... virtute miraculorum insignis. » Migne, t. CLXXXVIII, p. 1156; Jaffé, *Biblioth.*, I, 339-341; cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 45-46.

(4) « Claruit Bernardus... cujus fama tanta signorum fuit opinione celebris, ut de toto orbe conflueret ad eum populorum frequentia cupientium videre quæ per eum fiebant mirabilia. » Helmold, *Chron. Slavor.*, ap. Mon. G., XXI, 56. Sur l'autorité de ce texte, cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 790-791.

(5) « Magnificentia signorum jam late ipsum (Bernardum) notificante. » Jaffé, *Biblioth. rerum Germ.*, I, 58. Sur l'autorité de ce texte, cf. Jaffé, *ibid.*, p. 31; Wattenbach, *Geschichtsquellen*, 5^e éd., II, 240.

(6) « Abbas (Spiræ) principi (Conrado) cum Frederico... aliisque

témoignage est d'autant plus précieux à recueillir, qu'il est un hommage rétrospectif et désintéressé rendu à la puissance de l'abbé de Clairvaux; Othon, qui avait lui-même pris part à la seconde croisade, n'en avait rapporté, comme l'on sait, que le plus triste souvenir; les souffrances qu'il avait endurées en Asie Mineure ne devaient guère le prédisposer à glorifier indûment le principal promoteur de la malheureuse expédition. Nous n'invoquerons pas le témoignage conforme des Annales de Braunveiler, à cause de leur rédaction tardive (1). Mais il n'est peut-être pas inutile de citer encore l'autorité du prévôt de Reichersperg, le fameux Geroh, dont la libre parole cinglait si âprement les *mirabiliarii* ou faiseurs de faux miracles. On peut l'en croire, ce semble, quand, faisant une exception en faveur de l'abbé de Clairvaux, il salue en lui, comme la plupart de ses contemporains, un véritable thaumaturge, « dont les miracles éclatants ont fait trembler la terre (2) » et ont déterminé la croisade allemande.

principibus... cruce[m] accipere persuasit, *plurima in publico vel etiam in occulto faciendo miracula.* » Frider, *Gesta*, I, 40; cf. *ibid.*, cap. 35 : « Signis et miraculis clarus. »

(1) « Bernardus..., mirabilium patrator operum..., viam Iherosolimitanæ expeditionis... indixit. » *Mon. G.*, XVI, 727. Sur ce texte, cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 29-32.

(2) « Certatim curritur ad bellum sanctum cum jubilantibus tubis argenteis Papa Eugenio III et ejus nuntiis, quorum præcipuus est Bernardus abbas Claravallensis, quorum prædicationibus contonantibus et *miraculis nonnullis pariter coruscantibus* terræ motus factus est magnus. » Migne, t. CXIII, p. 1432-1433. A noter que ce texte fut écrit en 1148, et que les scènes de faux miracles dont parle Geroh, dans le *De Investigat. Antichristi* (lib. I, cap. 79, p. 156), sont de 1147. Sur l'autorité de ces textes, cf. Hüffer, *Die Wunder*, p. 25-29, 792-794.

Cette distinction entre les vrais et les faux thaumaturges ne lui est pas particulière. Il ne faut pas s'imaginer que le douzième siècle fut absolument dépourvu de critique. Outre Geroh de Reichersperg, les annalistes de Scheftlar, d'Augsbourg, de Magdebourg, de Wurzbourg, de Saint-Jacques de Liège (1), stigmatisent avec une extrême énergie le charlatanisme de certains moines, tels que le fameux Rodolphe, qui, abusant de la crédulité populaire, se livrent à une odieuse contrefaçon de la toute-puissance divine. Or, aucun de ces auteurs ne range l'abbé de Clairvaux parmi les faussaires ainsi dénoncés; et ceux d'entre eux qui taisent son nom laissent assez voir que leurs anathèmes ne le visent pas et ne sauraient l'atteindre. N'est-ce pas là une réserve caractéristique?

Il est digne de remarque, en effet, que la véracité du *Liber miraculorum* n'a été expressément mise en doute par personne au douzième siècle. On nous objectera peut-être les plaisanteries de Bérenger de Poitiers (2), disci-

(1) Annales de Scheftlar, ap. *Mon. G.*, XVII, 336; d'Augsbourg, *ibid.*, X, 8; de Magdebourg, *ibid.*, XVI 188; de Wurzbourg, *ibid.*, XVI, 3; de Saint-Jacques de Liège, *ibid.*, XVI, 641 (cf. sur ce dernier texte, Hüffer, *Die Wunder*, p. 33-36). Sur les Annales de Wurzbourg, *ibid.*, 794-795. Sur les faux malades, faux boiteux, faux aveugles qui fréquentaient les sanctuaires pour simuler des guérisons miraculeuses, voir *Vita Godehardi*, ap. *Mon. G.*, XI, 216. L'auteur de la *Vita* fait justement observer que : « cum in hujusmodi fallacia tales liquido reprehenduntur, etiam sanctorum veræ virtutes in periculosam desperationem hac dubietate retrahuntur, vel certe et hi qui vere sanantur, etiam non solum a perfidis, sed interdum a fidelibus fallere creduntur. »

(2) « Jamdudum sanctitudinis tuæ odorem fama dispersit..., miracula declamavit. » *Apologeticus*, ap. *Abælardi Opera*, éd. Cousin, II, 772. Le mot est ironique. Mais plus tard (*Ep. ad episcop. Mimat.*,

ple d'Abélard, d'Étienne Aliverra (1), élève de Gilbert de la Porrée, de Gautier Mapes (2), le caustique ~~anecdotier~~, qui ont cru de bon goût de tourner en ridicule les miracles de l'abbé de Clairvaux. Mais nous ferons observer que leurs invectives n'atteignent pas le *Liber*. Le premier de ces satiriques a du reste désavoué plus tard publiquement ce qu'il y avait d'offensant pour Bernard dans son pamphlet; les deux autres, qui prêtent gratuitement à l'abbé de Clairvaux, pour s'en amuser, une tentative de résurrection à Auxerre, sont en désaccord formel avec ses biographes les plus autorisés qui ne font allusion à aucun fait de ce genre (3). En dépit des insinuations malveillantes et tardives de ces adversaires évidemment partiiaux, l'autorité du *Liber miraculorum* est donc sauve (4).

Il nous reste à citer, en faveur de la véracité de cet ouvrage, le plus irrécusable de tous les garants, nous voulons dire l'abbé de Clairvaux lui-même. Devant cette autorité, ce nous semble, les esprits les plus rétifs doivent s'incliner. Son témoignage est d'un ordre à part et vraiment imposant. Quand on sait en quelle estime le saint abbé tenait l'humilité, on se demande comment il condescendit à invoquer ses miracles, pour se justifier devant l'opinion publique. Il le fit cependant, bien qu'avec

p. 788) Bérenger écrit : « Si quid in personam hominis Dei dixi, joco legatur, non serio. »

(1) Helinandi *Chron.*, ap. Migne, t. CCXII, col. 1038.

(2) *De Nugis curialium*, éd. Wright, London, 1850, p. 38-42.

(3) Hüffer a très bien discuté ce point, *Die Wunder*, p. 798-801.

(4) Voir les deux articles de M. Hüffer sur *Die Wunder des heil. Bernhard und ihr Kritiker*, dans *Historisches Jahrbuch*, 1889, p. 23-46, 748-806. Le second article très complet mériterait d'être traduit en français.

la plus grande discrétion (1). La nécessité le poussait à cette extrémité. Il faut lui savoir gré d'avoir triomphé de sa modestie. Plus il lui en a coûté de révéler ainsi son sentiment, avec cette apparence de présomption qui a toujours quelque chose de haïssable aux yeux des hommes, plus l'effort qu'il a fait pour vaincre ses répugnances donne de poids à sa parole.

Cette parole, il est vrai, ne couvre pas tout le *Liber miraculorum*, et nous n'avons garde de lui donner une portée qu'elle n'a pas. Il nous suffit qu'elle garantisse un certain nombre de faits, dont l'authenticité soit ainsi mise hors de doute. Démêler ces faits irrécusables d'avec ceux qui présentent, si je puis dire, moins de consistance historique, est encore une opération extrêmement délicate. Nous n'osons nous promettre de le faire toujours d'une main absolument sûre. Ce sera du moins le but constant de nos efforts, et on nous rendra cette justice que nous n'avons jamais eu en vue dans l'emploi des documents que leur valeur réelle, déterminée par la critique, sans parti pris d'aucune sorte.

(1) « Sed dicunt isti : Unde scimus quod a Domino sermo egressus est? Quæ signa tu facis ut credamus tibi? Non est quod ad ista ipse respondeam; parcendum verecundiæ meæ. Responde tu pro me et pro te ipso secundum ea quæ audisti et vidisti. » *De Considerat.*, lib. II, cap. 1. Les choses qu'Eugène III a vues sont en partie inscrites dans *Bernardi Vita*, lib. IV, cap. VII, n^{os} 39-40; les *quæ audisti* se réfèrent au *Liber miraculorum*. Du reste, que Bernard eût conscience de la vertu que Dieu lui conférait, cela résulte de plusieurs passages du *Liber* : « Ipse nobis secreto confessus est, quod sæpius futura erga eos quos signabat beneficia præsentiret. » Cap. II, n^o 3. Ailleurs, il dit avec confiance : « In nomine Jesu Christi tibi præcipio : surge et ambula. » Cap. V, n^o 18. Ailleurs encore nous lisons : « Cumque redirem et illuminatum eum (cæcum) nuntiassem : et ego senseram, inquit. » Cap. IX, n^o 31, etc.

IV

LA *SECUNDA VITA* ET LES AUTRES *VITÆ* OU DOCUMENTS
D'UN CARACTÈRE LÉGENDAIRE.

Avant que la génération qui avait connu Bernard s'éteignît, on vit paraître une nouvelle rédaction de sa *Vie*. Elle était l'œuvre d'un disciple et d'un admirateur. En 1167, Alain d'Auxerre, renonçant aux fonctions épiscopales, s'était retiré à Larivour, monastère situé à une petite distance de la Claire Vallée, Clairvaux, où s'étaient écoulées ses premières années monastiques, exerça naturellement sur lui une attraction irrésistible. Souvent déjà on l'y avait vu visiter Godefroid, le cousin de saint Bernard, évêque de Langres, également démissionnaire depuis 1163 et mort en 1165 ou 1166 (1). De 1167 à 1170, ce lieu, deux fois saint à ses yeux, devint plus habituellement le but de ses pèlerinages. Il y cherchait sans doute la trace des merveilles dont il avait été lui-même jadis l'heureux témoin. Et c'est sous l'empire de cette pensée qu'il conçut le projet d'écrire une seconde *Vie* de saint Bernard, en mettant à profit les renseignements particuliers qu'il avait recueillis de la bouche de Godefroid (2).

Cette *Secunda Vita* (3) n'est en somme qu'un abrégé de la *Vita prima*, avec un essai de chronologie, quelques légères corrections, et trois additions, dont la plus im-

(1) Sur cette date, cf. Wurm, *Gottfried*, p. 50; Jobin, *S. Bernard et sa famille*, p. 280-281.

(2) Cf. Henriquez, *Fasciculus*, ap. Migne, CLXXXV, 1556-1558. Cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 143-157.

(3) On en connaît onze manuscrits. Hüffer (*Bernard*, p. 148 et suiv.) en cite dix dont il donne la description. Un onzième (parchemin, for-

portante porte communément le nom de *Testament de saint Bernard*.

Alain dédia son ouvrage à Pons, abbé de Clairvaux. Ce prologue nous fournit approximativement la date de la composition de la *Secunda Vita*. Pons, à la vérité, gouverna Clairvaux pendant cinq années, de 1165 à 1170. Mais nous savons que l'évêque d'Auxerre ne quitta son siège épiscopal qu'en 1167 (1). C'est donc entre les années 1167 et 1170 qu'il faut placer la rédaction de la nouvelle Vie de saint Bernard.

A cette époque la Recension B avait déjà paru. Alain s'en servit, comme on le voit par plusieurs emprunts caractéristiques.

Son abrégé a une libre allure. Mais il porte, à ce qu'il semble, la marque d'une préoccupation tendant au panégyrique. Quinze ou seize ans se sont à peine écoulés depuis la mort de saint Bernard ; et déjà son caractère est devenu tellement sacré, que l'historien, craignant de le rabaisser, essaie de nous en dérober quelques traits, assez insignifiants du reste, mais peu conformes à l'idéal de la sainteté absolue. Dans la *Secunda Vita*, Bernard n'appelle plus son médecin une brute, *cuidam bestiæ datus sum* (2). Il ne lance plus à l'adresse des Romains le trait d'ironie que nous trouvons dans Geoffroy, au sujet d'un vol considérable : « Pardonnons aux voleurs : ce sont des Romains, et l'argent était pour eux une trop forte tentation (3). »

mat in-12), qui paraît être du treizième siècle, a été trouvé à Châtillon-sur-Seine et appartient aux Pères de la maison de saint Bernard, à Fontaines-lès-Dijon.

(1) *Chron. Autissiod.*, ap. *Mon. G.*, XXVI, 239. Sur cette date, cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 143, note.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. VII, n° 33.

(3) *Ibid.*, lib. III, cap. VII, n° 24.

Ces expressions un peu vives, qui débordent la pensée, mais qui partent si naturellement des lèvres au cours d'une conversation intime, convenaient mal, paraît-il, à un saint. Partant, on les ôte de son histoire. C'est en suivant ce procédé d'élimination et en le poussant à bout, que certains hagiographes sont parvenus à nous créer des portraits de saints ou de saintes, très corrects, si l'on veut, mais aussi très raides et absolument dénués de caractère et de vie, sortes de fantômes de la sainteté qui tiennent à la fois de l'idéal et du squelette.

Alain, hâtons-nous de le dire, ne va pas jusqu'à cet excès. Son récit est plein et animé. Mais on y aperçoit l'intention de canoniser le fondateur de Clairvaux; dessein bien légitime sans doute, mais peu favorable à l'impartialité de l'historien dont l'unique but doit être de dire toute la vérité. L'auteur de la *Secunda Vita* a dissimulé les défauts de son héros, ou ce qu'il considère comme tel. Encore quelques années, et d'autres écrivains viendront qui, pour un motif analogue, prêteront à ce héros une puissance qu'il n'avait pas ou du moins des œuvres qu'il n'a pas faites. Bernard, alors, sera déjà canonisé; mais cet honneur mérité lui attirera des hommages immérités. Sa vie, proposée au culte de l'Église, sera décomposée et faussée par le prisme de l'imagination de quelques-uns de ses admirateurs, et, avant la fin du douzième siècle, elle tombera dans le domaine de la légende.

Nous possédons trois ouvrages contenant la vie de saint Bernard avec des traits d'un caractère légendaire. Ce sont la *Vita Bernardi* de Jean l'Ermite (1), le *Liber miraculo-*

(1) Dans Migne, t. CXXXV. 531-550.

rum de Herbert (1), et l'*Exordium magnum Cisterciense* (2). On pourrait, à certains égards, ranger dans la même catégorie le *Chronicon Claravallense* (3).

Jean l'Ermite a composé son livre à la demande du cardinal Pierre de Tusculum et de Herbert, archevêque de Torres en Sardaigne; c'est aussi à ces deux personnages qu'il l'a dédié entre 1180 et 1182 (4). On conçoit, qu'à cette époque, voisine encore de la canonisation de saint Bernard, Pierre et Herbert aient désiré un supplément d'informations sur sa vie et se soient adressés dans ce dessein à un moine lié dès sa jeunesse avec les disciples de l'abbé de Clairvaux.

Jean l'Ermite recueillit de leur bouche la plupart des renseignements qu'il nous a transmis. Il est assurément de bonne foi (5); mais, sans suspecter sa sincérité, dont il fait Dieu même le garant, on peut dire que plusieurs épisodes qu'il nous raconte ont subi, en passant par son imagination ou par celle de ses inspireurs, d'étranges altérations. Ce n'est donc qu'avec une extrême réserve qu'il faut invoquer son témoignage.

L'ouvrage se compose de deux livres très brefs, sortes d'additions ou suppléments aux récits de la *Prima* et de la *Secunda Vita*. Le premier livre renferme quelques détails précieux, que l'auteur tient du moine Robert, sur la famille et les aïeux de saint Bernard, son oncle.

(1) Migne, t. CLXXXV, col. 453-466 et 1273-1384.

(2) *Ibid.*, 415-453 et 993-1198.

(3) *Ibid.*, 1247-1252.

(4) Cf. Delehaye, *Pierre de Pavie*, dans *Revue des Quest. histor.*, janvier 1891, p. 55-61.

(5) « Qui vitas sanctorum vult scribere debet se primum de mendaciis emendare, » etc. *Ibid.*, prolog., col. 534-535,

Les récits, d'origines diverses, contenus dans le second livre, sont loin d'avoir une égale valeur. On peut considérer comme vraie ou du moins vraisemblable l'histoire des difficultés de la fondation de Clairvaux. Mais bientôt on surprend l'auteur brodant à son insu, sur un fond très réel, des détails légendaires. Il élève à cinq, par exemple, le nombre des apparitions d'Aleth à André, pendant que Guillaume de Saint-Thierry ne signale qu'un seul cas de ce genre. La famine racontée par l'auteur de la *Vita Prima* prend également sous la plume de Jean l'Ermite des proportions exorbitantes. Encore un pas, et l'auteur s'égarrera dans la légende pure. Tel est le caractère de son explication de l'origine du *Salve Regina*. Tel encore son récit de la résurrection d'un mort, miracle dont aucun des biographes autorisés de saint Bernard n'avait fait mention. M. Hüffer a émis l'opinion (1) que Jean l'Ermite, en ce dernier cas, s'était inspiré d'un prodige semblable rapporté par Herbert dans le *Liber miraculorum* (2). S'il en était ainsi, on saisirait sur le fait le procédé du narrateur. Tout son travail aurait consisté à désigner les personnes et les lieux par des noms propres, afin d'assurer à son témoignage un plus grand caractère de vraisemblance. Sur cette pente on irait très loin. Mais alors il est évident qu'on aurait entièrement abandonné le terrain de l'histoire.

Du reste, l'ouvrage de Jean l'Ermite ne paraît pas avoir eu un grand retentissement. Le manuscrit de Clairvaux sur lequel Chifflet a donné son édition en 1660, le seul que l'on connût, a disparu de la Bibliothèque de Troyes par les soins du fameux Libri, dont on sait la délicatesse.

(1) *Bernard von Clairvaux*, I, 154, note 6.

(2) *Lib. III*, cap. XII, ap. Migne, col. 1364.

M. Hüffer le croyait perdu ; mais il se trouve à la bibliothèque Laurentienne de Florence, sous le n° 1809.

Chifflet édita, en même temps que la *Vita* de Jean l'Ermite, le *Liber miraculorum* de Herbert. Nous entrons, avec cet ouvrage, en plein domaine de la légende. L'auteur était espagnol de naissance. Moine à Clairvaux de 1157 à 1161, sous l'abbé Fastrède, il devint ensuite abbé de Mores, au diocèse de Langres. Plus tard, il retourne à Clairvaux, sous la conduite des abbés Henri et Pierre, auxquels il fut attaché en qualité de chapelain, jusqu'au jour où il fut nommé évêque de Torres en Sardaigne. A partir de cette époque, on le perd de vue et le silence enveloppe sa vie (1).

Ce fut pendant son deuxième séjour à Clairvaux qu'il composa le *Liber miraculorum*. La *Chronique de Clairvaux* en fixe la rédaction en l'année 1178 ; et tout concourt à confirmer l'exactitude de cette indication (2). L'ouvrage parut, dans un laps de temps très court, sous diverses Recensions que M. Hüffer fait remonter à Herbert lui-même (3).

Les sources où l'auteur a puisé ses informations sont de diverses qualités. De là les degrés variables de confiance qu'on doit accorder à ses récits. Tantôt ce sont les témoins oculaires des événements qui parlent ; alors leur autorité est indiscutable. Mais ce qui rend souvent la plume de Herbert sujette à caution, c'est la crédulité qui caractérise en général sa critique. Il n'est pas rare de le

(1) Cf. Migne, t. CLXXXV, col. 1271.

(2) *Ibid.*, col. 1249 ; cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, avril 1888, p. 380-381.

(3) Nous en possédons sept manuscrits. Cf. Hüffer, qui en donne la description, *Bernard von Clairvaux*, I, 164 et suiv.

voir ajouter une foi entière à des visions suspectes ou même à des légendes avérées. Tels sont les contes qu'il emprunte aux *Gesta Anglorum* (1). Du reste, un grand nombre des faits qu'il rapporte ont un caractère purement subjectif et, pour cette raison, ne doivent être acceptés qu'avec la plus grande réserve. Il lui arrive même de dénaturer, évidemment à son insu, des faits extérieurs et publics certains, en les entourant, d'après des témoignages peu sûrs, de circonstances imaginaires. Nous n'en citerons qu'un exemple, qui est très frappant. On sait qu'en 1146, saint Bernard avait exercé sa puissance de thaumaturge sur l'incrédule écuyer de Conrad de Zähringen, qui, à la suite d'une chute de cheval, était resté quelque temps sans mouvement et sans parole. Ce miracle, dans lequel les témoins oculaires n'avaient vu qu'une simple guérison, passa plus tard à Clairvaux pour une véritable résurrection. On attribua à Henri lui-même un récit des sentiments qu'il avait éprouvés après sa mort. Son âme allait être conduite en enfer, lorsque Bernard la contraignit, pour son salut, à habiter de nouveau le corps qu'elle avait quitté. Herbert se fit l'écho de ces bruits suspects (2), et après lui personne ne douta plus que le fondateur de Clairvaux n'eût ressuscité l'écuyer de Conrad. L'*Exordium magnum* (3), Césaire de Heisterbach (4), le *Chronicon Claravallense* (5) rapportèrent le fait avec une assurance parfaite.

(1) Cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, p. 170, note 6.

(2) *De Miraculis*, Ms. 14655 de la Biblioth. nation., fol. 112. Sur la conversion de Henri, cf. Bern. *ep.* 459 (*Neues Archiv*, V, 459).

(3) Migne, p. 430-431.

(4) *Dialog. Miraculor.*, I, 16.

(5) Migne, col. 1247.

Ainsi se forment les légendes. A force d'admirer leur vénéré maître, les disciples médiats de saint Bernard en étaient venus à arranger quelques-uns de ses miracles suivant l'inspiration de leur cœur, sans même soupçonner l'étrangeté ou la hardiesse de leurs inventions. Si les détails que nous donne Herbert sur la résurrection de Henri étaient authentiques, comment auraient-ils échappé à l'attention des biographes autorisés de saint Bernard ? Lorsque Geoffroy revit et corrigea la *Prima Vita* vers 1165, Henri n'était-il pas déjà moine à Clairvaux ? Comment un correcteur si scrupuleux n'eût-il pas profité des révélations de Henri, pour refaire son premier récit de la guérison, et le transporter, ainsi amendé, dans le quatrième livre de la *Vita* ? Le fait en valait la peine. On ne trouve aucun cas de résurrection dans l'histoire de saint Bernard, écrite par ses contemporains. Aux yeux d'une critique soucieuse de l'exactitude, le récit d'Herbert court donc grand risque d'être considéré comme légendaire.

Le « grand Exorde de Cîteaux » rappelle à beaucoup d'égards le *Liber miraculorum* (1). C'est l'histoire, en six livres ou Distinctions, de l'âge héroïque de Clairvaux. Après une sorte d'introduction, consacrée à la glorification de l'Ordre bénédictin en général et à l'histoire de la fondation de Cîteaux en particulier (premier livre), l'auteur nous raconte (deuxième livre) de nombreux faits édifiants de la vie de Bernard et nous donne la série des abbés de Clairvaux jusqu'au huitième. Les vertus et les œuvres des religieux et des convers de Clairvaux sont exposées dans les troisième et quatrième livres. Les cin-

(1) Cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 172-183.

quième et sixième nous introduisent dans un autre ordre d'idées : l'élément moralisant y domine les faits ; et les faits même sont recueillis de divers endroits, particulièrement des cloîtres allemands.

Par cette seule analyse, on voit que l'ouvrage n'a pas été composé d'un seul trait. Nous ajouterons même qu'il n'a pas été rédigé tout entier en un même lieu. Les quatre premiers livres respirent Clairvaux. C'est évidemment là qu'ils furent écrits, sous l'empire des souvenirs qu'y avait laissés saint Bernard, et sous la dictée, en quelque sorte, de ceux que l'on appelait les *Seniores*, les survivants de l'âge d'or du monastère. L'auteur prend soin de nous dire qu'il fut lui-même un élève de Notre-Dame de Clairvaux (1). Il connut Geoffroy, qui résigna ses fonctions abbatiales en 1165, et l'abbé Garnier, dont la prélature ne commence qu'en 1180. Au livre cinquième la scène change : nous sommes transportés à Éberbach. L'*Exordium magnum* y fut achevé, on ne saurait dire à quelle époque, mais sûrement sous le gouvernement de l'abbé Théobald, c'est-à-dire entre l'année 1206 et l'année 1221.

A l'aide de ces indications, la critique est parvenue à préciser davantage encore l'origine de l'*Exordium*. Bar-Rossel et le docteur Georg Hüffer ne doutent pas que Conrad d'Éberbach n'en soit l'auteur. Un vieux manuscrit de Foigny, qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Laon, sous le numéro 334, confirme leur opinion.

Il est également facile de retrouver les sources où l'auteur de l'*Exordium magnum* a puisé. Pour la rédaction

(1) Dist. I, cap. 10; VI, cap. 9.

du premier livre, il s'est évidemment inspiré de l'*Exordium parvum* composé par le troisième abbé de Cîteaux, Étienne Harding (1109-1133). On remarque en outre en différents endroits de l'ouvrage des emprunts faits soit à la *Vita prima*, soit au *Planctus* d'Odon de Morimond (1), sorte d'oraison funèbre de saint Bernard improvisée huit jours après sa mort, soit même aux écrits du fondateur de Clairvaux. Mais la mine la plus importante exploitée par Conrad fut le *Liber miraculorum*. Presque la moitié de ses récits, en particulier les Distinctions II-IV, bref soixante-douze chapitres sur cent cinquante-sept, sont tirés du recueil d'Herbert.

En somme l'*Exordium magnum* n'offre rien de bien original. Les dires que l'auteur a recueillis par voie orale sont en assez petit nombre et n'ont qu'une médiocre valeur historique. Conrad ne sait pas toujours distinguer entre le fait et la fantaisie, le naturel et le surnaturel. On dirait même qu'il est en quête d'événements extraordinaires. Le merveilleux l'attire. Rien d'étonnant par conséquent qu'il ait recueilli, pour les transmettre à la postérité, à côté des faits les plus authentiques, quelques récits empreints d'un caractère légendaire.

A l'époque où il écrivait, l'histoire inédite du Clairvaux primitif était, du reste, déjà difficile à démêler. Chose étrange, les annales de ce monastère nous font à peu près défaut. On ne saurait dire, en effet, que le *Chronicon Claravallense*, édité par Chifflet, en tienne lieu. Cette chronique, rédigée fort tard, n'embrasse que l'espace de quarante-six années, de 1147 à 1192, et elle est,

(1) Hüffer (*Bernard von Clairvaux*, I, 13-26) a consacré une étude spéciale au *Planctus* d'Odon de Morimond.

de plus, d'un laconisme désespérant (1). L'ouvrage fut composé peu de temps après la mort de Philippe Auguste (1223) (2), et il est dû à un moine de Clairvaux, pour lequel la bibliothèque du monastère semble n'avoir pas eu de secrets (3). Cette origine donne à la *Chronique*, malgré sa rédaction tardive, une grande autorité. Et si l'on a pu y signaler quelques légères erreurs, elles ne portent guère que sur la chronologie, à laquelle les auteurs de ce temps n'attachaient, comme on sait, qu'une médiocre importance.

Ce qui nous paraît plus grave, c'est la bonne foi ou pour mieux dire la conviction avec laquelle l'auteur, sur le témoignage de Herbert, attribue à saint Bernard la résurrection d'un mort, évidemment de l'écuyer Henri. Nous avons là une preuve qu'au commencement du treizième siècle les annalistes ne distinguaient plus réellement entre l'histoire authentique et l'histoire douteuse du saint abbé de Clairvaux.

Le jour n'est pas éloigné où, pour satisfaire l'imagination populaire, si avide de merveilleux, des conteurs naïfs enchériront encore sur le *Liber miraculorum* et l'*Exordium magnum*, et feront à plaisir parler les pierres, grimacer le démon et couler le lait de la Vierge Mère. On ne se contentera plus de décrire les rapports mystiques de l'abbé de Clairvaux avec le ciel et sa puissance sur l'en-

(1) Migne, t. CLXXXV, col. 1247-1252. Le manuscrit publié par Chifflet se trouve aujourd'hui à la bibliothèque Laurentienne de Florence sous le n° 1809 (ancien fonds Libri, n° 1906).

(2) Cette mort est indiquée (col. 1249). Neuf ans plus tard, Albéric de Trois-Fontaines faisait des emprunts au *Chronicon*.

(3) « Cujus vitam habemus apud Clarevallem » (col. 1248) : « Quam invenies in fine miraculorum libri Clarevallis de armario psalteriorum. » *Ibid.*, p. 1252.

fer. Par amour du surnaturel, on matérialisera les faits les plus immatériels de sa vie intérieure. Les statues de Spire et d'Aflighem, devant lesquelles il récite l'*Ave Maria*, se pencheront affectueusement vers lui pour lui dire à leur tour : *Ave, Bernarde*. Dans l'excès de sa tendresse maternelle, Marie ne se bornera pas à le remplir d'amour divin : elle descendra de son trône, et, s'approchant de lui, le nourrira de son lait. Pendant l'affaire du schisme d'Anaclet II, le diable prendra, pour lutter contre l'infatigable apôtre, une forme herculéenne, et brisera, d'un coup d'épaule, au passage des Alpes, la roue du char qui le porte. Mais Bernard parle en maître. Il condamne le brigand d'espèce nouvelle à servir lui-même de roue. Et le malin esprit, victime de sa propre ruse et de l'attentat qu'il vient de commettre, égaye par ses culbutes la foule témoin de sa mésaventure. Toutes ces légendes (1) et tant d'autres du même genre séduiront par leur originalité les esprits crédules. Et, quand l'art qui donne aux choses purement imaginaires une sorte de corps et de réalité, les aura consacrées, comme il fait de tout ce qu'il touche, il deviendra difficile de dissiper l'équivoque qu'elles auront créée dans l'opinion du vulgaire. Le P. Pien discutera sérieusement au dix-huitième siècle leur authenticité, et devra démontrer, à grand renfort d'arguments, qu'elles ne sont que des symboles (2).

L'histoire de saint Bernard aura subi, de la sorte, un véritable travestissement. En voulant rendre plus impo-

(1) Migne, t. CLXXXV, p. 894 et suiv.; cf. col. 1800. Hyacinthe Langlois, dans son *Essai sur la Peinture sur verre* (Rouen, 1832), signale un vitrail de l'église de Conches (Eure) qui représente le diable traînant sous forme de roue un char qui porte saint Bernard.

(2) Migne, col. 874 et suiv.

sante une figure qui commandait l'admiration, on en aura altéré le caractère. Représentez-vous un tableau de Raphaël placé à portée de la foule et soumis à sa critique. La netteté du dessin, l'unité du plan, la pureté des lignes, la suavité des tons ne sont pas choses qui frappent un spectateur dénué de sens artistique. S'il lui était permis de prendre un pinceau et d'en user à son gré, nul doute qu'il ne s'empressât de rehausser les traits de la physionomie par des couleurs plus éclatantes, sauf à en troubler l'harmonie. Tel a été le travail de la crédulité sur la sublime figure du fondateur de Clairvaux. Le surnaturel étant un signe particulier de la sainteté, des admirateurs imprudents s'en sont servi comme d'une couleur pour plaquer, si je puis m'exprimer ainsi, l'image du saint dont ils étaient épris. Procédé naïf et dangereux à la fois : car ce qui allait charmer le vulgaire devait choquer les connaisseurs, et les détourner de la contemplation d'un réel chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu.

En pareil cas, quel est le devoir de la critique ? C'est, à ce qu'il nous semble, de ne pas dédaigner et condamner sans examen un tableau chargé de retouches maladroites. La science aujourd'hui, si riche en ressources, ne fournit-elle pas un moyen sûr de retrouver sous le badigeon les couleurs primitives de l'œuvre d'un grand maître ? Il suffit qu'elle en soupçonne l'authenticité, pour qu'elle la soumette au lavage et lui applique ses réactifs. Ainsi devons-nous procéder quand il s'agit d'histoire, et surtout quand il s'agit de l'histoire d'un homme illustre. Les traits et les couleurs qui ont été ajoutés après coup à son portrait authentique disparaîtront aisément sous l'action d'une critique prudente.

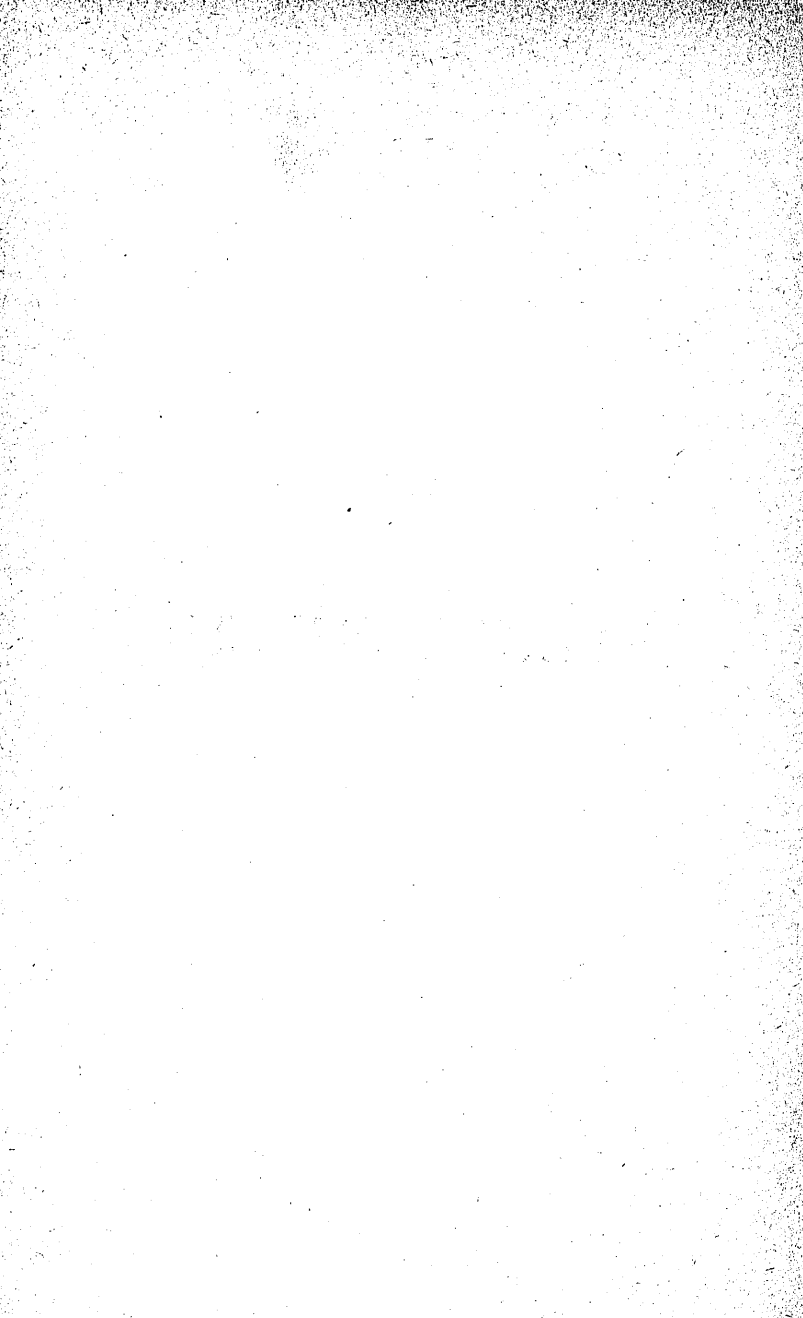
Le danger, en une besogne si délicate, c'est d'enlever,

avec les placages, l'éclat et le dessin de l'œuvre primitive. Mais saint Bernard n'a rien à redouter de cette épreuve. En appliquant à son histoire les procédés de la science moderne, il est facile de sauvegarder tout ce qui fait sa gloire. Si la critique écarte à bon droit les légendes écloses sur son tombeau cinquante ans ou même trente et vingt ans après sa mort, elle maintient avec respect les traditions qui tirent leur origine des témoins de sa vie.

VIE

DE

SAINT BERNARD



VIE DE SAINT BERNARD

CHAPITRE PREMIER

NAISSANCE, ÉDUCATION, VOCATION ET PREMIER APOSTOLAT
DE BERNARD.

I

Bernard naquit en 1090 (1) à Fontaines-lès-Dijon, et mourut à Clairvaux le 20 août 1153.

Fontaines est aujourd'hui un village de 488 habitants, posé, à deux kilomètres nord-ouest de la capitale de la Bourgogne, sur une colline aux gracieux contours, dont les pentes sont couvertes de maisons et de jardins cachés dans les arbres. Il devait offrir au moyen âge un aspect plus sévère. Un château approprié aux mœurs guerrières de l'époque en couronnait le sommet et protégeait de son ombre les quelques rares habitations échelonnées à ses pieds. Le paysage n'a rien d'alpestre. Le mamelon, que la lumière enveloppe de toutes parts,

(1) Cette date résulte des diverses données chronologiques de la Recension B. Cf. 1^{re} édition, t. I, p. 1, note.

se rattache au mont Affrique dont il forme, à l'est-nord-est, l'une des dernières ondulations un peu saillantes. De ce poste isolé la vue est arrêtée à l'ouest par la pointe boisée de Notre-Dame d'Étang et par les contreforts de la montagne, que découpent au loin plusieurs vallées par où passent, le soir, en gerbes d'or les feux du soleil couchant. Mais d'instinct c'est surtout vers l'orient que le regard se porte. De ce côté se déroule une plaine vaste comme la mer, ayant pour rives à l'horizon le Jura et les Alpes; le mont Roland apparaît dans ces profondeurs ondoyantes, comme la première falaise d'une île lointaine. Au nord, l'œil se perd dans la campagne verte; au sud, dans la forêt de Cîteaux. De place en place, au sein de cette immensité, se détache un village riant et touffu. Dijon est là, tout près, assis sur les bords du Suzon et de l'Ouche, avec ses vieux souvenirs et ses curieux monuments, Saint-Bénigne, Saint-Philibert, Saint-Étienne, Saint-Michel et Notre-Dame.

Le château de Fontaines dominait jadis et la plaine et la cité. De l'antique demeure féodale, il ne reste plus rien. La petite chapelle qui l'avoisinait vers l'angle sud-est et qui était dédiée à saint Ambrosinien, a fait place elle-même à une église plus spacieuse, mais dépourvue de tout caractère monumental. Il semble que la mare ou étang qui sommeille au pied du coteau escarpé, en évoquant le souvenir de la source aujourd'hui dissimulée à laquelle le village doit son nom de Fontaines, garde seule la mémoire des anciens jours. Toutefois des recherches intelligentes, patiemment conduites, ont réussi à retrouver le plan du *castrum* du douzième siècle. Le château de Fontaines avait une double enceinte. La première consistait en une ligne de fossés qui entourait le mamelon. Le périmètre de la seconde est indiqué par

la configuration même de l'assiette supérieure du plateau. L'escarpement du coteau vers le sud, l'ouest et le nord-ouest suffisait presque à lui seul à protéger cet asile contre toute attaque extérieure. Aussi est-ce à l'est et au nord-est que furent construites les trois tours qui donnaient plus particulièrement à ce lieu l'aspect d'un château féodal. La grosse tour ou donjon tenait le milieu. On sait qu'à cette époque les donjons consistaient généralement « en un gros logis quadrangulaire divisé à chaque étage en deux salles. C'était le séjour ordinaire de la famille seigneuriale, qui occupait non seulement les étages supérieurs, mais quelquefois même les salles basses communément appelées « celliers ». Ces celliers, peu éclairés, formaient, dit Léon Gautier, des chambres réservées pour les hôtes et convenaient aussi au traitement des malades. » C'est dans une de ces chambres aujourd'hui transformée en chapelle que Bernard vint au monde (1).

Son père Tescelin et sa mère Aleth appartenaient à la haute noblesse de la Bourgogne.

Tescelin, dit le Saure (2), pour la couleur de sa chevelure, était l'un de ces chevaliers Châtillonnais, *milites Castellionenses*, qui, de Troyes à Dijon, de Langres à Tonnerre, possédaient une partie considérable des fiefs de la province. Nous n'avons malheureusement que fort peu de documents sur son origine, et il est absolument impossible de faire remonter bien haut de ce côté la gé-

(1) Voir toute cette question parfaitement élucidée par M. l'abbé Chomton, *Bulletin*, etc., janvier-février 1891, p. 16-19, 95-99 et passim.

(2) On lit : *Tescelinus li Sors* (*Cartul. de Molesme*, archiv. de la Côte-d'Or, t. I, p. 7, 10-11, 66). Cf. Geoffroy, *Fragm.*, Migne, col. 523, etc.

néalogie de saint Bernard. Selon une conjecture hardie, quelques-uns ont pensé que son aïeul paternel s'appelait Tescelin comme son père. On n'est peut-être pas plus près de la vérité, en lui donnant Ève de Grancey ou de Châtillon (1) pour grand'mère. Ce qui paraît certain, c'est que celle-ci, quel que fût son nom, se maria en secondes noces à Foulques d'Aigremont et donna à Tescelin plusieurs frères utérins (2).

Tescelin était apparenté aux meilleures familles de Châtillon-sur-Seine. Parmi les seigneurs qui lui étaient unis par les liens du sang, les chroniques et les chartes citent Josbert de la Ferté-sur-Aube — qui n'est autre que Josbert le Roux de Châtillon, sénéchal de Hugues de Champagne et vicomte de Dijon (3), — Rainier de Châtillon, sénéchal des ducs de Bourgogne, et Hugues Godefroid de Châtillon, l'un des seigneurs de Sainte-Colombe-sur-Seine (4).

Par la ligne maternelle la généalogie de saint Bernard

(1) Les bases sur lesquelles s'appuie cette opinion sont : 1° le tableau généalogique connu sous le nom de *Chronique de Grancey*, qui date du seizième siècle (livre III, n° XXVII, p. 21, traduction Jolibois); 2° l'inventaire des titres de la maison de Cléron, dressé par F. de la Place (Chifflet, ap. Migne, col. 1485); 3° une tradition du château de Grancey, rapportée par Chifflet (*Opuscula quatuor*, p. 171). Ces documents sont peu sûrs. Mais comme ils proviennent de deux sources différentes, leur accord semble offrir quelque garantie. M. l'abbé Jobin adopte cette opinion (*Saint Bernard et sa famille*, p. xii-xiv. Cf. Chifflet, *Genus illustre*, ap. Migne, col. 1515).

(2) Cf. Albéric de Troisfontaines, *Chron.*, ap. Migne, col. 1395; Chifflet, *Genus illustre*, *ibid.*, col. 1485, 1488, 1518; Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. xii.

(3) « Secundum carnem propinquus. » *Bernardi Vita*, I, ix, n° 43. « Josbertus vicecomes, Josbertus de Castellione. » Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne*, I, 424-425. Jobert était vicomte de Dijon par sa femme Lucie, fille de Thibaut de Beaune (Pérard, *Recueil*, etc., p. 200-201).

(4) *Cartul. de Molesme*, t. I, fol. xxx-xxxi.

est plus illustre encore. Aleth (1), selon une croyance générale, tirait son origine des anciens ducs de Bourgogne (2); elle était fille du puissant seigneur Bernard de Montbard et d'Humberge ou Amburge dite des Riceys (3). Ses frères avaient nom André, mort jeune, Rainard, Gaudry, Milon, André second; nous les retrouverons plus tard dans le cours de cette histoire, ainsi que leur sœur, dont on ignore le nom (4).

Illustres par la naissance, les parents de Bernard n'étaient pas dénués des avantages de la fortune. On a recherché quelle pouvait être l'étendue de leur domaine; les chartes sont malheureusement sur ce point d'une discrétion désespérante. Nous savons que Tescelin était seigneur de Fontaines, *Fontanensis oppidi dominus*, et possédait à Châtillon-sur-Seine une maison de quelque importance. Ajoutons à ces possessions une terre dans les environs de Clairvaux (5) et une prairie sur les bords de la Brenne, entre Courcelles et Benoissey, au milieu des fiefs des seigneurs de Grignon, de la Roche, d'Épiry, etc.

(1) Le nom d'Aleth se trouve différemment indiqué dans les documents : Aalays, ou même Élisabeth, *Bernardi Vita*, lib. I, cap. 1; *Gaufridi Fragm.*, Ms. 17639, p. 2. Nous avons suivi l'orthographe reçue, M. l'abbé Bourlier recommande l'orthographe *Alette* (Chomton, II, 32-37).

(2) *Bern. Vita IV^a*, n° 1, col. 535. Selon Chifflet (*Genus illustre*, ap. Migne, 1392 et 1399) et M. l'abbé Jobin (*Saint Bernard et sa famille*, p. xli-xliii), c'est par les comtes de Tonnerre, issus des anciens ducs bénéficiaires de Bourgogne, qu'Aleth a hérité du sang ducal.

(3) « Amburgi de Riciaco. » *Gallia Christ.*, IV, 729. Cf. Lalore, *Les Riceys*, Troyes, 1872, p. 6. Cette origine d'Amburge est douteuse.

(4) Cf. Chifflet, *Genus illustre*, ap. Migne, col. 1517-1520, et, spécialement pour le premier enfant du nom d'André, *Hist. des ducs de Bourgogne*, I, 499-506. Le nom de Diane, que plusieurs donnent, après Chifflet, à la sœur d'Aleth, n'est pas sûr : car le document auquel on l'emprunte est, en plusieurs points, fautif.

(5) *Cartul. de Clairvaux*, Fraville, t. II, p. 3; cf. Chomton, II, 22-13.

C'est tout ce que nous pouvons indiquer avec certitude (1). Peut-être son domaine s'étendait-il à l'ouest de Fontaines, sur le territoire de Daix, où se trouvent Changey et Bonvau qui, d'après les chartes, appartenrent plus tard aux petits-enfants de Barthélemy de Sombernon marié à la petite-fille de Tescelin; mais ce n'est là qu'une conjecture (2). Il faut donc nous en rapporter simplement aux historiens de saint Bernard, si nous voulons croire que Tescelin était « riche, » « très riche en biens du siècle (3). »

Vassal du duc de Bourgogne, Tescelin occupait un rang distingué à la cour de son suzerain. Eudes I^{er} et Hugues II l'avaient admis dans leurs conseils. Aussi fin jurisculte que fier chevalier, il montrait une adresse égale à dénouer les différends et à manier l'épée. La justice faisait la seule loi de sa conduite. Les chroniqueurs nous le représentent comme un homme droit par excellence. Un mot peint son caractère : la loyauté, *legalitate præcipuus*. Il avait coutume de dire : « Je ne comprends pas que la justice soit pour tant de gens une chose si onéreuse. » Et ce qui l'indignait particulièrement, c'était qu'on abandonnât la justice par crainte ou par cupidité.

Tel il se montrait dans son domaine, tel il était à la cour (4). On raconte qu'un jour, dans un de ces litiges que font naître si fréquemment les questions de propriété, irrité contre son adversaire qui n'était qu'un simple bourgeois, il eut la faiblesse de lui proposer un duel. C'était déroger à sa noblesse, c'était surtout offenser

(1) *Bern. Vita* IV^a, lib. I, n° 1; *Genus illustre*, ap. Migne, col. 1463; *Gauf. Fragm.*, *ibid.*, col. 525.

(2) Cf. *Genus illustre*, *ibid.*, col. 1424 et suiv.

(3) *Gauf. Frag.*, Migne, col. 523; *Vita* IV^a, lib. I, n° 1.

(4) *Fragm. Gauf.*, l. c.; *Bern. Vita*, lib. I, cap. 1.

Dieu; et la justice n'avait aucune réparation à attendre d'un tel conflit, quel qu'en fût le dénouement. Tescelin comprit enfin la folie de sa proposition. Arrivé sur le terrain, il dit simplement à son voisin : « Tenons-nous-en là, je vous abandonne l'objet du débat. » Voilà un trait qui, mieux que le faux point d'honneur, déce le gentilhomme (1).

Cet amour délicat de l'équité lui donnait quelque autorité auprès de son suzerain. Dans la contestation qui s'éleva en 1113 entre Hugues II et l'évêque d'Autun au sujet d'une terre indûment exploitée par le duc, Tescelin fut l'un des conseillers qui, sans égard pour le secret désir de leur maître, n'hésitèrent pas à faire prévaloir les droits de la justice (2).

A la droiture Tescelin joignait le prestige de la bravoure. Il avait à l'armée le même rang qu'il tenait dans les chartes ducales (3). Les ducs de Bourgogne n'eurent pas de plus sûr lieutenant que lui; et les contemporains lui adressent cet éloge singulier, que son épée portait toujours bonheur à la cause qu'elle défendait (4). On se le représente volontiers comme l'un de ces preux qui de son temps prenaient saint Georges pour patron. C'est le type de la force protégeant le droit.

Tel était le seigneur de Fontaines. Son épouse offre un autre assemblage de vertus non moins exquis. Nous avons vu la force; voici maintenant la douceur et la délicatesse. Aleth, que son père Bernard destinait au cloître,

(1) *Bern. Vita IV^a*, I, n° 4.

(2) Dom Plancher, *Histoire*, I, Inst. XLIX; cf. Petit, *Histoire*, etc., I, 298.

(3) Tescelin figure dans dix chartes indiquées par Petit, *Histoire*, t. I, sous les n° 42, 58, 99, 102, 108, 126, 134, 142, et par dom Plancher, *Histoire*, I, 285-288, Instr. XXXV-XXXVI.

(4) Gauf. *Fragm.*, Migne, p. 524.

avait reçu une éducation conforme à ce dessein. La distinction de sa race, jointe à une instruction solide, faisait d'elle à quinze ans une jeune fille accomplie et présageait une femme d'un rare mérite. Tescelin, l'ayant connue, la demanda en mariage. Bernard de Montbard n'osa rejeter l'offre d'une main si sûre et si loyale. Il abandonna les vues qu'il avait sur sa fille; et la jeune Aleth alla s'asseoir au foyer du seigneur de Fontaines, qu'elle devait tant illustrer (1).

Elle fut la châtelaine idéale, telle que la concevaient nos aïeux. Les pauvres du voisinage trouvèrent en elle une providence visible. Elle ne se contentait pas de faire l'aumône, chose banale pour un riche; elle visitait elle-même les malades sans famille et ne dédaignait pas de laver leur vaisselle et de faire leur cuisine (2).

Dieu bénit une union si bien assortie. Aleth mit sept enfants au monde : Guy, Gérard, Bernard, Hombeline, André, Barthélemy et Nivard (3). Bernard était le troisième. Avant même qu'il fût né, Aleth avait pressenti sa grande fortune. Un jour elle eut un songe, où le trésor qu'elle portait dans son sein lui apparut sous la forme d'un petit chien blanc taché de roux, qui poussait des aboiements formidables. Effrayée de sa vision, elle alla consulter un saint religieux qui la rassura, dit-on, en ces termes : « L'enfant qui naîtra de vous sera le gardien de la maison de Dieu; excellent prédicateur, il ne ressemblera en rien à tant de chiens infidèles qui ne savent pas aboyer (4). »

(1) *Bern. Vita IV^a*, lib. I, n° 1; *Gauf. Fragm.*, l. c.

(2) *Bern. Vita IV^a*, lib. I, n° 5. Cf. *Vita I^a*, lib. I, c. I, n° 1.

(3) *Bern. Vita IV^a*, lib. I, n° 3.

(4) *Gauf. Fragm.*, Ms. 17639, p. 2^b; cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. I, n° 2.

A partir de ce jour, Aleth eut les yeux constamment fixés sur l'avenir de ce fils prédestiné. Sans que l'éducation de ses autres enfants en souffrit, elle trouva le moyen, pour seconder les desseins de la Providence, d'appliquer d'une façon particulière à l'élu du Seigneur sa tendresse et ses soins maternels. Elle avait, selon une pieuse coutume du pays, offert à Dieu Guy et Gérard au jour de leur naissance. En recevant pour la première fois leur jeune frère dans ses bras, elle l'éleva, nous dit un contemporain, le plus haut qu'elle put vers le ciel; et, afin de marquer l'excellence de l'affection qu'elle avait déjà conçue pour lui, elle voulut qu'il portât le nom de son propre père et s'appelât Bernard (1).

Nulle femme ne comprit mieux qu'Aleth les devoirs de la maternité; elle en aimait les sacrifices non moins que la gloire. Déjà de son temps bien des mères se déchargeaient sur des mercenaires ou des subalternes du soin d'allaiter leur progéniture. Suivre cet exemple lui eût paru un crime. A aucun prix elle n'eût souffert qu'un sang moins noble et moins pur, en tout cas moins généreux que le sien, coulât dans les veines de ses enfants (2). Quel autre lait que le sien eût fait des fils de Tescelin autant de héros, avant qu'ils eussent atteint l'âge de vingt-cinq ans?

Mais l'éducation des enfants n'est pas l'effet de la seule tendresse; il y faut aussi de la force et de la fermeté. Aleth n'en manqua pas. Élevée elle-même sous une austère discipline qui la préparait au cloître, elle forma ses enfants à la même école. Tant qu'ils restèrent sous sa main, elle leur apprit à se contenter de vêtements sim-

(1) « *Elevans in cœlum altius quam potuit,* » etc. *Gauf. Fragm.*, p. 2; *Bern. Vita*, lib. I, c. 1, n° 2; *Vita IV^a*, lib. I, n° 3.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. 1, n° 1.

ples et d'une nourriture solide, mais commune et même grossière. Tous les raffinements de l'art culinaire, toutes les gâteries à l'aide desquelles tant de mères altèrent la santé de leurs enfants au lieu de la fortifier, furent bannis du château de Fontaines. Aleth rêvait de voir ses fils robustes et écartait d'eux avec une sévérité inquiète et inexorable tout ce qui aurait pu les amollir et les efféminer (1).

II

Bernard grandit au milieu de ces soins. Quand il fut à l'âge de fréquenter les écoles publiques, sa mère n'hésita pas à l'y conduire (2). Elle avait le choix entre l'école de Saint-Bénigne de Dijon ou celle de Châtillon-sur-Seine, presque également célèbres. Elle se décida, nous ne savons au juste pour quel motif, en faveur de cette dernière (3). Peut-être la perspective d'un long séjour obligé à Châtillon l'y détermina-t-elle. Elle ne pouvait ni ne voulait se dérober à l'auguste devoir et renoncer au bonheur délicat de surveiller de près les progrès intellectuels et moraux du fils de sa prédilection.

Quand on arrive à Châtillon, en partant de Dijon par la route de Grancey et de Recey-sur-Ource, après avoir traversé le plateau qui sépare la vallée de l'Ource de la

(1) « Ne effeminarentur usu deliciarum. » Gauf. *Fragm.*, p. 2^b, *Bern. Vita*, l. c.

(2) Une tradition châtillonnaise veut que Bernard ait résidé à Châtillon « pas plus de treize à quatorze ans » (Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 661-664). Il faut entendre par là le temps de ses études et le séjour qui suivit la mort de sa mère jusqu'en 1112. Il serait donc arrivé à Châtillon vers 1098 à l'âge d'environ huit ans. Ce sentiment n'est pas improbable.

(3) Gauf. *Fragm.*, Migne, col. 525, *Bern. Vita.*, lib. I, cap. 1, n° 3.

vallée de la Seine, on se trouve tout à coup à l'entrée de la ville, près d'une sorte de promontoire qui fait mine de s'avancer, de l'est à l'ouest, dans la vieille cité et la commande d'une hauteur d'environ quarante mètres. Sur cette éminence les évêques de Langres, seigneurs en partie de Châtillon, avaient construit au moyen âge un château fort dont il ne reste plus que quelques tours en ruines. Sur la pointe même du promontoire est pittoresquement assise la curieuse église de Saint-Vorles, construite au onzième siècle sur l'emplacement d'une église plus ancienne. La Seine longe au nord le coteau escarpé et reçoit les eaux de la « Douix, » qui sourd à la base du rocher avec une extrême abondance et un éternel bruissement. La maison de Tescelin était située au midi (1), à cent mètres environ de l'église et du château, dans le vallon qui débouche sur la Seine.

C'est ce coin de Châtillon qui garde plus particulièrement le souvenir du fils d'Aleth. Bernard y passa les plus douces années de sa vie; son adolescence s'y écoula presque tout entière.

A l'église Saint-Vorles était attaché depuis près de cent ans un chapitre collégial, dit canoniquement de Notre-Dame, mais appelé aussi vulgairement de Saint-Vorles. De ces chanoines séculiers, l'évêque de Langres Brunon de Roucy, zélé disciple de Gerbert, avait fait des

(1) C'est sur l'emplacement de cette maison, rue du Truchot, aujourd'hui rue Saint-Bernard, que les Feuillants établirent leur monastère au dix-septième siècle (*Certificat* des Châtillonnais en 1620, dans Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 664). Les Ursulines de Trôyes l'occupent à l'heure présente. Dans les substructions de l'édifice on montre un réduit obscur et souterrain dont les murs paraissent fort anciens. Les religieuses y mènent les visiteurs par un long corridor sombre et ne manquent pas de dire que Bernard a fréquenté cette retraite. « C'est là, ajoutent-elles gravement, que le saint a composé le *Memorare*. »

instituteurs; il leur avait confié les écoles châtilloises. Leur maison était alors très florissante. Cent ans plus tard, un chroniqueur la citera comme l'une des gloires de la Bourgogne (1). Les maîtres qui la dirigeaient brillaient par leurs vertus non moins que par leur science; et c'est le parfum de leur piété encore plus que l'éclat de leur enseignement qui attira Bernard au pied de leur chaire (2).

Leur programme était celui de toutes les écoles du temps; il comprenait les humanités, la philosophie et la théologie, tout cela renfermé, à part la théologie, dans un double cercle bien connu sous le nom de *Trivium* et de *Quadrivium*. Il n'est pas probable que Bernard l'ait parcouru tout entier. Du *Quadrivium* qui embrassait l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique, il ne posséda jamais que des notions très élémentaires; la musique, entendue dans le sens de la connaissance du plain-chant, fut pour lui l'objet d'études plus spéciales qu'il continua d'ailleurs plus tard dans le cloître. Mais on ne saurait douter qu'il ait dès lors approfondi, dans le *Trivium*, la grammaire et la rhétorique, et même qu'il ait abordé résolument les problèmes de la dialectique.

La grammaire consistait dans la lecture et l'explication des classiques latins, Cicéron, Boèce, Virgile, Horace, Ovide, Lucain et Stace (3). Tels furent sûrement les auteurs favoris du jeune Bernard; les poètes surtout lui devinrent familiers; plus tard il sèmera volontiers ses

(1) Willelmi Briton. *Philippidos*, lib. I, ap. *Hist. des G.*, XXII, 105.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. I, n° 3.

(3) On a publié les catalogues des ouvrages en usage dans les écoles du douzième siècle. Les auteurs cités s'y trouvent constamment. Cf. Léon Maître, *Les Écoles épiscopales et monastiques de l'Occident depuis Charlemagne jusqu'à Philippe-Auguste*, Paris, 1866, p. 278-398. Bernard ne paraît pas avoir étudié le grec.

écrits, même les plus mystiques, de leurs vers aimés. On lui a reproché d'avoir eu, dans son enfance, un goût trop prononcé pour la poésie et d'avoir poussé jusqu'à l'indécence l'imitation d'Ovide. L'auteur de cette critique assure même avoir eu sous les yeux un échantillon de ces poèmes licencieux (1). Son témoignage, qui est celui d'un ennemi, nous paraît à tous égards fort suspect. Si l'histoire en doit retenir quelque chose, c'est que, pendant le cours de ses études à Châtillon, Bernard s'est exercé à mettre en vers quelque sujet profane. En ce cas, il serait fort à regretter qu'on ne nous ait pas conservé ces *juvenilia*. Nul doute que son génie ne s'y fût déjà révélé. Sa précocité tenait du prodige. Ses maîtres ne pouvaient s'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle il dépassa de prime-saut tous les enfants de son âge et devint le plus brillant élève de leur maison (2).

Mais ces succès littéraires n'offrent qu'un aspect, et non le plus étonnant de son éducation. Ses progrès dans la vertu allaient de pair avec son développement intellectuel. Bossuet a dit : « Malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer ! » Chez le jeune Bernard toute la science se tournait à aimer, à aimer Dieu d'abord, puis le prochain. S'il voulait exceller dans la littérature, nous disent ses historiens, c'était pour apprendre à mieux

(1) « Audivimus te a primis fere adolescentiæ rudimentis, cantiunculas mimicas et urbanos modulos factitasse... Fratres tuos rhythmico certamine, acutæque inventionis versutia semper exsuperare contendeas... Vereor paginam fœdi commenti interpositione interpolari. » Petri Berengarii scolastici *Apologeticus*, inter Op. Abæl., éd. Cousin, II, 771. Nous avons prouvé ailleurs (*Revue des Quest. hist.*, janvier 1891) que le lieu de ces essais poétiques ne pouvait être que l'école de Châtillon et non Cîteaux, comme le veut M. Haureaux (*Poèmes latins, attribués à Saint Bernard*, p. III-v).

(2) « Facilius discens super omnes coetaneos suos. » Gauf. *Fragm.*, p. 2^b. Cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. I, n° 3.

goûter l'Écriture sainte, le seul livre qui enseigne la science du salut (1). On reconnaît là les premiers fruits des leçons d'Aleth. Dieu voulut bénir et encourager ces efforts d'une vertu qui s'ignore, mais qui cherche naïvement sa vocation. C'était pendant la nuit de Noël, Bernard était près de sa mère. Tout le monde s'app préparait à partir pour chanter les vigiles à l'église Saint-Vorles; mais comme la cloche tardait à sonner l'office, le jeune écolier fut pris de sommeil et s'endormit sur sa chaise. Aussitôt, la scène de la Nativité du Sauveur se déroula dans son imagination ravie. Jésus lui apparut, comme s'il sortait du sein de sa mère, éclatant de beauté. Ce fut entre les deux enfants un délicieux échange de caresses angéliques, que le pinceau d'un Raphaël pourrait seul retracer. Aleth les interrompit pour conduire Bernard à l'église, après l'avoir revêtu de ses habits de chœur. Mais le souvenir en resta inaltérablement gravé dans l'âme du futur apôtre. Plus tard il aimait à dire que le Sauveur lui était apparu à l'heure même où il est né (2). Ce sujet était en chaire son thème de prédilection, et, pour emprunter le langage de saint François de Sales, « combien que depuis, comme une abeille sacrée, il recueillît toujours de tous les divins mystères le miel de mille douces et divines consolations, si est-ce que la solennité de Noël lui apportait une particulière suavité, et il parlait avec un goust non pareil de cette nativité de son Maître (3). »

Cette vision ne fut pas sans effet sur le caractère du jeune Bernard. Ses biographes ont remarqué qu'il fut dès

(1) *Bern. Vita*, l. c.

(2) Nous avons démontré (*Revue des Q. hist.*, avril 1892, p. 582-583) que cette scène eut lieu non dans l'église Saint-Vorles, mais dans la maison de Tescelin, *in domo patris*, comme parle Geoffroy, *Fragmenta*, p. 3.

(3) *Traité de l'amour de Dieu*, livre III, chap. xii. Cf. *Bern. Vita*, l. c.

l'école un grand « méditatif (1). » Sans doute le fils d'Aleth cultiva les vertus de son âge ; il fut bon disciple et excellent camarade. Il conçut de bonne heure pour ses maîtres cette reconnaissance exquise dont il leur donna plus tard la preuve en leur proposant de transformer leur libre association en congrégation régulière. Ses condisciples n'eurent pas de meilleur ami. C'est à Châtillon qu'il noua ces amitiés si vives et si profondes qui firent le charme de toute sa vie : c'est là qu'il apprit à connaître et subjuguait ces âmes si ardentes et si fières qui devaient, peu de temps après, s'attacher à lui comme à leur maître, un Hugues de Mâcon, et peut-être Godefroid de la Roche, deux futurs évêques. On se tromperait cependant, si on se figurait Bernard comme un zélé précoce que le feu de l'apostolat dévore. Bernard est un élève naturellement modeste et réservé, fuyant les compagnies bruyantes et les jeux dissipants, recherchant la solitude comme un asile pour sa piété et un abri pour sa timidité. Chose à peine croyable, ce futur apôtre, qui devait donner aux grands de la terre de si hautes et de si éclatantes leçons, fut un écolier silencieux et timide à l'excès. Rien ne lui était plus pénible que de paraître en public et d'être présenté à des étrangers. La vue d'un inconnu qui lui adressait la parole lui faisait monter la rougeur au front. C'était, pour employer une expression vulgaire, le défaut d'une qualité. Il ne s'en corrigea jamais complètement. Ce défaut, du reste, qui contenait un fond de pudeur qu'il confondait volontiers avec la modestie, paraît lui avoir été cher, et il se plaignait que ses maîtres eussent employé la violence pour l'en délivrer (2). Il est sûr qu'aucune

(1) « *Mire cogitativus.* » *Bern. Vita*, lib. I, c. I, n° 3.

(2) « *Fuit puer... ad ea quæ mundi sunt simplicitatis inestimabilis et incredibilis verecundiæ, ita ut loqui coram aliis aut ignotis præsen-*

disposition n'était plus favorable au développement de sa piété. Et déjà ses contemporains en font foi, « la piété, pour parler le langage de Bossuet, était son tout. »

Sa dévotion à la Sainte Vierge fut dès lors remarquée. On vénérât particulièrement à Saint-Vorles une image de la mère de Dieu, « faite, dit un pieux auteur (1), d'un bois que l'âge a plus noirci que le soleil... Le visage est longuet, les yeux grands sans excès, le nez long, les joues ni trop enflées, ni trop abbattues, la couleur brune et par l'art et par l'âge; elle est assise et tient avec les deux mains le petit Jésus sur son gyron. » Bernard connut cette statue. Elle était placée dans un petit oratoire situé sous le transept nord de l'église, mais plus ancien que le reste de l'édifice et désigné sous le nom de *Sainte Marie du Château*. Selon la tradition, c'est dans cet oratoire et devant cette image que le fils d'Aleth aimait à venir prier. Tradition fort vraisemblable, car le souvenir de la vision de Noël dut souvent ramener le jeune écolier au pied de l'autel de la Vierge Mère. Il commença à puiser là cet amour de Marie qui l'inspira si heureusement plus tard et lui valut le titre de *Citharista Mariæ* (2).

Le cours de ses études littéraires terminé, Bernard rentra au château de Fontaines. Un deuil, le premier qu'il ait éprouvé et le plus cruel qui puisse frapper le cœur d'un enfant, l'y attendait. Pendant les vacances scolaires, vers la fin du mois d'août 1106 ou 1107, Aleth annonça à sa famille réunie qu'elle avait le pressentiment de sa mort prochaine. Ce fut un coup de surprise pour

tari viris, ipsa sibi morte molestius judicaret, etc.» Gauf. *Fragm.*, p. 2^b; *Bern. Vita*, loc. cit., n° 3; cf. lib. III, cap. VII, n° 25.

(1) *L'Histoire sainte de la ville de Châtillon*, par le P. Legrand, 2^e p., p. 161.

(2) Chomton, *Bulletin*, mars-avril 1891, p. 123, note 4.

tous; personne ne voulut ajouter foi à la sinistre prédiction. Cependant le 13 août, veille de la fête de saint Ambrosinien (1), patron de l'église de Fontaines, elle ressentit les premières atteintes de la fièvre et s'alita. L'alarme était dans le château; Aleth releva par sa fermeté et sa bonne humeur les courages abattus. C'était sa coutume, en cette solennité, de réunir le clergé de Saint-Martin-des-Champs (2) et de lui offrir, après l'office, un repas qu'elle servait de ses propres mains. Elle exigea qu'on ne dérogeât en aucune façon à ce touchant usage. Comme elle ne put se rendre à l'église, elle demanda qu'on lui apportât la sainte communion après la messe, et elle reçut en même temps l'extrême-onction. Le dîner fut fort triste, la place de celle qui en eût fait le charme étant vide. Guy, l'aîné des enfants, était chargé de conduire les clercs après le repas dans la chambre de la malade. Lorsqu'ils y furent assemblés et qu'ils eurent formé un cercle auprès de son lit, elle leur annonça tranquillement qu'elle se sentait mourir. Ils entonnèrent aussitôt les litanies auxquelles elle s'unit de cœur et de bouche. La mort les interrompit. Pendant l'invocation : « Par votre passion et par votre croix, délivrez-la, Seigneur, » la moribonde éleva la main pour faire le signe de croix; elle ne put achever son geste : dans ce pieux effort son âme était partie (3).

(1) On peut lire dans Chifflet (*Genus illustre*, ap. Migne, col. 1414-1417) la *Vie* apocryphe de saint Ambrosinien, évêque et martyr. La fête de saint Ambrosinien était célébrée à Fontaines le 1^{er} septembre (*Genus illustre*, ap. Migne, col. 1417).

(2) Sur l'église Saint-Martin située à l'est de Fontaines, entre Pouilly et Dijon, cf. Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 569.

(3) *Bern. Vita IV^a*, lib. I, n° 5; cf. *Vita I^a*, lib. I, c. II, n° 5. L'année n'est pas sûre. Bernard n'était pas bien éloigné de sa vingtième année (Gauf. *Fragm.*, p. 3). D'autre part, selon la *Vita IV^a* (lib. I, n° 8), Aleth apparut à André pendant cinq ans avant sa con-

Lorsque Jarenton, abbé de Saint-Bénigne, connut cette douloureuse nouvelle, — peut-être assistait-il à la fête de saint Ambrosinien, — il s'empressa de réclamer comme un trésor le corps de la sainte épouse de Tescelin. Dijon lui fit, s'il faut en croire un chroniqueur, de pompeuses funérailles. Ses précieux restes furent déposés dans la crypte de Saint-Bénigne, où ils demeurèrent jusqu'au milieu du treizième siècle (1). En 1250, l'abbé Lexington obtint d'Innocent IV l'autorisation de les transférer à Clairvaux (2), et Clairvaux les vénérerait encore, si la Révolution n'avait passé par là. Quel fut en cette circonstance le chagrin de Bernard, nul ne saurait le dire. Les cris désespérés que lui arracha plus tard la mort de son frère Gérard peuvent seuls nous aider à comprendre la douleur qu'il ressentit. A cet âge, l'amour d'une mère remplace et surpasse tous les amours dans un cœur tel que le sien. Il faut l'avoir goûté et perdu comme lui, pour savoir quel vide il creuse quand il nous quitte.

A vrai dire cependant, Bernard ne restait pas seul. Sans parler de son père et de ses frères et sœur dont l'affection adoucissait sa peine, il eut toujours ce que j'appellerai le sentiment de la *présence réelle* de sa mère

version, qu'il faut placer vraisemblablement en 1111 ou 1112. La date 1106 ou 1107 est donc probable.

(1) *Bern. Vita IV*^a, lib. I, n° 8. Le lieu de cette sépulture fut la crypte de Saint-Bénigne, *inferior ecclesia*. Le tombeau d'Aleth était dans les caveaux de la Rotonde, admirable édifice à triple étage situé au chevet du monument et flanqué de deux tours avec escaliers à vis, l'une au nord, l'autre au midi. Le *sepulchrum Alaysæ matris divi Bernardi abbatis Clarevallis* se trouvait du côté du nord, près de l'escalier et à main gauche en descendant. Cf. Chomton, *Bulletin*, mars-avril 1891, p. 132-134.

(2) Cf. Migne, 185, col. 1402.

auprès de lui (1). Aux heures décisives où son avenir et son salut se trouvèrent en jeu, ce fut l'autorité d'Aleth qui le soutint et sa piété qui l'inspira (2).

III

Bernard ne pouvait échapper à la crise qui attend tout adolescent au seuil de la vie. Il était à la veille d'avoir ses vingt ans. C'est l'âge où le jeune homme entre en possession de lui-même et reprend pour ainsi dire sa vie intellectuelle et morale en sous-œuvre, avec la pleine conscience de sa raison et de sa liberté. Pendant deux ans, nous allons le voir chercher sa voie, d'abord calme et comme sûr de son avenir, quelle que fût la carrière qu'il dût embrasser, puis tout à coup inquiet, dégoûté du monde et tout entier aux choses de l'éternité.

Cette heure de sa vie est particulièrement attachante. Que ne donnerait-on pas pour posséder un portrait de Bernard à vingt ans ! Sa beauté, à la fois virile et douce, attirait tous les regards. Il était d'une taille élégante, un peu au-dessus de la moyenne. Sa chevelure était blonde, sa barbe naissante presque rousse. Il avait la peau extrêmement fine et les joues légèrement rosées. Ses yeux bleus, où brillaient une pureté d'ange et une simplicité de colombe, répandaient sur son visage un doux éclat ; la grâce régnait sur son front, une grâce qui venait de l'esprit et non de la chair, nous dit son biographe. Ce qui

(1) Herbert (*De Miraculis*, lib. II, cap. 23) raconte que Bernard pendant son noviciat à Cîteaux avait coutume de réciter chaque jour pour l'âme de sa mère les sept psaumes de la Pénitence.

(2) Guillaume de Saint-Thierry (*Bern. Vita*, lib. I, cap. III, n° 10) et Jean l'Ermite (*Vita IV^a*, lib. I, n° 8) mentionnent une véritable apparition d'Aleth à Bernard.

faisait, en effet, le charme particulier de sa physionomie, c'est que la beauté de son âme rayonnait au travers. Tout ce que l'intelligence, la douceur et la force peuvent donner de beauté à une âme; tout ce que l'expression d'une telle âme peut donner de beauté au corps de l'homme et à sa face, enfin ce je ne sais quoi de délicat que l'innocence conservée et une vertu déjà éprouvée ajoutent à la beauté de l'âme et du corps, la nature et la grâce le lui avaient donné : il en était resplendissant (1).

Quand un tel homme paraît au milieu du monde, il est sûr d'inspirer le respect; et s'il joint à tous ces dons une éloquence naturelle et une instruction solide, il semble que tous les rêves lui soient permis. Tel fut Bernard. Aussi allait-on répétant de tous côtés autour de lui qu'il était un jeune homme de grande espérance (2).

Mais de tels dons ne vont pas sans danger. Maître de ses désirs, Bernard ne surveilla pas, avec tout le soin désirable, le choix de ses compagnons. Parmi les jeunes gens qui firent irruption au château de Fontaines après la mort d'Aleth, il en était dont la société ne pouvait lui être que funeste. Il fit l'expérience de ces amitiés périlleuses qu'il devait qualifier plus tard si sévèrement (3). Les plaisirs mondains ne répugnaient pas à cette jeunesse frivole. Bernard y prit part, d'abord à regret, puis avec une pointe de satisfaction. La pente était glissante. Bientôt il s'aperçut qu'il lui fallait choisir décidément entre le plaisir et la vertu.

Le charme de sa personne devint un piège où des re-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, c. III, n° 6; lib. III, c. I.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, c. III, n° 6.

(3) « *Amicitiae inimicissimæ.* » *In Cant.*, sermo XXIV, n° 3.

gards trop peu modestes et des âmes peu circonspectes se laissèrent prendre. Un jour, dans une de ses excursions avec ses amis, il dut s'arrêter chez des étrangers où il passa la nuit. La maîtresse de la maison, éblouie et troublée par la beauté de ce jeune gentilhomme, conçut aussitôt pour lui un sentiment coupable. Dans l'égarement de sa passion, elle osa entrer dans la chambre où il reposait. Bernard réveillé en sursaut ne perdit pas son sang-froid; avec une grande présence d'esprit, il se mit à crier de toutes ses forces : « Au voleur! au voleur! » A cette clameur, les domestiques accoururent et fouillèrent toute la maison, mais sans succès, comme on le pense bien; la coupable avait pris la fuite discrètement et sans bruit. Le lendemain, comme ses amis le plaisantaient en route sur les voleurs qu'il avait vus en songe : « Cessez votre badinage, leur dit-il, le voleur n'était pas du tout un être imaginaire : notre hôtesse en sait quelque chose; et pour tout dire, ce n'est pas à ma vie qu'on en voulait, mais à mon honneur (1). »

Ses historiens rapportent une autre circonstance où il expérimenta en lui-même, sans fléchir pourtant, la fragilité de la nature humaine. Dans un moment d'oubli il lui arriva de fixer avec une curiosité trop vive son regard sur une personne du monde. Ses sens en furent troublés. Il eut recours à la prière; mais la vision le poursuivait toujours. Pour s'en défaire, quand il fut seul, il se précipita dans un étang du voisinage et y demeura jusqu'à ce que son imagination et sa chair vaincues demandassent merci (2). De ce jour, nous dit son bio-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, c. III, n° 7.

(2) *Bern. Vita*, l. c., n° 6. Cf. *Gauf. Fragm.*, p. 3^b : « Odiens eam qua carnalis est tunicam maculatam, jam quum vicesimo appropinquaret ætatis anno, adolescentiæ stimulos sentiens indigne tulit. »

graphe, il fit, comme Job, un pacte avec ses yeux, afin de ne plus même penser à une vierge (1).

Mais ce renoncement volontaire et absolu en entraînait d'autres. La jeune fille joue un rôle sacré ici-bas. Quiconque évite sa présence et se dérobe à son approche, sacrifie du même coup la famille et le foyer qu'il était peut-être appelé à fonder avec elle. Bernard, qui éprouva toujours pour la femme un respect mêlé d'une sorte de crainte, avait une autre destinée. Il comprit à quoi l'engageait le pacte qu'il venait de faire et tourna aussitôt sa pensée vers le cloître. La vie du monde avec ses tentations et ses défaillances presque inévitables l'effrayait. C'est dans la solitude seule qu'il pouvait réaliser l'idéal de perfection que son adolescence avait conçu. Exécuter, à vingt et un ans, un tel projet de retraite, sans prendre conseil de personne, était sans doute hardi, presque présomptueux. Aussi mit-il, sans tarder, son oncle Gaudry, homme grave et mûr, dans son secret.

Au changement qu'une telle résolution imprima à sa conduite ordinaire, ses frères et ses amis eurent bientôt quelque soupçon de son dessein. Il n'hésita plus alors à leur avouer que son parti était pris d'ensevelir sa vie dans le monastère de Cîteaux. Ce seul nom de Cîteaux les fit tous frémir. Il leur représentait, outre les rigueurs d'une effrayante austérité, le travail des mains, un métier de bûcheron ou d'agriculteur, en un mot la vie vulgaire d'un serf obscur. Un pareil abaissement avait-il donc tant d'attrait pour le fils d'un gentilhomme, auquel une grande partie de la jeunesse bourguignonne portait envie? Si Bernard éprouvait quelque répugnance pour le métier des armes ou la vie de cour, d'autres carrières

(1) *Bern. Vita*, l. c.; Job, xxxi, 1.

libérales ne s'offraient-elles pas à sa légitime ambition? Les lettres, en particulier, pour lesquelles il était si bien préparé par ses premières études à Châtillon, ne lui réservaient-elles pas des triomphes certains et ne pouvaient-elles lui fournir le moyen d'être utile en même temps à son âme et à celle d'autrui? Si ce noble but fixait ses désirs, n'avait-il pas le choix entre les écoles de France et celles d'Allemagne?

Bernard écouta d'abord d'une manière distraite ces remontrances et ces conseils. Mais répétés pendant plusieurs jours de suite, ils finirent par ébranler sa résolution encore mal affermie. Les lettres lui avaient toujours souri. Une heure vint où il se laissa convaincre qu'elles contenaient peut-être la part de bonheur qu'il était appelé à goûter sur la terre. Il fixa ses vues sur une école d'Allemagne qui avait quelque célébrité. Ses frères, ravis de ces nouvelles dispositions, mirent un grand empressement à les seconder et à hâter le départ du pèlerin de la science. Ils se chargèrent même de préparer son trousseau. Déjà le jour des adieux était fixé. Bernard, encore qu'un peu indécis et hésitant, se mit en route pour le rendez-vous que ses frères lui avaient assigné. Mais en chemin son projet lui devint de plus en plus suspect. Ayant aperçu une église, il y descendit pour prier et demander à Dieu la lumière. Le souvenir de sa mère lui revint alors en esprit, plus vif que jamais. Il lui semblait qu'elle lui reprochait son inconstance. Quelle gloire solide attendait-il de l'étude des lettres? Est-ce pour de telles futilités qu'elle l'avait élevé? Ces questions pressantes, mêlées de tendresse, le bouleversaient. Il n'y trouva pas de réponse et tomba abîmé dans ses réflexions. La crise se dénoua dans un flot de larmes. Quand il se releva, sa décision était dé-

finitivement arrêtée; il avait renoncé pour jamais à toute carrière mondaine. Ses frères qui attendaient son arrivée avec impatience, apprenant ce revirement soudain, en furent consternés; mais ils eurent beau tenter de le convertir de nouveau à leurs idées, cette fois sa résolution était irrévocable. Son vrai dessein resta pendant quelque temps encore un mystère pour tous; il ne s'en ouvrit qu'à son oncle Gaudry et laissa encore croire aux autres qu'il partait pour Jérusalem (1).

IV

Ceci se passait vraisemblablement au commencement de l'automne de l'année 1111. Trois de ses frères, Guy, Gérard et André étaient occupés, sous la conduite du duc de Bourgogne, avec leur oncle Gaudry, au siège de Grancey-le-Château (2), lorsque ce dernier déclara un jour brusquement qu'il était disposé à quitter son baudrier. Les fils de Tescelin devinèrent sans peine d'où venait ce coup inattendu, et ne furent pas étonnés de voir le même jour arriver au camp leur frère Bernard. Le confident avait été séduit par le secret même dont il était le dépositaire. Et l'oncle et le neveu se présentèrent devant Tescelin, pour lui demander la liberté de partir et d'entrer ensemble dans ce monastère de Cîteaux dont la réputation d'austérité faisait trembler tous les lieux d'alentour.

Cette requête n'avait rien qui pût surprendre l'époux d'Aleth qui connaissait bien le caractère généreux de son

(1) Gauf. *Fragm.*, p. 3-4; cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. III, n^{os} 8 et 9, où Guillaume, en abrégant Geoffroy, manque de précision.

(2) Ne pas confondre avec Grancey-sur-Ource. Cf. Petit, *Histoire*, I, 308.

fil ; il y accéda sans hésitation. Il ne se doutait pas que d'autres sacrifices allaient lui être imposés, qui devaient compléter et parfaire celui-là. Bernard, en effet, saintement enflammé par la conversion de son oncle, seigneur de Touillon et l'un des chevaliers les plus en vue de la Bourgogne, rêva sur-le-champ de faire d'autres conquêtes, et, dans l'ardeur naïve de son prosélytisme, il n'imagina rien de moins que d'entraîner avec lui tous ses frères. Touchant instinct, céleste sentiment de la fraternité : ce fut le principe et le point de départ d'un apostolat qui ne devait pas connaître de bornes. Barthélemy, le plus jeune de ses frères, à l'exception de Nivard — il pouvait avoir de seize à dix-huit ans — entra d'emblée dans ses desseins. André, qui venait après Hombeline et qui faisait déjà l'apprentissage du métier des armes, lui opposa plus de résistance. L'espoir de s'illustrer bientôt par un glorieux coup d'épée dans ce siège laborieux de Grancey, où figurait toute la chevalerie bourguignonne, aveuglait le jeune gentilhomme et tenait son esprit fermé à toute autre pensée. Bernard désespérait déjà de l'arracher à ces rêves de gloire, lorsqu'il eut l'heureuse idée d'invoquer le souvenir de sa mère. Au même instant l'ardeur guerrière d'André s'apaisa. Il crut apercevoir, au-dessus de la tête de Bernard, Aleth encourageant son fils du geste et de la voix. « J'aperçois ma mère, » s'écria-t-il. « C'est donc un signe, reprit Bernard, qu'elle approuve notre conversion. » André était vaincu ; mais pensant à ses aînés qui allaient poursuivre dans le monde une carrière à laquelle il avait trouvé lui-même tant de charme, et songeant qu'il fallait les quitter pour suivre Bernard et Barthélemy, il sentit toute la grandeur de son sacrifice et ne put retenir un gémissement : « Faites donc en

sorte, dit-il à Bernard, qu'aucun de nos frères ne reste dans le siècle; sinon partagez-moi en deux, car être éloigné de leur présence ou de la vôtre m'est insupportable (1). »

Bernard n'avait pas besoin de cet encouragement pour continuer son apostolat. Il s'attaqua d'abord à Guy. L'agression était hardie autant que délicate. Marié, depuis plusieurs années déjà, à une jeune fille d'une naissance égale à la sienne, Guy adorait son épouse et les deux ravissantes enfants dont elle l'avait rendu père et dont l'une était encore à la mamelle. C'était ce lien, à la fois si doux et si fort, que Bernard entreprenait de rompre. De son temps, il est vrai, de telles séparations n'avaient rien d'insolite. On voyait parfois les époux les plus unis sacrifier les joies, d'ailleurs si légitimes et si pures, de la vie de famille, pour s'adonner, chacun de son côté, aux exercices de la vie cénobitique. Les enfants, surtout de petites filles, n'avaient guère à souffrir de cette dissolution du lien familial. Le cloître où entraient leur mère pourvoyait à leur éducation et les rendait au monde, si le monde les lui redemandait. Toutefois ce régime, quels qu'en fussent les avantages spirituels, ne pouvait être qu'exceptionnel, même durant le moyen âge; et, pour tout dire, la nature y répugne. Au premier appel de Bernard, Guy fut pourtant subjugué, tant la parole de son frère était irrésistible. Mais il eut soin de subordonner son adhésion définitive au consentement exprès de son épouse, qu'une telle proposition devait nécessairement effrayer. « Qu'à cela ne tienne! s'écrie alors Bernard triomphant; si ton épouse résiste à la grâce, Dieu, qui tient à sa disposition la maladie et la mort, saura bien la faire

(1) Gauf. *Fragm.*, p. 5. Cf. *Bern. Vita*, lib. I, c. III, n. 10.

fléchir; avant Pâques elle aura cédé, de gré ou de force (1). » Élisabeth, qui connut ce propos, étant tombée malade quelques semaines plus tard, fit appeler son beau-frère et lui demanda pardon d'avoir mis sciemment et par faiblesse obstacle à ses desseins. Elle lui remit généreusement l'époux qu'elle chérissait et s'engagea à entrer avec ses petites filles dans le cloître (2).

De tous les frères de Bernard un seul s'était obstiné à méconnaître pendant quelque temps la noblesse et l'héroïsme de sa résolution : c'était Gérard. « Tout cela n'est que légèreté et folie, » disait-il. La conversion de ses frères le laissa insensible ou même le rendit dédaigneux. Il ne pouvait comprendre qu'on sacrifiât tous les avantages d'une naissance illustre et d'une carrière honorable, aux rigueurs et à l'obscurité du cloître. L'éloquence de Bernard n'avait aucune prise sur cet « animal de gloire, » comme parle Tertullien. « Je vois, dit enfin l'apôtre, que la souffrance seule pourra t'éclairer; » et le touchant du doigt : « Un jour viendra, et il est proche, où une lance percera cette poitrine et y ouvrira un passage facile aux pensées du salut. » La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Dans un assaut où les assiégeants paraissent

(1) Gauf. *Fragm.*, Migne, p. 525.

(2) Élisabeth se retira d'abord à Jully-sous-Ravières, connu depuis sous le nom de Jully-les-Nonnains (*Bern. Vita*, lib. I, cap. iii, n° 10; cf. Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 68-72; *Histoire de Jully-les-Nonnains*, Paris, 1881, p. 24-30). En 1145, elle était prieure des religieuses de Larrey près de Dijon (Gauf. *Fragm.*, ap. Migne, col. 525-526). Quelques-uns ont cru qu'elle avait également fondé l'abbaye de Prálon, non loin de Sombernon (Chifflet, *Genus illustre*, ap. Migne, col. 1386). Mais ce point est fort obscur. De ses deux filles, l'une épousa Barthélemy de Sombernon (cf. Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. xv-xx); la seconde, Adeline, devint religieuse et abbesse de Poulangy : « Abbatissa loci (Polengeii) filia erat fratris beati Bernardi » (*Chron. Clarav.*, ap. Migne, t. CLXXXV, col. 1250; cf. Jobin, *ouv. cit.*, p. 73-75).

avoir été repoussés, Gérard fut gravement blessé et fait prisonnier. Comme on le menait dans un cachot où il lui semblait qu'il n'eût plus à attendre que la mort, il s'écria épouvanté : « Je suis moine, je suis moine de Cîteaux. » Bernard, apprenant cette nouvelle, accourut pour rassurer son frère sur les suites de sa blessure et tâcher d'obtenir sa délivrance; mais il n'eut pas même la consolation de le voir. « Courage! lui cria-t-il en passant près de sa prison, nous allons bientôt entrer à Cîteaux; unis-toi à nous de cœur et tu seras moine comme nous, au moins d'intention. » Mais à quelques jours de là, avant même la fin du carême, Gérard put s'échapper d'une façon que tous jugèrent providentielle, et il rejoignit, sans tarder, ses frères à Châtillon-sur-Seine (1).

C'était à Châtillon, en effet, et vraisemblablement dans le manoir paternel, non loin de cette église Saint-Vorles qui avait abrité ses premiers progrès dans la vertu, que Bernard avait réuni, dès le mois d'octobre 1111 (2), ceux qu'il pouvait déjà, malgré son jeune âge, nommer ses disciples. Il compta bientôt parmi eux, non seulement ses frères, mais encore son oncle Gaudry de Touillon, ses cousins Godefroid de la Roche (3) et le jeune Ro-

(1) Gauf. *Fragm.*, p. 5; *Bern. Vita*, lib. I, c. III, nos 11 et 12.

(2) Cette date nous est fournie par le texte de Guillaume de Saint-Thierry (*Bern. Vita*, n° 13) : « Cum cæteri primo die in eodem essent cum Bernardo spiritu congregati, mane intransibilibus eis ad ecclesiam, apostolicum illud capitulum legebatur : *Fidelis est Deus, quia qui cæpit in vobis opus bonum ipse perficiet usque in diem Jesu Christi.* » Ce passage de l'Épître aux Philippiens (I, 6) se lit aujourd'hui à la messe du XXII^e Dimanche après la Pentecôte; chez les Cisterciens il se lisait le XXIII^e Dimanche (*Epistolare*, p. 111, Ms. 82, ancien fonds, bibliothèque de Dijon). En 1111, le XXII^e Dimanche tombait le 22 octobre et le XXIII^e le 29 octobre. C'est donc à l'une de ces deux dates qu'il faut s'attacher.

(3) *Bern. Vita*, lib. I, c. XI, n° 35. Sur la parenté de Bernard et

bert (1) qui devait plus tard lui coûter tant de larmes, enfin de jeunes gentilshommes dont le nombre allait tous les jours croissant. Son apostolat s'était exercé dans toute la région environnante, et il ne s'était guère passé de semaine, que plusieurs nobles chevaliers ne vinssent grossir la petite communauté. Son succès parut bientôt inquiétant. On en vint à se demander publiquement si son zèle, qui s'étendait ainsi de proche en proche, finirait par s'arrêter. « Il devint, nous dit son biographe, la terreur des mères et des jeunes femmes; les amis redoutaient de le voir aborder leurs amis, (2). »

Bernard souhaitait vivement qu'aucun de ses camarades d'enfance ne manquât à ce rendez-vous du sacrifice. Un jour, il dit à ses frères : « J'ai encore à Mâcon un ami, Hugues de Vitry; il faut que j'aille le trouver et que je le décide à faire partie de notre association. » Hugues était, depuis quelque temps déjà, entré dans la cléricature; le clergé de son diocèse l'adulait, et les bénéfices ecclésiastiques pleuvaient sur lui; il lui suffisait de laisser son âme s'ouvrir à l'ambition, pour qu'il fût précipité dans les honneurs. Considérant cette haute fortune, les frères de Bernard voulurent dissuader leur jeune directeur d'entreprendre la démarche qu'il projetait. Mais, sans écouter ces observations inspirées par la timidité, Bernard se mit en route pour Mâcon, ou vraisemblablement une

de Godefroid, cf. Jobin, *S. Bernard*, p. xiii, xxii-xxv; Chomton, *Bulletin*, mars-avril 1891, p. 104-105.

(1) Dans deux de ses lettres, Bernard appelle Robert : *propinquus carne* (epp. 1, n° 9; 32, n° 3). D'après Jean l'Ermite, il était neveu de la bienheureuse Aleth : *nepos siquidem ejusdem matronæ de qua volumus tractare, filius autem sororis suæ* (Bern. *Vita* IV^a, n° 5). Quelle était cette sœur d'Aleth? Chifflet la nomme Diane, sur l'autorité d'un *Inventaire* de 1622 (ap. Migne, col. 1485 et 1488). Cette autorité n'est pas absolument sûre.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, n° 10, 13, 15.

autre ville moins éloignée de Dijon. La nouvelle de son étonnante conversion l'y avait précédé et le bruit courait qu'il partait pour Jérusalem. En l'apercevant, Hugues se jeta dans ses bras, et l'arrosa de ses larmes comme pour lui reprocher sa résolution, d'une façon discrète mais éloquente. Sans prendre garde à ces pleurs dont il ne comprenait pas le véritable sens, Bernard découvrit à Hugues son vrai dessein, qui était d'ensevelir sa vie à Cîteaux. A cette révélation soudaine et imprévue, les sanglots de son ami redoublèrent et rien ne put le consoler de la journée. Le soir venu, ils se couchèrent tous les deux dans un même lit, si étroit qu'il pouvait à peine les contenir. Les pleurs de Hugues n'avaient pas cessé. Bernard, qu'ils empêchaient de dormir, l'en reprit doucement. Le lendemain matin ils coulaient encore, mais la nuit et un éclair de la grâce en avaient changé la nature. Comme Bernard s'étonnait d'une telle abondance de larmes : « Pardonnez-moi, dit Hugues, je ne pleure plus aujourd'hui pour la même raison qu'hier; hier c'était sur vous que je pleurais; aujourd'hui je pleure sur moi-même. Je connais votre âme et je comprends que c'est moi qui ai besoin de conversion et non pas vous. » Bernard, tout ravi et sûr de sa conquête, lui répondit : « C'est bien, pleurez maintenant : vos larmes sont précieuses devant Dieu. »

Cette conversion ne pouvait passer inaperçue. Les clercs, un peu mondains, qui étaient les familiers de Hugues, en conçurent un vif ressentiment contre Bernard et mirent tout en œuvre pour empêcher les deux amis de se revoir. Hugues, qu'ils essayaient de rattacher à la vie séculière, parut même un instant céder à leur avis. Bernard connut toutes ces manœuvres; on l'induisit même à douter de la fidélité de son ami. L'occasion s'offrit

bientôt à lui de s'en éclaircir. Les évêques de la région tenaient un synode provincial, auquel ils avaient convié les membres du clergé inférieur. Bernard s'y rendit, dans l'espoir d'y rencontrer Hugues. Hugues y assistait en effet; mais ses familiers montaient si bien la garde autour de lui, qu'il était impossible de l'entretenir secrètement. Bernard n'eut d'autre ressource que de prendre place auprès de lui; et comme il ne pouvait lui adresser la parole à cause de l'assistance, il se pencha amicalement sur son épaule et à son tour pleura sans bruit. Tout à coup une pluie torrentielle vint à tomber et dispersa l'assemblée qui se tenait en plein air. Pendant que tout le monde se précipitait pour chercher un abri dans le voisinage, Bernard dit à Hugues : « Reste à la pluie avec moi, j'ai un secret à te dire. » Hugues obéit. Bernard lui confia alors son inquiétude et son tourment. Mais Hugues le rassura d'un mot : « J'ai fait, il est vrai, le serment de n'être pas moine avant un an; mais en prenant cet engagement, je songeais qu'avant de faire profession, il fallait un an de noviciat. » Bernard admira le subterfuge. Ils rejoignirent tous deux, la main dans la main, les clercs hostiles qu'une pluie providentielle avait fort à propos dispersés; et chacun, à les voir, comprit qu'il serait désormais inutile d'essayer de rompre le pacte d'amitié qu'ils venaient de renouveler (1).

La retraite de Châtillon n'était qu'une école préparatoire à la vie monastique, une sorte de noviciat avant la lettre. Bernard ne s'y était enfermé avec ses amis qu'afin de donner à ceux qui étaient engagés dans le monde le temps de régler leurs affaires de famille (2). Cela lui per-

(1) Gauf. *Fragm.*, Migne, p. 528-9; cf. *Bern. Vita*, lib. I, n° 13-14.

(2) C'est ainsi que Milon de Montbard fait don à l'abbaye de Molesme du village de Poilly (Petit, *Histoire*, I, 508). Gaudry de Touil-

mit d'étendre encore son apostolat et d'élever jusqu'à trente-deux le nombre de ses disciples. Deux de ces jeunes gens s'effrayèrent de l'avenir qui leur était réservé et « retournèrent dans le siècle, » comme parle son biographe. Les autres lui demeurèrent fidèles jusqu'au bout (1).

En voyant ces trente gentilshommes groupés autour de Bernard dans un asile si propre au recueillement, qui ne songe à saint Augustin retiré, le lendemain de sa conversion et la veille de son baptême, dans une maison de campagne, à Cassiacum, entouré de cinq ou six amis, de son fils Adéodat et de sainte Monique? Qui ne voit qu'à Châtillon comme à Cassiacum, les cœurs ne font qu'un, les pensées n'ont qu'un objet et les conversations qu'une fin, le ciel et Dieu? On aime à comparer saint Augustin et saint Bernard à cette heure décisive de leur vie. Saint Augustin ouvre le livre des Psaumes, et tous les sentiments qui remplissaient son cœur débordent à la fois : « Quels cris poussais-je vers vous, mon Dieu, dit-il dans ses *Confessions*, lorsque novice encore en votre pur amour, je lisais les Psaumes de David, ces cantiques animés d'une foi si humble et si vive! De quels élans ils m'emportaient vers vous et de quelle flamme ils me consumaient! Je brûlais de les chanter à toute la terre pour anéantir l'orgueil humain. J'étais tour à tour fris-

lon vend pareillement *casamentum Tullionis castri* à Étienne, évêque d'Autun. (Petit, *Histoire*, I, 452, n° 159).

(1) *Bern. Vita*, lib. I, n° 15 et 16. Ils étaient, ce semble, trente-trois, Bernard compris; car on sait d'une part par l'*Exordium Cisterciense* (ap. Guignard, *Monuments primitifs de la règle Cistercienne*, p. 74) que trente seulement furent reçus à Cîteaux et, d'autre part, que Robert fut écarté, ou plutôt ajourné (*Bern. ep. I*). C'est en ce sens qu'il faut expliquer la phrase de Guillaume de Saint-Thierry : « Cum sociis plus quam triginta » (*Bern. Vita*, lib. I, cap. VI, n° 19).

sonnant de crainte et enflammé d'espérance, et tressaillant devant votre miséricorde, ô mon Père. Et mon âme sortait par mes yeux et par ma voix, quand j'entendais votre Esprit d'amour me dire : « Enfants des hommes, « jusques à quand aurez-vous votre cœur endurci ? Pour-
« quoi aimez-vous la vanité et recherchez-vous le men-
« songe ? » Qui ne reconnaît ici l'enthousiasme, la passion, les accents mêmes de Bernard prêchant à ses compagnons la vanité des choses de ce monde ?

Le séjour à Châtillon-sur-Seine dura environ six mois (1). Ce fut vraisemblablement au cours du mois d'avril de l'année 1112 que les pèlerins de Cîteaux abandonnèrent cette retraite (2). Ils s'arrêtèrent, selon toute apparence, quelque temps à Fontaines-lès-Dijon, où les fils de Tescelin prirent congé de leur famille. Les adieux furent tels qu'on pouvait les attendre du père de tels enfants. Nulle faiblesse, pas de pleurs ; une seule recommandation qui révèle la perspicacité du saint vieillard : « Soyez modérés, leur dit-il, et gardez en tout la mesure, je vous connais ; on aura toujours quelque peine à contenir votre zèle. » Il faut avouer que ce trait peint Bernard à merveille. Nivard, trop jeune encore pour que ses frères eussent songé à lui parler du cloître, restait seul à la maison paternelle. En l'embrassant dans la cour du château, où il jouait avec des enfants de son âge, Guy crut pouvoir lui dire par manière d'adieu : « Voici, mon Nivard, nous partons ; tout ce domaine est à toi, vois comme tu seras riche ! » — « Eh quoi, répliqua l'enfant

(1) « Quasi mensibus sex. » *Bern. Vita*, l. c., n° 15.

(2) En 1112, Pâques tombait le 21 avril. Du texte de Geoffroy (*Fragmenta*, Migne, 525, n° IV, *ante proximum Pascha*), nous concluons que Bernard se proposait de partir pour Cîteaux vers Pâques. Les *mensibus sex* indiqués, note précédente, confirment cette conclusion. Sur la date 1112, voir note première du chapitre suivant.

qui avait du sang d'Aleth dans ses veines, vous prenez le ciel et me laissez la terre, je n'accepte pas ce partage ; » et il voulut accompagner ses frères à Cîteaux. L'inflexibilité de la Règle mit seule obstacle à son désir ; mais quand il eut seize ans, il vint résolument frapper à la porte du monastère, qui s'ouvrit enfin devant lui (1).

Les vœux secrets d'Aleth étaient exaucés ; tous ses fils avaient embrassé la vie religieuse sous la forme la plus héroïque qu'elle eût pu concevoir, la Règle de Cîteaux ; et, subissant le charme de celui qui avait été l'enfant de sa prédilection, une élite nombreuse de jeunes et nobles chevaliers avait suivi la même inspiration.

(1) Gauf. *Fragm.*, Migne, p. 525 ; cf. *Bern. Vita*, lib. I, n° 17. Surius nous donne cette précieuse variante : « Dum exirent de mansione Guidonis primogeniti, quæ Fontana dicebatur. »

CHAPITRE II

BERNARD A CITEAUX.

Le passé du monastère où entraît le jeune Bernard n'embrassait guère plus de quatorze ans (1). Nous trouvons les éléments de son histoire dans l'*Exordium Cisterciensis cœnobii* (2), rédigé par l'un de ses fondateurs, saint Étienne Harding. Le « Nouveau Monastère (3) » doit son origine à saint Robert, abbé de Molesme, un Champenois de naissance, qui, tourmenté du besoin de

(1) Le texte de la *Vita prima* (lib. I, cap. iv, n° 19) porte : *Anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo decimo tertio, a constitutione domus Cisterciensis quindecimo*, etc. Mais dans un manuscrit de la Recension B (Ms. 398 de la biblioth. municip. de Dijon) on lit : *Anno... Domini M° C° XII°, a constitutione domus Cisterciensis XV°*. L'*Exordium magnum Cisterciense* (dist. I, cap. xvi) s'exprime également comme il suit : « Cum per quatuordecim annos... etc., quintodecimo demum a constitutione domus Cisterciensis anno, » etc. Tous ces textes sont d'accord pour fixer l'entrée de Bernard à Cîteaux dans la quinzième année du monastère, c'est-à-dire entre le 21 mars 1112 et le 21 mars 1113. De plus, les Mss. 1864 et 5369, fonds latin, de la Bibliothèque nationale, à Paris, qui représentent la Recension B de la *Vita prima*, portent la date 1111, le premier en chiffres romains, le second en toutes lettres. Il faut évidemment lire 1111, ancien style, c'est-à-dire 1112 avant Pâques. Bernard serait de la sorte entré à Cîteaux entre le 21 mars et le 21 avril 1112. Cf. Chomton (II, 23-28).

(2) Cf. Tissier (*Biblioth. Patrum Cisterciens.*, I, præf. in fin.) et Guignard (*Monuments primitifs*, p. xxx-xxxı).

(3) *Novum Monasterium*, c'est le nom qu'il porte dans l'*Exordium* et dans la Charte de fondation, *Gallia Christ.*, IV, Instrum., 233.

la perfection évangélique, avait essayé vainement de la trouver en plusieurs couvents de Champagne et de Bourgogne, notamment à Moutier-la-Celle, à Tonnerre et en dernier lieu à Molesme (1). Son idéal était la pratique, aussi littérale que possible, de la règle de saint Benoît, dont ses contemporains lui paraissaient avoir perdu la tradition et l'esprit. Plusieurs religieux de Molesme partageaient ses vues; l'un d'eux, le prieur Albéric, eut même à essuyer, en l'absence de son supérieur, une révolte des moines réfractaires à la réforme et subit entre autres outrages le fouet et la prison (2). Une sorte de coup d'État en fut la suite. Robert, prenant avec lui les frères qui formaient l'élite de son couvent, Albéric, Eudes, Jean, Étienne, Letald et Pierre, alla trouver Hugues, archevêque de Lyon, légat du Saint-Siège, et lui demanda l'autorisation de quitter Molesme pour vivre dans une solitude plus profonde, sous une règle plus sévère. Afin de ne rien brusquer, Hugues décida que les deux partis, si nettement tranchés parmi les religieux de Molesme, se sépareraient à l'amiable. De retour au milieu de ses frères, Robert résigna les fonctions abbatiales et partit, emmenant à sa suite, outre ses premiers compagnons, quatorze autres moines (3). Ils se retirèrent au milieu des bois qui séparent la Bourgogne de la Bresse, et là, dans un coin sauvage, nommé *Cistercium* ou Cîteaux (4), entre les étangs que forment le Sans-

(1) *Acta Sanctorum*, avril, t. III, p. 662-678. Manrique fait de saint Robert un Normand; mais le texte de la *Vita* porte *Campaniæ partibus oriundus* (*Acta Sanct.*, loc. cit., cap. I, p. 669).

(2) *Exordium*, p. 67, édit. Guignard.

(3) *Exordium*, p. 61-63.

(4) « *Ad eremum quæ Cistercium dicebatur,* » etc. *Exordium*, p. 62. Les uns font venir *Cistercium* de *Cisternis*, d'autres plus

Fond, la Vouge et le Coindon, ils établirent quelques huttes en bois, autour d'un modeste sanctuaire dédié à Notre-Dame. Leur installation date du jour des Rameaux 1098, 21 mars, fête de saint Benoît (1).

Les débuts du nouveau monastère furent pénibles. Pourtant les secours matériels lui vinrent de plusieurs côtés à la fois. Raymond, vicomte de Beaune, en avait donné l'emplacement; Eudes, duc de Bourgogne, se fit un pieux devoir de l'enrichir. Par ses soins, le gros œuvre des bâtiments claustraux fut vite achevé, et à mesure que la forêt tombait sous la hache des moines aux alentours du couvent pour se transformer en terre arable ou en pâturages, la ferme naissante se voyait peuplée de troupeaux empruntés au domaine ducal. En même temps Robert recevait des mains de l'évêque de Châlon l'investiture canonique et le bâton pastoral; et ses religieux à leur tour faisaient entre ses mains vœu de stabilité. Le « Nouveau Monastère » se trouva de la sorte constitué en véritable abbaye (2).

Mais à peine était-il érigé, qu'il eut à traverser une crise terrible. Les religieux restés à Molesme, sous la conduite d'un nouvel abbé, Geoffroy, voyant en quel discrédit leur monastère était tombé après le départ de leurs frères pour Cîteaux, redemandèrent à grands cris le retour de Robert. Leur plainte monta jusqu'à la cour du pape Urbain II; et l'archevêque de Lyon, chargé en sa qualité de légat d'examiner leur cause, jugea nécessaire de leur donner satisfaction. Robert reprit, sans mur-

vraisemblablement de *Cistels*, mot français équivalant à *palustres junci*, disent les Bollandistes. *Acta Sanct.*, avril., t. III, p. 666.

(1) *Exord.*, p. 63; *Exord. Magn.*, dist. I, c. XIII, Migne, p. 1009.

(2) *Exordium*, p. 63; *Charta fund.*, ap. *Gallia Christ.*, IV, Inst., 233.

murer, le chemin de Molesme. Il pouvait se rassurer sur l'avenir de son œuvre. Si parmi ses disciples quelques-uns, déjà las des rigueurs de la discipline cistercienne, eurent la faiblesse de s'attacher à ses pas, les autres, et c'était le plus grand nombre, étaient décidés à suivre jusqu'au bout dans la solitude la voie ardue qu'il leur avait tracée (1).

Le prieur Albéric fut élu pour lui succéder (juillet-août 1099) (2). Esprit lettré, délicat, au courant des choses divines et humaines, cœur chaud et dévoué, caractère énergique et ami de la discipline, Albéric allait donner à ses frères la mesure de sa prudence et de sa force. C'est à lui que remontent les premiers règlements cisterciens qui regardent la nourriture et le vêtement. On lui doit en particulier le choix de la couleur blanche, qui devait distinguer dans l'habillement le nouvel Ordre de tous les autres membres de la grande famille bénédictine (3). Pour mettre ses frères à l'abri de la jalousie que leurs exercices éveillaient dans les monastères du voisinage, il avait pris soin, dès le début de son ministère, de placer son abbaye sous le patronage officiel du Saint-Siège (4). Quand il mourut (26 janvier 1109) l'Ordre était en pleine prospérité.

Son successeur Étienne Harding, Anglais de naissance, comme son nom l'indique, sut maintenir les traditions

(1) *Exordium*, p. 64.

(2) Albéric mourut le 26 janvier 1109, après neuf ans et demi de charge, *per novem annos et dimidium* (*Exord.*, p. 73). De là, la date approximative de son élection.

(3) *Exord.*, p. 67 et 71. La tradition attribue à Albéric l'adoption de la couleur blanche ou plutôt blanchâtre des vêtements cisterciens. Cf. *Alberici Vita*, Henriquez, ap. *Acta Sanct.*, janvier, t. II, p. 753-58.

(4) *Exord.*, p. 67-71. La bulle du pape Pascal est du 19 novembre 1100. Jaffé, *Regesta*, n° 5842.

d'austérité monastique dont l'héritage lui était légué. Pour cela, il n'eut qu'à suivre sa propre inspiration. Élevé en son pays d'origine, Sherborne, dans le Dorsetshire, Étienne avait ensuite fréquenté les écoles d'Irlande et de Paris et, au retour d'un voyage de Rome, visitant Molesme, il s'y était confiné sous la discipline de l'abbé Robert (1). La réforme n'avait pas eu de partisan plus résolu. Aussi en 1098 il n'hésita pas un instant à faire partie de l'émigration. Ce furent certainement sa science et ses vertus qui le désignèrent au choix de ses frères pour les fonctions abbatiales. Un des premiers actes de son gouvernement montre quelle vigueur il devait déployer dans l'exercice de son autorité. Bien que le duc de Bourgogne, Hugues II, fût l'un des principaux bienfaiteurs de l'abbaye, il osa lui interdire de tenir sa cour dans la chapelle, à la manière des grands seigneurs du temps et des patrons de monastères. Cette réforme fut suivie de quelques autres, qui sentent à un degré rare l'esprit de dénuement, presque le puritanisme. L'ornementation et l'ameublement de la chapelle furent réduits à leur plus simple expression. La soie et l'or en furent impitoyablement bannis; les calices seuls et les ciboires devaient être en argent, ou en vermeil. Pour les croix, il suffisait qu'elles fussent en bois; les candélabres et les encensoirs en fer; les chasubles, les aubes et les amicts, de futaine ou de lin (2).

A cette austérité tout extérieure et qui ne frappait que les yeux répondait une austérité non moins rigoureuse dans les mœurs. Les visiteurs du monastère en étaient effrayés. Aussi un moment arriva où « les nouveaux Che-

(1) Sur l'abbé Étienne, cf. *Acta Sanct.*, avril., II, 496-501. ✓

(2) *Exord.*, p. 73-74.

valiers du Christ, » comme ils s'appelaient (1), durent s'inquiéter du recrutement de leur milice. La mort faisait dans leurs rangs des vides que personne ne venait remplir. On raconte qu'Étienne lui-même, considérant ces ravages, se surprit à douter du succès de sa mission et chargea un religieux mourant de venir lui annoncer de la part de Dieu quel avenir était réservé au « Nouveau Monastère. » Le moine, dit-on, fut docile, et après avoir subi son jugement au tribunal divin, il apparut à son ancien supérieur dont il releva le courage en lui montrant dans une perspective lointaine une nombreuse et étonnante postérité (2). Ce qui est sûr, c'est qu'en 1112 le vœu d'Étienne fut providentiellement comblé et ses espérances heureusement dépassées. L'arrivée de Bernard et de ses trente compagnons assurait, à n'en pouvoir douter, la perpétuité indéfinie de l'Ordre cistercien.

Le jeune seigneur de Fontaines allait donc se soumettre aux rigueurs de cette Règle bénédictine que jusque-là il n'avait fait qu'entrevoir de loin. Après avoir, selon l'usage, médité pendant quatre jours dans l'hôtellerie sur la gravité de sa résolution, il fut conduit au Chapitre, et là, prosterné devant la chaire, il attendit que l'abbé lui adressât la question sacramentelle : « Que demandez-vous ? » « La miséricorde de Dieu et la vôtre, » répondit-il. Aussitôt il reçut l'ordre de se lever, et l'abbé lui expliqua les âpres exigences de la profession religieuse qu'il voulait embrasser. Ces leçons n'étaient pas pour effrayer la ferveur du fils d'Aleth ; il murmura d'une voix humble et douce, qu'il était prêt à observer la Règle tout entière. « Que Dieu achève en vous ce qu'il y a commencé, » re-

(1) « *Novi milites Christi.* » *Exord.*, p. 72.

(2) *Exord.*, p. 74. Cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. III, n° 18 ; *Exord. Magn.*, dist. I, cap. xv et xvi, Migne, p. 1011-1014.

prit l'abbé Étienne. La communauté répondit : « Amen, » et Bernard, après s'être incliné, se retira à l'hôtellerie. Trois jours plus tard, il était introduit au noviciat pour y subir son année de « probation (1). »

Cette année fut l'une des plus laborieuses et des plus décisives de sa vie religieuse; il importe de s'y arrêter. « Bernard, se dit-il, qu'es-tu venu faire ici, » *Bernarde, ad quid venisti?* Saint Paul lui suggérait sa réponse. Au dire des chroniqueurs, il était venu chercher l'oubli du monde, dépouiller le vieil homme et crucifier sa chair avec ses convoitises. Tout dans le « Nouveau Monastère » se prêtait à cet anéantissement volontaire, auquel l'esprit trouvait son compte. On entendra plus tard dans ses instructions l'écho des pensées qui avaient occupé son âme de novice. Les choses du dehors ne pouvaient que troubler sa sérénité : « Les esprits seuls ont ici droit d'entrée, disait-il, la chair n'a rien à y faire (2). » La Règle cistercienne était le commentaire détaillé de cette mortifiante maxime.

La mortification s'étendait d'abord au vêtement, à la nourriture et au sommeil.

Le moine de Cîteaux renonçait aux frocs, c'est-à-dire aux vastes robes alors fendues des deux côtés dans les deux tiers de la hauteur, avec des attaches sur les fentes, pour empêcher les pans de voltiger; il renonçait aux pe-

(1) *S. Bened. Reg.*, cap. 58. Cf. *Consuet. cisterc.*, cap. 102, Guignard, *ouv. cit.*, p. 219. M. Guignard a publié le livre des Us (*Consuetudines*) qui comprend les Offices ecclésiastiques, les Établissements du Chapitre général et les Us des Convers, d'après un manuscrit type de Cîteaux, composé en grande partie entre 1173 et 1191 (Voir preuves, *Monuments primitifs*, p. xxii).

(2) « Ingressus est... intentione ibi moriendi a cordibus et memoria hominum, » etc. « Soli spiritus ingreditur; caro non prodest quidquam. » *Bern. Vita*, lib. I, cap. vi, nos 19-20.

lissons ou fourrures, aux capuces proprement dits, espèces de chaperons, détachés de la coule, qui protégeaient la personne par derrière, de la tête aux pieds, et par devant lui couvraient la poitrine et les bras jusqu'au poignet (1). Les caleçons, les longues étamines, tuniques de laine à manches étroites qui se portaient sur la peau pendant l'été, mais qui dans la saison rigoureuse se superposaient à un pelisson sans manches, les chaines ou chemises, lui étaient également interdits (2). Pour tous vêtements, la Règle de saint Benoît, strictement interprétée, tolérait la tunique ou robe étroite en serge qui enveloppait le corps jusqu'à mi-jambe, et la coule en laine, robe flottante pourvue de manches et surmontée d'un capuchon ou capuce (3). Aux heures de travail manuel, la coule était remplacée par le scapulaire, serré à la hauteur des reins par une ceinture en cuir. Des souliers découverts et des chausses protégeaient le bas de jambes (4). Mabillon es-

(1) « Rejicientes a se quidquid regulæ refragabatur, froccos videlicet et pellicias, capucia quoque, » etc. *Exordium*, cap. xv, p. 71. « Pellicie lenes et calidæ..., longæ manicæ et amplum capucium, » dit Bernard avec dédain (ep. 1, n° 11). « Non sint cucullæ deforis floccatæ, » *Instituta*, cap. xv, Guignard, p. 254. Sur la différence entre le froc et la coule, cf. Mabillon, note au n° 11 de l'épître 1^{re} de saint Bernard.

(2) « Rejicientes a se staminia, » *Exordium*, loc. cit. Les chemises en lainage, fort différentes des chaines ou chemises proprement dites, s'appelaient *étamines* dans l'ordre de Cluny. Cf. *Petri Venerab. Statuta*, cap. 63, ap. Migne, t. CLXXXIX, p. 1043. « Pellibus et camisiis non utuntur, » dit Jacques de Vitry parlant des Cisterciens du treizième siècle (*Historia orientalis et occidentalis*, cap. xiv, p. 301). Cf. *S. Bened. Reg.*, cap. 55. Les caleçons ou *femoralia* étaient tolérés par la Règle pour ceux qui se mettaient en voyage.

(3) *Bened. Reg.*, cap. 55; *Exordium*, loc. cit. Sur la longueur de la tunique, cf. Mabillon, *Préface aux Sermons de saint Bernard*, n° XLV : « Tunica quæ vix ad mediam tibiam defluebat, qualem gestabant Cistercienses. »

(4) « Caligæ et pedules. » *Bened. Reg.*, cap. 55, espèces de bas, ou

time que les premiers Cisterciens portaient aussi, en guise de caleçon, une sorte de ceinturon fermé ou *semicinctium*; la chose nous paraît douteuse (1). Durant sa « probation, » Bernard garda certainement ses vêtements séculiers (2). Mais il est à présumer que la forme en devait être peu différente des habits des religieux; autrement l'épreuve du noviciat n'eût pas eu toute la sincérité désirable. Du reste, il est sûr, — et nous le verrons plus loin, — que le capuce faisait partie de l'habillement du jeune novice (3).

La nourriture était des plus simples, pour ne pas dire des plus viles. En cela comme en tout le reste, travail, prière, repos, il fut soumis au même régime que les profès (4). La viande, le poisson, les œufs, le laitage et le pain blanc étaient des mets inconnus à Cîteaux (5). Bien que saint Benoît n'eût pas proscrit absolument l'usage du vin, il fallut, pour entrer dans l'esprit du patriarche des moines d'Occident, accepter comme règle de conduite ce principe que le « vin ne convient pas à des religieux (6). »

chausses. « Subtalares... non caprini vel corduani, sed vaccini. » *Institut.*, cap. xv, Guignard, p. 254; cf. cap. LXXXIII, p. 273.

(1) Mabillon, *Préface aux Serm. de S. Bernard*, nos XLIV-XLV. Le *semicinctium* dont parle le moine Nicolas dans le texte allégué n'est-il pas simplement la tunique, *quæ vix ad mediam tibiæ defluebat*?

(2) *Bened. Reg.*, cap. 58; cf. *Bern. ep.* 1, n° 8.

(3) *Bern. Vita IV^a*, lib. II, n° 1. Cf. *Consuet.*, cap. 102.

(4) *Consuetud.*, cap. 102, Guignard, p. 219.

(5) *Benedict. Reg.*, cap. 39. Le pain blanc, *panis candidus*, était interdit aux moines bien portants. *Institut.*, cap. 14, Guignard, p. 253; cf. *Inst.*, cap. XIX, XXIV, XXV, I, LVI, LXI, LXII, LXIII, LXXII. Au treizième siècle Jacques de Vitry écrivait : « Carnes autem nisi in gravi infirmitate non manducant. Piscibus, ovis, lacte et caseo non vescuntur communiter. Quandoque tamen, licet raro, pietatis et relevationis intuitu pro pitanciis et summis deliciis his utuntur. » *Historia orient. et occident.*, loc. cit., p. 300.

(6) *Bened. Reg.*, cap. 40. Saint Benoît accordait à ses moines une

Les légumes, secs ou verts, l'huile, le sel et l'eau firent tous les frais de la table cénobitique (1). Cîteaux avait adopté, à la suite de saint Benoît, pour les repas de l'été une coutume qui a quelque analogie avec celle des vieux Romains. En temps de grands labeurs, deux repas, *prandium et cæna*, fixés à la sixième et à la douzième heure (de onze heures à midi, et de cinq à six heures) devaient apaiser l'appétit des frères; du 15 septembre à Pâques, sauf les dimanches, un seul repas était de règle, il se prenait à la neuvième heure, c'est-à-dire de deux à trois heures (2), ou même, pendant le carême, au coucher du soleil. Malheur alors aux estomacs qui ne pouvaient supporter vingt-quatre heures de jeûne!

Une épreuve non moins rude attendait Bernard au dortoir. Ce dortoir était commun; une pâle chandelle en éclairait l'obscurité pendant la nuit. Les lits, disposés à une petite distance l'un de l'autre et séparés par une cloison, consistaient dans une humble paillasse étalée sur une planche, et un oreiller également en paille, le tout recouvert d'une saie, *sagum* (3). C'était sur cette couche rudimentaire que le Cistercien, novice ou profès, prenait son somme. Il couchait tout habillé et les reins ceints, afin d'être toujours prêt à se rendre à la chapelle,

hémine de vin par jour, soit vraisemblablement 0,26 centilitres. Cf. Reinach, *Manuel de philologie classique*, 1880, p. 310

(1) *Bened. Reg.*, cap. 39. Cf. Bern. *ep.* 1, n° 12 : « Olus, faba, pul-tes, panisque cibarius cum aqua. »

(2) *Benedicti Reg.*, cap. 41; Bern. *Serm.* 3, in *Quadrages.*, n° 1, « Vos, qui diebus dominicis bis comeditis; » *Petri Venerab.*, lib. I, *ep.* 28, ap. Migne, p. 128.

(3) « Stramenta autem lectorum sufficiant : matta, sagum, lena et capitale. » *Bened. Reg.*, cap. 55. Cf. *Institut.*, cap. 37, ap. Guignard, p. 261. « Rejicientes a se... coopertoria, stramina lectorum, » courtepointes, matelas et lits de plumes. *Exordium*, cap. xv, p. 71. Cf. Jacques de Vitry, *Historia orient. et occid.*, p. 300.

au premier signal de l'abbé, pour l'office nocturne (1). Une pièce de laine lui servait au besoin de couverture (2).

Cet usage de conserver jour et nuit les mêmes vêtements était à lui seul une rude pénitence. Ici se pose la question de propreté dans le cloître. Les historiens de saint Bernard nous assurent que toute sa vie il eut horreur de ce qui est sale (3). C'est là le fait d'une nature délicate. Mais il ne faut pas oublier que le moyen âge n'entendait pas la propreté tout à fait comme nous la comprenons aujourd'hui. Le moine cistercien n'éprouve pas le besoin de changer de tunique une fois par semaine. S'il avait un costume de rechange, c'était pour en user quand la Règle l'autorisait à laver celui qu'il portait (4); et les jours de lavage étaient assez rares. Saint Benoît aurait craint de favoriser la sensualité, en accordant aux soins du corps une trop large part. Les bains étaient à peine tolérés; les malades seuls y avaient droit, sur une ordonnance du médecin. La Règle recommandait à l'abbé de ne les accorder que « difficilement aux religieux bien portants, surtout aux jeunes. » Chaque jour il suffisait que les frères se lavassent la figure et les mains, et le samedi les pieds (5). Le port de la barbe n'était pas absolument facultatif; les moines devaient se raser sept fois

(1) *Benedict. Reg.*, cap. 22; *Consuet.*, cap. 82, Guignard, p. 187. Cf. Jacques de Vitry, l. c.

(2) « Lena, » *Bened. Reg.*, cap. 55.

(3) « In vestibus ei paupertas semper plaçuit, sordes nunquam, » *Bern. Vita*, lib. III, cap. II, n° 5.

(4) *Bened. Reg.*, cap. 55.

(5) « Balnearum usus infirmis quoties expedit; sanis autem et maxime juvenibus tardius concedatur. » *Bened. Reg.*, cap. 36. Noter cependant le bain de pieds des samedis, *Consuetud.*, cap. 81, ap. Guignard, p. 185.

l'an (1); mais l'usage du peigne leur était interdit (2).

Tout cet ensemble de prescriptions marque un profond dédain de tout ce qui flatte les sens. Bien loin de reculer devant l'emploi de ces pratiques de mortification, Bernard trouvait encore moyen de les rendre plus crucifiantes. Il lui semblait qu'il ne pourrait jamais trop accabler l'animal humain, au profit de la liberté spirituelle. La pauvreté ne lui plaisait pas toute seule; il lui fallait encore le sentiment de la privation. Il goûtait une joie singulière à imposer à son corps des sacrifices que la nature a en horreur. C'est surtout dans la privation de la nourriture et dans celle du sommeil qu'il fit éclater son amour de la pénitence. Jeûner régulièrement jusqu'à none, c'est-à-dire jusqu'à deux heures après midi et quelquefois jusqu'après vêpres, sauf pendant l'été, était déjà une cruelle mortification (3). La Règle accordait aux novices comme aux profès une livre de pain par jour avec deux plats de légumes. Jamais Bernard ne consumma sa portion entière. Manger à sa faim lui paraissait chez un religieux un péché de gourmandise. Il mangeait juste assez pour ne pas tomber en défaillance, mais trop peu pour se maintenir en bonne santé. C'était évidemment là un abus. Aussi, avant la fin de son noviciat, fut-il atteint d'une maladie d'estomac qui le tourmenta toute sa vie : châtement imprévu, mais inévitable, d'une abstinence excessive (4).

(1) *Consuetud.*, cap. 85, ap. Guignard, p. 192. Le Chapitre général de 1191 ordonna aux moines de se raser deux fois de plus par an. Martène, *Thesaurus Anecd.*, IV, 1270.

(2) « Rejicientes a se... pectines. » *Exordium*, cap. xv, p. 71. Sur l'usage des peignes, cf. *Consuetud.*, cap. 85, *loc. cit.*

(3) « Hactenus usque ad nonam jejunavimus soli : nunc usque ad vesperam jejunabunt nobiscum pariter universi, reges et principes, clerus et populus, » etc. *In Quadrag.*, Serm. 3, n° 1. Cf. *Bened. Reg.*, cap. 41.

(4) *Bern. Vita*, lib. I, cap. iv, n°s 21-22.

Les veilles trop prolongées n'étaient pas étrangères à l'affaiblissement de sa santé. Les Cisterciens accordaient en moyenne six heures au repos de la nuit. Bernard, qui estimait que « dormir était une perte de temps, » consacrait à la méditation intérieure les précieux instants qu'il dérobaient secrètement au sommeil. Il prit dès lors l'habitude, disent ses historiens, de « veiller au delà de la possibilité humaine. » *Ex tunc usque hodie vigilat ultra possibilitatem humanam*. Les douceurs du sommeil lui inspirèrent toujours quelque défiance ; il trouvait peu séant qu'un moine s'y abandonnât ; et plus tard, quand il entendait un de ses frères ronfler, il avait coutume de dire que c'était là « dormir d'une manière charnelle et à la façon des séculiers. » Il faut croire qu'il ne dort jamais ainsi. Malheureusement la légèreté et surtout la brièveté de ses sommes ne purent qu'aggraver la malheureuse gastrite dont son abstinence était la cause première (1).

Par de telles mortifications, Bernard entendait affranchir son esprit des exigences du corps. Il alla plus loin ; non content « de retrancher, comme le veut la Règle, les désirs de la chair (2), » il voulut crucifier jusqu'aux sens qui sont parfois des instruments trop dociles au service de la passion (3). Il étendit à la vue et à l'ouïe le supplice de l'abstinence, qu'il infligeait aux organes du goût et du toucher. Son regard était si habituellement recueilli que les spectacles du dehors lui échappaient à peu près complètement. Il passa, nous disent ses historiens, une année entière dans la salle des novices sans s'apercevoir si le

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. iv, n° 21.

(2) « *Desideria carnis amputare.* » *Bened. Reg.*, cap. 7.

(3) « *Non solum concupiscentias carnis, quæ per sensus corporis fiunt, sed et sensus ipsos per quos fiunt.* » *Bern. Vita*, lib. I, cap. iv, n° 20.

plafond en était voûté ou plat. Il ignora également durant de longs mois de quelle manière la chapelle du monastère était éclairée; un beau jour, il fut étonné d'apprendre par le témoignage d'un tiers que le chevet versait la lumière par trois fenêtres et non par une (1). Tant était profonde la modestie de ses yeux, tant il avait pris soin de mortifier la curiosité, source ordinaire de la dissipation!

Son sens de l'ouïe fut soumis à la même discipline. Il se fit de bonne heure une règle de sacrifier toute conversation qui n'eût pas pour objet les choses spirituelles. On rapporte à ce propos une curieuse anecdote. Peu de temps après son entrée dans la cellule des novices, quelques-uns de ses parents vinrent le visiter au parloir. L'entretien achevé, le pieux jeune homme se rendit à la chapelle où l'appelait l'office de none, heureux de faire trêve à la frivolité et de se retremper dans la prière. Mais quelle ne fut pas sa surprise, quand il sentit que Dieu, sourd à sa voix, lui refusait les consolations intérieures dont il était d'ordinaire inondé pendant son oraison! A force d'examiner sa conscience, il lui sembla que cette sécheresse était un châtiment de ses effusions du parloir. La pénitence dura trois semaines. Une telle leçon était dure; aussi le novice la mit-il à profit. A quelque temps de là, il reçut, avec l'assentiment de l'abbé Étienne, une autre visite. Pour échapper au péril de la dissipation, l'idée lui vint de se boucher les oreilles avec de l'étoffe, et, le capuce sur la tête, il vint s'installer, une heure durant, dans le parloir, en présence des hôtes qui désiraient l'entretenir. Ce qu'ils purent lui raconter, il ne l'entendit guère. Avant de les quitter, il leur adressa quelques paroles d'édifica-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. iv, n° 20. L'église dont il est ici question existait encore au dix-huitième siècle; cf. Dom Martène (*Voyage littéraire*, I, p. I, p. 223-224).

tion, et rejoignit en hâte ses frères à la chapelle, enchanté du stratagème qui lui avait permis de conserver la grâce du recueillement. Son biographe nous laisse entendre que Dieu, cette fois, fut content de lui (1).

Il résulte, au moins, de cette anecdote, que Bernard était prêt à tout sacrifier pour atteindre la perfection de la sainteté et gravir les hauteurs du mysticisme. On retrouve le même esprit de haute spiritualité dans tous ses exercices. La journée du Cistercien se divisait en deux parts, la prière et le travail; c'est là qu'il nous faut maintenant suivre le jeune novice, si nous voulons surprendre tout entier le secret de sa formation et de ses vertus monastiques.

Dans l'esprit de saint Benoît l'occupation qui prime toutes les autres, c'est la prière; c'est là l'œuvre par excellence, c'est l'œuvre divin, *opus Dei, opus divinum*. Quand sonne l'heure de l'« office, » le moine doit s'y rendre avec le plus vif empressement, il faudrait presque qu'il eût des ailes pour y voler (2). Le psalmiste avait dit : *Media nocte surgebam* : « au milieu de la nuit, je me suis levé pour vous glorifier, Seigneur (3). » Du 1^{er} novembre à Pâques, les Cisterciens, au saut du lit, sortent du dortoir dès une heure du matin, *hora octava*, pour chanter l'office nocturne en leur froide et obscure chapelle. Durant le reste de l'année, leur lever a lieu un peu plus tard; il suffit que, leur nocturne achevé, ils puissent commencer laudes à la première lueur de l'aurore, *incipiente luce* (4).

(1) *Bern. Vita IV^a, lib. II, n° 1.*

(2) « *Ad horam divini officii, mox ut auditum fuerit signum..., summa cum festinatione curratur, cum gravitate tamen.* » *Bened. Regula*, cap. 43.

(3) *Psalm. 118, v. 62.*

(4) *Bened. Reg.*, cap. 8. L'horaire suivi par saint Benoît et les Cis-

Ces laudes ou matines forment le premier office de leur journée qui embrasse sept exercices du même genre : Prime, Tierce, Sexte, None, Vêpres et Complies. Saint Benoît s'est encore attaché par là à imiter le Roi prophète : *Septies in die laudem dixi tibi* (1). A l'origine, Prime et Complies ne rentraient pas dans le cycle de l'office eucologique, ils étaient d'ordre absolument privé et se récitaient dans le dortoir des moines. Prime fut inventé par les religieux de la Palestine au quatrième siècle. En Occident, saint Benoît est le premier chef d'Ordre qui ait fait admettre la prière du soir dans le cours des offices, en lui donnant le nom de *Completorium* qu'elle a gardé (2). Abélard reproche aux Cisterciens d'avoir éliminé de Prime et de Complies la récitation du *Credo*, usitée de son temps, si on l'en croit, dans toutes les églises et tous les monastères (3). En terminant ces deux heures, comme les autres heures diurnes par le *Pater*, les disciples de saint Étienne ne faisaient pourtant qu'obéir à la Règle ou, si l'on veut, à la coutume primitive. Leur réforme particulière était motivée chez eux par le retour à la stricte observance. Abélard l'oubliait-il? ou faut-il croire que sur ce point son érudition se trouvait en défaut?

Nous n'avons pas à définir quelle était la composition du bréviaire cistercien. On en peut trouver les détails dans les *Us*, et dans la *Règle* même de saint Benoît (4).

terciens était celui des anciens Romains. Prime ou la première heure commençait à 6 heures du matin.

(1) Psalm. 118, v. 164; *Bened. Reg.*, cap. 16.

(2) Sur la genèse des Heures, voir Batiffol, *Histoire du Bréviaire romain*, Paris, Picard, 1893, p. 2-16.

(3) Abælardi *ep. ad Bernard.*, éd. Cousin, I, 623; dans Migne, *ep. X*. L'usage que blâme Abélard fut plus tard modifié : car à l'époque de la rédaction des *Consuetudines*, on récitait *Credo* après Complies. *Consuetud.*, cap. 85, Guignard, p. 186.

(4) *Bened. Reg.*, cap. 8-18.

Il suffit de remarquer que la récitation de cet office et l'assistance à la messe offraient à la piété du moine un aliment de toutes les heures. Avec quelle religion Bernard s'en nourrissait, nul ne saurait le dire. Il relèvera plus tard, dans un de ses sermons, l'importance, l'éminence de l'*Opus Dei*. Ce qu'il exigeait de ses disciples, il le pratiquait sûrement lui-même à l'époque de son noviciat. Pureté et ferveur, telle était sa devise. Pureté d'intention d'abord; il ne souffrait pas que la moindre distraction troublât son âme durant la psalmodie, et ce n'étaient pas seulement les pensées oiseuses qu'il écartait ainsi inexorablement : pensées pieuses recueillies dans ses lectures, souvenirs de l'instruction qu'il venait d'entendre, en un mot tout ce qui n'était pas le psaume, l'hymne ou le répons entonné, avait infailliblement le même sort. A cette sincérité dans l'exécution de la liturgie, il joignait un accent de profonde dévotion. La Règle défendait qu'on chantât en voix de fausset. Bernard, qui traita toujours le chant avec un souverain respect, n'avait pas besoin d'une telle recommandation. Il ne comprenait pas qu'un moine pût psalmodier mollement, languissamment, d'une voix endormie, d'un ton nasillard, mutilant les mots, mangeant les syllabes. « Chantez donc à pleine voix, disait-il; quand on répète les paroles de l'Esprit-Saint, il faut dans le son et dans l'accent quelque chose de viril (1). » Ainsi chantait le jeune novice.

La prière prenait au Cistercien environ six heures; le

(1) « Pure et strenue... non parcentes vocibus... sed virili, ut dignum est, et sonitu et affectu, » etc. *In Cant.*, Serm. 47, n° 8. « Ut affectuosius et virilius psalleretur. » *Bern. Vita*, lib. IV, cap. 1, n° 3. « Sic stemus ad psallendum, ut mens nostra concordet voci nostræ. » *Bened. Reg.*, cap. 19. Cf. *Institut.*, cap. 73, Guignard, p. 271.

reste de sa journée était consacré au travail. Une réunion matinale de toute la communauté reliait l'un à l'autre ces deux exercices, c'était le chapitre ou *capitulum* qui s'ouvrait par la récitation du Symbole des Apôtres, se continuait par la coulpe et la lecture du Martyrologe suivi du verset *Pretiosa in conspectu Domini* et de l'oraison *Sancta Maria et omnes sancti*. Mais la tenue du chapitre avait une autre raison d'être; s'il était placé ainsi au début de la journée, c'était pour que la tâche de chaque moine fût déterminée d'avance et la bénédiction de Dieu appelée sur l'œuvre des mains de ses serviteurs. De là le verset trois fois répété : *Deus in adiutorium*, auquel on ajoutait le *Respice in servos tuos* et la belle oraison : *Dirigere et sanctificare*. Avant de lever la séance, on lisait un ou plusieurs articles de la Règle de saint Benoît, afin que nul ne pût se prévaloir de l'ignorance de la loi à laquelle il s'était assujéti; cette lecture était précédée de la bénédiction de l'abbé : deux rubriques purement monastiques qui passèrent dans la liturgie romaine. Il est aisé de reconnaître dans la série de ces prières ou exercices capitulaires l'appendice que le bréviaire a finalement rattaché à l'office de Prime, en remplaçant la lecture de la Règle bénédictine par une leçon brève. Anciennement, en effet, le chapitre se tenait immédiatement après Prime. Les *Us* de Cîteaux le reportent après la messe (1); mais on sait que si la messe de communauté était parfois supprimée, le chapitre ne l'était jamais.

À l'issue du chapitre, le Cistercien se livrait au travail, soit manuel, soit intellectuel. C'est la gloire du patriarche des moines d'Occident d'avoir mis en honneur le travail

(1) *Consuetud.*, cap. 69-70, Guignard, p. 176-177.

manuel. « Un vrai moine, disait-il, doit vivre du travail de ses mains (1). » En conséquence, la Règle déterminait certaines heures où tous les religieux sans exception vauquaient aux occupations purement matérielles que nécessite la bonne administration d'une ferme. En été, c'est-à-dire de Pâques au 1^{er} octobre, chaque frère accomplit, dans le cloître même, dans la plaine ou dans la forêt, de six heures du matin à neuf heures, et de deux heures après midi à cinq heures, la tâche qui lui est assignée. A l'époque de la fenaison et de la moisson, ce règlement fixe ne saurait être observé rigoureusement. C'est la nécessité seule qui fait loi. Pour sauver les fourrages et les grains, on transpose sans scrupule l'heure de l'office divin; la messe est même quelquefois supprimée; ou du moins les frères sont, en raison de la presse, dispensés d'y assister. Du 1^{er} octobre au mercredi des Cendres, le travail manuel embrasse sept heures, de sept heures du matin à deux heures de l'après-midi. Pendant le carême la durée en est la même; seulement il commence à neuf heures et finit à quatre (2).

Pour un gentilhomme habitué aux aises de la vie de château, une telle besogne n'offrait rien de bien attrayant. Bernard s'y livra pourtant avec ardeur. Ses historiens nous racontent qu'il y goûtait de véritables délices. Mais son adresse et sa force musculaire ne répondaient pas toujours à sa bonne volonté. On peut douter qu'il ait su diriger une charrue ou porter de lourds fardeaux. Quand ses frères étaient occupés à des

(1) « Tunc vere monachi sunt, si labore manuum suarum vivunt. » *Bened. Reg.*, cap. 48.

(2) *Bened. Reg.*, cap. 48. Sur la suppression de la messe en temps de presse, cf. Bernard, *In Cantica*, serm. L, n° 5; *Consuet.*, cap. 84, Guignard, p. 190-192.

travaux de ce genre, nous dit Guillaume de Saint-Thierry, il se réfugiait dans d'autres menus ouvrages, d'une utilité non moindre, mais de plus facile exécution : il bêchait le jardin, il fendait le bois, le portait sur ses épaules, le rangeait dans le bûcher. La besogne en apparence la plus vile avait pour lui un charme de plus. Il se consolait de n'être ni robuste ni habile, en balayant le cloître ou en lavant les écuelles. Un jour, cependant, le sentiment de son incapacité lui arracha des larmes. C'était le temps de la moisson; toute la communauté était aux champs, faucille en mains. Le poignet de Bernard se prêtait mal au maniement d'un tel outil; ses frères ou peut-être l'abbé Étienne, voyant sa gaucherie et son embarras, lui firent signe de se tenir en repos. Il fallut obéir; mais humilié de l'espèce de commisération que renfermait un pareil ordre, il tomba à genoux et pria Dieu en pleurant de lui accorder, comme une grâce, l'art de couper le blé. Son vœu fut exaucé. A partir de ce jour, il mania la faucille avec une dextérité rare et devint l'un des meilleurs moissonneurs du couvent. Aussi, plus tard, se félicitait-il avec quelque complaisance de ce petit talent, dans lequel il aimait à reconnaître un don de Dieu (1).

Quelle que fût, au dire de son biographe, sa « dévotion » pour les ouvrages de ce genre, il est douteux qu'elle ait jamais égalé le goût et l'ardeur qu'il apportait aux travaux de l'esprit. De Pâques au 1^{er} octobre, le Cistercien, spécialement occupé aux travaux de la campagne, ne consacrait guère, sauf les dimanches et les fêtes, plus de deux heures par jour à la lecture, soit de neuf heures à onze heures du matin. La Règle ce-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. iv, n^{os} 23-24.

pendant ne lui interdisait pas de prendre un livre au lieu de faire la sieste, entre le déjeuner, *prandium*, et l'office de None qui se récitait à une heure et demie. L'hiver était plus particulièrement le temps des études. Les « moines vauquaient à la lecture, » deux heures ou même plus dans la matinée, et l'après-midi, depuis la fin du repas jusqu'aux vêpres, jusqu'à la « synaxe du soir, » comme s'exprime la Règle. Cela donne une moyenne de cinq heures environ de travail intellectuel. Les dimanches et les fêtes se partageaient exclusivement entre l'office et la lecture. Cette lecture n'était guère variée. Saint Benoît ne parle que de lecture pieuse, lecture divine, *lectio divina* (1). Il faut entendre par là l'Écriture et les Pères, ou encore la Vie des Saints. Tels furent certainement les ouvrages dont se nourrit l'âme de Bernard durant son noviciat, et il est infiniment probable qu'il n'en connut point d'autres.

Grâce aux immortels travaux de la Congrégation de Saint-Maur, l'usage s'est introduit depuis longtemps dans le langage usuel de faire du nom de « Bénédictin » le synonyme de savant et d'érudit. On se tromperait étrangement, si l'on appliquait cette qualification aux Cisterciens, bien qu'ils appartenissent au même titre que les Mabillon et les Montfaucon à la grande famille bénédictine. Cîteaux ne fut pas une école de science, pas même de science théologique. Ce serait cependant méconnaître l'un des plus grands services de l'Ordre que de le croire absolument étranger aux idées littéraires et au sens de l'érudition. Les maîtres de saint Bernard nous ont légué une œuvre de critique biblique, supérieure à tout ce qu'ont produit en ce genre les autres

(1) *Bened. Reg.*, cap. 48; cf. *Consuetud.*, cap. 70 et 71, ap. Guignard, p. 158-159, 172-174.

monastères contemporains, sans excepter Cluny dont le culte pour les sciences et les arts est pourtant bien connu. Étienne Harding, frappé des divergences nombreuses et profondes qui existaient entre les différents manuscrits de l'Écriture sainte, osa entreprendre une Recension de la Vulgate latine en usage dans sa région. Pour les livres de l'Ancien Testament où, à défaut de l'original, on pouvait retrouver un texte hébreu ou chaldaïque traditionnel, il n'hésita pas à consulter les rabbins juifs de son voisinage.

Si on s'en rapportait à sa préface, on serait tenté de croire que l'hébreu seul lui servit de type; mais les notes marginales destinées à justifier ses corrections nous apprennent qu'il avait également sous les yeux d'anciens manuscrits latins : *Ita in hebraicis et latinis libris*, lisons-nous à toutes les pages de certains livres. A cet égard encore, saint Étienne fut un précurseur; les correcteurs de la Bible dont s'honore le treizième siècle semèrent, à son imitation, leurs marges de gloses et remarques justificatives.

En cela, ils furent moins sobres que lui et non sans raison. La réforme Stéphanique, si remarquable soit-elle, n'était qu'un essai qui devait rester stérile, faute de méthode. La critique moderne n'en loue pas moins l'intention qui était excellente et les efforts qui, sur certains points, n'ont pas été sans fruit. L'œuvre était terminée dès l'année 1109. On peut voir encore aujourd'hui à la Bibliothèque municipale de Dijon, sous le n° 9 *bis*, le vénérable manuscrit qui devait servir de type à toutes les Bibles cisterciennes. Après nous avoir raconté de quelle manière il avait exécuté cette Recension, l'auteur ajoute : « Je supplie instamment ceux qui liront ce volume de ne pas y interpoler de nouveau les parties des versets ou les

versets dont je parle. Les endroits où ils se trouvaient sont assez visibles, car les grattages opérés sur le parchemin en conservent la trace. Par l'autorité de Dieu et de notre Ordre, j'interdis à qui que ce soit de traiter sans respect ce livre si laborieusement préparé, de le crayonner ou d'y insérer la moindre note à la marge (1). »

Saint Étienne, dans ces lignes, ne semble viser directement que sa Recension de l'Ancien Testament. Il n'est cependant pas douteux qu'il ait retouché, selon la même méthode, le Nouveau qui présente dans son manuscrit des corrections analogues (2). Ce travail de revision se rattache à un système général de réforme bibliographique, que les fondateurs du « Nouveau Monastère » avaient décrétée, pour établir l'uniformité dans toutes les maisons de l'Ordre. En arrivant à Cîteaux, les seuls livres qu'ils eussent entre les mains étaient des bréviaires et des missels. Après le départ de saint Robert, ils durent demander comme une grâce à leurs frères de Molesme l'autorisation de conserver leur Psautier jusqu'à la Saint-Jean de l'année suivante, pour en prendre copie (3). Leur bibliothèque liturgique était donc tout entière à former. Ils en prirent occasion pour établir, au moyen d'études comparatives, sur les manuscrits qu'ils

(1) Ms. 9 bis, t. II, fol. 150 et suiv., *Biblioth. de Dijon*, Migne, *Patrol. latine*, CLXVI, 1373-1376.

(2) Voir Martin, *Saint Étienne Harding et les premiers Recenseurs de la Vulgate latine*, Amiens, 1887, n° 8°, Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, p. 33-34; Samuel Berger, *Quam notitiam linguæ hebraicæ habuerint Christiani mediæ ævi temporibus in Gallia*, Parisiis, 1893, p. 9-11, et surtout Denifle, *Archiv für Literatur und Kirchengeschichte des Mittelalters*, 1888, t. IV, p. 263 et suiv., 471 et suiv., particulièrement p. 473-474.

(3) *Exordium*, p. 96. Ce *breuiarium* serait, selon la tradition, le fameux Psautier de Cîteaux, dit de saint Robert (*Biblioth. de Dijon*, n° 12, ancien fonds; n° 30 du catalogue Omont).

purent consulter, un exemplaire-type, auquel chaque livre liturgique devait être absolument conforme. Et par ces « livres qu'il n'était pas permis d'avoir différents » dans les monastères cisterciens, il faut entendre « le Missel, l'Épistolaire, la Bible (*Textus*), le Collectaire, le Graduel, l'Antiphonaire, la Règle, l'Hymnaire, le Psautier, le Lectionnaire et le Calendrier (1). » La composition de l'exemplaire-type de chacun de ces ouvrages et les transcriptions du texte définitif occupaient évidemment encore les loisirs studieux d'Étienne et de ses moines au temps du noviciat de Bernard. Quelle part prit-il personnellement à ces travaux? Nous ne saurions le dire; peut-être aucune. Mais à coup sûr, il ne resta pas indifférent au mouvement scientifique qui entraînait les esprits autour de lui.

En sa qualité de novice, il se contenta sans doute d'étudier la Règle, l'Écriture Sainte et les Pères (2). « Il lut la Bible en toute simplicité et livre après livre, » nous dit son biographe. L'étude des Pères et des commentateurs orthodoxes ne venait qu'au second rang dans son estime et dans ses goûts. Il trouvait un plaisir délicat à poursuivre et à saisir de lui-même dans le texte sacré la pensée de l'Esprit-Saint. « Les choses ainsi goûtées à leur

(1) *Carta charitatis*, ap. Guignard, p. 80; *Instituta*, cap. III, *ibid.*, p. 250. Nous avons vu comment s'était faite la Recension de la Bible. Une note (*Biblioth. de Dijon*, n° 12, anciens fonds, fol. 10) nous fait observer que les Cisterciens modifièrent le Calendrier du Psautier de saint Robert : « Ordo non acceptavit precedens Kalendarium nec sequentem litaniam. » Ils adoptèrent le Martyrologe d'Usuard, en y introduisant quelques additions ou corrections. Le manuscrit n° 82 de la Bibliothèque de Dijon, 114 du catalogue Omont, contenait non seulement le Bréviaire, le Missel et les Us, édités par Guignard, mais encore le Psautier, les Cantiques, l'Hymnaire, l'Antiphonaire et le Graduel, cinq ouvrages perdus.

(2) *Bened. Reg.*, cap. 58; *Bern. Vita*, lib. I, cap. IX, n° 34.

source ont plus de saveur, » disait-il (1). Si plus tard on remarque dans ses écrits un style d'un tour biblique, il ne faut pas s'en étonner. Lui-même nous en indique le secret par un mot typique, *ruminatio psalmorum* (2); si les expressions de l'Écriture Sainte lui sont familières, c'est à force de les avoir « ruminées ».

La Règle monastique favorisait singulièrement cette méthode de travail. Pendant le temps consacré aux labeurs manuels, au milieu du silence des plaines et des heures, le moine avait-il rien de mieux à faire que de repasser en son cœur les textes qu'il avait recueillis de ses lectures ou retenus de sa méditation du matin? Les mots ainsi approfondis se gravaient d'une manière ineffaçable dans sa mémoire. Bernard faisait sûrement allusion à ce travail intime de la pensée, quand il disait qu'« il n'avait jamais eu d'autres maîtres que les chênes et les hêtres. » Ce mot plein de finesse a trompé bien des historiens. Il a fait croire que l'abbé de Clairvaux était, à sa manière et comme la plupart des grands génies, un amant de la nature. Rien de plus faux (3). La mortification qu'il a constamment exercée sur tous ses sens le rendit de bonne heure insensible aux magnifiques spectacles que l'univers offre au regard de l'homme. N'avons-

(1) *Bern. Vita*, loc. cit.

(2) *In Festo SS. Petri et Pauli*, Serm. II, n° 2.

(3) « Quidquid in Scripturis valet, quidquid in eis spiritualiter sentit, maxime in silvis et in agris meditando et orando se confiteatur acceperit; et in hoc nullos aliquando se magistros habuisse, nisi quercus et fagos, joco illo suo gratioso inter amicos dicere solet. » *Bern. Vita*, lib. I, cap. IV, n° 23. « Experto crede : aliquid amplius invenies in silvis quam in libris. Ligna et lapides docebunt te quod a magistris audire non possis. » *Bern. ep.* 106, n° 2. Ces deux textes s'éclairent l'un l'autre et se passent de commentaire. Les mots que nous avons soulignés montrent à quoi se réduit cet amour de la nature que l'on prête si gratuitement à saint Bernard.

nous pas observé qu'il portait la modestie des yeux jusqu'à n'oser les lever au plafond de sa cellule et les fixer sur le chevet de la chapelle? Plus tard, il côtoiera de même toute une journée le lac de Lausanne sans y prendre garde (1), tant son esprit était occupé intérieurement! Ne l'oublions pas, la terre n'a pour lui aucun charme; lorsqu'il y jette un regard furtif, ce n'est que pour remonter aussitôt par la pensée vers le ciel. Les chênes et les hêtres ne lui ont jamais raconté d'autres merveilles que celles qu'il avait déjà vues dans ses parchemins. Les images vives et pittoresques qu'on rencontre parfois dans ses écrits ne sont que des emprunts bibliques ou des souvenirs d'enfance et de jeunesse. Bref, il fut par excellence un homme de recueillement et de méditation; et des deux livres que Dieu a mis sous nos yeux pour nous instruire, la nature et la Bible, il n'a jamais bien su lire que le second.

Au milieu de ces occupations graves qui remplissaient les journées de Bernard durant son noviciat, on peut se demander quelle part la Règle accordait à ce que nous appelons vulgairement la récréation. Les Cisterciens ne connaissaient pas ce genre d'exercice. On a prétendu récemment qu'ils consacraient certaines heures de loisir à faire des vers. Nous avons démontré ailleurs l'in vraisemblance d'une telle assertion (2). Ces heures de loisir n'ont jamais existé. Chaque jour, il est vrai, soit après la *cæna* en été, soit après Vêpres en hiver, tous les frères se réunissaient pour faire en commun ce qu'on a nommé depuis « la collation », c'est-à-dire une petite conférence ou une lecture pieuse, choisie dans l'Écriture sainte ou

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. II, n° 4.

(2) Vacandard, *Les Poèmes latins attribués à saint Bernard*, dans la *Revue des Quest. hist.*, 1891, t. XLIX, p. 220-224.

dans la Vie des Pères. En cet instant destiné à détendre l'esprit, la règle du silence qui pesait sur toutes les heures de la journée se relâchait un peu de sa rigueur. La lecture se terminait vraisemblablement par une conversation où les langues se déliaient en toute liberté. Ce délassement n'avait d'autres limites que celles du bon goût et de la piété. Jamais de plaisanteries, jamais de bouffonneries surtout, jamais de réflexions propres à provoquer des éclats de rire; la Règle les interdisait expressément. Dans ces pieuses conférences, il était bien rare que les novices prissent la parole; ils se bornaient à écouter leurs aînés, à tirer de l'entretien leur profit spirituel; et si le narrateur donnait à son récit un tour piquant ou enjoué, ils se contentaient de sourire (1). Bernard contracta dès lors, au sein des conversations les plus diverses de caractère, cette habitude de réserve et de gravité qui le distingua toute sa vie. Longtemps après, il répétait volontiers « qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais ri aux éclats depuis sa conversion et que le plus qu'il pouvait faire, » en écoutant des choses plaisantes, « était de sourire (2). »

Il est probable que le fils d'Aleth ne vit pas sans émotion s'achever l'année de son noviciat. Une dernière fois, avant de franchir le pas qui allait pour jamais le séparer du monde, il dut revoir en pensée tous les articles de la Règle bénédictine et, faisant un retour sur lui-même,

(1) *Bened. Reg.*, cap. 5 et 42. Nous avons interprété ces deux articles de la Règle, à l'aide du Sermon XVII de saint Bernard, *de Diversis*, particulièrement, n° 3 : *Libet confabulari, aiunt, donec hora prætereat*, etc., et du texte suivant de Jacques de Vitry : « *Silentium autem per totum fere diem observantes mutuis colloctionibus et collationibus spiritualibus unam sibi horam reservant, invicem consolantes et invicem instruentes.* » *Histor. orient. et occid.*, p. 300. Cf. *Consuet.*, cap. 81, ap. Guignard, p. 185-186; *Institut.*, cap. 88, *ibid.*, p. 274.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. II, n° 5.

prendre sous le regard de Dieu la mesure de ses forces. Était-il prêt à faire, par le quadruple vœu de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et de stabilité, le sacrifice de ses biens et de sa personne, de son corps, de sa volonté, de sa liberté même (1)? Dans ce retour sur lui-même, dans cet examen consciencieux, il fut heureux de constater que son année de probation n'avait fait qu'affermir sa résolution première. L'abbé Étienne jugea pareillement que l'épreuve était décisive. Ce fut dans l'histoire de Cîteaux un jour solennel entre tous, quand Bernard et ses trente compagnons furent admis à prononcer leurs vœux. Dès le matin, les pieux novices parurent devant le Chapitre, afin que l'abbé leur coupât les cheveux. La tonsure achevée, ils se rendirent à la chapelle. La messe commença; après l'évangile, Bernard, — lui seul ici occupe notre attention, — vint se prosterner aux pieds du Père abbé tenant à la main le parchemin qui contenait la formule de sa « pétition » et de ses engagements. Il la lut tout haut, y apposa une croix pour signature et la déposa sur l'autel du côté de l'épître. Cela fait, il retourna à sa place et récita le verset du psaume : « Recevez-moi, Seigneur, selon votre parole et je vivrai, et ne me confondez pas dans mon attente. » La communauté, s'unissant à sa prière, répéta trois fois la même invocation, en y ajoutant le *Gloria Patri*. Puis le chantre entonna le *Miserere*. Pendant que le chœur continuait le psaume, Bernard se jeta aux genoux du Père abbé qui lui donna l'accolade; il fit ensuite le tour du chœur, se prosternant de la même façon devant chacun des frères et revint se jeter la

(1) « Quibus nec corpora sua nec voluntates licet habere in propria potestate. » *Bened. Reg.*, cap. 33. « Quippe qui nec proprii corporis potestatem se habiturum sciat... Non liceat de monasterio egredi. » *Ibid.*, cap. 58.

face contre terre aux pieds de l'abbé qui acheva sur lui les prières de la bénédiction. Ce fut encore saint Étienne qui lui ôta solennellement les habits séculiers et le revêtit de la coule blanche en disant : « Que le Seigneur vous couvre de ce vêtement de salut. » Amen ! répondit la communauté. Aussitôt Bernard alla reprendre sa place au chœur et la messe continua (1) : c'en est fait, le fils d'Aleth était moine et moine de Cîteaux.

(1) *Bened. Reg.*, cap 58; *Consuetud.*, cap. 102, Guignard, p. 220-221.

CHAPITRE III

COMMENCEMENTS DE CLAIRVAUX.

L'arrivée de Bernard à Cîteaux, au milieu du printemps de l'année 1112, avait ouvert pour le « Nouveau Monastère » une ère de prospérité. En moins de deux ans, la ruche conventuelle s'était remplie au point de déborder, et, dès le mois de juin 1113, elle essaimait pour la troisième fois (1). Sollicité par la générosité du comte de Troyes, Hugues I^{er} (2), et de quelques autres bienfaiteurs de l'Ordre, le nouvel essaim allait prendre la direction du nord et s'abattre sur les bords de l'Aube. Bernard lui-même en était le chef. L'abbé de Cîteaux

(1) Les deux premières fondations de Cîteaux sont la Ferté-sur-Grosne (Saône-et-Loire), 17 mai 1113, et Pontigny (Yonne), 31 mai 1114.

(2) La part de Hugues dans la fondation de Clairvaux n'est pas aisée à déterminer. La charte de donation publiée sous son nom (Ms. 2414 de la Bibl. de Troyes, *Gallia Christ.*, IV, Inst. 155) est apocryphe. M. d'Arbois de Jubainville en démontre l'inauthenticité par l'étude des caractères extérieurs (*Essai sur les sceaux des comtes de Champagne*, Paris, 1856, p. 9-10). Du contenu de la charte nous croyons pouvoir tirer la même conclusion. Les donations de Raynaud de Perrecin, de Josbert de la Ferté, même celles de Geoffroy Felonie ou Félénie qui y figurent, n'ont rien qui nous étonne; on les retrouve dans le *Cartulaire* de Clairvaux. Mais ce qui est remarquable, c'est que les témoins de ces donations, dans le *Cartulaire*, sont différents des témoins qui figurent dans la prétendue charte de Hugues. Or, l'authenticité du *Cartulaire* est inattaquable. — Sur les bienfaits de Hugues en faveur de Clairvaux, cf. Bern. *ep.* 31.

n'avait pas craint de confier au jeune profès, malgré son inexpérience et sa frêle santé, la conduite de douze religieux, pour la plupart plus âgés que lui. Ce choix était fait pour déconcerter les anciens et les habiles du cloître ; mais les réflexions pessimistes qu'il suscita n'ébranlèrent aucunement la résolution du clairvoyant Étienne, et l'avenir se chargea de lui donner raison (1).

Parmi les moines qui formaient le cortège de Bernard, nous distinguons ses trois frères, son oncle Gaudry, son cousin Godefroid de la Roche et un frère du nom de Guibert (2). Leur départ se fit avec la solennité et dans l'ordre accoutumés. Étienne, ayant pris sur l'autel un crucifix, le remit aux mains du nouvel abbé qu'il venait d'instituer ; et Bernard sortit processionnellement de l'église et du monastère, suivi de ses compagnons qui emportaient précieusement sous leurs tuniques les objets nécessaires pour la célébration du service divin, reliques des saints, vases sacrés, ornements sacerdotaux et livres liturgiques. Après une ou deux journées de marche, les pieux pèlerins, qui figuraient par leur nombre le collège apostolique, atteignirent les confins du plateau de Langres, pénétrèrent dans la vallée de l'Aube et, traversant la Ferté, où demeurait Josbert, un parent de Bernard (3), puis Ville, où florissait une autre branche de sa famille (4), s'arrêtèrent dans le voisinage de ce village, à une distance d'environ quatre kilomètres. En cet endroit débouchait, sur la rive gauche de l'Aube, un vallon d'une profondeur de mille à douze cents mètres,

(1) *Bern. Vita*, lib. I, c. v, n° 25.

(2) *Bern. Vita*, c. vi, n° 27 ; vii, n° 31 ; ix, n° 45 ; lib. IV, n° 10 ; *Vita IV*°, lib. II, n° 3 ; Chifflet, dans Migne, p. 1399.

(3) *Bern. Vita*, lib. I, c. ix, n° 43.

(4) Cf. *Chronicon Claravall.*, ad ann. 1184, Migne, col. 1250.

connu sous le nom de « vallée de l'Absinthe. » Malgré les broussailles qui en fermaient l'entrée et qui lui donnaient un aspect sauvage, il attira l'attention des voyageurs et piqua leur curiosité. Un ruisseau l'arrosait; la lumière le baignait. Largement ouvert à l'orient, il allait se rétrécissant vers l'ouest, et là, borné brusquement par un coteau ombragé d'arbres séculaires, il se bifurquait en deux gorges étroites, l'une aride, tournée vers le nord-ouest, l'autre égayée par un mince filet d'eau, au sud-ouest. Deux coteaux de hauteur à peu près égale le fermaient au nord et au sud (1). Il eût été difficile de trouver une vallée mieux éclairée; du matin jusqu'au soir la lumière, reflétée par les collines qui l'encadraient, s'y emmagasinait avec la chaleur. Les ombres ne commençaient à l'envahir, en s'allongeant de l'ouest à l'est, qu'à l'heure du crépuscule. Avant que la nuit tombât, les rayons du soleil couchant, que la forêt allait raccourcir et masquer, « enfilèrent toute la vallée, » comme avaient fait le matin, en sens opposé, les rayons du soleil levant.

La profonde solitude et la splendide clarté de ce désert, environné d'une ceinture de forêts tranquilles, charma les austères disciples de Cîteaux. Bernard n'ignorait pas qu'il avait mis le pied sur le domaine du comte de Troyes. C'est là qu'il résolut de fixer ses pas et de planter sa tente. Le 25 juin 1115 (2), il jetait au centre même de la vallée de l'Absinthe les fondements d'une abbaye qui, après Cîteaux, devait être la plus illustre de l'Ordre. Cinq ou six semaines furent employées à tracer l'enceinte d'un cimetière, à installer un autel et à

(1) *Bern. Vita*, cap. v, n° 25; cap. vii, n° 35.

(2) Nous suivons ici l'opinion reçue qui a pour elle toutes les probabilités. Cf. 1^{re} édition, t. I, p. 63, note.

construire les fragiles cabanes qui devaient abriter provisoirement la nouvelle colonie.

En même temps se posait une question pressante. Le nouvel abbé, à ce qu'il semble, n'était pas encore prêtre. On peut croire que Bernard, qui allait placer sa chapelle sous le vocable de Notre-Dame, était désireux de recevoir l'ordination sacerdotale vers l'époque de l'Assomption de la Sainte Vierge. Or, par une coïncidence fâcheuse, l'Ordinaire du lieu, Joceran, évêque de Langres, avait à cette date quitté son diocèse, pour assister le 15 août au concile de Tournus. Son absence inopportune, sinon imprévue, jetait Bernard dans l'embarras. Il lui fallait chercher dans le voisinage un autre pontife consécrateur. Ses frères consultés désignèrent d'une commune voix pour cet office un prélat que sa réputation de science et de piété plaçait au premier rang parmi ses contemporains, l'illustre écolâtre de Notre-Dame de Paris, le saint fondateur du cloître de Saint-Victor, l'éminent évêque de Châlons-sur-Marne, Guillaume de Champeaux. Suivant cet ingénieux avis, Bernard se mit en chemin pour Châlons, accompagné d'un religieux du nom d'Elbold. Entre les deux moines ressortait le plus frappant contraste, nous dit Guillaume de Saint-Thierry; l'un jeune encore, mais déjà affaibli par les austérités, le front modeste, l'œil timide, la figure émaciée et pâle, inspirait la compassion non moins que le respect; l'autre, au contraire, déjà avancé en âge, couronné de cheveux blancs, mais d'une santé robuste et d'une taille élégante, semblait attester par la fermeté de son allure qu'il était né pour le commandement. Plusieurs furent trompés par ces apparences; en particulier, les clercs, chargés d'introduire les deux visiteurs auprès de l'évêque de Châlons, furent confus d'apprendre qu'ils avaient adressé

au disciple les hommages qu'ils croyaient avoir rendus au maître. Guillaume de Champeaux, plus perspicace, eut à peine aperçu Bernard, qu'il reconnut en lui « l'homme prédestiné, » *servum Dei*. Il entoura le jeune abbé de prévenances et d'honneurs. Les longs entretiens qu'il eut avec lui, confirmant sa première impression, lui firent pressentir la haute vocation et la grandeur future de son hôte.

De ce jour fut nouée entre l'évêque et le moine une amitié qui ne fit que se resserrer avec les années et que la mort du premier, arrivée six ans plus tard, ne devait pas même rompre. « Ils ne furent plus qu'un seul cœur et une seule âme dans le Seigneur, » nous dit un témoin. Tout fut commun entre eux ; Clairvaux devint en quelque sorte la propre maison de l'évêque, et Châlons l'hôtellerie des religieux de Clairvaux. Aujourd'hui, c'est surtout Guillaume que l'on estime honoré de cette intimité ; en 1115, Bernard en recueillait tous les avantages. Ce fut l'exemple de Guillaume de Champeaux qui attira sur lui d'abord l'attention de la province de Reims, puis celle de toute la France du nord. Tous apprirent d'un si pieux évêque à le révéler comme un envoyé de Dieu, *Angelus Dei* (1).

Mais avant que son nom et ses vertus se révélassent au monde, Bernard devait subir plus d'une épreuve amère. La construction de son monastère et la direction spirituelle de ses religieux réclamèrent d'abord tous ses soins. Rien ne lui faisait augurer que la vallée de l'Absinthe dût jamais attirer des flots de moines ou de novi-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. vii, n° 31. Méglinger pense, comme nous (*Iter Cist.*, n° 61), que Bernard fut ordonné prêtre à Châlons : *A Catalaunensi episcopo in sacerdotem simul atque abbatem initiatus*.

ces. Aussi les premiers bâtiments claustraux furent-ils élevés sur un plan un peu mesquin, où la communauté se trouva bientôt fatalement à l'étroit (1). La chapelle même ne reçut aucun caractère monumental. Elle est aujourd'hui complètement rasée. Mais les diverses planches de dom Milley et la description que dom Méglinger nous en a donnée après sa visite de l'année 1667, nous peuvent en fournir encore une idée exacte. Située à l'angle sud-ouest des constructions comprises sous le nom de *Monasterium vetus*, elle formait un carré parfait. On y accédait par une porte extérieure et par l'escalier du dortoir, l'une et l'autre à l'est. Toute la richesse de son ameublement consistait en trois autels, une croix de bois et quelques vases sacrés. L'autel principal était consacré à la sainte Vierge, patronne de l'abbaye. Dom Méglinger le vit encore au dix-septième siècle dans un parfait état de conservation : les disciples de saint Bernard l'avaient seulement orné d'un retable en bois. Les autres autels, placés, le premier entre les deux entrées,

(1) Sur le premier emplacement de Clairvaux, voir, contre l'opinion insoutenable de M. Guignard (Migne, t. CLXXXV, p. 1701-1713), notre travail imprimé dans le t. XLIX des *Mémoires de la société académique de l'Aube*, 1885, p. 339-359. Dans notre étude sur *Saint Bernard et l'Art chrétien* (Rouen, Cagniard, 1886, p. 8-9), nous nous étions laissé égarer par l'opinion reçue, qui voit encore dans l'enclos du *Monasterium vetus* la chapelle du premier monastère, enclavée parmi plusieurs logements modernes. Un second voyage à Clairvaux nous a permis de rectifier ce jugement. La prétendue chapelle, qui n'est peut-être même pas une construction du Clairvaux primitif, est une simple prison, *carceres sæculares*, voisine du pressoir, *torcular*. Il faut placer la chapelle un peu plus à l'ouest, et à gauche du ruisseau qui traverse l'enclos. Voir dans les trois planches de Dom Milley : planche I, n° 18, *carceres sæculares*, n° 13, *capella*; planche II, n° 20, *torcular publicum et carceres*, n° 17, *capella*; planche III, n° 23, *carceres sæculares*, n° 21, *sacellum*. Nous reproduisons la planche première, au chapitre XIV.

le second vers l'angle sud-est, étaient dédiés l'un à saint Benoît, l'autre à saint Laurent. Du reste nul travail d'ornementation, ni sculpture, ni peinture (1). Rien, pas même la lueur d'une lampe (2) n'égayait l'aspect du froid monument, à peine éclairé par quelques étroites fenêtres; et, quand Innocent II le visita en 1131, il ne put admirer que les quatre murs nus.

A la chapelle était contigu, nous l'avons dit, un édifice à double étage, dont le rez-de-chaussée servait de réfectoire et de cuisine. Ce réfectoire ne fut jamais pavé; et la lumière n'y pénétrait que par de rares fenêtres, hautes et larges d'environ une palme. Le dortoir auquel on accédait par un escalier étroit et raide occupait tout l'étage supérieur. Chaque frère y avait son lit, sorte de coffre formé de quatre planches, long de cinq ou six pieds et large de moitié. On eût dit une rangée de cercueils où les moines devaient apprendre vivants à dormir le sommeil de la mort (3).

(1) Cf., sur la situation de la chapelle et ses entrées, plan de dom Milley, n° 22-23; sur son ameublement, Méglinger, *Iter Cisterc.*, n° 69; *Bern. Vita*, lib. I, cap. XII, n° 58; *Exordium Cist. Cenob.*, ap. Guignard, p. 72-74; *Instit.*, cap. gen., *ibid.*, n° X, XIII, XX, LXXX, p. 252, 253, 255, 272. Quant aux peintures du retable, signalées par Méglinger et représentant la sainte Vierge et saint Jean à mi-corps, elles sont sûrement postérieures à saint Bernard. Cf. *Consuetud.*, c. XX, ap. Guignard, p. 255; *Nomasticon Cisterciense*, p. 252. Le chapitre général poussait si loin l'horreur de la peinture, qu'il crut, en 1157, accorder une grande faveur, en permettant de peindre en blanc les portes des églises. Cf. Martène, *Thesaurus Anecd.*, IV, 1246.

(2) Ce fut seulement en 1240 que l'entretien d'une lampe dans les églises cisterciennes devint obligatoire (Cf. *Nomasticon Cisterc.*, p. 277). Jusque-là, d'après les Us (*Consuetud.*, cap. 90) et le chapitre de 1152 (Martène, *Thesaurus Anecd.*, IV, 1245), « lampadem tam die quam nocte ardentem in oratorio, qui voluerit et potuerit, habeat. »

(3) Méglinger, *Iter Cisterc.*, n° 66, p. 1608.

A l'entrée du dortoir et sur le palier même, qui communiquait, par un escalier, avec le réfectoire et la chapelle, Bernard fit construire deux cellules, la première à son usage, la seconde pour les hôtes de marque qui visiteraient l'abbaye. Par l'exiguïté de ses dimensions et surtout par sa forme irrégulière, celle qu'il choisit comme demeure ressemblait plutôt à une prison qu'à une chambre, nous dit dom Méglinger. L'escalier par sa courbe l'entamait en un coin. C'est dans cet angle que Bernard imagina d'installer son lit, où un morceau de bois recouvert de paille lui servait d'oreiller. Le toit qui, d'un autre côté, sans plus de maçonnerie, tenait lieu de muraille, s'abattait à l'intérieur sur un plan incliné; et, sous ce toit, dans le mur qui le supportait, était taillé, à un pied d'élévation du plancher, l'unique siège que renfermait la cellule. Grâce à cette singulière disposition, lorsque le pieux abbé voulait s'asseoir ou se lever, il lui fallait courber la tête, sous peine de se heurter aux poutres. Une étroite lucarne faîtière (nous dirions aujourd'hui une tabatière) qu'on ouvrait ou fermait à volonté, éclairait seule cet obscur réduit (1). Triste et peu enviable mansarde! C'est pourtant là que vécut pendant près de trente ans le plus grand homme du douzième siècle; telle était la retraite après laquelle il soupirait avec tant d'ardeur, lorsque les besoins de l'Église ou de son Ordre lui faisaient un devoir de s'en éloigner.

En dehors des édifices que nous venons de nommer, il serait difficile de reconstituer, même avec le plan de Dom Milley, les bâtiments claustraux qui formèrent le Clairvaux primitif ou, comme on dit plus tard, le *Monasterium vetus*. Moulin, four, bibliothèque n'ont pas laissé

(1) *Iter Cisterc.*, n° 67.

de trace. Guillaume de Saint-Thierry mentionne uniquement le cellier et la demeure des hôtes. Nous savons que Gérard fut choisi pour être cellérier et qu'André eut pour office la garde de la porte (1).

Ces diverses constructions exigèrent de longs mois, sinon plusieurs années, mois terribles et fertiles en incidents émouvants. Habitué comme nous le sommes à considérer le monastère de Clairvaux dans tout l'éclat historique de sa gloire, nous n'imaginons guère les crises qu'il eut à traverser, avant d'arriver à cet état de prospérité qui nous étonne. Le travail et le jeûne, la faim et la soif, le froid et la nudité sont à la base de cet édifice imposant, œuvre de treize pauvres moines. Occupés sans relâche aux ouvrages de charpente et de maçonnerie, Bernard et ses compagnons étaient dans l'impossibilité de se procurer même la maigre nourriture que leur permettait la Règle cistercienne. Faute de notoriété, ils ne pouvaient compter sur les aumônes régulières du dehors. Leur nourriture ordinaire consistait en un pain d'orge, de mil et de vesce. Et plus d'une fois ils furent réduits à manger pour tout mets un plat de feuilles de hêtres ou de racines; un plat de faines était un grand régal (2).

Le jeune abbé entretenait de son mieux, par la parole et par l'exemple, au sein de ses religieux, la foi en l'avenir du monastère. Cependant l'extrémité de la misère, les rigueurs de l'hiver peut-être, finirent par déconcerter la congrégation naissante. Voyant leurs provisions de bouche, les feuilles et les faines épuisées, leurs vêtements et leurs chaussures usés et impropres même au raccommodage, les pauvres moines, exténués, en proie à la faim

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. vii, nos 27, 30. Il est possible que le cellier fût dans la région du *torcular* du plan de dom Milley, n° 19.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. v, n° 25; *Vita IV*^a, lib. II, nos 2 et 4.

et au froid, laissèrent échapper des paroles de découragement et supplièrent Bernard de les ramener à Cîteaux. Vainement l'intrépide abbé essayait-il de relever leur courage par l'espoir des récompenses éternelles; ils s'obstinèrent à vouloir désertir ces lieux inhospitaliers, devenus véritablement pour eux une « vallée d'amertume. » Dans le sentiment de son impuissance et de l'inutilité de ses consolations, Bernard eut recours à Dieu qui prit encore une fois pitié de son serviteur. Pendant qu'il priait et mêlait à ses soupirs l'expression d'une confiance que ses frères abattus ne savaient plus partager, plusieurs personnes vinrent, à quelques heures d'intervalle, apporter à la communauté les secours si impatiemment attendus (1).

Cet état de noire détresse ne dura vraisemblablement qu'une année. La récolte de la moisson, si maigre fût-elle, dut l'adoucir un peu. Les historiens de saint Bernard notent cependant encore plusieurs crises que traversa le monastère au cours des années suivantes. Un jour le sel vint à manquer. Le saint abbé appela Guibert, l'un de ses moines : « Mon fils, lui dit-il, prenez l'âne, — c'était le seul animal que possédât le monastère, — allez à la foire et achetez-nous du sel. » — « Et de l'argent? » répondit Guibert. — « Mon fils, reprit Bernard, voilà bien longtemps que je n'ai ni or ni argent. Il y a là-haut quelqu'un qui tient ma bourse et mes trésors entre ses mains. » Guibert eut envie de rire. « Si je m'en vais à vide, répliqua-t-il, je reviendrai à vide. » — « Ne craignez rien, mon fils, lui dit l'abbé, mais ayez confiance. Celui qui a nos trésors en garde vous accompagnera et vous procurera le moyen de vous acquitter de votre com-

(1) *Vita IV*^a, lib. II, n° 5.

mission. » Guibert s'inclina sous la bénédiction de son supérieur et partit avec l'âne, pour se rendre à la foire de Reynel. Ses doutes n'étaient pas dissipés. Or, comme il approchait du terme de son voyage, il rencontra aux abords d'un village un prêtre qui le salua ainsi : « D'où êtes-vous donc, mon frère, et où allez-vous ? » Guibert confia sans hésiter à l'inconnu la détresse de son couvent et son propre embarras. Vivement touché de ce récit, le prêtre l'emmena dans sa maison et lui donna la moitié d'un muid de sel, plus une somme de cinquante sous. On devine avec quelle joie Guibert retourna au monastère et s'empessa de raconter à son supérieur ce qui lui était arrivé. « Je vous le disais et je vous le répète, repartit Bernard, il n'y a rien de plus nécessaire au chrétien que la foi ; ayez la foi et vous vous en trouverez bien tous les jours de votre vie (1). »

La Providence vint de la même façon, une autre fois encore, au secours du monastère. C'était à l'approche de l'hiver, et Gérard, chargé du cellier, manquait d'argent pour les achats nécessaires à l'entretien des religieux. Sa seule ressource fut de se plaindre à son frère. Bernard, dont la bourse était vide, essaya de le consoler et l'exhorta pieusement à la patience. « Combien vous faut-il, pour parer aux premiers besoins ? » demanda-t-il. — « Douze livres. » Sur cette réponse, il le renvoya et se mit en prière. Quelques instants après, Gérard lui-même avertissait son frère qu'une femme de Châtillon demandait à lui parler. Elle venait recommander aux prières des religieux son mari gravement malade ; et, par manière d'aumône, elle offrait précisément à l'abbé les douze livres désirées. Bernard profita de cette occasion pour donner

(1) *Vita IV*^a, lib. II, n° 3.

à son cellérier une leçon de confiance en Dieu (1).

Il nous est impossible de déterminer à quelle époque les revenus du monastère suffirent aux besoins des religieux. Nous savons seulement par Guillaume de Saint-Thierry que, dix ans après sa fondation, ils ne récoltaient pas encore tout le froment nécessaire à leur maigre alimentation et au service des pauvres (2). Ils en étaient quittes pour manger quelquefois du pain d'avoine. Un religieux du prieuré de Clémentinpré, étant venu les visiter, fut stupéfait de voir de quel pain se nourrissaient les serviteurs de Dieu, et il en remporta un morceau comme échantillon pour l'offrir à ses frères. Ceux-ci partagèrent son étonnement et son admiration. Touché de compassion, le prieur, le vénérable Eudes, fit atteler sur-le-champ chevaux et ânes de son couvent, pour porter aux pauvres de Jésus-Christ du pain et d'autres provisions. Ce fut l'origine de rapports fréquents et d'une véritable fraternité entre Clairvaux et Clémentinpré (3).

La prospérité peu à peu croissante de Clairvaux n'apporta guère de changements dans le régime de la communauté. Pour être plus abondante et plus régulièrement servie, la nourriture des moines ne devint guère meilleure. Le laitage, le poisson et les œufs restèrent longtemps plats inconnus. « Même le jour de Pâques, on ne servait que des haricots et des pois (4). » Une extrême sévérité présidait, en outre, à la préparation de ces aliments : point de poivre, ni de cumin, genre d'épice alors

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. vi, n° 27; *Fragm. Gaufridi*, p. 7^a.

(2) « Usque ad annum illum (il s'agit de la famine 1125-1126) nunquam eis laboris sui annona suffecerat. » *Bern. Vita*, lib. I, cap. x, n° 49.

(3) *Vita IV^a*, lib. II, n° 4.

(4) *Fastredi ep.*, n° 2, ap. Migne, CLXXXII, p. 705.

très apprécié (1). Pour tout assaisonnement, du sel et de l'huile; Guillaume de Saint-Thierry en ajoute deux autres : « la faim et l'amour de Dieu (2). » L'abbé jugeait que ses frères devaient s'estimer heureux de se nourrir de pain bis. « Si vous connaissiez, disait-il, les obligations des moines, il faudrait arroser de larmes toutes les bouchées que vous mangez. Nous sommes entrés dans ce monastère pour pleurer nos péchés et ceux du peuple. En mangeant le pain des fidèles, nous contractons, pour ainsi dire, l'obligation de pleurer leurs péchés, comme s'ils étaient les nôtres (3). » Du reste, faute de vin ou de bière que permettait la Règle, on se contentait de l'eau de la fontaine (4).

De telles rigueurs pouvaient affaiblir ou même ruiner les tempéraments les plus robustes. Bernard, qui donnait à ses religieux l'exemple de la plus rude austérité, succomba bientôt sous le poids du jeûne et de la fatigue. Son estomac refusa la nourriture, et en quelques mois sa maladie mal soignée prit un caractère alarmant. Guillaume de Champeaux, étant venu le visiter, comprit sans peine que ce délabrement de sa santé était dû à l'excès de ses mortifications. Persuadé que tout espoir de guérison était perdu, si le malade ne consentait à suivre un régime plus doux, il voulut lui imposer le repos, les ménagements et les soins que son corps réclamait si impérieusement. Mais Bernard, tout entier au souvenir de sa profession encore récente, refusa de se relâcher des rigueurs de la Règle. Il fallut que l'évêque de Châlons allât chercher auprès du

(1) *Institut.*, cap. gener., n° 63, ap. Guignard, p. 268.

(2) *Bern. Vita*, I, vii, n° 36. Cf. *Bern. ep.* 1, n° 12.

(3) *Fastredi ep.*, loc. cit., n° 4.

(4) « *Vinum non est monacharum*, » disaient les frères de Bernard. *Vita IV*^a, lib. II, n° 10. Cf. *Regula S. Benedicti*, 40.

Chapitre réuni à Cîteaux l'autorisation de faire suivre à son ami le traitement qu'il jugeait nécessaire. Les abbés, confiants en sa sagesse, firent droit à sa requête si juste et si délicate. Il revint à Clairvaux, muni de pleins pouvoirs sur Bernard, le déchargea pour une année du gouvernement de l'abbaye, le dispensa de l'observance de la Règle et, pour qu'il ne fût pas tenté de se mêler aux exercices de la communauté, il lui fit construire en dehors de l'enclos du monastère, vers l'est, à une distance d'environ quatre cents mètres de la chapelle, une petite cellule isolée, où le bruit du travail manuel, de la psalmodie et des prières conventuelles ne pût arriver (1).

Là, Bernard fut remis aux mains d'un médecin, qui avait acquis quelque célébrité dans le voisinage. Par malheur, ce « physicien, » comme on disait alors, était un charlatan indigne de la confiance que lui accorda Guillaume de Champeaux. Le traitement, on pourrait dire les mauvais traitements, qu'il fit subir à son malade, devinrent pour celui-ci une source de douleurs souvent plus vives que la maladie même. En somme, le repos fit plus pour sa guérison que tous les remèdes. Cependant Bernard n'oubliait pas qu'il était sous l'obéissance, et il suivit sans se plaindre les prescriptions de l'empirique ignorant qui le martyrisait. La sérénité ne l'abandonna pas un seul instant.

C'est à cette époque que Guillaume de Saint-Thierry, de qui nous tenons ces détails, visita pour la première fois, avec un abbé de ses amis, Clairvaux et saint Bernard. « Je le trouvai, nous dit-il, dans sa cellule, sorte de cabane semblable aux loges qu'on assigne ordinairement aux

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. VII, n° 32. La cellule de Bernard était placée derrière le rond-point de l'église du second monastère (*Voyage littéraire de deux Bénédictins*, I, 99). Cf. Méglinger, *Itér Cisterc.*, n° 61, et plan de dom Milley, n° 62.

lépreux dans les carrefours. Mais j'en atteste Dieu, cette chambre m'inspira, à cause de celui qui l'habitait, autant de respect que si je me fusse approché de l'autel du Seigneur. Je me sentis pénétré d'une si douce affection pour l'homme de Dieu, j'éprouvai un si grand désir de partager sa pauvreté, que si on m'en eût donné la permission, dès ce jour même je me serais attaché à son service. Il nous accueillit avec des marques de joie; et comme nous nous informions de l'état de sa santé : « Je vais très bien, » nous dit-il avec un fin sourire : « moi qui jusqu'à présent commandais à des hommes raisonnables, je suis, par un juste jugement de Dieu, condamné à obéir à une brute, » *cuidam bestię datus ad obediendum*. La qualification allait à l'adresse de son médecin. « Nous mangeâmes avec lui. Il nous semblait qu'on dût traiter avec beaucoup de ménagement un malade aussi délicat. Mais, voyant que par ordre de ce médecin on lui présentait des aliments auxquels une personne bien portante et affamée eût à peine voulu toucher, nous en ressentîmes une vive indignation, la règle du silence nous empêcha seule de murmurer tout haut et d'accabler d'injures le sacrilège et l'homicide » qui abusait ainsi de son autorité. « Quant à Bernard, victime passive et résignée, il prenait tout ce qu'on lui servait, indifféremment; tout lui semblait également bon. » La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui la pointe de la saveur. « Son palais ne distinguait plus les aliments. Il avait notamment, pendant plusieurs jours, mangé de la graisse — du sain-doux (1), — pour du beurre. Une autre fois, il but de l'huile au lieu d'eau, sans s'en apercevoir. L'eau seule avait

(1) « Sanguinem crudum... noscitur comedisse » (*Bern. Vita*, lib. I, cap. VII, n° 33). *Sanguinem* est une faute de lecture pour *sagimen*. Cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 129, note 3.

pour lui quelque saveur, parce qu'elle rafraîchissait en passant sa gorge desséchée (1). »

Les hôtes de Clairvaux, dont le nombre s'était accru sensiblement pendant les années 1116-1117 (2), devenus orphelins, ou du moins privés pour un temps de leur père, trompèrent les ennuis de la séparation par un redoublement de ferveur. Guillaume de Saint-Thierry, qui les visita à cette époque, c'est-à-dire vraisemblablement en 1118 ou 1119 (3), a décrit leur retraite avec un grand bonheur d'expression. « La solitude où demeuraient les serviteurs de Dieu, nous dit-il, est environnée d'une forêt sombre, et resserrée entre deux montagnes qui l'étreignent de manière à lui donner l'apparence d'une grotte profonde, semblable à celle qu'habitait notre père saint Benoît, lorsqu'il fut découvert par des bergers. En descendant à Clairvaux, » par la route de Bar au nord-ouest, « on reconnaît Dieu à l'aspect des maisons, et le vallon muet publie par la simplicité et l'humilité des édifices l'humilité et la simplicité des pauvres qui l'habitent. Dans ce val, peuplé d'hommes, où il n'est permis à personne d'être oisif, où tous travaillent, où chacun a sa besogne particulière, règne au milieu du jour un silence, pareil au silence du milieu de la nuit, interrompu seulement par le bruit des travaux ou par le chant des frères occupés à louer Dieu. Cette discipline du silence, bien connue des visiteurs, frappe tellement les séculiers eux-mêmes, qu'ils n'osent plus, en pénétrant dans cette enceinte, proférer

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. vii, n° 32.

(2) *Ibid.*, cap. xiii, n° 65.

(3) L'exil de Bernard dura un an (*Bern. Vita*, lib. I, cap. vii, n° 32 ; viii, n° 38), il commença vraisemblablement peu après la fondation de Troisfontaines qui eut lieu en octobre 1118. Cf. c. xiii, n° 64.

une parole qui ne soit en harmonie avec la sainteté du lieu (1). »

A cette peinture de Clairvaux Guillaume de Saint-Thierry joint le tableau des mortifications des moines. Il note même à ce sujet les excès où ils tombèrent, et il nous apprend que leur abbé, qui les avait d'abord précipités dans l'exercice des vertus héroïques, dut à la fin employer toute son autorité pour refréner l'indiscrétion de leur zèle.

Bernard n'a pas fait difficulté de reconnaître et de corriger les défauts de sa première méthode de direction. Trompé par l'excellence même de sa propre vertu, il avait cru qu'il pouvait exiger de ses frères une pureté sans tache, une vertu sans défaillance, en un mot l'héroïsme à l'état habituel et continu : rêve à coup sûr digne d'une grande âme, mais trop beau pour devenir, sans miracle, la loi d'une communauté. Aussi, lorsqu'il recevait les confidences de ses moines, était-il étonné « de rencontrer des hommes là où il croyait avoir affaire à des anges. » Dans sa simplicité, il estimait que les tentations, les illusions d'une imagination déréglée ne pouvaient franchir l'enceinte d'un cloître. A ses yeux, quiconque y était sujet n'était pas un vrai religieux ; c'en était la marque.

Il fallut renoncer à ces préjugés d'un faux et dangereux mysticisme. Les moines lui apportant chaque semaine l'aveu de faiblesses ou d'imperfections que leur constante bonne volonté ne parvenait pas à prévenir, il finit par apercevoir l'inévitable loi de la fragilité humaine. « L'humilité des disciples sert de leçon au maître, » nous dit Guillaume de Saint-Thierry. Et tel fut l'effet de cette révélation, que Bernard, déconcerté, eût renoncé à la direc-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, c. VII, n° 35.

tion de ses frères, si une inspiration céleste ne l'eût contraint à conserver sa maîtrise. Mais il est à remarquer, qu'à partir de ce jour, la vertu par excellence qu'il recommande aux directeurs des âmes, c'est la « mesure. » Nul doute que la mesure ne devint pareillement peu à peu sa règle suprême, et un principe qu'il eut dorénavant tous les jours devant les yeux (1).

Mais sa sévérité outrée portait ses fruits. Entraînés par les efforts qu'ils avaient faits pour atteindre la perfection idéale qui leur était proposée, les moines de Clairvaux raffinèrent sur les moyens de se mortifier. A force d'entendre répéter que les plaisirs de la chair sont la mort de l'âme, ils avaient fini par se persuader que tout ce qui flatte les sens doit être rejeté indistinctement avec une égale horreur. Sur ce principe, et « dans la simplicité de leur ferveur novice, » regardant comme un poison tout aliment savoureux, ils refusaient de prendre la nourriture où ils trouvaient quelque goût agréable, « réprouvant ainsi les dons de Dieu, » remarque leur historien. Ce n'était pas assez que leur pain fût « plus terreux que farineux » et leurs légumes exempts de tout assaisonnement autre que le sel et l'huile, il fallait encore qu'un mélange amer en corrompît la saveur, afin que le palais eût sa souffrance, comme les autres sens.

Bernard, avisé de ces mortifications abusives, qui s'étaient probablement glissées dans le monastère pendant son exil d'un an, s'empressa de les réprouver à son retour. Son blâme ne fut pas accepté sans protestation; on craignit qu'il n'accordât trop à la nature, par un excès de condescendance pour la faiblesse humaine. Sur ces entre-

(1) *Bernardi Vita*, lib. I, c. vi, n° 28-29. « Mater virtutum discretio. » *In Cant.*, serm. XXIII, n° 8; cf. serm. XLIX, n° 5.

faites, l'évêque de Châlons étant venu à Clairvaux, on soumit la question à son jugement. Comme on le pense bien, Guillaume, ennemi-né de tous les excès, abonda dans le sens de Bernard et donna tort aux religieux. « Voyez, leur dit-il, le prophète Élisée et ses disciples, les enfants des prophètes; eux aussi menaient dans le désert une vie d'ermites. Or, comme un jour, à l'heure du repas, ils trouvèrent dans la marmite, où cuisait leur dîner, un goût d'amertume insupportable, le serviteur de Dieu y jeta un peu de fleur de farine, et l'amertume disparut. Quelle leçon pour vous ! Votre marmite ne contient rien d'amer. Si votre nourriture a quelque saveur, c'est à la grâce de Dieu que vous le devez. Prenez donc en toute sécurité et avec reconnaissance ce que l'on vous sert. Refuser de le faire par esprit de désobéissance ou d'incrédulité, c'est résister à l'Esprit-Saint (1). »

Cette sentence, conforme au sentiment du jeune abbé, ne fit qu'augmenter son prestige. En somme, Bernard se réjouissait intérieurement de n'avoir à reprendre en ses subordonnés d'autre défaut qu'une aberration de zèle et de générosité. De quel regard satisfait il put dès lors contempler son œuvre ! Par ses soins l'âge d'or, nous dit son historien, renaissait dans le coin d'un vallon, et ce vallon au nom sinistre, jadis hanté par les voleurs, méritait de porter désormais un nouveau et gracieux nom qu'il ne devait plus perdre, le nom de Clairevallée, *Claravallis*, Clairvaux (2).

Insensiblement, en effet, ce lieu était devenu célèbre, et un rêve de Bernard recevait chaque jour son accom-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. VII, n° 36-37.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 61. Il semble que l'abbaye reçut dès le premier jour le nom de Clairvaux; dans une charte de 1116 (*Gallia Christ.*, X, Instr. 161-162), elle porte déjà ce nom.

plissement. Les religieux étaient peu nombreux encore, lorsqu'une nuit, entre l'office de Matines et celui de Laudes, le pieux abbé sortit de la chapelle et dans une promenade solitaire se mit en oraison, songeant à l'avenir de son abbaye. Tout à coup ses yeux se fermèrent, et il lui sembla qu'une foule immense, composée d'hommes de tout âge et de toute condition, descendait des collines avoisinantes, emplissait toute la vallée et finissait par en déborder l'enceinte. Cette vision l'inonda de joie (1).

Il ne fut pas longtemps sans voir l'effet des promesses qu'elle contenait. Dès 1116, dans une de ses prédications à Châlons-sur-Marne, il avait converti « une multitude de nobles et de lettrés, clercs et laïques, » qui le suivirent sur-le-champ à Clairvaux. L'école de Châlons qu'illustrait l'enseignement d'Étienne de Vitry, en fut dépeuplée; Étienne lui-même, étourdi par une telle désertion, ne trouva d'autre ressource, pour se consoler, que d'aller rejoindre ses meilleurs disciples, qui recevaient déjà « dans la demeure des hôtes » les leçons préparatoires au noviciat. Bernard l'admit à la même épreuve, bien qu'il doutât de la solidité d'une vocation dont les motifs n'étaient pas d'une irréprochable pureté. Il pouvait même craindre que la défection prévue d'Étienne n'en entraînat quelque autre. Mais l'Esprit le rassura, nous dit son biographe; et, de fait, lorsque le célèbre professeur, à bout de courage, après neuf mois de noviciat, quitta Clairvaux, il ne se trouva personne parmi ses disciples pour imiter sa faiblesse (2).

Le bruit de ces événements eut un retentissement jusque dans les cloîtres des autres ordres monastiques; et

(1) *Bern. Vita*, lib. I, c. v, n° 26; *Gauf. Fragm.*, p. 6^a.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 65.

l'on vit des religieux abandonner leur Règle pour se ranger sous la discipline plus sévère de l'abbé de Clairvaux. Tel fut Humbert, futur abbé d'Igny, qui vint en 1117 frapper à la porte de la nouvelle abbaye cistercienne, après vingt années de profession dans le monastère bénédictin de la Chaise-Dieu (1). Tel Raynaud ou Raynard, le futur abbé de Foigny. Tel enfin un groupe de Chanoines réguliers de Horricourt en Champagne (Haute-Marne), soumis à la Règle de saint Augustin. L'incorporation de ces derniers souffrit, il est vrai, quelques difficultés, qui furent vite aplanies par l'intervention de l'Ordinaire, Guillaume de Champeaux. Fort de l'appui de ce prélat qui avait favorisé lui-même le départ des fugitifs, Bernard repoussa comme une injure les réclamations de leur abbé. Partant de ce principe, qu'un moine peut toujours, sans manquer à ses engagements, embrasser une Règle plus sévère que celle de l'Ordre où il a fait profession, il répondit que les transfuges étaient en sûreté sous son aile et que l'épreuve du noviciat déciderait seule de leur sort. Il est probable qu'ils usèrent de leur liberté, pour revêtir, au bout d'un an, l'habit cistercien. Cela mit un terme aux revendications de l'abbé de Horricourt (2).

Il est deux noms qui brillent entre tous ceux que Bernard put inscrire vers cet époque sur les registres de sa famille religieuse, celui de Nivard et celui de Tescelin. Nivard avait enfin atteint l'âge prescrit par la Règle cistercienne pour l'entrée en religion (3); et Tescelin, qui

(1) *Exordium magnum*, dist. III, cap. iv. Humbert mourut en 1147 ou 1148, après avoir passé trente ans dans l'Ordre : « Nobiscum triginta annis » (*In obitu Humb.*, Bern. serm., n° 2).

(2) Bern. *ep.* 3.

(3) « Ubi paululum crevit, factus est et ipse novitius apud Cistercium : et suscepto post anni spatium habitu, redditus est fratribus in

venait de marier son unique fille, Hombeline, à un gentilhomme bourguignon, se vit tout à coup réduit par cette dernière séparation à la plus complète solitude (1). Déjà penchant vers la tombe, le vénérable vieillard, que désolait la vue de son foyer désert, regardait autour de lui et cherchait où mourir. Des pensées de retraite convenaient à son âge. Où reposerait-il mieux qu'au milieu de ses enfants? Bernard, dit-on, dans un de ses voyages en Bourgogne, peut-être à l'occasion du Chapitre de Cîteaux en 1119 ou 1120, lui suggéra l'idée de rejoindre sa famille à Clairvaux. Tescelin suivit ce conseil (2), et l'on vit, chose touchante, le généreux père, pendant un an, à l'école de son humble fils. L'époux d'Aleth mourut peu de temps après sa profession, selon la tradition communément reçue. Le nécrologe cistercien honore sa mémoire le 23 mai. D'après le nécrologe de Saint-Bénigne, on célébrait son obit le 11 avril.

De toutes les personnes qui, dix ans plus tôt, avaient peuplé le château de Fontaines, une seule restait dans le siècle : c'était Hombeline. Oubliant les leçons d'Aleth, la jeune châtelaine avait contracté peu à peu des habitudes frivoles et sacrifiait à la mondanité. Or, un jour, il lui prit fantaisie de revoir ses frères et de visiter cette « claire vallée » dont on chantait partout la gloire. Elle s'y présenta en grand équipage, s'imaginant peut-être qu'elle fe-

Claravalle. » *Gauf. Fragm.*, Migne, p. 525. Cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. III, n° 17.

(1) Hombeline ne se maria qu'après le départ de Nivard : « Supererat de domo illa pater senior cum filia. » *Bern. Vita*, loc. cit.

(2) Sur la légende peu vraisemblable d'après laquelle Bernard employa les instances et les menaces pour convertir son vieux père, voir Étienne de Bourbon, *Anecdotes historiques*, éd. Lecoy de la Marche, Paris, 1877, p. 28; Migne, t. CLXXXV, p. 967-968. Il faut s'en tenir à Guillaume de Saint-Thierry, *Bern. Vita*, lib. I, cap. iv, n° 30.

rait ainsi plus d'honneur à ses hôtes. Mais Bernard, à qui le luxe avait toujours inspiré une sainte horreur, ayant appris que sa sœur avait revêtu, pour le voir, une toilette éclatante, refusa de reconnaître en elle la fille d'Aleth et lui fit répondre qu'il était occupé à d'autres soins qu'à satisfaire la vaine curiosité d'une femme du monde. André, chargé de notifier cette décision, enchérit encore sur le blâme de son frère. « Qu'est-ce que cette pompe et ces ornements? dit-il à sa sœur; est-ce que tout cela recouvre autre chose que de l'ordure? » Atterrée par ces reproches auxquels elle était si peu préparée, Hombeline fit un retour sur elle-même. L'exemple de sa pieuse mère lui revint en mémoire; son sang généreux bouillonna sous l'affront, et elle éclata en sanglots : « Oui, je ne suis qu'une pécheresse, s'écria-t-elle, mais c'est pour les pécheurs que le Christ est mort. C'est parce que je suis coupable, que je recherche la conversation des saints. Si mon frère méprise mon corps, que le serviteur de Dieu ait au moins pitié de mon âme! Qu'il vienne et qu'il ordonne; tout ce qu'il ordonnera, je suis prête à le faire. » Bernard n'attendait que ce mot pour céder à un désir qui était celui de son propre cœur. A peine l'écho en était-il parvenu jusqu'à lui, qu'il appela ses frères et vint avec eux saluer, à la porte du monastère, une sœur toujours aimée. On devine quel fut l'objet de son entretien : les vertus d'Aleth en firent tous les frais. Hombeline, à qui se révélèrent alors les joies et le charme austère du sacrifice, en sortit décidée à mener dorénavant dans le monde une vie toute retirée et tout adonnée aux bonnes œuvres. Son mari était homme à comprendre une telle résolution. Il entra dans les desseins d'Hombeline, et au bout de quelques années, il lui permit de suivre plus librement ses goûts cénobitiques et de s'ensevelir dans le monastère de Jully-les-Non-

nains, où elle vécut et mourut en odeur de sainteté (1).

Cependant Clairvaux subissait les effets de son étonnante prospérité et, comme Cîteaux, débordait à son tour. Dès 1116, Bernard, nous en avons la preuve, avait prévu l'heureuse et prochaine nécessité où il serait réduit de fonder, avec les nombreux novices qu'il formait alors, une ou plusieurs colonies cisterciennes. Dans cette vue, il avait accepté le don d'un terrain que Hugues de Vitry lui offrait par l'entremise et vraisemblablement sur la demande de Guillaume de Champeaux dans la forêt de Luiz. En 1117, les fondements du monastère de Troisfontaines, que la générosité et les largesses des abbés de Saint-Pierre de Châlons, de Saint-Oyan, de Cluny et des chanoines de Compiègne devaient successivement enrichir, étaient déjà jetés; et le 10 octobre 1118 douze moines de Clairvaux s'y installaient définitivement sous la conduite de Roger, l'un de ces convertis de la première heure, que Bernard avait arrachés par son éloquence à l'école d'Étienne de Vitry (2). L'évêque de Châlons recevait de la sorte, en récompense de sa précieuse collaboration, les prémices de l'œuvre cistercienne dans la Champagne.

La fondation de Fontenay au diocèse d'Autun (aujourd'hui de Dijon), dans le voisinage de Montbard, suivit de près celle de Troisfontaines (3). On a remarqué que plusieurs circonstances donnaient à l'établissement de cette nouvelle colonie un caractère particulièrement familial : c'est, en effet, un cousin de Bernard, Godefroid

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. vi, n° 30. Sur Hombeline, voir Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 129-149.

(2) Janauschek, *Orig. Cisterc.*, p. 6; *Gallia Christ.*, IX, 956-957; *X, Inst.*, p. 161-2, 169-170; *Bern. Vita*, lib. I, cap. xiii, n° 64.

(3) 29 octobre 1119; Janauschek, *Orig. Cist.*, p. 8.

de la Roche, qui fut chargé de la diriger, et le principal concessionnaire du terrain n'était autre que Raynard, seigneur de Montbard et oncle maternel de l'abbé de Clairvaux (1).

Deux ans plus tard (2) s'élevait à quelques kilomètres de Vervins, au diocèse de Laon (aujourd'hui de Soissons), le monastère de Foigny, à la tête duquel Bernard plaça Raynaud. C'était un poste avancé vers la Flandre où il devait un peu plus tard faire de si brillantes conquêtes. Malgré le généreux appui de l'évêque de Laon, Barthélemy de Vir, les commencements de l'abbaye furent extrêmement pénibles. Pendant quelques années les moines n'eurent d'autre abri qu'un modeste logement qui leur servait à la fois de réfectoire et de dortoir. On garda longtemps dans le pays le souvenir des visites de l'abbé de Clairvaux et du miracle, célèbre sinon certain, qu'il accomplit lors de la bénédiction de la chapelle (11 novembre 1124), en excommuniant les mouches qui menaçaient de troubler la cérémonie.

L'établissement de ces trois monastères, en moins de trois années, témoignait de la puissante vitalité de l'abbaye-mère. Une telle prospérité eût fait oublier à Bernard toutes les épreuves qu'il eut pendant ce temps à traverser, si un chagrin plus cuisant que les autres ne fût venu altérer la sérénité de son âme et troubler son bonheur. Parmi les hôtes que Clairvaux avait accueillis en ces années héroïques, l'histoire nomme un transfuge illustre,

(1) Chifflet, *Genus illustre*, p. 540; ap. Migne, p. 1461. Sur la part de l'évêque d'Autun, de l'ermite Martin et de l'abbé de Molesme dans cette fondation, voir Chifflet, p. 540 et 563; *Gallia Christ.*, IV, 492 et 391.

(2) L'installation des moines de Clairvaux à Foigny est du 11 juillet 1121; Jansschek, *Orig. Cist.*, p. 10.

Robert de Châtillon. Sa défection forme un épisode intéressant qui veut être raconté.

Robert était le cousin germain de Bernard (1). Tout jeune encore, ses parents l'avaient voué à Cluny. Mais d'après la Règle de saint Benoît, lorsqu'un père ou une mère voulaient consacrer à la vie religieuse un de leurs enfants en bas âge, ils étaient tenus de rédiger un acte de donation à peu près en ces termes : « Nous consacrons ce nouveau-né ou cet adolescent au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ en présence de Dieu et de ses saints, afin qu'il persévère tous les jours de sa vie. » L'acte était placé dans un pan de la nappe d'autel, qu'on enroulait autour des mains de l'enfant; le prêtre célébrait la messe et offrait ensemble le saint sacrifice et le jeune oblat (2). Or, rien de semblable n'avait eu lieu dans l'oblation de Robert. « Jamais, lui écrit plus tard son cousin, vos parents n'ont signé en votre nom la pétition prescrite par la Règle. Jamais ils n'ont enveloppé votre main, avec la pétition même, dans la nappe de l'autel, afin de vous offrir ainsi en présence de témoins (3). » L'enfant grandit, sans souci du vœu fort problématique qui l'attachait à Cluny. Le siècle le retenait encore à quatorze ans, lorsque le bruit de la conversion de Bernard retentit à ses oreilles comme un appel à la vie religieuse. Attiré dans le cercle où étaient entrés tant d'autres membres de sa famille, il vint avec eux, librement et en toute connaissance de cause, frapper à la porte de Cîteaux. On ne vit qu'un obstacle à son admission : son jeune âge. Il fut ajourné à deux ans. Ce temps écoulé, vraisemblable-

(1) « Carne propinquus. » Bern. ep. 1, n° 9, et note de Mabillon; cf. ep. 32, n° 3.

(2) *Benedicti Regula*, cap. 59, ap. Guignard, p. 47.

(3) Ep. 1, n° 8.

ment au printemps de l'année 1114, il put franchir le seuil de la communauté. On pourrait croire, d'après l'épître première de saint Bernard, qu'il acheva son noviciat à Clairvaux. Ce qui paraît sûr, c'est qu'au bout d'un an, il fut admis à la profession et revêtit l'habit monacal (1).

Il semblait qu'une telle épreuve si virilement supportée fût un gage de persévérance. Mais les austérités de Clairvaux, par leur âpreté et leur continuité, étaient capables d'ébranler un moine que n'avait pas encore aguerri l'expérience de la vie. Le premier moment de ferveur passé, le jeune Robert sentit son courage fléchir. Le souvenir de la promesse que ses parents avaient jadis faite à Cluny lui revint en mémoire. Alors s'établit dans son esprit une fâcheuse comparaison entre les mœurs relâchées des Clunistes et les rigueurs de la Règle cistercienne. Vainement Bernard, qui s'aperçut de ses défaillances, sans peut-être en deviner la cause précise, essayait-il de le relever par l'éperon de sa parole. Livré trop souvent à ses réflexions solitaires, Robert tomba dans un profond découragement. Pour comble, un jour, la tentation qui l'obsédait prit une forme extérieure et son triste monologue trouva un écho pernicieux. Durant une absence de Bernard, « arrive le grand prieur » de Cluny, Bernard d'Uxelles, « envoyé par le prince des prieurs, » comme parle emphatiquement l'abbé de Clairvaux. « Il se présente avec les dehors d'un agneau et l'âme d'un loup dévorant. Il trompe les gardiens qui le croient du troupeau. Hélas ! hélas ! il entre et le voilà seul à seul avec la petite brebis. La brebis ne songe pas à fuir. Que dirai-je ? il l'attire, il l'allèche, il la flatte. Prédicateur d'un nouvel Evangile,

(1) Ep. 1, n° 8. Mabillon (*Annal. benedict.*, V, 605) estime que Robert fut envoyé à Clairvaux, aussitôt après sa profession.

il recommande la bonne chère et condamne l'abstinence. A l'entendre, la pauvreté volontaire est un état misérable; les jeûnes, les veilles, le silence, le travail des mains sont folie. En revanche, il décore l'oisiveté du nom de contemplation; la gourmandise, la loquacité, la curiosité, tous les genres d'intempérance deviennent du savoir-vivre. Est-ce que Dieu, ajoute-t-il, prend plaisir à nos crucifiantes mortifications? En quel endroit la sainte Écriture ordonne-t-elle de se tuer? Qu'est-ce qu'une vie de religieux qui consiste à bêcher la terre, à scier le bois, à porter du fumier?... Pourquoi Dieu a-t-il créé les aliments, s'il n'est pas permis d'en user? Pourquoi nous a-t-il donné un corps, s'il nous a défendu de le nourrir? D'ailleurs, envers qui sera-t-il bon, celui qui est mauvais pour lui-même? Quel est l'homme qui ait jamais haï sa chair? »

Ces sophismes mal déguisés, qui exaltaient la discipline relâchée de Cluny aux dépens des mœurs cisterciennes, trouvèrent, on le devine, un facile accès dans le cœur de Robert. « Le trop crédule enfant, continue Bernard, se laisse séduire et suit son séducteur qui l'emmène à Cluny. Là on lui coupe les cheveux, on le rase, on le lave; on lui ôte ses habits grossiers, sales, usés; on lui met des vêtements neufs, élégants, précieux. Ainsi paré, on le reçoit dans la salle de communauté avec honneur, avec respect, en triomphe. On lui donne le pas sur tous ceux de son âge, même sur plusieurs anciens; c'est à qui le flattera, le choiera, le complimentera le plus. Tous les frères sont au comble de la joie; on dirait des vainqueurs en présence de leur butin, à l'heure du partage des dépouilles. O bon Jésus, que n'a-t-on pas fait pour perdre cette pauvre petite âme (1)! »

(1) Ep. 1, nos 4 et 5.

Le départ de Robert accompli en de telles circonstances ressemblait fort à un véritable enlèvement. Aussi le premier soin de l'abbé de Cluny, qui redoutait le retour offensif et les réclamations des Cisterciens, fut-il de prendre ses sûretés du côté de Rome. Le seul titre qu'il pouvait invoquer à l'appui de son droit était le don d'une pièce de terre que les parents de Robert avaient fait à l'abbaye. Titre fort contestable à coup sûr; mais les ambassadeurs de l'abbé Pons le firent si bien valoir que le pape Calixte II, convaincu qu'il s'agissait, en cette affaire, d'un véritable oblat, transfuge de Cluny après avoir rompu des engagements irrévocables, délia Robert, par un rescrit, des vœux prononcés dans l'Ordre de Cîteaux et le fixa pour toujours dans le nouvel asile qu'il s'était choisi.

Cette décision, bientôt connue à Clairvaux, y jeta la consternation. Comme la cause avait été jugée sans débat contradictoire et sans audition de la partie lésée, Bernard en appela, dans son for intérieur, du jugement de Rome au tribunal de Dieu. « La promesse des parents de Robert, dit-il, ne peut pas dirimer la profession que celui-ci a faite à Clairvaux. Par conséquent, la profession renouvelée à Cluny est nulle et criminelle, et le jugement de Rome sera jugé par Celui qui juge les justices. » Dans son indignation, il alla jusqu'à soupçonner les Clunistes d'avoir employé auprès de leurs juges des moyens de corruption, *marsupia*, pour obtenir une sentence favorable (1).

Cependant il renonça à la périlleuse ressource d'un nouveau procès et prit le parti de se taire. Peut-être espérait-il que le remords lui ramènerait le transfuge.

(1) Ep. 1, nos 6-8.

La prière accoisa quelque temps son chagrin. Mais à la fin son émotion mal dissimulée, péniblement contenue, fut la plus forte : il fallut qu'il rompît le silence et qu'il livrât passage à la douleur qui l'étouffait. Il sortit de l'enclos du monastère, accompagné du futur abbé de Rievaulx, Guillaume, se dirigea vers la forêt à l'ouest, et là, s'asseyant sur la colline, à l'abri de tous les regards indiscrets et de tous les bruits de ce monde, il dicta d'un seul trait, malgré une averse qui faillit l'interrompre, *in imbre sine imbre* (1), la lettre suivante, la plus touchante et l'une des plus longues de toutes ses lettres.

« Assez et trop longtemps, ô mon cher fils Robert, j'ai patienté, dans l'espérance que le bon Dieu daignerait visiter ton âme et la mienne : ton âme en lui inspirant une salutaire componction, la mienne en me procurant la joie de te savoir converti. Mais jusqu'ici mon attente a été frustrée et je ne puis plus cacher ma douleur, réprimer mes anxietés, dissimuler mon chagrin. En dépit des convenances, c'est moi, l'offensé, qui viens trouver celui qui m'a blessé; dédaigné, celui qui m'a méprisé; je prie celui qui devrait me prier. Mais la douleur, quand elle est excessive, peut-elle délibérer, consulter la raison, avoir souci de sa dignité? Elle ne connaît plus ni lois, ni jugement, ni mesure, ni hiérarchie. L'âme alors ne sait qu'une chose, c'est qu'elle voudrait être délivrée de ce qui la fait souffrir ou recouvrer ce dont elle déplore la perte. »

(1) Geoffroy (*Fragmenta*, ap. Migne, 526-527) et Guillaume de Saint-Thierry (*Bern. Vita*, lib. I, cap. XI, n° 50) ont raconté comment cette lettre a été miraculeusement préservée de la pluie, *cum undique plueret*. A l'endroit même fut construite une chapelle qu'on voyait encore au dix-huitième siècle (*Voyage litt. de deux Bénédictins*, I, 185; *Iter Cisterc.*, n° 70). Cf. Vacandard, *Le premier emplacement de Clairvaux*, loc. cit., p. 357-358.

Tu diras que tu ne m'as ni blessé, ni méprisé, que c'est moi au contraire qui t'ai maintes fois blessé, qu'en fuyant tu n'as fait que te soustraire à mes mauvais traitements, que la fuite en pareil cas n'est pas la faute de celui qui s'échappe, mais celle du persécuteur. Soit, « je n'y contredis point, je laisse de côté ce qui est fait. Pourquoi, comment cela s'est-il fait, je ne le recherche pas, je ne discute pas les torts, je n'examine pas les raisons, j'oublie les injures. Tout cela avive plutôt le dissentiment qu'il ne l'apaise. Ce que j'ai le plus à cœur, c'est ce que je vais dire. Que je suis malheureux de ne plus te posséder, de ne plus te voir, de vivre sans toi ! Mourir pour toi serait ma vie ; vivre sans toi, c'est mourir. Ainsi je ne te demande pas pourquoi tu es parti ; je me plains seulement que tu ne sois pas encore revenu. Viens et nous ferons la paix ; reviens et tout sera oublié ; reviens, te dis-je, reviens, et je serai joyeux et je chanterai : « Il était mort et il est ressuscité ; il « était perdu et il est retrouvé. »

« Je le veux, c'est ma faute si tu m'as quitté ; j'étais trop austère pour un adolescent si délicat ; j'ai poussé la dureté jusqu'à l'inhumanité. C'était là, si je m'en souviens, les reproches que tu murmurais jadis en ma présence et que maintenant encore, paraît-il, tu répètes loin de moi. Je ne t'en fais pas un crime, peut-être me serait-il facile de m'excuser et de te répondre avec l'Écriture : « Dieu châtie ceux qu'il aime ; » et encore :

« Les coups d'un ami valent mieux que les baisers d'un « ennemi. » Mais, encore une fois, je l'admets, je suis cause de ton départ. Prends garde pourtant ; tu deviendrais coupable à ton tour, si tu n'accordais le pardon à mon repentir et l'indulgence à mes aveux. J'ai pu quelquefois te traiter avec trop peu de ménagements,

jamais avec malveillance. Craindrais-tu pour l'avenir de retrouver chez moi le même défaut de mesure? Sache que je ne suis plus le même, et si tu es changé comme je le crois, tu me trouveras changé aussi; tu ne trouveras plus le maître que tu redoutais autrefois, mais un ami que tu pourras embrasser en toute sécurité. Ainsi, que ton départ soit arrivé par ma faute, comme tu le penses, ou par la tienne, comme d'autres le croient, bien que je ne t'en accuse pas, ou enfin par ma faute et la tienne, ce qui me semble plus probable, désormais, si tu refuses de revenir, il n'y aura que toi d'excusable. Veux-tu échapper à toute responsabilité? Reviens. Si tu te reconnais coupable, je te pardonne; en retour pardonne-moi mes torts que j'avoue : autrement ce serait pousser trop loin l'indulgence pour toi, de reconnaître ta faute et de la dissimuler, ou trop loin la dureté envers moi, de ne pas vouloir me pardonner après les satisfactions que je t'offre. »

Bernard continue sur ce ton suppliant. Pour ménager l'amour-propre du coupable, il n'est pas d'artifices de style auxquels il n'ait recours. Il va jusqu'à lui fournir des excuses, et, palliant sa faute, il rejette tous les torts sur le prieur et l'abbé de Cluny : « Quel est, s'écrie-t-il dans un mouvement de lyrique indulgence, quel est le cœur robuste qui eût résisté aux moyens de séduction employés pour corrompre Robert? »

Cependant la vérité ne perdait pas ses droits; et, après un long détour, l'abbé de Clairvaux en vient à examiner la cause secrète et, en somme, la cause principale de la fuite de son cousin : « Écoute ton cœur, lui dit-il, discute tes intentions, consulte la vérité : en conscience pourquoi es-tu parti? Pourquoi as-tu quitté ton Ordre, tes frères, ta maison; pourquoi m'as-tu quitté, moi, ton proche pa-

rent par la chair et ton parent plus proche encore par l'esprit? Était-ce pour vivre plus chastement, plus parfaitement? En ce cas, sois tranquille, tu n'as pas regardé en arrière. Mais s'il en est autrement, ne t'abuse pas, tremble plutôt; car, pardonne-moi de te le dire, abandonner ta Règle pour une autre moins sévère, c'est là, sans aucun doute, regarder en arrière, c'est prévariquer, c'est apostasier. »

Le mot était dur à entendre; Bernard se hâte d'en adoucir la violence par une nouvelle effusion de tendresse : « Si je te dis tout cela, mon enfant, ce n'est pas pour te confondre; je t'avertis seulement comme on fait un fils qui est bien cher. Car tu peux avoir plusieurs maîtres en Jésus-Christ, tu n'as pas plusieurs pères. Je t'en prie, c'est moi qui t'ai engendré à la vie religieuse, ce sont mes paroles, c'est mon exemple. Puis je t'ai nourri de lait; c'était la seule nourriture, enfant, que tu pusses encore supporter. Plus tard, devenu plus grand, je t'aurais donné du pain, si tu avais voulu attendre. Mais, hélas! combien tôt et maladroitement tu as été sevré! Je crains fort que tout ce que réchauffaient mes caresses, fortifiaient mes exhortations, affermissaient mes prières, ne s'évanouisse promptement, ne défaille et ne périsse. Peut-être en serai-je réduit dans mon malheur à pleurer non pas tant l'inutilité de ma peine que la chute lamentable de mon enfant qui se damne. J'étais réservé au même sort que la femme du *Livre des Rois* dont l'enfant fut dérobé par sa compagne qui avait étouffé le sien. Toi aussi tu as été arraché de mon sein : je gémis de cet enlèvement, je redemande ce que la violence m'a ravi. Je ne puis pas oublier mes entrailles; on m'en a déchiré la meilleure part; se peut-il que le reste ne souffre pas la torture? Que dis-je? ce n'est pas seulement l'os de mes

os, la chair de ma chair qu'ils m'ont enlevé; c'est la joie de mon cœur, c'est le fruit de ma vie, c'est la couronne de mon espérance, et, je le sens, c'est la moitié de mon âme, » *animæ meæ dimidium*.

Il ne suffisait pas de faire au transfuge des avances d'amitié : nul doute qu'il eût déjà pris goût à la vie aisée et relâchée de Cluny ; il fallait lui indiquer les moyens de rompre ces habitudes de mollesse. Bernard prévoit cette difficulté et y répond : « Que faire ? me diras-tu ; accoutumé déjà à ce régime si doux, je ne puis reprendre un genre de vie plus austère. Que faire ? Lève-toi, ceins tes reins, secoue ton oisiveté, remue tes bras, en un mot travaille et bientôt l'exercice rendra à ta nourriture la saveur que la paresse lui ôte... Les choux, les fèves, la soupe de légumes, le pain d'avoine et l'eau claire donnent des nausées aux paresseux, mais paraissent délicieux à celui qui travaille. Déshabitué de nos tuniques, tu en as peut-être horreur, soit à cause du froid des hivers, soit pour la chaleur de l'été. Mais n'as-tu pas lu ces paroles de Job : « Qui craint le givre sera couvert de neige. » Songe aux pleurs éternels et au grincement de dents, et la natte de paille ou le lit de plume te seront indifférents. Si enfin tu veilles la nuit pour chanter les psaumes, comme le prescrit la Règle, il faudra que ton lit soit bien dur pour que tu n'y dormes pas paisiblement. Et si pendant le jour tu travailles des mains, comme tu l'as promis par ta profession, il faudra que tes aliments soient bien mauvais pour que tu ne les manges pas volontiers.

« Allons, debout ! soldat du Christ, debout ! secoue la poussière, retourne au champ de bataille que tu as déserté. Le Christ a eu beaucoup de soldats qui, ayant commencé avec courage, sont restés fermes jusqu'au bout et ont vaincu ; mais il en est peu qui, ralliés après avoir

fui, se soient engagés une seconde fois dans le péril qu'ils avaient d'abord évité, et qui aient mis à leur tour leurs ennemis en fuite. Mais, puisque ce qui est rare est précieux, je me réjouis que tu puisses être du petit nombre à qui une gloire si rare est réservée... O l'heureux combat que l'on soutient pour Jésus, avec Jésus! Là, ni les blessures, ni les coups, ni les meurtrissures, ni mille morts, si on pouvait les recevoir, rien enfin, hors une fuite honteuse, ne peut nous ravir la victoire. On la perd en fuyant; on ne la perd pas en mourant. Heureux celui qui meurt en combattant : il ne meurt que pour être couronné (1)! »

Commencé par un sanglot, l'appel que Bernard adressait à son cousin finit par un coup de clairon. Mais la douceur fut aussi vaine que la force. Bernard ne reçut aucune réponse. On peut présumer, à la décharge de Robert, que la lettre ne lui parvint pas. L'abbé Pons, qui faisait bonne garde autour de lui, dut intercepter un message si éloquent et si dangereux par cette éloquence même. Ce ne fut que longtemps après l'élection de Pierre le Vénérable, au plus tôt en 1128, que le fugitif enfin converti regagna Clairvaux, avec l'agrément de son supérieur (2). Si tardive que fût cette réparation, elle combla Bernard de joie. Il fut plus que jamais attentif à cultiver l'âme de Robert; il l'endurcit à la peine, l'enracina dans la foi, et plus tard, quand il put compter sur la solidité de sa piété, il le fit abbé de la Maison-Dieu (Nerlac) au diocèse de Bourges (1136).

(1) Bern. *ep.* 1.

(2) Cf. Petri Venerab., lib. VI, *ep.* 35. Pierre le Vénérable fut élu abbé de Cluny le 22 août 1122 (*Chron. Cluniac.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 315). De la chronologie combinée des lettres 32-33, 37-38 et 56 de saint Bernard nous croyons pouvoir conclure que Robert n'était pas encore rentré à Clairvaux au commencement de l'année 1128.

CHAPITRE IV

CISTERCIENS ET CLUNISTES, APOLOGIE A GUILLAUME.

Après vingt ans d'épreuves, l'Ordre cistercien avait enfin pris son essor. A partir de l'année 1118, il se multiplia rapidement sur tous les points de la France. Quand Pierre le Vénérable fut appelé à gouverner l'Ordre de Cluny (1), le « Nouveau Monastère » était déjà représenté par dix-neuf maisons (2); et les années suivantes virent encore accroître ce nombre dans des proportions surprenantes. Pour qu'une telle prospérité ne nuisit pas à la discipline de l'Ordre, il fallut songer à déterminer les règles qui reliaient les maisons entre elles et les rattacheraient toutes au chef d'Ordre, à Cîteaux. C'est à quoi saint Étienne et les abbés des quatre premiers monastères, la Ferté, Pontigny, Clairvaux, Morimond, donnèrent tous leurs soins. Dans le pressentiment de leur progrès futur, ils avaient rédigé, au plus tard en 1118, en même temps qu'une charte d'union, dite *Charte de charité*, les règlements qui devaient donner à leur réforme son caractère particulier et distinguer les Cisterciens parmi tous les membres de la grande famille bénédictine (3). C'est cette charte et ces règlements que le pape Calixte II confirma

(1) 22 août 1122. Pet. Venerab., *De Miraculis*, lib. II, cap. 12.

(2) Cf. Janauschek, *Origin. Cisterc.*, I, 286.

(3) « Antequam abbatia Cistercienses florere inciperent, domnus Stephanus et fratres sui ordinauerunt, » etc. (*Carta charitatis*, Praef.). C'est-à-dire entre 1115 et 1118; cf. Guignard, *les Monuments primi-*

sous le nom de *Constitutio* et de *Capitula* par une bulle donnée à Saulieu, le 23 décembre 1119 (1).

Ce qui frappe à première vue dans la *Constitutio* et les *Capitula*, c'est le mode d'organisation et d'administration de l'Ordre, en même temps que la tentative de réaction contre les Us et Coutumes des autres maisons bénédictines.

Il fallait d'abord sauvegarder le principe d'autorité sans lequel aucune société ne saurait vivre; mais pour satisfaire à ce besoin, il ne parut pas nécessaire de remettre aux mains du supérieur général, comme on le faisait à Cluny, un pouvoir souverain sur toutes les maisons de l'Ordre. L'Ordre cistercien se gouvernait lui-même par les Chapitres généraux annuels, et l'abbé de Cîteaux, président de droit de cette auguste assemblée, ne veillait personnellement à l'exécution des lois capitulaires que dans les maisons issues de sa propre maison; les abbés des filles de Cîteaux remplissaient le même office vis-à-vis des abbayes de leur filiation. Cîteaux n'échappe pas plus que les autres maisons à l'application des règlements établis; une fois l'an, en dehors de l'époque du Chapitre, les abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond visitent l'abbaye, tous quatre ensemble, et leur inspection s'étend à tous les degrés et à tous les membres de l'administration, sans en excepter « le grand abbé, » « le Père universel de l'Ordre. » De la sorte, il sera visible qu'une même Règle gouverne toutes les volontés et que celui qui en est l'interprète et l'or-

tifs de la règle cistercienne, p. LXII-LXIII. Par les règlements ou *Capitula* dont parle la bulle de Calixte II, il faut entendre les dix premiers articles des *Consuetudines* qu'on retrouve presque mot pour mot dans la *Carta charitatis* ou dans l'*Exordium Cisterciensis Cœnobii*. Cf. Guignard, *ibid.*, p. XXXV-XLI.

(1) Jaffé, *Reg.*, n° 6795; Manrique, *Annal. Cist.*, I, 115.

gane principal est lui-même responsable de ses fautes devant ses inférieurs devenus ses pairs, qui ont le droit de le blâmer, de lui infliger des censures et au besoin de prononcer sa déchéance (1).

Le lien qui unit toutes les maisons cisterciennes à l'abbaye-mère est purement un lien de charité fraternelle. Non seulement Étienne Harding renonce expressément à prélever la moindre redevance sur les monastères de son Ordre (2), mais il ne juge même pas utile d'intervenir partout, à titre de supérieur général, dans l'affaire pourtant si grave et si essentielle des élections abbatiales. En cas de veuvage d'une abbaye, ce soin regarde spécialement l'abbé du monastère dont cette abbaye est la fille, et après lui ou plutôt avec lui les abbés de sa filiation et les religieux orphelins. Quand Godefroid, par exemple, fondateur de Fontenay, résignera ses fonctions pour rentrer à Clairvaux, vers 1125, ce sera Bernard avec les abbés de Troisfontaines et de Foigny, qui présideront au choix de son successeur. La même loi régit l'élection abbatiale de Cîteaux. Seulement, durant la vacance du siège, les abbés de la Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond sont appelés à remplir en commun la charge de supérieur général (3).

(1) *Carta Charit.*, ap. Guignard, *ouv. cit.*, p. 81-84. Dans un manuscrit du commencement du treizième siècle, Biblioth. de Dijon, n° 351, la *Charte de Charité* se trouve divisée en 12 chapitres. Julien Paris la donne en 5 chapitres (*Nomasticon cisterciense*, p. 65-70). Noter le titre de *major abbas* qui s'applique d'abord à l'abbé de Cîteaux, puis par extension aux abbés des maisons-mères, *major abbas de cujus domo domus illa exivit*. Le titre de *pater universalis totius ordinis* se lit dans Herbert, *De Miraculis*, lib. II, cap. 25, Migne, p. 465, n° 17.

(2) « Nullam terrenæ commoditatis seu rerum temporalium exactionem imponimus, » etc. *Carta Charit.*, Guignard, p. 79-80.

(3) *Carta Charit.*, Guignard, p. 82-83.

Ce système de gouvernement monacal, si net et si simple, que le patriarche des moines d'Occident n'aurait pas désavoué, était pourtant une nouveauté. Jusque-là dans l'Ordre bénédictin tous les efforts tendaient à grandir le prestige et fortifier l'autorité du supérieur général. Cluny, par exemple, dont la gloire était alors à son apogée, exerçait sur les innombrables maisons de sa dépendance répandues dans toute l'Europe, une autorité directe immédiate, à laquelle, malheureusement, il était parfois trop facile de se dérober. C'est alors que par un trait de génie Étienne Harding et ses compagnons imaginèrent de pratiquer une sage décentralisation, se contentant d'unir toutes les maisons de l'Ordre par une charte, excellemment appelée « Charte de charité. » Un avenir prochain devait leur donner raison. En moins de cent ans l'Ordre comptait plus de cinq cents monastères; et, malgré cette prodigieuse extension, les liens qui rattachaient à Cîteaux, à des degrés divers, tous les membres de cette grande famille, n'étaient ni moins solides, ni plus relâchés qu'à la mort des fondateurs.

Les règlements de discipline, joints à la Charte de Charité, ne furent pas moins remarquables que la Charte elle-même. Par manière de protestation contre la décadence des mœurs monastiques, les Cisterciens essayèrent, nous l'avons déjà dit, de faire revivre dans leurs abbayes non seulement l'esprit, mais encore la lettre de la Règle de saint Benoît. Costume, travail, pauvreté, tout reprit chez eux un air de rigueur antique. De là un contraste saisissant entre leur dénuement et la richesse ou même le luxe des autres Bénédictins. Ce contraste éclate jusque dans les choses du culte. Pendant que les Clunistes, amis du beau, parent leur immense basilique de tout ce que l'art offre de plus achevé et déploient

dans les cérémonies liturgiques des ornements du plus grand prix, les Cisterciens, partisans de la sévérité, font vœu d'écarter de leurs obscures chapelles tout ce qui peut flatter les regards curieux et enchanter les âmes faibles. La peinture et la sculpture en sont bannies, comme choses vaines et bonnes pour les séculiers. La même proscription s'étend aux fins tissus et aux métaux précieux; les croix mêmes ne sauraient être lamées d'argent ni de cuivre, elles doivent être en bois (1).

Tel se présente au douzième siècle dans son puritanisme rigide l'Ordre cistercien. Il ne s'impose nulle part ni à personne. Avant de s'introduire dans un diocèse, il sollicite le consentement de l'Ordinaire et se soumet à sa juridiction. En cela encore, il se distingue des Clunistes qui, exempts de l'autorité épiscopale, ne relèvent que du souverain pontife (2).

La leçon indirecte donnée par ces nouveaux pénitents blancs aux moines noirs de tout l'Ordre bénédictin ne pouvait manquer de parvenir à son adresse. Soit défaut de tact, soit esprit de corps ou sentiment de puérile vanité, certains Cisterciens eurent encore l'imprudence de la souligner par une critique mordante des usages clunistes. La paix, qui doit régner entre tous les ordres religieux, en reçut une fâcheuse atteinte. Il suffisait, ce semble, que le nouvel Ordre s'appliquât à donner au monde le spectacle d'une réforme irréprochable, sans se mêler de réformer les autres ou de les dénigrer : quand

(1) Sur ces premiers règlements cisterciens, cf. *Exordium*, cap. xv et xvii, ap. Guignard, p. 71-74; *Instituta Generalis Capituli*, cap. 1-10, *ibid.*, 250-252; cf. p. xxxvi-xli. Cf. *Petri Venerab.*, lib. I, ep. 28, p. 112-116.

(2) *Carta Charit.*, Præf., ap. Guignard, p. 79. Cf. *Petri Venerab.*, lib. I, ep. 28, ap. Migne, p. 115 et 137. Sur les exemptions, cf. Bernard, *De officio episcoporum*, cap. ix.

il s'agit de faire le bien, l'épigramme est toujours de trop.

Les Clunistes, piqués au vif, ripostèrent avec force. Pour le bonheur de leur cause, ce fut un homme d'une extrême modération, le plus pacifique de son temps, qui leur servit d'organe : nous avons nommé Pierre le Vénérable. Ami de la tranquillité, prudent et souple, d'une bienveillance universelle, d'une charité sans mesure, sachant se plier aux circonstances et aux événements, habile à tourner les difficultés au lieu de s'y heurter, ne se départant jamais des principes d'une raison fine et judicieuse, n'aspirant point aux réformes périlleuses et préférant à des efforts constants d'héroïsme la régularité d'une vie simple et unie, l'abbé de Cluny, à peine élu et installé dans sa charge, avait pris à tâche de ramener doucement ses religieux, non à l'austérité primitive de la Règle cinq fois séculaire de saint Benoît, mais à une observation exacte des récents et sages règlements de saint Hugues et de saint Odilon (1). Son premier soin avait été de déraciner les principaux abus introduits dans sa communauté par son indigne prédécesseur, l'abbé Pons. Mais il n'entrait pas dans ses desseins de suivre la voie étroite que les censeurs de Cluny prétendaient lui tracer. Aussi leurs critiques lui parurent-elles empreintes de vanité ; et il entreprit de justifier, à l'encontre de leurs idées réformatrices, les usages de sa maison, et, par une habile manœuvre, au lieu de se défendre, il commence par attaquer.

« O Pharisiens, s'écrie-t-il (2), vous avez une posté-

(1) Bernard (ep. 277) atteste que Pierre le Vénérable entreprit la réforme de son monastère, *pene ab introitu suo*.

(2) Petri Venerab., lib. I, ep. 28, loc. cit., p. 116. Plusieurs ont cru que cette lettre était postérieure à l'*Apologia* de l'abbé de Clair-

rité ! Vous voilà revenus au monde ! Ce sont vos fils, ceux qui se mettent hors de pair, s'élèvent au-dessus des autres ; le prophète leur avait déjà fait dire : « Ne me touchez pas, je suis saint. » Mais voyons, dites-moi, stricts observateurs de la Règle, comment vous targuez-vous d'y être si fidèles, vous qui n'avez nul souci de ce petit chapitre où elle enjoint au moine de s'estimer le plus vil et le dernier des hommes, et cela non seulement dans ses discours, mais au fond du cœur ? Avez-vous ces sentiments, quand vous ne cessez de dénigrer les autres et de vous exalter vous-mêmes, de les mépriser et de vous complaire dans vos mérites ? Avez-vous oublié ce que dit l'Évangile : « Quand vous aurez accompli tous les préceptes, confessez que vous êtes des serviteurs inutiles ; » ce que dit Isaïe : « Notre justice est semblable à un vêtement souillé » ? Et vous, ô saints, hommes uniques, seuls moines véritables, perdus au milieu de tous ces religieux faux et corrompus, vous vous dressez dans votre isolement, vous portez avec orgueil un costume de couleur insolite, et pour vous distinguer de tous les moines du monde, vous étalez vos coules blanches au milieu des frocs noirs. Et cependant ces habits de couleur noire, nos pères les avaient adoptés par humilité ; vous les rejetez ; vous vous croyez donc meilleurs que nos pères ! Ce grand et admirable saint Martin, — un vrai moine, celui-là ! — lit-on qu'il allât vêtu de blanc et d'une robe courte, et non plutôt de longs habits noirs ? Vous le voyez donc, vous aimez mieux paraître les

vaux ; mais le début et surtout la fin où l'auteur demande à Bernard son avis : « Erit amodo tuum, si aliter senseris, » etc., prouve que l'abbé de Clairvaux n'était pas encore intervenu dans le débat. Du reste, les griefs énumérés par Pierre le Vénérable ne répondent qu'imparfaitement à ceux qui sont articulés dans l'*Apologia*.

défenseurs que d'être les observateurs de la Règle. vous êtes atteints et convaincus de la violer, puisque, au mépris de ses prescriptions, vous renoncez aux livrées de la pénitence et de l'humilité, pour prendre celles qui, dans l'Écriture, annoncent la joie et le triomphe. »

Après cette brusque sortie, Pierre le Vénérable aborde la discussion raisonnée des accusations dont son Ordre est l'objet. « Vous nous reprochez, dit-il, de n'être pas soumis à l'autorité épiscopale. Et pour qui prenez-vous donc l'évêque de Rome? Connaissez-vous un évêque plus digne et plus véritablement évêque que celui-là? N'est-ce pas à lui que l'autorité divine a confié la suprématie sur tous les autres? N'est-ce pas à lui qu'il a été dit : « Je te donne les clefs du royaume des cieux » ? Or, c'est cet évêque que nous nous glorifions d'avoir pour pasteur, c'est à lui seul que nous faisons profession d'obéir; lui seul peut nous interdire, nous suspendre, nous excommunier. L'autorité du saint-siège a sanctionné ce privilège; les décrets de plusieurs pontifes conservés dans les archives romaines en font foi (1).

« Vous nous reprochez de porter des pelisses et des fourrures dont il n'est point parlé dans la Règle. — Si la Règle ne renferme aucune défense à ce sujet, au nom de quelle autorité osez-vous nous attaquer? Écoutez ces paroles : « Qu'il soit donné aux frères des vêtements appropriés à la nature et au climat, davantage dans les pays froids, moins dans les pays chauds. » C'est là, comme on le voit, un point laissé à la discrétion de l'abbé. S'autorisant du silence de la Règle, l'abbé peut également permettre l'usage des caleçons et choisir à son gré les couvertures de lits; et, pour dire toute ma pensée,

priver dans nos climats les moines de pelisses ou seulement leur conseiller de n'en pas porter, serait une cruauté, ou tout au moins une imprudence (1).

« Vous nous reprochez la quantité et la qualité de notre nourriture. — Saint Benoît n'a pas donné à cet égard une règle absolue et rigoureusement uniforme. Il a même voulu qu'on « tint compte des besoins de chacun des frères. » C'est au supérieur à y pourvoir, selon que le travail, la fatigue d'un voyage, l'état maladif, ou toute autre cause l'exigent (2).

« Vous nous reprochez de négliger le travail des mains auquel se sont constamment livrés les ermites et les anciens moines. — La Règle n'a pas ordonné le travail pour lui-même, mais afin de chasser l'oisiveté, qui est l'ennemie de l'âme. On l'observe dans son esprit, quand on se livre à un exercice qui atteint ce but. Le Christ n'a-t-il pas montré sa préférence pour les occupations spirituelles, par l'exemple de Marthe et Marie? Croyez-vous être de meilleurs juges et de plus sûrs interprètes de la pensée de saint Benoît, que saint Maur son disciple favori, dont le monastère ne pratiqua guère le travail manuel? En évitant l'oisiveté au moyen de la prière, de la psalmodie, de la lecture ou d'autres travaux intellectuels, nous restons, aussi bien que vous, fidèles à la Règle (3). »

Bref, Pierre le Vénérable estime que « la lettre tue et que c'est l'esprit qui vivifie. » Il refuse aux Cisterciens le droit de se dire seuls les fils du Patriarche des moines de l'Occident. Dans sa pensée leur interprétation de la

(1) Petri Venerab., lib. I, ep. 28, p. 120-124, 158. Cf. *Bened. Reg.*, cap. 55.

(2) *Ibid.*, p. 124-129. Cf. *Bened. Reg.*, cap. 39-40.

(3) Lib. I, ep. 28, p. 128-130. Cf. *Bened. Reg.*, cap. 48.

Règle bénédictine est étroite, presque mesquine. « Vous êtes des épilucheurs de syllabes, leur dit-il, et vous voulez faire de Dieu un épilogueur, semblable à vous (1). »

Las de discuter des points de détail, où l'accord entre les deux maisons ne pouvait guère être établi, il convie ses adversaires à remonter avec lui aux principes mêmes de la vie religieuse et il pose cette distinction qui éclaire tout le débat : « Ne savez-vous pas qu'il y a des règles qui ne changent jamais et d'autres qui sont plus variables, selon les temps et les lieux? Entre les préceptes immuables, je compte l'amour du prochain, l'humilité, la chasteté, la véracité et plusieurs autres lois qui ne peuvent jamais fléchir. Mais à côté de ceux-là n'y a-t-il pas des règles variables? N'est-ce pas la charité et les nécessités du bien qui doivent l'emporter toujours? Pourquoi a-t-on abrogé, par exemple, la loi qui défendait aux évêques de changer de siège, si ce n'est pour veiller plus charitablement aux intérêts des églises?... Pourquoi a-t-on rapporté la règle qui ne permettait pas de préposer aux églises les hérétiques et les coupables, même après qu'ils avaient changé et fait pénitence, sinon par une charité qui veille au salut du grand nombre? La charité! la charité! voilà la grande loi de tous les changements humains, soit pour les ordres monastiques, soit pour tout le reste. Et puisque Dieu a dit que la charité contenait la loi et les prophètes, pensez-vous que la Règle de saint Benoît soit seule au-dessus de la charité?... La charité est une mère de famille, tout entière au soin de sa maison, qui partage le travail entre ses serviteurs, envoie les uns à la charrue, les autres à la vigne, d'autres à la forêt;

(1) « Syllabarum discussores... Quid aliud quam Deum verborum venatorem... esse videri vultis? » *Ibid.*, p. 125.

ceux-ci doivent allumer le feu, ceux-là apporter de l'eau ; il en est enfin qui vont au marché. La mère de famille donne des ordres différents, mais qui ne se contredisent pas et concourent également à la prospérité de la maison. La charité en use de même ; elle n'ordonne rien que dans l'intérêt de la maison de Dieu et ne se contredit pas, lorsqu'elle varie ses ordres, selon les temps et les personnes. C'est elle qui, ne négligeant aucun moyen de procurer le salut des hommes, a permis qu'on reçût à profession les novices avant la fin de l'année de probation, qu'on donnât aux religieux les vêtements exigés par la rigueur du climat ou de la saison, qu'on délaissât les travaux manuels pour l'étude (1). »

Il n'est pas douteux que Pierre le Vénérable ait été compris par celui auquel il adressait son Apologie. Ce destinataire n'était autre que l'abbé de Clairvaux. Bernard gémissait en secret de voir que la réforme dont il était l'un des principaux chefs, au lieu de stimuler le zèle des Ordres rivaux, jetait par la faute de quelques-uns de ses frères la perturbation dans les esprits.

Lui-même cependant n'échappait pas au reproche d'intransigeance ; et, quoiqu'il fit profession de respecter toutes les formes de la vie monastique, on l'accusait d'établir entre Cîteaux et Cluny une comparaison peu flatteuse pour cette dernière institution. La fameuse lettre à son cousin Robert donnait à ces soupçons un fondement réel, et peu à peu on s'accoutuma à le considérer comme l'adversaire-né de tous les moines noirs.

Sous cette forme exagérée, l'accusation était à coup sûr calomnieuse. Ses amis s'en émurent. Guillaume de Saint-Thierry, qui appartenait lui-même à l'Ordre bénédictin,

(1) Lib. I, ep. 28, p. 148-154.

lui conseilla de donner à un bruit si fâcheux un démenti public et solennel. La question était fort délicate. Bernard n'était pas d'humeur à désavouer ce que sa lettre à Robert contenait de justes critiques contre Cluny. Il lui répugnait encore davantage de paraître autoriser par son silence les excès de langage et le manque de charité que Pierre le Vénérable reprochait justement aux Cisterciens. En tout cela le point difficile à trouver, c'était la mesure. « Je ne vois pas bien, dit-il à Guillaume de Saint-Thierry, ce que vous demandez de moi. Si je vous ai compris, il me faut faire réparation aux Clunistes qui nous accusent d'être leurs détracteurs; il me faut aussi reprendre dans leur nourriture et leur habillement tous les abus que vous me signalez. Comment le faire sans scandale? et comment échapper au reproche de me contredire moi-même (1)? »

Bernard n'a pas évité le scandale, si on peut qualifier ainsi la tempête qu'il a soulevée par son *Apologie*; mais quiconque examinera sans parti pris cet opuscule, trouvera que la contradiction qu'on a voulu y voir est plus apparente que réelle.

L'abbé de Clairvaux commence par se justifier lui-même du reproche d'intolérance. « Puis-je me taire, s'écrie-t-il (2), quand on nous accuse, nous, les plus misérables des hommes, d'oser sous nos haillons et du fond de nos cavernes juger le monde et insulter dans l'ombre de notre indignité aux lumières de la terre? Quoi! sous une peau de brebis, nous serions donc, je ne dis pas des loups ravissants, mais des insectes nuisibles, des vers rongeurs qui vont déchirant la vie des gens de bien, non point en public, — ils ne l'oseraient, — mais en cachette,

(1) *Apologia ad Guillelmum*, inter *Tractatus*, Opuscul. V, *Præfat.*, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 895-897.

(2) *Apologia*, cap. I et II.

non point par des clameurs d'indignation, mais par les chuchotements de la calomnie... S'il en est ainsi, si nous dénigrons avec une jactance pharisaïque des hommes qui valent mieux que nous, à quoi nous serviront tant de privations dans le manger, tant de pauvreté dans l'habillement, nos fatigues quotidiennes dans le travail des mains, ces jeûnes, ces veilles perpétuelles, en un mot toutes ces austérités qui caractérisent notre genre de vie? Ne pouvions-nous donc trouver une voie plus commode pour aller en enfer? Si nous devons y descendre, que ne prenions-nous le chemin de tout le monde?...

« On va me suspecter peut-être, mais j'oserai répéter à la face de tous ce que je vous ai déjà dit à l'oreille : quel est l'homme qui m'ait jamais entendu parler publiquement ou murmurer en secret contre l'Ordre de Cluny? Quel est celui de ses membres que je n'aie vu avec plaisir, reçu avec honneur, entretenu avec respect, exhorté avec humilité? Je l'ai dit et je le répète : leur genre de vie est saint, honorable, remarquable par sa pureté, inspiré par l'Esprit-Saint, éminemment propre, *non mediocriter aptus*, à sauver les âmes. Je me souviens d'avoir reçu quelquefois l'hospitalité dans les monastères de cet Ordre : que le Seigneur rende à ses serviteurs les soins et le respect qu'ils m'ont prodigués. Je me suis recommandé à leurs prières; j'ai assisté à leurs conférences; j'ai eu souvent avec plusieurs d'entre eux des entretiens spirituels, soit en public au chapitre, soit en particulier dans leurs cellules. Ai-je jamais, en public ou en secret, essayé de détacher un religieux de cet Ordre pour l'attirer dans le nôtre? N'ai-je pas, au contraire, dissuadé ceux d'entre eux qui, désireux d'entrer chez nous, venaient frapper à notre porte? N'ai-je pas renvoyé le frère Nicolas à sa maison de Saint-Nicolas, et, vous m'en êtes témoin, deux de

vos frères chez vous? Ne sont-ce pas mes conseils qui ont empêché deux abbés (vous les connaissez, et vous savez combien ils me sont chers) d'abandonner leurs postes pour passer à notre observance? Comment donc peut-on me soupçonner et m'accuser de condamner un Ordre que je recommande même à mes amis? »

Cette déclaration, dont on ne saurait sans injustice contester la sincérité, montre combien Bernard était étranger aux mesquines rivalités de l'esprit de corps. Considérant cette riche variété de familles religieuses qu'on voit fleurir ensemble dans la chrétienté, il les compare à la tunique du Christ, tunique aux mille couleurs et cependant sans couture, et proclame hautement le droit égal de toutes et de chacune à l'existence (1). « Mais alors, lui dit-on, pourquoi n'embrassez-vous pas toutes les observances, puisque vous les approuvez toutes? — « J'en embrasse une seule par la pratique et toutes les autres par la charité (2). »

Une si éclatante profession de foi aurait suffi pour désarmer Pierre le Vénérable; mais afin de donner aux Clunistes une plus complète satisfaction, Bernard prend à partie les membres de son Ordre, qui avaient imprudemment suscité la querelle. « Il y en a parmi nous, s'écrie-t-il, qui, au mépris de cette parole : « Ne jugez point jusqu'à ce que le Seigneur soit venu, » insultent, paraît-il, aux autres Ordres; j'ai tort de dire qu'ils sont de notre Ordre; ils ne sont d'aucun Ordre. Leur vie est régulière peut-être, mais leur langage respire l'orgueil. Vous ne vous rappelez donc plus la parabole du Pharisien et du Publicain; vous vous croyez les seuls justes, les seuls saints, les seuls

(1) *Apologia*, cap. III, n° 5 et 6; cap. I, n° 7.

(2) « Cur, cum omnes Ordines laudem, omnes non teneo. Laudo enim omnes et diligo, ubicumque pie et juste vivitur in Ecclesia. Unum opere teneo, cæteris charitate. » *Apologia*, cap. IV, n° 8.

moines; tous les autres ne sont que des violateurs de la Règle. Et d'abord, qui vous a chargés de juger autrui? Puis, vous qui êtes si fiers de votre Ordre, qu'est-ce qu'un Ordre où chacun se mêle de chercher curieusement une paille dans les yeux de ses frères; avant d'avoir rejeté la poutre qui est dans son œil? Vous qui mettez votre gloire dans la Règle, pourquoi donc, au mépris de cette Règle, critiquez-vous les autres?... Vous reprochez aux Clunistes leurs habits, leur régime, leur genre de travail, qui ne sont pas, dites-vous, conformes à la Règle. Soit; mais le défaut de charité est-il donc plus conforme à la Règle?... Quelle aberration! Vous mettez tous vos soins à vêtir vos corps suivant la Règle; et contrairement à la Règle, vous négligez d'orner votre âme. C'est donc là tunique, c'est donc la coule qui font le moine, et non pas la piété, l'humilité, véritables vêtements spirituels? Couverts de vos tuniques et pleins de vous-mêmes, vous n'avez pas assez de mépris pour les pelisses; comme si l'humilité, enveloppée de fourrures, ne valait pas mieux que la superbe en tunique!... Vous nourrissez votre corps de fèves et votre esprit d'orgueil; puis vous condamnez les mets accommodés au gras; comme s'il ne valait pas mieux user d'un peu de graisse dans ses aliments, que de s'emplir de légumes jusqu'à n'en pouvoir plus (1). Est-ce à dire que parmi nos règles, celles qui regardent l'esprit doivent nous faire oublier celles qui ont trait au corps? Nullement; il faut observer les unes et ne pas négliger les autres. Mais s'il fallait sacrifier les unes ou les autres, nul doute que nous devions abandonner les secondes pour les premières. L'humilité et la charité valent mieux que le jeûne et la mortification des sens (2). »

(1) « Usque ad ructum. » *Apologia*, cap. vi, n° 12.

(2) *Apologia*, cap. v et vi.

Après cette leçon infligée aux pharisiens de Cîteaux et dans laquelle Pierre le Vénérable eût aisément reconnu ses propres pensées, l'abbé de Clairvaux se sent à l'aise pour signaler et censurer les dérèglements de l'Ordre bénédictin. L'abbé de Cluny, en faisant l'apologie des usages de sa maison, n'avait sans doute pas eu l'intention d'en autoriser les abus; mais il semblait par son silence avoir voulu en quelque sorte les dissimuler. C'est cette omission volontaire ou inconsciente que Bernard prétend réparer; il ôte tous les masques, non pour le vain plaisir de frapper un Ordre rival, qu'il fait profession de révéler, mais pour appeler l'attention de ses chefs sur la réforme dont la nécessité s'impose. A ceux qui se voileront la face pour ne rien voir et qui, au lieu de reconnaître le mal pour y apporter remède, crieront au scandale, il répond simplement d'avance avec saint Grégoire : « Il vaut mieux être l'occasion d'un scandale, que de sacrifier la vérité (1). » Sous le bénéfice de ces observations et avec ces réserves expresses, il s'attaque résolument aux désordres qui déshonoraient tant d'abbayes bénédictines, à commencer par la nourriture et le vêtement (2).

« Oh ! dit-il, que nous sommes loin des temps où vivaient les disciples de saint Antoine ! Quand ils se visitaient, de loin en loin, par charité, telle était l'avidité avec laquelle ils recevaient les uns des autres le pain de l'âme, qu'ils oubliaient la nourriture du corps et passaient des jours entiers sans manger ; mais leur esprit était rassasié... Aujourd'hui, quel est celui qui cherche, qui distribue le pain du ciel ? Jamais il n'est question des saintes Écritures, jamais du salut des âmes ; ce ne sont

(1) « *Melius est ut scandalum oriatur quam veritas relinquatur.* » In Ezech., *Homil.* VII ; Bernard. *Apolog.*, cap. VII, n° 15.

(2) *Apolog.*, cap. VIII, n° 16.

que des bagatelles, des éclats de rire, des paroles que le vent emporte. Dans vos repas, pendant que la bouche s'emplit d'aliments, les oreilles se repaissent de vaines paroles; on apporte plats sur plats; et pour vous dédommager de l'abstinence de viande, la seule chose qui vous soit interdite, on vous sert d'énormes poissons à deux reprises. Êtes-vous rassasiés de premiers, on vous en offre d'autres, qui vous font oublier que vous avez goûté les précédents. Le palais, stimulé par des sauces de nouvelle invention, sent, à tout moment, comme s'il était à jeun, se réveiller ses désirs. L'estomac se charge sans qu'on y pense et la variété prévient le dégoût... Qui dira, par exemple, toutes les manières dont on apprête les œufs? on les tourne, on les retourne, on les délaie on les durcit, on les hache, on les frit, on les rôtit, on les farcit, on les sert tantôt seuls, tantôt mêlés à d'autre, aliments. Et pourquoi tout cela, si ce n'est dans l'unique fin d'éviter le dégoût?... Et l'eau, faut-il en parler, puisqu'il n'est plus admis qu'on en mette dans son vin? Chose bizarre! à peine sommes-nous moines, nous voilà malades de l'estomac; nous n'avons garde alors d'oublier que l'apôtre nous conseille l'usage du vin, l'usage *modéré*, il est vrai; mais je ne sais pourquoi nous oublions l'épithète. Encore si l'on se contentait d'une seule espèce de vin, fût-il du vin pur! J'ai honte de le dire; vous rougirez de l'entendre peut-être; ayez au moins le courage de vous corriger. Trois ou quatre fois par repas, on vous apporte une coupe à demi pleine. Vous la supposez, vous la dégustez, et avec un flair aussi rapide qu'infailible, vous choisissez toujours le vin le plus généreux. Mais ce n'est pas tout, et faut-il croire que dans certains monastères il est d'usage, aux grandes fêtes, de servir des vins mélangés de miel ou saupoudrés d'épi-

ces? Dira-t-on encore qu'on fait cela par ménagement pour son estomac?... Après ces repas, on se lève de table, les veines gonflées, la tête lourde, et pour quoi faire, sinon pour dormir? S'il faut dans cet état aller à l'office, pourra-t-on chanter, et de quel nom appeler les plaintes qu'on tire de sa poitrine (1)? »

Au portrait du moine gourmand ou gourmet, succède celui du moine ami du luxe et enclin à la coquetterie. L'abbé de Clairvaux en trace le profil avec la même vigueur de style et la même finesse de trait. « Dans les vêtements, on ne cherche pas de quoi se couvrir, mais de quoi se parer. On a des habits qui garantissent moins du froid qu'ils n'invitent à la vanité. Malheureux moine que je suis! Faut-il que j'aie assez vécu pour voir notre Ordre déchoir à ce point, cet Ordre qui fut le premier dans l'Église, que dis-je? par où l'Église a commencé, qui a eu les apôtres pour fondateurs, et pour premiers membres des hommes que Paul appelle toujours des saints!... Chacun d'eux n'avait que ce qui lui était nécessaire; rien pour la curiosité, à plus forte raison rien pour la vanité; en fait de vêtements, rien que ce qu'il fallait pour couvrir la nudité et garantir du froid. Auraient-ils acheté des habits de galebrun et d'isembrun? Se seraient-ils servis de couvertures de lit en fourrure de chat ou de bouracan?... Hélas! nous avons perdu jusqu'aux dehors de notre ancienne piété. Notre habit, qui devrait être l'insigne de l'humilité, est devenu une enseigne d'orgueil. C'est à peine si dans nos provinces nous trouvons encore des étoffes dignes de nous vêtir. Le chevalier et le moine prennent chacun la moitié du même drap, l'un pour sa chlamyde et l'autre pour sa

(1) *Apolog.*, cap. ix, n^{os} 19-21.

coule. Un homme du monde, un grand même, fût-il roi, fût-il empereur, ne dédaignerait pas nos vêtements, à la forme près.

« La religion, direz-vous, n'est pas dans le costume, mais dans le cœur. Soit ; mais quand, pour acheter une coule, vous parcourez les villes, les foires et les marchés, quand vous fouillez toutes les boutiques, remuez toutes les marchandises, déployez des monceaux d'étoffes, les tâtant des doigts et les approchant des yeux pour les examiner aux rayons du soleil, quand vous rejetez tous les tissus grossiers et de couleur sombre, pour acheter, à quelque prix que ce soit, les tissus les plus fins et les plus brillants, je vous en prie, faites-vous cela par délicatesse de goût ou par simplicité ? La chose n'est pas douteuse, le cœur vain met sur le corps la marque de sa vanité. Des vêtements efféminés indiquent la mollesse de l'âme. Vous n'auriez pas tant de souci du corps, si déjà vous n'aviez négligé le soin de votre âme dénuée de vertus (1). »

Rien d'étonnant qu'une pareille vanité se glisse dans l'âme des simples moines, quand les supérieurs semblent l'autoriser par leur exemple. Jusqu'ici l'abbé de Clairvaux n'a fait qu'esquisser le portrait de religieux couverts par l'anonyme et en quelque sorte irresponsables. Mais tout à coup on voit se dresser dans le tableau qu'il ébauche les figures imposantes des abbés grands seigneurs et même, si l'on en croit la tradition, celle d'un abbé ministre, Pons, abbé de Cluny, et Suger, abbé de Saint-Denis (2). « Je parlerai ; dussé-je passer pour présomptueux, je dirai la vérité. Comment la lumière s'est-

(1) *Apolog.*, cap. x, n°s 24-26. Cf. *Petri Venerab. Statuta*, n° 16, Migne, p. 1030.

(2) Cf. *Bern. ep.* 78, n° 3.

elle obscurcie? Comment le sel de la terre s'est-il affadi? Ceux dont la vie devrait nous indiquer la voie de la vie nous donnent l'exemple de l'ostentation : ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. Quoi donc! est-ce une marque d'humilité de voyager en si grande pompe, avec une telle escorte, à cheval et entouré de cette foule empressée de valets à longs cheveux! Une telle suite suffirait à deux évêques. Je mens, si je n'ai pas vu un abbé traîner après lui soixante chevaux et plus. Vous diriez, à les voir passer, non des pasteurs de couvents, mais des seigneurs de châteaux, non des directeurs d'âmes, mais des gouverneurs de provinces. Il faut porter, dans leur bagage, du linge de table, des coupes, des aiguières, des candélabres, de grands coffres remplis de tous les ornements de leurs lits. Dès qu'ils vont à quatre lieues de chez eux, il leur faut tout leur mobilier, comme s'ils partaient pour l'armée ou qu'ils dussent traverser un désert. Est-ce que le même vase ne pourrait servir à la fois pour l'eau qu'on verse sur leurs mains et pour le vin qu'ils boivent? Ne pourraient-ils voir clair, sans des chandeliers d'or ou d'argent? Ne pourraient-ils dormir sans toutes ces riches tentures? Le même valet ne pourrait-il panser leur cheval, les servir à table et faire leur lit? Pourquoi tout cet encombrement? Serait-ce pour être moins à charge à vos hôtes? Portez donc aussi votre nourriture avec vous, afin de leur épargner toute dépense (1)! »

Après cette satire de la mollesse et du luxe des moines bénédictins, on s'attendrait à voir leur terrible censeur étendre sa critique jusque sur leurs mœurs privées. Le silence qu'il garde à ce sujet est le meilleur éloge qu'on

(1) *Apolog.*, cap. xi.

puisse faire de leur moralité. Pour que cet impitoyable vengeur de la chasteté monastique, que l'ombre seule du vice effarouchait, ne leur reprochât aucun désordre, il fallait que leur réputation fût bien intacte, pure et sans tache. Nulle considération ne l'eût empêché de flétrir le vice de l'incontinence, s'il en avait saisi la trace dans les maisons de l'Ordre de Cluny.

Rien, en effet, n'arrêtait sa verve une fois émue; la suite de son Apologie va nous en donner la preuve. Emporté par son zèle et prévenu contre tout ce qui offrait l'apparence du luxe dans les monastères, l'abbé de Clairvaux se déchaîne contre l'architecture des grandes églises bénédictines et semble faire le procès à l'art même, en ce qu'il produisit de plus riche et de plus exquis au douzième siècle.

Il est douteux qu'il connût Cluny, à l'époque où nous sommes (1), autrement que par ouï-dire. Mais l'église construite par saint Hugues est, à coup sûr, avec l'église de Saint-Remy de Reims, l'un des monuments auxquels il fait allusion dans son Apologie. Ce n'est pas encore cette basilique dont les proportions égaleront cent ans plus tard celles de Saint-Pierre de Rome, mais c'est déjà l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture romane (2). Sa largeur moyenne est de cent dix pieds et se partage en cinq nefs. Sa longueur est de quatre cent dix pieds. Bâtie en forme de croix archiépiscopale, elle possède deux croisées, la première, longue de près de deux cents pieds,

(1) Sur la date de la composition de l'*Apologia* (1123-1125), cf. 1^{re} édition, t. I, p. 115, note 2.

(2) Sur la basilique de Cluny, voir Lorain, *Histoire de l'abbaye de Cluny*, Paris, 1845, ch. ix, p. 58-77. Cf. *Cluny au onzième siècle*, par Cucherat, Autun, Michal Dejussieu; Viollet-Leduc, *Dictionnaire d'architecture*, I, 258.

large de trente, la deuxième longue de cent dix pieds et plus large que la première. Sur la croisée principale s'élèvent trois clochers : au midi le clocher de l'eau bénite, au nord le clocher de Sainte-Catherine, au milieu du sanctuaire le clocher du chœur; les deux premiers de forme octogone, le troisième plus grand que les deux autres, de forme quadrangulaire, tous appartenant à la plus élégante architecture romane. Un quatrième clocher, appelé le clocher des lampes, occupe le centre de la deuxième croisée.

Si l'on pénètre dans la basilique, on se sent comme perdu dans la vaste nef éclairée par un demi-jour qui tombe de trois cents fenêtres. L'imagination est saisie par l'immensité mystérieuse du monument. La voûte principale a plus de cent pieds d'élévation. Une forêt de piliers (soixante piliers), flanqués, de trois côtés, de colonnes engagées, soutiennent tout l'édifice.

Nous serions infini, si nous voulions en décrire toutes les beautés. Mais le chœur et quelques œuvres d'orfèvrerie ou de peinture méritent une mention spéciale.

Le chœur comprend environ le tiers de la grande nef. Au milieu se dresse le sanctuaire, hardiment porté par huit colonnes de marbre de trente pieds d'élévation. Six surtout sont précieuses, trois de cipolin d'Afrique, trois de marbre grec de Pentélie, veiné de bleu. Leurs chapiteaux sont sculptés avec toute la variété de l'art romain.

Devant le grand autel, étincelle un candélabre de cuivre, d'une grandeur étonnante et d'un rare travail, tout revêtu d'or, orné de cristaux et de bérils. La tige, qui a environ dix-huit pieds, porte six branches terminées par des lis et des coupes et forme elle-même la septième branche : c'est un don de la reine Mathilde, épouse de

Henri d'Angleterre, don vraiment royal et digne du monument qu'il orne (1).

A Saint-Remy de Reims, même style, même genre d'ornementation, même profusion d'œuvres artistiques. Trois choses surtout y devaient choquer sinon le goût, au moins la piété de l'abbé de Clairvaux : l'éclat des candélabres, le prix des reliquaires et la décoration des pavés. Toutes ces richesses ont disparu¹ mais les descriptions qu'on en a tracées nous en font vivement sentir la perte. Du pavé, en particulier, on a pu écrire encore au siècle dernier qu'il « était le mieux historié et le plus excellent qui fût en France (2). »

L'abbé de Clairvaux n'appréciait guère ce genre de beauté. Architecture, peinture, ameublement, il critique tout, sans merci. Il semble qu'il vise d'abord Cluny ; il commence par attaquer, comme en passant et sans appuyer, « la hauteur de l'église, sa longueur exagérée, ces somptueux ornements, ces riches peintures qui attirent le regard des fidèles, dissipent leur dévotion et lui rappellent, dit-il, les cérémonies judaïques. » Ce qui l'irrite surtout, c'est l'ornementation des temples et la richesse des objets d'orfèvrerie. « Dites-moi, pauvres, s'écrie-t-il (si tant est que vous soyez des pauvres!), que fait l'or dans un sanctuaire?... Pour qui, je vous le

(1) « Nostrum candelabrum... ex dono reginæ Mathildis habemus. » *Biblioth. Cluniac.*, col. 1640, D.

(2) Voir Marlot, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, II, 541-544; Didron, *Annales archéolog.*, X, 67; Mabillon, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 915, note 123. Cf. sur le pavé de Saint-Symphorien de Reims, que Bernard a également vu, Didron, *loc. cit.*, p. 237. Selon Marlot, le pavé historié de Saint-Remy fut commencé en 1090; mais nous devons dire que Longuet (*Congrès archéologiques de France*, 1861, XXVIII^e session, tenue à Reims, p. 17 et suiv.) le rajeunit de près d'un siècle.

demande, tout cet étalage?... Les reliquaires sont tout couverts d'or; les yeux se repaissent de cette vue... On expose les images des saints : plus elles sont parées, plus elles semblent vénérables. Le peuple court les baiser et se retire, plus frappé de la beauté du travail que de la sainteté de l'objet. On suspend dans l'église, je ne dis pas des couronnes, mais de grandes roues garnies de lumières, étincelantes de pierres précieuses. En guise de candélabres, on dresse des arbres gigantesques d'airain massif, ciselés avec un art infini, où les cierges jettent moins d'éclat que les pierreries. Que se promet-on de tout cela? La componction des visiteurs ou leur admiration?... Encore si nous respections les saintes images! Mais elles forment le pavé du temple et on marche dessus! Ici on crache sur le visage d'un ange, là les traits d'un saint s'effacent sous le pied des passants. A quoi bon ces vives couleurs, ce dessin si correct, si tout cela doit être souillé par la poussière (1)? »

Ces magnificences, d'ailleurs, ne recouvrent-elles pas un piège auquel le peuple et les moines se trouveront pris à la fois, quoique d'une façon différente? Pour parler sans détour, « n'est-ce pas l'avarice, dit-il, qui a inspiré tout cela? Et ne cherchons-nous pas les présents des peuples plus que leur édification? — Comment? direz-vous. — D'une manière qu'on ne saurait trop admirer. Il y a un art de semer l'or, qui le multiplie : on le dépense pour qu'il rapporte; à mesure qu'on le répand, il s'accroît. La vue de ces somptueuses et merveilleuses vanités porte les hommes plus à donner qu'à prier. L'argent attire l'argent, car je ne sais comment il se fait qu'on offre plus volontiers ses dons aux églises

(1) *Apolog.*, cap. xii, n° 28 et suiv.

où l'on voit déjà plus de richesses étalées. Pendant que les yeux se repaissent des reliquaires tout couverts d'or, les bourses se délient comme d'elles-mêmes. Montrez une très belle image de saint ou de sainte, on la croira d'autant plus sacrée qu'elle est plus riche en couleur. Le peuple court la baiser et se sent invité à faire son offrande. Est-ce là le fruit que les disciples de saint Benoît espèrent recueillir de leurs chefs-d'œuvre » : *Simplicium oblationem*? Une telle amorce causerait un grave dommage à la charité. La vertu des religieux en souffrirait autant que la bourse des laïques.

Les circonstances ne rendent-elles pas plus criante encore et moins excusable la conduite des Clunistes? Quel contraste entre le luxe de leurs édifices et la misère répandue autour d'eux! « O vanité des vanités! s'écrie saint Bernard. O folie plus encore que vanité! L'Eglise resplendit dans ses murailles et manque de tout dans ses pauvres! Elle revêt d'or ses pierres et laisse ses enfants nus! Avec l'argent des indigents on charme le regard des riches! Les curieux trouvent de quoi satisfaire leurs passions et les malheureux n'ont pas de quoi vivre! »

Si les plaintes du saint abbé sont légitimes, beaucoup de juges lui pardonneront de s'être élevé avec tant de force contre la magnificence, contre ce que d'autres appelleront le luxe de Cluny. Ses reproches, en ce cas, retomberaient moins sur l'amour du beau que sur la négligence d'un devoir plus impérieux, oublié ou dédaigné. Ce n'est pas quand le peuple a faim, qu'il faut lui servir des chefs-d'œuvre : le moindre grain de froment ferait mieux son affaire.

Toutefois, nous soupçonnons l'abbé de Clairvaux d'avoir exagéré la misère de son époque, pour faire plus à son aise le procès de l'art bénédictin. L'art est un luxe,

il est vrai ; c'est le luxe de l'esprit, le superflu du cœur ; mais c'est, il faut l'avouer, un superflu bien nécessaire. Et s'il fallait attendre, pour oser en jouir, que la pauvreté eût disparu de la terre, il y aurait lieu de craindre que l'esprit humain ne fût à jamais privé de l'un de ses aliments les plus délicats.

L'abbé de Clairvaux exigeait-il de son siècle un pareil sacrifice ? Non, hâtons-nous de le dire, il ne songe pas à proscrire absolument la pompe du culte et la décoration des églises. Deux motifs lui font un devoir de les admettre en principe : la gloire de Dieu et l'intérêt des âmes.

Chose remarquable, malgré la vivacité de son antipathie pour tout ce qui frappe les sens, Bernard n'aborde cette grave question de l'art chrétien qu'avec timidité, et mêle à la hardiesse de la critique les réserves les plus expresses. A peine a-t-il fait entendre un mot de blâme sur les dimensions et l'ornementation de la basilique hugonienne, qu'il s'empresse de se rétracter, comme s'il craignait que la plume n'eût trahi sa pensée et qu'on ne se méprît sur ses véritables sentiments. « Je passe sous silence, dit-il, tous ces somptueux ornements, ces riches peintures, etc. ; je le veux, tout cela est pour la gloire de Dieu (1). » Ce tour de phrase, cette prétermission, comme parlent les grammairiens, marque une indifférence fort peu respectueuse à l'endroit des chefs-d'œuvre de Cluny et de Reims ; mais elle prouve que l'abbé de Clairvaux absolvait l'art, au moins par respect pour le but qu'il poursuit.

Ce but est double : il ne consiste pas seulement à glorifier Dieu, comme nous venons de le dire, mais encore

(1) *Apolog.*, loc. cit.

à élever les âmes. Saint Bernard partage cet avis. S'il n'admire pas lui-même les merveilles des églises bénédictines, il comprend que d'autres en soient frappés et édifiés. Il s'étonne seulement que des hommes spirituels n'aient pas un goût plus relevé. Que les œuvres de l'art servent à attirer le peuple et le portent vers Dieu, soit : les hommes charnels ne se laissent toucher qu'aux choses sensibles. « Mais nous, s'écrie-t-il, — je suis moine et je parle à des moines, — nous qui avons quitté les rangs du peuple, qui avons renoncé aux richesses et à l'éclat du monde pour l'amour du Christ, nous qui, pour posséder le Christ, avons foulé aux pieds comme du fumier tout ce qui charme les yeux, tout ce qui flatte les oreilles, toutes les jouissances de l'odorat, du goût, du toucher, de qui prétendons-nous réveiller la dévotion par ces ornements? Parce que nous sommes encore mêlés aux gens du monde, sommes-nous donc encore à l'école de leurs œuvres et servons-nous encore leurs idoles? »

Ainsi, l'abbé de Clairvaux n'interdit qu'aux religieux et aux parfaits les choses de l'art, ce qu'il appelle « le culte des idoles. » En revanche, il en proclame l'utilité pour les simples et les ignorants, et le recommande même comme un moyen d'éducation morale.

Cette remarque était importante pour bien saisir la limite et l'étendue de ses critiques. Elle explique et justifie, jusqu'à un certain point, la distinction qu'il établit entre l'architecture épiscopale et l'architecture monacale, qui, répondant à des besoins divers, doivent présenter des caractères différents : l'une, la joie, la richesse et la pompe; l'autre, la sévérité, la pauvreté, le dénuement (1).

(1) « Et quidem alia causa est episcoporum, alia monachorum. Scimus namque quod illi, sapientibus et insipientibus debitores cum sint,

✓ Saint Bernard condamne dans les monastères toute espèce de représentation figurée; à plus forte raison proscrira-t-il la sculpture symbolique dont le caractère religieux est, à première vue, moins facile à saisir. A l'entendre, c'est là une forme de l'art aussi coûteuse qu'inepte (1), et le seul fruit certain qu'on en puisse retirer est la dissipation des moines. « Dans les cloîtres, dit-il, sous les yeux des frères occupés à lire, à quoi bon ces monstres ridicules, ces belles horreurs, et ces horribles beautés? A quoi bon ces singes immondes? ces lions farouches? ces centaures monstrueux? ces êtres demi-humains? ces tigres tachetés? ces guerriers combattant? ces chasseurs qui jouent de la trompe? Ici vous voyez plusieurs corps réunis sous une seule tête; là plusieurs têtes sur un seul corps. Plus loin vous apercevez un quadrupède avec une queue de serpent, et ailleurs un poisson avec une tête de quadrupède. Ici, c'est un animal dont la moitié antérieure représente un cheval et le reste une chèvre. Là, c'est une bête à cornes qui porte une croupe de cheval. Enfin de tous côtés apparaît une si grande et si étonnante variété de formes, qu'il est plus agréable de lire sur les marbres que sur les manuscrits, et de passer ses journées entières à admirer ces choses, l'une après l'autre, que de méditer la loi de Dieu. »

C'est sur cette dernière réflexion que Bernard clôt son Apologie. Le cycle de ses observations est achevé. Dans cette revue qui embrasse tant de sujets divers, on ne peut méconnaître que, si la vérité générale est observée, plusieurs critiques de détail manquent de mesure et

carnalis populi devotionem, quia spiritualibus non possunt, corporali-
libus excitant ornamentis. Nos vero, » etc. *Apolog.*, l. c.

(1) « Si non pudet ineptiarum, cur non piget expensarum? » *Apo-
logia*, n° 29.

prennent un air de pamphlet. La verve du satirique s'y est donné carrière. Peut-être l'abbé de Clairvaux a-t-il insisté trop complaisamment sur les défauts qui désignaient certains membres, voire certaines maisons, plutôt que l'Ordre entier, à l'attention publique. Quand il s'agit de faire un portrait exact, la première loi de l'art est de se garder de mettre les taches dans une trop vive lumière. A plus forte raison cette loi s'impose-t-elle au moraliste, qui se propose avant tout de convertir ceux qu'il peint. Les hommes n'aiment pas de se voir en laid; ils aiment encore moins de se voir enlaidis, ne fût-ce que par un simple jeu de lumière ou de perspective. Au lieu de bénir le miroir qui grossit ainsi leur difformité, ils sont ordinairement tentés de le briser.

Tel était le sort qui attendait l'*Apologie*. Après l'avoir lue, les Clunistes, ne pouvant la déchirer, crièrent à l'outrage et à la calomnie (1). Mais heureusement les membres les plus sages et les plus autorisés de l'Ordre comprirent qu'ils auraient mauvaise grâce à accueillir par le dédain et la colère la forte leçon qui leur était donnée (2). Pierre le Vénérable entra résolument dans la voie de réforme qui lui était indiquée. Contre les Cisterciens il avait défendu la Règle de son monastère, en en montrant l'esprit large; contre ses propres religieux il la défendra d'une autre façon, en en pressant rigoureusement l'exécution. Ce même abbé qui naguère justifiait le régime alimentaire de Cluny, trouvera bientôt, pour flétrir les moines gourmands de son Ordre, des traits qu'on croirait empruntés à l'*Apologie à Guillaume*. Même tour

(1) Cf. Petri Venerab., lib. IV, ep. 18; inter Bernard.. ep. 229.

(2) Mabillon (Præf. ad *Apolog.*, n° 6) fait remarquer que l'*Apologie* inspira aux moines noirs l'idée de se réunir aussi en chapitres généraux. Cf. Bern., ep. 91.

oratoire, même accent d'indignation, même ironie vengeresse (1). C'est que les réformateurs ont tous un air de famille.

Fidèle à cet esprit de ferme discipline, Pierre le Vénérable convoqua, nous raconte Orderic Vital, les principaux représentants des moines noirs à Cluny pour le troisième dimanche de carême de l'année 1132, afin d'examiner de concert les abus qui avaient pu s'introduire dans les diverses maisons de l'Ordre. Deux cents prieurs et douze cents frères se rendirent à son appel (2). En dépit du mauvais vouloir plus ou moins ostensible des uns, à la satisfaction et aux applaudissements des autres, une réforme sérieuse fut jugée nécessaire et décidée en principe, et l'abbé de Cluny en rédigea lui-même les statuts.

Le silence fut rétabli à l'infirmerie, dans la demeure des novices, dans les officines du monastère, dans le cloître et dans la sacristie. Des deux conversations autorisées chaque jour dans le cloître, celle du soir fut supprimée comme inutile et propre seulement à favoriser la dissipation (3).

« L'antique et saint travail des mains » fut remis en honneur. Il n'était pas rare de voir, à l'heure de la lecture, à côté des religieux graves, occupés à méditer, ou à écrire, d'autres frères moins studieux perdre leur temps à bavarder ou dormir appuyés contre les murs du cloître. A ces oisifs pour lesquels le travail intellectuel avait si peu d'attrait, Pierre le Vénérable propose de choisir entre les exercices manuels les plus variés (4).

(1) Lib. VI, ep. 15. Lettre extrêmement curieuse.

(2) Orderic Vital, *Hist. eccles.*, XIII, cap. 4, Migne, p. 935.

(3) Petri Venerab. *Statuta*, nos 19-22, Migne, col. 1031-1032.

(4) « Statutum est ut sanctum et antiquum opus manuum, » etc. *Statuta*, n° 39, p. 1036-1037. Cf. Petri Venerab., lib. I, ep. 20.

Dans un cloître bénédictin tant de besognes utiles et diverses réclament les bras et l'industrie des travailleurs!

L'attention des prieurs fut encore appelée sur la nourriture et le vêtement des religieux. Des frères robustes poussaient parfois la mollesse jusqu'à feindre la maladie, afin d'obtenir le bénéfice du régime confortable de l'infirmerie. Pour couper court à cet abus, l'usage de la viande fut interdit à tous ces faux malades (1). On supprima également, pour la communauté entière, l'usage de la graisse dans les aliments du vendredi (2). En même temps disparut du menu des grandes fêtes le vin mêlé de miel et d'épices dont les moines de Cluny étaient si friands. Pierre le Vénérable permet cependant d'en user le Jeudi Saint, en raison d'une vieille coutume qui avait apporté cet adoucissement aux mortifications de la semaine sainte (3).

Le luxe ne fut pas mieux traité que la gourmandise. Il fallut renoncer aux vêtements de grand prix : les étoffes de galebrun et d'isembrun, le vair et le gris, ces fourrures si recherchées au moyen âge, furent prohibés; prohibées les simples fourrures de chats ou d'animaux étrangers; prohibées les garnitures de lits en drap d'écarlate ou de couleurs diverses, en drap de bouracan ou de bureau, fabriquées à Ratisbonne (4).

La réforme atteignit jusqu'aux équipages des moines : il fut interdit aux simples religieux ou même aux prieurs d'avoir en voyage plus de trois chevaux à leur service;

(1) *Statuta*, n° 12, p. 1029. Sur ces faux malades, cf. Bern., *Apollog.*, cap. ix, n° 22.

(2) *Statuta*, n° 10, p. 1028.

(3) *Ibid.*, n° 11, p. 1029.

(4) *Ibid.*, n° 16-18, p. 1030-1031.

quatre ou cinq au plus étaient accordés par distinction au grand Prieur de l'ordre (1).

De tels règlements donnaient pleinement raison à l'abbé de Clairvaux et prouvaient qu'en somme il avait frappé juste. Les Clunistes le sentirent ; et plus d'un, à qui l'austérité souriait médiocrement, accueillit par des murmures les nouveaux Statuts. Les mécontents reprochèrent à Pierre le Vénérable de se laisser entraîner, « à la suite des Cisterciens et des autres novateurs, dans la voie d'une réforme outrée. Le doux abbé prit ce blâme intéressé pour un éloge indirect ; et en dépit des censeurs subalternes, il poursuivit son œuvre, nous dit Orderic Vital, et regarda comme une honte de renoncer à ses plans (2) ».

L'abbé de Clairvaux, « du fond de sa caverne (3), » applaudit à ces courageux efforts, et plus tard il sut montrer, dans une lettre adressée au pape Eugène III (4), quel souvenir ému il en avait gardé.

Faut-il en conclure que les Cisterciens et les Clunistes réconciliés allaient se donner le baiser de paix et marcher d'un commun accord et d'un même pas dans le sentier d'une étroite observance ? N'exagérons rien. Une sourde hostilité régnera longtemps encore entre les deux Ordres, si divers d'humeur, de goûts, d'esprit et d'habit (5). Les nuances qui les distinguent sont particulièrement sensibles en trois points, la mortification, le travail et le sens esthétique.

(1) *Statuta*, n° 40, p. 1037.

(2) *Hist. eccles.*, lib. XIII, cap. 4. Toutefois Orderic ajoute qu'il finit par fléchir un peu.

(3) *Apolog.*, cap. I, n° 1.

(4) « In multis Ordinem illum meliorasse (Petrus) cognoscitur : verbi gratia, in observantia jejuniorum, silentii, indumentorum pretiosorum et curiosorum. » Ep. 277.

(5) Cf. inter Bernardin., ep. 229, écrite en 1143.

Cîteaux poussa l'austérité du cloître jusqu'à son extrême limite. C'est bien de Bernard et de ses pairs qu'on peut dire avec assurance qu'ils traitaient leurs corps comme « une guenille. » Tout ce que la nature peut endurer de privations et de mauvais traitements, ils le lui firent subir par religion. S'ils redoutaient quelque chose au monde, c'étaient leurs aises. En eux s'incarnait au douzième siècle ce culte du renoncement et de la souffrance qui a pris naissance au Calvaire et s'est transmis fidèlement d'âge en âge dans l'Église catholique : ce fut la part choisie de leur héritage. « Cette dose un peu forte était nécessaire à mon âme, » nous dit en toute simplicité l'abbé de Clairvaux (1).

Les Clunistes n'éprouvent pas, au même degré, ce besoin de sacrifice, et entendent d'autre façon les devoirs de la vie claustrale. Le corps leur paraît réclamer certains ménagements qui se concilient fort bien avec l'accomplissement de la Règle bénédictine. A l'inverse de saint Bernard (2), Pierre le Vénérable se montre sérieusement préoccupé de la santé de ses moines (3). Volontiers il prendrait pour devise ce mot du poète : *Mens sana in corpore sano*. De là, dans la nourriture et le vêtement, des divergences notables (4). Pendant que les Cisterciens conservent des airs de moines mendiants et mortifiés, les Clunistes offrent le spectacle de religieux aisés et bien portants.

(1) « Talem animæ meæ languorem sentiebam, cui fortior esset potio necessaria. » *Apolog.*, cap. IV, n° 7.

(2) Bern., ep. 345, n° 2; cf. ep. 491, n° 4.

(3) Cf. lib. I, ep. 28, particulièrement, p. 157-158.

(4) Sur le costume des Clunistes, voir Petri Venerab., lib. I, ep. 28; lib. IV, ep. 17; Bern., ep. 1; *Apolog.*, cap. x. Sur leur nourriture, voir Petri Venerab., lib. I, ep. 28; lib. IV, ep. 17; *Statuta*, n°s 10-15; Bern., ep. 1; *Apolog.*, cap. ix. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Abbayes Cisterciennes*, p. 127.

✓ Les occupations des deux communautés sont aussi fort diverses. Dans l'ordre de Cîteaux le labeur qui absorbe le plus grand nombre des frères est purement manuel; la bibliothèque compte peu de copistes ou de scribes. A Cluny le travail des mains est l'exception; c'est le travail intellectuel et artistique qui domine. Et cette préférence que l'Ordre affecte pour les œuvres libérales : sculpture, peinture, miniature, orfèvrerie, transcription des manuscrits, enseignement des lettres et des sciences (1), s'explique aisément. Cluny est riche, immensément riche; il possède des châteaux, des villages et des serfs (2); ses revenus suffisent amplement aux besoins de l'abbaye. Pourquoi les religieux ne consacraient-ils pas aux choses de l'esprit le loisir que leur ménage une telle prospérité? La loi du travail ne se trouve-t-elle pas de la sorte respectée? C'est d'après ces principes que Pierre le Vénérable dirige sa maison; et pour justifier sa conduite, il s'autorise expressément de l'exemple de saint Maur (3), le disciple aimé de saint Benoît. Si les Cisterciens entendent autrement la Règle, c'est, disent les Clunistes, qu'ils s'attachent trop obstinément à « la lettre qui tue. » Chose frappante, le même malentendu a provoqué en plein dix-septième siècle la même querelle entre deux fils illustres de la grande famille bénédictine. Pendant que l'austère Rancé, en cela fidèle à l'esprit de Cîteaux, se réclamait du patriarche des moines d'Occident pour contraindre

(1) Cf. Cucherat, *Cluny au onzième siècle*, p. 133-134. Sur les *parvi scholares* de Cluny, cf. Petri Venerab., *Statuta*, n° 56, p. 1040. Sur la bibliothèque de Clairvaux, cf. d'Arbois de Jubainville, *Abbayes Cisterciennes*, p. 97-98, 101-102, 105, 108; voir aussi une lettre de Nicolas de Clairvaux, ep. 35, dans Mabillon, *Præf. ad Serm. Bernardi*, n° XL.

(2) Petri Venerab., lib. I, ep. 28, p. 142-146.

(3) Lib. I, ep. 28, p. 129; cf. lib. IV, ep. 17.

tous les Bénédictins à reprendre la tradition de « l'antique et saint travail des mains, » Mabillon abritait, comme autrefois Pierre le Vénérable, les travaux d'érudition qui font la gloire de sa congrégation, sous le nom désormais inoubliable et littéraire de saint Maur.

Visiblement, nous sommes ici en présence de deux sortes d'esprits absolument irréductibles l'un à l'autre; et nous pouvons être assurés que leur dissentiment reparaitra dans l'appréciation des choses de l'art, qui sont, avant tout, des choses de goût. En fait d'art, les Cisterciens, de parti pris, ne cultivent guère que l'architecture, et cette architecture est d'un aspect sévère; la majesté seule de leurs édifices en fait la beauté. Les Clunistes, au contraire, ne croient pas que ce soit trop d'employer toutes les ressources de la nature et d'appeler tous les arts à leur aide pour rendre gloire à Dieu. De là cette profusion de statues, de vitraux coloriés, de peintures murales, de candélabres, de pierres précieuses et de lumière, qui, chez eux, frappent les sens et éveillent l'âme (1). Aux jours de leurs grandes solennités, la soie des vêtements liturgiques mêle son éclat à celui de l'or des reliquaires, des lustres, des croix et des autels; et, pendant que toute cette pompe charme les yeux, les chants sacrés ravissent les oreilles. « Tout cela étouffe la dévotion et rappelle les cérémonies judaïques, » disait l'abbé de Clairvaux; « les œuvres d'art sont des idoles qui détournent de Dieu et sont bonnes tout au plus à exciter la piété des âmes faibles et des gens du monde (2). »

(1) Cf. Bern., *Apologia*, cap. XII, n° 28.

(2) *Ibid.* Voir, sur Suger qui représente l'esprit bénédictin, son *Liber de rebus gestis*, p. 199-200, éd. Lecoy. Cf. Anthyme Saint-Paul, *Bulletin archéologique du Comité des travaux hist.*, 1890, p. 273-275.

Sans désavouer cette dernière pensée, Pierre le Vénérable estime que les âmes faibles composent la grande majorité de l'humanité déchue et qu'elles cherchent même souvent un asile dans le cloître. Fermer le cloître aux œuvres d'art serait priver à jamais ces âmes d'un stimulant utile à leur piété. La pompe du culte se trouve ainsi justifiée, à ce qu'il semble.

En somme, cette diversité de sentiments est affaire de tempérament moral plutôt que de principes définis. Aujourd'hui encore, comme au douzième siècle, deux écoles se partagent les âmes religieuses. Si l'une proclame avec l'abbé de Cluny que tous les arts, étant chrétiens par essence, ont leur place marquée dans le temple, l'autre, plus scrupuleuse ou plus dégagée des choses sensibles, écarte résolument du lieu saint, comme l'abbé de Clairvaux, toutes les œuvres où l'homme met une marque trop sensible de son génie : sculpture, peinture, musique, charme de l'œil et de l'oreille, sauf peut-être par habitude les images des saints, et par inclination le chant traditionnel de l'Église.

CHAPITRE V

BERNARD ET LA RÉFORME RELIGIEUSE. LA FAMILLE CISTERCIENNE.

I

Idées générales de Bernard sur la vocation religieuse.

Environ quinze ans après la fondation de Clairvaux, Bernard écrivait : « Le monde est rempli de moines (1). » Le seul diocèse de Langres comptait dès lors, en effet, quatorze monastères très florissants (2); et le nombre allait s'en accroître encore par les soins de l'infatigable abbé.

Ce progrès de l'ordre monastique a été le rêve de toute sa vie. Prétendre qu'il voulut faire du monde chrétien un couvent immense est une exagération; mais on ne le calomnie pas, en lui prêtant l'intention d'arracher à la vie du siècle le plus d'âmes possible. S'il n'entre pas dans sa pensée d'imposer à tous les fidèles baptisés l'obligation de suivre les conseils évangéliques, du moins il est aux aguets pour surprendre dans les cœurs qui s'ouvrent à lui le moindre signe de vocation religieuse.

Deux sortes d'âmes lui paraissent appelées à quitter le

(1) *De Laude novæ militiæ, ad Milites Templi*, cap. 1, n° 1.

(2) Cf. *Gallia Christ.*, IV, 657 et 199; Bern., ep. 489.

siècle : les âmes faibles et les âmes d'élite ; les unes par nécessité, les autres par vertu ; les unes pour se mettre à l'abri des tentations extérieures, les autres pour remplir une mission extraordinaire ; toutes deux pour développer plus aisément et plus complètement en elles les talents surnaturels que Dieu leur a confiés. Le cloître est ainsi à la fois une « cité de refuge (1) » et un séminaire de perfection.

La vie qu'on y mène est particulièrement glorieuse, presque royale (2). Ceux qui y sont admis forment proprement « la Chevalerie du Christ (3). » Heureuses les âmes à qui Dieu accorde un si haut privilège et qui en comprennent l'excellence ! *Qui potest capere capiat*. C'est « une sorte de second baptême » et un gage presque assuré de salut (4).

Dans les desseins de Dieu les femmes n'en sont pas exclues plus que les hommes. Le douzième siècle, à la vérité, compte relativement peu de monastères de femmes. Au temps de la fondation de Clairvaux, le diocèse de Langres n'en possédait que deux ou trois (5). Mais cette institution se développera de plus en plus et deviendra très prospère dans les âges suivants. L'Ordre cistercien contribuera pour sa part à cet accroissement, par la fondation de couvents féminins astreints, comme les monastères d'hommes, à l'observation rigoureuse de la lettre de la Règle bénédictine. Tart, près de Dijon, fut vers 1125 le premier établissement de ce genre (6). Mais

(1) « *Urbes refugii*. » *De convers. ad clericos*, c. XXI, n° 37.

(2) Cf. ep. 103, n° 1 ; ep. 208.

(3) « *Christi militia*. » Ep. 2, n° 4 ; ep. 441.

(4) *Lib. de præcepto et dispens.*, cap. I et XVII, n° 54.

(5) Cf. *Gallia Christ.*, IV, p. 657-658, 745-749.

(6) *Ibid.*, p. 848-849 ; Chifflet, *Genus illustre*, p. 443-444, Migne, p. 1409-1410. Cf. *Gallia Christ.*, IV, 572.

déjà, les épouses, sœurs, nièces des compagnons de Bernard, sa propre sœur Hombeline et sa belle-sœur Élisabeth, étaient entrées dans les couvents bénédictins de Jully-les-Nonnains (1), de Lairé et du Puits-d'Orbe (2). Cette grave question de la vocation religieuse des femmes ne pouvait donc rester étrangère à la pensée du jeune abbé. Il est remarquable cependant que sa correspondance contient peu de lettres qui se réfèrent à cet objet. Cela tient sans doute à la rareté même des vocations religieuses féminines, « rareté surtout frappante chez les familles nobles, » fait observer l'abbé de Clairvaux. Aussi félicite-t-il avec une complaisance non dissimulée une vierge du nom de Sophie qui sacrifiait pour le cloître tous les avantages de la fortune et de la naissance, tout l'éclat de la « gloriole » humaine, comme il parle. Ce sacrifice, que « si peu » ont le courage de faire, vous rendra, lui écrit-il, « bien plus illustre » que l'honneur « d'être sortie d'une grande famille. Ce mérite, qui vous appartient en propre et ne vient pas de vos aïeux, est d'autant plus précieux qu'il est plus rare (3). »

La vie religieuse, à laquelle l'abbé de Clairvaux convenait si chaleureusement ses contemporains, s'offrait, tant aux hommes qu'aux femmes, sous diverses formes, la forme érémitique, solitaire ou proprement monastique, et la forme cénobitique. A laquelle le saint réformateur donnait-il ses préférences?

La vie érémitique, qui illustra les déserts de l'Égypte et de la Palestine au quatrième siècle et qui n'est plus guère aujourd'hui qu'un souvenir, avait encore ses parti-

(1) Cf. Jobin, *Hist. du prieuré de Jully-les-Nonnains*, Paris, 1891.

(2) Cf. Gauf. *Fragm.*, Migne, 525-526; *Bern. Vit.*, lib. I, cap. III, n° 10; *Gallia Christ.*, IV, 749.

(3) Ep. 113, n° 1.

sans au douzième siècle. On rencontrait çà et là dans les bois, près de la source des fontaines, et toujours assez loin des villes, des solitaires ou même des recluses qui n'avaient d'autre société que les bêtes et les oiseaux des forêts, recevaient parfois la visite et l'aumône d'un passant et vivaient habituellement du travail de leurs mains. Tel par exemple le moine Martin, qui céda son ermitage à Godefroid de la Roche pour la fondation de Fontenay (1) et se retira sans doute ensuite plus avant dans la forêt voisine; tel encore l'ermite Guido, qui offrit sa retraite de Prémontré, d'abord à l'abbé de Clairvaux, puis à saint Norbert (2).

Bernard, sans être ennemi de cette séquestration, la redoutait pour les femmes. « Quand on veut mal faire, écrivait-il à une religieuse qui estimait que sa vertu serait plus en sûreté dans un désert que dans un cloître opulent, le désert a aussi son abondance, le bois a son ombre et la solitude son silence. Le mal que personne ne voit, personne ne le reprend. Mais quand le reproche n'est plus à craindre, le tentateur s'approche plus sûrement, l'iniquité se commet plus librement. Dans un couvent, au contraire, si vous faites quelque bonne action, personne ne vous en empêche; mais si vous voulez faire le mal, cela ne vous est pas possible; tout le monde est là pour le voir et pour vous en reprendre... Reconnaissez donc, ma fille, dans votre dessein, une ruse du démon. Le loup habite dans le bois. Pénétrer seule, pauvre petite brebis, dans les ombres du bois, c'est vouloir être la proie du loup (3). »

(1) Chifflet, *Genus illustre*, Migne, p. 1461 et 1473.

(2) Bern., ep. 253, n° 1; cf. epp. 55, 233; *Bern. Vita*, lib. VII, cap. II, n° 3.

(3) « In nemore lupus habitat. Si sola ovicula-umbras nemoris penetras, præda vis esse lupo. » Ep. 115.

Pour les hommes, la solitude est moins redoutable. Cependant l'abbé de Clairvaux estime qu'elle n'est pas sans danger, et il veut qu'un ermite, en s'y confinant, prenne, pour protéger sa vertu, des précautions infinies. Un de ces solitaires lui écrivit un jour pour lui demander, par manière d'adoucissement à la règle qu'il s'était imposée, la permission de s'entretenir avec quelques femmes qui subvenaient à ses besoins par leurs aumônes. Bernard refuse net de se prêter à cet accommodement pernicieux. « Pas de conversation avec les femmes; n'admettez même pas leurs visites; le travail de vos mains doit suffire à vous sustenter. Que si cela ne suffit pas pour vos somptuosités, vous n'auriez pas dû commencer ce que vous ne pouvez achever (1). »

Le régime par excellence de la vie religieuse au douzième siècle, c'est le régime cénobitique. Non qu'il soit uniforme sous tous les cieux ou seulement dans toutes les parties d'une même province : très variables sont les exercices qu'il comporte. Mais quelle que soit la diversité de ses formes, elles ont toutes ceci de commun que ceux qui s'y assujettissent, hommes ou femmes, sont réunis en société sous une même règle. La seule Règle de saint Augustin, diversement entendue ou modifiée, a produit, nous le verrons, les chanoines réguliers d'Aroaise, de Saint-Victor, de Prémontré, etc. L'ordre des Chartreux offre quelques points de ressemblance avec celui de saint Benoît. Enfin les Cisterciens forment, à côté des Clunistes, une branche nouvelle de la grande famille bénédictine. Les âmes qui désertent le siècle trouvent ainsi à leur portée des asiles aussi sûrs que variés. L'abbé de Clairvaux n'a pas la prétention de les attirer toutes dans son

(1) Ep. 404.

cloître. Il professe au contraire expressément que l'Esprit souffle où il veut et que « chacun, pour vivre dans sa vocation, doit aller au lieu que Dieu lui a montré (1). » En cela sa pratique est conforme à son enseignement; nombre de ses disciples, reconnus impropres au régime de Clairvaux, ont été dirigés par lui vers d'autres monastères du voisinage (2).

Existe-t-il une hiérarchie entre ces divers Ordres religieux? On n'en saurait douter. Leur dignité se mesure sur le degré de perfection morale et la somme de sacrifices que chacun d'eux représente; les Ordres les plus sévères l'emportent sur les Ordres d'une observance plus large. Les Chartreux, par exemple, occupent, au regard de l'Eglise, un rang plus élevé que les Chanoines réguliers; et dans le seul ordre bénédictin l'abbé de Clairvaux n'hésite pas à attribuer la prééminence aux Cisterciens, non par un vain sentiment d'amour-propre ou par esprit de corps, mais parce que ces religieux observent la Règle plus strictement et plus littéralement que ne le font les Clunistes et les autres moines noirs (3).

De cette théorie, en apparence frivole et bonne à entretenir dans l'Eglise l'esprit de coterie et une inégalité contraire à l'Evangile, découlent au contraire des conséquences pratiques fort justes et appropriées aux besoins

(1) Ep. 395, n° 1; cf. n° 2.

(2) Ep. 408; il envoie à Guillaume, abbé de Saint-Martin de Troyes, chanoine régulier, un religieux incapable de suivre la Règle de Clairvaux. De même dans l'épître 442 il envoie à un abbé bénédictin *duos adolescentes bonam quidem voluntatem habentes, sed viribus corporis ad nostrum Ordinem nequaquam sufficientes*.

(3) « Forte vult aliquis de Cluniacensibus institutis ad Cisterciensium sese stringere paupertatem eligens præ illis nimirum consuetudinibus magis Regulæ puritatem » (*De Præcepto et dispensat.*, cap. xvi, n° 46). « Distractionem litteratoriam profitentur Cistercienses » (*Ibid.*, n° 47). Cf. n° 39.

de l'âme qui tend à la perfection. Si cette âme n'a jamais le droit d'aspirer à descendre, il ne lui est pas toujours interdit d'aspirer à monter. De là pour elle la possibilité de commuer ses vœux (1). Bernard admet en principe comme légitime et agréable à Dieu le passage des Prémontrés et des Bénédictins dans l'ordre Cistercien. En pareil cas, « quitter son monastère, c'est encore une manière de désertier le siècle » ; c'est en quelque sorte une seconde conversion (2). Ce principe est sans doute périlleux dans l'application ; et, pour en prévenir les abus, il convient d'en limiter l'usage. L'abbé de Clairvaux réproouve tout changement qui serait l'effet d'un pur caprice. Pour qu'un religieux puisse sans péché abandonner sa résidence et rompre son vœu de stabilité, il faut qu'il montre des signes incontestables de vocation extraordinaire et soit muni, s'il est possible, du consentement de son supérieur. La même liberté s'étend au profès qui se verrait réduit à l'impossibilité morale de remplir dans son monastère les engagements qu'il a contractés devant Dieu. C'est dans ces cas, en somme assez rares, que Bernard consent à recevoir à Clairvaux les transfuges des autres Ordres (3). Et s'il n'observe pas toujours scrupuleusement les conditions qu'il pose lui-même pour la légitimité de ces admissions, il ne faut voir dans ces inconséquences que des erreurs de fait,

(1) « Non arbitrator... Deum exigere quodcumque sibi promissum bonum, si pro eo melius aliquid fuerit persolutum. Enimvero alicui forte debenti vobis duodecim nummos, numquid si pro eis die constituto marcam solveret argenti, juste irasceremini? » Ep. 57; cf. ep. 417, dont l'épître 444 n'est qu'un doublet.

(2) « Et tu velut e sæcularibus unus monasterium tanquam sæculum deserens, » etc. Ep. 34, n° 1.

(3) Cf. *De præcepto et dispens.*, cap. xvi, tout entier ; Bern., epp. 32-33, 67-68, 267.

qu'il est le premier à déplorer. Témoin son épître 293 à Pierre de Celle, 396 à l'évêque de Toul; témoin surtout sa lettre à l'abbé Alvisé, après la mort du moine Godwin. Quoiqu'il eût pris mille précautions avant d'admettre à la profession ce déserteur d'Anchin, il ne se contente pas de fournir au vénérable abbé des explications et des excuses; il se jette encore à ses pieds avec des larmes de repentir : « Sachez, lui dit-il, que je ne porte pas impunément le malheur d'avoir offensé, si légèrement que ce fût, Votre Révérence... Prosterné à vos genoux, les épaules nues, les mains chargées de verges, je n'attends qu'un signe de vous pour frapper et demander ma grâce en tremblant. Veuillez nous récrire et nous dire si vous avez ces satisfactions pour agréables (1). »

Il serait difficile d'indiquer au juste le nombre des moines étrangers admis à Clairvaux; ce qui est sûr, c'est qu'en général le recrutement du monastère se faisait d'autre sorte. Les séculiers, clercs ou laïques, lui fournissaient son plus riche contingent; c'était du milieu du monde que sortaient ces élus du cloître.

Mais que de liens parfois il leur fallait rompre, avant de répondre à l'appel de la grâce! Bernard ne souffrira pas qu'ils hésitent un seul instant à sacrifier pour Dieu : soit les biens, soit les dignités, soit même les joies les plus légitimes qui les retiennent dans le siècle.

Lui, qui ne voyait dans « l'or et l'argent qu'un peu de terre blanche et rouge, à laquelle l'erreur des hommes pouvait seule attacher quelque prix (2), » ne trouvait pas de termes assez forts pour flétrir la lâcheté de ceux qui reculaient d'effroi devant le sacrifice de ces richesses

(1) Ep. 65; cf. ep. 66 sur le même sujet adressée à Geoffroy, abbé de Saint-Médard, qui devint évêque de Châlons en 1131.

(2) *In Adventu*, serm. IV, n° 1.

« dont la possession, disait-il, est une charge, l'amour une souillure, la perte une cruelle souffrance. » « Eh quoi, ajoutait-il, ne vaut-il pas mieux les mépriser avec honneur que de les perdre avec douleur? N'est-il pas plus prudent de les céder à l'amour du Christ que de les céder à la mort? Ne savez-vous pas qu'elle est là en embuscade, cette voleuse, à laquelle vous ne pourrez vous soustraire, ni vous ni vos biens (1)? » Ainsi parlait-il au frère de l'un de ses moines, qui tardait à venir rejoindre son aîné à Clairvaux.

La science profane ou même l'enseignement des lettres sacrées est encore un de ces obstacles qui ferment l'accès de la vie religieuse ou le rendent difficile. Qu'est-ce pourtant, pense Bernard, que cette lumière froide et pâle qui ne saurait faire germer un « grain de vie, » et ne fait pousser que « la paille de la gloire (2)? » Vaut-elle qu'on la préfère au soleil de justice, dont la chaleur fait éclore toutes les vertus? Et quel fruit de l'érudition espère-t-on recueillir à l'heure du jugement? « Je vous plains, mon bien cher Gautier, écrivait-il à un brillant professeur de littérature qui hésitait à sacrifier sa chaire; je vous plains, quand je songe aux vaines études sous lesquelles vous accablez la grâce de votre jeunesse, la finesse de votre esprit, l'éclat de votre science, et, ce qui vaut mieux que tout cela chez un chrétien, la pureté et la noblesse de vos mœurs; je vous plains quand je songe qu'au lieu de consacrer de si grands dons au Christ qui en est l'auteur, vous les faites servir à des choses qui passent. Et si, ce qu'à Dieu ne plaise, une mort inopinée venait à vous les ravir, qu'emporteriez-vous avec vous de tout ce labeur que vous avez accompli sur la terre, et

(1) Ep. 103.

(2) Ep. 108, n° 2.

quel compte rendriez-vous à Dieu des talents qu'il vous a confiés? Car rien de tout cela n'est à vous, et si vous vous l'appropriiez par usurpation, il y a quelqu'un qui vous en demandera compte. Je le veux cependant. Je suppose qu'il vous soit permis d'attacher pendant quelque temps la gloire à votre nom, de vous complaire dans la louange qui vous suit, de vous faire appeler par les hommes maître et rabbi, de vous créer enfin un grand nom sur la terre. Que vous restera-t-il de tout cela après la mort, sinon un simple souvenir? Et encore ce souvenir ne vivra-t-il que sur la terre, car il est écrit : « Ils ont dormi
« leur sommeil, tous ces riches, et ils n'ont plus rien
« trouvé entre leurs mains. » Or, si c'est là le terme de tous vos labeurs, permettez-moi de vous le dire, qu'aurez-vous de plus qu'une bête de somme? De votre palefroi aussi, quand il sera mort, on racontera qu'il fut un bon cheval (1)! »

C'est jusqu'à cette comparaison peu flatteuse pour l'orgueil humain que l'abbé de Clairvaux rabaisse la vanité de la gloire littéraire.

D'autres liens plus forts retiendront-ils une âme religieuse dans le monde? Liens coupables peut-être ou du moins dangereux comme l'amour d'une femme (2), liens naturels et, ce semble, légitimes, tels que l'amour d'une mère? Bernard demande que l'on rompe l'un et l'autre avec une égale générosité. Il a même trouvé, pour exprimer en pareil cas le devoir de la piété filiale, des mots à faire trembler. « Abandonner une mère, dit-il, cela paraît inhumain; mais demeurer avec elle, quand Dieu vous appelle, ne lui est pas avantageux à elle-même, puisqu'elle devient ainsi pour son fils une cause de

(1) Ep. 104, n° 1 et 2.

(2) Cf. epp. 415 et 292.

perdition et qu'elle met en même temps son salut en péril. Si donc on la quitte, c'est pour son bien, et c'est une marque qu'on l'aime davantage. Bref, bien qu'il soit impie de mépriser sa mère, c'est cependant une très grande piété de la mépriser pour le Christ; car celui qui a dit : « Honore ton père et ta mère, » a dit également : « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est « pas digne de moi (1). »

Si l'abbé de Clairvaux tient ce langage, ce n'est pas qu'il méconnaisse la profondeur et la délicatesse du sentiment qui unit un enfant à sa mère. Nous le verrons écrire aux parents de Geoffroy de Péronne pour essayer d'adoucir par quelques paroles de tendresse l'amertume de leur sacrifice (2). Ce qu'il ne peut souffrir, c'est que, résistant à Dieu, un père et une mère poussent la cruauté, « la frénésie, » comme il parle, jusqu'à empêcher leur fils de suivre sa vocation religieuse. La douceur, l'attendrissement, les marques touchantes de la piété filiale ne sont plus alors de saison. Fallût-il passer pour barbare, il n'est plus permis de céder aux sentiments naturels, même les plus légitimes en apparence. « Dût votre père, écrit Bernard au jeune Hugues, comme autrefois saint Jérôme au jeune Héliodore, dût votre père se coucher sur le seuil de la porte; votre mère, les cheveux épars, les vêtements déchirés, vous montrer les mamelles qui vous ont allaité, votre petit neveu se suspendre à votre cou, passez par-dessus le corps de votre père, passez par-dessus le corps de votre mère, et marchez; et, les yeux secs, volez à l'étendard de la Croix. Le plus haut degré de piété filiale, en pareil cas, est d'être cruel pour le Christ (3). »

(1) Ep. 104, n° 3.

(2) Ep. 110.

(3) « Phreneticorum lachrymis ne movearis. » Ep. 322, adressée à

Et ce sacrifice ne souffre pas de retard. Le moindre délai non justifié prend aux yeux de Bernard le caractère d'une grave imprudence. Le siècle a tant de pièges ! il est si pernicieux pour les amis de Dieu ! Si la mort allait surprendre à l'improviste l'âme trop lente à s'en dégager ! « Fuyez, je vous prie, écrivait le saint abbé à un sous-diacre de l'Église romaine, ne restez pas plus longtemps dans le chemin des pécheurs. Comment pouvez-vous vivre, où vous n'oseriez mourir (1) ? » Et à un jeune élève des écoles, épris de littérature et trop confiant peut-être dans les promesses d'une santé florissante : « Je ne puis vous accorder de délai, car rien n'est plus certain que la mort et rien n'est plus incertain que l'heure de la mort. Ne me parlez pas de votre âge encore tendre. Souvent les fruits sont enlevés aux arbres avant la maturité par la main des hommes ou par un simple coup de vent (2). »

Un événement douloureux, qui vint justifier, comme par une permission de la Providence, ses prédictions et ses alarmes, donna encore une nouvelle force à l'argument qu'il tirait de la caducité de la vie. Entre les recrues que lui fournissait ou lui promettait l'Angleterre, ses lettres mentionnent un jeune homme de grande espérance, prévôt de l'église de Beverley près d'York, nommé Thomas, qui lui avait été signalé par un compatriote, déjà moine à Clairvaux. Bernard prend acte du désir que le

Hugues, neveu de saint Hugues et futur abbé de Bonnevaux au diocèse de Vienne (*Gallia Christ.*, XVI, 209-210; *Bern. vita*, lib. IV, cap. VII, n° 40). Hugues fit son noviciat à Mézières, près de Beaune (Côte-d'Or) et non au Miroir (Saône-et-Loire), comme le veut la *Semaine religieuse* d'Autun (nos du 23 et du 30 mai 1885). Le texte de la *Vie* du B. Hugues est formel : *Maceriæ*. Cf. *Acta SS.*, 1 avril, p. 46-47.

(1) « Quomodo vivere potes, ubi mori non audes ? » Ep. 105; cf. ep. 112.

(2) Ep. 412, n° 1.

brillant dignitaire de l'Église avait exprimé, de quitter Beverley pour le cloître; et quand il eut obtenu une promesse définitive, il en pressa l'exécution avec une touchante impatience et un redoublement de charité. « Les paroles ne me suffisent pas, lui écrit-il, il me faut des œuvres : ce n'est pas aux feuilles ni aux fleurs, mais au fruit, que l'on reconnaît l'arbre bon ou mauvais. Nous désirons votre présence, nous l'attendons, nous l'exigeons. Souvenez-vous de votre promesse et ne refusez pas plus longtemps, à ceux qui vous aiment sincèrement et qui vous aimeront éternellement, la douceur de vous posséder... Vous m'appelez votre abbé; j'accepte ce titre, pour les services qu'il me permettra de vous rendre. Mais si vous ne le trouvez pas mauvais, agréez comme condisciple celui que vous choisirez pour maître. N'ayons tous les deux qu'un seul maître, le Christ (1). »

Faut-il croire que ce spectre de la mort qui effrayait Bernard laissa le prévôt de Beverley insensible? Au moins est-il sûr qu'elle surprit le néophyte et l'emporta dans la fleur de l'âge, avant qu'il n'eût accompli son vœu? Bernard fut vivement frappé de la soudaineté du coup, et il ne manqua pas, dans la suite, de rappeler ce terrible événement, comme une preuve de la nécessité de répondre sans temporiser à l'appel de Dieu. « Vous me rappelez, écrivait-il à Thomas de Saint-Omer, vous me rappelez cet autre Thomas, jadis prévôt de Beverley, qui, après s'être lié, comme vous, par un vœu et de toute sa ferveur à notre Ordre et à notre maison, se refroidit peu à peu, et fit si bien, qu'il disparut enlevé par une mort subite et horrible, à la fois séculier et prévaricateur, c'est-à-dire doublement fils de la géhenne... La lettre que je lui ai

(1) Ep. 107, nos 1-2 et 13; cf. ep. 411, même sujet.

écrite en vain existe encore. Heureux s'il m'eût écouté!... Si vous êtes sage, sa folie vous servira de leçon (1). »

Le conseil, cette fois, ne fut pas perdu. Malgré les réclamations des religieux de Saint-Bertin, qui revendiquaient Thomas de Saint-Omer en qualité d'oblat de leur maison, celui-ci entra à Clairvaux. On connaît la théorie de Bernard sur ces sortes de transitions. En droit, le vœu personnel du jeune homme, émis devant Dieu dans toute la liberté de la conscience, dirimait l'engagement de simple oblation, que ses parents avaient formé pour lui, à l'heure où il était encore incapable de s'associer à leur volonté. « Aussi bien, ajoutait-il, de cette façon, le vœu des parents reste entier, et leur oblation n'est pas annulée, mais remplie au contraire et plus qu'elle, » *cumulata* (2).

II

Rapports de Bernard avec ses religieux novices et profès.

Une fois admis dans le cloître, après les interrogations d'usage, les « conscrits (3) » de la vie religieuse commencent leur noviciat. L'épreuve était rude. Il leur fallait se défendre à la fois contre les tentations du dehors et celles du dedans. Au dehors, les plaisirs ou l'amitié essayaient de les ressaisir. Parfois même, c'étaient un père et une mère qui employaient toutes les industries de leur tendresse pour arracher leur fils à sa vocation. Bernard alors

(1) Ep. 108, n^{os} 3 et 4.

(2) Ep. 382; cf. ep. 393, adressée sur la même question à Alvisé d'Arras; l'épître 108 se réfère au même objet.

(3) « *Civis conscriptus*. » Ep. 64, n^{os} 1 et 2.

s'armait d'une sainte colère et enflait la voix, pour flétrir cet égoïsme qui pouvait être aussi fatal au salut de l'enfant qu'à celui des parents. « Père dur, mère cruelle, écrit-il au nom de l'un de ses novices (1), qui mettez votre consolation dans la mort de votre fils, qui aimez mieux me voir périr avec vous que régner sans vous ! Quoi ! vous osez me rappeler dans ce péril auquel j'ai échappé avec tant de peine ! Merveilleux aveuglement : la maison brûle, le feu me menace par derrière, je fuis et on m'empêche de sortir ; échappé, on me conseille de rentrer ; et qui me le conseille ? ceux-là même qui sont au milieu de l'incendie. O fureur ! si vous voulez votre mort, pourquoi désirez-vous aussi la mienne ? Pourquoi n'imitiez-vous pas ma fuite, au contraire, pour n'être pas vous-mêmes incendiés ? »

Exempt des tentations du dehors, le novice n'échappait pas à celles du dedans ; il se trouvait souvent aux prises avec le démon de la tristesse. L'abbé de Clairvaux surveillait avec une clairvoyante tendresse le combat intérieur d'une âme effrayée de la solitude, et versait presque toujours à temps dans la plaie le baume qui guérit : témoin Geoffroy d'Auxerre, qui ne supporta la crise, que grâce à la délicatesse du traitement qui lui fut appliqué (2).

Mais bien que Bernard s'ingénîât à aplanir les difficultés de la vie cénobitique, il se gardait de rien faire qui pût altérer la sincérité de l'épreuve d'où dépendait l'avenir de ses novices : il ne leur épargnait aucune des rigueurs de la discipline cistercienne.

En renonçant au monde, ses disciples devaient savoir

(1) Ep. 111, n° 2.

(2) Gaufridi *Fragm.*, Migne, 527-528 ; Gaufridi *Sermo*, n° 3, *ibid.*, p. 575 ; cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. xiv ; n° 68 ; lib. III, n° 26.

qu'ils renonçaient avant tout à la fréquentation des femmes. Sur ce point, la doctrine de l'abbé de Clairvaux était des plus sévères. « Ce n'est pas un médiocre mérite, écrivait-il, que de ne pas toucher à une femme (1). » La Règle prévoyante avait, pour protéger la vertu des moines, mis entre eux et les filles d'Ève une barrière inviolable. Il était interdit aux femmes, on se le rappelle, de pénétrer non seulement dans les lieux réguliers, mais encore dans l'enceinte des granges ou fermes de l'abbaye. Bernard veille avec un soin scrupuleux et une sorte de pieuse frayeur à l'exécution de cet article : « Ceux qui, formés à l'école de Dieu, ont longtemps lutté contre les tentations du diable, ont des raisons, écrivait-il, pour redouter la cohabitation des hommes et des femmes ; instruits par leur propre expérience, ils peuvent dire avec l'apôtre : « Nous n'ignorons pas les ruses du « malin (2). » Et comme le prévôt de Cuissy, de l'ordre de Prémontré, lui demandait un jour son avis sur l'exploitation d'un moulin, où les simples convers avaient affaire à des femmes : « Si vous m'en croyez, répondit-il, de trois choses l'une, ou vous interdirez absolument aux femmes l'accès du moulin, ou vous le confierez à des étrangers et non à ces convers, ou enfin vous en ferez tout à fait l'abandon (3). » On peut être assuré que celui qui donnait une décision si rigoureuse eût châtié sans rémission, chez les siens, toute faute contre le vœu de chasteté.

Mais cette séquestration était la moindre des épreuves des Cisterciens. Leur corps, aussi bien que leur esprit, était soumis à un régime de pénitence perpétuelle. On se

(1) *De præcepto et dispensat.*, cap. xv, n° 42.

(2) Ep. 79, n° 1.

(3) *Ibid.*, n° 3 ; cf. ep. 254, n° 1.

rappelle quelle mortification leur réservait la cuisine du monastère. Il arrivait parfois que certains vétérans dépréciaient les mets qui leur étaient servis. Le châtiment ne se faisait pas attendre. Bernard se chargeait de rappeler ces délicats au sentiment et au respect de leur vocation. « Hippocrate et compagnie, s'écriait-il un jour en pleine chaire, enseignent à sauver la vie en ce monde ; mais le Christ et ses disciples enseignent à la perdre. Choisissez entre le Christ et Hippocrate. Or voici que votre choix se trahit par vos paroles : telle chose me fait mal à la tête, aux yeux, à la poitrine, à l'estomac. Vraiment ! avez-vous lu cela dans l'Évangile ? C'est la sagesse de la chair qui vous a enseigné cela. Mais écoutez ce qu'en pensent nos médecins : « La sagesse de la chair est « ennemie de Dieu. » Est-ce que je suis chargé de vous enseigner la doctrine d'Hippocrate, de Galien, voire d'Épicure ? Je suis disciple du Christ et je parle à des disciples du Christ. Vous annoncer une autre doctrine que celle du Christ, ce serait me rendre coupable. Épicure célèbre la volupté de la chair ; Hippocrate apprend à maintenir le corps en bon état : deux choses que mon Maître enseigne à mépriser... Quoi ! vous êtes moine, vous renoncez à la volupté, et votre souci de chaque jour, c'est d'étudier la diversité des complexions et les différentes propriétés de la nourriture que l'on vous sert ! Les légumes, dites-vous, engendrent des flatuosités, le fromage charge l'estomac, le lait fait mal à la tête, ma poitrine ne peut souffrir l'eau crue, les choux entretiennent l'humeur mélancolique, les poireaux allument la bile, et les poissons d'étang ou d'eau bourbeuse ne s'accoutument pas avec mon tempérament. Mais qu'est-ce donc ? Dans toutes les rivières, dans tous les champs, dans tous les étangs, dans tous les jardins, trouvera-t-on

bien quelque chose que vous puissiez manger? Songez un peu que vous êtes religieux et non pas médecin, et qu'il s'agit de votre profession et non pas de votre tempérament. Vous m'objecterez le disciple de saint Paul, à qui l'Apôtre permettait l'usage du vin par égard pour sa santé. Oui, mais celui-là n'était pas moine; c'était un évêque dont la vie était nécessaire à l'Église naissante. Pour tout dire, c'était Timothée. Donnez-moi un autre Timothée, et je lui donnerai, si vous voulez, de l'or même à manger et du baume à boire (1). »

Que répondre à un directeur qui ajoutait à ces sévères paroles l'exemple d'une extrême sobriété, et qui refusait à son propre corps, amaigri par le jeûne et les fatigues, les soins même les plus nécessaires?

L'humilité du costume cistercien pouvait être une autre pierre d'achoppement pour la vanité de quelques-uns de ses disciples. Bernard, qui se plaisait à ridiculiser ce qu'il appelle « la gloire des vêtements (2), » s'appliquait dans ses entretiens à relever le prix de la pauvreté; et pour montrer l'excellence de cette vertu, il n'hésite pas à faire venir du ciel ses titres de noblesse. « Jésus-Christ n'est-il pas le premier des pauvres? Vous auriez peut-être cru, dit-il un jour à propos de l'Incarnation, qu'il fallait un magnifique palais, pour recevoir le Roi de gloire? Erreur; ce n'est pas avec de telles pensées que le Verbe a quitté son trône royal... C'est dans les langes qu'il se plaît; voilà, au témoignage de Marie, les soieries d'un nouveau genre dans lesquelles il aime à être enve-

(1) *In Cant.* Serm. XXX, nos 10-12. Le Dr Deutsch (*Theologische Literaturzeitung*, 1896, n° 24) a conclu de ce passage que le fromage, le lait et le poisson étaient des mets habituels à Clairvaux. Nous persistons à croire qu'ils n'étaient que des mets d'exception; cf. p. 43.

(2) « Vestium gloriam. » *In Adventu*, Serm. III, n° 2; cf. *Super Missus est*, Homil. IV, n° 10.

loppé (1). » Faire du manteau de la pauvreté un vêtement pour couvrir le Christ qui habite en nous, quelle consolante pensée pour les pauvres de Clairvaux ! Aussi ne faut-il pas s'étonner que Bernard ait particulièrement honoré cette vertu, qu'il appelle quelque part « la sainte pauvreté (2). » Nous ne sommes plus loin de saint François d'Assise qui, détachant la Pauvreté de la croix où elle s'était élevée avec le Christ, l'embrassait comme une amie et l'appelait sa « chère Dame. »

La mortification du corps n'est rien sans celle de l'esprit : tout au plus est-elle propre à inspirer des sentiments d'orgueil et de complaisance en soi-même. Aussi Bernard fait-il une guerre implacable à l'esprit, à ce qu'il appelle la volonté propre. « La volonté propre, dit-il, est une lèpre, une lèpre affreuse, et d'autant plus pernicieuse qu'elle est plus cachée. J'appelle volonté propre celle qui est purement la nôtre et ne s'accorde ni avec celle de Dieu ni avec celle des hommes : ce qui arrive lorsque nous faisons notre volonté, non pour être agréable à Dieu ou utile aux hommes, mais pour satisfaire nos caprices personnels. A cette volonté est directement opposée la Charité, qui est Dieu. Qu'est-ce que Dieu hait et punit, si ce n'est la volonté propre ? Supprimez la volonté propre et il n'y aura plus d'enfer : » *Cesset propria voluntas et infernus non erit* (3).

Pour assouplir cette volonté et la mater, il n'y a qu'un moyen : l'obéissance. Le vœu d'obéissance était, de tous les vœux des moines de Clairvaux, le plus compréhensif. Par là, leur vie tout entière était ordonnée vers la perfec-

(1) *In Vigil. Nativit. Domini*, Sermon. I, n° 5.

(2) Ep. 103, n° 1 ; ep. 141, n° 2. Sur le mépris des richesses et de l'argent, cf. ep. 103, n° 2 ; *In Adventu*, Sermon. IV, n° 1.

(3) *In tempore Paschæ*, Sermon. III, n° 3.

tion, et pas un de leurs actes n'échappait à la Règle. Il faut voir dans cet assujettissement volontaire autre chose qu'un abaissement de la personne et de la dignité humaine. Nulle part la raison n'a eu plus d'empire sur la conduite des hommes que dans les monastères. C'était à bon escient que les élus du cloître se condamnaient ainsi à l'heureuse impuissance de trahir jamais leurs devoirs de chrétiens. Par leur engagement, ils se fixaient pour ainsi dire dans le bien, ou du moins s'obligeaient à poursuivre sans relâche l'idéal entrevu de la perfection. « Heureuse nécessité, dit Bernard après saint Augustin, heureuse nécessité qui conduit forcément au mieux (1)! »

Il ne faut pas oublier, du reste, que la liberté des religieux était protégée par la Règle contre tout abus d'autorité. L'abbé, aussi bien que les autres moines, avait pour maître cette Règle dont il était l'interprète officiel. Il ne lui était pas permis de s'en écarter, sous quelque prétexte que ce fût, même dans un but, en apparence louable, de perfection plus éminente. Ici nulle place à l'arbitraire. Tout ordre, qui n'était pas conforme à la lettre et à l'esprit de saint Benoît (2), était par cela même frappé de caducité; aucun religieux n'était tenu de s'y soumettre, en vertu de ce principe, que « la teneur de la profession est la mesure de l'obéissance (3). »

Mais, même dans ces limites, le champ était encore assez vaste pour que l'autorité de l'abbé s'exerçât sur ses frères d'une façon crucifiante. Toutes ses prescriptions

(1) « Felix necessitas quæ cogit in melius! » *De præcepto et dispensat.*, cap. I, n° 2; Augustin., ep. 127.

(2) « Omnes magistrum sequantur Regulam. » *De præcept. et dispens.*, cap. IV, n° 10; Bened. Reg., cap. 3.

(3) « Modus est obeditionis tenor professionis. » *De præcepto et disp.*, cap. V, n° 11.

devenaient alors obligatoires, et chaque infraction à ses préceptes prenait le caractère d'une faute (1). Quelle mortification de la volonté dans cette perpétuelle nécessité d'obéir! — Quelle inévitable occasion de péché! dira-t-on. Mais aussi quelle abondante source de mérites! Ici encore Bernard applique le mot du divin Maître : *Qui potest capere capiat*. A ceux qui étaient tentés de murmurer contre la loi de l'obéissance, à cause de la presque impossibilité de l'observer, il répond : « Vous auriez dû prévoir cela, avant votre profession (2). » Du reste, il fait remarquer que les légères violations de la Règle, qui échappent à la faiblesse de la nature humaine, sont amplement compensées et rachetées par les mérites incalculables d'une conduite habituellement régulière et sainte (3).

Dans la pensée de Bernard, la multiplicité des prescriptions aidait au progrès de l'âme, bien plus qu'elle ne pouvait lui nuire. « Plus le joug du Sauveur, qui est léger par lui-même, vient à s'accroître, disait-il, plus il est facile à porter. Est-ce que le grand nombre des plumes, loin de charger les petits oiseaux, ne les aide pas au contraire à prendre leur vol? Dépoulez-les, et vous les verrez de tout le poids de leur corps tomber par terre. Ainsi de la discipline du Christ : elle porte plutôt qu'on ne la porte (4). »

Pourtant l'abbé de Clairvaux ne se dissimulait pas que, prise dans sa rigueur, la Règle cistercienne était très onéreuse à la nature humaine. Avoir renoncé aux affec-

(1) *Ibid.*, cap. ix, n° 21. Cf. cap. i, n° 2; cap. xii, n° 30.

(2) *De præcepto et dispensat.*, cap. x, n° 23.

(3) *Ibid.*, cap. xiii, n° 33.

(4) « Nonne et aviculas levat, non onerat, pennarum sive plumarum numerositas?... Ipsa sic portat, potius quam portatur (disciplina Christi). » Ep. 385, n° 3. Cf. ep. 72, n° 2.

tions de la famille, s'être condamnée à la prison du cloître, s'engager à ne jamais faire sa volonté, jeûner toute l'année, travailler sans relâche, prier nuit et jour, garder un silence perpétuel, éviter même le rire pour ne pas violer la Règle : c'était là, il faut en convenir, une vie qui dépassait la mesure des forces de l'homme. Bernard en fit souvent l'aveu devant ses frères assemblés. « Oui, disait-il, il est certain que tout ce que vous avez à supporter est au-dessus des forces humaines, contre la coutume et outre la nature (1). » « Aux yeux des gens du siècle, écrit-il encore, nous avons l'air de faire des tours de force. Tout ce qu'ils désirent, nous le fuyons, et ce qu'ils fuient, nous le désirons, semblables à ces jongleurs et à ces danseurs qui, la tête en bas, les pieds en haut, d'une façon qui n'a rien d'humain, se tiennent debout et marchent sur les mains, et attirent ainsi sur eux les yeux de tout le monde. Ce n'est pas ici un jeu d'enfants; ce n'est pas une pièce de théâtre où par des gestes efféminés et grossiers on provoque les passions, on représente des actes déshonnêtes; c'est un exercice agréable, honnête et grave, qui peut avoir pour spectateurs les habitants du ciel et les charmer (2). » Bref, les Cisterciens se regardaient déjà comme les jongleurs de Dieu, *joculatores Dei*, pour nous servir du nom que, cent ans plus tard, saint François d'Assise appliquera à ses frères Mineurs.

Parmi ceux qui se livraient à ces exercices héroïques, il était inévitable que plus d'un perdît parfois l'équilibre. Mais Bernard était toujours là pour les relever d'une main délicate et d'un cœur indulgent. Il soigne les bles-

(1) *Sermo in Psalmo* : Qui habitat, *Præf.*; Serm. VI, n° 1; Serm. IX, n° 1; *Quasimodo*, Serm. I, n° 7; *Dédicace*, Serm. I, n° 2. Cf. ep. 385, n° 5.

(2) Ep. 87, n° 12.

sés, comme une mère ferait son enfant. Sans excuser les maladresses et les fautes, il se ferait scrupule de les traiter avec sévérité. Ce n'est jamais qu'à regret et pour remplir un devoir de sa charge qu'il reprend les coupables (1). Son blâme est toujours discret et opportun. Si on lui résiste, il cède et attend patiemment que le coupable soit disposé à entendre la vérité. « Adresser un reproche à quelqu'un qui s'en offense et qui riposte, ce n'est plus, disait-il, de la correction fraternelle, c'est de la dispute, c'est une rixe (2). » La colère est trop mauvaise conseillère, pour que l'abbé de Clairvaux en ait suivi jamais les inspirations. Malgré la violence de son tempérament il inclinait toujours pour la douceur et la miséricorde. Nombre de ses lettres sont pleines de ce sentiment, qui déborde réellement de son cœur. « Si la miséricorde, écrivait-il un jour, si la miséricorde était un péché, je crois que je ne pourrais pas m'empêcher d'être miséricordieux (3). »

Parfois pourtant, il fallait sévir à tout prix. La Règle l'avait prévu. Aux fautes légères, peines légères; mais aux fautes graves, peines graduellement proportionnées. L'exclusion de la table, l'exclusion de l'office divin, les verges et la prison, enfin l'expulsion du monastère, marquaient les diverses étapes de la chute des délinquants (4). Dans quelle mesure ces punitions furent-elles appliquées

(1) *In Cant.*, Serm. XLII, n° 2.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. VII, n° 26. Cf. *In Cant.* Serm. XLII, nos 3-5.

(3) « Etiam si peccatum esset misereri, et si multum vellem, non possem non misereri. » Ep. 70, date incertaine entre 1128 et 1133. Cf. *Gallia Christ.*, IV, 985; IX, 957.

(4) *Bened. Reg.*, capp. 23-28; cf. *Bern. epp.* 72, n° 1; 102, n° 1 et 2; 478, n° 1 et 2; 325. Noter dans l'épître 102 les mots : « duris verborum et verberum correptionibus » (n° 1) et « abscondatur ut ovis moribunda...; melius est enim ut pereat unus quam unitas » (n° 2).

à Clairvaux, on ne saurait le dire. Les archives du couvent sont restées muettes sur ce sujet. Ce qui est vraisemblable, c'est qu'au temps de la première ferveur du monastère et durant toute la vie du fondateur, la prison fut d'un usage fort restreint et l'expulsion plus rare encore. Bernard nous fait clairement entendre que Clairvaux était une forteresse imprenable, contre laquelle le Malin dirigeait vainement la violence de ses assauts (1). C'est à peine si les chroniques mentionnent, comme événements extraordinaires, quelques expulsions ou désertions (2). Arrivé au terme de sa carrière, le saint abbé put, à l'exemple du divin Maître, se rendre ce glorieux témoignage : « Seigneur, j'ai gardé ceux que vous m'avez donnés, et aucun d'eux n'a péri, hors le fils de la perdition (3). »

III

Bernard et les premières filles de Clairvaux.

Par la fondation successive de Troisfontaines, de Fontenay et de Foigny, le cercle de son ministère abbatial se trouvait considérablement agrandi. Le progrès spirituel de ces trois premières filles de Clairvaux lui tient au cœur, non moins que celui des enfants qui restent près de lui. S'il détache une colonie de la maison mère, il ne s'en détache pas pour cela : *emisit, non dimisit*, écrit son historien (4). Ses disciples partent munis d'instructions

(1) *Dédicace*, Serm. III, n° 3.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 65 ; lib. III, cap. III, n° 20 ; lib. VII, cap. XXI, p. 433.

(3) Joann., XVII, 12.

(4) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 64.

précises dont il surveillera de loin l'exécution. Trois mots peuvent les résumer : la parole, l'exemple et la prière, surtout la prière. Telle est la recommandation qu'il adresse à l'un de ses religieux, devenu abbé (1). C'est là en quelque sorte leur viatique.

Un trait nous prouve jusqu'à quel point sa sollicitude paternelle était éveillée. Peu de temps après la fondation de Troisfontaines, il s'entretenait avec son frère Guy des besoins de la nouvelle maison; l'état mental des religieux le préoccupait particulièrement. Tout à coup, il eut comme le pressentiment d'un malheur et poussa un profond soupir. Comme il était au lit, malade : « Va, dit-il à Guy, va à la chapelle, prie Dieu et dis-moi ce qu'il t'aura révélé dans l'oraison, touchant nos frères de là-bas. » Guy, tout surpris et effrayé, s'excusa en disant : « Je ne suis pas de ceux qui peuvent obtenir par leurs prières une telle faveur. » Cependant, Bernard ayant insisté, il se rendit à la chapelle, se jeta à genoux, pria de toute la ferveur de son âme et attendit avec patience la réponse du ciel. Les noms de treize religieux passèrent successivement devant le regard de son esprit; tous le remplirent de joie, sauf deux pour lesquels il sentit chanceler sa confiance. « Malheur à nos deux frères ! » s'écria Bernard, en apprenant le résultat de la mystérieuse épreuve. Et l'événement prouva que son pressentiment ne l'avait pas trompé (2).

Il serait impossible d'écrire l'histoire de ses relations avec le premier abbé de Troisfontaines; sa correspondance n'en a pas gardé la trace. La seule de ses lettres qui fasse mention de Roger est un compliment de con-

(1) Ep. 201. Toute la lettre à lire.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 64.

doléance adressé aux moines de Troisfontaines, pour les consoler de la mort du jeune fondateur (1).

Les épîtres 69 et 70 sont destinées à Guy, successeur de Roger. La seconde est une leçon de miséricorde, au sujet d'un moine récalcitrant. Dans la première se trouve résolue une question de rubrique, qui a trait au sacrifice de la messe. Nous ne voulons y noter qu'une phrase, qui jette un jour singulier sur la vie intérieure des monastères. Guy, célébrant la messe, avait, par distraction, oublié de consacrer le vin. Quoique son innocence formelle fût bien constante, Bernard ne lui enjoint pas moins de réciter chaque jour pendant un temps déterminé, par manière d'expiation, les sept psaumes de la pénitence, en se prosternant sept fois, et de se donner de même sept fois la discipline. Une peine semblable est infligée au servant de messe. Chose plus remarquable encore, Bernard demande, si l'accident est connu de la communauté, que chacun des frères se donne la discipline, pour se conformer à cette parole de l'Écriture : « Portez les fardeaux les uns des autres. »

Ce Guy, qui fut transplanté en 1133, vraisemblablement sur le désir de l'abbé de Clairvaux, de Troisfontaines à Cîteaux, devait trahir misérablement les espérances de l'Ordre. Au bout de quelques mois, sa conduite souleva l'indignation générale. Il fut déclaré indigne et frappé de déchéance. Son nom disparut des diptyques; cent ans plus tard les Cisterciens ne le prononçaient encore qu'avec horreur (2).

Cependant Bernard veillait sur les autres filles de Clairvaux. C'est pour Fontenay qu'il compose, à la demande de l'abbé Godefroid, le traité *De Gradibus Humilitatis et*

(1) Ep. 71. Roger mourut en 1127. *Gallia Christ.*, IX, 957.

(2) *Gallia Christ.*, IV, 985; *Exord. Magn.*, dist. I, cap. xxiii.

Superbiæ, son premier grand ouvrage (1). Cet écrit se répandra dans toutes les maisons de sa filiation; et de la sorte toutes entendront un écho des sermons qu'il a prononcés à Clairvaux.

Le *Traité de l'Humilité* renferme, en effet, avec quelques variantes et dans un ordre plus régulier, les idées qu'il développa devant ses moines pendant les premières années de son ministère (2). A l'exemple de saint Benoît, dont il commente la Règle, il pose l'humilité comme base de la perfection évangélique. « Je suis la voie, la vérité et la vie, » avait dit le Sauveur. La voie, c'est l'humilité qui mène à la vérité, et par la vérité à la vie de la gloire. Sans l'humilité, l'homme s'ignore lui-même et ne saurait connaître ni son prochain ni Dieu. Qu'est-ce en effet que l'orgueil? Saint Augustin l'a dit : « C'est l'amour de sa propre excellence (3). » Or, tout le monde en convient, l'amour est aveugle. Pour parvenir à la vérité, l'homme doit donc devenir humble, c'est-à-dire mépriser sa propre excellence. De là cette définition caractéristique : « L'humilité est une vertu qui rend l'homme vil à ses propres yeux par la connaissance très vraie qu'il a de son état. » *Humilitas est virtus qua homo verissima sui cognitione sibi ipsi vilescit* (4).

Dans la première partie de son *Traité*, l'abbé de Clairvaux développe ces pensées en neuf chapitres. Les treize chapitres de la seconde partie sont consacrés à l'explication des douze degrés de l'humilité, indiqués par la Règle

(1) Geoffroy (*Bern. Vita*, lib. III, cap. VIII, n° 29) dit expressément que ce traité est le premier ouvrage de Bernard, *primum opus ejus*.

(2) « Ea quæ de Gradibus humilitatis coram fratribus locutus fueram, pleniori tractatu dissererem. » *De Gradibus Humilit.*, præf.

(3) *De Gradibus Humil.*, cap. IV, n° 14. Cf. *Tract. De officio episcop.*, cap. V, n° 19.

(4) *De Gradibus Humil.*, cap. I, n° 2.

de saint Benoît. Mais, au moment d'aborder ce travail d'analyse psychologique, Bernard s'aperçut qu'il était beaucoup plus aisé de définir une vertu par son contraire que par son essence. Au lieu des douze degrés de l'humilité, il décrit donc les douze degrés de l'orgueil qui, d'après lui, sont la curiosité, la légèreté d'esprit, la folle joie, la jactance, la singularité, l'opiniâtreté, l'arrogance, la présomption, l'hypocrisie, la révolte, la licence et l'habitude de pécher. Nous devons à cette méthode quelques portraits qui ne dépareraient pas la galerie des Caractères de la Bruyère.

Voici, par exemple, le type de la jactance, qui figure le quatrième degré de l'orgueil : « Il faut que ce moine parle ou qu'il éclate ; il est plein de paroles et son esprit l'étouffe. Il a faim et soif d'auditeurs à qui il étale ses vanités, à qui il fasse connaître ce qu'il sent, ce qu'il est et ce qu'il vaut. A-t-il l'occasion de parler, si l'entretien roule sur les Lettres, il cite les anciens et les modernes ; les maximes volent, les mots ampoulés résonnent. Il prévient les questions, il répond à qui ne l'interroge pas. Il fait la demande et la réponse et coupe la parole à son interlocuteur... S'il cause, ce n'est pas pour édifier, mais pour faire étalage de sa science... Il n'a pas souci de vous instruire, ni d'apprendre de vous ce qu'il ignore ; il lui suffit qu'on sache qu'il sait ce qu'il sait. Est-il question de religion, aussitôt il vous cite des visions et des songes. Il fait l'éloge du jeûne, recommande les veilles et par-dessus tout exalte l'oraison ; il disserte sur la patience, sur l'humilité, sur toutes les vertus avec une abondance qui n'a d'égale que sa vanité. Si la conversation tourne à la plaisanterie, ce thème, qui lui est plus familier, le rend plus loquace encore. Sa bouche devient un ruisseau de vanité, un fleuve de bouffonnerie.

Bref, ce bavardage est de la jactance; retenez le nom et fuyez la chose (1). »

La singularité ne déplaît pas moins à l'abbé de Clairvaux. Aussi a-t-il trouvé, pour la peindre, des traits que ne désavoueraient pas les plus fins psychologues : « Celui qui s'élève avec jactance au-dessus des autres rougirait de ne pas se distinguer par quelque action en dehors du commun. La Règle commune du monastère et les exemples des anciens ne lui suffisent pas; ce n'est pas qu'il tienne à être meilleur que les autres, mais il tient à le paraître. Il est plus satisfait de jeûner une seule fois, quand les autres prennent le déjeuner, que de jeûner toute une semaine avec tout le monde. Il préfère une petite prière, faite en particulier, à toute la psalmodie de la nuit. A table, il jette souvent les yeux autour de lui pendant le repas, et s'il voit un religieux qui mange moins que lui, le voilà tout triste de se voir vaincu; il se prive alors sans pitié du nécessaire, aimant mieux souffrir de la faim que de perdre la gloire. Aperçoit-il quelqu'un de plus maigre, de plus pâle que lui, il se tient pour vil et n'a plus de repos. Et comme il ne peut voir son propre visage, il se regarde les mains et les bras, se palpe les côtes, se tâte les épaules et les reins, pour se faire, selon la grosseur ou la petitesse de ses membres, une idée de la pâleur et de la couleur de sa figure. Exact pour toutes ses pratiques particulières, il est indifférent à celles que la Règle prescrit. Il veille dans son lit; au chœur il dort. Et comme il a somméillé toute la nuit, pendant que les autres chantaient Matines, après l'office, quand les autres se reposent dans le cloître, il reste seul dans la chapelle; il crache, il tousse, et de

(1) *De Gradibus Humil.*, cap. XIII.

son coin remplit par ses soupirs et ses gémissements les oreilles de ceux qui sont dehors. Par ces singularités, il se fait une réputation vaine auprès des simples, qui le béatifient et de la sorte l'induisent en erreur (1). »

Quelle justesse d'observation ! et comme la fausse dévotion est prise sur le fait et démasquée ! Tous les travers qu'engendre l'orgueil défilent ainsi sous le regard implacable de l'abbé de Clairvaux qui les saisit au passage et les fixe d'un trait. Nous recommandons spécialement encore aux moralistes le portrait du moine hypocrite qui trompe son supérieur par la feinte humilité avec laquelle il fait l'aveu de ses fautes. Bernard avait déjà remarqué avant la Rochefoucauld que « l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu, » hommage forcé, sans doute, mais d'autant plus précieux. « C'est une bien glorieuse chose, dit-il, que l'humilité, puisque l'orgueil cherche à lui emprunter ses traits pour échapper au mépris. » *Gloriosa res humilitas, quâ ipsa quoque superbia palliare se appetit, ne vilescat* (2).

Après avoir parcouru ainsi tous les degrés de l'orgueil, l'abbé de Clairvaux s'excuse, auprès de son correspondant, d'avoir suivi une voie qui paraît être tout opposée à celle de saint Benoît. Mais en somme la diversité n'est qu'apparente et la voie suivie est la même. Elle se nomme « voie de la vérité » pour ceux qui la gravissent, et « voie de l'iniquité » pour ceux qui la descendent (3). « Vous me direz peut-être, frère Godefroid, qu'en décrivant ainsi les degrés de l'orgueil, au lieu des degrés de l'humilité, je n'ai satisfait ni à votre demande ni à ma promesse. A cela je réponds : Je ne puis enseigner

(1) *De Gradibus Humilit.*, cap. xiv.

(2) *De Gradibus Humilit.*, cap. xviii, nos 46-47.

(3) *Ibid.*, cap. ix, n° 27.

que ce que j'ai appris. Je n'ai pas pensé qu'il me convînt de décrire les ascensions, moi qui sais mieux descendre que monter. Toutefois, en y regardant bien, dans ce chemin de descente peut-être trouverait-on une vraie montée. Si, allant à Rome, vous rencontriez un homme qui en revînt, et que vous lui demandiez votre chemin, qu'aurait-il de mieux à faire que de vous montrer par où il est venu? En nommant les châteaux, les villages, les fleuves, les montagnes par où il a passé, et qui marquent sa route, il vous indique la vôtre; vous reconnaîtrez, en allant, les mêmes lieux qu'il a traversés en venant. De même dans ma voie descendante vous trouverez peut-être les degrés ascendants, et il vous suffira de les gravir pour les lire dans votre cœur mieux que dans mon traité. Amen (1)! »

Ce traité n'était pas destiné aux seuls moines de Fontenay; Foigny le lut, comme on peut le conclure d'une lettre de Bernard à l'abbé Raynaud (2). D'autres lettres attestent les relations étroites qui unissaient Foigny à la maison mère. Raynaud, préposé un peu malgré lui à la tête d'un monastère, se plaignait doucement à son seigneur et père de la séparation et des soucis que lui imposaient ses nouvelles fonctions. « Soyez persuadé, lui répond Bernard, que je n'aurais pas souffert qu'un compagnon tel que vous, si cher, si nécessaire et si docile, fût éloigné de moi, si le Christ n'eût pas été en cause! » Et il le gronde paternellement de ne pas savoir supporter en silence les fatigues et les tracasseries de sa charge. « N'est-ce pas assez, dit-il, que je souffre de ne plus vous voir, de ne plus jouir de votre présence qui était ma

(1) *De Gradibus humilit.*, cap. xxii, n° 57.

(2) « *Opuscula mea quæ habes.* » Ep. 74.

consolation, pour que vous m'accabliez encore par le récit de vos douleurs et de vos angoisses? J'ai partagé mon fardeau avec vous, comme avec un fils et un fidèle coadjuteur. A vous de voir comment il faut porter la charge paternelle. Si vous la portez de façon que j'en sois plus accablé encore, c'est une charge pour vous, sans que j'en sois déchargé. »

Raynaud s'étonnait de rencontrer, sous sa juridiction, des moines tristes, pusillanimes et enclins à murmurer. Beau sujet de plainte! reprenait l'abbé de Clairvaux : « Ceux qui sont bien portants n'ont pas besoin qu'on les porte et ne sont pas à charge, par conséquent. Mais c'est avec les autres qu'il faut montrer que vous êtes père et abbé. Consolez, exhortez, gourmandez; ainsi vous ferez votre œuvre, vous porterez votre fardeau, et vous guérirez ceux que vous porterez de la sorte (1). »

Raynaud éprouva sans doute quelque honte de s'être attiré par sa pusillanimité cette leçon de courage; il prit le parti de souffrir en silence et il tint si bien sa résolution, que l'abbé de Clairvaux en vint presque à regretter son blâme et se plaignit alors de ne plus recevoir de nouvelles de Foigny (2). Comme ces documents où l'on surprend le cœur de Bernard en flagrant délit de contradiction sont l'expression vraie de la sollicitude paternelle!

Malgré la prééminence de sa dignité, il se plaçait avec les abbés qui avaient été ses disciples sur le pied d'égalité; et il récuse formellement les titres de « seigneur et de père » que Raynaud de Foigny lui avait décernés. « Appelez-moi votre frère et co-serviteur, disait-il. Je ne nie pas que j'ai pour vous l'affection d'un père; mais

(1) Ep. 73.

(2) Ep. 74.

l'autorité, non (1). » Pour Raynaud, cependant, ce titre devait redevenir littéralement vrai. Le fondateur de Foigny, las de sa charge, s'en démit vers 1131, et il obtint de Bernard la faveur de venir terminer ses jours à Clairvaux (2).

IV

Crise de l'abbaye de Morimond.

Les affaires générales de l'Ordre troublèrent de bonne heure la paix intérieure dans laquelle Bernard aimait à s'établir. Dès l'année 1124 (3), il apprit mystérieusement, par la confidence d'un moine nommé Adam, que l'abbé de Morimond, Arnold, songeait à désertir son poste, et, sous prétexte d'aller fonder un nouveau couvent en Palestine, tentait de débaucher les meilleurs d'entre ses frères pour les entraîner à sa suite (4). Un tel départ, préparé dans l'ombre, offrait les caractères d'une lâche désertion. Morimond, qui s'était illustré au dehors par la fondation de plusieurs monastères (5), subissait alors une crise intérieure. Ses revenus étaient insuffisants; des voisins jaloux et rapaces empiétaient sur son domaine; et sur ce domaine ingrat, amoindri ou contesté, les frères

(1) Ep. 72.

(2) *Gallia Christ.*, IX, 630; *Bern. Vita*, lib. VII, cap. XIII et XVI. Nous avons encore une autre lettre de Bernard à Raynaud, ep. 413 (doublet, ep. 453).

(3) Tous les historiens ont jusqu'ici, après Manrique, placé cet événement en 1125. Mais l'épître 359 adressée à un pape dont le nom a C pour initiale prouve qu'il faut le reporter au pontificat de Calixte II, au plus tard en 1124.

(4) Ep. 5, n° 1; ep. 6, n° 1; ep. 359.

(5) Bellevaux, 22 mars 1120; La Creste, 30 juin 1121; Camp ou Vieux-Camp, 31 janvier 1123. Cf. Janauschek, *Orig. Cisterc.*, I, 8, 10, 11.

convers promenaient une mollesse qui déconcertait les prévisions et les calculs du cellérier. Arnold, qu'inquiétait déjà une telle situation financière, rencontrait en outre chez plusieurs profès une opposition qui minait sourdement son autorité morale (1). Pris de dégoût pour son abbaye, il s'enfuit avec l'élite de ses moines, sans demander l'autorisation de son évêque ni celle de l'abbé de Cîteaux (2), entre les mains desquels il avait fait vœu d'obéissance et de stabilité. Il essaya seulement, pour rassurer sa conscience, d'extorquer par des raisons équivoques le consentement de la cour de Rome (3). La nouvelle de ce départ clandestin et précipité tomba à Clairvaux comme un coup de foudre, avant même que Bernard averti ait eu le temps de traverser le dessein des fugitifs. Grande fut la consternation des Cisterciens. Arnold était l'une des plus fortes colonnes de l'Ordre. Par sa naissance, il était allié aux plus nobles familles de l'Allemagne, et son frère Frédéric occupait le siège archiépiscopal de Cologne (4). L'extension qu'il avait donnée à la famille bénédictine du côté du Rhin avait attiré sur lui l'attention de la Germanie et présageait encore de nouveaux progrès. Un tel succès semblait fait pour prémunir le fier abbé contre les tentations de découragement. Mais sa vanité était aussi grande que son zèle. Il ne sut pas supporter l'humiliation passagère que des embarras d'administration, qui d'ailleurs n'étaient pas insurmontables, menaçaient de lui infliger, et pour se dérober à la honte d'une catastrophe financière, il se précipita dans une aventure mille fois plus scandaleuse.

(1) Bern., ep. 141, n° 1.

(2) Bern., ep. 4, n° 3; 7, n° 5.

(3) Bern., ep. 7, n° 7; ep. 359.

(4) « Magna nostri ordinis columna. » Bern., ep. 4, n° 2. Cf. Mar-
rique, *Annal. Cisterc.*, I, 81.

L'abbé de Cîteaux était alors en Flandre (1). Pris au dépourvu et privé de tout conseil, Bernard se tourna sans hésiter vers le souverain pontife, qu'il prie au nom de sa congrégation d'arrêter les fugitifs. La prétention d'établir en Orient l'observance de Cîteaux lui paraît une idée chimérique, à supposer qu'elle soit sincère ; que le Pape s'y oppose. « Qui ne voit que des chevaliers en armes sont plus nécessaires, dans ces lieux, que des moines qui ne sont bons qu'à chanter ou à pleurer ? » Si Arnold obtenait du Saint-Siège la faveur qu'il sollicite, quelle cause de ruine ce serait pour notre Ordre ! « Songez qu'à son exemple tout abbé qui sentirait la charge pastorale peser à ses épaules pourrait s'en affranchir aussitôt, surtout chez nous où le fardeau du commandement est si lourd et l'honneur de le porter si léger (2). »

Cette lettre achevée, et sans plus de retard, l'abbé de Clairvaux se tourne vers Arnold lui-même, mais il prend un autre ton. C'est surtout aux sentiments de pieuse et fidèle confraternité qu'il fait appel : « Vous me désespérez, dit-il, en me défendant de vous écrire, sous prétexte que votre résolution est irrévocable. Quand même la raison ne me ferait pas un devoir de vous désobéir, ma douleur m'empêcherait de garder le silence. Au lieu de vous écrire, je prendrais même le parti d'aller vous trouver, si je savais où vous êtes, dans l'espoir que mes paroles auraient sur vous plus d'efficacité que mes lettres. Peut-être cette vaine confiance vous fait-elle sourire, tant vous avez conscience de votre opiniâtreté, que rien, ni force, ni prière, ni aucune industrie ne saurait fléchir. Eh bien, quoique je connaisse l'obstination de votre cœur endurci, plutôt au ciel que je fusse à vos côtés !

(1) Bern., ep. 4, n° 1.

(2) Ep. 359.

Tout ce qui m'émeut contre vous, quel que soit le fruit de mon audace, je vous le jetterais à la face, non pas seulement en paroles, mais par le visage et par les yeux. Prosterné devant vous, je presserais vos pieds, j'embrasserais vos genoux; et, me suspendant à votre cou, je baiserais cette tête si chère, courbée depuis tant d'années comme la mienne sous le joug suave du Christ. Je pleurerais, je vous prierais, je vous supplierais d'avoir pitié de la croix du Christ, d'avoir pitié de nous, vos amis, que vous avez condamnés, sans que nous le méritions, aux gémissements et aux larmes. Oh! si cela m'était donné, je fléchirais peut-être par l'affection celui que je ne puis fléchir par la raison... Mais, hélas! vous m'avez ravi jusqu'à la possibilité de tenter ce suprême effort (1). »

Toute cette éloquence, véritable explosion de charité fraternelle, fut dépensée en pure perte. Arnold ne daigna pas accepter le rendez-vous amical que l'abbé de Clairvaux lui proposait. Pour ne pas tout perdre dans cette catastrophe, Bernard dut se résigner à tenter le sauvetage des principaux religieux que le malheureux naufragé avait entraînés dans sa chute. Il semble qu'ils aient été alors rassemblés à Cologne ou dans le voisinage de cette ville. Bernard s'adresse en même temps à l'un de ses amis, Brunon, le futur archevêque de Cologne, et à l'un des transfuges, le moine Adam, dont l'autorité était fort grande sur ses frères (2). Mais cette tentative échoua pareillement.

Cependant saint Étienne, averti du scandale et du deuil qui frappaient son Ordre, accourut en hâte à Clairvaux, pour étudier avec Bernard et probablement avec l'abbé de

(1) Ep. 4, n° 1.

(2) Ep. 5 et 6.

la. Ferté et de Pontigny (1) les mesures de salut à prendre. Avant tout, il importait de pourvoir au gouvernement de Morimond et de donner aux frères qui formaient les débris de cette malheureuse famille un protecteur et un guide. On apprit bientôt qu'Arnold venait de mourir subitement et misérablement en Belgique (2). La succession était lourde à recueillir. L'abbé de Clairvaux, qui reconnaissait en son prieur Gaucher ou Gauthier toutes les qualités nécessaires au relèvement d'un monastère, n'hésita pas à faire, pour le bien général, le sacrifice de son dévoué et précieux collaborateur. Sur sa proposition sans doute, à coup sûr avec son approbation, Gaucher fut élu second abbé de Morimond (3).

Ce point réglé, Bernard n'estima pas que l'incident fût clos et son œuvre achevée; il se tourna de nouveau au nom de l'Ordre cistercien vers les fugitifs désormais privés de leur chef et essaya de les amener à résipiscence. Déjà l'un d'eux, nommé Henri, cédant aux remords de sa conscience, était rentré à Morimond. Trois autres, Evrard, Conrad et Adam tenaient plus particulièrement en éveil la sollicitude du saint abbé. C'est à Adam qu'il s'adresse encore une fois comme au plus influent de la troupe. Ayant appris que les rebelles alléguaient, pour légitimer leur résistance, une dispense de Rome, il établit qu'une telle faveur, arrachée subrepticement au souverain Pontife, n'avait aucune valeur en conscience. L'excuse tirée de la fidélité que tout moine doit à son supérieur n'était pas plus loyale. « Il est manifeste, écrit-

(1) « Juxta omnium abbatum nostrorum sententiam. » Ep. 7, n° 20.

(2) Le 3 janvier (Manrique, *Annal. Cist.*, I, 164). Vraisemblablement en 1125 : « Cujus præsumptio digno sed pavendo fine in brevi est vindicata, » dit Bernard, ep. 141, n° 1.

(3) Henriquez, *Fasciculus*, lib. II, p. 357.

il, qu'on ne doit pas l'obéissance à qui commande le mal. Or, n'est-ce pas un mal épouvantable que d'avoir jeté le scandale dans l'Église de Dieu? Mais que m'importe? direz-vous; que celui-là en réponde, qui avait le droit de commander sans réplique. Le disciple n'est pas au-dessus du maître. J'étais là pour apprendre et non pour enseigner. Disciple, j'ai dû suivre mon maître; je n'avais pas à lui montrer le chemin. O simplicité d'un nouveau Paul, si seulement l'autre s'était montré un Antoine! O le moine obéissant par excellence, qui ne laisse pas perdre un iota des moindres paroles de ses supérieurs!... Mais, dites-moi, vous qui prétendez n'avoir pas eu à demander compte à votre abbé de ce qu'il vous commandait, si, vous mettant un glaive en main, il vous eût ordonné de le lui enfoncer dans la gorge, eussiez-vous obéi? S'il vous eût enjoint de le précipiter dans le feu ou dans l'eau, l'auriez-vous fait? Commettre un tel crime ou seulement ne pas l'empêcher, c'eût été vous rendre coupable d'homicide... Eh bien, votre obéissance, par le scandale qu'elle a causé, a été, non pas à mon jugement, mais au jugement de la vérité, pire qu'un homicide.

« Du reste, ce sont là des considérations purement rétrospectives. Votre abbé est mort; aucun lien ne vous attache plus à lui; son autorité sur vous n'a pu durer plus que sa vie : à moins que les liens qui unissent les moines à leur abbé ne soient plus forts et plus indissolubles que ceux qui unissent les époux entre eux. Vous n'oseriez le penser; je m'arrête donc; aussi bien vous n'avez pas besoin de longs discours, vous qui avez l'esprit si prompt à saisir ce que l'on dit et la volonté si prête à choisir un avis utile. Quoique cette lettre vous soit adressée spécialement, je ne l'ai point écrite pour vous seul, mais encore pour ceux à qui Dieu a prévu qu'elle serait

nécessaire... Votre vie et votre mort sont entre vos mains, et pareillement, si je ne me trompe, la vie et la mort de ceux qui sont avec vous. Nous pensons qu'ils feront tout ce que vous ferez ou tout ce que vous voudrez. Autrement dénoncez-leur ouvertement la sentence redoutable portée contre vous par tous nos abbés : A ceux qui reviendront, la vie ; à ceux qui refuseront de le faire, la mort (1). »

Appuyée indirectement par la fin sinistre d'Arnold, dans laquelle on vit généralement un châtiment du ciel, la lettre de l'abbé de Clairvaux eut tout son effet ; elle brisa l'obstination des fugitifs, qui, tremblant de voir la foudre dont on les avait menacés éclater sur leur tête, reprirent le chemin de Morimond et se soumirent à l'autorité de l'abbé Gaucher. Vers le même temps entraient au noviciat quinze jeunes gens de la plus haute noblesse allemande, parmi lesquels on pouvait distinguer un prince du sang impérial, le jeune Othon d'Autriche, demi-frère de Frédéric Barberousse et futur évêque de Freisingen (2). L'avenir du monastère était désormais assuré ; de ce jour s'ouvrait pour Morimond, après la crise terrible qu'il avait subie, une ère nouvelle de prospérité.

(1) Ep. 7. Noter (n° 3) les mots : « Liquidio apparet male imperantibus non esse parendum, » etc.

(2) Cf. Manrique, *Ann. Cist.*, p. 167-171 ; Radewic, *De Gest. Frider.*, lib. II, cap. 2.

CHAPITRE VI

LA RÉFORME. — BERNARD ET LES DIVERS ORDRES RELIGIEUX.

En même temps que l'autorité de Bernard croissait dans son Ordre, son crédit s'affermissait dans toutes les provinces voisines, tant auprès des Ordres religieux qu'au clergé séculier.

Un prestige nouveau environna bientôt son nom ; le bruit se répandit, entre 1122 et 1124, que sa vertu opérait des miracles. Ses historiens ont noté avec soin ces phénomènes extraordinaires. Le premier cas de ce genre fut la guérison, au moins partielle et momentanée, de son parent, Josbert, chevalier de la Ferté et vicomte de Dijon, frappé subitement de paralysie et privé du même coup de l'usage de la parole. L'alarme était grande auprès du moribond. Josbert ne laissait pas une réputation de haute probité ; comme un grand nombre de barons de son temps, il avait abusé de son autorité pour pressurer les petits et les faibles ou même pour attenter aux droits des églises. On se demandait avec terreur en quel état il allait comparaître devant le souverain juge. Bernard, mandé en toute hâte, et absent de Clairvaux, ne put arriver à la Ferté qu'après trois jours d'attente et de mortelles angoisses. La douleur de la famille l'émut profondément. Plein de confiance en la miséricorde de Dieu, il rappela à l'entourage les droits de la justice éternelle. « Vous savez

comme moi, dit-il, de quelle façon cet homme a grevé les églises et les pauvres; que ses héritiers s'engagent à réparer ces iniquités, et il recouvrera la parole, il se confessera et recevra les sacrements. » L'autorité de ce langage surprit les assistants, autant qu'elle les rassura; et, pendant que Josbert le jeune s'engageait au nom de son père à donner satisfaction aux pauvres et aux églises, Guy, frère de l'abbé de Clairvaux, et son oncle Gaudry, témoins effrayés de ses promesses, le gourmandaient tout bas de sa témérité. Mais lui, sans s'émouvoir : « Tranquillisez-vous, répondit-il, Dieu peut faire aisément ce que vous avez tant de peine à croire. » Et après s'être préparé par une fervente oraison, il monta à l'autel pour célébrer la messe. Or, au moment où il achevait le saint sacrifice, on vint lui annoncer que Josbert, ayant recouvré la parole, demandait à le voir. Le moribond ratifia les engagements de son fils, se confessa avec larmes et componction et reçut les sacrements des mains du saint abbé; il vécut encore deux ou trois jours et garda la parole jusqu'à son dernier soupir (1).

A quelque temps de là, Bernard passait par Château-Landon avec son frère Guy et son cousin Godefroid, lorsqu'un jeune homme qui avait au pied un ulcère ou fistule lui fit voir sa plaie, le priant de la guérir. Touché de tant de confiance, Bernard marqua l'ulcère du signe de la croix et s'éloigna : « Quelle présomption, lui dit son frère, de croire à l'efficacité de cet attouchement ! » Le pieux abbé ne répondit rien; mais, raconte Godefroid, lorsque nous

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. ix, n° 43; cf. *Vita secunda*, cap. x, n° 36; Gaufrid. *Fragmenta*, ms., p. 6^b-7^a. Ce fait, étant le premier miracle de Bernard, selon Guillaume de Saint-Thierry, eut lieu avant la consécration de l'église de Foigny (*Bern. Vita*, lib. I, cap. xi, n° 52; cf. *Gauf. Fragm.*, p. 7^b), c'est-à-dire avant le 11 novembre 1124 (cf. *Gallia Christ.*, IX, 628-629).

revinmes à Château-Landon quelques jours plus tard, nous trouvâmes le jeune homme guéri (1).

Dans l'ingénuité et la profondeur de sa foi, sans songer aucunement à se prévaloir du don des miracles, l'abbé de Clairvaux n'hésitait jamais à demander à Dieu par la prière la guérison des siens. Un jour, on l'appelle auprès d'Humbert, le futur abbé d'Igny, qui se débattait dans une épouvantable crise d'épilepsie. Plusieurs frères avaient grand'peine à tenir le malade au lit. « Que faisons-nous ici? dit le pieux abbé, allons prier. » Il se rendit à la chapelle et sur-le-champ le malade s'endormit : le lendemain, il reçut la communion des mains de Bernard et, à partir de ce moment, il ne ressentit plus les atteintes du mal cruel qui l'affligeait depuis son enfance (2).

Ces guérisons et quelques autres du même genre, par leur soudaineté frappante sinon par leur caractère surnaturel, attiraient l'attention publique. Gérard et Guy, frères de Bernard, et son oncle Gaudry, scandalisés du bruit qui se faisait autour de son nom et craignant que la vanité n'enflât son cœur, lui reprochaient amèrement de se prêter avec une complaisance trop visible au rôle de thaumaturge. Dans sa candeur le pieux et timide abbé s'inclinait sous l'injure, sans rien dire. Tant d'humilité ne désarmait pas l'ironie des siens et plus d'une fois leurs sarcasmes furent si durs et si blessants qu'ils lui arrachèrent des larmes (3).

Bernard trouva un jour l'occasion de se venger de son

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. ix, n° 45.

(2) *Ibid.*, cap. x, n° 48; cf. Gaufrid. *Fragm.*, p. 7^b. A noter que ce récit est supprimé dans la seconde Recension de la *Vita prima* et dans la *Vita secunda*. Peut-être Humbert éprouva-t-il une rechute à la fin de sa vie.

(3) *Bern. Vita*, lib. I, cap. ix, n° 45.

oncle. Gaudry, étant tombé malade, éprouvait des douleurs si aiguës, qu'il ne put s'empêcher de recourir à son tour, comme l'avaient fait tant d'autres, aux prières de son neveu. Celui-ci feignit d'abord de croire à une plaisanterie et rappela au malade les reproches qui accablaient tout récemment encore le faiseur de miracles. Mais les instances et les soupirs de Gaudry lui firent voir que ces récriminations, si douces fussent-elles, n'étaient pas de saison. Il consentit enfin à prier pour son oncle et, lui ayant imposé les mains, il le délivra sur-le-champ de la fièvre (1).

Grâce aux cent voix de la renommée, qui publiait ces merveilles de monastère en monastère, Bernard, vers 1126, jouissait déjà universellement de la réputation d'un « homme de Dieu, » comme on disait alors. Les lettres qu'il reçoit à cette date sont pleines de témoignages qui le prouvent. Sa modestie en est effrayée et il ne sait comment s'en défendre. Tous ses efforts vont à détruire cette haute et redoutable opinion qu'on a de lui. « Je ne saurais m'en réjouir, écrit-il à un cardinal, et j'en ai bien plutôt honte : car je sens qu'on vénère et qu'on aime en moi, non pas ce que je suis, mais ce qu'on pense de moi. En m'aimant ainsi, ce n'est pas moi qu'on aime, mais à ma place quelque chose, un je ne sais quoi, qui n'est sûrement pas moi (2). »

Malgré ces protestations sincères et répétées, l'opinion publique s'obstinait à l'entourer de confiance et de respect. De là l'influence extraordinaire qu'il exerça sur la réforme religieuse, d'abord dans son voisinage, puis dans les provinces du nord de la Gaule.

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. x, n° 46.

(2) *Ep.* 18, n° 1.

Entre tous les hommes qui subirent son ascendant, nul ne lui fut plus étroitement attaché que le bénédictin Guillaume, abbé de Saint-Thierry près de Reims. L'*Apolo-
gia*, nous l'avons insinué, n'est que le fruit de leurs idées communes sur la nécessité d'une réforme monastique. Il fallut toute l'adresse et le sens pratique de l'abbé de Clairvaux pour empêcher son ami de dépasser le but qu'ils visaient de concert. Nul doute que Saint-Thierry ne soit devenu, par le rétablissement de la discipline, le modèle des abbayes bénédictines proprement dites. Mais cette restauration ne suffisait pas à la ferveur personnelle de Guillaume. Son rêve était de se démettre de ses fonctions, pour vivre tranquillement à Clairvaux sous la conduite de Bernard. Mais toujours celui-ci lui interdit d'abandonner le poste que la Providence lui avait confié. « En pareil cas, lui écrivait-il, le plus sûr est de faire la volonté de Dieu, en mettant de côté la vôtre et la mienne. Mon avis est donc que vous gardiez ce que vous avez, que vous demeuriez où vous êtes..., et que vous usiez de votre autorité pour faire le bien (1). » En dépit de ces conseils, Guillaume finit par prendre de force le congé qu'il avait vainement sollicité; et, à défaut de Clairvaux dont les portes lui étaient fermées, il choisit pour retraite, en 1135 (2), l'abbaye cistercienne de Signy, où il se livra sans entraves aux études théologiques, et d'où nous le verrons s'élancer avec feu contre Abélard en 1140.

L'abbaye royale de Saint-Denis, la plus illustre de France après Cluny, fut aussi l'une des premières à recueillir et à mettre en pratique les idées réformatrices

(1) Ep. 86; cf. épître 452 doublet de la précédente.

(2) Cf. Notes de Mabillon à l'épître 85, et *Gallia Christ.*, IX, 187.

que propageait l'*Apologia*. Les désordres qu'Abélard avait signalés (1) sous l'administration de l'abbé Adam, s'étaient perpétués durant les premières années de la prélature de son successeur. Suger devait, à la vérité, bientôt faire voir au monde de quelle vigueur il était capable; et l'Église et l'État allaient sentir les heureux effets de son gouvernement. Mais d'abord il se livra tout entier aux choses de la politique, et la discipline de son monastère était le moindre de ses soucis. Louis le Gros, qui avait deviné en lui un homme d'État, l'attirait à la cour et le mêlait de plus en plus à la direction des affaires publiques. Bientôt « sa situation fut celle d'un premier ministre tout-puissant. Si l'exercice de cette vaste influence était profitable au bien de l'État, elle fut par contre très nuisible à la bonne tenue de la maison de Saint-Denis, et les restes de la discipline faillirent disparaître dans l'invasion soudaine des mœurs et des préoccupations séculières. L'antique *moutier* ressembla plus que jamais à une cour princière, non seulement par le train somptueux qu'on y menait, mais encore par la nature des affaires qui y furent traitées (2). » Ainsi que le roi, les gens d'armes, les officiers de la couronne avaient leurs entrées libres jusque dans le cloître. Les femmes mêmes n'en étaient pas rigoureusement exclues. L'abbé de Clairvaux va jusqu'à dire que la jeunesse des deux sexes y venait folâtrer. Bref, le royal monastère, pour emprunter une image à Homère et à la Bible, n'était plus que « l'officine de Vulcain et la synagogue de Satan (3); » ce sont encore les expressions de l'abbé de Clairvaux. Suger, cependant, sans prendre garde à ces

(1) *Histor. calamit.*, ap. *Hist. des G.*, XIV, 285-286.

(2) Vétault, *Suger*, Tours, 1872, p. 166.

(3) Bern., ep. 78, n^{os} 4 et 5.

désordres et tout enivré de sa puissance, menait un train de grand seigneur et étalait en public ce que saint Bernard ne craint pas d'appeler, dans une lettre qu'il lui adresse, « un faste insolent (1). » L'*Apologie* avait déjà dénoncé et flétri ce luxe effréné des abbés mondains, cet attirail et ce domestique nombreux dont ils se faisaient suivre en voyage. « On eût dit, à les voir passer en tel équipage, non pas des supérieurs de communautés, mais de puissants châtelains en expédition de guerre ou en partie de plaisir. N'était-ce pas une honte pour l'Église que tel abbé (et il s'agit évidemment ici de Sugar) se fit escorter dans ses marches de soixante chevaux et plus (2)? »

A ces traits l'abbé de Saint-Denis, s'il lut l'*Apologia*, — et vraisemblablement il la lut, — dut aisément se reconnaître. Est-ce de cette lecture que lui vint la lumière? Et dans quelle mesure les accents indignés de l'abbé de Clairvaux contribuèrent-ils à lui inspirer l'horreur de sa vie toute mondaine! Il est impossible de le déterminer. Quoi qu'il en soit, tout à coup le brillant ministre de Louis le Gros, comme éclairé d'en haut, rompit avec ses habitudes de frivolité, et, non content de s'assujettir lui-même aux rigueurs de la discipline monastique, se mit en mesure d'appliquer, sans faiblesse et sans délai, à toute sa maison la Règle bénédictine. En moins de quelques années la réforme était accomplie. Mais aussi, avec un réformateur autorisé et si propre au commandement, qui eût pu douter du succès de l'entreprise? Tel, dit l'abbé de Clairvaux, un capitaine qui voit ses soldats plier devant l'ennemi, se jette dans leurs rangs, se mul-

(1) Bern., ep. 78, n° 3.

(2) *Apolog.*, cap. xi.

tiplie, rallie les fuyards, communique à tous l'ardeur qui l'anime, et finalement remporte la victoire. « O l'heureuse nouvelle ! écrit-il à Suger. Tous les serviteurs de Dieu se réjouissent et s'étonnent du changement si complet et si saint que la main du Très-Haut vient d'opérer en vous... Mais qui donc vous a proposé une si haute perfection ? Car, je vous l'avoue, si je désirais apprendre de vous de si grandes choses, je n'osais cependant l'espérer. Qui croirait que d'un seul bond, pour ainsi dire, vous avez su occuper le sommet des vertus, atteindre le comble des mérites ?... Quoi ! c'étaient vos errements et non ceux des vôtres que critiquait le zèle des sages ; c'était à vos excès et non aux leurs qu'ils s'attaquaient ; c'était votre personne seule et non votre abbaye qui soulevait un murmure général. Vous seul étiez en cause. Vous n'aviez qu'à vous corriger pour faire taire toutes les médisances... Vous n'aviez qu'à déposer votre faste et à changer votre train de vie pour apaiser l'indignation de tous. Et voilà que vous avez satisfait à toutes les exigences et au delà, en donnant au monde le spectacle non seulement de votre conversion, mais encore de la conversion de toute une communauté, et de quelle communauté !... Maintenant l'austérité, la discipline et l'étude fleurissent dans cet asile. Le souci des affaires séculières en est soigneusement banni et l'on y médite dans un perpétuel silence sur les choses du ciel. Le seul allègement aux austérités et à la rigueur de la discipline est dans la douceur de la psalmodie et du chant des hymnes... La maison de Dieu n'est plus ouverte aux gens du monde, et les curieux n'ont plus d'accès dans le sanctuaire. Plus de bavardage avec les oisifs, plus d'ébats de la jeunesse folâtre comme naguère. Les seuls enfants du Christ remplissent désormais ce lieu saint... Je suis heu-

reux d'avoir assez vécu, non pas pour voir ces choses, puisque je suis loin de vous, mais pour les savoir avec certitude. Plus heureux encore êtes-vous, mes frères, vous à qui il a été donné de les accomplir. Et béni soit par-dessus tous celui qui en a pris l'initiative et à qui en revient toute la gloire!... Peut-être vous inquiéterez-vous, très cher, de nos louanges; vous auriez tort; car elles ne ressemblent en rien aux flatteries de ceux qui appellent bien ce qui est mal et mal ce qui est bien... Nos faibles éloges procèdent de la charité et ils ne dépassent point, que nous sachions, les limites de la vérité. Du reste, si nous nous sommes déchainé avec tant de hardiesse, *audacter oblatravimus*, contre le mal, quand nous l'avons vu, pouvons-nous, maintenant que nous sommes témoin du bien, garder le silence et ne pas lui rendre témoignage? Ne serions-nous pas convaincu d'aimer mieux mordre qu'amender, si nous nous taisions en présence du bien, après avoir tant réclamé contre le mal (1)? »

Entraîné par son propre mouvement, après un premier effort, Suger ne devait plus s'arrêter dans la voie des réformes. Pour ne citer que quelques monastères, Argenteuil, Compiègne et Sainte-Geneviève (2) ressentirent les effets de son zèle, aussi ferme que modéré. Et Bernard ne manqua pas, quand il fut lié plus intimement avec lui, de lui adresser de nouveau ses encouragements et ses éloges.

Les « aboiements » de l'abbé de Clairvaux, pour user de son langage, eurent un retentissement profond, non seulement à Cluny, à Reims et à Saint-Denis, mais encore

(1) Bern., ep. 78, n^{os} 1-8.

(2) Sur la réforme de Sainte-Geneviève, cf. Bern. epp. 369-370.

dans tout l'Ordre bénédictin. Certaines abbayes, Molesme par exemple et Saint-Bénigne de Dijon, n'avaient pas à redouter ses « morsures ; » une discipline sévère y régnait, dès avant l'apparition de l'*Apologia*. Molesme cependant ne le laissait pas indifférent ; ses lettres témoignent de l'intérêt actif qu'il portait au monastère et de l'affection qu'il avait vouée à l'abbé Guy (1). D'autres abbés qui n'osaient appliquer la réforme à leurs maisons furent traités avec moins de ménagement. Au Saint-Sépulcre de Cambrai et à Pouthières (Aube), nous voyons Bernard intervenir avec son programme. C'est lui, nous dit-on, qui désigna Parvin, moine de Saint-Vincent de Laon, pour succéder à Fulbert, abbé du Saint-Sépulcre, justement destitué (2). Dans la réforme de Pouthières, il ne craint pas de faire appel au bras séculier, sans consulter l'abbé du monastère, qui proteste contre cette double ingérence d'un moine étranger et du pouvoir civil. Pour justifier la hardiesse de sa démarche, Bernard fut obligé de l'expliquer par une lettre. Son dessein, écrit-il, n'était pas de contrarier les vœux de l'abbé Gérard, mais bien plutôt de l'aider à imposer son projet de réforme, en lui faisant prêter main-forte par le comte de Nevers, le fondateur de sa maison et son avoué naturel (3).

Mais cette intervention du pouvoir civil dans les affaires du cloître n'était, aux yeux de tous, même au douzième siècle, qu'un pis aller. Combien plus profondes et plus efficaces étaient les réformes accomplies discrètement et de concert, soit entre tous les membres de la même ab-

(1) Bern., epp. 43-44, 60, 80. Le 3 août 1126, Bernard est témoin, à Auxerre, dans une charté en faveur de Molesme, 2^e *cartul. de Molesme*, p. 122^a, Archives de la Côte-d'Or.

(2) Bern., ep. 48, n^{os} 1-2. Bernard se défend d'avoir contribué à l'expulsion de Fulbert, mais non à l'élection de Parvin.

(3) Ep. 81.

baye, soit entre les diverses communautés d'un même Ordre ! A cet égard, nul spectacle ne fut plus consolant que celui qu'offraient vers le même temps les ermites de Fontemoui (diocèse d'Autun), les moines noirs de Saint-Nicolas (diocèse de Laon) et les religieux de Saint-Bertin (diocèse d'Arras). Sur tous ces points à la fois la sollicitude de l'abbé de Clairvaux était en éveil. Sous l'influence de son action, les ermites de Fontemoui finirent par embrasser la Règle cistercienne et fondèrent en 1128 le monastère de Reigny (diocèse d'Auxerre, aujourd'hui de Sens) (1). A Saint-Nicolas, son rôle ne fut pas moins sensible. Après avoir encouragé Simon, l'abbé du monastère, à presser l'observation de la Règle bénédictine, il lui fait remarquer que tous les religieux ne sont pas appelés à la même perfection. Il prend en quelque sorte parti pour les âmes infirmes et plaide en leur faveur. « Invitez-les, dit-il, à une plus étroite observance, mais ne les y forcez pas ; » *invitandi sunt ad arctiorem vitam, non cogendi* (2). On reconnaît là sa ligne de conduite habituelle. Il ne veut pas que, sous prétexte de réforme, les religieux soient contraints de mener une vie plus austère que celle à laquelle ils se sont engagés par leur profession. C'est la teneur même de cette profession qui détermine rigoureusement leurs devoirs. Mais, toutefois, sous le bénéfice de cette réserve, l'obligation de progresser dans la vertu est la même pour toutes les communautés. « Dans cette voie, disait-il aux moines de Saint-Bertin, quiconque n'avance pas recule (3) ; » et il félicite les généreux réformateurs d'avoir entrepris de faire revivre dans leur abbaye la beauté des

(1) Cf. Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 15.

(2) Bern., ep. 83 ; les epp. 84 et 406 sont adressées au même abbé.

(3) « Non proficere sine dubio deficere est. » Ep. 385.

anciens jours. Sa lettre renferme un des plus vifs éloges qu'il ait faits de la discipline monastique.

Vers 1130, un moine que Pierre le Vénérable, qui se connaissait en hommes, ne craint pas d'appeler l'« émule de l'abbé de Clairvaux, » Geoffroy, abbé de Saint-Médard (1), futur évêque de Châlons, prit l'initiative de tenir à Soissons, à l'imitation des Cisterciens, un Chapitre général de tous les moines noirs de la province de Reims. Est-il téméraire de penser que Bernard ne fut pas étranger à ce projet? Ce qui est sûr, c'est qu'il fut invité à prendre part à la réunion. Retenu par ses occupations, il n'hésite pas à tracer de loin le programme de réformes que l'assemblée doit remplir. Avant tout, il la met en garde contre les tièdes, dont le courage est énervé par des habitudes de vie relâchée et qui ne manqueront pas de critiquer les mesures de salut que l'on adoptera. Il ne faut pas qu'une fausse crainte arrête le bras prêt à frapper les abus. La devise d'un moine doit être celle de saint Paul : « En avant! » *Semper ad ea quæ ante sunt!* « Arrière ceux qui vous disent : « Nous ne voulons pas être meilleurs que nos pères », et qui de la sorte font entendre qu'ils sont les fils de pères tièdes et dissolus. Que si les ancêtres dont ils se glorifient sont des saints, qu'ils imitent la sainteté de ceux dont ils préconisent les dispenses comme une règle. Du reste, Élie a dit : « Je ne suis pas meilleur que mes pères; » mais il n'a pas dit qu'il ne voulait pas devenir meilleur qu'eux. Ne l'oublions pas, dans l'inconstance de cette vie mortelle, rien ne demeure dans le même état. Il faut nécessairement monter ou descendre; quiconque essaie de s'arrêter tombera inévitablement. Sûrement, celui-là n'est

(1) Petr. Venerab., lib. II, ep. 43. Cf. Bern., ep. 66, et notes.

déjà plus bon, qui ne veut pas devenir meilleur (1). »

La main de l'abbé de Clairvaux se retrouve donc partout dans ces tentatives de réforme qui caractérisent le second quart du douzième siècle. Nous sommes loin d'avoir indiqué tous les services qu'il rendit au seul Ordre bénédictin. On le voit encore user de son autorité auprès du souverain pontife, pour essayer d'arrêter la décadence du célèbre monastère de Saint-Oyan ou Saint-Claude (2). Sa correspondance nous le montre pareillement en relations avec l'abbé de Saint-Jean de Chartres (3), avec Lelbert de Saint-Michel en Tiérache (4), avec l'abbé de Liesse, au diocèse de Cambrai (5), etc., etc. Et combien d'autres faits nous échappent, parce que les documents n'en ont pas gardé la trace !

Pendant que l'Ordre de saint Benoît reflleurissait ainsi, comme au soleil d'un printemps nouveau, d'autres Ordres, moins illustres mais déjà glorieux, rivalisaient avec lui de zèle et de vertu sous des règles diverses. La Grande-Chartreuse et les nombreuses communautés de Chanoines réguliers, au premier rang desquelles brille Prémontré, sont la manifestation la plus haute de cet esprit de renaissance religieuse. On ne s'étonnera pas de voir l'abbé de Clairvaux s'associer à leurs efforts et leur communiquer son ardeur. Seul l'Ordre de Grandmont paraît être demeuré totalement en dehors du cercle de son influence.

(1) « Auf ascendas necesse est, aut descendas ; si attentas stare, ruas necesse est. Minime pro certo est bonus, qui melior esse non vult, et ubi incipis nolle fieri melior, ibi etiam desinis esse bonus. » Ep. 91 ; cf. ep. 254, n° 5 : « Nolle proficere, non nisi deficere est ; » ep. 34, n° 1 : « Nemo quippe perfectus, qui perfectior esse non appetit. »

(2) Ep. 291, adressée à Eugène III.

(3) Ep. 82.

(4) Ep. 399, écrite avant 1130, *Gallia Christ.*, IX, 601.

(5) Ep. 400.

Il ne connut pas personnellement saint Bruno. Mais la réputation de sainteté de ses disciples lui inspira le désir de visiter la Grande-Chartreuse. A la Chartreuse, non moins vif était le désir de le voir. Il y eut d'abord un échange de lettres. Cette correspondance témoigne des pensées qui étaient habituelles aux deux maisons et des sentiments qui leur étaient communs. Ce sont de véritables traités sur la perfection et l'amour de Dieu. « J'ai lu votre lettre, écrit Bernard au vénérable Guigues et à ses confrères; chaque syllabe que je roulais dans ma bouche allumait une étincelle dans mon cœur. » La réponse qu'il leur adresse est d'un style un peu convenu; et, quoiqu'il parle de la charité, « la mère des amitiés, » comme il s'exprime, on sent qu'il s'adresse à des inconnus. Son exposé est didactique et froid; on y chercherait en vain un cri du cœur. Plus tard, quand il reprendra le même thème dans le *Traité De diligendo Deo* ou dans les sermons sur le Cantique des Cantiques, il sera bien autrement éloquent. Mais ici ce qu'il nous faut remarquer, c'est sa théorie déjà nette, qu'il développera pleinement ailleurs, sur la genèse de l'amour dans le cœur humain. « L'amour, dit-il, commence par la chair, s'il finit par l'esprit. Ainsi l'homme s'aime d'abord lui-même pour lui-même, car il est chair et ne sait encore goûter que la chair. Puis, voyant qu'il ne peut se suffire, il sent qu'il lui faut un aide, cherche Dieu par la foi et l'aime. A ce second degré, il aime Dieu, non encore pour Dieu, mais pour soi-même. A force d'honorer et de fréquenter ainsi Dieu par la pensée, la lecture, l'oraison et l'obéissance pour ses propres besoins, Dieu lui devient peu à peu sensible et doux; et, quand il a goûté combien le Seigneur est suave, il passe au troisième degré, qui consiste à aimer Dieu non plus pour soi, mais pour lui-même. Vrai-

semblablement on s'arrête à ce degré et je ne sais si, en cette vie, personne a jamais atteint parfaitement le quatrième, où l'homme ne s'aime plus lui-même que pour Dieu. Que ceux-là nous le disent qui l'ont éprouvé; pour moi, je l'avoue, cela me paraît impossible. »

L'état du pur amour, où l'âme s'oublie totalement pour Dieu, n'existe pas effectivement en ce monde; mais que les saints en fassent parfois des actes, c'est ce qu'on ne saurait nier. L'abbé de Clairvaux l'enseignera lui-même expressément plus tard. Et déjà sûrement les Chartreux voyaient en lui une de ces âmes d'élite pour qui le mysticisme théorique et pratique n'avait plus de secrets. Le pieux abbé est obligé de protester contre la réputation de sainteté que le messenger de la Chartreuse lui avait faite auprès de Guigues et de ses frères. « Ayez pitié de moi, ajoutait-il, et croyez bien que je ne suis pas tel qu'on le pense et qu'on le dit (1). »

A quelque temps de là, les fils de saint Bruno eurent la joie de juger par eux-mêmes de la vérité du portrait qu'on leur avait tracé. Bernard put enfin accomplir le pèlerinage, longtemps rêvé, de la Grande-Chartreuse. Il s'arrêta, en passant, à Grenoble, et rendit visite à l'évêque saint Hugues. Les chroniqueurs ne pouvaient manquer de noter la rencontre de ces deux personnages si ressemblants par leur vertu, malgré la différence d'âge. Dans le baiser de paix qu'ils se donnèrent, n'est-il pas touchant de voir les blancs cheveux de l'évêque se mêler à la blonde couronne du moine? Ils tombèrent d'abord à genoux l'un devant l'autre, frappés d'un mutuel respect, nous dit Geoffroy. Mais après ce premier mouvement d'humilité, leurs étreintes n'en furent que plus chaudes. Ils étaient

(1) Ep. 11.

si bien faits pour s'entendre qu'en quelques heures ils devinrent « un cœur et une âme, » et ne se séparèrent qu'à regret, « après avoir joui pieusement l'un de l'autre dans le Christ (1). »

Un accueil non moins chaleureux et un spectacle non moins édifiant attendaient l'abbé de Clairvaux à la Grande-Chartreuse. La discipline qu'il avait là sous les yeux était une sorte de mélange, ingénieusement combiné, de la vie érémitique et de la vie cénobitique. Les disciples de saint Bruno ne vivent qu'à demi en communauté; chacun d'eux a sa cellule particulière où il travaille, prie, fait sa cuisine, mange et dort. Le matin seulement tous les moines se réunissent en chœur à l'église pour la messe et l'office; et, le jour de fêtes à douze leçons, ils mangent au réfectoire et entendent un sermon. Bref, leur Règle offre tous les avantages de la solitude, sans en avoir les inconvénients. Pour l'austérité, ils ne le cèdent guère aux Cisterciens : leur travail seul paraît moins pénible; même alimentation, sauf trois jours par semaine où ils se nourrissent uniquement de pain et d'eau; même couleur de vêtement, sous lequel ils portent un cilice qu'ils ne quittent ni jour ni nuit. Un silence perpétuel enveloppe leur vie monotone et crucifiante (2). On conçoit que Bernard se soit senti tout de suite à l'aise dans ce lieu de pénitence et cette atmosphère de piété. Il reconnut dans la Grande-Chartreuse un digne émule de Cîteaux et dans les fils de saint Bruno des frères selon son cœur.

L'onction et la sagesse de ses entretiens furent pareil-

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. II, n° 3.

(2) Sur cette Règle qui offre quelques traits de parenté avec la Règle de saint Benoît, selon Guibert de Nogent, cf. Guibert, dans Migne, t. CLVI, p. 854 et 1082-1083; Jacques de Vitry, *Histor. occident.*, p. 310.

lement pour ses hôtes un sujet d'édification. Une chose cependant faillit les scandaliser dans cette visite. On remarqua que le cheval qui l'avait apporté était revêtu d'un harnais fort riche. Comment expliquer un tel équipement au service d'un abbé qui se montrait si sévère contre le luxe? Grande fut la surprise de Bernard, quand on lui en fit l'observation. Son palefroi était un cheval d'emprunt, que l'un de ses oncles, moine cluniste dans les parages de Clairvaux, lui avait prêté pour le voyage. L'animal lui avait été naturellement offert tout équipé. Et le cavalier avait achevé sa route, comme il l'avait entreprise, sans avoir seulement jeté les yeux sur les harnais de sa monture. Quand le prieur de la Chartreuse et ses religieux eurent reçu cette explication, ils furent remplis d'admiration pour leur hôte, qui leur donnait ainsi le plus ingénument du monde une preuve presque inconcevable de l'habituelle modestie de ses regards (1).

Cette visite est vraisemblablement la seule que Bernard ait faite à la Grande-Chartreuse. Plus tard on le voit s'excuser de n'avoir pu la répéter (2). Guigues mort, il semble même que ce soit une autre maison de l'Ordre, la Chartreuse des Portes, qui obtint les gages les plus nombreux de sa prédilection. Bernard, le second prieur de ce nom, devient son correspondant; leurs lettres respirent toujours le même esprit. Le mysticisme en est l'objet; les sermons sur le Cantique des Cantiques en furent l'un des fruits les plus savoureux. C'est à Bernard des Portes que l'abbé de Clairvaux soumet ses premiers essais sur cette matière, et c'est de lui, écrit-il expressément, qu'il attend l'ordre de continuer ou d'abandonner son œuvre. On connaît la

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. II, n° 4.

(2) Cf. *Bern.*, ep. 12.

réponse (1). Les Chartreuses montrèrent ainsi dès l'origine qu'elles entendaient être, comme Saint-Victor de Paris et comme Clairvaux, des foyers d'amour divin et des écoles de mysticisme.

Toute semblable par l'esprit, quoique différente dans la forme, fut l'action que l'abbé de Clairvaux exerça sur les diverses congrégations de Chanoines réguliers. Ces religieux dont la vie retenait quelque chose de la liberté et des occupations séculières suivaient, comme on sait, la Règle dite de saint Augustin. On sait aussi que cette Règle n'est pas à proprement parler de saint Augustin, au moins dans la forme où elle nous est parvenue. Le saint docteur n'avait sans doute pas prévu que la lettre fameuse qu'il adressait à une communauté de femmes révoltées contre leur supérieure, pour les rappeler à leur devoir et leur tracer un règlement de vie, serait plus tard adaptée, avec quelques variantes insignifiantes, aux besoins des communautés d'hommes. Les clercs du monastère épiscopal qu'il avait institué à Hippone ne durent avoir dans le principe d'autres constitutions que ses exemples et ses avis quotidiens. Mais après sa mort, il était naturel que ceux qui conservaient son culte et désiraient codifier une règle propre au clergé des cathédrales ou des collégiales, cherchassent dans ses écrits l'expression exacte de sa pensée sur la vie religieuse. L'épître 211 répondait de tout point à ce dessein. Il suffit d'en retrancher les quatre premiers alinéas qui marquaient sa destination particulière, pour en faire un code religieux d'une application générale (2). Augustin y des-

(1) Bern., epp. 153-155. Sur les deux Bernard des Portes, cf. Mabilon, notes aux épîtres 153 et 250; Le Couteux, *Annal.*, II, 132.

(2) *Regula ad servos Dei*. La modification la plus grave, introduite dans l'épître 211 pour en faire la *Regula*, regarde l'usage des bains:

cend jusqu'aux plus menus détails de la vie pratique en communauté; et ce qui prouve la sagesse de ses prescriptions, c'est qu'après avoir régi le monastère d'Hippone, elles passèrent la mer, traversèrent les âges, servant de loi à une foule de sociétés religieuses que le zèle chrétien enfantait partout.

En s'appropriant la Règle de saint Augustin, les Chanoines réguliers du moyen âge y apportèrent quelques modifications ou améliorations, selon le degré de perfection auquel ils voulaient atteindre, ou selon le genre d'occupations spéciales auxquelles ils entendaient se livrer. Dans sa forme la plus bénigne, elle comprenait la vie en commun, sous un abbé ou prévôt, avec les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Deux grandes œuvres se partageaient la journée ordinaire des Chanoines, la prière et le ministère paroissial. Leur « Office de la nuit » ne dépassait jamais neuf leçons, et la Règle leur permettait de regagner après Matines leur chambre et leur lit, *recreationis causâ*. Comme la communauté acceptait le service des églises, les frères consacraient leur temps libre au soin des âmes, à la manière des curés de paroisse. Rien de bien effrayant dans leurs mortifications; ils mangeaient de la viande trois jours par semaine, et le reste du temps ils se nourrissaient non seulement de légumes, mais encore de poissons, de laitage et d'œufs. Leurs vêtements étaient aussi chauds que solides. Ils

On remarquera qu'Augustin permet aux religieuses l'usage des bains une fois le mois, *semel in mense* (Ep. 211, n° 13), tandis que la *Regula* (n° 9) semble ne l'accorder qu'aux malades : *Lavacrum etiam corpori, cum infirmitatis necessitas cogit, minime denegetur*, plus sévère en cela que la Règle même de saint Benoît (cap. 36). Cela seul nous paraît indiquer que la *Regula* est postérieure à saint Augustin. Le P. Godefroid Madeleine (*Histoire de saint Norbert*, p. 176) en cite un manuscrit du septième siècle.

portaient chemises, caleçons, surplis et pelissons, couchaient sur des matelas et gardaient, pour dormir, chemises et caleçons (1).

Bien que ces mœurs et ces règlements fussent loin de l'austérité de la Règle bénédictine, Bernard, qui connaissait l'état de faiblesse générale de la nature humaine, faisait des vœux pour qu'ils se répandissent autour de lui et parvinssent à supplanter peu à peu, au moins dans les grandes villes, le genre de vie ordinaire du clergé séculier. Lui-même travailla à les propager. On le voit en 1125 prendre une part active à la transformation des Chanoines séculiers de Saint-Étienne de Dijon en Chanoines réguliers, et il paraît comme témoin de l'élection du nouvel abbé, Herbert, qui fut investi de ses pouvoirs par l'évêque de Langres, le jour de Pâques (2). Sa correspondance témoigne, pour les années qui suivent (3), de l'intérêt qu'il porte à la congrégation dont il avait encouragé et béni les débuts.

A Épernay, une réforme du même genre est due en partie au prestige de son autorité. L'abbaye de Saint-Martin de cette ville, desservie au commencement du douzième siècle par des Chanoines séculiers, relevait, pour le temporel, du comte de Champagne, qui, en sa qualité d'avoué et d'héritier des fondateurs, revendiquait le droit de nommer le supérieur de la communauté. A ce titre,

(1) Jacques de Vitry, *Hist. occident.*, p. 319-320.

(2) Cf. Bern., ep. 59 et note de Mabillon; Pérard, *Récueil*, p. 86-87. Noter que la scène se passe à Langres et non à Dijon, comme le dit Vignier, *Chronicon Lingon.*, p. 106-107.

(3) Cf. Pérard, *ouv. cit.*, p. 97-106; Petit, *ouv. cit.*, II, 13-15; Fyot, *Histoire de saint Étienne de Dijon*, preuv., n^{os} 136-144. Il résulte de ces pièces que Bernard était à Langres le 17 août 1129, *in natali S. Mammetis*, et assista un peu plus tard la même année au synode de Dijon.

il avait, après la mort du prévôt Warin, placé à la tête des chanoines le fils même de son sénéchal, Waleran de Baudement. Mais à peine celui-ci, qui avait conscience de son intrusion, eut-il connu l'abbé de Clairvaux, qu'il sentit naître en lui une vocation plus haute. Décidé à quitter sa communauté pour embrasser la Règle cistercienne, il légua à ses confrères, en partant, un peu de son esprit et leur fit accepter ses plans de réforme. Thibaut lui-même entra dans ses vues, et pour en rendre l'exécution plus facile, il renonça généreusement aux droits qu'il avait jusque-là exercés sur la maison. Les Chanoines furent autorisés à suivre la Règle de saint Augustin et à élire désormais eux-mêmes leur abbé ou prévôt. Leur choix se porta sur un chanoine de Saint-Léon de Toul, qui recueillit la succession de Waleran aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1127 et appliqua sans retard à Épernay les règlements de son Ordre, pendant que l'abbé démissionnaire allait faire à Clairvaux l'apprentissage d'une vie beaucoup plus austère (1).

Où la Règle de saint Augustin est en vigueur, Bernard se borne à en encourager la pratique. Surtout il ne souffre pas qu'on laisse tomber les bonnes traditions dont elle est l'inspiratrice. Quand l'église de Tous-les-Saints, à Châlons, vint à perdre son supérieur en 1125, il écrivit en toute hâte à l'évêque Eble, pour lui recommander le choix d'un prévôt « idoine. » Fallût-il courir toute la province, ou même comme jadis Guillaume de Champeaux aller jusqu'à Cluny pour le rencontrer, il n'y aurait pas à hésiter à entreprendre le voyage. « Il est bon sans

(1) Charte de Thibaut datée de 1127, ap. d'Achery, *Spicilegium*, XIII, 305-306. Les auteurs du *Gallia Christ.* (IX, 283-284; X, Inst., p. 39) ne connaissent que la confirmation de cette chartre par l'archevêque de Reims en 1128.

doute qu'un supérieur sache gérer les affaires temporelles; un tel homme n'est pas difficile à trouver, et bien des chanoines s'en contenteraient; mais il importe avant tout que le chef d'une communauté soit soucieux du salut des âmes et habile dans l'art de les gouverner. » Le vœu de Bernard fut comblé. L'élu, du nom d'Eustache, réunissait toutes les qualités qui font les bons prélats; sous son administration la réforme fut introduite à Tousles-Saints (1).

Entre les chanoines qui furent également selon le cœur de l'abbé de Clairvaux, il faut nommer encore un religieux du Mont-Saint-Éloi, près d'Arras, Ogier. Cette distinction flattait le pieux chanoine. Il eût aimé à entretenir un commerce épistolaire avec son illustre ami. Mais Bernard n'était guère enclin aux épanchements inutiles ou de commande. « A quoi sert, disait-il, d'exprimer et de faire valoir par de vaines et transitoires petites paroles des amitiés vraies et éternelles? » Ogier, déçu, se rabat sur les questions doctrinales; il n'est pas plus heureux. Sûrement à trente-cinq ans, l'abbé de Clairvaux ne se sentait pas la vocation de docteur : « L'office d'un moine et d'un pécheur, répond-il, n'est pas d'enseigner, mais de pleurer. Quoi de moins docte que d'enseigner ce qu'on ne sait pas; et ignorant, je le suis. La seule chose à laquelle je puisse vous inviter et vous provoquer, non par la parole, mais par l'exemple, en ce temps de carême, vous et tous ceux qui veulent avancer dans la vertu, c'est de vous apprendre à garder le silence, en me taisant moi-même (2). »

Nous ignorons quel était l'objet de la consultation

(1) Bern., ep. 58; cf. *Gallia Christiana*, IX, 876 et 948.

(2) Ep. 90 et 89, n° 2.

d'Ogier. C'était l'époque où Bernard allait publier son *Apologia*. Le chanoine du Mont-Saint-Éloi en eut la primeur (1). Il fallait qu'il eût déjà donné des preuves manifestes de sa science et de sa piété, pour que Bernard lui confiât ainsi son manuscrit avec droit de corrections, avant même d'en adresser la copie à celui qui en était l'inspirateur, à Guillaume de Saint-Thierry.

Ogier s'était en effet acquis un renom de sagesse en dehors de son Ordre et de son diocèse. En 1125, l'évêque de Noyon, qui gouvernait également l'église de Tournai, jeta les yeux sur lui pour introduire dans la paroisse Saint-Médard de Tournai des Chanoines réguliers. La fondation du monastère de Saint-Nicolas-des-Prés est son œuvre; il dirigea la maison en qualité d'abbé pendant quatorze ans (2). Sa démission qu'il offrit et imposa même à son évêque lui valut une lettre de véhéments reproches de l'abbé de Clairvaux. « S'exonérer ainsi, écrit Bernard, c'est se déshonorer... Il ne fallait pas accepter la garde du troupeau du Seigneur, ou bien, une fois acceptée, il ne fallait pas l'abandonner... Voilà, ajoute-t-il ironiquement, mon avis, voilà toute la sagesse du très élégant et très éloquent docteur que vous avez pris la peine de consulter de si loin. » Sur un point seulement, l'abbé de Clairvaux approuve sa détermination. Ogier, en « cessant d'être maître, ne rougissait pas de redevenir disciple, » et il avait eu le courage de se replacer sous la

(1) Ep. 88, n° 3. L'ordre dans lequel Mabillon, après Geoffroy, a publié les épîtres 87-90, toutes quatre adressées au chanoine Ogier, nous paraît diamétralement opposé à la vraie chronologie; elles ont paru dans l'ordre inverse : 90, 89, 88, 87 et les trois premières avant la fondation de Saint-Nicolas-des-Prés, c'est-à-dire au plus tard en 1125. Sur Ogier, voir encore l'épître 93, écrite vraisemblablement en 1133.

(2) *Gallia Christ.*, III, 297, *Instr.*, p. 65-67.

conduite de son ancien abbé. Excellente pensée! écrit Bernard. « Si vous avez jugé que vous étiez impropre à être le maître des autres, du moins vous ne vous êtes pas fié davantage à vous-même et vous avez renoncé à vous diriger. Vous avez eu raison, car celui qui se constitue son propre maître se fait le disciple d'un sot. » *Qui se sibi magistrum constituit, stulto se discipulum subdit* (1).

Aux congrégations diverses, qui se greffèrent au douzième siècle sur la Règle augustinienne, l'abbé de Clairvaux ne ménage pas davantage les témoignages de son estime et de sa confiance. Nous verrons bientôt quels liens étroits l'unirent aux Chanoines réguliers de Saint-Victor de Paris. Cet Ordre qui, en joignant l'étude à la prière, la science à la piété, gardait l'esprit de son fondateur Guillaume de Champeaux, devait lui être particulièrement cher. La parenté d'esprit fait quelquefois plus en pareil cas que la similitude de Règle. Or Saint-Victor promettait d'être la plus grande école mystique du siècle. Sûrement, l'abbé de Clairvaux le pressentit dès qu'il connut les disciples de Guillaume, Hugues par exemple. L'austérité de l'Ordre n'était pas, plus que son enseignement théologique, fait pour lui déplaire. Les Chanoines de Saint-Victor ne toléraient qu'à l'infirmerie l'usage de la viande. Vêtus de chapes noires et de tuniques de laine blanche, ils se servaient aussi de peaux d'agneaux et de chemises de lin. Si leur occupation principale était le labeur intellectuel, ils ne dédaignaient pas le travail des mains, auquel ils consacraient quelques heures par jour. La nuit, ils se levaient d'aussi bonne heure que les Cisterciens, pour chanter l'office. Bref, la Règle augustinienne donnait chez eux la main à la Règle bénédic-

(1) Ep. 87, écrite en 1139. Cf. *Gallia Christ.*, loc. cit.

tine (1). Rien d'étonnant par conséquent que Bernard ait favorisé de tout son pouvoir leur expansion, et en particulier leur introduction dans le chapitre de Notre-Dame de Paris.

La réforme d'Aroaise au diocèse d'Arras, entre Péronne et Bapaume, attira pareillement son attention. Les principaux points de règle, qui distinguent cette congrégation de l'institution primitive des Chanoines réguliers, regarde la nourriture et le vêtement. Abstinence de viande et usage de tuniques de laine au lieu de chemises, telles sont les plus grandes mortifications corporelles de l'Ordre. D'autres qualités, d'un caractère purement spirituel, le firent remarquer dès l'origine (2). Aussi sa diffusion fut-elle rapide dans le nord de la France, jusqu'en Allemagne et en Irlande. Et ce n'est pas sa moindre gloire, que l'évêque de Langres, Guillenc, d'accord avec l'abbé de Clairvaux, se soit adressé à cette congrégation pour implanter la Règle de saint Augustin à Châtillon-sur-Seine. Vers 1134-1136, les chanoines d'Aroaise furent substitués aux Chanoines séculiers qui avaient élevé le glorieux fils d'Aleth et de Tescelin. Ils ne démentirent pas les espérances que l'on fondait sur eux; et tel fut le succès de leur ministère, que Godefroid, le disciple de saint Bernard, devenu évêque de Langres, supprima la paroisse de Saint-Martin de Châtillon pour soumettre la ville entière à leur juridiction pastorale (3).

Cependant de toutes les tiges que la réforme avait

(1) Jacques de Vitry, *Hist. occident.*, p. 328-329. Cf. Vétault, *L'Abbaye de Saint-Victor de Paris*, dans *Positions des thèses*, 1866-1867.

(2) Sur la réforme d'Aroaise, nommé encore Tronc-Bérenger, cf. *Gallia Christ.*, III, 433-434; Jacques de Vitry, *loc. cit.*, p. 325.

(3) *Gallia Christ.*, IV, 770-772.

greffées vers ce temps sur le vieux tronc augustinien, la plus riche en fleurs et en fruits fut sans contredit la congrégation de Prémontré. Ce fut aussi celle dont le progrès réjouit le plus le cœur de l'abbé de Clairvaux. Comment s'en étonner? Avec Norbert, la Règle de saint Augustin atteignait son plus haut degré de rigueur cénobitique. Pour la nourriture et le vêtement, elle ne différait guère de la Règle cistercienne. Les Chanoines de Prémontré ne mangeaient jamais de viande, sauf en cas de maladie. De la fête de la Sainte-Croix (14 septembre) à Pâques, ils jeûnaient comme les Cisterciens, et l'unique repas qu'ils faisaient était composé de deux *pulmenta*, œufs, poissons ou légumes. Comme les Cisterciens, ils dormaient tout habillés et tout chaussés, *caligis calceati*. Le jour ils étaient vêtus de chapes en laine blanche. Leurs occupations seules les distinguaient proprement des moines de Clairvaux. Après l'office de nuit, ils retournaient au dortoir pour prendre encore quelque repos. Le travail manuel ne leur dérobaît que peu d'heures dans la journée; ils consacraient la majeure partie de leur temps à l'étude, à la prédication, au service des paroisses (1).

Le fondateur de l'ordre, Norbert (2), devait être, de son vivant, comparé, égalé même à l'abbé de Clairvaux (3). Après l'éclat de sa conversion, qui émut tout le Chapitre de Xanten (Westphalie) dont il était l'un des membres

(1) Cf. Jacques de Vitry, *Hist. occid.*, p. 322.

(2) Sur saint Norbert, voir *Acta Sanct.*, Junii, t. I; *Histoire de saint Norbert*, par Godefroid Madelaine.

(3) Cf. Heriman, *De Miraculis S. Mariæ Laudun.*, lib. III, cap. 6-10. Au chap. 7, Heriman va jusqu'à placer Norbert au-dessus de Bernard. « Si quis diligenter attendat, puto quod Norbertum præcellere non negabit. » Ap. d'Achery, *Opera Guib. de Novigento*, p. 527 et suiv.

les plus en vue, et qui fut un coup de surprise pour la cour de l'empereur Henri V, il avait cherché sa voie pendant cinq ans, de 1115 à 1120. Quand il se fixa dans le diocèse de Laon, sous l'œil favorable de l'évêque Barthélemy de Vir, rien n'annonçait encore sa grandeur future. Bernard, qui se dessaisit alors, en sa faveur, des droits qu'il possédait sur le lieu dit de Prémontré, dans la forêt de Voas (ou Coucy), dut se féliciter plus tard de sa libéralité (1).

La fécondité du nouvel Ordre fut prodigieuse; en moins de vingt ans, il donna au monde plus de cent monastères, tant d'hommes que de femmes, et un chroniqueur s'écrie que « depuis les Apôtres on n'a pas vu un apostolat aussi fructueux que celui de Norbert (2). »

Le sentiment que l'abbé de Clairvaux éprouve en présence du fondateur de Prémontré est celui d'une déférence respectueuse. Norbert lui apparaît non seulement comme un homme d'action étonnant, mais encore comme un oracle divin. « J'ai eu le bonheur de voir sa face, écrit-il un jour, et de puiser abondamment à ses lèvres, qui sont le canal du ciel (3). » Le bruit courait alors que Norbert annonçait comme prochaine la venue de l'Antéchrist. L'imputation était fondée; Bernard le force seulement à modifier l'expression de son sentiment. « Je m'informai, dit-il, d'où il tenait cette assurance, et il voulut bien me l'exposer; mais après avoir entendu sa réponse, je ne crus pas devoir partager sa conviction. En résumé, cependant, il m'affirma qu'il ne mourrait pas, avant d'a-

(1) Sur cette donation de Bernard, cf. Bern. ep. 253, n° 1 et note de Mabillon. L'affirmation de Bernard est trop formelle pour qu'on en conteste l'exactitude, comme on a essayé de le faire.

(2) Heriman Tornacens., ap. *Act. Sanct.*, Junii, t. I, col. 804.

(3) « De cœlesti fistula, ore scilicet ipsius. » Ep. 56.

voir vu une persécution générale dans l'Église (1). » Sous cette forme plus vague, le pressentiment de Norbert n'était que trop légitime, et le schisme d'Anaclet II, qui éclata deux ans plus tard, lui donna pleinement raison. Frappé de cette coïncidence, Bernard ne douta plus des vues prophétiques de son illustre ami. Il ne faut donc pas s'étonner que, dans une affaire de conscience extrêmement délicate, il ait répondu à Brunon, archevêque élu de Cologne, qui le consultait : « Interrogez plutôt le seigneur Norbert qui est près de vous ; car cet homme est d'autant plus habile à pénétrer les secrets divins, qu'il est, on le sait, plus près de Dieu (2). »

Grand admirateur de Norbert, l'abbé de Clairvaux ne l'est guère moins des Prémontrés. Ses lettres attestent l'estime et l'affection qu'il leur portait : « Ils sont chanoines de bonne réputation et de bonnes mœurs, » écrivait-il à Innocent II (3). Aussi est-ce de toute son âme qu'il favorise l'extension de leur Ordre. Comme il avait donné à Norbert l'emplacement de Prémontré, il donna plus tard à ses disciples celui de Sept-Fontaines, au diocèse de Langres, et leur fit offrir par la reine Mélisende Saint-Samuel en Palestine, outre mille écus d'or pour premiers frais d'établissement (4). C'est encore avec son appui qu'ils furent introduits à Saint-Martin de Laon

(1) Ep. 56. Le P. Madelaine interprète le fait d'une façon différente et croit que « l'abbé de Clairvaux ne comprit pas tout d'abord le sens de la prophétie » (*ouv. cit.*, p. 408-409). Mais il paraît bien, par le texte de saint Bernard, que Norbert parlait d'abord de l'Antéchrist en personne et qu'il fut amené par les réflexions de son interlocuteur à modifier l'expression de sa pensée. A noter que, sous Pascal II, le bruit se répandit en Italie que l'Antéchrist était né, ce qui donna lieu à de graves discussions. Watterich, *Rom. Pont. Vitæ*, II, 6.

(2) Ep. 8, n° 4.

(3) *Bonæ famæ et vitæ canonicis.* » Ep. 178, n° 2 ; cf. ep. 355.

(4) Bern., ep. 253, n° 1 ; cf. ep. 355. *Gallia Christ.*, IV, 853.

en 1124 (1), à Saint-Paul de Verdun en 1136 (2), et à Beaulieu au diocèse de Troyes en 1140 (3). Il semblait que Cisterciens et Prémontrés dussent alors se partager la France du nord, tant était rapide la propagation des deux Ordres. Afin de ne pas nuire au développement l'un de l'autre, ils s'engagèrent par un pacte amical, le 11 octobre 1142, à respecter, dans leurs fondations futures, le territoire des maisons déjà établies, sur un espace ou plutôt dans un rayon de deux lieues pour les abbayes et d'une lieue pour les granges (4).

A quelque temps de là, chose étrange, le pacte faillit se rompre. Des rivalités d'intérêt, la mésintelligence survenue entre plusieurs maisons des deux Ordres, l'admission de deux religieux de Prémontré à Clairvaux, tels furent les motifs qui d'abord excitèrent l'animosité, puis provoquèrent les plaintes des Chanoines et de l'abbé Hugues, contre les Cisterciens. Bernard qui, dans toutes ces questions, où il s'était trouvé mêlé malgré lui, n'avait jamais eu en vue que la paix et la gloire de Dieu, ne put croire que des causes si futiles amenassent une scission. Il avait trop souvent et trop hautement proclamé sa vraie pensée sur les changements de monastère pour qu'on se méprît sur la nature et la légitimité des admissions qu'on lui reprochait. Quant aux autres griefs, mettant la charité au-dessus de tout, il offrit aux disciples de saint Norbert les satisfactions qu'ils exigeaient et plus encore. Puis il

(1) *Gallia Christ.*, IX, 662; X, 191. Bernard signe comme témoin dans la charte de fondation donnée par l'évêque de Laon.

(2) Bern., ep. 253, n° 1; ep. 178, n° 2. Pierre le Vénérable, lib. II, ep. 11, s'oppose à cette introduction des Réguliers à Saint-Paul de Verdun.

(3) Bern., ep. 253, n° 1.

(4) Manrique, *Annal. Cist.*, I, 432-433. L'original se trouve aux Archives de la Haute-Marne, fonds de la Chapelle aux Planches, 7^e liasse.

laisse éclater son émotion et termine sa lettre sur un ton attristé : « Mes frères, dit-il, quoi que vous fassiez, j'ai résolu de vous aimer toujours, même sans être aimé de vous. Que celui qui veut rompre avec un ami en cherche les occasions ; pour moi, tous mes efforts sont et seront de ne jamais donner à aucun de mes amis un juste motif de rupture. Et puisque selon le prophète l'union est une bonne chose, *glutino bonum est*, vous pourrez dénouer ou plutôt rompre notre amitié ; moi, jamais. Je m'attacherai à vous malgré vous ; je m'y attacherai, quand même je ne le voudrais pas ; je me suis lié par un lien solide, par une charité sincère, par cette charité qui ne périt jamais. Qu'on me trouble, je serai pacifique ; qu'on m'accable d'injures, j'accablerai de services ; je vous en rendrai malgré vous, je vous en comblerai malgré votre ingratitude et je vous honorerai malgré vos mépris. Et maintenant mon âme est triste, parce que je vous ai offensés pour des riens, et elle sera triste jusqu'à ce que votre indulgence la relève. Si vous tardez, j'irai et je me coucherai devant votre porte ; je frapperai sans relâche, j'insisterai à temps et à contre-temps, jusqu'à ce que j'aie mérité ou que j'aie arraché votre bénédiction (1). »

Après une si loyale explication et une amende honorable si touchante, le malentendu ne pouvait subsister. La paix fut rétablie et se maintint désormais entre les deux Ordres.

(1) Ep. 253, n° 10, écrite vers 1150.

CHAPITRE VII

LA RÉFORME.

LE CLERGÉ SÉCULIER ET LES LAÏQUES.

Le clergé séculier, les laïques même n'échappèrent pas à la sollicitude de l'abbé de Clairvaux. Quoiqu'il éprouvât une véritable répugnance à s'immiscer dans les questions de gouvernement ecclésiastique (1), il fut souvent amené par les circonstances à traiter avec les évêques eux-mêmes, soit pour soutenir leurs droits, soit pour leur donner des leçons. Nous aurons plus tard l'occasion de remarquer avec quelle vigueur il défendit contre le pouvoir civil ou contre les intrigants la liberté des élections épiscopales. L'indépendance du clergé était à ses yeux la première garantie de l'honneur de l'Église.

Entre toutes les qualités d'un évêque, celles qu'il priait le plus étaient la science et la piété. « Qui me donnera, disait-il, des hommes lettrés et saints pour les placer comme pasteurs à la tête des églises de Dieu, sinon de toutes, au moins d'un grand nombre, tout au moins de quelques-unes (2) ! » Mais il faut bien s'entendre sur la science qu'il préconise ici. Il ne saurait être question de la littérature profane. Il n'était pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines. « Les arguties de Platon et les finesses d'Aristote, » comme il parle,

(1) Cf. Bern., ep. 21 et 61.

(2) Ep. 250, n° 2.

ont bien l'air d'être pour lui de « vaines curiosités (1). » Et quoi qu'on en ait dit, il n'a pas meilleure opinion de l'art d'Horace, de Virgile, d'Ovide ou de l'éloquence de Cicéron. La seule littérature qu'il estime à son prix est celle qui sert à sauver les âmes, c'est la littérature biblique et patristique; et les « lettres » dont il recommande l'étude aux évêques sont les « saintes Lettres. »

Si, à défaut de la science et de la piété réunies, il avait eu à choisir entre les deux, nul doute que la dernière n'eût obtenu ses préférences. L'innocence conservée ou du moins recouvrée par la pénitence lui paraît être la parure nécessaire et par excellence du pasteur des âmes. Les termes lui manquent pour flétrir l'impudence d'un clerc qui, après avoir mené une vie incontinent, était parvenu à envahir par intrigue l'évêché de Rodez : il n'eut pas de cesse jusqu'à ce qu'il eût fait casser cette élection (2). Un passé simplement mondain, s'il n'est expié par une rigoureuse pénitence, ne saurait davantage, d'après son sentiment, se concilier avec la dignité épiscopale. Lorsque Brunon, évêque élu de Cologne, l'interroge à ce sujet, il suspend par prudence son jugement. « L'ordre réclame, dit-il, qu'on sache garder sa propre conscience, avant de se charger de celles des autres. » Si quelque titre manquait à l'élu, ce n'était ni la naissance, — il était de la famille d'Altona, — ni la richesse, — ses biens étaient considérables, — ni la science, — Brunon excellait dans la littérature profane et sacrée, — c'était une vertu éprouvée (3). Bernard, qui le savait, par l'aveu même du coupable, cherchait en vain dans l'histoire un exemple qui autorisât ce passage subit d'une vie

(1) *In Pentecost.*, serm. III, n° 5; cf. n° 3.

(2) Ép. 328-329; cf. ép. 240, n° 1; trois lettres écrites en 1145.

(3) Bern., ép. 6, 8, 9; *Gallia Christ.*, III, 673. .

hier encore frivole à la gravité sainte de l'apostolat. Le seul exemple qui s'offrit à sa pensée était celui de l'apôtre saint Paul; et encore il observait que « ce n'était pas là un exemple, mais bien plutôt un miracle. » Aussi pour se tirer d'embarras, il renvoya la question à la décision d'un plus sage, à saint Norbert. Que n'eût-il pas dit, s'il eût connu le caractère peu régulier de l'élection de son correspondant (1)?

L'évêque une fois investi de sa dignité ne peut déchoir. Entre les vertus qui doivent former sa couronne, Bernard demande que la chasteté, la charité et l'humilité brillent de l'éclat le plus pur (2). Il insiste peu sur l'éloge de cette chasteté, que les évêques de son temps savaient apprécier et pratiquer. On remarquera que, parmi ses invectives contre les défauts ou les travers du clergé, il n'est pas une de ses lettres, pas un mot même qui laisse entendre que l'incontinence, sous quelque forme que ce fût, ait atteint l'épiscopat (3).

Avant lui saint Isidore avait déjà fait observer que la meilleure gardienne de la chasteté est la charité. Reprenant cette pensée, Bernard enseigne que, « sans la charité, la chasteté ne saurait avoir aucun prix, ni aucun mérite. La chasteté sans la charité, ajoute-t-il, est une lampe sans huile. Otez l'huile, la lampe ne luit plus; ôtez la charité, la chasteté ne plaît plus (4). »

La charité embrasse un double objet, la gloire de Dieu et l'utilité du prochain. « Le pontife, comme l'indique

(1) Ep. 8, écrite en 1131; *Gallia Christ.*, III, 673.

(2) Ep. 42, seu *Tractatus de Moribus et Officio episcoporum*. Dans l'épître 26, Bernard recommande à l'évêque de Lausanne les quatre vertus cardinales. Cf. ep. 469.

(3) Tout au plus, y a-t-il un sous-entendu mystérieux dans le sermon LXXVII in *Cantica*, n° 1 : « *Leviora loquimur.* »

(4) Ep. 42 seu *Tractatus*, cap. III, n° 9.

l'étymologie de son nom, est une sorte de pont entre Dieu et l'homme (1). » Par quelles voies il s'élève vers Dieu et quels trésors il y va chercher pour les répandre sur les âmes, Bernard l'expliquera dans ses sermons sur le Cantique des Cantiques. Nous verrons là quel amour de Dieu, surnaturel et mystique, il exige des pasteurs et des prélats, avant qu'ils s'adonnent aux exercices du ministère actif. Dans sa fameuse lettre à l'archevêque de Sens qui forme un véritable traité de *Officio episcoporum*, il insiste particulièrement sur l'amour que l'évêque doit témoigner aux âmes qui lui sont confiées. « Il faut que le pasteur se fasse tout à tous, qu'il s'oublie et se perde en quelque sorte pour gagner les autres. Il faut qu'il soit infirme avec les infirmes, qu'il brûle avec ceux qui se scandalisent; il faut qu'il devienne au besoin Juif avec les Juifs et n'ait pas peur d'être, à l'exemple de Jérémie et d'Ézéchiël, captif en Égypte ou en Chaldée avec les coupables; il faut qu'il soit, avec le saint homme Job, le frère des dragons et le compagnon des autruches, qu'il soit, chose plus grave, effacé avec Moïse, du livre de Dieu; il faut enfin qu'avec Paul il souffre d'être anathème pour ses frères (2). » Bref le vrai zèle ne va pas sans le dévouement, et sans un dévouement absolu; c'en est la marque. Bernard voudrait que les prélats eussent constamment sous les yeux, non pas les avantages de leur dignité, mais les besoins de leurs ouailles. S'ils sont aux honneurs, c'est pour être à la peine. Gouverner pour servir, telle est la devise d'un évêque digne de ce nom : *Præsit ut prosit* (3).

Mais l'obstacle au dévouement, c'est l'orgueil; c'est

(1) *Ibid.*

(2) *Ibid.*, cap. iv, n° 13.

(3) Ep. 655; cf. ep. 368 : « *Judicium grave his qui præsumt, si non*

pourquoi le saint docteur essaie d'inspirer aux évêques le culte de l'humilité, cette vertu qui « reçoit toutes les autres, les conserve et les consomme (1). » L'orgueil, que saint Augustin a si bien défini « un amour déréglé de sa propre excellence, » prend dans le haut clergé deux formes redoutables : l'ambition et le luxe.

L'ambition est un fléau de tous les temps. Avec quelle exactitude d'observation l'abbé de Clairvaux en décrit les ravages ! « O ambition toujours sans bornes, s'écrie-t-il, combien dans le clergé, de tout âge et de tout ordre, doctes ou ignorants, se précipitent vers les cures ecclésiastiques, comme si, quand ils obtiennent une cure, de rien ils ne devaient plus avoir cure !... Lorsqu'ils ont gravi dans l'Église les premiers degrés des honneurs, acquis soit au prix de leur mérite, soit à prix d'argent, soit en vertu des prérogatives de leur race, ils ne s'arrêtent pas là ; leurs cœurs brûlent de s'étendre plus au large et de s'élever plus haut. Par exemple, à peine un clerc est-il devenu doyen, prévôt, archidiaque d'une église, non content d'une seule dignité, il s'applique à en acquérir plusieurs, tant dans cette église que dans plusieurs autres. Et à tous ces titres, si l'occasion se présente, il préférera la seule dignité épiscopale. Sera-t-il enfin rassasié ? Devenu évêque, il désire être archevêque. S'il y arrive, il rêve alors je ne sais quoi de plus haut encore, prêt à entreprendre de laborieux voyages, à éblouir par ses somptuosités les familiers de la cour de Rome et à s'y acquérir ainsi de coûteuses amitiés (2). »

etiam prodesse laborant. » Ce mot est emprunté à la Règle de saint Benoît, cap. 64.

(1) « *Humilitas virtutes alias accipit, ... servat acceptas, ... servatas consummat.* » *De Officio episcop.*, cap. v, n° 17.

(2) *De Officio episc.*, cap. vii, n° 27.

L'abbé de Clairvaux signale un autre genre d'ambition plus rare et dont nous ne connaissons qu'un seul exemple à cette époque, le désir de gouverner plusieurs diocèses à la fois. « Voilà une ambition incroyable, s'écrie-t-il, si les yeux n'en faisaient foi. Mettre la faux dans le champ du voisin, quelle injure pour les âmes et pour l'Église (1)! » Évidemment, il vise dans cet endroit l'évêque de Noyon qui, s'appuyant sur un antique privilège, empêchait le rétablissement de l'évêché de Tournai, réclamé par les Tournaisiens. Mais, à vrai dire, plusieurs obstacles s'opposaient à cette restauration devenue nécessaire. Le roi de France lui-même n'était pas étranger au maintien de l'état de choses (2). Vingt ans plus tard, l'abbé de Clairvaux finira par triompher de toutes les difficultés, et d'accord avec l'évêque de Noyon donnera satisfaction complète aux Tournaisiens (3).

Ce que Bernard redoutait le plus pour les prélats éminents, c'était l'amour de l'indépendance. « Votre race, votre âge, votre science, votre chaire, et surtout la prérogative primitive, écrivait-il à l'archevêque de Sens, ne pourraient-ils pas devenir aisément pour vous un foyer d'insolence, une occasion d'orgueil? Oui, mais ils peuvent être aussi une occasion d'humilité (4). » Si grand qu'il soit, un métropolitain n'a-t-il pas au-dessus de lui le souverain Pontife? Il semble que l'abbé de Clairvaux ait pressenti l'avènement du gallicanisme : car il prend soin de mettre le primat de Sens en garde contre les ad-

(1) *Ibid.*, cap. VII, n° 28.

(2) Herimanni Tornac. *Historia*, etc., ap. *H. des G.*, XIII, 404-410.

(3) Bernard essaya cette restauration dès 1140, après le concile de Sens, et fit à cette époque une visite à l'évêque de Noyon. La tentative n'aboutit qu'en 1146. Cf. Heriman, *loc. cit.*, p. 407-410; Jaffé, *Regesta*, nos 8886-8893, 8943.

(4) *De Officio episcop.*, cap. VII, n° 25.

versaires de la suprématie pontificale. « On vous dira, observe-t-il, gardez l'honneur de votre siège. Il convient que l'Église qui vous est confiée conserve au moins sa dignité; vous n'êtes pas plus incapable que votre prédécesseur. Si elle ne grandit point par vous, au moins qu'elle ne décroisse point. » Bernard fait voir le sophisme contenu dans cette flatterie et le réfute. Au nom du Christ, il déclare que, s'il faut rendre à César ce qui est à César, il faut aussi rendre à Dieu ce qui est à Dieu. « Si vous, dit-il, malgré votre dignité, vous rendez vos devoirs au successeur de César, c'est-à-dire au Roi, en assistant assidûment à sa cour, à ses conseils, à ses affaires, à son ost, pourquoi serait-il indigne de vous d'être vis-à-vis du Vicaire du Christ, quel qu'il soit, dans la dépendance que l'antiquité a établie entre les Églises? « Ce qui est, » dit l'Apôtre, a été ordonné par Dieu. » Que ceux qui vous dissuadent de subir ce qu'ils appellent cette ignominie apprennent ce que c'est que de résister à l'ordre de Dieu (1). » On voit poindre ici le germe du gallicanisme, et les précurseurs des conseillers de Philippe le Bel se laissent apercevoir dans l'entourage de l'archevêque de Sens. Mais l'abbé de Clairvaux les fait rentrer dans l'ombre; leur heure n'était pas encore venue.

En même temps que l'orgueil et l'amour de l'indépendance, Bernard combat le luxe des évêques; il leur apprend, s'ils l'ignorent, et leur rappelle, s'ils l'oublient, que l'épiscopat est un ministère à exercer et non un domaine à exploiter (2). Tout évêque qui méprise les richesses et honore la pauvreté, fût-ce par crainte de la mort, est sûr de son approbation: il ne peut s'empêcher de féliciter Atton, évêque de Troyes, qui dans une mala-

(1) *De Officio episcop.*, cap. viii, n° 31.

(2) « Ministerium, non dominium. » *De officio episcop.*, cap. i, n° 3.

die grave avait distribué tous ses biens aux pauvres (1). Mais combien ce détachement lui paraît plus beau quand la charité seule l'inspire ! A Gilbert l'Universel, un maître illustre de ce temps, qui en montant sur le siège de Londres s'était spontanément dépouillé de sa fortune, il écrit avec une sorte de ravissement : « Que maître Gilbert devienne évêque, il n'y a là rien de bien surprenant ; mais que l'évêque de Londres vive pauvre, voilà qui est vraiment magnifique (2) ! »

Cet éloge de quelques membres de l'épiscopat prend évidemment pour le corps en général le caractère d'une critique. C'est qu'en effet la plupart des évêques, issus de grandes familles, continuaient parfois à mener dans l'Église le train qu'ils avaient accoutumé de mener dans le monde. Bernard, qui ne pouvait souffrir la pompe extérieure du culte, condamnait à plus forte raison le luxe des ministres sacrés. C'est principalement contre la somptuosité des équipages, des habits et de la table qu'il dirige ses attaques.

Le costume des évêques et des chanoines de notre temps ne trouverait certainement pas grâce devant ses yeux. Au douzième siècle, nombre d'évêques portaient en été un pelisson d'hermine, orné de gueules ou parements rouges autour du cou, sur la poitrine, et sur les manches (3). L'abbé de Clairvaux s'arme d'un texte de

(1) Ep. 23 ; cf. ep. 100.

(2) Ep. 24, écrite vraisemblablement au début de l'épiscopat de Gilbert, c'est-à-dire vers 1128 ou 1129. D'après Henri de Huntingdon, Gilbert laissa cependant une réputation d'avarice (*H. des G.*, XIV, 266).

(3) « Horreant murium rubricatas pelliculas, quas *gulas* vocant, manibus circumdare sacratiss... Respuant et apponere pectori. Pudeat et collo circumtexere, » etc. (*De Officio episcop.*, cap. II, n° 4). Mabilon explique justement ce texte, à l'aide d'une parabole faussement attribuée à saint Bernard : « Pascali tempore arminiam pelliceam dedit

saint Paul pour flageller cet usage : « Pas de vêtements précieux ! s'écrie-t-il, *non in veste pretiosa*. Et ne me dites pas que ce texte s'applique au sexe vil. Pourquoi portez-vous des toilettes de femmes, *muliebria insignia*, si vous ne voulez pas qu'on vous applique le reproche qui tombe sur elles ? Est-ce que les médecins ne se servent pas du même fer pour opérer les rois et les hommes du peuple ? Est-ce qu'on fait injure à la tête, si on coupe les cheveux avec les mêmes ciseaux qui servent à rogner les ongles ? Si vous ne voulez pas qu'on vous traite comme des femmes, cessez de tomber dans la même faute qu'elles. Faites-vous honneur de vos propres œuvres, et non de broderies et de pelletteries... Vous me fermerez la bouche, en disant que ce n'est pas à un moine de juger des évêques. Plaise à Dieu que vous me fermiez aussi les yeux, afin que je ne puisse pas voir ce que vous me défendez de condamner... Mais quand je me tairais, les pauvres, les nus, les faméliques se lèveraient pour vous crier avec un poète païen : « Dites-moi, pontifes, « que fait l'or au frein de vos chevaux ? » Pendant que nous souffrons misérablement du froid et de la faim, pourquoi tant d'habits de rechange, étendus sur vos perches ou ployés dans vos armoires ? Nous sommes vos frères, et c'est de la portion de vos frères que vous repaissez ainsi vos yeux. C'est notre vie qui forme votre superflu. Tout ce qui s'ajoute à vos vanités est un vol fait à nos besoins. Vos chevaux marchent chargés de pierres pré-

(sponsus sponsæ) circa collum et circa manum rubeis gulis præparatam. Igitur pellicea sponsæ de arminio fit, quod candidum est... ; circa collum et usque supra pectus et circa manum rubeis gulis ornata est. » Cf. Bern., ep. 2, n° 11 : « Varia griseaque pellicea a collo et manibus ornatu purpureo diversificata. » Le *vair* était fourni par le ventre de l'écureuil du nord, et le *petit-gris* par son dos.

cieuses, et vous n'avez cure de nos membres nus. Des anneaux, des chaînettes, des clochettes, des courroies clouées d'or et d'argent et tant d'autres choses aussi brillantes que précieuses pendent au cou de vos mules; et vous n'avez pas assez de piété au cœur pour procurer à vos frères un misérable ceinturon qui recouvre leurs flancs (1)! »

La leçon est éloquente; on ne peut qu'y applaudir. Elle était dans la tradition des docteurs ecclésiastiques. Néanmoins nombre de prélats à qui on la rappelait faisaient la sourde oreille. A plusieurs reprises encore, l'abbé de Clairvaux crut devoir la répéter aux murs mêmes de son cloître, persuadé sans doute que les palais épiscopaux qui en recevraient l'écho finiraient par s'en émouvoir. Au milieu de son mystique exposé du Cantique des Cantiques, il s'interrompt tout à coup et éclate en ces termes : « Ils ne sont pas tous amis de l'Époux, ceux qui ont l'air d'être les suivants de l'Épouse, comme on dit vulgairement. Un poison infect circule aujourd'hui dans tout le corps de l'Église, d'autant plus désespérant qu'il est plus étendu, d'autant plus dangereux qu'il est plus profond. Si c'était un hérétique qui se levât ouvertement contre l'Église, elle le mettrait dehors et il se dessécherais; si c'était un ennemi violent, elle pourrait lui échapper en se cachant. Mais maintenant qui rejettera-t-elle? A qui se dérobera-t-elle? Tous sont ses amis et cependant tous sont ses ennemis; tous sont de la maison, et pas un n'est pacifique; tous sont ses proches et tous recherchent leur propre intérêt. Ils sont les ministres du Christ et ils servent l'Antéchrist. Ils marchent dans les honneurs, enrichis des biens du Seigneur, mais sans

(1) *De Officio episcop.*, cap. II, nos 4, 6, 7.

rendre au Seigneur l'honneur qu'ils lui doivent. De là, cet éclat de courtisane que nous avons tous les jours sous les yeux, ces costumes d'histrions, cet appareil de roi. De là cet or aux selles, aux mors et aux éperons; les éperons sont plus brillants que les autels. De là ces tables avec des plats et des coupes splendides; de là ces repas et ces ivresses; et les cithares et les lyres et les flûtes, et ces vases qui débordent, et ces bassins qui regorgent, et ces tonneaux de vins fins, et ces bourses toujours pleines. C'est pour cela qu'ils veulent être et qu'ils sont prévôts des églises, doyens, archidiaques, évêques et archevêques (1)... Combien me donnez-vous de prélats qui ne soient pas plus occupés à vider la bourse qu'à déraciner les vices de leurs subordonnés? Et ce que je dis là n'est encore que le moindre mal (2)! »

Juste ciel! Bernard pouvait s'arrêter sur cette révélation; sa conscience devait être soulagée. On trouvera peut-être même que, par son caractère un peu vague et par suite très général, son accusation dépasse la mesure. Réformer l'épiscopat d'après le modèle même offert par les premiers apôtres, tel était son rêve, son idée fixe. Mais l'idéal qu'il avait sous les yeux était trop parfait, pour qu'il goûtât jamais la satisfaction de le voir réalisé. « Un bon évêque est un oiseau rare, » écrit-il à plusieurs reprises (3). Réflexion triste et qui serait dure pour le douzième siècle, s'il fallait la prendre dans toute sa rigueur. Mais on ne doit jamais oublier que le tour piquant qu'il donne à sa pensée reflète parfois inexactly la vérité des choses. En fait, son époque et particulièrement sa région ne sont pas dépourvues de bons évêques. Si

(1) *In Cant.*, serm. XXXIII, n° 15; cf. *Qui habitat*, serm. VI, n° 7.

(2) *In Cant.*, serm. LXXVII, n°s 1 et 2.

(3) « Rara avis est ista. » Ep. 249; cf. ep. 372.

nous prenons pour point de repère le début du pontificat d'Innocent II, nous trouvons sur les sièges archiépiscopaux de Lyon, de Reims, de Sens, de Rouen et de Tours, Pierre I, Raynaud II (1), Henri (2), Hugues d'Amiens (3), et Hildebert (4), tous hommes éminents dont Bernard lui-même a tracé l'éloge. Puis viennent au bout de sa plume les noms qu'il loue encore très justement, de Barthélemy, évêque de Laon (5), de Geoffroy, évêque de Chartres (6), de Geoffroy, évêque de Châlons (7), d'Alvise, évêque d'Arras (8), de Guillenc, évêque de Langres (9), d'Étienne, évêque de Paris (10), d'Atton, évêque de Troyes (11), de Burchard, évêque de Meaux (12), de Joslin, évêque de Soissons, de Hugues, évêque d'Auxerre (13). En somme, nous n'apercevons guère, dans son voisinage, que deux prélats dont il ait cru devoir dénon-

(1) Cf. *Gallia Christ.*, IV, 115-117; IX, 83-84.

(2) Cf. *De Officio episcop.*, cap. 1, et Bern., ep. 49. Il est vrai que l'archevêque de Sens s'attira plus tard une très rude semonce de l'abbé de Clairvaux, ep. 182. Mais en 1139, l'accord est rétabli, car Henri fait une donation à l'abbaye de Pontigny sur la demande de Hugues d'Auxerre et de Bernard de Clairvaux (Quantin, *Cartulaire de l'Yonne*, I, p. 338-339). L'épître 316 est également adressée à Henri archevêque de Sens, date incertaine.

(3) Bern., ep. 25, écrite en 1130 ou 1131.

(4) Bern., ep. 122-123, écrites avant 1130.

(5) Sur Barthélemy de Vir, évêque de Laon, cf. Bern., ep. 489, écrite trois ans après la démission de Barthélemy qui eut lieu en 1151 (cf. note); de Florival, *Barthélemy de Vir*, Paris, 1877.

(6) Bern., ep. 42 seu *De Officio episcop.*, cap. 1, n° 2; *De Considerat.*, lib. IV, cap. v, n° 14.

(7) Cf. Bern., ep. 66 et 91.

(8) Cf. *Gallia Christ.*, III, 324-326.

(9) Bern., ep. 59; *Gallia Christ.*, IV, 770-772.

(10) Bern., ep. 45-47.

(11) Bern., ep. 23, 432-439.

(12) *De Officio episcop.*, cap. 1, n° 2.

(13) Sur Joslin et Hugues, cf. *Gallia Christ.*, IX, 357-360; XII, 290-1.

cer vers ce temps la conduite scandaleuse : Simon, évêque de Noyon, qui s'obstinait à garder, par amour du lucre, l'évêché de Tournai ; et Henri, évêque de Verdun, qui, ne pouvant se laver de l'accusation de simonie, fut contraint de donner sa démission au concile de Châlons (1) (2 février 1129). De cette simple comparaison de chiffres, il reste constant que la proportion entre les bons et les mauvais évêques de ce temps est tout entière à l'avantage des premiers. Et si l'abbé de Clairvaux, qui a contribué par ses exemples et ses leçons à ce résultat, ne paraît pas le remarquer, c'est qu'il est ébloui par l'idéal de sainteté parfaite qu'il a constamment sous les yeux (2).

En parcourant les degrés de la hiérarchie, il rencontre immédiatement au-dessous des évêques les dignitaires des églises, les doyens, les archidiaques, les prévôts, les chanoines. Que d'abus encore à signaler au sein des chapitres cathédraux ! Le mode de leur recrutement est loin d'être parfait. Si quelques clercs parvenaient aux honneurs et aux bénéfices par la force même de leurs mérites, combien n'avaient d'autres titres à leur élévation que leur naissance ou leurs richesses ! Il n'était pas rare de voir « des écoliers et des adolescents imberbes promus ainsi aux plus hautes dignités ecclésiastiques, à peine soustraits à la férule, comme parle l'abbé de Clairvaux, déjà destinés à commander aux prêtres ; plus heureux d'échapper aux verges que d'avoir obtenu un principat et moins fiers d'avoir acquis un magistère que de n'être plus soumis à celui des autres. Mais ce n'est là qu'un début. Avec le temps, ils deviennent peu à peu insolents ; ils apprennent vite à s'emparer des autels, à vider la

(1) Bern., ep. 48, n° 1, et notes de Mabillon.

(2) « Displacet in pulcherrimo corpore non solum morbus, sed et nævus. » Ep. 250, n° 1.

bourse de leurs subordonnés, ayant pour maîtres dans cet art, et d'excellents maîtres, l'ambition et l'avarice (1). » Bernard nous montre ces doyens, ces prévôts et ces archidiacres, accaparant les différents bénéfices d'une même église ou bien encore un seul bénéfice dans plusieurs églises à la fois (2).

Tout son zèle et toute son éloquence ne parvinrent pas à déraciner cet abus. Le mal qu'il flétrissait avec tant de raison était entré si avant dans les mœurs, que les meilleurs parmi les grands ne se faisaient aucun scrupule de le commettre. Pour ne citer que deux exemples qui se passent de commentaires, le roi de France, Louis le Gros, ne craignit pas d'investir son jeune fils, Henri, le futur cistercien, des plus riches bénéfices de son domaine ; à peine ordonné sous-diacre, il le créait archidiacre d'Orléans, archiclave de Saint-Martin de Tours ; abbé des églises royales de Notre-Dame d'Étampes, de Notre-Dame de Corbeil, de Notre-Dame de Melun, de Saint-Mellon de Pontoise, etc. (3) ; Thibaut de Champagne, lui-même, l'un des princes les plus pieux de son temps, poussa la simplicité jusqu'à solliciter l'appui de l'abbé de Clairvaux pour procurer à son quatrième enfant, Guillaume aux Blanches Mains, encore en bas âge, non pas une, mais plusieurs dignités ecclésiastiques. On devine l'accueil que reçut sa demande. « Vous savez que je vous aime, lui répondit Bernard : mais il ne vous est peut-être pas avantageux que j'offense Dieu pour vous ; or, ce serait l'offenser sans aucun doute que de faire ce que vous me demandez. Le cumul des bénéfices n'est légitime, même chez un adulte, qu'avec une dispense et pour de graves raisons...

(1) *De Officio episcop.*, cap. VII, n° 25 ; cf. Bern., ep. 268.

(2) *De Officio episcop.*, n° 27.

(3) Cf. *Gallia Christ.*, IX, 726.

S'il vous plaît de poursuivre votre dessein, épargnez-moi en cela; vous avez, si je ne me trompe, assez de puissance et assez d'amis pour atteindre votre but. Vous aurez de la sorte fait ce que vous vouliez et moi je n'aurai pas péché. Excusez-moi auprès de la comtesse, en lui montrant ma lettre (1). » A défaut de l'approbation et du secours de l'abbé de Clairvaux, Thibaut, on le pense bien, n'en arriva pas moins à ses fins : son fils fut pourvu des bénéfices convoités; il devint simultanément chanoine de Cambrai et de Meaux, prévôt des chapitres de Saint-Quiriac de Provins, des cathédrales de Soissons et de Troyes (2). Bernard avait évidemment prévu ce résultat de son abstention et l'inutilité de ses critiques. Il dut se résigner. Sa conscience lui rendit le témoignage qu'il avait rempli son devoir. Il ne tenait pas à lui, ses écrits l'attestent, qu'un pareil abus fût à jamais extirpé de toute l'Église de France.

Il avait encore à cœur une autre réforme. Substituer, dans les cathédrales ou les paroisses, des Chanoines réguliers aux Chanoines séculiers était une entreprise hardie et digne de son zèle. Il y réussit en plusieurs endroits, nous l'avons vu. Où cette réforme était impossible, il essaya du moins de ramener les Chapitres à la pratique des vertus apostoliques. Le vice qu'il leur reproche et qui lui est particulièrement odieux, c'est le luxe et la mondanité. « Quels sont les biens dont vous usez? écrit-il à un jeune chanoine de Lyon. Des bénéfices de l'Église? Soit; vous vous levez pour les vigiles, vous allez à la messe, vous assistez au chœur pour l'office du jour et celui de la nuit; vous faites bien. De la sorte vous ne recevez pas gratis la prébende de l'Église. Il est juste que celui qui

(1) Bern., ep. 271.

(2) *Gallia Christ.*, VIII, 1145.

sert à l'autel vive de l'autel. Je vous accorde donc que si vous remplissez votre office, vous avez le droit d'en vivre; mais ce que je n'accorde pas, c'est que l'autel serve à votre luxe et à votre pompe, c'est que vous en tiriez de quoi acheter des freins dorés, des selles peintes, des étriers d'argent, des pelissons de vair et de gris que relèvent encore des parements rouges au cou et aux mains. Bref, ce que vous retenez de l'autel, en surplus de ce qui vous est nécessaire pour la nourriture et le vêtement, n'est pas à vous; c'est un vol, c'est un sacrilège... A l'exemple de l'Apôtre, contentons-nous de vêtements qui nous couvrent; n'en faisons pas des parures qui respirent la mollesse ou l'orgueil, et qui nous donnent l'air de vouloir ressembler aux femmes ou d'essayer de leur plaire (1). »

Ici encore, l'abbé de Clairvaux enveloppe dans une même réprobation et le luxe des chanoines et leur costume. De son texte, il ressort que le chapitre de Lyon portait un camail semblable à celui de certains évêques. Ce que le réformateur ne tolérât pas chez les princes de l'Eglise, à plus forte raison il n'était pas disposé à le souffrir chez des dignitaires inférieurs. Mais son blâme risquait de n'être pas entendu. Le riche costume des chanoines était appelé à traverser encore de longs siècles.

Un défaut plus choquant du clergé de cette époque était de suivre, dans le choix et la coupe de ses vêtements, le caprice de la mode. Certains évêques même n'échappaient pas à cette faiblesse. L'Eglise n'ayant pas encore fixé le costume ecclésiastique, chacun s'habillait à sa guise. Le goût au douzième siècle était aux couleurs voyantes; les robes étaient multicolores, et, chose plus grave, ce vêtement fantaisiste « par une fente énorme mettait les jam-

(1) Ep. 2, n° 11; cf. note, p. 210.

bes à nu presque jusqu'à l'aine. » On ne s'étonnera pas que l'abbé de Clairvaux ait professé pour un tel costume une horreur qui tenait du dégoût. « Dieu s'occupe des mœurs et n'a cure des habits, » disaient les clercs coupables. « Oui, répondait l'inflexible abbé, mais un tel habillement révèle un défaut de délicatesse et des mœurs peu graves (1). » Les conciles particuliers fulminèrent en vain contre ces habitudes mondaines et vraiment messéantes (2). L'abus ne devait être supprimé que le jour où le costume des clercs fut réglé d'une façon précise pour l'Église universelle par le concile de Trente.

Le clergé inférieur, prêtres, diacres, sous-diacres, sauf exception, ne tombait pas sous le coup des mêmes censures. Sa pauvreté le garantissait contre le luxe. Mais il souffrait d'un autre mal beaucoup plus déplorable. Malgré les vigoureux efforts de Grégoire VII et de ses successeurs, malgré l'apostolat des Ordres religieux et les censures des conciles (3), la plaie de la clérrogamie n'avait pas disparu de la chrétienté. L'Église de France qui, autant et plus qu'aucune autre, s'appliquait à la panser ne parvenait pas à la guérir. Pour atteindre le mal dans sa racine, le concile de Latran de 1123 (4) et celui de Reims de 1148 (5) déclarèrent que l'admission aux ordres majeurs, considérée communément jusque-là comme un

(1) *De Consideratione*, lib. III, cap. v, n^{os} 19-20; *De Officio episcop.*, cap. 2, n^o 4. Notez les mots *pellicula discolor* et *fissura enormis pene inguina nudat*; cf. note de Mabillon, dans Migne, 771-772.

(2) Texte du concile de Reims de 1148, dans Bernard, *De Consider.*, lib. III, cap. v, n^o 19; cf. note de Mabillon, citée plus haut.

(3) Cf. conciles de Reims, de 1119, canon v; de Rouen de 1128, ap. Orderic Vital, lib. XII, cap. 23; de Reims de 1130, canons iv et v; de Reims de 1149, canons iii et vii.

(4) Canon vii, ap. Labbe, *Concilia*, X, 899.

(5) Canon vii, *ibid.*, p. 1111; cf. Bern., ep. 203.

simple empêchement prohibant au mariage, formait un empêchement dirimant, et que toute union contractée par un simple sous-diacre, à plus forte raison par un diacre ou un prêtre, serait frappée de nullité. Mais il fallait faire entrer cette doctrine dans les mœurs; et la chose n'était guère aisée (1). Si l'on en croit un historien de saint Bernard, la clérogamie ou du moins l'incontinence était, malgré les canons, malheureusement trop fréquente dans les presbytères de campagne (2). Et un sermon de l'abbé de Clairvaux, son fameux discours *de Conversione ad clericos*, nous donne à entendre que le mal n'était pas moindre dans les grandes villes, au moins à Paris. Plusieurs pages de son éloquente diatribe méritent d'être citées ici. « Voyez, dit l'orateur, voyez cet homme qui n'a pas encore rompu avec le péché et qui traîne après lui la longue chaîne de ses iniquités! N'est-il pas un de ceux à qui le Seigneur a dit : « Malheur à vous qui riez maintenant, car vous pleurerez! » Ce qu'il convoite, ce n'est pas la justice, c'est l'argent; ses yeux ne voient que les grandeurs. Il a une faim insatiable des dignités, il n'a soif que de la gloire humaine.

« Parlerai-je de la pureté de son cœur? Plût au ciel qu'il ne fût pas une colombe séduite, qui n'a plus son cœur! Plût au ciel que la tunique de son corps fût trouvée immaculée et qu'en ce point au moins il eût suivi le précepte : « Soyez purs, vous qui portez les vases du Seigneur. » Nous n'accusons pas tout le monde, mais nous ne pouvons davantage excuser tout le monde. Le Seigneur s'est réservé plusieurs milliers de ministres fidèles. Si leur justice ne nous excusait à ses yeux, il y a longtemps que nous aurions été détruits comme Sodome, que nous

(1) Cf. *In Cant.*, serm. XXIII, n° 12.

(2) « Sicut multis consuetudinis est. » *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxi.

aurions péri comme Gomorrhe. A la vérité, l'Église paraît s'être étendue, l'ordre très saint du clergé s'est également accru, le nombre de nos frères s'est infiniment multiplié. Mais, Seigneur, si vous avez multiplié votre race, il semble que ses mérites aient diminué en proportion de son accroissement. On court de toutes parts aux saints ordres ; et ces fonctions redoutables même aux esprits angéliques, les hommes s'en emparent sans respect et sans réflexion. Ils osent porter la couronne céleste, tandis que l'avarice les asservit, que l'ambition les gouverne, que l'orgueil les domine et que la luxure même les tient sous son joug. Plût au ciel qu'ils ne fussent pas victimes de vices qu'on ne nomme pas (1) ! Ah ! qui donc a reconstruit Sodome et Gomorrhe ? Qui donc a élargi les murs de la turpitude ? Malheur ! malheur ! l'ennemi des hommes a soufflé partout et répandu sur le corps de l'Église les cendres exécrables de ces villes dévorées par un feu de soufre ; de cette lave impure et fétide il a souillé même quelques-uns des ministres sacrés. Hélas ! race choisie, sacerdoce royal, nation sainte, peuple racheté, qui donc, à la naissance du christianisme, si largement comblé de faveurs spirituelles, aurait jamais pu croire qu'un jour on trouverait en vous de telles souillures !

« Et ils entrent avec cette tache dans le tabernacle du Dieu vivant ; et ils demeurent dans le temple avec cette tache, profanant le sanctuaire du Seigneur et se préparant un jugement rigoureux ! Plût au ciel que ceux qui n'ont pas le courage de rester chastes ne se fussent jamais engagés témérairement dans la profession religieuse et n'eussent jamais osé s'enrôler dans le célibat ! Ne valait-il pas mieux pour eux se marier que de brûler intérieure-

(1) Saint Bernard, plus hardi, les nomme.

ment, et se sauver dans les rangs les plus humbles du peuple fidèle, que de vivre honteusement dans les sublimes dignités de la cléricature, où ils seront si sévèrement jugés ! Tous ne sont pas dans ce cas sans doute, mais sûrement il y en a beaucoup qui paraissent avoir abusé de la liberté de leur vocation pour favoriser la chair, et qui, négligeant le remède du mariage, sont tombés en toute sorte de péchés (1). »

Dans ce beau mouvement oratoire, il n'est pas aisé de démêler la nue vérité ; une simple statistique ferait mieux l'affaire de l'historien. De l'ensemble du texte, il semble au moins ressortir que le mal est une exception. Bernard compte encore par « milliers, » *multa millia*, les clercs qui échappent à la contagion de l'incontinence. C'est là un progrès considérable sur le siècle précédent.

L'abbé de Clairvaux ne borne pas au clergé sa tentative de réforme ; il l'étend, dans la mesure de ses forces, aux laïques, grands et petits, seigneurs et menu peuple. Aux grands, il prêche la justice et la charité ; aux petits également la charité et la justice, mais en outre la résignation.

Nous verrons plus loin de quels maux souffrait la société féodale. Si les grands seigneurs, ordinairement très soucieux de leurs droits, étaient moins respectueux des droits du peuple, leurs agents abusaient avec plus de facilité encore de la faiblesse des manants, serfs ou colons. L'impôt légitime ne suffisait pas toujours à leur avidité. De là des exactions, des *malæ consuetudines*, comme on disait alors, qui ruinaient le paysan et l'artisan et leur arrachaient des plaintes sans fin. La liste serait longue des

(1) *De Conversione*, cap. XIX-XX, n° 33-36. Cet ouvrage, selon nous, fut composé après le voyage de Bernard à Paris, mentionné par Geoffroy, *Fragmenta*, ap. Migne, 527-528, c'est-à-dire en 1140.

iniquités qui atteignaient de même l'industrie naissante et jusqu'aux foires et marchés. Les écrits de saint Bernard renferment peu d'allusions aux faits de ce genre; mais quelques exemples suffiront à nous montrer les sentiments que lui inspiraient les injustices seigneuriales et quels remèdes il essayait d'y apporter.

A la cour du comte Thibaut de Champagne, où il a son franc parler, il n'hésite pas à faire appel au glaive pour frapper « les oppresseurs des pauvres. C'est là, dit-il, le devoir élémentaire de quiconque porte l'épée (1). » La mesure est violente, mais il s'agissait évidemment de coupables qui ne pouvaient être réduits que par la force. Aux intendants plus à portée de l'autorité souveraine, il est facile d'appliquer un autre châtiment; il suffit de leur ôter leurs charges, si elles ne sont pas héréditaires.

Mais pour parler de ce ton aux grands, il fallait être sûr d'être écouté. Tous les seigneurs n'ont pas pour l'abbé de Clairvaux la même déférence que le comte de Champagne. La comtesse de Nevers et ses clients causent à la foire de Vézelay un grave dommage, en empêchant les marchands de s'y rendre. Bernard s'en plaint à la comtesse elle-même; mais de peur que sa requête ne la blesse, il prend un autre tour. « Nous vous avertissons et vous prions, dit-il, de ne plus rien faire de semblable à l'avenir. » Et il insinue habilement que le comte de Nevers, devenu moine à la Grande-Chartreuse, aurait à souffrir de ces iniquités (2). Ainsi évoqué à propos, le souvenir d'un époux aimé ne pouvait que toucher la comtesse Ida.

(1) « Humiliare pauperum oppressores... rationem gladii intelligere quasi elementarium instruxit. » *Bern. Vita*, lib. II, cap. VIII, n° 52. Cf. Bern., ep. 279 à Henri, comte de Champagne : *opus principis facis*.

(2) Bern., ep. 375, écrite après 1147.

Bernard plaidait quelquefois avec plus de hardiesse la cause de la justice violée. On se rappelle comment, au lit de mort de son parent Josbert de la Ferté, il demanda avec insistance la réparation des dommages causés et la suppression des exactions abusives, des *usurpatæ consuetudines* (1). Chose remarquable, c'est pour faire rendre gorge à un seigneur inique, qu'il accomplit son premier miracle. Bref, tous ses soins vont à faire pénétrer dans la conscience des détenteurs du pouvoir et de la fortune l'idée de la justice.

Il y joint une autre leçon, celle de la charité. A cet égard, son influence ne s'exerça sur personne plus profondément que sur le comte Thibaut de Champagne. Si les contemporains sont unanimes à louer l'extrême générosité de ce puissant baron, il faut savoir gré à l'abbé de Clairvaux d'avoir, de concert avec le fondateur de Prémontré, développé en lui cette belle vertu de bienfaisance. En tout temps le trésor et les greniers de Thibaut étaient ouverts aux vrais nécessiteux. Deux religieux de Prémontré avaient la charge de faire, en son nom, de périodiques, pour ne pas dire de perpétuelles distributions d'aumônes, parfois en argent, le plus souvent en nature, vêtements, chaussures, etc. (2). Bernard, qui fut souvent témoin des largesses du comte, eut même la réputation d'être son principal aumônier, et plusieurs se plainquirent à lui de n'être pas sur la liste des gratifications. Il n'eut jamais à la vérité ce titre et ces fonctions, et il s'en défend avec vivacité (3); mais il n'aurait pu nier qu'en maintes circonstances, quand les bienfaits pleuvaient sur

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. ix, n° 43.

(2) *Bern. Vita*, lib. II, cap. viii, n° 53 : notez, pour l'histoire du costume des paysans, *pelles et birros et calceamenta*.

(3) *Bern.*, ep. 416, date incertaine.

les indigents, c'était lui qui dirigeait la main du bienfaiteur. Il dirigeait pareillement ses pas; et on nous rapporte qu'il ne se contentait pas de lui faire ouvrir sa bourse, mais qu'il lui avait appris à distribuer quelquefois lui-même ses aumônes et à visiter les hôpitaux, de façon à doubler ainsi, par la douceur de sa présence, le prix de ses libéralités (1).

Quand sévissaient les famines, si désastreuses à cette époque (2), les recommandations de l'abbé de Clairvaux devenaient plus pressantes et plus multipliées. Ses biographes nous le montrent à la cour du comte comme un autre Joseph auprès d'un autre Pharaon, faisant ouvrir gratuitement aux pauvres les greniers remplis de blés (3). En pareil cas le devoir de la charité s'imposait impérieusement à quiconque jouissait de quelque aisance. Bernard le rappelle à tous, avec des arguments tirés de l'ordre surnaturel. « Tous les biens sont périssables, écrivait-il à un seigneur et à son épouse (4), sauf ceux que vous aurez fait porter au ciel par les mains des pauvres. Allons, mes très chers, amassez-vous des trésors dans le ciel, où la teigne ne dévore pas, où les voleurs ne dérobent pas, où votre suzerain lui-même, *dux ipse*, ne saurait rien vous prendre. Cherchez-vous des messagers? Ils sont à vos portes, tout prêts à remplir fidèlement la mission que vous leur confierez. Dieu n'a tant multiplié les calamités dans le temps présent, que pour vous fournir l'oc-

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VIII, n° 52.

(2) D'après la chronique de Lobbes, par exemple (*Hist. des G.*, XIII, 583), une famine qui commença en 1143 dura sept ans avec une violence plus ou moins grande. Le *Chronicon Catalaunense* (*ibid.*, XII, 277) note pareillement à l'année 1146 *fames valida ubique terrarum, qualis unquam ante non fuit*.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VIII, n° 53.

(4) Ep. 421.

casion de thésauriser dans ce lieu de la félicité et de la sécurité. »

Le luxe tarissait trop souvent la source des aumônes de la noblesse féodale. Bernard, nous le verrons dans le prochain chapitre, poursuit avec sa verve accoutumée l'abus des équipages et du costume chez les chevaliers et les barons. Il n'épargne pas davantage la toilette des grandes dames. Dans une de ses lettres à la vierge Sophie, où il fait à la fois l'éloge de la virginité et celui de la simplicité, il se plait à tracer, comme pour faire ombre au tableau, le portrait des élégantes du douzième siècle. Quelles folles dépenses représente leur costume ! Leurs chaines et leurs biaux sont taillés dans les plus fins tissus de lin et de soie ; une riche fourrure, enfermée entre deux étoffes qu'elle déborde, forme leur tunique ou pelisson. Leurs bras sont chargés de bracelets ; à leurs oreilles pendent des boucles d'or où s'enchaînent des pierres. Pour coiffure, elles ont une pièce de linge fin, dont elles s'enveloppent le chef, le cou, le haut des épaules, et dont elles laissent retomber un bout le long du bras gauche : c'est la guimpe, qui est d'ordinaire assujettie sur leur front par un chapelet, un tressoir ou un cercle d'orfèvrerie. « Et elles marchent de la sorte à pas rompus, le cou allongé, parées et ornées à la manière d'un temple, laissant traîner après elles une queue, d'étoffe la plus précieuse, qui soulève sur leurs pas des nuages de poussière. » Une telle coquetterie, de telles somptuosités scandalisent la piété de l'abbé de Clairvaux. Il ne peut comprendre qu'une femme chrétienne « emprunte à la peau des écureuils et à l'œuvre des vers une beauté tout extérieure et mensongère. » « La soie, observe-t-il, la pourpre et le faux éclat des teintures ont leur beauté sans doute, mais ne la donnent pas. C'est une beauté qu'on

applique à son corps et qu'on ôte en se déshabillant (1). » Cette réflexion n'eût sûrement rien appris à celles qu'elle visait, et n'était pas faite pour les toucher. Mais Bernard n'en poursuivait pas moins son but qui était de détruire le luxe au profit du soulagement de la misère. Le luxe aboli, il lui semblait que les riches, trop souvent indifférents à la détresse du peuple, comprendraient mieux et finiraient par mieux remplir leurs devoirs de justice et de charité. C'était là, en ce qui regarde les hautes classes, toute sa théorie d'économie sociale, théorie un peu simple peut-être, à coup sûr incomplète; mais son temps n'en comportait guère d'autre.

Au peuple, il prêchait une doctrine analogue. Le paysan du douzième siècle ressemble un peu aux paysans de tous les siècles; il est ignorant, superstitieux, âpre au gain, mais au fond il aime l'équité, pratique la charité, croit à la Providence et tient son âme ouverte aux idées de justice éternelle et de vie future (2). Bernard ne pouvait sortir de son monastère sans rencontrer ces malheureux attachés à la glèbe, dont le sort était si digne de pitié. Volontiers, en public ou en particulier, il leur adressait la parole (3). Son thème n'était guère varié. La charité chrétienne en formait le premier point. Il ne dédaignait pas d'entrer dans les détails pratiques. Il enseignait surtout aux paysans à s'entr'aider les uns les autres, nous dit son secrétaire. « Votre voisin n'a pas de pain, partagez votre pain avec lui, jusqu'à ce qu'il puisse vous rendre le même office. Le temps lui manque-t-il pour pré-

(1) Bern., ep. 112, nos 2-6, passim; la guimpe est citée, ep. 114, n° 3; sur le chainse ou chemise, le bliaut, la guimpe, le tressoir, cf. Jules Quicherat, *Histoire du costume en France*, aux mots indiqués.

(2) Gaufridi *Serm. de S. Bernardo*, Migne, t. CLXXXV, p. 584-585.

(3) *Bern. Vita*, lib. III, cap. III, n° 8.

parer son repas et faire cuire ses légumes, envoyez-lui généreusement une portion des légumes que vous avez préparés pour vous (1). » C'est jusqu'à ces conseils familiers, minimes en apparence, mais si importants dans la vie quotienne du serf et du colon, que descendait l'éloquence de l'abbé de Clairvaux (2).

Contre les vices du paysan, il s'élève avec force; il essaie de lui inspirer l'horreur de tout ce qui peut souiller la pureté du foyer domestique; il le met en garde contre les sorciers dont les recettes sacrilèges sont aussi nuisibles à la bourse qu'à la foi; surtout il le détourne des petites rapines qui sont la tentation perpétuelle des nécessiteux. Des leçons de justice couronnent cet enseignement. Il insiste sur l'obligation de payer l'impôt. La dîme du clergé en particulier semble avoir été, dès cette époque, à charge aux paysans. Bernard en démontre la légitimité et la haute origine. C'est une dette sacrée, dont Dieu lui-même est pour ainsi dire le créancier. Quelle audace « de frauder Celui qui pourrait revendiquer les neuf dixièmes plus justement que l'agriculteur ne revendiquerait simplement la dîme! N'est-ce pas Lui qui a fait la terre, donné des bras et des forces au travailleur? C'est Lui encore qui conserve par la gelée les semences confiées au sol, qui les arrose de pluie, les réchauffe des tièdes haleines du printemps et les mûrit au soleil d'été. S'il ne donnait l'accroissement, le laboureur perdrait sa peine. » En un temps où la foi était si vive dans les campagnes, de tels motifs pénétraient plus avant au cœur du peuple que n'eussent fait les plus belles considéra-

(1) Gaufridi *Serm.*, loc. cit.

(2) « Sermo... quibusque congruens auditoribus erat. Sic rusticanis plebibus loquebatur, ac si semper in rure nutritus. » *Bern. Vita*, lib. III, cap. III, n° 6.

tions sur l'économie politique. Aussi bien, il ne fût jamais venu à l'esprit de l'abbé de Clairvaux de concevoir un état social d'où la pauvreté et la dime, sous une forme quelconque, fussent absolument bannies. Le servage était peut-être le seul point du régime féodal qui offensât sa bonté naturelle et son amour de la justice. De la pauvreté il se consolait et consolait les autres, rappelant justement que « Celui qui était riche est devenu pauvre pour nous et que les pauvres sont ses amis (1). »

A ces leçons en paroles s'alliait une leçon de choses infiniment plus éloquente. Quand ces colons, ces serfs, ces mainmortables, qui portaient le poids du jour et de la chaleur, étaient tentés de murmurer contre un régime où le labeur et la misère formaient leur partage, pendant que la richesse et le bien-être étaient le lot de quelques privilégiés, quelle réponse à leurs plaintes dans le spectacle de ce monastère de Clairvaux qui renfermait en si grand nombre des fils de noble race, comme eux voués au travail, nourris comme eux, vêtus comme eux, et de plus privés, par esprit de sacrifice, des joies de la famille, cette consolation du dernier des serfs ! Bernard pouvait-il offrir à ses auditeurs un modèle plus frappant de pauvreté volontaire, d'économie, de résignation, en un mot de toutes les vertus nécessaires aux déshérités de la fortune ? A défaut du bien-être, il proposait le bonheur à quiconque saurait faire, comme il parle, « de nécessité vertu ; » et ce bonheur était entretenu par l'espoir d'un *au delà* plein de délices. De la sorte la terre confinait au ciel ; le paysan pressentait le royaume de Dieu, et voyait, des yeux de l'âme, le monde idéal « se dresser au bout du monde réel comme un magnifique pavillon d'or au bout

(1) Gaufrid. *Serm.*, loc. cit.

d'un enclos fangeux. » Ce spectacle contribuait sûrement à répandre et à entretenir dans le peuple le goût de la vie. C'est ainsi que l'abbé de Clairvaux répondait par sa parole et par son exemple à cette question, déjà posée de son temps : « La vie vaut-elle la peine de vivre? »

CHAPITRE VIII

BERNARD ET LES TEMPLIERS.

Concile de Troyes (1128).

En moins de dix années, Bernard avait acquis une célébrité qui le plaçait au premier rang parmi les abbés de sa province ou même des provinces avoisinantes. Bientôt nous le verrons mêlé à toutes les questions politico-religieuses qui agiteront la France et la chrétienté, et rien dans l'Église ne se fera sans lui. Il s'en faut cependant que ces occupations extérieures aient été de son goût. Outre son amour de la solitude, l'état chancelant d'une santé toujours fragile lui commandait le repos et le recueillement du cloître; et ses lettres témoignent de la résignation, disons mieux, de la satisfaction avec laquelle il subissait cette nécessité (1), qu'il considérait comme une faveur du ciel.

Après son internement de 1118, à plusieurs reprises il retomba malade et faillit mourir. A vrai dire, il était atteint d'une gastrite incurable que ses jeûnes et ses

(1) « Mihi propositum est nequaquam egredi de monasterio, nisi certis ex causis » (ep. 17, écrite en 1126; cf. Jaffé, *Regesta*, n° 7259-7261); « Date operam ut prorsus amovear ab hujusmodi, quatenus liceat mihi pro meis atque vestris orare delictis, » etc. (ep. 52, écrite vers 1128, avant le conflit avec Louis le Gros); ep. 48, n° 3; ep. 21, écrite soit avant le concile de Troyes (13 janvier 1128), soit plutôt avant le concile de Châlons (2 février 1129); cf. ep. 48, n° 1.

veilles ne faisaient qu'aggraver. A peine sorti de la cellule isolée où l'avait confiné la volonté de ses supérieurs et de Guillaume de Champeaux, il avait repris le cours de ses mortifications « avec une nouvelle âpreté, nous dit son historien, comme pour regagner le temps perdu. » Il portait sur sa chair un cilice qu'il quitta par crainte de se singulariser, lorsqu'il s'aperçut que ses moines avaient surpris son secret. Jour et nuit il priaît debout : attitude tellement pénible que ses pieds finirent par enfler. Son estomac ne pouvait supporter la nourriture prescrite par la Règle ; ses repas consistaient en un peu de lait avec du pain, un peu de soupe aux légumes ou de bouillie, comme on en donne aux enfants. Bientôt même sa gastrite devint si aiguë, qu'il rejeta ses aliments. Il fallut lui creuser près de sa stalle dans la chapelle un trou destiné à recevoir, pendant les offices, les restes d'une digestion mal faite, heureux quand la violence du mal ne le contraignait pas à garder absolument le lit ou la cellule (1).

C'est pendant les intermittences de cette cruelle maladie qu'on aperçoit Bernard, à de longs intervalles, à Dijon, à Langres, à Châlons, à Auxerre, à Reims, à Foigny (2), en un mot dans tous les lieux où l'appelaient les

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. viii, n^{os} 38-39.

(2) Bernard était à Langres en 1121 (cf. *Cartulaire de Clairvaux, Grangia abbatix*, IV ; Migne, t. CLXXXV, p. 977-979). Il est témoin à Dijon, en octobre 1123, dans une charte de Hugues (*Gallia Christ.*, IV, 681-682 ; le mois est indiqué dans un ms. de Baudot, ancien archiviste du départ. de la Côte-d'Or). Il assiste à la bénédiction de l'église de Foigny, le 11 novembre 1124 (*Bern. Vita*, lib. I, cap. xi, n^o 52 ; *Gaufridi Fragm.*, ms. 7^b ; *Gallia Christ.*, IX, 628). Il est témoin dans une charte en faveur de Molesme donnée par Hugues d'Auxerre, le 3 août 1126 (2^e *Cartul. de Molesme*, archiv. de la Côte-d'Or, p. 122 ; cf. charte suivante, p. 122^b). Il est témoin à Langres (Carême 1125) de l'accord passé entre les chanoines séculiers de Saint-Étienne de Dijon et leur nouvel abbé régulier, Herbert (Fyot, *Histoire*

devoirs de sa charge et les intérêts de l'Église. Un jour, en rentrant du Chapitre de Cîteaux, il fut pris d'une fièvre intense qui le mit subitement aux portes du tombeau (1). Ses enfants et ses amis, au nombre desquels Guillaume de Saint-Thierry, appelés en toute hâte, crurent comme lui que sa dernière heure était proche. Sa tête était tout endolorie; un ruisseau de salive épaisse s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes. Parfois la souffrance lui arrachait des plaintes étouffées. Cependant, s'étant assoupi, il eut un songe dans lequel il se vit transporté sur un rivage où l'attendait un vaisseau, prêt à prendre la mer. Trois fois il essaya de s'embarquer, mais toujours le navire s'éloignait de la rive et enfin il disparut pour ne plus revenir. A ce signe, Bernard comprit que le temps de son « passage » n'était pas encore venu. Ce même jour, à l'heure de la conférence du soir, comme ses souffrances redoublaient, il dit à l'un des deux frères chargés de le garder : « Allez à l'église et priez pour moi. » Le religieux obéit, tout en s'excusant de son indignité, et s'agenouilla successivement devant les trois autels qui ornaient la chapelle, l'autel de la sainte Vierge, celui de saint Benoît et celui de saint Laurent. Or, pendant qu'il priait, Bernard eut le sentiment de la présence réelle des trois patrons du monastère : il les vit pénétrer dans sa cellule, s'approcher de son lit, et sous les caresses de leurs mains ses douleurs se dissipèrent; en un instant la salive qui l'inondait cessa de couler; il était guéri, nous dit son biographe (2).

Plusieurs de ses lettres antérieures à 1128 mentionnent

de *S.-Étienne de Dijon*, p. 108-109, *Preuves*, p. 91; *Bern.*, ep. 59, écrite en 1129; *Gallia Christ.*, IV, 755).

(1) Gaufrid. *Fragm.*, ms. Bibl. nation., p. 9.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XII, n^{os} 57-58; Gaufr. *Fragm.*, loc. cit.

d'autres périls de mort auxquels il échappa (1). Sa santé était vraisemblablement fort ébranlée encore, quand s'ouvrit, le 13 janvier de cette année, le concile de Troyes (2), où l'Ordre naissant des Templiers devait recevoir sa confirmation et sa Règle. L'abbé de Clairvaux y assista, et c'est à lui que les évêques et le cardinal Mathieu qui présidait l'assemblée, confièrent les fonctions de secrétaire; cependant ce fut un moine du nom de Jean Michel qui sous sa dictée non seulement rédigea les statuts synodaux, mais encore traça les premiers linéaments de la Règle du Temple (3).

Déjà précédemment, l'attention de Bernard avait été appelée sur les Templiers. On connaît les origines de cet Ordre militaire, association d'abord laïque, née d'une pensée essentiellement chevaleresque. Quelques Français, au fier courage, en tête desquels il faut nommer Hugues de Payns (4) et Godefroid de Saint-Omer, frappés de l'état de désolation et d'insécurité où, malgré les succès de la première croisade, se trouvait la Terre Sainte, entreprirent de leur propre mouvement de faire la police des routes et des citernes, et de protéger les pèlerins contre les attaques des Sarrasins et des bandits

(1) Dans l'épître 90, n° 2, Bernard assure qu'il a été gravement malade : *ita ut jamjam succidi metuerem*; ailleurs nous lisons : *febre redeunte, ita ut mori timerem*, ep. 118. La maladie le retient à différentes époques, 8 septembre (ep. 86); Avent (ep. 446); au temps de la Septuagésime (Bern. Vita, lib. I, cap. XII, n°s 59-60); Carême (ep. 89). Tous ces accidents paraissent antérieurs à 1128.

(2) Le concile s'ouvrit le jour de la fête de Saint-Hilaire, qui se célébrait alors le 13 janvier. Cf. épître 37 un peu postérieure au concile : *de nostra infirmitate vos sollicitum*, etc.

(3) Labbe, *Concilia*, X, 923 et suiv.; des G., XIV, 231-233; de Curzon, *La Règle du Temple*, p. 11-20.

(4) Payns, arrond. et canton de Troyes, départ. de l'Aube.

qui infestaient le nouveau royaume de Jérusalem (1). Le roi Baudoin, qui prisait fort leurs services (2), se les attacha en pourvoyant à leur nourriture et en leur assignant une demeure, d'abord dans son palais, puis dans le voisinage d'un couvent de Chanoines réguliers, sur l'emplacement même du temple de Salomon (3). De là leur nom de Templiers. Le caractère religieux de leur mission prenant de jour en jour à leurs yeux plus d'importance (4), ils s'engagèrent par un vœu solennel, formé en présence du patriarche de Jérusalem, à combattre les ennemis de Dieu, « dans l'obéissance, la chasteté et la pauvreté (5). » C'était joindre aux exercices laborieux de la vie militaire les obligations non moins rudes de la vie monastique.

Le recrutement du nouvel Ordre fut, à son début, fort pénible. Son nom parvint cependant de bonne heure en France. Mais l'idéal qu'il proposait à nos chevaliers avait quelque chose d'insolite, qui devait tout d'abord les surprendre; et il n'est pas sûr que l'abbé de Clairvaux, qui devait plus tard en faire un si brillant et sincère éloge, en ait du premier coup saisi toute la beauté. Lorsque le comte de Champagne, Hugues, abandonna son fief pour entrer dans l'Ordre en 1125, Bernard ne put s'empêcher de marquer l'étonnement que lui causait une pareille résolution. Il semble qu'il hésite à l'en féliciter. « Si c'est

(1) Willelmus Tyrens., *Hist.*, lib. XII, cap. 7; Gualt. Mapes, *De Nugis curialium*, cap. 18, éd. Wright, 1850, p. 29.

(2) Hugues assiste Baudoin dans un traité contre Tyr, *Fontes Rer. Austriacæ*, XII, n° 41, p. 94. Cf. Prutz, *Entwicklung und Untergang des Tempelherrenordens*, p. 4.

(3) Bern., ep. 392.

(4) Quoique l'association date de 1119, en 1123 Hugues de Payns signe encore comme laïque (Delaborde, *Diplômes de N.-D. de Josophat*, n° 12, p. 37).

(5) Guillaume de Tyr et Gualt. Mapes, *loc. cit.*

à cause de Dieu, lui écrit-il, que de comte vous êtes devenu chevalier, et de riche pauvre, nous vous en félicitons, comme il est juste... Mais penser que votre agréable présence nous a été enlevée par je ne sais quel jugement de Dieu, que nous ne pourrions plus vous voir même par intervalle, vous, dont nous aurions voulu n'être jamais séparé, c'est là un coup que nous ne supportons pas sans douleur. » Peut-être l'abbé de Clairvaux avait-il nourri secrètement l'espoir de donner lui-même asile à son bienfaiteur. Il ne serait pas difficile de retrouver dans sa lettre l'expression voilée de son désir et de ses regrets : « Avec quel plaisir nous aurions pourvu à la fois aux besoins de votre corps et à ceux de votre âme, s'il nous eût été donné de vivre ensemble ! Mais puisqu'il en est autrement, il nous reste de nous consoler de votre absence en priant pour vous. » Bernard ne concevait sans doute pas encore qu'un prince décidé à entrer en religion pût préférer l'Ordre du Temple à l'Ordre de Cîteaux. Mais il ne faut pas oublier que Hugues, qui sentait toujours un sang guerrier bouillonner dans ses veines, gardait, en se faisant Templier, cette glorieuse épée de chevalier que la Règle cistercienne lui eût ôtée. S'il n'était plus comte, il était toujours soldat et soldat de Dieu (1).

L'Ordre, après neuf ans d'existence (2), ne comptait

(1) Bern. ep. 31. Sur la date de l'entrée de Hugues dans l'Ordre du Temple et sur sa mort, cf. d'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, II, 140-141, notes. Il semble qu'il n'existait plus à l'époque du concile de Troyes.

(2) Guillaume de Tyr (XII, cap. 7) semble rapporter l'origine des Templiers *ad annum* 1118. Mais, plus loin, il ajoute, à propos du concile de Troyes : *cumque jam annis novem in eo fuissent proposito, nonnisi novem erant*. Si l'ordre n'avait que neuf ans en 1128, — *nono anno*, dit encore Guillaume, — il faut de toute rigueur placer sa naissance en 1119. Cf. *Hist. des G.*, XIV, 232 : *anno* 1128

encore que neuf membres. Ce fut probablement cette pénurie d'hommes qui poussa Hugues de Payns à quitter pour un temps la Palestine et à venir chercher en France, la terre classique de la chevalerie, de nouvelles recrues. Cinq compagnons d'armes l'assistaient à Troyes (1). L'approbation que l'Église allait donner à son œuvre par la voix d'un concile ne pouvait que favoriser le développement de la nouvelle institution. A vrai dire, la Règle des Templiers ne fut guère alors qu'ébauchée. Sauf les prescriptions qui regardent le vêtement et la nourriture, on emprunta à la Règle de saint Benoît tout ce qui pouvait convenir à des chevaliers. Le document connu sous le nom de *Règle du Temple* et divisé en soixante-douze articles fut-il rédigé dès cette époque? On ne saurait l'admettre. Quels articles remontent au concile, et quelle part revient à l'abbé de Clairvaux dans leur rédaction? Il est impossible de le déterminer (2). Tout ce que nous savons, c'est que les Templiers firent vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et que pour marque distinctive ils durent porter le manteau blanc : la croix rouge semble ne leur avoir été accordée que plus tard (3). Tout luxe leur fut interdit. Pour nourriture, ils eurent droit aux aliments gras trois fois par semaine : mais leurs jeûnes étaient fort rigoureux, eu égard aux fatigues

ab incarnato Dei Filio, ab inchoatione predictæ militiæ nono. Il est donc fort étonnant que M. de Curzon (*ouv. cit.*, p. 13, note) place la fondation de l'Ordre du Temple en 1118.

(1) *H. des G.*, XIV, 232.

(2) « Ego Johannes Michaelensis presentis paginæ, jussu concilii ac venerabilis abbatis Clarevallensis Bernardi, cui creditum ac debitum hoc erat, humilis scribe esse divina gratia merui. » Jean Michel semble parler d'une Règle au moins ébauchée : « Placuit... ut consilium... scripto commendaretur, » etc. *Hist. des G.*, XIV, 232. Cf. Prutz, *ouv. cit.*, p. 7-10.

(3) De Curzon, *ouv. cit.*, p. xxv.

qu'ils devaient endurer; ils jeûnaient tous les vendredis, de la Toussaint à Pâques, et la veille des grandes fêtes; ils faisaient aussi deux carêmes par an, l'un de la Saint-Martin de novembre à Noël, l'autre du mercredi des Cendres à Pâques (1). Cette Règle primitive, dont la teneur exacte et complète nous échappe, fut soumise au Pape Honorius (2). Nous ne connaissons pas de bulle qui la confirme. Du reste le texte en est toujours resté un peu flottant; et le pape Alexandre III reconnaissait encore en 1163 que le grand maître de l'Ordre avait le droit de le modifier, avec le consentement de son Chapitre (3). Il est fort possible qu'Honorius n'ait fait qu'approuver de vive voix les règlements codifiés au concile de Troyes (4).

Toutefois le but de Hugues de Payns était pleinement atteint. Parmi les partisans de son œuvre, il comptait désormais, outre le roi et le patriarche de Jérusalem, le

(1) Cf. *Règle du Temple*, n^{os} 10-13 du texte latin, n^{os} 26-28 du texte français; de Curzon, p. 35-37. Ces prescriptions remontent très vraisemblablement à l'origine de la Règle.

(2) Cf. Prutz, *ouv. cit.*, p. 10. Selon cet auteur, la Règle, d'abord composée en français, fut traduite en latin pour la cour de Rome, et on y remarque certains traits qui prouvent *dass sie in der papstlichen Kanzlei ihre Form erhalten hat*. Tout cela est bien conjectural.

(3) « Eadem quoque consuetudines a vobis aliquanto tempore servatas et scripto firmatas, nonnisi ab eo qui Magister est, consentiente saniori parte Capituli, liceat immutari. » Jaffé, *Regesta*, n^o 10897; cf. *Règle du Temple*, texte français, n^o 73, p. 71.

(4) Si la lettre attribuée au roi Baudoin (évidemment Baudoin II) est authentique (Henriquez, *Fasciculus SS. ord Cisterc.*, lib. I, dist. IV, p. 72), l'abbé de Clairvaux fut invité, vraisemblablement entre l'année 1128 et 1131, à rédiger définitivement la Règle des Templiers : « Fratres Templarii... certam vitæ normam habere desiderant... Constitutiones Templariorum taliter condite, quod a strepitu et bellico tumultu non dissentiant, » etc. Manrique rapporte cette lettre à l'année 1139 (*Annal. Cisterc.*, I, 375). Mais il n'en a connu qu'une traduction en portugais qui porte en titre le nom de Foulques au lieu de celui de Baudoin. Le document est probablement apocryphe.

souverain pontife, l'Église de France et l'abbé de Clairvaux. Toutes ces forces combinées n'étaient peut-être pas de trop pour assurer l'avenir de l'Ordre : car, il ne faut pas l'oublier, des moines-chevaliers, c'est-à-dire des religieux prêts à verser le sang par vocation, c'était là une nouveauté propre à dérouter certains esprits, même au douzième siècle, le siècle des croisades. L'Église qui avait toujours professé pour la guerre une sainte horreur et qui criait au nom du Christ : « Celui qui se servira de l'épée périra par l'épée, » allait-elle donc renier tout un passé de traditions glorieuses et ses principes de paix ? L'Église en somme ne reniait rien ; mais ne pouvant empêcher la guerre, elle avait fait du soldat, d'abord un chrétien, puis un moine, afin d'en faire un saint. Assurément, nous sommes loin des temps où un Origène et un Tertullien condamnaient l'état militaire comme un métier incomparable avec le caractère et la dignité du chrétien (1). Après de longues hésitations et d'inévitables tâtonnements, la véritable pensée de l'Église sur la guerre et l'homme de guerre a été nettement formulée par saint Augustin, lorsqu'il a dit : « Sur l'ordre de Dieu ou d'une autre autorité légitime, certaines guerres peuvent être entreprises par les bons (2). » L'Église évidemment n'autorise pas les guerres injustes ; et le même saint Augustin a flétri d'un mot les œuvres des conquérants : « C'est du brigandage en grand, » *grande la-*

(1) Origène, *Contra Celsum*, Migne, P. G., t. XI, col. 1155 ; Tertullien, *De Corona*, cap. XI, Migne, P. L., t. II, col. 91-92 ; cf. *De Idololatria*, *ibid.*, t. I, col. 690-691. Sur l'antimilitarisme chez les chrétiens des premiers siècles, voir Vacandard, *La question du service militaire chez les premiers chrétiens*, dans *Études de critique*, 2^e série, Paris, Gabalda, 1910, p. 129 et suiv.

(2) *Contra Faustum*, ap. Migne, XLII, 447. Cf. ep. 119, ad Optatum, Migne, XXXIII, 855-856.

trocinium (1). C'est pour tenir en respect ces brigands de tout ordre et de toute condition, que le moyen âge a honoré l'art militaire et institué la chevalerie chrétienne. « Forcée de tolérer les guerres qu'elle abhorrait, l'Église organisa contre elles, à travers l'histoire, toute une série d'obstacles superbes et souvent victorieux. La paix et la Trêve de Dieu sont peut-être les plus connus; la chevalerie est le plus beau (2). » Sans doute la chevalerie, germaine d'origine, conserva quelque temps des coutumes grossières et brutales; à vrai dire, elle ne sut jamais s'en débarrasser complètement; mais sous la discipline de l'Église, elle adopta insensiblement des règles et des usages qui ont fait des soldats sans peur et sans reproche et qui forment comme le code de l'honneur chrétien (3). Dans la pensée du moyen âge, la chevalerie n'est que la force armée au service de la faiblesse et du droit désarmés. Défendre les veuves, les orphelins et, entre toutes les saintes causes, l'Église de Jésus-Christ contre les violences des puissants et surtout contre la cruauté des païens et des hérétiques, telle est sa particulière et glorieuse mission. Dans la Chanson d'Antioche, les chevaliers sont appelés *li Jhesu Chevalier*, et le vieux trouvère complète sa définition en ajoutant : « cil qui Damedieu servent de loïal cuer entier (4). » Nous n'avons encore affaire ici qu'à des laïques; mais que ces laïques s'avisent un jour de mettre leur courage et leurs exploits, leur vie tout entière, sous la garde d'une règle monastique et nous verrons fleurir « la che-

(1) *De Civitate Dei*, lib. IV, cap. vi, ap. Migne, XLI, 116-117.

(2) Gautier, *La Chevalerie*, p. 6.

(3) Sur le code de la chevalerie, tiré des *Chansons de Geste*, voir Gautier, *ouv. cit.*, p. 29-100.

(4) *La Chanson d'Antioche*, éd. Paris, II, 153.

valerie de Dieu (1). » Tels sont les chevaliers du Temple; avec eux l'idée du soldat chrétien se trouve éminemment réalisée; l'Eglise ne pouvait donner un caractère plus élevé et plus saint au terrible métier de la guerre.

Un tel idéal pouvait rester longtemps ignoré ou méconnu de la féodalité. Hugues de Payns ne se le dissimulait pas. Aussi se tourna-t-il comme d'instinct vers l'abbé de Clairvaux pour le mettre dans ses intérêts. Quel autre était plus capable de proposer la Règle du Temple à la noblesse française? Chevalier de race, il était moine par un choix de sa liberté; mais quand il maniait la plume, on aurait cru qu'il brandissait une épée (2). Rien de plus propre qu'un tel geste à frapper l'âme des chevaliers du douzième siècle.

Bernard consentit à faire « l'éloge de la nouvelle chevalerie, » et il en prit occasion pour donner une vive et terrible leçon à « la chevalerie du douzième siècle. »

Il lui fallait d'abord justifier l'usage de l'épée et le métier de soldat aux yeux des timides et des indécis. A la suite de saint Augustin il s'écrie : « Il n'y a pas de loi qui défende au chrétien de frapper du glaive. L'Évangile recommande aux soldats la modération et la justice; mais il ne leur dit pas : « Jetez bas vos armes et renoncez à la « milice (3). » Ce qui est défendu, c'est la guerre inique, c'est surtout la guerre entre chrétiens. « Tuer les païens

(1) « Dei militia. » Bernard., *De laude novæ militiæ*, cap. iv, n° 7.

(2) « Semel et secundo et tertio, ni fallor, petisti a me, Hugo charissime, ut tibi tuisque commilitonibus scriberem exhortationis sermonem; et adversus hostilem tyrannidem, quia lanceam non liceret, stilum vibrarem » etc. Bern., *De laude novæ militiæ*, Prolog.

(3) *De laude novæ militiæ*, cap. iii, n° 5; cf. Augustini *ep.* 38, ap. Migne, XXXIII, 531. Sur la guerre et l'homme de guerre, tels que les conceit l'Eglise, cf. Gautier, *ouv. cit.*, p. 2-14.

serait même interdit, si on pouvait empêcher de quelque autre manière leurs irruptions et leur ôter les moyens d'opprimer les fidèles. Mais aujourd'hui il vaut mieux les massacrer, afin que leur épée ne reste pas suspendue sur la tête des justes et afin que les justes ne se laissent pas séduire par l'iniquité. Disperser ces gentils qui veulent la guerre, retrancher ces ouvriers d'iniquité qui rêvent d'enlever au peuple chrétien les richesses renfermées dans Jérusalem, de souiller les lieux saints et de posséder en héritage le sanctuaire de Dieu, quelle plus noble mission pour ceux qui ont embrassé la profession des armes ! Allons ! que les enfants de la foi tirent les deux glaives contre les ennemis (1) ! » L'Ancien Testament même semble approuver le but que se propose la nouvelle chevalerie (2). Faut-il une plus haute approbation ? « Le prince, le chef des chevaliers, s'arma un jour, non du fer, mais d'un fouet pour chasser les vendeurs du Temple. » C'est à son exemple que les chevaliers qui habitent avec armes et chevaux dans l'emplacement du Temple empêchent les infidèles de souiller les lieux saints (3).

La mission des Templiers ainsi justifiée, leur état n'en était pas moins une nouveauté étonnante ; or, c'est cette nouveauté même que l'abbé de Clairvaux entreprend de glorifier. « Le monde, dit-il, était plein de moines » et de chevaliers (4) ; ce qu'on n'avait pas vu encore et ce qui est un plus beau spectacle, c'est l'alliance de ces deux

(1) *De laude novæ militiæ*, cap. III, n° 4 et 5.

(2) « Crebra veterum attestacione nova approbatur militia. » *Ibid.*, n° 6.

(3) « Ipse quondam militum Dux vehementissime inflammatus, » etc. *De laude novæ militiæ*, cap. V, n° 9.

(4) « Novum militiæ genus... cum plenus monachis cernatur mundus, » etc. *Ibid.*, cap. I, n° 1.

Ordres, ce sont des chevaliers menant la vie des moines. Pour rendre plus vivant le tableau qu'il va tracer de la nouvelle institution, il établit un parallèle entre la chevalerie du siècle et la chevalerie de Dieu. Tout diffère entre elles, le costume, la vie et les mœurs, tout, jusqu'à la mort même.

Bernard voit dans le luxe des chevaliers de son temps un abus intolérable. Il est certain que nos barons le poussaient à l'extrême; chevaux, harnais, vêtements, rien ne leur paraissait trop précieux ni trop riche. Pour parer leurs chevaux ils n'épargnaient ni l'or, ni l'argent, ni la soie. L'émail, la nielle et l'or décoraient les arçons de la selle; les housses et les couvertures ou sous-selles étaient de paille, c'est-à-dire de la soie la plus chère; étriers en or fin, rênes d'orfrois, freins en or et ornés de pierres précieuses, telle est la peinture que nous font de concert les Chansons de Geste et l'abbé de Clairvaux; le poitrail surtout, sorte de collier du cheval, était travaillé à souhait pour le plaisir des yeux et celui des oreilles; « mil escheletes d'or i pendent lés a lés (1). »

La parure du cavalier ne le cédait pas en éclat à celle du cheval. Nos barons voulaient mettre de l'art, et à coup sûr ils mettaient de la coquetterie dans tout leur costume, depuis le heaume jusqu'à la chemise. L'abbé de Clairvaux leur reproche de porter une longue chevelure qui leur tombe sur le front et sur les tempes (2). Leur heaume ou casque d'acier, de forme ovoïde ou conique, souvent

(1) *Gui de Bourgogne*, vers 2333-2334. « Eschelettes » genre castagnettes. Sur les chevaux et les harnais, voir Gautier, *ouv. cit.*, p. 722-732, note; cf. Bernard, *De laude novæ militiæ*, cap. II, n° 3; cap. IV, n° 8; ep. 2, n° 11; ep. 457.

(2) « *Femineo ritu comam nutritis.* » *De laude novæ militiæ*, cap. II; cf. *Chron. Blandiniense*: « *More militum comas nutrientium ac plectentium.* » *H. des G.*, XIV, 19, ad ann. 1137.

ciselé et orné de pierreries, avait pour cimier une boule de métal ou de verre coloré (1). Trois vêtements principaux, outre les braies, couvraient et protégeaient le corps du chevalier, la chemise, le haubert et le manteau; nous ne parlons pas du pelisson et du bliaut qui étaient plus spécialement des habits de parade et d'intérieur. Le chainse ou chemise était, comme aujourd'hui, un vêtement de dessous, mais il se portait par-dessus les braies. De là la tentation bien naturelle d'en faire une parure. Où la vanité ne va-t-elle pas se loger? On en vint à confectionner des chemises à longues traînes et à manches bouffantes : ce sont les pans flottants de cette robe singulière qui figurent dans un certain nombre de dessins équestres du douzième siècle, et qui, « comme deux bannières de toile blanche, voltigent autour des jambes du cavalier (2). » L'écu, vers cette époque, cesse d'être rond et reçoit la forme oblongue, « il est découpé de manière à couvrir depuis l'épaule jusqu'au pied le cavalier assis en bataille. » Il est bombé sur sa face extérieure; « des lions, des aigles, des croix, des fleurons aux couleurs éclatantes ou même des représentations de batailles » y forment une décoration de fantaisie. Au milieu se détache en relief l'antique *umbo* des boucliers romains et gaulois, la *boucle* qui devait donner son nom au bouclier. Cette proéminence est formée d'une armature de fer assez large; elle est dorée. Dans les écus riches,

(1) Sur le heaume, cf. Gautier, *ouv. cit.*, p. 721-722, note.

(2) Sur la chemise, Gautier, *ouv. cit.*, p. 408-409, note, et p. 718-719, notes; J. Quicherat, *Histoire du Costume en France*, p. 147-148. M. Gautier incline à croire contre Quicherat que la jupe flottante et à longues manches n'était pas la chemise; mais saint Bernard est formel : « *Longis ac profusis camisiis propria vobis vestigia obvolvitis; delicatas ac teneras manus amplis et circumfluentibus manicis sepe-litis.* » *De laude novæ militiæ*, cap. II.

on réserve un creux au centre de l'armature de fer et on y place une boule de métal précieux ou quelque pierre fine (1).

C'est dans cet appareil superbe que les chevaliers du douzième siècle se présentaient au regard ébloui de l'abbé de Clairvaux. Tant d'apprêts, tant de soie, d'or et de pierres précieuses devaient inévitablement scandaliser un homme hostile par nature et par vocation au luxe et à la vanité. « Eh quoi, s'écrie-t-il, sont-ce là les insignes de la chevalerie, n'est-ce pas plutôt des parures de femmes? Croyez-vous donc par hasard que le glaive de l'ennemi respectera l'or, épargnera les pierres précieuses, ne saura percer la soie? N'avez-vous pas appris par une expérience de chaque jour que trois vertus entre toutes conviennent à l'homme de guerre : il faut qu'il soit clairvoyant, pour ne pas se laisser surprendre, léger à la course et prompt à frapper. Or, quoi de plus contraire à ces qualités que cette chevelure qui vous couvre les yeux à la façon des femmes, ces longues chemises traînantes qui vous embarrassent les jambes, ces longues manches flottantes qui vous emprisonnent les mains (2)? »

Combien plus sages et plus avisés sont les chevaliers du Temple! Ce n'est pas la chevelure qui gêne leurs regards : la Règle veut qu'ils la coupent ras, « afin qu'ils puissent ordonéement esgarder devant et derrière (3). » Dans tout leur costume, ce qui les distingue, c'est l'uniformité de couleur, que l'air, la chaleur et la poussière

(1) Sur l'écu, cf. Gautier, *ibid.*, p. 713-716, note. « Depingitis clypeos. » Bern., *loc. cit.* « Clypeos deferunt optime deauratos... Bella et conflictus equestres depingi faciunt in sellis et clypeis. » Petri Ble-sensis *ep.* 94.

(2) Bern., *De laude novæ militiæ*, cap. II.

(3) Règle du Temple, de Curzon, p. 32. « Capillos tondent. » Bern., *De laude novæ milit.*, cap. IV, n° 7.

ont donnée à leur haubert et à leur visage : l'Orient les a brunis (1). Pas de chemises ni de robes ridicules. « Le drapier veille à ce que eles soient ne trop longues, ne trop cortés, mais à la mesure de ceaus qui les doivent user (2). » A plus forte raison leur armure sera-t-elle simple et sans éclat ; il suffit qu'elle soit solide. Tel encore le harnais de leurs chevaux : la Règle « défend de tout en tout que nul frère n'ait or ne argent en son frain, ni en ses estriers, ni en ses esperons... Se il avient que tel vieill arnois doré lor soit doné en charité, que l'or ou l'argent soit descoloré, (afin) que beauté resplendissable ne soit veue (3). »

De telles prescriptions étaient fort du goût de l'abbé de Clairvaux. Mais en les proposant comme règle de conduite à tous les barons de son époque, il risquait assurément de perdre sa peine.

Bernard examine avec le même esprit et juge avec la même sévérité les occupations quotidiennes « des chevaliers du siècle. » La chasse, les jeux et les jongleries prenaient souvent une bonne part de leurs journées. « Il ne connaît pas la société du moyen âge, a dit un érudit moderne, celui qui ne sait pas jusqu'à quel point nos pères aimaient la chasse. C'était, après la guerre, leur passion, leur vie (4). » Les païens ou les brigands défaits, ils n'avaient pas d'ambition plus haute que de pouvoir dire comme le héros d'une Chanson de Geste : « Je sais muer les éperviers ; je sais chasser le sanglier et le cerf ;

(1) « Pulvere fœdi, lorica et caumate fuscī. » Bern., *loc. cit.*

(2) *Règle du Temple*, de Curzon, p. 30.

(3) *Règle du Temple*, de Curzon, p. 54-55. « Equos habere cupiunt non coloratos aut phaleratos. » Bern., *ouv. cit.*, cap. iv, n° 8. Nous avons invoqué le témoignage de cette Règle, bien que le texte n'en ait été rédigé que plus tard. Sur les points en question le texte est sûrement conforme à la discipline primitive.

(4) Gautier, *La Chevalerie*, p. 173-184, 702-704.

je sais sonner du cor, quand j'ai tué la bête; je sais donner la curée aux chiens (1). »

Leurs soirées étaient plus spécialement consacrées aux jeux et aux jongleries. Les jeux préférés de la noblesse féodale étaient les échecs et les dés; les échecs surtout passionnaient jeunes et vieux, hommes et femmes. On y jouait de l'argent. Les héros de nos Chansons de Geste mettent pour enjeu des sommes folles. La dépense ne faisait qu'alimenter ce qu'on a si bien appelé « la fureur du jeu, » déjà si violente par elle-même. Aussi n'était-il pas rare de la voir dégénérer en querelle ou même en voies de fait (2).

Après le jeu, la danse; puis venait le tour des jongleurs avec leurs « vielles, » leurs « cifonies, » leurs « salterions, » etc. Mais c'était moins par la musique que par leurs récits et leurs farces qu'ils s'ouvraient un accès dans les châteaux. On distingue nettement deux sortes de jongleurs : à côté des graves trouvères qui ne savaient *réciter* que des *Vies* de saints ou des *Gestes* de chevalier, commencent déjà à pulluler des petits chanteurs de fabliaux impurs ou de contes obscènes, des devins ou magies, des *clowns* cabriolants et jonglants qui, pour quelques heures d'hospitalité et quelque menue monnaie, font profession d'amuser l'oisiveté de la noblesse féodale (3).

(1) *Huon de Bordeaux*, v. 7403-7406.

(2) Sur les jeux d'échecs et de dés, cf. Gautier, *ouv. cit.*, p. 173-175, 184, 231, 364, 652-654.

(3) « Mimos et magos et fabulatores, scurrilesque cantilenas, atque ludorum spectacula. » Bern., *De laude novæ militiæ*, cap. iv, n° 7. « More jocularum et saltatorum qui, capite misso deorsum pedibusque sursum erectis, præter humanum usum, stant manibus vel incedunt et sic in se omnium oculos defigunt... Ludus de theatro, qui femineis fœdisque anfractibus provocet libidinem, actus sordidos re-

À ces scènes de châteaux, à ces mœurs des chevaliers du siècle, Bernard oppose le spectacle des mœurs et des occupations journalières des Templiers. Quelle dignité dans leur vie ! Ici plus de bouffonneries, plus de jeux où la morale soit offensée. La chevalerie nouvelle « ferme l'accès de sa maison aux mimes, aux mages et aux jongleurs ; elle déteste les échecs et les dés ; la chasse à courre lui fait horreur ; même la chasse à l'oiseau est pour elle sans charme. » Au lieu de ces exercices frivoles, elle « emploie les rares moments de répit que lui laisse la guerre, à recoudre des vêtements déchirés, à réparer des harnais endommagés et à se forger des armes. » La prière liturgique prend le reste de sa journée, les échos du Temple ne connaissent pas « les éclats de rire, » mais ils répètent les sons des psalmodies sacrées (1).

Dans les combats, quel contraste encore entre les deux chevaleries ! Est-il possible que l'une et l'autre envisagent la mort et l'affrontent avec la même confiance et la même sécurité ? Songeons que la guerre juste seule est approuvée de Dieu. « Or, il n'y a guerre juste, dit saint Augustin (2), que lorsqu'on se propose de punir une violation du droit ; quand il s'agit par exemple de châtier un peuple qui se refuse à réparer une action mauvaise ou à restituer un bien mal acquis. » Ajoutons le cas odieux d'une invasion qu'il est toujours légitime de repousser. Mais de tels cas sont rares. Combien souvent nos chevaliers versaient-ils leur sang pour des motifs futiles, sinon inavouables ! L'abbé de Clairvaux ne trouve pas d'expres-

præsentet, » etc. Bern., ep. 87, n° 12. Cf. Gautier, *ouv. cit.*, p. 655-657, note.

(1) Bern., *De laude novæ militiæ*, cap. iv, n° 7 ; cf. *Règle du Temple*, de Curzon, p. 56-57, et passim.

(2) *Quæstiones in Heptateuchum*, VI, Migne, XXXIV, 731.

sions assez fortes pour flétrir l'abus des guerres privées et des tournois. Le récit des guerres privées du douzième siècle n'est pas à faire, nos chroniques en sont pleines; il est indubitable que c'était là une des grandes plaies du régime féodal. Les tournois, sous couleur d'exercice chevaleresque, n'étaient pas moins dangereux; après avoir été de véritables mêlées sanglantes où deux armées se heurtaient à heure fixe l'une contre l'autre, ils finirent par devenir les joutes où chaque combattant n'avait affaire qu'à un seul adversaire, mais sous cette forme adoucie, que de périls encore! *torneamentum hostile*, dit un chroniqueur; *joutes mortelles*, dit un autre : on ne peut guère se les représenter sans effusion de sang et sans mort d'hommes. L'Église et saint Bernard n'avaient-ils pas raison de tonner contre des jeux aussi meurtriers où se répandait uniquement par bravade le sang généreux de la noblesse française (1)?

« Triste combat, écrit l'abbé de Clairvaux, que celui qui a pour principe un coupable désir d'agrandissement ou un vain amour de la gloire! En pareil cas, donner la mort ou la recevoir n'est ni sûr (2) » ni glorieux. La gloire militaire ne se mesure pas sur la violence des coups que l'on porte, mais sur la justice de la cause que l'on défend. « Si votre cause n'est pas juste, si votre intention n'est pas droite, » vous allez à la honte et non pas à l'honneur. « Votre but n'est-il pas de tuer votre adversaire? Or il se peut que vous soyez tué vous-même. Dans les deux cas, vous êtes coupable d'un meurtre. Vous

(1) Bern., *De laude novæ militiæ*, cap. II; cf. cap. I. Sur les tournois, voir Gautier, *ouv. cit.*, p. 673-702. Même en plein treizième siècle, il y eut tel tournoi où périrent plus de soixante combattants.

(2) « Talibus ex causis neque occidere neque occumbere tutum est. » *De laude novæ militiæ*, cap. II.

n'avez d'autre alternative que de mourir homicide ou de vivre homicide. Mais victorieux ou vaincu, mort ou vif, il est triste d'être homicide (1). »

Tout autre est le cas des Templiers. « Ils peuvent combattre les combats du Seigneur, ils le peuvent en toute sécurité, les soldats du Christ. Qu'ils tuent l'ennemi ou meurent eux-mêmes, ils n'ont à concevoir aucune crainte; subir la mort pour le Christ ou la donner, loin d'être criminel, est plutôt glorieux. Le Chevalier du Christ tue en conscience et meurt tranquille; en mourant, il travaille pour lui-même; en tuant, il travaille pour le Christ. Ce n'est pas sans raison qu'il porte un glaive; il est le ministre de Dieu pour le châtiment des méchants et l'exaltation des bons. Quand il tue un malfaiteur il n'est pas homicide, mais (excusez le mot) *malicide*, et il faut voir en lui le vengeur qui est au service du Christ et le défenseur du peuple chrétien. La mort des païens fait sa gloire, parce qu'elle est la gloire du Christ; sa mort est triomphante » à l'envi d'une victoire, « parce qu'elle l'introduit au séjour des récompenses éternelles (2). » « Si mourir en Dieu est un heureux sort, combien n'est-il pas plus heureux encore de mourir pour Dieu (3)! »

Dans ce long parallèle entre « la chevalerie de Dieu et la chevalerie du siècle, » l'abbé de Clairvaux semble n'avoir voulu marquer que des contrastes. Il est pourtant aisé de discerner une qualité, une vertu commune à l'une et à l'autre; c'est le courage et la confiance en Dieu. Le témoignage que le Traité *De laude novæ militiæ* rend sur ce point aux Templiers se retrouve presque dans les mé-

(1) *De laude novæ militiæ*, cap. I, n° 2.

(2) *Ibid.*, cap. III, n° 4.

(3) « Si beati qui in Domino moriuntur, num multo magis qui pro Domino moriuntur? » *Ibid.*, cap. I, n° 1.

mes termes, à l'adresse de nos barons, dans les *Chansons de Geste*.

Un auteur du même siècle, postérieur à saint Bernard, fait de la chevalerie de son temps une tout autre peinture; il n'est pas loin de traiter les barons de poltrons et de *couards* (1). Son tableau est sûrement chargé. Entrer dans la chevalerie au douzième siècle équivalait à « jurer de ne jamais reculer d'un pas devant les païens (2). » Si la réalité ne répondit pas toujours à ce fier engagement, la couardise n'en resta pas moins aux yeux de tous la honte suprême : « Mieux vaurais être mors que coars appelés (3), » disaient nos chevaliers. Et cette formule n'avait rien qui sentît la vulgaire bravade. Quand leur cause était sainte, ils étaient persuadés que la Providence veillait sur eux et leur donnerait la victoire : « Qui en Dieu a fiance, il ne doit être mas (4). » Judas Maccabeus se trouve un jour avec cent hommes devant vingt mille ennemis; son espérance ne bronche pas et *fiance a que Dex li aidera* (5). Dans un autre poème, Guillaume Fier-à-bras résiste seul à cent mille Sarrasins (6). Ce sont là sans doute des exploits imaginaires. Mais c'est de cette trempe au moins que nos barons concevaient leur héros idéal, et tels, trait pour trait, l'abbé de Clairvaux nous dépeint les chevaliers du Temple.

(1) « Clypeos deferunt optime deauratos, *prædam potius hostium cupientes, quam certamen* ab hostibus, et eos deferunt, ut ita loquar, virgines et intactos. Bella tamen et conflictus equestres depingi faciunt in sellis et clypeis, ut se quadam imaginaria visione delectent *in pugnâ, quas actualiter ingredi aut videre non audent.* » Petri Bles., ep. 94.

(2) *Covenans Vivien*, v. 13-19; cf. *Aliscans*, v. 909-910.

(3) *Élie de Saint-Gilles*, v. 724.

(4) *Jérusalem*, éd. Hippeau, p. 6; cf. *Garin le Loherains*, I, 18.

(5) *Auberon*, v. 130.

(6) *Aliscans*, éd. Guessard et de Montaiglon, v. 868 et suiv.

« Quand ils vont à l'ennemi, dit-il, ils s'imaginent qu'ils se précipitent sur un troupeau de brebis; ils ne craignent pas le nombre. Ils savent qu'il ne faut pas présumer de ses forces, mais ils espèrent que la vertu du Seigneur des armées leur donnera la victoire. A l'exemple de Judas Machabée, ils croient que devant Dieu il n'y a pas de différence entre une grande et une petite armée, et que ce qui donne la victoire, ce n'est pas le nombre des soldats, mais la force d'en haut. Maintes fois ils en ont fait l'expérience; on pourrait presque dire que l'un des leurs a poursuivi mille ennemis et que deux d'entre eux ont mis en fuite dix mille Sarrasins. Ces hommes plus doux que des agneaux deviennent alors plus féroces que des lions, et je ne sais si je dois les appeler des moines ou des chevaliers; peut-être faut-il leur donner les deux noms à la fois : car il est manifeste qu'ils joignent à la douceur du moine le courage du chevalier. Tels sont les servants que Dieu s'est choisis parmi les forts d'Israël, pour monter la garde autour du lit du véritable Salomon, autour du Saint-Sépulcre (1). »

Le choix de Dieu qui réjouissait tant l'abbé de Clairvaux paraîtra peut-être légèrement bizarre à notre siècle sceptique. A l'heure où Bernard écrivait son traité, le flot, qui portait vers le Temple la chevalerie du siècle, entraînait dans son cours bien des scories impures. Parmi les nouveaux chevaliers de Dieu, il fallait inscrire des bandits de toute sorte : « scélérats, impies, ravisseurs, sacrilèges,

(1) *De laude novæ militiæ*, cap. iv, n° 8. « Cernuntur et agnis mitiores et leonibus ferociores, ut pene dubitem quid potius censeam appellandos monachos videlicet an milites : nisi quod utrumque forsitan congruentius, » etc. Pierre le Vénérable dit également, en parlant des Templiers : « Estis monachi virtutibus, milites actibus. » Lib. VI, ep. 26, ap. Migne, t. CLXXXIX, p. 434.

homicides, parjures, adultères, » tels sont les noms peu flatteurs que l'abbé de Clairvaux applique au plus grand nombre. Singulier recrutement d'une milice chrétienne et monastique ! Et pourtant le pieux abbé s'en félicitait hautement. « Il y a là, disait-il, un double avantage ; le départ de ces gens-là est une délivrance pour le pays, et l'Orient se réjouira de leur arrivée à cause des services qu'ils pourront lui rendre. Quel plaisir pour nous de perdre de cruels ravageurs ! et quelle joie pour Jérusalem de recevoir de fidèles défenseurs ! C'est ainsi que le Christ sait tirer vengeance de ses ennemis ; c'est ainsi qu'il sait triompher d'eux et par eux. Il transforme ses adversaires en partisans ; d'un ennemi il fait un chevalier, comme jadis d'un Saul persécuteur il a fait un Paul apôtre (1). »

La comparaison n'a rien que d'honorable pour les scélérats, les impies, les adultères du douzième siècle. On peut douter qu'ils aient tous passé, comme l'insinue l'abbé de Clairvaux, par le chemin de Damas, pour se rendre à Jérusalem. On ne voit pas cependant qu'une fois enrôlés dans la milice du Temple, ils y aient fait mauvaise figure. Si l'introduction de tels soldats dans une armée de moines avait ses dangers, il est probable que ces dangers ne se révélèrent que plus tard, quand la première ferveur de l'Ordre fut passée. Il ne faut pas oublier qu'à côté de ces convertis figuraient des chevaliers d'élite, qui donnèrent à l'Ordre naissant tout son lustre. Tel, par exemple, André de Montbard, oncle maternel de l'abbé de Clairvaux, qui devint le cinquième grand maître du Temple (2) ; tel encore le fils d'André de Baudement, Guillaume, qu'une

(1) *De laude novæ militiæ*, cap. v, n° 10.

(2) M. Jobin (p. 606-609) cite deux chartes de 1165, où André de Montbard signe en qualité de « Magister Templi. » Cf. Bern., *ep.* 350, où il est question d'un autre de ses parents devenu Templier.

charte de 1133 nomme *miles Dei templique Salomonis* (1), et tant d'autres barons du même rang.

Le concile de Troyes avait ouvert pour l'œuvre de Hugues de Payns une ère de prospérité. « L'éloge » que Bernard fit « de la nouvelle chevalerie, » répandu avec soin dans tout l'Occident, accéléra encore le mouvement qui entraînait la noblesse vers les lieux saints (2); et au temps où Guillaume de Tyr écrivait son histoire, l'Ordre comptait à Jérusalem environ trois cents chevaliers, sans comprendre les écuyers ou frères servants (3). Le branle était donné; avant la fin du siècle on verra s'établir, sur le modèle des Templiers, divers autres Ordres militaires, l'Ordre Teutonique, les Ordres de Calatrava, d'Alcantara, de Saint-Jacques de Compostelle, d'Avis et de l'Aile.

(1) *Bibl. de l'école des Chartes*, ann. 1858, p. 185.

(2) Cf. Prutz, *ouv. cit.*, p. 14-17; Luchaire, *Manuel des Inst. franç.*, p. 111-112, note.

(3) Guillaume de Tyr, *Hist.*, lib. XII, cap. 7.

CHAPITRE IX

PREMIERS RAPPORTS DE BERNARD AVEC LE POUVOIR CIVIL.

I

Thibaut de Champagne.

La ville de Troyes, d'où l'Ordre des Templiers avait pris son essor, avait alors pour comte l'un des plus puissants seigneurs féodaux de la France; Thibaut qui avait recueilli l'héritage de Hugues, devenu chevalier du Temple, tenait à la fois dans sa main la Champagne et le comté de Blois. Son domaine équivalait au domaine royal, s'il ne le dépassait en étendue (1). Fils d'Étienne-Henri, comte de Blois, mort glorieusement en Terre sainte à la bataille de Ramla (27 mai 1102), petit-fils de Guillaume le Conquérant par sa mère Adèle, neveu par conséquent de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, frère d'Étienne comte de Mortain et de Boulogne qui devait succéder à Henri en 1135, frère d'Henri, d'abord moine à Cluny,

(1) Vers 1152, on comptait deux mille trente fiefs qui relevaient du comte de Champagne (d'Arbois de Jubainville, *Histoire des ducs et des comtes de Champagne*, II, 424). En 1124, Thibaut se rendit à une convocation du roi avec une armée de 8.000 chevaliers (Suger, *Vita Ludovici Grossi*, ap. Bouquet, XII, 51, note d).]

puis évêque de Winchester, Thibaut, quatrième du nom comme comte de Blois et deuxième du nom comme comte de Champagne, était par son origine aussi bien que par sa puissance l'un des plus redoutables vassaux de la couronne. Il était né vers 1094; mais, dès son adolescence et à peine armé chevalier, il avait montré de quelle vigueur son bras était capable. Plus d'une fois le roi de France avait eu à lutter, sans pouvoir la réduire, contre l'humeur batailleuse de son jeune vassal. Le naufrage de la *Blanche-Nef* (25 novembre 1120), qui ravit à Thibaut une sœur, un beau-frère et quatre cousins ou cousines, semble avoir déterminé dans ses sentiments une transformation profonde et singulièrement adouci son caractère. La piété, que sa mère avait entretenue en lui avec un soin infini, prit tout à coup le dessus et marqua désormais toutes ses œuvres. Il faillit même se faire moine vers 1123; et ce ne fut que sur les conseils de saint Norbert qu'il garda son fief et prit femme. En 1124, il est à la tête de l'un des principaux corps de l'armée française, destinés à défendre le territoire contre l'invasion allemande. A partir de ce jour, ce fut surtout à des œuvres de paix et de charité qu'il employa son autorité et consacra ses loisirs. Les monastères si nombreux de ses États obtinrent tous, à des degrés divers, des marques de son inépuisable générosité (1).

Tel était le seigneur duquel relevait par sa situation territoriale l'abbaye de Clairvaux. A voir en quels termes Bernard s'adresse à lui vers l'époque du concile de Troyes, il est manifeste que l'humble moine trouvait en son suzerain un bienfaiteur et un ami. Thibaut était en-

(1) Pour plus de détails sur tous ces points, cf. d'Arbois de Jubainville, *ouv. cit.*, II, 168-284.

core le défenseur de l'Église; et c'est le plus naturellement du monde que l'abbé de Clairvaux lui recommande de veiller à l'exécution des décrets du concile (1). On ne concevait guère alors qu'une décision canonique ne sortit pas son effet au civil. Bernard pousse la confiance et la hardiesse jusqu'à donner à son seigneur des conseils d'ordre purement politique. Tel était l'enchevêtrement des fiefs à l'époque féodale, que les plus fiers suzerains devaient parfois eux-mêmes l'hommage à leurs vassaux, à raison de certaines tenures. Pour un homme qui avait la force en main, la tentation était grande de se dérober à un devoir qui coûtait tant à l'amour-propre. C'est ainsi que Thibaut semble avoir hésité à rendre hommage à l'évêque de Langres pour une terre qu'il tenait en fief de l'évêché. L'abbé de Clairvaux ne craint pas de lui remettre en mémoire ses obligations de vassal (2). Et il est fort vraisemblable que le comte les remplit au concile de Troyes, où il rencontra le pontife, qui était bien décidé à ne laisser périr entre ses mains aucun des droits de son Église.

Vers la même époque, on voit encore Bernard intervenir dans plusieurs affaires où le droit et la justice réclamaient une protection efficace. Si le comte était personnellement bienveillant et magnifique à l'égard des monastères de ses États, il n'était pas rare que ses chevaliers et ses officiers abusassent de leur autorité pour léser les intérêts de ceux qu'ils étaient chargés de défendre. Demander justice n'était pas toujours chose facile; il fallait que la plainte arrivât jusqu'à l'oreille du maître. Bernard, dont la voix était toujours écoutée, s'entremet

(1) Bern., ep. 39, n° 4.

(2) Bern., ep. 39, n° 4.

de la sorte un jour en faveur des chanoines de Larsicourt qui avaient à se plaindre des violences de leurs voisins et même de la cupidité des ministres du comte (1).

La requête que le saint abbé adressa à Thibaut au sujet des suites d'un duel judiciaire mérite plus particulièrement d'être notée. Le duel avait eu lieu en présence du prévôt de Bar, et le vaincu, pour châtiment de sa faute, avait eu par ordre de Thibaut les yeux crevés. Les officiers du comte confisquèrent en outre tous les biens de la victime, réduisant ainsi les enfants du condamné à la dernière misère. Tant de cruauté émut le cœur de l'abbé de Clairvaux. « Il est juste, s'il vous plaît, écrit-il, que votre piété fasse restituer au coupable de quoi sustenter sa misérable vie. Mais, de plus, l'iniquité du père ne doit pas retomber sur ses fils innocents; permettez-leur au moins d'hériter de la maison paternelle (2). » La justice d'une telle réclamation éclate à tous les yeux. On s'étonnera peut-être que Bernard n'ait pas poussé plus loin ses respectueuses remontrances et n'ait pas mis en question la validité même d'un jugement qui n'avait d'autre base juridique que les hasards d'un duel. Mais sa réserve trouve son explication dans les usages et les mœurs du temps. Bien que l'Église ait toujours eu horreur du sang et qu'elle n'ait jamais admis la preuve du duel dans les procès entre ecclésiastiques, elle n'avait pas encore formellement condamné, au commencement du douzième siècle, les ordalies en général ni même en particulier le duel entre laïques. En un temps où la justice manquait souvent des moyens les plus essentiels d'information, on comprend que dans les cas litigieux ou délictueux extré-

(1) Bern., ep. 39, n° 1.

(2) Bern., ep. 39, n° 3.

mement graves, à défaut de preuve décisive, l'usage des jugements de Dieu, quoique d'origine germanique et païenne, ait eu cours dans les tribunaux civils, sans que le droit canon songeât, au moins pendant longtemps, à les réprouver (1). En contester la légitimité, c'eût été pour Bernard devancer les décrets de l'Église; et, dans les cas douteux, il n'était pas homme à se prononcer aussi vite et aussi hardiment. Ajoutons que mêler à sa requête une protestation de principe, c'eût été le plus sûr moyen de perdre la cause qu'il défendait. Son silence, ou si l'on veut sa prétermission, n'a donc rien de surprenant.

A quelque temps de là, il prend encore en main une cause analogue. Thibaut avait ordonné le bannissement et confisqué les biens de l'un de ses hommes, nommé Humbert, qui, pour se soustraire à la justice de son suzerain, s'était, sous le coup d'une accusation grave, soumis volontairement à un autre tribunal. Quoique la violation des droits du comte fût indéniable, le châtiment pouvait

(1) Nous avons étudié longuement cette question dans un article intitulé : *L'Église et les Ordalies au douzième siècle* dans *Études de critique*, 1^{re} série, Paris, Lecoivre, 4^e éd., p. 191 et suiv. En ce qui regarde le duel, voici notre conclusion : « Le duel judiciaire, à cause de son caractère de jugement de sang, rencontra d'abord chez les docteurs et dans les Églises particulières d'éminents adversaires; il finit pourtant par prévaloir auprès des tribunaux laïques, et personne au douzième siècle n'en conteste la légitimité, si ce n'est pour les tribunaux ecclésiastiques; les membres du clergé impliqués dans une affaire qui se termine par un duel recourent à un champion laïque pour défendre leur cause. Les papes, à partir de Nicolas I^{er}, interdisent en principe aux tribunaux ecclésiastiques le duel judiciaire; mais, en pratique, il semble qu'ils en aient parfois toléré l'usage, par égard pour la législation laïque. » Quant à l'usage, nous pouvons ajouter aux textes que nous avons cités un texte d'Abélard, qui, parlant des monastères, dit : « Homines nostros, non solum ad juramenta, verum etiam ad duella pro nobis agenda, cum summo vitæ suæ periculo compellimus. » De S. Joanne Bapt. Serm., p. 572, éd. Cousin.

paraître excessif et hors de proportion avec la faute. Le malheureux exilé laissait une femme sans ressources et des enfants « orphelins du vivant même de leur père, » comme parle l'abbé de Clairvaux. Bernard écrivit respectueusement à Thibaut pour lui demander une commutation de peine ou même une révision du procès. Et afin d'atteindre plus sûrement son but, il mit dans ses intérêts et dans ceux de Humbert, Geoffroy, évêque de Chartres, saint Norbert et un abbé du nom de Hugues Farsit, tous trois grands amis du comte et puissants sur son esprit (1). La première lettre de l'abbé de Clairvaux demeura sans effet; il s'en plaignit doucement dans une seconde : « Si je vous demandais de l'or, écrivait-il, de l'argent ou toute autre faveur du même genre, je suis sûr que je l'obtiendrais; que dis-je? si je le demandais! Sans vous rien demander, j'ai déjà reçu de votre libéralité de nombreuses largesses. Or, voici une chose que j'ai sollicitée, non à cause de moi mais à cause de Dieu, non pour moi mais pour vous; pourquoi donc n'ai-je pas mérité de l'obtenir? » A défaut de miséricorde, accordez au moins justice au coupable qui la demande. « Ignorez-vous qui a prononcé cette menace : « Quand le temps sera venu, je « jugerai les justices. » Si les justices doivent être jugées, combien plus les injustices! Ne craignez-vous pas cette autre sentence : « La mesure où vous aurez mesuré les « autres, sera celle avec laquelle on vous mesurera vous-« même. » Autant il vous a été facile de confisquer les biens de Humbert, autant il serait facile, que dis-je, il serait incomparablement plus facile à Dieu de confisquer,

(1) Cf. ep. 35-38, 56. Toutes ces lettres ont été écrites peu de temps après le concile de Troyes, comme on le voit par l'épître 56 : *Dudum, cum Trecis essetis*. Mabillon a confondu Humbert avec le duelliste de l'épître 39.

— loin de nous ce malheur ! — de confisquer les biens de Thibaut. »

Le cœur du comte ne resta pas plus longtemps fermé à la justice et à la pitié. Il fit reviser le procès de Humbert ; et si nous ignorons quel sort final il lui réserva, nous savons au moins qu'il ordonna de restituer à la femme et aux enfants du condamné les biens confisqués. Sur ce dernier point, l'exécution de la sentence subit quelque retard ; il fallait s'y attendre. Les officiers du comte, qui avaient sans nul doute bénéficié du premier jugement, avaient tout intérêt à faire la sourde oreille. Ils comptaient sans l'abbé de Clairvaux qui ne pouvait manquer de renouveler ses instances auprès de Thibaut : « Vous aviez, écrit-il, décidé avec une extrême bienveillance que les biens de Humbert seraient rendus à sa femme et à ses enfants : le seigneur Norbert fut comme moi témoin de votre promesse. Je ne saurais donc assez m'étonner qu'un obstacle ait empêché l'accomplissement de votre pieuse parole. Si parfois chez les autres princes nous surprenons une parole dite à la légère ou sans sincérité, nous ne voyons là rien de nouveau ni d'étonnant. Mais chez le comte Thibaut, nous ne pouvons souffrir qu'on entende le oui et le non ; une simple affirmation de lui équivaut à un serment, dit la renommée, et le plus léger mensonge serait considéré comme un grave parjure. Entre toutes les vertus qui ennoblissent votre dignité et rendent votre nom célèbre dans l'univers, celle qui est le plus louée, c'est la loyauté et la sûreté de votre parole, *veritatis constantia*. Qui donc, par ses exhortations ou ses conseils, a tenté d'énervier la force robuste d'un cœur si ferme ? Celui-là sûrement est un faux ami. »

L'issue de cette affaire nous échappe, faute de documents ; mais il n'est pas besoin du sens de la divination

pour présumer qu'un appel si pressant aux sentiments chevaleresques de Thibaut fut entendu. Nous pourrions citer diverses preuves qui marquent l'influence que l'abbé de Clairvaux exerça désormais sur le cœur du comte de Champagne (1). Qu'il nous suffise de mentionner encore un trait qui trouve naturellement sa place ici, sinon par sa date que nous ne saurions indiquer, au moins par son caractère et par l'ordre logique. Un jour, raconte un des historiens de saint Bernard, le serviteur de Dieu alla pour affaires trouver le comte Thibaut. Comme il approchait de la ville où était le prince, il rencontra une grande foule qui traînait au supplice un brigand condamné pour ses crimes à la peine capitale. A cette vue, touché de compassion, le saint abbé saisit la corde dont le malheureux était lié et dit aux bourreaux : « Remettez-moi cet assassin, je veux le pendre de mes propres mains. » Mais le comte, ayant appris l'arrivée de l'homme de Dieu, se précipita à sa rencontre, et comprenant ce qui venait de se passer, lui dit avec horreur : « Vénérable père, que prétendez-vous faire? Pourquoi avez-vous rappelé des portes de l'enfer ce gibier de potence, digne de mille morts? Espérez-vous sauver un homme qui est le diable personnifié? Il n'y a plus à attendre qu'il s'amende; le seul bien qu'il puisse faire, c'est de mourir. Laissez donc aller à la mort un homme dont la vie est un danger pour les autres. » « Je sais, répondit Bernard, je sais, ô le meilleur des hommes, que ce larron est un scélérat digne des tourments les plus rigoureux. Aussi ne croyez pas que je veuille laisser un si grand pécheur sans châtiment; mon projet est bien de le livrer aux bourreaux et de lui infliger une peine d'autant plus juste qu'elle sera plus longue.

(1) Cf. ep. 40 et 41.

Vous vouliez le suspendre à une potence et le laisser ainsi durant un ou plusieurs jours attaché mort à l'instrument de son supplice. Moi, je l'attacherai à la croix et lui ferai subir ainsi pour toujours le supplice de la pendaison. » A ces mots, Thibaut se tut, et Bernard ôtant sa tunique en couvrit son prisonnier qu'il emmena à Clairvaux. Étrange recrue pour le monastère ! Mais le bandit sut apprécier la faveur qui lui était accordée ; de loup il devint agneau, et de larron convers. Il vécut ainsi plus de trente années dans l'obéissance, méritant, remarque le narrateur, de porter le nom de Constance, qu'il avait reçu à son baptême (1).

II

Louis le Gros et sa cour.

Les conversions éclatantes de Suger, abbé de Saint-Denis (2), de Henri le Sanglier, archevêque de Sens (3), et d'Étienne de Senlis, évêque de Paris (4), dues, comme on sait, au zèle de Bernard, avaient fait pénétrer à la cour le nom de l'abbé de Clairvaux, et lui avaient acquis dans l'entourage de Louis le Gros un juste respect. Toutefois à ce respect se mêlait une sorte de défiance. La cour n'était pas exempte d'abus, et, comme le fait juste-

(1) Herbert, *De Miraculis*, lib. II, cap. xv, ap. Migne, col. 1324-1325. Herbert qui rapporte ce fait fut moine à Clairvaux de 1157 à 1161 ; il dit avoir encore connu Constance : *quem nos etiam vidimus et cognovimus*.

(2) Bernard, ep. 78.

(3) Cf. Bern., ep. 42, seu *Tractatus de moribus et officio episcoporum*, Migne, t. CLXXXII, p. 809.

(4) Cf. sur Étienne de Senlis, *Histoire littéraire de la France*, XII, 152 et suiv.

ment observer un historien des premiers Capétiens, Louis le Gros, malgré son attachement à l'Église, ne se montra guère favorable à l'introduction de la réforme religieuse dans son royaume (1). Ce prince dont « la vie fut une longue épopée militaire, où se succèdent sans interruption les chevauchées, les sièges, les assauts et les rudes combats, » était naturellement porté à traiter les évêques et les abbés comme de simples vassaux, tenus à l'hommage et dociles à sa volonté. Quand surgissait entre lui et son clergé un conflit d'intérêts, il résistait difficilement à la tentation d'opposer la force au droit. En cela son conseil favorisait singulièrement sa politique. « Moins une abbaye est régulière, disait-on couramment à la cour, plus elle est dépendante du roi et plus elle est utile, en ce qui touche du moins les intérêts temporels (2). »

Avec de tels principes, la lutte entre l'Église et l'État était inévitable, à moins que la royauté ne mît elle-même un frein à sa puissance. L'abbé de Clairvaux ne se proposait pas expressément d'appliquer à la cour son plan de réforme; mais, pour qu'il s'abstînt absolument de l'étendre jusqu'à elle, il eût fallu qu'elle-même ne portât pas atteinte à la dignité ou aux droits de l'Église, dont il était, en quelque sorte, aux yeux de tous, le champion attitré.

Le premier fait qui l'engagea, vers l'année 1127, dans la voie des remontrances au pouvoir civil, fut l'élévation d'Étienne de Garlande, archidiacre de Notre-Dame et doyen d'Orléans, au dapiférat. Ce cumul de fonctions, considérées jusque-là comme incompatibles, avait causé

(1) Luchaire, *Instit. Monarch.*, II, 251-252.

(2) Cette réflexion est d'Abélard, dans son *Historia Calamitatum*, ap. *H. des G.*, XIV, 290.

dans l'Église un véritable scandale (1), que l'orgueil du nouveau sénéchal n'avait pas peu contribué à aggraver encore. Bernard brûlait du désir de rappeler au respect de la discipline ecclésiastique l'ambitieux archidiacre; mais la crainte de blesser la cour le retint longtemps. « La vérité, pensait-il, engendre quelquefois la haine. » A la fin cependant il prit le parti de parler. « Ne valait-il pas mieux être l'occasion d'un scandale que de trahir la vérité? » Aussi bien, « à quoi lui servait de taire ce que tout le monde proclamait hautement? »

C'est par ces réflexions que le pieux cénobite s'enhardit à flétrir la conduite d'Étienne de Garlande. Encore n'ose-t-il pas s'adresser directement au coupable. C'est l'illustre abbé de Saint-Denis qu'il choisit pour confident de ses inquiétudes et de ses récriminations. « Est-il quelqu'un, s'écrie-t-il (2), dont le cœur ne s'indigne, dont la langue ne murmure, au moins en secret, contre un diacre qui, au mépris de l'Évangile, sert pareillement Dieu et Mammon, occupe dans l'Église une place, une dignité, qui n'est pas inférieure à celle des évêques, et en même temps remplit dans l'armée des fonctions supérieures à celles des premiers officiers? Qu'est-ce, je vous prie, que cette monstruosité de vouloir paraître à la fois clerc et soldat, pour n'être, en somme, ni l'un ni l'autre? N'est-ce pas un égal abus qu'un diacre préside au service de la table royale, ou que l'intendant de la bouche du roi serve aux mystères de l'autel? Qui pourrait voir sans étonnement, que dis-je, sans horreur, un même homme, tantôt, couvert d'une armure, conduire les troupes en armes, tantôt, revêtu d'une aube et d'une étole, chanter l'évan-

(1) Cf. *Chron. Maurinac.*, ap. *H. des G.*, XII, 76; *Bern.*, ep. 78.

(2) *Bern.*, ep. 78.

gile au milieu de l'église? A moins toutefois, — ce qui serait plus odieux, — qu'il ne rougisse de l'Évangile, qu'ayant honte d'être clerc, il ne trouve beaucoup plus honorable d'être soldat, et qu'il ne préfère la cour à l'Église, la table du roi à l'autel du Christ... Est-ce donc une plus haute dignité d'être officier d'un roi de la terre que d'être ministre du roi du ciel?... Est-il donc plus beau d'être appelé sénéchal que d'être appelé doyen et archidiacre? Oui, je l'accorde, cela est plus beau, mais pour un laïque et non pour un clerc, pour un soldat et non pour un diacre. »

Bernard ne se contente pas de déplorer cet étrange aveuglement de l'ambition qui confond deux ordres de dignités si nécessairement distincts; il essaie de démontrer que cette confusion est « non moins déshonorante pour l'État que pour l'Église. » A cet égard, la conduite du roi n'est-elle pas justiciable de la critique? « S'il est indigne d'un clerc de guerroyer à la solde des princes, il est également indigne de la majesté royale de confier à des clercs le ministère de la guerre. Aussi, quel roi a-t-on jamais vu mettre à la tête de ses troupes un clerc inhabile, au lieu d'y placer le plus brave de ses soldats? »

Pour être indirecte, cette leçon de gouvernement n'en était pas moins frappante; et si elle parvint jusqu'aux oreilles de Louis le Gros, elle dut l'émouvoir d'autant plus profondément qu'il put y reconnaître un écho de l'opinion publique. On avait été habitué, sous toutes les races, à voir les membres du clergé entrer dans les conseils des rois; mais cette élévation d'un clerc à la dignité de commandant en chef de l'armée française, *princeps militiæ Francorum*, était trop contraire à l'esprit de l'Église, pour ne pas susciter des murmures dans tous les rangs de la société du douzième siècle.

Malheureusement les liens qui attachaient Louis le Gros à Étienne de Garlande étaient trop puissants pour qu'il les rompît brusquement, sans un motif qui sauvât au moins les apparences. Nul officier de la couronne n'avait su s'insinuer plus habilement et plus avant que le sénéchal dans les bonnes grâces du prince. Reçu de bonne heure à la cour, où son frère aîné, Anseau, était déjà investi du dapiférat, il avait obtenu jeune encore la chancellerie, l'un des quatre grands offices de la couronne. Cette dignité ne suffisait pas à son ambition. Il lui fallait « une gloire qui saute aux yeux. » Le dapiférat lui échut enfin en 1120, après la mort de son frère Guillaume, lui-même successeur d'Anseau. Si on considère que son autre frère, Gilbert, avait obtenu en 1112 la bouteillerie, on sera en mesure d'apprécier la confiance que Louis le Gros témoignait à cette famille de Garlande (1). Étienne, au su de tous, était son favori. Rien ne se faisait sans l'avis du sénéchal, disent les chroniqueurs. C'était lui qui gouvernait toute la France après le roi, sinon au-dessus du roi (2).

Dans ce degré de faveur, que pouvait craindre Étienne des mouvements de l'opinion publique? Ses fautes seules étaient capables de mettre en péril sa fortune. Il ne sut pas échapper à ce piège. Enivré de sa puissance, il ne gardait plus aucune mesure dans l'exercice de son autorité; il osa même, en plusieurs circonstances, froisser la reine et la braver, persuadé que les ressentiments d'une femme ne sauraient l'atteindre (3). Louis le Gros s'émut à la fin de tant d'audace et d'impudence. L'invective de

(1) Sur tous ces points, cf. Luchaire, *Remarques*, etc., p. 10 et suiv.; p. 30, note 7.

(2) Cf. *Chron. Mauriniac.*, ap. *H. des G.*, XII, 73, 75-77.

(3) *Chron. Maurin.*, ap. *H. des G.*, XII, 77.

saint Bernard résonnait sans doute encore à son oreille. Il chassa du palais l'arrogant sénéchal et le destitua de ses fonctions (1).

Ce fut le 10 mai 1128, à ce qu'il semble, que l'abbé de Clairvaux se trouva pour la première fois en rapports directs et officiels avec le roi de France. A cette date, en effet, on les voit agir de concert au concile d'Arras. L'évêque de Laon se plaignait depuis quelques années du relâchement dans lequel étaient tombées les religieuses de Saint-Jean, monastère de fondation royale. Ces vierges folles, comme les appelle l'Écriture, dissipaient dans des fêtes mondaines les revenus de leur couvent. Les plus mauvais bruits circulaient en outre sur leur compte dans le voisinage (2). Il fallait donc que l'autorité ecclésiastique mît un terme à ce dérèglement, si elle ne voulait paraître elle-même complice du scandale. Un concile provincial tenu à Arras par le métropolitain Rainaud, archevêque de Reims, avec le concours de tous ses suffragants et de plusieurs abbés, en particulier de l'abbé de Clairvaux, jugea que le mal était irrémédiable et que le seul moyen de l'extirper était d'expulser les religieuses. On leur substitua des religieux, choisis en différents monastères, à qui l'on donna pour abbé le prieur du couvent de Saint-Nicaise de Reims, Drogon. Louis le Gros, témoin des décisions conciliaires, les confirma par un diplôme et s'engagea à les faire exécuter (3). La royauté prêtait ainsi main-forte à l'autorité ecclésiastique dans son œuvre réformatrice.

(1) Peu après le 3 août 1127. Cf. Luchaire, *Remarques*, p. 11, 30-32.

(2) Herimann, *Gesta Barthol. Laudun. ep.*, ap. *Hist. des G.*, XIV, 348.

(3) Mansi, *Concil.*, t. XXI, p. 372 et suiv. Sur la présence de Bernard au concile, cf. Bern., ep. 48.

Vers le même temps (1), cependant, le roi de France prit une attitude différente à l'égard de l'évêque de Paris. L'origine du conflit est mal connue; l'issue en est plus obscure encore. Étienne de Senlis, récemment converti par l'abbé de Clairvaux, cherchait à introduire la réforme dans son clergé et particulièrement dans son église cathédrale. Soutenu dans cette tentative par les chanoines réguliers de Saint-Victor, il voulut récompenser ces religieux par quelques avantages temporels ou revenus, tels que annates, personnat ou prébende. Louis le Gros entra d'abord dans ces vues (2). Mais la mesure rencontra une vive opposition au sein du Chapitre de Notre-Dame. Les archidiaques et les chanoines, peu soucieux de voir leurs stalles envahies par les partisans de la réforme, en appelèrent au roi, leur avoué naturel et le défenseur attitré des privilèges de leur église. Par un revirement qu'on ne s'explique pas, et au risque de se mettre en contradiction avec lui-même, Louis prêta l'oreille à leurs réclamations et défendit expressément à l'évêque de « rien changer aux coutumes, statuts et ordres de l'église de Paris (3). »

Étienne paraît avoir cédé d'abord à cette injonction, ou du moins avoir hésité à en violer la teneur. Nous le voyons, en effet, siéger à côté du roi dans le synode tenu à Saint-Germain des Prés sous la présidence du légat Mathieu, évêque d'Albano, vers l'époque du carême, en 1129. Le jour de Pâques, 14 avril, il assistait également au

(1) Luchaire, *Louis le Gros*, p. 196, n° 424; cf. n° 423.

(2) Luchaire, *Louis le Gros*, n° 363.

(3) Luchaire, *Louis le Gros*, n° 424. M. Luchaire (p. CLXXV) tente d'expliquer la contradiction du roi, en disant : « Il acceptait l'application de la réforme, à condition qu'elle n'eût pas lieu dans les chapitres et abbayes placés sous sa main. »

couronnement du jeune Philippe, fils aîné du roi, dans la cathédrale de Reims (1).

Cependant, son impatience finit par éclater. La défense royale était une atteinte portée à son autorité épiscopale. Il est probable qu'il osa l'enfreindre. Ce qui est sûr, c'est que Louis le Gros, irrité de sa conduite, lui enleva les *regalia*. L'évêque répondit à cette violence en jetant l'interdit sur son diocèse : terrible représaille qui mit le comble à la colère de ses ennemis. Il fut chassé de son siège, menacé dans sa vie, et dut s'enfuir à Sens chez son métropolitain. Les palatins, profitant de cette disgrâce, se jetèrent sur ses biens et ceux de ses partisans comme sur une proie (2).

La querelle ainsi animée ne pouvait être apaisée que par le souverain Pontife. Mais avant de recourir à ce tribunal, le prélat exilé eut l'heureuse idée de prendre conseil des Cisterciens. Depuis quelques années, Louis le Gros était affilié à cet Ordre. En vertu de l'autorité privée que leur conférait la confraternité religieuse, les abbés de Cîteaux et de Clairvaux pouvaient espérer d'amener le roi de France à un accommodement ou même de lui imposer une réparation raisonnable et canonique. C'est dans cette pensée que l'abbé de Clairvaux, interprète d'Étienne de Senlis et de ses amis, fit appel, par la lettre suivante (3), à la loyauté de Louis le Gros :

« Le Roi du ciel et de la terre, qui vous a donné un royaume ici-bas, vous en donnera un autre dans le ciel, si vous mettez vos soins à gouverner avec équité et sagesse celui que vous avez reçu. C'est là notre vœu, c'est l'objet

(1) Luchaire, *Louis le Gros*, n° 431 ; cf. n° 433.

(2) *Epp. ad Steph.*, ap. *Hist. des G.*, XV, 333-334. Cf. Bern. ep. 45.

(3) Ep. 45.

de nos prières... Mais avec quelle confiance oserons-nous désormais élever nos mains vers l'Époux de cette Église que vous contristez si inconsidérément, et sans raison, ce nous semble? L'Église, en effet, dépose contre vous, auprès de son Seigneur et Maître, une plainte désespérée, parce qu'elle trouve un oppresseur en celui qu'elle avait reçu pour défenseur. Considérez donc quel est celui que vous offensez; ce n'est pas, à parler exactement, l'évêque de Paris, mais le Seigneur du ciel, un seigneur terrible, celui qui ôte la vie aux princes... L'évêque de Paris offre de vous donner satisfaction, si, toutefois, comme semble l'exiger la justice, vous consentez d'abord à lui rendre ce que vous lui avez enlevé... Pour terminer cette affaire, nous sommes disposés à aller vous trouver partout où il vous plaira. Que si vous dédaigniez de prêter l'oreille à nos prières et de faire la paix avec votre évêque, ou pour mieux dire avec Dieu, sachez que nous serions obligés d'écouter la voix d'un prêtre du Seigneur et de porter sa cause devant le tribunal du souverain Pontife. »

L'abbé de Pontigny, l'archevêque de Sens et ses suffragants se joignirent à l'abbé de Clairvaux pour appuyer de vive voix cette supplique. L'entrevue qu'ils eurent avec le roi fut très orageuse. En vertu du droit canon, l'évêque de Paris pouvait exiger que ses biens de régale lui fussent restitués (1), avant qu'on soumit à un examen juridique ce qui faisait le fond même du conflit. Louis le Gros refusa net de subir cette condition. La menace du nouvel interdit, plus général que le premier, parvint à peine à l'ébranler (2); les prières des évêques irritaient, ce semble, au lieu de l'adoucir, un cœur jusque-là docile à leurs ins-

(1) Cf. *Gratiani Decret.*, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 152, note 150.

(2) Bern., ep. 46 et 47.

pirations (1). C'est alors, dit-on, que l'abbé de Clairvaux, frappé d'une vision qu'il avait eue la nuit précédente, s'écria, indigné : « Seigneur, prenez garde que Dieu ne venge sur votre fils aîné l'injure que vous faites à ses évêques, et qu'un jour vous ne soyez réduit à implorer à votre tour, pour assurer l'avenir de votre dynastie, l'appui de ceux dont vous méprisez aujourd'hui les supplications. » Saisi, au même instant, d'une vague terreur, Louis le Gros finit par promettre les satisfactions qu'on exigeait de sa conscience chrétienne (2).

Au fond, pourtant, ce n'était là qu'une concession dilatoire et conditionnelle. Aussi fin diplomate que terrible souverain, Louis n'avait pas attendu jusqu'à cette heure pour prendre ses sûretés du côté de Rome, et il nourrissait le secret espoir que le Saint-Siège se prononcerait en sa faveur. De fait, Honorius II, trompé par un inexact exposé de l'affaire, eut l'imprudence de lever sans condition l'interdit lancé par Étienne de Senlis. Ce fut un coup terrible pour l'Église de France. Les bonnes dispositions du roi s'évanouirent aussitôt. En vain les évêques de la province et Bernard vinrent lui rappeler ses précédents engagements. Pour toute réponse, il se borna à leur montrer les lettres pontificales et les congédia rudement (3).

Bernard adressa sans délai au souverain Pontife d'ardentes remontrances : « Une grave nécessité, dit-il, nous a fait quitter le cloître pour paraître dans le monde, et voici ce que nous avons vu, — chose triste à voir et aussi

(1) « Supplicabant ei, ut qui satis ante dilexisset et honorasset Ecclesiam. » *Fragm. Gaufr.*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 526.

(2) *Bernardi Vita*, lib. IV, n° 11; Bern., epp. 46 et 47. Sur la date cf. 1^{re} édition, t. I, p. 266, note 4.

(3) Bern., epp. 46 et 47, écrites en 1129, après Pâques.

triste à dire : — l'honneur de l'Église a été gravement compromis sous le pontificat d'Honorius. Déjà l'humilité ou, pour mieux dire, la constance des évêques avait fléchi la colère du roi, lorsque l'autorité du pontife suprême vint, hélas ! donner un encouragement à l'orgueil. Nous savons, à la vérité, et vos lettres le laissent assez voir, que ce rescrit a été obtenu subrepticement par un mensonge. Mais ce qui nous étonne, c'est que, jugeant une partie, on ait condamné l'autre sans l'entendre. Nous sommes par ce coup, écrivait-il encore au nom de l'évêque de Chartres (1), nous sommes devenus la risée de nos voisins. Jusques à quand cela durera-t-il ? C'est à votre pitié compatissante de le décider. »

Honorius dut reconnaître, à ces accents de douleur, qu'il avait été joué par le roi de France. Pour n'être pas réduit à se déjuger lui-même, il est probable qu'il chargea son légat, Mathieu d'Albano, du soin de ménager la paix entre l'évêque de Paris et son terrible souverain. Étienne de Senlis semble avoir fixé provisoirement sa résidence à Lagny, dans les États du comte de Champagne. Sommé de comparaître devant la cour de Louis le Gros, il prit avis de l'évêque de Chartres, qui lui conseilla de s'y rendre (2), moyennant un sauf-conduit. Les détails de cette entrevue sont restés un mystère pour les historiens. Tout porte à croire, cependant, que « la justice et la paix se donnèrent un baiser, » comme dirait saint Bernard.

Un conflit non moins grave surgissait, vers la même époque (3), entre le roi et l'archevêque de Sens, Henri le Sanglier. C'est à peine si on devine, à travers quelques

(1) Ep. 46 et 47.

(2) *Hist. des G.*, XV, p. 334-335. Cf. Luchaire (*Louis le Gros*, n° 465).

(3) Cf. Bern. epp. 49-51.

vagues expressions de saint Bernard, l'objet de ce nouveau démêlé. Le métropolitain était accusé de simonie (1). La cour qu'il avait désertée « cherchait avec une maligne curiosité, dans ses vertus naissantes, le reste de ses vices anciens. » En somme, tout prétexte était bon pour le perdre. Voici en quels termes l'abbé de Clairvaux dénonce au pape Honorius la conduite de Louis le Gros : « C'est en toute sincérité et confiance, très saint Père, que nous venons vous exposer les maux qui fondent dans notre pays sur l'Église notre mère. Autant que nous pouvons en juger, nous qui sommes sur les lieux, ce que le roi Louis persécute dans les évêques, c'est moins leur personne que leur zèle pour la justice, leur piété et jusqu'aux dehors de la religion. Votre Sainteté peut en faire aisément la remarque ; ceux qui auparavant, grâce à leurs mœurs et à leur conduite mondaines, étaient honorés, estimés, admis dans l'intimité, sont maintenant traités en ennemis, parce qu'ils vivent d'une manière digne de leur sacerdoce et qu'ils honorent en toutes choses leur ministère. De là ces outrages et ces injures qui ont assailli l'évêque de Paris, sans l'ébranler toutefois, parce que le Seigneur l'a soutenu par votre main. De là ces efforts que le roi fait pour abattre la constance du seigneur de Sens, afin qu'après avoir renversé le métropolitain, ce qu'à Dieu ne plaise, il puisse plus aisément et à son gré s'attaquer aux suffragants. Qui doute enfin qu'il ait un autre dessein que de ruiner la religion, lorsqu'il la déclare ouvertement la destructrice de son royaume, l'ennemie de sa couronne ? Ce nouvel Hérode ne redoute plus le Christ dans son berceau, mais il est jaloux de son triom-

(1) « Quæritur simonia et inter nascentes virtutes emortuarum vel cadavera virtutum scrutatur curiosa malitia. » Bern., ep. 51.

phe dans l'Église. Quel grief a-t-il contre l'archevêque, si ce n'est le désir d'étouffer en lui, comme dans les autres, l'esprit de Dieu?... Que le jugement parte donc de votre face, très saint Père. Nous avons confiance que vous protégerez l'innocence et que vous prononcerez selon la justice. Remettre cette affaire au tribunal et à la décision du roi, ce serait, hélas ! livrer l'innocent aux mains de ses ennemis (1). »

Cette lettre jette sur la politique religieuse de Louis le Gros une singulière clarté. Que le roi de France se soit échappé en injures violentes contre l'Église, rien de plus vraisemblable. Toute apparence d'opposition est aisément suspecte aux hommes de son tempérament et provoque inévitablement leur colère. Mais, nous nous empressons de l'ajouter, ces emportements accidentels et momentanés ne sauraient donner une idée exacte des sentiments de Louis le Gros à l'égard de la religion. Ce prince n'eut rien d'un Hérode. Ses antécédents et la suite de son histoire le prouvent surabondamment. Si saint Bernard a, en cette circonstance particulière, enflé la voix outre mesure pour stigmatiser un acte qu'il considérait comme attentatoire à la liberté de l'Église, c'est qu'il était déjà prévenu contre le roi par le souvenir de l'exil de l'évêque de Paris, et qu'il crut apercevoir dans ces deux conflits, se succédant à un si court intervalle, tout un système de persécution.

Honorius ne semble pas avoir partagé ce sentiment. Il renvoya l'archevêque de Sens devant le tribunal de la justice royale. Mais au moins, s'écrie l'abbé de Clairvaux, « qu'il lui soit permis, s'il est condamné injustement, d'en appeler à Rome (2) ! » L'affaire n'eut pas de suites

(1) Ep. 49.

(2) Epp. 50 et 51.

graves, autant qu'on en peut juger par conjecture, en l'absence de documents précis. Henri le Sanglier demeura tranquillement en possession de son siège et de ses prérogatives (1).

La paix paraît donc s'être raffermie ou rétablie entre l'Église et l'État vers la fin de l'année 1129 ou au commencement de 1130. Celui qui eut le plus à souffrir de ces divers démêlés fut Bernard lui-même. Sa perpétuelle intervention dans les conflits politico-religieux avait fait des mécontents. » Les affaires de Dieu sont les miennes, écrivait-il ingénument au cardinal Haimeric; rien de ce qui le regarde ne m'est étranger (2). » Aussi avait-il été l'un des principaux instigateurs de l'expulsion de Fulbert, abbé du Saint-Sépulcre de Cambrai (3). C'était pareillement d'après son avis que l'évêque de Verdun, accusé de malversations et de simonie, avait donné sa démission au concile de Châlons, le 2 février 1129 (4). Tout à coup une grande rumeur s'éleva contre lui. De quel droit, disait-on, un simple abbé fait-il la police de toute l'Église de France? Est-ce à un moine obscur qu'il appartient de régler les différends qui s'élèvent dans les diocèses? Rien de bien ne se peut-il faire sans lui? Sa main est partout; il prend le pas sur les évêques, sur les conciles et sur le légat lui-même. Bientôt, si on n'y prend garde, il usurpera les prérogatives du pape et des cardinaux.

(1) Cf. Bern., ep. 182.

(2) Ep. 20.

(3) Voir sur cette affaire, Herman, *De Miraculis S. Mariæ Laudunensis*, lib. III, cap. 20, ap. *Mon. Germ.*, XII, 656 et suiv.

(4) Sur cette question, voir Laurent de Liège, *Hist. Viridunens.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 636; cf. *ibid.*, XV, 269; Mansi, XXI, 378; Bern., ep. 48, et notes de Mabillon. La date du concile de Châlons nous est fournie par Albéric de Troisfontaines (*Hist. des G.*, XIII, 697).

Ces récriminations étaient habiles : elles avaient l'air d'un hommage rendu à la suprématie romaine. Aussi firent-elles impression sur l'esprit du pape et des cardinaux. Craignit-on réellement que l'abbé de Clairvaux n'empiétât sur les droits du Saint-Siège, et jugea-t-on utile, pour maintenir le respect de la discipline, de faire rentrer dans le rang, c'est-à-dire dans le silence de son cloître, un moine qui, au nom de la réforme, prenait partout le ton du commandement, ou bien voulut-on simplement donner satisfaction aux mécontents ? Toutes ces hypothèses sont plausibles ; mais il est aussi fort probable que les lettres si virulentes, par lesquelles l'abbé de Clairvaux avait récemment flétri la politique de Louis le Gros, avaient nui à leur auteur dans l'esprit des cardinaux. Les hommes de gouvernement se défient toujours des exagérations de langage et jugent impropre aux affaires quiconque ne sait pas, au plus fort même de la mêlée, garder la modération. Bernard avait ainsi, par l'emportement de son zèle, fourni des armes à ses adversaires.

Le cardinal Haimeric fut chargé de lui adresser des remontrances. Bien que rédigées par un compatriote et un ami (1), elles furent extrêmement sévères : « Il y a dans l'Église, disait-on (2), diverses vocations. Et de même que tout est en paix quand chacun reste à sa place et à son rang, de même aussi tout se confond et se désorganise quand on dépasse les bornes de sa profession. Qu'est-ce qu'un moine a de commun avec la cour et avec

(1) Nous avons de nombreuses lettres de Bernard à Haimeric ; epp. 15, 20, 51, 54, 157, 160, 163, 181. Dans son épître 144, l'abbé de Clairvaux le recommande ainsi aux prières de ses religieux : « Orate pro domno cancellario, qui mihi pro matre est. »

(2) La lettre du cardinal Haimeric ne nous est point parvenue. Nous n'en connaissons la teneur que par la réponse de l'abbé de Clairvaux.

les conciles? Il ne faut pas que des voix criardes et importunes sortent des cloîtres pour troubler le Saint-Siège et les cardinaux. »

Si jamais l'abbé de Clairvaux eut besoin de toute son humilité pour ne pas se révolter contre l'injustice, ce fut en cette occasion. Visiblement, on oubliait les services réels qu'il avait rendus à l'Église, pour lui reprocher de prétendues infractions à sa Règle.

Une méprise aussi manifeste lui donnait beau jeu pour sa défense. Aussi, dans sa réponse, énumère-t-il complaisamment les réformes nécessaires auxquelles il a pris part, et apostrophant le Sacré-Collège : « Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous, s'écrie-t-il (1), ou plutôt me déchirez-vous, car il est juste de me reconnaître moins outragé que mon divin maître?... J'étais présent aux conciles de Laon (et de Châlons), je l'avoue; mais on m'y avait appelé, mais on m'y avait entraîné. Si cela déplait à mes amis, cela ne me déplait pas moins. Plût à Dieu que je n'y fusse pas allé! Plaise à Dieu que je n'aille pas à d'autres assemblées du même genre! » Ici le saint moine passe habilement de la défense à l'attaque : « Plût à Dieu, ajoute-t-il, que tout récemment encore je n'eusse pas été appelé à voir la tyrannie armée contre l'Église par l'autorité apostolique, comme si elle n'eût pas été assez armée par sa propre fureur. J'ai senti, selon la parole du prophète, ma langue s'attacher à mon palais, lorsque tout à coup nous fûmes accablés sous le poids des lettres pontificales. Hélas! je me suis tu, je me suis humilié, lorsque j'ai vu, à la lecture de ces lettres, le visage des innocents se couvrir de confusion, et les impies se réjouir du mal qu'ils avaient fait, et triompher

(1) Ep. 48.

de leurs œuvres criminelles. On avait pitié de l'impie, comme pour l'autoriser à persévérer dans l'injustice. »

Après avoir lancé ce trait hardi qui atteignait directement le souverain Pontife, par-dessus la tête des cardinaux, l'abbé de Clairvaux bat prudemment en retraite. Il demande, — et en cela il était sincère (1), — à être exempté officiellement du souci des affaires extérieures. « Personne mieux que vous, dit-il au chancelier Haimeric, ne peut me délivrer de ces assujettissements. Pour cela, ce n'est ni le pouvoir qui vous manque ni le vouloir, je le sais. Je m'en réjouis. Ma volonté est entièrement conforme à la vôtre... Ordonnez donc, si vous le voulez bien, à ces grenouilles criardes et importunes de ne point sortir de leurs trous et de se contenter de leurs marais. Qu'on ne les entende plus dans les conciles, qu'on ne les rencontre plus dans les palais. Qu'aucune autorité, aucune nécessité ne puisse les contraindre à se mêler d'affaires et de procès. Peut-être de la sorte votre ami échappera-t-il au soupçon de présomption. Je suis bien résolu à ne sortir de mon cloître que sur l'ordre exprès du légat du Saint-Siège ou de mon évêque, auxquels, vous le savez, je dois obéissance, à moins toutefois que je n'en sois dispensé par un privilège de l'autorité supérieure. Que si, comme je l'espère, je reçois de vous ce privilège, je demeurerai en paix et j'y laisserai les autres. Toutefois, j'aurai beau me cacher et me taire, cela ne fera pas cesser les murmures des églises, à moins que la cour romaine ne cesse elle-même de porter préjudice aux absents par complaisance pour ceux qui l'obsèdent. »

Ce dernier trait était la flèche du Parthe. En le lançant, Bernard obéissait évidemment à un mouvement d'imp-

(1) Cf. ep. 52.

tience. Rappeler de la sorte ses supérieurs à leur devoir, c'est peut-être soulager sa conscience ; mais, à coup sûr, c'est risquer de les offenser. La leçon eût gagné infiniment à être donnée avec plus de délicatesse et moins d'amertume. Mais la mesure ne fut pas toujours ce qui distingua le langage de l'abbé de Clairvaux. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner qu'il l'ait dépassée dans une circonstance où l'on n'avait pas craint de le blesser lui-même injustement.

Quelques mois plus tard éclata le schisme d'Anaclet II. On va voir comment la paix fut rétablie entre l'Église et l'État sur le terrain religieux, au concile d'Étampes.

CHAPITRE X

BERNARD ET LE SCHISME D'ANACLET II (1130-1131).

I

Origine du schisme.

La double élection papale du 14 février 1130, qui déterminait le schisme, obligea de nouveau Bernard à sortir de son cloître. Cette fois ce n'était plus simplement un monastère ou même un diocèse, c'était l'Église tout entière qui se trouvait en péril.

Le canon de Nicolas II (avril 1059) sur les élections des pontifes romains n'avait pas mis fin aux compétitions rivales des divers ordres d'électeurs. En son texte authentique, le décret portait que « les cardinaux évêques devaient d'abord traiter ensemble avec le plus grand soin de l'élection, puis s'adjoindre les cardinaux clercs et requérir enfin le consentement du reste du clergé et du peuple, en sauvegardant le respect dû à l'empereur Henri et à ses successeurs. » Or, avant la fin du onzième siècle et sous le pontificat même de Grégoire VII, circulaient déjà des versions gravement altérées de ce canon synodal. La falsification était surtout faite au profit du droit impérial. Mais en ce qui concerne le Sacré-Collège, la simple omission du mot *episcopi* devait avoir de plus fu-

nestes conséquences. Le privilège des cardinaux évêques ne paraît pas, en effet, avoir été contesté avant le pontificat d'Honorius II. Mais comme l'habitude s'introduisit dans le langage, au commencement du douzième siècle, de distinguer entre les *episcopi* et les *cardinales*, et de ne voir dans ces derniers que les cardinaux clercs à l'exclusion des cardinaux évêques, un temps devait venir où le décret de Nicolas, inséré sous sa forme altérée dans les recueils de droit canon, se retournerait fatalement contre les cardinaux évêques, en faveur desquels il avait pourtant été formulé (1). Nous verrons, en effet, bientôt la grande majorité du Sacré-College dénier aux cardinaux évêques tout droit de suffrage dans les élections papales.

Le conflit n'existait pas seulement dans les idées ; il existait encore entre les personnes. En dehors du Sacré-College, deux familles qui se disputaient la suprématie dans Rome et vivaient en perpétuelle hostilité, les Pierleoni et les Fraiapani, rivalisaient de ruse et de violence à chaque élection pontificale, pour faire placer sur le siège de saint Pierre un candidat de leur choix (2). Il était difficile que la curie ne ressentît pas le contre-coup de ces luttes. A cette époque, un membre de la famille des Pierleoni, — son père était un Juif converti, — appartenait depuis douze ans déjà au Sacré-College (3). Pas-

(1) Sur tout ceci voir 1^{re} édition, t. I, p. 276-8, notes, et Scheffer-Boichorst, *Die Neuordnung*, p. 15-132. Notons seulement ce passage du décret authentique de Nicolas II : « Imprimis cardinales episcopi diligentissima consideratione tractantes, mox sibi clericos cardinales adhibeant, » etc.

(2) Pandulphe, *Honorii Vita*, ap. Watterich, II, 157-158 ; Duchesne, *Liber Pontif.*, II, 327. Cf., sur cette lutte, Mühlbacher, *Die streitige Papstwahl*, p. 59-81.

(3) Sur les Pierleoni, cf. *Chron. Maurin.*, ap. du Chesne, IV, 376 ;

cal II l'avait nommé cardinal diacre en 1116, et Calixte II cardinal prêtre du titre de Saint-Calixte (ou, comme on disait encore, du titre de Sainte-Marie du Trastevere) le 17 décembre 1120. Ses frères rêvaient de le voir assis sur le trône de saint Pierre, et lui-même ne se défendait pas de ce téméraire désir. Or, son crédit et ses richesses donnaient à sa candidature quelque chance de succès (1).

Un homme se rencontra qui entreprit de déjouer les manœuvres de cette ambition coupable. C'était Haimeric, cardinal diacre du titre de Sainte-Marie-Nouvelle, qui remplissait alors les fonctions de chancelier de l'Église romaine. Élevé à cette dignité par le pape Calixte II et maintenu dans sa charge par Honorius II, le cardinal s'était toujours montré le zélé gardien de la discipline ecclésiastique. Ses ennemis l'accusèrent plus tard d'avarice, de simonie et même de luxure : mais ces accusations

Bernhardi, *Lothar*, p. 268, note 49; p. 306, note 71; Mühlbacher, *loc. cit.*

(1) « Petrus Leonis a longis retro temporibus ad id pervenire, ut avarus et ambitiosus, affectaverat, sicut multis probatur indiciiis. » Hubert de Lucques, ép. à Norbert, archevêque de Magdebourg, ap. Migne, CLXXIX, 48. Témoignage important. Cf. Innocent., *ep. ad episcop. Angliæ*, dans *The liber Landavensis*, p. 52; *ep. ad Lothar.*, ap. Migne, *loc. cit.*, 55; Gautier de Ravenne, *ep. ad Norbert.*, Migne, *ibid.*, 39, où l'on retrouve la même formule. Manfred de Mantoue (*ep. ad Lothar.*, ap. Neugart, *Codex diplom. Germaniæ*, 1791, t. II, p. 63) est plus explicite encore : « A tempore enim Calixti beatæ memoriæ, ut sedem apostolicam attingeret nisus est (Petrus), *cardinales episcopos muneribus, pollicitis, blanditiis circuiendo* — quod per memetipsum cognosco, rogatus enim ab illo et a fratribus ejus sæpenumero fui — et cives romanos donationibus et sacramentis subvertendo. » Bien que la lettre de Manfred soit un pamphlet, ce passage est à retenir. Notons enfin un texte précieux de Pierre le Vénérable qui n'a pas été assez remarqué : s'adressant à un électeur d'Anaclet, à Gilles évêque de Tusculum, l'abbé de Cluny ne craint pas de reprocher à Pierre de Léon : *ambitio, cupiditas, simonia... et adhuc deteriora* (Ep. II, 4, ap. Migne, CLXXXIX, p. 162).

ont tout l'air de calomnies inspirées par la passion et l'esprit de parti. La confiance pleine d'affection que lui témoignèrent toujours l'abbé de Clairvaux (1) et Pierre le Vénérable (2) est sa meilleure recommandation auprès de la postérité. Tout indique qu'il fut un ministre vraiment pieux. C'est pour lui que saint Bernard écrivit son traité *De diligendo Deo*.

Du haut de la position officielle qu'il occupait, Haimeric observait avec un soin jaloux les menées de Pierre de Léon. Le souci de son propre avenir entraînait-il pour quelque chose dans la résolution qu'il allait prendre? On l'a dit avec assez de vraisemblance (3). Un chancelier ami des Fraiapani, les plus terribles adversaires de Pierre de Léon, devait pressentir qu'il serait la première victime de la politique inaugurée par le nouveau pape. Mais il est permis de croire que Haimeric obéissait à un sentiment plus noble et se laissait guider surtout par l'intérêt de l'Eglise.

C'était de ces deux hommes qu'allait dépendre l'élection du successeur d'Honorius. Dès les premiers jours de février 1130, le pape tomba malade et bientôt Rome apprit qu'il touchait à sa fin (4). Cette nouvelle mit toute

(1) « Orate pro domno cancellario, qui mihi pro matre est; » ep. 144. Cf. epp. 15, 20, 48, 51-54, 157, 160, 163, 181.

(2) *Ep.*, I, 3, 34. Cf. Mühlbacher, *Die streitige Papstwahl*, p. 69-70.

(3) Mühlbacher, *ouv. cit.*, p. 74.

(4) Sur les événements qui vont suivre, les documents sont nombreux, mais de valeur inégale. En première ligne nous plaçons l'épître de Hubert de Lucques (Migne, CLXXIX, 40) et l'épître du clergé anacletiste à l'archevêque de Compostelle (*Histor. Compostellana*, III, 23; Watterich, II, 187-188). Sur l'autorité du premier document, tous les critiques sont à peu près d'accord; sur celle du second, les auteurs se divisent. En l'attribuant à Pierre de Pise, l'un des électeurs les plus éminents d'Anaclet et des canonistes les plus savants du temps, Watterich (I, LXX-LXXI, note 4; II, 187, note 2) et Mühlbacher (*ouv. cit.*,

la ville en rumeur. Les partis s'agitaient et à leur tête les Pierleoni et les Fraiapani. Le chancelier, bien déterminé à entraver la candidature menaçante du cardinal de Saint-Calixte, imagina, pour assurer la liberté du Sacré-Colège, de faire transporter Honorius mourant dans le monastère de Saint-André (ou de Saint-Grégoire, comme on l'appelait encore), sur le mont Cœlius. C'est là, non loin du Colisée et du Palatin transformés par les Fraiapani en palais et en forteresses, qu'il convoqua les cardinaux, le 11 et le 12 février, pour préparer la prochaine élection. Plusieurs cardinaux proposèrent de s'en tenir aux saints canons, qui exigeaient trois jours d'intervalle entre la mort du pape et le choix de son successeur. Mais l'état des esprits semblait réclamer une mesure exceptionnelle. On se borna donc, le pre-

p. 9-20) le plaçaient, pour ainsi dire, hors de pair. Mais leurs raisons, tirées surtout du style de l'auteur, ne tiennent pas. Il paraît avéré que l'auteur des *Vies des papes* de la fin du onzième et du commencement du douzième siècle, dont le style, à leurs yeux inimitable, ressemble au style de l'épître à Didace, n'est pas Pierre de Pise, mais Pandolphe de Pise (Duchesne, *Lib. Pontif.*, II, xxxiii-xxxvii). S'il en est ainsi, l'épître à Didace n'est pas l'œuvre d'un homme indépendant et droit, mais celle d'un ennemi acharné d'Innocent II, de l'un des Anacletistes les plus violents (cf. *Vita Gelasii II*, Duchesne, *Lib. Pontif.*, II, 311 et 318, note 3). Son autorité se trouve de la sorte très amoindrie. Dans tous les cas, sa partialité en faveur d'Anaclet est incontestable; elle passe sous silence tous les faits compromettants qui sont à sa charge (cf. Mühlbacher, *ouv. cit.*, p. 13). Viennent ensuite les manifestes des deux papes et de leurs électeurs (Jaffé, *Regesta*, n° 7403-7404, 7407, 7411, 7413, 8370-8371, 8374, 8376-8390; Watterich, II, 182, 185); l'épître de Pierre de Porto (Migne, CLXXIX, 1397); les lettres de Gautier de Ravenne (*Udalrici codex*, 242; Dümmler, *Forschungen zur deutschen Geschichte*, VIII, 164); puis les récits de Suger (*Hist. des G.*, XII, 57), du chroniqueur de Morigny (Du Chesne, IV, 362), du biographe de saint Bernard (*Vita*, lib. II, cap. 1); en dernier lieu des pamphlets de l'évêque de Mantoue (ap. Neugart, *Cod. diplom. Alem.*, II, 63) et d'Arnulphe de Séez (d'Achery, *Spicileg.*, I, 153; Mon. Germ., XII, 707-720), etc.

mier jour, à porter l'anathème contre ceux qui procéderaient à l'élection avant les obsèques d'Honorius, *insepulto papa*; et comme le danger du tumulte extérieur allait toujours croissant, on convint le lendemain de confier à une commission de huit membres le soin d'élire le futur pape. En cas de conflit entre les électeurs, quelques cardinaux devaient leur être adjoints pour trancher la discussion (1). L'évêque de Preneste demanda en outre que l'excommunication et la peine de la suspension fussent décrétées contre tout membre élu en dehors de cette convention. Le coup porté par cette proposition à la candidature du cardinal de Saint-Calixte atteignit le coupable en pleine conscience; mais il affecta une parfaite tranquillité et se hâta de rassurer ses collègues, en leur jurant qu'il aimerait mieux être jeté au fond de l'enfer que d'être une occasion de trouble pour l'Église.

La composition du comité électoral ne souffrit aucune difficulté. Tous les ordres du Sacré-Collège y furent représentés. Guillaume de Preneste et Conrad de Sabine y figurèrent en qualité de cardinaux évêques; la classe des cardinaux prêtres délégua Pierre de Pise, Pierre le Roux et Pierre de Léon; et la classe des cardinaux diacres, Grégoire de Saint-Ange, Jonathan et Haimeric. Ces nominations font honneur au Sacré-Collège; elles prouvent que la majorité de ses membres était alors fermement résolue à observer la légalité et à résister à la pression du dehors,

(1) « Ita tamen quod, si inter se de persona *concorditer* convenire non possent, *aliqui de fratribus* adhiberentur » (*Ep. ad Didac.*). Hubert de Lucques (*loc. cit.*) formule autrement la condition : « ab eis *communitèr* eligeretur vel a parte *sanioris consilii*. » Cette clause n'est pas très vraisemblable. Si on nommait une commission, c'était pour obtenir l'unanimité des suffrages. Parmi les élus, il ne pouvait y avoir un groupe qui fût autorisé à se dire *pars sanioris consilii*.

d'où qu'elle vint; Jonathan était le seul cardinal électeur favorable à Pierre de Léon.

La politique du chancelier venait donc d'obtenir un grand succès. Toutefois son triomphe définitif était loin d'être assuré. La division éclata le jour même entre plusieurs cardinaux prêtres et cardinaux évêques, au sujet de la prise de possession du lieu qui avait été fixé pour l'élection, c'est-à-dire de l'église Saint-Adrien, voisine du Capitole et de l'arc de Septime-Sévère. Les cardinaux évêques, qui étaient des amis du chancelier, refusèrent d'en remettre les clefs à leurs collègues. Aussi, « considérant ce procédé comme une injure et un indice de mauvaises intentions, dit un partisan de Pierre de Léon, la partie *la plus saine et la plus nombreuse* des cardinaux n'osa plus retourner au couvent de Saint-Grégoire (1). »

Nous voyons apparaître ici les premiers symptômes du schisme. Avant de se séparer, les cardinaux avaient fixé au lendemain, 13 février, une troisième séance. Au lieu d'une séance on eut une émeute. Le bruit se répandit qu'Honorius avait rendu le dernier soupir et que les amis du chancelier s'obstinaient à tenir sa mort secrète. Pierre de Léon n'était vraisemblablement pas étranger à ces rumeurs excitantes; et, pendant qu'il dressait avec le cardinal Jonathan son plan de campagne électorale, le peuple abusé et soudoyé par ses frères se ruait sur le cloître de Saint-Grégoire. Le Pape fut contraint, pour confondre les agitateurs, de se montrer à une fenêtre (2). Mais une telle scène, une secousse si violente achevèrent

(1) *Ep. ad Didac.* Noter les mots *pars major et sanior*, employés par les partisans de Pierre de Léon.

(2) *Ep. Hubert. Lucens.* Noter le silence intéressé de l'épître à Didace sur cette journée du 12.

d'épuiser ses forces; dans la nuit du 13 au 14 il expira (1).

Tout prévu qu'il était, cet accident jeta le chancelier dans un grand embarras. Le comité choisi par le Sacré-Collège était disloqué avant même de s'être réuni. Déjà Pierre de Léon et le cardinal diacre Jonathan faisaient schisme. Pour échapper au péril qu'il redoutait, le chancelier résolut de brusquer les événements et de nommer le successeur d'Honorius avec le seul concours des cardinaux réunis dans le cloître de Saint-Grégoire, quitte à faire ratifier ensuite l'élection par les autres membres du Sacré-Collège. Pierre de Pise eut beau protester contre l'illégalité de cette mesure, Haimeric passa outre. Il se persuadait sans doute que, par horreur d'un schisme, ses adversaires eux-mêmes s'inclineraient devant le fait accompli. Dès l'aube du jour donc, et avant que le secret de la mort du pape fût divulgué dans Rome, le corps d'Honorius fut enseveli à la hâte et déposé dans un tombeau provisoire. Par l'accomplissement de cette cérémonie, on satisfaisait à la lettre, sinon à l'esprit de la convention du 11 février. Les cardinaux présents, quatre évêques, cinq prêtres, cinq diacres, en tout quatorze membres du Sacré-Collège (parmi lesquels, cinq membres du comité des huit), procédèrent aussitôt à l'élection du nouveau pape (2), et choisirent à l'unanimité le car-

(1) Le 13, *circa solis occasum*, dit l'épître à Didace; le 14, selon Gautier de Ravenne (Dümmler, *Forschung. zur deutschen Geschichte*, VIII, 165). Ce dernier témoignage est décisif aux yeux de Mühlbacher (*ouv. cit.*, p. 97 et suiv.). Gautier écrivait dès le 15 février et il n'avait aucun intérêt à dénaturer les faits. Cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1888, p. 75-76, note 2; Bernhardi, *Lothar*, 294, note 59.

(2) Selon Bernhardi (*Lothar*, p. 295-296, note 61; 297-299, note 63), le nombre des électeurs d'Innocent ne s'élèverait qu'à neuf; quatre cardinaux évêques et cinq autres tant prêtres que diacres. Ce calcul

dinal diacre Grégoire de Saint-Ange, qui, après un moment d'hésitation bien légitime, finit par accepter la charge redoutable qu'on lui imposait (1). Avec la même précipitation, le chancelier fit conduire au Latran, sous bonne escorte, le pape défunt et son successeur, pour les cérémonies complémentaires de l'élection. Le corps d'Honorius fut de nouveau inhumé sans pompe et Grégoire de Saint-Ange acclamé par ses collègues sous le nom d'Innocent II (2). Le cortège se remit ensuite en marche et se dirigea vers le cloître de Palladium, sur le Palatin (3), que les forteresses des Fraiapani protégeaient contre toute tentative à main armée. C'est là qu'Innocent II reçut les insignes pontificaux qui avaient servi à ses prédécesseurs, la mitre, l'anneau, la croix et enfin le manteau de pourpre, considéré alors comme la marque principale et distinctive de la dignité papale (4).

Cependant le cardinal de Saint-Calixte et ses amis, réunis dans l'église Saint-Marc, attendaient avec impatience des nouvelles du couvent de Saint-Grégoire. Ils apprirent en même temps et, selon toute probabilité, de la bouche de Pierre de Pise, la mort d'Honorius et l'intronisation de son successeur. Leur indignation fut égale à leur sur-

est assez vraisemblable. Zoepffel (*ouv. cit.*, p. 368 et suiv.) et Mühlbacher (*ouv. cit.*, p. 105-106) comptent au moins onze, au plus quinze électeurs.

(1) Cf. notre article cité plus haut, *Revue*, p. 79, note 3.

(2) *Ep. ad Did.*, en notant le ton satirique. Sur les cérémonies de l'intronisation, voir Duchesne, *Lib. Pontif.*, II, 306, note 4.

(3) *Vita Gelasii II*, ap. Watterich, II, 85; Duchesne, *Lib. Pont.*, II, 313. L'emplacement de ce monastère est marqué par la petite église de S. Sebastiano alla Polveriera, appelée aussi S. Maria in Pallara, sur le Palatin, à cent mètres environ de l'arc de Titus (cf. Duchesne, II, 319, note 14; Armellini, *Le Chiese di Roma*, Roma, 1891, p. 524).

(4) Lettre des électeurs d'Innocent II, ap. Migne, CLXXIX, p. 37; cf. Zoepffel, *ouv. cit.*, p. 374-375.

prise. Toutefois Pierre de Léon, qui vit dans ce coup la main du chancelier, ne perdit pas tout espoir de reprendre ses avantages. Les défauts de forme, qu'il était si aisé de constater dans les obsèques du pape défunt et dans l'élection du cardinal Grégoire de Saint-Ange, lui donnaient beau jeu pour se poser en redresseur des torts et en vengeur du droit. Renonçant aux moyens violents, il en appela au jugement des cardinaux, du clergé et du peuple, que le cardinal Haimeric avait tenus à l'écart. En quelques instants, l'église Saint-Marc fut envahie par une foule énorme, au premier rang de laquelle on distinguait vingt-quatre cardinaux, deux évêques, Gilles de Tusculum et Pierre de Porto, treize prêtres et neuf diacres, les évêques de Segni et de Sutri, trois abbés, plusieurs archiprêtres et l'élite de la noblesse romaine. Les cardinaux prêtres trouvaient ici une merveilleuse occasion d'exercer pour la première fois leur prétendu privilège électoral. Casser l'élection d'Innocent II leur parut même inutile. Ils procédèrent sans délai à un nouveau choix. Pierre de Léon prit le premier la parole, et, dissimulant son ambition, désigna au suffrage des électeurs un de ses collègues de l'ordre des prêtres. Celui-ci répondit à cette flatterie, qui du reste ne trompait personne, en proclamant le cardinal de Saint-Calixte seul digne de s'asseoir sur le siège de saint Pierre. Il semble que les assistants n'aient attendu que ce signal pour se déclarer. A l'unanimité, Pierre de Léon fut acclamé souverain pontife et prit le nom d'Anaclet II (1).

(1) *Ep. ad Didac., Ep. elect. Anacleti*, Watterich, II, 182; Suger, *loc. cit.* Voir dans Zoepffel les noms des 23 cardinaux partisans de Pierre de Léon (*ouv. cit.*, p. 383 et suiv.). Leur nombre doit même s'élever à 29, si les calculs de Bernhardi sont sûrs (*Lothar*, p. 302, note 66). « Priore electione non prius discussa ratione, cassata judi-

Il était environ midi (1). En moins de trois heures, Rome avait élu deux papes qui, pendant huit ans, allaient se disputer la tiare avec acharnement. Les hostilités commencèrent dès le lendemain, 15 février. Les Pierleoni, répandant l'or à profusion parmi le peuple, recrutèrent une véritable armée, qu'ils mirent au service de leur frère. Le Latran et Saint-Pierre étaient les églises où d'après l'usage devaient s'accomplir les cérémonies de l'intronisation et de la consécration papale. S'en emparer fut le premier souci d'Anaclet II. Il dirigea d'abord ses troupes sur l'église Saint-Pierre et la prit d'assaut après un combat meurtrier. Le lendemain 16 février, il attaqua le Latran, mit tout le quartier à feu et à sang, et, si l'on en croit les électeurs d'Innocent II, poussa l'audace sacrilège jusqu'à piller le trésor de la sacristie de Saint-Laurent. Il assiégea ensuite le cloître de Palladium, dans l'espoir de s'emparer de son rival et de finir ainsi d'un seul coup la guerre civile et le schisme. Mais là devaient s'arrêter ses succès. Il fut repoussé avec une grande perte d'hommes et de chevaux, et contraint de rentrer dans son palais (2).

Innocent II profita de cette trêve momentanée pour se faire sacrer par le cardinal évêque d'Ostie (3) dans l'église

cio, » dit saint Bernard (Ep. 126, n° 8). Ce témoignage est à recueillir. C'est à tort que Mühlbacher affirme le contraire (*ouv. cit.*, p. 111, note 1) en s'appuyant sur la chronique de Bénévent (Watterich, II, 190), remarquablement inexacte touchant les circonstances de la double élection du 14 février.

(1) Cf. Bernhardi, *Lothar*, 302, note 66.

(2) Boso, *Vita Innocent. II*, ap. Watterich, II, 174-175; Ep. Elector. Innoc., *Codex Udalrici*, n° 252; Watterich, II, 182-183; Migne, CLXXIX, 37-38. L'épître à Didace se tait, et pour cause, sur ces événements. Cf. Duchesne, *Lib. Pontif.*, II, 380, note 2; Jaffé, *Regesta*, n° 8370.

(3) Le *Liber diurnus* (LVII), Boso (*Vita Alexandri III*, ap. Watterich, II, 380), et l'abbé de Clairvaux (ep. 126, n° 13) ne reconnais-

de Sainte-Marie-Nouvelle, dont le chancelier Haimeric était le titulaire. Le même jour (23 février) Pierre de Porto consacrait avec solennité Anaclet II auprès de la Confession du prince des apôtres et l'introduisait ensuite en l'église de Latran (1).

La crise, arrivée à son état aigu, appelait un dénouement. Une faible minorité du peuple et seuls, parmi les nobles, les Fraiapani et les Corsi soutenaient la cause d'Innocent II. Pour abattre tout à fait ou gagner ses adversaires, Anaclet II employa les moyens les plus différents : les promesses, les menaces, l'excommunication, l'épée et l'argent. « Il opprima les petits et corrompit les grands, » disent les partisans d'Innocent II. Le succès, hélas ! est à ce prix quelquefois. Insensiblement Rome presque entière courba la tête sous le joug. Dès le mois de mai 1130, les Fraiapani eux-mêmes, infidèles à leurs premiers engagements, s'étaient ralliés à Pierre de Léon (2).

Abandonné par les Romains, Innocent II ne désespéra pas de son droit. En cette extrémité, la lumière ne pouvait plus venir des partis qui divisaient la ville éternelle. La parole était à l'Église universelle, à l'Italie, à l'Espagne, à l'Angleterre et surtout à l'Allemagne et à la France.

Les deux papes n'avaient pas attendu l'issue de la guerre civile pour faire part de leur élection aux souverains, au clergé et au peuple des diverses nations catho-

sent qu'à l'évêque d'Ostie le droit de consacrer le pape nouvellement élu. Pandolphe de Pise (*Vita Gelasii II*, ap. Watterich, II, 98-99) accorde le même privilège aux évêques de Porto et d'Albano. Scheffer-Boichorst (*ouv. cit.*, p. 69, note 2) incline à croire que tous les cardinaux évêques jouissaient de la même prérogative.

(1) *Ep. ad Didac.*; Jaffé, *Reg.*, p. 912 et n° 8376.

(2) Boso, *Innocent. II Vita*, ap. Watterich, II, 175; *Ep. ad Didac.*; Jaffé, *Reg.*, n° 8379. Cf. Bernhardi, *Lothar*, 311, note 76.

liques. Dès le 18 février, le cardinal Gérard partait pour l'Allemagne, muni de deux lettres adressées par Innocent II, l'une au roi Lothaire et l'autre à ses sujets. Sans mentionner l'élection de Pierre de Léon, le pontife invite Lothaire à passer les Alpes pour venir recevoir à Rome la couronne impériale et réprimer « les ennemis de l'Église et du royaume (1) ». Informé sans doute de cette démarche, Anaclet II se hâte d'écrire à son tour (24 février) à Lothaire roi des Romains, à la reine Richinza, aux archevêques, évêques, abbés, prévôts, clercs et fidèles établis dans l'Allemagne et la Saxe. Son inquiétude se trahit dans la seconde lettre par une allusion aux mauvais bruits qui circulent, en Italie et en Allemagne, sur l'irrégularité de son élection : mais, à l'exemple d'Innocent II, il se garde de signaler à l'attention de ses correspondants l'existence d'un rival (2).

Ces lettres, rédigées assez laconiquement et en style de chancellerie, étaient de vaines formules fort peu propres à éclairer Lothaire : elles restèrent sans réponse. Les deux papes reviennent alors à la charge ; ils envoient à l'empereur un récit officiel de leur élection, qu'ils font appuyer par un rapport signé de leurs électeurs (mai 1130) (3). A cette époque (11 mai), Innocent II avait pris la fuite, laissant à Rome l'évêque Conrad de Sabine comme Cardinal vicaire (4). Anaclet ne manqua pas de tirer parti de cet événement et, dans sa lettre au roi des Romains, il se pare de son triomphe comme d'un titre à

(1) Migne, CLXXIX, 53-54; Jaffé, *Reg.*, n° 7403, cf. 7404.

(2) Jaffé, *Reg.*, n°s 8370-8371; Migne, CLXXIX, 689-692.

(3) Jaffé, n° 7411 (cf. n° 7413); n°s 8388-8389; *Codex Udalrici*, n° 352; Watterich, II, 182-183; Migne, CLXXIX, 37. La lettre des électeurs d'Anaclet se trouve dans Watterich, *ibid.*, 185-187.

(4) Boso, *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 175.

la légitimité. Mais Lothaire n'ignorait pas que le succès des armes peut couvrir quelquefois les moins justes causes. Les informations que son conseiller Norbert, archevêque de Magdebourg, prit auprès de l'archevêque de Ravenne et de l'évêque de Lucques sur les circonstances de la double élection du 14 février, le confirmèrent dans ce sentiment, et il laissa encore une fois les lettres d'Anaclet sans réponse. Ce silence affecté était significatif. Pierre de Léon, comprenant qu'il n'avait rien à attendre de ce côté, se tourna vers Roger, duc de Sicile, ennemi déclaré des empereurs d'Allemagne, auquel il offrit sa sœur en mariage. Par une bulle datée du 27 septembre 1130, il érigea en outre son duché en royaume, et à ce prix il fut reconnu « pape catholique » par le nouveau roi et le clergé de ses États (1).

Le reste de la chrétienté était moins aisé à gagner. C'est en vain que le pontife maître de Rome avait sollicité par ses lettres et ses légats les suffrages de l'Italie, de l'Espagne, de la France et de l'Angleterre (2).

La France, en particulier, s'était tue pendant quelques mois. Quel pouvait être le fruit de son recueillement? De toutes les Églises de la catholicité, « elle était la seule qui n'eût jamais fléchi devant l'erreur et n'eût jamais été souillée par le schisme. Toujours soutenue de Dieu, elle est demeurée attachée à l'unité, et toujours elle s'est appliquée à donner à l'Église romaine des témoignages de son respectueux dévouement (3). » C'est en

(1) Jaffé, *Reg.*, n° 8411; Falco Benevent., ap. Muratori, *Rer. Ital. Script.*, V, 106; Watterich, II, 193-195. Orderic Vital (*Hist. eccles.* XII, 5) nous apprend que Roger épousa *sororem Anacleti pontificis*,

(2) Cf. Jaffé, *Reg.*, I, 913-914.

(3) « Gallicanam ecclesiam... quæ inter reliquas christianitatis ecclesias nullis unquam cessit erroribus, nulla prorsus potuit schisma-

ces termes qu'Anaclet II la salue et la loue dans une de ses lettres. Persuadé qu'elle entraînera par son exemple les nations à sa suite, il la conjure de faire entendre sa voix. On sent que c'est d'elle qu'il attend son triomphe définitif ou sa ruine (1).

C'est de la France, en effet, que partit le coup qui devait le précipiter de son siège. Comme lui, Innocent II en avait appelé au jugement de Louis le Gros et de l'épiscopat français. Ni les évêques ni le roi n'avaient d'abord osé se prononcer entre les deux prétendants (2). Mais lorsque le pontife exilé, après un séjour de quelques mois à Pise et à Gênes, eut abordé à Saint-Gilles, il put s'apercevoir qu'il mettait le pied sur un sol ami (3). Le concile d'Étampes venait de lui préparer les voies, en proclamant avec éclat la validité de son élection.

II

Concile d'Étampes.

Cette assemblée convoquée par le roi de France comprenait, outre les barons feudataires de la couronne, les membres les plus éminents de l'épiscopat et de l'ordre

ticae pravitate infamia maculari. » *Ad quosdam episcopos.*, ap. Migne, CLXXIX, 703.

(1) Nous possédons dix lettres qu'Anaclet adresse, à la date du 1^{er} mai, au roi Louis le Gros, à son fils Philippe, à Cluny, aux évêques de France (Jaffé, *Reg.*, n^{os} 8376-8386; Migne, CLXXIX, 696 et suiv.).

(2) *Bern. Vita*, lib. II, cap. 1, n^o 3. Nous ne possédons pas les lettres d'Innocent II au clergé et au roi de France. Mais quand on le voit correspondre avec l'Angleterre dès le début de son pontificat (Jaffé, *Reg.*, n^{os} 7406-7407), on ne peut croire qu'il n'ait pas tenté également de se créer des partisans en France.

(3) Boso, *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 175; Jaffé, *Reg.*, n^{os} 7413-7423. Innocent II était à Saint-Gilles, le 11 septembre.

monastique (1). L'abbé de Saint-Denis, Suger, y siégeait à côté des archevêques de Reims, de Sens et de Bourges (2). Malgré le désir exprès de Louis le Gros, l'abbé de Clairvaux, arrêté par le souvenir des reproches encore récents de la cour romaine, avait quelque temps hésité à s'y rendre. Mais une vision céleste, qui lui montra le succès de son intervention, l'aida à vaincre ses trop légitimes répugnances. Si l'on en croit son biographe, il parut, au milieu des évêques et des barons réunis, comme un véritable envoyé de Dieu; et tous s'accordèrent pour prendre conseil de sa sagesse et se ranger à son avis sur la question soumise à leur examen.

Sans accorder à ce récit difficilement conciliable avec les chroniques contemporaines un crédit absolu, il est permis de croire que l'abbé de Clairvaux fut le principal oracle du concile d'Étampes (3). Il n'est donc pas sans intérêt de savoir comment il comprit et exerça son rôle de juge d'instruction dans une cause où se trouvaient engagés l'honneur et le sort même de l'Église universelle.

Les deux prétendants à la tiare furent-ils représentés au concile autrement que par leurs lettres (4)? On en peut

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. i; Suger, *Ludov. Vita*, Watterich, II, 199-200; *Chron. Maurinac.*, ibid., 201; du Chesne, IV, 376. Sur la date de ce concile, il y a désaccord. Nous avons essayé de démontrer qu'il se tint vers août-septembre 1130 (*Revue des Quest. hist.*, janvier 1888, p. 124-126).

(2) Hildebert, archevêque de Tours, y fut également convoqué (*Chron. Maurin.*). Mais il était alors en lutte ouverte avec le roi (cf. Luchaire, *Institut. monarchiques*, 1^{re} éd., II, 79-80); et de l'épître 124 de l'abbé de Clairvaux, nous croyons pouvoir conclure qu'il ne se rendit pas à Étampes. Cette lettre contient un résumé de l'argumentation développée au concile, résumé inutile si Hildebert eût déjà entendu l'argumentation même.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. i, n° 3; cf. Mühlbacher, o. c., p. 173-179.

(4) Les lettres ci-dessus mentionnées d'Anaclet II avaient été appor-

douter. Mais pour des juges intègres, les documents propres à éclairer le débat ne faisaient pas défaut. Le cas était seulement fort embarrassant; il n'avait pas été prévu par le droit canon et, de mémoire d'homme, ne s'était pas présenté. Jusque-là les élections pontificales s'étaient accomplies avec le suffrage unanime des cardinaux évêques et l'approbation à peu près sans réserve des autres membres du Sacré-Collège. Or, ni Pierre de Léon, ni le cardinal Grégoire de Saint-Ange ne pouvaient se flatter d'avoir obtenu cette unanimité même approximative. C'est pourtant ce qu'ils affirment l'un et l'autre dans le manifeste qu'ils adressèrent, chacun de son côté, au roi Lothaire (mai 1130) (1). Mais ils furent bientôt contraints de renoncer à ces formules officielles, pour parler le langage des chiffres qui était celui de la vérité. Eu égard au nombre des cardinaux, on ne pouvait nier que Pierre de Léon n'eût réuni la majorité des suffrages. Mais une discussion s'engagea sur le caractère et la valeur de cette majorité. Chacun des deux candidats prétendit avoir été élu par la partie la plus nombreuse et la plus saine du Sacré-Collège, *pars major et sanior*. En quel sens Anaclet et Innocent pouvaient-ils soutenir, avec quelque apparence de raison, des prétentions si évidemment contradictoires?

tées en France par son légat Grégoire, cardinal diacre (Jaffé, *Reg.*, nos 8376-8378) et par l'évêque de Todi, Otton (*ibid.*, nos 8380-8386). Innocent II avait pareillement envoyé des ambassadeurs en France avant son départ de Rome, *antequam de Urbe egrederetur* (Ernald., *Bern. Vita*, lib. II, cap. I, n° 3). Cf. Suger (*loc. cit.*) : *nuntiis suis ad regem Ludovicum destinatis*. Les témoins dont parle Arnulphe de Séz (Invectiv., ap. Watterich, II, 268) ne sont peut-être pas très authentiques.

(1) « Unanimiter. » *Ep. Innoc. II* (Migne, LXXIX, 55); *Ep. Anaclet. II* (*ibid.*, p. 690-691); *Ep. ad Didac.* (Watterich, II, 189); *Anaclet. Electores ad Lothar* (*ibid.*, II, 185).

Nous avons vu que, par suite de l'interprétation du mot *cardinales* en usage au commencement du douzième siècle, le décret falsifié de Nicolas II pouvait devenir entre les mains des cardinaux clercs une arme fatale au privilège des cardinaux évêques. Le moindre désaccord entre les deux ordres devait provoquer un conflit sans issue. La formation d'une commission électorale nommée dans la journée du 12 février semblait avoir conjuré ce péril. Mais après la rupture qui éclata au sein du Sacré-Colège, à l'occasion de la prise de possession de l'église Saint-Adrien, toute chance d'élection pacifique s'évanouit. Les cardinaux clercs invoquèrent leur prétendu privilège et, considérant comme illégale l'élection du cardinal Grégoire, où leur ordre n'avait été représenté que par dix membres, ils n'hésitèrent pas à lui opposer une élection qui obtint, selon leur calcul, une majorité de vingt-quatre voix. Dans leur manifeste à Lothaire comme dans leurs autres écrits, ils se gardèrent bien de faire entrer en ligne de compte les suffrages des cardinaux évêques. Leurs principes étaient si bien arrêtés à cet égard que les cardinaux évêques de leur parti, Pierre de Porto et Gilles de Tusculum, ne prennent rang pour leurs signatures qu'après les prêtres et les diacres, leurs collègues (1).

(1) « De quibusdam episcopis... nobis cura ulla non est, præsertim cum nil ad eos de Romani pontificis electione pertineat » (*Anaclet. Elect.*, Watterich, II, 185-187). On retrouve la même formule dans l'épître à Didace (*ibid.*, p. 188) et dans l'épître d'Anaclet II aux Clunistes (Migne, CLXXIX, 697). Watterich inclinait à croire que ces trois écrits étaient du même auteur. Nous partageons cet avis. Mais l'auteur serait Pandolphe de Pise et non Pierre de Pise (cf. *Vita Gelasii II*, Duchesne, *Lib. Pontif.*, II, 313 et 319, note 161 et p. xxxvi). Pierre de Porto exprime la même idée un peu différemment : « Fratres vestri cardinales (presbyteri) quorum præcipua in electione potestas » (Migne, CLXXXIX, 1398). Remarquer qu'on ne trouve aucune trace écrite de cette théorie avant le schisme d'Anaclet II. La *Vita Gelasii* date au plus tôt de 1133 (Duchesne, *Lib. Pont.*, II, p. xxxvi).

A la supériorité du nombre les électeurs d'Anaclet se faisaient gloire de joindre encore la qualité, *sanior pars* (1). Mais il faut savoir que, par qualité, ils entendaient la maturité de l'âge ou plutôt l'ancienneté, qui chez quelques-uns touchait à la sénilité. Ces vétérans du Sacré-Collège regardaient de haut leurs adversaires plus jeunes d'âge et n'éprouvaient aucun scrupule à les traiter de « novices (2) ».

Mais un tel procédé n'avait rien de canonique : il n'était évidemment pas l'expression d'un droit. Nulle part il n'était écrit que l'âge conférât aux cardinaux une supériorité quelconque, encore moins qu'elle les investît d'un droit particulier en matière d'élection. Pareillement les prérogatives que s'arrogeait le corps des cardinaux prêtres au détriment du droit des évêques étaient absolument inconciliables avec le décret de Nicolas II. Les deux fondements sur lesquels les électeurs d'Anaclet appuyaient leurs prétentions étaient donc ruineux.

Innocent II pourra-t-il, avec plus de raison, se réclamer du droit et des principes invoqués par ses adversaires? A quel titre ses électeurs, qui, eu égard au nombre total des cardinaux, étaient sans contredit en minorité, vont-ils se proclamer la majorité? Ce parti comprenait, on se le rappelle, la majorité des membres du comité d'élection, cinq sur huit; il comprenait, en outre, la majorité des cardinaux évêques, quatre sur six. C'est en vertu de ce double avantage qu'il s'intitule hardiment « la partie à la fois la plus nombreuse et la plus saine » *la Sacré-Collège, pars major et sanior*. Si l'on tient compte de la convention du

(1) *Ep. ad Didac.*

(2) « *Viris utique novitiis* » (*Ep. elect. Anacl.*, Watterich, II, 186); cf. Pierre de Porto (Migne, CLXXIX, 1398).

12 février et du décret de Nicolas II, cette qualification est évidemment exacte et renverse la théorie des partisans d'Anaclet II. Ce fut du moins le sentiment de saint Bernard (1).

Toutefois, la majorité ainsi composée, fût-elle incontestable, ne suffisait pas pour légitimer l'élection d'Innocent II. Il était inouï, depuis l'année 1059, qu'un pape eût été reconnu, s'il n'avait réuni l'unanimité des suffrages au moins des cardinaux évêques; et, de l'avis de

(1) Hubert de Lucques (Watterich, II, 181) s'appuie sur la majorité du comité électoral pour légitimer l'élection d'Innocent II : « De octo personis ad electionem electis », etc. Noter qu'Innocent nomme les cardinaux évêques avant tous autres parmi ses électeurs (*Epp. ad Loth.*, et ad Cler. Anglic., Jaffé, *Reg.*, n^{os} 7403-7407). Les électeurs d'Innocent en usent de même : « Nos episcopi et cardinales... elegimus » (*Codex Udalrici*, n^o 248). Pareillement Gautier de Ravenne dans ses deux lettres à Conrad de Salzbourg et à Norbert de Magdebourg (*Forschungen*, VIII, 165; *Codex Udalrici*, n^o 245). Cf. *Bern. Vita*, lib. II, n^o 32. M. Scheffer-Boichorst en conclut (*ouv. cit.*, p. 131) que les partisans d'Innocent II en appelaient seulement au principe de l'égalité du droit électoral de tous les cardinaux. Il resterait à expliquer dans ce cas comment ils ont pu s'attribuer la majorité. Parlaient-ils uniquement de la majorité du comité? Cela n'est pas probable. Sûrement l'abbé de Clairvaux pensait à la majorité que le corps des cardinaux évêques conférait au parti d'Innocent II, quand il dit : « *eligentium numero vincens* » (ep. 125), « et quorum *maxime interest de electione summi pontificis*, » etc. (ep. 126, n^o 13). Il est remarquable que dans son *Traité De Consideratione* (lib. IV, cap. v, n^o 16) Bernard rabaisse les cardinaux prêtres et diacres presque au niveau des autres prêtres et des autres diacres. Dans sa pensée les cardinaux évêques étaient les électeurs naturels du pape. Il connaissait évidemment le décret de Nicolas II par Yves de Chartres, qui en avait donné le texte authentique dans sa *Panormia* (III, 1), ou par d'autres canonistes français du même temps (cf. Scheffer-Boichorst, *ouv. cit.*, p. 6). C'est donc à tort que Bernhardi (*Lothar*, p. 328, note 101 et p. 330) accuse l'abbé de Clairvaux d'avoir eu recours à des sophismes, sinon à des mensonges, pour déplacer la majorité et l'attribuer au parti d'Innocent II. Si quelqu'un se trompe ici, ce n'est pas saint Bernard, mais Bernhardi qui s'appuie sur un texte falsifié du décret de Nicolas II.

tous, cet usage, cette tradition faisait loi. L'opposition que le chancelier avait rencontrée non seulement chez les cardinaux clercs mais encore chez les évêques de Porto et de Tusculum frappait donc de nullité, ce semble, une élection obtenue à l'aide d'une simple majorité conventionnelle et de plus contestée.

Les deux élections du 14 février péchaient encore par un autre endroit. Ni l'une ni l'autre n'était totalement conforme aux règles consacrées par l'usage ou tracées et adoptées à l'unanimité par l'assemblée des cardinaux dans la séance du 12. Manifestement et avec intention, le cardinal Haimeric avait transgressé ces lois. De leur côté, malgré certains dehors de régularité qu'ils avaient affichés, les électeurs d'Anaclet n'avaient pas rempli toutes les formalités légales. Soit oubli involontaire, soit parti pris, ils négligèrent de casser l'élection d'Innocent II. Considérer l'acte du chancelier comme non avenu était chose trop facile : selon les canons, ils étaient au moins tenus de le déclarer tel par un jugement, avant de procéder à une élection nouvelle. Leur négligence n'échappa point à l'œil exercé de saint Bernard, qui, de ce seul chef, déclara leur œuvre nulle et de nul effet (1).

Au regard de la stricte légalité, les deux élections étaient donc sujettes à revision. Cependant les vices de forme qui les entachaient les altéraient-elles à un égal degré? Saint Bernard ne le crut pas; et, au lieu de les faire casser toutes deux, ce qui eût été une mesure extrêmement dangereuse, il chercha à fixer son choix, non plus seulement d'après la majorité des suffrages, mais surtout

(1) *Ep.* 126, n° 8. L'abbé de Clairvaux fait ici allusion à un texte de saint Cyprien, inséré dans les collections du droit canon par Anselme de Lucques et Yves de Chartres. Cf. *Deusdedit*, I, 142.

d'après l'ordre des élections et les mérites personnels de chacun des élus. Un tel examen devait enfin faire prévaloir la cause d'Innocent II.

Innocent, en effet, avait été le premier élu : le premier il avait revêtu le manteau de pourpre (1) et pris possession de son siège (2). Cette priorité, d'après les canons, lui assurait le droit à la succession d'Honorius jusqu'à preuve d'usurpation, et cette preuve n'était pas faite.

Son élection était sans doute irrégulière : aucun de ses partisans n'en disconvenait; mais, la responsabilité de cette irrégularité ne retombait-elle pas sur Anaclet lui-même? Le péril que l'ambitieux prélat avait fait courir à l'Église (3) et que le Sacré-Collège avait implicitement reconnu en nommant la commission des huit, n'autorisait-il pas le chancelier à préparer secrètement l'élection du successeur d'Honorius et à prendre au besoin, pour atteindre son but, des mesures extraordinaires? L'attitude

(1) Ce principe fut invoqué, sans prévaloir, il est vrai, pour l'élection du successeur de Calixte II et d'Adrien IV (Duchesne, *Liber Pontif.*, II, 327 et 328, note 4; *Gesta Frider.*, IV, 71).

(2) « *Illum semper statuit Ecclesia præferendum, qui petitione populi, consensu et desiderio cleri, a cardinalibus prior est in cathedra beati Petri collocatus.* » *Actio Concil. Pap.*, Mon. Germ., *Leg.*, II, 126.

(3) Selon les électeurs d'Innocent II, Anaclet doit son élection à l'argent et à la force. L'abbé de Clairvaux ajoute foi à ces accusations : « *Romam, quam tanto amore ex longo tempore concupivit, tanto labore et sumptibus adquisivit* » (Ep. 126, n° 12; cf. n° 8); « *nam illa, quam jactat (Anacletus), juratorum suorum non electio, sed factio* » (*ibid.*, n° 8). Or, le décret de Nicolas II prévoyait et condamnait ce cas de pression électorale : « *Ne venalitatis morbus aliqua occasione subrepat.* » Il va sans dire que les partisans d'Anaclet repoussent toute accusation de ce genre : « *Nullius profecto nos violentia, nullius nos potentia impulit, sicut fanatici illi suis litteris graviter in Romanum Pontificem annotare,* » etc. (Watterich, II, 186; cf. Ep. Petri Portuensis, Migne, CLXXIX, 1398). En fait, il est remarquable que leurs dénégations trop absolues n'ont pas été généralement acceptées. Cf. Petri Venerab., lib. II, ep. 4.

hostile de Pierre de Léon dans la journée du 13 n'avait-elle pas rendu impossible l'entente ou même la convocation des cardinaux électeurs? Les moyens de corruption qu'il avait employés auprès de plusieurs collègues pour capter leurs suffrages ne rendaient-ils pas son élection, sinon plus illégale, au moins plus immorale que celle d'Innocent II? C'est cette considération qui amena l'abbé de Clairvaux à comparer les mœurs, les qualités et les mérites des deux prétendants. Une règle de droit canon, empruntée à saint Léon le Grand, et tracée en vue des élections épiscopales, portait qu'en cas de conflit, le candidat qui réunirait le plus de partisans et de mérites devait être préféré à tout autre par le métropolitain : *is alteri præponatur qui majoribus studiis juvatur et meritis*. Saint Bernard estima que ce principe pouvait rigoureusement être appliqué aux élections papales, et il l'adopta comme règle dans l'examen de la cause soumise à son arbitrage (1).

Si la question de majorité des suffrages prêtait à la chicane, la comparaison entre les mérites personnels des deux pontifes et la supériorité morale de l'un sur l'autre étaient aisées à établir. Les bruits les plus odieux circulaient en France (2) et en Italie (3) sur Pierre de Léon. Dès sa jeunesse il s'était fait une réputation de précurseur de l'Antéchrist (4). S'il avait rempli en France et en Angleterre les fonctions de légat d'une façon à peu près irréprochable (5), son ambition s'était déclarée assez ou-

(1) Arnulph. Sagiens., *Invectiva*, Watterich, II, 269; cf. Scheffer-Boichorst, *ouv. cit.*, p. 15, 86-90.

(2) Cf. Arnulph. Sagiens., *Invectiva*, cap. 3, Watterich, II, 262.

(3) *Ep. Manfred. Mantuens.*, ap. Neugart, *Cod. diplom. Allem.*, II, 63.

(4) « Antichristi præambulus. » *Chron. Maurin.*, Watterich, II, 184.

(5) Sur ce point, voir Bernhardi (*Lothar*, p. 284-285, note 46).

vement pendant les dernières années d'Honorius. Sa vie privée était encore plus décriée que sa vie publique. Il n'est pas de fautes contre la morale que plusieurs de ses contemporains ne lui aient imputées. A cet égard l'imagination des satiriques s'est donné carrière (1). Sans ajouter une foi entière à de telles calomnies (2), l'abbé de Clairvaux ne pouvait s'empêcher de mettre en regard la réputation inattaquable d'Innocent II. Jamais le moindre soupçon d'ambition n'avait effleuré ni en Allemagne, ni en France, ni à Rome, la carrière publique du cardinal Grégoire. La pureté de ses mœurs, sa piété sincère étaient pareillement à l'abri de toute médisance. Pour Bernard, entre deux hommes de réputations si diverses, le choix ne pouvait être un instant douteux. Innocent II possédait seul toutes les qualités qui promettaient à l'Église la sécurité dans l'honneur. C'est à son obéissance que devaient se ranger la France et la chrétienté tout entière, malgré les irrégularités de forme que l'on pouvait signaler dans son élection (3).

La préférence de l'abbé de Clairvaux est-elle suffisamment justifiée? On l'a nié expressément. Il est certain que la supériorité morale d'un prétendant ne constitue pas un droit à son profit et au détriment de son adversaire, en matière d'élection. Il n'est pas moins vrai que l'abbé de Clairvaux se déroba toujours, lorsque les partisans

(1) Cf. Arnulphe de Séz et Manfred de Mantoue, *loc. cit.*

(2) « Innocentii nostri vita vel fama nec æmulum timet, cum alterius (Anacleti) nec ab amico tuta sit » (Ep. 126, n° 13). « Si vera sunt quæ ubique divulgat opinio, nec unius dignus est viculi potestate; si vera non sunt, decet nihilominus caput Ecclesiæ, non solum vitæ habere sanitatem sed et famæ decorem » (Ep. 127, n° 2).

(3) « Electio meliorum, approbatio plurium, et, quod his efficacius est, morum attestatio Innocentium apud omnes commendat » (Ep. 124, n° 2; cf. ep. 126, n° 8).

d'Anaclet voulurent porter le débat uniquement sur le terrain de la légalité (1). Mais il faut convenir que sur ce terrain la question était alors inextricable. C'est de nos jours seulement, c'est d'hier que la critique historique, en établissant avec autorité le texte authentique du décret de Nicolas II, a pu démontrer, d'une façon péremptoire l'inanité des prétentions des cardinaux clercs et des canonistes qui mettaient leur science au service d'Anaclet II. Sous peine d'éterniser le conflit par des chicanes infinies, il fallait donc trouver un biais pour en sortir. En appeler de la légalité contestée de l'élection à la moralité des élus, facile à établir, n'était-ce pas un sûr moyen de satisfaire à peu près toute la chrétienté? Quand on voit un politique tel que Suger se rallier à cette mesure (2), on n'est pas éloigné d'y voir un trait de génie. En tous cas, ce fut d'après ce principe que la question du schisme fut résolue à Étampes. L'abbé de Clairvaux fit valoir au roi la supériorité morale du cardinal Grégoire, la priorité de sa nomination, l'autorité de ses électeurs et de son consécrateur (3), et finalement il conclut à la validité de

(1) Ep. 126, n^{os} 11 et 12; controverse avec Pierre de Pise, *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n^o 45.

(2) Du récit de Suger (*Hist. des G.*, XII, 57; Watterich, II, 199-200) il résulterait qu'il y avait parmi les cardinaux à Rome trois partis, le parti d'Haimeric, le parti de Pierre de Léon et le parti des modérés. Ce sont ces derniers que l'abbé de Saint-Denis qualifie *maiores et sapientiores*. Le parti de Pierre de Léon aurait été plus fidèle au pacte, *pro pacto alios invitantes*. Mais l'élection d'Innocent II avait l'avantage de la priorité. C'est Innocent qui représente l'Église, *elegit personæ et Ecclesiæ asylum...; rex ut erat piissimus Ecclesiæ defensor*. Le débat d'Étampes et le choix du roi ont porté sur la valeur de la personne et non sur l'élection; et c'était raison : *fit enim sæpe, ut Romanorum tumultuantium quibuscumque molestiis ecclesiæ electio minus ordinariæ fieri valeat*.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. I, n^o 3. Cf. *Chron. Maurin.*, Watterich, II, 201; Arnulph. Sag., *ibid.*, II, 269; ep. 126, n^o 13.

son élection. Louis le Gros, malgré ses attaches personnelles à Pierre de Léon (1), ratifia cet arrêt si sage et promit solennellement de soutenir Innocent II. Sa déclaration trouva un écho dans toute l'assistance. Evêques, abbés et seigneurs y répondirent par une puissante acclamation et jurèrent, avant de se séparer, obéissance au nouveau pape (2).

Pour beaucoup d'esprits incertains la décision du concile d'Étampes fut un trait de lumière. Elle arrivait juste à temps pour arrêter les progrès du mal qui menaçait de dévorer la France (3). Les archevêques et les évêques se hâtèrent de la publier dans leurs diocèses, les abbés dans les monastères de leur dépendance, et les seigneurs laïques eux-mêmes dans leurs provinces.

Innocent II avait remonté lentement la vallée du Rhône. Arles lui avait fait une brillante réception, et Pierre le Vénérable envoya à sa rencontre un équipage de soixante chevaux. Ce fut pendant son séjour à Cluny, dont il consacra la célèbre basilique (fin octobre 1130), que Suger vint lui annoncer, au nom du roi de France et de l'épiscopat français, la solennelle manifestation du concile d'Étampes. Le souverain pontife, en témoignage de sa reconnaissance, accorda à l'ambassadeur de Louis le Gros un privilège en faveur de l'abbaye de Saint-Denis (4).

(1) « Cumque se (rex) Petro Leonis ob sua et patri obsequia fatetur obnoxium, » etc. (Arnulph. Sag., *Invect.*, Watterich, II, 268).

(2) *Bern. Vita*, lib. II, cap. I, n° 3; cf. Suger, *loc. cit.*; *Chron. Maurin.*, *loc. cit.*

(3) Il s'en faut que la décision du concile d'Étampes ait été acceptée partout. Cf. Orderic Vital, *Histor. eccles.*, lib. XIII, cap. III, ap. Migne, CLXXXVIII, 932-933; *Chron. S. Andreæ*, ap. Mon. Germ., VII, 549; Reimbaldi Leodiens. canon. *epist.*, ap. *Hist. des G.*, XV, 366-368, etc.

(4) Orderic Vital, *loc. cit.*; Suger, *loc. cit.*; Radulp., *Petri Vene-*

III

Innocent II à Chartres, à Liège, à Clairvaux
et à Reims.

Quelques jours plus tard, Innocent II prenait congé de ses hôtes, avec l'intention de visiter les principaux diocèses de France, persuadé que sa présence au milieu des populations achèverait de lui gagner les cœurs. Chacune de ses démarches provoqua, en effet, une ovation. Le concile de Clermont qu'il présida le 18 novembre anathématisa son rival Anaclet II (1). Pour mettre le comble à ces démonstrations de la piété catholique, Louis le Gros se porta au-devant de lui avec son épouse et ses enfants à Saint-Benoît-sur-Loire; et là, tombant aux pieds du pontife exilé, le monarque inclina sa majesté devant la majesté du chef de l'Église, comme il eût fait, dit Suger, « devant la Confession de saint Pierre (2). »

Ce beau mouvement allait donner le branle à la chrétienté presque entière. L'Angleterre était demeurée jusque-là indécise; Henri I^{er}, mal conseillé par son clergé et mal servi peut-être par le souvenir de ses anciennes relations avec le cardinal Pierre de Léon (3), semblait pencher en faveur de l'antipape. L'abbé de Clairvaux se

rab. Vita (Migne, CLXXXIX, 20), en se défiant de son énorme partialité; Jaffé, *Reg.*, I, p. 844, noter n° 7426. Pierre le Vénérable fut, après l'abbé de Clairvaux, l'homme qui rendit en France le plus de services à la cause d'Innocent II. Cf. *Petri Vener.*, epp., II, 4, 22, 30.

(1) Jaffé, *Reg.*, I, p. 844-5.

(2) *Hist. des G.*, XII, 58.

(3) « *Ab episcopis Angliæ penitus dissuasum* » (Ernald., *Bern. Vita*, lib. II, cap. I, n° 4); Eadmer, *Historia Novorum*, lib. VI, Migne, CLIX, 519-520; sur les lettres d'Innocent II au clergé anglais, cf. Jaffé, *Reg.*, n°s 7405-7407.

rendit auprès du roi d'Angleterre. Le lieu précis et les détails de l'entrevue de ces deux hommes si diversement éminents ne nous sont pas connus. Nous savons seulement que la double élection papale y fut longuement et minutieusement discutée. Sur le terrain du droit canon, il était naturel que le guerrier fût vaincu par le moine. Henri Beauclerc hésitait cependant à se rendre. Il se retranchait derrière les obscurités de la question. Il craignait, disait-il, d'engager sa conscience et de commettre un crime en suivant aveuglément le conseil d'autrui. D'un mot, saint Bernard détruisit ce vain prétexte. « Songez aux autres péchés dont vous aurez à répondre devant Dieu, s'écria-t-il. Quant à celui-ci, je m'en charge. » Ainsi poussé dans son dernier refuge, Henri se soumit, et, sur le conseil de l'humble moine, il alla déposer, à Chartres, aux pieds du souverain Pontife, ses hommages, ses présents, son sceptre et son épée (1).

Rassuré de ce côté, Innocent II se dirigea ensuite vers Liège, en passant par Morigny, Provins, Châlons, Rebaix, Jouarre, Saint-Quentin, Cambrai et le monastère de Lobbes; saint Bernard et onze cardinaux l'accompagnaient (2).

Ce voyage était préparé depuis plusieurs mois. Dès le milieu d'octobre 1130 (3), en effet, la question du schisme avait été tranchée à la diète de Wurzburg, par le clergé allemand et le roi Lothaire, en faveur d'Innocent II. Il est

(1) *Bern. Vita*, loc. cit.; Suger, *Vita Ludov.*, loc. cit.; Orderic Vital, *Hist. eccles.*, XIII, 3; Boso, *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 175. Innocent II séjourna à Chartres du 13 au 17 janvier, Jaffé, *Reg.*, I, 846. L'abbé de Clairvaux fut alors témoin d'un contrat entre les religieux de Marmoutiers et ceux de Saint-Jean-en-Vallée (*Gallia christ.*, VIII, *Instr.*, p. 327-8).

(2) Jaffé, *Reg.*, I, 846-847; *Chron. Maurin.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 80.

(3) Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 341, note 10.

juste de faire remonter à Norbert, archevêque de Magdebourg, l'honneur de cette décision. Toutefois quelques historiens ont cru pouvoir attribuer à l'abbé de Clairvaux une part de responsabilité dans la résolution adoptée par la diète (1). Il n'est pas invraisemblable, en effet, que le fondateur de l'Ordre des Prémontrés ait pris conseil de celui que la France avait choisi pour arbitre. Norbert, du reste, fut éclairé par d'autres voies. L'archevêque Gautier de Ravenne, en particulier, lui fournit par écrit et de vive voix, sur la double élection du 14 février, des renseignements précis (2). Bien que le parti d'Anaclet II ne fût pas mieux représenté à Wurzburg qu'à Étampes, on peut donc croire que la diète se prononça en connaissance de cause (3). Au mois de novembre 1130, l'archevêque de Salzbourg et l'évêque de Munster eurent mission de porter à Innocent II, qui se trouvait alors à Clermont, le résultat de l'examen auquel on avait soumis son élection (4). Nul message ne pouvait être plus agréable au Pontife exilé. Il était assuré désormais que la chrétienté entière, entraînée par l'exemple de la France et de l'Allemagne, viendrait à lui. Mais pour ne pas perdre le fruit des bonnes dispositions de Lothaire, il lui fit demander une entrevue. Le lieu fixé pour le rendez-vous des deux souverains fut Liège.

(1) Bernhardi, *Lothar*, p. 337.

(2) Lettres de Gautier de Ravenne (Migne, CLXXIX, 38-39), de Hubert de Lucques (*ibid.*, 40-42); bulles d'Innocent II (Jaffé, *Reg.*, n°s 7411, 7413); lettre des électeurs d'Innocent (*Codex Udalrici*, n° 352, Watterich, II, 182-183).

(3) Bulles d'Anaclet (Jaffé, *Reg.*, n°s 8370-8381, 8388-8389) : noter que l'archevêque de Magdebourg, en lutte avec son chapitre, fut mandé à Rome par Anaclet, 18 mai 1130 (Jaffé, *Reg.*, n° 8391). Avant le 29 août 1130, Norbert s'était déclaré contre Anaclet (*ibid.*, n° 8409). Anaclet avait envoyé un nonce en Allemagne dès le 24 février (*ibid.*, n°s 8371 et 8388).

(4) *Annal. Saxo*, Mon. Germ., VI, 767; Jaffé, *Reg.*, I, 945.

Lorsque le 22 mars 1131, troisième dimanche de carême, Innocent II entra dans cette ville, le roi, entouré de sa cour, composée d'un grand nombre de seigneurs, de vingt-cinq évêques ou archevêques et de cinquante-trois abbés, l'attendait sur la place de l'église épiscopale. Du plus loin qu'il l'aperçut, il s'avança à sa rencontre, saisit la bride de son cheval blanc, le conduisit ainsi jusqu'à la porte de l'évêché, à travers les rangs pressés d'une foule curieuse et enthousiaste; et, lorsque le pontife voulut mettre pied à terre, il lui offrit respectueusement le bras, pour l'aider à descendre (1).

Ces hommages et ces honneurs semblaient garantir à Innocent II le succès de sa démarche. Le but de son voyage était manifeste (2) : il put s'en ouvrir au roi sans préambule. Bien que reconnu par la catholicité presque entière, il errait en exil depuis plus de dix mois déjà, et Rome, le siège de la papauté, restait aux mains de son rival. Qui mieux que Lothaire était en mesure de porter remède à cette situation intolérable? A qui appartenait-il d'abattre les derniers remparts du schisme, si ce n'est au défenseur-né de l'Église, à l'empereur désigné des Romains?

La gloire d'une pareille entreprise avait de quoi tenter le courage chrétien de Lothaire. L'Église respirait sous son règne. En montant sur le trône, le nouveau roi avait rompu avec la politique des Franconiens. Son élection, faite, comme on dirait aujourd'hui, sur le terrain des libertés ecclésiastiques (3), fermait l'ère des querelles du

(1) Suger, *Hist. des G.*, XII, 58; *Historia Compost.*, III, 25 (Watterich, II, 202); Anselm. Gemblac., ap. *Mon. Germ.*, VI, 383. Cf. Bernharti, *Lothar*, p. 354, note 10; p. 355, note 11; p. 358, note 17.

(2) *Gesta abb. Lobbiens.*, *Mon. G.*, XXI, 325.

(3) Voir, à ce sujet, Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1888, p. 98-99, note 4.

Sacerdoce et de l'Empire. Et la paix se fût alors levée sur le monde, si l'Empire et l'Église n'eussent été travaillés l'un et l'autre par un mal intérieur. Nous parlerons plus loin des troubles de l'État. L'objet principal de l'entrevue des deux souverains était le schisme d'Anaclet II. Nul doute que Lothaire ne fût personnellement disposé à mettre son épée au service d'Innocent II. Mais certains conseillers, selon toute probabilité, lui suggérèrent l'idée de mettre cette faveur au plus haut prix, lui faisant entendre que les libertés qu'il avait jusque-là accordées à l'Église affaiblissaient l'État (1). L'embarras dans lequel se trouve aujourd'hui la papauté, ajoutèrent-ils insidieusement, est une occasion que la Providence vous a ménagée pour vous permettre de ressaisir vos droits, sans user de violence. Lothaire prêta une oreille trop complaisante à ces insinuations perfides; et, lorsque Innocent II eut ouvert la bouche pour lui exposer les besoins de la papauté, il formula de son côté en termes discrets sa demande exorbitante, dénonçant le concordat de Worms et réclamant le droit des investitures par la crosse et l'anneau, abandonné par Henri V lui-même, son terrible prédécesseur.

Cette revendication fit l'effet d'un coup de foudre dans un ciel serein : le pape en fut atterré, et pendant un moment, il crut être tombé dans un guet-apens. Les cardinaux, dit un chroniqueur, se prirent à regretter le séjour de la ville éternelle. La consternation, peinte sur tous les

(1) « In quantum regnum amore ecclesiarum attenuatum » (Otto Frising., *Chron.*, VII, 18). Il nous paraît incroyable que Lothaire, qui s'est montré si constamment favorable à l'Église, ait songé de lui-même à ressaisir le droit des investitures, tel que l'exerçaient ses prédécesseurs. C'est pourquoi nous attribuons à son entourage la première idée de cette revendication.

visages, enhardit encore Lothaire; il pressa, harcela son hôte, joignit aux paroles d'insinuation des menaces indirectes, et comme il vit que tous ses efforts étaient vains, il finit par entrer dans une violente colère. Il semblait qu'on fût sur le point de voir se renouveler les scènes d'outrage dont Pascal II avait été le témoin et la victime.

On s'étonnera que, parmi tant d'évêques allemands qui entouraient Lothaire, nul ne se soit levé pour défendre les intérêts de l'Eglise, qui étaient plus particulièrement leurs intérêts. L'archevêque de Mayence lui-même, le principal auteur de l'élection de Lothaire, garda, ce semble, le silence. Mais Bernard était là. Rempli d'une généreuse audace, il prit la parole au nom du souverain Pontife, et, à force de logique et d'éloquence, parvint à faire sentir au prince allemand l'iniquité de ses revendications. Grâce à cette courageuse intervention, l'Eglise échappa encore une fois au joug de l'État et conserva ses franchises électorales (1).

Pour sceller l'union du Sacerdoce et de l'Empire, Innocent II lança l'excommunication à la fois contre les Hohenstaufen et contre Anaclet, pendant que Lothaire, en retour de ce service, faisait promettre aux princes qui l'entouraient de le suivre, cinq mois plus tard, dans une expédition contre l'antipape (2).

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. I, n° 5. Bernhardi voit dans cette mise en scène un effet de rhétorique (*Lothar*, p. 360, note 20). Mais il ne faut pas oublier que Bernard s'adressait à Innocent II lui-même, quand il écrivait : « Sed nec Leodii cervicibus compulit acquiescere importunis imminens mucro barbaricus improbisque postulationibus iracundi atque irascentis regis. » Ep. 150, n° 2. Pierre Diacre (*Chron. Cassin.*, IV, 97) affirme à tort que le roi obtint du pape le droit aux Investitures par la crosse et l'anneau.

(2) Boso, *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 175; *Canon Wissegr.*, Mon. G., IX, 136; *Honorii Summa*, Mon. G., X, 131; Laurent., *Gesta Episcop. Virdun.*, cap. 29; *Chron. Maurin.*, du Chesne, IV, 377; *Annal.*

Après les fêtes brillantes qui marquèrent l'heureuse issue de la diète (1), Innocent II se hâta de rentrer en France et célébra à Saint-Denis les solennités de la semaine sainte. Suger a raconté avec complaisance la pompe déployée en ces jours par la cour pontificale (2). L'abbé de Clairvaux faisait-il partie du cortège? On en peut douter. Il aimait à passer la fête de Pâques au milieu des siens. Mais bientôt il dut quitter de nouveau sa cellule. Les 9 et 10 mai, il reparaît à Rouen, aux côtés d'Innocent II et du roi d'Angleterre. Henri I^{er} se montra magnifique; il combla d'honneurs et de présents le pontife exilé et lui promit, comme à Chartres, son assistance pour les combats futurs contre l'antipape (3). Innocent II regagna ensuite la France par la vallée de l'Andelle, suivi de Bernard qui prit vraisemblablement congé de lui à Compiègne (4). Plus tard le pape fixa sa résidence à Auxerre. C'est alors, croyons-nous, qu'il conçut le dessein de visiter Clairvaux (5).

Saxo, et Annal. Disibodenberg., Watterich, II, 203, etc. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 359, note 19, et p. 361, note 24.

(1) *Anselm. Gemblac.*, Mon. Germ., VI, 383; *Ægidii Aureavallis Gesta Pont. Leod.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 610. Voir, sur cette cérémonie du 4^e dimanche de carême, *Ordo Roman.*, Mabillon, *Iter Ital.* II, 135.

(2) *Vita Ludov.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 50.

(3) Jaffé, *Regesta*, n^{os} 7472-7473, 7476. « Henricus... apud Rotomagum non modo suis, sed et optimatum et etiam Judæorum muneribus eum dignatus est » (Will. Malmesbur., *Hist. Nov.*, I, 3, ap. Migne, CLXXIX, 1399). Cf. Bulle d'Innocent II, du 16 février 1131, Migne, *ibid.*, p. 76. La présence de Bernard à Rouen nous est signalée par une bulle du 20 mai (*ibid.*, 96-97).

(4) Sur l'itinéraire d'Innocent, Jaffé, *Regesta*, I, 849.

(5) Ernaud (*Bern. Vita*, lib. II, cap. I, n^o 6) place cette visite après le voyage de Liège. Gilles d'Orval (*Gest. Pont. Leod.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 610) dit pareillement : « Rediens a Leodio Claramvallem divertit. » Cela nous avait fait fixer la visite avant Pâques (*Revue des Quest. hist.*, janvier 1888, p. 102). Mais l'itinéraire suivi vraisemblablement

Il y fut reçu avec une simplicité renouvelée des premiers âges de l'Église. Les pauvres de Jésus-Christ, remarque un historien (1), allèrent à sa rencontre, non pas sous la pourpre et la soie, ni avec des livres de prières recouverts d'or et d'argent, mais vêtus de grosse bure et précédés d'une croix de bois. Leur joie n'éclata pas en bruyantes acclamations; elle perçait à peine sous les modulations d'une psalmodie à mi-voix. L'appareil, si imposant et si nouveau pour eux, de la cour pontificale ne piqua même pas leur curiosité; leurs paupières, gardiennes de leur recueillement intérieur, restèrent baissées. Devant ce spectacle d'austère pauvreté et d'angélique modestie, le pape et les cardinaux versèrent des larmes d'attendrissement.

L'église et le réfectoire réservaient encore aux augustes visiteurs des surprises du même genre. La chapelle de Clairvaux, brillante de propreté, mais absolument dépourvue d'ornements, soit sculptés, soit peints, n'était remarquable que par son dénûment. Quel contraste avec la basilique de Cluny que le souverain pontife avait consacrée six mois auparavant! Au réfectoire, les hôtes de saint Bernard durent se contenter de l'ordinaire des moines, « manger du pain de son, et boire, au lieu de vin, une espèce de raisiné ou jus d'herbes. En guise de turbot on leur servit des choux, auxquels on ajouta, comme friandise, quelques autres légumes. C'est à grand'peine que l'on put trouver, pour la circonstance, un poisson que l'on plaça devant le *seigneur pape* : la communauté

blement par Innocent II ne se prête pas à cette combinaison (cf. Jaffé, *Reg.*, I, 848-9). Le séjour du pape à Auxerre, 26 juillet-24 septembre (Jaffé, *Reg.*, I, 850), convient mieux à une excursion de ce genre. Entre Auxerre et Clairvaux les communications étaient fréquentes.

(1) Ernaud, *loc. cit.*

n'en eut que la vue. Tout le monde cependant était dans l'allégresse. Cette fête, en effet, remarque pieusement le biographe de saint Bernard, « n'était pas une réjouissance de table, ce fut la fête des vertus. »

Vers la mi-octobre 1131, nous retrouvons l'abbé de Clairvaux auprès d'Innocent II. Le pontife, voulant clore son séjour en France par un acte imposant, avait convoqué à Reims tous les évêques et abbés de son obédience. Treize archevêques et deux cent soixante-trois évêques, sans parler des abbés de tous Ordres, répondirent à son appel. Il était juste que l'abbé de Clairvaux figurât au premier rang parmi les membres de cette assemblée. Les services qu'il avait rendus à la papauté depuis plus d'une année le désignaient d'avance comme l'oracle du concile. L'humble moine était entré si avant dans l'intimité du chef de l'Église, que celui-ci, dit un historien, ne pouvait souffrir d'en être séparé (1). Il serait cependant difficile d'indiquer avec précision la part qui revient à saint Bernard dans l'œuvre du concile de Reims. Du reste, ce qui mérite de nous occuper ici, ce sont moins les affaires privées et les canons disciplinaires, que les rapports de l'Église et de l'État.

Nous avons raconté ailleurs le sacre de Louis le Jeune, par Innocent II (2). Le concile, qui s'était ouvert sur une acclamation du pape légitime, se termina au milieu d'une ovation plus éclatante encore. Norbert, archevêque de Magdebourg, et Hugues, archevêque de Rouen,

(1) Ernald., *loc. cit.*, n° 5. Le concile s'ouvrit le 18 octobre (*Annales Blandin.*, Mon. G., V, 28; Jaffé, I, 850).

(2) *Revue des Quest. histor.*, janvier 1888, p. 104-106; cf. Orderic Vital, *Hist. eccles.*, XIII, 3; *Chron. Maurin.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 81; Luchaire, *Louis le Gros*, n° 474, p. 219. Bernard fut l'un de ceux qui conseillèrent au roi de faire sacrer Louis le Jeune à Reims (*Vie de Louis le Gros*, éd. Molinier, p. 122 note z).

renouvelèrent au nom de leurs souverains le serment d'obéissance que Lothaire et Henri Beauclerc avaient déjà prêté au souverain pontife. Cette protestation fut répétée fidèlement, comme un écho, par les ambassadeurs des rois de Castille et d'Aragon. L'œuvre du concile d'Étampes se trouvait ainsi ratifiée solennellement à Reims par l'Allemagne, l'Angleterre et l'Espagne, c'est-à-dire par toutes les grandes nations catholiques de l'Occident (1). Cependant un évêque français, Gérard d'Angoulême, et plusieurs abbayes mêlaient à ce concert une note discordante. L'archevêque de Tours avait également hésité pendant de longs mois à prendre parti (2). De l'autre côté des Alpes, un grand nombre d'églises et la Sicile toute entière s'agitaient en faveur de l'antipape. L'Écosse suivait le même errement, malgré l'exemple contraire de l'Angleterre (3). En Orient enfin, les trois patriarchats d'Antioche, de Jérusalem et de Constantinople n'osaient se prononcer entre les deux élus du 14 février (4). Le schisme n'était donc pas éteint. Pour frap-

(1) *Chron. Maur.*, loc. cit.

(2) Bern., ep. 124. Hildebert avait fait sa soumission avant le 17 décembre 1131. Jaffé, *Reg.*, n° 7521.

(3) Bien que l'abbé de Clairvaux compte le roi David (ep. 125) au nombre des partisans d'Innocent II, l'Écosse resta attachée à Anaclel jusqu'à la mort de l'antipape (Pagi, *Critic.* in Baron., *Ann.*, 1138, 12; cf. Jaffé, *Reg.*, n° 7515; Migne, CLXXIX, p. 90, n° XL, et p. 115, n° LXXII).

(4) « Omnis enim orientalis ecclesia, Hierosolymitana, Antiochena, et Constantinopolitana nobiscum sunt, » dit Anaclel, septembre 1130 (Jaffé-Loewenfeld, *Reg.*, n° 8413). Mais le 2 février 1132 Innocent écrit au roi de France : « A fratribus nostris patriarchâ Jerosolimitano et Bêthlehemiticæ civitatis episcopo litteras obedientiæ suscepimus » (*ibid.*, n° 7541). Geroh de Reichersberg (ep. ad card., *Archiv.*, XLVII, 372) et la Chronique de Reichersberg (Mon. Germ., XVII, 454) rapportent également qu'Antioche se rangea à l'obédience d'Innocent II. Il est probable que les Orientaux sont demeurés, pendant

per sûrement ses ennemis et ramener à l'unité les dissidents de bonne foi, Innocent recourut de nouveau aux armes spirituelles. Fort de l'autorité que donnait à sa parole l'assentiment du clergé de trois grandes nations, il lança pour la quatrième fois l'excommunication contre Pierre de Léon et ses partisans (1). Cette sentence était comme un suprême coup de trompette, destiné à porter jusqu'aux extrémités de la terre les déclarations du concile de Reims.

quelque temps, indécis, à cause de l'insuffisance de renseignements sur la double élection du 14 février.

(1) Watterich, II, 207; *Annal. Blandin.*, ap. Mon. G., V, 28.

CHAPITRE XI

BERNARD EN AQUITAINE ET EN ITALIE (1131-1133).

I

Bernard en Aquitaine.

Dans l'Aquitaine, le schisme était l'œuvre d'un équivoque et dangereux personnage, Gérard II, évêque d'Angoulême, ancien légat des papes Pascal II, Gélase II, Calixte II et Honorius II. Tracer le portrait de ce prélat n'est pas chose facile. Nul homme du douzième siècle n'a été plus diversement jugé. Pendant que quelques-uns de ses contemporains, jetant un voile discret sur ses fautes, exaltent outre mesure ses qualités, d'autres s'acharnent à ternir sa réputation, et trop passionnés pour distinguer deux parts dans sa vie, font rejaillir sur la première le discrédit qui ne devrait atteindre que la seconde. Telle a été la puissance de ses détracteurs, qu'elle semble avoir troublé le regard, d'ordinaire si pur et si perspicace, de Mabillon lui-même (1).

(1) Mabillon, *Bern. Opera*, Præf. general., n° XLVI, et Notæ ad ep. 126. L'historien des évêques d'Angoulême (*Hist. des G.*, XII, 393-397) lui est extrêmement favorable, tandis qu'Arnulphe de Séez (*ibid.*, XIV, 249-262; Watterich, II, 258-275) le dénigre à plaisir. Orderic Vital (*Hist. eccles.*, lib. XIII, cap. 12) ne lui consacre qu'un mot,

Normand d'origine et professeur de talent, Gérard dut au renom de savoir et de prudence dont il jouissait dans les écoles du Poitou, de monter sur le siège d'Angoulême. Ses nouvelles fonctions mirent en pleine lumière les éminentes qualités dont il était doué. Son talent d'administrateur fut égal à sa science théologique. Il cultiva les arts avec le même zèle qu'il avait fait la littérature et le droit canon. Son panégyriste ne tarit pas sur les merveilles dont il dota l'église d'Angoulême, et plus tard Poitiers même et Bordeaux. Les magnificences de son palais, les richesses mobilières de sa cathédrale, le nombre et la qualité des ouvrages de sa bibliothèque, tout révèle en lui l'homme de goût, en même temps que le protecteur éclairé des études (1). Mais un tel essor donné au travail et aux arts entraîne des frais extraordinaires; et ce n'était que par une contribution prélevée sur ses diocésains qu'il suffisait à tant de dépenses. Il eût été bien étonnant que son peuple, à la fin, ne se lassât pas d'un impôt d'ailleurs admirablement employé. On alla même jusqu'à en suspecter la légitimité et à le qualifier de simonie (2), accusation à laquelle une épître de Geoffroy de Vendôme donne quelque poids.

Ces plaintes semblent n'avoir eu d'abord que peu de

mais très flatteur. Geoffroy, prieur du Vigéois, le montre attaché à Anaclet, sans lui en faire un reproche (*Hist. des G.*, XII, 433-434). Geoffroy de Vendôme, qui s'adresse un jour à lui, *ut præcordiali amico et bono domino* (Ep. I, 26), dresse plus tard contre lui un terrible réquisitoire (Ep. I, 21, ap. *Hist. des G.*, 288). Cf. Maratu, *Girard, évêque d'Angoulême*, Angoulême, 1866.

(1) *Hist. episcop. et comit. Engolism.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 393-394, 396. Sur l'élection de Gérard, cf. Arnulph de Sééz, témoignage suspect (*ibid.*, XIV, 250). Cf. *Histoire littéraire de la France*, XI, 598.

(2) *Ernardus, Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 32; Arnulph. Sagiens., *loc. cit.*, p. 251; Goffred. Vindoc., Ep. I, 21, ap. *Hist. des G.*, XV, 288.

retentissement. Gérard était protégé contre la calomnie par son ancienne réputation de sagesse et par les honneurs dont le comblait la papauté. Ses ennemis comme ses amis sont d'accord pour reconnaître et louer la solidité de son jugement, la force de son éloquence, le charme de sa conversation, la finesse de son esprit et surtout l'habileté qu'il déployait dans les grandes affaires (1). Une circonstance particulière avait mis en relief toutes les qualités de l'ancien professeur de droit canon. Ce fut lui qui trouva au concile de Latran (1112) le moyen de délier Pascal II des funestes engagements qu'il avait contractés vis-à-vis de l'empereur Henri V (2). Le pape, reconnaissant de ce service, l'en récompensa en étendant aux provinces de Tours, de Bordeaux, de Bourges et d'Auch la légation qu'il lui avait confiée. Gérard s'acquitta de ses fonctions avec zèle et tint jusqu'à huit conciles dans l'espace de quelques années (3); heureux s'il n'eût pas subi ces enivrements du pouvoir, qui font parfois tourner les meilleures têtes. On lui a reproché, non sans raison, de s'être regardé comme un pape au petit pied, ayant puissance de déposer les évêques à son gré. C'était, paraît-il, une prétention qu'il affichait publiquement, même en présence des laïques (4).

(1) *Hist. pontif. et com. Engol.*, loc. cit., p. 397. Arnulphe de Sééz lui-même lui reconnaît : *circa-res gerendas innata discretio, quam plurima sane litterarum scientia confirmaret et utriusque facundia sermonis ornaret* (loc. cit., p. 252).

(2) *Hist. pont. et com. Engol.*, l. c., p. 394.

(3) *Ibid.* En présence de ce témoignage appuyé par les faits (*Hist. des G.*, XIV, 146-149), on se demande comment Arnulphe de Sééz a pu reprocher à Gérard d'avoir laissé périr la discipline dans son diocèse et dans sa province : « *Nullam virtutibus gratiam rependisti, nullum quoque supplicium vitiis irrogasti, neminem ad vitæ innocentiam informasti.* » *Invectiva*, cap. II.

(4) « *Me præsentē, dit Geoffroy de Vendôme, quasi alterum Papam vos fecistis.* » Ep. I, 21, ap. *Hist. des G.*, XV, 289.

Le schisme le surprit dans ces sentiments. Dès le mois de mai 1130, Anaclet lui écrivit pour le confirmer dans ses fonctions (1). Mais, avant d'accepter l'offre intéressée qui lui était faite, le prudent prélat voulut considérer à loisir quel tour prendrait la lutte engagée entre les deux prétendants. Avec la sûreté de vues pratiques qui le distinguait, il pencha bientôt en faveur d'Innocent II et le déclara sans détour dans une lettre qui fut lue au concile d'Étampes. Dans sa pensée, cette soumission adroite devait infailliblement lui valoir comme récompense le renouvellement de son mandat. Et de peur sans doute qu'on ne comprît pas ses intentions, il poussa l'ingénuité jusqu'à demander expressément au chancelier Haimeric le titre de légat (2). Mais prévenu par les mauvais bruits que des ennemis subtils avaient répandus contre lui, Innocent II lui refusa ces fonctions enviées, qu'il confia à un prélat absolument irréprochable, à un ami de l'abbé de Clairvaux, Geoffroy de Lèves, évêque de Chartres. Cette mesure était le plus cruel affront qu'on pût infliger

(1) Jaffé, *Reg.*, n° 8377; Migne, CLXXIX, 698.

(2) Bern., ep. 126, n° 1 et 2; Arnulph., *Invectiva*, cap. 5, *loc. cit.*, p. 256. Arnulphe est seul à mentionner cette lettre au concile; mais il est si exact sur les événements de cette époque, qu'il est difficile de rejeter son témoignage. C'est par lui seul également que nous savons qu'un décret de saint Léon servit de règle au concile, et le fait ne saurait être mis en doute. Sauf le caractère pamphlétaire de son *Invective*, son ouvrage est précieux et appuyé sur les documents. Il s'en réfère évidemment quelquefois à l'épître 126 de saint Bernard, vraisemblablement aussi à l'épître 21^e (livre I^{er}) de Geoffroy de Vendôme. Peut-être connaissait-il les mauvais bruits répandus par Bernier, abbé de Bonneval. Maratu (*ouv. cit.*, p. 284-292) se trompe quand il croit découvrir dans les relations d'Arnulphe de Lisieux avec Ernaud, l'historien de l'abbé de Clairvaux, une des sources de l'*Invective*. Ce fut plutôt Arnulphe qui fut l'inspirateur d'Ernaud. L'*Invective* fut composée du vivant même de Gérard, vers 1134; et l'ouvrage d'Ernaud ne parut pas avant 1155.

à l'orgueil de Gérard. L'ambitieux évêque ne songea plus qu'à en tirer vengeance. Et sa vengeance était aisée. Il lui suffit d'offrir ses services au rival d'Innocent, d'abord méconnu, à Anaclet II, qui ne manqua pas d'accueillir l'illustre transfuge avec empressement et reconnaissance. Il lui renouvela cette légation qu'il ambitionnait tant et l'agrandit encore de plusieurs provinces ecclésiastiques. Le cardinal Gilles de Tusculum fut chargé de lui apporter cette bonne nouvelle et de l'aider à organiser le schisme de ce côté des Alpes (1).

Gérard, malgré son grand âge, montra dans cette dernière période de son épiscopat, une activité vraiment surprenante. Pamphlets, discours, voyages, il n'épargna rien pour abattre l'autorité d'Innocent II, qui gagnait de proche en proche tous les diocèses de France. Au moment où il cherchait un moyen de l'atteindre, au loin comme de près, un de ces rouleaux des morts que l'on colportait alors de monastère en monastère lui tomba entre les mains. Il n'hésita pas à l'utiliser comme un instrument de sa rancune, et y rédigea sur la double élection du 14 février un rapport qui était un véritable plaidoyer en faveur d'Anaclet II et un réquisitoire contre Innocent II. Mais le malheur voulut que le rouleau passât bientôt aux mains des Clunistes, qui découpèrent le dangereux libelle et l'envoyèrent à Innocent II, au vif regret des moines curieux ou indécis (2).

Les manœuvres directes et personnelles du légat d'Anaclet auprès du comte de Poitiers, Guillaume X, eurent

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 32; *Bern.*, ep. 126, n°s 1-4; Arnulph., *Invectiva*, cap. v, *loc. cit.*, p. 557. Cf. *Petri Venerab.*, ep. II, 4.

(2) Reimbaldi Leodiens., ap. *Hist. des G.*, XII, 366-668; cf. Arnulph., *Invect.*, *loc. cit.*

un succès bien autrement scandaleux et inquiétant. On est peu surpris que ce prince, d'un caractère faible et violent, de mœurs frivoles et d'une piété mal entendue, n'ait pas résisté aux suggestions du perfide et habile prélat. Les petits démêlés politico-religieux qu'il avait eus avec son propre évêque, Guillaume Adelelme, et l'évêque de Limoges, Eustorge, le prédisposaient à la révolte contre l'autorité légitime (1). Se ranger à l'obédience d'Anaclet, c'était pour lui s'assurer le moyen, peu loyal mais facile, de combattre à découvert, et avec quelque apparence de droit, des adversaires qui soutenaient la cause d'Innocent II. Grâce à la force matérielle dont il disposait, on avait tout à craindre de sa colère. Bernard, apprenant sa défection et prévoyant les maux qu'elle entraînerait pour l'Église dans toute l'Aquitaine, lui fit adresser par l'entremise du duc de Bourgogne, un pressant plaidoyer en faveur d'Innocent II (2). Mais sa lettre, si éloquente fût-elle, ne pouvait avoir de prise sur une conscience déjà pervertie par les sophismes complaisants de l'évêque d'Angoulême. Une démarche que Pierre le Vénérable tenta vers le même temps auprès du prince pour l'arracher au schisme demeura pareillement sans résultat (3). L'abbé de Clairvaux, cependant, ne désespéra pas de venir à bout d'une telle obstination. Sur le conseil d'Innocent II, il entreprit avec l'évêque de Soissons le voyage de Poitiers, et par la force de sa dialectique et l'autorité de sa personne, contre l'attente générale, nous dit-il lui-même, il obtint du comte une véritable rétraction et rétablit la paix dans la cité (4).

(1) *Chron.* Goffridi Vosiensis, ap. *Hist. des G.*, XII, 434.

(2) *Bern.*, ep. 127.

(3) *Petri Venerab.*, ep. II, 22. Voyage accompli entre le concile de Reims et Noël 1131.

(4) « *Præter spem multorum reportarem mecum pacem Ecclesiæ.* »

Mais cette victoire, remportée sur une volonté qui flottait à tout vent de passion, fut aussi éphémère qu'elle avait été prompte. A peine Bernard était-il parti, que Gérard reprit sur le malheureux comte son ascendant fatal. Le schisme mal éteint se ralluma dans la cité avec une violence extraordinaire. Plusieurs membres du clergé, des plus notables, le doyen du chapitre et l'archiprêtre de la cathédrale, par exemple, se laissèrent séduire. Deux camps irréconciliables se trouvèrent bientôt en présence et en hostilité ouverte. Dans leur rage, les partisans de Gérard s'attaquèrent même aux objets du culte qui avaient servi à leurs adversaires; et il se trouva un prêtre assez fanatique pour briser l'autel sur lequel l'abbé de Clairvaux avait célébré la messe (1).

Dès que le conflit s'achevait dans les excès de la violence brutale, le champ de bataille devait rester à la force matérielle. Guillaume Adeleme eut les honneurs de l'expulsion; et, après un semblant d'élection, Gérard plaça sur le siège de saint Hilaire une de ses créatures, Pierre de Châtellerault. L'évêque de Limoges partagea le sort de l'évêque de Poitiers; on lui substitua un ambitieux abbé du Dorat, du nom de Rainulphe, qui d'ailleurs mourut subitement, peu d'années après son élévation, d'une chute de cheval, en laquelle plusieurs contemporains virent un châtiment du ciel (2).

Avant même que tous ces lamentables événements fussent accomplis, l'abbé de Clairvaux avait appris la

Bern., ep. 128; *Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 36. Brial (*Hist. des G.*, XV, 626, note a) confond cette mission de l'abbé de Clairvaux avec celle de Pierre le Vénérable. Le voyage de Bernard à Poitiers est vraisemblablement du commencement de l'année 1132.

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 36.

(2) *Ibid.*, n° 33; Bern., ep. 126, n° 3; Goffr. Vos., *Chron.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 434; Arnulphe, *Invect.*, cap. vii, loc. cit., p. 259.

triste rechute du comte de Poitiers. Il s'en plaignait aussitôt à lui dans une lettre où l'espoir d'une seconde conversion perce encore, à côté des reproches les plus vifs : « Quelle est cette merveille, écrit-il, et par quel conseil s'est opérée si promptement votre conversion, cette déplorable conversion qui vous fait encourir de nouveau, et plus gravement que par le passé, la colère de Dieu ! Quel est celui dont la fascination vous a fait si tôt sortir de la voie de la vérité et du salut ? Certes, celui-là, quel qu'il soit, portera la peine de son crime. Revenez, revenez et rappelez à leur poste ceux que vous avez chassés (1). »

Guillaume X resta sourd à cette prière ; l'évêque d'Angoulême, qui continuait à le surveiller de près, cherchait en même temps à répandre dans tous les évêchés et tous les monastères voisins le même esprit de révolte contre l'autorité d'Innocent II. Aucune de ces menées n'avait échappé à la diligente attention de l'abbé de Clairvaux. Déjà l'infatigable champion d'Innocent s'était adressé au clergé de l'Aquitaine pour exciter son zèle, et le mettre en garde contre l'évêque d'Angoulême. « Jusques à quand, écrit-il à Geoffroy du Loroux, le futur archevêque de Bordeaux, jusques à quand votre prudence restera-t-elle endormie dans une fausse sécurité, près d'un serpent qui vous guette ? Nous savons que rien ne saurait vous faire désertier l'unité ; mais cela ne suffit pas, il faut encore combattre de toutes ses forces ceux qui troublent la paix de l'Eglise (2). »

Au libelle du pontife schismatique Bernard opposa une protestation qui nous est parvenue sous forme de lettre adressée aux évêques de Limoges, de Poitiers, de Péri-

(1) Ep. 128, écrite en 1132, avant l'expulsion de l'évêque de Poitiers.

(2) Ep. 125, écrite en 1131-1132.

gueux et de Saintes. C'est un réquisitoire écrasant contre Gérard, en même temps qu'une démonstration éclatante de la validité de l'élection du cardinal Grégoire. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les arguments invoqués par le saint abbé en faveur d'Innocent II. Nous les connaissons déjà. Il est bon de remarquer cependant qu'il les développe avec une nouvelle vigueur, en insistant principalement sur l'infime minorité de partisans d'Anaclet II, comparée au nombre infini des fidèles ralliés à Innocent II. Et c'est avec un accent de triomphe qu'il pose à ses adversaires cette question capitale : « De quel côté enfin se trouve l'Église catholique ? »

Pour les hommes de bonne foi, la réponse ne pouvait être douteuse. Pourquoi donc un évêque éminent, tel que Gérard, est-il tombé dans le schisme ? L'ambition l'a perdu. Il était trop fier pour descendre des hauteurs où l'avait placé la confiance de plusieurs papes. « Il a rougi de paraître inférieur à lui-même, après avoir occupé un si haut rang parmi les siens. On reconnaît bien là la fausse honte qui mène au péché, comme parle l'Écriture. C'est ainsi que cet homme a trahi le *Saint Père Innocent* (pour me servir de ses propres expressions), et s'est attaché à l'auteur du schisme. Ils ont contracté alliance et sont unis comme l'écaille est unie à l'écaille. Gérard a proclamé Anaclet son pape, et celui-ci en retour a nommé Gérard son légat, par une sorte de comédie qu'ils jouent de concert. Ils se consolent entre eux, se protègent et se recommandent, quoiqu'en somme ils ne travaillent pas l'un pour l'autre, mais chacun pour soi... Voici que le légat forge parmi vous de nouveaux évêques pour son pape, afin que ce pape ne soit pas pape pour lui seul... Mais ne croyez pas qu'un tel légat travaille gratuitement : on a ajouté à son ancienne légation la France et la Bour-

gogne, et il s'en vante. Il peut y joindre, s'il veut, les Mèdes, et les Perses, et la moitié de la Décapole; et pourquoi pas encore, en outre, les Sarmates et tous les lieux inconnus où il posera le pied? O homme sans pudeur autant qu'aveuglé! Il s'imagine qu'on ne le voit pas, et il est la risée de ceux qui l'entourent. Mépris bien mérité, du reste : car n'est-il pas vrai qu'il fait du sanctuaire une place aux enchères? Il choisit pour pape, — un pape à sa guise, — celui qui consentira à le faire légat. Ainsi, à moins que tu ne sois légat, Rome ne pourra avoir de pape? D'où te vient ce privilège dans l'Église de Dieu? Possèdes-tu le sanctuaire par héritage? Tant que tu as eu quelque espoir d'obtenir d'Innocent la faveur que tu lui demandais d'une façon si peu discrète, Innocent, tu l'as écrit, Innocent était un saint et le vrai pape. Et maintenant tu l'accuses d'être schismatique! Sa sainteté et sa légitimité se sont donc évanouies avec ton espérance? Hier il était catholique, saint, et souverain pontife; aujourd'hui c'est un misérable, un schismatique, un séditieux. Hier c'était le Saint-Père Innocent; aujourd'hui c'est Grégoire, diacre de Saint-Ange. C'est ainsi, quand le cœur est double, que les contradictions sortent d'une même bouche (1). »

Cette fine satire que nous abrégeons, nourrie de faits et de preuves, assaisonnée d'ironie, et relevée par une verve intarissable, devait ruiner plus sûrement la politique de Gérard, que ne l'eût fait la force matérielle. On peut croire qu'elle contribua à maintenir le clergé d'Aquitaine dans le devoir. Lorsque Gérard, en effet, à quelque temps de là, osa s'emparer du siège de Bordeaux devenu

(1) *Ep.* 126, n^{os} 2-4; écrite après l'expulsion des évêques de Poitiers et de Limoges (cf. n^o 2) et avant la prise de possession du siège de Bordeaux par Gérard.

vacant par la mort du titulaire, les évêques de Saintes, de Périgueux et de Poitiers n'eurent qu'une voix pour flétrir cette usurpation, et s'adressant à leur métropolitain, l'archevêque de Bourges, le conjurèrent de casser la prétendue élection de l'ambitieux légat d'Anaclet. « Excommuniez de nouveau cet excommunié, s'écrient-ils, et au besoin, demandez au roi de France de vous prêter main-forte contre lui. » Vulgrin promit à ses suffragants de leur donner satisfaction dans la mesure de son pouvoir (1). Mais il était réservé à l'abbé de Clairvaux de porter le dernier coup au schisme d'Aquitaine. En 1134-1135, nous le verrons à l'œuvre à Parthenay, près du comte de Poitiers.

II

Bernard en Italie.

Après le concile de Reims, rien ne retenait plus Innocent II en France. Le triomphe de sa cause y était assuré. Aussi bien, les églises et les monastères commençaient à se lasser de subvenir aux frais de son entretien (2). Il quitta donc Auxerre au commencement de l'année 1132, et s'achemina lentement vers l'Italie, où devaient se livrer les derniers combats contre le schisme.

Cluny était sur son passage (3). La somptueuse hospi-

(1) L'évêque de Bordeaux mourut au mois de mai (vraisemblablement 1132).

(2) « Præfatus papa immensam gravedinem ecclesiis Galliarum ingessit. » Order. Vital., *Hist. eccl.*, XIII, 3. Cf. Suger, *Vita Lud.* VI, ap. *Hist. des G.*, XII, 53 E; *Chron. S. Andreæ Camer.*, ap. *Mon. G.*, XII, 549; *Bern. Vita*, lib. II, cap. 1, n° 6.

(3) Innocent séjourna à Cluny du 1^{er} au 12 février. Jaffé, n°s 7531-7541.

talité qu'il y reçut accrut encore, par l'effet du contraste, l'admiration qu'il professait pour la pauvreté des Cisterciens. Il nous reste un monument de cette impression. C'est l'abolition d'une redevance que Clairvaux payait à l'opulente abbaye de Pierre le Vénérable. Par cet acte, le souverain Pontife croyait faire œuvre de charité; mais les Clunistes réclamèrent contre sa décision, au nom de la justice. Ce fut le point de départ d'une querelle qui dura vingt ans entre les deux Ordres.

Le document pontifical est daté de Lyon, 17 février (1). Innocent II traversa Vienne, Valence, Avignon, Gap, et franchit les Alpes par le mont Genève. Le 10 avril, il célébrait à Asti la fête de Pâques. Il gagna ensuite Plaisance, où il convoqua un concile de tous les évêques de la Lombardie (13 juin) (2). Cet appel, mal entendu, révéla l'état des esprits dans la haute Italie. Anaclet II y avait de nombreux partisans. Il fallait à tout prix les détacher de sa cause. Le succès de cette entreprise marquerait glorieusement la première étape du voyage d'Innocent à travers la Péninsule et produirait sur les Romains une impression plus vive que n'avaient fait la décision du concile d'Étampes ou les foudres du concile de Reims. Mais on ne pouvait espérer d'obtenir la soumission des cités dissidentes par un décret. Il fut décidé que le souverain Pontife les visiterait l'une après l'autre et essaierait de les gagner par le prestige même de sa présence. Cette mesure avait réussi en France, où elle n'était pas nécessaire;

(1) Jaffé, n° 7544; Migne, CLXXIX, p. 126; la bulle est datée de Lyon; au lieu de *III kal. Martii*, lire *XIII kal.* Cf. Pflugk-Harttung, *Acta Rom. Pont.*, I, 146.

(2) Boso, *Vita Innocent. II.* Duchesne (*Lib. Pont.*, II, 381, note 4) fait remarquer que Boso fait passer Innocent de nouveau par Saint-Gilles, vraisemblablement à tort. Cf. Jaffé, I, 855-856.

les faveurs qu'Innocent II répandit sur les églises de Crémone, de Bergame, de Navarre, de Guastalla, de Ferrare, de Venise, de Brescia (1), prouvent qu'elle eut un égal succès en Italie. L'évêque de Brescia, Villanus, fut déposé et remplacé par son coadjuteur Manfred (2). Milan toutefois, dont l'archevêque s'était déclaré en faveur de l'antipape Anaclet et de l'antiroi Conrad de Hohenstaufen, resta le boulevard d'une opiniâtre opposition. Soit défaut de temps, soit plutôt crainte d'un échec, Innocent s'abstint de tenter, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'assaut de la métropole lombarde. Parti de Plaisance au commencement de juillet, il était de retour en cette ville, dès les premiers jours de novembre (3), et s'app préparait à recevoir Lothaire, qui venait de déboucher en Italie par la vallée de Trente.

L'appareil militaire du monarque n'avait malheureusement rien d'imposant. Les causes qui lui avaient fait retarder jusqu'au mois d'août 1132 (4) son expédition dans la péninsule, n'avaient pas complètement disparu : le parti des Hohenstaufen, toujours menaçant, ne pouvait être contenu que par la force. Laissant donc ses meilleurs soldats en Allemagne, Lothaire avait dû se contenter, pour son entreprise, d'une escorte modeste, d'une sorte de garde du corps. Son armée ne dépassait pas quinze cents hommes, renforcés par trois cents cavaliers que lui avait gracieusement offerts le duc Sobieslas de Bohême (5). La reine Richinza, quelques évêques, abbés et seigneurs laï-

(1) Cf. Jaffé, *Reg.*, 857-858.

(2) *Annal. Brix.*, ap. *Mon. G.*, XVIII, 812.

(3) Le 4 novembre il était à Plaisance. Jaffé, *Reg.*, n° 7600.

(4) Cf. Bernhardt, *Lothar*, p. 439, note 2.

(5) *Annal. Erpshesf.*, ap. *Mon. G.*, VI, 539. « Exercitum... propter discordiam regni parvum » (Otto Frising., *Chron.*, VII, 18). « Tantilum exercitum » (Bern., ep. 139, n° 1),

ques formaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, son état-major. Peut-être espérait-il qu'à son apparition en Lombardie, des volontaires nombreux viendraient grossir les rangs de son escorte. Mais les peuples ne se laissent guère toucher qu'aux grandes démonstrations de la puissance. Les troupes de Lothaire répondaient mal à la majesté de l'empire : on s'en moqua (1), disent les chroniqueurs. En vain le futur empereur se présenta successivement aux portes de Vérone, de Milan, de Créma, de Brescia. Crémone et Plaisance consentirent seules à le recevoir (2).

C'est sous l'impression de ce mauvais début que Lothaire rejoignit Innocent II (novembre 1132). Leur entrevue eut lieu près de Plaisance, dans les plaines de Roncaglia. Nous ne pouvons qu'en deviner l'objet (3). Les deux souverains se proposèrent de soumettre à l'obéissance, par la persuasion et au besoin par la force, quelques cités de l'Est, telles que Reggio, Boulogne, Faënza, dont la fidélité était encore douteuse, et fixèrent au printemps suivant leur marche commune sur Rome.

Pendant que Lothaire exécutait à peu près sans succès la première partie de ce plan (4), Innocent II entra triomphalement à Bologne (5), et, gravissant les Apennins, se dirigeait sur Pise (6), où nous le voyons séjourner de-

(1) « Subsannatus et despectus. » Otto Frising., *loc. cit.* Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 445, note 23.

(2) Bernhardi, *ibid.*, note 25; p. 448, note 32; Jaffé, *Lothar*, p. 125, notes 15-16.

(3) « Generale colloquium de statu ecclesiæ et imperii. » Boso, *Vita Innoc.*, Watterich, II, 176. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 449, notes 34-35. D'après cet historien la diète aurait eu lieu le 8 novembre.

(4) Otto Frising., *Chron.*, VII, 19; Jaffé, *Lothar*, p. 70, note 21; p. 126, note 19; Bernhardi, *Lothar*, p. 450, note 37.

(5) Mansi, *Concil.*, XXI, 410; Jaffé, *Reg.*, n°s 7603-7604.

(6) « Per montem Bardonis... reversus Pisas. » Boso, *Vita Innoc.*,

puis le mois de janvier 1133 jusqu'aux premiers jours de mars (1).

C'est alors, qu'en face de difficultés imprévues qui menaçaient de retarder encore indéfiniment son départ pour Rome, il se souvint à propos de l'abbé de Clairvaux et le manda de nouveau près de lui (2). Le concours des flottes réunies de Pise et de Gênes, nécessaires pour garder la côte et protéger les bouches du Tibre contre une attaque possible du roi de Sicile, faillit tout à coup lui manquer. Les deux cités rivales étaient depuis près de cinquante ans en hostilité perpétuelle au sujet de leurs droits politiques et religieux dans l'île de Corse (3). La trêve qu'Innocent II leur avait imposée, lors de son passage en 1130, n'avait été observée que d'une façon équivoque. Gênes la rompit en 1132, en capturant près de Cagliari un navire pisan, et en faisant prisonniers les hommes qui le montaient. C'était une déclaration de guerre. Pise était tout entière à ses armements, lorsque le souverain Pontife rentra dans ses murs.

Au fond, la solution du différend était du ressort de la

Watterich., II, 176. *Mons Bardonis* = Apennin (Otto Frising., *Gesta Frid.*, II, 13).

(1) Jaffé, *Reg.*, n° 7605-7611, du 16 janvier au 1^{er} mars.

(2) Dans notre article sur *Bernard et le schisme d'Anaclet II en Italie* (*Revue des Quest. hist.*, janv. 1889, p. 6-11), nous avons dit que Bernard avait accompagné Innocent II en Italie. Il ne le rejoignit vraisemblablement qu'à Pise en janvier-février 1133. Le 7 août 1132, il était à Vaucelles (*Continuat. Valcell.*, ap. *Mon. G.*, VI, 459), où il installait ses moines : *hos adduxit beatus Bernardus*; et vers la même époque sans doute à Cambrai (*Gallia Christ.*, III, 28). L'épître de Pierre le Vénérable (II, 9), qui est de la fin de 1132 ou du commencement de 1133, mentionne encore la présence de Bernard en France.

(3) Voir, sur ce point, Dove, *De Sardinia insula*, 1866, p. 90 et suiv.; Fabre, *Liber Censuum*, Paris, Thorin, p. 70-71, note 3; 73-74, note 2; 75-76, note 2.

cour romaine; mais il était extrêmement difficile de trouver un arrangement qui satisfît à la fois les deux parties intéressées. Le conflit avait pour cause la suprématie accordée par les papes aux évêques de Pise sur les églises de la Corse. En vertu de la suzeraineté plus ou moins effective que l'Église romaine exerçait sur les îles du littoral, à la suite de la donation de Charlemagne et de Pépin, Grégoire VII, par acte du 16 septembre 1077, avait notifié aux Corses la nomination de Landolphe, évêque de Pise, comme gouverneur temporel et directeur spirituel de leur île. Un peu plus tard, Urbain II conférait la Corse à l'évêque de Pise, moyennant un cens annuel de 50 livres de Lucques; puis, par une bulle du 21 avril 1092, il élevait ce même évêque à la dignité de métropolitain de la Corse. Jusqu'au pontificat de Calixte II, les Génois ne songèrent pas à attaquer ce privilège; mais lorsqu'ils eurent conquis la plus grande partie de la Corse, ils ne purent voir sans jalousie la puissance spirituelle exercée dans l'île entière par Pise, leur rivale, et ils réclamèrent l'abolition de cette suprématie. Pour les satisfaire, Calixte II rendit autonomes les évêchés corses. Sous le pontificat d'Honorius II, la question fut portée à Rome devant un concile; et une bulle du 21 juillet 1126 rétablit le privilège des Pisans. Les conséquences de cette décision ne se firent pas attendre. Les Génois recommencèrent la guerre, et il fallut toute la diplomatie d'Innocent II et de ses conseillers pour obtenir une nouvelle trêve au mois d'août 1130. Or, le conflit menaçait de renaître sans cesse, si on ne trouvait un accommodement qui mît un terme aux revendications des Génois. A une époque où l'influence commerciale était si souvent subordonnée à l'influence religieuse, leurs exigences avaient quelque

apparence de justice. Le souverain Pontife ne put en méconnaître la légitimité. Ayant donc appelé devant sa cour, à Pise, les représentants de la ville de Gênes, voici par quels arrangements il essaya de les satisfaire, sans trop léser les intérêts de leurs rivaux. Gênes fut, comme Pise, érigé en archevêché. Par cette mesure le siège de Milan, dont relevait l'évêché de Gênes, reçut un premier châtiment de sa rébellion. Innocent II, poursuivant son œuvre, détacha encore de la métropole lombarde, pour les unir à l'archevêché de Gênes, l'évêché de Bobbio, sur la Trébie, au nord-est de Gênes, célèbre depuis longtemps par le couvent de saint Colomban, et le monastère de Brugnato qu'il transforma en évêché. Des six évêchés de la Corse, déjà existants ou créés pour la circonstance, trois furent soumis à la nouvelle métropole : ce furent Mariana, Nebbio et Acci ou Accia.

Gênes était du même coup autorisée à jouir des droits temporels que les Pisans avaient jusque-là exercés sur cette partie de l'île. Les trois autres évêchés, Aleria, Ajaccio et Sagona restèrent suffragants de Pise. Pour ne pas mécontenter cette ville amie dont il diminuait l'importance, — aussi bien moralement par l'élévation d'une rivale, que matériellement par la perte d'une partie de la Corse, — Innocent II créait l'archevêque de Pise primat de Sardaigne et lui assignait, comme suffragant sur la côte, l'évêché de Populonia, *Massa-Maritima* (1).

Ces combinaisons témoignent d'une rare sagesse et d'une suprême habileté. Est-il téméraire de penser que l'abbé de Clairvaux n'y fut pas étranger? En tout cas, ce fut à lui que le souverain Pontife commit le soin de

(1) Sur tout cela, cf. Fabre, *loc. cit.*, et Bernhardi (*Lothar*, p. 464), inexact sur quelques points de détail; Jaffé, *Reg.*, n^{os} 5048, 5449, 5464, 7266; Boso, *Vita Innocent. II*, Watterich, II, 176.

les faire agréer du peuple génois. Bernard se rendit à Gênes vers le mois de février, probablement sur le navire qui ramenait les députés de la république. Son arrivée mit toute la ville en émoi. Mais les esprits les plus rebelles ne purent résister à ce médiateur, dont la dialectique avait vaincu le roi d'Angleterre et l'empereur d'Allemagne. En quelques jours, la paix fut arrêtée en principe sur les bases déjà indiquées à Pise. Les deux cités rivales conclurent, en outre, une alliance défensive et offensive contre Roger de Sicile et les partisans d'Anaclet II. Un an plus tard, le souvenir de cet éclatant succès inspirait à l'ambassadeur d'Innocent II ces lyriques accents : « O les heureux jours ! mais trop courts, hélas ! et trop tôt écoulés ! Jamais je ne t'oublierai, ô peuple pieux, noble nation, cité illustre ! Matin, midi et soir, comme le prophète, je prenais la parole : et l'avidité de mes auditeurs était aussi grande que leur charité. Nous apportions une parole de paix, et, comme nous avons rencontré des enfants pacifiques, notre paix s'est reposée sur eux. Avec quelle rapidité cette merveille s'est accomplie ! Le même jour, pour ainsi dire, j'ai semé, moissonné et chargé sur mes épaules les gerbes de la paix (1). »

Le traité fut signé à Corneto, entre le 20 et le 26 mars (2). Un tel résultat, presque inespéré, combla de joie le cœur du souverain Pontife. Rien désormais ne retardait plus sa marche sur Rome. Lothaire, ayant traversé la Toscane,

(1) Bern., ep. 129. Cafari, *Annal. Januens.*, ap. *Mon. G.*, XVIII, 18.

(2) « Pax facta est inter Pisanos et Januenses ad Cornetum ; et ibi accepit dignitatem archiepiscopatus et pallium et crucem Syrus episcopus a Domino Innocentio papa. » Cafari, *Annal. Januens.*, loc. cit. Cf. Jaffé, *Reg.*, nos 7613, 7890. De tout ceci, il résulte que l'archevêché de Gênes ne fut pas offert à saint Bernard, comme le dit Ernaud, *Bern. Vita*, lib. II, cap. iv, n° 26 ; cf. lib. I, cap. xiv, n° 69.

le rejoignit à Calcinaia et à Viterbe, et alla camper à Valentano, près du lac de Bolséna (1).

Anaclet II était en proie à une grande anxiété. Depuis plusieurs mois le prestige de son autorité allait chaque semaine en déclinant. Dans l'Italie méridionale, plusieurs coups terribles avaient atteint ses alliés. Le roi Roger, qui lui devait sa couronne, battu une première fois à Nocera, le 24 juillet 1132, par le duc Robert de Capoue et le comte Rainulphe d'Alife, avait été finalement contraint (en décembre) de se replier jusqu'en Sicile pour réparer ses pertes. La ville de Bénévent, jusque-là un des principaux foyers du schisme, venait d'admettre dans ses murs le cardinal Gérard; et une partie de la population, reconnaissant son erreur, avait pris résolument parti pour Innocent II (2). A Rome même, le pouvoir de l'antipape était chancelant. Plusieurs familles nobles, les Fraiapani, les Corsi, Pierre Latro, le préfet Théobald lui-même, fatigués de la domination des Pierleoni, appelaient de tous leurs vœux l'arrivée de Lothaire et d'Innocent II (3).

Ces coups de la fortune et ces symptômes de défaveur, réunis, alarmèrent Anaclet; et, pour conjurer un malheur plus grand, il se décida à tenter un accommodement avec l'empereur. On lui persuadait que Lothaire était disposé à déposer les deux élus, pour procéder à une nouvelle élection pontificale (4). Cette perspective flattait l'amour-propre de l'antipape. N'osant plus es-

(1) Boso, *Vita Innoc.*, Watterich, II, 176; cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 465-466, notes 11 et 12; *Norberti Vita*, cap. 21, ap. *Mon. G.*, XII, 701.

(2) Falco Benev., ap. Muratori, *Script.*, V, 112-115.

(3) *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 177; *Bern. Vita*, lib. II, cap. II, n° 8.

(4) Cf. *Petri Venerab.*, ep. II, 30; *Bern.*, ep. 126, n° 12.

pérer de supplanter son rival, il essaya au moins de l'entraîner dans sa chute. Plusieurs cardinaux se présentèrent donc en son nom au camp de l'empereur et demandèrent qu'on remit en jugement la double élection du 14 février. Ce n'est pas une faveur que réclame notre maître, insinuaient-ils, c'est la justice : il est prêt à se soumettre à un tribunal régulièrement établi. Serait-il équitable qu'on le condamnât sans l'entendre et qu'on le traitât en ennemi, quand il croit être dans son droit?

Lothaire et la plupart de ses conseillers, déjà enclins à la conciliation, se laissèrent prendre à ces déclarations hypocrites. Norbert, archevêque de Magdebourg, d'abord hostile au projet, alla trouver le souverain Pontife à Viterbe, et osa l'exhorter à entrer dans la voie des accommodements (1).

La réponse du pape et des cardinaux ne se fit pas attendre. Elle était indiquée par les canons. Saint Bernard en précisa les termes : « L'Église universelle a parlé, s'écria-t-il, elle s'est prononcée contre Anaclet et ses complices, la cause est jugée; il n'est pas permis de déférer à un tribunal particulier une sentence portée par toute la chrétienté (2). »

Lothaire s'inclina devant cette décision marquée au coin du bon sens. Pour atteindre Anaclet, il ne lui restait

(1) Les détails de cette négociation sont diversement rapportés par l'auteur de la vie de saint Norbert (cap. 21, ap. *Mon. G.*, XII, 701) et par Lothaire dans son manifeste (*Mon. G.*, *Leg.*, II, 81). Le premier ne parle que d'une tentative de conciliation et le second en indique expressément deux. Nous admettons qu'il y en eut deux. Voir les motifs de cette opinion, dans 1^{re} édit., t. I, p. 332, note 4.

(2) « Quod erat universitatis non debere privatum fieri responderunt. » *Mon. G.*, *Leg.*, II, 81. Nous trouvons là le langage particulier à l'abbé de Clairvaux : « Vocant in causam orbem et cum sua paucitate universitatem flagitant judicari... Ecclesiæ universæ negotium est, non unius causa personæ. » Ep. 126, n° 11.

plus qu'à prendre d'assaut la vie éternelle. Mais une lettre de Bernard nous laisse entendre que cette entreprise n'était pas sans péril. « Nous sommes aux portes de Rome, écrit le saint au roi d'Angleterre (1). Le salut est tout proche; la justice est avec nous. Mais la justice est un aliment que la bourgeoisie romaine goûte fort peu. Cette justice nous rend Dieu favorable; les armes seules font trembler nos ennemis. Or, nous n'avons pas même de quoi subvenir aux premières nécessités. Est-il besoin de vous indiquer ce que vous avez à faire pour achever votre ouvrage, vous qui avez reçu le souverain Pontife avec tant de respect et de magnificence? »

Cet appel discret ne fut pas entendu. Lothaire d'ailleurs n'avait pas le temps d'attendre les secours de l'Angleterre. La moindre hésitation pouvait jeter le désarroi dans son armée, impatiente de combattre. Le 30 avril, il entra dans Rome, — sans rencontrer du reste la moindre résistance, — par la porte Nomentane au nord-est, pendant que les Pisans, les Génois, Robert de Capoue et Rainulphe d'Alife, venus à son aide, y pénétraient par le sud. Le lendemain, les troupes impériales campaient sur le mont Aventin, et Innocent II occupait le palais de Latran (2).

Après trois mois de fatigues, saint Bernard était enfin arrivé au terme de son voyage! Ses pieds foulaient le sol de la ville éternelle. Mais comme la Rome des Césars et des Papes était loin de répondre à l'idéal sublime que sa piété s'en était formé!

(1) Ep. 138. Sur les promesses faites à Innocent II par Henri I^{er}, cf. Jaffé, *Reg.*, n° 7449; Migne, CLXXIX, 76.

(2) Boso, *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 178; Cafari, *Annal. Januens.*, loc. cit., avec nuance d'exagération patriotique; Falco Benev., ap. Muratori, V, 115; Ep. Lotharii, ap. Watterich, II, 212.

Était-ce là cette cité reine que Constantin, selon la légende alors régnante, avait léguée à saint Sylvestre, pour en faire la capitale du catholicisme? Presque tous les monuments laissaient voir la trace des coups que les barbares et la noblesse féodale leur avaient portés. Le Panthéon seul, transformé en basilique, restait debout dans son intégrité primitive et sa sereine majesté. La famille des Corsi avait son château sur l'emplacement même du temple de Jupiter Capitolin. Dans la région du Palatin et de l'Esquilin se retranchaient les Fraiapani, qui en vinrent à occuper la voie Sacrée, le Palatin presque tout entier, le Grand Cirque, le Septizonium, le Colisée, les Arcs de Titus et de Constantin. Les Pierleoni s'étaient assurés du Trastevere, en fortifiant le théâtre de Marcellus qui commandait le pont des Juifs ou pont *Quattro Capi*, par lequel l'île Saint-Barthélemy se relie à la rive gauche du Tibre (1). De véritables tours féodales abritaient pareillement les autres membres de la noblesse romaine. La ville se trouvait ainsi hérissée de forteresses, près desquelles s'élevaient, plus humbles et non moins tristes d'aspect, les églises paroissiales, les diaconies et les couvents. Par suite de la rivalité entre les Pierleoni et les Fraiapani, toute communication était interrompue entre les deux rives du Tibre, entre Saint-Pierre et le Latran. Cette hostilité perpétuelle, où l'intérêt particulier se couvrait impudemment du prétexte de la religion, ne faisait qu'aigrir les esprits. Et le peuple finissait de perdre, dans cette fièvre de la guerre civile, le peu qui lui restait de son antique générosité. Au douzième siècle, il est devenu une race intraitable, amou-

(1) Duchesne, *Liber Pontif.*, II, 291, note 28; 295, note 13; 319, note 15; Fabre, *Lib. Censuum*, p. 7, note 2.

reuse du tumulte et capable, pour de l'or, de prêter main-forte à toutes les ambitions. C'est ainsi que les Pierleoni l'avaient acheté, pour le faire servir à leurs desseins. De la sorte, la capitale de la chrétienté était devenue une nouvelle cité de Mars. Était-ce là cette Jérusalem céleste que l'abbé de Clairvaux avait entrevue dans ses rêves de cénobite? Où donc la cité de Dieu décrite par saint Augustin avait-elle son siège ici-bas, s'il n'était pas à Rome?

Dans l'amertume de sa déception, saint Bernard conçut dès lors pour cette ville une sorte d'horreur, que le temps et les événements ne firent qu'aviver encore. Il ne faudra pas s'étonner si, plus tard, on l'entend jeter à la face des Romains leur nom déshonoré comme une suprême injure. « Quid de populo loquar? s'écriait-il. Populus romanus est. Nec brevius potui, nec expressius tamen, aperire quod sentio (1). »

Mais l'heure n'était pas aux récriminations, si légitimes fussent-elles : elle était à l'action. Les Pierleoni avaient jusque-là jugé inutile et périlleux de s'opposer à la marche de l'armée envahissante. Retranchés derrière les murs de leurs forteresses, ils étaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Du reste, pour laisser et battre les assiégeants, il leur suffisait de se tenir, sur la défensive. Aussi Anaclet interdit-il à ses soldats de quitter leur poste. Lothaire souffrait de cette insolente conspiration du repos. Il ne pouvait se dissimuler que, par cette tactique, Saint-Pierre, où ses prédécesseurs avaient été sacrés empereurs, serait imprenable. Fallait-il qu'il renonçât à l'espoir de recevoir la couronne impériale? Dans la perplexité où il était, il ne trouva d'autre

(1) *De Consideratione*, lib. IV, cap. II, n° 2.

moyen, pour arriver à ses fins, que de renouer avec Anaclet les négociations interrompues. L'antipape vint, du reste, au-devant de ses désirs, en lui envoyant Pierre de Porto avec de pleins pouvoirs pour la paix. Le croirait-on? Il fut convenu, en principe, que la double élection du 14 février serait soumise au jugement d'un tribunal extraordinaire, à la condition toutefois que Pierre de Léon et Innocent II remettraient l'un et l'autre à Lothaire des otages et les châteaux forts derrière lesquels ils s'abritaient. Après coup, Anaclet II vit sans doute dans cette convention un guet-apens et refusa de donner suite au projet qu'il avait lui-même le premier mis en avant. Le monarque fut exaspéré de cette violation de la parole donnée; mais, faute de ressources pour en tirer vengeance, il se borna à faire déclarer publiquement Anaclet et ses complices, « fourbes et perfides, traîtres à la majesté divine et à la majesté royale (1). »

Ces pourparlers inutiles avaient duré jusqu'à la fin du mois de mai. Il était cependant impossible que Lothaire retournât en Allemagne sans l'auréole que la couronne impériale mettait au front des rois. Sur l'avis de Norbert, archevêque de Magdebourg, l'église Saint-Jean de Latran fut choisie, à défaut de l'église Saint-Pierre, pour être le théâtre de la cérémonie du couronnement. Le dimanche 4 juin, le prince se présenta avec sa suite à l'entrée de l'auguste basilique et prononça entre les mains d'Innocent II, en présence de témoins choisis à cet effet, le serment qui suit : « Moi, Lothaire, roi, je jure et pro-

(1) C'est ici la seconde négociation dont nous avons déjà parlé plus haut (p. 338, note 1). Les sources où nous avons puisé sont nombreuses, mais troubles. Citons seulement la *Vita Norberti* (ap. *Mon. G.*, XII, 701), la circulaire de Lothaire (*Mon. G.*, Leg., II, 81), Falco de Bénévent (Muratori, V, 113) et la *Vita Bernardi* (lib. II, cap. II, n° 8). Cf. 1^{re} édit., t. I, p. 336, note.

mets à vous, seigneur pape Innocent II, et à vos successeurs, de protéger votre vie et votre liberté, vos droits et votre dignité papale, de défendre les fiefs de Saint-Pierre que vous possédez, et de vous aider, selon mes forces, à recouvrer ceux que vous ne possédez plus. » La procession entra ensuite dans l'église, et le souverain Pontife couronna empereur le roi Lothaire et impératrice la reine Richinza, qui l'accompagnait (1). Quelques jours plus tard, pour sceller à nouveau l'union du Sacerdoce et de l'Empire, Lothaire et Innocent s'engageaient à faire observer strictement, chacun en ce qui le concernait, le concordat de Worms (2).

A cette date, le séjour de Rome était devenu dangereux pour l'armée allemande, à cause des fièvres. Lothaire reprit donc sans retard la route du nord, traversa l'Italie à grandes journées, et dès le 23 août se reposait à Freisingen (3). Du double but de son expédition, un seul était atteint : il avait reçu la couronne impériale ; mais le schisme durait toujours. A peine, en effet, Anaclet II était-il débarrassé de la présence des troupes étrangères, qu'il prit l'offensive et renouvela ses violences à main armée (4). Innocent dut s'enfuir encore une fois de la

(1) Boso, *Vita Innoc. II*, Watterich, II, 177; *Annal. Magdeburg.*, Mon. G., XVI, 184; Anselm. Gemblac., *Contin.*, Mon. G., VI, 539; Otto Frising., *Chron.*, VII, 19. La formule du serment de Lothaire, dans Watterich, II, 209.

(2) Jaffé, *Mon. Bamberg.*, p. 552. Selon la *Vita Norberti* (loc. cit.), « coronatus imperator ad honorem imperii, ad firmamentum foederis quod cum Papa pepigerat, investituras episcopatum, libertatem videlicet ecclesiarum sibi a domino Papa concedi minus consulte postulavit. » Suit une scène dramatique renouvelée de Liège. Sur l'in vraisemblance de ce récit, cf. 1^{re} édition, t. I, p. 438, note 1.

(3) Cf. Jaffé, *Lothar*, p. 135-136.

(4) *Epp. Anaclet. et Innoc. ad Didacum*, Watterich, II, 213-214; *Bern. Vita*, lib. II, cap. II, n° 8.

ville éternelle et se réfugia à Pise (septembre 1133) (1). L'abbé de Clairvaux, rentré depuis plusieurs mois déjà dans son cloître, apprit avec consternation ces désolantes nouvelles.

(1) « Mense septembri mediante Pisas transfretavit. » Falco Benevent., ap. Watterich, II, 213.

CHAPITRE XII

EXTINCTION DU SCHISME EN FRANCE.

I

Élection de Tours.

Dès la fin de juin, l'abbé de Clairvaux était rentré en France; il y revenait, chargé par Innocent II d'achever, selon la mesure de son zèle, l'œuvre d'apaisement commencée de concert en 1130 et 1131. Durant son absence, la situation de l'Église gallicane, loin de s'amender, avait plutôt empiré. Non seulement le schisme se perpétuait en Aquitaine, mais il venait encore d'éclater dans le diocèse de Tours à la suite de la mort d'Hildebert de Lavardin. C'était la conséquence imprévue de la longue et dangereuse indécision de l'archevêque défunt. Une partie du clergé avait été démoralisée par l'attitude équivoque de son chef naturel. Quand le siège vint à vaquer (février ou mars 1133) (1), les passions un instant assoupies relevèrent la tête. Il suffit d'une étincelle pour allumer dans le chapitre une funeste querelle.

(1) Une charte, parfaitement datée, du 5 février 1133, *indict. XI, epact. XII* (dom Morice, *Preuves de l'Hist. de Bretagne*, t. I, col. 568), contient la signature de Hildebert. Hildebert mourut donc entre le 5 février et le mois d'avril 1133, époque à laquelle Philippe, son successeur, vint à Rome. Bern., ep. 151. Cf. *Gallia Christiana*, XIV, 81-82.

Le comte Geoffroy ne fut pas étranger à cette division ; il paraît même en avoir été la cause première en expulsant, je ne sais pour quel motif, de la ville de Tours les archidiacres, le doyen du chapitre, le chantre et la plupart des membres du clergé, bref les principaux électeurs du successeur d'Hildebert (1). Sans se laisser décontenancer par une telle violence, ceux-ci se réunirent dans une ville voisine et convoquèrent le reste de leurs collègues pour procéder à l'élection d'un nouvel archevêque. Par malheur ces derniers formaient une coterie, qui prit les devants et, sans égard pour le droit canon, donna ses suffrages à un neveu du prédécesseur d'Hildebert, un diacre du nom de Philippe, bien connu et fort apprécié de l'abbé de Clairvaux (2). Philippe appartenait vraisemblablement à l'église de Fontaines-Blanches qui devait plus tard s'affilier à l'ordre de Cîteaux (3). Tout fier de l'honneur inattendu auquel il était appelé, le jeune diacre s'empressa de passer les Alpes, pour faire ratifier son élection par le pape. Quel ne fut pas l'étonnement de l'abbé de Clairvaux, lorsqu'il apprit que l'élu de Tours, au lieu de s'adresser à Innocent II, venait de se jeter dans les bras d'Anaclet ? De Viterbe où il était alors (avril 1133) (4), il lui adresse à Rome une lettre pleine de vives et douces remontrances : « Philippe bien cher, quel chagrin vous me causez ! Je vous en prie, ne riez pas de ma douleur ; elle ne vient pas de la chair et du sang, ni de la perte de choses périssables. C'est Philippe qui est en cause, Philippe qui germait comme un lis dans

(1) *Gesta Pontif. Cenom.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 553 ; Bern., ep. 431.

(2) Ep. 151.

(3) *Gesta Abbat. Lobienstium*, ap. *Hist. des G.*, XIV, 419. Cf. Jannauschek, *Origin. Cisterciens.*, p. 100.

(4) Cf. Jaffé, *Reg.*, n° 7616 ; Bern., ep. 151.

l'Église et qui aujourd'hui met l'Église en deuil. Quelle déception pour la France qui vous élevait avec orgueil et qui fondait sur vous de si grandes espérances ! Ah ! si vous saviez ! Mais je ne continue pas, de peur de perdre ma peine et mes paroles. Puisse Dieu vous inspirer le dessein de venir nous entretenir à Viterbe ! Daignez au moins nous répondre afin que nous sachions ce que vous pensez de cette lettre, et quel parti plus ou moins douloureux nous devons prendre (1). »

Philippe s'était trop avancé pour retourner sur ses pas. Peut-être même à l'heure où il recevait cette invitation, avait-il déjà reçu des mains d'Anaclet II l'ordination sacerdotale et la consécration épiscopale. Il regagna aussitôt la France et prit hardiment possession de son siège (2).

A cette intrusion coupable, le doyen du chapitre, les archidiaques et les principaux membres du clergé tourangeau avaient opposé, dès le premier jour, selon leur droit, par manière de protestation canonique, une seconde élection. Bien que leur élu, nommé Hugues, ne fût pas encore dans les ordres majeurs, il fut reconnu par les suffragants de Tours, qui s'empressèrent de le sacrer dans la cathédrale du Mans, sans toutefois observer, entre les divers degrés de l'Ordre, les interstices légaux. Le schisme était déclaré. Philippe ne put longtemps méconnaître les avantages qu'assurait à son rival, outre les suffrages des électeurs légitimes, la sympathie du haut clergé et de l'élite du diocèse. Pris de peur, il s'enfuit, emportant avec lui les insignes pontificaux et les ornements les plus précieux de la cathédrale. Hugues fit ainsi sans entrave son entrée dans sa ville métropolitaine. Mais

(1) Ep. 151.

(2) *Gest. Pontif. Cenom.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 553-554.

son triomphe fut mêlé de quelque amertume. La foule, fidèle au souvenir de Philippe, l'accueillit avec des huées, lui reprochant d'être l'auteur du schisme. Seule la partie saine et intelligente de la population paraît avoir soutenu résolument le candidat du chapitre et des suffragants (1). Il ne fut pas d'ailleurs autrement inquiété, et nous avons la preuve que dès le 1^{er} juillet il faisait, sans difficulté, acte de juridiction (2).

Son élection, à peine accomplie, avait été soumise à l'approbation du souverain Pontife. Il eût été difficile à Innocent II d'éclaircir sans une enquête préalable et sérieuse cette affaire scandaleuse d'un petit schisme local; aussi se déchargea-t-il de ce soin sur l'abbé de Clairvaux dont il connaissait le droit jugement et la parfaite loyauté. C'est ainsi que Bernard partit de Rome, muni de pleins pouvoirs pour terminer le litige. Blois lui parut un sûr asile où les intéressés pourraient se rendre en toute liberté; il y convoqua le chapitre de Tours, les abbés du diocèse, les évêques suffragants, sans oublier les partisans de Philippe. On ignorait la retraite du prélat fugitif; mais bien que sa présence importât peu au tribunal, qui n'avait que faire de son témoignage pour se prononcer sur la validité de son élection, Bernard l'ayant rencontré à Cambrai quinze jours avant la date fixée pour l'assemblée, l'invita officieusement à s'y rendre. Philippe se garda bien d'y comparaître. Mais, au jour indiqué, ses amis se présentèrent à côté des électeurs de Hugues. Dès le début de la séance il fut facile de prévoir quelle en serait l'issue. Les deux principaux griefs qu'on soulevait contre l'élection du favori d'Anaclet étaient, au regard des lois et des coutumes ecclé-

(1) *Hist. des G.*, XII, 554. Cf. Bern., ep. 431.

(2) *Gallia Christ.*, XIV, 83.

siastiques, extrêmement graves. D'une part, il n'avait pas atteint l'âge requis par les canons pour l'épiscopat; et, d'un autre côté, ses électeurs n'étaient pas en nombre suffisant ou n'avaient pas qualité pour prendre part au vote. Troublés par cette argumentation à laquelle ils n'avaient rien de sérieux à répondre, les partisans de Philippe invoquèrent son absence pour demander qu'on ajournât la discussion. Mais le doyen du chapitre et les archidiares répliquèrent à bon droit que la présence des élus n'intéressait qu'indirectement le débat, qui roulait avant tout sur la validité de l'élection, c'est-à-dire sur la qualité des électeurs. Cette réponse ne satisfit pas les membres de la minorité; et sur le refus du tribunal d'accéder à leur désir, ils interjetèrent, en désespoir de cause, un appel direct à Rome, voire à Innocent II. Vainement l'abbé de Clairvaux leur montra les lettres apostoliques qui l'instituaient juge de la querelle; ils s'obstinèrent à décliner la compétence du tribunal qu'il présidait et quittèrent sans retour, malgré les instances réitérées de leurs adversaires, la salle des séances. Le procès n'en suivit pas moins son cours. Les témoins entendus et la cause élucidée, Bernard cassa l'élection de Philippe. Mais pour ne pas outrepasser son mandat, il proposa de déférer celle de Hugues au souverain Pontife lui-même, à cause de l'irrégularité qui, comme nous l'avons vu, l'avait entachée au Mans (1).

Un procès-verbal de la séance fut adressé à Innocent II, et l'abbé de Clairvaux y joignit une lettre particulière (2), destinée à déjouer les intrigues que Philippe et ses partisans se proposaient, selon la rumeur publique, de nouer à Rome. Malgré l'invraisemblance de l'hypothèse, on allait répétant que le rival de Hugues comptait sur le pres-

(1) Bern., ep. 431.

(2) Ep. 150.

tige de son nom et l'efficacité de son or pour intéresser le souverain Pontife à sa cause, désormais perdue en France. « A Dieu ne plaise, s'écrie l'abbé de Clairvaux, que cette ambition cruelle trouve un refuge auprès du défenseur de l'innocence. En Philippe, à ce qu'il paraît, revit l'esprit de Gilbert; il est à la fois son neveu et l'héritier de son ambition. Contempteur de vos ordres apostoliques, deux fois déjà il a échappé à la justice; quelle est son impudence et sa témérité d'oser maintenant se présenter devant vous! Personne n'ignore que, ne comptant plus sur la justice, il médite de l'emporter par la vertu de Mammon. Mais nous sommes tranquilles; celui auquel il s'attaque, c'est Innocent, et le fils de l'iniquité ne saurait lui nuire. »

La sécurité de l'abbé de Clairvaux pouvait être entière. Il n'est pas vraisemblable que Philippe ait sérieusement songé à corrompre Innocent, pour reconquérir un diocèse où son crédit paraissait ruiné. Quand il reparut à Rome, ce fut pour raconter ses mésaventures à son consécrateur Anaclet II, qui, par manière de consolation, le créa archevêque de Tarente. Chassé encore une fois de son siège en 1139 par Innocent II, nous le retrouverons un peu plus tard à Clairvaux, pénitent et simple diacre (1). Hugues put ainsi jouir en paix de son triomphe. Agréé par Innocent II, nous le voyons siégeant dès la fin de l'année 1133 parmi les membres du concile de Jouarre (2).

(1) *Gesta abb. Lobiens.*, ap. *Hist. des G.*, XIV, 419. Cf. note de Mabillon ad *Bern. ep.* 257; *Hist. Pontific.*, ap. *Mon. Germ.*, XX, 531.

(2) Cf. Jaffé, *Reg.*, n° 7666; *Hist. des G.*, XV, 382.

II

**Meurtre de Thomas de Saint-Victor
et d'Archambaud d'Orléans.**

L'ordre était à peine rétabli dans la métropole de Tours, lorsque la nouvelle de deux meurtres, accomplis au sein du clergé, vint jeter la désolation dans l'Église de France et particulièrement à Clairvaux. Les deux victimes étaient Archambaud, sous-doyen du chapitre d'Orléans, et Thomas, prieur de Saint-Victor de Paris, ami particulier de Bernard et conseiller intime d'Étienne de Senlis. On soupçonnait de hauts dignitaires ecclésiastiques d'avoir trempé dans ce double assassinat. La mort d'Archambaud était le terme d'une longue lutte que le sous-doyen avait soutenue contre l'ambition de Jean, archidiacre d'Orléans (1). Thibaut Notier, archidiacre de Paris, avait dirigé, dit-on, le poignard qui avait frappé le prieur de Saint-Victor. Ce dernier crime, succédant au premier, à très peu de temps d'intervalle, eut un immense retentissement. Les circonstances dans lesquelles il s'accomplit contribuèrent encore singulièrement à en augmenter l'éclat.

Il y avait longtemps, comme nous l'avons dit plus haut, que l'évêque de Paris avait introduit dans son conseil les Chanoines réguliers de Saint-Victor. Thomas y occupait la première place. Son intégrité et son amour de la justice ne pouvaient manquer de lui susciter des ennemis. Ce n'est jamais impunément qu'on se met en travers des vices d'une administration tracassière et inique, quand l'intérêt

(1) Cf. Jaffé, *Regesta*, n° 7601; *Hist. des G.*, XV, 378-379. La date du meurtre est circonscrite entre juillet et 20 août 1133. Cf. 1^{re} édit., t. I, p. 346, note.

les alimente. Parmi les dignitaires atteints par les réformes que proposait le prieur de Saint-Victor, était l'archidiacre même de Paris, Thibaut Notier. On sait quels avantages financiers étaient attachés alors à l'archidiaconat. L'archidiacre ne remplissait pas seulement les fonctions de vicaire général, comme nous dirions aujourd'hui; la juridiction contentieuse qui échoit à l'official entraînait aussi dans ses attributions : il rendait la justice, et cet office était une source de revenus souvent abondants (1). Or, les archidiacres n'étaient pas garantis contre la soif de l'or; les curés de l'archidiaconé de Paris se plaignirent bientôt amèrement des exactions de Thibaut Notier. C'est pour remédier à ces abus que le prieur de Saint-Victor proposa certaines réformes administratives qui blessèrent l'archidiacre au vif. Dans sa colère, celui-ci alla jusqu'à proférer des menaces de vengeance qui furent recueillies par ses neveux (2). A quelque temps de là on apprenait la mort de Thomas, le courageux réformateur.

Cette mort a quelque chose de tragique. C'était le 20 août 1133, un dimanche (3). L'évêque de Paris revenait de Chelles, accompagné de l'abbé et du prieur de Saint-Victor, de l'abbé de Saint-Magloire, du sous-prieur de Saint-Martin et d'une suite considérable de religieux, de chanoines et de clercs; le cortège s'avancait tranquillement et sans armes, par respect pour le saint jour, lorsque, arrivé sur le domaine d'Étienne de Garlande, non loin du château de Gournay-sur-Marne, il vit sortir d'une

(1) Voir sur l'autorité, les droits et les revenus de l'archidiacre de Paris, Guérard, *Cartulaire de N.-D. de Paris*, t. I, p. cii-civ.

(2) Bern., ep. 158, n° 2; cf. ep. 159, écrite au nom de l'évêque de Paris, et ep. Steph. Parisiens. ad Gaufrid., ap. *Hist. des G.*, XV, 335-336.

(3) Cf. Bern. epp. 158-159 et note de Mabillon.

embuscade plusieurs hommes armés, les neveux même de Thibaut Notier, qui d'un bond fondirent sur le prieur de Saint-Victor et le poignardèrent, avant même que les témoins du crime eussent le temps de se reconnaître. L'évêque de Paris se porta hardiment au secours de la victime et parvint à l'arracher des mains des assassins; mais il était trop tard, Thomas était frappé à mort. On n'eut que le temps de lui administrer les derniers sacrements; il expira en disant : « Je meurs pour la justice et je pardonne à mes ennemis (1). »

Effrayé de l'audace inouïe d'une pareille attaque, l'évêque de Paris n'osa poursuivre sa route; il se réfugia à Clairvaux, auprès de saint Bernard, et de là adressa au légat Geoffroy de Chartres et à Innocent II lui-même une relation détaillée du meurtre commis sous ses yeux. Il invitait l'évêque de Chartres à venir le rejoindre dans l'asile qu'il s'était choisi, afin de se concerter ensemble sur les suites à donner à cette sanglante affaire et sur le châtiment à infliger aux meurtriers et à leurs complices. « Il suffit que je vous expose simplement le fait, écrivait-il au souverain Pontife, pour vous faire sentir le poids de la calamité qui m'accable... Ma force m'a abandonné et celui qui était la lumière de mes yeux n'est plus avec moi. Je portais le nom d'évêque, c'était lui qui en remplissait l'office. L'Église compatit à ma douleur; mais elle pleure aussi pour elle-même; la perte est commune, commune aussi notre désolation. Si Thibaut Notier s'adresse à vous, qu'il sente que le Seigneur a entendu la voix de ma douleur. Ce sont ses neveux qui sont les auteurs du crime, lui-même en est la cause; l'a-t-il ordonné? c'est du moins une question qu'on peut se poser. N'écou-

(1) *Hist. des G.*, XV, 335-336.

tez pas ses déclarations, jusqu'à ce que je puisse vous fournir de plus amples renseignements (1). »

Avant même que l'enquête, appelée à établir exactement la part que l'archidiacre avait prise au meurtre du prieur de Saint-Victor, fût achevée, Bernard demande qu'on sévisse contre lui. La nouvelle de deux meurtres aussi rapprochés l'un de l'autre le consternait et l'épouvantait. « La voix du sang d'Archambaud a pris de la force, écrit-il au souverain Pontife. Le sang se mêle au sang, et de ce mélange il sort un cri capable d'ébranler la voûte du ciel et de toucher des cœurs de pierre. Si la vigueur ecclésiastique épargne Jean d'Orléans et Thibaut Notier qui ont consenti à ces forfaits, ou peut-être même les ont inspirés, qui ne voit les conséquences d'une telle impunité? A des maux nouveaux de nouveaux remèdes. Beaucoup trouvent infiniment utile et juste que la faux apostolique retranche aux coupables toute dignité ecclésiastique, présente ou future (2). » Cette lettre conserve encore un ton assez modéré; mais lorsque l'abbé de Clairvaux eut appris que Thibaut Notier, à la suite de l'enquête, qui prenait pour lui une assez mauvaise tournure, songeait à aller plaider lui-même sa cause à Rome, il fut en quelque sorte scandalisé d'une telle démarche et éclata en violentes invectives : « Scélérat, s'écrie-t-il, tu crois donc que le siège de l'équité suprême est une caverne de voleurs. Quoi! encore tout écumant du sang du fils, tu te réfugies dans le sein de la mère, tu oses te présenter devant le père!... La voix du sang de ton frère ne crie-t-elle pas contre toi de la terre? — Mais quoi! est-ce moi qui suis l'assassin? répliques-tu. — Non pas toi, mais les

(1) Inter Bern., ep. 159. Cf. ep. 160; *Hist. des G.*, loc. cit

(2) Bern., ep. 161. Cf. epp. 162 et 163.

tiens et à cause de toi. Dieu sait si tu n'as pas trempé davantage dans le crime. » Et là-dessus Bernard expose au souverain Pontife que Thibaut est formellement accusé d'avoir été l'instigateur du meurtre de Thomas, le généreux martyr de la justice. « S'il vient demander son pardon, dit-il, il ne faut pas le lui refuser; mais s'il vous demande simplement audience, donnez-lui, je vous prie, celle que Moïse accorda au peuple qui courbait le genou devant le veau d'or, celle que saint Pierre accorda à Saphire et Ananie, celle enfin que le Sauveur accorda aux marchands du temple. Bref, il faut que la postérité, en apprenant le forfait, apprenne aussi son châtiment et que ce châtiment serve à tous de leçon (1). »

A la nouvelle du double crime qui venait de jeter la consternation dans l'Église de France, l'émotion et la stupeur d'Innocent II ne furent pas moindres que celles de l'abbé de Clairvaux. Il s'étonne que, sous un roi aussi sévère que Louis le Gros, dans un royaume dont la police est si vigilante, de pareilles atrocités aient pu être commises. « Que sert, dit-il, que la France ne soit pas souillée par le schisme, si le sang sacerdotal y est ainsi indignement répandu? Que les lois se lèvent donc, et que la justice ecclésiastique et la justice civile s'arment chacune de son glaive. » Il invite spécialement l'archevêque de Sens, l'archevêque de Reims et leurs suffragants à se concerter, pour châtier les coupables et pour prévenir le retour de semblables monstruosité. « Si votre zèle s'était allumé contre le premier crime, dit-il, un double forfait n'eût pas été commis (2). »

Forts de l'appui du pape, qui leur promettait de confir-

(1) Ep. 158, postérieure à l'épître 161.

(2) Jaffé, n° 7636; *Hist. des G.*, XV, 381.

mer leurs décrets, le légat Geoffroy et les archevêques de Sens et de Reims convoquèrent dans le plus bref délai un concile à Jouarre. L'archevêque de Rouen et l'archevêque de Tours y assistèrent vraisemblablement; les Ordres religieux y étaient représentés par leurs abbés. On y remarque en outre la présence de quelques princes laïques, du comte Thibaut de Champagne et du comte de Nevers, Guillaume II (1). Louis le Gros n'y parut pas; il affectait, ce semble, de se tenir à l'écart. Bien qu'il ait eu sûrement horreur de la sanglante tragédie qui venait de se jouer à Orléans et à Gournay, on devine qu'il goûtait peu Archambaud et Thomas, deux ardents promoteurs de la réforme ecclésiastique (2). Il n'est peut-être pas téméraire de penser que cette froideur significative exerça quelque influence sur les membres du concile. Malgré le zèle d'un Bernard de Clairvaux et d'un Pierre de Cluny, enclins à la sévérité et soutenus par les encouragements de l'évêque de Grenoble et des Chartreux (3), on se borna à édicter quelques peines assez légères contre les meurtriers du prieur de Saint-Victor, « ces parricides et ces cléricides, » comme les appelle Innocent II. Pierre le Vénérable, d'ordinaire si doux, se plaignit lui-même au pape de cette indulgence déplacée et inopportune. Il constate qu'en cette circonstance « le glaive du roi s'est émoussé, » et demande que le Saint-Siège ne se borne pas à confirmer les décrets du concile, mais qu'il les sanc-

(1) Cf. Jaffé, *Reg.*, n° 7666; *Hist. des G.*, XV, 382; *Ep. Hug. Gratiopol. et Carthusian.*, ap. *Hist. des G.*, XV, 337-338; *Petri Venerab. ep.* 17, lib. I, *ibid.*, 629. Sur la date de ce concile, probablement fin de l'année 1133, cf. 1^{re} édit., t. I, p. 350, note 3.

(2) Les sentiments que Louis VI fit paraître dans l'affaire d'Orléans (*Bern.*, ep. 150) l'animaient peut-être encore.

(3) *H. des G.*, XV, 337-338.

tionne avec une aggravation de peines pour les coupables (1).

Innocent II partagea cet avis et n'hésita pas à adresser aux archevêques de Sens, de Reims, de Rouen et de Tours, le reproche de « tiédeur (2). » « Que les canons se montrent donc, leur dit-il, et que le droit s'arme ! » Conformément au désir de Pierre le Vénérable, il déclare la sentence du concile trop bénigne, *nimis remissa*, et exige que Thibaut Notier et ses complices soient dépouillés de leurs bénéfices ecclésiastiques. En outre, dans tous les lieux où ils se retirèrent, on suspendra les offices divins, jusqu'à ce qu'ils aient fait pénitence.

On ne voit pas que cette sentence s'applique aux meurtriers d'Archambaud. L'issue de l'affaire d'Orléans est restée assez obscure. Dans la lettre que nous venons d'analyser, Innocent II semble inviter le clergé français à sévir contre les coupables et à réunir au besoin dans ce but un nouveau concile. Mais plus avisés que Thibaut Notier, les complices de l'archidiacre Jean en appelèrent au Saint-Siège et prirent le parti d'aller chercher à Pise même leur pardon. C'est ce qui explique le silence gardé sur eux par le concile de Jouarre. Le nombre des Orléanais engagés dans le crime paraît avoir été très considérable. Le procès, difficile à instruire, traîna inévitablement en longueur. Aussi l'abbé de Clairvaux, prenant en pitié l'état de l'église d'Orléans, se plaignit-il amèrement au souverain Pontife du retard que souffrait la cause qui lui était soumise (3). La sentence parut enfin, vraisemblablement le 8 janvier 1135 (4). La famille du sous-

(1) *Hist. des G.*, t. XV, p. 629.

(2) « Tepiditate remota. » *H. des G.*, XV, 382; Jaffé, *Reg.*, n° 7666.

(3) Ep. 156.

(4) Brial (*Hist. des G.*, XV, 379) fixe la bulle d'Innocent II en 1133;

doyen recevait pleine et entière justice. Mais pour l'application de la peine prononcée contre les coupables, Innocent II s'en rapportait à ses correspondants, mieux en mesure d'apprécier l'état des esprits en France. Nous ignorons la suite de l'affaire. L'ordre ne paraît avoir été définitivement rétabli qu'en 1136 par l'élection d'Hélie, qui monta sur le siège épiscopal d'Orléans après Jean II (1).

III

Second voyage de Bernard en Aquitaine.

A cette date, le schisme était éteint en Aquitaine, et son extinction était en grande partie l'œuvre de l'abbé de Clairvaux.

Durant deux ans le légat d'Anaclet avait occupé, malgré l'irrégularité de son élection (2), le siège de Bordeaux avec celui d'Angoulême. Ses plus cruels déboires, qui éprouvèrent les dernières années de sa vie, lui vinrent de cette usurpation. Les suffragants, les évêques de Saintes et d'Agen, de Limoges et de Poitiers, non contents de lui dénier toute autorité sur leurs diocèses, soulevèrent encore contre lui la plus grande partie de la population et du clergé bordelais. Il eut même le malheur de tomber entre les mains d'un parent de l'évêque de Saintes, Aimar, seigneur d'Archiac, qui le retint quelque temps en prison. L'amitié du comte de Poitiers lui fut alors d'un grand secours. Ce fut vraisemblablement

Jaffé-Lœvenfeld et M. Luchaire (*loc. cit.*) en 1134. Comme elle nous paraît postérieure à la ratification du concile de Jouarre, nous inclinons pour 1135.

(1) Cf. *Gallia Christ.*, VIII, 1448; *Petri Venerab.*, lib. I, ep. 11.

(2) Contre cette élection, Arnulphe de Sééz (*Invectiv.*, ap. *Hist. des G.*, XIV, 260; cf. p. 259).

grâce à l'intervention de ce puissant protecteur qu'il recouvra la liberté (1).

Mais son prestige alla toujours depuis en déclinant. A mesure que le parti d'Innocent II s'affermissait dans toute la France, le schisme était frappé de discrédit. Gérard ne se soutenait plus dans l'opinion de ses partisans que par le souvenir de son ancienne réputation; et lorsque les ravages de la vieillesse se firent irrémédiablement sentir dans son esprit et dans son courage, il devint évident que, pour ruiner son œuvre tout à fait, il suffisait de lui retirer l'appui de Guillaume X.

Le moment parut favorable à l'abbé de Clairvaux pour « arracher l'ivraie du champ du père de famille (2). » Il entreprit donc, probablement vers la fin de l'année 1134, sur la demande du légat d'Innocent II, Geoffroy de Chartres, et de concert avec lui, une seconde mission en Aquitaine. Son itinéraire fut tracé suivant les besoins particuliers de son Ordre. Comme il était alors en négociation avec la duchesse Ermengarde, épouse de Conan III, pour la fondation d'une abbaye en Bretagne, il descendit la Loire jusqu'à Nantes. Son biographe raconte avec complaisance le miracle étrange qu'il opéra en cette ville, dans des circonstances extraordinaires et avec un éclat inaccoutumé (3). Nous eussions mieux aimé connaître les détails de son entrevue avec la duchesse Ermengarde. Mais ce point est resté dans l'ombre. Tout ce

(1) Arnulph. Sag., *Invectiv.*, et lettres des suffragants de Bordeaux, *Hist. des G.*, XIV, 259-261. A l'époque où Arnulphe rédigeait son *Invective*, c'est-à-dire vers 1133-1134 (cf. *ibid.*, cap. VII, p. 259), Gérard occupait encore le siège de Bordeaux. Nous verrons plus loin qu'en 1135, peut-être en 1134, Geoffroy du Loroux l'avait supplanté.

(2) Arnulph., *Invectiva*, p. 261-262; *Bern. Vita*, lib. II, cap. VI, n° 36.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VI, n° 34.

que nous savons, c'est qu'à cette date furent posées les conditions de la fondation du couvent de Buzay (1).

La conversion du duc d'Aquitaine était une œuvre plus difficile à mener à bonne fin que l'établissement d'un monastère. L'abbé de Clairvaux allait se heurter contre la résistance passive d'un prince retenu dans le schisme par faiblesse et par rancune, autant que par goût et par conviction. Comme on devait s'y attendre, l'évêque d'Angoulême n'avait garde de courir les chances d'un débat contradictoire en public. Il essaya même de persuader au comte de Poitiers d'éviter également la rencontre des représentants d'Innocent II. Mais d'autres conseillers mieux inspirés firent entendre au prince qu'il était impolitique de refuser une audience à deux personnages tels que l'abbé de Clairvaux et l'évêque de Chartres. « Par ce moyen, insinuaient-ils, votre retour à l'unité devient aussi facile qu'il est avantageux. » Suivant cet avis, le duc d'Aquitaine consentit à recevoir Bernard et Geoffroy de Lèves en son château de Parthenay. L'entrevue prit dès les premiers mots un caractère dramatique. Bernard représenta à Guillaume X le mal causé par le schisme dans ses États. « Qu'était-ce que l'Aquitaine? Une petite partie des provinces situées en deçà des Alpes! et elle était la seule à suivre le parti de l'antipape! Or il n'y a qu'une seule Église : c'est l'arche qui porte en elle le salut du monde; en dehors d'elle, par un juste jugement de Dieu, tout doit périr comme aux heures du déluge. L'exemple de Coré, de Dathan et d'Abiron n'est-il pas dans toutes les mémoires? Et n'est-ce pas pour avoir introduit le schisme parmi le peuple juif, qu'ils

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 34; Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 35.

furent engloutis tout vivants? Tant il est vrai que Dieu a horreur de la division! »

Le comte de Poitiers, à demi convaincu par ce raisonnement, que relevait encore l'action puissante de l'orateur, déclara qu'il était prêt à se soumettre au souverain Pontife Innocent; mais il ajouta qu'ayant fait serment de ne point accorder la paix à l'évêque de Poitiers, il ne permettrait pas qu'il fût rétabli sur son siège. Le débat, se compliquant ainsi d'une question de personne, ne pouvait se terminer en une séance. On parlementa pendant plusieurs jours, mais sans plus de succès. L'abbé de Clairvaux vit alors qu'il ne fallait plus chercher de secours et de lumière que dans le ciel. Il invita donc Guillaume X à une dernière entrevue et se prépara à offrir le saint sacrifice de la messe à cette intention. Toute la ville était en émoi. Une grande foule suivit le comte jusqu'à l'église de la Coudre (1). Bernard monta à l'autel; les évêques de Chartres et de Poitiers siégeaient dans le sanctuaire; les fidèles avaient pris place derrière les religieux dans la nef; mais le comte excommunié dut s'arrêter à l'entrée du saint parvis. Chacun priait dans l'attente et l'anxiété. Or, au moment de la communion, après avoir donné la paix au peuple, l'homme de Dieu, comme transfiguré tout à coup, déposa l'hostie sainte sur la patène, et, l'emportant religieusement, se dirigea vers la porte, le visage en feu, les yeux pleins d'éclairs. « Eh bien, s'écria-t-il en apostrophant le comte, nous vous en avons prié et vous nous avez méprisé. Dans notre précédent entretien, la multitude des serviteurs de Dieu, rassemblée autour de vous, vous a

(1) Cf. *Examen d'une opinion nouvelle sur l'entrevue de saint Bernard et de Guillaume X à Parthenay en 1135*, dans *Bulletin de la société des Antiq. de l'Ouest*, IX^e série, 1862, pp. 472-488.

supplié de son côté et vous l'avez méprisée. Voici maintenant le fils de la Vierge qui vient à vous, lui, le Chef et le Seigneur de l'Eglise que vous persécutez ! Voici votre juge, au nom de qui tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Voici votre juge, aux mains de qui votre âme tombera un jour ? Lui aussi, allez-vous le repousser ? Lui aussi, allez-vous le mépriser, comme vous avez méprisé ses serviteurs ? »

Qu'on s'imagine l'effet d'une pareille scène sur des spectateurs animés tous d'une même foi, vive et profonde, en l'Eucharistie ! Qu'on se représente surtout le comte de Poitiers, fondroyé par la démarche hardie et le geste souverain du prêtre de Jésus-Christ ! Il sentit ses membres défaillir et tomba par terre. Relevé par les soldats de son escorte, il retomba encore. Sa salive coulait sur sa barbe, sa respiration était entrecoupée par de sourds gémissements : on eût dit un homme épileptique. Le serviteur de Dieu se rapprocha encore de lui, et le touchant du pied, il lui ordonna de se relever et d'écouter debout la sentence du ciel. « Voici devant vous, lui dit-il, l'évêque de Poitiers que vous avez chassé de son église : allez, réconciliez-vous avec lui. Donnez-lui le baiser de paix et le reconduisez vous-même à son siège. Pour obéir à Dieu, rétablissez l'union et la paix dans votre État, et soumettez-vous au pape Innocent, comme fait toute la chrétienté. » Vaincu par l'ascendant de saint Bernard et confondu par la présence de Jésus-Christ vivant aux regards de sa foi, sous les espèces sacramentelles, le comte n'osa ou ne put prononcer une parole : il s'avança humblement au-devant de son évêque, lui donna le baiser de paix et le reconduisit à son siège, à la grande joie de tous les assistants (1).

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VI, n^{os} 37-38.

La sainte audace de l'abbé de Clairvaux venait de remporter une éclatante victoire. La fondation du monastère de la Grâce-Dieu, en Anis, fut le prix de la conversion du comte de Poitiers (1). Avec lui l'Aquitaine tout entière (2) abandonna le schisme. Guillaume X mourut très pieusement quelques années plus tard (le jour du vendredi saint 1137) dans un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle (3).

Gérard l'avait précédé, depuis plus d'une année (4), dans la tombe. On s'est demandé si le vaniteux prélat avait jusqu'à la fin conservé son attitude indépendante. A en croire le biographe de saint Bernard, Gérard mourut subitement sans avoir eu le temps de témoigner sa repentance; et ses serviteurs ne trouvèrent que le lendemain son cadavre, déjà refroidi et horriblement tuméfié (5). D'autres rapportent, au contraire, que le pontife, sentant venir sa fin, réunit autour de lui plusieurs prêtres et leur dit que si, par ignorance, il avait contre la volonté de Dieu soutenu le parti de Pierre de Léon, il s'en confessait et s'en repentait. Le lendemain, qui était un samedi, il célébra encore la messe avec une

(1) Les Cisterciens s'installèrent à la Grâce-Dieu le 25 mars 1135. Geoffroy du Loroux, archevêque de Bordeaux, figure parmi les témoins de la donation faite par le comte *in manu Bernardi abbat*. Cf. *Gallia Christ.*, II, 1397, *Inst.*, p. 387; Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 34.

(2) « Pace itaque omni Aquitanie reddit, solus Gerardus perseverat in malis. » *Bern. Vita*, loc. cit., n° 39.

(3) Order. Vital, *Hist. eccl.*, lib. XIII, cap. 13.

(4) Orderic Vital (*ibid.*, cap. 12) dit : *hoc anno bissextili*. Les *Gesta Episcop. Engolism.* (*Hist. des G.*, XII, 397) marquent *Die dominica, anno 1136*; enfin le catalogue des évêques d'Angoulême (Ms. 13108, fol. 201, Biblioth. nation.) précise : *anno 1135* (vieux style), *kalendas Martii*.

(5) *Bern. Vita*, loc. cit., n° 39.

grande dévotion. Le dimanche il rendit pieusement son âme à Dieu (1). Laquelle de ces deux versions est la plus véridique? On ne le saura jamais. Si l'historien de saint Bernard est mal informé, son contradicteur est évidemment partial en faveur de l'évêque d'Angoulême : c'est à peine s'il ose mentionner dans son long récit l'affaire du schisme (2). Du reste, quand on admettrait sans réserve l'exactitude de son témoignage, la sincérité de la conversion de Gérard, à la dernière heure, n'en resterait pas moins un problème. Le tour équivoque que le malheureux vieillard donne à son aveu et les réserves dont il l'entoure rendent son repentir bien suspect (3) : ce ne sont pas là les sentiments d'une contrition sincère; la véritable humilité tient un autre langage. Mais peut-être son panégyriste, par un zèle mal entendu, l'a-t-il calomnié en donnant à sa confession une forme dubitative. Peut-être craignait-il de rompre l'harmonie et l'unité d'une belle vie, en appuyant trop sur la chute et le repentir de son héros. Nous aimerions à le penser. Il en coûte de croire à l'impénitence finale d'un prélat qui fut une des gloires de l'épiscopat français au douzième siècle. L'amour qu'il a eu, toute sa vie, pour les pauvres n'a-t-il pas dû plaider pour lui au tribunal de Dieu? Sa charité

(1) *Gest. Episc. Engol.*, dans *Hist. des G.*, XII, 397.

(2) « Tamen circa vitæ finem ad Petri Leonis schismatici partes divertit, errori illius favens. » *Ibid.*

(3) « Die proxima mortis suæ accepimus quod in confessione sua sacerdotibus dixerit, si partem Petri Leonis contra voluntatem Dei ignorans manu tenuerit, se confiteri et pœnitere, » etc. *Ibid.* Geoffroy, prieur du Vigéois, donne une très curieuse raison (*Chron.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 434) du schisme de Gérard : « Gerardus, cum fieret legatus, juraverat Papæ (Honorio) quod si forte post se schisma oriretur, illi procul dubio obediret qui apostolicam sedem obtineret. Quare ipse Petro... parebat. »

l'a suivi, dit-on (1), jusqu'à son heure dernière. Espérons que la prière d'un mendiant puissant au ciel lui aura procuré le bénéfice d'une bonne mort.

(1) *Gesta Episcop. Enoglistm.*, loc. cit., p. 395 et 397.

CHAPITRE XIII

SECOND VOYAGE DE BERNARD EN ITALIE.

Cependant le nouveau royaume de Sicile, que le saint abbé avait d'abord tourné en ridicule (1), prenait corps et devenait menaçant. Roger, en effet, n'était pas homme à laisser son œuvre inachevée. « Hypocrite raffiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif dans la paix et dans la guerre, il ne laissait rien à la fortune de ce qu'il pouvait lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais, au reste, si vigilant et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées. » Dès 1133, il avait pris sa revanche de la défaite de Nocera. Son but avoué ou secret était d'étendre sa suzeraineté sur toute l'Italie méridionale ; et, pour réaliser ce dessein, il ne reculait devant aucune violence, ni devant aucune injustice. Sa parole même n'était pas pour ses nouveaux sujets ou vassaux une garantie de sécurité. Amalfi et quelques autres villes voisines furent victimes de la fidélité qu'elles lui avaient jurée. Non content de leur soumission, il confisqua leur liberté, en leur imposant des gouverneurs de son choix. Toute autorité indépendante de la sienne lui portait ombrage. La fortune, qui lui sourit pendant plusieurs années, encourageait son ambition. En 1134, Rainulphe d'Alife, son gendre, Sergius de Naples, Robert de Capoue et la ville de Bénévent, qui lui avaient

(1) Bern., ep. 127.

longtemps résisté avec succès, durent se soumettre à son sceptre. Tout le sud de la péninsule tomba ainsi en son pouvoir. Et pendant que le duc Robert de Capoue cherchait des consolations à Pise auprès d'Innocent II, l'antipape Anaclet rentrait en triomphe à Bénévent (1).

Pour consolider ses conquêtes, le roi de Sicile usa de tous les moyens que peut fournir une diplomatie avisée. On se rappelle que Pise et Gênes s'étaient déclarées contre lui d'un commun accord. Il essaya de rompre ce pacte ou d'en retarder au moins indéfiniment les effets, en semant la division dans les deux cités. Ses émissaires eurent pour mandat de corrompre, par des présents et des promesses, les chefs des deux républiques et le peuple lui-même. Mais argent et paroles, tout fut dépensé en pure perte. Les Gênois et les Pisans, fidèles à leurs engagements, répondirent aux avances de l'usurpateur par une déclaration de guerre.

Le bruit de ces tentatives parvint à Clairvaux dans le cours de l'année 1134. Bernard, tremblant pour son œuvre, qu'une telle conjuration aurait pu ruiner, adressa aux habitants de Gênes et de Pise des lettres d'encouragement : « O Gênois, s'écrie-t-il (2), conservez la paix avec vos frères de Pise, la foi au seigneur pape, la fidélité à l'empereur et l'honneur envers vous-mêmes. Nous avons appris que le duc Roger vous avait envoyé des ambassadeurs. Qu'apportaient-ils? qu'ont-ils remporté? je l'ignore; mais pour ma part, comme le poète, j'ai toujours redouté les Grecs et leurs présents. Si quelqu'un

(1) *Alexand. Teles.*, lib. II, 54 et suiv., ap. Muratori, V, 630 et suiv.; *Falco Benev.*, ad ann. 1134, ap. Muratori, V, 1119 et suiv.; *Annal. Cavens.*, ap. *Mon. Germ.*, III, 191. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 452-458, 493, 620-624.

(2) Ep. 129.

parmi vous, ce qu'à Dieu ne plaise ! était surpris étendant la main vers un gain honteux, observez-le, tenez-le pour l'ennemi de votre nom, pour un traître qui vend ses concitoyens, qui trafique de votre gloire. Traitez avec la même rigueur celui qui murmure dans le peuple, qui sème la discorde et cherche à troubler la paix... S'il vous plaît de guerroyer, si vous avez à cœur de montrer votre courage dans les combats, ne tournez pas vos armes contre des voisins et des amis, mais attaquez plutôt les ennemis de l'Église et défendez votre république contre l'ambition des Siciliens. »

Les Pisans se montraient en cette circonstance plus prompts et plus décidés que les Génois à prendre l'offensive. Bernard les félicite de leur ardeur en même temps qu'il leur recommande la persévérance : « Voici, dit-il (1), que Pise a été choisie pour remplacer Rome. Cela n'est pas l'effet du hasard ni d'un conseil humain, mais une faveur de la Providence qui aime mieux ceux qui l'aiment et qui a dit à son christ Innocent : « Choisis « Pise et je répandrai sur elle mes plus abondantes bénédictions. J'y demeurerai moi-même ; c'est par moi « que la fermeté des Pisans résistera aux pernicieux « desseins du tyran de la Sicile ; ni les menaces ne l'ébranleront, ni les présents ne la corrompront, ni les « ruses ne parviendront à la circonvenir. » O Pisans, Pisans, le Seigneur s'est proposé de faire en vous de gran-

(1) Bern., ep. 130. Comme cette lettre fait allusion aux tentatives infructueuses de Roger, on serait porté à croire qu'elle a suivi de près la précédente. Il faut cependant la rapporter au mois de mars ou au mois d'avril 1135, car il y est fait mention du marquis Engelbert, nouveau représentant de Lothaire en Toscane, que Bernard recommande à la bienveillance des Pisans. L'abbé de Clairvaux n'a connu le marquis qu'à la diète de Bamberg (17 mars 1135). Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 565, note 13.

des choses. Je m'en réjouis. Et quelle cité ne vous porterait envie? Gardez le dépôt qui vous a été confié, ô ville fidèle, reconnaissez l'honneur qui vous est fait et tâchez de n'être pas indigne de vos prérogatives : *Stude prærogativæ tuæ non inveniri ingrata.* »

Il y a dans le ton de cette lettre une sorte d'accent de triomphe et de confiance qu'on retrouve encore dans l'épître 150, adressée à Innocent II quelques mois auparavant. Il est douteux cependant que le souverain Pontife, qui résidait à Pise, c'est-à-dire au milieu même du danger, ait partagé les sentiments de l'abbé de Clairvaux sur la situation de l'Eglise en Italie. La fidélité des Pisans n'était pas un rempart capable d'arrêter les progrès de Roger en Apulie, ni une arme assez forte pour abattre dans Rome la puissance d'Anaclet. Si la papauté devait mettre son espoir dans un appui humain, c'était de l'Allemagne qu'il fallait attendre le secours.

Mais l'empire n'était-il pas toujours, aussi bien que l'Eglise, en proie à la division? Les Hohenstaufen, un instant déconcertés, avaient relevé la tête et agitaient de nouveau le drapeau de la révolte. Il eût été téméraire d'espérer que Lothaire consentit à retourner en Italie avant d'avoir assuré la paix de son royaume. Or, qui pouvait prévoir combien de temps encore devait durer la guerre civile?

Le sort de l'Eglise semblait ainsi attaché à celui de l'État. C'est dans cette conviction que l'abbé de Clairvaux (probablement sur le conseil d'Innocent II) se rendit en Allemagne vers le mois de février ou le mois de mars 1135 (1), pour hâter, s'il était possible, par la persuasion, la paix que Lothaire avait préparée par l'épée.

(1) Les documents sur ce voyage sont : Othon de Freisingen, *Chron.*, VII, 19, et *Bernardi Vita*, lib. IV, cap. III, n° 14.

Au mois d'août 1134, l'empereur et son gendre, Henri de Bavière, avaient en effet envahi la Souabe de deux côtés à la fois, dirigeant leur marche vers Ulm, dernier boulevard de la puissance des Hohenstaufen. Malgré ses préparatifs de défense, la ville ne tint pas. Avant le siège même Conrad et Frédéric avaient pris la fuite, en prévision d'un désastre. Les défenseurs de leur cause ressentirent les terribles effets de la colère impériale. Ulm fut livrée aux flammes. Lothaire promena ensuite sa vengeance par toute la Souabe, mettant les villes à rançon, rasant les forteresses, menaçant les rebelles d'une complète extermination. Le pays terrifié se soumit tout entier. Les seigneurs, se rendant à merci, prêtèrent à l'empereur serment de fidélité, trop heureux d'obtenir à ce prix un pardon sur lequel ils n'osaient plus compter (1). Après avoir, par ces coups rapides et décisifs, réduit en moins de deux mois les Hohenstaufen à un complet isolement, Lothaire se retira au monastère de Fulda, pour y jouir en paix de son triomphe (2).

Frédéric l'y suivit. Découragé par ce dernier échec, il se souvint à propos des liens de parenté qui l'unissaient à l'impératrice Richinza et se présenta devant elle, pieds nus, dans l'attitude d'un coupable qui demande sa grâce. La princesse, touchée de tant d'humiliation, promit à son cousin d'intercéder pour lui auprès de l'empereur. Mais Lothaire, qu'une lutte de dix années avait aigri, ne paraissait pas d'abord disposé à la clémence : il finit cependant par céder aux instances de son épouse et autorisa le légat du pape à lever la triple excommunication

(1) *Annal. Saxo*, ad ann. 1134. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 553 et suiv.

(2) Cf. diplômes de Lothaire, daté de Fulda, 26 octobre 1134. Stumpf, n° 3300.

qui pesait sur le frère de Conrad. Frédéric, toutefois, ne fut pas admis à paraître devant son vainqueur (1). La cérémonie de la réconciliation officielle fut fixée au mois de mars suivant, à la diète de Bamberg.

Cette dernière condition était une exigence qui heurtait de front l'orgueil des Hohenstaufen, et faillit tout perdre. Il ne fallut rien moins, ce semble, que la délicatesse et l'autorité de l'abbé de Clairvaux pour la faire accepter des vaincus. Encore ne réussit-il qu'auprès de Frédéric (2). Conrad, moins engagé que son frère dans la voie de la soumission, fut rebuté d'avance par cet appareil d'une réparation solennelle; et les démarches que l'abbé de Clairvaux fit auprès de lui, pour l'exhorter au repentir, restèrent sans résultat, au moins immédiat.

L'hiver touchait à sa fin. Le 17 mars, la diète s'ouvrit à Bamberg en présence des évêques et des seigneurs accourus de tous les points du royaume. Le lendemain, Frédéric comparut devant l'assemblée et, selon le cérémonial convenu, s'avança pieds nus jusqu'au trône de l'empereur, tomba à genoux, implorant humblement sa grâce et priant les assistants de lui servir de caution. C'est à ce prix qu'il obtint son pardon définitif, sauf l'obligation de faire un pèlerinage à Pise ou à Rome pour obtenir du souverain Pontife « la plénitude de son absolution (3). »

Lothaire triompha en digne successeur de Charlema-

(1) Ep. Adalb. Mog. ad Othon. Bamberg., apud Jaffé, *Cod. Udalr.*, n° 252; Ep. Loth., ap. Jaffé, *Monum. Bamberg.*, 523; *Annal. Magdeburg.*, ad ann. 1134. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 555, 562 et 563.

(2) « Fredericum... intervenu Bernardi recipit (Lotharius). » Otto Frising., *Chron.*, VII, 19; *Annal. Magdeburg.* et *Annal. Saxo*, ad ann. 1125 : « Fredericus dux cum suis, licet aliquamdiu renitetur, gratiam imperatoris (apud Bamberg) humiliter exquisivit, » etc.

(3) « Sub hac conditione recepimus (Fredericum), ut plenitudinem

gne. Tout était tranquille à ses pieds. « Se voyant élevé par la main de Dieu à une puissance que rien n'égalait dans l'univers, il n'en connut pas de plus bel usage que de la faire servir à guérir les plaies de l'Église. » Nul doute que l'abbé de Clairvaux ne lui eût souvent déjà fait entendre que l'État, étroitement uni à l'Église, demeurerait en souffrance, tant que le schisme régnait à Rome et en Apulie. Docile à cette inspiration, l'empereur, après avoir proclamé une paix de dix années pour tout le royaume, ouvrit devant la diète l'avis de préparer une nouvelle expédition en Italie. L'assemblée, que la présence de saint Bernard tenait en respect, accueillit favorablement cette généreuse proposition (1).

Mais l'obstination de Conrad devait mettre pour quelque temps encore un obstacle à l'exécution du projet impérial. Ce ne fut que vers la fin de septembre 1135 que l'antiroi, las de son isolement, se décida à imiter à Mulhausen, en Thuringe, la démarche que son frère avait faite six mois auparavant. Le cérémonial de la réconciliation fut le même qu'à Bamberg. L'empereur fut généreux envers celui qui avait osé pendant sept ans lui disputer la couronne; il lui rendit toutes ses possessions, le combla de présents et le nomma son porte-enseigne (2).

Nous ne saurions dire avec exactitude à quelle époque l'abbé de Clairvaux quitta Bamberg (3), ni indiquer l'itinéraire qu'il suivit pour se rendre au concile qu'Inno-

absolutionis suæ nonnisi apud tuam paternitatem obtineat. » *Ep. Lothar. ad Innocentium*, ap. Jaffé, *Mon. Bamberg.*, p. 523.

(1) Frédéric lui-même s'engagea à faire partie de l'expédition, « in proximo anno. » *Annal. Saxo*, ad ann. 1135. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 561-2.

(2) *Vexillifer*. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 578-579.

(3) Sur la présence de Bernard à la diète de Bamberg, cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, p. 220.

cent II avait convoqué à Pise, « la nouvelle Rome (1). » Prit-il directement, dès la fin de mars ou le commencement d'avril, le chemin de l'Italie, comme le veulent certains historiens (2), ou bien revint-il en France, décidé à ne franchir les Alpes qu'un peu plus tard, comme semblerait porter à le croire sa lettre à Louis le Gros (3)? Ce qui est sûr, c'est qu'au mois de mai il traversait la Lombardie, où une ambassade, composée de seigneurs laïques, de prêtres et de religieux, lui apporta la nouvelle d'une révolution qui venait d'éclater à Milan : l'archevêque Anselme était expulsé, ses amis déconcertés et le schisme en déroute. On priaît le saint abbé de venir achever par sa présence la victoire des partisans d'Innocent II.

C'était pour Bernard l'occasion d'un facile triomphe ; mais, pressé de gagner Pise où l'attendait le souverain Pontife, il déclina l'honneur qu'on lui offrait ou du moins ne consentit à satisfaire le désir des milanais qu'après la clôture du concile (4).

Les nations catholiques avaient répondu assez mal à l'appel d'Innocent II. Cinquante-six évêques seulement, si l'on en croit un document contemporain (5), se trouvèrent, à la fin du mois de mai, réunis à Pise. On ne voit pas que l'Allemagne ni l'Angleterre y aient été représentées (6). Le roi de France, sous un prétexte futile et en réalité par mauvaise humeur contre le pape, s'était d'a-

(1) Une bulle adressée à l'archevêque de Dol, en date du 8 novembre 1134, nous apprend que l'ouverture du concile était fixée au jour de la Pentecôte, 26 mai 1135. Jaffé, *Regesta*, n° 5476. Cf. Boso, *Vita Innoc.*, ap. Watterich, II, 177.

(2) Bernhardi, *Lothar*, p. 565, note 13.

(3) Ep. 255.

(4) Bern., ep. 132, 133, 134.

(5) Mansi, XXI, 489. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 636, note 7.

(6) L'Angleterre y était représentée par l'archevêque de Rouen (cf.

bord opposé au départ des évêques de son royaume. Mais saint Bernard lui adressa, à ce sujet, une remontrance aussi ferme que respectueuse (1). « Les droits des souverains, s'écrie-t-il, ne sont respectés qu'autant que les souverains respectent eux-mêmes les règles et les dispositions de Dieu. Pourquoi donc votre colère s'attaque-t-elle à l'élu du Seigneur, à celui que vous avez choisi pour être votre père et le Samuel de votre fils? Il n'est personne qui ne voie combien une assemblée des évêques de la catholicité est nécessaire en ce moment. — La chaleur est excessive, dit-on. — Comme si nous avions des corps de glace! Ne serait-ce pas plutôt nos cœurs qui seraient glacés? Souffrez que le dernier de vos sujets, — le dernier par la condition, mais non par la fidélité, — vous déclare qu'il ne vous est point avantageux de mettre obstacle à un bien si nécessaire. Si vous avez quelque motif de vous plaindre d'une décision du souverain Pontife, vos sujets s'efforceront de la faire révoquer ou d'en tempérer la rigueur. Pour ma part, quelque modeste que soit mon influence, je ne m'y épargnerai pas. »

Ces conseils tombaient de trop haut pour que Louis le Gros les dédaignât. Il leva sa défense; et les principaux membres du clergé français, les archevêques de Reims, de Bourges et de Sens, les évêques d'Arras, de Chartres, de Rennes, de Troyes, de Bellay, d'Embrun, de Limoges et de Périgueux, et seize abbés, parmi lesquels on distinguait Pierre le Vénérable (2), purent obéir librement aux vœux du souverain Pontife.

Orderic Vital, XIII, 7), qui, du reste, peut être considéré comme évêque français, à cause de la partie française de son diocèse.

(1) Bern, ep. 255. Cf. 1^{re} édition, t. I, p. 369, note 2.

(2) Landulph. Junior, cap. 60, ap. *Mon. G.*, XX, 46; *Bern. Vita*, lib. II, cap. II; *Petr. Venerab.*, Ep. I, 27.

Le concile dura huit jours (du 30 mai au 6 juin) (1). Saint Bernard en fut l'âme. Dans l'intervalle des séances publiques, raconte un historien du temps, sa porte était assiégée par ceux qui avaient quelque affaire grave à traiter. On eût dit que cet humble moine possédait l'autorité souveraine et avait le pouvoir de trancher, à son gré, toutes les questions ecclésiastiques (2).

Il était naturel que le double schisme religieux et politique qui désolait l'Italie fût l'objet principal des délibérations. Le pape donna au marquis Engelbert, représentant de Lothaire pour la Toscane, l'investiture des biens de la comtesse Mathilde. Anaclet et ses partisans furent de nouveau excommuniés (3), et le clergé de son obédience frappé d'interdit. Enfin on s'occupa avec une particulière attention de l'état de l'église de Milan.

Les circonstances dans lesquelles s'était accomplie l'expulsion de l'archevêque Anselme étaient des plus dramatiques (4). Son humeur hautaine et ses exactions ayant affaibli insensiblement la popularité dont il jouissait, plusieurs chanoines de la cathédrale osèrent attaquer sa personne, sans épargner ses protecteurs, l'antiroi Conrad et l'antipape Anaclet. Anselme de Pusterla se vengea des mauvais propos en excommuniant le prêtre Azon, maître de chapelle, et quelques autres médisants. Mais, sous prétexte qu'il avait été lui-même excommunié par les évêques de sa province, ses victimes en

(1) Sur la date de ce concile, mai-juin 1135 et non 1134, cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1899, p. 32, note 3.

(2) Ernald., *Vita Bern.*, II, II. Cf. la relation publiée en 1881 par M. Bernheim dans le *Zeitschrift für Kirchenrecht*, t. XVI, p. 148.

(3) *Vita Bern.*, II, II.

(4) Les éléments du récit qui va suivre sont empruntés à Landulphus Junior (*Hist. Mediolan.*, cap. 57 à 60, ap. *Monum. Germ.*, XX, 45 et suiv.); cf. Bernhardi (*Lothar*, p. 639 à 641).

appelèrent de sa sentence aux tribunaux civils. Toute la ville prit bientôt part au différend. Anselme dut comparaître devant une assemblée populaire, pour répondre de sa conduite et défendre ses prérogatives archiépiscopales. La discussion traînant en longueur, le doyen des chanoines vicaires, Étienne, surnommé Guandeca, apostropha tout à coup l'archevêque en termes outrageants : « Vous êtes un hérétique, un parjure, un sacrilège, et, j'en prends l'Évangile à témoin, je soutiendrai ce que j'avance devant le tribunal de l'évêque de Novare et de l'évêque d'Albe. » Pour mettre un terme à cette scène affligeante, les consuls décidèrent que les suffragants de l'archevêque seraient appelés à juger le conflit. C'était retarder les conséquences de la crise, mais non les conjurer. Au jour fixé, en effet, les évêques de la province arrivèrent à Milan, amenant à leur suite des religieux de plusieurs Ordres. Aux yeux d'Anselme, ces moines, que le peuple prenait pour des messagers du ciel, étaient des suspects. « Arrière, s'écria-t-il, arrière tous ces gens que vous voyez avec des capes blanches et grises ! Ce sont des hérétiques ! » Cette exclamation causa une grande surprise et provoqua les murmures de la foule. Par ce début de la séance, il était aisé de prévoir quelle en serait l'issue. Les esprits étaient émus : on en vint aux mains, sans égard pour la majesté des prélats et des magistrats. L'archevêque, s'étant réfugié dans son palais, y fut assiégé pendant la nuit et contraint de chercher un asile dans l'église Saint-Ambroise. Lorsque l'effervescence populaire fut apaisée, le clergé et la municipalité déléguèrent près de lui l'un des consuls, Jean de Rode, pour l'inviter à comparaître de nouveau devant le tribunal de ses suffragants. Anselme fit répondre par son camérier qu'il était prêt à se soumettre au ju-

gement de ses collègues, sauf sur la question politique et le sacre de Conrad (1). Cette restriction le perdit. Le consul, rendant compte de sa mission, rapporta à ses mandataires, réunis sur la place publique, que l'accusé refusait de se justifier en aucune façon. Alors les cris de : « A bas l'archevêque (2) ! » retentirent de toutes parts. L'assemblée se retira en désordre. Anselme comprit le sort qui l'attendait : il quitta clandestinement Milan. L'évêque d'Albe fut chargé de remplir provisoirement à sa place les fonctions épiscopales.

Ces choses se passaient à la fin du carême 1135 (3). L'abbé de Clairvaux, comme nous l'avons dit, en avait été averti quelques semaines plus tard ; et ce fut probablement sur ses conseils que l'évêque d'Albe et les principaux membres du clergé milanais, ayant à leur tête l'archiprêtre Tedaldus de Landriano et l'archidiacre Amizon de la Salle, vinrent chercher au concile une approbation et un encouragement (4). L'expulsion de l'archevêque avait, en effet, tous les caractères d'un coup d'État. Et c'était au souverain Pontife seul qu'il appartenait de proclamer canoniquement sa déposition. Innocent II, qui trouvait dans la chute d'Anselme de Pusterla un gage, pour l'avenir, de l'entière soumission des Milanais, n'eut garde de désapprouver leur conduite. Lorsque les délégués eurent prononcé entre ses mains un serment de fidélité, il déclara vacant, sans

(1) « Remota causa regis Conradi. » Landulph. Jun., *loc. cit.*, cap. 59.

(2) « Tunc clamaverunt : *Ipse sit remotus a nobis !* » *Ibid.*

(3) Comme l'évêque d'Albe resta à Milan pour les cérémonies du Jeudi-Saint : *In chrismate et in cæteris episcopalibus officiis ecclesiæ Mediolani subvenit* (Landulph., *loc. cit.*), nous en concluons que la chute d'Anselme de Pusterla arriva pendant le carême et avant le 4 avril 1135.

(4) Landulph., cap. 61.

autre procédure, le siège de la métropole lombarde (1).

Ce dénouement, tout conforme qu'il fût aux principes du droit, n'était pas exempt de péril. On pouvait toujours craindre qu'une partie de la population de Milan ne refusât de ratifier les engagements contractés à Pise par l'archidiacre et les chanoines. La multitude tient aux privilèges non moins qu'à la liberté. Elle marche en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Or, il suffisait au parti anselmien de faire sonner haut les anciennes prérogatives de l'église métropolitaine, sacrifiées en principe par les délégués du chapitre, pour retourner en un instant contre eux l'opinion publique. L'évêque d'Albe et ses amis, prévoyant ce danger, demandèrent qu'on leur associât, pour leur retour à Milan, un orateur capable de faire accepter du peuple les décisions du souverain Pontife. L'abbé de Clairvaux était désigné d'avance pour cet office. Ne l'avait-il pas, en quelque sorte, accepté déjà, lors de son passage en Lombardie? Toutefois, il ne consentit à se charger d'une mission aussi délicate qu'à la condition qu'on lui adjoindrait Geoffroy, évêque de Chartres, son ami. Les cardinaux Guy de Pise et Mathieu d'Albano furent en outre désignés pour l'accompagner, en qualité de légats *a latere* (2).

Le concile terminé, Bernard partit pour Milan. A la nouvelle de son arrivée, toute la ville, clercs et laïques, riches et pauvres, nobles et plébéiens, cavaliers et piétons, se précipitèrent à sa rencontre jusqu'à mi-chemin de Pavie. On eût dit une véritable émigration. Mais lorsqu'il apparut, le flot qui apportait ce peuple enthousiaste remonta vers sa source. Chacun veut le voir, entendre le son de sa voix, toucher ses vêtements. On l'entoure, on

(1) Landulph., cap. 61.

(2) Landulph., *Ibid.*; Ernald., *Vita Bern.*, II, II.

le presse, on se dispute l'honneur de baiser ses pieds, on arrache les pans ou simplement les fils de sa robe, pour s'en servir comme de remèdes dans les maladies, ou les vénérer comme des reliques.

L'illustre abbé s'arrêta au presbytère de Saint-Laurent. Son pouvoir de thaumaturge attira bientôt en ce lieu privilégié tous les malades de Milan. Les chroniqueurs ne tarissent pas sur les étonnantes guérisons qu'il opéra. Paralysies, maladies nerveuses, possessions, rien ne résiste à sa vertu surnaturelle. Mais le saint moine, loin de s'enorgueillir de ces merveilles, les attribue à la foi des malades et en rapporte publiquement la gloire à Dieu.

Tout dans ces mystères témoigne de son humilité autant que de sa confiance en la vertu de Jésus-Christ. Qu'il nous suffise d'en donner un exemple frappant. Le troisième jour après son arrivée, il célébrait la messe dans l'église Saint-Ambroise, lorsqu'on lui amena une jeune fille frénétique et, selon toute apparence, possédée du démon. Profondément ému de ce spectacle, il interrompt l'œuvre liturgique, et trempant ses doigts dans le vin du sacrifice, en applique quelques gouttes aux lèvres frémissantes de la malade. Au même instant « le démon s'enfuit, » dit le chroniqueur, et les convulsions cessent (1).

L'enthousiasme, accru par ce prodige et tant d'autres du même genre, préparait admirablement la voie à la conclusion des affaires que l'abbé de Clairvaux avait mission de traiter. Il profita de cette disposition des esprits, pour publier les actes du concile de Pise. Le devoir des Milanais était clair et impérieux. En définitive, de quoi s'agissait-il pour eux? De suivre l'exemple de la catholi-

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. II-IV. Landulph. Junior, cap. 61.

citée presque entière, en reconnaissant le pape et l'empereur légitimes. Le serment qui les avait liés pour quelque temps à Pierre de Léon et à Conrad, s'il fut jamais valide, était devenu caduc. Après les conciles d'Étampes, de Wurzburg, de Reims, de Plaisance et de Pise, qui s'étaient déclarés authentiquement pour Innocent II, était-il permis de considérer encore comme chef de l'Église catholique un Pierre de Léon, incapable de trouver dans tous les évêques réunis de son obéissance les éléments d'un conciliabule? Du haut du ciel, que devait penser saint Ambroise de son peuple attardé dans le schisme? Son dévouement bien connu à l'Église romaine et son amour de l'unité n'avaient-ils pas été jadis l'honneur en même temps que la règle suprême de son épiscopat?

La politique de saint Ambroise à l'égard des empereurs offrait également un bel exemple à suivre. S'il fit quelquefois la loi aux princes et sut, à propos, leur donner de grandes et terribles leçons, en revanche n'a-t-il pas toujours servi leur cause avec une scrupuleuse fidélité et un dévouement sans bornes? L'union du Sacerdoce et de l'Empire ne fut-elle pas le rêve constant de sa vie? N'est-ce pas sur ce fondement qu'il travaillait à asseoir la société? Sous les coups des barbares, il est vrai, l'empire romain s'est écroulé avec fracas, mais Charlemagne a ramassé le sceptre tombé de Théodose et de Constantin. A cette heure Lothaire n'est-il pas le légitime successeur de Charlemagne en même temps que le défenseur de la papauté? C'est en vain que les Hohenstaufen lui ont disputé la couronne. Frédéric a déjà confessé publiquement sa faute à Bamberg, et Conrad, abandonné de tous ses partisans, n'a plus d'autre ressource que de se soumettre à son tour. Demain peut-être, l'Italie apprendra la nouvelle

de sa réconciliation avec l'empereur. En ces conjonctures, la sagesse ne conseille-t-elle pas au peuple milanais de reconnaître son erreur et de se tourner enfin vers Innocent II et Lothaire III qui lui tendent les bras?

L'abbé de Clairvaux se porta garant des sentiments de bienveillance du monarque allemand et du souverain Pontife (1). Nul ne s'étonnera que sa parole ardente et convaincue ait triomphé de toutes les résistances, ouvertes ou secrètes. Pas un partisan de l'archevêque Anselme n'osa protester contre ses déclarations. « A sa voix tout est souple, disent les chroniqueurs. Milan, hier encore si hautaine et si intraitable, dépose sa fierté, et remet sa destinée aux mains d'un humble moine, prête à lui obéir en tout aveuglément (2). »

Bernard, qui savait combien les masses sont mobiles et inconstantes, voulut s'assurer de la fidélité des Milanais en donnant à l'acte de leur soumission un grand éclat. Dans ce but, il convoqua les consuls et le peuple à une messe d'actions de grâces qu'il célébra dans la basilique Saint-Ambroise. Là, devant les autels, les plus illustres représentants de la cité prêtèrent au nom de tous sur l'Évangile serment d'obéissance au souverain Pontife Innocent II et à l'empereur Lothaire III. Puis, prêtres et fidèles s'approchèrent de la sainte table, comme pour prendre le corps du Christ à témoin de l'unanimité et de la sincérité de leurs déclarations (3).

Pouvait-on souhaiter un plus brillant succès? Le saint abbé s'empressa d'en informer l'empereur (4). « Je rends

(1) Bern., *epist.* 137.

(2) Landulph., cap. 61; *Bernardi Vita*, lib. II, cap. II, n^{os} 9-10.

(3) Bern., *epist.* 137; Landulph., cap. 61 : « Per sacramentum pannis quod ipse abbas porrexit. »

(4) *Epist.* 137. D'après les manuscrits cette lettre fut adressée à

grâces à la divine bonté, écrit-il, de ce qu'elle a ainsi confondu vos ennemis sans combat périlleux et sans effusion de sang humain. Soyez bienveillant à l'égard des Milanais, nous vous en conjurons, afin qu'ils n'aient pas à se repentir d'avoir suivi les salutaires conseils que nous leur avons donnés. »

Mais si la joie du négociateur était au comble, le zèle de l'apôtre n'était pas satisfait. Les novices qui s'étaient portés à sa rencontre quelques mois auparavant dans les plaines de la Lombardie ne formaient encore à Milan qu'une association irrégulière et imparfaitement constituée. Bernard désirait vivement que ce précieux noyau, comme le grain de sénévé de l'Évangile, devint un grand arbre et abritât en quelque sorte la ville entière. Ses prédications quotidiennes, en tombant sur des âmes déjà préparées par l'admiration, ne pouvaient manquer d'être fécondes. Bientôt, en effet, on vit une multitude d'hommes et de femmes, abjurant le luxe auquel ils étaient accoutumés, se raser les cheveux, porter le cilice et des vêtements de bure, se livrer sans réserve aux exercices de piété et aux œuvres de charité (1).

Milan conserva deux monuments de cette soudaine transformation : le tiers ordre des Humiliés, qui fut la souche du premier et du second ordre de cette congrégation (2), et le couvent cistercien de Chiaravalle, situé à quelques kilomètres de la ville (3). Les riches Milanais,

l'empereur et non, comme on l'a cru longtemps, à l'impératrice Richinza. Cf. Hüffer, *Der heilige Bernard*, p. 206, note 2.

(1) Bern., *epist.* 134. Landulph., cap. 61.

(2) Cf. Pagi, ad ann. 1134, n° 14.

(3) *Annal. Mediol. min.*, ap. Mon. G., XVIII, 393; cf. Mabillon, *Iter Ital.*; Janaushek, *Orig. Cist.*, I, 39. Ce dernier auteur fixe la fondation au 22 janvier 1136, d'après les nombreuses tables qui la marquent au 22 janvier 1135. Il faut plutôt suivre les tables qui la

particulièrement Guy, capitaine de la porte orientale, tinrent à honneur de doter magnifiquement la première fille de Clairvaux en Italie; et dès le mois de juillet Bernard put bénir les fondements, sinon les murs, du nouveau monastère.

Parmi ces innovations qui témoignent du zèle extraordinaire de notre saint, il en est une où son austérité cistercienne se fit peut-être trop sentir : nous voulons parler de la réforme qu'il introduisit dans l'église Saint-Ambroise. Il semble qu'il ait voulu appliquer en une certaine mesure, à Milan, les principes d'art qui régnaient dans son cloître.

Dans le cours du onzième et du douzième siècle, le mobilier de la cathédrale s'était considérablement accru, grâce à la munificence des particuliers et au goût du clergé. Tout cet éclat, toute cette pompe déployée dans le lieu saint choqua le regard du pieux abbé, accoutumé au dénûment de sa chapelle. On ne voit pas qu'il ait critiqué les œuvres de sculpture ou de peinture, et nous voulons croire que son zèle n'alla pas jusqu'à cet excès. Mais il condamna l'usage des ornements trop riches, des croix en or et en argent, etc.; et sur son désir, tous ces objets furent renfermés dans le trésor de la sacristie (1).

Nous retrouvons dans cette proscription de l'orfèvrerie et de la tapisserie religieuses un commentaire de l'*Apolo-*
gie à Guillaume de Saint-Thierry, qui datait déjà de dix années. Les idées de l'abbé de Clairvaux en matière d'art

fixent au 22 juillet 1135. La date 22 janvier se rapporte à un commencement de fondation, antérieur à la venue de Bernard; cf. Bern., ep. 134.

(1) « Ad nutum quidem hujus abbatis omnia ornamenta ecclesiastica, quæ auro et argento pallisque in ecclesia ipsius civitatis videbantur, quasi ab ipso abbate despecta, in scriniis reclusa sunt. » Landulph., cap. 61.

chrétien n'ont pas changé, à moins qu'on ne juge qu'elles sont devenues plus sévères encore. Dans sa critique de la basilique clunisienne, il avait admis deux genres d'architecture, ou, si l'on veut, deux formes de l'art, l'une qu'il appelait monacale et l'autre épiscopale, l'une conforme au génie de la pénitence, l'autre en rapport avec le goût du peuple. Or, ne dirait-on pas qu'à Milan il ne tint plus compte de cette distinction? Tout ce qui est appelé à frapper par sa beauté l'imagination populaire lui semble contraire à l'esprit évangélique. La mitre même de saint Ambroise n'eût pas trouvé grâce devant lui (1). Qu'eût-il donc pensé, s'il eût vécu au quinzième et au seizième siècle, au milieu des chefs-d'œuvre de l'école lombarde, et s'il eût entendu le cardinal Frédéric Borromée, successeur de saint Charles, dire à son clergé qu'« une trop grande ignorance des choses de l'art est une honte pour un ecclésiastique (2)? »

Comme nous l'avons dit ailleurs (3), l'horreur que saint Bernard professe pour les richesses artistiques tient en grande partie à son défaut d'éducation esthétique. Du reste, ce puritanisme ne déplaît pas toujours à la multitude; le peuple est sensible à l'art et à la pompe du culte, mais il l'est plus encore à la sainteté du prêtre. La ville de Milan en fournit elle-même une preuve singulière. Loin de la scandaliser, l'intolérance de l'austère réformateur la toucha profondément; et une heure vint où ce

(1) Le grand évêque de Milan portait, dit Ennodius, une mitre étincelante de pierreries :

Serta redimitus gestabat lucida fronte
Distincta gemmis.

(2) « Extrema talium rerum imperitia ecclesiastico homini indecora esset. » Dans Rio, *De l'Art chrétien*, in-12, t. III, p. 300.

(3) *Saint Bernard et l'Art chrétien*, Rouen, Cagniard, 1886.

sentiment se fit jour par un cri sorti des entrailles du peuple : « Bernard archevêque ! » En quelques heures cette exclamation devint un mot d'ordre et de ralliement. Clergé et fidèles, se réunissant des divers points de la cité, formèrent une longue procession qui se rendit à l'église Saint-Laurent, sous les fenêtres du saint abbé, en chantant des hymnes et des litanies (1). Bernard ne fut pas médiocrement surpris de ces acclamations spontanées. « L'anneau et la mitre n'avaient pas plus d'attrait pour lui que la bêche et le râteau, » nous dit son biographe (2). Déjà les habitants de Châlons lui avaient offert la dignité épiscopale ; et, soit humilité, soit sentiment d'une mission différente (3), il avait, à leur grand désappointement, repoussé leurs propositions. Les Milanais éprouvèrent la même déception. « Demain, dit-il (4), pour ne pas froisser le peuple par un refus trop direct, demain, je monterai mon palefroi ; s'il me conduit hors de vos murs, c'est que Dieu n'approuve pas votre demande. »

Le lendemain, le saint abbé se confia à son cheval, et l'animal, comme s'il eût compris le dessein de son maître, sortit de la ville par la route de Pavie (5).

L'abbé de Clairvaux allait continuer sur un autre terrain son œuvre de pacification. Si les Milanais jouissaient de la tranquillité à l'intérieur, ils étaient toujours en guerre avec leurs voisins. Vainement, ils avaient mis en liberté, selon le conseil du saint moine, leurs prisonniers

(1) Landulph., cap. 61.

(2) « Nec magis eum delectabat tiara et annulus, quam rastrum et sarculus. » *Vita Bern.*, II, cap. IV, n° 26.

(3) *Vita Bern.*, II, IV, n°s 26-27.

(4) Landulph., cap. 61.

(5) « Jam Paviam advenerat... et... usque Cremonam prosequitur. » Ernald., *Vita Bern.*, II, IV, n°s 21-22.

malades (1), et donné ainsi à Pavie, à Crémone, à Plaisance, un gage de leurs intentions pacifiques; ni Plaisance, ni Crémone, ni Pavie, n'avaient désarmé. Bernard consuma inutilement plusieurs mois (2) à ménager un accord entre les belligérants. Pavie et Crémone répondirent à ses propositions en infligeant deux défaites aux troupes milanaises (3). Plaisance seule consentit à renvoyer les prisonniers qu'elle avait faits dans les combats antérieurs (4).

C'était là un bien faible résultat de tant et de si généreux efforts. L'abbé de Clairvaux en fut profondément attristé (5). Il se proposait déjà d'aller chercher en France le repos dont il avait besoin et l'oubli de ces déboires, lorsqu'un nouveau conflit, surgissant dans l'église de Milan, l'obligea à retarder l'exécution de son projet de retraite.

Pendant son absence et au lendemain même de son départ (6), les Milanais avaient, à son défaut, choisi pour archevêque l'évêque Robaldo, qui fut sacré métropolitain, le 4 août, par ses collègues de la Lombardie et maintenu néanmoins titulaire du siège d'Albe (7). Cette

(1) Landulph., *loc. cit.*

(2) L'épître 314, datée de Crémone, suppose que les Milanais étaient réconciliés avec Innocent II, depuis près de trois mois.

(3) Landulph., cap. 62 et 63.

(4) Bern., ep. 131.

(5) « Abibam tristis. » Ep. 314.

(6) Robaldo fut élu le 29 juillet 1135 et sacré le 4 août suivant. Cf. *Catalog. archiep. Mediol.*, ap. *Mon. Germ.*, VIII, 105; et *ibid.*, XX, 47, note 10.

(7) Landulph., cap. 62. « Sublimaverunt Robaldum Albanensem episcopum in Mediolanensem archiepiscopum, habita securitate retinendi, prout dicitur, Albanensem episcopatum. » Ce texte explique les expressions de saint Bernard (ep. 131) *translationem episcopii in archiepiscopatum*, mal comprises par Mabillon (*Notæ* in ep. 131) et Jaffé (*Lothar*, p. 183), qui ont cru y trouver la preuve que la métro-

translation et ce cumul, bien que contraires aux canons, furent approuvés par le souverain Pontife, qui voulut donner ainsi à la cité récemment convertie un gage de sa particulière bienveillance (1). Vers le même temps, Anselme de Pusterla était incarcéré à Rome (2). La paix eût donc été définitivement rétablie dans l'église de saint Ambroise, si la misérable affaire des privilèges, ou, comme nous dirions aujourd'hui, des libertés milanaïses, n'eût remis tout en question (3). Innocent II exigeait que le nouvel archevêque prononçât entre ses mains le serment de fidélité prescrit par ses prédécesseurs : le palium devait être le prix de cet acte de subordination (4). Il est remarquable que Robaldo, jadis partisan déclaré des privilèges (5), ne faisait plus maintenant difficulté de se conformer au vœu du souverain Pontife. Un obs-

pole de Milan avait été réduite à la simple dignité d'évêché en punition de sa désobéissance. La vérité est qu'on l'avait dégradée, mutilée, comme parle saint Bernard (ep. 131), en lui ôtant l'évêché de Bobbio pour le rattacher à l'archevêché de Gênes.

(1) Bern., ep. 131.

(2) Comme il allait à Rome pour prendre conseil d'Anaclet, il fut pris près de Ferrare par un partisan d'Innocent II, envoyé à Pise et de là à Rome, où il mourut le 14 août 1136 : *Sepultus est in Roma ad S. Joannem Lateranensem* (Catal. Archiep. Mediol., ap. Monum. Germ., VIII, 105). Cf. Landulph., cap. 63; Mon. Germ., XX, 43, note 79.

(3) Du texte de l'épître 131 de saint Bernard : « Si quis dixerit tibi : *Partim oportet obedire, partim non oportet*, » comparé à celui de l'épître 314 : « Quid faciet (Robaldus)? *Obedire vult* et ecce bestię Ephesi frendent in eum dentibus, » et aux vives réclamations d'Innocent II (Bern., ep. 314), nous conjecturons que l'affaire des franchises était la cause du conflit. Tout, en effet, fut apaisé, dès que Robaldo se fut rendu à Pise et eut juré fidélité au pape. Landulph., cap. 63.

(4) Bern., ep. 131.

(5) Landulphus Junior, cap. 52. Cf. Duchesne, *Liber Pontif.*, II, 294, note 6.

tacle l'arrêta : le peuple, excité sans doute par les derniers survivants du parti anselmien, protesta contre sa démarche et sa soumission. Ainsi le schisme, à peine éteint, menaçait de renaître de ses cendres. Le malheureux archevêque, pressé entre son devoir et le caprice de ses diocésains, et ne sachant quel parti prendre, se renferma d'abord dans le silence, afin de gagner du temps, et fit secrètement avertir saint Bernard de sa triste situation (1).

L'abbé de Clairvaux, retenu dans une des villes voisines, peut-être à Crémone, par les négociations qu'il avait entamées, se hâta d'écrire aux Milanais pour les exhorter à l'obéissance : « Dieu a été bon pour vous, s'écrie-t-il (2), l'Église romaine a été bonne pour vous... En vérité qu'a-t-elle dû faire pour vous, qu'elle n'ait pas fait ? » Il énumère ensuite les faveurs d'Innocent II : « Pour comble d'honneur, ajoute-t-il, voici qu'on vous prépare le pallium. Écoute-moi donc, ô peuple illustre, écoute-moi, car je t'aime et je ne cherche que ton salut. L'Église romaine est très clément, mais elle est aussi très puissante : prends garde que, si tu abuses de sa clémence, elle ne t'écrase de sa puissance. Mais, dira quelqu'un, nous lui donnerons les témoignages de respect auxquels elle a droit et rien de plus. Soit : faites ce que vous dites ; car, si vous lui témoignez le respect que vous lui devez, vous lui témoignerez un respect sans mesure. Par un privilège singulier, le Siège Apostolique a reçu la plénitude du pouvoir sur toutes les églises de l'univers. Quiconque résiste à ce pouvoir, résiste à l'ordre de Dieu.

(1) Bern., ep. 314. On voit par cette épître que l'abbé de Clairvaux avait été mis au courant de la conduite de Robaldo, avant qu'Innocent II formulât ses plaintes et ses menaces.

(2) Bern., ep. 131. Cette épître dut être écrite avant l'épître 314.

Rome peut créer de nouveaux évêchés, quand elle le juge utile. Ceux qui existent, elle peut les abaisser ou les élever à son gré, selon les conseils de sa sagesse; elle peut changer les évêchés en archevêchés et les archevêchés en évêchés, si cela lui paraît nécessaire; elle peut appeler devant son tribunal, des extrémités de la terre, les personnes ecclésiastiques les plus élevées en dignité, non pas une fois, mais autant de fois qu'il lui plaira. Oui, il lui appartient de châtier toute désobéissance et toute résistance. Ne l'avez-vous pas éprouvé? A quoi vous a servi cette rébellion à laquelle vous poussaient jadis des prophètes de malheur? Reconnais, ô église, le pouvoir de celle qui t'a si longtemps privée de tes suffragants. Qui a pu arrêter le bras de l'autorité apostolique, lorsqu'elle te dépouilla ainsi de ta plus belle parure et retrancha tes membres? Aujourd'hui encore, que serais-tu, si elle ne t'avait regardée d'un œil de bienveillance? Évite avec le plus grand soin la récidive. Si quelqu'un te dit : « Il faut obéir, mais seulement dans « une certaine mesure et jusqu'à un certain point, » ne l'écoute pas, c'est un séducteur. »

Cette déclaration solennelle des droits de la papauté dut refroidir les esprits engagés de bonne foi dans le parti anselmien. Mais la présence de l'abbé de Clairvaux était seule capable d'éteindre le feu de la rébellion. Il s'empressa donc, dès que son infructueuse mission à Crémone fut achevée, de retourner à Milan (1). Il était temps qu'il mît un terme au conflit : car Innocent II, impatient des lenteurs et de l'indifférence apparente de l'archevêque, menaçait de sévir contre lui. « Je plains, dit saint Bernard (2), ce malheureux pontife qui, trans-

(1) *Vita Bern.*, lib. II, cap. IV, n° 24. •

(2) Ep. 314.

porté du paradis d'Albe dans la capitale des Chaldéens, est devenu le compagnon des bêtes fauves. Que faire? Il veut obéir et voici que les bêtes grincent des dents contre lui. Il veut garder prudemment le silence pour gagner du temps et il encourt votre indignation, plus redoutable que la rage de ses ennemis. Pour conserver vos bonnes grâces, faudra-t-il qu'il abandonne le siège de Milan? Épargnez, Seigneur, je vous en prie, cette nouvelle plantation que vous avez eu tant de peine à acquérir. Souvenez-vous du figuier de l'Évangile, à qui votre Maître a accordé une quatrième année de grâce. C'est à peine s'il y a trois mois que vous attendez, et déjà vous mettez la main à la hache. Accordez donc encore à l'église de Milan une année de répit, afin de voir si celui à qui vous l'avez confiée ne pourra pas enfin en tirer quelque fruit. »

Saint Bernard joue ici le rôle de modérateur. Malgré son caractère naturellement rigide et absolu, il sait, en effet, quelquefois, quand il le faut, tempérer l'ardeur de son zèle. Mais loin de lui la pensée de sacrifier par fausse modération les droits imprescriptibles de la justice et du Saint-Siège. Dès qu'il fut rentré à Milan, il alla droit aux adversaires de l'archevêque, pour combattre leurs prétentions et les misérables prétextes dont se couvrait leur amour-propre provincial. Parvint-il à les convaincre de l'inutilité de leurs réclamations? Nous avons lieu de le croire. Par cette nouvelle victoire de son éloquence, l'indépendance de l'archevêque fut assurée. Robaldo se rendit à Pise, jura fidélité au souverain Pontife et enterra pour toujours les fameuses libertés, source de tant de troubles (1).

(1) Landulph., cap. 63. L'annaliste milanais déplore cette conduite de l'archevêque : « Juravit, dit-il, et jurando libertatem ecclesiæ Mediolanensis in contrarium convertit. »

Rien ne retenait plus l'abbé de Clairvaux en Lombardie. Ses biographes ne nous fournissent aucun détail sur son second départ de Milan. Il est fort probable qu'il en sortit secrètement, afin d'éviter les bruyantes acclamations de la foule (1). Il gagna précipitamment les Alpes dont l'agreste population, pasteurs et chevriers, accourut sur son passage pour recevoir sa bénédiction. Les habitants de Besançon le conduisirent en grande pompe jusqu'à Langres. A quelques pas de là, il rencontra plusieurs de ses religieux qui se jetèrent à ses pieds en pleurant; le saint abbé les releva et les embrassa avec effusion. Son voyage devint dès lors une ravissante promenade, où le père et les enfants donnèrent libre cours à leur joie (2). Le bruit de leur pieux entretien ne cessa qu'à la porte du monastère. Clairvaux, en effet, était toujours et devait rester longtemps encore, même aux heures les plus bénies, l'inviolable asile du silence. Le cloître rouvrit ainsi à Bernard les sources d'une vie nouvelle, toute de calme et de paix. Il s'y plongea comme dans un fleuve d'oubli. Et bientôt les soucis, les déboires, les triomphes même de ce qu'on pourrait appeler sa double campagne d'Allemagne et d'Italie, ne furent plus pour lui qu'un souvenir lointain.

(1) Si l'on suppose que le saint abbé se rendit de Crémone à Milan, immédiatement après avoir écrit l'épître 314, il a dû y arriver vers la fin d'octobre et en repartir au mois de novembre. Il était à Troyes le 29 novembre (Migne, t. CLXXXV, p. 980).

(2) Ernald., *Vita Bern.*, lib. II, cap. v, n° 28.

CHAPITRE XIV

ACCROISSEMENT DE CLAIRVAUX.

I

Affluence de novices.

Les fréquentes sorties de Bernard, ses longs voyages en France et à l'étranger, n'étaient pas sans profit pour son œuvre monastique. « Rarement, remarque son historien, il rentrait chez lui à vide (1). » Dans l'impossibilité où nous sommes de décrire ou simplement d'énumérer ses « pêches miraculeuses, » il importe d'indiquer au moins d'un trait les principales.

Après les riches captures de Châlons et de Reims qui datent des premiers temps de son apostolat, la plus abondante et la plus fameuse est sans contredit celle qu'il fit en Flandre au commencement de l'année 1131. Il accompagnait alors Innocent II, qui s'acheminait vers Liège et séjourna à Saint-Quentin, puis à Cambrai le 14 et le 16 mars (2). Bernard prêcha-t-il dans ces deux villes et dans les villes environnantes? Nous l'ignorons. Mais publics ou secrets, ses entretiens exercèrent une influence

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n^{os} 61-62.

(2) Jaffé, *Regesta*, n^o 7455; Lambert Vaterlos, *Chron.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 498.

prodigieuse sur l'élite de la population. Trente jeunes gens des plus grandes familles s'engagèrent à le suivre, parmi lesquels figurent quelques noms appelés à la célébrité, Geoffroy de Péronne, trésorier de Saint-Quentin, Geoffroy, futur abbé de Clairmarais, Rainier de Térouanne, sixième prieur de Clairvaux, Alain de Lille, plus tard évêque d'Auxerre, et Robert de Bruges, futur abbé de Dunes et de Clairvaux (1). Chez quelques-uns de ces gentilshommes l'appel de la grâce s'était déjà fait entendre; mais il était réservé à Bernard de fixer leurs pensées et de mettre un terme à leur irrésolution (2). Quelques mois plus tard, il adressa à Geoffroy de Péronne, qui semble avoir pris la tête du mouvement, une dernière sommation. « J'espère, lui écrit-il, que la croix ne sera pas inutile pour vous, comme elle l'a été pour plusieurs enfants ingrats qui, tardant de jour en jour à se convertir au Seigneur, ont été enlevés par une mort soudaine et précipités en un instant dans les enfers... Remarquez que de toutes les vertus la persévérance seule est couronnée. Qu'il n'y ait pas en vous de oui et de non. S'il est vrai, comme je l'apprends, que j'ai été jugé digne d'être choisi pour ministre des desseins de Dieu sur vous, je m'en félicite et je vous promets mon aide. Si vous m'estimez utile, je ne refuse pas le travail, *non recuso laborem*, et selon la mesure de mes forces, je n'y faillirai pas. Bien que mes épaules soient déjà fatiguées,

(1) Henriquez, *Fasciculus*, lib. II, p. 418. Cf. *Epitaphion Roberti Dunensis*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1558. Selon Maurique (ad ann. 1131, cap. I, n° 8, ap. Migne, *ibid.*, p. 729), il s'agit ici de la *captura Leodiensis* dont parle Guillaume de Saint-Thierry (*Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 62). La présence de Bernard à Saint-Quentin en mars 1131 nous fournit avec certitude la date de la conversion de Geoffroy de Péronne et de ses compagnons.

(2) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. III, n° 16.

je les présente dévotement à ce fardeau que le ciel m'impose; et joyeux, je vous recevrai, comme on dit, les bras ouverts, dans la cité des saints et la maison de Dieu (1). »

Geoffroy était d'une santé délicate. Fils unique, ses parents, qui avaient mis en lui toutes leurs complaisances, prenaient prétexte de son frêle tempérament pour le dissuader de s'engager dans l'Ordre cistercien. L'abbé de Clairvaux, informé de cette opposition dangereuse, essaya d'y couper court par une lettre. « Si Dieu, écrit-il, de votre fils fait aussi le sien, que perdez-vous, et lui-même que perd-il? Il n'en devient que plus riche, plus noble et plus illustre, et, ce qui vaut beaucoup mieux, de pécheur il devient saint. Ne faut-il pas qu'il se prépare au royaume qui lui a été destiné depuis l'origine du monde? Si vous l'aimez vraiment, vous vous réjouirez de ce qu'il va à son Père. Vous ne le perdez pas; au contraire, vous acquérez par lui un grand nombre de fils. Tous tant que nous sommes à Clairvaux et de Clairvaux, nous le prenons pour frère et vous pour parents. Est-ce que par hasard vous redouteriez pour son corps les âpretés de notre vie? Rassurez-vous, votre Geoffroy s'avance à la joie, non au deuil. Je serai pour lui un père, je serai une mère, je serai un frère et une sœur. Je redresserai pour lui les choses anguleuses, je lui aplanirai les chemins raboteux, je tempérerai tout pour lui avec une telle mesure, que son âme en profitera sans que son corps en défaille (2). »

Comment résister à une si touchante et si paternelle exhortation? Geoffroy de Péronne et ses compagnons se mirent en chemin pour Clairvaux. Un chroniqueur nous donne à entendre que Bernard fit, par on ne sait quelle

(1) Bern., ep. 109.

(2) Bern., ep. 110.

circonstance, route avec eux (1). Geoffroy nous apparaît sous les traits d'un gentilhomme d'une nature fine extrêmement vive et sensible. Peut-être, au souvenir de son père et de sa mère alarmés, son cœur saignait-il encore de la coupure qu'il venait d'opérer. Pendant qu'il cheminait silencieusement, un voile de tristesse assombrit tout à coup son visage : « D'où vous vient cet abattement ? » lui demande un des frères. « Je sens, répondit Geoffroy, que dorénavant je ne serai plus gai. » Le mot fut rapporté à l'abbé de Clairvaux qui, sans rien dire, entra dans la première église qu'il rencontra, afin d'écarter ce funeste présage. Sa prière fut exaucée : car la joie reparut aussitôt sur le front de Geoffroy ; et, comme son confident en profitait pour lui reprocher amicalement la plainte désespérée qu'il avait laissé échapper : « C'est vrai, reprit-il, tout à l'heure je disais : « Je ne serai plus « gai ; » mais maintenant je dis avec assurance : « Désormais je ne serai plus triste. »

Le seul point, en effet, qui troubla encore la sérénité de Geoffroy pendant son noviciat fut le sort de ses parents qu'il avait laissés dans le monde. « Soyez tranquille, lui dit alors Bernard : votre père sera moine et je l'ensevelirai de mes propres mains dans cette Claire-Vallée. » Geoffroy, qui mourut en 1144, après avoir exercé quelque temps les fonctions de prieur (2), ne vit se réaliser

(1) Gaufridus, *Bern. Vita*, lib. IV, cap. III, n° 16.

(2) Après le départ du prieur Geoffroy, devenu abbé de Clairmarais, 26 avril 1140 (Janauschek, *Orig. Cisterc.*, p. 59; cf. Henriquez, *Fasciculus*, lib. II, p. 418). Dès la première année de son priorat, on offrit à Geoffroy de Péronne l'évêché de Tournai, qu'il s'agissait de restaurer. On dit qu'il le refusa (Petrus Blesens., ep. 102, Migne, t. CLXXXII, p. 252, note; cf. Henriquez, loc. cit.). Mais le fait est que l'essai de restauration, appuyé par l'abbé de Clairvaux (Heriman. Tornac., *Histor. Ecclesiæ S. Martini restaur.*, ap. *Hist. des G.*, XIII,

qu'une partie de la prophétie. Mais la parole de Bernard devait recevoir son entier accomplissement. Le saint abbé ferma les yeux du vieillard, en cette même année 1144; et le père et l'enfant reposèrent à côté l'un de l'autre dans le cimetière de Clairvaux.

Le second voyage de Bernard en Allemagne (mars 1135) fut presque aussi fécond que son voyage en Flandre. Nous trouvons ici un exemple frappant de l'ascendant irrésistible qu'il exerçait parfois sur les âmes. Adalbert, métropolitain de Mayence, averti de son arrivée, avait envoyé à sa rencontre, pour lui souhaiter la bienvenue, un de ses clercs, nommé Mascelin. Lorsque celui-ci eut décliné ses titres et indiqué l'auteur de son message, Bernard le regarda un instant fixement et lui dit : « C'est un autre maître qui vous a envoyé. » Étonné d'une pareille réplique, le Teuton affirma de nouveau avec insistance qu'il venait bien de la part de son seigneur, l'archevêque de Mayence : « Vous vous trompez, repartit l'homme de Dieu; celui qui vous a envoyé est un plus grand seigneur, c'est le Christ. » Le clerc comprit alors où Bernard voulait en venir; mais, gardant obstinément sa première attitude : « Vous croyez peut-être, dit-il, que

407), n'aboutit qu'en 1146. M. d'Arbois de Jubainville (*Les Abbayes cisterciennes*, p. 357), se fondant sur le Ms. n° 1402 de la Bibliothèque de Troyes, lit : « electus in episcopatum *Nannetensem*, » au lieu de *Tornacensem*. L'évêché de Nantes était en effet vacant à cette époque (*Gallia Christ.*, XIV, 815). Mais la lettre de Pierre de Blois, confirmant la leçon *Tornacensem* du *Fasciculus* de Henriquez, tranche la question différemment, selon nous. Geoffroy mourut au plus tard en 1144 : car il était mort avant son père, qui fut enseveli par l'abbé de Clairvaux vers la fin du conflit entre Louis le Jeune et Thibaut de Champagne (Gaufridi *Frag.*, ms. Paris, p. 14^b). L'apparition de Geoffroy à son père, dont parlent les *Fragmenta* en cet endroit, suppose que Geoffroy était déjà mort. Le Ménologe cistercien célèbre sa mémoire au 15 janvier.

je veux me faire moine. Loin de moi une telle résolution ! l'idée ne m'en est jamais venue à l'esprit. » Toute discussion sur ce point était inutile ; aussi Bernard, qui prenait ses conseils plus haut que la terre, se contenta d'ajouter : « Il faudra bien que ce que Dieu a décidé de vous se réalise. » Le coup était porté droit. Mascelin ne s'en releva pas ; à quelques jours de là, il dit adieu au monde et à son archevêque, et s'ensevelit à Clairvaux, avec plusieurs personnages de marque que Bernard avait pareillement convertis dans son voyage (1).

En Italie, même succès. Nous l'avons vu à l'œuvre à Pise et à Milan. Le nombre des recrues qu'il ramena à sa suite, après la fondation de Chiaravalle, ne fut vraisemblablement pas fort considérable. Les historiens ont négligé de nous l'indiquer. Parmi les nouveaux venus, il en est un qui absorbait, à lui seul, toute l'attention des chroniqueurs : c'était Bernard, vidame de la cathédrale de Pise, qui devait monter dix ans plus tard sur la chaire de saint Pierre sous le nom d'Eugène III (2).

Ce n'était pas seulement par sa présence que l'abbé de Clairvaux fascinait les esprits d'élite ; partout où retentissait son nom, il exerçait un prestigieux effet. Depuis longtemps déjà, l'Angleterre, qui ne devait jamais le voir, subissait à distance le charme de sa vertu. Les maîtres les plus renommés de l'île sainte, un Henri Murdach, un Thomas de Beverley, un Jean de Salisbury, un Gilbert l'Universel, tournaient comme par un instinct divin leurs regards vers la Claire-Vallée. Le même attrait s'étendait aux disciples. Tous ne répondaient pas à l'appel mystérieux que semblait leur adresser la règle cistercienne,

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. III, n° 14.

(2) Cf. *Bern.*, ep. 237, note, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 425-426.

mais tous étaient frappés et reconnaissaient en Bernard un maître. Deux disciples de Henri Murdach, Guillaume et Yves, quittèrent un jour subitement l'école pour venir chercher sous la discipline de Clairvaux des leçons plus hautes de mysticisme pratique (1). Henri devait bientôt les y rejoindre. Mais, comme il hésitait à désertir sa chaire et retardait indéfiniment son départ, par un reste d'attachement pour ses études bibliques, Bernard voulut l'aider à rompre ce lien si difficile à dénouer : « Vous, mon frère, qui lisez les Prophètes, me dit-on, croyez-vous comprendre ce que vous lisez ? Si vous le comprenez, vous sentez que le Christ est l'objet des leçons prophétiques. Mais, ce Christ, si vous voulez le saisir, vous l'atteindrez bien plus vite en le suivant qu'en le lisant. Oh ! si vous saviez ce que je veux dire ! L'œil n'a point vu ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment. Oh ! si vous aviez une fois goûté de ce froment savoureux dont se nourrit Jérusalem, avec quelle aisance vous laisseriez aux littérateurs juifs leurs croûtes à ronger (2) ! Que ne mérité-je de vous avoir jamais pour condisciple à l'école de la piété sous le maître Jésus ! Avec quel plaisir je vous offrirais les pains chauds, tout fumants, — sortant du four, comme on dit, — que le Christ dans sa bergerie rompt à ses pauvres. Croyez-en mon expérience, vous trouverez quelque chose de plus dans les forêts que dans les livres ; les poutres et les pierres vous enseigneront ce que vos maîtres ne vous ont pas appris. »

Soit attrait d'une science plus haute que la lettre morte de la Bible, soit esprit de sacrifice et amour des rigueurs cisterciennes, soit pour ces deux motifs à la fois, Henri

(1) Bern., ep. 106, n° 3. Cf. epp. 24 et 107.

(2) « Quam libenter suas crustas rodendas litteratoribus judæis relinqueres ! » Ep. 106, n° 2.

Murdach vint enfin expérimenter à Clairvaux la vie sévère dont Bernard lui avait vanté les douceurs. Son attente ne fut pas frustrée. Il se distingua bientôt entre tous les fervents disciples du « Maître Jésus. » Et pour tirer profit de sa science et de sa piété, Bernard lui confia dès 1134 la fondation de Vauclair au diocèse de Laon (aujourd'hui de Soissons), où nous le retrouverons plus tard.

Sans sortir de son cloître, et sans autre effort d'éloquence qu'un simple mot du cœur, Bernard gagna un jour à la vie religieuse une cohorte de jeunes gens venus à Clairvaux dans un but tout profane. Grands amateurs de tournois, ces gentilshommes, qui se rendaient gaiement à l'une de ces joutes périlleuses où se complaisait tant la jeunesse féodale, se détournèrent de leur chemin, comme par hasard, pour visiter l'homme de Dieu. Le carême qui était proche allait mettre un terme aux combats de toutes sortes. Mais, chose étonnante, ces chevaliers qui se faisaient un point d'honneur d'observer la *Trêve de Dieu*, oubliaient que l'Église interdisait les tournois, avec non moins de rigueur que les guerres injustes. En 1131, le concile de Reims avait formellement condamné « ces détestables fêtes ou foires, où les chevaliers ont coutume de se donner rendez-vous, et livrent des batailles pour faire montre de leur force et de leur audace téméraire. » Le canon ajoutait : « Si quelqu'un y est frappé mortellement, on pourra sur sa demande l'admettre à la pénitence et lui donner le viatique ; mais la sépulture ecclésiastique lui sera refusée. » Cette règle devait être renouvelée en 1139, au deuxième concile général de Latran (1). Un projet de tournoi était donc, en principe, un projet de révolte contre l'Église. Averti du dessein de ses visi-

(1) Labbe, *Concil.*, X, 985-986 et 1006.

teurs, Bernard consterné leur demanda en grâce de respecter les trois jours qui les séparaient encore du carême et de rester au moins ce temps-là sans se battre. C'était exiger de leur frivolité un trop grand sacrifice. Ils refusèrent de prendre aucun engagement. « Soit, dit alors le saint abbé; j'ai confiance que Dieu m'accordera la trêve que vous me refusez. » Et appelant un frère, il lui fit apporter des tasses, les remplit de cervoise qu'il bénit, et s'adressant aux gentilshommes : « Allons, buvez, dit-il; à la santé de vos âmes ! » Quelques-uns hésitaient à porter la coupe à leurs lèvres, craignant qu'elle ne contint quelque charme surnaturel. Néanmoins, ils burent tous. Mais à peine étaient-ils sortis du monastère, qu'une transformation subite les arrêta court. Touchés après coup de la parole qui les avait d'abord laissés froids, ils retournèrent sur leurs pas et s'enrôlèrent dans « la milice spirituelle » de Clairvaux. Un an plus tard, ils revêtaient l'habit cistercien. L'histoire ne nous a pas livré leurs noms; nous ne connaissons parmi eux que le seigneur Gautier ou Walter de Montmirail (1).

II

Fondations en France et à l'Étranger.

Toute cette affluence eût dès longtemps encombré et débordé l'étroite enceinte de Clairvaux, si le saint abbé ne lui eût trouvé une issue par la fondation successive de dix-sept nouveaux monastères. Après l'établissement de Foigny (11 juillet 1121), il y eut un moment d'arrêt, qui ne prit fin que cinq ou six ans plus tard par l'érection d'Igny au diocèse de Reims. Le cercle des fondations

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XI, nos 55-6; *Gauf. Fragm.*, ms. p. 11.

de Clairvaux alla ensuite s'élargissant chaque année, embrassant en France les diocèses d'Auxerre (Reigny), de Noyon (Ourscamp), de Besançon (Cherlieu), de Soissons (Longpont), de Laon (Vauclair), de Saintes (la Grâce-Dieu), de Nantes (Buzay), et atteignant la Belgique (par Vaucelles au diocèse de Cambrai), les bords du Rhin et la Prusse Rhénane (par Eberbach et Himmerod), la Suisse et la Savoie (par Bonmont et Hautecombe, au diocèse de Genève), enfin passant les monts et traversant les mers (Chiaravalle en Italie, Moreruella en Espagne, Rievaulx et Fountains en Angleterre). Parmi ces dix-sept monastères, onze seulement étaient de véritables créations; dans les six autres, Reigny, Cherlieu, Bonmont, Eberbach, Moreruella, Fountains, les fils de Bernard s'étaient simplement substitués à des Chanoines réguliers ou à des Bénédictins en détresse.

Igný doit son origine à l'archevêque de Reims, Rainaud II, qui en scelle dès 1126 la charte d'établissement. Il est remarquable que, malgré la famine qui désolait alors la contrée, Bernard n'hésita pas à accepter l'emplacement du nouveau monastère. A la tête des douze religieux qui allaient planter leur tente dans ce désert, entouré de forêts, il plaça un homme sûr, le prieur même de Clairvaux, le bienheureux Humbert (1).

Reigny, que baigne la Cure, fut fondé le 7 septembre 1128 (2). Le 10 décembre 1129, ce fut sur les bords de

(1) Sur Igný, cf. *Gallia Christ.*, IX, 300; X, 37-41; Janauschek, *Orig. Cisterc.*, I, 14. Janauschek fixe en 1128 l'installation des religieux d'Igný. Mais la fondation date vraisemblablement de 1126, avec désignation de Humbert pour abbé : car, dès 1126, Godefroid avait déjà succédé à Humbert comme prieur de Clairvaux; cf. la charte donnée par Petit, *Histoire*, II, 220, n° 259.

(2) Cf. *Gallia Christ.*, XII, 459; Instrum., 106-107; Janauschek, *op. cit.*, I, 15.

l'Oise, dans une prairie charmante, abritée par un bois, près d'une église dédiée à saint Éloi et longtemps desservie par des chanoines, que s'installa sous la conduite de l'ancien abbé d'Épernay, Galeran de Baudement, une autre colonie cistercienne. Le lieu, appelé Ourscamp de temps immémorial, donna son nom à la sixième fille de Clairvaux (1). L'évêque de Noyon, Simon, gagna sûrement par cette fondation les bonnes grâces de Bernard. Il faut rattacher à cette date la première rencontre des deux personnages et l'anecdote racontée par Geoffroy touchant la vocation de Hervée, neveu de Simon et futur abbé d'Ourscamp. L'abbé de Clairvaux, ayant entendu chanter ce jeune clerc pendant l'office, fut ravi de sa voix et en prit occasion pour entamer un discours sur les choses de l'âme et du ciel. La nuit suivante, il eut un songe pendant lequel il croyait dire la messe, ayant pour diacre un ange, qui, après avoir reçu le baiser de paix, le transmit à l'enfant. Bernard ne douta plus dès lors de l'avenir de Hervée et lui prédit son entrée dans le cloître. La prophétie se réalisa bientôt : l'ange qui transmit à Hervée le baiser de l'homme de Dieu ne fut autre que Galeran lui-même (2), auquel Hervée, d'abord novice, puis profès à Ourscamp, devait finalement succéder.

A Cherlieu, les disciples de l'abbé de Clairvaux ayant été appelés à remplacer des chanoines réguliers, Bernard dut visiter le monastère pour déterminer la distribution nouvelle et diriger la construction des bâtiments claustraux. La chapelle était déjà un lieu de pèlerinage. On y venait de tous les villages d'alentour pour obtenir la guérison de diverses maladies. Parmi les infirmes que l'abbé

(1) *Gallia Christ.*, IX, 1129; X, 357; Janauschek, *op. cit.*, I, 17.

(2) *Gaufridi Fragm.*, ap. Migne, 530.

de Clairvaux y rencontra, se trouvait un enfant, affligé d'une maladie des glandes lacrymales, dont les yeux coulaient sans cesse, sauf pendant les heures de sommeil. L'homme de Dieu, l'ayant aperçu, fut touché de son sort et le prit à part, pour le confesser, dans la salle capitulaire. Cette marque particulière de tendresse n'échappa point à l'enfant qui, tout en faisant l'aveu de ses fautes, regarda tout à coup fixement son confesseur et lui dit : « Si j'osais, seigneur, je vous demanderais de me donner un baiser de paix. » « Je veux bien, répondit Bernard, si tu me promets de ne plus pleurer à l'avenir. » L'enfant promit tout ce qu'on voulut; il reçut le baiser désiré : ce fut sa guérison; le baiser d'un saint avait tari la source de ses larmes (1).

[L'année 1131 fut marquée par trois fondations. En même temps qu'il établissait ses religieux à Cherlieu, l'abbé de Clairvaux envoyait une autre colonie à Bonmont dans le pays de Vaud (2), et une troisième à Eberbach; de l'autre côté du Rhin, non loin de Mayence (3).

En 1132, quatre fondations nouvelles, Longpont, Rievaulx-Abbey, Moreruela et Vaucelles. Longpont et Rievaulx prirent naissance le même jour, 5 mars, veille du second dimanche de carême (4). Le 1^{er} août, Bernard installait lui-même, nous dit une chronique, ses religieux à

(1) Gaufridi *Fragm.*, ms. 17639, p. 8^b (cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. xi, n° 53, où le fait est moins clairement rapporté); *Gallia Christ.*, XV, 252; Jauschek, *op. cit.*, I, 19-20. Les Cisterciens prirent possession de ce monastère le 17 juin 1131.

(2) Sur Bonmont, cf. *Gallia Christ.*, XVI, 467; Jauschek, *op. cit.*, I, 20.

(3) Cf. *Gallia Christ.*, V, 654; Jauschek, *ibid.*

(4) *Auctarium Ursicamp.*, ap. Mon. Germ., VI, 472; *Chron. de Mailros*, Edinburgi, 1835, p. 69; *Gallia Christ.*, IX, 473 (erreur de date); Jauschek, *op. cit.*, I, 22-23.

Vaucelles. Ce monastère, dû aux libéralités de Hugues d'Oisy, seigneur de Crèvecœur, était situé dans un val de la forêt de Ligescourt, débouchant sur la rive droite de l'Escaut, à deux kilomètres de Cambrai. De toutes les filles de Clairvaux, Vaucelles paraît avoir été l'une des mieux dotées. Le fils de Hugues devait ratifier plus tard en sa faveur les donations paternelles. Sous la ferme et intelligente administration de l'abbé Raoul, Anglais de race, le monastère atteignit promptement le plus haut degré de prospérité. Au bout de vingt ans, il abritait cent trois moines, trois novices et cent trente convers. Une des fonctions les plus délicates du couvent, celle de maître des novices, avait été confiée dès le début au dernier né des fils de Tescelin, au jeune Nivard (1).

Ce fut encore un Anglais, Henri Murdach, le futur archevêque d'York, que Bernard établit abbé de Vaublanc, dans le val de Courmemblain au diocèse de Laon, le 23 mai 1134 (2). L'année 1133, toute consacrée aux affaires du schisme et aux troubles de Paris et d'Orléans, s'était écoulée sans fondations nouvelles. En revanche les années 1134 et 1135 furent fécondes. Mandés par l'archevêque Adalbéron de Montreuil, treize religieux détachés de Clairvaux allèrent planter leur tente (9 mars 1134) d'abord à Winterbach, sur la Kyll, rive gauche de la Moselle un peu au nord de Trèves, puis (en 1138), faute d'espace, plus au nord, sur les bords de la Salm, en un lieu qui prit le nom de Himmerod (3). Nous avons déjà raconté ailleurs les fondations de la Grâce-Dieu (25 mars 1135) et de Chiaravalle (juillet 1135). La même année vit naître en-

(1) *Gallia Christ.*, III, 175-176; Bern., ep. 186; Janauschk, *op. cit.*, I, 24-25.

(2) *Gallia Christ.*, IX, 633; X, 195; Janauschk, *op. cit.*, I, 32.

(3) Janauschk, *op. cit.*, I, 31; *Gallia Christ.*, XIII, 634.

core Haute-Combe, si coquettement posée au bord du lac du Bourget en Savoie (14 juin) (1), Buzay en Bretagne (28 juin) et Fountains en Angleterre (1^{er} octobre).

La fondation de Buzay, due aux libéralités de Conan III, duc de Bretagne, et de sa mère Ermengarde, fut particulièrement pénible. Il semble cependant que les premiers travaux d'installation aient été entrepris sous les meilleurs auspices. Bernard connaissait depuis longtemps déjà la duchesse Ermengarde; il lui avait donné le voile à Larrey, près de Dijon (2), et entretenait avec elle un touchant commerce épistolaire. Les lettres qu'il lui adresse sont peut-être les seules, de toute sa correspondance, qui rappellent la correspondance de saint François de Sales et de sainte Chantal. Sa plume, d'ordinaire si réservée avec les femmes, y prend un ton de franche confiance, et son cœur déborde en témoignages répétés de vive et se-reine amitié. « Oh! si vous pouviez lire dans mon cœur, écrit-il, si vous pouviez y lire quel amour pour vous Dieu a daigné y écrire de son doigt! Vous pouvez cependant, je ne dis pas connaître, mais au moins conjecturer d'une certaine façon ce que je dis. Entrez dans votre cœur et voyez le mien; accordez-moi autant d'amour pour vous que vous sentez que vous en avez pour moi... Si vous êtes modeste, vous reconnaîtrez que celui qui vous a donné de m'aimer et de me choisir pour directeur spirituel m'a donné en retour de vous aimer d'une dilection pleine de dévouement. C'est à vous de voir quelle place vous me gardez en vous; pour moi, je dois le dire, nulle part je ne suis loin de vous sans vous. » Un mot d'une autre lettre résume ce sentiment d'une si grande complexité et d'une tendresse

(1) *Gallia Christ.*, XV, 346; XVI, 479; Janauschek, I, 34-35.

(2) Cf. la charte de Conan III, donnée par Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 578-579.

si vraie : « Croyez-moi, écrit Bernard, j'en veux à mes occupations, qui m'empêchent de vous voir, et je me réjouis des occasions qui me permettent parfois de le faire (1). » Ermengarde répondait sans doute à ces effusions par des déclarations non moins émues, et parmi les souvenirs de sa Bretagne qui hantaient sa pensée, plus d'une fois l'idée lui sourit d'établir en son pays un monastère, qui fût comme un gage de son amitié pour l'abbé de Clairvaux. Son fils Conan, qui vint la visiter à Larrey, lui offrit à cet effet en pur don l'île de Caberon près de Nantes. Mais ce ne fut qu'au commencement de l'année 1135, lors de son premier voyage en Poitou, que Bernard consentit à supporter les frais d'un nouvel établissement dans la région Nantaise. Le 28 juin, l'un de ses frères, Nivard, appelé de Vaucelles, reçut des mains de Conan l'investiture du domaine qui devait constituer la dot de Buzay. Le duc « faisait cette aumône en son nom, au nom de sa mère et en celui de sa femme, » qui paraissent comme donateurs, sinon comme témoins (2). Mais la suite fit voir que la véritable donatrice était Ermengarde. Son fils, qui ne se prêtait, ce semble, à la fondation que par complaisance pour elle, paralysa peu à peu par son mauvais vouloir l'œuvre toujours laborieuse de l'installation des religieux. Bernard, averti de ses manœuvres déloyales, lui en fit de vifs reproches, que le coupable enfin converti consigne lui-même en toute simplicité dans une charte

(1) Ep. 116 et 117.

(2) Cf. charte citée, et *Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 34; *Gallia Christ.*, XIV, 860; Janauschek, *op. cit.*, I, 35. Selon Janauschek, Buzay fut établi le 16 juin 1135 : *XVI Kalend. Julii*; mais la charte de Conan marque expressément que Nivard, prieur et frère de l'abbé de Clairvaux, reçut l'investiture le 28 juin : *feria VI, IV Kalend. Julii, vigilia SS. Apost. Petri et Pauli*.

qui confirme et accroît les donations premières (1). Buzay n'eût plus connu de longtemps d'autre crise, si elle n'avait eu à déplorer pour un moment le départ de Jean, son abbé, follement entraîné dans la solitude par son goût de la vie érémitique (2).

Insensiblement les frontières de l'Ordre cistercien se reculaient. On le voyait s'avancer chaque jour en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Bernard, qui avait d'abord paru contraire à l'idée d'établir des postes aussi avancés, finit par s'y rallier. Vers 1127, il avait empêché l'abbé de Preuilly, Artaud, de passer les Pyrénées (3). Mais, pendant ce temps, l'Ordre s'apprêtait à franchir le Rhin, les Alpes et la Manche. Bernard dut céder à l'entraînement général. Et, chose curieuse, ce fut une colonie partie de Clairvaux qui s'établit la première en Espagne. Sur un désir d'Alphonse VII, roi de Castille et de Léon, Bernard consentit à recueillir, au diocèse de Zamora, la succession d'un couvent de moines noirs, tombé en déshérence. Grâce à cette infusion d'un sang nouveau, Moreruela, qui devait à son fondateur saint Froilan une certaine illustration, allait connaître encore de longs jours de prospérité et de gloire (4).

Cette renaissance qui se faisait sentir un peu partout envahit l'Angleterre, où de longs siècles de guerre avaient relâché peut-être plus qu'ailleurs les liens de la discipline (5). Avec le règne de Henri I^{er}, nous dit un chroni-

(1) Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 590-592. Cette pièce, qui mentionne un second voyage de Bernard en Bretagne, est de 1144-1146 (cf. *Gallia Christ.*, XIV, 861; 815-816; 749; 924; 1001).

(2) Bern., ep. 233.

(3) Ep. 75, antérieure à la fondation de Vauluisant (1127-9).

(4) Cf. Janauschek, *op. cit.*, I, 23.

(5) Cf. Bern., ep. 490 (n° 11), qui est de l'archevêque d'York.

queur, on voit poindre en divers lieux un ardent désir de réforme (1). L'apostolat de saint Anselme portait ses fruits. L'île fait appel à toutes les institutions régénérées du continent; et à la suite des Chanoines réguliers, la coule blanche des Cisterciens pénètre dans quelques diocèses du royaume Anglo-Normand. Dès 1128, l'abbaye de l'Aumône, fille de Cîteaux, envoie ses moines fonder au diocèse de Winchester le couvent de Waverley et, trois ans plus tard, le monastère de Tintern, sur la limite du pays de Galles, dans le diocèse de Herefort (2).

Le nord voulut aussi connaître ces nouveaux fils de saint Benoît, d'un aspect si étrange et d'une vertu si héroïque. C'est à Bernard lui-même que Gautier l'Espec, un riche baron du diocèse d'York, offrit une partie de son domaine, dans la vallée de Rie, près de Blackemore, pour y établir une colonie cistercienne. Les Bernardins pénétrèrent en Angleterre comme des messagers du ciel et prirent possession du sol en véritables conquérants. « Rendez-leur vos hommages de vassal, » écrivait Bernard au roi d'Angleterre. Henri I^{er}, encore sous le coup de l'éloquence du champion d'Innocent II, entendit sans surprise ce fier langage. Il était capable de le comprendre. Aussi sa bienveillance fut-elle acquise pour toujours aux moines de Clairvaux. Les premiers travaux de construction achevés, la colonie s'installa définitivement à Rievaulx-Abbey, le 5 mars 1132.

Toute l'attention du diocèse se porta invinciblement sur ces étrangers, dont l'austérité contrastait si fort avec le relâchement des autres monastères. L'exemple de leurs vertus inspira bientôt dans le voisinage une salutaire ému-

(1) *Monast. Anglic.*, I, 733.

(2) Cf. *Janaushek, op. cit.*, I, 16-17, 19.

lation. La contagion fut si prompte et si irrésistible au couvent bénédictin de Sainte-Marie d'York, qu'elle y détermina une véritable crise, qui eut pour résultat le départ de treize religieux des plus zélés et la fondation de l'abbaye de Fountains, d'abord indépendante, puis finalement affiliée à Clairvaux.

Bien que cette affiliation fût assez tardive, l'intervention de Bernard ne se comprendrait pas, si on ne remontait à l'origine du conflit. Ce fut sans contredit le spectacle de la vie mortifiée des moines de Rievaulx qui porta le prieur de Sainte-Marie, Richard, et quelques-uns de ses frères à entreprendre la restauration de la discipline du monastère. Sans prétendre à la sévérité cistercienne, ils firent sentir à leur abbé combien il était urgent de rétablir le silence dans le cloître, de sacrifier la richesse du costume, de renoncer aux délices de la table, d'abandonner les dîmes qui grevaient d'une façon criante le paysan. Effrayé d'un tel programme, qui déconcertait ses vues et contrariait ses goûts, l'abbé Geoffroy demanda deux mois de réflexion. Durant ce temps, les esprits ne pouvaient manquer de s'aigrir. Il fallait bien s'attendre que tous les religieux ne partageraient pas l'avis des réformateurs. Deux groupes bien tranchés se trouvèrent ainsi en présence. Les partisans du nouveau régime, en minorité, furent bientôt en butte à une persécution ouverte et acharnée. On ne parlait de rien moins que de les mettre en prison ou de les chasser. Et tout porte à croire que Geoffroy, sans favoriser précisément la sédition, soutenait, au moins par son inertie, le parti des mutins.

En un tel péril, le prieur et ses amis se jetèrent dans les bras de l'archevêque Turstin, qui fit comprendre à l'abbé la nécessité de tenir, à Sainte-Marie même, un conseil où seraient convoqués les personnages les plus émi-

nents de l'église d'York, afin d'examiner en toute prudence et loyauté la question qui causait tous ces troubles. Au jour fixé, l'archevêque parut avec le doyen de son chapitre, le prieur des clercs réguliers de Cisborne, un archidiacre et plusieurs chanoines. Mais à peine la porte du monastère se fut-elle ouverte pour lui livrer passage, qu'elle se referma aussitôt devant les ecclésiastiques qui l'accompagnaient. Il eut beau alléguer leur impartialité et la pureté de leurs intentions; on lui répondit par des injures et par des menaces. Nul doute que ce désordre ne fût concerté, et que Geoffroy, sans approuver publiquement les insulteurs, ne fût d'intelligence avec eux. Comprenant qu'il était inutile, impossible même de parler davantage, l'archevêque répliqua par une sentence d'interdit. Ce fut le signal d'une tempête de violences. Les factieux voulaient se précipiter sur les réformateurs pour les jeter en prison : « Enlevez-les, s'écriaient-ils, prenez les rebelles, saisissez les traîtres. » Ceux-ci, après s'être réfugiés dans l'église, parvinrent à s'échapper; ils suivirent l'archevêque jusque dans son palais, au nombre de treize, douze prêtres et un sous-diacre. La rupture était définitivement consommée.

Ce triste résultat d'une tentative de conciliation ne laissa pas de troubler la tranquillité de l'archevêque d'York, qui, par manière de justification, envoya à son collègue de Canterbury un récit détaillé de l'affaire. Dans sa lettre, il ne craint pas de comparer la fuite de ses protégés à celle des fondateurs de Cîteaux échappés de Molesme. Comme les fugitifs ne pouvaient séjourner indéfiniment à l'archevêché, Turstin les installa, le 25 décembre 1132, en un lieu désert, voisin d'York et dépendant de son église cathédrale. Là devait commencer pour eux une série de cruelles épreuves. Dénués de tout et surpris par les rigueurs de

l'hiver, ils avaient pour unique abri un orme au vaste branchage, auquel ils accrochèrent une tente, qui leur servit à la fois de dortoir, de réfectoire et de chapelle. Les maigres aumônes qui leur venaient du dehors ne pouvaient suffire à leurs besoins. Plus d'une fois, même quand le printemps refleurit, il leur fallut, pour ne pas mourir de faim, manger, comme autrefois les moines de Clairvaux, des racines et des feuilles d'arbres.

Malgré ce dénûment horrible, ils ne cédèrent pas à la tentation du découragement, sauf deux d'entre eux, Gervais et Raoul, qui, trompant l'espérance commune, retournèrent à Sainte-Marie. Ce qui désolait le plus les exilés, c'était le défaut de Règle officielle et canonique. L'idéal cistercien dont la beauté les avait frappés s'offrait constamment à leur pensée inquiète. Après mûre réflexion, ils conçurent le dessein de s'affilier à Clairvaux. C'est alors que, s'adressant à Bernard, ils sollicitèrent ses conseils et son approbation.

Déjà l'abbé de Sainte-Marie d'York les avait prévenus et s'était plaint au même Bernard de leur sécession irrégulière. Le retour des moines Gervais et Raoul formait, dans sa lettre, l'objet d'une consultation spéciale. On devine quelle position l'abbé de Clairvaux allait prendre (1) dans le débat. Après avoir contesté toute participation directe des Cisterciens à l'entreprise des fauteurs de la réforme, il loue expressément leur conduite, engage l'abbé Geoffroy à les imiter dans la mesure du possible et condamne nettement les deux renégats qui, par faiblesse, avaient trahi leur vocation nouvelle : « Vous me demandez, dit-il, pourquoi je les appelle

(1) Bern., ep. 92; *Monast. Anglic.*, I, 727-729; *Chronica de Mailros*, p. 69; *Janaushek, op. cit.*, I, 22-23. La donation de Guillaume Espec est de 1131; pareillement l'épître de saint Bernard.

apostats, bien qu'ils soient résolus à ne suivre que de bonnes coutumes dans leur ancien cloître. Je ne dois pas les condamner. Le Seigneur connaît les siens et chacun portera son fardeau... Je parle pour moi. Eh bien, si moi, Bernard, par vœu et de fait, j'avais passé librement du bien au mieux, d'un endroit dangereux en un lieu sûr, et que, par l'effet d'une volonté illicite, j'eusse été assez présomptueux pour retourner à mon ancien état, non seulement je craindrais d'être apostat, mais encore je craindrais de devenir impropre au royaume de Dieu. Tel est aussi le sentiment de saint Grégoire : « Quiconque, dit-il, a pris la résolution d'accomplir un plus grand bien, s'est rendu par là même illicite un bien moindre, qui jusque-là lui était permis ; car il est écrit : Celui qui met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas apte au royaume de Dieu. »

On peut croire que Gervais fut avisé de cette consultation ; car bientôt, pressé par le remords, il rejoignit les fugitifs. Des encouragements précieux parvenaient en même temps à la nouvelle colonie. L'abbé de Clairvaux ne lui marchandait pas les éloges. Il envie le bonheur de ceux qui peuvent contempler le spectacle qu'elle offre au monde : « Qui me donnera, écrit-il au prieur Richard, devenu abbé par le choix même de ses frères, qui me donnera d'aller voir cette grande vision ? » Non content de le soutenir par ses conseils et par des secours en argent, il lui envoie un de ses moines, un vétéran de Clairvaux, Geoffroy d'Ainai, à la fois architecte habile et chantre distingué, pour l'initier à la discipline cistercienne. Sous la prudente et vigoureuse direction de ce vieillard, le désert de Skedale prit en quelques années l'aspect d'un monastère régulier. Les lettres d'affiliation que l'abbé de Clairvaux accorda à la nouvelle

abbaye datent de 1134 ou 1135. Telle fut la noble, mais laborieuse origine de Fountains, qui, devenue enfin prospère, donna, un peu plus tard, naissance à Newminster (1).

III

Déplacement du monastère.

Malgré ce continuel essaimage, la ruche de Clairvaux demeurerait toujours pleine. Il fallut bientôt reconnaître que l'enceinte du monastère était devenue trop étroite pour contenir les novices qui ne cessaient d'y affluer. La chapelle ne suffisait même plus aux seuls moines. A la fin, Godefroid, prieur, et les autres dignitaires de l'abbaye se préoccupèrent de cette situation; et, lorsque Bernard revint d'Italie (2) (1133 ou 1135), ils lui exposèrent le plan d'agrandissement qu'ils avaient concerté durant son absence. Il ne s'agissait de rien moins que de reculer les limites du monastère jusqu'à plusieurs centaines de mètres à l'est, ou même d'y transférer les bâtiments claustraux. Ils représentèrent humblement au saint fondateur la nécessité de cette translation, mettant en comparaison l'exiguïté de l'enclos présent avec l'étendue de

(1) Sur toute cette affaire, voir l'épître de Turstin (inter Bernard., ep. 490); les lettres 94 et 313 de Bernard à l'abbé de Sainte-Marie d'York; l'épître 95 à l'archevêque Turstin; l'épître 96 au fondateur de Fountains, l'abbé Richard; *Monast. anglic.*, I, 735-743; Janaushek, *op. cit.*, I, 37, 55. Les épîtres 94, 95 et 313 de l'abbé de Clairvaux sont vraisemblablement postérieures à son voyage en Italie, c'est-à-dire au mois de mai et même de juin 1133; l'épître 96 de 1133-1134.

(2) On place d'ordinaire cette translation en 1135-1136, après le second voyage de Bernard en Italie; mais si l'on prend à la lettre de texte de Geoffroy : *apud Urbem morabatur* (*Bern. Vita*, lib. IV, cap. n° 4), il faut faire remonter le projet à l'été de l'année 1133 : car Bernard ne séjourna pas à Rome lors de son second voyage en Italie.

l'emplacement futur, que le voisinage de l'Aube devait rendre si avantageux. Ils ne manquèrent pas de lui faire observer qu'on trouverait là un large espace pour toutes les dépendances d'une abbaye : moulin, tannerie, jardin, vergers, vignes, prairies et granges; enfin, dirent-ils, « si la forêt ne nous sert plus de cloître, nous pourrions facilement y suppléer par des murs en pierres. »

Bernard, surpris par ces propositions, fit d'abord quelque difficulté de les agréer. « Considérez, dit-il à ses religieux, combien cette maison a coûté! Que de frais seulement pour amener l'eau dans les divers offices! Si nous détruisons tout cela, quelle triste opinion les gens du monde auront-ils de nous! Ils nous accuseront de légèreté ou d'inconstance, ou bien ils diront que les richesses nous font perdre la tête. Or, Dieu sait que nous n'avons pas d'argent; c'est pourquoi rappelons-nous qu'avant d'entreprendre un ouvrage, il faut, selon le conseil évangélique, en supputer les frais; autrement on murmurerait bientôt autour de nous : « Voyez ces « insensés, qui ont commencé de construire et qui n'ont « pu achever. »

« Vous auriez raison, lui répondirent ses frères, si le monastère que nous avons construit atteignait le but que nous devons nous proposer; mais ou bien il faut renvoyer les novices que Dieu nous envoie, ou bien il faut pourvoir à leur logement. Or, il n'y a pas de doute que celui qui nous procure des hôtes ne veuille aussi leur procurer une demeure. A Dieu ne plaise que, par crainte de la dépense, nous courions le risque de nous repentir un jour de notre négligence (1)! »

Ces représentations si sensées et si pleines de foi tou-

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. 4, n^{os} 29-30.

chèrent le saint abbé. Une vision qu'il avait eue durant sa première maladie lui revint alors en mémoire. Il se rappela qu'une nuit le bruit de voix nombreuses et murmurantes, semblable à celui d'une grande troupe qui passe, l'avait réveillé. Intrigué par ce chant insolite, il était sorti de sa cellule et avait suivi lentement les voix, qui s'arrêtèrent à quelques pas de là sur un lieu couvert d'épines et de ronces, où elles formèrent deux chœurs qui alternaient leurs psalmodies. Or, l'endroit où le menèrent ses disciples pour qu'il désignât lui-même, à l'entrée de la vallée, l'emplacement de la future abbaye était précisément celui que le mystérieux concert avait déjà, pour ainsi dire, consacré d'avance. Aussi voulut-il que le nouvel oratoire y fût bâti, afin que les moines continuassent le chant jadis entonné par les voix prophétiques (1).

Le hardi projet des religieux de Clairvaux fut bientôt connu de tout le voisinage. Chacun voulut seconder leur entreprise. Le comte Thibaut de Champagne contribua pour la plus large part aux frais du nouvel établissement. Les évêques de plusieurs diocèses, les seigneurs, les marchands, en un mot toutes les classes de la société rivalisèrent de zèle en cette occasion pour montrer à Bernard en quelle estime ils tenaient sa maison et son œuvre. Encouragé par ces témoignages de généreuse sympathie, le saint abbé loua sans retard quelques ouvriers du dehors, et distribua à chacun de ses frères, moines ou convers, la tâche qui leur incombait. Il serait difficile de

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. VII, n° 34; lib. II, n° 30; lib. IV, cap. I, n° 4; *Vita quarta*, lib. II, n° 7; *Gaufridi Fragm.*, ms., p. 10. Selon ce dernier récit un religieux, du nom de Barthélemy, aurait eu également révélation de l'emplacement que devait occuper le second monastère de Clairvaux.

peindre l'activité déployée par tout ce monde de travailleurs. Les uns coupaient le bois, d'autres taillaient les pierres ou maçonnaient les édifices, d'autres enfin creusaient un canal pour amener l'Aube dans le monastère (1). Les murs d'enceinte, qui n'eurent pas moins de « 8.050 pieds de roy (2), » furent construits avec une rapidité inouïe. Presque simultanément s'élevaient la chapelle, le cloître, le réfectoire, le dortoir, le chapitre et les principaux offices de l'abbaye.

L'église sortit du sol, dit un chroniqueur, comme si elle eût été animée d'une âme vivante et capable de se mouvoir (3); nous en connaissons à peu près exactement les dimensions (4). Le chœur, d'abord carré, fut détruit, quelques années, plus tard, pour faire place à une abside de forme circulaire avec neuf chapelles rayonnantes (5). Primitivement, le plan comprenait, sur une longueur

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. v, n° 31.

(2) *Arch. histor. de l'Aube*, par Vallet de Viriville, Troyes, p. 441.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, n° 31.

(4) Les dimensions données à cette église par M. d'Arbois de Jubainville (*Les Abbayes cisterciennes*, p. 36) sont purement imaginaires. L'auteur confond du reste l'oratoire du premier monastère avec celui du second.

(5) Nous voyons que le moine Laurent, envoyé en Sicile par le prieur Philippe en 1153 ou 1154, reçut du roi Guillaume I^{er} une somme considérable pour la construction de la basilique de Clairvaux, *ad ædificationem novæ basilicæ Clarevallensis* (Herbert, *De Miraculis*, lib. II, cap. 30, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1341). Faut-il croire que l'église, construite quinze ans plus tôt, fit alors place à une troisième? Il est évident qu'il s'agissait de l'achever, ou plutôt d'en modifier l'abside. Nous lisons en effet dans Henriquez (*Fasciculus sanct. ord. Cisterc.*, lib. II, dist. XLI, cap. vi, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1560) : « Quæ videlicet ossa, propter ædificationem oratorii quod nunc est, fuerunt de prioribus suis tumulis huc translata. Ante enim ædificationem primi oratorii, unum in hoc loco fuerat prius fabricatum, in quo tantum erant novem altaria. » Cette phrase n'est guère intelligible. Au lieu de *primi oratorii*, nous proposons de lire *hujus oratorii*, et nous paraphrasons ainsi : « Les restes (des moines, novices

d'environ cent mètres et une largeur de vingt-cinq mètres, une triple nef divisée en onze travées et terminée à l'ouest par un porche, analogue au narthex des basiliques latines. Le chœur, peu profond, qui terminait les lignes de la nef principale, offrait simplement un chevet ajouré de trois fenêtres. C'était là une disposition du style cistercien primitif. Le transept, large de cinquante-quatre mètres, renfermait huit chapelles carrées, se faisant face deux par deux dans chaque bras, et ayant leurs autels tournés vers l'orient. On s'explique aisément de la sorte que la seconde église, — ce que les historiens des âges suivants ont appelé l'*oratorium*, — ait possédé neuf autels, un dans chaque chapelle et l'autel principal dans le sanctuaire (1).

et convers, morts en ce lieu du vivant de saint Bernard) furent inhumés près du chevet de la présente église. Je dis « la présente église, » car avant cette époque existait déjà en cet endroit, *prius in hoc loco*, un oratoire qui se terminait par un transept carré avec huit chapelles et le sanctuaire, et ne renfermait que neuf autels. » La dédicace de la seconde église ainsi transformée eut lieu en 1174 (*Chron. Clara-vall.*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1248). En 1178, le roi d'Angleterre, Henri II, fournit les fonds nécessaires pour la couvrir en plomb (*Chron. Alber.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 713; cf. épître de Henri, abbé de Clairvaux, *ibid.*, XVI, 654-655).

(1) Pour le plan de l'église, voir les planches de Dom Milley, particulièrement *Tabula I^a* (que nous reproduisons), n° 51. Dom Milley, prieur de Mores, a publié en 1708 trois vues gravées de Clairvaux; on les trouve à la Bibliothèque nationale à Paris et à la Bibliothèque municipale de Troyes. Des trois planches, la première est la plus intéressante pour le lecteur. — Sur la forme du chevet primitif comparer le chevet de l'église de Fontenay, près Montbard. Les absides circulaires n'apparaissent qu'après les chevets carrés dans l'art cistercien. Faute d'avoir suivi l'ordre chronologique dans ses classifications, M. Dion (*Étude sur les églises de l'ordre de Cîteaux*, Tours, 1889) nous donne une idée vague des différents types d'églises cisterciennes. — Pour le portail et le porche, voir *tabula I^a* et *II^a* de Milley. Cf. le portail et le porche de Pontigny (Yonne), construits un peu plus tard, — Pour la disposition des autels dans le transept, comparez

Aucun ornement architectural n'atténuait, à l'intérieur ou à l'extérieur, la sévérité de l'édifice. L'imagerie figurée en était inexorablement bannie. Bernard avait l'âme trop repliée sur elle-même pour comprendre qu'une galerie de statues servit à entretenir la piété d'un moine; à plus forte raison réprouvait-il dans le lieu saint la présence de ces monstres grotesques qui s'accroupissent en culs-de-lampe sous les pieds des saints, saillissent à tous les angles en gargouilles chimériques, et grimacent à travers les enroulements des chapiteaux et des frises. Point de sculpture ornementale; à peine un feuillage rudimentaire, une feuille d'acanthé, comme à Fontenay, apparaît-elle aux chapiteaux. On n'aperçoit que les grandes lignes du monument, et le regard se refroidit sur les longues murailles nues. La peinture et la couleur sont également proscrites. Point de vitraux peints aux étroites fenêtres; il ne faut pas que le soleil, projetant sur les murs son spectre coloré, attire l'œil du cénobite et le distraie de sa prière : le temple cistercien est par essence un lieu de recueillement.

Cependant, si simple et si sévère qu'il fût, ce monument n'était pas dépourvu de caractère et de style. « Sa simplicité, nous dit-on, avait quelque chose de grand (1); » et au dix-septième siècle Méglinger en louait encore « la hauteur et les belles formes (2). » Pour s'en faire une idée exacte, il faudrait visiter l'église de Fontenay près Montbard, Pontigny dans l'Yonne ou Nerlac en Berry, qui sont

également la *tabula* I^a de Milley et l'église de Pontigny. Une entrée, pratiquée dans les murs des nefs latérales, donnait accès aux autels placés dans les chapelles appliquées aux deux côtés ouest du transept. Cette disposition est très visible dans la *Tabula*, que nous reproduisons.

(1) Martène, *Voyage littéraire de deux Bénédictins*, I, 99.

(2) *Iter Cisterciense*, n^{os} 51-53, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1598.

à peu près du même temps et, bien que moins importantes, offrent le même caractère architectural.

Au collatéral sud de l'église était attenant le cloître, qui formait vraisemblablement un carré parfait d'environ trente mètres de côté. Ici encore une sévérité de style qui n'accorde rien au plaisir des yeux. Pendant qu'à la même époque d'autres sacrifient à la grâce et élèvent des cloîtres largement ouverts, dont les arcatures reposent sur de fines colonnettes aux chapiteaux délicatement ciselés (1), Bernard ne songe qu'à construire une sombre et pesante galerie, dont la voûte courbe vers le pavé le promeneur, et l'invite au silence (2).

Le réfectoire y faisait suite au sud; c'était une salle d'environ vingt-cinq mètres de long, divisée en deux nefs par deux files de quatre colonnes (3). A droite fut aménagée la cuisine avec ses dépendances; à gauche le chauffoir (4).

A l'ouest du cloître, et perpendiculaire au porche de l'église, fut construit le cellier ou grenier. Cet édifice à double étage était divisé en trois nefs d'une longueur totale de soixante-dix mètres environ. On peut encore aujourd'hui en mesurer du regard l'étonnante structure; c'est une des rares reliques du Clairvaux primitif. Au

(1) Voir le cloître de Moissac, par exemple.

(2) Voir le cloître de Fontenay, qui est de la même époque et du même style. Le cloître de Clairvaux fut refait plus tard par Jean II (1286-1291) : « *Iste fecit duo claustra nova de ligno pulcherrima, infirmitorium, ... et alia multa* » (D'Arbois de Jubainville, *Abbayes cisterciennes*, p. 356). Ce sont ces cloîtres qui sont indiqués dans les plans de Dom Milley. Viollet-le-Duc les prend à tort (*ouv. cit.*, I, 265) pour une œuvre du douzième siècle. Voir notre planche, nos 54 et 66.

(3) Nous supposons que le réfectoire existait encore au dix-septième et au dix-huitième siècle. Cf. Méglinger, *Iter Cisterciense*, n° 56, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1600; Dom Milley, *tabula I^a*, n° 59.

(4) Cf. Dom Milley, *ibid.*, nos 60 et 58.

Méglinger admirait « ces greniers im-
menses robustes mettent à l'abri de
la libre circulation de l'air em-
bourser (1). » Le rez-de-chaussée ser-
rait dit; aujourd'hui, il est à l'u-
s et d'atelier pour le personnel de
détention.

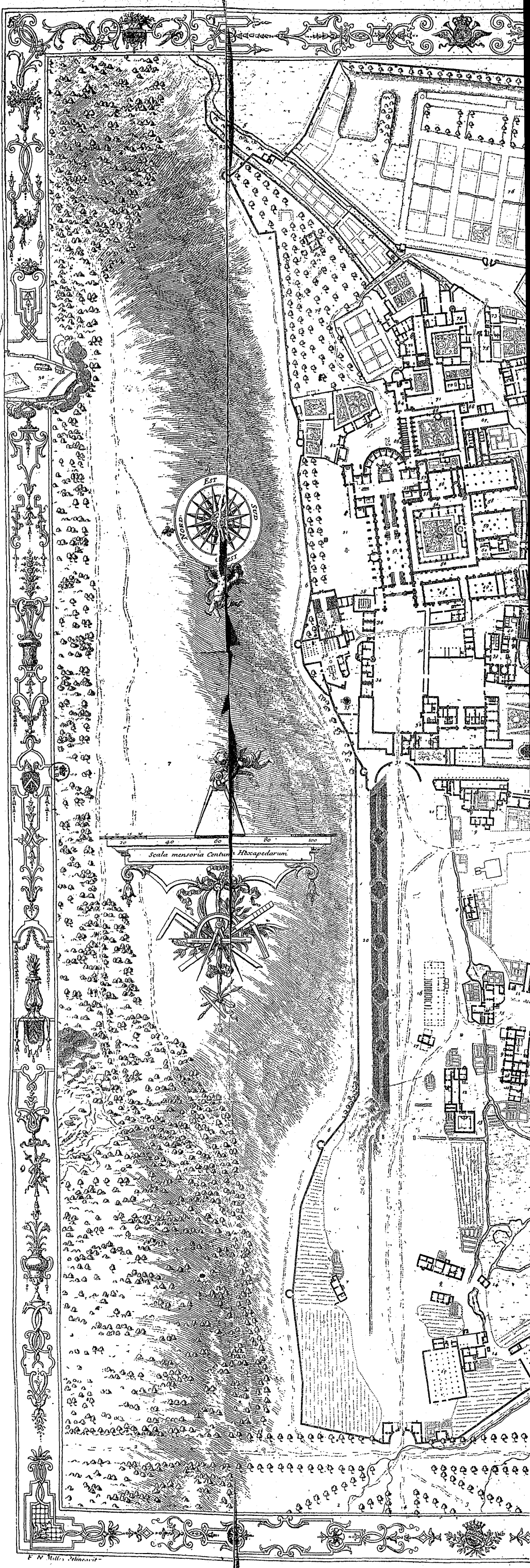
et pour faire suite au transept, se
la bibliothèque et le noviciat sur
dortoir qui donnait accès à la cha-

ut installée l'infirmerie, que Jean II
noir, lorsqu'il transporta les mala-
au centre du verger (3). Le verger,
avait offrir aux infirmes un agréable

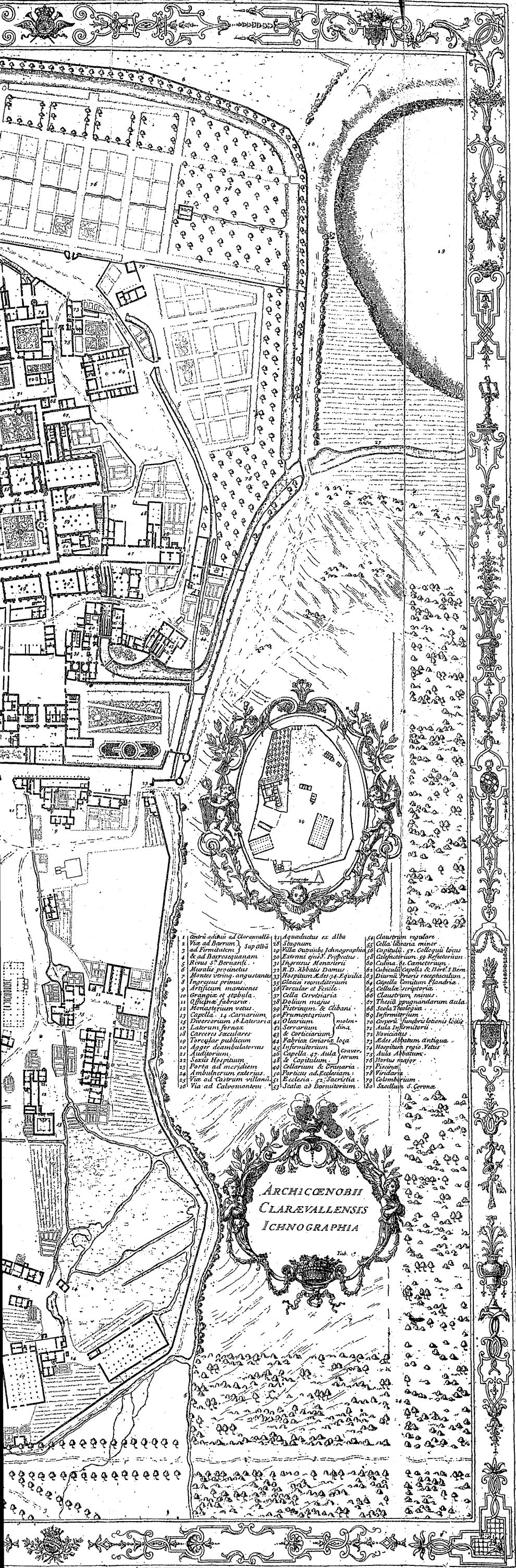
Dom Milley, *tabula I^a*, n° 40.

entre 1145 et 1151 (ap. Migne, t. CLXXXIII,
bâtiment dont faisait partie la bibliothèque
la distribution en fut modifiée. La bibliothè-
le chapitre et le noviciat, fut alors placée
capitulaire (cf. dom Milley, *tabula I^a*, n° 55,
sujet de cette reconstruction, nous lisons
ro sunt ossa plurium personarum in priori
illius quod nunc extat dormitorii et novi
lata » (Henriquez, *Fasciculus*, cap. v, ap.
. A quelle époque? Nous l'ignorons. En tout
s les planches de Dom Milley le chapitre et
Bernard. Le bâtiment indiqué sur ce plan
que, et décrit par Méglinger (*Iter Cister-*
Martène (*Voyage littéraire*, I, 102), date
le; commencé en 1495, il fut achevé en 1502
, *Abbayes cisterc.*, p. 82-83). Faut-il rat-
struction du chapitre et du dortoir?

« regressi ad infirmitorium vetus perveni-
ero servit » (*loc. cit.*, n° 60). Voir, pour
rie construite par Jean II, le plan d'après



PLAN DE CLAIRVAUX, D'APRÈS



lieu de promenade ou de repos, l'ombre et le frais. « Où finit le jardin, commence le jardin partielles limites sont tracées par de pe l'Aube (1). » Aux heures du travail, des moines valides; le le bêcher, à l'ensemencer, à le sroser.

Toujours plus à l'est, d'après Bernard fit construire la maison particulièrement destinées au sétrangers (2) : l'entrée du mon l'ouest que dans les siècles post

Un puissant bras de l'Aube, fut, comme nous l'avons dit, Clairvaux, le long du coteau *Monasterium vetus*, où brusque replie vers l'est pour desservir lit, les moulins à huile et à farine tous les ateliers nécessaires à l'anté. Grâce à la description nous a laissée de son parcours, différentes constructions qu'il a tes situées entre le mur méridio que nous avons décrits. « Adm que le mur » du sud, « faisant fo met, le fleuve s'élance d'abord moulin où il est très affairé, e

(1) *Descriptio situationis monasterii*. CLXXXV, p. 569.

(2) Voir les différentes planches de D dans notre planche les n^{os} 73 et 74, *Ætium regio vetus*, voisins de l'entrée du

repos : le gazon, la verdure, le verger, nous dit un visir-partagé en carreaux dont les petits ruisseaux dérivés de travail manuel, c'était le ren- ; leur occupation consistait à le sarcler et au besoin à l'ar-

après le plan de Dom Milley, maison des hôtes et la porte, au service des pauvres et des monastère ne fut reportée à postérieurs.

be, long de plus d'une lieue, dit, amené dans la vallée de eau sud, jusqu'à l'entrée du squement il fait coude et se servir, en retournant vers son farine, la tannerie, en un mot s à l'entretien de la communion qu'un écrivain ingénieux ours, nous pouvons visiter les u'il alimentait; elles sont tou- éridional et les lieux réguliers Admis dans l'abbaye, autant nt fonction de portier, le per- bord avec impétuosité dans le ré, et se donne beaucoup de

asterii Clarævallensis, apud Migne,

s de Dom Milley, et particulièrement 74, *Ædes abbatum antiqua*, Hospice du monastère.

mouvement, tant pour broyer le froment sous le poids des meules, que pour agiter le crible fin qui sépare la farine du son.

« Le voici déjà dans l'édifice voisin; il remplit la chaudière et s'abandonne au feu qui le cuit pour préparer la boisson des moines (la bière), si par hasard la vigne a donné à l'industrie du vigneron la mauvaise réponse de la stérilité.

« Mais le fleuve ne se tient pas pour quitte. Les foulons établis près du moulin l'appellent à eux. Dans le moulin, il s'est occupé de préparer la nourriture des frères; on est donc en droit d'exiger que maintenant il songe à leur habillement. Il ne contredit pas et ne refuse rien de ce qu'on lui demande. Il élève ou abaisse alternativement ces lourds pilons, ces maillets ou, pour mieux dire, ces pieds de bois (car ce nom exprime plus exactement le travail sautillant des foulons)... Quand il a fait tourner d'un tournoiement accéléré tant de roues rapides, il sort en écumant; on dirait qu'il est moulu lui-même.

« Au sortir de là, il entre dans la tannerie, où, pour préparer les matières nécessaires à la chaussure des frères, il montre autant d'activité que de soin; puis il se partage en une foule de petits bras et va dans sa course officieuse visiter les différents services, cherchant diligemment partout ceux qui ont besoin de son ministère, pour quelque objet que ce soit, qu'il s'agisse de cuire, tamiser, tourner, broyer, arroser, laver ou moudre, offrant son concours, ne le refusant jamais. Enfin, pour qu'il n'y ait aucun remerciement qui ne lui soit dû, pour ne laisser aucune de ses œuvres incomplète, il emporte les immondices et laisse tout propre derrière lui.

« Le bras dérivé dans l'abbaye a donc rigoureusement terminé tout ce qu'il était venu faire; d'un cours rapide,

il va regagner l'Aube et verse dans son sein les eaux qu'elle nous avait fournies : le fleuve, d'abord appauvri et paresseux dans son ancien lit, reprend avec précipitation sa course un instant ralentie (1). »

Tel se présente à nous le vaste ensemble de constructions entreprises par les religieux de Clairvaux. Si, pour achever cette description, nous ajoutons que la petite cellule, occupée par le saint fondateur durant sa maladie, fut comprise dans la nouvelle enceinte au nord-est de l'église, et que la place laissée libre au nord et au chevet de l'église servit de lieu de sépulture pour les religieux et les novices, nous aurons une idée suffisamment exacte du plan du second monastère, au temps de saint Bernard (2).

Il resterait à déterminer l'époque à laquelle ces travaux furent achevés. A cet égard, un seul point est sûr, c'est que la dédicace de l'église eut lieu avant l'année 1145 (3), probablement en 1138. Les évêques des diocèses voisins présidèrent la cérémonie ; Bernard, malade et retenu au lit par une fièvre intense, eut la douleur de ne pouvoir y assister qu'en esprit. Ce fut sans doute vers le même temps que les religieux prirent possession des lieux réguliers, cloître, chapitre, réfectoire et dortoir. A partir de cette date, le premier monastère devint la résidence à peu près exclusive des convers et fut transformé en une véritable grange du type cistercien.

(1) *Bernardi Vita*, lib. II, cap. v, n° 31. L'auteur de la *Descriptio monasterii Clarevallis*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 570-572, n'a fait que mettre de la couleur sur le dessin du biographe de saint Bernard.

(2) Voir planche, n°s 61 et 62. Cf. Henriquez, *Fasciculus*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1559-60, cap. vi.

(3) Les *Fragmenta Gaufridi*, qui sont de 1145, mentionnent cette dédicace (*Ms. Parisiense*, p. 10^b). Cf. 1^{re} édit., t. I, p. 418, note 4.

CHAPITRE XV

LE DOMAINE DE CLAIRVAUX; UTILITÉ SOCIALE DE CE MONASTÈRE.

I

Constitution du domaine.

On ne connaîtrait pas l'abbé de Clairvaux tout entier, si on ne considérait en lui qu'un moine, uniquement préoccupé des choses du ciel. Les soucis matériels de la vie l'ont maintes fois distrait de la contemplation. Directeur d'âmes, il remplissait en même temps l'office de propriétaire foncier, de petit fermier. Rien de ce qui regarde l'agriculture ne lui fut étranger, surtout au début de son ministère abbatial. Et jusqu'à la fin de ses jours, on le vit se mêler, soit comme arbitre, soit comme intéressé, à des questions de fermage, de clôture, de restitution d'argent ou de bétail. Une de ses lettres au comte de Champagne, Henri le Libéral, n'a pour objet qu'une affaire de porcs volés (1). Vers le même temps, il écrivait à l'archevêque de Rouen au sujet de quatre acres de terre que l'évêque de Bayeux venait d'accorder sur sa demande aux moines de Savigny (2). Une autre fois il intervient pour la délimitation d'une propriété et

(1) Ep. 279.

(2) Ep. 418.

la plantation d'une haie (1). Bref, il est visible que les choses d'agriculture et d'exploitation rurale n'ont rien qui déconcerte sa piété.

Pendant dix ans, la constitution de la propriété foncière de son abbaye avait été sûrement l'un de ses plus grands soucis. On se rappelle que jusqu'à l'année 1125 les religieux avaient été incapables de tirer de leur domaine tout ce qu'il leur fallait pour subsister (2). Cet état de choses n'aurait pu durer indéfiniment sans amener la fermeture du couvent. Clairvaux n'eût pas été alors la seule fondation réduite à cette extrémité. Bien d'autres monastères furent ainsi arrêtés dans leur développement et supprimés tout à coup, faute de dotation suffisante. Ce qui permit aux religieux de Clairvaux de traverser victorieusement cette période embryonnaire, ce fut l'austérité de leur Règle et leurs habitudes de mortification et de sobriété.

Autant qu'on en peut juger par le *Cartulaire* de Clairvaux, les donations foncières de la première heure furent rares. Et cette rareté s'explique aisément. Au moment où Bernard prit possession du val d'Absinthe, les prieurés établis dans le voisinage avaient déjà pratiqué une sorte de drainage dans tout le pays. Bien des donateurs généreux s'étaient dessaisis d'une partie de leur domaine, en faveur soit du prieuré de la Ferté, dépendant de Saint-Oyan, soit du prieuré de Saint-Étienne de Vignory, soit de Sainte-Germaine près de Bar, soit de la Maison-Dieu de Bar, soit du prieuré de Clémentinpré (3), qui

(1) Migne, t. CLXXXII, p. 717-720; cf. ep. 375 et 419.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. x, n° 49.

(3) Nous n'avons pu jusqu'à présent découvrir l'emplacement de ce prieuré. Il était sûrement voisin de Clairvaux (*Bern.*, ep. 441 : au lieu de *in Dementini prato*, lire *in Clementini* ou *Clementino prato*;

formaient autour de Clairvaux un cercle d'un rayon de quelques lieues seulement. L'abbaye de Cluny elle-même avait des possessions dans le finage d'Arconville (1). Les églises paroissiales constituées depuis longtemps réclamaient, en outre, des paysans et des propriétaires ruraux une redevance pour l'entretien du culte et la subsistance du clergé. Or, ces églises étaient au moins aussi nombreuses qu'aujourd'hui : autour de Clairvaux, Ville, Juvencourt, Longchamp, Arconville, Champignol, Monteville même, étaient paroisses; et pour décrire un cercle plus étendu, en partant de la Ferté pour y revenir, Cirfontaine, Maranville, Rennepont, Baroville, Bergères, Urville, Vitry, Saint-Usage, Fontette, Cunfin, Vilars-en-Azois avaient pareillement chacune son curé. De là des dîmes relativement considérables, qui grevaient le sol de toute la contrée. Or, c'était aux propriétaires de ces villages que Bernard allait s'adresser pour constituer, au milieu même de leurs domaines, un domaine nouveau, particulier, indépendant.

Quelques-uns seulement comprirent d'abord l'avantage de cette institution. Bien que la charte de Hugues, comte de Troyes, soit apocryphe, nous croyons pouvoir compter parmi les premiers bienfaiteurs de Clairvaux le comte lui-même, Josbert de la Ferté, et Raynaud de Perrecin (2). La dotation de Geoffroy Félonie est plus dou-

Bern. Vita quarta, lib. II, n° 4). Il semble que ce prieuré relevait de Saint-Bénigne de Dijon (cf. Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 577). Eudes ou Odon, prieur de Clémentinpré, est cité comme témoin dans les deux volumes du *Cartulaire* de Clairvaux (*Cartæ communes*, I; *Fraville*, I, p. 123). Sur les chartes utilisées dans ce chapitre, cf. 1^{re} édit., t. I, p. 495-6.

(1) *Cartæ Comm.*, t. I, p. 3.

(2) Les donations primitives de Josbert et de Raynaud sont inscrites au *Cartulaire*, *Cartæ communes*, I.

teuse à cette date (1). Mais en revanche, la première charte inscrite parmi les *Cartæ communes* nous fournit d'autres noms qui doivent incontestablement figurer (parmi les fondateurs de la nouvelle abbaye : Frédéric surnommé le Sauveur ou Serveux, Drogon le Gros, Hugues de Ville, Guy de Vignory, Guyard de Juvencourt et Ancher de Bar.

La charte de donation de Josbert le Roux, chevalier de la Ferté et vicomte de Dijon, servit de type à beaucoup d'autres (2). On y voit de quelle nature étaient les droits dont le nouveau monastère était nanti : Prairies, terres de labour, droits de pâture dans les bois, droits de pêche dans l'Aube, droits d'usage dans la forêt pour bois à brûler ou bois à bâtir, droit de recueillir le miel, le gibier ou tout autre objet perdu, tels étaient les biens dont le parent de Bernard se dessaisissait en faveur de l'abbaye de Clairvaux sur le territoire de Perrecin, et tout cela d'une façon absolue, sans exiger un droit de terrage, de pâturage, ni aucune autre redevance semblable.

Plus voisines du monastère, ce semble, étaient les terres dont Frédéric le Serveux, Drogon le Gros, Hugues de Ville et Guy de Vignory dotèrent la troisième fille de Cîteaux (3). Peu à peu le domaine de Clairvaux s'accrut

(1) Le nom de Geoffroy, dit Félonie ou Félenie, ne se trouve pas dans la charte de 1135 (*Cartæ communes*, I). Il figure pour la première fois dans la charte générale de 1147 (*Cartæ comm.*, II). On le retrouve dans une charte confirmée par l'évêque de Langres en 1172 (*Grangia abbatix*, XXVI). Puis il reparait dans une charte de 1179 (*Ultra Albam*, XXII) et une autre de 1190 (*ibid.*, XLVI); ce qui nous fait penser qu'il ne fut pas un des donateurs de la première heure.

(2) « Girardus de Giburreio... et Evrardus de Vacua silva... dede-runt... ad eum videlicet modum ad quem supra diximus Josbertum intra finagium Petrecini contulisse, » lisons-nous dans *Cart. Comm.*, I.

(3) *Ibid.* Il s'agit ici du *finagium Gannispaniæ* (ailleurs *Gundree Hispaniæ*, Migne, t. CLXXXV, p. 987) dont nous n'avons pu déterminer l'emplacement.

d'une partie de la forêt voisine et de quelques pièces de terres situées dans la vallée de l'Aube, entre Ville au sud et Perrecin au nord (1). En même temps et dès 1121, Adon, abbé de Saint-Oyan (2), Pons, abbé de Cluny (3), Joceran, évêque de Langres (4), afin de provoquer de nouvelles donations, renonçaient en faveur de la naissante abbaye aux droits qu'ils possédaient dans les villages de Saint-Usage (ou Saint-Eusèbe), d'Arconville, de Gevrolles, etc. Plus tard, Reinier du Châtel et Anséric de Chacenay léguaient à Bernard leurs terres de Fraville et de Fontarce (5), appelées à devenir le centre de deux granges fort prospères. Nous arrivons ainsi à l'année 1135, qui, à l'occasion de la translation de l'abbaye, ouvrit pour Clairvaux une ère de véritable richesse foncière.

Il n'entre pas dans notre plan d'énumérer ici toutes les donations contenues dans les chartes qui plus tard, de 1135 à 1147 (6), époque d'une révision générale des actes de propriété de l'abbaye, ou même de 1147 à 1153 (7), date de la mort du fondateur, étendirent si pro-

(1) Perrecin, village à cheval sur l'Aube, entre les forges actuelles de Clairvaux et Bayel. Il est aujourd'hui détruit. Sur le cadastre de Ville-sous-Laferté, figure encore une contrée sous le nom de « Pont de Persin » (évidemment le Perrecin du douzième siècle). Une charte de 1189 (*Grangia abbatix*, XLV) semble indiquer qu'une grande partie de ce village appartenait dès lors à Clairvaux.

(2) *Fontarcia*, XXX; *Gallia Christ.*, IV, *Inst.*, p. 15.

(3) La charte de Pons fut renouvelée par Pierre le Vénérable (*Fraville*, XX; cf. *Cart. comm.*, I).

(4) Migne, t. CLXXXV, p. 977-979. Bernard obtint cette charte, en se présentant lui-même au synode de Langres. Nous voyons, par une charte de Geoffroy (*Grangia abbat.*, V), que l'évêque de Langres possédait des droits à Gevrolles.

(5) *Cartæ comm.*, I.

(6) A l'occasion de la croisade, Godefroid, évêque de Langres, revit et confirma toutes les chartes de Clairvaux.

(7) Nous ne connaissons que quelques chartes de cette période. Charte de Henri comte de Troyes, datée de 1148, Migne, t. CLXXXV,

digieusement le domaine de Clairvaux. Qu'il nous suffise de faire observer qu'après s'être avancé jusqu'à l'Aube, puis, outre Aube, autour du Periset ou Perisel, ruisseau qui porte aujourd'hui le nom de saint Malachie, puis dans toute la vallée entre Juvencourt et l'Aujon, le monastère finit par prendre pied dans tous les villages environnants, Ville, Maranville, Longchamp, Perrecin, Bayel, Baroville, Arconville, Champignol, Monteville, Vitry, Saint-Eusèbe, Fontette, Cunfin.

Peut-on savoir quels motifs inspiraient les bienfaiteurs du monastère? Une charte laisse entendre qu'elle fut rédigée en vue de secourir les pauvres de Jésus-Christ. Quelques autres donations figurent au *Cartulaire* comme une dot que de nouveaux convertis apportaient à l'abbaye, en entrant au noviciat (1). L'intention d'entrer avec la communauté en union de prières est rarement formulée, mais elle est évidemment au fond de la pensée de tous les donateurs. Si le comte Thibaut, par exemple, confirme et amplifie les donations de son oncle, le comte Hugues, c'est, dit-il expressément, « pour le remède de son âme (2) et l'âme de ses prédécesseurs. » Ce sentiment de foi dominait tout le reste au moyen âge. Il faut y voir la cause principale de la prospérité matérielle de Clairvaux.

Comme on l'a justement remarqué, « c'était pour l'ab-

p. 1750; charte inédite de Henri fils de Thibaut IV, en date de 1150, *Comit. Camp.*, IX, p. 136; charte inédite de Thibaut, de 1151, *Comit. Campan.*, III, p. 134.

(1) « In finagio villæ Guiardus de Juvencurt... partem alodii quam habebat pauperibus Clarevallis liberam dedit » (*Cart. comm.*, I). « Tescelinus de Mundivilla et Josbertus filius ejus, venientes ad conversionem in monasterio Clärevallensi, dederunt eidem, » etc. (*Fravilla*, I).

(2) *Comitum Campaniæ*, I, p. 134.

baye un magnifique honneur que ces témoignages de la sympathie des peuples... Toutes ces donations sont faites entre vifs. Le donateur se dépouille immédiatement lui-même. » Il le fait « du consentement de ses héritiers, dont la législation d'alors exige le concours pour la validité de l'acte (1). On peut encore compter dans le *Cartulaire de Clairvaux* ces suffrages que tant d'hommes, au prix du sacrifice de leur fortune présente ou à venir, donnèrent il y a sept siècles et demi » à une institution qui allait devenir si glorieuse... « Toutes les classes se mêlent dans cette longue suite de donateurs, souverains et barons féodaux, évêques et dignitaires ecclésiastiques, bourgeois, artisans, modestes laboureurs, » colons, serfs même ou *hommes de corps*, comme on disait alors ; « tous confondent leurs rangs pour venir porter au monastère de saint Bernard l'hommage de leur libéralité (2). »

Le domaine de Clairvaux, composé de la sorte et sans cesse agrandi, comprenait des prairies, des terres arables, des bois, des cours d'eau, des vergers et enfin des vignes. La culture de la vigne n'avait pas d'abord été très appréciée des fondateurs. Un moine nommé Chrétien, ayant planté des ceps sur un coteau voisin, Guy et Gérard, frères du saint abbé, en furent scandalisés. » Frère Chrétien, à quoi pensez-vous ? lui dirent-ils. Vous oubliez donc que, selon l'Écriture, le vin n'est pas pour les moines. » A quoi celui-ci répondit : « Vous êtes des frères spiri-

(1) D'Arbois de Jubainville, *Les Abbayes cisterciennes*, p. 287. Voir par exemple de quelle façon fut légalisée la donation de Josbert, parent de l'abbé de Clairvaux (*Cartæ comm.*, I).

(2) *Abbayes cisterc.*, loc. cit. Une charte de 1226 (*Fontarcia*, XLIII, p. 179) mentionne des donations antérieures faites par des serfs ; Evrard de Chacenay donne « pro remedio animæ meæ et antecessorum meorum, quidquid ipsa (ecclesia Clarev.) adquisierat ab (h)ominibus meis de corpore ubique in toto posse meo. »

tuels et vous ne buvez pas de vin; mais moi je suis un pécheur et je veux en boire. » Cette réponse fit horreur à Gérard (1). Plus tard son sentiment devait être tout autre : en 1134, le cellérier de Clairvaux, devenu gros fermier, ne dédaignait plus la culture de la vigne (2).

On remarquera que, dans l'énumération des biens de l'abbaye, il n'est aucunement question d'églises paroissiales, de villages, de colons ou de serfs. C'est qu'une clause de leur premier règlement (3) interdit ces possessions à tous les monastères de l'Ordre. Par là les Cisterciens entendaient réagir contre les usages d'un grand nombre d'abbayes, particulièrement de Cluny, dont les abbés, maîtres de châteaux, de villages avec leurs paysans, de serfs de l'un et l'autre sexe, comptaient parmi les plus grands seigneurs terriens de l'époque. Le système cluniste peut historiquement se défendre. Pierre le Vénérable, l'un des hommes les plus modérés de son temps, a essayé d'en démontrer la légitimité. « Personne n'ignore, dit-il, les traitements que les seigneurs laïques font subir à leurs serfs des deux sexes. Non contents du service qui leur est dû, ils revendiquent sans pitié les biens et les personnes, les personnes et les biens. Outre le cens accoutumé, trois ou quatre fois par an et aussi souvent que le veut leur caprice, ils s'emparent de leur avoir, les accablent de charges insupportables et sans nombre. Aussi voit-on ces malheureux désertir le sol qui les a vus naître et s'enfuir au loin. Mais, chose plus

(1) *Bernardi Vita quarta*, lib. II, n° 10.

(2) Quand il s'agit de transférer l'abbaye plus à l'est, on mit en avant tous les avantages qu'on retirerait de cette nouvelle situation, par exemple : « *locum esse spatiosum... ad virgulta et vineas*, » etc. En 1143, une charte du comte Thibaut a pour objet la donation d'une vigne près de Baroville (*Comit. Campan.*, II).

(3) Cap. xv, ap. Guignard, *Monuments*, p. 71.

affreuse, on trafique de ces âmes
 tées de son sang, et on les
 moines, exerçant la même au-
 ment. Ils n'exigent des colon
 et dus; ils ne les fatiguent pa-
 sent pas un joug excessif; s'il
 ils viennent à leur secours. Ce
 serviteurs, des serfs, mais d
 voilà pourquoi les moines po-
 et à meilleur titre, même qu
 mentation de Pierre le Véné-
 sion la plus piquante et sa pl
 un proverbe qui eut cours au
 en France mais encore en All
 sous la crosse (2). » Néanmo
 d'égalité naturelle se produisa
 cle sous une forme plus har-
 nettement jusque dans les c
 émanant de la chancellerie

(1) Pet. Ven., lib. I, ep. 28, ap. M
 remarquer qu'Abélard (*Sermo de*
 572) soutient précisément la thèse c
 subjectos nostros exactiones gravior
 chari tyrannide, quam sæculares
 Vénérable généralise trop, Abélard ex
 Cf. Luchaire, *Manuel des Institut.*
 bulle de 1114, le pape Pascal II proc
 ecclésiastiques sont improprement ap
 qu'ils soient assujettis aux mêmes
 ques » (Guérard, *Cartul. de N.-D. d*
 des seigneurs laïques, cf. Flach, *Les*
 Paris, 1886, I, 413-434 et passim.

(2) « Unter dem Krummstaben is
diplom., I, 693.

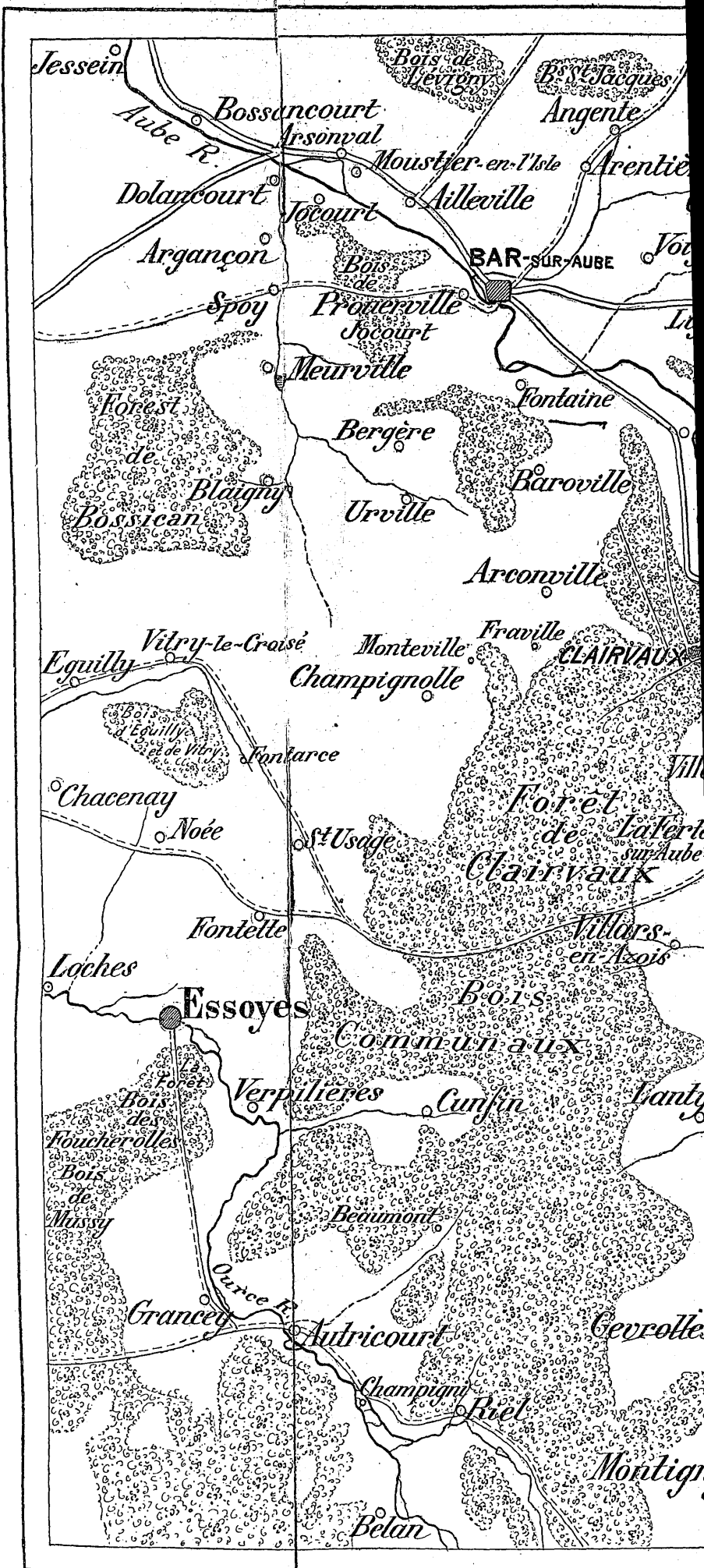
(3) Cf. une charte de Louis le Jeu
monarch., 2^e éd., II, 134.

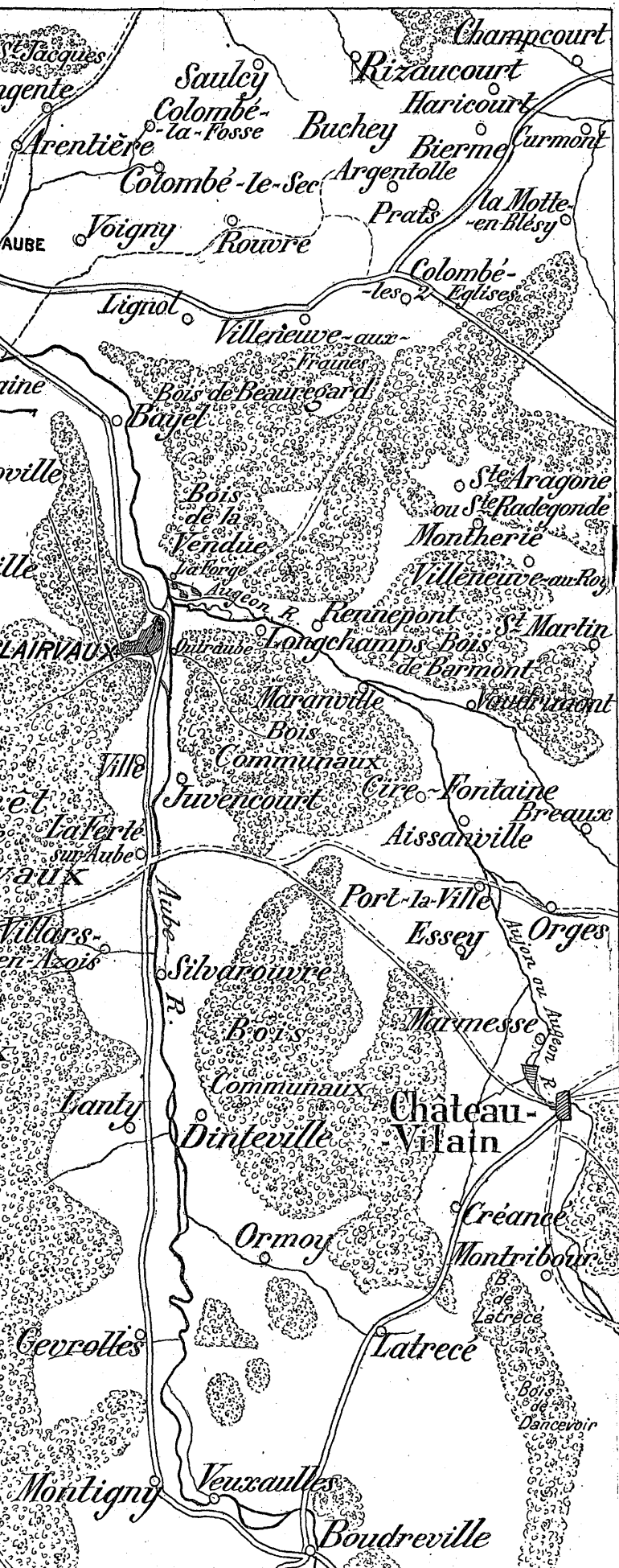
que Jésus-Christ a racheté à prix d'argent. Les ecclésiastiques, en usant tout autrement que les services légitimes des exactions, ne leur imposent pas dans le besoin, ne sont pas pour eux des frères et des sœurs. Et les laïques aussi légitimement (1). » L'argument a trouvé son expression haute confirmation dans le moyen âge, non seulement on lit : « Il fait bon vivre avec les idées de justice et de charité déjà au douzième siècle, et on les voit percer par les chartes d'affranchissement, etc. » (3). Est-ce une illu-

e, t. CLXXXIX, p. 146. Il est à
anne Baptista, éd. Cousin, I,
 aire : « Quis ignoret in ipsos
 nos exercere et majori debac-
 unt potestates. » Si Pierre le
 re sûrement davantage encore.
nçaises, p. 310-313. Dans une
 ait en principe « que les serfs
 és serfs et qu'il n'est pas juste
 aditions que les serfs des laï-
aris, I, 223). Sur les exactions
igines de l'ancienne France,

t wohnen. » Gudenus, *Codex*

le 1152, dans Luchaire, *Instit.*





sion, ou une témérité que d'intérêt. La charte de Charité cistercienne, qui, en libérant les serfs, comme une tentative favorable, moins à la diminution du servage qu'à l'affranchissement des hommes libres sur leurs domaines, invitait directement les seigneurs à l'octroi de chartes d'affranchissement à leurs vassaux, ne peut laisser douter, en effet, que les monastères cisterciens recrutés principalement dans la classe des clercs convers, destinés à l'exploitation rurale, contribuaient à la révolution lente s'accomplissant de la société féodale vers les sociétés rurales, à mesure que les familles se multipliaient; et nul ne niera qu'elle fut une étape importante de la liberté et du progrès social.

C'est dans un but non moins élevé que les Cisterciens s'engagèrent à ne jamais accepter de terres d'autrui. Un point de leur Règle était l'interdiction de l'acceptation de rentes foncières ou de terres alors connues. Les abbayes de l'Ordre ne pouvaient accepter le droit de dîme, mais jamais elles ne pouvaient en vendre d'autrui. La dîme est à leurs yeux une charge qui revient de droit soit à l'évêque, soit à la paroisse, soit aux indigents. Si un abbaye possède un domaine doivent vivre de leur travail, suffire à eux-mêmes. S'assurer, par la culture des biens fonciers, ce qui est nécessaire à l'exploitation agricole, voilà ce que l'Ordre ne saurait autoriser. Après, commence l'

(1) Plus tard, Clairvaux viola les statuts de l'Ordre. L'abbaye de Boulogne (Haute-Marne) lui appartenait en 1231, elle possède trois villages entiers (cf. *Campan.*, XX); quelques années après, elle en acquit d'autres (cf. d'Arbois de Jubainville, *Abbayes*).

d'interpréter la clause de la charte, qui vise les villages et les domaines favorables à l'abolition ou du moins du servage? En n'acceptant que les domaines, Cîteaux et Clairvaux ont tenté de persuader les seigneurs à délivrer des chartes de franchise à leurs tenanciers. On ne peut nier que les monastères cisterciens aient été une des classes des affranchis leurs libérateurs. Une révolution de la sorte au sein des populations rurales, comme les filles de Cîteaux se multipliaient, elle fut tout entière au profit du bien-être social (1).

Plus modeste et libéral que les autres ordres, il ne peut jamais tirer profit du travail. La Règle prohibe absolument les dîmes ou cens, seules rentes de l'Ordre pourront se libérer. Mais elles n'exigeront la dîme. Dans leurs yeux une chose sacrée, qui ne peut être aliénée, soit au curé, soit à l'évêque, soit aux indigents. Des moines qui posent pour vivre en l'exploitant et se rassurer, outre la propriété de la terre nécessaire ou utile pour une communauté, ce que la Règle de saint Benoît interdit l'abus : tout ce qui est

des statuts cisterciens. En 1196, l'évêque de Sens appartenait (*Ultra Albam*, LV); les seigneurs avec leurs habitants (*Comit. Paris.*); après, elle acquiert des serfs isolés (*Abbayes cisterc.*, p. 295).

superflu est contraire à la pureté de l'institut monastique (1).

II

Personnel du domaine.

En résumé, des hommes libres travaillant librement et en commun sur le sol libre et vivant uniquement de leur travail, tel est le caractère particulier de l'Ordre cistercien et par conséquent de l'abbaye de Clairvaux.

A côté d'elle quel contraste dans l'exploitation d'un domaine rural ! Prenons pour exemple, si l'on veut, la propriété de Josbert de la Ferté ou du seigneur de Chacenay, dont nous rencontrons les noms dans les chartes de Clairvaux (2). Leur domaine se compose de terres et d'hommes. Une partie de ces terres est rattachée à la maison du seigneur : c'est ce que les textes appellent le *dominicum*, la *terra dominicata* ou *indominicata*. Le reste est partagé en lots de diverse étendue, cultivés par des serfs, des affranchis, des colons ou des hôtes, qui en ont l'usufruit, moyennant redevances plus ou moins lourdes : ce sont autant de tenures soit serviles soit ingénueles.

M. d'Arbois de Jubainville n'est pas loin d'affirmer qu'à cette époque presque tous les habitants de la Champagne étaient serfs (3). Une telle opinion est selon nous

(1) *Exord. cisterc. cœnobii*, cap. xv, Guignard, p. 71-72. Cf. *Con-suet. seu Instit. gener.*, cap. v et ix, *ibid.*, p. 250-252.

(2) *Bern. Vita*, lib. I, cap. ix, n° 43 ; *Cartæ communes*, I ; *Fontar-cia*, XLIII ; d'après cette dernière charte on voit que le seigneur de Chacenay possédait des serfs dans son « poté » ou domaine.

(3) « Presque tous les habitants de la Champagne paraissent avoir été serfs au douzième siècle. » *Histoire des comtes de Champ.*, III, 215 ; cf. IV, 697-700. Il nous semble que la lecture des *Cartulaires* de la région donne une impression un peu différente. M. Luchaire

exagérée. Ce qui n'est pas contestable, c'est que, au point de vue de la sujétion, le sort des affranchis ou même des colons n'était guère supérieur à celui des serfs. Sauf le droit de formariage et de mainmorte, qui n'atteignait que les serfs, tous les droits seigneuriaux, corvées, dîmes, cens, tailles, etc., frappaient indistinctement tous les hommes du domaine. On a dit aussi que, « de droit commun, les habitants roturiers de la Champagne étaient alors taillables à merci (1). » C'est encore une assertion qui veut être corrigée. Un usage déjà accrédité par le temps voulait que le tenancier, même serf, ne payât annuellement qu'une redevance fixe. Telle était par exemple la règle sur les terres ecclésiastiques (2); et nul doute que cette coutume ne se soit également introduite sur les domaines de la féodalité laïque, partout où régnait quelque sentiment de justice, inspiré par la raison ou par la foi (3). Ce qui est malheureusement vrai, c'est que l'usage dont nous parlons n'avait pas, en droit féodal, force de loi reconnue, et que nombre de seigneurs laïques abusaient de l'antique droit de propriété pour exiger de leurs tenanciers des redevances arbitraires et injustes. Le plus souvent, ce mal avait sa source, non dans la rapacité du seigneur, mais dans celle de ses agents. Les *maires* préposés à la sur-

nous paraît plus juste, quand il dit : « Au commencement du onzième siècle, la condition servile est celle de la majorité de nos paysans, et, dans la plupart des provinces (il faut excepter la Normandie et la Bretagne, peut-être même la Touraine), *une partie notable* de la population des campagnes restera soumise, jusqu'à la fin du treizième siècle, aux charges caractéristiques de la servitude. » *Manuel des Institutions françaises*, p. 294-295.

(1) D'Arbois de Jubainville, *ouv. cit.*, III, 215-216.

(2) Cf. Pet. Vener., lib. I, ep. 28, *loc. cit.*

(3) Cf. Fustel de Coulanges, *L'alleu et le domaine rural*, p. 360-442.

veillance et à l'exploitation des domaines ruraux, les vicomtes et les *prévôts*, chargés d'exercer la justice ou de recueillir les impôts (1) dans les comtés, n'avaient pas toujours l'impartialité et le désintéressement qu'on est en droit d'attendre de fonctionnaires loyaux. Il leur arrivait trop fréquemment de confondre le droit seigneurial avec leur propre intérêt. Leurs exactions ne profitaient pas toutes au maître. Le tenancier subissait ainsi la double exigence d'un fisc déjà exorbitant et d'un agent fiscal abusant de son autorité. Cette plaie, qui n'est pas particulière au moyen âge, frappait trop souvent alors les campagnes d'une façon criante. Voilà ce qui arrachait aux malheureux tenanciers les plaintes dont Pierre le Vénérable et tant d'autres se sont faits l'écho.

Une autre cause qui rendait leur sort vraiment déplorable, c'était l'obligation où ils se trouvaient de se tenir habituellement aux ordres du propriétaire. Pendant qu'ils employaient le meilleur de leur temps et les plus belles journées des saisons à s'acquitter de leurs corvées sur le *dominicum*, leurs propres champs, d'ordinaire les moins féconds du domaine total, restaient en souffrance. La récolte suivante s'en ressentait inévitablement. Il n'en fallait pas moins payer toutes les autres redevances. On comprend dès lors qu'il suffisait parfois d'un hiver rigoureux comme celui de 1124-1125, pour amener dans les campagnes une famine dont les petits fer-

(1) Sur les vicomtes et les prévôts, cf. Luchaire, *Manuel des Institutions françaises*, p. 263-266, 279-282. Le vicomte qui tenait le *castrum* de la Ferté, Hugues, est nommé dans le *Cartulaire* de Clairvaux (*Ultra Albam*, I, p. 41, etc.). Le comte de Champagne avait un prévôt à Bar-sur-Aube (Bern., *ep.* 39, n° 3). Un officier, *minister*, du nom de Constance, était prévôt de Guy de Marcilly, à Rennepont (*Ultra Albam*, I). Le *Cartulaire* nomme pareillement les maires de Longchamp, de Baroville, d'Urville, d'Arconville, etc.

miers, serfs ou libres, étaient les premières victimes. N'ayant aucune réserve, ils étaient condamnés à mourir de faim, si une Providence visible ne venait à leur secours (1).

En regard de ces domaines mal cultivés de la féodalité laïque, plaçons Clairvaux. Ce monastère était aussi un composé de terres et d'hommes. Les terres, nous l'avons vu, étaient enchevêtrées dans les propriétés et les villages d'alentour. Pour les exploiter, il avait fallu les diviser en plusieurs centres de fermage, nommés granges. Six granges, ce semble, furent établies du vivant même du fondateur : ce sont, avec la grange de l'abbaye, *Grangia abbatix*, l'Outre-Aube, séparée de celle-ci par l'Aube comme son nom l'indique, *Ultra Albam*, Fraville dans le finage d'Arconville, Fontarce à la source de l'Arce, Beaumont et Campigni sur le territoire de Cunfin et de Riel les Eaux (2).

(1) Sur ce point, cf. Fustel de Coulanges, *ouv. cit.*, p. 423-445; Luchaire, *Manuel des Institut. françaises*, p. 297-299.

(2) L'existence des quatre premières granges au temps de Bernard est hors de doute; elles sont citées comme telles dans les documents. *Juxta Grangiam Fravillæ*, est-il dit dans une charte de 1147 (*Fravilla*, I, p. 124). Pour Fontarce, cf. *Bern. Vita*, lib. VI, cap. 14, n° 45. Pour Beaumont et Campigni, la chose est moins claire; M. d'Arbois de Jubainville (*Abbayes cisterciennes*, p. 312-313) a cru qu'il n'était question pour la première fois de la grange de Campigni qu'en 1210. C'est une erreur : dans une charte de 1159 (*Campigni*, XXXIII, p. 252) on rencontre les expressions *finagium grangiæ Campaniæ*. Ce qui nous porte à croire que les granges de Beaumont et de Campigni existaient déjà en 1147, c'est que les dotations qui les regardent ou qui leur sont assignées forment un groupe spécial et figurent, à cette date, dans la révision générale des chartes de l'abbaye, sous une rubrique particulière. Fraville est aujourd'hui une ferme de la commune d'Arconville. Elle comprend 230 hectares, dont 34 fauchées de prairies (la fauchée est de 31 ares 62 centiares), et se loue 5.000 francs. Du temps de saint Bernard il reste encore la chapelle et le réfectoire, avec la cave et le dortoir. La chapelle, d'un style très simple, éclairée

On tomberait dans une grande erreur, si l'on se faisait de ces établissements l'idée qu'exprime aujourd'hui leur nom usuel. « Grange, selon la remarque de M. d'Arbois de Jubainville (1), est un terme générique qui sert, au moyen âge, à désigner tout bâtiment destiné à l'exploitation agricole. L'auteur de la description de Clairvaux nous dit que la présence des instruments aratoires dans les granges d'Outre-Aube et de l'Abbaye, toutes deux attenantes à Clairvaux, était le seul signe auquel on pût, au premier coup d'œil, distinguer ces granges d'une abbaye. Les granges cisterciennes étaient souvent des sortes d'abbayes au petit pied; elles avaient leur chapelle, leur dortoir, leur réfectoire, leur chauffoir. Elles différaient des monastères en ce que les moines ne pouvaient y habiter à poste fixe. » Les convers seuls y résidaient. « C'est ce qui constitue un des caractères de l'Ordre de Cîteaux et qui distingue cet Ordre de celui de Cluny et des anciens Bénédictins. Les anciens Bénédictins et les Clunistes chargeaient des moines de l'administration de leurs propriétés rurales et les envoyaient y résider. De là l'origine des prieurés. Les prieurés possédaient un couvent, c'est-à-dire une communauté de moines qui remplissaient ensemble tous les devoirs de la vie monastique. Mais l'existence des prieurés était prohibée dans l'Ordre de Cîteaux qui n'admit cette institution que dans les siècles de décadence. »

Les granges cisterciennes étaient rattachées à l'abbaye par un lien très étroit. Le domaine total vivait d'une vie unique. Rien ici de semblable au *dominicum* et aux tenures serviles ou ingénuiles. La population de Clairvaux

seulement par deux étroites fenêtres, est située à droite de la porte d'entrée qui donne accès dans la cour de la ferme.

(1) *Les Abbayes cisterciennes*, p. 304-305.

qui, après avoir commencé par treize personnes, finit par s'élever, du vivant même de saint Bernard, à sept cents âmes, ne forma jamais une *villa*, un village, mais une famille. Cette famille, il est vrai, se composait de deux groupes distincts, les moines et les convers : mais tous ces membres, quelle que fût la diversité de leur origine ou celle de leurs offices, jouissaient du même privilège : la liberté, et ne reconnaissaient d'autre autorité que celle de la Règle, à laquelle le supérieur, Bernard lui-même, était assujéti.

Le supérieur portait le nom d'abbé, *abbas*, c'est-à-dire « père. » Ses subordonnés, même les convers, étaient pour lui des « frères, » en même temps que des fils. C'est en lui que s'incarnait la Règle. Il avait charge de la faire appliquer par tous et d'en punir les infractions. Mais quoique son autorité fût absolue, il ne devait prendre aucune décision, sans avoir consulté les anciens de la communauté ; et dans les circonstances graves il appelait à son conseil la communauté tout entière : consultation de pure conscience et de simple raison, car il n'était pas obligé de se conformer à l'avis de ses moines (1).

Malgré sa haute situation, rien, pas même le costume, ne distinguait au dehors ce *dominus*, ce seigneur d'un nouveau genre (2). Comme le dernier des moines, il était astreint au travail manuel ; et les historiens nous montrent Bernard, au temps de la moisson ou de la fenaison, accompagnant ses frères dans les prés ou dans la plaine (3). Sa nourriture n'offrait rien qui sentît la bonne chère. Quoiqu'il eût une cuisine particulière et deux moines,

(1) *Bened. Regula*, cap. 2 et 3, Guignard, p. 6-9.

(2) Cf. *Statuta Cap. general.*, 1252, ap. Martène, *Thesaurus Anecd.*, IV, 1399.

(3) *Bern. Vita*, lib. I, cap. ix, n° 44 ; cap. xi, n° 54, etc.

choisis à tour de rôle, pour en faire le service, il n'était pas mieux nourri que le reste de la communauté : comme elle, il ne mangeait que des légumes ; la seule raison qui lui faisait faire table à part était la nécessité de recevoir honorablement les hôtes, sans que l'ordre de la maison eût à souffrir de leur présence (1).

Au-dessous de lui, et immédiatement après lui, venaient dans la hiérarchie monastique le prieur et le cellier. Ils étaient à la nomination de l'abbé (2). Le prieur était, comme son nom l'indique, le second dignitaire de l'abbaye. La Règle de saint Benoît l'appelle prévôt, *præpositus* (3). Il a peu d'attributions spéciales. Il est à tous égards le lieutenant de l'abbé qu'il supplée en cas d'absence, et dont il est le premier auxiliaire et le premier conseiller (4). De 1115 à 1124 ce fut Gaucher, futur abbé de Morimond, qui exerça à Clairvaux le priorat. Nous retrouvons ailleurs le nom de ses successeurs, Humbert, Godefroid de la Roche, Geoffroy, plus tard abbé de Clairmarais, Geoffroy de Péronne, Rainier de Térouanne, et Philippe de Liège (5). Telle fut l'importance de cette fonction au temps de la grande prospérité de Clairvaux, que Bernard fut obligé de créer un sous-prieur. Le premier moine que nous voyons remplir cet office fut Odon ou Eudes, dont la mort précéda de quelques mois seulement celle du saint fondateur (6).

(1) *Regula S. Bened.*, cap. 53 et 56. « Tantum leguminis accipiat (septimanarius) ut abbati et supervenientibus hospitibus sufficere possit. » *Consuet. antiquior.*, cap. 109, ap. Guignard, p. 227.

(2) *Reg. S. Bened.*, cap. 65, Guignard, p. 53.

(3) Cap. 21 et 65.

(4) *Consuetud. antiq.*, cap. 111, Guignard, p. 230-231.

(5) Voir la liste des prieurs de Clairvaux, ap. Henriquez, *Fasciculus sanctorum Ordin. Cisterciens.*, lib. II, p. 418 ; cf. d'Arbois de Jubainville, *Abbayes cisterciennes*, p. 357.

(6) *Exord. magn.*, dist. III, cap. 6, Migne, p. 1056-1057.

Le cellérier était d'une manière générale, sous l'autorité de l'abbé, chargé de l'administration financière du monastère (1). C'était lui qui commandait les repas et veillait à ce qu'ils fussent servis à temps. C'était lui qui salait les mets et faisait les parts de chaque religieux dans les écuelles destinées à cet usage. Il recevait les comptes des convers, placés à la tête des exploitations agricoles, des usines et des divers corps de métiers de l'abbaye (2). Il en avait l'inspection. L'auteur du *Grand Exorde de l'Ordre de Cîteaux* nous montre Gérard, premier cellérier de Clairvaux, parcourant les fermes de l'abbaye pour remplir les obligations de sa charge, *ex debito officii sui* (3).

Au nombre des dignitaires de Clairvaux, il importe de citer encore l'hôtelier et le portier. Nous aurons plus loin l'occasion de parler avec détails de leur humble et glorieux office (4).

En dehors de ces fonctionnaires spéciaux, la besogne journalière était la même pour tous les moines. Nous avons déjà dit en quoi elle consistait. Elle paraîtra bien humble, si l'on considère que ceux qui s'y étaient astreints volontairement sortaient pour la plupart de l'une ou l'autre des trois classes privilégiées qui possédaient alors le monopole à peu près exclusif de la culture intellectuelle : la noblesse, le clergé et la bourgeoisie. « Combien de gens de lettres, combien de rhéteurs et de philosophes sont entrés dans les monastères de saint Bernard ! »

(1) *Reg. S. Bened.*, cap. 31, Guignard, p. 30.

(2) *Consuetud. antiq.*, cap. 76 et 117, Guignard, p. 181 et 240; *Instit. Capit. gener.*, cap. 87, *ibid.*, p. 274.

(3) *Exord. magn.*, dist. III, cap. 2, p. 1053.

(4) Sur les fonctionnaires d'ordre inférieur, cf. *Consuetud. antiq.*, cap. 105-120, Guignard, p. 223-243, et d'Arbois de Jubainville, *Les Abbayes cisterciennes*, p. 198-243.

nous dit un contemporain (1). Sur ce terrain nouveau, dans ce domaine spécial, l'aristocratie de la naissance ou de la science n'est plus comptée pour rien. Le savoir de quelques-uns est utilisé pour la transcription des manuscrits et la réforme liturgique entreprise par l'Ordre cistercien; mais les travaux de ce genre n'étaient qu'une exception à Clairvaux. L'occupation principale de la communauté, son œuvre par excellence, après la prière canonique, l'*opus Dei*, c'est pour chaque jour ouvrable le travail manuel. Quel spectacle pour les grands seigneurs et les riches bourgeois du moyen âge que ces moines, qui ne le cédaient à personne en noblesse, en richesse ou en intelligence, librement attachés à la glèbe, et occupés à conduire un attelage, à porter du fumier, à défricher un sol ingrat (2)! Dans l'intérieur du cloître, leur office est le même, sinon plus humiliant encore. Ils raccommodent eux-mêmes leurs vêtements; et le port de l'aiguille est obligatoire, même pour l'abbé (3). La cuisine les réclame à tour de rôle; nul ne peut se dérober à ce service : un futur pape, Bernard de Pise, et un fils de roi, Henri de France, passeront ainsi plusieurs semaines de leur vie à « laver des écuelles (4). » La fameuse chimère saint-simoniennne, d'après laquelle certains hommes naissent avec la charmante vocation de broser pour leur agrément, du matin au soir, les bottes de leurs frères, n'était pas encore inventée. Chaque moine de Clairvaux

(1) *Bern. Vita*, lib. II, *præf.*

(2) *Qualis religio est fœdere terram, silvam excidere, stercora comportare?* » *Bern.*, ep. 1, n° 4. Cf. *Petri de Roya ep. inter Bernardinas* 492, n° 9.

(3) *Reg. S. Bened.*, cap. 55. Cf. *Cæsarii Dialogi miracul.*, dist. VI, cap. 16-17, ap. *Bibl. Patr. cisterc.*, II, 172-173.

(4) *Consuet. antiquior.*, cap. 108, ap. Guignard, p. 225-227; *Fragm. histor.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 91; *Bern. Vita quarta*, lib. II, n° 17.

prend soin de ses chaussures (1). On rapporte qu'un jour saint Bernard graissait ainsi ses souliers dans le chauf-foir, lorsque le démon, choqué de cette humilité, y entra soudainement sous la forme d'un hôte et demanda où était l'abbé. Le saint leva les yeux et le regarda. « Quel abbé! s'écria le démon : ne serait-il pas mieux d'accourir poliment au-devant des hôtes que de faire honte à ses moines en se livrant à une occupation si mal-séante? » Bernard reconnut aisément à quelle espèce de visiteur il avait affaire; il continua la besogne qu'il avait commencée, et le démon disparut (2).

Authentique ou légendaire, ce récit nous montre en quel honneur était à Clairvaux le travail manuel, même en apparence le plus avilissant. La leçon qui s'en dégage, incomprise de la plupart des seigneurs de cette époque, n'a pas été perdue. On convient facilement aujourd'hui que le travail, si grossier soit-il, pourvu qu'il ait son utilité, réhabilite l'homme, et qu'il n'est pas à proprement parler de vil métier. Quel ouvrier pourrait dédaigner son outil, truelle, pioche, ou faucille, en songeant qu'il a pour ancêtres, dans son labeur quotidien, des bourgeois et des gentilshommes tels que les Cisterciens du douzième siècle, et pour compagnon, pour frère, un saint Bernard?

Cependant il ne faut pas oublier que les moines de Clairvaux choisissaient, entre les divers travaux manuels, ceux auxquels ils pouvaient se livrer sans dommage pour leurs exercices claustraux. A vrai dire, l'exploitation du domaine retombait principalement sur les bras des convers; la communauté n'était tout entière aux champs

(1) « *Fratres calefactorium possunt ingredi... ad subtalares ungen-dos* » *Consuet. antiq.*, cap. 72, ap. Guignard, p. 174.

(2) *Bern. Vita quarta*, lib. II, n° 16.

qu'en temps de presse, par exemple à l'époque de la moisson et de la fenaison. Du reste, les convers exécutaient tous les travaux qui exigeaient une résidence prolongée, à poste fixe, hors de l'abbaye. La plupart des arts mécaniques, nécessaires à la nourriture et aux vêtements, leur étaient pareillement dévolus. Ainsi, ce sont les convers qui sont, par métier, tisserands, maçons, cordonniers, tanneurs, boulangers, foulons, forgerons, valets de charrue, vigneron, charretiers, bergers et bouviers (1).

Arrêtons-nous un instant sur cette classe de travailleurs, si curieuse à observer au douzième siècle. Les convers sont des laïques et ils portent la barbe (2). Leur costume diffère peu de celui des moines; comme eux ils ont une tunique, des bas et des souliers; seulement ils remplacent la coule par la chape, sorte de robe de laine, probablement un peu plus courte. Leur capuce ne doit leur couvrir que les épaules et la poitrine; les capuces de plus grande dimension sont réservés aux pâtres, aux charretiers et aux bouviers. Les forgerons seuls ont droit

(1) Césaire, *Dialogi Miracul.*, dist. IV, cap. 7, ap. *Biblioth. PP. Cist.*, II, 81; *Exord. cœnob. cisterc.*, cap. xv, ap. Guignard, p. 72; *Usus Conversorum*, cap. 1, 2, 4, 6, *ibid.*, p. 278-282. Martène (*Thesaurus anecdot.*, IV, 1647 et suiv.) donne le texte d'une Règle des Convers, intitulée *Breve et memoriale scriptum de conversatione laicorum fratrum secundum Instituta sancti Bernardi*, d'après un manuscrit d'Aulne (diocèse de Liège) et une copie des Feuillants. L'ouvrage comprend 16 chapitres, beaucoup moins explicites que les 22 chapitres des *Usus conversorum* édités par Guignard et qui sont antérieurs à 1173-1191 (cf. Guignard, *Monuments*, p. xxii).

(2) « Conversos laicos barbatos. » *Exord. cister. cœnob.*, cap. xv, Guignard, p. 72. Cf. *Instit. Capit. Gener.*, cap. 8, *ibid.*, p. 251, Césaire cite des clercs qui, par humilité, feignirent d'être laïques pour entrer parmi les convers. *Dialog. Miracul.*, dist. I, cap. 39, ap. *Biblioth. PP. Cist.*, II, 21-22.

de porter une chemise (1). Leur lit, comme celui des moines, consiste en une pailleasse; ils couchent tout habillés, sans même ôter leurs chaussures; et pour couvertures, au lieu de laine, ils se servent de peaux (2). Au temps de la prospérité de Clairvaux, il était impossible qu'ils eussent un dortoir commun; les uns passaient la nuit dans l'abbaye, les autres dans les granges; mais il était de règle qu'ils fussent plusieurs ensemble. Pourtant les bergers pouvaient être dispensés de rentrer chaque soir à la ferme, quand le pâturage où ils conduisaient leurs troupeaux en était trop éloigné; ils avaient alors leurs loges dans la plaine, comme on en voit encore de nos jours (3).

La nourriture des convers était, pour la qualité, la même que celle des moines; mais à cause de la nature de leurs travaux ordinairement plus pénibles, elle était plus abondante. C'est pour eux surtout que la Règle consacra le *mixtum* ou déjeuner, qui se prenait vers huit ou neuf heures du matin et se composait d'une livre de pain ou même davantage, selon le tempérament de chacun. Les convers résidant à l'abbaye n'avaient pas un droit strict à cet adoucissement, et leur *mixtum* était généralement de quantité moindre. Mais ceux qui séjournaient dans les granges n'étaient astreints au jeûne qu'en certains jours où l'Église l'observe, et pendant l'Avent, outre les vendredis, depuis le 13 septembre jusqu'au carême (4).

Le travail journalier des convers n'était pas, on le de-

(1) *Usus Convers.*, Guignard, cap. xvi, p. 286.

(2) *Usus Convers.*, cap. xvii.

(3) *Usus Convers.*, cap. i et ii, p. 278-279. Cf. Cartulaire, *Ultra-Albam*, XLVI : « ut ibidem facerent logias quæ pastoribus et animalibus sunt necesse » (sic); *Fravilla*, XXVIII.

(4) « Eisdem cibis vescuntur quibus et monachi, » etc. *Usus Con-*

vine, d'une durée uniforme pendant tout le cours de l'année. En règle générale, et sauf les dimanches et les fêtes, ils se levaient plus tard que les moines. De Pâques au 13 septembre, époque des grands travaux agricoles, ils se levaient à l'aube. Du 13 septembre au 1^{er} novembre et du 22 février à Pâques, il suffisait qu'ils fussent debout, pour réciter leurs prières, soit trente *Pater* et autant de *Gloria Patri*, avant que le jour parût. L'hiver était le temps des longs sommes; du 1^{er} novembre au 22 février, ils pouvaient dormir les trois quarts de la nuit. En résumé, leur sort à cet égard paraîtrait enviable à beaucoup de travailleurs de nos jours, surtout si l'on considère qu'à ces heures de repos régulier il faut ajouter les dimanches et trente jours de fête par an, où nos convers chômaient (1).

Mais le convers n'est pas simplement un homme de durs labeurs, un ouvrier, c'est encore un religieux; c'est par là surtout qu'il se distingue du serf et du colon de son temps, aussi bien que de l'ouvrier moderne. Il a fait vœu de chasteté, et la Règle lui interdit de parler à une femme seul à seule (2). L'obéissance est devenue la loi de toute sa vie; s'il vient à l'enfreindre, il expiera sa faute en prenant ses repas par terre devant ses frères dans le réfectoire commun, durant trois jours (3). Par manière de mortification, il devra se donner la discipline

vers., cap. xv; Guignard, p. 286. Cf. *Consuetud. antiq.*, cap. 73, p. 175.

(1) *Usus Convers.*, loc. cit., cap. II et III, p. 279-280.

(2) *Usus Convers.*, cap. VII, p. 282; *Inst. Capit. general.*, cap. VII, ap. Guignard, p. 251. Ce fut seulement en 1493 que les abbés cisterciens furent autorisés à employer des femmes au service de la basse-cour : *Articuli Parisienses*, n° XI, ap. *Nomasticon cisterciense*, p. 682.

(3) *Usus Convers.*, cap. XVIII, p. 287.

tous les vendredis depuis l'octave de la Pentecôte jusqu'à Noël et de l'octave de l'Épiphanie jusqu'à Pâques (1). Ses communions sont réglées. Sauf exceptions que l'abbé détermine, les convers ne s'approchent de la sainte table que sept fois l'an : le jour de Noël, le 2 février, le Jeudi saint, à Pâques, à la Pentecôte, le 8 septembre et à la Toussaint (2). Tous les dimanches, ils ont chapitre comme les moines, et de plus que les moines ils entendent un sermon que leur adresse l'abbé ou, à son défaut, le prieur (3). Pendant la semaine, ils n'assistent à la messe qu'en certains jours déterminés (4). Ils remplacent l'office canonique par des *Pater noster* et des *Gloria Patri*, vingt pour matines — ou quarante les jours de fêtes à douze leçons, — dix pour laudes et vêpres, cinq pour chacune des autres heures (5). La récitation quotidienne de telles prières, toujours les mêmes, peut nous paraître monotone et fastidieuse. Mais un convers zélé y savait mettre toute son âme et avec son âme un accent de sincérité sans cesse renouvelée. De la sorte, en les redisant toujours, il ne se répétait jamais.

Le *Grand Exorde* rapporte une anecdote qui peut servir de commentaire à cette pensée. On était à la veille de l'Assomption de la pure et immaculée vierge Marie, mère de Dieu; et les frères des granges de Clairvaux, pour célébrer cette solennité, se préparaient à regagner l'abbaye. Or, dans une des granges les plus proches, — probablement Fraville, — était un convers qui, malgré son extrême simplicité en matière de spiritualité, pro-

(1) *Usus Convers.*, cap. x, p. 283.

(2) *Ibid.*, cap. v, p. 281.

(3) *Ibid.*, cap. xi, p. 283.

(4) *Ibid.*, cap. iv, p. 280.

(5) *Ibid.*, cap. i, p. 278.

fessait pour Notre-Dame un culte sincère et profond. Mais quand le maître de la grange désigna ceux qui se rendraient à l'abbaye et ceux qui resteraient de garde, notre convers se trouva parmi ces derniers et il eut pour charge de surveiller les brebis. Cette commission n'était pas pour lui plaire : car il désirait vivement assister aux hymnes et aux cantiques que la communauté allait chanter si dévotement en l'honneur de la Reine du ciel. Néanmoins il n'osa réclamer, et par esprit d'obéissance exécuta les ordres qui lui étaient donnés. Tandis qu'il veillait avec sollicitude sur son troupeau, le son de la cloche qui appelait les frères à matines parvint à ses oreilles, malgré la distance, grâce au silence de la nuit. Alors son cœur s'embrase à la pensée des saintes mélodies qui vont retentir dans la chapelle en l'honneur de la très pieuse Mère de miséricorde. Aussitôt il se lève et, désireux de prendre part, dans la mesure de ses forces, à ces témoignages d'amour, il se tient debout, les yeux et le cœur fixés dans la direction du monastère. Lorsqu'il eut récité, avec toute la dévotion dont il était capable, les prières d'usage imposées aux convers pour matines, il chercha dans le pauvre répertoire de ses connaissances quelque prière, quelque louange qu'il pût offrir à Notre-Dame, pour s'associer jusqu'au bout aux longues vigiles des religieux. Il ne trouva que la Salutation angélique qu'il avait apprise tant bien que mal. S'en servant alors comme d'un parfait abrégé qui contenait pour lui la plénitude de la dévotion et levant les yeux au ciel, il ajouta génuflexions aux génuflexions, soupirs aux soupirs, salutations aux salutations; et dans ce pieux commerce il passa sans lassitude le reste de la nuit et une partie de la matinée. Le narrateur ajoute que l'abbé de Clairvaux eut révélation de cette scène

et proposa pour modèle à ses frères l'humble et dévot convers (1).

Des scènes de ce genre n'étaient pas rares au douzième siècle, et plus d'un habitant des campagnes en fut le témoin attendri. Quel touchant spectacle que la vue d'un pauvre frère lai s'arrêtant tout à coup au milieu de ses travaux dans la plaine, dans les vignes, dans les prés ou dans le pâquis, pour réciter tout bas ses heures ! On a beaucoup admiré de nos jours le tableau de Millet représentant l'*Angelus*. Le paysan de Millet reconnaîtrait dans le convers de Clairvaux son modèle et son ancêtre. Le silence qui règne dans l'œuvre du peintre à l'heure de l'*Angelus* régnait en réalité dans le domaine cistercien, à toutes les heures du jour : un silence plus profond encore s'il est possible, silence de mort, que la question d'un passant et la brève réponse du convers pouvaient seules interrompre (2). Mort au monde, le convers vivait paisiblement en communion avec la nature et son auteur. Solitaire au milieu de ses frères, ou isolé dans les pâquis, qu'avait-il de mieux à faire, durant les longues journées d'été ou les mystérieuses soirées d'automne, que de repasser dans sa mémoire le sermon qu'il avait entendu le dimanche ou d'abandonner son âme à l'admiration des œuvres divines qu'il avait sous les yeux : ruisseaux murmurants, verts pâturages, moissons dorées, forêts ombreuses, soleil éclatant, lune aux pâles reflets, avec son cortège d'étoiles étincelantes ? Sa méditation s'arrêtait à chaque instant, pour recommencer sans cesse,

(1) *Exord. Magn.*, dist. IV, cap. xiii ; *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxiv, ap. Migne, p. 439.

(2) Cf. *Regula Convers.*, ap. Martène, *Thes. anecd.*, IV, p. 1650. Dans ce dernier texte, la règle du silence paraît moins rigoureuse que dans l'*Usus*, pour les bergers et les valets de charrue.

prenant un cours nouveau selon l'inspiration du moment, sans nul effort, et sans objet déterminé. Dénudé de toute culture intellectuelle, il était incapable d'esprit de suite. C'est de lui, c'est du pâtre ou du bouvier cistercien qu'on peut dire, en toute vérité, qu'il avait pour maîtres « les chênes et les hêtres. » Son ignorance native, sauf un don surnaturel spécial, lui interdisait les hautes contemplations mystiques (1).

Le convers, en effet, est un religieux d'ordre inférieur. Il ne sait pas lire, et la Règle lui défend d'ouvrir un livre. On exige qu'il sache par cœur le *Pater noster*, le *Credo*, le *Miserere mei, Deus*, le *Benedicite*; et c'est tout (2). Encore a-t-il fallu qu'on lui expliquât ces prières : car le latin est pour lui un langage inintelligible; il ne parle que le roman, et c'est dans cet idiome nouveau, encore mal formé et divers selon les provinces, que l'abbé doit lui adresser chaque dimanche un sermon spécial (3).

Cette infériorité du convers ne saurait nous surprendre; son humble extraction en est la cause. Avant d'entrer à Clairvaux, il n'était qu'un affranchi, peut-être un serf, tout au plus un colon, rarement un homme jouissant d'une liberté complète. Nous voyons en 1164 le comte de Champagne, Henri le Libéral, donner d'une manière générale à ses hommes la permission d'entrer comme religieux dans l'abbaye cistercienne du Re-

(1) « Pro ingenta eorum simplicitate... simpliciores et sine litteris esse noscuntur. » *Usus Convers.*, Prolog., ap. Guignard, p. 277-278; *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxv, n° 47; cf. *ibid.*, cap. xxiv, n° 43.

(2) *Usus Convers.*, cap. ix, p. 283. En 1240, l'*Ave Maria* devint également obligatoire. *Institutiones Cap. gener. cisterc.*, ap. *Notomasticon Cisterc.*, p. 354.

(3) « Faciat sermonem. » *Usus Convers.*, cap. vi, p. 284. Sur la diversité des dialectes romans à cette époque, voir épître de saint Bernard aux religieux de Flay (Saint-Germer, Oise) : « dissimilibus linguis ab invicem distamus. » *Bern.*, ep. 67.

clus (1). Nul doute que les convers de Clairvaux ne se soient recrutés par des faveurs du même genre, au temps de Hugues de Vitry et de Thibaut IV. En 1143, pendant sa lutte contre Louis le Jeune, on félicitera ironiquement Thibaut d'avoir pour « chevaliers des moines, pour arbalétriers des convers (2). » Cette plaisanterie prouve que le comte de Champagne avait, dès longtemps, octroyé à ses hommes, affranchis ou colons, sinon serfs, le droit de quitter ses terres pour entrer dans le cloître, c'est-à-dire pour peupler les abbayes, surtout Clairvaux qu'il chérissait particulièrement. Or, nous savons que la condition de ces divers tenanciers ruraux, sans être toujours misérable, était du moins fort modeste. Leur instruction était rudimentaire (3). Il eût donc été extrêmement difficile, sinon impossible, de les élever au rang des moines de chœur.

Leur sort pourtant, par cette transplantation, se trouvait amélioré. La Règle cistercienne voulait que, durant leur vie et après leur mort, ils fussent traités comme les moines (4). Une telle faveur n'était pas à dédaigner. « Tu n'avais ni bas ni souliers, » disait Bernard à un convers mourant; « tu marchais à demi nu; la faim et le froid te torturaient, lorsque tu t'es réfugié auprès de nous et que tes prières ouvrirent devant toi la porte de l'abbaye.

(1) *Gallia Christ.*, XII, Instrum., 270; cf. d'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes de Champagne*, III, 217.

(2) *Bern. vita*, lib. IV, cap. III, n° 12.

(3) Il existait des écoles dans les églises rurales; mais l'instruction n'était pas obligatoire et il est fort probable que le menu peuple ne les fréquentait guère (cf. Imbart de la Tour, *De ecclesiis rusticanis*, p. 70-71).

(4) *Exord. Cisterc. Cœnob.*, cap. xv, Guignard, p. 72. Cf. *Instit. Capit. general.*, cap. VIII, ap. Guignard, p. 251; *Usus Convers.*, Prolog., *ibid.*, p. 277-278.

Nous t'avons reçu dans ta pauvreté à cause de Dieu ; et dès lors tu as été traité, en nourriture, en vêtements, en toutes choses, comme l'égal des savants et des gens de haute noblesse qui sont avec nous (1). »

En entrant à Clairvaux, le convers avait son pain assuré ; et du même coup il échappait aux exactions injustes qui accablaient trop souvent ses pareils dans le monde. La justice du comte ou du baron expirait au seuil du monastère. Bien que l'immunité ne fût pas expressément mentionnée dans les chartes que les comtes de Champagne et les rois de France octroyèrent à Clairvaux, l'abbaye, en fait, fut toujours exempte de toute juridiction laïque ; et pour donner à cette immunité une sorte de caractère sacré, le fondateur ne manqua pas de placer son domaine et ses hommes sous la protection du souverain Pontife (2). De la sorte, les abus du régime féodal ne purent pénétrer dans l'enceinte réservée où travaillaient de concert tous les membres de la communauté, et les convers bénéficiaient, aussi bien que les moines, de la sécurité que leur garantissait la profession religieuse. En un temps où le contre-coup des guerres privées entre seigneurs se faisait si durement sentir aux populations rurales par une recrudescence d'impôts ou par le ravage de leurs tenures, une telle paix, un tel bien-être étaient fort appréciables. Sans doute la vie nouvelle que ces fugitifs de la glèbe menaient sous la Règle cistercienne avait aussi ses rigueurs. Mais, à tout prendre, un pareil joug généreusement accepté valait mieux que le servage ou toute autre condition subalterne qui, en dépit des formules, n'avait guère de la liberté que le nom.

(1) Herbert, *De Mirac.*, lib. I, cap. xxix, Migne, p. 1302.

(2) Jaffé, *Regesta*, n° 7544 ; Bern., ep. 352, du 17 février 1132.

III

Utilité sociale de Clairvaux.

Favorable à la tranquillité, au bonheur même terrestre de l'individu, moine ou convers, l'institution monastique, du type cistercien, avait aussi, il serait injuste de l'oublier, son utilité sociale. Qu'était, avant l'arrivée de Bernard en Champagne, la plus grande partie du domaine de Clairvaux, sinon un sol inculte, condamné, selon toute vraisemblance, pour de longues années encore à la stérilité? Il n'entrait pas dans l'esprit des fils de saint Étienne de recueillir les fruits du travail d'autrui. Les terres qu'ils prenaient pour partage et recevaient en dotations étaient toujours écartées des centres urbains et ordinairement vierges de toute culture (1). L'essartement des forêts, le défrichement des terrains abandonnés, tel est le lot qu'ils se choisissaient dans l'œuvre du développement de la richesse publique. Et nul n'était capable de rivaliser avec eux ou de les remplacer dans une pareille entreprise; car ils étaient alors parmi les rares « agriculteurs qui eussent des capitaux à leur disposition (2). »

Entre leurs mains, le sol le plus ingrat ne pouvait manquer de prospérer. Si des convers ignorants étaient les bras de l'Ordre, des moines souvent très instruits en étaient la tête et dirigeaient avec intelligence le travail agricole. Sachant bien que l'engrais est le premier élément de la bonne culture, ils nourrissaient des troupeaux très nombreux, comme le prouve la foule de concessions

(1) « In locis a frequentia populi remotis cœnobîa construxisse, » etc. *Exord.*, cap. xv, Guignard, p. 72.

(2) D'Arbois de Jubainville, *Les Abbayes cisterciennes*, p. vii.

de droits de pâture qu'ils se firent donner. Nous regrettons de n'avoir pas le dénombrement de leur bétail; mais une charte de l'année 1203, relative à la fondation d'une abbaye cistercienne de la filiation de Clairvaux, en Sardaigne, offrira une idée de ce qu'étaient, à la fin du douzième siècle, les troupeaux des monastères cisterciens de second ordre. On donne à cette abbaye, pour commencer, dix mille brebis, mille chèvres, deux mille porcs, cinq cents vaches, deux cents juments et cent chevaux (1). Clairvaux avait commencé plus humblement. De bonne heure, cependant, l'élevage des bestiaux y fut en grand honneur. Les disciples de saint Bernard, comprenant les avantages que peut présenter l'acclimatation des races étrangères, firent des essais en ce genre. Nous voyons par exemple que le frère Laurent, envoyé en Italie par le prieur Philippe en 1154, ramena de Rome dix magnifiques buffles transalpins, dont l'espèce se propagea ensuite tant à l'abbaye que dans les environs (2).

Cette entente de l'art de cultiver produisit les résultats qu'on en pouvait attendre, et les privations volontaires des moines augmentèrent insensiblement le capital du monastère. Est-il besoin d'ajouter que cette prospérité ne fut pas sans profit pour la contrée? Aux yeux de Bernard, les richesses de son domaine étaient le patrimoine des pauvres, des vieillards, des infirmes, des voyageurs. Bref, les granges de Clairvaux devinrent en peu de temps des greniers publics.

Le monastère de saint Bernard fait l'aumône sous toutes les formes. La Règle interdit la visite des pauvres à domicile, de peur que les moines ne soient distraits de leurs

(1) D'Arbois de Jubainville, *Abbayes cisterciennes*, p. 56.

(2) Herbert, *De Mirac.*, lib. II, cap. xxx, Migne, p. 1341.

devoirs d'état. Mais le portier de l'abbaye doit avoir toujours dans sa cellule des pains tout préparés pour les distribuer aux passants besogneux (1). En outre, les pauvres avaient droit au reste des repas, aux distributions fondées à leur profit par les bienfaiteurs de la maison, et enfin à ce qu'on appelait *pulmenta defunctorum*, c'est-à-dire trois parts de moine par repas. Ces trois parts représentaient la nourriture des derniers religieux morts. Dans un grand nombre de monastères bénédictins, à Cluny, par exemple, quand un moine était décédé, on donnait pendant trente jours sa nourriture aux pauvres : cet usage remontait à saint Grégoire le Grand. Dans l'Ordre de Cîteaux, une aumône fixe et quotidienne remplaça cette aumône variable et accidentelle (2).

A ces distributions régulières, les religieux de Clairvaux en ajoutaient d'autres plus abondantes, selon les circonstances ou les saisons. Quand survenaient les famines, si désastreuses à cette époque, — où l'on vit, par exemple, le prix du grain varier dans la proportion d'un à trente-six (3), — les provisions et l'argent amassés par les moines sauvaient la vie des populations affamées. C'est ainsi que pendant une année de disette qui désola toute la Bourgogne (1125), l'abbé de Clairvaux adopta, nous dit un chroniqueur, jusqu'à deux mille pauvres qu'il marqua d'un signe particulier et s'engagea à nourrir à ses frais (4).

(1) *Consuet. antiq.*, cap. 120, Guignard, p. 243.

(2) *Consuet. antiq.*, cap. 76 et 120, p. 181 et 243; Gilbert, *in Cant.*, Serm. XXIII, n° 3, ap. Migne, t. CLXXXIV, p. 121. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les Abbayes cisterc.*, p. 204.

(3) Cf. Césaire, *Dialogi miraculorum*, dist. X, cap. 17 et 47, ap. *Biblioth. PP. Cist.*, II, 297 et 307.

(4) *Bern. Vita quarta*, lib. II, n° 6. Sur la date de cette famine, cf. Sigebert, *Continuat. Præmonstrat.*, ap. Mon. Germ., IV, 449; Robert de Torigny, éd. Delisle, I, 171; *Chron. Turon.*, ap. *Hist. des*

De tous les besoins qui assiégeaient alors les classes pauvres, il n'en est pas auxquels Clairvaux n'ait essayé de subvenir. Peu d'auberges se dressaient hors des villes; et d'autre part les populations des campagnes étaient souvent si misérables, qu'un grand nombre de malades ne pouvaient recevoir à domicile les soins réclamés par leur état. C'est pour remédier à ce double mal que la charité multiplia les Maisons-Dieu, hôpitaux et auberges gratuites à la fois. Toutes les abbayes cisterciennes avaient leur hôtellerie, *cella hospitum*, *hospitale*, *hospitium*, où les voyageurs et les malades recevaient logement, nourriture et, au besoin, traitement du médecin (1). Qui dira le nombre d'indigents, pèlerins ou malades, à qui le monastère de saint Bernard servit ainsi d'asile ou de refuge?

Mais ce qui distingue surtout la charité des moines et lui donne du prix, c'est la manière dont ils l'exercent. « Que l'on mette tous les soins à bien recevoir les pauvres et les voyageurs, avait dit saint Benoît, car c'est surtout en eux qu'on reçoit Jésus-Christ. — L'abbé donnera aux hôtes de l'eau pour se laver les mains; l'abbé et tous les

G., XII, 472. La chronique de Mortemer la place en 1126 (*Hist. des G.*, XII, 782). Mais comme la famine provenait de la rigueur de l'hiver 1124-1125, on comprend qu'elle se fit sentir surtout dans la récolte de 1125 et par suite jusqu'en 1126. — Le nombre de deux mille pauvres nous paraît suspect. Quand Jean l'Ermite écrivit son ouvrage, il avait sans doute connaissance de la vie de saint Norbert, — écrite avant 1164, — où nous lisons que les Prémontrés *quingentos pauperes pascendos suscepant* (cf. *Histoire de S. Norbert*, par Godfroid Madelaine, p. 11 et 296). Il n'est pas impossible que Jean, pour établir la supériorité de Clairvaux sur Prémontré, ait donné au hasard le chiffre de 2.000 pauvres, « *duo millia acceperunt sub signaculo*. » Ce *signaculum* rappelle sans doute l'album ou *matricula* sur laquelle chaque église paroissiale inscrivait alors tous les pauvres qu'elle nourrissait (cf. Imbart de la Tour, *De ecclesiis rusticis*, p. 69-70).

(1) *Consuet. antiq.*, cap. 119, Guignard, p. 242.

moines leur laveront les pieds. — Leur nourriture sera fournie par la cuisine de l'abbé. — Qu'un frère, craignant Dieu, soit chargé de l'hôtellerie. Qu'il s'y trouve en quantité suffisante des lits garnis de matelas. C'est la maison de Dieu; qu'elle soit administrée sagement et par des sages (1). »

Les religieux de Clairvaux observaient scrupuleusement ces touchantes prescriptions. Quand un voyageur frappait à la porte du monastère, le portier, en ouvrant, lui répondait : *Deo gratias*; et, après lui avoir demandé sa bénédiction, le faisait asseoir dans sa cellule. L'abbé, ou, à son défaut, un autre dignitaire du couvent, mandé aussitôt, faisait à l'étranger les honneurs de la maison. Il le saluait en s'agenouillant à ses pieds, le conduisait à la chapelle, priait avec lui, puis l'introduisait dans l'hôtellerie (2). C'est ainsi que Bernard et ses disciples élevaient l'hospitalité à la hauteur d'un acte de religion. C'est ainsi qu'ils entendaient et pratiquaient, sans éclat et sans bruit, ce que nous appelons aujourd'hui la fraternité, nom pompeux et un peu vain dont nous décorons nos bonnes œuvres et dont nous avons malheureusement perdu le sens chrétien.

On ne saurait méconnaître sans injustice la grandeur et les bienfaits d'une telle institution. En plein douzième siècle, Clairvaux avait sa place marquée dans l'ordre économique et social. Ce centre agricole rend des services tout ensemble à la terre et aux personnes. Grâce à lui, la terre est d'un meilleur rapport; les personnes qu'il utilise, arrachées pour la plupart au servage, — nous parlons des convers, — montent d'un degré dans l'échelle sociale

(1) *Reg. S. Bened.*, cap. 53.

(2) *Regula S. Bened.*, cap. 53; cf. *Petri Venerab.*, ep. I, 28, Migne, t. CLXXXIX, p. 130.

et prennent rang à côté de l'aristocratie du sang et de l'intelligence. C'est un essai de rapprochement des classes et la mise en pratique de la théorie chrétienne de la fraternité. Du reste, une telle association ne ressemble en rien à ces sociétés économiques qui mettent leurs intérêts en commun dans un but de spéculation égoïste. Les richesses qu'elle accumule forment un trésor destiné à soulager toutes les misères du dehors ; les pauvres, les malades, les vieillards des villages voisins en bénéficient. Quelle institution moderne de bienfaisance pourrait lui être comparée et porte un caractère aussi nettement évangélique

CHAPITRE XV

BERNARD ORATEUR.

SES SOURCES, SA MÉTHODE, SON STYLE.

Entre les grandes œuvres d'apostolat qui feront l'éternel honneur de l'abbé de Clairvaux, il faut placer sa prédication qui, à la date où nous sommes, aborde un commentaire du Cantique des cantiques. « Je consens, disait-il un jour devant ses frères assemblés, à prier, lire, écrire et méditer, à la condition que cela ne vous cause aucun dommage (1). » Le travail manuel lui étant en quelque sorte interdit par l'état toujours précaire de sa santé, les abbés, ses supérieurs et ses pairs, l'engagèrent à s'adonner, par manière d'exercice et de labeur utile, à la prédication dans l'intérieur du cloître. C'est ce qui explique la fréquence et, par suite, le grand nombre de ses discours. La Règle cistercienne n'autorisait l'abbé à « faire le sermon » qu'en certains jours déterminés, seize fois l'an. Bernard, contrairement aux usages de l'Ordre, prêchait indifféremment en toutes les saisons de l'année, et durant la semaine aussi bien que les dimanches et les fêtes (2).

(1) *In Cant.*, Sermon. LI, n. 3.

(2) D'après les *Consuetudines* (cap. 67, Guignard, p. 161), *habentur sermones in capitulo*, les jours « Nativitatis Domini, Apparitionis, Paschæ, Ascensionis, Pentecostes, omnium solemnitatum S. Mariæ,

Son œuvre oratoire comprend des Homélies proprement dites, des Commentaires et des Panégyriques ou Oraisons funèbres. Les sermons du temps sont au nombre de quatre-vingt-six, y compris quatre homélies *de Laudibus Virginis* et dix-sept homélies sur le psaume *Qui habitat* (1). Les premiers chapitres du Cantique des cantiques lui ont fourni le thème de quatre-vingt-six sermons (2). Cent vingt-cinq autres homélies nous sont parvenues sous le titre vague *de Diversis*; elles commentent pour la plupart un texte de l'Écriture sainte (3). Nous possédons en outre plusieurs sermons sur la sainte Vierge et la Toussaint, les panégyriques de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre et saint Paul, de saint Benoît, autorisés par la Règle. En vertu de la permission particulière qui lui était accordée, Bernard a célébré pareillement plusieurs autres confesseurs ou martyrs, les

Nativitatis S. Johannis Baptistæ, Natalis apostolorum Petri et Pauli, solemnitatis S. Benedicti, omnium Sanctorum, Dedicationis ecclesiæ... et præter hoc in Dominica prima adventus Domini et in dominica Palmarum. » Bernard (*In psalm. Qui habitat*, Serm. X, n° 6) nous dit : « Quod aliquoties vobis loquimur præter consuetudinem Ordinis nostri..., de voluntate venerabilium fratrum et coabbatum nostrorum, » etc. Cf. *de Septuag.*, Serm. I, n° 2.

(1) Le sermon V pour le 1^{er} dimanche de novembre est suspect comme étant une simple récapitulation des précédents.

(2) Ces 86 (dans certains manuscrits, 87) sermons (cf. Mabillon, *Préface*) n'atteignent que le 1^{er} verset du chapitre III du *Cantique*. L'œuvre fut continuée par Gilbert de Hoyland, abbé de Swenshed (1163-1172), dont le 48^e sermon va jusqu'au verset 10 du chapitre IV.

(3) Le chiffre de 125 doit être réduit à 119; les 6^e, 7^e et 21^e sont de Nicolas de Clairvaux; les 40^e et 41^e sont attribués à Jean, abbé de Saint-Victor, dans un Ms. de Saint-Victor : le 68^e est la reproduction du 32^e. Quelques critiques attribuent le 8^e et le 28^e à Guerric, abbé d'Igny; mais Martène déclare qu'il les a rencontrés dans tous les bons Mss. des Sermons de saint Bernard et qu'ils ne se trouvent pas dans le Ms. de Cologne des sermons de Guerric. Cf. Bibl. Nation., Ms. 12323, fonds latin, p. 311^b et 318.

saints Innocents, saint Victor, saint Martin, saint Clément, saint André, saint Michel archange. Enfin nous retrouverons ailleurs les oraisons funèbres de son frère Gérard et de ses amis Humbert et Malachie (1).

Ces discours étaient prononcés dans la salle capitulaire, d'ordinaire après la messe matutinale, quelquefois avant l'office de vêpres. Leur longueur était mesurée sur le temps dont pouvait disposer l'orateur, qui se gardait bien d'empiéter sur les exercices réguliers, de quelque nature qu'ils fussent. On le voit souvent s'interrompre, pour permettre aux frères soit d'assister à la grand'messe, soit de vaquer à leur besogne journalière (2).

Les auditeurs forment deux groupes bien distincts. Les convers avaient, comme nous l'avons vu, chaque dimanche, et le lendemain de Noël, le lundi de Pâques, le lundi de la Pentecôte, chapitre et sermon à part (3). Le roman, dialecte bourguignon ou champenois, était le seul idiome qu'ils entendissent. Il fallait donc que Bernard s'accommodât à leur faiblesse et parlât leur patois (4). Sauf ces exceptions, la langue dans laquelle furent prononcés les sermons de l'abbé de Clairvaux est le latin. C'est en latin que nous est parvenue toute son œuvre oratoire. On a pu croire un instant que le fameux manuscrit des Feuillants, maintenant à la Bibliothèque nationale, contenait une édition française originale de quelques-uns

(1) Les sermons *De Sanctis* et panégyriques sont au nombre de 43.

(2) *Consuetud.*, cap. 70, Guignard, p. 167; *In Cant.*, Ser. I, 12; XLVII, 8; *In Psalm. Qui habitat*, Ser. X, 6; *in Fest. S. Michaelis*, Ser. I, 6; *in Fest. Omn. SS.*, Ser. I, 3; II, 8; *De Diversis*, XXXVIII, 3; *De S. Malachia*, I, 8.

(3) *Usus Conversorum*, cap. XI, Guignard, p. 283-284.

(4) Bernard fait remarquer qu'à la distance de 50 lieues environ, les idiomes des provinces étaient fort différents : *diversis provinciis et dissimilibus linguis ad invicem distamus* ! Ep. 62, n° 1.

de ses sermons. Mais la critique littéraire a fait justice de cette erreur. Il est aujourd'hui prouvé que *Li Sermon saint Bernart* sont une traduction en dialecte lorrain, voire messin, du texte latin que nous possédons, traduction qui date de la fin du douzième siècle (1).

Sauf les convers, toute la communauté, novices compris, assistait au chapitre et par suite au sermon (2). Un tel auditoire formait une assemblée d'élite. Mabillon explique ainsi le ton élevé des homélies et discours de saint Bernard (3). Tous les auditeurs comprenaient le latin, et nombre d'entre eux étaient initiés aux mystères de la vie surnaturelle, non moins qu'au langage de la Bible et des Pères. Cela permettait à l'orateur d'aborder quelquefois, par manière de digression ou même directement, les problèmes les plus ardues de la grâce et du mysticisme (4).

Bernard était merveilleusement préparé pour cet office de docteur. Nul mieux que lui ne sut mettre à profit les heures d'étude que lui accordait la Règle. Malgré ses fréquentes sorties, la Bible lui était devenue extrêmement familière. Pour saisir le sens du texte ou en résoudre les difficultés, il consulte rarement les commentaires des saints Pères. « Les choses goûtées à leur source ont plus de saveur (5), » disait-il. Et pour peindre notre pensée par un mot qu'il nous suggère lui-même, si Bernard s'est

(1) On a retrouvé deux autres manuscrits du même genre, l'un à la bibliothèque royale de Berlin, l'autre au musée Dobrée, à Nantes. La réunion de ces trois recueils forme une traduction presque complète des sermons de saint Bernard, aux environs de l'an 1200. Voir sur ce point Vacandard, *Saint Bernard*, coll. « La Pensée chrétienne », Bloud, p. 209-211.

(2) Sur la présence des novices, cf. *In Cant.*, serm. LXIII, 6.

(3) *Præfat. ad Serm.*, n° 2.

(4) « Arcanum theoricæ contemplationis. » *In Cant.*, Serm. XXIII, 3.

(5) *Bern. Vita secunda*, cap. x, n° 32.

assimilé si parfaitement les expressions de la Bible, c'est à force de les avoir en quelque sorte « ruminées (1). » « Seigneur, s'écriait-il un jour devant ses moines, durant cette vie mortelle, en ces lieux de mon pèlerinage, j'ai toujours eu la douce habitude de paître sous votre garde et de me nourrir de vous dans la Loi, dans les Prophètes et dans les Psaumes. Souvent aussi je me suis reposé dans les pâturages évangéliques et aux pieds des apôtres (2). » La Bible tout entière formait donc l'objet habituel de ses méditations. Aussi lui devint-elle à ce point familière, lui-même en fait l'aveu, que durant son oraison elle se déroulait sous son regard comme un livre immense dont il pouvait lire à son gré toutes les pages (3).

Sa science des Pères n'était guère inférieure à celle des Écritures, j'entends sa science des Pères latins et surtout de ceux que le moyen âge considérait à bon droit comme les plus éminents docteurs de l'Église (4). Il invoque rarement l'autorité de saint Jérôme (5); mais saint Ambroise, saint Augustin et saint Grégoire sont ses auteurs favoris. Il appelle les deux premiers « les colonnes de l'Église, » et on l'entendit un jour s'écrier hardiment, d'une façon évidemment oratoire : « Qu'ils soient dans l'erreur ou dans la vérité, je confesse que je suis avec

(1) « Jucunda ruminatio Psalmorum. » *In fest. SS. Petri et Pauli*, Sermon II, n° 2.

(2) *In Cant.*, Sermon XXXIII, n° 7.

(3) « Confessus est aliquando sibi meditati vel oranti sacram omnem, velut sub se positam et expositam, apparuisse Scripturam. » *Bern. Vita*, lib. III, cap. III, n° 7.

(4) « Frequenter etiam de gestis sanctorum et verbis et scriptis eorum, victum mihi et attinentibus mendicavi, ut potui. » *In Cant.*, Sermon XXXIII, n° 7.

(5) *Bern.*, ep. 322.

eux (1). » Origène est, ce semble, le seul des Pères grecs dont l'exégèse lui ait été familière (2).

A ces sources de l'éloquence de Bernard, il faut joindre la Vie des Pères, qui lui fournit parfois un trait heureux, une piquante anecdote (3); il faut joindre surtout un écrivain qui fut un grand penseur, non moins qu'un grand politique, Cassiodore. On ne s'attendait guère à rencontrer les œuvres de Cassiodore dans la maigre bibliothèque de Clairvaux. Bernard, à la vérité, ne le nomme jamais; mais il est indiscutable qu'il connut au moins son commentaire sur les Psaumes. Est-ce nous abuser que de prétendre qu'il y a une parenté entre les deux esprits? Certains tours de phrase de l'un ont passé, sans détonner, dans le style de l'autre. Et plus d'un critique serait peut-être surpris d'apprendre que telle brillante image ou pensée dont on a coutume de faire honneur à l'abbé de Clairvaux est de Cassiodore. Bernard paraît avoir connu de bonne heure le commentaire sur les Psaumes; il y fait des emprunts à toutes les époques de sa carrière oratoire. Ses sermons *de Laudibus Virginis* en portent déjà la marque; et les vestiges qu'on en retrouve dans ses sermons sur le Cantique des cantiques sont plus frappants encore (4).

Nous avons nommé la Vie des Pères du désert; les Vies des Saints ne lui sont pas moins familières. Outre la lecture qu'on en fait régulièrement devant lui, soit au

(1) Épître à Hugues de Saint-Victor, *De Baptismo*, etc., cap. II, n° 8.

(2) *De Diversis*, Serm. XXXIV, n° 1; *In Cant.*, Serm. LIV, n° 3. Bernard cite encore saint Athanase dans sa lettre à Innocent II *de Erroribus Abælardi*.

(3) « De gestis sanctorum... mendicavi ut potui. » *In Cant.*, Serm. XXXIII, n° 7. Cf. *Domin. in Octav. Epiph.*, Serm. II, n° 5.

(4) Sur ce point cf. 1^{re} édit., t. I, p. 459, note 1.

réfectoire soit à la collation, il se garde bien, s'il est appelé à prononcer l'éloge d'un martyr ou d'un confesseur, d'entreprendre son panégyrique, sans avoir fait une étude plus approfondie de son histoire. Doit-il célébrer les vertus de saint Martin, par exemple, il lira non seulement la Vie du grand thaumaturge, mais encore les Lettres et les Dialogues de Sulpice Sévère (1). Les Actes de saint Victor, patron du monastère de Moutiéramey, lui fourniront la matière de deux discours (2). Il empruntera aux Actes de saint André les cris et les paroles enflammées, *verba ignea*, du courageux apôtre (3). Les modernes lui reprocheront peut-être de manquer de critique et de n'avoir pas toujours su distinguer entre les *Acta sincera* et les légendes. On l'eût sûrement bien étonné, si on lui eût fait observer que les légendes de saint André et de saint Clément étaient interpolées. Il ne soupçonne pas davantage que le récit de la mort tragique de Simon le Magicien, précipité du haut des airs par une prière du prince des apôtres, est une anecdote apocryphe (4). Il croit à l'authenticité d'une lettre de saint Ignace le Martyr adressée à je ne sais quelle Marie (5), qu'il appelle *Christifera*. Mais ce sont là des erreurs partagées par tous les esprits de son temps; et elles tiennent si peu de place dans ses sermons, que la valeur de son œuvre oratoire n'en est guère affaiblie.

La science biblique, patristique et historique de l'abbé

(1) Voir le panégyrique de saint Martin.

(2) Bern., ep. 398, n° 3.

(3) Voir les trois sermons sur saint André. Une note de Mabillon établit que les Actes de saint André étaient déjà cités, au neuvième siècle, en Occident.

(4) « Quid potentius Petro, ... qui Simonem magum spiritu oris sui in aere attigit? » *In festo SS. Petri et Pauli*, Sermon. I, n° 2.

(5) In Psalm. *Qui habitat*, Sermon. VII, n° 4. Cf. note de Mabillon.

de Clairvaux est donc considérable. Muni d'une telle érudition, il pouvait aborder les sujets les plus élevés et les genres les plus divers, homélies, commentaires, panégyriques. Cependant il ne le faisait jamais qu'en tremblant, au témoignage de ses biographes (1); et il n'eût pas osé prendre la parole en public, sans avoir consacré à la préparation immédiate de son discours un temps plus ou moins long, comme il nous l'apprend lui-même. Il lui fallait, pour employer son expression, « cuire son pain avant de le rompre à ses auditeurs; » et il craignait toujours « d'être un mauvais cuisinier et de faire de mauvaise cuisine. » « Toute cette nuit, disait-il un jour, mon cœur a chauffé au dedans de moi et le feu a brûlé dans ma méditation pour préparer les plats que j'ai à vous servir, j'entends le feu que le Seigneur Jésus est venu allumer sur la terre : car pour une nourriture spirituelle il faut nécessairement une cuisine et un feu spirituels. Il ne me reste plus qu'à vous distribuer ce que j'ai préparé. Mais considérez plutôt le Dieu qui donne que le ministre qui distribue; car je ne suis que votre serviteur qui mendie, pour moi comme pour vous, Dieu le sait, le pain du ciel et l'aliment de vie. Plaise à Dieu que je sois un cuisinier fidèle et mon âme une cuisine utile (2)! »

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ces entretiens monastiques, fruit d'une pieuse et fervente méditation, des discours composés selon le mode classique. Bernard

(1) « Licet tam magnus esset, et excelsus in verbo gloriæ, nunquam tamen (sicut sæpe eum audivimus protestantem) in quamlibet humili cœtu sine metu et reverentia verbum fecit. » *Bern. Vita*, lib. III, cap. VII, n° 22.

(2) *In Festa SS. omnium*, Serm. I, n° 2-3. Cf. *In Cant.*, Serm. XVI, n° 1 : « Et haurire et propinare me oportet. »

n'est pas didactique à la manière des prédicateurs du dix-septième siècle. Il est avant tout un apôtre du cloître; c'est dire qu'il improvise. Sa parole est toujours vive, naturelle, spontanée; on peut suivre dans ses sermons le fil de sa pensée et le travail de son intelligence, ce travail que les philosophes appellent l'association des idées. Si son plan est tracé d'avance, ce n'est pas dans des limites trop précises; et son cadre devra se prêter à tous les développements que lui suggérera le feu de l'improvisation. D'ordinaire on voit naître sa phrase, on remarque le mot qui éveille l'idée et guide sa raison. Si ce mot l'entraîne parfois à des digressions qu'il n'a pas prévues, il ne s'en étonne pas, il s'y abandonne même sans scrupule. « Puisque nous sommes tombés sur cette pensée, disait-il un jour à ses religieux, arrêtons-nous-y un instant; elle peut, aussi bien qu'une autre, servir de nourriture à notre âme. N'arrive-t-il pas quelquefois aux chiens et aux chasseurs d'abandonner le gibier qu'ils couraient, pour en poursuivre un autre qui s'offre à eux à l'improviste (1). »

Cette habitude de l'improvisation était incompatible avec la méthode de la division, telle que l'entendent les classiques et surtout Bourdaloue. L'abbé de Clairvaux n'emploie guère les divisions que pour les sermons où il célèbre les Mystères; et Fénelon observe avec raison qu'il ne les suit pas toujours, même après les avoir annoncées. D'ailleurs, c'est peut-être employer à tort le mot de *division*, que de l'appliquer à ces points de repère qui le guident dans le développement de son sujet et qu'il indique en ces termes : *quis, quid, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando*, ou par toute autre rubrique ana-

(1) *In Cant.*, Sermon XVI, n° 1.

logue (1). Dans le panégyrique et l'oraison funèbre, son plan se trouve généralement partagé en trois ou quatre points, qui ne sont pas toujours nettement distingués entre eux et qui comprennent : l'expression de sa douleur (dans l'oraison funèbre), l'éloge de quelques actions du héros qu'il célèbre, la peinture de la gloire du ciel, et l'exposition du dogme de la communion des saints. Parfois il propose plus précisément à la méditation de ses auditeurs « la doctrine, l'exemple et l'intercession » du saint. C'est là une division qu'il semble affectionner (2). Ses homélies ou commentaires échappent presque complètement à ce genre d'ordonnance. L'homélie, comme on sait, et comme l'indique le mot même, est un entretien familial sur un texte ou sur un passage de l'Écriture sainte. Aux premiers siècles de l'Église, la prédication consistait dans l'explication de l'épître ou de l'évangile du jour ; le sermon était le commentaire obligé du passage de la Bible qu'on lisait aux fidèles : c'est l'origine des admirables homélies de saint Jean Chrysostome sur saint Matthieu et saint Paul, et de saint Augustin sur les Psaumes et sur saint Jean. Quoi de plus naturel que cette méthode ? Bernard s'en empare à son tour et en fait la règle de la plupart de ses œuvres oratoires.

Nous saisissons ici sur le vif son principal procédé de développement. C'est une simple analyse des mots du texte. Pour nous en convaincre, ouvrons au hasard un de ses sermons. La veille de la Nativité, il entreprend de

(1) *In Adventu Domini*, Sermon I.

(2) « Pascit vita, pascit doctrina, pascit et intercessione. » *In Natali S. Benedicti*, Sermon., n° 8. « Exemplo, oratione, doctrina. » *In Conversione S. Pauli*, Sermon I, n° 1. Cf. *In Pascha*, Sermon I, n° 3; *In Vigilia SS. Petri et Pauli*, Sermon., n° 2; Ep. 201, n° 3.

commenter les paroles du Martyrologe : *Jesus Christus, Filius Dei, nascitur in Bethlehem Judæ* (1). Tout d'abord, sa joie éclate. Les mots qu'il vient de lire sont du miel dans sa bouche et une mélodie pour son oreille. Il ne se lasse pas de les répéter. Puis, pour communiquer aux autres sa joie naïve et profonde, il se met à expliquer les paroles du texte l'une après l'autre. Tout le monde, dit-il, doit se réjouir de l'avènement du Verbe ; car c'est un Sauveur (Jesus), bon et doux (Christus), puissant et glorieux de sa nature (Filius Dei). *Nascitur* est un mot que nous pouvons toujours redire en toute vérité : car le Verbe est aujourd'hui, il était hier, et il sera dans tous les siècles. Il était hier, puisque Adam, Abraham, les prophètes, les apôtres, l'ont vu. Il est encore aujourd'hui, et, qui plus est, il est visible à la foi. La foi est comme un miroir de l'éternité, dont la vaste étendue comprend en même temps le passé, le présent et l'avenir, sans que rien s'en échappe, s'efface ou disparaisse. Ainsi conçue, la foi est de ce monde, elle est humaine. Aussi l'Église ne dit pas *natus est*, mais *nascitur* ; et vraiment ne semble-t-il pas qu'il naisse tous les jours, lorsque, par la foi, nous nous représentons sa nativité ? *Videtur nasci, dum fideliter repræsentamus ejus nativitatem*. Le martyrologe ajoute : *in Bethlehem Judæ*. Bernard donne l'étymologie de ces deux mots, et en fait une application morale à ses auditeurs. Tel est le rapide, mais fidèle résumé de son discours. Il met, ce nous semble, tout à fait en relief son procédé de développement.

Cette analyse des mots, qu'on observe dans la plupart de ses sermons, devait infailliblement le conduire à l'étude de l'étymologie. Il a pour maîtres dans cette science

(1) *In Vigilia Nativ. Domini*, Sermon. I. Cf. Sermon VI.

les Pères qui l'ont précédé, saint Jérôme, ou plutôt saint Grégoire le Grand qui s'inspire de saint Jérôme, et vraisemblablement saint Isidore de Séville dont les étymologies étaient si répandues au moyen âge. Bernard ne rencontre jamais un nom propre, sans lui demander le secret qu'il renferme. C'est ainsi qu'il explique les fonctions, la nature, la dignité des neuf chœurs des Anges, d'après la signification des noms qu'ils portent. Il serait peut-être fastidieux de résumer ici le sermon qu'il a composé sur ce sujet (1); aussi bien les exemples ne nous manqueront pas pour montrer quel tour oratoire il savait donner à ses explications étymologiques. Dans ses homélies *super Missus est*, il développe longuement et avec un rare bonheur d'expression le sens des noms de Gabriel, de Nazareth, de Juda, et surtout de Marie. Nous ne nous arrêterons que sur ce dernier. « Le nom de la Vierge était Marie, qui signifie étoile de la mer. Est-ce qu'il ne s'applique pas très justement à la Vierge Mère? N'est-ce pas avec beaucoup de raison qu'on la compare à une étoile? Tel un astre émet son rayon sans souffrir aucune lésion, telle Marie a mis son enfant au monde sans dommage pour sa virginité. Le rayon sort de l'astre sans diminuer sa clarté, et le fils naît de la Vierge sans blesser son intégrité. C'est cette noble étoile, issue de Jacob, dont le rayonnement illumine l'univers, dont la splendeur brille aux cieux et pénètre jusqu'aux enfers. Elle rayonne sur la terre, réchauffant les âmes plutôt que les corps, ranimant les vertus et consumant les vices. Oui, elle est cette brillante et merveilleuse étoile qui domine heureusement notre mer immense, étincelante de mérites, éclatante de vertus. O vous donc, qui

(1) *In Cant.*, Sermon. XIX.

flottez sur le courant de ce siècle parmi les orages et les tempêtes, plutôt que vous ne marchez sur la terre, tenez vos yeux fixés sur cette étoile, si vous ne voulez pas sombrer sous les flots. Êtes-vous assailli par les vents des tentations, précipité sur les écueils des tribulations : regardez l'étoile, appelez Marie. Êtes-vous ballotté par les flots de l'orgueil, de l'ambition, de la médisance ou de l'envie : regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère, l'avarice ou les sollicitations de la chair agitent la nacelle de votre âme, regardez Marie. Si, troublé par l'énormité de vos crimes, confus de la laideur de votre conscience, effrayé de l'horreur du jugement, vous vous sentez descendre dans le gouffre de la tristesse, dans l'abîme du désespoir : pensez à Marie. Dans les périls, dans les angoisses, dans les perplexités, pensez à Marie, invoquez Marie. Ayez-la toujours sur les lèvres, toujours dans le cœur : et pour obtenir le suffrage de sa prière, ne manquez pas de suivre l'exemple de sa vie. Tant qu'on la suit, on ne dévie pas ; tant qu'on la prie, on ne désespère pas ; tant qu'on pense à elle, on n'erre pas. Avec son appui on ne peut choir ; sous sa protection, on ne craint rien ; sous sa conduite, on ne se lasse pas ; avec sa faveur on arrive ; et ainsi on éprouve en soi-même la vérité de cette parole : le nom de la Vierge était Marie (1). »

Voilà une page admirable. On citerait difficilement un orateur qui ait su trouver un meilleur parti de l'étymologie ? Bernard n'a pas été moins éloquent, en commentant, sur le nom du Christ, une belle pensée de Cassiodore, à propos de ce texte sacré : *Oleum effusum nomen tuum* : « Ton nom est une huile répandue. »

(1) *Homilia* II, n° 17.

Qu'on relise son quinzième sermon sur le *Cantique des cantiques* (1).

De l'étymologie des noms propres à l'allégorie la transition était facile. L'allégorie est une sorte de personification des mots. L'étude des mots joue un trop grand rôle dans l'éloquence de l'abbé de Clairvaux, pour que l'allégorie n'y ait pas trouvé place. Le sermon qu'il prononça sur ce texte des Psaumes : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatæ sunt*, est vraiment une œuvre remarquable en ce genre (2). Aussi saint Bonaventure l'a-t-il reproduite avec complaisance dans ses délicieuses méditations sur la vie de Jésus-Christ; et de nos jours encore, le P. Monsabré s'en est inspiré dans sa conférence sur les Trésors de l'Église. Il y a là de quoi tenter le génie d'un grand peintre. On rencontre dans beaucoup de vitraux du moyen âge cette belle scène de la réconciliation de la Justice et de la Paix par l'Incarnation; mais nulle part, que nous sachions, elle n'a été traitée avec une telle richesse de détails. Le dessin à la plume que l'abbé de Clairvaux en a tracé est d'un maître. Un littérateur de profession l'eût travaillé avec plus de soin; nous doutons qu'il eût réussi à en faire quelque chose de plus charmant. Le tableau serait peut-être plus achevé; il n'aurait pas plus de caractère.

La méthode de développement oratoire, proprement fondé sur l'étude des mots, lui a donc fourni d'étonnantes ressources. Mais il ne faudrait pas croire qu'elle fût sans inconvénient. L'abus pouvait aisément s'y glisser. Tous ses essais dans le genre allégorique n'ont pas la même valeur. Sa parabole de *Pugna spirituali* manque

(1) Cf. Cassiodore, *In Psalm. CXXVII*, 4.

(2) *Annunt. B. Mariæ*, Sermon I, n^{os} 6-14.

d'aisance dans le tour (1), et son sermon trente-neuvième sur le *Cantique des cantiques*, où il personnifie tous les vices qu'il met en branle à la tête du char de Pharaon, l'Avarice, la Luxure, la Malice, etc., est trop alambiqué (2). On pourrait lui adresser un reproche analogue pour l'emploi de certaines étymologies arbitraires (3). Son procédé analytique lui fit également exagérer le rôle des mots dans la Sainte Écriture. Consacrer, comme il l'a fait, la moitié d'un sermon à commenter le préfixe *ad*, dans le verbe *adspiret* (4), est pour le moins une faute de goût. Il serait aisé de glaner dans ses œuvres une petite gerbe de fautes semblables qui proviennent plus ou moins directement de sa méthode. Mais ce ne sont là en somme que des taches assez rares; et en cela encore l'abbé de Clairvaux imitait certains Pères et suivait le goût de son temps.

Son style est en général de bon aloi. On en devine la matière et la substance. Les textes sacrés se mêlent habituellement à la trame de son discours et en font un tissu serré et continu. « Ses écrits, a-t-on dit, sont de véritables centons de l'Écriture (5). » Il serait plus vrai de dire que si, par impossible, la Bible venait à périr, on pourrait presque la recomposer avec les seuls extraits des œu-

(1) Des cinq paraboles attribuées à l'abbé de Clairvaux, la première seule paraît authentique. Dans les Mss. les plus autorisés la seconde ne se rencontre pas. Du reste la seconde et la troisième sont des imitations de la première. Cf. note de Martène, *Biblioth. nation.*, Ms. 12323, fonds latin, p. 318.

(2) *In Cant.*, Sermon. XXXIX, n° 5-9.

(3) *Oratio* = *oris ratio*, etc.

(4) *In Cant.*, Sermon. LXXII, 6-11. Pour justifier son procédé, Bernard dit : « Ego, ut verum fatear, jam olim mihi persuasi in sacri pretiosique eloquii textu nec modicam vacare particulam. » *Ibid.*, n° 6. Cf. Sermon. XL, n° 1.

(5) Sixte de Sienne, cité par Mabillon, *Præf. General.*, n° 24.

vres de saint Bernard. Quiconque voudrait avoir une idée du tour biblique de son style, n'a qu'à lire la dernière partie de son seizième sermon sur le Psaume : *Qui habitat*; sauf quelques citations tirées des Pères et de la liturgie, la Sainte Écriture en a fourni à peu près tous les éléments. Les termes si énergiques qui qualifient les démons de voleurs, *medium iter latrunculi obsedere*, sont de saint Grégoire le Grand (1); la dernière phrase : *si corde clamemus pio, certe debes ex promisso*, est extraite d'une hymne que l'Église chante pendant le saint temps du Carême. Tout le reste de ce long paragraphe est emprunté presque mot pour mot à l'Ancien Testament et au Nouveau (2).

Mais l'abbé de Clairvaux n'est pas à proprement parler un faiseur de centons. Son style, au moins à l'époque de sa maturité, est très personnel. Qu'on relise, par exemple, parmi ses sermons sur le Cantique des cantiques, la belle oraison funèbre de son frère Gérard (3) : on y remarquera quelques réminiscences de saint Ambroise, déplorant la mort de Satyre, et plusieurs des accents de Job, abattu sous les coups de la main divine; mais qui oserait dire que c'est là l'œuvre d'un imitateur ou d'un plagiaire? Le beau discours de saint Ambroise et les lamentations de Job sont évidemment présents à l'esprit de Bernard, quand il pousse des cris de détresse; mais ce n'est pas le souvenir qui crée l'émotion dans son âme, c'est plutôt son émotion même qui le rapproche de ses modèles. S'il les imite, s'il les cite, c'est par l'entraînement spontané

(1) In Matthæum, *Homilia II.*

(2) Un Allemand, M. Wuko Robert, a relevé dans un seul sermon, le premier de la Vigile de la Nativité, jusqu'à 162 citations; cf. *Studien und Mittheilungen aus dem Benedictinerorden*, 1889, p. 474-477.

(3) In *Cant.*, Sermon. XXVI.

de son cœur qui déborde. Imiter ainsi c'est créer; citer ainsi, ce n'est pas répéter la parole d'un autre, mais la rajeunir par la nouveauté et la sincérité de l'accent qu'on y ajoute. Enchâssées dans le style de saint Bernard, les plaintes de saint Ambroise et de Job semblent faites uniquement pour déplorer la mort de Gérard.

Ce n'est donc pas l'originalité qui manque à l'abbé de Clairvaux. Le seul reproche grave qui atteigne son style, c'est qu'il n'est pas toujours conforme à la bonne tradition littéraire. Bernard vivait dans un siècle où le goût ne dominait ni en littérature ni dans les arts. Certes, il en eut le sentiment, même assez vif; une de ses lettres en fait foi (1). Mais il était assez disposé à dédaigner ce que nous appelons la forme ou le style. Ils sont rares, les siècles où le génie se sent protégé, par tout ce qui l'entoure, contre les écarts de son intelligence ou, si l'on veut, de son imagination. C'est dans l'histoire d'un peuple ou d'une langue l'époque généralement trop courte de la maturité du goût. Or, dit justement un critique, « c'est le goût qui marque l'invisible limite où l'art dégénère et s'écarte des lois qui le protègent; c'est lui qui règle et tempère les esprits les plus ingénieux et ne leur permet pas de confondre la pénétration avec le raffinement, ni la profondeur avec la subtilité (2). » Bernard n'a pas échappé à ce péril. Son style a d'éminentes qualités; il est substantiel, précis, clair et parfois incisif; ses invectives sont d'une extrême véhémence. Il excelle dans la satire et le portrait. C'est là qu'il déploie toute la richesse de ses observations et toute la vigueur de son pinceau. Mais en général il est sobre d'images. La nature, qu'il aimait peu, ne lui a pas prêté sa

(1) Ep. 89.

(2) Feugère, *Bourdaloue et son temps*.

palette. Rien de salésien dans ses comparaisons ; pas de description, pas de fleurs, sauf les fleurs et les images de la Bible. Sa phrase ne manque pourtant pas de coloris ; mais de ce coloris qui vient d'une fine sensibilité et d'une grande chaleur d'âme. Elle n'est pas moins remarquable par le relief. Le tour en est tantôt large, nombreux et tout à fait oratoire, le plus souvent vif et concis. Les maximes y abondent, et les proverbes s'y enchâssent avec à-propos. Malheureusement, et c'est là le plus grand défaut de son style, les jeux de mots, les antithèses et les mêmes désinences en déparent la beauté. Son temps en est la cause. On devine aisément ce qu'eût été l'éloquence de l'abbé de Clairvaux, si, au lieu d'éclater en plein douzième siècle, où le goût était peu sûr, elle eût pu s'affirmer à la lumière du dix-septième siècle, au contact des Bossuet et des Fénelon.

Malgré ces taches, les sermons du saint moine comptent parmi les chefs-d'œuvre de la chaire française. Ce qui fait l'excellence de l'orateur, c'est moins la pureté du goût que l'élévation des idées et la flamme du zèle. Or, à cet égard, Bernard ne craint pas de rivaux. C'est de lui qu'on peut dire, comme il le faisait de l'apôtre saint André, que « sa parole était de feu. » Nous pourrions apporter ici en preuve maints passages de ses discours ; on en trouvera des extraits épars dans le cours de cet ouvrage. Certes, la lave est maintenant refroidie. Ce n'est pas « la parole vive et efficace » qui allumait dans le cœur de ses disciples la sainte passion de la vertu ou parfois embrasait les foules. Il faut nous résigner à ne connaître que les effets de cette éloquence enflammée. On en cite des exemples merveilleux. Lorsque Bernard prêchait la croisade sur les bords du Rhin, il employait la langue romane. Or, bien que ses auditeurs ne comprissent pas cet idiome, ils fu-

rent tellement saisis par le feu de son regard, par la vigueur de son geste, par l'émotion de sa voix, qu'ils se frappaient la poitrine en versant des larmes. Voilà un succès oratoire que Bossuet lui-même avec tout son génie n'a peut-être jamais obtenu.

CHAPITRE XVII

SERMONS SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

MYSTICISME DE L'ABBÉ DE CLAIRVAUX.

Mabillon place avec vraisemblance la composition des premiers sermons de Bernard sur le Cantique des cantiques au temps de l'Avent 1135. On était encore en plein schisme. L'explication calme et reposée des mystères les plus délicats de la vie spirituelle succédait ainsi presque sans transition à la solution émouvante des problèmes de la diplomatie. Le passage de la vie active à la vie contemplative n'offrait rien qui pût dérouter le saint abbé. Dans son cloître même il retrouvait ces deux formes de l'activité humaine. La Règle faisait succéder à l'oraison le travail manuel ou les œuvres de charité. Bernard s'adonnait avec une sainte indifférence à ces exercices d'ordres divers, en songeant que l'un et l'autre plaisaient également à Dieu, ou, pour parler son langage, « que Marthe est sœur de Marie (1). »

Quand il entreprit de commenter le Cantique des cantiques, il ne fit que réaliser un projet conçu depuis longtemps déjà. Son coup d'essai remontait peut-être à une douzaine d'années. Durant l'une de ses fréquentes maladies, il avait mandé à Clairvaux Guillaume de Saint-Thierry, pareillement malade; et au cours de ses cause-

(1) *In Cant.*, Sermon. LI, n° 2.

ries, qui valaient des sermons, il avait comme esquissé le tableau moral dont le *Cantique* lui fournissait les lignes et qu'il devait reprendre plus tard sans jamais pouvoir l'achever. Si les notes recueillies au fur et à mesure par son auditeur nous eussent été transmises, nul doute que nous posséderions là une ébauche de son admirable commentaire (1).

Ce commentaire fut improvisé, comme tous les autres discours de Bernard (2), après de fortes méditations sur le texte. Les questions préliminaires qui arrêtent aujourd'hui tout commentateur devant un livre aussi prodigieux que le *Cantique des cantiques*, son authenticité, son origine divine, n'étaient pas pour embarrasser l'abbé de Clairvaux; il les tranche d'un mot, en passant, sans même les discuter. C'est un arrêt sans phrases, dont ses auditeurs, du reste, ne songeaient pas à lui demander compte. En ce temps la critique historique n'était pas encore née. De qui est ce livre? De Salomon. Est-il inspiré? Qui oserait en douter, après que l'Eglise l'a inséré dans son canon (3)?

Telle est encore, en somme, la double réponse que fait aux mêmes questions la critique orthodoxe. Elle ne saurait pourtant se dissimuler qu'elle se trouve ici en pré-

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XII, n° 59. La date de cette maladie de Bernard ne peut être fixée qu'approximativement entre 1122 et 1128. Mabillon avait cru d'abord tenir, dans le commentaire de Guillaume de Saint-Thierry sur le *Cantique des cantiques* (*Bern. Opera*, Migne, t. CLXXXIV, p. 407-436), le résumé des conversations de saint Bernard; mais il dut renoncer à cette illusion. Cf. *Préface aux Sermons de Bernard sur le Cantique des cantiques*, n° 9, et *Préface aux Sermons de Guillaume*, *loc. cit.*, p. 407-408.

(2) « *Excepta stilo, sicut et sermones cæteri.* » *In Cant.*, Serm. LIV, n° 1. Cf. XVI, 1; IX, 9; cf. *Bern.*, ep. 18.

(3) Serm. I, n° 7. « *Constat hoc opus non humano ingenio, sed Spiritus arte compositum.* » *Ibid.*, 5.

sence d'un problème particulier de haute exégèse. A entendre, en effet, l'école hypercritique, c'est par suite du plus étrange malentendu, et « grâce à une méprise (1), » que le Cantique des cantiques a été inséré dans le canon; un chant d'un caractère aussi nettement profane et voluptueux ne devait pas trouver place parmi les livres inspirés. Cette opinion était déjà celle de Schammaï au temps de Notre-Seigneur. Il est aisé de répondre qu'on n'aurait pas joint ce livre aux Écritures, si on ne lui avait prêté un sens qui justifiait cette place (2). La tradition juive à peu près universelle, représentée par Hillel au commencement de notre ère, et la tradition chrétienne depuis dix-huit siècles, à deux ou trois exceptions près, ont attribué au Cantique des cantiques la plus haute morale. Il faut évidemment que les deux écoles n'aient pas eu la même façon d'entendre l'ouvrage. Il y a là un phénomène curieux à observer. Pendant que les rationalistes s'étonnent qu'un pareil livre soit au rang des livres saints et craignent qu'il ne fasse rougir la pudeur, les moines du moyen âge et ceux des temps modernes en ont fait leurs délices. Les échos de Clairvaux en ont répété les premiers chants au temps de saint Bernard; et de nos jours encore les lèvres les plus pures en murmurent doucement les harmonieuses syllabes. « Quand je lus ce fameux Cantique des cantiques que Voltaire appelait avec tant de goût « une chanson de corps de garde, » je fus étonné, dit Lacordaire (3), de demeurer si froid devant une si grande et si orientale nudité d'expression; je me demandai pourquoi, ne comprenant pas encore que, s'il y a un art de

(1) Reuss, *Le Cantique des cantiques*, p. 3; Renan, *Le Cantique des cantiques*, 2^e éd., p. iv.

(2) Reuss, *ouv. cit.*, p. 5.

(3) *Deuxième lettre à Emmanuel.*

cacher le vice sous des formes de style savamment calculées, il y a aussi un art de cacher la vertu sous des couleurs qui sembleraient celles de la passion. Il en est du Cantique des cantiques comme du crucifix : tous les deux sont nus impunément, parce qu'ils sont divins. »

Au fond, ce qui fait la singularité de cet écrit, c'est moins son caractère allégorique que son antiquité. La littérature orientale, persane et indienne, nous offre des allégories du même style, où l'alliance de l'homme avec Dieu est figurée par l'union d'un berger et d'une bergère. Au sixième siècle avant Jésus-Christ, Jérémie et Ézéchiël représentaient également sous le symbole d'un mystique mariage les rapports de Jéhovah avec le peuple d'Israël. De là, à concevoir sur un même thème tout un poème allégorique, il n'y avait qu'un pas; il n'y avait pas du moins d'impossibilité absolue, pas d'abîme à franchir. Le vrai problème, c'est que cette conception remonte à Salomon, c'est-à-dire à une époque où la littérature hébraïque n'offre rien d'analogue. Mais est-il toujours possible de fixer, sans le secours de la tradition, la date d'un livre inspiré? Le livre de Job ne déconcerte-t-il pas également toutes les théories des hébraïsants rationalistes? Aucun caractère interne ne le rattache à une époque plutôt qu'à une autre. Est-ce une raison pour le rayer du canon des Hébreux?

L'abbé de Clairvaux, du reste, n'entre point dans ces considérations. Pour lui, l'âge du Cantique des cantiques ne formait pas plus l'objet d'un doute que sa canonicité. Il dédaigne pareillement de justifier l'interprétation qu'il en donne. A ses yeux, le sens allégorique et purement spirituel va de soi; il est seul acceptable. La lettre brutale, selon laquelle on verrait dans le Cantique des cantiques un amour charnel, un reflet de la passion de Salomon

pour la Sulamite, reine ou bergère, ne lui inspire que de l'horreur (1). « Une telle conception, s'écrie-t-il, est tout au plus bonne pour les Juifs qui ont un voile sur la face (2). » L'école mystique, si dignement représentée pourtant par Bossuet, son compatriote, et qui donne pour base historique au livre inspiré l'union de Salomon avec la fille du roi d'Égypte, figurant le mariage mystique du Sauveur avec son Église, n'aurait pas davantage trouvé grâce devant l'abbé de Clairvaux. Tout cela lui paraît trop humain et indigne du Saint-Esprit.

A la suite d'Origène (3), il considère l'ouvrage sacré comme un chant nuptial sous forme de drame, comme un épithalame où figurent tour à tour quelques interlocuteurs, l'époux, l'épouse et deux chœurs, l'un composé des compagnes de l'épouse, l'autre formé des amis de l'époux. Un nombre de jours indéterminé est nécessaire pour le développement de la pièce mystérieuse; les scènes sont reliées les unes aux autres d'une façon un peu vague et incohérente. Mais ce dessin, fait pour déconcerter les partisans du sens littéral, suffit au but que l'auteur s'est proposé. Ce n'est là que le cadre extérieur du véritable drame auquel l'Esprit-Saint voulait nous convier. L'époux du Cantique n'est autre que l'Homme-Dieu; l'épouse, l'Église ou l'âme fidèle; par les compagnes de l'époux, il faut entendre les âmes encore imparfaites qui

(1) « Communem et usitatum litteræ sensum ab hac explanatione penitus respuamus, utpote ineptum et insulsum, indignumque plane qui recipiatur in Scriptura tam sancta, tam authentica. » *In Cant.*, Sermon. LXIII, n° 1. « Si de carnalibus sponsis et pudendis amoribus quæstio est, sicut litteralis superficies prælusisse videtur..., mea non interest. » Sermon. LXXV, 2; cf. Sermon. LXI, 2; XXXII, 1; LIII, 3.

(2) *In Cant.*, Sermon. LXXIII, n°s 1 et 2.

(3) Sur le commentaire d'Origène, voir Freppel, *Origène*, t. II, p. 182 et suiv.

aspirent, elles aussi, à l'union avec Dieu; et par les amis de l'époux, les anges qui protègent l'Église et se réjouissent de son triomphe (1).

Qu'on ne s'attende pas à trouver dans les sermons sur le Cantique des cantiques un commentaire suivi du texte sacré. Bernard interrompt volontiers ses explications pour s'abandonner à des épanchements familiers que justifie d'ailleurs son intimité avec l'auditoire. Cet auditoire, nous l'avons dit, ne se compose pas seulement des âmes d'élite auxquelles convient le titre d'épouses; il s'y mêle des âmes plus faibles qui languissent dans la tiédeur ou qui, n'ayant pas encore subi toutes les épreuves de l'ascèse, sont incapables de s'élever jusqu'au véritable mysticisme : pour parler comme le saint abbé, Marthe et même Lazare y coudoient Marie (2). De là pour l'orateur la nécessité de rappeler les principes de la mortification chrétienne, avant de pénétrer dans les mystères du pur amour. Il ne faut donc pas s'étonner que ce thème défraie bon nombre de sermons. Les vétérans du cloître, de longtemps assouplis par une rigoureuse discipline, initiés aux secrets de la méthode d'oraison, sont seuls préparés à entendre le mystique langage du Cantique des cantiques. « C'est là une science toute particulière, remarque l'abbé de Clairvaux. L'amour a sa langue propre; quiconque n'aime pas ne saurait l'entendre. De même qu'on ne comprend pas un discours grec ou latin si on ne sait le

(1) « Epithalamii carmen..., nuptiale carmen, Christi et Ecclesiæ laudes et sacri amoris gratiam et æterni connubii cecinit sacramenta. » Sermon. I, n° 8. Bernard appelle fréquemment le Christ : *Homo Deus* (Sermon. X, 8; LXIII, 5; XX, 6, etc.). Sur la façon de rattacher les scènes entre elles, *litteralis contextio schematis* (Sermon. XLII, n° 1), voir la plupart des sermons. Pour la composition d'une scène et l'indication des jours, cf. Sermon. IX, 1; LIII, n° 1 : « Heri et nudiustertius. » Sur le rôle des Anges, Sermon. VII, 4.

(2) *In Cant.*, Sermon. LVII, 11.

latin et le grec, ainsi pour celui qui n'aime pas, le langage de l'amour est un langage barbare (1). »

Cette science, comme les autres, a ses degrés; on n'en pénètre pas tous les mystères d'un seul coup. Avant d'être purement spirituel, l'amour mystique traverse une phase que Bernard appelle l'amour sensible et charnel. Le mot sonne mal à nos oreilles, mais l'orateur distinguait simplement par là l'objet sensible du saint amour, la chair ou, si l'on veut, l'humanité du Christ (2). L'homme est ainsi fait qu'il ne peut s'élever aux choses intelligibles que par le secours des choses sensibles. Il ne saurait se représenter Dieu, ni l'aimer, si ce n'est revêtu d'une forme corporelle. De là l'anthropomorphisme, de là l'idolâtrie qui n'est que l'altération de l'anthropomorphisme. Dieu, qui connaissait ce besoin irrésistible de la nature humaine, y pourvut par l'Incarnation; le Verbe se fit chair : « à ceux qui goûtaient la chair, il offrit sa chair à aimer, afin de les amener peu à peu à goûter l'esprit (3). »

Bernard nous raconte ingénument qu'il a passé lui-même par cet apprentissage. Il avoue même, à sa honte, que parfois le souvenir d'un être cher ou la présence d'une âme pieuse le portait à Dieu plus efficacement que la contemplation des mystères de la vie du Christ. Mais ce n'était là qu'une épreuve passagère. S'il la subit, c'était surtout au début de sa conversion (4). La méditation

(1) « Frustra ad audiendum legendumve amoris carmen, qui non amat accedit; sic lingua amoris, ei qui non amat, barbara erit. » *In Cant.*, Serm. LXXIX, 1; cf. Serm. I, n° 11.

(2) « Nota amorem cordis quodammodo esse carnalem, quod magis erga carnem Christi, » etc. Serm. XX, 6.

(3) « Obtulit carnem sapientibus carnem, per quam discerent sapere et spiritum. » Serm. VI, 3. Cf. Serm. XX, 6.

(4) « Pudet nimirum magis ad hominis quam ad Dei moveri memoriam. » Serm. XIV, 6.

du mystère de l'Incarnation l'émouvait souvent jusqu'au fond des entrailles. Il aimait à repasser ainsi intérieurement toutes les scènes du pèlerinage de l'Homme-Dieu sur la terre. Et lui, d'ordinaire si sobre dans l'emploi des comparaisons tirées de la nature, trouvait alors, pour exprimer sa pensée, les plus délicates images. C'est ainsi que l'union du Verbe avec l'humanité s'offre à son imagination sous la forme d'un lis pur dont la corolle éclatante de blancheur forme une coupe gracieuse, une couronne qui représente la nature humaine, et dont les pistils dorés symbolisent les rayons de la divinité (1).

Bethléhem et le Calvaire formaient le sujet le plus habituel de sa méditation. Un tableau qui provient, croyons-nous, de l'ancienne abbaye de Clairvaux le représente en contemplation devant l'enfant Jésus. C'est vraiment dans cette attitude qu'on aime à se le figurer. Son regard attendri, son maigre visage légèrement coloré par la chaleur intérieure qui l'anime, peignent son ineffable tendresse pour le divin Emmanuel; il semble lui adresser ces touchantes paroles de l'un de ses sermons : « O petit enfant, désiré des petits, » *o parvule, parvulis desiderate*. Que d'autres célèbrent la grandeur et la majesté du Seigneur Dieu, *magnus Dominus et laudabilis nimis*, Bernard excelle à louer « le Seigneur qui s'est fait petit et tout aimable, le tout petit enfant qui nous est né, » *parvus Dominus et amabilis nimis, parvulus utique qui natus est nobis* (2). A défaut de ses historiens (3), ses sermons seraient là pour attester combien le mystère de la Nativité était familier à son esprit et cher à son cœur.

(1) Serm. LXX, 5.

(2) Serm. XLVIII, 3.

(3) *Bern. Vita*, lib. I, cap. II, n° 4.

La Croix et les souffrances de l'Homme-Dieu l'attiraient non moins puissamment. « Au commencement de ma conversion, dit-il, en guise de mérites que je n'avais pas, j'eus soin de cueillir un bouquet de myrrhe, et de le placer sur mon cœur; je le composai de toutes les angoisses et de toutes les amertumes de mon Seigneur, d'abord de ses souffrances d'enfant, puis des labeurs et des fatigues qu'il endura dans ses courses et ses prédications, de ses veilles dans la prière, de ses tentations dans le désert, de ses larmes de compassion, des périls qu'il a courus parmi les faux frères, des injures, des crachats, des soufflets, des sarcasmes, des moqueries, des clous..., dont sa passion fut si abondamment remplie. Et parmi toutes ces menues tiges de myrrhe odorante, je n'oubliai pas de placer la myrrhe dont il fut abreuvé sur la croix, ni celle dont il a été oint pour sa sépulture. Tant que je vivrai, je savourerai le souvenir dont leur parfum m'a imprégné. Jamais je n'oublierai ces miséricordes : car c'est en elles que j'ai trouvé la vie... Ce faisceau salutaire, on l'a conservé pour moi; personne ne me le ravira, il demeurera sur mon sein... C'est en ces mystères que résident la perfection de la justice et la plénitude de la science, les richesses du salut et les trésors de mérites. J'y puise quelquefois un breuvage de salutaire amertume, et d'autres fois j'y trouve l'huile suave de la consolation. Ils me soutiennent dans l'adversité et me modèrent dans la prospérité... C'est pour cela que je les ai souvent à la bouche, comme vous le savez; toujours dans le cœur, Dieu le sait; et très fréquemment au bout de ma plume, nul ne l'ignore. Savoir Jésus et Jésus crucifié, c'est là le résumé de ma philosophie (1). »

(1) *In Cant.*, Sermon. XLIII, 4.

Les mystères de la vie et de la mort de l'Homme-Dieu, mystères joyeux ou douloureux, tels sont donc les spectacles qui alimentent l'amour charnel dont parle l'abbé de Clairvaux. « Quiconque est rempli de cet amour se laisse aisément émouvoir par tout ce qui a trait au Verbe fait chair. Il n'est rien qu'il entende plus volontiers, rien qu'il lise avec plus de goût, rien qu'il aime davantage à se rappeler, rien qu'il médite avec plus de suavité. De là ces holocaustes de prières qui s'échappent de l'abondance de son cœur. Quand il prie, l'image sacrée de l'Homme-Dieu est debout devant lui : il le voit naître, grandir, enseigner, mourir, ressusciter et monter au ciel ; et toutes ces images allument nécessairement dans son cœur l'amour de la vertu et apaisent les désirs mauvais. Aussi suis-je persuadé que la principale raison pour laquelle le Dieu invisible a voulu se montrer dans la chair et converser humainement avec les hommes, c'était précisément d'attirer d'abord sur sa chair les affections des âmes charnelles, qui ne savaient aimer que la chair, et de les conduire ainsi, insensiblement, à l'amour spirituel (1). »

Dans cet état, il n'est pas besoin d'une longue méditation pour émouvoir l'âme pieuse ; le seul nom de Jésus la fait tressaillir. Étrange puissance d'un mot, quand on aime. Bernard y trouve à la fois lumière, nourriture et remède à ses maux. « Est-il rien, dit-il, qui, à un égal degré, ranime les sens fatigués, fortifie les vertus, entretienne les bonnes mœurs, échauffe les pures affections ? Toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est arrosée de cette huile ; insipide, si elle n'est relevée par ce sel. Vos écrits n'ont aucune saveur pour moi, si je n'y lis le nom de Jésus ; vos discussions et vos conférences n'en

(1) Serm. XX, 6.

ont pas davantage, si je n'y entends résonner le nom de Jésus. Jésus est du miel pour la bouche, une mélodie pour l'oreille, une jubilation pour le cœur (1). »

Il est visible qu'une âme qui tient un pareil langage et qui éprouve de semblables sentiments « a reçu, comme parle l'abbé de Clairvaux, la grande et suave blessure de l'amour (2). » Le Christ est tout pour elle, elle ne respire que pour lui. Rien ne l'empêche plus de contracter avec lui une mystique union : elle est nubile; son affection la lie au Verbe; par la conformité de sa volonté avec la sienne elle devient son épouse (3).

Jusque-là elle n'avait chanté que les *Cantiques des degrés*, à mesure qu'elle progressait dans la vertu; maintenant, arrivée au terme de ses désirs, elle va entonner le *Cantique des cantiques*. « C'est le cantique de l'amour; nul ne saurait le chanter, si l'onction ne le lui a appris; ce n'est pas un frémissement de la bouche, c'est un hymne du cœur; ce n'est pas un bruit des lèvres, mais un mouvement de joie; ce sont les volontés qui sont en harmonie, non les paroles. On ne l'entend pas au dehors, il ne retentit pas en public; personne ne l'entend que celle qui chante et celui à qui elle le chante, l'épouse et l'époux. C'est un chant nuptial où sont exprimées les chastes et délicieuses étreintes des âmes, l'accord des sentiments et la mutuelle correspondance des affections. L'âme novice ne le sait pas. Pour le chanter, il faut qu'elle ait atteint l'âge parfait, l'âge nubile, et que par ses vertus elle soit devenue digne de l'époux (4). »

(1) Serm. XV, 5 et 6. Cf. S. Augustin, *Confess.*, lib. III, cap. 4.

(2) « Grande et suave vulnus amoris. » Serm. XXIX, 8.

(3) « Talis conformitas maritat animam Verbo... Si perfecte diligit, nupsit. » Serm. LXXXIII, 3. « Eo se nubilem quo similem cernens, » etc. Serm. LXXXV, 10 et 12. Cf. Serm. XXXI, 6.

(4) Serm. I, 9, 10 et 11.

Nul n'a célébré plus délicatement et plus hardiment que l'abbé de Clairvaux dans son sermon quatre-vingt-troisième sur le Cantique des cantiques les douceurs de cet-hymen mystérieux. C'est peut-être le plus bel hymne à l'amour que les échos d'un cloître aient jamais répété. « Ce qui marie l'âme au Verbe, dit-il, c'est le parfait amour. Qu'y a-t-il de plus délicieux que cette union? Qu'y a-t-il de plus désirable que cette charité qui rapproche l'âme du Verbe et la rend si familière qu'elle ose lui exprimer tous ses désirs? C'est bien là le lien du saint mariage; le lien, c'est peu dire, c'en est l'intimité, la fusion, une fusion où deux esprits ne font plus qu'un, par l'union même des volontés exaltée jusqu'à l'unité. Et il n'y a pas lieu de craindre que l'inégalité des conditions ne désaccorde les volontés : car l'amour ne connaît pas les égards dus aux personnes. L'amour tire son nom d'aimer et non pas d'honorer. On honore quand on s'étonne, quand on craint et qu'on admire; mais quand on aime, il n'y a plus place pour tout cela. L'amour se suffit pleinement à lui-même; quand il entre dans un cœur, il absorbe en lui tous les autres sentiments. L'âme qui aime, aime et ne sait rien autre chose. L'époux, il est vrai, a droit à l'honneur; mais il aime mieux être aimé. Il n'y a plus là qu'un époux et une épouse. Quel autre lien, quel autre devoir cherchez-vous entre deux époux que celui d'aimer et d'être aimé? Ce lien d'amour est plus puissant que le lien le plus puissant formé par la nature, le lien qui unit les parents à leurs enfants : car l'homme doit quitter son père et sa mère pour s'attacher à son épouse.

« Ajoutez à cela que l'époux, ici, n'est pas seulement un amant, c'est l'amour même. Quelqu'un me dira peut-être qu'il est aussi l'honneur; je ne l'ai lu nulle part. J'ai bien lu que Dieu est charité, je n'ai jamais lu qu'il fût

honneur ou dignité. Non pas que Dieu dédaigne l'honneur ou le respect ; il veut être redouté comme souverain, honoré comme père et aimé comme époux. Lequel de ces sentiments doit dominer les autres ? L'amour. La crainte et l'honneur sont sans grâce et Dieu les rejette, s'ils ne sont adoucis par le miel de l'amour. L'amour au contraire se suffit, il plaît par lui-même et pour lui-même, il est à lui-même son mérite, il est à lui-même sa récompense. L'amour ne cherche pas en dehors de soi sa raison d'être et sa fin. Le fruit de l'amour, c'est l'amour ; j'aime parce que j'aime, j'aime pour aimer. C'est une grande chose que l'amour. De tous les mouvements de l'âme, c'est le seul par lequel une créature puisse agir pour ainsi dire de pair avec son auteur. Dieu s'irrite contre moi, puis-je lui répondre par une ire semblable ? S'il me juge, dois-je le juger ? Quand il commande, il faut que j'obéisse, et je n'ai aucun droit d'exiger de lui, à mon tour, l'obéissance. Mais voyez comme il en est autrement quand il s'agit d'amour. Lorsque Dieu aime, il ne veut qu'une chose : être aimé ; il n'aime que pour qu'on l'aime, sachant que l'amour rendra bienheureux tous ceux qui l'aimeront.

« C'est une grande chose que l'amour ; mais il y a dans l'amour des degrés. L'épouse est au plus élevé. Dans les autres affections, il se mêle toujours quelque élément étranger à l'amour même. L'unique affaire de l'épouse, c'est l'amour. Elle en surabonde, et cela fait la joie de l'époux ; lui ne cherche, elle ne possède rien autre chose ; c'est ce qui fait l'époux, c'est ce qui fait l'épouse.

« Est-ce à dire que l'âme, qui s'est toute répandue en amour, égale les torrents qui s'échappent du sein de Dieu ? Non, certes, l'abondance de l'amour n'est pas la même entre l'époux et l'épouse, entre le créateur et la

créature ; il y a la même différence qu'entre une source et celui qui a soif. Mais quoi ! l'âme devra-t-elle renoncer à épouser le Verbe, parce qu'elle ne peut lutter de vitesse avec un géant, de suavité avec le miel, de douceur avec l'agneau, de candeur avec le lis, de clarté avec le soleil, de charité avec celui qui est la charité même ? Non. Si elle aime moins, parce qu'elle est créature et parce qu'elle est moindre, elle est cependant tout entière dans son amour ; et là où il y a tout, il ne manque rien. C'est pourquoi, comme je l'ai dit, aimer ainsi c'est être épouse : car il est impossible qu'elle aime à ce point, sans être aimée pareillement à son tour ; et c'est dans cet accord de deux amours que consiste le plein et parfait mariage (1). »

Dès lors entre l'âme et le Verbe tout est commun, comme entre époux, la maison, la table, la chambre et le lit (2). Bernard entend par là cette retraite mystérieuse où l'âme, recueillie et soustraite au tumulte des sens, tantôt s'abandonne à ses transports et tantôt se repose tranquillement sous le regard du bien-aimé. Ici nulle contrainte. L'âme jouit sans entraves de son bonheur : « Mon bien-aimé est à moi, s'écrie-t-elle, et moi à lui. » *Dilectus meus mihi, et ego illi.* « Quelle audace ! s'écrie saint Bernard ; ou bien elle se vante immensément, ou bien c'est lui qui aime sans mesure. N'admirez-vous pas que, non contente de se glorifier en disant : « mon bien-aimé est à moi, » elle a la prétention de traiter avec lui d'égal à égal et de le payer en quelque sorte de retour ? *Et ego illi* : « Et moi à lui, » voilà un mot bien ambi-

(1) Serm. LXXXIII, nos. 3-6 ; cf. Serm. VII, 2.

(2) « Quibus omnia communia sunt... Una domus, una mensa, unus thorus. » Serm. VII, 2. « Cubiculum. » Serm. XXIII, 12, 15, 16. Cf. Serm. XLVI, 4.

tieux (1). Celui-ci ne l'est pas moins : « mon bien-aimé « est à moi. » Et il y a quelque chose de plus audacieux encore, c'est de joindre ces deux mots ensemble. Quelle hardiesse d'un cœur pur et d'une conscience droite de croire que celui à qui incombe le gouvernement de l'univers passe ainsi du soin de la création et des siècles aux affaires, que dis-je, aux loisirs de l'amour, pour contenter une âme (2) ! »

Aussi dans l'enivrement de son bonheur l'âme n'a-t-elle plus qu'un désir : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » A ce cri, on reconnaît l'épouse. « Elle ne demande ni la liberté, ni la richesse, ni la science ; elle demande un baiser. Et pour obtenir une si grande chose de celui qui est si grand, elle ne voile pas sa pensée, elle n'emploie pas de circonlocution, elle n'a pas recours à l'exorde ; de l'abondance du cœur, elle laisse échapper soudainement ce mot si nu et si hardi : *Osculetur me osculo oris sui*. Évidemment, pour oublier ainsi la majesté de celui à qui elle s'adresse, il faut qu'elle soit ivre d'amour (3). »

Bernard explique comment le Verbe répond à cet impétueux désir de l'âme, en lui communiquant la science du salut, l'amour du prochain, un accroissement d'amour divin et enfin la paix, la quiétude (4).

Ici il nous fait pénétrer proprement dans la chambre de l'époux. C'est un sanctuaire fermé à tous les regards ; c'est en quelque sorte le saint des saints, où l'épouse, comme autrefois le grand prêtre, n'a accès qu'une fois l'an. Dans ce lieu tranquille tout repose ; « la tranquillité

(1) « Insolens verbum. » Serm. LXVIII, 1.

(2) Serm. LXVIII, nos 1 et 2.

(3) Serm. VII, 2 et 3 ; cf. IX, 2.

(4) Serm. VII-XIII, surtout XLV.

de Dieu tranquillise tout (1). » Lui-même est assis dans son repos ; et rien qu'à le regarder, l'âme s'endort paisiblement. Mais ce n'est là qu'un sommeil apparent ; l'âme vit et veille encore (2). Parfois alors elle est ravie à elle-même : c'est l'extase. Dans un éclair rapide, elle aperçoit la Divinité ; mais c'est à peine si elle a pu saisir l'objet immatériel qui lui est apparu : elle retombe aussitôt dans les images qui lui dérobent l'essence même de la beauté éternelle (3).

Bernard a connu par expérience ces douceurs du mystique amour. Mais ce sont là, dit-il, des secrets qu'on ne révèle que par devoir (4). Ce sont, du reste, des moments bien rares dans sa vie, bien rares et bien courts, *rara hora, et parva mora* ; « que ne durai-ils plus longtemps ! » *o si durasset* (5) ! Son plus vif désir, au sortir de ces ravissements, était de voir son corps tomber en poudre, pour être perpétuellement avec Jésus-Christ. « Encore un peu de temps ! » lui répond l'Époux. Ce dé-

(1) « *Tranquillus Deus tranquillat omnia.* » Serm. XXIII, 16.

(2) « *Vigil vitalisque sopor.* » Serm. LII, 3.

(3) Serm. LII, 3-5. « *Cum autem divinius aliquid raptim et veluti in velocitate corusci luminis interluserit,* » etc. Serm. XLI, 3. « *Dormiens in contemplatione Deum somniat... Tamen sic non tam spectati quam coniectati, idque raptim et quasi sub quodam coruscamine scintillulæ transeuntis, tenuiter vix attacti inardescit amore.* » Serm. XVIII, 6. A noter que l'âme ici-bas ne voit pas Dieu directement et proprement, même dans l'extase : « *Per speculum siquidem et in ænigmate, non autem facie ad faciem, interim intuetur.* » Serm. XVIII, *ibid.* « *Nunc quidem apparet quibus vult, sed sicuti vult, non sicuti est; non sapiens, non sanctus, non propheta videre illum, sicuti est, potest aut potuit in corpore hoc mortali.* » Serm. XXXI, 2. Cf. Serm. XXXIII, 6 ; XXXIV, 1 ; *de Diversis*, IX, 1.

(4) « *Dico ego cui ex officio loqui est,* » etc. *In Cant.*, Serm. LVII, 5 ; cf. LXXXV, 14.

(5) Serm. XXIII, 15 ; cf. LXXXV, 13 : « *Dulce commercium; sed breve momentum et experimentum rarum.* » Cf. XXXII, 2.

lai fait son tourment; la patience lui échappe : « Revenez, revenez, dit-il, *revertere*; il n'a qu'un seul cri, qu'un seul mot à la bouche, c'est un continuel *revertere* (1). » « Encore un peu de temps et vous me reverrez... ! O le peu de temps qui est bien long ! Doux Jésus ! vous appelez cela un peu de temps ! Sauf le respect que je dois à la parole de mon Seigneur, je le trouve long et bien long, oui, très long, trop long même (2). » Quel touchant langage ! Le Verbe a-t-il jamais entendu un plus tendre et plus amoureux reproche ?

En dépit de sa discrétion, Bernard a laissé échapper un mot qui peut nous donner une idée de l'état extatique, tel qu'il le comprend et qu'il l'a expérimenté. C'est une sorte de mort aux choses de ce monde. Avec les images sensibles qui se sont évanouies, tout sentiment naturel a disparu. L'âme alors n'est plus sujette à la tentation et au péché. Tout est pur et spirituel dans sa vie, comme dans son amour. Vous n'avez plus à redouter pour elle la luxure ou l'orgueil. « C'est en vain, dit-il, qu'on jette un filet devant les pieds de ceux qui ont des ailes (3). »

Il semble qu'une telle doctrine soit bien voisine de celle de Fénelon et de M^{me} de Guyon. Mais un fait important les sépare. Bernard ne croit pas à un état proprement dit de pur amour. L'extase à ses yeux est chose passagère (4); et c'est uniquement pendant qu'elle dure qu'il accorde à l'âme l'immunité du péché. Dans sa pensée, l'extase est le moment précis où l'âme est ravie à elle-même par le consentement imperceptible qu'elle

(1) Serm. LXXIV, 2, 7.

(2) *Ibid.*, 4.

(3) « Sponsæ ecstasim voco mortem... Quid enim formidetur luxuria, ubi nec vita sentitur ? » Serm. LII, 4.

(4) Cf. Serm. XLI, 3.

donne à l'attrait de la beauté du Verbe. Il est clair qu'à cette heure la tentation ne saurait avoir de prise sur elle.

Mais un tel ravissement est-il possible, est-il réel? Certains esprits, peu au courant des choses de l'âme et disposés à blasphémer ce qu'ils ignorent, ne verront là que l'effet d'une imagination en délire, qu'un trouble cérébral. Prétendre s'élever à ces sublimités, disent-ils, c'est vouloir sortir des conditions de l'humanité, c'est vouloir être un ange. Or, « qui veut faire l'ange fait la bête. » L'abbé de Clairvaux avait prévu ces étonnements, sinon ces blasphèmes; et il y répond en affirmant que « même dans un corps presque bestial l'âme humaine peut faire l'ange; » *in corpore pæne bestiali vivere angelum* (1). En pareille matière, son témoignage, ce nous semble, est péremptoire et vaut une preuve.

On méconnaîtrait singulièrement le caractère de la contemplation mystique décrite par l'abbé de Clairvaux, si on n'y voyait que l'une des formes du repos intellectuel. C'est au contraire une véritable école d'éloquence (2). « C'est là, dit-il, que le zèle s'allume et que la langue se délie. » Au milieu des jouissances du pur amour, « la poitrine se gonfle, les mamelles s'emplissent d'un torrent de piété. On n'a qu'à les presser, pour que le lait exquis dont elles sont remplies coule en abondance (3). » C'est un moment critique et douloureux pour l'épouse. « La suavité du Verbe la retient, et le

(1) Serm. XXVII, 6; cf. Serm. LII, 5 : « Irruentia undique phantasmata corporearum similitudinum transvolare mentis puritate..., corporum vero similitudinibus speculando non involvi, angelicæ puritatis est. » Cf. Serm. IV, 4 et 5.

(2) « Sapientiam cum eloquentia, haud dubium quin ad prædicationis opus. » Serm. XLI, 5.

(3) Serm. IX, 7.

bésoin du prochain la sollicite. Ses enfants lui sont chers, mais les baisers de l'époux ont pour elle plus de délices (1). » Elle sacrifiera cependant ce qui fait son plus grand charme. Elle entend une voix qui lui dit : *Surge*, « Lève-toi. » Ce ne peut être que pour aller à la recherche des âmes. Elle se lèvera donc : car elle a compris que ce qu'elle a reçu n'était pas seulement pour son profit personnel, mais encore pour l'édification du prochain (2). Ici-bas, « on ne vit pas pour soi, mais pour tous (3). »

L'abbé de Clairvaux a insisté à plusieurs reprises sur le devoir de la prédication, qui incombe aux directeurs d'âmes. Il en a marqué les règles avec précision et avec force. N'est pas prédicateur, n'est pas maître qui veut. Cette vocation exige un sérieux apprentissage (4). Il fait, à la vérité, assez bon marché des sciences profanes, des arts dits libéraux. « Le Christ, dit-il, n'a pas tiré ses apôtres de l'école des rhéteurs et des philosophes (5). » La seule science absolument indispensable à l'apôtre, c'est la science de la contemplation.

Bernard ne conçoit pas un prédicateur qui ne soit pas un homme d'oraison. A l'entendre même, il faut être consommé dans cette science pour attirer les âmes à soi. Ce sujet lui tenait au cœur; il s'en est expliqué longuement, un jour, devant ses disciples : « On ne donne que de son trop-plein, disait-il, vous répandez et perdez

(1) Serm. LXXXV, 13.

(2) Serm. LVII, 8 et 9.

(3) « Docemur ex hoc sane intermittenda plerumque dulcia oscula propter lactentia ubera; nec cuiquam sibi, sed omnibus esse vivendum. » Serm. XLI, 6.

(4) Serm. XXIII, 6, 8.

(5) Serm. XXXVI, 1.

ce qui est pour vous, si vous vous hâtez de répandre votre semi-plénitude, avant que vous soyez rempli vous-même tout entier. Vous vous dérobez à vous-même votre vie et votre salut pour en faire part à d'autres, et vous vous ruinez par vaine gloire et par orgueil. Si vous voulez être sage, faites-vous réservoir et non canal. Le canal répand tout ce qu'il reçoit aussitôt qu'il l'a reçu; le réservoir au contraire attend qu'il soit rempli et donne alors de son trop-plein, sans dommage pour lui-même, comme s'il savait la malédiction qui retombe sur celui qui se fait la part mauvaise... Hélas! nous avons aujourd'hui dans l'Église beaucoup de canaux et fort peu de réservoirs. Ceux par qui nous arrivent les eaux du ciel sont si charitables qu'ils voudraient répandre avant de recevoir, plus attentifs à parler qu'à entendre, prompts à enseigner ce qu'ils n'ont pas appris, avides de commander aux autres, avant de savoir se gouverner eux-mêmes. Pour moi j'estime qu'il faut commencer par le soin de son âme, et en cela je suis l'exemple de Celui qui n'a donné au monde que de sa plénitude. Apprenez donc aussi à ne répandre que de votre trop-plein et ne prétendez pas être plus généreux, plus large que Dieu. Que le réservoir imite la source. La source ne devient ruisseau et ne prend la forme d'un lac qu'après s'être rassasiée de ses propres eaux. Que le réservoir n'éprouve pas de honte à n'être pas plus abondant que sa propre source. La source de la vie elle-même, toute pleine qu'elle était, n'a rempli tout de sa bonté qu'après avoir rejilli en bouillonnant sur les mystérieuses régions qui l'avoisinaient. Ce ne fut qu'après avoir inondé les hauteurs du ciel qu'elle s'épancha sur la terre, et par un excès de miséricorde, sauva de son superflu, *de superfluo*, les hommes et les bêtes... Faites

de même; remplissez-vous d'abord; après, vous vous occuperez à répandre. Une charité bienveillante, mais prudente, a coutume de surabonder, mais non de gaspiller son trésor. « Mon fils, dit Salomon, ne vous répandez pas à l'excès, » *ne superfluas*; et l'Apôtre fait la même recommandation. Êtes-vous donc plus saint que Paul et plus sage que Salomon? Je ne voudrais pas m'enrichir à vos dépens. Aidez-moi, si vous le pouvez, de votre superflu, *de cumulo*; mais d'abord, prélevez votre part, » *parcito tibi* (1).

Or, « c'est dans la prière que l'on boit le vin enivrant de l'esprit... Durant le sommeil de la contemplation, on rêve Dieu; on ne le voit pas encore face à face; mais au contact, si léger soit-il, de cette lumière ou plutôt de cette étincelle rapide qui passe devant nos yeux et nous permet d'entrevoir la Divinité comme à la dérobée, le cœur s'enflamme d'amour... C'est cet amour plein de zèle qui doit embraser le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a placé à la tête de sa famille. Il chauffe, il bouillonne, il s'échappe à flots pressés et fait dire : « Qui est-ce qui souffre, sans que je souffre? » Alors prêchez, fructifiez, renouvelez les prodiges, surpassez toutes les merveilles connues. « Il n'y a plus de place pour la vanité dans un cœur occupé par la charité, » *non est quo se immisceat vanitas, ubi totum occupat charitas* (2).

La charité, tel est le principe et le dernier mot de l'apostolat; tel est aussi, au sentiment de l'abbé de Clairvaux, le dernier mot de la science du gouvernement des âmes. Aimez : les cœurs sont à ce prix. C'est par l'amour que vous les gagnerez, c'est par l'amour que vous main-

(1) Serm. XVIII, 2-4.

(2) Serm. XVIII, n° 6.

tiendrez sur eux votre pouvoir et que vous les gouvernerez.

Aimez Dieu, d'abord. « Il faut que les pasteurs soient les amis de l'Époux; amis, c'est peu dire, il faut qu'ils soient ses grands amis, » *amicissimi* (1). Saint Pierre reste leur éternel exemplaire. Avant de préposer cet apôtre à la garde de son troupeau, le Seigneur lui a demandé un triple témoignage d'amour. « Aime-moi, semblait-il dire, plus que tes biens, plus que tes proches, plus que toi-même, » *ut me ames... plus quam tua, plus quam tuos, plus quam etiam te* (2). C'est aux pasteurs surtout que s'applique la belle sentence de l'abbé de Clairvaux : « La mesure d'aimer Dieu, c'est de l'aimer sans mesure. » *Modus diligendi Deum est diligere sine modo* (3). Quiconque est capable d'un tel renoncement, porte en soi la marque de la vocation aux fonctions pastorales. Les prélatures peuvent impunément devenir son partage.

Il est nécessaire, cependant, qu'à l'amour de Dieu les prélats joignent un sincère amour des âmes. N'en est-il pas qui oublient trop qu'ils « sont des médecins et non des seigneurs, » *medici, non domini* (4)? N'en est-il pas qui songent plus à leurs aises, à leur bien-être qu'au salut du troupeau qui leur est confié (5)? N'en est-il pas qui abusent de leur pouvoir pour terroriser leurs subordonnés? « Instruisez-vous donc, arbitres du monde. Apprenez que vous devez être les mères de ceux qui sont

(1) Serm. LXXVI, 8.

(2) *Ibid.*

(3) Tractat. *De diligendo Deo*, cap. 1; cf. note de Mabillon.

(4) Serm. XXV, 2.

(5) « Timeant ministri Ecclesiæ..., qui stipendiis non contenti..., in usus suæ superbîæ atque luxuriæ victum pauperum consumere non verentur. » Serm. XXIII, 12. Cf. Serm. XXXIII, 15; LXXVII, 1 et 2; X, 3.

au-dessous de vous, et non leurs maîtres. Travaillez à vous faire aimer plutôt qu'à vous faire craindre; et si parfois il est besoin de sévérité, que cette sévérité soit paternelle et non tyrannique. Montrez-vous mères par les caresses, pères pour la correction. Adoucissez-vous, déposez toute fierté, suspendez les coups, montrez plutôt votre sein; que ce sein regorge de lait, que rien d'amer ne le gonfle. Pourquoi aggraver le joug de ceux dont vous devriez au contraire porter les fardeaux? Pourquoi ce petit enfant qu'un serpent a mordu fuit-il votre conscience de prêtre, au lieu de s'y précipiter, comme il ferait dans le sein d'une mère? Si vous êtes les hommes de l'Esprit, *spirituales*, relevez-le, et le recevez en esprit de douceur; autrement il mourra dans son péché et vous entendrez Dieu vous réclamer son sang (1). »

Tels étaient les principes qui dirigeaient Bernard dans ses rapports avec ses disciples. Après quelques écarts de sévérité outrée, dus à son austérité première et à son inexpérience, il trouva cet équilibre de douceur et de fermeté qui distingue tous les bons directeurs, et il ne s'en est jamais départi dans la suite. Aux premiers jours de Clairvaux son zèle avait été parfois intempérant; mais il fut bientôt forcé de reconnaître que, même dans un cloître, les âmes veulent être conduites avec modération et patience. Il avait cru d'abord n'avoir affaire qu'à des anges; quand il s'aperçut que son idéal était une illusion, il n'hésita pas un instant à le sacrifier. Son expérience ne fut pas perdue; il ne négligea aucune occasion d'inculquer à ses moines, futurs abbés ou prélats, les leçons de zèle et de prudence qui lui avaient coûté si cher. On ne

(1) Serm. XXIII, 2. Fénelon a imité ce passage dans son beau *Discours pour le sacre de l'Électeur de Cologne*.

s'étonnera pas qu'il ait alors prisé « la discrétion, » non moins que la charité. Il lui arrive même de la préconiser comme « la mère des vertus, » *matrem virtutum discretionem* (1); et il la juge si nécessaire à tous, mais spécialement aux pasteurs, que sans elle il n'y a pas pour eux de vertu, et que leur zèle même est un danger, un vice : *Tolle hanc, et virtus vitium erit* (2).

Bernard a trouvé le moyen d'extraire ces diverses leçons, du Cantique des cantiques, sans même dépasser le troisième chapitre (3). C'est assez dire que le poème sacré n'était pour lui qu'un prétexte à sermons. Son commentaire était surtout moral. Des textes les plus variés il tirait aisément les mêmes conséquences pratiques. Il eût fallu que le mot inspiré fût bien rebelle, pour qu'il ne le pliât pas à ses desseins. Il parvenait presque toujours, par quelque détour ingénieux, à lui faire exprimer une idée, un conseil qu'il se proposait de donner à ses moines. En quatre-vingt-six sermons, il put de la sorte parcourir

(1) Serm. XXIII, 8. Le mot est emprunté à la Règle de saint Benoît, cap. 64.

(2) « Importabilis absque scientia est zelus... Discretio quippe omni virtuti ordinem ponit... Est ergo discretio non tam virtus quam quædam moderatrix et auriga virtutum, ordinatrixque affectuum et morum doctrix. Tolle hanc, et virtus vitium erit. » Serm. XLIX, 5; cf. Serm. XXIII, 8.

(3) Dans le sermon LXXXVI, Bernard commente le premier verset du troisième chapitre : *In lectulo meo per noctes quæsi vi quem diligit anima mea*. Gilbert de Hoy a continué le commentaire interrompu, sans pouvoir l'achever (ap. Migne, t. CLXXXIV, p. 14-252). Son quarante-huitième et dernier sermon s'arrête au verset 10 du cinquième chapitre du Cantique des cantiques. Comme l'abbé de Clairvaux n'a prononcé ses derniers sermons qu'à la fin de sa vie, — le sermon LXXX est postérieur au concile de Reims 1148, — on peut se demander pour quel motif nous avons étudié et résumé son commentaire à la date où nous sommes. C'est que sa théorie mystique est déjà tout entière dans ses vingt-trois premiers sermons, qui sont de 1135-1136. Cf. Serm. XXIII et Serm. LXXXIII.

le cercle des enseignements qui convenaient au cloître. Les principes de l'ascétisme, les règlements de son Ordre, les secrets du mysticisme, la préparation à l'apostolat et au gouvernement des âmes, devinrent successivement l'objet de sa méditation homilétique. Il déploya dans cette œuvre des qualités de doctrine et d'éloquence qui le placent au premier rang des mystiques et des orateurs. Comme exégète il a des supérieurs; comme orateur mystique, il ne peut avoir que des inférieurs ou des égaux.

APPENDICE A

ICONOGRAPHIE DE SAINT BERNARD

Nous devons quelques explications au lecteur pour le choix du portrait de saint Bernard qui figure en tête de notre ouvrage.

Les portraits de l'abbé de Clairvaux que nous ont légués les peintres et les graveurs se divisent en deux groupes : ils offrent des types de pure convention, ou bien ils représentent, avec des nuances diverses, un type réputé traditionnel (1).

Au premier groupe appartient d'abord la belle tête que Fra Angelico a donnée à saint Bernard dans son admirable fresque du Chapitre de Saint-Marc à Florence et que la gravure a popularisée en notre siècle, grâce aux soins de Montalembert. Florence est, du reste, la ville la plus riche en créations de cette sorte. La fresque du Pérugin dans la salle capitulaire de l'ancien couvent de Sainte-Marie-Madeleine de Pazzi contient pareillement un saint Bernard à genoux devant la croix, dont les traits sont dus à l'imagination de l'artiste. Même tête dans le tableau de l'église San-Spirito, qui représente la sainte Vierge, escortée de deux autres saintes, apparaissant à saint Bernard ; on sait que cette scène est une copie du beau tableau du Pérugin conservé à la Pinacothèque de Munich. L'église de la Badia possède également une *Apparition* de la sainte Vierge à saint Bernard, œuvre de Philippino Lippi ; les photographies et les gravures si connues de ce tableau font bien voir que l'artiste,

(1) Nous ne parlerons ici que des portraits peints ou gravés. Notons cependant que la ville de Dijon possède une statue (type conventionnel) de saint Bernard, depuis 1848, et que l'église de Fontaines-lès-Dijon montre un buste en terre cuite du dix-huitième siècle (type traditionnel).

en composant la figure de l'abbé de Clairvaux, n'avait aucune préoccupation historique ou archéologique. Nous en dirons autant des deux saint Bernard, qu'on voit à l'Académie des Beaux-Arts et aux Uffizi, le premier dans un tableau de Fra Bartolomeo : l'*Apparition* de la sainte Vierge, le second dans un *Couronnement* de la Vierge de Fra Angelico.

Après Florence, la ville qui possède le plus beau portrait de saint Bernard est Madrid. Le miracle de la *Lactation*, que Murillo a peint, d'une touche si pure et d'un coloris si chaud, forme certainement l'une des principales richesses du Musée du Prado. Le saint y est représenté à l'âge d'homme. Son air vénérable, sa barbe, sa maigreur, font penser au type traditionnel; mais la pose de profil empêche de distinguer la ressemblance.

En France, on ne voit pas que la physionomie de saint Bernard ait tenté nos grands peintres de dix-septième siècle, sauf Philippe de Champaigne; et encore le portrait que celui-ci nous en a laissé est une composition où l'imagination joue le plus grand rôle (1).

Les recherches que l'on pourrait faire dans le domaine de la miniature aboutiraient sûrement au même résultat. Nous n'en citerons qu'un exemple. Le monastère de la Grande-Trappe près Mortagne possède un Graduel manuscrit de 1528, orné de miniatures d'un éclat et d'un fini remarquables, même pour l'époque qui produisit tant de chefs-d'œuvre en ce genre. L'artiste, voulant illustrer la fête de saint Bernard, a choisi comme sujet le Christ se détachant de la croix pour embrasser l'abbé de Clairvaux. Un moine à demi caché derrière un pilier admire le spectacle. C'est une scène bien connue, autorisée par la légende. Mais ici encore la physionomie du saint s'écarte du type traditionnel.

La Bibliothèque nationale, à Paris, possède, dans deux albums

(1) Le Musée du Louvre (galerie des Italiens primitifs) possède deux tableaux représentant saint Bernard. Dans le premier la sainte Vierge lui apparaît escortée d'un groupe d'anges; dans le second, il est sur son lit de mort, entouré de ses moines. Le premier est l'œuvre de Cosimo Rosselli (?); le second est d'un maître inconnu. La galerie des croisades à Versailles renferme un tableau de Vignol, représentant saint Bernard prêchant la seconde croisade (dix-neuvième siècle).

(département des Estampes), nombre de gravures et lithographies recueillies deçà delà et offrant également divers portraits de fantaisie de l'abbé de Clairvaux.

Avec la célèbre gravure de Drevet nous abordons enfin le groupe des portraits traditionnels. On a raconté que cette œuvre reproduisait les traits de saint Bernard d'après un tableau peint de son vivant (en 1152) et conservé à Rome (1). L'anecdote est séduisante; mais elle nous paraît controuvée. Ce qui est vraisemblable, c'est que Rome possédait une copie d'un portrait de saint Bernard considéré à Clairvaux comme authentique. Au dix-septième siècle, nombre de copies semblables, soit peintes, soit gravées, étaient répandues en Europe. Trois d'entre elles sont aussi célèbres que celle de Drevet : nous voulons parler de la gravure de Puricelli, sûrement émanée de Clairvaux, et reproduite par les Bollandistes dans les *Acta Sanctorum* (2), du portrait que Mëglinger a placé en tête de son ouvrage intitulé : *Nova melliflui Ecclesiæ doctoris S. Patris Bernardi effigies*, Badae Helvetiorum, 1670, et de la gravure de Sadeler, offerte en 1525 au R. P. Edmond de la Croix, abbé de Cîteaux (Biblioth. nation., cabinet des Estampes) (3). M. l'abbé Chomton, ayant à choisir entre ces divers portraits qui ont une égale prétention à l'authenticité, et qui, du reste, présentent un air de famille, a donné la préférence à celui de Mëglinger. La raison de cette préférence se laisse aisément deviner. Mëglinger, qui venait de visiter Clairvaux, où il avait contemplé éperdument et comme dans l'extase l'effigie de son vénéré père, n'a-

(1) Ce portrait se trouve en tête de la *Vie de saint Bernard*, par Villefore, Paris, 1704. M. l'abbé Chevalier en a pareillement illustré son *Histoire de saint Bernard*, Lille, 1888.

(2) Août, t. IV, p. 224.

(3) Dans une note manuscrite de Montalembert nous lisons : « M. Beaudot de Dijon possède un très ancien portrait de saint Bernard provenant de l'abbaye de Fontenay, l'une des filles de Clairvaux; rapports frappants avec celui sur émail (seizième siècle) que je possède et avec celui de Drevet ». On voit également dans l'église de Ville-sous-la-Ferté un portrait moderne de saint Bernard assez conforme au type traditionnel, si l'on en croit M. Guignard (*Lettre à Montalembert*, p. 1743). Comme le tableau est mal éclairé, nous n'avons pu, malgré un examen attentif et plusieurs fois répété, nous former une opinion à ce sujet. Nous n'en remercions pas moins M. l'abbé Charvot, curé de Ville, qui a si gracieusement facilité nos recherches.

vait pu illustrer son livre d'un portrait fantaisiste. La gravure qu'il nous donne offre donc toutes les garanties d'une reproduction à peu près exacte. Mais n'en pourrait-on pas dire autant de la gravure de Drevet et de celle des Bollandistes, qui se prévalent d'une même origine? Pour atteindre à la plus grande exactitude possible, nous avons donc essayé de retrouver l'original, dont ces copies sont dérivées. M. l'abbé Cheurlin, aumônier des Ursulines à Troyes, possède un tableau authentique, qui a longtemps orné le monastère de Clairvaux. Tout porte à croire que c'est bien le type d'après lequel ont été composés les divers portraits réputés traditionnels? La ressemblance est surtout frappante dans la gravure de Puricelli et des Bollandistes. Ce qu'on peut reprocher à ces copies, c'est d'avoir atténué la maigreur du visage. Ne fût-ce que pour cette raison, le portrait de Clairvaux devrait être préféré à tous les autres. L'œil y est, en outre, plus vif et plus doux à la fois; et c'est encore une garantie d'authenticité : « Et avait le visage à veoir la dicte ymaige magre et contemplatif, » nous dit la reine de Sicile en 1517. On peut donc assurer que c'est là le vrai type traditionnel. Si les abbés du monastère ont souffert que cette image fût reproduite à maintes reprises, ils ont dû conserver, avec un soin infini, soit l'original, soit les copies qui s'en rapprochaient le plus (1).

Bien que notre tableau ne soit lui-même qu'une copie d'un original plus ancien, on remonte du moins par lui assez haut. Le portrait que la reine de Sicile a vu, en 1517, appendu au tombeau de saint Bernard, y ressemble évidemment. Mais Méglinger nous fournit une autre pierre de touche beaucoup plus sûre. Quand on lui fit voir, en 1667, le buste en argent qui

(1) Clairvaux possédait au dix-huitième siècle plusieurs « représentations de saint Bernard : entre autres une dans l'église, une autre à la porte d'entrée du grand cloître » (Ms. IX de l'abbé Matthieu, p. 336 dans Migne, t. CLXXXV, p. 1746). Le tableau que nous reproduisons provenait, paraît-il, du réfectoire des moines. A la Révolution, il fut acquis par l'abbé Martinot, curé de Lanty, au diocèse de Langres. Après avoir passé par les mains d'un autre abbé Martinot, curé-doyen de Bouilly, au diocèse de Troyes, il est aujourd'hui la propriété de M. l'abbé Cheurlin, son paroissien et son élève, actuellement aumônier des Ursulines de Troyes, qui a bien voulu en faire tirer un cliché spécial à notre intention. Nous en avons confié la reproduction à M. Dujardin, de Paris.

contenait la tête de saint Bernard, il ne put retenir un cri d'admiration. C'était bien là le portrait traditionnel de son bienheureux Père, *vultus ex effigie passim obvia notus*, mais avec une intensité de vie qui lui remit en mémoire la peinture, si délicate et saisissante, de Geoffroy. Or nous savons que le buste est l'œuvre de Jean d'Aizanville, qui fut abbé de Clairvaux de 1330 à 1348. Le type que nous transmet le tableau échappé, en 1790, au pillage de Clairvaux remonte donc jusqu'à la première moitié du quatorzième siècle.

A ce point d'arrivée, la nuit se fait, et nous ne saurions assigner historiquement au portrait de saint Bernard une plus haute antiquité. Jean d'Aizanville a-t-il créé de toutes pièces, et par un effort d'imagination, d'après les documents écrits, la tête qui émerveillait Méglinger? Ou bien l'a-t-il calquée sur un portrait véritablement authentique tracé par les contemporains de l'abbé de Clairvaux? Sur ce point les documents sont muets.

APPENDICE B

CHARTES DE CLAIRVAUX UTILISÉES DANS CET OUVRAGE.

I. Charte de Josceran, évêque de Langres (1121), dans Migne, t. CLXXXV, p. 977-979; *Cartulaire*, I, *Grangia Abbatiae*, iv.

II. Charte d'Adon, abbé de Saint-Oyan (1121), dans *Gallia Christiana*, t. IV; *Cartul.*, t. I, *Fontarcia*, xxx, p. 174-175.

III. Charte de Pons (avant 1122), renouvelée par Pierre le Vénérable, *Cartulaire*, t. I, *Fravilla*, xx, p. 145, inédite.

IV. Charte du comte Thibaut, ratifiant les donations de Hugues (sans date), *Cartul.*, t. II, *Comit. Campaniae*, i, p. 134, inédite.

V. Charte de l'abbé de Molesme (1131), dans Migne, t. CLXXXV, p. 979-980.

VI. Charte générale confirmée par Guillenc, évêque de Langres (1135), *Cartul.*, t. II, *Cartæ communes*, i, inédite.

VII. Charte de l'abbé de Molesme (1136), dans Migne, p. 980.

VIII. Charte de Thierry, comte de Flandre (1142), dans Migne, p. 983-984.

IX. Charte de Thibaut (1143), *Cartulaire*, II, *Comit. Camp.*, ii, p. 134, inédite.

X. Confirmation de Thibaut (1145), charte de Josbert le Jeune (ap. Migne, p. 986-987).

XI. Charte de Thibaut (avant 1147), *Cartul.*, t. II, *Comit. Camp.*, iv, se retrouve dans *Cartæ communes* (de 1147), ii, inédite.

XII. Charte générale d'Outre-Aube (1147), *Cartul.*, I, *Ultra-Albam*, ii, p. 39-44, inédite.

XIII. Charte générale de Fraville (1147), *Cartul.*, t. I, *Fravilla*, i, p. 123-126, inédite.

XIV. Charte générale de Fontarce (1147), *Cartul.*, I, *Fontarcia*, i, p. 157-158, inédite.

XV. Charte générale de Beaumont (1147), *Cartul.*, t. I, *Bellus Mons*, I, éditée dans Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. II, p. 242-247.

XVI. Charte générale de Campigni (1147), *Cartul.*, t. I, *Campigni*, I, p. 241-242, inédite.

XVII. Charte générale commune (1147), *Cartul.*, t. II, *Cartæ communes*, original aux Archives de l'Aube, éditée dans Migne, p. 987-992.

XVIII. Charte de Henri, fils du comte Thibaut (1150), *Cartul.*, t. II, *Comit. Camp.*, IX, p. 136, inédite.

XIX. Charte de Thibaut (1151), *Cartul.*, t. II, *Comit. Camp.*, III, p. 134, inédite (1).

(1) Notre première pensée était de publier les chartes inédites ci-dessus mentionnées. Mais nous avons renoncé à ce dessein, pour ne pas grossir démesurément ce volume.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER

PRÉFACE	Pages. I-V
LISTE DES AUTEURS LES PLUS FRÉQUEMMENT CITÉS DANS LE COURS DE L'OUVRAGE.....	VI-XII

INTRODUCTION

Critique des principaux documents originaux.

CORRESPONDANCE DE SAINT BERNARD. Nombre de ses lettres. — Leur valeur historique. — La part de la critique.....	XIII-XX
LA VITA PRIMA; AUTEURS ET RECENSIONS DES CINQ PREMIERS LIVRES. Guillaume de Saint-Thierry, Ernaud de Bonneval, Geoffroy d'Auxerre, auteurs de la <i>Vita prima</i> . — Guillaume et Ernaud utilisent les documents qui leur sont fournis par Geoffroy, les <i>Fragmenta Gaufridi</i> . — Double recension de la <i>Vita prima</i> . — Geoffroy d'Auxerre, auteur de la seconde recension.....	XX-XXVI
LE LIBER SEXTUS DE LA VITA PRIMA OU LIBER MIRACULORUM. — Geof- froy d'Auxerre compose un premier recueil des miracles de Bernard dans le Toulousain. — Miracles de Bernard sur les bords du Rhin, racontés par dix témoins. — Valeur de ces té- moignages. — Bernard lui-même croit à son pouvoir de thau- maturge.....	XXVI-XL
LA SECUNDA VITA ET LES AUTRES VITE OU DOCUMENTS D'UN CARACTÈRE LÉGENDAIRE. — Auteur et date de la <i>Secunda Vita</i> . — La <i>Vita</i> <i>Bernardi</i> , de Jean l'Ermite. — Le <i>Liber miraculorum</i> , de Her- bert. — L' <i>Exordium magnum Cisterciense</i> . — Le <i>Chronicon</i> <i>Claravallense</i>	XLI-LI
CONCLUSION. — Dès la fin du douzième siècle la Vie de saint Bernard prend un caractère légendaire.....	LI-LIV

CHAPITRE PREMIER

Naissance, éducation, vocation et premier apostolat
de Bernard.

	Pages.
I. — Fontaines-lès-Dijon, patrie de Bernard. — Son père, Tescelin, de Châtillon-sur-Seine; sa mère, Aleth de Montbard. — Il est le troisième de sept enfants.....	1-10
II. — Il fait ses études à Châtillon-sur-Seine. — Sa piété. — La nuit de Noël. — Sa dévotion à la très sainte Vierge. — Mort de sa mère.....	10-19
III. — Portrait de Bernard à vingt ans. — Ses tentations. — Il renonce au monde.....	19-24
IV. — Son premier apostolat. — Conversion de son oncle Gaudry et de ses frères. — Séjour de six mois dans la retraite à Châtillon. — Il entre à Cîteaux avec trente gentilshommes bourguignons.....	24-34

CHAPITRE II

Bernard à Cîteaux.

Les origines de Cîteaux. — Cérémonial de l'admission au noviciat. — <i>Bernarde, ad quid venisti?</i> — Sa mortification s'étend au vêtement, à la nourriture et au sommeil. — Extraordinaire austérité de Bernard. — Emploi du temps : la prière, le travail des mains, l'étude; recension de la Bible par saint Étienne Harding. — La question du silence perpétuel dans l'Ordre cistercien. — Bernard admis à faire profession	35-63
---	-------

CHAPITRE III

Commencements de Clairvaux.

Fondation de Clairvaux par Bernard en 1115. — Bernard ordonné prêtre par Guillaume de Champeaux. — Description du Clairvaux primitif. — Crise du monastère. — Maladie de Bernard; son isolement d'une année. — Première visite de Guillaume de Saint-Thierry à Clairvaux. — Affluence de novices. — Entrée de Nivard et de Tescelin à Clairvaux; visite de Hombeliné. — Les premières filles de Clairvaux : Troisfontaines, Fontenay et Foigny. — Robert, cousin de Bernard, s'enfuit à Cluny. — La lettre écrite <i>in imbre sine imbre</i>	64-98
--	-------

CHAPITRE IV

Cisterciens et Clunistes.

La Constitution de l'Ordre cistercien; la Charte de Charité. —

Mésintelligence entre les Cisterciens et les Clunistes : lettre de Pierre le Vénérable contre les Cisterciens. — L' <i>Apologie</i> de Bernard adressée à Guillaume de Saint-Thierry : première partie dirigée contre les pharisiens de son Ordre ; seconde partie contre les abus de Cluny. — Les théories artistiques de Bernard. — Effet de l' <i>Apologia</i> , la réforme de Cluny. — Les Clunistes se distinguent des Cisterciens par la largeur de leur discipline, par leur genre de travaux, par leur culte des beaux-arts	99-133
---	--------

CHAPITRE V

Bernard et la réforme religieuse. — La famille cistercienne.

I. IDÉES GÉNÉRALES DE BERNARD SUR LA VOCATION RELIGIEUSE. — Deux sortes d'âmes sont appelées à la vie religieuse. — Couvents d'hommes et de femmes. — La vie érémitique et la vie cénobitique. — Hiérarchie entre les divers Ordres religieux. — Obstacles à la vocation	134-148
II. RAPPORTS DE BERNARD AVEC SES RELIGIEUX NOVICES ET PROFES. — Tentations du dehors et du dedans pour les novices. — Les vœux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. — Rigueurs de la Règle. — Les fautes et les châtements. — Miséricorde de l'abbé de Clairvaux.....	148-158
III. BERNARD ET LES PREMIÈRES FILLES DE CLAIRVAUX. — Sollicitude de Bernard pour les maisons qu'il a fondées. — Ses rapports avec Guy, abbé de Troisfontaines ; — avec Godefroid, abbé de Fontenay : le <i>Traité de l'Humilité</i> ; — avec Rainaud, abbé de Poigny.....	158-167
V. CRISE DE MORIMOND. — Fuite d'Arnold, abbé de Morimond. — Lettres de Bernard. — Gaucher, prieur de Clairvaux, élu abbé de Morimond	167-173

CHAPITRE VI

La réforme. — Bernard et les divers ordres religieux

Les premiers miracles de Bernard. — Sa réputation d' « homme de Dieu. » — Ses rapports avec Guillaume de Saint-Thierry. — Il contribue à la conversion de Suger et à la réforme de Saint-Denis. — Il stimule le zèle de presque toutes les maisons bénédictines du nord de la France. — Ses rapports avec la Grande-Chartreuse. — Ses rapports avec les diverses congrégations de Chanoines réguliers, en particulier avec Saint-Victor de Paris, Arpaise et Prémontré	174-203
--	---------

CHAPITRE VII

La réforme. — Le clergé séculier et les laïques.

Qualités que Bernard exige des évêques. — Sa lettre à l'arche-

vêque de Sens ou *Traité de Officio episcoporum*. — Invective contre l'ambition et le luxe. — Les chapitres cathédraux sujets aux mêmes reproches. — Le costume du haut clergé. — Les mauvais clercs. — Abus du régime féodal; le luxe féminin. — Bernard prêche aux seigneurs la justice et la charité; aux colons et aux serfs, outre la charité et la justice il prêche la résignation. — Clairvaux, modèle de toutes ces vertus....

204-231

CHAPITRE VIII

Bernard et les Templiers. — Concile de Troyes (1128).

Les fréquentes maladies de l'abbé de Clairvaux. — Il est appelé au concile de Troyes. — Quelle part a-t-il prise à la composition de la *Règle du Temple*? — Il écrit le *Traité de Laude novæ militiæ*, en l'honneur des Templiers. — Comparaison entre la chevalerie du siècle et la chevalerie de Dieu. — Défauts de la noblesse du douzième siècle. — Qualités des Templiers.

242-355

CHAPITRE IX

Premiers rapports de Bernard avec le pouvoir civil.

I. THIBAUT, COMTE DE CHAMPAGNE. — Caractère de Thibaut. — Rapports de Bernard avec son suzerain.....

236-264

II. LOUIS LE GROS ET SA COUR. — Bernard attaque Étienne de Garlande qui cumule les fonctions d'archidiacre de Notre-Dame de Paris et de sénéchal du roi de France. — Première rencontre de Bernard et de Louis le Gros à Laon. — Conflit entre l'évêque de Paris et Louis le Gros. — Conflit entre l'archevêque de Sens et Louis le Gros. — Intervention de Bernard; il reçoit de Rome des remontrances.....

264-291

CHAPITRE X

Bernard et le schisme d'Anaclet II (1130-1131).

I. ORIGINE DU SCHISME. — Droit des cardinaux évêques dans les élections papales d'après le décret authentique de Nicolas II. — Interprétation erronée de ce texte par les autres membres du Sacré-Collège. — Ambition de Pierre de Léon. — Opposition que lui fait le chancelier Haimeric. — Les préparatifs de l'élection. — Nomination d'un comité. — Mort d'Honorius; double élection du 14 février 1130. — Les deux élus, Anaclet II et Innocent II, en appellent aux puissances catholiques. — Innocent II se réfugie en France.....

282-296

II. CONCILE D'ÉTAMPES. — Le roi de France réunit un concile à Étampes. — Bernard, chargé de se prononcer sur la validité de la double élection, reconnaît qu'aucun des deux prétendants n'a été élu régulièrement. — Pour des motifs d'intérêt

	Pages.
public, il se déclare en faveur d'Innocent II. — Le concile et le roi de France adoptent son sentiment.....	296-307
III. INNOCENT II A CHARTRES, A LIÈGE, A CLAIRVAUX ET A REIMS. — Innocent II rencontre le roi de France à Saint-Benoît-sur-Loire et le roi d'Angleterre à Chartres. — Bernard l'accompagne à Liège. — Affaire des investitures. — Innocent II à Rouen et à Clairvaux. — Concile de Reims : sacre de Louis le Jeune ; excommunication des schismatiques, en particulier de Gérard, évêque d'Angoulême	308-318

CHAPITRE XI

Bernard en Aquitaine et en Italie (1131-1133).

I. BERNARD EN AQUITAINE. — Portrait de Gérard, évêque d'Angoulême. — Il engage le comte de Poitiers, Guillaume X, dans le schisme. — Bernard à Poitiers ; conversion du comte Guillaume. — Rechute du comte ; lettres de Bernard au comte et aux évêques de Limoges, de Poitiers, de Périgueux et de Saintes	319-329
II. PREMIER VOYAGE DE BERNARD EN ITALIE. — Retour d'Innocent II en Italie. — Lothaire III, empereur désigné, va le secourir. — Bernard appelé par Innocent II ; il opère la réconciliation des Gênois et des Pisans. — Arrivée à Rome. — État de la ville de Rome. — Lothaire ne peut s'emparer de l'église Saint-Pierre. — Il est couronné à Saint-Jean-de-Latran. — Il retourne en Allemagne. — Innocent II obligé de s'enfuir de nouveau à Pise	329-344

CHAPITRE XII

Extinction du schisme en France.

I. ÉLECTION DE TOURS. — Mort de Hildebert, archevêque de Tours. — Double élection épiscopale et schisme. — Bernard fait prévaloir Hugues II, qui est reconnu par Innocent II	345-350
II. MEURTRE DE THOMAS DE SAINT-VICTOR ET D'ARCHAMBAUD D'ORLÉANS. — Thomas de Saint-Victor est tué par les adversaires de la réforme religieuse. — L'évêque de Paris et Bernard en appellent à Rome. — Concile de Jouarre. — Châtiment de Thibaut Notier, archidiacre de Paris, complice du meurtre. — Le procès des meurtriers d'Archambaud d'Orléans est jugé à Pise	350-358
III. SECOND VOYAGE DE BERNARD EN AQUITAINE. — Le schisme décline en Aquitaine. — Bernard à Nantes. — Il rend visite au comte de Poitiers à Parthenay. — Il le convertit pendant le sacrifice de la messe. — Mort de Gérard d'Angoulême. — Fin du schisme en France	358-365

CHAPITRE XIII

Second voyage de Bernard en Italie (1135).

Succès de Roger, roi de Sicile ; il essaie de gagner les Gênois

et les Pisans. — Bernard écrit aux habitants de Gênes et de Pise. — Il fait appel à l'empereur Lothaire; il travaille à la réconciliation des Hohenstaufen avec l'empereur. — Diète de Bamberg. — Convocation d'un concile à Pise. — Lettre de Bernard à Louis le Gros qui s'oppose au départ des évêques français. — Rôle de Bernard au concile. — Les Milanais chassent leur évêque, partisan d'Anaclet. — Bernard délégué à Milan par Innocent II. — Il réconcilie les Milanais avec Innocent II et Lothaire III. — Fondation d'un couvent cistercien dans le voisinage de Milan. — Bernard essaie de mettre un terme à la guerre que se font les principales villes de la Lombardie. — Milan menace de se révolter contre Innocent II à cause de la tradition du pallium. — Bernard apaise les Milanais par une lettre et par une nouvelle visite. — Retour à Clairvaux.....

366-391

CHAPITRE XIV

Accroissement de Clairvaux.

I. AFFLUENCE DE NOVICES. — Bernard recrute des novices à Châlons, à Reims et dans la Flandre. — Geoffroy de Péronne. — Novices des bords du Rhin. — Novices italiens, Bernard de Pise. — Novices anglais, Henri Murdach. — Chevaliers subitement convertis à Clairvaux.....

392-400

II. FONDATION EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER. — Fondations des abbayes de Reigny, d'Ourscamp, de Cherlieu, de Longpont, de Vaucclair, de la Grâce-Dieu, de Buzay, de Vaucelles, en France; d'Eberbach et de Himmerod, en Allemagne; de Bonmont et de Hautecombe, en Suisse et en Savoie; de Moreruela, en Espagne; de Rievaulx et Fountains, en Angleterre. — Laborieux commencements de Fountains.....

400-413

III. DÉPLACEMENT DU MONASTÈRE DE CLAIRVAUX. — Les religieux de Clairvaux exposent à leur abbé la nécessité de transférer l'abbaye à l'embouchure de la vallée. — Vision de Bernard. — Construction rapide des nouveaux bâtiments. — Description de la nouvelle abbaye. — Vers 1138, le *Monasterium vetus* devient une simple grange.....

413-423

CHAPITRE XV

Le domaine de Clairvaux.

I. CONSTITUTION DU DOMAINE. — Les premiers bienfaiteurs de Clairvaux, Hugues de Champagne, Josbert de la Ferté, Raynaud de Perrecin, Hugues de Ville, Guy de Vignory, Guyard de Juvençourt, Ancher de Bar, etc. — Extension du domaine de Clairvaux dans les villages voisins. — Les Cisterciens ne possèdent ni châteaux, ni villages, ni serfs.....

424-434

II. PERSONNEL DU DOMAINE. — En quoi le domaine de Clairvaux se distingue des domaines des seigneurs du voisinage. — Les

six premières granges de Clairvaux. — Le personnel de l'abbaye et des granges. — L'abbé, le prieur, le cellérier. — La besogne des moines en général. — Les convers, leurs règlements spéciaux. — Portrait d'un frère convers. — Le sort des frères convers était-il enviable au douzième siècle?.....	Pages, 434-452
III. UTILITÉ SOCIALE DE CLAIRVAUX. — Les services que Clairvaux rend à l'agriculture. — Le service des pauvres et des malades. — L'hospitalité. — Caractère chrétien de ces bonnes œuvres.....	453-458

CHAPITRE XVI

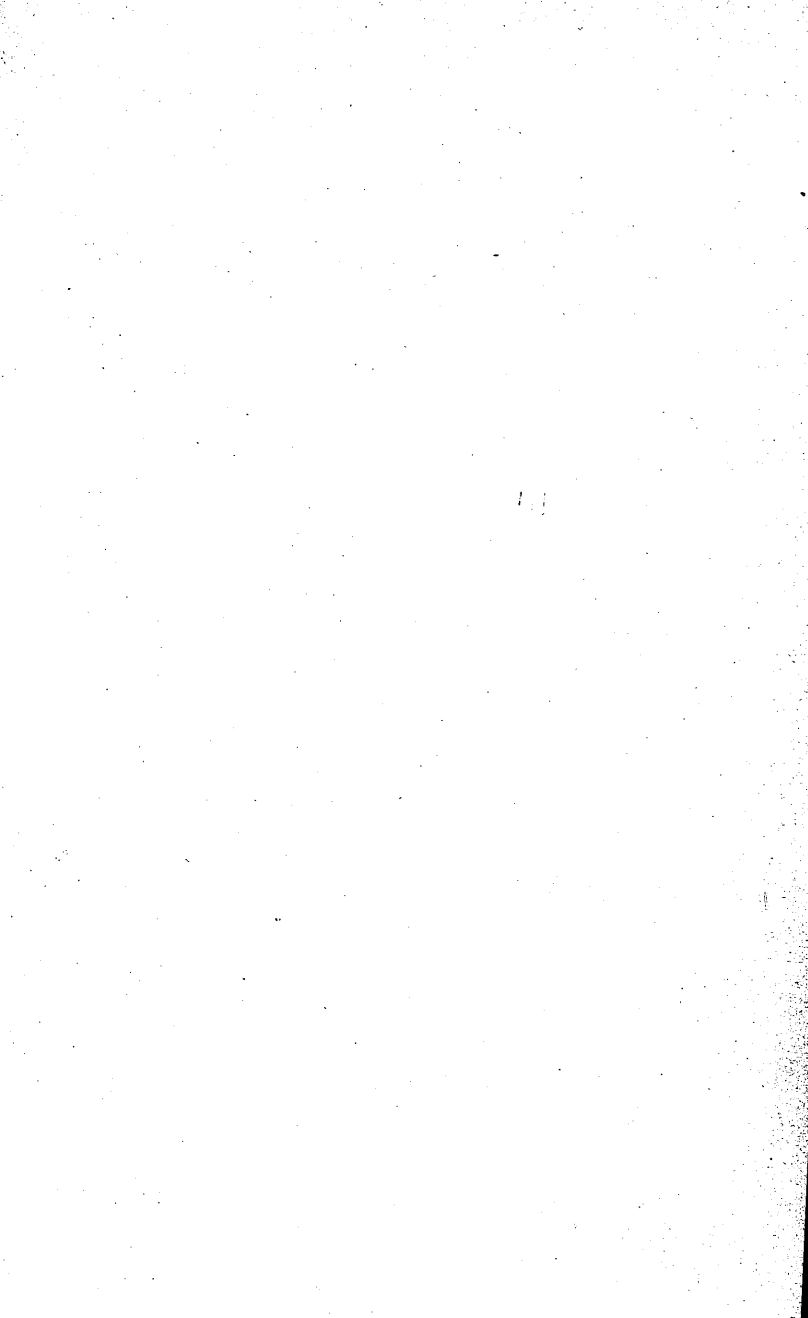
Bernard orateur.

SES SOURCES, SA MÉTHODE, SON STYLE. — Fréquence des discours de l'abbé de Clairvaux. — Ses divers auditeurs. — Il prêche en latin devant les religieux de chœur, en roman devant les convers. — La Bible et les Pères sont ses sources habituelles. — Les Vies des saints. — Préparation prochaine de ses discours. — Il improvise. — Son principal procédé de développement. — L'étymologie. — L'allégorie. — Qualités et défauts de son style. — Sa flamme oratoire.....	459-477
--	---------

CHAPITRE XVII

Sermons sur le Cantique des cantiques.

Bernard commence durant l'Avent 1135 ses sermons sur le Cantique des cantiques. — La question d'authenticité de cet ouvrage. — Son caractère allégorique. — Le Cantique des cantiques est un épithalame : l'Époux est l'Homme-Dieu ; l'épouse, l'âme humaine. — L'amour sensible préparation à l'amour spirituel. — Les mystères de l'enfance de Jésus. — La Passion. — Le nom de Jésus. — Les <i>Cantiques des degrés</i> et le <i>Cantique</i> de l'amour. — Hymne à l'amour. — L'extase et le pur amour. — L'oraison préparation à l'apostolat. — Qualités des prélats : l'amour de Dieu et des âmes, la discrétion. — Commentaire interrompu.....	478-502
APPENDICE A. Iconographie de saint Bernard.....	503-507
APPENDICE B, Chartes de Clairvaux utilisées dans cet ouvrage ..	508-509



MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

Études de critique et d'histoire religieuse. PREMIÈRE SÉRIE : *Les origines du Symbole des Apôtres. — Les origines du célibat ecclésiastique. — Les élections épiscopales sous les Mérovingiens. — L'Eglise et les ordalies. — Les Papes et la Saint-Barthélemy. — La condamnation de Galilée.* Quatrième édition revue et augmentée. 1 vol. in-12..... **3 fr. 50**

— DEUXIÈME SÉRIE : *L'institution formelle de l'Eglise par le Christ. — Les origines de la confession sacramentelle. — La question du service militaire chez les premiers chrétiens. — La question de l'âme des femmes au concile de Maçon. — L'hérésie albigeoise au temps d'Innocent III. — La nature du pouvoir coercitif de l'Eglise.* 1 volume in-12..... **3 fr. 50**

Vie de saint Ouen, évêque de Rouen (641-684). Étude d'histoire mérovingienne. 1 vol. in-8°, orné d'une simili-gravure..... **6 fr. »**

Saint Victrice, évêque de Rouen (iv^e-v^e siècles). Deuxième édition. 1 vol. in-12 de la collection "Les Saints". **2 fr. »**

Histoire de saint François d'Assise, par M. l'abbé Léon LE MONNIER, curé de Saint-Ferdinand des Ternes. Quatrième édition. 2 volumes in-8°..... **12 fr. »**

— Le même ouvrage. Sixième édition. 2 vol. in-12..... **7 fr. »**

Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, par M. HAMON. Nouvelle édition entièrement révisée par M. GONTIER, chanoine d'Annecy et M. LETOURNEAU, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8°, avec 2 héliogravures et de nombreuses illustrations..... **12 fr. »**

Histoire des Persécutions du I^{er} au IV^e siècle, par M. Paul ALLARD. Troisième édition revue et augmentée. 5 volumes in-8°..... **30 fr. »**

Julien l'Apostat, par M. Paul ALLARD. Deuxième édition. 3 vol. in-8°..... **18 fr. »**

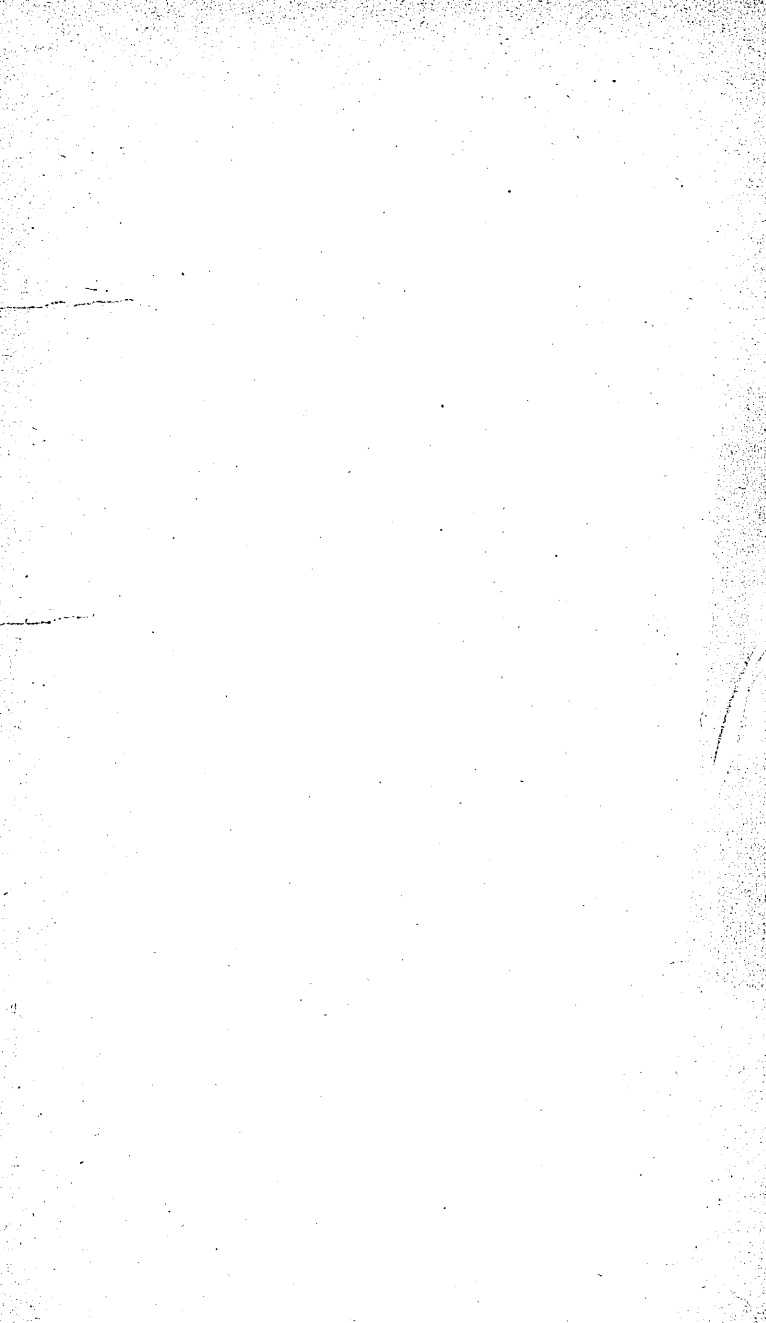
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Dix Leçons sur le Martyre données à l'Institut catholique de Paris, par M. Paul ALLARD. Quatrième édition. 1 vol. in-12, précédé d'une préface de S. G. M^{sr} PÉCHENARD..... **3 fr. 50**



Volume

ume 2



VIE

DE

SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX

PAR

L'ABBÉ E. VACANDARD

AUMONIER DU LYCÉE DE ROUEN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

TOME SECOND

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET MISE À JOUR

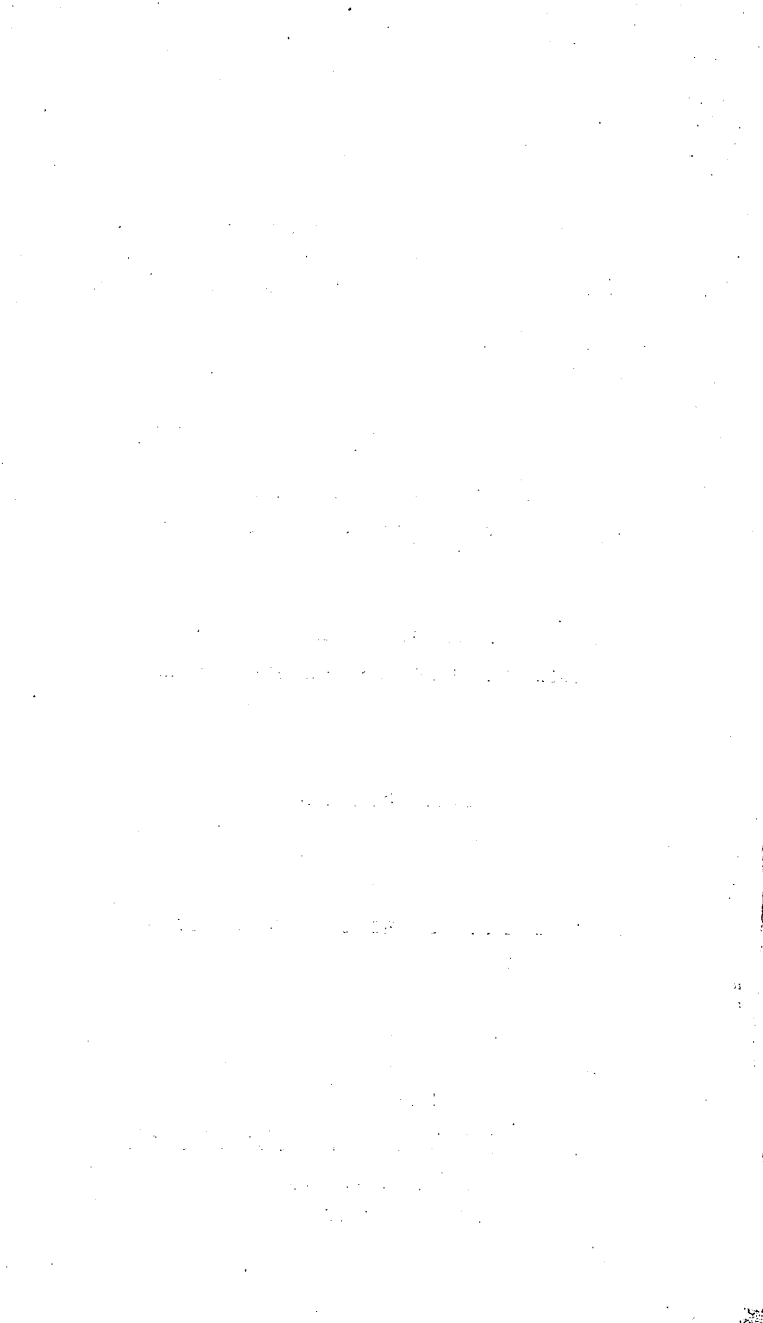
PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & C^{ie}

RUE BONAPARTE, 90

1910



VIE

DE

SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX

II

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}. — MESNIL (EURE).

VIE

DE

SAINT BERNARD

ABBÉ DE CLAIRVAUX

PAR

L'ABBÉ E. VACANDARD

AUMÔNIER DU LYCÉE DE ROUEN

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE
ET HONORÉ D'UN BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

TOME SECOND

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET MISE A JOUR

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & C^{ie}

RUE BONAPARTE, 90

—
1910



~~BN~~

~~B456Zr~~

BX 4700

, B5V2

VIE

DE

SAINT BERNARD

CHAPITRE XVIII

TROISIÈME VOYAGE DE BERNARD EN ITALIE (1137-1138).

Durant le cours de l'année 1136, de mauvaises nouvelles arrivèrent d'Italie à Clairvaux (1). Innocent II était de plus en plus inquiet.

Depuis le concile de Pise, Roger avait gagné du terrain ; Anaclet n'en avait pas perdu. Pendant l'hiver 1134-1135, le bruit de la mort du roi de Sicile s'était répandu dans toute l'Italie, et ses rivaux Sergius de Naples, Robert de Capoue, Rainulphe d'Alife avaient saisi cette occasion de rentrer en maîtres dans leurs domaines. Mais la joie de leur restauration fut de courte durée. Le 5 juin 1135, le terrible duc débarqua à Salerne, et malgré la flotte pisane, reconquit tout le territoire perdu pendant son absence, à l'exception de Naples, où Sergius prit le sage parti de s'enfermer. Les Pisans s'étaient bornés à piller Amalfi et quelques villes voisines. Ils ramenèrent sur leurs

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 41.

vaisseaux les deux vaincus, Robert de Capoue et Rainulphe d'Alife, pendant que Roger, après avoir donné à son fils Alphonse l'investiture du duché de Capoue, allait prendre, selon sa coutume, ses quartiers d'hiver en Sicile (1).

L'année 1136 s'ouvrait sous de mauvais auspices pour les confédérés. Il était clair qu'au printemps le roi de Sicile ramasserait toutes ses forces pour les diriger contre Naples. Innocent II, Robert de Capoue et Rainulphe, aux abois, tournèrent leurs regards vers l'Allemagne. Au torrent envahisseur ne fallait-il pas essayer d'opposer la seule digue qui pût le contenir? Robert se rendit à Spire avec le cardinal Gérard pour implorer le secours de Lothaire (2). Vers le même temps, l'abbé de Clairvaux pressait l'empereur d'exécuter sa promesse de Bamberg : « La cause est digne de vous, lui dit-il. Que dis-je? Un double motif vous fait une loi de partir. Il ne me convient guère d'exhorter les hommes aux combats : cependant je le dis en toute conscience, c'est à l'avoué de l'Église de protéger sa cliente contre la rage des schismatiques. C'est à César qu'il appartient de venger sa propre couronne des insultes de l'usurpateur sicilien. Car, d'une part, s'il est constant qu'un fils de Juif, à la honte du Christ, occupe le siège de Pierre, de l'autre, il n'est pas moins certain que quiconque en Sicile s'érige en roi s'attaque à l'empereur (3). »

Cette supplique, où les intérêts de l'Église et de l'État étaient sincèrement mais habilement mêlés, fit impression sur Lothaire. Il promit aux délégués d'Innocent II de re-

(1) Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 620-630.

(2) Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 590, note 6 et p. 631.

(3) « Omnis qui in Sicilia regem se facit contradicit Cæsari. » Ep. 139.

prendre bientôt la route d'Italie (1). Et, en effet, au mois de septembre 1136, il débarquait en Lombardie par la vallée de Trente. Il parcourut le pays en tous sens, et de gré ou de force, avant la fin de l'année 1136, il avait soumis toutes les villes importantes depuis Turin jusqu'à Reggio (2). Les Milanais s'étaient empressés de se déclarer en sa faveur, selon la promesse qu'ils en avaient faite, l'année précédente, à l'abbé de Clairvaux (3). Après quelques semaines de repos, suivi de nouvelles victoires en Émilie, il divisa son armée en deux corps, confia l'un, composé de trois mille hommes, à son gendre le duc de Bavière, et reprit avec l'autre sa course triomphante sur les bords de l'Adriatique. Dès le mois de mai 1137, il était maître de tout le littoral jusqu'à Bari, où il s'établit (4).

Henri de Bavière avait pour mission de rejoindre Innocent à Grosseto, d'intimider Anaclet à Rome et de réintégrer Robert de Capoue dans son duché (5). Ayant quitté l'empereur à Saint-Cascien, près d'Imola, dans les premiers jours de février, il traversa rapidement la Toscane et vint mettre le siège devant Lucques, qui s'était montré jusque-là hostile à l'empire et avait battu, quelques mois auparavant (6), le marquis Engelbert près de Fucecchio. Les Lucquois, pressés entre l'armée allemande et les Pisans leurs ennemis héréditaires, qui menaçaient

(1) Falco Benevent., ap. Muratori, V, 120.

(2) Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 649-667.

(3) « Ubi Mediolanenses occurrerunt, illum læti suscipientes, » etc. *Annal. Saxo*, ap. *Mon. Germ.*, VI, 771; cf. Otto Frising., *Chron.*, VII, 19, et Landulph. Junior, cap. 64, ap. *Mon. G.*, XX, 47.

(4) Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 668-692.

(5) Falco Benev., ad ann. 1137, *loc. cit.*, 120.

(6) *Annal. Saxo*, ad ann. 1137, *Mon. Germ.*, VI, 773; cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 648, 693 et suiv.

d'intervenir dans la lutte, se mirent à merci. Grâce au clergé et en particulier à l'abbé de Clairvaux, qui se trouva fort à propos dans leurs murs pour leur offrir sa médiation, ils furent traités avec quelque indulgence. Le duc de Bavière, déjà prêt à raser leur ville, se contenta d'une contribution de guerre en argent (1).

Ainsi Bernard avait dû abandonner encore une fois sa solitude (février 1136), pour venir, conformément au désir du pape et des cardinaux, rejoindre l'armée allemande en Italie. Plus d'une surprise et plus d'un déboire l'attendaient dans cette nouvelle expédition. Il ne tarda pas à s'apercevoir que son autorité ne lui serait pas moins nécessaire pour maintenir l'accord entre le pape et l'empereur ou son gendre que pour convertir les partisans d'Anaclet II. A peine l'armée ducale avait-elle soumis Grosseto et Viterbe, que la mésintelligence éclata entre Henri de Bavière et Innocent II. Viterbe était une cité papale ; en d'autres termes, elle faisait partie du domaine de saint Pierre. Or comme, en livrant ses portes, elle avait consenti à payer aux envahisseurs un tribut de trois mille talents, le pape revendiqua cette somme en sa qualité de souverain. Mais Henri invoqua ses droits de vainqueur et, en vertu de la loi du plus fort, fit verser les trois mille talents dans la caisse de l'armée (2). Par ce coup d'autorité, le gendre de l'empereur commençait de s'aliéner le cœur du souverain Pontife. Il est probable que, de ce jour, Innocent II vit en lui un soldat peu soucieux des droits de l'Église romaine et, par conséquent, peu propre à sauve-

(1) « Lukkam adire temptavit quam et obsidere paravit, sed mediantibus quibusdam episcopis et abbate Clarevallensi, data magna pecunia, ducem placaverunt, cogente etiam ad hoc eos timore Pisen-sium. » *Annal. Saxo*, loc. cit.

(2) *Annal. Saxo*, ad ann. 1137, ap. *Mon. Germ.*, VI, 773.

garder l'union du Sacerdoce et de l'Empire. La suite de la campagne ne fit que confirmer cette première impression.

De quel œil l'abbé de Clairvaux regarda-t-il l'attitude du duc de Bavière? Rien n'indique qu'il ait pris part au débat qu'elle provoqua. La ville de Viterbe lui réservait un autre souci plus personnel. Son frère Gérard, qui l'accompagnait, tomba malade et en quelques jours fut à la dernière extrémité. Le saint abbé n'eut qu'un cri : « Attendez, Seigneur, jusqu'à l'heure de notre retour! Que mon frère soit rendu à nos amis! et alors vous le prendrez si vous voulez : je ne me plaindrai pas. » Son vœu fut exaucé (1); Gérard échappa à la mort; et tous deux purent reprendre leur marche à la suite de l'armée allemande et de la cour romaine.

Innocent II séjourna environ un mois à Viterbe (2). Pendant ce temps, le duc de Bavière, qui paraît avoir établi au même lieu son quartier général, soumit toute la campagne romaine à l'ouest. Mais il n'osa tenter le siège de Rome, où Anaclet s'était fortement retranché. Il se dirigea donc vers le sud, prit en passant Albano et Anagni, et s'arrêta durant douze jours (du 7 au 18 mai) au pied du Mont-Cassin (3).

Ce monastère, le plus riche et le plus puissant de l'Italie, objet d'une si constante convoitise de la part du roi de Sicile, était gouverné depuis la mort de l'abbé Séniorêt (4 fé-

(1) *In Cant.*, Serm. XXVI, n° 14.

(2) Nous avons deux de ses bulles datées de Viterbe, l'une le 26 mars (Jaffé, n° 5588) et l'autre le 17 avril (*Chronique du diocèse de Trèves*, 1828, p. 737-740); cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 698; note 12.

(3) « Innocentius papa cum duce Baiuariæ per totam Tusciam iter agens, omnibus ei, *præter Romam*, usque Beneventum tradentibus. » *Annal. Casin.*, ap. *Mon. Germ.*, XIX, 307. Cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1889, p. 51, note 4.

vrier 1137) par un partisan du schisme, le florentin Raynald, simple sous-diacre. La minorité des moines avait en vain protesté avec force contre son élection. Lorsque Henri de Bavière et Innocent II proposèrent au nouvel abbé de confirmer ses pouvoirs, à la condition qu'il reconnût lui-même la légitimité du souverain Pontife et la suzeraineté de l'empereur, il répondit résolument que ses frères et lui n'entendaient relever que du roi Roger et du pape Anaclet II. Le duc, pour châtier cette audace, eut recours aux armes. Mais il reconnut bientôt l'inutilité d'un siège en règle contre un couvent qui était un véritable château-fort, défendu déjà par sa seule position. Un accord, si minimes qu'en fussent les avantages, était encore préférable aux hasards d'un assaut. Henri chercha donc à renouer avec Raynald les négociations interrompues. Ce plan réussit. Incertain de l'avenir réservé à Roger, Raynald jugea enfin qu'il serait imprudent d'attirer sur son cloître la colère des Allemands, et se déclara prêt à reconnaître la suzeraineté de Lothaire. Aussitôt le drapeau impérial fut hissé sur l'église de saint Benoît, en signe de soumission (1).

Mais dans cet arrangement, le duc de Bavière avait affecté de ne s'occuper que des intérêts de l'État; l'Église romaine avait été oubliée. Innocent II en conçut un vif ressentiment : car, à ses yeux, le Mont-Cassin dépendait plus directement du Saint-Siège que de l'Empire. Aussi verrons-nous bientôt ses revendications éclater en présence de Lothaire.

Avant d'atteindre Bari, l'armée ducale ne devait plus rencontrer sur sa route que deux villes de quelque im-

(1) Petr. Diac., *Chron. Casin.*, IV, 98 et suiv., ap. *Mon. Germ.*, VII, 812-817. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 675-679, 699-702.

portance, Capoue et Bénévent. Robert de Capoue fut aisément rétabli dans son duché. Il semble que ses vassaux aient impatiemment attendu son retour pour secouer le joug du roi de Sicile(1), tant leur soumission fut prompte et spontanée. Bénévent, encouragée à la résistance par son évêque Rosseman, partisan de Roger et d'Anaclet, fit d'abord mine de se défendre (2); mais elle ne put tenir contre les troupes du duc de Bavière, qui trouva, du reste, par les soins du cardinal Gérard, des intelligences dans la place. Le 23 mai, elle se rendit.

Les chroniqueurs ont vu dans la rencontre de Lothaire et d'Innocent II à Bari (30 mai 1137) (3) un gage de l'union de l'Église et de l'État. Cependant la concorde fut plus d'une fois troublée par les prétentions rivales des deux pouvoirs, pendant les quatre mois qui suivirent, au grand scandale de l'abbé de Clairvaux (4).

Lothaire quitta Bari le 23 ou 24 juin, s'empara de Melfi, et, après un repos de plusieurs semaines sur les bords du lac de Pesole, dirigea sa marche vers la Méditerranée. A son approche Salerne capitule (9 août). Toute la partie méridionale de la Péninsule tombe en son pouvoir. Innocent II et saint Bernard assistent à ce triomphe et viennent camper avec l'armée allemande au pied du Mont-Cassin (13 septembre) (5).

(1) Pet. Diac., *Chron. Casin.*, loc. cit., p. 817; Falco Benev., ap. Muratori, V, 121; *Annal. Saxo*, loc. cit., p. 773.

(2) Les troupes duciales arrivèrent sous les murs de Bénévent le 23 mai : *Decimo kalendas Junii* (Falco, loc. cit., p. 121). Sur l'importance de Bénévent qui comptait alors 24 suffragants, cf. Fabre, *Liber censuum*, p. 35-36; Duchesne, *Liber Pontif.*, II, 275, note 4.

(3) *Annal. Saxo*, loc. cit., p. 773. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 707, note 42.

(4) Bern., ep. 144.

(5) Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 711-746.

Cette période de la guerre est particulièrement intéressante pour l'histoire des rapports de l'Empire et de la papauté. Après la capitulation du château de Bari, Roger, désespéré, avait fait porter à Lothaire des propositions de paix. Il consentait à se retirer en Sicile et à payer aux Allemands une indemnité de guerre, à la condition que l'un de ses fils recevrait l'investiture de l'Apulie, pendant que l'autre resterait auprès de l'empereur comme otage. C'étaient là des offres qui n'étaient pas à dédaigner; mais Lothaire, enivré de ses succès, refusa de traiter avec un vaincu qu'il regardait comme l'ennemi irréconciliable de l'Église (1).

Ce fut une faute capitale; et, avant que deux années se fussent écoulées, l'Empire et la papauté devaient porter la peine de ce refus hautain.

Qu'allait devenir l'Apulie? Lothaire, qui sentait combien sa conquête était précaire, confia à Rainulphe, duc d'Alife, le soin de la consolider; et pour l'aider à remplir cette mission, il laissa sous ses ordres une partie de l'armée allemande. Le choix impérial ne pouvait qu'être agréable au souverain Pontife. Mais lorsqu'il fut question de donner l'investiture au nouveau titulaire du duché reconquis, Lothaire et Innocent II se trouvèrent en désaccord sur les droits respectifs de l'Église et de l'Empire dans cette partie de la Péninsule. S'appuyant sur un privilège de Louis le Débonnaire, confirmé par Othon I^{er} et Henri II, le pape réclamait la suzeraineté de la Campanie et de l'Apulie, suzeraineté récemment reconnue par le duc Roger lui-même. Lothaire opposait à ces titres, selon lui apocryphes, l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs qui avaient exercé une autorité absolue sur l'I-

(1) « Semipagano tyranno. » *Annal. Saxo*, loc. cit., p. 774.

talie méridionale. Faute de documents écrits, qui sont en pareil cas les seuls arguments péremptoires, la discussion aurait pu se prolonger sans fin. Dans l'intérêt de la paix, les deux souverains ajournèrent la conclusion du débat jusqu'au moment où ils pourraient consulter les diplômes renfermés dans les archives du Latran. Ils donnèrent, simultanément, l'investiture au duc d'Alife. Et Rainulphe, de son côté, rendit hommage et jura fidélité à ses deux suzerains provisoires, d'abord au pape, puis à l'empereur (1).

Faut-il attribuer à l'abbé de Clairvaux cet heureux accommodement? Si l'on juge de son sentiment par ses écrits, il semble qu'il ait été enclin à donner raison à Lothaire contre le souverain Pontife. Ne venait-il pas, en effet, de déclarer que l'Italie méridionale relevait de l'Empire? *Est Cæsaris propriam vindicare coronam ab usurpatore Siculo* (2). Mais peut-être faut-il moins tenir compte de la lettre que de l'esprit de cette phrase, jetée sur le parchemin dans le feu de l'improvisation et destinée à exciter le zèle de Lothaire, défenseur légal de l'Église romaine. L'Église restant la cliente de l'Empire dans les choses temporelles, n'était-il pas permis de dire d'une façon oratoire que le roi de Sicile, en violant le territoire pontifical, s'attaquait à l'empereur?

Toutefois, il ne nous paraît pas invraisemblable que Bernard ait ignoré les droits particuliers de la papauté sur l'Italie du sud. Vivant en France et appelé d'une façon imprévue à s'occuper des affaires si complexes de la cour romaine, quoi d'étonnant qu'il ait laissé échapper des er-

(1) Romoald, *loc. cit.*, p. 422; Otto Frising., *Chron.*, VI, 20; Pet. Diac., *Chron. Casin.*, IV, 117, *loc. cit.*, p. 833; Falco Benev., *loc. cit.* p. 122. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 745-747.

(2) Ep. 139.

reurs de langage en une matière purement diplomatique ? Le débat qui s'ouvrit devant lui, et dans lequel il n'intervint qu'après avoir entendu les deux parties, lui révéla l'étendue de la souveraineté pontificale au delà des Alpes. A ses yeux cette forme purement politique et féodale de l'autorité du pape n'avait sans doute qu'une importance secondaire. Il eût volontiers sacrifié les droits si énergiquement défendus par Innocent II, pourvu que, en retour, Lothaire garantît à l'Église une protection efficace et une entière liberté. Mais le souverain Pontife, fidèle à la conduite de ses prédécesseurs et soutenu par le cardinal Gérard, n'avait garde d'abandonner à l'Empire la moindre parcelle de son pouvoir temporel. Devant l'attitude si ferme des deux souverains, l'abbé de Clairvaux ne put que jouer le rôle de médiateur ; et la résolution adoptée est, on peut le croire, due en grande partie à ses exhortations.

Son intervention dans l'affaire du Mont-Cassin fut plus éclatante encore et non moins heureuse. La conduite équivoque de l'abbé Raynald ayant éveillé les soupçons de Lothaire, celui-ci le manda à son tribunal sur les bords du lac Pesole. Ce fut une occasion pour Innocent de revendiquer ses droits, méconnus par le duc de Bavière (1). Il fallut donc examiner avec la plus scrupuleuse attention les droits particuliers de l'Empire et de la papauté sur l'abbaye et remettre en discussion la légitimité de l'élection du sous-diacre florentin. Lothaire eut la bonne fortune de compter parmi les juges du conflit le bibliothécaire du Mont-Cassin, Pierre Diacre, adversaire acharné du souverain Pontife, menteur effronté, qui se chargea de produire des diplômes falsifiés en faveur de

(1) Voir, pour toute cette affaire, Bernhardi, *Lothar*, p. 722-733.

l'Empire (1). Personne ne paraît avoir soupçonné la fraude (2), et Innocent II abandonna ses droits politiques sur le Mont-Cassin.

Mais cette première conclusion laissait entière son autorité spirituelle. Et sur ce point ni lui, ni les cardinaux, ni saint Bernard n'étaient disposés à transiger. Il exigea, en effet, que Raynald et ses religieux lui promissent obéissance et anathématisassent le fils de Pierre de Léon.

Le conflit, qui avait duré douze jours (3), paraissait définitivement éteint. Mais il se ralluma le 15 septembre, avec une nouvelle vivacité. Innocent II, en recevant les serments d'obéissance de tous les membres de la communauté, n'avait nullement entendu ratifier l'élection de Raynald. Cette élection fut donc soumise à une nouvelle enquête. C'est ici que se révélèrent avec un caractère particulier les dangers et les abus de l'ingérence de l'État dans les matières religieuses. La question de la canonicité d'une élection abbatiale était évidemment du ressort de l'Église. Pour la traiter, le pape, qui résidait à San-Germano, envoya le cardinal Haimeric, le cardinal Gérard et l'abbé de Clairvaux au Mont-Cassin. Mais Lothaire s'opposa à l'exécution de leur mandat, sous prétexte que l'abbaye était un fief de l'Empire; et il se mit en devoir de remplir lui-même les fonctions de juge, avec le concours de son clergé, en présence des délégués du souverain Pontife. Ces empiétements de l'autorité civile indi-

(1) Voir sur les falsifications et les mensonges de Pierre Diacre, Bernhardi, *Lothar*, p. 728 et 730, notes 44, 50 et 51.

(2) Lothaire lui-même paraît avoir été victime d'une supercherie dont il recueillit d'ailleurs le bénéfice. « Quo viso imperator jam dicta præcepta accipiens deosculatus est, moxque in hæc verba prorupit: *Imperatorum... ista esse præcepta, demonstrantibus sigillis, cognovimus.* » Pet. Diac., *Chron. Casin.*, loc. cit., p. 823.

(3) Du 6 au 18 juillet. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 725 et 732, note 59.

gnèrent tellement Innocent II qu'il menaça de suspendre de leur office les archevêques, évêques et abbés qui les avaient autorisés par leur connivence. Mais alors, soit crainte, soit remords, l'empereur désavoua sa conduite et permit aux commissaires pontificaux d'instruire la cause de Raynald.

A l'unanimité, le nouvel abbé fut déclaré impropre à exercer sa charge. L'abbé de Clairvaux prononça à cette occasion, dans la salle capitulaire, un discours que le chroniqueur du Mont-Cassin ne nous a malheureusement pas conservé(1). A la vue du désordre politique et religieux dans lequel il trouvait l'abbaye, fondée et gouvernée avec tant d'autorité par le patriarche des moines d'Occident, ne dut-il pas s'écrier : « Quel état et quel état ! *O abbas et aöbas !* Ce lieu n'est plus que l'ombre d'un grand nom, *magni nominis umbra* (2) ! » Les délégués d'Innocent II se rendirent ensuite à l'église ; et là, en présence de Lothaire et de toute sa cour, ils prononcèrent une sentence de déposition contre Raynald, qui se soumit simplement et déposa sur le tombeau de saint Benoît les insignes de sa dignité, la crosse, l'anneau et la Règle du monastère.

L'élection de son successeur fut si orageuse, qu'elle faillit encore amener une rupture entre le pape et l'empereur. D'après les statuts du couvent, les religieux devaient choisir leur supérieur en toute liberté. Mais Lothaire, qui avait intérêt à voir à leur tête un homme selon son cœur, sut adroitement leur imposer l'un de ses conseillers, Vibald, déjà abbé de Stavelo ; et Innocent II fut

(1) « In capitulo resederunt in quo post peractum ab abbate Clara-vallensi sermonem, » etc. *Chron. Casin.*, p. 837.

(2) Cf. Panégyrique de saint Benoît, ap. Migne, t. CLXXXIII, p. 377.

contraint de ratifier ce choix (1). Pour être juste, nous devons reconnaître que le nouvel abbé était digne à tous égards des délicates fonctions qu'on lui confiait. Mais la cour romaine ne pouvait voir sans regret passer aux mains d'un étranger le gouvernement du Mont-Cassin, un chef d'Ordre si considérable.

L'investiture de Vibald par Lothaire marque l'apogée du succès du monarque allemand pendant sa seconde expédition en Italie ; elle en marque aussi le terme. Dès le lendemain, le vainqueur du roi de Sicile fut envahi par le pressentiment de sa mort prochaine et, quelques jours plus tard, par le sentiment non moins poignant de la fragilité de son œuvre. Arrivé à Farfa (5 octobre 1137), et sur le point de quitter l'Italie, il chargea, de concert avec Innocent II, l'abbé de Clairvaux de retourner en Apulie (2).

Cen'est pas sans une profonde répugnance que Bernard accepta cette mission, dont le but était assez mal défini (3). Le mauvais état de sa santé aggravait encore un fardeau déjà lourd pour ses épaules. Sous l'influence d'un climat que les chaleurs de l'été rendaient malsain, son estomac si délicat s'était complètement délabré, et la tristesse, compagne habituelle des douleurs nerveuses, s'était emparée de son âme. On aime à retrouver sous l'armure de la sainteté ces sentiments, nous dirions presque ces faiblesses, si naturelles à l'homme : « Je prie le Ciel, écrivait-il aux abbés de son Ordre vers le commencement du mois de

(1) Pet. Diac., p. 837, 838 et 839. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 757-759.

(2) « Instantissima postulatione imperatoris apostolicoque mandato... trahimur in Apuliam. » Bernard, ep. 144. Cf. *Chron. Casin.*, p. 840.

(3) Bernhardi (*Lothar*, p. 776) insinue à tort que cette mission avait été concertée entre Bernard et Innocent II, à l'insu de l'empereur et contre lui. Cf. note précédente.

septembre (1), je prie le Ciel qu'il vous fasse sentir combien j'ai besoin que vous ayez pitié de moi; je me sens mourir. Or, si vos soupirs frappent les cieux, Dieu vous exaucera et par pitié il me dira : « Voici que je te rends à « tes frères, tu ne mourras pas au milieu des étrangers, « mais au milieu des tiens. » Tant de labeurs en effet et tant de douleurs m'accablent, que souvent la vie m'est à charge et à dégoût. Mais, excusez cette faiblesse, je voudrais que la mort tardât jusqu'à mon retour, afin que je meure, du moins, au milieu de vous. » La lettre qu'il adresse un mois plus tard à ses frères de Clairvaux, respire la même tristesse : « C'est le pâle spectre de la mort, dit-il, que je vais traîner en Apulie. » Toutefois, comme les intérêts de l'Église sont en jeu, il obéit sans hésiter au désir de l'empereur et à l'ordre du souverain Pontife (2).

Les appréhensions de Lothaire n'étaient que trop justifiées. Roger, qui avait attendu patiemment en Sicile l'éloignement de l'armée allemande, débarqua à Salerne dans les premiers jours d'octobre avec ses terribles Sarrasins. Trois semaines lui suffirent pour ruiner complètement l'œuvre de l'empereur, encore mal affermie. Nocera, Pouzzoles, Alife, Telèze, Capoue, Bénévent, de gré ou de force, lui ouvrent leurs portes. La plume se refuse à décrire les atrocités que ses soldats commirent en quelques-unes de ces villes. Capoue, en particulier, coupable d'avoir reçu dans ses murs son duc Robert, fut mise à feu et à sang. Ni le sexe ni le rang ne furent épargnés; les églises et les couvents furent profanés; les vierges du Christ subirent les derniers outrages (3).

(1) Ep. 145.

(2) Ep. 144.

(3) Falco Benev., *loc. cit.*, p. 123; Romoald, *loc. cit.*, p. 422; Pet. Diac., *Chron. Casin.* (*loc. cit.*, p. 841); Wibald, ep. 11.

Ces odieuses exécutions répandirent la terreur dans toute l'Italie du sud. Sergius de Naples n'osa affronter les périls d'une nouvelle lutte, et se soumit, s'enrôla même dans l'armée sicilienne (1). L'abbé du Mont-Cassin adressa au vainqueur des propositions de paix ; mais ses envoyés, pour tout encouragement, reçurent cette réponse : « Si votre Vibald tombe entre mes mains, je le ferai pendre (2). » Vibald, effrayé, prit la fuite (3). Seul, Rainulphe d'Alife, le dernier défenseur de la cause papale et impériale, se prépara vaillamment à tenir tête à l'envahisseur. Entre le gendre et le beau-père, la lutte avait tous les caractères d'une guerre à mort. Déjà leurs armées étaient en présence dans les plaines de Ragnano, lorsque l'abbé de Clairvaux se présenta au camp de Roger (4). « La paix ! la paix ! » tel fut son cri. Mais malgré toute son éloquence, il ne put calmer l'ardeur guerrière d'un capitaine que ses récentes victoires avaient enivré. Aussi bien, le duc avait à se venger des dédains de l'empereur. La fortune lui étant redevenue favorable, il ne fallait pas songer à le fléchir, à moins qu'on ne reconnût expressément sa suzeraineté sur l'Apulie. En vain saint Bernard lui dit, de sa voix autorisée et prophétique : « Si vous engagez la bataille, vous serez vaincu ; » ni les prières ni les menaces n'ébranlèrent sa résolution.

Le sort de l'Italie méridionale allait être encore une fois à la merci des armes. La bataille s'engagea dans la journée du 30 octobre 1137 (5). Ce fut une furieuse mêlée ; mais

(1) Romoald, ap. *Mon. G.*, XIX, p. 422.

(2) Pet. Diac., *Chron. Casin.*, loc. cit., p. 842.

(3) « Quarto nonas novembris... recessit. » *Ibid.*, p. 852. Cf. Bernhardi, *Lothar*, p. 776, note 56.

(4) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 43 ; Falco Benev., loc. cit., p. 123 ; Romoald, ap. *Mon. Germ.*, XIX, 423.

(5) Falco Benev., p. 124 ; cf. Romoald, loc. cit., p. 423.

la victoire, selon la parole de l'abbé de Clairvaux, resta au duc Rainulphe. Sergius de Naples fut trouvé parmi les morts, et Roger ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval (1).

L'abbé de Clairvaux s'attacha aux pas du vaincu. Lorsqu'il le rejoignit à Salerne, il le trouva aussi fier, aussi intraitable qu'avant le combat. Roger, qui attendait tout de la longueur du temps, se garda bien de traiter avec ses ennemis après une défaite. Aussi Bernard, pour ne pas compromettre entièrement le succès de sa démarche, dut-il abandonner la politique et ne plus toucher que les questions purement religieuses. Mais, réduite à ces termes, sa mission devenait plus embarrassante que jamais. Comment ramener à l'unité, sans lui donner satisfaction, un prince qui ne s'était jeté dans le schisme que par ambition et par raison d'État? Sur ce terrain encore le roi de Sicile ne chercha qu'à temporiser. Il promit d'examiner attentivement les réclamations d'Innocent II. « Envoyez-moi, dit-il, six témoins de la double élection du 14 février 1130, trois d'un parti, trois de l'autre, et je jure qu'après les avoir entendus, je me soumettrai à l'un ou à l'autre prétendant, selon l'inspiration de ma conscience (2). »

Cette tactique était souverainement habile. Les avances discrètes que le rusé Normand faisait ainsi au pape légitime ne l'engageaient lui-même publiquement à rien. Si le souverain Pontife n'y répondait point par une faveur appréciable, en se montrant disposé à reconnaître le royaume de Sicile, Roger demeurerait toujours libre de dé-

(1) Falco Benev., *loc. cit.*; *Bern. Vita, loc. cit.*, n° 44.

(2) Falco Benev., *loc. cit.*, p. 125. Cf. Ernaud, dont le récit est inexact sur plusieurs points de détail (*Vita Bern.*, cap. VII, n°s 43 et 45). Ernaud suppose, par exemple, que c'est Roger qui a pris l'initiative d'une entrevue avec saint Bernard; le contraire est manifeste.

clarer que la discussion ne l'avait pas éclairé. Bref, sa proposition n'était qu'une amorce. « Donnant donnant, » telle était sa loi politique ; règle suprême à laquelle sa conscience peu scrupuleuse était entièrement subordonnée. Quel piège pour la loyauté de l'abbé de Clairvaux ! Mais aussi quel obstacle pour le succès de sa mission !

Il était naturel qu'Anaclet II se montrât docile aux vues de Roger. Il envoya à Salerne le cardinal Mathieu, son chancelier, le célèbre canoniste Pierre de Pise, et un autre cardinal du nom de Grégoire. Les champions d'Innocent II furent le chancelier Haimeric, le cardinal Gérard et le futur pape, Guy de Castello. On doit reconnaître que le duc conduisit l'enquête avec toutes les apparences de la plus parfaite impartialité. Pendant quatre jours, il entendit, du matin au soir, les délégués d'Innocent II, et pendant quatre autres jours les partisans d'Anaclet II (1). Les renseignements contradictoires qu'il recueillit dans ce double interrogatoire à huis clos n'étaient pas de nature à dissiper ses doutes, évidemment intéressés. C'est dans ces dispositions équivoques qu'il présida (fin novembre ou commencement de décembre 1137) (2) une conférence où Pierre de Pise et l'abbé de Clairvaux furent appelés à prendre la parole devant la cour, le clergé et le peuple réunis (3). Les partisans d'Anaclet, vers lesquels Roger inclinait toujours, fondaient tout leur espoir en Pierre de Pise ; il fut digne de la confiance qu'on lui témoignait. Jamais sa science du droit canon ne se révéla

(1) Falco Benev., *loc. cit.*, p. 125.

(2) On peut fixer l'assemblée de Salerne à cette date, car nous savons que le cardinal Haimeric a été remplacé dans ses fonctions de chancelier par le cardinal Lucas, le 28, le 29 et le 30 novembre 1137 (Jaffé, *Regesta*, n^{os} 5609, 5610, 5611).

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. vii, *loc. cit.* ; Falco Benev., *loc. cit.*

plus entière; jamais sa dialectique ne fut plus vigoureuse. Bernard lui-même rendit hommage à son talent; mais il ne put s'empêcher de s'écrier : « Pourquoi faut-il que tant d'esprit soit dépensé au service d'une si mauvaise cause! » L'abbé de Clairvaux lui donna ensuite la réplique. Au lieu de s'égarer dans la discussion des textes abstraits du droit canon, il amena son adversaire sur le terrain solide des faits (1). La catholicité n'avait-elle pas proclamé la légitimité de l'élection d'Innocent II? Et cette voix n'était-elle pas infaillible? « Nous ne reconnaissons, vous et moi, n'est-il pas vrai, qu'un Christ et qu'une Église, hors de laquelle il n'y a pas de salut. Rappelez-vous l'histoire du déluge : Noé construisit une arche et non deux. Reconnaissez-vous que cette arche était la figure de l'Église? — Cela est incontestable, répondit Pierre de Pise. — Eh bien, aujourd'hui nous avons deux arches, l'une fabriquée par Pierre de Léon, l'autre gouvernée par Innocent II; il faut que l'une des deux périsse. Si l'arche gouvernée par Pierre de Léon est de Dieu, celle que dirige Innocent II périra. Avec Innocent, par conséquent, périront tous les religieux qui sont dans l'univers, les Chartreux, les Camaldules, les Clunistes, les Prémontrés, les Cisterciens, tous ceux enfin qui servent Dieu nuit et jour, dans les veilles, les oraisons, le travail et les jeûnes; l'Église entière périra, et dans sa ruine seront entraînés les évêques et les pasteurs, à un petit nombre près, les nobles et les peuples, les rois et les princes, à l'exception d'un seul, que voici. » Et du geste il désigna Roger. « Mais, pour être plus juste, con-

(1) *Bern. Vita, loc. cit.* Ce discours de saint Bernard rappelle l'argumentation contenue dans sa lettre 126, n^{os} 10 et 11. C'est là un caractère d'authenticité. Cf. *Gaufridi Fragm.*, Ms. 17639, p. 11.

tinua-t-il, pourquoi ne dirions-nous pas qu'au lieu de la chrétienté toute entière, c'est la maison de Pierre de Léon qui périra, avec le petit nombre de ceux qui la soutiennent? Eh! qu'a donc fait cet homme pour que dans ce déluge universel sa maison soit épargnée? Vous qui le connaissez, dites-nous ses œuvres, ses vertus et ses mérites. » La foule des assistants répondit à cette apostrophe par une clameur d'approbation. Pierre de Pise rougit. L'abbé de Clairvaux, profitant de son embarras, s'avança vers lui et, lui prenant la main, lui dit simplement : « Si vous m'en croyez, nous entrerons ensemble dans l'arche la plus sûre. »

Ce mouvement, à la fois naturel et hardi, assura le triomphe de l'éloquence de saint Bernard; mais Roger, contrarié dans ses desseins, se hâta de refroidir l'enthousiasme de l'assistance : « Tant d'arguments contradictoires, dit-il, laissent mon esprit dans la perplexité; et il m'est impossible de terminer seul une affaire aussi grave. J'ai besoin de consulter mes conseillers tant ecclésiastiques que laïques, d'après l'avis desquels j'ai suivi le parti d'Anaclet. Que nos seigneurs les cardinaux me donnent leurs raisons par écrit, et que deux d'entre eux veuillent bien me suivre en Sicile, où nous clorons sûrement ce long débat pendant les fêtes de Noël. »

Bernard et ses amis ne doutèrent pas un instant que cette déclaration ne fût un misérable subterfuge par lequel le prince tâchait d'échapper à la force de la vérité. Toutefois, ils feignirent de croire à la sincérité de ses promesses : « Soit, répondit le cardinal Gérard, nous vous remettrons nos rapports, et le cardinal Guy de Castello partira avec vous. » Du côté d'Anaclet, un cardinal dont nous ignorons le nom fut également chargé d'accompa-

gner Roger en Sicile (1). La réunion annoncée eut lieu à Palerme. Est-il nécessaire d'ajouter qu'elle demeura sans résultat? Roger, voyant que sa royauté était toujours méconnue par Innocent II, refusa de renier l'antipape à qui il devait sa couronne.

La mission de Bernard s'achevait donc tristement. On ne saurait s'en étonner, quand on considère le caractère vague et incohérent de son mandat. Ni l'empereur, ni le souverain Pontife, ni Rainulphe, en le chargeant de négocier la paix, ne l'avaient autorisé à offrir à Roger le moindre dédommagement, en retour des sacrifices qu'on prétendait lui imposer. Autant valait dire qu'on exigeait de lui une soumission pure et simple. Toute l'éloquence de l'abbé de Clairvaux, ses miracles même (2), n'étaient pas capables de dissimuler le vice de cette proposition. Pour le roi de Sicile, la justice de la cause d'Innocent n'était qu'une question secondaire; la vérité lui importait aussi peu qu'à Pilate. Les négociations vinrent donc échouer contre sa résolution bien arrêtée de ne se réconcilier avec l'Empire et la papauté qu'à des conditions avantageuses, c'est-à-dire au prix de la déposition de Rainulphe.

Bernard ne s'en retourna cependant pas auprès d'Innocent, les mains vides; selon une expression qui lui est familière, il remportait « sa gerbe ». Le pape l'attendait à Rome depuis la fin d'octobre (3); il y arriva vers l'époque des fêtes de Noël, accompagné de Pierre de Pise,

(1) « Multis quæstionibus variisque responsionibus animus noster impeditur, » etc. Falc. Benev., *loc. cit.*, p. 125.

(2) Ernaud (*loc. cit.*) raconte un miracle opéré par l'abbé de Clairvaux pendant son séjour à Salerne.

(3) La première bulle d'Innocent, datée de Rome, est du 1^{er} novembre (Jaffé, *Regesta*, n° 5606).

qu'il avait définitivement converti, à la suite des conférences de Salerne. N'étaient-ce pas les plus magnifiques étrennes qu'il pût offrir au souverain Pontife? Innocent II, en témoignage de sa joie, confirma le cardinal dans sa dignité (1).

Cette conversion de l'un des principaux auteurs du schisme était le coup le plus sensible que l'on eût jusqu'à porté à la cause d'Anaclet. Aussi fut-elle le signal de plusieurs défections importantes. Saint Bernard trouvait les Romains fort irrésolus. Depuis longtemps leur attachement aux Pierleoni allait s'affaiblissant. Toutefois, pour des motifs de diverse nature, ils avaient toujours reculé devant une rupture officielle. Les uns essayaient de calmer les remords de leur conscience en se retranchant derrière leurs serments. D'autres, plus ingénus, avouaient qu'ils n'étaient retenus dans le schisme que par la crainte de perdre leurs dignités et leurs bénéfices. Quelques-uns alléguaient, pour se justifier, les liens de parenté qui les unissaient au rival d'Innocent. L'éternelle infirmité de la nature humaine se révélait ainsi dans ces subterfuges dénués de dignité. Il était aisé à l'abbé de Clairvaux d'en faire justice. En quelques jours, sa parole ardente et convaincue détacha du parti d'Anaclet la plupart des dissidents (2).

L'antipape, néanmoins, ne désespéra pas de sa cause.

(1) *Bern. Vita*, loc. cit. Cf. *Bern.*, ep. 213. Pierre de Pise souscrit une bulle d'Innocent II, le 12 janvier 1138 (*Jaffé, Regesta*, 5614).

(2) « *Petrum Pisanum et quosdam alios Ecclesiæ reconciliat* (Bernardus). » *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 46. Nous plaçons à cette époque les conversions rapportées par Ernaud en ce même chapitre VII (n° 42). C'est à tort, selon nous, que le pieux biographe fait venir l'abbé de Clairvaux à Rome avant le mois de décembre 1137, c'est-à-dire avant le double voyage du saint en Apulie. Innocent II lui-même, nous l'avons vu, ne put rentrer dans la ville éternelle qu'à la fin du mois d'octobre.

Aussi bien, tout souci venait de lui être ôté du côté de l'Allemagne par la mort de Lothaire arrivée au passage des Alpes, le 4 décembre 1137. En Italie, Roger, bien que chancelant dans sa fidélité, lui prêtait toujours un précieux appui moral. A Rome même, ses derniers partisans ne perdaient pas courage, Saint-Jean de Latran aussi bien que Saint-Pierre et toute la ville haute demeuraient en son pouvoir (1).

Il était donc à craindre que la lutte ne se prolongeât pendant de longs mois encore : et, quoique l'issue n'en fût pas douteuse, nul ne pouvait dire à quel prix Innocent II finirait par triompher. Mais Dieu se chargea d'abrégér les temps. Anaclet II mourut le 25 janvier 1138, subitement disent les uns, après trois jours de maladie selon d'autres, et dans l'impénitence finale, si l'on en croit Ernaud (2). Dans l'excès de la joie que lui causa cet événement, l'abbé de Clairvaux ne put s'empêcher de s'écrier : « Grâce à Dieu, le misérable qui a induit Israël dans le péché a été englouti par la mort et jeté dans les entrailles de la terre, *in ventrem inferi*. Puissent tous ceux qui lui ressemblent subir le même châtement (3) ! »

Cette dure oraison funèbre, qu'on a vivement reprochée à saint Bernard, était un soupir de soulagement et doit être jugée comme telle. Le champion d'Innocent vit

(1) La première bulle d'Innocent II datée du Latran est du 21 mars 1138 (Jaffé, *Regesta*, n° 5624). Les précédentes (Jaffé, *Regesta*, n° 5606-5623) portent seulement l'indication : *Romæ*. D'où Bernhardi (*Lothar*, p. 770, note 45) a conclu, non sans raison, ce nous semble, que le Latran resta au pouvoir d'Anaclet jusqu'à sa mort.

(2) Falco Benev., *loc. cit.*; Orderic Vital, *Hist.*, XIII, 17, p. 966; *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 47. Voir les autres sources dans Bernhardi, *Lothar*, p. 780, note 65. — Le lieu où fut déposé le cadavre de Pierre de Léon est resté ignoré.

(3) Ep. 147.

dans la mort de Pierre de Léon l'aurore de la paix pour l'Église. N'avait-il pas assez souffert et travaillé dans ce but, pour oser, lorsqu'il crut l'avoir atteint, se réjouir même un peu violemment, à la façon des prophètes antiques?

Du reste, la vivacité de son émotion, due à la soudaineté du coup qui avait frappé l'antipape, le trompait encore; il triomphait trop vite. Les frères de Pierre de Léon et les cardinaux les plus engagés dans le schisme, prenant conseil de l'orgueil ou de la peur, élurent, vers le 15 mars, un nouveau pape sous le nom de Victor IV, et tinrent en échec à Rome, pendant plusieurs mois encore, l'autorité d'Innocent II (1). De loin Roger les encourageait à la résistance. A la fin cependant, cette situation leur parut insupportable. Gagnés par l'éloquence de saint Bernard (2), d'aucuns disent par l'or d'Innocent (3), les principaux schismatiques, les frères de Pierre de Léon eux-mêmes, abjurèrent leur erreur. Il ne restait plus au malheureux Victor IV, privé de tout appui, qu'à chercher un lieu où cacher sa honte; il se réfugia pendant la nuit auprès de l'abbé de Clairvaux, qui lui fit quitter ses insignes, et l'amena confus et repentant aux pieds du souverain Pontife (4). La satisfaction des coupables devait être plus authentique encore, à cause du scandale qu'ils avaient causé. En conséquence, le 29 mai 1138, jour de l'octave de la Pen-

(1) *Annal. Casin.*, ap. *Mon. Germ.*, XIX, p. 309. Cf. Falco Benev., *loc. cit.*, p. 125; *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 47.

(2) « Hanc pacem nisi cum quadam securitate occultata jam diu a nobis expectavissemus, jamdudum venissemus, » dit Bernard (ep. 317). De ces mots, nous croyons pouvoir conclure que le saint abbé a contribué pour sa part à la conversion des Pierleoni, aussi bien qu'à celle de l'antipape Victor IV.

(3) Pet. Diac., *Chron. Casin.*, p. 844.

(4) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 47.

tecôte, ils vinrent tous, Victor en tête, « se prosterner publiquement, » dans Saint-Pierre, « aux pieds d'Innocent II et lui jurer fidélité lige (1). » Ce fut leur acte de réhabilitation en même temps qu'une marque officielle de leur repentance.

Après ces réparations, la présence de Bernard en Italie n'était plus nécessaire : « Me voici ! écrivait-il au prier de sa chère abbaye, je ne vous dis plus : je vais revenir ; je vous dis : je reviens ; je reviens et j'emporte avec moi ma récompense, la victoire du Christ et la paix de l'Église. Le vendredi après l'octave de la Pentecôte, je sortirai de la ville éternelle (2). » On aimerait à recueillir dans sa lettre quelques détails plus intimes sur la part qu'il a prise à l'extinction du schisme ; il se borne à dire : « En revenant, je rapporte des gerbes de paix. Ce sont là de belles paroles, mais les faits sont plus beaux encore. »

Rome, en effet, était toute à la joie de se sentir revivre. Ce n'étaient que fêtes et processions dans les églises rouvertes. Le peuple reconnaissant saluait en Bernard l'unique auteur de la paix publique et allait jusqu'à le proclamer « Père de la Patrie (3). » Lui, cependant, se déroba humblement à ces bruyantes ovations. Son unique désir était de regagner au plus tôt la France. Est-il téméraire de penser qu'il employa ses derniers instants à visiter les tombeaux des saints et surtout à vénérer la chaire de Pierre ? On se complaît volontiers dans cette conjecture, quand on voit qu'en souvenir de ses travaux et de son séjour dans la ville éternelle, il n'eut d'autre ambition que de rapporter à Clairvaux quelques reli-

(1) Bernard, ep. 317.

(2) Ep. 317.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII n° 47.

ques (1) des apôtres et des martyrs. Comme on reconnaît bien là « l'homme de Dieu, » plus préoccupé des choses de la piété que de toutes les pompes de la gloire humaine !

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. I, n° 1.

CHAPITRE XIX

ÉLECTION ÉPISCOPALE DE LANGRES; ÉLECTION ÉPISCOPALE ET COMMUNE DE REIMS (1138-1140).

I

Élection épiscopale de Langres (1138).

Avant de quitter Rome (3 juin 1138) (1), l'abbé de Clairvaux avait été saisi d'une question qui intéressait au plus haut point son monastère. Le siège de Langres était devenu vacant. Or, d'après une mesure générale qu'Innocent II paraît avoir inaugurée, ou, pour mieux dire, renouvelée vers ce temps, les chapitres diocésains ne pouvaient plus procéder à une élection épiscopale, avant d'avoir pris l'avis d'hommes prudents et religieux. Apparemment, c'étaient les abbés dévoués à la réforme et surtout les évêques que le souverain Pontife désignait par ces termes (2). Un moyen sûr de se conformer à l'esprit

(1) Bern., ep. 317.

(2) « Mandatum a Domino Papa acceperant nequaquam præsumere hoc, nisi ad *consilium religiosorum virorum.* » Bern., ep. 164. Le concile de Latran de l'année 1139 devait formuler la même doctrine dans son canon 28 (Labbe, *Concil.*, X, 1009; cf. Jaffé, *Regesta*, t. I, p. 885). On s'est demandé quels étaient ces *religiosi viri*. Georg von Below (*Die Entstehung des ausschliesslichen Wahlrechts der Domkapitel*, Leipzig, 1883, p. 6), s'appuyant sur plusieurs textes de Geroh

de la loi, c'était de consulter la curie elle-même. Suivant ce dernier parti et désirant obtenir une pleine liberté pour l'élection d'un évêque, le doyen du chapitre de Langres, Robert, et le chanoine Olric se rendirent à Rome, accompagnés de l'archevêque de Lyon, leur métropolitain, et prièrent l'abbé de Clairvaux d'appuyer leur requête auprès d'Innocent II. Bernard attachait la plus grande importance au choix d'un prélat qui devait avoir juridiction sur Clairvaux. « Dieu me garde, leur répondit-il, de me prêter à votre dessein, à moins que vous ne soyez bien décidés à n'élire qu'une personne idoine et digne. » Les délégués du chapitre l'assurèrent qu'ils étaient prêts à suivre en cela son avis; et l'archevêque de Lyon ajouta que, pour son compte, il ne ratifierait jamais une élection faite en violation de ces promesses. Le chancelier Haime-ric fut pris à témoin de ce double et solennel engagement. Sur ces bases, on tint conseil au sujet des différentes candidatures qui avaient chance de se présenter : deux candidats réunirent les suffrages de cette commission improvisée; il fut arrêté que le chapitre pourrait choisir entre l'un et l'autre, mais devrait élire l'un des deux. Cette résolution fut soumise au pape, qui l'approuva sans réserve. L'archevêque et les délégués s'engagèrent de nouveau à y demeurer fidèles; et, cela fait, ils retournèrent en France (1).

A quelque temps de là, Bernard les y suivit. Mais quel

de Reichersperg, estime que ce sont les abbés des monastères situés dans les diocèses dont les sièges sont vacants. Il faut sûrement entendre aussi par ces expressions les évêques de la province, représentés par le métropolitain et deux ou trois suffragants. Voir la lettre d'Innocent II à Louis le Jeune, ap. Bouquet, XV, 394-395; Jaffé, n° 8067. Cf. Bern. epp. 169 et 202; Petri Venerab., lib. V, ep. 8. Cf. Imbart de la Tour, *Les Élections épiscopales*, p. 513 et suiv.

1) Bern., ep. 164.

ne fut pas son étonnement, lorsque, au sortir des Alpes, il apprit que l'élection de Langres avait été subrepticement accomplie, sans égard pour les engagements que le doyen du chapitre et l'archevêque de Lyon avaient pris à Rome ! L'élu était un moine de Cluny, agréable à quelques seigneurs, mais d'une réputation équivoque ; et, malgré la protestation de la majorité des membres du chapitre de Lyon, le métropolitain s'apprêtait à le sacrer dans sa ville archiépiscopale : le jour de la cérémonie était même déjà fixé (1).

Bernard, indigné d'une telle violation de la parole donnée, en avisa sur-le-champ le souverain Pontife (2), et, bien qu'il fût pressé par l'état de sa santé de regagner son cloître, il changea son itinéraire et se rendit à Lyon. Sa présence jeta l'archevêque dans un grand embarras. L'élu était le candidat du duc de Bourgogne. L'abbé de Clairvaux n'en exigea pas moins que sa nomination fût considérée comme nulle, jusqu'à ce que les évêques et abbés réunis pour son sacre eussent donné leur avis à cet égard : l'élu, contraint par la nécessité, consentit à subir l'épreuve. Sincère ou non, son désistement rendait facile la tâche du comité. Une nouvelle élection fut résolue. Le métropolitain lui-même notifia cette décision au chapitre de Langres, et Bernard rentra dans sa cellule, satisfait et pleinement rassuré (3).

Malheureusement, sa sécurité était encore une fois mal fondée. Pour l'archevêque et ses amis qui, selon toute vraisemblance, avaient présumé que le chapitre de Langres ratifierait leur choix, le sacre du moine de Cluny

(1) « Mihi interdicat dicere pudor quod publica fama de eo dicit, imo infamatio celeberrima divulgavit. » Bern., ep. 167. Cf. ep. 164.

(2) Bern., ep. 167.

(3) Bern., ep. 164.

n'était que retardé. Pierre le Vénérable, arrivant sur ces entrefaites à Cluny après un long voyage dans le Poitou, précipita les événements, en présentant l'élu au roi de France qui passait alors par le Puy (15 août ou 8 septembre 1138). Louis le Jeune, que rien ne mettait en défiance, lui donna sans difficulté l'investiture des *regalia* (1).

Le sacre fut fixé à une date très rapprochée. L'abbé de Clairvaux, averti à temps, se hâta d'interjeter appel à Rome; l'archidiacre de Langres, le chanoine Bonami, Foulques, doyen de la métropole de Lyon, et plusieurs religieux de Clairvaux signèrent sa protestation. Ce fut en vain. Le métropolitain, assisté des évêques de Mâcon et d'Autun, passa outre et consacra le moine de Cluny (2).

Alors, dans sa détresse, l'abbé de Clairvaux dicta, du lit de douleur où le clouait la maladie, une série de lettres indignées, dans lesquelles il stigmatise les auteurs du « sacrilège, » sans épargner son ami Pierre le Vénérable, qu'il considère comme leur complice. « O Église de Lyon, s'écrie-t-il (3), ô mère de l'Église de Langres, quel époux vous avez donné à votre fille ! Ce n'est pas un époux, c'est un monstre. En cela vous ne vous êtes pas conduite en mère, mais en marâtre. Quel gendre dégénéré vous avez là ! Mais aussi de quelle façon s'est accompli ce mariage ! Tout a été fait sans loi, sans ordre, sans raison. On a élu et ordonné un évêque, comme on ne choisirait

(1) Petri Venerab., lib. I, ep. 29. Pour la date : *Præterito beatæ Dei Genitricis festo*, Brial (*H. des G.*, XV, 634, note c) indique la Purification ou l'Annonciation de la sainte Vierge (2 février ou 25 mars 1138). C'est une erreur évidente. M. Luchaire la reporte à une année plus tard (*Actes de Louis VII*, p. 63) : autre erreur. Nous verrons que l'évêque de Langres avait pris possession de son siège avant le 28 octobre 1138.

(2) Bern., epp. 164, 166.

(3) Ep. 165.

pas un métayer ou un simple collecteur du tonlieu. »

Bernard insiste complaisamment auprès de la cour de Rome sur l'indignité du nouveau pontife et sur l'illégalité de son élection (1). Sans entrer dans les détails d'une accusation en règle, il le signale comme un homme que les bons ont en horreur et que les méchants couvrent de leur dédain. Les expressions lui manquent pour flétrir la conduite de ceux qui, au mépris de leurs engagements et du droit canon, l'ont élevé à la dignité épiscopale. « Les dieux de la terre se sont levés, dit-il avec emphase (2); je parle de l'archevêque de Lyon et de l'abbé de Cluny. Forts de leur puissance, confiants dans leurs richesses, ils se sont dressés contre moi, que dis-je, contre moi, contre les serviteurs de Dieu, contre vous-même, contre eux-mêmes, contre Dieu, contre l'équité et contre l'honnêteté. » Leur conduite doit être blâmée et leur œuvre cassée. C'est ainsi du moins qu'il entend l'abbé de Clairvaux, et, dans ce but, il envoie au souverain Pontife, avec ses prières et ses larmes, un compte rendu de l'affaire, destiné à justifier sa conclusion (3).

Qu'y avait-il de vrai cependant au fond de ces accusations? Et comment un religieux abbé, tel que Pierre le Vénérable, avait-il trempé dans une élection à la fois si irrégulière et si déloyale? On peut en croire l'abbé de Cluny, affirmant que tout était consommé lorsqu'il connut les ardentes protestations de la minorité du chapitre de Langres et de l'abbé de Clairvaux. Son âme, du reste, était trop candide pour ajouter foi aux accusations très graves, mais un peu vagues, que l'on soulevait contre l'en-

(1) Ep. 166, ad Innoc.; ep. 168, ad cardin.; cf. ep. ad Humbaldum cardin., dans Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 191 et 211.

(2) Ep. 168.

(3) Ep. 164.

fant de sa maison. A cet égard il ne craint pas de reprocher à l'abbé de Clairvaux une trop grande crédulité. « Je comprends, lui écrit-il, que de pareils bruits vous aient effarouché; mais il fallait ne pas oublier qu'ils pouvaient être faux aussi bien que vrais; vous auriez dû vous souvenir que celui qu'on diffamait était le fils de l'abbé que vous aimez... Je l'ai fait venir, cet homme, ajoutait-il, je lui ai parlé comme un père, je lui ai demandé, je l'ai conjuré de ne me cacher pas la vérité. Il m'a ouvert son cœur, m'assurant qu'il me répondait comme il répondrait à Dieu. Il est innocent de tous les crimes qu'on lui impute. C'est un religieux pieux, sage, lettré. » Bref, l'abbé de Cluny se demande si, au fond de tout ce débat, il n'y a pas une question de rivalité de maisons. « Je dirai toute ma pensée : pourquoi les Cisterciens auraient-ils peur d'un Cluniste ? Pourquoi les moines se défieraient-ils d'un moine ? Voyez les animaux : ceux de la même espèce, dociles à l'instinct de la nature, s'aiment et se rassemblent. Est-ce que l'auteur de la nature ne saurait se faire obéir également des hommes et surtout des moines ? Soyez-en sûr, l'évêque de Langres aimera les Cisterciens et tous les moines : il les aimera dans son intérêt et parce qu'il n'oserait pas ne pas aimer ceux que nous chérissons (1). »

En réduisant le conflit à ces termes, Pierre le Vénérable en diminue assurément la portée. A supposer qu'il n'ait pas jugé trop favorablement de son religieux, les lois ecclésiastiques n'avaient-elles pas été enfreintes dans la consécration précipitée de l'élu ? L'appel à Rome, interjeté par saint Bernard et ses amis, avait nécessairement un effet suspensif dont le prélat consécrateur et ses complices n'avaient voulu tenir aucun compte. On peut dire à leur

(1) Lib. I, ep. 59.

décharge que cet appel ne leur parut pas motivé (1) et que l'empressement qu'ils mirent à sacrer le moine de Cluny avait plutôt la signification d'une protestation contre l'ingérence de l'abbé de Clairvaux que d'une révolte contre le Saint-Siège. Leur conduite n'en était pas moins une violation flagrante du droit, en même temps qu'elle avait pour l'un d'entre eux, le métropolitain lui-même, le caractère d'un parjure. C'est là ce qui révolta l'âme si droite de l'abbé de Clairvaux. Ce fut aussi ce qui assura le succès de sa protestation auprès du souverain Pontife.

L'élection fut cassée, sans égard pour le sacre qui, dans l'esprit de l'archevêque de Lyon, devait la rendre définitive. Les membres du chapitre de Langres furent mandés à Rome pour régler, de concert avec le Saint-Siège, les détails de la procédure à suivre dans la future élection. Ici saint Bernard intervint de nouveau. Les intérêts du diocèse, en particulier ceux de la ville épiscopale, étaient en souffrance. Le déplacement des chanoines eût encore empiré la situation. L'abbé de Clairvaux prit sur lui de retenir à leur poste les membres du chapitre, après avoir rétabli l'accord entre eux et leur avoir fait promettre qu'ils suivraient dans leur choix l'avis de personnes sages que leur désignerait le souverain Pontife lui-même (2). On ne sera pas surpris que Rome ait approuvé cette combinaison. Nous ignorons quelles furent les personnes appelées à faire partie du conseil consultatif; le résultat de l'élection nous est seul connu; les suffrages se portèrent sur l'abbé de Clairvaux (3). A ce coup imprévu, Bernard demeura confondu. Il avait déjà, à plusieurs reprises, re-

(1) Voir ce que Bernard pense lui-même des appels illégitimes, *De Consider.*, lib. III, cap. II, nos 7 et 8.

(2) Bern., ep. 169.

(3) Cf. *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIV, n° 69.

fusé l'épiscopat; rien n'était capable d'ébranler sa résolution. Il fallut procéder à une troisième élection. Mais le chapitre avait les yeux fixés sur Clairvaux. A défaut de l'abbé du monastère, il en prit le prieur, Godefroid de la Roche, ami et cousin de saint Bernard. Vainement celui-ci se plaignit-il qu'on lui ravissait « le bâton de sa faiblesse, la lumière de ses yeux et son bras droit ». Opposer encore une résistance opiniâtre à la volonté du chapitre, c'eût été faire preuve d'une obstination égoïste. L'abbé de Clairvaux finit donc par céder, et il est permis de croire qu'après l'hésitation et les regrets de la première heure, il éprouva une secrète joie de voir « un autre lui-même » occuper le siège de Langres (1).

Mais, ces difficultés levées, il en surgit une autre. Godefroid de la Roche ne pouvait prendre possession de son siège, avant d'avoir reçu l'investiture royale. Or, qu'allait penser Louis le Jeune de cette substitution inattendue d'un évêque Cistercien à un évêque Cluniste? En investissant des *regalia*, pendant son séjour au Puy, le candidat du duc de Bourgogne, de l'archevêque de Lyon et de Pierre le Vénérable, il avait cru faire acte d'habile politique. Lui fallait-il maintenant renoncer aux avantages de son œuvre? Et n'y avait-il pas lieu de craindre que ce démenti qu'il se donnait à lui-même n'offensât également les protecteurs du premier élu, qui étaient les meilleurs défenseurs des intérêts de la couronne dans la région de l'est? Ce fut, sans doute, cette considération qui fit hésiter le roi de France à ratifier le dernier choix du chapitre de Langres. Sa réponse à la lettre de saint Bernard n'avait pas, comme on l'a dit, le caractère d'une opposition décidée (2); elle allait simplement à gagner du temps, en

(1) « Quem diligo tanquam meipsum. » Bern., ep. 170.

(2) « Gratias agimus vestræ clementiæ pro benigno responso, quod

vue d'informations à prendre, probablement auprès de l'abbé de Cluny.

Mais ce délai, en prolongeant le veuvage de l'église de Langres, devenait infiniment préjudiciable aux intérêts, tant spirituels que temporels, du diocèse. L'abbé de Clairvaux, qui en mesurait toutes les conséquences, en fut effrayé. « Au nom du Roi des rois » il conjura Louis le Jeune de se hâter : « L'église de Langres et l'église de Reims sont par terre, s'écrie-t-il (1), et il n'est personne qui leur donne la main, afin qu'elles se relèvent. Puisse la divine clémence éloigner de votre cœur et de votre pensée le dessein d'ajouter à notre douleur et d'entasser tristesse sur tristesse ! Plutôt mourir que de voir un roi de bonne renommée et d'espérances meilleures encore s'opposer aux conseils de Dieu et attirer sur lui-même la colère du souverain Juge ! Loin de nous ces malheurs ! Loin de nous cette pensée ! Nous espérons, nous attendons mieux. » Qu'est-ce qui pourrait, du reste, justifier le retard apporté à l'investiture ? L'élection a été faite selon les règles ; l'élu est fidèle à ses devoirs. « Il cesserait de l'être, s'il ne voulait pas recevoir de vous ce qui est à vous. Mais il n'a pas porté la main sur ce qui vous appartient, il n'est point entré dans votre ville ; il ne s'est mêlé d'aucune affaire, quoique tout l'y ait vivement engagé : et les instances du clergé, et les sollicitations du peuple, et l'affliction des opprimés, et les vœux des gens de bien. Puisqu'il en est ainsi, vous voyez combien il est nécessaire, soit pour l'honneur dû à votre majesté, soit pour notre intérêt, que vous preniez au plus tôt une décision... Autrement, je le crains, vous causeriez un grave préjudice

vestra dignatione meruimus. Verumtamen dilatio terret nos. » Bern., ep. 170.

(1) Ep. 170.

aux biens de régale qui appartiennent à cette église. »

Cluny s'était soumis humblement à la sentence de Rome. Rien par conséquent ne s'opposait à la consécration de Godefroid de la Roche. Lorsque le roi de France n'eut plus de doute à ce sujet, il s'empressa de faire droit à la juste requête de l'abbé de Clairvaux; il donna l'investiture au nouvel évêque de Langres, qui put être sacré avant même la fin du mois d'octobre 1138 (1).

La lutte était terminée; elle avait été longue, douloureuse, passionnée. Qu'on ne s'en étonne pas outre mesure. Les hommes du moyen âge avaient, comme nous, leurs faiblesses et leurs emportements. Ce qui est consolant, ce qui est admirable dans ce conflit, c'est de voir que la victoire est restée au droit et qu'après le combat aucune trace d'amertume ne se laisse apercevoir dans les cœurs. La douceur que Pierre le Vénérable avait montrée pendant la lutte ne se démentit pas après le dénouement. Il n'éleva pas la moindre plainte. Il était en droit d'écrire plus tard à l'abbé de Clairvaux : « Qui pourra jamais éteindre, étouffer la tendre affection de mon cœur envers vous, puisque tant d'orages n'ont pu le faire jusqu'ici et que notre amitié a résisté tour à tour au flot de la rivalité de nos Ordres et à la tempête de Langres (2). »

(1) Cela résulte d'un document (*Gallia Christ.*, IV, *Inst.*, col. 170) où il est question d'un procès terminé le 28 juin 1140. A cette date deux fêtes de saint Simon et saint Jude (28 octobre) avaient déjà été célébrées, depuis que la cause avait été introduite au tribunal de l'évêque Godefroid. Donc Godefroid occupait le siège de Langres le 28 octobre 1138.

(2) *Petri Venerab.*, lib. II, ep. 17, col. 323.

II

Élection épiscopale et commune de Reims.

Heu ! corruit virgo Remensis Ecclesia ! s'était écrié saint Bernard : « L'église de Reims tombe en ruines ! » L'archevêque Raynaud avait laissé, en effet, par sa mort (13 janvier 1138) (1), sa ville épiscopale en proie aux troubles que suscita la commune naissante.

On n'a pas encore clairement expliqué le mouvement communal qui caractérise le douzième siècle. Si quelques villes ont obtenu pacifiquement, au moyen d'une simple pression morale ou à prix d'argent, les chartes qui les affranchissaient de la justice royale, seigneuriale ou épiscopale, souvent, il faut bien le reconnaître, les bourgeois ne conquièrent leurs libertés municipales que par la violence et à leur corps défendant. Comment en eût-il été autrement ? L'établissement des communes fut une véritable révolution sociale. La population urbaine, nous parlons surtout des corporations marchandes et industrielles, la bourgeoisie, si l'on veut, essayait d'obtenir sa place au soleil, son indépendance ; et elle ne pouvait y réussir qu'en portant préjudice à ses seigneurs naturels, rois, barons, évêques ou abbés. Un contrat à l'amiable entre les

(1) Varin, s'appuyant sur une ancienne inscription tumulaire rapportée par le *Gallia Christiana* (tome IX, p. 84), fixe la mort de Raynaud au 13 janvier 1139 (*Archives de la Ville de Reims*, t. I, p. 296). Nous ferons observer que l'inscription marque l'an 1138. Si l'obituaire est exact : « Idibus januarii decessit domnus Raynaldus, » c'est bien au 13 janvier 1138, et non au 13 janvier 1139, qu'il faut placer la date du décès de Raynaud. En tout cas, il était mort avant le mois d'octobre 1138 ; car l'épître 170 de saint Bernard qui fait allusion à la vacance du siège de Reims est antérieure au 28 octobre 1138.

intéressés eût été le plus sûr et le plus équitable moyen de régler les difficultés qui naissaient inévitablement d'une pareille révolution. Mais il est bien rare que l'équité préside aux mouvements de cette nature. D'ordinaire on subit, si on ne le proclame, le principe de toutes les révoltes légitimes ou illégitimes, à savoir que la liberté se prend et ne se demande pas.

C'est sous le bénéfice de cette idée que s'établit la commune de Reims. Sans égard pour la défense (1) du pape Innocent II, les bourgeois profitèrent de la vacance du siège archiepiscopal pour constituer un corps municipal ayant à sa tête un majeur ou maire. Et nous apprenons par une lettre de Louis VII que, « acquiesçant à l'humble requête et aux supplications des Rémois, le monarque leur octroya une commune sur le modèle de la commune de Laon, sauf le droit et les coutumes de l'archevêché et des autres églises (2). »

Ces clauses ne nous fournissent que des renseignements fort vagues sur la révolution qui venait de s'accomplir à Reims. De temps immémorial les archevêques exerçaient, avec l'appui de la royauté, une juridiction universelle sur la ville. D'autre part, les habitants gardaient précieusement le souvenir d'une époque où ils jouissaient du privilège d'être jugés par des magistrats de leur choix. Au douzième siècle, il ne restait plus que des débris de cette

(1) Innocent II voyait surtout dans l'établissement de la commune une violation des droits de l'évêché : « *Justitia et ratio suadent ut bona cujuslibet sedis vacantis ecclesiæ a nemine debeant temerarie occupari... Si qui vero communiam facere in eadem civitate præsumpserint, hujusmodi factum irritum ducimus.* » Jaffé, *Regesta*. n° 8030.

(2) *Ep. Ludov.*, ap. *Hist. des Gaules*, XVI, 5. « Anno 1139, facta est Remis communia a Ludovico rege adolescente, pecunia data a civibus. » *Annal. Remens. et Colon.*, ap. *Mon. G.*, XVI, 733.

vieille institution, qui remontait à saint Remi, l'apôtre des Francs, et avait pris le nom d'échevinage (1). Insensiblement les évêques, magistrats eux-mêmes et *défenseurs*, sinon en titre, du moins en fait, de la cité, avaient transformé leur patronage en une seigneurie à peu près absolue. Quel politique était assez habile pour donner satisfaction aux bourgeois sans violer les droits acquis de l'épiscopat? Louis VII crut tourner toutes les difficultés en octroyant à Reims une commune sur le modèle de celle de Laon, qui était aussi une ville épiscopale. Mais cet accommodement n'était qu'un leurre. A Laon, la charte communale reposait sur un contrat consenti par l'évêque, où les droits des bourgeois étaient clairement définis (2). A Reims, l'église n'avait pas été consultée sur l'établissement d'un pouvoir rival du sien. Louis VII avait, à la vérité, réservé « le droit et les coutumes de l'archevêché et des autres églises. » Mais il restait à déterminer en toute justice « ce droit et ces coutumes; » et c'est ce qu'il paraissait difficile de faire rigoureusement.

D'après la charte, « les mainmortes étaient entièrement abolies. » « Les tailles » devaient être « réparties de telle sorte que tout homme, devant taille, payât seulement quatre deniers à chaque terme et rien de plus, à moins qu'il n'eût une terre devant taille, à laquelle il tint assez pour consentir à payer la taille. » Nous lisons encore dans la charte de Laon : « Les censitaires ne paieront à leur seigneur d'autre cens que celui qu'ils lui doivent par tête...,

(1) « Dummodo legibus vivere pateretur quibus civitas continue usa est a tempore sancti Remigii Francorum Apostoli. » Ep. Joann-Sarib., ap. *Hist. des G.*, XVI, 568.

(2) Voir, sur la *Commune de Laon*, Augustin Thierry, *Lettres XVI-XVIII*.

ils n'accorderont rien en sus à leur seigneur que de leur propre volonté (1). »

Il n'est pas douteux que ces articles, et particulièrement ceux qui réglaient l'exercice de la justice seigneuriale, aient entamé « le droit et les coutumes » de l'archevêché et des abbayes. La commune affecta de ne pas s'en soucier. Tous les usages qui la gênaient furent considérés comme une usurpation des églises. Louis VII n'avait réservé que les droits et les coutumes ayant environ cent ans d'existence. Il suffit aux bourgeois de rajeunir par la pensée tous les droits et toutes les coutumes pour les supprimer du même coup.

Mais ces empiétements n'allèrent pas sans protestation. Le chapitre en appela à son protecteur naturel, le roi de France, qui justement percevait les revenus temporels de l'archevêché et en exerçait la seigneurie durant la vacance du siège. « Eh quoi ! s'écrie Louis VII, écrivant au maire et à la commune de Reims (2), vous prétendez que le droit des églises n'est point un droit et que les coutumes établies en leur faveur, dès les temps anciens, ne sont pas des coutumes ; et vous usurpez par violence les prérogatives et les possessions des églises. En cela vous excédez les bornes prescrites par la charte que nous vous avons octroyée. » Le roi enjoint ensuite aux magistrats et aux bourgeois de laisser en paix toutes les églises et spécialement celles de Notre-Dame et de Saint-Rémi, les avertis-

(1) C'est en cela, paraît-il, que consistait l'essence même de la Commune. « *Communio, novum ac pessimum nomen, sic se habet ut capite censi omnes solitum servitutis debitum dominis semel in anno solvant, et si quod contra jus deliquerint, pensione legali emendent. Cæteræ censuum exactiones, quæ servis infligi solent, omnimodis vacent.* » Guibert, *De vita sua*, lib. III, cap. 7, ap. Migne, t. CLVI, p. 922.

(2) « *Consuetudines per centum annos plus minusve possessas* », etc. Ep. Ludov., ap. *Hist. des Gaules*, t. XVI, p. 5.

sant que si, à l'avenir, ces églises lui criaient merci, il ne voudrait, ni ne devrait, ni ne pourrait leur dénier justice.

Cet ordre ne fut pas observé. Comment l'eût-il été? Pour que la commune conquît son autonomie, ne fallait-il pas qu'elle empiétât sur les droits de la seigneurie existante? Et cette seigneurie n'était autre que l'Église. Peut-être le chapitre et les différents corps du clergé eussent-ils consenti à céder quelques-uns de leurs droits, moyennant un dédommagement pécuniaire, comme cela s'était vu à Laon. Mais il ne paraît pas que Louis VII ait songé à proposer aux Rémois une transaction de ce genre. Aussi la commune, munie de sa charte, ne cessa-t-elle de l'interpréter à son avantage; tous les points réservés par Louis le Jeune furent successivement violés. Défense était faite aux Rémois d'admettre dans leur association les quartiers et les villages situés hors des murs de la ville. Mais, soit que les habitants de ces paroisses rurales eussent désiré jouir des franchises garanties par la charte royale, soit que les bourgeois, en vue de se fortifier contre la seigneurie épiscopale, les eussent sollicités de se joindre à eux, on les vit tous bientôt, citadins et paysans, faire cause commune et marcher sous la même bannière. Nulle barrière n'était capable d'arrêter ces progrès de l'insurrection. Les bourgeois osèrent emprisonner les gens de corps de l'évêché et de l'abbaye; ils en mirent plusieurs à rançon et substituèrent à la justice ecclésiastique la justice communale (1).

En apprenant une telle révolution, accompagnée d'abus si criants, l'abbé de Clairvaux poussa un soupir de douleur. Déjà il avait gémi sur le veuvage de l'église de

(1) Ep. Ludov., *loc. cit.*, p. 5 et 6.

Reims; mais combien, depuis un an, l'état de cette métropole s'était aggravé! Ses droits seigneuriaux étaient abolis ou contestés, sa justice méconnue, les sources de ses revenus diminuées ou taries. Quelle puissance allait venir à son secours et la couvrir de sa protection? En vain on avait invoqué l'intervention du roi. « Le roi s'est humilié, dit saint Bernard, et son indignation s'est calmée (1). » Il semble qu'il pactise avec les usurpateurs. « Que reste-t-il, sinon que la main apostolique vienne soutenir l'affligée, apportant des soins et un appareil pour ses blessures? »

Le plus efficace des remèdes, au jugement de l'abbé de Clairvaux, était une prompte convocation du clergé pour l'élection du successeur de Raynaud. « L'église de Reims court à sa perte, écrit-il au souverain Pontife (2); car ses fils combattent contre elle et elle n'a pas de père qui puisse la délivrer. Son unique espérance est dans Innocent... La première chose à faire, c'est de presser l'élection, de crainte que l'insolence du peuple rémois ne ruine le peu qui subsiste encore, si on ne résiste, le bras levé, à sa fureur. Pourvu que l'élection soit solennisée avec les cérémonies d'usage, nous avons confiance que dans tout le reste le Seigneur nous donnera faveur et succès. »

Les vues de l'abbé de Clairvaux étaient d'un sage, et on se demande pour quels motifs le roi et le clergé avaient si longtemps entretenu la vacance du siège. Sans doute, le roi, qui en percevait les revenus, trouvait son compte à ces délais. Mais il semble que le souverain Pontife, en faisant dépendre de son assentiment préalable la validité de l'élection, l'avait involontairement retardée. Si nous

(1) « Ecce rex humiliavit se, et quievit indignatio ejus. » Ep. 318.

(2) Ep. 318.

comprenons bien les termes de la lettre d'Innocent II à Louis VII, le roi de France ne pouvait autoriser les électeurs à se réunir, avant d'avoir pris lui-même conseil de la cour de Rome (1). Cette démarche coûtait infiniment à la fierté du jeune monarque. Il s'y décida pourtant. Aussi l'autorisation qu'il sollicitait lui fut-elle accordée sans délai.

Le document pontifical qui la contient nous révèle l'impression produite à Rome, tant par l'épître de saint Bernard que par d'autres lettres du clergé rémois. Innocent II ne paraît connaître et juger la commune que d'après ses excès. Aussi en demande-t-il l'abolition immédiate. « Puisque Dieu a voulu que tu fusses élu et sacré roi pour défendre son épouse, c'est-à-dire la sainte Église rachetée de son propre sang, et maintenir ses libertés sans atteinte, nous te mandons par ces écrits apostoliques, et t'enjoignons, pour la rémission de tes péchés, de dissiper par ta puissance royale les coupables associations des Rémois qu'ils nomment *Compagnies*, et de ramener tant l'église que la ville en l'état et la liberté où elles étaient au temps de ton père d'excellente mémoire (2). »

Le roi de France demeura sourd à ces conseils, d'ailleurs dangereux, sinon impraticables. Prétendre lui faire une obligation, non seulement de réprimer les abus dont les Rémois se rendaient coupables, mais encore d'annuler la faveur qu'il leur avait octroyée, c'était trop présumer de sa docilité. Il crut satisfaire à la fois à ses intérêts et à sa conscience, en adressant, d'une part, aux bourgeois émancipés un avertissement sévère, et en pressant, de l'autre, l'élection épiscopale. « Nous vous avons déjà

(1) *Hist. des G.*, t. XV, p. 394. « *Preces tuas admittimus.* »

(2) *Hist. des G.*, XV, 394.

mandé, écrit-il (1) au maire et à la commune, et maintenant encore nous vous mandons et ordonnons de laisser aller en paix les sergents des chanoines, de leur restituer ce que vous leur avez pris, et de conserver entièrement aux églises et aux chanoines leurs justices, coutumes et franchises. »

Le bref d'Innocent II à Louis VII exigeait que l'élection du successeur de Raynaud se fit sous les auspices du légat Geoffroy de Chartres, et des évêques d'Auxerre, de Soissons et d'Arras. Nous ne saurions dire si cet ordre fut exécuté de point en point. Ce qui est sûr, c'est que les électeurs furent heureusement inspirés dans leur choix. Leurs voix se réunirent sur l'abbé de Clairvaux. Louis VII mit un véritable empressement à notifier ce résultat au saint moine, le priant de céder au vœu du chapitre de Reims, et lui promettant pour l'avenir sa royale protection. Tout le monde semblait croire que Bernard fût seul propre à calmer, par le prestige de sa sainteté, les passions des Rémois et à faire rentrer leur commune dans les limites tracées par la charte d'établissement. Aussi, quel ne fut pas le désenchantement général, lorsqu'on apprit que l'élu refusait le périlleux mandat qui lui était offert ! « Je ne suis pas capable de mettre la main à une œuvre si haute, répond l'humble abbé (2). Faible de cœur, brisé de corps, il ne me reste à attendre que le tombeau. L'habit que je porte a fait croire que j'étais apte à remplir ces sublimes fonctions ; mais cet habit ne donne pas la sainteté, il n'en donne que l'apparence. Personne ne me connaît mieux que je me connais moi-même, et il n'est personne que je connaisse mieux que je me connais. »

Une seconde élection devenait nécessaire. Cette fois les

(1) Ep. Ludov., ap. *Hist. des G.*, XVI, p. 5 et 6.

(2) Bern., ep. 449.

suffrages du chapitre se portèrent sur un archidiacre de Chartres, Samson de Mauvoisin. Il serait difficile de ne pas apercevoir dans ce choix la main du légat Geoffroy. Issu d'une famille du Vexin, Samson, après avoir été, dit-on, élève d'Yves de Chartres, était parvenu à la dignité de prévôt et doyen de cette illustre église, que gouvernait alors Geoffroy de Lèves (1).

Le nouvel élu offrait donc toutes les garanties de science, de vertu, de prudence et de force qu'exigeait la situation de la métropole de Reims. Saint Bernard le proclame digne entre les plus dignes (2). C'est là une louange qui rend tout autre éloge superflu.

Bien différents, sans nul doute, furent les sentiments des bourgeois. Ils frémirent à la pensée que cette élection pût mettre un terme aux abus de leur association, si elle n'en arrêtaît le développement normal. Les plus hardis d'entre eux furent d'avis de tout oser, afin d'intimider l'archevêque, avant qu'il fût solidement établi sur son siège. Or, le malheur veut qu'en pareilles rencontres les violents prévalent toujours contre les modérés. Les chefs du parti avancé se nommaient Aubri et Simon. Ils ne reculèrent pas devant le sacrilège. Nous ne possédons aucun renseignement sur leurs exploits, si ce n'est qu'ils attirèrent à eux un prêtre interdit, auquel ils firent célébrer la messe, le jour de la Toussaint, dans l'église de Saint-Symphorien (3).

(1) Marlot, *ouv. cit.*, p. 329. Cf. *Gallia Christ.*, IX, 84-85. Nous avons démontré (1^{re} édit., t. II, p. 43, note) que Samson fut élu fin 1139 ou commencement 1140 et qu'il fut sacré à Soissons *in Octavis Paschæ*. Cf. *Continuat. Præmonst.*, ap. *Mon. G.*, VI, 451, et *Annales Remenses*, ap. *Mon. G.*, XVI, 733.

(2) « Commendamus non tanquam de ceteris, sed vere præ ceteris unum, » etc. Ep. 210, ad Innocentium.

(3) *Necrolog. S. Symphoriani*, ad ann. 1140, ap. *Hist. des Gaules*, XVI, p. 5, note a.

Ce scandale était un défi jeté à l'Église. Samson de Mauvoisin ne pouvait manquer de le relever. Après avoir usé de tous les moyens de conciliation, il fit appel au bras séculier. On signale vers cette époque la présence de l'abbé de Clairvaux à Reims. Mais il semble que son éloquence ait échoué devant les revendications de la commune et les exigences des factions populaires (1). C'est alors que le roi de France intervint. Il fallut recourir à la force armée pour dompter l'émeute. Le comte de Champagne mit quelques milliers d'hommes au service de l'archevêque. L'émeute fut vaincue et la commune supprimée (2). Samson de Mauvoisin s'appliqua ensuite à effacer toutes les traces de la discorde. Il fit consacrer de nouveau par un de ses suffragants, Milon de Têrouanne, l'église profanée de Saint-Symphorien (19 nov. 1140) (3). Cette cérémonie religieuse que relevait une pompe extraordinaire, déployée à dessein, eut sans doute pour effet de ranger autour du prélat la partie honnête de la population. C'était une revanche habile. Il semble que les bourgeois en aient compris la délicatesse et la force. Autant qu'on en peut juger par les documents, la paix, un instant menacée vers 1147 ou 1148 (4), se maintint ensuite pendant quarante ans sans trouble entre la bourgeoisie et l'archevêché (5).

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. xiv, n° 67.

(2) « *Destruitur communia Remensis, rege præsente et Tebaldo comite adjuvante cum multis millibus militum et peditum.* » *Annal. Remens. et Colon.*, ad ann. 1140, dans *Mon. G.*, XVI, 733. Ce témoignage est pleinement confirmé par une charte de Guillaume aux Blanches-Mains (dans Varin, *Archiv. administ. de Reims*, I, 434-435).

(3) *Hist. des G.*, XVI, 5, note a.

(4) Cf. *Hist. des G.*, XV, 489-490.

(5) Charte de Guillaume aux Blanches-Mains, *loc. cit.*

CHAPITRE XX

LES SUITES DU SCHISME (1138-1140).

I

Mort de Gérard.

Au milieu même de la mêlée entre Bernard et Cluny pour l'élection épiscopale de Langres, Clairvaux eut à déplorer la mort de son cellérier, Gérard. Bernard perdait en lui un religieux accompli, un auxiliaire incomparable, et, si on l'en croit, un modèle de sainteté.

Gérard était le second des fils d'Aleth et de Tescelin, par conséquent l'aîné de l'abbé de Clairvaux. L'effroi qu'il témoigna d'abord pour la vie religieuse fit bientôt place au zèle le plus ardent ; comme son frère, à qui il devait sa conversion, il fut moine dans toute l'excellence du terme, moine jusqu'au cou, pour parler comme Lacordaire. La Règle n'avait rien qui déconcertât sa piété. Cellérier, chargé de veiller à l'entretien de la communauté, il ne pensait qu'aux autres. Tel était son désintéressement, que plus d'une fois il lui arriva de s'oublier dans la distribution de la nourriture et des vêtements. Pourvu que ses frères fussent contents, il s'estimait largement récompensé de sa peine. Dans la conduite ordinaire, il

avait l'œil constamment fixé sur la Règle. Il lui semblait qu'un cellérier, en la violant sous quelque prétexte que ce fût, eût jeté dans la maison un scandale irréparable. Un fait curieux montre qu'il était capable de pousser cette délicatesse jusqu'à l'excès. Dans une de ses tournées pour l'inspection des granges, dont il avait la charge, il se trouva malade. L'état de sa santé exigeait des soins particuliers; et un convers, qui l'accompagnait, avait obtenu du prieur la permission de lui servir du vin pour le repas qu'il devait prendre dans le réfectoire commun. Gérard fut sensible à cette fine attention; mais avec une grande présence d'esprit, à peine installé à sa place, il saisit la bouteille de vin qu'on lui destinait et la versa dans la cruche au large ventre qui contenait la boisson des convers. Ce jour-là les convers burent de l'eau rougie. Le cellérier n'avait pas voulu boire de vin, même par raison de santé, pendant que ses frères, qui avaient porté le poids du jour, buvaient de l'eau claire.

On ne s'étonnera pas qu'il fût un cellérier consommé dans l'art de diriger une ferme. Il remplit pendant plus de vingt ans, à Clairvaux, ces fonctions importantes. Bernard lui rend le témoignage qu'il était également propre à tous les métiers, et que maçons, forgerons, agriculteurs, jardiniers, tailleurs et tisserands trouvaient en lui un vrai maître. Actif, vigilant, prêt à tout, il donnait le branle au monastère et en dirigeait les divers travaux avec une aisance parfaite. L'abbé se reposait sur lui pour la marche des affaires et la reddition des comptes. Ce n'était pas le seul service important qu'il rendit à son frère. Bernard, dont les jours étaient dévorés par une nuée de visiteurs, et qui soupirait souvent en vain après les douceurs de la solitude, lui sait gré d'écarter au moins les importuns. Le cellérier prenait sa grosse part

de la sollicitude générale du monastère. « Il me laissait l'honneur et le nom de proviseur, dit l'abbé de Clairvaux; mais c'était lui qui en remplissait l'office. Il était rare qu'on vînt jusqu'à moi, quand on avait d'abord rencontré Gérard. S'il apercevait les arrivants, il leur barrait le passage, afin qu'ils ne pussent troubler mon loisir. »

Gérard pouvait en effet répondre à tout. Il excellait dans les choses spirituelles comme dans l'art de diriger une ferme. L'abbé de Clairvaux lui-même prenait conseil de son expérience et s'instruisait auprès de lui. « Nul, dit-il, ne savait donner un avis avec plus de sagesse et plus d'à-propos. » Dans les cas épineux, Bernard s'en rapportait à son jugement. « C'étaient ses yeux, dit-il encore, qui dirigeaient mes pas. » C'était en même temps le bâton sur lequel il appuyait sa faiblesse, *baculo imbecillitatis meæ*. Bref, l'abbé de Clairvaux trouvait en lui le guide et l'ami dont les plus parfaits eux-mêmes ont besoin. Non que Gérard fût un théologien et un savant; c'était au contraire un « illettré ». Ses occupations journalières ne lui permettaient pas d'approfondir les Écritures et d'étudier les Pères; mais il avait cette science mystérieuse qui vient de l'illumination du Saint-Esprit. Il aurait bien souhaité se décharger de ses fonctions pour se livrer à l'étude, et plus d'une fois il en fit la demande. Mais toujours cette faveur lui fut refusée; le désir de son frère l'enchaîna à son office de cellérier.

La mort le trouva à son poste, et bien que jeune encore, — il n'avait pas cinquante ans, — déjà mûr pour le ciel. Sentant sa fin venir, il entonna le psaume : *Laudate Dominum de cœlis, laudate eum in excelsis*. Ceux qui entouraient sa couche furent émerveillés de tant de sérénité et d'une si surprenante allégresse. C'était la nuit : Bernard fut « appelé pour voir ce prodige, un homme qui insulte à

la mort et qui meurt en chantant ». Cette joie tranquille ne le quitta plus jusqu'à son dernier soupir. Quand il eut achevé le psaume, il leva les yeux vers le ciel, en disant : « Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Il répéta plusieurs fois le mot *Père* avec une infinie douceur, et, se tournant vers l'abbé de Clairvaux, le visage souriant, il murmura : « Que Dieu est bon de daigner être le père des hommes, et quelle gloire pour les hommes d'être les fils de Dieu et ses héritiers, oui, ses héritiers, puisqu'ils sont ses fils ! » Il s'endormit pieusement dans le Seigneur avec cette pensée. Malgré la soudaineté de cette mort, Bernard ne pleura point. Il inhuma son frère, les yeux secs. Il voulut dompter les révoltes de la nature et étouffer son chagrin dans les replis de son âme. Mais, un jour, la nature fut plus forte que ses résolutions, et il fut obligé d'interrompre le discours qu'il adressait à ses moines sur un verset du *Cantique des cantiques*, pour laisser échapper la plainte douloureuse qu'on va lire :

« Jusques à quand dissimulerai-je et tiendrai-je caché dans mon sein le feu qui brûle ma pauvre poitrine et dévore mes entrailles ? Renfermé comme il est, il circule plus au large dans mes veines, il me déchire plus opiniâtrément : comment puis-je m'occuper de notre Cantique dans un pareil chagrin ? La violence de la douleur emporte ailleurs mes pensées, et l'indignation du Seigneur dessèche mon esprit. On m'a enlevé celui qui me fournissait le moyen de me livrer à mes études en Dieu : aussi, mon courage m'abandonne. Jusqu'à présent je me suis fait violence, je me suis contenu, pour que la sensibilité ne parût pas en moi plus forte que la foi. Vous le savez, pendant que tout le monde pleurait, moi, j'ai suivi, sans verser une larme, le convoi funèbre ; sans verser une larme, je suis resté debout auprès de la fosse, jusqu'à la

fin des funérailles. Revêtu des ornements sacerdotaux, j'ai récité pour lui de ma propre bouche les oraisons accoutumées; de mes propres mains, j'ai jeté, selon l'usage, un peu de terre sur le corps de mon bien-aimé, qui était en voie de devenir terre à son tour. On pleurait à me voir, et on s'étonnait que je ne pleurasse point, moi aussi. Ce n'était pas lui, mais bien moi qui excitais la pitié de tout le monde, à cause de la perte que j'avais faite...

« De toutes les forces de ma foi, je refoulais mes sentiments, faisant des efforts contre moi-même pour ne pas me laisser ébranler par les secousses de la nature... Et jusqu'à présent, j'ai pu prendre sur moi de ne pas m'abandonner au torrent des larmes, quelque troublé, quelque navré que je fusse. Mais, hélas! si j'ai pu retenir mes pleurs, je n'ai pu vaincre la tristesse. J'ai été troublé et j'ai gardé le silence, comme parle l'Écriture; mais la douleur, ainsi étouffée, a pris de profondes racines et est devenue d'autant plus violente qu'elle a été davantage refoulée. Je m'avoue vaincu, il faut que je livre passage à ma souffrance intérieure. Je puis bien la laisser paraître aux yeux de mes enfants. Comme ils savent mon chagrin, ils auront plus d'indulgence pour juger mes plaintes et plus de douceur pour me consoler.

« Vous savez, vous, mes enfants, combien juste est ma douleur, combien lamentable est ma blessure. Vous connaissez la fidélité de ce compagnon qui vient de m'abandonner dans la voie où je marchais, vous connaissez ses soins vigilants, son activité à l'ouvrage, l'aménité de ses mœurs. Comme j'avais besoin de lui! comme je lui étais cher! C'était mon frère par le sang, mais la religion nous avait rendus plus frères encore. Plaiguez-moi, je vous prie, vous qui savez tout cela. Mon corps infirme, il le soutenait : mon cœur pusillanime, il le fortifiait : j'é-

tais paresseux, négligent, il était là pour me secourir : imprévoyant et oublieux, il était là pour m'avertir. Pourquoi m'as-tu été enlevé? pourquoi m'as-tu été arraché des mains, ô homme selon mon cœur? Nous nous aimions dans la vie, comment avons-nous été séparés dans la mort? O l'amère séparation, que la mort seule pouvait opérer! Car, tant que nous vivions tous deux, m'aurais-tu jamais abandonné? Non, cet horrible divorce est bien l'œuvre de la mort! C'est la mort seule, cette ennemie de toute félicité, qui a pu briser les doux liens de notre mutuel amour. C'est bien la mort qui, d'un seul coup, dans sa fureur, nous a tués tous deux. Ne suis-je pas bien mort aussi? Oui et plus que lui : car la vie qui m'est réservée est plus pénible que la mort même. Je vis pour mourir tout vivant : et puis-je bien appeler cela la vie? O cruelle mort, que ne m'as-tu ôté l'usage de la vie, plutôt que de m'en ôter les douceurs!...

« Pourquoi, encore une fois, nous sommes-nous aimés, ou bien pourquoi sommes-nous perdus l'un pour l'autre? Condition affreuse! sort misérable! pour moi du moins, mais non pour lui; car toi, mon frère chéri, si tu as perdu des amis, tu en as retrouvé d'autres, qui valent mieux que moi. Mais moi, malheureux que je suis, quel soulagement m'attend, maintenant que j'ai perdu mon unique consolation? C'était un bonheur pour tous deux de nous trouver ensemble, parce que nous avions les mêmes goûts; mais la séparation n'a blessé que moi. La joie était commune entre nous deux; la tristesse et le deuil ne sont que pour moi. C'est sur moi qu'ont passé les colères de Dieu, sur moi que sa fureur s'est appesantie...

« Maintenant, tu es au ciel, tu jouis du bonheur des anges... de l'amour de Dieu... Peut-être vas-tu m'oublier?...

« Oh ! non, l'amour, au ciel, ne meurt pas : tu ne m'oublieras jamais. Il me semble entendre mon frère me dire : « Une mère peut-elle oublier le fils de ses entrailles ? » Eh bien, quand même elle l'oublierait, moi je ne t'oublierai pas. » Certes, cela serait un malheur. Tu sais où tu m'as laissé gisant, tourmenté : et il n'y a personne pour me donner la main. Au moindre accident, je jette les yeux du côté de Gérard, comme j'en avais l'habitude. Hélas ! il n'est plus là. Alors, dans ma misère, je pousse des gémissements, comme un homme perdu. Qui consulterai-je dans mes doutes ? à qui confier mes peines ? qui portera mon fardeau ? qui écartera de moi les périls ? N'étaient-ce pas les yeux de Gérard, qui partout dirigeaient mes pas ? Est-ce que mes soucis, ô mon Gérard, ne connaissaient pas mieux, ne visitaient pas plus fréquemment, ne tourmentaient pas plus douloureusement ton cœur que le mien propre ? »

Bernard fait alors l'éloge des vertus de son frère : il rappelle le profit qu'il retirait de son commerce avec lui ; puis il ajoute :

« Hélas ! tu m'as été ravi, et avec toi tout cela m'a été ravi à la fois. Avec toi se sont enfuies toutes mes délices, toutes mes joies. Déjà les soucis tombent sur moi ; déjà les inquiétudes m'agitent en tous sens ; les angoisses qui viennent de toutes parts me trouvent seul maintenant. Toi parti, il ne me reste plus que cela ; et seul sous mon fardeau, je le porte en gémissant. Il faut le déposer ou s'en laisser écraser, puisque tu as retiré tes épaules. Qui me donnera de mourir bien vite après toi ? Car je ne voudrais pas mourir à ta place et te priver de ta gloire. Mais te survivre, vois-tu ? c'est là l'accablement, c'est là la souffrance. Le reste de ma vie, je le passerai dans l'amertume, je vivrai dans le chagrin : et que ce soit là ma consolation,

de m'affliger et de pleurer ! Pas de pitié ! j'aiderai à la main du Seigneur, car c'est la main du Seigneur qui m'a touché. C'est moi, dis-je, qu'elle a froissé et qu'elle a frappé, et non pas lui, puisqu'elle l'a appelé au repos. Elle m'a tué : lui, elle n'a fait que le cueillir... Sortez, sortez, mes larmes, si désireuses de couler. Coulez ; celui qui vous retenait n'est plus là ! Que ma pauvre tête ouvre ses cataractes, qu'il s'en échappe des fontaines, pour effacer, s'il est possible, les souillures et les fautes qui ont attiré sur moi la colère de Dieu... Je pleure Gérard ; et Gérard, c'est mon frère, un frère qui m'était attaché par le triple lien du sang, de l'amitié, et de la profession religieuse.

« Mon âme était collée à son âme : de nos deux âmes, la sympathie plutôt que la parenté n'en avait fait qu'une. Sans doute, il y avait bien l'attrait du sang : mais le lien principal était l'union de l'esprit, la concorde des âmes et la conformité des mœurs. Aussi, comme nous ne faisons qu'un seul cœur et qu'une seule âme, le glaive a, d'un seul coup, traversé mon âme et la sienne, et, la tranchant en deux parts, en mit une moitié au ciel et abandonna l'autre moitié dans la fange. Moi, c'est moi qui suis cette malheureuse portion gisant dans la boue, troncquée, diminuée d'une part de moi-même et de la meilleure encore ; et on me dit : Ne pleurez pas ! On m'a arraché les entrailles et on me dit : Ne le sentez pas ! Oui, je le sens, et il faut bien que je le sente : car ma force n'est pas celle d'un rocher, et ma chair n'est pas d'airain. Je le sens et je me plains, et ma plainte est toujours là devant mes yeux. Je n'ai guère à redouter le reproche de dureté et d'insensibilité que Celui qui me frappe adressait aux Juifs quand il leur disait : Je les ai frappés, et ils ne se sont pas plaints. Je confesse mon affection, je ne la renie pas. Di-

rez-vous qu'elle est charnelle? Elle est humaine, je l'avoue, comme j'avoue bien aussi que je suis homme. En voulez-vous davantage? Soit, elle est charnelle. Mais moi aussi, je suis charnel, vendu au péché, voué à la mort, sujet à la souffrance et à la misère. Que voulez-vous? Je ne suis pas insensible à la douleur. J'ai la mort en horreur pour moi et pour les miens. C'était mon Gérard, oui, mon Gérard à moi. Jugez-en plutôt : c'était mon frère par le sang, sa vocation l'avait fait mon fils, sa sollicitude mon père, son esprit mon compagnon, son affection mon plus intime ami ; et il m'a quitté ! J'en souffre, je suis blessé, blessé à mort.

« Pardonnez-moi, mes enfants, ou plutôt, si vous êtes bien mes enfants, plaignez le sort de votre père. Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous, du moins, qui êtes mes amis, et qui voyez quel affreux châtiment j'ai reçu de la main de Dieu, pour mes péchés. Il m'a frappé de la verge de son indignation ; et, sans doute, je l'avais bien mérité ; mais c'est bien lourd pour mes forces ! Pour ne pas comprendre qu'il m'est impossible de vivre sans Gérard, il faut ignorer ce que Gérard était pour moi.

« Je souffre, je souffre horriblement, parce que j'aime avec passion. Que personne ne m'afflige en me reprochant de m'affecter ainsi. Le doux Samuel a bien pleuré sur un roi réprouvé, et le pieux David sur un fils parricide, sans que ni l'un ni l'autre aient pour cela manqué de foi. « Absalon, mon fils ! disait le roi David, mon fils, « Absalon ! » et celui que je perds, moi, est bien plus qu'Absalon. Le Seigneur, à la vue de Jérusalem, dont il prévoyait la ruine, a bien pleuré sur elle ; et je ne ressentirais pas ma propre désolation, quand elle est là, devant mes yeux ! Je ne me plaindrais pas de ma blessure encore toute récente et peut-être mortelle ! Il a pleuré

de compassion ; et moi, je n'oserais pleurer de mes souffrances ! Voyez donc : au tombeau de Lazare, a-t-il réprimandé ceux qui pleuraient ? a-t-il défendu les larmes ? Lui-même a pleuré avec ceux qui pleuraient. « Jésus « pleura, » dit saint Jean. Ces larmes étaient sans doute une preuve de sa nature, mais non pas des marques de défiance. C'est ainsi que mes larmes ne sont pas non plus un signe d'infidélité, mais une preuve de ma condition. Si je pleure, parce qu'on me frappe, je ne me révolte pas pour cela contre Celui qui m'a frappé ; mais j'en appelle à son amour, j'essaye de fléchir sa sévérité. Voilà pourquoi mes paroles, si douloureuses qu'elles soient, ne contiennent pourtant pas un murmure. »

En terminant cette longue plainte, Bernard se rappelle qu'il n'avait demandé à Dieu pour toute grâce, l'année précédente, que de donner à Gérard la force de terminer son voyage d'Italie : « Seigneur, s'écrie-t-il, tu m'as exaucé. Il s'est rétabli, et nous avons achevé la tâche que tu nous avais imposée ; nous sommes revenus, la joie dans le cœur et chargés de nos trophées pacifiques : j'avais presque oublié notre convention, mais tu te l'es rappelée... J'ai honte de ces sanglots, qui m'accusent de prévarication. Il suffit ; tu as repris ton bien, tu as réclamé ton serviteur : ces pleurs marquent le terme de mes paroles. C'est à toi, Seigneur, de marquer le terme et la mesure de mes larmes. »

Cette oraison funèbre, ouverte par une explosion involontaire de la douleur et fermée brusquement par des sanglots, est le monument le plus complet et le témoignage le plus irrécusable de la sensibilité de Bernard. Cependant le saint abbé se soumettait entièrement à la volonté de Dieu. Il avait presque honte d'avoir laissé échapper cette plainte si vive et pourtant si légitime. Le

lendemain, il reprenait son commentaire du *Cantique des cantiques*; et son premier soin était de s'excuser d'avoir mêlé des larmes inconvenantes aux noces de l'Épouse (1).

II

Les suites du schisme (1139-1140).

Le schisme d'Anaclet II eut son épilogue en France et en Italie. Lorsque l'abbé de Clairvaux eut précipité l'antipape Victor et les frères même de Pierre de Léon aux pieds d'Innocent II (mai 1138) (2), on put espérer que la paix de l'Église serait confirmée par une amnistie de tous les coupables. Mais il s'en fallait que l'entente fût parfaite sur ce point dans la curie romaine. Les esprits étaient trop aigris, pour que les fidèles de la première heure admissent ainsi les auteurs du schisme sur un pied d'égalité. L'abbé de Clairvaux parti, le souverain Pontife subit lui-même le contre-coup de ces dissentiments (3). Ce fut le principe d'une violente réaction contre les anciens partisans d'Anaclet. A en croire la chronique de Morigny, Innocent II aurait dépassé toute mesure dans ses représailles. Sa colère, longtemps concentrée, éclata en

(1) Le portrait de Gérard, y compris l'anecdote, et son oraison funèbre sont tirés du Sermon XXVI sur le Cantique des cantiques et de l'*Exordium Magnum*, dist. III, cap. I-III, Migne, p. 1049-1054. La date de la mort est incertaine. Dans le *Menolog. Cisterciense* (Henriquez, p. 192) sa mémoire est indiquée au 13 juin. Cette date n'est sûrement pas celle du trépas : Basilius Sanctoro (in *Flore Sanctorum*) marque la mort de Gérard au 13 octobre : date plus vraisemblable.

(2) Ernald., *Bern. Vita*, lib. II, cap. VII, n° 47; Bern., ep. 317.

(3) On voit par l'épître 213 de saint Bernard qu'Innocent II a dû se laisser entraîner par quelques cardinaux de son entourage en dehors de la voie que lui avait indiquée l'abbé de Clairvaux.

plein concile de Latran (avril 1139), au milieu des six ou huit cents évêques et abbés réunis sous sa présidence (1). Il déclara Pierre de Léon « ravisseur du siège de saint Pierre », et, encouragé par les acclamations de l'assemblée, prononça la sentence suivante : « Ce que cet intrus a élevé, nous le renversons ; les personnes qu'il a comblées d'honneurs, nous les dégradons, et celles qu'il a consacrées, nous les déposons. Nous défendons également à tous ceux que Gérard d'Angoulême a promus au service des autels d'exercer les fonctions sacrées et de monter à un ordre supérieur. » Plusieurs membres du concile, naguère partisans d'Anaclet, mais depuis convertis et admis à la réconciliation, furent surpris d'entendre cette condamnation tardive. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction, lorsque le souverain Pontife, d'une voix que l'indignation faisait trembler, désigna nommément les coupables et, après les avoir accablés de reproches, leur ôta des mains croisées, anneaux et toutes les marques de leurs dignités (2) ? Ce fut, on peut le croire, une scène affligeante ; et quand on admettrait que les traits de ce tableau ont été grossis à plaisir par le chroniqueur, il est incontestable qu'Innocent II a usé en cette circonstance d'une sévérité excessive.

La sentence pontificale semble n'avoir atteint, en deçà des Alpes, que certains membres du clergé d'Angoulême, parents de Gérard (3). Geoffroy de Chartres, chargé, en sa qualité de légat, de faire exécuter les décrets du concile

(1) Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le nombre des évêques, archevêques ou abbés présents au concile ; le chiffre varie entre 500 et 1.000. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 155 ; Jaffé, *Regesta*, I, 885.

(2) *Chron. Mauriniac.*, ap. Du Chesne, IV, 384.

(3) *Bern. Vita*, lib. II, cap. vi, n° 39.

de Latran, ordonna en outre la destruction des autels consacrés par l'évêque d'Angoulême, Gilles de Tusculum ou leurs partisans, afin qu'il ne restât aucun monument du schisme éteint (1). De tous ces monuments, le plus suspect aux yeux des catholiques était le tombeau de Gérard, érigé dans sa cathédrale même. Ce tombeau fut renversé et les restes du prélat transportés dans le cimetière attenant à la basilique (2).

Nous nous étonnons aujourd'hui que le zèle d'un évêque ait poursuivi ainsi jusque dans la mort la faute ou, si l'on veut, le crime de l'un de ses collègues. Les mesures qu'il a prises sont rigoureuses assurément; mais, pour les juger sainement et sans fausse modération, il faut se reporter en esprit à ce douzième siècle, où le schisme était considéré comme le plus grand de tous les maux. Le légat d'Innocent II n'agit en cette occasion qu'avec la complicité tacite, sinon avec l'assentiment exprès, de ses contemporains. C'était là une conséquence inévitable, un fruit naturel de ces haines vigoureuses qui animaient nos pères contre les perturbateurs de l'unité catholique.

En Italie, l'émotion causée par le fatal décret d'Innocent II fut vive. Pierre de Pise, frappé (3) comme tous les

(1) *Chron. Mauriniac.*, loc. cit.

(2) *Bern. Vita*, loc. cit. Ce dernier tombeau fut découvert et reconnu le 18 novembre 1864. Cf. Maratu, *Girard, évêque d'Angoulême*, p. 323-325.

(3) Watterich (*Pontif. Rom. Vitæ*, I, LVIII) suppose que la déposition de Pierre de Pise eut lieu avant le concile de Latran et que l'abbé de Clairvaux obtint sa réhabilitation par l'épître 213. Cette opinion ne nous paraît pas admissible. Le 11 avril 1139, c'est-à-dire durant le concile, Pierre de Pise souscrit une bulle d'Innocent II (Jaffé, *Regesta*, 7972). Or son nom disparaît ensuite des actes pontificaux pendant plus de quatre années. N'est-il pas naturel de penser que son exil de la curie correspond à cette époque et date par conséquent de l'une des dernières séances du concile ?

anciens partisans d'Anaclet, s'en plaignit amèrement à l'abbé de Clairvaux; et celui-ci, que le coup atteignait indirectement, se hâta de rappeler au souverain Pontife sa promesse si vite et si outrageusement violée. « Qui me fera justice de vous, s'écrie-t-il (1)... J'en appelle de vous à vous-même. En quoi, je vous prie, votre serviteur a-t-il démérité de Votre Paternité, au point d'être flétri du nom de traître? N'est-ce pas vous qui m'avez délégué, dans l'affaire de la réconciliation de Pierre de Pise?... Si vous le niez, je le prouverai par tous les témoins qui se trouvaient alors dans la curie. N'est-ce pas en vertu de votre promesse qu'il a été ensuite maintenu dans son rang et sa dignité? Quel est donc le téméraire qui vous a fait trahir ainsi vos engagements? Loin de moi la pensée de blâmer votre rigueur apostolique et votre zèle ardent contre les schismatiques; mais il faut distinguer entre les coupables. Ceux qui ont abandonné le schisme avant la mort d'Anaclet ne doivent pas être traités avec la même sévérité que ceux qui sont restés jusqu'à la fin attachés à l'antipape. »

Cette distinction, toute naturelle qu'elle paraisse, ne fut pas goûtée du souverain Pontife; et la leçon de saint Bernard demeura lettre morte. Pierre de Pise répudié resta à l'écart de la curie pendant toute la durée du pontificat d'Innocent II. Du moins, on ne le retrouve en possession de sa dignité que sous le gouvernement de Célestin II, au mois d'octobre 1143 (2).

De tous les adversaires de la papauté, un seul restait debout : c'était Roger de Sicile qu'aucune menace n'avait pu abattre ni aucun raisonnement convaincre (3). Vaine-

(1) Ep. 213, écrite peu après le concile de Latran.

(2) Jaffé, *Regesta*, n° 8433.

(3) Roger semble pourtant avoir reconnu la légitimité d'Innocent II, dès l'année 1138 : « Hæc inter, sicut nobis est relatum, prædictus rex

ment le concile de Latran avait encore fulminé contre lui une solennelle excommunication (1). Il répondit à la sentence de l'Église par une nouvelle campagne en Italie. A ce moment, en effet, l'occasion s'offrait à l'ambitieux Normand de se jeter sur la proie qu'il convoitait depuis si longtemps. Le comte Rainulphe venait de mourir subitement à Troja des suites d'une phlébotomie, le 30 avril 1139, c'est-à-dire quelques jours seulement après la clôture du concile. Dès le 25 mai Roger débarquait à Salerne avec une armée (2). Il ne dissimulait plus son dessein de rattacher définitivement à la Sicile le duché d'Apulie et toute l'Italie méridionale, jusqu'au Garigliano.

Innocent, décidé à combattre par tous les moyens cette politique de conquêtes et à soutenir jusqu'au bout Robert de Capoue qui n'avait plus d'espoir que dans la papauté, se tourna vers ses sujets et fit appel à leur courage. Sa voix fut entendue, et, avant la fin du mois de juin, il avait levé une armée de mille cavaliers et d'un nombre probablement supérieur de fantassins, qui se mit en marche sous les ordres de Robert de Capoue, de Richard de Rochecanine (*Rupecanina*) et de Théobald, préfet de Rome (3).

Innocent II commit l'imprudence de la suivre avec toute sa cour. Arrivé à San-Germano, près du Mont-Cassin, il fit halte et envoya des ambassadeurs à Roger, qui mettait le siège devant Troja. La guerre allait-elle donc se terminer avant d'être sérieusement engagée? Si la curie conçut

dominum papam Innocentium in patrem et dominum accepit » (Falco Benev., ap. Muratori, *Script. Ital.*, V, 126); mais il ne consentait nullement à se relâcher de ses prétentions sur l'Italie méridionale, vassale de la Papauté.

(1) Falco Benev., *loc cit.*, p. 127. Cf. *Annal. Ceccan.*, ap. Mon. Germ., XIX, 283; Orderic Vital, lib. I, cap. 29, p. 100.

(2) Falco Benev., p. 127-8; Romoald, ap. Mon. Germ., XIX, 423.

(3) Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 163-170.

ce décevant espoir, Roger se hâta de la détromper. Il vint camper non loin de San-Germano et fit déclarer fièrement à Innocent II qu'il était prêt à reconnaître la suzeraineté du Saint-Siège, à la condition que l'Italie méridionale, y compris le duché de Capoue, serait rattachée à la Sicile (1). Une telle proposition, adressée au défenseur des droits de Robert, équivalait à une mise en demeure de se soumettre ou de reprendre les hostilités. Ce fut ce dernier parti que prit Innocent II : parti chevaleresque à coup sûr, mais non moins périlleux que hardi. A peine Roger avait-il rejoint son camp, que l'armée romaine s'avança à sa poursuite ou pour mieux dire à sa rencontre. Mais, pour ne pas laisser d'embûches sur ses derrières, elle attaqua à quelques milles de San-Germano le château de Galluzzo, occupé par une garnison sicilienne (2). Cette manœuvre la perdit. Roger, averti à temps, accourut au secours des assiégés avec ses troupes divisées en deux corps, et par un habile mouvement tournant enveloppa les Romains qui furent pris comme dans un filet (3). Robert de Capoue et quelques autres chefs parvinrent à rompre les mailles du réseau et à s'échapper ; mais le souverain Pontife et les cardinaux tombèrent aux mains du vainqueur (22 juillet 1139) (4). Il fallut traiter. Innocent II voulut d'abord montrer par son inflexibilité que, si la force était victorieuse, le droit ne saurait être prisonnier. Vaine démonstration ! Roger fit voir qu'il était le maître. Il posa les conditions de la paix, que le souverain Pontife finit par accepter

(1) Falco Benev., *loc. cit.*, p. 128.

(2) *Ibid.* Galuzzo est à 17 kilom. sud-sud-est de San-Germano.

(3) Falco Benev., *ibid.* ; Romoald, ap. Mon. Germ., XIX, 423 ; Gotifr. Viterb., *Pantheon*, XXIII, 48, ap. Mon. Germ., XXII, 260 ; Order. Vital, I, 29, p. 100. Voir d'autres sources moins importantes dans Bernhardi, *Konrad III*, p. 166, note 38.

(4) Falco Benev., *loc. cit.*

« dans l'intérêt, dit-il, des prisonniers romains » (25 juillet 1139). Il leva l'excommunication qui pesait sur Roger, lui confirma son titre de roi de Sicile et investit ses deux fils du duché d'Apulie et du duché de Capoue (1). Le Garigliano marqua la limite du royaume de Sicile (2). En retour le vainqueur s'engageait à payer au Saint-Siège une redevance annuelle de six cents *scifati* d'or, en manière d'hommage pour les duchés de Capoue et d'Apulie (3).

A ce prix, Innocent II vit tomber ses entraves et put célébrer en grande pompe, à Bénévent, la fête de l'Assomption. Il faut avouer qu'il payait chèrement sa liberté, compromise par sa faute. Ce traité de Miniano, qui terminait une lutte de sept années, consacrait l'ambition et les conquêtes de Roger et devait montrer une fois de plus qu'à l'origine du droit, hélas ! peut se trouver un coup de force.

Quels furent les sentiments de l'abbé de Clairvaux, quand il apprit cette désolante nouvelle ? On peut le soupçonner par la lettre qu'il écrivit vers cette époque à Conrad. Les questions politiques n'étaient guère de son ressort ni de son goût. S'il y prenait part, c'était uniquement en vue des intérêts de l'Eglise. Il s'inclina devant le fait

(1) Falco Benev., *ibid.*, p. 129; Romoald, *loc. cit.*; Otto Frising. *Chron.*, VII, 24; Order. Vital, I, 29, *loc. cit.*; *Annal. Cavens.*, ap. Mon. Germ., III, 192; Sigeb., *Continuat. Præmonstral.*, *ibid.*, VI, 452. La bulle d'Innocent II qui confirme à Roger son titre de roi (Jaffé, *Regesta*, 8043) contient plusieurs phrases qui ont besoin d'explication. Voir, contre l'interprétation de Bernhardi, la note 2, t. II p. 61, de notre 1^{re} édition.

(2) « Confirmavit ei totam terram a fluvio Carnello (Garigliano) et infra. » *Annal. Herbipol.*, ap. Mon. Germ., XVI, 2; *Annal. Seligenst.* *ibid.*, XVII, 32; *Annal. Casin.*, XIX, 309.

(3) Jaffé, *Reg.*, n° 8043. Sur la valeur du *squifatus*, cf. 1^{re} édit., t. II p. 62, note 2.

accompli et ne songea plus qu'à recueillir les fruits de la paix.

Le traité de Miniano fut le signal d'un changement de front dans la politique religieuse du douzième siècle. Roger de Sicile, jusque-là exclu du concert européen des princes catholiques et considéré comme « un tyran, » marcha désormais l'égal et l'allié des principaux potentats de l'Occident, au grand scandale de l'empereur d'Allemagne (1). Un mariage scella cette alliance. L'habile Normand demanda la main d'Élisabeth, troisième fille du comte de Champagne, pour son fils Roger II, le nouveau duc d'Apulie. Une lettre de saint Bernard nous montre les vaisseaux siciliens déposant sur les rives de France les ambassadeurs qui venaient chercher la fiancée à Montpellier, dans l'octave de l'Assomption 1140 (2).

Étrange retour des choses d'ici-bas : l'abbé de Clairvaux traitait à cette époque avec un respect mêlé de confiance celui qu'il avait, pendant plusieurs années, appelé dédaigneusement le « tyran ou l'usurpateur de la Sicile (3). » Deux de ses moines accompagnèrent, à la demande de Roger, la future duchesse et allèrent choisir, soit en Sicile même, soit en Apulie, l'emplacement d'une abbaye cistercienne (4). Quand tout fut préparé pour l'installation de la nouvelle colonie, Bernard écrivit au roi : « Me voici, moi et mes enfants; vous me cherchiez, j'accours en la personne de ceux que Dieu m'a confiés. Qui pourrait me

(1) Bern., ep. 183. Cette lettre dont la date a été très discutée est bien de cette époque; car elle se trouve dans la première édition : Ms. 852 de la Bibl. de Troyes, ep. 181; Ms. 242 de Grenoble, etc. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 180.

(2) Bern., ep. 447.

(3) Ep. 130, 348; cf. ep. 139 et 127.

(4) Ep. 447. L'emplacement de cette abbaye n'est pas connu. Janau schek (*Orig. Cisterc.*) n'en indique pas même le nom.

séparer d'eux ? Je les suivrai partout où ils iront ; et fussent-ils installés au bout des mers, ils ne seront pas sans moi. Roi, vous avez la lumière de mes yeux ; vous avez mon cœur et mon âme (1). » Quelle délicatesse et quel abandon ! et combien ce langage différerait de celui de certaines autres épîtres ! Il cachait toutefois une leçon de piété. Bernard entendait que ses religieux fussent reçus comme d'autres lui-même. Aussi a-t-il soin de relever aux yeux de Roger la dignité de la vie monastique, comme pour faire valoir la faveur qu'il lui accorde : « Roi, ne vous étonnez pas. J'aurais mieux aimé mourir que de me séparer de mes enfants, si Dieu n'était en cause. Recevez-les comme des étrangers et comme des pèlerins, mais aussi comme citoyens du ciel : citoyens, c'est peu dire ; ils sont rois. C'est à eux qu'appartient le royaume des cieux, en vertu du droit de pauvreté (2). »

Tel fut l'accueil fait aux moines de Clairvaux, que Bernard considéra dès lors Roger comme un bienfaiteur de l'Ordre. Dans la gêne momentanée qu'éprouvait le monastère à peine achevé de Chienti, au diocèse de Camerino (3), il n'hésita pas à envoyer Bruno, le fondateur de Chiaravalle de Milan, en Sicile, et à faire appel à la munificence royale. « Ce que vous ferez pour maître Bruno,

(1) Ep. 208, écrite après le 15 août 1140 et avant le 28 novembre 1141, date de la fondation de Chienti.

(2) *Ibid.* Le monastère paraît avoir été fondé avant celui de Chienti. Cf. ep. 209 et les notes suivantes.

(3) Chienti, situé un peu au nord d'Urbisaglia, sur le Fiastra, affluent de droite du Chienti, prit le nom de *S. Maria di Chiaravalle de Fiastra* lorsqu'une autre abbaye cistercienne, *Saint-Sauveur*, fut établie en 1165 (cf. Janauschek, *Orig. Cisterc.*, p. LXXXI) sur les bords mêmes du Chienti. Chienti était la seconde fille de *Chiaravalle* de Milan. Sur sa fondation en 1141 et la part qu'y prit Bruno, abbé de *Chiaravalle*, voir Janauschek (*ouv. cit.* p. 66) et Ughelli (*Ital. Sacra*, I, col. 552), Cf. Fabre, *Liber Censuum*, p. 78-79.

vous le ferez pour moi, dit-il; car c'est à moi qu'il demandait ce qui lui manque. Comme ma bourse est à peu près vide, j'ai pensé que la vôtre était mieux garnie; c'est pourquoi j'ai pris soin de vous adresser ce pauvre de Jésus-Christ (1). » Il remercie en même temps Roger de la riche dotation allouée aux premiers moines cisterciens de la Sicile; et, comme pour le presser de continuer ses bonnes œuvres, il lui dit par manière d'éloge et d'encouragement : « C'est ainsi qu'on s'élève jusqu'aux astres, c'est par de telles offrandes que l'on gagne Dieu (2), » lui montrant du même coup en perspective et la gloire humaine et la récompense céleste.

De cette époque date un développement assez considérable de l'Ordre cistercien en Italie. Bernard, à lui seul, fonde encore ou renouvelle deux monastères : l'un en Campanie et l'autre aux portes de Rome, Casamario (3) et Saint-Paul-Trois-Fontaines.

Saint-Paul-Trois-Fontaines, connu aussi sous le nom de Saint-Vincent et Saint-Anastase ou même simplement sous le nom de Saint-Anastase aux Eaux-Salviennes, eut pour premier abbé Bernard Paganelli, naguère vidame de l'église de Pise. Les premiers mois et même les premières années de son ministère abbatial furent extrêmement rudes. Plus d'une fois il se prit à regretter le temps où, moine « à Clairvaux, il vivait dans un lieu de délices, parmi les arbres du paradis (4). » Sur la demande du pape Innocent

(1) Ep. 209.

(2) « Sic itur ad astra (Virg., *Æn.*, IX, 641); talibus hostiis promeretur Deus. » *Hebr.*, XIII, 16.

(3) Sur la fondation de Casamario, en 1140, voir Janauschek (*ouv. cit.*, p. 58). Déjà, le 3 mai 1137, une colonie de Clairvaux s'était établie à S. M. della Columba, au diocèse de Plaisance. Cf. Janauschek, p. 45.

(4) Inter Bernardin., ep. 344.

et de l'abbé de Farfa, il avait d'abord été chargé d'établir, à huit milles de ce dernier monastère, l'abbaye de Saint-Sauveur. Mais à peine avait-il jeté les premiers fondements du nouveau cloître, que le souverain Pontife changea d'avis et appela la colonie cistercienne au lieu dit *Ad aquas Salvias* (1).

C'est alors qu'Adenulphe, abbé de Farfa, entreprit le pèlerinage de Clairvaux, pour se consoler de sa déception auprès de saint Bernard. A ce voyage se lie une curieuse anecdote qui mérite d'être racontée. Désireux de contribuer à la fondation d'un monastère en France, afin de se dédommager en quelque sorte de son échec en Italie, Adenulphe offrit à l'abbé de Clairvaux une somme d'environ six cents marcs d'argent, qu'il avait, avant de partir, mise en dépôt chez un de ses compatriotes. Bernard n'avait aucun motif de repousser une si généreuse proposition. Il envoya donc un de ses religieux chercher l'argent promis; mais le dépositaire trouva bon de nier sa dette, feignant même de ne rien comprendre à la réclamation qu'on lui adressait au nom de l'abbé de Farfa. Le moine dut rentrer à Clairvaux les mains vides. C'était une mésaventure assez déplaisante. Bernard fut le premier à en sourire. « Dieu soit béni! dit-il, c'est un embarras de moins. Il faut avoir quelque indulgence pour les voleurs; ce sont des Romains. La somme paraissait considérable; la tentation fut trop forte (2). »

Il est douteux que l'abbé de Farfa se soit consolé aussi aisément de ce nouveau déboire. En regagnant son cloître, s'il visita Saint-Sauveur, son cœur dut saigner à la vue des travaux interrompus par le départ précipité des moines cisterciens. Bernard de Pise souffrait non moins vivement

(1) Ep. 343 et 344 (de 1140); *Bern. Vita*, lib. III, cap. VII, n° 24.

(2) *Bern. Vita*, loc. cit. Cf. *Vita secunda*, cap. XXIV, n° 66.

de l'abandon d'une œuvre qui lui était déjà chère et s'en plaignit à Innocent II lui-même (1) : « J'ai reçu le coup d'un ennemi que je n'attendais pas, » écrivait-il pareillement à l'abbé de Clairvaux (2). Mais le désir du pape était un ordre. Il fallut que la petite colonie destinée à Saint-Sauveur s'établît sans délai aux Eaux-Salviennes.

Cet emplacement, cher à la piété chrétienne et consacré par les plus glorieux souvenirs, n'était pas à tous égards parfaitement choisi. C'était là que saint Paul, selon la tradition, avait été décapité; et la légende ajoutait que sa tête en tombant avait fait trois bonds, d'où jaillirent trois fontaines. Les reliques des martyrs saint Vincent et saint Anastase, apportées au même lieu, donnèrent leur nom d'abord à une basilique, puis à un monastère occupé successivement par des Bénédictins, des Grecs et des Clunistes. Mais l'insalubrité du lieu avait fini par chasser les Clunistes, tous les jours décimés par la fièvre. Au douzième siècle, le vénérable cloître était désert et inhabité. Ce fut pourtant ce séjour qu'Innocent II assigna aux enfants de saint Bernard (3). Peut-être espérait-il que les Cisterciens assainiraient, mieux que toute autre corporation religieuse, par leurs travaux manuels, un sol demeuré trop longtemps inculte.

Bernard de Pise se mit résolument à l'œuvre. Les épreuves ne lui manquèrent pas au début de son ministère. Un de ses religieux, parmi les plus anciens profès, se révolta contre lui et, après plusieurs scènes de violence dont tous les frères furent scandalisés, quitta bruyam-

(1) Inter Bernardin., ep. 343.

(2) « Non exspectato vulnus ab hoste tuli. » Ep. 344. Le vers est d'Ovide.

(3) Cf. Janauschek (*Orig. Cist.*, I, 62) qui fixe la fondation de Saint-Anastase au 25 octobre 1140.

ment le monastère, pour aller étaler dans Rome son orgueil et son indépendance (1). En même temps la maladie faisait son apparition dans le cloître à peine restauré. Les moines crurent même pouvoir, contrairement aux usages de l'Ordre, recourir, dans ce péril, aux médecins et aux pharmaciens du dehors. Ce fut le sujet d'une consultation adressée par leur supérieur à l'abbé de Clairvaux. Bernard est loin de consentir à ce timide essai de relâchement. On se rappelle sa théorie sur le choix d'un emplacement pour les monastères cisterciens. « Les saints, nos pères, disait-il, recherchaient les vallées humides ou le pied des coteaux pour y bâtir leurs cloîtres, afin que les moines, exposés à de fréquentes infirmités, eussent toujours la mort devant les yeux (2). » Sa réponse aux religieux de Saint-Anastase est conforme à ce principe. « Je sais, écrivait-il (3), que vous habitez un endroit malsain et que plusieurs d'entre vous sont malades; mais souvenez-vous de celui qui a dit: « Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu du Christ habite en moi. » Je compatiss assurément, je compatiss grandement à l'infirmité de vos corps; mais ce qu'il faut surtout craindre et éviter, c'est l'infirmité des âmes. Il ne sied pas à votre saint état de chercher des médecines corporelles, et cela n'est pas avantageux pour le salut. Que vous preniez par-

(1) Inter Bern., ep. 478.

(2) Fastredi ep. inter Bern., ep. 491, n° 4.

(3) Ep. 345. D'après une légende d'origine inconnue, saint Bernard, durant un séjour à Trois-Fontaines, aurait aperçu pendant le sacrifice de la messe les âmes sortant du Purgatoire pour monter au ciel. En souvenir de cette vision les Cisterciens construisirent une église qui prit assez tardivement le nom de *S. Maria Scala cœli* (cf. Mariano Armellini, *Le Chiese di Roma*, 2^e édit., Roma, 1891, p. 942). Mais il faut bien reconnaître que la légende manque de base; car l'abbé de Clairvaux ne visita jamais l'abbaye cistercienne de Trois-Fontaines; son dernier séjour à Rome est de 1138.

fois, comme il est d'usage et comme il convient à des pauvres, des herbes et des simples, qui ne coûtent presque rien, cela est tolérable. Mais il ne convient ni à l'honneur ni à la pureté de notre Ordre, d'acheter des compositions, de courir après les médecins, de prendre des potions. Laissez cela aux gens du monde. La potion qu'il faut chercher, c'est l'humilité. Mes frères bien-aimés, prenez soin de la santé de votre âme ; c'est celle-là qu'il faut poursuivre, celle-là qu'il faut conserver : car le salut qui vient des hommes est chose vaine. »

Il y a dans ces derniers mots un certain dédain de la médecine et de la pharmacie. Mais la pharmacie et la médecine du douzième siècle ne méritaient guère, surtout de la part d'un moine voué à la pauvreté et à l'austérité, plus d'estime ou de confiance. Bernard, on le voit, ne proscrivait pas l'usage des simples. A tout prendre, son avis était excellent. Il fut suivi ; et il ne paraît pas que la santé des religieux de Saint-Anastase s'en soit trouvée plus mal. L'assainissement progressif du sol, dû à leurs travaux, leur permit d'observer strictement la Règle de saint Benoît. Leur couvent devint bientôt célèbre entre tous les monastères d'Italie ; et, en 1145, Bernard de Pise, leur supérieur, en sortait inopinément pour monter sur le siège de saint Pierre (1).

(1) Eugène III eut pour successeur, au monastère des Eaux-Salviennes, un prieur de Clairvaux, nommé Rualène, qui n'accepta qu'à regret le fardeau abbatial. Cf. Bern., epp. 258-260, écrites à ce sujet en 1145.

CHAPITRE XXI

BERNARD DOCTEUR.

Ses divers traités dogmatiques et liturgiques.

Le carême de 1140 avait ouvert pour l'abbé de Clairvaux une ère de tourments. Des bruits fâcheux qui circulaient depuis quelque temps déjà sur la doctrine de maître Abélard prenaient corps et annonçaient une tempête. Il était assez naturel qu'on se tournât vers le principal destructeur du schisme pour combattre des erreurs dogmatiques qui semblaient receler une hérésie naissante. Bernard avait déjà fait voir par ses écrits quelles étaient la vigueur de sa dialectique et la sûreté de sa doctrine. Avant d'exposer la lutte dans laquelle il va se trouver engagé, il nous paraît utile d'indiquer les principales lignes de son enseignement. Ses traités *De diligendo Deo*, *De Gratia et libero arbitrio*, nous aideront à préciser sa *Christologie* et sa théorie de la Rédemption. Le traité *De Laudibus Virginis*, l'épître 174, et divers sermons fourniraient aisément la matière d'un long chapitre sur la Vierge Marie. Pour n'omettre aucun de ses ouvrages importants, nous rattacherons à sa doctrine sur le culte des saints l'office qu'il a composé sur saint Victor, et le traité *De Cantu* qui ne lui est pas tout à fait indûment attribué. Son rôle de docteur ressortira assez clairement de cette

étude. Sur l'ensemble de la théologie catholique ses théories n'offrent, en effet, rien de bien original, rien qui lui soit particulier. Pour le but que nous nous proposons, les points que nous avons indiqués méritent seuls d'être mis en lumière.

I

Christologie.

Avant d'entrer en lutte ouverte avec Abélard, l'abbé de Clairvaux n'avait pas eu l'occasion de traiter *ex professo* de Dieu et de la Trinité. Mais la doctrine du salut par le Christ formait l'objet habituel de son enseignement. Que le Fils de Dieu se soit incarné, ait souffert, et soit mort pour sauver l'humanité, cela se lit à toutes les pages de ses écrits. Comme saint Paul, il ne connaît que « Jésus et Jésus crucifié. »

Le Sauveur s'offre d'abord à nous comme modèle, et la première leçon qu'il nous donne est une leçon d'humilité. Si le nouvel Adam reçoit de son Père une gloire incomparable, c'est qu'il s'est incomparablement humilié, qu'il s'est anéanti. Satan avait proposé à l'homme la voie de « l'orgueil qui monte toujours » et qui le perdit. Jésus nous propose au contraire la voie de l'humilité qui nous sauvera. Il nous faut suivre, comme parle Bernard, l'« itinéraire » du Christ. « Nous sommes tous avides de monter, nous désirons tous l'exaltation ; car nous sommes de nobles créatures, faites pour la grandeur et naturellement poussées par le désir d'y atteindre. Mais il y a une fausse hauteur où voudrait nous entraîner celui qui a dit : « Je m'assoierai sur la montagne de l'aquilon. » « Il a fallu que le Christ descendît, pour nous apprendre à mon-

ter (1), » pour nous montrer le chemin qui conduit à la grandeur véritable.

Dans cette voie, Bernard ne permet pas qu'on s'arrête. « En avant ! » *Semper ad anteriora !* telle est la devise qui revient constamment sur ses lèvres. Sous quelque forme qu'il prêche la mortification ; qu'il prône la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, c'est toujours l'humiliation, l'anéantissement du vieil Adam qu'il poursuit. Il lui semble que rien n'est gagné, tant que l'homme n'a pas poussé l'imitation du Christ jusqu'au crucifiement, qui est le dernier terme de l'abaissement du Sauveur. Cette mortification ne doit pas souffrir d'arrêt ni de relâchement. « En avant ! » *Semper extendamur ad anteriora* (2).

Par sa vie et par sa mort, le Christ n'a pas seulement donné à l'homme une leçon d'humilité, il lui a donné aussi une leçon d'amour. Pourquoi le Fils de Dieu fait homme, qui pouvait sauver l'humanité d'un mot ou par un seul désir de son cœur, a-t-il voulu souffrir et mourir ? c'est une question qui se posait à l'esprit de l'abbé de Clairvaux comme à celui d'Abélard. Leur réponse s'accorde en un point, nous verrons ailleurs en quoi elle diffère. Tous deux estiment que les souffrances et la mort cruelle du Sauveur sont une provocation à l'amour. « Si le Sauveur a tant souffert, dit Bernard, c'est pour nous épargner le vice si odieux de l'ingratitude. L'homme ingrat disait : « J'ai été créé gratuitement, cela n'a coûté « à mon auteur aucune peine, aucun labeur ; il n'a eu qu'à « parler et j'ai été fait, comme le reste de l'univers. Qu'y « a-t-il là qui mérite tant de reconnaissance ? » Et ainsi le bienfait se retournait contre le bienfaiteur. Mais Dieu a

*

(1) *In Ascens. Domini*, Sermon IV, n° 3 ; cf. Sermon I, n° 1.

(2) *In Purif.*, Sermon II, n° 3 ; *In psalm. Qui habitat*, Sermon IV, n° 3, etc.

fermé la bouche de ceux qui proféraient de telles iniquités. Ce que tu coûtes à Dieu, ô homme, est maintenant plus clair que le jour ! Pour toi le Seigneur a daigné se faire esclave ; de riche il s'est fait pauvre ; de Verbe, chair ; de Fils de Dieu, fils de l'homme. Souviens-toi que, si tu as été fait de rien, tu n'as pas été racheté de rien. Il avait tout créé, toi compris, en six jours, et il a mis trente-trois ans à opérer ton salut. Et cela au prix de quels labeurs ! Aux nécessités de la chair, aux tentations de l'ennemi il a ajouté, par manière d'aggravation, l'ignominie de la croix et l'horreur de la mort. Il le fallait : c'est ainsi, Seigneur Dieu, que vous avez multiplié votre miséricorde (1). »

L'abbé de Clairvaux développe cette doctrine dans son traité *De diligendo Deo*, où il résume les fruits de la Rédemption en une phrase qui devait plus tard inspirer si heureusement saint Thomas d'Aquin. « Dieu, dit-il, nous offre ses mérites : *Se dedit in meritum* ; il se réserve pour notre récompense, *se servat in præmium* ; il se sert en nourriture aux âmes saintes, *se apponit in refectioe animarum sanctorum* ; il s'est livré pour le rachat des âmes captives, *se in redemptione distrahit captivarum* (2). » Puis il s'écrie : « Que rendrai-je au Seigneur pour ce qu'il m'a donné ? Dans sa première œuvre (la création) il m'a donné à moi-même ; dans la seconde, il se donne lui-même à moi ; et en se donnant, il m'a rendu à moi-même. Donné et rendu à moi-même, je me dois à lui, et je me dois deux fois. Mais que rendrai-je à Dieu pour le don qu'il m'a fait de lui-même ? Car, fût-il possible de me donner mille fois, que suis-je, moi, en comparaison de Dieu (3) ? »

(1) *In Cant.*, Serm. XI, n° 7.

(2) *De diligendo Deo*, cap. VII, n° 22, Migne, t. CLXXXII, col. 971-1000.

(3) *Ibid.*, cap. V, n° 15.

Il ne faut donc pas s'étonner que Bernard ait adopté et rajeuni dans son traité de l'Amour de Dieu cette belle formule antique : « La raison d'aimer Dieu est Dieu lui-même ; et la mesure de l'aimer, c'est de l'aimer sans mesure » : *causa diligendi Deum, Deus est ; modus, sine modo diligere*. A cette pensée son cœur éclate. « Quoi ! s'écrie-t-il, l'Immensité nous aime, l'Éternité nous aime, l'Amour incompréhensible nous aime, Dieu nous aime, Lui dont la grandeur n'a pas de limites, dont la sagesse n'a pas de bornes, dont la paix surpasse tout sentiment ! Et nous, en retour, nous lui mesurerions notre amour ! Ah ! je vous aimerai, Seigneur, ma force, mon appui, mon libérateur, mon tout ce qu'on peut dire de plus adorable et de plus aimable, je vous aimerai, mon Dieu, selon votre don et selon ma mesure, moins sans doute que vous ne méritez, mais autant que je le pourrai ; car, si je ne puis pas autant que je dois, je ne puis pourtant pas plus que je ne puis (1). »

L'éloquente phrase : *Se dedit in meritum*, etc., contient en germe toute la théorie de Bernard sur la Rédemption ; et il serait aisé d'y rattacher le traité *De Gratia et libero arbitrio*. Nous verrons comment il fut obligé de défendre contre Abélard la doctrine de la Satisfaction, qui suppose l'homme réduit à l'esclavage du démon par la justice de Dieu. L'homme était incapable par lui-même d'opérer son rachat. Il y fallait le sang d'un Dieu. « Jésus seul fut une hostie capable de satisfaire à la justice divine. » Bernard se hâte d'ajouter : « Mais aussi, à lui seul, il fut une hostie suffisante (2). » Reste à expliquer comment s'accomplit le mystère de l'application des mérites du Christ in-

(1) *De diligendo Deo*, cap. I, n° 1 ; cap. VI, n° 16.

(2) « Ea nimirum hostia, sicut sola prodesse potuit, sic sola sufficit. » *In Domin. Palmarum*, Sermon III, n° 3.

nocent à l'homme pécheur. On a voulu voir dans quelques textes de l'abbé de Clairvaux le germe du système luthérien de l'imputation (1). Mais l'ensemble de la théologie bernardine proteste contre cette interprétation étroite et abusive. Bernard voit d'abord dans les sacrements et en particulier dans le sacrement de l'Eucharistie les canaux réguliers par lesquels la grâce divine découle dans l'âme humaine et la justifie. C'est de cette sorte, dit-il, que nous sommes « investis de la vie divine (2), » et que nous devenons d'autres Jésus-Christ : » *se dedit in refectiōne animarum.*

De cette sorte aussi s'opère ce qu'on pourrait appeler, non plus la « communication des idiomes, » mais la « communication des mérites : » *se dedit in meritum.* Selon la doctrine de l'abbé de Clairvaux, qui n'est autre que celle de saint Augustin, « les mérites de l'homme ne sont que les dons de Dieu. » Un jour qu'il développait cette pensée, l'un de ses auditeurs l'interrompt et lui dit : « Si Dieu est l'auteur de tout ce que vous faites de bien, quel espoir pouvez-vous avoir d'une récompense ? » C'est pour résoudre cette question que Bernard composa son traité *De Gratia et libero arbitrio*. Dès les premiers mots la réponse est formulée : « Qu'est-ce qui sauve ? C'est la grâce. Que devient alors le libre arbitre ? il est sauvé ; *breviter respondeo : salvatur.* Enlevez, en effet, le libre arbitre, il n'y a plus rien qui puisse être sauvé ; enlevez la grâce, il n'y a rien qui sauve : l'un et l'autre sont nécessaires au salut ; l'un reçoit, l'autre l'opère (3). »

(1) *In Cant.*, Serm. XXIII, n° 15 ; cf. XXII, n° 8 ; *De Gratia et libero arbitrio*, cap. ix, n° 29 ; cf. Vacandard, *Saint Bernard*, Bloud, 1904, p. 254 et suiv.

(2) *In Cœna Domini*, n° 3 ; *de Baptismo*, ap. Migne, t. CLXXXII.

(3) *De Gratia et libero arbitrio*, cap. i, n° 12, dans Migne, t. CLXXXII.

Cela amène l'abbé de Clairvaux à définir le libre arbitre et à étudier ses divers aspects dans le triple état de nature, de grâce et de gloire. « Le libre arbitre, dit-il, est un pouvoir de la raison et de la volonté; on le nomme libre par rapport à la volonté qui peut se diriger d'un côté ou de l'autre; on le nomme arbitre par rapport à la raison qui a la puissance de discerner (1). » Pierre Lombard et saint Thomas d'Aquin reprendront plus tard cette définition excellente.

Dans quelque état que l'on considère la volonté de l'homme, elle est toujours libre : « même après la chute, le libre arbitre, si misérable soit-il, est encore intègre (2). »

Il faut prendre garde pourtant que, selon la doctrine de l'Apôtre, il ne saurait vouloir le bien, j'entends le bien surnaturel. « Le vouloir est en nous, en vertu du libre arbitre, je dis le vouloir et non vouloir le bien, ou vouloir le mal. C'est le libre arbitre qui nous fait vouloir, et la grâce qui nous fait bien vouloir : » *liberum arbitrium nos facit volentes, gratia benevolos* (3). « En cela quel est le mérite de la volonté? C'est de consentir. Non pas que ce consentement, dans lequel consiste tout le mérite, vienne d'elle, puisque nous ne sommes pas capables d'avoir une bonne pensée de nous-mêmes, à plus forte raison un bon consentement. Mais, si ce consentement vient de Dieu et non de nous, cependant il ne se fait pas en nous sans nous. » Et c'est à ce titre que Dieu nous l'impute à mérite (4).

Aussi, dans le ciel, en couronnant nos mérites, Dieu ne fera que couronner ses dons (5). Nous ne pouvons suivre

(1) *De Gratia et libero arbitrio*, cap. II, n° 4-5.

(2) *Ibid.*, VIII, 24.

(3) *Ibid.*, VI, 16.

(4) *Ibid.*, XIV, 46.

(5) « *Dona sua, quæ dedit hominibus, in merita divisit et præmia,* » etc. *Ibid.*, XIII, 43, etc.

l'abbé de Clairvaux dans sa théorie de la glorification. Il y aurait à discuter ici son opinion sur l'état des âmes saintes après la mort, opinion qui a donné prise à la critique et que Mabillon n'a pu complètement éclaircir. En certains endroits de ses œuvres, il semble enseigner que les justes ne jouiront pas pleinement de la vision béatifique avant la résurrection générale. Mais d'autres passages non moins formels impliquent un sentiment contraire (1). Quoi qu'il en soit de cette contradiction, qui n'est peut-être qu'apparente, il est sûr qu'il accorde aux habitants du Paradis une félicité dont rien de créé ne saurait donner l'idée.

Il rattache aussi, selon l'enseignement des Pères qui l'ont précédé, la terre au ciel, l'Église militante à l'Église triomphante. On trouverait difficilement sur la communion des saints, dans toute la littérature ecclésiastique, des pages aussi belles que celles que lui ont inspirées saint Victor et saint Malachie. Le panégyrique de saint Victor nous montre le bienheureux attentif à nos misères et prêt à les secourir. Nous n'en détacherons que quelques lignes : « Il repose, le vieux soldat, tranquille dans les douceurs de la paix qu'il a conquise. Il est sans inquiétude pour lui-même, mais non pas pour nous ; car, croyez-le bien, en secouant la poussière de la chair, il n'a pas rejeté les entrailles de l'amour. Pour se revêtir de son habit de gloire, il ne fut pas obligé d'oublier notre misère et sa miséricorde. Ce n'est pas une terre d'oubli qu'habite l'âme de saint Victor, ce n'est pas une terre où le travail l'absorbe tout entière. Croyez-vous que cette demeure céleste endurecisse les âmes, qu'elle les prive de

(1) *In festo omnium Sanctorum*, Serm. II, IV, et notes de Mabillon ; cf. Vacandard, *Saint Bernard*, Bloud, p. 259 et suiv.

mémoire, qu'elle les dépouille de leur affection ? Frères, la largeur du ciel dilate les cœurs, mais ne les rétrécit pas ; elle réjouit les âmes et ne les aliène pas ; elle ne rapetisse pas les affections, elle les agrandit. Dans la lumière de Dieu, la mémoire se rassérène et ne s'obscurcit pas. Dans la lumière de Dieu, on apprend ce qu'on ignore, on ne désapprend pas ce que l'on sait. Eh quoi ! les anges viennent au secours des hommes ; et ceux qui sortent de nos rangs ne sauraient plus compatir à des souffrances qui ont été leurs propres souffrances (1) ! » Loin de nous ces désolantes pensées ! Bernard n'avait pas besoin de les écarter de son esprit. Il était de ceux dont « la conversation est dans le ciel, » comme parle l'Apôtre. Il y vivait plus habituellement que sur la terre. Il lui semblait que l'échelle de Jacob était dressée non seulement pour les Anges, mais encore pour les hommes : aux saints qui sont au ciel elle sert pour descendre vers l'humanité souffrante ; et les hommes qui sont sur la terre s'élèvent par son moyen jusqu'à la rencontre des bienheureux. C'est ainsi que s'établit la communication entre l'Église triomphante et l'Église militante. Par là se légitime le culte des saints et en particulier la dévotion à la très Sainte Vierge, si chère au cœur de l'abbé de Clairvaux.

II

Culte de la très Sainte Vierge.

Bernard suçait avec le lait la dévotion à Marie. Une légende pieuse, diversement interprétée et finalement

(1) *In natali S. Victoris*, Serm. II, n° 3.

immortalisée par le pinceau de Murillo, veut même que sa filiale tendresse envers la mère de Jésus ait été récompensée par une faveur miraculeuse. On a prétendu qu'un jour la statue de l'église Saint-Vorles, devant laquelle il récitait l'*Ave maris stella*, s'était animée au moment où il prononçait les mots : *Monstra te esse Matrem*, et que Marie, pressant son sein maternel, avait fait jaillir sur les lèvres de son dévot serviteur trois gouttes du lait qui jadis avait nourri Jésus. Il ne faut voir dans cette tradition locale, encore vivante à Châtillon-sur-Seine, que l'expression concrète et réaliste d'un phénomène purement mystique et moral. Le fait a pourtant été considéré comme authentique par maints pieux écrivains. Si une pareille légende, inconnue aux auteurs du douzième siècle, a pu s'accréditer plus tard, c'est évidemment qu'elle répondait à l'idée qu'on se faisait des liens très étroits qui avaient uni Bernard à Marie (1).

(1) Les récits ne concordent pas sur l'âge de Bernard au moment du miracle. Quelques-uns veulent qu'il ait été très âgé. C'est ainsi que le représentent généralement les peintres. Voir les nombreuses lithographies ou gravures du cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale; voir surtout le superbe tableau de Murillo au Musée du Prado, à Madrid. Les Châtillonnais prétendent naturellement que la scène s'est passée dans l'église Saint-Vorles et ajoutent que Bernard reçut du lait « dessus sa bouche, ses yeux et sur sa robe, qui en était blanche. » *Certificats délivrés aux Feuillants par le bailli et par le maire et les échevins de Châtillon, 17 et 18 décembre 1620*, dans Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 661-664. Le père Pien (*Acta SS.*, 20 août, Migne, t. CLXXXV, p. 876-879) discute longuement la réalité du fait matériel. L'ouvrage intitulé : *Petri Josephi du Vachet Belnensis, Congregationis D. Jesu sacerdotis, poemata* (Saumur, François Ernou, 1664, in-8) et dédié aux Feuillants, contient un poème sur la Vierge Marie, allaitant saint Bernard (*Mémoires de la société d'Histoire et d'Archéol. de l'arrond. de Beaune*, année 1889, p. 104). C'est vraisemblablement le même poème qui se retrouve dans le *Heortologia sive de festis propriis locorum et ecclesiarum opus novum...*

L'abbé de Clairvaux fut, en effet, comme on l'a dit, un véritable chevalier de Marie. Il aimait à lui donner ce beau nom de Notre-Dame qui, après lui, fut prononcé par tant de lèvres et gravé sur tant de basiliques (1). Un de ses premiers écrits, composé durant une douloureuse maladie, est consacré à la louange de la Vierge Mère; il a pour titre *De Laudibus Virginis, super Missus est*. Chaque fois que le cycle liturgique ramenait une des quatre fêtes de la Sainte Vierge, célébrées de son temps, il se plaisait à entonner devant ses moines un sermon ou plutôt un hymne en l'honneur de Marie. Cependant « sa joie, nous dit-il, était toujours mêlée de quelque terreur, tant le sujet lui paraissait sublime (2). » Nous possédons encore en particulier une série de quatre sermons prononcés à la suite l'un de l'autre pendant l'octave de l'Assomption. On peut ranger ces discours parmi les plus beaux qu'il ait écrits. Mais son chef-d'œuvre en la matière est le sermon de la Nativité de Marie, connu sous le titre de *Aquæductu*.

Ses admirateurs ne se sont pas contentés de chercher

auctore Carolo Guyeto Turonens., S. J., presbytero, 1728. On y lit à propos de l'éloquence de l'abbé de Clairvaux :

Quæris unde duxit ortum
Tanta lactis copia,
Unde favus, unde prompta
Tanta mellis suavitas,
Unde tantum manna fluxit,
Unde tot dulcedines;
Lactis imbres mamma fudit
Virginis puerperæ, etc.

Le Ménologe de Cîteaux inscrit le miracle de la Lactation à la date du 13 mai. Voir les notes qui témoignent de l'extrême crédulité de l'auteur (Henriquez, *Menolog. Cister.*, p. 159-160).

(1) Bern., ep. 86, n° 1.

(2) *In Assumpt.*, Sermon. IV, n° 5.

dans ces œuvres en prose l'expression de sa pensée sur la dévotion à la Sainte Vierge. Il leur a semblé qu'un culte aussi ardent avait dû, comme tous les beaux sentiments d'une âme vive et religieuse, se traduire en vers, et ils ont attribué à l'abbé de Clairvaux quelques poèmes dont l'origine était incertaine. D'après des manuscrits de basse époque, on a pu croire qu'il était auteur du *Mariale*, de l'*Alma Redemptoris Mater*, de l'*Ave Regina* et d'autres compositions du même genre. Mais l'érudition moderne a fait justice de ces fausses attributions (1). La tradition de l'église de Spire, touchant les prétendues additions faites par Bernard au *Salve Regina*, le 25 décembre 1146, ne semble pas davantage devoir trouver grâce devant la critique (2). Du reste, toutes ces rectifications, inspirées par le zèle de la vérité, ne nuisent en rien à la gloire de l'abbé de Clairvaux. Ses seuls ouvrages suffisent pour témoigner de sa filiale piété envers Marie et pour éclairer sa doctrine sur les prérogatives de la Vierge Mère.

Une de ses lettres nous ménage pourtant une surprise. On ne peut se dissimuler qu'il a fait effort pour arrêter le développement de la fête de la Conception de Marie. La propagation de cette fête est l'une des gloires de l'Angleterre catholique. Inaugurée dès la première moitié du onzième siècle, comme le prouvent les *bénéditionnaires*

(1) Voir, sur ce sujet, Hauréau, *Poèmes latins attribués à saint Bernard*, pp. 80, 88, 93, etc.

(2) Le *Salve Regina* est d'origine incertaine. Il paraît être au plus tard du xi^e siècle. Les uns l'attribuent à Adhémar évêque du Puy († 1098), d'autres à Hermann Contract († 1054), cf. Brambach, *Die verloren geglaubte Historia de sancta Afra martyre und das Salve Regina der Hermannus Contractus*, Karlsruhe, 1892, p. 13-17; d'autres enfin à saint Pierre de Mezonzo, archevêque de Compostelle († 1003), cf. Dr Eladio Oviedo Arce, *Memoria sobre el autor de la Salvé*, Compostella, 1903.

et les calendriers de l'époque, elle subit une légère éclipse à la suite de l'invasion normande, reparut bientôt et prit un accroissement rapide au commencement du douzième siècle sous l'impulsion du neveu de saint Anselme, abbé de Canterbury, d'Osbert de Clare, moine et plus tard prieur de Westminster, de Hugues d'Amiens, abbé de Reading et futur archevêque de Rouen (1).

Si l'on en croit Osbert de Clare, « plusieurs évêques et abbés du continent avaient, dès cette époque, établi dans leurs églises la même solennité (2). » Est-ce alors que la fête, connue plus tard sous le nom de Fête aux Normands, s'introduisit en Normandie? Les documents nous font défaut pour le dire avec certitude. Sauf l'église de Lyon, l'abbé de Clairvaux ne connaît guère, vers 1130, que des églises ou communautés de peu d'importance qui célèbrent la fête de la Conception. Ce qui se passe en Angleterre lui échappe à peu près complètement. Il n'en perçoit que l'écho. Cependant des légendes croissent autour de la nouvelle institution, dans le but évident de l'accréditer (3). Bernard, qui avait l'oreille tournée du côté de Rome, n'entend aucune voix qui l'instruise; Rome se taisait. C'est ce silence qui mit l'abbé de Clairvaux, naturellement hostile aux nouveautés, en garde contre le culte naissant de la Conception. Tant que la fête demeura à ses yeux le fait de quelques âmes simples, comme il s'exprime lui-même, *apud aliquos... de simplici corde*, il ne s'en émut pas, ou du moins il dissimula son émotion,

(1) Sur cette question, cf. Vacandard, *Les Origines de la fête et du dogme de l'Immaculée Conception* dans *Revue du Clergé français*, 1^{er} avril 1910.

(2) Lettre d'Osbert de Clare, dans *The Downside Review*, t. V, p. 113-114.

(3) Voir la légende d'Helsin ou Elsin et la légende du chanoine de Rouen, dans Vacandard, *art. cit.*

dissimulabam; mais quand il vit la métropole de Lyon, si éminente entre toutes les Églises de France, consacrer de son autorité ce qu'il estimait être une erreur dogmatique, il ne put se contenir. Nous possédons encore la lettre qu'il adressa en cette circonstance aux chanoines de cette Église (1). L'établissement de la fête de la Conception ne lui paraît fondé ni en autorité ni en raison. D'autorité, il n'en connaît pas d'autre que la légende de l'apparition de la Vierge à Helsin, moine de Ramsay. On racontait que ce religieux, assailli par une tempête en traversant la Manche, avait invoqué Marie, qui était venue à son secours et, pour prix de sa protection, lui avait enjoint de célébrer désormais la fête de sa Conception, le 8 décembre. L'abbé de Clairvaux regarde à bon droit cette légende comme apocryphe (2).

Les raisons qu'on allègue en faveur de l'institution nouvelle ont-elles plus de valeur? Bernard ne le croit pas. « On veut honorer la conception, dit-il, sous le beau prétexte qu'elle a précédé la naissance, qui est sainte. Mais à ce compte il faudrait honorer aussi le père et la mère de Marie qui existaient avant elle, et de même tous ses aïeux. D'où viendrait la sainteté de la conception? Dira-t-on que Marie fut sanctifiée en même temps que conçue? Mais elle n'a pu être sainte avant d'être : or, elle n'était pas avant d'être conçue. Dira-t-on que la sainteté s'est mêlée à la conception? Mais la raison n'admet pas cela. Comment y aurait-il sainteté, où n'est pas l'Esprit sanctificateur? et comment le Saint-Esprit serait-il où est le péché? Car le péché était certainement là où était la concupiscence, *ubi*

(1) Sur l'authenticité de cette lettre, cf. 1^{re} édit., t. II, p. 82, note 3. Qu'il me suffise de noter ici qu'elle se trouve dans les manuscrits qui représentent le recueil publié par le secrétaire de saint Bernard en 1145.

(2) Bern., ep. 174, n° 6.

libido non defuit, à moins qu'on ne dise que Marie a été conçue du Saint-Esprit, ce qui est inouï... Si donc elle n'a pu être sanctifiée avant sa conception, parce qu'elle n'était pas; si elle n'a pu l'être dans sa conception même, parce que le péché y était, il reste qu'elle ait reçu la grâce sanctifiante après la conception, et existant déjà dans le sein de sa mère. C'est cette grâce qui, chassant le péché, *excluso peccato*, a rendu sainte sa nativité, mais non pas sa conception (1). »

Il est aisé de démêler le sophisme que l'abbé de Clairvaux mêle ingénument à son argumentation. Son dilemme manque de prise. En affirmant que le Saint-Esprit ne saurait agir conjointement avec la nature dans la conception d'un être humain, il imposait à l'efficacité de la grâce divine une limite que la théologie n'accepte pas. Osbert de Clare avait d'avance réfuté sa théorie (2) par une distinction heureuse entre la conception active et la conception passive. Qu'importe que la concupiscence ait été mêlée à la génération de l'être qui fut Marie, si par un privilège particulier, en vertu des mérites du Rédempteur, cette Vierge sainte fut exempte du péché originel? Apprenez, disait le savant moine aux adversaires du culte de la Conception, que cette fête a pour objet, non pas l'acte du péché, mais les prémices de notre rédemption : *Desinant ergo infideles et hæretici de hac sancta solemnitate in sua vanitate multiplicia loqui, et discant quia filii matris gratiæ non de actu peccati celebritatem faciunt, sed de primi-*

(1) « Restat ut post conceptionem, in utero jam existens, sanctificationem accepisse credatur, quæ, excluso peccato, sanctam fecerit nativitatem, non tamen et conceptionem. » Bern., ep. 174, n° 7. Pour bien saisir toute la pensée de Bernard, comparer le n° 4, où il parle du *reatus quem in conceptione traxerunt Jeremias et Joannes Baptista*, sanctifiés l'un et l'autre dans le sein de leurs mères.

(2) *Downside Review*, t. V, p. 117, note o.

tiis redemptionis nostræ. On ne pouvait mieux dire ; et il est fâcheux que Bernard n'ait pas connu, avant d'écrire sa lettre, ce langage d'une si ferme précision dogmatique.

Certains critiques ont voulu l'excuser, prétendant que son argumentation supposait une distinction réelle et formelle entre l'animation et la conception proprement dite. Selon ces interprètes, l'abbé de Clairvaux n'aurait fait aucune difficulté d'admettre que la Vierge avait été sanctifiée, en même temps qu'animée. Mais cette interprétation posthume, et qui sent la thèse, se concilie mal avec la théorie si nette et si authentique de notre saint. Que Marie ait été *purifiée* du péché, c'est ce qu'il dit clairement en plusieurs endroits de ses ouvrages (1). Or, l'opinion qu'il entend frapper déclarait au contraire que la sainte Vierge avait toujours été absolument *exempte* de péché (2). On aura beau torturer les textes, on ne saurait concilier ces deux sentiments ; et il faut renoncer à ranger l'abbé de Clairvaux parmi les partisans du dogme de l'Immaculée Conception.

Ses contemporains n'ont pas compris autrement que nous son langage et sa doctrine. Un moine de Saint-Alban, du nom de Nicolas, s'est justement rendu célèbre, pour avoir osé les combattre dans une lettre, qui fut vite répandue jusque dans les monastères de France (3). Ber-

(1) Outre la lettre citée, on peut encore apporter en témoignage un texte de son deuxième sermon sur l'Assomption : *Quod si originalem a parentibus maculam traxit*, etc., n° 8. Cf. 1^{re} édit., t. II, p. 85, note 1.

(2) Voir Vacandard, *art. cit.*

(3) Lettre perdue : nous le connaissons par Pierre de Celle (lib. II, *Epp.* 171-173, *P. L.*, t. CCII, col. 617-624). La fête de la Conception fut établie au monastère de Saint-Alban par l'abbé Geoffroy (1119-1146). Cf. Mathieu Paris. *Vitæ viginti trium abbatum sancti Albani*, Londini, 1636, p. 62.

nard, qui avait déjà eu des disciples dans Nicolas de Clairvaux et Potho de Prüm (1), trouva encore un défenseur dans Pierre de Celle. La polémique fut vive. Mais la victoire, en somme, resta au moine anglais. Entre autres arguments, le défenseur de l'Immaculée Conception invoque une jolie légende qui dut déconcerter son adversaire : « Un jour, dit-il, au couvent de Clairvaux, un convers de grande piété vit apparaître durant son sommeil l'abbé Bernard, revêtu d'habits éclatants de blancheur, et portant une tache noire à la poitrine, *ad mamillam pectoris*. Tout surpris, le religieux lui dit tristement : « Père, « qu'est-ce que je vois ? une tache noire en vous ? » Et lui : « C'est parce que j'ai écrit sur la conception de Notre-Dame « des choses qu'il ne fallait pas écrire, que je porte ainsi « une tache sur ma poitrine, comme signe de mon expiation. » Le frère fit part de sa vision à la communauté : sa déposition fut mise par écrit et communiquée au Chapitre général des Cisterciens. Mais le Chapitre fit brûler le rapport, aimant mieux porter atteinte à la gloire de Marie qu'à une opinion de saint Bernard (2). » Apocryphe ou réelle, la légende porta coup et Pierre de Celle ne sut qu'y répondre ; il se contenta d'en appeler au Saint-Siège pour trancher le débat (3).

C'est ce qu'avait déjà fait l'abbé de Clairvaux lui-même

(1) Quæ igitur, disait Potho vers 1152, ratio hæc festa celebranda nobis induxit, festum videlicet sanctæ Trinitatis, festum Transfigurationis Domini. Additur his a quibusdam, quod magis absurdum videtur, festum quoque Conceptionis sanctæ Mariæ. » *Biblioth. Patrum*, XII, pars I, *De statu Domus Dei*, lib. III, p. 631.

(2) Lettre de Pierre de Celle, *loc. cit.*, col. 623. Une anecdote du même genre s'attacha plus tard à la mémoire de saint Bonaventure. Cf. Hauréau, *Mémoire sur les récits d'apparitions dans les sermons du moyen âge*, p. 9. Extrait des *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Belles-Lettres*, t. XXVIII, 2^e partie.

(3) *Ibid.*, col. 624.

en termes très respectueux et sûrement très sincères (1). S'il eût pu lire dans l'avenir, il aurait vu cette fête de la Conception, qui lui paraissait suspecte, envahir peu à peu la France (2), et finalement s'inscrire, avec tant d'autres fêtes d'origine monastique, au calendrier de l'Église romaine (3). Sa conscience dès lors eût été tranquillisée et sa foi éclairée. Nul doute qu'il eût éprouvé un besoin plus impérieux encore de glorifier la Vierge Mère.

C'est à la maternité divine de Marie que l'abbé de Clairvaux rattache les dons spirituels qui parent cette âme virginale, où le ciel mit toutes ses complaisances. « Marie, dit-il, quelque part, c'est le trésor de Dieu : où elle est, là est le cœur de Dieu : c'est un grand trésor caché dans la petite ville de Nazareth (4). »

Pour la préparer à devenir la mère de Jésus, le Saint-Esprit descendra en elle à plusieurs reprises ; et, avant d'y couler quelque chose de sa divine substance, il l'ornera des vertus les plus exquises. L'humilité et la virginité sont la parure par excellence de la Vierge Mère. « Pour concevoir et mettre au monde le Saint des Saints, Marie devait être sainte de corps, et elle reçut le don de la virginité ; mais en même temps sainte d'esprit, de là le don d'humilité (5). »

« Elle fut vierge dans sa chair, vierge dans son cœur, vierge par sa profession, vierge enfin, telle que la veut

(1) Ep. 174, n° 9.

(2) En 1154, Atton, prieur du monastère de Saint-Pierre de La Réole, diocèse de Bazas, « statuit ut festum de Beatae Dei Genitricis Mariæ conceptione, quod jam fere per totam Galliam devotissime ab omni christiano percelebratur populo..., solennizetur. » *Chronicon Vasatense*, dans *Archives histor. de la Gironde*, XV, 28.

(3) Sur l'adoption de la fête par l'Église romaine, cf. Vacandard, *art. cit.*

(4) *In Annuntiat.*, Serm. III, n° 7.

(5) *Super Missus est*, Hom. II, n° 2.

l'Apôtre, sainte de corps et d'âme (1). « Quelle pureté même angélique oserait se comparer à cette virginité, qui mérita de devenir le sanctuaire du Saint-Esprit et l'habitation du Fils de Dieu? « Et si on juge du prix des choses par leur rareté, quelle place donner à celle qui la première résolut de mener sur la terre une vie angélique (2)! »

Mais, reprend saint Bernard, dans une éloquente apostrophe, « ô Vierge prudente, ô Vierge dévote, qui vous a appris que la virginité plaisait à Dieu? Quelle loi, quel précepte, quelle page de l'Ancien Testament vous ordonne, vous conseille, vous insinue de mener dans la chair une vie qui n'est pas de la chair? Où aviez-vous lu, heureuse vierge, que la sagesse de la chair est une mort? Où aviez-vous lu que les vierges chantent un cantique nouveau et suivent l'Agneau partout où il va? Où aviez-vous lu que celui qui marie sa fille fait bien, mais que celui qui ne la marie pas fait encore mieux? Vous n'aviez devant vous ni précepte, ni conseil, ni exemple : c'est l'onction seule qui vous apprit tout cela. Vous faites vœu de rester vierge pour le Christ, ignorant qu'il vous faudra aussi, pour lui plaire, devenir mère. Pour lui plaire, vous consentez à encourir la malédiction qui frappe les stériles; et voilà que cette malédiction se changera en bénédiction (3). »

Mais, selon l'abbé de Clairvaux, fidèle en cela à la doctrine de saint Augustin, ce ne fut pas tant la virginité que l'humilité qui attira sur Marie le regard du ciel. En effet, si la virginité est une vertu digne d'éloge, l'humilité est une vertu nécessaire à tous. « La première est de conseil, la seconde de précepte. Sans l'humilité, écrit saint Bernard, j'ose le dire, la virginité de Marie n'eût jamais plu

(1) *Super Missus est*, Homil. II, n° 4.

(2) *In Assumpt.*, Sermon. IV, n° 6.

(3) *Super Missus est*, Hom. III, n° 7.

à Dieu. « Sur qui se reposera mon esprit, » dit le Seigneur, sur qui, si ce n'est sur l'âme humble? Sur l'humble, entendez-vous, et non sur la vierge. Si donc Marie n'eût pas été humble, jamais le Saint-Esprit ne se fût reposé sur elle, et, par conséquent, ne l'eût jamais remplie de sa vertu. Elle-même l'a reconnu, le *Seigneur a regardé l'humilité de sa servante*, plutôt que sa virginité. Si elle a plu par sa virginité, c'est par son humilité qu'elle a conçu (1). »

Toutefois la vertu de virginité devait jouer un rôle essentiel dans la vocation de Marie. En toute convenance, dit saint Bernard, un Dieu ne pouvait naître que d'une vierge, et, par la même raison, une vierge qui enfante ne pouvait mettre au monde qu'un Dieu (2). Il emprunte cette belle pensée à l'hymne de saint Ambroise *Redemptor omnium*, qui fut le premier Noël chanté dans les églises d'Occident (3).

La virginité et l'humilité attirèrent en Marie les autres vertus; chez elle toutes les vertus étaient sœurs, comme chez d'autres tous les vices sont frères. Et un jour, spectacle unique qui devait ravir saint Bernard et plus tard inspirer Dante, le ciel et la terre purent admirer dans une simple créature la plénitude de tout Bien : *in te s'aduna quantumque in creatura e di bontate* (4).

Ainsi ornée de tous les dons, Marie était digne de porter ce grand nom de mère de Dieu, comme parle l'abbé de Clairvaux, *magnum illud nomen Θεοτόκος* (5). Le Verbe prit chair en elle; celui que le Père avait engendré de toute éternité, Marie l'engendra à son tour dans l'ombre

(1) *Super Missus est*, Hom. I, n° 5.

(2) *Ibid.*, Homil. II, n° 1.

(3) Ostende partum Virginis...
Talis decet partus Deum.

(4) « Totius boni plenitudinem posuit in Mariâ. » *In Pentecost.* Sermon II, n° 4; *In Nativitate Mariæ*, n° 6. Dante, *Paradiso*, canto 33.

(5) *Dominica in Oct. Assumpt.*, n° 4.

dont l'Esprit-Saint daigna la couvrir. C'est une fleur que son intégrité a poussée. « Le prophète avait dit : *Egredietur virga de radice Jesse et flos de radice ejus ascendet*. La tige, c'est la Vierge mère de Dieu ; la fleur, c'est son fils, remarque Bernard dans un beau vers : *Virgo Dei genitrix virga est, flos filius ejus*. C'est une fleur qui réjouit le cœur de Dieu, une simple fleur des champs, *flos campi*. Marie est la verge d'Aaron, qui fleurit sans avoir été humectée ; c'est le champ qui produit sans avoir été cultivé. Tel un champ que personne n'a ensemencé, que la charrue n'a pas retourné, que le fumier n'a pas engraisé, fleurit quelquefois sans nul labeur humain : tel a fleuri le sein de la Vierge ; telles les entrailles de Marie, chastes, pures et inviolées, *inviolata, integra et casta Mariæ viscera*, ont produit, comme de véritables prairies, une fleur d'une verdure éternelle (1). » Selon la pensée de Bernard, reproduite plus tard par saint Thomas d'Aquin, « la grâce divine qui débordait de l'âme de Marie s'écoula dans sa chair, de façon à la féconder ; et la vierge, par un privilège particulier, recouvrit de sa chair et mit au monde celui qu'elle avait déjà conçu dans la pureté de son cœur (2). »

Comment s'accomplit dans l'étable de Bethléem le mystère de l'enfantement divin, Bernard essaie de l'indiquer par les comparaisons les plus chastes et les plus gracieuses. Tantôt il croit voir une fleur qui éclôt sans nuire à la vigueur de sa tige ; tantôt il compare la Vierge, enfantant sans douleur, au buisson ardent qui lance des flammes sans se consumer ; une autre fois le rayon qui sort de l'astre sans en altérer la pureté lui rappelle le Verbe qui naît de

(1) *In Adventu*, Serm. II, n° 4.

(2) *De Diversis*, Serm. LII, n° 4.

Marie sans blesser son intégrité : *sicut sine sui corruptione sidus suum emittit radium, sic absque sui læsione Virgo parturit Filium* (1). Et toujours il adore ce beau mélange de la virginité et de la maternité que le poète chrétien avait chanté :

Nec primam similem visa est, nec habere sequentem,
Gaudia matris habens cum virginitatis honore.

« Marie est sans égale, elle qui goûta les joies de la mère, sans sacrifier l'honneur de la virginité (2). »

L'abbé de Clairvaux ne tarit pas sur les soins touchants dont la Vierge Mère entoura son divin enfant. Plus tard, quand il essayera de décrire la réception que Jésus dut faire à Marie dans le ciel, il la comparera à celle que Marie avait faite au Verbe, lorsqu'il descendit sur la terre. « Qui pourra comprendre, dit-il, la gloire dont fut environnée Marie dans sa marche triomphale au jour de son assomption ? Qui pourra dire avec quel visage paisible, quel front serein, quels heureux embrassements, elle fut reçue par son Fils et placée au-dessus de toutes les créatures, dans l'honneur qui convenait à une telle mère et dans la gloire qui convenait à un tel Fils ? Ils étaient doux, les baisers que la mère imprimait jadis sur les lèvres de Celui qu'elle allaitait et auquel elle souriait sur son sein virginal ! Mais combien plus doux ne devons-nous pas estimer ceux qu'elle a reçus de Celui qui est assis aujourd'hui à la droite du Père, lorsque arrivant à son trône de gloire, elle a entonné ce cantique : « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche ! » Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a pas entendu ce que Dieu prépare à ceux qu'il aime, qui

(1) *Super Missus est*, Homil. II, nos 6, 8, 17.

(2) *In Assumpt.*, Serm. IV, n° 5 ; cf. *Super Missus est*, Homil. I, nos 5-17.

dira ce qu'il réserve à celle qui l'a mis au monde? Certes, Marie est heureuse, trois fois heureuse : c'est aujourd'hui surtout qu'éclate sa merveilleuse dignité de mère de Dieu (1). »

Tant de grandeur ne saurait nous laisser indifférents. L'honneur que Jésus rend à sa mère contient une leçon. « Considérez donc, dit saint Bernard, avec quelle affectueuse dévotion le Fils de Dieu veut qu'on honore celle en qui il a déposé la plénitude de tout bien (2). » Notre intérêt ici s'allie avec notre devoir ; car la gloire de Marie fait toute notre richesse. Si une vierge a été élevée si haut en dignité, c'est pour le bien de l'humanité tout entière. A sa grandeur est attachée une fonction. Marie, associée à Jésus pour l'œuvre de la Rédemption (3) du monde, est devenue après lui et par lui la dispensatrice de toutes les grâces.

« La volonté de Dieu, dit l'abbé de Clairvaux, est que nous ayons tout par Marie » : *sic est voluntas ejus, qui totum nos habere voluit per Mariam* (4). Et pour faire entendre ce mystère, Bernard emprunte au livre des Juges une ingénieuse comparaison. Marie est semblable à la toison de Gédéon qui humecta l'aire environnante. Lorsque Dieu voulut répandre sur l'aire une rosée céleste, il commença par verser cette rosée tout entière dans la toison. Ainsi, pour racheter le genre humain, il a mis d'a-

(1) *In Assumpt.*, Sermon I, n° 4.

(2) *In Nativit. Mariæ*, n° 6.

(3) Voir, sur le rôle de Marie dans l'œuvre de la Rédemption, Sermon de *Dominica infra Octav. Assumpt.*, n° 1 et 2 ; cf. *Super Missus est*, Homil. II, n° 3.

(4) *In Nativit. Mariæ*, n° 7. « Quia indignus eras cui donaretur, datum est Mariæ, ut per illam acciperes quidquid haberes... Nihil nos Deus habere voluit quod per Mariæ manus non transiet. » *In Vigil. Nativit. Christi*, Sermon III, n° 10.

bord en Marie tout le prix de notre rédemption (1). Elle est le canal ou aqueduc, par lequel toutes les eaux du ciel viennent en nous (2). « Pleine de grâce pour elle-même, elle est pour nous surpleine et surabondante : » *plena sibi, nobis superplena et supereffluens* (3).

Cette doctrine, qui a son principe dans la théologie de saint Paul, comme l'a fait voir Bossuet, était déjà en honneur au douzième siècle. Bernard la fit sienne, l'expliqua et la popularisa par sa théorie de la médiation de Marie. Selon sa pensée, le Fils de Dieu qui, tout en prenant la nature humaine, conservait la majesté divine et le pouvoir de juge suprême, était aux yeux de l'humanité coupable un médiateur trop sublime encore et trop redoutable. Nous avions besoin d'un médiateur pour aller à ce Médiateur. Or, nul mieux que Marie ne saurait remplir cette fonction. La fragilité humaine pourrait-elle craindre de s'approcher de Marie? « En elle rien d'austère, rien de terrible. Elle est toute suave; elle offre à tous du lait et de la laine. Repassez attentivement toute l'histoire évangélique; et, si vous surprenez en Marie le moindre mot de reproche, la moindre dureté, le moindre signe de la plus légère indignation, je vous permets d'avoir peur de l'approcher. Mais si, au contraire, comme cela est, vous la trouvez en tout pleine de grâce et de tendresse, pleine de mansuétude et de miséricorde, rendez grâces à Celui qui, dans sa pieuse commisération, vous a procuré une médiatrice en qui vous n'avez rien à redouter (4). » « Recourez donc sans crainte à votre Médiateur, s'écriait un autre jour le

(1) *In Annuntiat.*, Sermon. III, n° 8; cf. *In Nativit. Mariæ*, n° 6; *super Missus est*, Homil. II, n° 7.

(2) *In Nativit. Mariæ*, tout le sermon.

(3) *In Assumpt.*, Sermon. II, n° 2.

(4) *Dominica infra Oct. Assumpt.*, n° 2.

saint abbé, recourez à Jésus le Médiateur par excellence, qui est toujours exaucé par son Père ; et si la majesté divine vous effraie, recourez à Marie : elle aussi, j'ose le dire, sera exaucée à cause de la dignité de sa personne. Le Fils exaucera sa mère, et le Père exaucera son Fils. Mes petits enfants, voilà l'échelle des pécheurs ! C'est là ma suprême confiance, c'est là toute la raison de mon espérance. Quoi donc ? est-ce qu'un tel Fils pourrait repousser une prière, ou faire une prière qui soit repoussée ? Est-ce qu'une telle mère pourrait ne pas exaucer ou n'être pas exaucée (1) ? » Et dans un débordement de confiance, l'abbé de Clairvaux entonne cette touchante prière du *Memorare*, que les siècles suivants devaient achever et qui est devenue comme la respiration de l'Église universelle : « O Vierge bénie, que celui-là taise votre miséricorde, qui vous a jamais invoquée en ses nécessités, sans avoir été exaucé (2) ! »

Le douzième siècle fut témoin d'un progrès merveilleux dans la dévotion à Marie. Les Cisterciens placèrent toutes leurs églises sous son vocable (3). Cette simple coutume devait nécessairement répandre, non seulement dans tous leurs monastères, mais encore autour d'eux, le culte de Notre-Dame. On sait aussi qu'ils empruntèrent aux Char-

(1) *In Nativit. Mariæ*, n° 7.

(2) « Sileat misericordiam tuam, Virgo beata, si quis est qui invocatum te in necessitatibus suis sibi meminerit defuisse. » *In Assumpt.*, Serm. IV, n° 8. Dans le sermon de l'Octave de l'Assomption (n° 15) Bernard s'écrie encore : « Jam te, Mater misericordiæ, per ipsum sincerissimæ tuæ mentis affectum, tuis jacens provoluta pedibus, Luna (Ecclesia) mediatrix sibi apud Solem justitiæ constitutam devotis supplicationibus interpellat. » Le *Memorare* ou *Souvenez-vous* n'est qu'une paraphrase de ces deux textes. C'est pourquoi on a coutume d'attribuer cette prière à l'abbé de Clairvaux.

(3) *Institut. Capit. general.*, cap. 18. Pierre de Celle (*loc. cit.*) attribue à tort cette institution à saint Bernard : l'usage existait dès l'origine de l'Ordre.

treux la pieuse habitude de réciter, avant l'office canonique, le Petit Office de la Sainte Vierge (1). L'usage de terminer la journée par le chant solennel du *Salve Regina* paraît remonter également aux origines de l'Ordre ou, du moins, au temps de saint Bernard (2). Quelle part revient à l'abbé de Clairvaux dans ces institutions ? On ne saurait le dire exactement. Une tradition qui date du douzième siècle veut qu'elle ait été très grande ; et cette tradition ne s'explique que par le soin que le saint abbé mit à propager le culte de la mère de Dieu. Déjà, au lendemain de sa mort, la postérité le récompensait de son doux et pieux labeur. Elle honorait en lui le plus grand des serviteurs de la Sainte Vierge. Son nom était si intimement lié à celui de Marie, qu'il semblait qu'on ne pût les séparer l'un de l'autre. « Si vous pouvez toucher à la prune de l'œil de Notre-Dame, disait Pierre de Celle à Nicolas de Saint-Alban, écrivez contre son Bernard, à qui elle-même a dit : « Celui qui te touche me touche à la prune de l'œil (3). » Il ne faut donc pas s'étonner qu'au siècle suivant, le poète de la *Divina Comedia*, cherchant dans le ciel un docteur qui le conduisît au pied du trône de Marie, n'ait pas trouvé d'introduit plus autorisé que l'abbé de Clairvaux (4).

(1) Selon Bona (*De divina psalmod.*, cap. XII, Antuerpiæ, 1723, p. 471-472), le Petit Office de la Sainte Vierge existait plus de trois cents ans avant Pierre Damien, à qui on l'attribue communément. Dom le Couteux (*Annales*, I, 89-91) assure que les Cisterciens l'ont emprunté aux Chartreux. A quelle époque ? Il est sûr qu'on le récitait du temps de saint Bernard : « Horas nostras quas habetis de Domina nostra remittite, » dit Nicolas de Clairvaux à Pierre de Celle, ep. 24.

(2) Sur ce point, voir ce que nous avons dit plus haut, p. 81, note 2.

(3) Pierre de Celle, *Ep.* 172, *loc. cit.*

(4) *Paradiso*, Cant. 31-33. Pour plus de détails sur la dévotion de Bernard à la Sainte Vierge, voir Vacandard, *Saint Bernard orateur*, p. 281-321.

III

**Choses liturgiques : office de saint Victor,
traité De Cantu.**

Bernard n'a pas restreint à la Sainte Vierge sa théorie de la médiation. Comme Marie, tous les saints, les Apôtres en particulier, selon sa pensée, sont des médiateurs de second ordre (1). Nul ne s'est attaché plus que lui à mettre en lumière le dogme de la communion des saints. A cet égard, quelques-uns de ses sermons et de ses lettres sont de véritables traités.

La composition du calendrier ne le laissait pas indifférent. Certains esprits s'étonnaient du culte public rendu à plusieurs saints de l'Ancien Testament. Pourquoi l'Eglise honore-t-elle particulièrement, entre tous les martyrs de la loi antique, les Machabées et les saints Innocents? Cette distinction doit s'expliquer par une raison cachée. Bernard essaie d'établir qu'à la différence d'Isaïe, de Zacharie, de saint Jean même, qui ne faisaient que proposer la vérité à leurs persécuteurs, les Machabées sont morts pour rendre témoignage à cette vérité, et que leur martyre a le caractère d'une véritable confession de foi. En cela, seuls entre tous les anciens, ils ressemblent aux martyrs de la loi nouvelle : comme eux, ils furent sommés de sacrifier aux dieux étrangers, d'abandonner les lois de leur patrie et de transgresser les commandements de Dieu; ils ont refusé de le faire et ils sont morts. Un même héroïsme leur vaut une même gloire (2).

(1) *In festo Petri et Pauli*, Sermon I, n° 1.

(2) Ep. 98, surtout nos 2 et 3.

La fête des saints Innocents suggère à l'abbé de Clairvaux une éloquente démonstration du baptême de sang : « Quelqu'un douterait-il de la couronne des Innocents (1)? s'écrie-t-il? Que celui-là doute que des enfants massacrés pour le Christ puissent être couronnés parmi les martyrs, qui refuse de ranger parmi les fils d'adoption ceux qui ont été régénérés dans le Christ. Est-ce que cet enfant, qui est né pour nous et non contre nous, aurait souffert que des enfants de son âge fussent tués pour lui, quand d'un signe de sa volonté il pouvait l'empêcher, s'il n'avait eu en vue quelque chose de meilleur pour eux? Et quelle chose? C'est que le martyre, qu'ils enduraient pour lui, suffit à leur sanctification, comme la circoncision suffisait alors aux autres enfants, et comme le baptême suffit aujourd'hui sans aucun usage de la volonté propre. Si vous cherchez quels étaient leurs mérites devant Dieu pour être couronnés, cherchez aussi quels étaient leurs crimes devant Hérode, pour être massacrés. La bonté du Christ serait-elle donc moindre que la méchanceté d'Hérode? Hérode aurait pu mettre à mort des innocents; et le Christ n'aurait pu couronner ces innocents, tués à cause de lui? Souvenez-vous qu'un jour il dira : « Laissez venir à moi les petits enfants; car le royaume des cieux leur appartient. »

Bernard a eu, à un degré rare, le sens de la liturgie : le culte des saints n'a jamais eu de meilleur interprète. Il ne se doutait guère qu'un jour l'Église, confiante en sa doctrine, lui emprunterait les plus belles pages de ses panégyriques ou de ses oraisons funèbres, pour en composer les leçons du sanctoral dans le Bréviaire. « Qui suis-je, écrivait-il modestement à l'abbé de Montiéramey,

(1) *In Nativit. SS. Innocentium*, n° 2.

qui lui demandait un office de saint Victor, qui suis-je pour qu'on lise ma prose dans les églises (1)? » En dépit de son humilité, ses écrits sont devenus une mine, où les liturgistes ont puisé à pleines mains. Les pages qu'il a consacrées à saint Joseph dans sa deuxième homélie *Super Missus est* (2) se récitent aujourd'hui dans la solennité du 19 mars. Les leçons du second nocturne du bel office de Notre-Dame des Sept-Douleurs sont pareillement tirées de ses homélies (3). La fête des Saints Anges au 2 octobre nous offre un extrait de l'un de ses sermons sur le psaume *Qui habitat* (4). Bref, la plupart des fêtes modernes sont tributaires de ses œuvres.

Mais ce ne sont là que des accommodations posthumes. Il put entendre de son vivant réciter tout un office émané de sa plume. L'abbé de Montiéramey ne lui laissa pas de répit, qu'il n'eût obtenu de sa complaisance l'Office de saint Victor. La tâche était laborieuse; Bernard ne s'en dissimulait pas les difficultés; il lui fallait faire à la fois œuvre de prosateur et de poète. Voici comme il concevait la mission qui lui était confiée : « Dans les solennités religieuses, dit-il, ce qu'il faut entendre, ce ne sont pas des nouveautés ni des œuvres composées à la légère, mais des choses authentiques et recommandables par leur antiquité, qui édifient l'Église et sentent la gravité ecclésiastique. Que s'il faut, à tout prix, faire entendre du nouveau, si le sujet le demande, j'estime qu'il ne faut admettre que ce qui peut à la fois charmer l'âme des auditeurs et leur être utile, grâce à la dignité du langage et

(1) Ep. 398, n° 2.

(2) *Homil.* II, n° 16.

(3) *De duodecim Stellis*, Sermo in Dominica infra Octavam Assumpt., nos 14-15.

(4) Serm. XIII, nos 6-7.

à la dignité de l'auteur. Il faut que les sentiments soient profondément vrais, qu'ils rendent le son de la justice, persuadent l'humilité, enseignent l'équité : il faut qu'ils produisent la lumière dans les esprits, qu'ils forment les mœurs, crucifient les vices, surnaturalisent les affections et disciplinent les sens. Que le chant même, s'il y en a, soit plein de gravité; qu'il ne sente ni la mollesse ni la rudesse. Suave sans être léger, qu'il ne charme les oreilles que pour émouvoir les cœurs. Ce n'est pas un léger dommage pour la piété que d'être détourné, par la légèreté du chant, du profit qui doit être attaché au sens des paroles, et de s'appliquer davantage à combiner des sons qu'à insinuer des vérités (1). »

En posant ces principes, l'abbé de Clairvaux avait, certes, un idéal élevé. L'exécution répondra-t-elle à la théorie? Son œuvre en prose, qui devait être distribuée en huit leçons, fut comprise dans les deux panégyriques de saint Victor, où l'on trouve, outre ses qualités littéraires habituelles, une de ses plus belles pages sur la communion des saints (2). Il faut y joindre douze répons et vingt-sept antiennes, dont le texte seul nous est parvenu sans la notation. On aimerait cependant à connaître un morceau de plain-chant de sa composition. Selon toute vraisemblance, il ne fit qu'adapter à son texte des phrases mélodiques déjà connues. Le chant de ses hymnes eût évidemment une origine semblable; les vers seuls lui appartiennent en propre.

(1) Ep. 398, n° 2. Cf. Commentaire de saint Jérôme sur l'épître aux Éphésiens, v, 19, au mot *cantantes*.

(2) « *Servata antiquorum veritate scriptorum, quæ tu mihi trans-miseras, de vita sancti duos sermones dictavi,* » etc. Ep. 398, n° 3; cf. *Officium de S. Victore*, Migne, t. CLXXXIII, p. 775-780, et les deux Sermons, *ibid.*, 371-376.

Malheureusement ces vers ne valent pas sa prose. Il s'était imposé la tâche de faire entrer dans sa composition les principaux traits de la vie du saint. Ce souci de l'exactitude historique et d'autres causes encore (nous voulons le croire) ont nui à son inspiration. C'est à peine si nous trouvons dans ses trois hymnes quelques strophes qui méritent d'être citées. Les deux suivantes nous donneront une idée de son goût et de son style :

« Vita Victoris, meritis præclara,
Hominem terris, qui non sit de terra,
Velut e cœlo datum, repræsentat
Ad imitandum.
Christus in illo vixit, et non ipse;
Speculum vitæ mortuis de mundo
Homo cælestis præbuit seipsum,
Similes quærens. »

On ne saurait concevoir une haute idée du talent poétique de l'abbé de Clairvaux, si on en juge par ce spécimen de sa versification. Sont-ce là des vers ? Il est visible qu'il a voulu imiter le mètre de certaines hymnes accueillies par l'Église, la strophe saphique si souvent employée par Horace. Mais il n'a tenu compte que du nombre des syllabes, sans égard à la quantité prosodique. Lui-même le reconnaît dans sa lettre aux religieux de Montiéramey : « Quant au chant, dit-il, j'ai composé les hymnes, en négligeant la mesure, pour ne m'occuper que du sens : » *Quod ad cantum spectat, hymnum composui metri negligens, ut sensui non deessem* (1).

Cette indifférence en matière de métrique peut-elle se justifier ? Faut-il en chercher la cause dans la Règle de Cîteaux ? On sait que la lecture des vers était défendue

(1) Ep. 398, n° 3.

dans l'Ordre; à plus forte raison la composition de vers métriques ou rythmiques était-elle interdite aux religieux: *Nos nihil recipimus quod metricis legibus coercetur*, écrit un Cistercien (1). Mais, si générale que fût cette interdiction, elle ne frappe pas l'œuvre entreprise par l'abbé de Clairvaux. La négligence qu'on y remarque est volontaire. L'auteur en prend, en quelque sorte, la responsabilité, quand il dit qu'il a sacrifié la prosodie à la vérité des sentiments. Cette excuse est-elle suffisante? Sans être exigeant, on peut regretter qu'un hymnographe, qui citait volontiers Horace, Ovide et Virgile, n'ait pas cru devoir respecter davantage les lois de la versification et n'ait pas essayé de prendre rang parmi les poètes de l'Église latine, sinon entre Prudence et Adam de Saint-Victor, du moins entre saint Ambroise et saint Thomas, qui ont toujours su allier à la beauté de la pensée l'élégance de la forme.

S'il fut un médiocre versificateur, Bernard s'est révélé au moins plainchantiste distingué. On sait que vers 1132 (2) le chapitre cistercien confia à l'abbé de Clairvaux le soin de réformer le Graduel et l'Antiphonaire en usage dans

(1) Nicolas de Clairvaux, ep. xv, ap. *Biblioth. maxima Patrum*, t. XXI. Nous avons prouvé ailleurs qu'aucune des proses ou hymnes attribuées à saint Bernard n'est de lui (*Revue des Quest. hist.*, janvier 1891, p. 218-231). Notons cependant que l'auteur du poème *Jesu, dulcis memoria* a dû s'inspirer d'un sermon de l'abbé de Clairvaux (Serm. IV de *Diversis*, n° 1) où nous lisons : « Bonus es, Domine, animæ quærenti te. Si quærenti, quanto magis invenienti? Si tam dulcis est memoria, qualis erit præsentia? Si mel et lac dulce est sub lingua, quid erit super linguam? » Dans un *codex* de Vaulx-de-Cernay (Migne, t. CLXXXIV, p. 1307) le poème est intitulé : *Meditatio cujusdam sanctæ virginis de amore Christi*. Cette attribution n'a rien d'in vraisemblable.

(2) Les *Regulæ de arte musica*, qui ont servi de base au *Traité De Cantu*, semblent avoir été composées entre l'époque de la fondation de Cherlieu (1131) et la fondation de Rievaulx (5 mars 1132).

les églises de l'Ordre. Les fondateurs avaient reculé devant les difficultés d'une pareille entreprise. Déterminés à imposer dans le chant, comme dans tout le reste, l'uniformité à toutes leurs maisons, et embarrassés dans le choix d'un manuscrit qui servit de type commun aux transcriptions, ils avaient consulté l'église de Metz, qui passait pour avoir gardé intacte la tradition des mélodies grégoriennes. Or, les recherches qu'ils avaient poussées de ce côté les avaient absolument déconcertés. Au lieu de l'Antiphonaire idéal qu'ils avaient rêvé, ils trouvèrent un chant qui leur parut en tout, texte et neumes, profondément altéré et entaché de fautes grossières. Dans l'amertume de leur déception, ils se résignèrent à conserver provisoirement le chant traditionnel des églises au milieu desquelles ils vivaient (1). Mais tout espoir d'une réforme ne leur était pas ravi. L'amour du chant était trop vif dans leurs monastères, pour qu'une nouvelle tentative de correction du Graduel et de l'Antiphonaire ne finît pas par s'imposer. Clairvaux en particulier comptait dans son sein plusieurs musiciens ou pour mieux dire plainchantistes de réelle valeur, au premier rang desquels il faut nommer Guillaume, futur abbé de Rievaulx en Angleterre (2), et Guy, futur abbé de Cherlieu de Bourgogne.

(1) *De Cantu*, n° 1; Bern., Ep. seu Prolog. ad tractatum *De Cantu*, ap. Migne, t. CLXXXII, col. 1121.

(2) « Quære musicam Guidonis Augensis, quam scribit ad sanctissimum magistrum suum domnum Guillelmum, primum Rievallis abbatem. » *Tonale S. Bernardi*, ap. Migne, *ibid.*, col. 1186. Ce Guillaume fut le premier secrétaire de l'abbé de Clairvaux (Gaufr. *Fragmenta*, Migne, col. 226, n° vi). Mais quel fut son disciple du nom de *Guido Augensis*? Montfaucon nous apprend (*Biblioth. Bibliothecarum*, I, 91) qu'il y a au Vatican quatre manuscrits qui ont pour titre *Guidonis Augensis libri de Musica*. Fétis conteste (IV, 146) sans motif la légitimité de cette attribution. Le *Tonale* prouve qu'un *Guido Augensis* composa un traité *De Musica*. Il s'agit sans doute d'un religieux d'Oye, *Augiensis*, près de Troyes.

Ce dernier nous raconte que, dès son noviciat, il aimait à s'entretenir avec Bernard ou plutôt avec son maître des novices, probablement Guillaume de Rievaulx, des questions de chant (1). Les théories musicales du disciple plurent au maître; et, quand Guy fut devenu abbé de Cherlieu, Guillaume lui conseilla de les mettre par écrit. Cela nous a valu un Traité intitulé *Regulæ de arte Musica*, où l'on retrouve, avec quelques idées toutes personnelles, la doctrine bien connue de Bède et de Guy d'Arezzo (2). Cette pièce en mains, l'abbé de Clairvaux, fidèle à l'idée des fondateurs de l'Ordre, put proposer, au chapitre cistercien un plan de réforme du Graduel et de l'Antiphonaire (3). Le chapitre le chargea lui-même de cette grave entreprise. Vu ses nombreuses occupations, il lui eût été difficile de la mener seul à bien; mais il sut s'adjoindre des collaborateurs d'une science éprouvée (4); et c'est à

(1) « Dilecte pater, unum patet quod, apud Claravallē in cella novitiorum sub vestro militans magisterio, vobis dicere consueveram de Cantu, » etc. *Domini Guidonis in Caroliloco Regulæ de arte musica*, ap. Coussemaker : *Scriptorum de Musica mediæ ævi nova series*, Paris, 1867, II, 150-191. Ce Guy, nous le verrons, était l'un des principaux auteurs du traité *De Cantu*. On a beaucoup discuté sur son identité. S'agit-il de Guy, premier abbé de Cherlieu en Bourgogne, ou d'un Guy inconnu, abbé de Châlis près de Senlis? Les critiques inclinent généralement pour Châlis. Nous avons établi (1^{re} édit., t. II, p. 103, note) qu'il faut entendre Cherlieu. Cf. Giry (*Manuel de diplomatique*, p. 402, note) qui fait remarquer que le nom latin de Châlis est *Calisium* et non *Carolilocus*.

(2) *Regulæ de arte musicæ*, ap. Coussemaker. L'auteur (*ibid.*, p. 115) dit : *Transmitto*. Ce mot indique que l'auteur était déjà à Cherlieu, quand il envoya son œuvre à son ancien maître.

(3) Nous nous occupons surtout ici de la correction de l'Antiphonaire; mais on voit par le traité *De Cantu* (n° 11, *quæ in Graduali correximus*) que le Graduel avait été soumis à la même opération.

(4) Cf. *Vita Stephani abbatis Obazinensis*, ap. Mabillon, *Admonitio ad Tractatum de Cantu*, n° 2; Bernardi *Prolog. ad Tract. De Cantu*.

eux qu'il faut attribuer le traité *De Cantu* qui porte son nom dans plusieurs éditions de ses Œuvres. A vrai dire, l'ouvrage relève à peu près entièrement de l'abbé de Cherlieu. On y retrouve non seulement la doctrine, mais quelquefois des pages entières du traité *De Arte Musica* (1). L'abbé de Clairvaux se contenta d'y joindre une préface sous forme de lettre, et d'en recommander la transcription exacte dans toutes les maisons de l'Ordre.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette réforme; nous en avons signalé ailleurs les défauts (2). Les découvertes faites dans le champ des mélodies grégoriennes déposent unanimement contre la théorie des correcteurs cisterciens. L'église de Metz est vengée de leurs injustes reproches. Vérification faite, le chant messin du douzième siècle s'est trouvé conforme de tout point, sauf peut-être quelques variantes insignifiantes, aux livres de Saint-Gall, dont personne ne conteste l'authenticité. Ce que les disciples de l'abbé de Clairvaux prenaient pour des fautes de copistes était le plus souvent un texte pur et authentique. Heureusement, les modifications qu'ils ont introduites dans le chant traditionnel n'ont pas altéré gravement l'ensemble de l'Antiphonaire. Les auteurs du traité *De Cantu* avouent qu'ils ne sont pas allés jusqu'au bout de leurs théories et qu'ils ont conservé, un peu à contrecœur, certains tours mélodiques qui choquaient leur goût. Il faut s'en réjouir. De la sorte,

(1) Comparer le traité *Regulæ* (p. 164-165) au traité *De Cantu* (n° 7); *Regulæ* (p. 172-173) = *De Cantu* (n° 3); *Regulæ* (p. 174) = *De Cantu*, n° 6; etc. A partir des mots : *Ut quid enim fiunt vel habentur hujusmodi cantus*, le n° 8 du traité *De Cantu* est jusqu'à la fin une copie, mot à mot, de *Regulæ* (p. 175). Du reste, dans le *Tonale S. Bernardi* (Migne, t. CLXXXII, col. 1166), l'Antiphonaire est expressément attribué à Guy : *Guidonis antiphonarium*.

(2) *Saint Bernard et la réforme cistercienne du chant grégorien*, dans *Musica sacra*, avril 1896.

le chant cistercien reste encore, malgré certaines retouches regrettables, essentiellement grégorien.

Où le triomphe des réformateurs de l'école de saint Bernard est incontestable, c'est dans l'exécution. Tous les Ordres religieux s'adonnaient sûrement à l'étude du chant, durant le moyen âge. Mais nulle part l'*opus Dei* ne fut plus dignement traité que chez les Cisterciens. Un contemporain leur a rendu ce témoignage que, dans leurs offices, ils chantaient avec tant de piété et de dévotion, qu'on aurait cru entendre la voix des Anges (1).

(1) Étienne de Tournai, ep. I.

CHAPITRE XXI

BERNARD ET LES ÉCOLES DE PARIS.

I

Au douzième siècle, les étudiants formaient une classe considérable de la population parisienne. Tout un quartier, celui que l'on appelle encore aujourd'hui le quartier latin, mais qui s'étendait plus au large et comprenait dans la Cité le cloître Notre-Dame, était occupé à peu près exclusivement par les écoles. La rue du Petit-Pont, célèbre par le professeur Adam, reliait déjà le cloître Notre-Dame à la montagne Sainte-Genève. Un peu plus à l'est, non loin des bords de la Seine, florissait le cloître de Saint-Victor. Notre-Dame, Sainte-Genève, Saint-Victor, trois noms qui rappellent toutes les gloires de l'école de Paris avant l'organisation de l'Université !

L'abbé de Clairvaux n'entendait que de loin en loin le bruit des mêlées dialectiques qui se livraient dans ces champs clos et y demeura longtemps indifférent. Mais, le jour où l'opinion publique s'en émut, il y prêta une oreille plus attentive et finit par y prendre une part prépondérante. Le caractère particulier de chacune de ces écoles explique les sentiments divers qu'elles devaient lui inspirer.

A l'aurore du siècle, l'école épiscopale, l'école maî-

tesse, s'était applaudie d'avoir pour chef un archidiacre de talent, Guillaume de Champeaux, le futur évêque de Châlons. C'est à lui, en effet, qu'elle était redevable de son illustration. Il lui donna sur ses rivales, Laon et le Bec, une supériorité qu'elle n'avait point eue avant lui et que, depuis, elle n'a jamais perdue (1).

Saint-Victor n'était qu'un rameau détaché de Notre-Dame. Fatigué des luttes de la dialectique, Guillaume de Champeaux avait abandonné, en 1108, ses fonctions d'écolâtre et d'archidiacre, pour aller chercher, hors de la ville, près de quelques ermites rassemblés autour d'une chapelle dédiée à saint Victor, le repos de l'esprit et le rafraîchissement du cœur. Quelques-uns de ses disciples, Gilduin, Godefroy, Robert, Gontier et Thomas, l'avaient suivi dans sa retraite. Mais bientôt sa désertion lui fut reprochée vivement. Les étudiants, sevrés de sa parole, vinrent frapper à la porte de l'asile qu'il s'était choisi. A leurs instances, l'illustre évêque du Mans, Hildebert, joignit les siennes : « Votre conversion, écrit-il à l'archidiacre devenu chanoine régulier sous la règle de saint Augustin, votre conversion a rempli mon âme de joie et l'a fait tressaillir d'allégresse. Mais que servent la sagesse cachée et le trésor enfoui... ? Ne fermez pas les ruisseaux de votre doctrine. » La crainte que votre enseignement ne soit pas utile ou même soit nuisible à quelques-uns ne doit pas vous arrêter : « car c'est vertu que de fournir la matière de la vertu, même à celui qui doit mal en user ». Guillaume ne put résister à des demandes si gracieuses et si pressantes ; il reprit ses leçons, et telle fut l'origine de la célèbre école de Saint-Victor (2).

(1) Voir, sur Guillaume de Champeaux, Michaud, *Guillaume de Champeaux et les écoles de Paris au douzième siècle*, Paris, Didier, 1867.

(2) Hildebert, lib. I, ep. 1. Cf. Hugonin, *Essai sur la fondation de*

L'école Sainte-Geneviève s'ouvrit d'une façon analogue, bien que moins régulière. Le plus brillant des disciples de Guillaume de Champeaux et, bientôt après, son adversaire le plus redoutable, Abélard, en fut le fondateur. On connaît ce philosophe. Né à Pallet en 1079, il avait abandonné la cour de Mars où vivait son père pour se réfugier, comme il dit, dans le sein de Minerve. Les lettres et la philosophie firent toute son étude. A vingt ans, il avait parcouru le cercle des sciences profanes et se posait déjà en rival des professeurs les plus illustres. Sous le feu de son argumentation, Guillaume de Champeaux dut modifier son enseignement. La querelle des Réaux et des Nominaux passionnait alors tous les esprits. Abélard prétendait battre en brèche à la fois le nominalisme de Roscelin et le réalisme d'abord exagéré, puis mitigé, de Guillaume, afin de fonder sur les ruines de l'un et de l'autre un système moyen qu'il appela le conceptualisme (1). Infatigable dans la lutte le subtil dialecticien porta successivement ses coups contre le cloître Notre-Dame et contre le cloître de Saint-Victor. La gloire de Guillaume de Champeaux l'empêchait de dormir. Comme il lui manquait une chaire, il tenta d'en créer une à ses risques et périls, d'abord à Melun, puis à Corbeil, et enfin à Paris sur la montagne Sainte-Geneviève. Mais quoique l'Université n'existât pas encore avec ses statuts rigoureux, toujours on l'arrêta au nom d'une règle reconnue par les écoles du temps. « Pour enseigner publiquement, il fallait obtenir la licence du maître des études ou scolastique, appelé plus tard chan-

l'école de Saint-Victor de Paris, ap. Migne, t. CLXXV, p. xiii-xviii.

(1) Sur Abélard, voir Vacandard, article *Abélard*, dans *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Letouzey et Ané, t. I, col. 71 et suiv.; cf. Rémusat, *Abélard*, (dont la chronologie est un peu confuse); Deutsch, *Peter Abälard*.

celier, ou bien être disciple d'un maître titulaire et exercer le professorat sous sa direction (1). » Aux yeux d'Abélard, c'était là une coutume surannée. Il l'enfreignit sans scrupule, ne reconnaissant, pour ainsi dire, d'autre maîtrise que celle que l'on tient de son génie et de son autorité. Ses nombreux admirateurs, sinon l'opinion publique, consacrèrent cette usurpation. C'est ainsi que l'école Sainte-Geneviève, dès avant 1113, rivalisait de gloire avec l'école de Notre-Dame et celle de Saint-Victor, si elle ne les éclipsait. Toute l'Europe occidentale, Rome même, lui fournissait des disciples. Paris devint de la sorte en quelques années une véritable Athènes (2).

La culture intellectuelle qu'on y recevait n'eut cependant jamais rien d'attique. On peut voir, par la peinture que Hugues de Saint-Victor nous a laissée d'une école de son temps (3), le programme ordinaire des études, d'ailleurs connu sous le nom de Trivium et de Quadrivium. La dialectique, qui en formait le couronnement, comprenait tout ensemble la psychologie, la logique et la métaphysique. Tous les maîtres en renom ont eu la prétention d'y exceller; et leur gloire se mesurait sur la façon dont ils résolvaient le fameux problème des Universaux (4).

La dialectique n'était cependant pas le dernier terme de

(1) Troplong, *Du Pouvoir de l'État dans l'enseignement*, chap. x. Les adversaires d'Abélard lui reprochaient d'enseigner *sine magistro*. Cf. *Histor. Calamit.*, p. 18, éd. Cousin.

(2) Sur le nombre et l'origine des disciples d'Abélard, cf. ep. Fulconis de Diogillo ad Aëbelard., Cousin, I, 703-704; Otto Frising., *Gesta Frid.*, lib. I, cap. 47; Joann. Sarisber., *Metalogicus*, lib. II, cap. x; *Chron. Maurin.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 80. Sur les élèves de l'école de Saint-Victor, cf. Hugonin, *loc. cit.*, p. XXI et suiv.

(3) *De Vanitate mundi*, lib. I, ap. Migne, t. CLXXV, p. LXXXII.

(4) Sur ce problème, cf. Cousin, *Introduction aux ouvrages inédits d'Abélard*, p. LXI, et la traduction latine de Boèce, *ibid.*, p. LX.

la science. Elle confinait à la théologie et n'en était que le préambule. La théologie fut vraiment alors la reine des sciences. Nul n'aurait cru tenir le sceptre de l'enseignement, s'il n'eût abordé la question des rapports de la raison et de la foi, et tenté d'expliquer le dogme de la Trinité. C'est sur ces problèmes délicats que s'exercèrent avec des succès divers les professeurs les plus brillants, les Guillaume de Champeaux, les Abélard, les Hugues de Saint-Victor, les Gilbert de la Porrée et tant d'autres.

Si la matière de l'enseignement était la même dans toutes les écoles de Paris, il ne faut pas s'étonner que l'esprit de la doctrine ait différé selon les maîtres. Abélard, Hugues de Saint-Victor, Gilbert de la Porrée ne concevaient pas de la même manière les problèmes philosophico-théologiques.

Au cloître Notre-Dame, grâce à la surveillance immédiate de l'évêque, l'enseignement dogmatique conserva longtemps son caractère purement traditionnel. La méthode des Victorins n'en différait pas essentiellement. Leur doctrine prit seulement, avec le bienheureux Hugues, un tour mystique particulier, qui semble relever de Platon ou, pour mieux dire, de saint Augustin, qu'on a justement surnommé le Platon chrétien. Hugues occupa la chaire de Saint-Victor de 1133 à 1141 (1). L'unique objet de ses études, c'était Dieu entrevu et goûté dans la création et l'Incarnation. Pour lui, le but de la science consiste non pas dans la vaine satisfaction de savoir ou d'enseigner, mais dans le plein développement de nos facultés intellectuelles et morales. Ce qui le pousse à la recherche de la vérité, ne n'est pas la curiosité, c'est le désir de la perfection. Comme Bossuet, il eût dit volontiers : « Mal-

(1) Hugues succéda au B. Thomas, assassiné en 1133. Sur la date de la mort de Hugues, cf. *Hist. des G.*, XIII, 331, note c.

heur à la science qui ne se tourne pas à aimer! » Tel est le vrai mystique; tels Hugues rêvait de former ses auditeurs (1).

Tout autres furent les leçons d'Abélard. Sa méthode essentiellement critique fit une révolution dans l'enseignement de la théologie. Après avoir suivi pendant quelque temps, vers 1113, les leçons d'Anselme de Laon, il aborda hardiment l'étude du dogme, décidé à rompre avec des vieilles formules et la méthode traditionnelle. Lui-même nous explique comment fut conçu son premier ouvrage théologique : « Il arriva, dit-il, que je m'appliquai d'abord à discuter le principe fondamental de notre foi par les principes de la raison humaine et que je composai, sur l'Unité et la Trinité en Dieu, un traité à l'usage de mes disciples qui demandaient sur ce sujet des raisonnements humains et philosophiques, et auxquels il fallait des démonstrations plutôt que des affirmations. Ils disaient qu'il est inutile de parler pour n'être pas compris, qu'on ne peut croire que ce que l'on comprend, *nec credi posse aliquid, nisi primitus intellectum*; qu'il est ridicule de voir un homme prêcher aux autres ce que ni lui-même ni ceux qu'il veut instruire ne peuvent comprendre. Le Seigneur ne se plaignait-il pas que des aveugles conduisissent des aveugles? On vit ce traité, on le lut et tout le monde en fut content, parce qu'il paraissait satisfaire à toutes les questions de la matière; et comme ces questions semblaient d'une difficulté transcendante, plus elles présentaient de gravité, plus on admira la subtilité de leur solution (2). »

(1) Cf. Hugonin, *ouv. cit.*, Migne, p. L-LXXIII. Sur Hugues et ses ouvrages, voir G. Robert, *Les Écoles et l'enseignement de la théologie*, p. 93 et suiv.

(2) *Hist. Calamit.*, ap. Cousin, p. 18.

Tout entier à son triomphe et uniquement préoccupé de ses disciples, le fier novateur oublie la tempête de mécontentement que souleva son œuvre dans les écoles. Le concile de Soissons, de 1121, lui fit payer cher sa joie d'un jour. Il fut condamné à brûler lui-même son fameux livre : *opus clarum*, le *Tractatus de Unitate et Trinitate divina* (1).

Il suffit d'avoir indiqué les différents caractères des trois principales écoles de Paris, pour montrer vers laquelle l'abbé de Clairvaux devait incliner. Bien qu'il ne fasse pas grand état des sciences purement spéculatives, il professe, en général, une sincère estime pour les savants, surtout quand ils mettent leur génie au service de l'Église (2). Il favorise hautement les jeunes clercs dont les goûts studieux offrent quelque promesse d'avenir. Sa correspondance conserve des traces précieuses de cette délicate sollicitude. C'est à sa requête, par exemple, que l'archevêque de Canterbury accorde une prébende à Jean de Salisbury, le plus brillant humaniste du douzième siècle (3). Il pousse Robert Pullus, le fondateur de l'Université d'Oxford, à fréquenter assidûment les écoles de Paris pour y perfectionner sa science et sa méthode (4). Nous possédons encore la lettre par laquelle il recommande Pierre Lombard à Gilduin, l'abbé de Saint-Victor (5). Le jeune italien, sorti de l'école de Reims, ne

(1) Cf. *Abälards 1121 zu Soissons verurtheilter Tractatus de Unitate et Trinitate divina* ausgefunden und erstmal herausgegeben von R. Stoele, Fribourg-en-Brigau, Holder, 1891.

(2) Cf. Bern., epp. 24 et 250.

(3) Ep. 361.

(4) Ep. 205; cf. 362.

(5) Ep. 410, vraisemblablement postérieure au dernier voyage de Bernard en Italie : vers 1139. Bernard fit plus tard demander une prébende pour Pierre Lombard à l'évêque de Beauvais. Cf. bulle d'Eugène III, du 19 janvier 1152, *Hist. des G.*, XV, 468.

comptait d'abord faire qu'un bref séjour auprès des chaires les plus célèbres de la capitale, avant de rentrer dans sa patrie. On sait qu'il prit le parti de demeurer en France, et avec quel éclat il occupa plus tard la chaire de Notre-Dame et le siège épiscopal de Paris. Il avait sans doute été séduit par le charme de l'enseignement de Hugues et de tant d'autres maîtres, peut-être même par la hardiesse et la nouveauté de celui d'Abélard. En tout cas, ce fut une précieuse conquête pour l'école de Paris ; et il est juste de se souvenir que l'abbé de Clairvaux n'y fut pas étranger.

C'est donc aux Victorins que vont les préférences de Bernard. Il y eut, en effet, entre eux et lui, à partir de 1125, des rapports suivis, cimentés par une entière communauté d'idées. Hugues de Saint-Victor consultait volontiers l'abbé de Clairvaux sur les questions agitées dans l'école. Le traité *De Baptismo*, mis au rang des opuscules de notre saint, n'a pas d'autre origine. Chose digne de remarque, ce traité, qui semble n'offrir qu'une simple réponse à certaines questions posées par Hugues, est très vraisemblablement dirigé contre Abélard (1). Faut-il croire, comme on l'a dit, que saint Bernard, perçant le voile de l'anonyme dont son correspondant avait enveloppé l'auteur des propositions incriminées, frappait d'autant plus fort qu'il savait que ses coups devaient atteindre le professeur de la montagne Sainte-Geneviève ? Ce procédé sent trop l'as-

(1) Mabillon, dans son *Admonitio*, placée en tête du Traité, n'est pas de cet avis. Mais Deutsch (*Peter Abälard*, Beilage, p. 466-472) nous paraît avoir assez bien établi que les erreurs signalées et réfutées se trouvent dans les œuvres d'Abélard. Noter les expressions dont se sert l'abbé de Clairvaux, pour stigmatiser le novateur, cap. II, 7 ; III, 11 ; IV, 16. M. Robert (*Les Écoles et l'enseignement de la théologie pendant la première moitié du XII^e siècle*, p. 206 et suiv.) pense avec raison, ce semble, que le *De Baptismo* fut composé vers 1125.

tuce pour être attribué, sans motif grave, à l'abbé de Clairvaux. Nous aimons mieux penser qu'il ne connut qu'après avoir composé sa lettre le nom de celui qu'il avait si rudement traité et si victorieusement combattu. En tout cas cette révélation, si tardive fût-elle, n'était pas de nature à le disposer en faveur d'Abélard et de son enseignement.

L'aversion qu'il témoignait volontiers pour les disputes stériles de l'école lui valut le reproche de décrier la science. Mais il se défend vivement contre une accusation aussi injurieuse. Ses religieux reçurent à cet égard la confiance du fond de sa pensée. « Il y en a, dit-il, qui veulent savoir, uniquement pour savoir : c'est une honteuse curiosité. D'autres veulent savoir, pour qu'on sache qu'ils sont savants : c'est une honteuse vanité; le satirique (1) s'est moqué d'eux quand il a dit :

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.

Il en est qui veulent savoir, afin de vendre leur science, soit pour de l'argent, soit pour les honneurs : c'est un honteux trafic. Mais il en est aussi qui veulent savoir pour édifier autrui, et c'est charité; comme il en est qui veulent savoir pour s'édifier eux-mêmes, et c'est prudence. De tous ces groupes les deux derniers seulement connaissent le prix de la science et savent en user (2). »

Hugues de Saint-Victor n'eût pas tenu un autre langage. La parenté du génie rapprochait l'un de l'autre le mystique professeur de Paris et le mystique commentateur du *Cantique des cantiques*. Ce que l'abbé de Clairvaux apprécie, en effet, chez un théologien, c'est moins l'étendue

(1) Perse, Satire I, vers 27.

(2) *In Cantic.*, Sermon XXXVI, n° 3.

de l'érudition, et les fines observations psychologiques, que l'amour des âmes et la science pratique de la vie : « Que m'importe la philosophie? s'écriait-il un jour. Mes maîtres sont les apôtres; ils ne m'ont pas appris à lire Platon et à démêler les subtilités d'Aristote... Mais ils m'ont appris à vivre. Et, croyez-moi, ce n'est pas là une petite science (1). »

Tels étaient les principes et les dispositions d'esprit de l'abbé de Clairvaux, lorsque, dans le cours de l'année 1140, il fut mis inopinément en présence des étudiants, que l'évêque de Paris lui proposa de haranguer. L'auditoire était nouveau pour lui. Ce qui le frappa d'abord, en mettant le pied dans le quartier des écoles, ce fut l'état d'indépendance tapageuse dans lequel vivaient ces milliers de disciples que la province et l'étranger avaient déversés sur Paris, sans autre lien entre eux que l'amour de la science, et sans autre sauvegarde que leur liberté. Jeunes ou vieux, riches ou pauvres, ils logeaient pour la plupart dans des taudis dont les plus tristes habitations modernes ne sauraient donner l'idée. Que de misères morales cachées derrière ces murs que l'œil des maîtres ne perceait jamais! Encore si ces sombres retraites n'avaient donné asile qu'à l'ambition! Mais n'y avait-il pas lieu de craindre que des passions plus viles n'y cherchassent un abri? A cette pensée, l'abbé de Clairvaux est pris de terreur et de pitié. Après avoir décliné d'abord l'invitation d'Étienne de Senlis, il consentit enfin à faire entendre des paroles de salut à cette ardente jeunesse, trop préoccupée de science humaine, de gloire, d'honneurs, d'intérêts, de plaisirs, en un mot de toutes les choses qui passent. Son

(1) *In festo SS. Petri et Pauli*, Serm. I, n° 3; cf. *In Pentecost.*, Serm. III, n° 5.

sermon nous a été conservé, peut-être même a-t-il été revu et corrigé : sa longueur en fait un véritable traité sur la conversion (1). Il serait fastidieux de l'analyser ; la péroraison seule offre un intérêt historique. C'est une étude de mœurs, relevée par le tour oratoire de la phrase et par certaines expressions un peu hardies qui déconcerteraient assurément un auditoire moderne. Les professeurs, mêlés à la foule des étudiants, ne sont guère mieux traités que les plus humbles clercs. « Mes petits enfants, qui vous enseignera à éviter la colère à venir ? Malheur à vous qui tenez les clefs non seulement de la science, mais encore de l'autorité ; qui n'entrez pas, mais encore empêchez d'entrer ceux que vous devriez introduire vous-mêmes ! Ces clefs, vous ne les avez pas reçues, vous les avez prises. D'où vient cette folie des grandeurs, cette imprudence de l'ambition, cet amour démesuré des prélatures ? Est-ce que, dans la cour d'un roitelet de la terre, personne oserait jamais s'emparer malgré lui des bénéfices et occuper les ministères ? Malheur aux enfants de colère, qui ne craignent pas d'usurper les grades et les titres des enfants de la paix ! Malheur à ceux qui, marchant dans les voies de la chair, ne savent pas plaire à Dieu et ont néanmoins la présomption de vouloir l'apaiser (2) ! »

Ici l'abbé de Clairvaux décharge sa conscience et fait de l'immoralité des clercs la vive peinture que nous avons reproduite ailleurs ; puis, il termine en ces termes : « Mes frères, je vous en prie, ayez pitié de vos âmes, ayez pitié du sang qui a été répandu pour vous. Votre chasteté est

(1) Il est intitulé *De Conversione ad clericos sermo seu libellus*, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 834-856.

(2) « Deo placere non possunt et placare velle præsumunt. » Cap. xix, n° 32. Bernard dit ailleurs : « Si non places, non placas. » *De Officio episcop.*, cap. II, n° 5.

en péril au milieu des délices, votre humilité au sein des richesses. Fuyez du milieu de Babylone, fuyez et sauvez vos âmes. Précipitez-vous dans les villes de refuge, où vous pourrez faire pénitence du passé, obtenir des grâces pour le présent et attendre avec confiance la gloire à venir. Que l'austérité de la pénitence ne vous effraye pas. Les souffrances de ce monde ne sauraient être comparées avec la gloire qui vous est promise. D'ailleurs, il n'y a pas d'amertume que n'adoucisse la farine du prophète, je veux dire la sagesse du Christ. Si vous n'en croyez pas mes paroles, croyez-en l'expérience de tant d'autres; suivez l'exemple de ces pécheurs qui comptent pour rien les rigueurs de la pénitence, pourvu qu'ils calment les tourments de leur conscience. Rien n'est impossible à ceux qui croient, rien n'est difficile à ceux qui aiment (1). »

On ne sait pas au juste en quel lieu fut prononcé ce fameux sermon. Ce fut probablement dans le cloître Notre-Dame. Au moins est-il sûr que toutes les écoles de Paris étaient représentées dans l'auditoire. Geoffroy d'Auxerre, disciple d'Abélard, y coudoyait les élèves de Hugues de Saint-Victor, parmi lesquels on devine la présence de Pierre Lombard.

La parole de l'abbé de Clairvaux retentit au milieu d'eux comme un éclat de tonnerre. Plus de vingt jeunes gens prirent sur-le-champ la résolution de suivre l'orateur dans sa retraite, une de ces « villes de refuge » dont il avait parlé. Bernard les emmena le soir même à Saint-Denis, où il devait passer la nuit. Le lendemain, au moment de partir pour Clairvaux, il leur dit : « Retournons à Paris, nous y trouverons encore quelques-uns des nôtres; il faut qu'ils viennent grossir le troupeau du Seigneur. » Or voici

(1) *De Conversione ad clericos*, cap. xix-xxi, n^{os} 32-37.

qu'en entrant dans la ville, ils aperçurent trois clercs qui s'avançaient à leur rencontre. « Le Seigneur nous les envoie, s'écria Bernard, c'étaient eux que je venais chercher; maintenant partons. » L'année suivante, après les épreuves du noviciat, vingt et un de ces jeunes gens firent profession à Clairvaux. De ce nombre était Geoffroy d'Auxerre, l'ancien disciple d'Abélard (1).

II

Geoffroy, qui nous signale ce voyage de l'abbé de Clairvaux à Paris, ne nous en indique pas l'objet. S'il garde le silence à cet égard, c'est vraisemblablement par délicatesse. Son maître Abélard était en cause, à ce qu'il semble. Bernard avait tenté en vain d'arracher au péril d'une condamnation imminente l'illustre professeur de Sainte-Geneviève. Des accusations d'hérésie circulaient contre lui; les esprits étaient en feu.

Condamné à Soissons, Abélard n'avait pu se résigner au silence du cloître. Il ne fit que passer à Saint-Denis (2). Et là même il ramassa des matériaux pour son enseignement futur. Le Sic et Non paraît dater de cette époque (1121-1122), au moins sous sa forme première (3). A la

(1) Voir, pour tous ces détails, Geoffroy, *Bernardi Vita*, lib. IV, cap. II, n° 10; lib. III, *præfat.*, et *Fragmenta*, n° 9, ap. Migne, p. 527-528, cf. *Exordium magnum*, ap. Migne, *ibid.*, cap. XIII, p. 423-424. La date 1140 se déduit des divers textes de Geoffroy.

(2) Abélard quitta Saint-Denis sans l'abbé Adam qui mourut le 19 février 1122. Cf. Luchaire, *Louis le Gros*, p. 145. Pour plus de détails sur la biographie d'Abélard, voir son *Historia calamitatum*, Cousin, I, 3-37, composée entre 1133 et 1136.

(3) Sur la chronologie des ouvrages d'Abélard, nous adoptons les conclusions de G. Robert, *Les écoles et l'enseignement de la théologie*, Appendice I, p. 191 et suiv.

suite d'une chicane sur un point d'histoire locale (l'identification de Saint-Denis, évêque de Paris), Abélard renonça à la vie de communauté et alla se confiner dans un domaine isolé au diocèse de Troyes, sur les bords de l'Arduzon, où il construisit, avec le consentement de l'évêque du lieu, une espèce d'oratoire formé de roseaux et de chaume, qu'il dédia d'abord à la Trinité, puis simplement au Paraclet (1122).

Sa réputation l'y suivit et les disciples affluèrent dans cette nouvelle Thébaïde. Tout en dispensant la doctrine à ses avides auditeurs, il composa vers 1123-1124 la *Theologia Christiana* et vers 1125 les deux premiers livres de la *Theologia* ou *Introductio ad Theologiam*. Mais la tranquillité n'était pas dans sa destinée. « L'envie, écrivait-il dix ans plus tard, vint me relancer dans mon asile.. » A l'en croire, deux « apôtres en qui le monde avait une entière confiance », Norbert et Bernard, étaient au nombre de ses détracteurs. En ce qui concerne l'abbé de Clairvaux, l'accusation paraît avoir été exagérée par la peur. Abélard grossit les effets que pouvait produire la critique contenue dans la lettre à Hugues de Saint-Victor, le *De Baptismo*. Il est, du reste, à cette époque, sous le coup d'une douloureuse misanthropie. Lui-même nous raconte qu'il songea à fuir chez les infidèles pour échapper à des condamnations plus ou moins imaginaires, qu'il voyait suspendues sur sa tête (1).

Soudain il fut appelé au gouvernement de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys, en Bretagne. La perspective d'un repos vivement désiré s'ouvrait à lui. Mais les quelques années qu'il passa à la tête de ce monastère, d'où toute discipline était bannie, lui inspirèrent le dégoût et l'hor-

• (1) *Historia Calamitatum*, p. 28-29.

reur des fonctions abbatiales, pour lesquelles il était d'ailleurs mal préparé.

Le 20 janvier 1131, jour de la bénédiction du maître autel de Morigny par le pape Innocent II, marque la première rencontre authentique de Bernard et d'Abélard (1). On ne saurait apercevoir à cette date aucun signe de mésintelligence entre les deux grands hommes.

Le Paraclet offrit un peu plus tard à l'abbé de Rhuys l'occasion de prendre à nouveau contact avec l'abbé de Clairvaux. On sait (et nous n'avons pas à le rappeler ici) quels liens unissaient Abélard à la célèbre Héloïse. Après l'avoir épousée, il la fit entrer dans le cloître d'Argenteuil, dont elle devint abbesse. En 1129 il la transplanta d'Argenteuil au Paraclet. A quelque temps de là, entre 1131 et 1135, l'abbé de Clairvaux vint rendre à Héloïse et à ses religieuses une visite impatiemment attendue. Il fut reçu par elles, non point comme un homme, mais comme un ange, dit Abélard lui-même, et il les confirma dans les devoirs de leur état par ses saintes exhortations. Il leur fit seulement une observation au sujet du mot *supersubstantialem* qu'elles avaient substitué, dans le *Pater*, au mot *quotidianum* employé par toute l'Eglise latine. Abélard revendiqua la responsabilité de cette correction, qui était son œuvre, et adressa à l'abbé de Clairvaux un essai de justification : « J'ai résolu, lui dit-il, de vous offrir en ma faveur une excuse quelconque; car je serais désolé de vous offenser le moins du monde, vous moins que personne, comme cela convient (2). »

(1) *Chron. Mauriniac.*, ap. *H. des G.*, XII, 80.

(2) *Abælardi Ep.*, Cousin, I, 618-624. Cette visite est antérieure à la composition de l'*Historia Calamitatum*, car, à partir du jour où elle connut ce récit, Héloïse abhorra l'abbé de Clairvaux et le traita de faux apôtre (*Ep.* dans Cousin, I, 72). Sur le *supersubstantialem*,

En 1136 Abélard avait reparu sur la montagne Sainte-Geneviève et exerçait ses talents de professeur avec le même succès qu'en sa prime jeunesse. Outre la *Theologia Christiana*, l'*Introductio ad theologiam* et le *Sic et Non*, qu'il retoucha, il donna au public le *Scito teipsum* et le *Commentaire de l'Épître aux Romains*, deux opuscules où il expliquait plus spécialement la morale. Comme on l'a dit (1), ces « imprudentes publications » renfermaient assez de maximes indépendantes et nouvelles pour que la matière ne manquât pas aux accusations d'hérésie. C'est ce qui mit le feu aux poudres.

Au mois de mars 1140, ~~Guillaume de Saint-Thierry~~, après avoir parcouru, la plume à la main, l'*Introductio ad Theologiam* et la *Theologia Christiana*, jeta un cri d'alarme. « Pierre d'Abélard, écrit-il à l'abbé de Clairvaux et à l'évêque de Chartres, saisit le moment où tous les maîtres de la doctrine ecclésiastique ont disparu de la scène du monde, pour conquérir une place à part dans l'enseignement et s'y créer une exclusive domination. Il traite l'Écriture sainte, comme il faisait la dialectique. Ce ne sont que personnelles inventions, que nouveautés annuelles. Il est le censeur et non le disciple de la foi, le correcteur et non l'imitateur des maîtres autorisés. » Et le malheur veut que ces nouveautés se produisent au grand jour et trouvent un écho dans la foule; chose plus grave encore, elles ont passé les Alpes et on dit qu'elles obtiennent de l'autorité en cour de Rome. « Je ne savais vers qui me réfugier, je me suis tourné vers vous et je vous appelle à la défense de Dieu et de toute l'Église latine. Car il vous craint, cet homme, et il vous redoute. Fermez les

comparer à la lettre d'Abélard la note de M. Fillion dans la *Bible de Lethielleux* (Matth., vi, 11).

(1) Rémusat, *Abélard*, I, 179.

yeux, qui craindra-t-il?... Je vous le dis, votre silence est un péril pour vous et pour l'Église de Dieu... Je voudrais vous communiquer ma juste émotion. N'hésitez pas à retrancher un pied, une main, un œil même pour le salut de la tête. Moi aussi, j'ai aimé Abélard, et je voudrais l'aimer encore, Dieu m'en est témoin. Mais dans une affaire de si grande importance, il n'y a plus de proche, il n'y a plus d'ami. Le mal est devenu trop public pour qu'on puisse se borner à une correction amicale et à un avertissement secret. »

Pour justifier son effroi, Guillaume de Saint-Thierry joignait à sa lettre le texte des treize erreurs recueillies dans la *Theologia Christiana* et l'*Introductio ad Theologiam*; il envoie le tout à saint Bernard, les ouvrages d'Abélard, ses remarques et une réfutation en forme. « Il y a encore, à ce que j'entends dire, plusieurs opuscules du même auteur, l'un intitulé *Sic et Non*, un second *Scito teipsum*, et quelques autres dont la doctrine pourrait être, je le crains, aussi monstrueuse que le nom; mais, dit-on, ils craignent la lumière, et on a beau les chercher, on ne les trouve pas (1). »

A la lecture de cette lettre et des notes qui y étaient annexées, l'abbé de Clairvaux fut frappé d'épouvante. Il pria néanmoins son ami de lui accorder le temps nécessaire pour une plus ample information : « La plupart de ces choses, dit-il, et presque toutes m'étaient jusqu'ici inconnues. Il sera bon que nous ayons une entrevue après Pâques pour conférer à ce sujet (2). » L'entrevue projetée eut lieu, et il fut décidé qu'afin d'éviter le scandale, l'abbé de Clairvaux adresserait directement et de vive

(1) Inter Bernardin., ep. 326. Sur l'origine et le caractère de cette lettre, cf. Vacandard, *Abélard*, p. 55-58.

(2) Ep. 327.

voix au novateur lui-même ses observations critiques.

Lorsque ces deux grands esprits se trouvèrent en présence, ils s'entendirent aisément sur les principes de conduite qui devaient diriger les chefs des écoles catholiques. Tous deux s'intéressaient vivement à la gloire de l'Église; tous deux déploraient, pour des motifs différents peut-être, mais avec une égale sincérité, l'esprit d'irréligion qui envahissait le sanctuaire. Abélard avait remarqué et condamnait, non moins que saint Bernard, la fureur de discuter et la démanigaison d'innover, qui avaient pénétré dans presque toutes les classes de la société. Le libre examen n'était plus le lot de quelques téméraires philosophes; le peuple ignorant et séduit se laissait captiver par l'éloquence verbeuse des théologiens sans titre et des docteurs sans mission. Les places publiques retentissaient des dispute de l'école. Les simples comme les lettrés, les enfants comme les hommes mûrs et, pour parler avec Abélard, les sots de toute espèce se mêlaient, dans les villes, dans les bourgs et jusque dans les campagnes, de critiquer les dogmes les plus élevés de la religion. Ainsi allait tous les jours diminuant le respect des choses saintes; la foi des simples tombait dans le mépris; on jetait au vent les trésors de Dieu, et on insultait aux Pères de l'Église, qui avaient assoupi toutes les questions irritantes, au lieu d'essayer de les résoudre. Il semblait qu'on voulût préluder à une ère nouvelle (1).

Abélard, ennemi, à sa façon, de tous ces excès, reconnut aisément avec l'abbé de Clairvaux la nécessité de leur opposer, par une proclamation solennelle du dogme catholique, une digue inviolable. Sur ce point sa propre

(1) Bern., epp. 330, 332, 188, etc.; Abælardi *Introd. ad Theolog.*, ap. Cousin, II, 83-85, et passim.

conviction lui suffisait, sans le secours d'un avis étranger. Mais, quand Bernard mit le doigt sur la plaie vive et, comme autrefois le prophète Nathan au roi David, lui dit ouvertement : *Tu es ille vir*, « votre théologie est l'une des sources du mal, » il eut quelque peine à reconnaître sa culpabilité. Dans une troisième conférence, à laquelle prirent part plusieurs témoins, Abélard parut enfin comprendre la justesse des observations de l'abbé de Clairvaux et consentit à sacrifier, pour le maintien de la paix, ses théories hasardées, pour ne pas dire ses erreurs manifestes. On parla même de rétractation ; il faut sans doute entendre par là de simples corrections ou retouches (1). Sur cette résolution, on se sépara.

Les erreurs ou inexactitudes visées par Bernard portaient sur les principaux points de la doctrine, sur la Trinité, sur l'Homme-Dieu, sur la Rédemption, sur le péché et plus spécialement sur la méthode théologique d'Abélard. Il importe de les exposer ici avec quelques détails, pour n'y plus revenir.

La première question que le professeur de la montagne Sainte-Geneviève s'était proposé d'élucider était celle que se posait déjà saint Grégoire de Nazianze dans le vers suivant : *Πῶς ἡ μονὰς τριάξεν', ἡ τριάς πάλιν ἐνίξεν'* ; « comment l'Unité devient-elle Trinité, et comment la Trinité est-elle ramenée à l'Unité ? » Le dogme même, c'est-à-dire l'unité de nature et la trinité de personnes, n'est pas en cause ; les philosophes païens l'ont connu, suivant cette parole de l'Apôtre : *Quod notum est Dei manifestum est in illis* (2). Le vrai problème gît dans la difficulté d'expliquer la gé-

(1) *Bern. vita*, lib. III, cap. v ; *Bern.*, ep. 337.

(2) « *Ex quibus aperte Apostolus docet eis quoque mysterium Trinitatis fuisse revelatum.* » *Introd. ad Theolog.*, Cousin, II, 66 ; cf. *Comment. in ep. ad Roman.*, *ibid.*, p. 173 et suiv.

nération du Verbe et la procession du Saint-Esprit.

Pour le résoudre, Abélard a recours à certaines formules dialectiques qui ressemblent fort à de purs jeux d'esprit. Ayant remarqué que les Pères attribuaient communément, par appropriation, la Puissance à la première personne de la Trinité, la Sagesse au Fils, et l'Amour au Saint-Esprit, il fit de chacun de ces trois attributs la caractéristique de chacune des trois personnes divines. Substituant donc dans sa pensée cette distinction *Puissance, Sagesse, Amour*, aux deux suivantes, *Père, Fils, Saint-Esprit* ou *Inengendré, Engendré, Procédant*, « il les identifia, au point que ces trois triplicités ne fussent plus que des expressions différentes, substituables les unes aux autres, comme des notations diverses des mêmes quantités algébriques (1). » Ce fut sur ces principes qu'il établit sa théorie de la génération du Verbe et de la procession du Saint-Esprit.

« Le Père, dit-il, par la toute-puissance qui lui est attribuée en propre, engendre la Sagesse comme un fils; car la sagesse est quelque chose de la divine puissance, étant elle-même en Dieu la puissance de discerner... Le Saint-Esprit, c'est la Bonté; la Bonté ou Charité n'est pas en Dieu Puissance ni Sagesse. Elle suppose deux termes; Dieu procède, c'est-à-dire s'étend en quelque sorte par l'amour vers ce qu'il aime. Ainsi le Saint-Esprit et le Fils sont l'un et l'autre du Père; mais l'un est engendré, l'autre procède : la différence entre la Génération et la Procession, c'est que celui qui est engendré est de la substance même du Père, puisque la Sagesse, comme nous l'avons dit, est une certaine puissance, tandis que l'Amour appartient plus à la bonté de l'âme qu'à sa puissance. Quoi-

(1) Rémusat, *Abélard*, II, 321.

que beaucoup d'auteurs ecclésiastiques soutiennent que le Saint-Esprit est aussi de la substance du Père, c'est-à-dire qu'il est tellement par le Père, qu'il est d'une seule substance avec lui, il n'est pas proprement de la substance du Père, *ejusdem substantiæ, non ex substantiâ ejus*. On ne doit parler ainsi que du Fils. L'Esprit, quoique de même substance avec le Père et le Fils, — puisque la Trinité est justement appelée *homoousios*, — n'est pas, à proprement parler, de la substance du Père et du Fils : car alors il serait engendré par eux ; mais il procède de l'un et l'autre (1). »

La démonstration est bien vague et obscure ; Abélard le sent ; une comparaison sert à éclaircir sa pensée : « Prenez un sceau d'airain, vous avez une substance douée de trois propriétés distinctes : d'abord l'airain, *æs*, puis l'instrument à sceller, *sigillum*, enfin le sceau appliqué à une matière, *sigillans*. Le sceau est formé de la substance de l'airain, et le *sigillans* procède à la fois de l'airain et du sceau. » L'application de ces trois termes à la Trinité se fait d'elle-même. Abélard insiste spécialement sur le caractère du troisième terme. Le *sigillans*, considéré comme substance, est bien de la même substance que l'airain ; mais, eu égard à sa propriété qui est de sceller, on ne peut pas dire qu'il soit de la substance de l'airain. Ainsi le Saint-Esprit, bien qu'il soit de même substance que le Père, n'est pas de la substance du Père, car la Bonté n'est pas une espèce de puissance, comme est le Fils. La Procession est donc chose absolument différente de la Génération (2).

Quelle logomachie ! Évidemment Abélard se paie de mots. Le moindre mal d'une telle explication est de ne

(1) *Theol. Christ.*, lib. IV, p. 525-526, 536; *Introd. ad Theolog.*, p. 100 et suiv.

(2) *Introd. ad Theolog.*, p. 97 et suiv.

rien expliquer du tout (1). Il suffirait de presser la comparaison pour aboutir au sabellianisme. Othon de Freisingen et plusieurs modernes ont vu cette conséquence (2). L'abbé de Clairvaux, à tort ou à raison, s'arrête uniquement aux termes de la démonstration, dans lesquels il pressent l'arianisme. Il ne peut souffrir qu'on ôte au Saint-Esprit la Puissance que l'on accorde au Père et au Fils. Ce n'est là, il est vrai, qu'une manière de parler; mais elle est incontestablement arbitraire et trompeuse. Pris comme ils sonnent, les mots dont se sert Abélard établissent des degrés dans la Trinité (3).

(1) Cf. Deutsch, *Abälard*, p. 280; Noel Alexandre, *Histor. eccles.*, t. VI, dissert. VII, in sæcul. XI, et XII, art. 6.

(2) Otto Frising., *De Gest. Frid.*, lib. I, cap. 47; Cousin, *Ouvrages inédits d'Abélard*, Introd., p. cxcix; Deutsch, *Peter Abälard*, p. 279-281; cf. Bernard, *Tractatus de erroribus Abælardi*, cap. III, n° 6 et 7.

(3) « Sapit Arium, » ep. 192. « Cum Ario gradus et scalas in Trinitate disponit. » Epp. 330, 331, 332. Cf. *Tract. de errorib. Abæl.*, cap. III. On reprochait à Abélard d'avoir dit : « Pater plena potentia, Filius quædam potentia, Spiritus sanctus nulla potentia. » Otto Frising., *De Gest. Frid.*, lib. I, cap. 19; *Apolog.*, ap. Cousin, II, 720; *Tract. de errorib. Abælardi*, cap. I, n° 2. Ce ne sont pas les expressions propres dont s'était servi le novateur. Aussi dans son Apologie a-t-il protesté vivement contre une telle phrase : « Hæc verba si quis in meis reperiat scriptis, non solum me hæreticum, verum etiam hæresiarcham profiteor. » Cette protestation est plus habile que sérieuse; car l'abbé de Clairvaux discute, non pas en elle-même la phrase citée, mais le texte propre d'Abélard. Cf. *Capitula hæresum Petri Abælardi*, n°s 1 et 2; *Tractatus de errorib. Abæl.*, capp. I-III. On comprend donc que Martène ait qualifié durement (*impudentia* : ap. Migne, tom. CLXXVIII, col. 1122) la protestation d'Abélard. Deutsch (*Peter Abälard*, p. 278) nie à tort que les expressions d'Abélard établissent des degrés dans la Trinité. Rémusat (*Abélard*, II, 310) le reconnaît avec un ton de surprenante indifférence. « La doctrine d'Abélard n'avait rien d'odieux, rien d'énorme... Elle risquait tout au plus d'introduire entre les personnes divines une différence qui serait une *inégalité*. » (!!!) Voir, sur tout ce sujet, Vacandard, *Abélard*, p. 176-233; Deutsch, *Peter Abälard*, p. 255-288; Portalié, art. *Abélard* dans *Dictionnaire de théologie catholique*.

La christologie d'Abélard ne sera pas plus orthodoxe. Il proclame sans doute très haut la divinité du Christ; son langage sur la conception, la naissance, la mort, la résurrection et l'ascension de Jésus est irréprochable. Mais quand il aborde l'explication du mystère de l'union des deux natures dans l'unité de personne, il tombe aussitôt dans une terminologie qui mène fatalement au Nestorianisme. « Si nous accordons, dit-il, que le Christ est une des trois personnes de la Trinité, nous ne voulons pas dire que la personne du Christ soit une des trois personnes de la Trinité (1). » Qu'est-elle donc? Une personne humaine? Abélard réprouverait sûrement cette conséquence. Il est clair au moins qu'il refuse d'accepter la théorie catholique de la communication des idiomes, en vertu de laquelle le Christ, même considéré comme Dieu-homme, peut être appelé proprement la seconde personne de la Trinité. A l'entendre, l'humanité du Christ ne serait que l'instrument, ou, si l'on veut, l'organe intelligent du *Logos*. L'union des deux natures et, par suite, des deux volontés est si parfaite, que la nature divine communique à la nature humaine son impeccabilité; mais il est aisé de voir que, si intime qu'on la suppose, cette union reste purement morale. On ne sera donc pas surpris qu'Abélard adopte et s'approprie une locution vicieuse, faussement attribuée à saint Jérôme : *Christus pro parte est homo et pro parte Deus* (2). Des comparaisons défectueuses viennent encore confirmer ou même exagérer sa pensée. On

(1) *Introd. ad Theolog.*, p. 136 et suiv.; *Liber Sententiarum*, cap. xxiv, Cousin, II, 571-572; *Apologia*, *ibid.*, p. 730-731; Bernard, *Capit. Hæresum*, n° 5, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 1057. Cf. Geroh. (*De Investigatione Antichristi*, II, 37-39) disputant contra eos qui hominem divinam personam esse negant.

(2) *Theolog. Christ.*, p. 511; *Liber Sentent.*, cap. xxiv, p. 572.

connaît la comparaison de l'âme et du corps, employée par saint Cyrille d'Alexandrie et saint Augustin, et introduite plus tard dans le *Quicumque*; elle est classique, bien que fort sujette à contestation. Abélard en use et en propose une autre, de son invention, plus dangereuse encore : « Comme les os sont dans la chair de l'homme sans devenir sa chair, comme les pierres et les poutres sont liées entre elles pour construire un édifice, sans changer pour cela de substance, ainsi la divinité et l'humanité sont unies dans le Christ sans subir aucun changement, bien qu'elles forment une seule personne (1). » Voilà bien, remarque Deutsch, la *συνάφεια* de Nestorius. Comment l'abbé de Clairvaux, si sévère et si clairvoyant, n'aurait-il pas appliqué à une telle doctrine la note d'hérésie?

Abélard encourra encore d'autres blâmes non moins justifiés; sa théorie du péché originel et de la Rédemption lui attirera le reproche de pélagianisme.

Le péché, selon sa définition, consiste uniquement dans le consentement, dans l'intention : c'est un véritable mépris de Dieu. Ni ce qui le précède, comme la pensée ou l'inclination au mal, ni ce qui l'accompagne ou le suit, comme l'acte extérieur, rien de tout cela n'est péché (2).

Appliquée à la faute originelle, une telle définition a des conséquences graves. Ainsi, ce que saint Anselme, Hugues de Saint-Victor, Hugues de Rouen appellent un péché de *nature*, n'est pas, aux yeux d'Abélard, à proprement parler un péché; c'est uniquement un *debitum damnationis*. Il semble qu'il exagère ici la pensée de saint

(1) *Introd. ad Theolog.*, p. 138.

(2) *Ethica*, Cousin, II, 606; cf. *Liber Sententiarum*, cap. xxxiii-587.

Augustin, qui appelait l'humanité déchue une masse de perdition ; mais, par une inconséquence dont ses ouvrages offrent tant d'exemples, il combat ailleurs la doctrine augustinienne, d'après laquelle l'homme déchu n'est plus capable de vouloir le bien ni de l'accomplir. En cela, il se sépare nettement de ses contemporains. Il enseigne expressément qu'après la chute l'homme ne fut pas entièrement dépouillé de ses dons originels, et qu'il possède toujours assez de lumière et de force pour aimer Dieu et pratiquer la vertu (1). Les païens en sont la preuve vivante, selon sa pensée. Les philosophes, tels que Sénèque, Épicure, Pythagore, et, entre tous, Platon, qui a connu la Trinité, n'ont-ils pas rendu témoignage à la vérité par une vie pure et sainte (2) ? Abélard joint à leur éloge l'éloge non moins surprenant des brahmanes qui, aussi bien que les sibylles (3), ont, dit-il, connu le mystère de l'Incarnation.

Après cela, quelle part fera-t-il aux Juifs ? Il reconnaît qu'ils sont le peuple élu ; mais, loin de leur accorder une réelle supériorité sur les païens, il s'efforce de démontrer que la loi, à laquelle sont attachés des récompenses et des châtiments temporels, et qui manque du grand principe de la charité, est, en ces deux points, inférieure à la loi purement naturelle, observée par les Gentils (4). Voilà où aboutit sa théorie du péché originel. Pélage n'eût vraisemblablement pas désavoué ce langage.

La doctrine d'Abélard sur le péché actuel n'est pas plus sûre. En plaçant la responsabilité de l'homme adulte uniquement dans l'intention, il est arrivé sans le vouloir à

(1) *Expositio in Epist. ad Roman.*, p. 243 ; cf. p. 238.

(2) Voir tout le second livre de la *Theologia*.

(3) *Introd. ad Theolog.*, p. 59 ; *Theolog. Christ.*, p. 399, 406.

(4) *Expos. in Ep. ad Roman.*, p. 258-261.

préconiser une morale devant laquelle fléchit la règle absolue des mœurs. Des critiques, il est vrai, contestent la justesse de cette observation. Abélard, disent-ils, distingue entre ce qui est juste ou injuste et ce qui est répréhensible ou irrépréhensible, et il fait remarquer qu'on peut être répréhensible sans être coupable. On avouera cependant que ses principes conduisent au relâchement. Sa théorie du péché d'ignorance et du péché d'action le prouve surabondamment. « Quand on emploie ces mots : *pécher par ignorance, pécher en pensée*, on prend le péché, dit-il, dans un sens large ; c'est l'action qu'il ne convient pas de faire. Dans le péché d'ignorance, point de faute. Pécher en pensée, par la volonté, en parole ou en action, c'est faire ou dire ce qu'on ne doit pas, quand même cela nous arriverait à notre insu ou malgré nous. Ainsi ceux même qui persécutaient le Christ et les siens, qu'ils croyaient devoir être persécutés, sont dits avoir péché en action, *in operatione* ; ils auraient cependant commis une faute plus grave, s'ils avaient épargné le Christ contre leur conscience (1). »

Cette absolution du péché d'ignorance, même coupable, mènerait loin. Abélard croit en atténuer les effets et s'arrêter à temps, en établissant que Dieu damne les hommes, sans qu'ils soient proprement responsables de leurs fautes. Cela concilie tout dans sa pensée. Les critiques y voient plutôt une contradiction ; nouvelle preuve que sa théologie n'est pas d'un seul jet, mais dérive de plusieurs sources et se compose d'éléments hétérogènes.

Son intention est évidemment de ne pas s'écarter de l'enseignement orthodoxe. Aussi prend-il soin de ramener ses théories les plus hasardées au point de départ.

(1) *Ethica*, cap. xiv, p. 620.

traditionnel. C'est ainsi qu'en dépit de sa doctrine sur l'état originel de l'humanité déchue, il professe qu'il n'y a de salut que dans le Christ, même pour ceux qui ont vécu avant le Christ.

Ici se présente sa théorie de la Rédemption qui inspirait à l'abbé de Clairvaux une si vive horreur. Quelques Pères grecs, Origène et saint Grégoire de Nysse, avaient enseigné que l'homme, assujetti au démon depuis la chute, fut délivré de cet esclavage par la mort du Christ. Selon saint Athanase, le Christ, se substituant à l'homme coupable, avait subi la peine due au péché d'Adam. Les principaux Pères de l'Église latine, saint Ambroise, saint Augustin, saint Grégoire le Grand adoptent ces deux explications à la fois; Abélard les rejette. « Je crois, dit-il, que le démon n'a jamais eu sur l'homme d'autre pouvoir que celui d'un geôlier, et je crois aussi que le Fils de Dieu ne s'est pas incarné pour nous délivrer (1). » Avec quelle verve éloquente l'abbé de Clairvaux relèvera plus tard le ton impertinent de cette profession de foi, contraire à l'enseignement général! « Qu'y a-t-il de plus intolérable dans ces paroles, le blasphème ou l'arrogance? Tous, dit-il, pensent ainsi; mais moi, non. Et qui donc es-tu, toi? Qu'apportes-tu de meilleur (2)? » Abélard refuse éga-

(1) *Exposit. in Ep. ad Rom.*, lib. II, p. 204 et suiv.; *Liber Sentent.*, cap. XXIII, p. 569-570; cf. Bern., *Tractact. de erroribus Abælardi*, cap. v.

(2) *Tract. de error. Abæl.*, cap. v, n° 11; *Cap. Hæres.*, n° iv. Abélard a-t-il vraiment dit que tous les Pères étaient d'accord sur ce point, comme le croit saint Bernard? *Omnes doctores nostri post apostolos conveniunt*. Dans le commentaire de l'épître aux Romains (*loc. cit.*) il y a seulement: *et quod dicitur*. Dans l'*Epitome* ou *Liber Sententiarum* (*loc. cit.*), nous lisons: *quidam dicunt quod a potestate diaboli redempti sumus*. Rémusat (*Abélard*, II, p. 435, note) fait remarquer que les expressions citées par saint Bernard, se trou-

lement de croire que l'homme ait été racheté par le sang du Christ. « Si l'homme, dit-il, devait une rançon à Dieu pour le péché d'Adam, quelle sera la rançon du déicide ! » Question naïve, pur sophisme. Saint Bernard répond : « Ce sera le sang même que les meurtriers ont fait couler et la prière que le Sauveur a prononcée en mourant. Si Dieu n'a pas approuvé le meurtre de son Fils, il a eu du moins pour agréable le sacrifice volontaire que ce Fils a fait de sa vie (1). »

Cette doctrine écartée, le mystère s'évanouit. Abélard faisait consister la Rédemption dans une incomparable leçon d'amour. L'homme était tombé par le mépris de Dieu, *contemptus Dei*, il se réhabilitera par la charité. La vie et la mort de Jésus n'ont eu d'autre fin que de provoquer l'homme à l'amour de Dieu ; tel est aussi l'unique fruit de l'Incarnation. « Notre Rédemption, dit-il, est ce grand amour que nous inspire la Passion de Jésus-Christ ; amour qui non seulement nous délivre de la servitude du péché, mais encore nous acquiert la liberté des enfants de Dieu (2). »

« Si ces expressions ne renferment pas le plus pur pélagianisme, remarque Dom Clément, on ne sait pas où on peut le trouver (3). » « Admirable docteur ! s'écrie saint Bernard ; il efface d'un trait de plume la satisfaction

vaient peut-être dans la portion de l'*Introductio* qui se rapporte à ce chapitre du *Liber Sententiarum* et que le temps nous a ravie.

(1) *Exposit. in Ep. ad Rom.*, lib. II, p. 506 ; Bernard, *Tractat. de errorib. Abél.*, cap. VIII, n° 21.

(2) « Redemptio itaque nostra est illa summa in nobis per passionem Christi dilectio, quæ non solum nos a servitute peccati liberat, sed veram nobis filiorum Dei libertatem acquirit, ut amore ejus potius quam timore, » etc. *Expos. in Ep. ad Rom.*, lib. III, 207. Dom Gervaise (*Vie d'Abélard*, II, 158) et Rémusat (*Abélard*, II, p. 414) ont, en traduisant ce texte capital, commis un contresens.

(3) *Hist. littér. de la France*, XII, p. 142.

du Christ, qui forme l'essence même du mystère de la Rédemption. Pour moi, dans l'œuvre de notre salut je considère principalement trois choses : l'état d'humilité auquel Dieu s'est réduit, la mesure de sa charité qu'il a étendue jusqu'à mourir sur la croix, et le mystère de la Rédemption par où il a détruit la mort en la subissant. Retrancher ce dernier point des deux autres, c'est peindre sur le vide. Il n'est certainement rien de plus grand et de plus digne de notre reconnaissance que ces exemples d'humilité et de charité ; mais l'un et l'autre, sans la Rédemption, n'ont ni fondement ni consistance (1). »

On pourrait encore glaner quelques erreurs d'une portée moindre, semées çà et là dans les ouvrages d'Abélard. L'abbé de Clairvaux les a recueillies et notées en courant (2). Mais ce qui le révoltait plus que les propositions de détail, c'était la méthode même d'enseignement employée par le professeur de la montagne Sainte-Genève.

C'est par sa méthode, en effet, qu'Abélard fut un novateur parfois dangereux, un précurseur éloigné de la critique moderne, si féconde en résultats heureux, mais aussi très fertile en erreurs désolantes. Il avait à définir les rapports de la raison et de la foi, et du même coup l'objet et le sujet de la foi ; voyons comment il s'est acquitté de cette tâche délicate.

L'objet de la foi est contenu dans l'Écriture sainte et la Tradition. Abélard s'exprime sur l'une et l'autre en termes généralement corrects. Il croit à l'inspiration de l'Écriture et à l'infailibilité des livres saints (3). Cer-

(1) *Tract. de errorib. Abæl.*, cap. ix. Voir, sur toute cette question, Vacandard, *Abélard*, p. 246-276.

(2) *Capit. Hæresum*, Migne, p. 1040-1054.

(3) *Expos. in Ep. ad Roman.*, p. 353; *Prolog. ad Sic et Non*, ap. Cousin, *Ouvrages inédits d'Abélard*, p. 15.

taines expressions de sa lettre à saint Bernard semblent cependant établir des degrés dans l'inspiration (1); mais ce n'est là qu'une phrase incidente, en désaccord avec l'ensemble de sa doctrine. Ses réserves regardent plutôt la fidélité des traductions et des copies de la Bible (2). Encore ne faut-il attendre de lui qu'une connaissance très imparfaite du texte hébraïque de l'Ancien Testament. Ses observations ne portent que sur certains mots hébreux ou grecs, que les Pères avaient mis dans la circulation générale. En somme, sa méthode exégétique est celle d'un critique prudent et circonspect. //

Elle fut plus hardie à l'endroit de la Tradition et des Pères. L'autorité des Pères était, il faut l'avouer, mal déterminée au douzième siècle. La distinction entre le représentant de la tradition, toujours sûr, et le docteur privé, sujet à l'erreur, n'avait pas été nettement établie en principe. De là le respect exagéré témoigné par certains maîtres au texte, quel qu'il fût, des Pères ou des docteurs des premiers siècles. Il n'est pas rare, par exemple, de voir un théologien invoquer, sur une question libre et débattue, l'autorité d'un seul Père, saint Augustin ou saint Jérôme, comme témoin infailible de la vérité (3). On traite la théologie comme on faisait la philosophie. En philosophie, Aristote régnait; mais, selon la remarque de M. Hauréau, « la glose de Boèce inspi-

(1) « *Matthæus eam (orationem) plenius ac perfectius scripsisse dubium non est... De ipso fonte Matthæus, de rivulo fontis Lucas est potatus.* » Ap. Cousin, I, 619.

(2) Cf. *Abæl. ep. de studio Litterarum*, ap. Cousin, I, p. 235.

(3) Rupert de Deutz, par exemple, raconte qu'il fut considéré comme hérétique pour avoir attaqué une opinion de saint Augustin. « *At illi me ex hoc diffamare cœperunt tanquam hæreticum, qui dixissem non esse in canone B. Augustinum... non esse illi per omnia confitendum sicut libris canonicis.* » Migne, t. CLXX, p. 496.

rait autant de confiance que le texte même des catégories ». Pareillement, en matière de foi, le sentiment d'un Père de l'Église tenait lieu de la parole évangélique. Il y avait là un péril grave. Abélard entreprit d'y remédier, en montrant qu'il serait aisé d'opposer les Pères les uns aux autres et quelquefois un Père à lui-même. Il suffisait pour cela de recueillir sur un sujet donné les textes contradictoires, épars dans la patrologie grecque et latine, travail de pure érudition à la portée du simple lecteur. De ces recherches est né le *Sic et Non* (le Oui et le Non). Cette compilation, qui allait à prouver que l'emploi des ouvrages des Pères demande quelque critique, dérouta complètement l'école traditionnelle et lui fit jeter les hauts cris. Il était désormais évident qu'un texte, fût-il emprunté à saint Augustin, n'avait pas pour cela une autorité infaillible. En ce sens, le *Sic et Non* fut vraiment dirigé contre la Tradition, telle au moins qu'un certain nombre de théologiens la concevaient au douzième siècle. La Tradition sainement entendue fut-elle atteinte du même coup? L'abbé de Clairvaux l'a cru. Il reproche à Abélard d'avoir poussé l'audace jusqu'à rejeter dédaigneusement le sentiment des Pères dans une question de dogme où ils étaient unanimes. Le fait n'est pas absolument prouvé. En tous cas, ce ne serait là qu'un écart qui ne diminuerait en rien la valeur propre de la méthode critique, inaugurée par le *Sic et Non*. On peut admettre qu'Abélard n'a pas toujours eu pour l'autorité représentée par l'enseignement des Pères le respect auquel elle a droit : s'il met les décisions des conciles œcuméniques au rang des articles de foi (1), on ne voit pas qu'il tienne compte du magistère ordinaire de l'Église. Il faut pourtant lui savoir gré d'a-

(1) *Introd. ad Theolog.*, p. 10, 104; *Theolog. Christ.*, p. 537.

voir introduit la critique dans les discussions dogmatiques et morales. Cette arme, qu'il n'a pas toujours maniée avec sûreté, deviendra un admirable instrument de précision entre les mains de saint Thomas d'Aquin.

Sa façon d'entendre les rapports de la raison et de la foi ouvrirait la porte à de plus graves malentendus. Nul plus qu'Abélard ne s'est attaché à démontrer l'impuissance de la raison humaine à pénétrer l'Infini. Et cependant nul n'a essayé avec plus de confiance et de persévérance à mettre les mystères du dogme catholique à la portée de notre intelligence. Son principe était qu'on ne peut croire ce qu'on ne comprend pas : *nec credi posse aliquid, nisi primitus intellectum*; et saint Bernard lui reproche amèrement d'avoir enseigné que la foi n'était qu'une estimation, c'est-à-dire une simple opinion, *existimatio rerum non apparentium* (1). De telles maximes pourraient sans contredit être adoptées comme devises par les rationalistes. Mais il importe de savoir au juste ce qu'elles renfermaient dans la pensée de l'auteur qui les a émises. A vrai dire, ce n'est pas chose facile. Dans la *Theologia Christiana*, Abélard distingue parfaitement entre la foi et la raison : *Nec pro fide reputandum quod de manifestis recipimus, humana compulsi ratione* (2). Mais, dans le passage parallèle de l'*Introductio ad Theologiam*, son langage est plus embarrassé; il appelle foi, *fides*, la connaissance purement rationnelle, qu'il estimait tout à l'heure indigne de ce nom, *nec pro fide reputandum* (3). Il ajoute, il est vrai, par manière de correction, que cette foi initiale, dépourvue de charité, n'est

(1) *Introd. ad Theol.*, p. 5; cf. Bern., *Tract. de error. Abælardi*, cap. iv.

(2) *Theolog. Christ.*, p. 462.

(3) *Introd. ad Theolog.*, p. 78.

pas méritoire. Mais, s'il se sauve ainsi de la contradiction, c'est pour tomber dans une erreur doctrinale. Un acte d'adhésion donnée à la vérité, même divinement révélée, ne sera jamais un acte de foi, s'il n'est fondé que sur des motifs purement rationnels, *humana compulsi ratione*. La raison humaine est sans doute le sujet de la foi; mais, pour qu'elle s'élève à l'acte, il faut qu'elle soit aidée par le don surnaturel de la grâce, et qu'elle s'appuie sur l'autorité même de Dieu. Ces notions, d'ailleurs élémentaires, n'étaient pas familières à l'esprit d'Abélard. La netteté dans les définitions ne fut jamais son fait.

C'est à tort cependant que Rémusat et Reuter (1) ont donné au texte que nous discutons un sens rationaliste. Leur interprétation repose sur un contresens ou, si l'on veut, sur une faute de lecture. Nous l'avons démontré ailleurs et M. Deutsch adopte nos conclusions (2). Il n'y a là rien qui puisse nous servir à préciser le caractère de la méthode d'Abélard. Ce caractère ressort bien plutôt de l'idée qu'Abélard se forme de la raison. La raison, créée spécialement à la ressemblance de Dieu, n'a pas d'inclination plus vive que de connaître Celui dont elle est l'image. De là son effort, toujours impuissant, pour pénétrer l'Infini (3). Dieu cependant favorise ce mouvement, en éclairant l'âme par une action intérieure et mystérieuse, sorte d'inspiration habituelle départie non pas à tous les hommes, mais à ceux qui cultivent la sagesse, aux dialecticiens (4). Abélard tend ici à confondre les ins-

(1) Rémusat, *Abélard*, II, 204 et 275; Reuter, *Geschichte der religiösen Aufklärung in Mittelalter*, Berlin, 1875, tom. I, p. 227.

(2) Vacandard, *Abélard*, p. 388 et suiv.; cf. Deutsch, *Peter Abälard*, p. 117-120.

(3) *Theolog. Christ.*, p. 552; *Introd. ad Theol.*, p. 115.

(4) « At vero perpauci sunt, quibus hujus scientiæ (Dialectices) secretum, imo sapientiæ thesaurum divina revelare gratia digne-

pirations naturelles du génie avec les inspirations surnaturelles de la foi. La comparaison qu'il établit entre les prophètes de la Judée et les philosophes grecs, tels que Socrate et Platon (1), s'explique de la sorte aisément. C'est « par un effet d'une même inspiration divine, dit-il, que la connaissance des mystères, en particulier du mystère de la Trinité, est commune aux païens et aux juifs (2). » Aussi, les dialecticiens, héritiers des philosophes, seront-ils admis à comprendre et à expliquer les mystères, non pas avec une clarté parfaite, mais pourtant d'une certaine façon rationnelle, *quodammodo rationaliter*.

Ce fut cette prétention d'Abélard à l'intelligence particulière, réservée, du dogme que l'abbé de Clairvaux combattit avec tant de vivacité. « Cet homme, disait-il, dispute de la foi contre la foi ; il ne voit rien en énigme, rien dans le miroir, mais contemple tout face à face... Il veut dépasser sa mesure. De tout ce qui est au ciel et en la terre, il ne daigne rien ignorer, si ce n'est lui-même. Il change les limites posées par nos Pères, agitant les questions les plus élevées de la révélation. A ses disciples tout novices encore, à peine ébauchés, à peine sevrés de la dialectique, à peine capables de comprendre les premiers éléments de la foi, il ouvre le mystère de la Trinité, le Saint des Saints et la chambre du Roi (3). » Il y a dans ces reproches, où perce l'ironie, quelque exagération. Abélard a toujours fait profession de renoncer à l'intelligence proprement dite des mystères (4). On ne peut

tur. » *Dialectica*, Cousin, *Ouvrages inédits*, p. 436 ; cf. *Theol. Christ.*, p. 456.

(1) *Theolog. Christ.*, p. 457 ; *Introd. ad Theolog.*, p. 31 ; cf. *Expos. in Ep. ad Rom.*, p. 174.

(2) *Introd. ad Theolog.*, cf. p. 22 ; p. 29 et 66.

(3) *Tract. de errorib. Abælardi*, cap. 1 ; epp. 193, 331, etc.

(4) *Introd. ad Theolog.*, p. 88.

néanmoins méconnaître qu'il attribue à la raison humaine une puissance excessive, en assimilant la science des philosophes et des dialecticiens à celle des Prophètes divinement inspirés. Ses démonstrations du dogme vont à confirmer cette théorie de l'inspiration. C'est avec le secours de la lumière divine qu'il prétend pénétrer et expliquer les mystères par la raison, *quodammodo rationaliter*. Une telle méthode n'est pas aisée à définir. Ce n'est pas le rationalisme proprement dit : c'est une sorte de rationalisme mystique qui voudrait être chrétien (1).

(1) Sur la méthode d'Abélard, voir Vacandard, *Abélard*, p. 382-455.

CHAPITRE XXIII

CONDAMNATION D'ABÉLARD.

Concile de Sens (1140).

Bernard emporta de ses entretiens avec Abélard une impression fâcheuse. La promesse d'une rétractation en temps opportun ne le rassurait qu'à demi contre les dangers de tant de théories suspectes, d'erreurs manifestes et d'une méthode d'enseignement essentiellement critique, avec une nuance de rationalisme bâtard. Il ne put s'entretenir auprès de ses amis; il entreprit même de mettre les étudiants en garde contre les ouvrages et les leçons d'Abélard (1). Bientôt il ne fut bruit dans les écoles et les monastères que de la controverse ouverte entre l'abbé de Clairvaux et le professeur de la montagne Sainte-Geneviève. La nouvelle s'en répandit jusqu'à Toul. Un chanoine de cette ville, Hugues Métel, bel esprit du temps, en quête de thèmes à déclamations, saisit cette occasion pour faire montre de style, en dénonçant Abélard au souverain Pontife. Hugues pressent la lutte qui va s'engager entre Bernard, cet homme vraiment catholique, israélite de père et de mère, par la lettre et par l'esprit, et Abélard, ce fils d'un Égyptien et d'une Juive, fidèle au sens littéral par sa mère, infidèle au sens spirituel par son père, Le novateur

(1) Bern., ep. 337, n° 2.

est déjà signalé comme un redoutable ennemi de l'Église. Les épithètes les plus accablantes pleuvent sur lui. C'est une hydre nouvelle, un nouveau Phaéton, un autre Prométhée, un Antée à la force de géant. C'est le vase d'Ézéchiël qui bout, allumé par l'Aquilon. Il est temps que le pape prépare le cautère qui doit guérir les âmes malades, s'il ne veut que tous les pécheurs de la terre tombent bientôt dans les rets de cet homme (1).

Abélard ne put ignorer longtemps ces manœuvres hostiles, commentées et grossies par la rumeur publique (2). Il y vit les signes précurseurs d'un orage qui s'accumulait contre sa personne. Ses bonnes résolutions s'évanouirent sur-le-champ. Nul doute qu'en présence de l'abbé de Clairvaux, il n'ait été sincèrement décidé à retrancher de ses livres, par amour de la paix, certaines expressions ou même certains passages équivoques, qui offensaient l'oreille des gardiens de la foi et des docteurs en renom. Mais à peine eut-il regagné sa chaire, qu'il rencontra parmi ses disciples des flatteurs, prêts à blâmer sa promesse de rétractation comme un acte de faiblesse. Nous trouvons à cette époque, dans son entourage, deux hommes qui furent ses imprudents conseillers, pour ne pas dire ses mauvais génies, Arnould de Brescia et le sous-diacre Hyacinthe. Le premier venait d'être chassé de son pays pour ses désastreux essais de réforme politique et religieuse. Hardi, entreprenant, impatient de l'autorité ecclésiastique, ce tribun éloquent, qui déniait au clergé le droit de posséder, avait tenté de substituer au pouvoir épiscopal un gouvernement laïque et républicain. Trompé dans ses efforts et condamné à l'exil, il s'était retiré en France auprès

(1) Hug. Metell., ep. iv, dans Hugo, *Sacræ antiq. Monum.*, II, 330.

(2) Cf. Hug. Metell., ep. v., *ibid.*, p. 332.

de son ancien maître, « le Palatin, » qui fit de lui son écuyer, comme parle l'abbé de Clairvaux (1). Le sous-diacre Hyacinthe, sans être qualifié du même titre, remplit le même office. Attaché déjà à la curie, dont il devait plus tard être l'un des membres les plus éminents, il était mieux que personne en mesure d'entretenir les illusions du novateur. Il apportait de Rome l'assurance que la *Theologia Christiana* et l'*Introductio ad Theologiam* étaient entre les mains des cardinaux (2). Cette pensée, qui flattait infiniment le professeur de Sainte-Geneviève, lui enfla le cœur. Encouragé par ses confidents, il résolut de tenir tête à l'orage et de braver ses adversaires.

On était vraisemblablement aux premiers jours de mai. Une solennelle cérémonie d'exposition de reliques devait avoir lieu, le premier dimanche après la Pentecôte, dans la cathédrale de Sens, alors métropole du diocèse de Paris. De nombreux prélats et dignitaires de la province, l'archevêque de Reims et quelques-uns de ses suffragants, le roi de France lui-même, avaient promis de rehausser par leur présence l'éclat de cette fête populaire. Abélard crut voir dans cette imposante manifestation une occasion providentielle de repousser publiquement les accusations sourdes dirigées contre sa personne et ses écrits. Il s'adressa à l'archevêque de Sens, le priant de transformer en concile ou synode la réunion sainte qu'il projetait, et lui demandant l'autorisation d'y comparaître pour se justifier. Sa lettre visait directement saint Bernard qu'il espérait confondre publiquement. L'archevêque accueillit avec faveur sa demande, qu'il transmit sans retard à l'abbé de Clairvaux. Mais celui-ci, surpris d'une telle provocation, refusa de se rendre au concile, alléguant son inex-

(1) Bern., ep. 189.

(2) Bern., epp. 189, 192, 193, 338, 410.

périence dans les combats de la parole, et faisant remarquer qu'il n'était qu'un enfant auprès d'Abélard habitué dès sa jeunesse aux exercices de la dialectique. Surtout il jugeait inutile et indigne de « laisser agiter ainsi la raison divine par de petites raisons humaines. » Il ajoutait que les écrits d'Abélard étaient des témoins suffisants pour l'accuser et qu'après tout c'était l'affaire des évêques et non la sienne que de juger en matière de dogme (1).

Cependant les esprits se remuaient. Les disciples d'Abélard escomptaient bruyamment d'avance le triomphe de leur maître. La rumeur publique apporta bientôt à Clairvaux la nouvelle de leurs téméraires espérances. Le danger devenait pressant pour la cause catholique. Céder sans combat à la veille de la lutte, c'était compromettre les intérêts de l'Eglise et préparer peut-être à Abélard une victoire aisée et retentissante. Les amis de Bernard comprirent la gravité de cette situation et, à force de représenter au saint abbé les conséquences de son abstention, ils finirent par lui faire accepter le rôle de défenseur de l'orthodoxie.

L'abbé de Clairvaux ne céda pas sans larmes. Mais, sa résolution arrêtée, il mit tout en œuvre pour terminer à son honneur une polémique qui était devenue par la tactique d'Abélard presque une affaire personnelle. Son premier soin fut de s'assurer le concours actif des évêques. « C'est plus encore votre affaire que la mienne, leur écrivait-il. L'épouse du Christ confiée à votre garde est, malgré votre vigilance, étouffée sous une forêt d'hérésies, sous une moisson d'erreurs. Il est bon d'être patient à l'égard de tout le monde; le serviteur de Dieu ne doit pas se précipiter dans les procès. Mais on nous convoque à

(1) Bern., ep. 337; cf. ep. 189.

Sens pour l'octave de la Pentecôte, et on nous provoque à la lutte pour la défense de l'Église. Je puis compter, je l'espère, sur l'appui des amis de Jésus-Christ. Je vous avertis un peu tardivement ; mais il faut en rejeter la faute sur les ruses d'un ennemi qui espérait nous surprendre, nous trouver mal préparés à la résistance, et dont la perfidie se trahit déjà dans la brusque promptitude avec laquelle il nous a défiés (1). »

Cette lettre et la précédente montrent combien Abélard s'était mépris en demandant à se présenter devant un synode. Il regardait sans doute la discussion publique comme une véritable joute, où la victoire demeurerait au plus habile, et se flattait de vaincre aisément un adversaire peu habitué aux subtilités de la dialectique. Malheureusement pour son calcul, ce n'était pas ainsi que l'abbé de Clairvaux envisageait l'œuvre conciliaire. Il songeait uniquement à organiser un tribunal devant lequel le théologien suspect comparaitrait en accusé. C'est pour cette raison qu'il avait d'abord décliné l'invitation de l'archevêque de Sens. Siéger au concile comme juge eût été de sa part un empiétement sur le droit incommunicable des évêques ; y assister comme accusateur lui paraissait même fort périlleux.

Au jour fixé, dès la veille même, Henri le Sanglier vit arriver dans sa ville métropolitaine tous les évêques de sa province, à l'exception des évêques de Nevers et de Paris, empêchés pour des raisons qu'on ignore. Ces suffragants étaient l'évêque de Chartres, Geoffroy de Lèves, ancien élève d'Abélard, son éloquent défenseur au concile de Soissons, Hugues III d'Auxerre, ami intime de l'abbé de

(1) Bern., ep. 187 ; cf. epp. 189-190 ; *Bern. Vita*, lib. III, cap. v, n 13.

Clairvaux, Élie, évêque d'Orléans, Atton de Troyes, Mannassés de Meaux. L'archevêque de Reims, Samson des Prés, convoqué comme nous l'avons dit, amenait avec lui trois prélats, Alvisé, évêque d'Arras, Geoffroy de Châlons et Joscelin de Soissons. A leur suite, un grand nombre d'ecclésiastiques de tous ordres, abbés, prieurs, doyens, archidiares, écolâtres, Gilbert de la Porrée par exemple, envahissaient la cité. Le roi apparut escorté de ses grands officiers. Parmi les seigneurs, on remarquait surtout Guillaume, comte de Nevers, que sa dévotion devait un jour mener à la Chartreuse. Enfin on put saluer les deux personnages dont la seule présence aurait suffi pour attirer l'attention publique, saint Bernard et Abélard : l'un faible, souffrant, couvert de son humilité, précédé d'une renommée de sainteté merveilleuse et du bruit de ses miracles ; l'autre, déjà courbé par l'âge, mais d'une allure toujours ferme et le regard plein d'assurance.

Le 2 juin 1140 (1), octave de la Pentecôte, après la cérémonie de l'exposition des reliques, l'abbé de Clairvaux, préludant aux séances du synode, monta en chaire et recommanda Abélard aux prières de son auditoire : « Conjurez Dieu, dit-il, de le rendre tel que le soupçon ne puisse désormais l'entacher (2). » Le soir, les prélats tinrent une conférence privée dans laquelle ils étudièrent, sous l'œil du saint abbé, les matières de la discussion du lendemain. Bernard produisit les ouvrages d'Abélard, en

(1) La date du concile de Sens a été l'objet de longues controverses. Un excellent critique, M. Deutsch (*Die Synode von Sens*, p. 50-54), la fixe en 1141 ; et son opinion fait loi en Allemagne (cf. Bernhards, *Konrad III*, p. 735, note 11 ; Jaffé, *Reg.*, n° 8148-8149). Nous avons démontré ailleurs (*Revue des Quest. hist.*, Juillet 1891, p. 235-245) que cette opinion est insoutenable.

(2) *Berengarii Apologet.*, ap. Cousin, II, 772.

tira les propositions les plus téméraires, dont il prouva l'hétérodoxie, en les comparant avec l'enseignement de l'Écriture et des Pères, particulièrement avec la doctrine de saint Augustin. On tomba aisément d'accord sur la nécessité d'une rétractation de l'auteur (1).

Ce travail préliminaire simplifiait les opérations publiques du concile. La première séance s'ouvrit le lendemain dans l'église métropolitaine de Saint-Étienne. Le roi y assista. L'abbé de Clairvaux occupait au milieu des prélats une place d'honneur. Après la récitation des prières accoutumées, l'un des évêques prit la parole et s'attacha à démontrer l'importance de la vraie foi. Abélard fut ensuite introduit. Bien qu'il ne pût se dissimuler que les évêques, dont il avait escompté l'approbation, étaient devenus ses juges, il ne parut pas d'abord redouter l'issue du débat. Avec cette présence d'esprit qui est la marque des hommes supérieurs dit-il, ironiquement à Gilbert

(1) Nous admettons avec Deutsch (*Die Synode von Sens*; p. 39-40) l'existence de cette conférence privée, en nous fondant comme lui, d'une part, sur le témoignage de Bérenger (*loc. cit.*, p. 772 et suiv.) qui parle d'une séance conciliaire *inter pocula*, — calomnie qui serait absurde si elle ne faisait allusion au repas des évêques, immédiatement suivi d'une réunion particulière à laquelle Abélard ne fut pas convoqué, — et, d'autre part, sur un passage de la lettre synodale (ep. 337), où il est question d'un examen des ouvrages d'Abélard, *pridie ante factam ad vos appellationem*, fait la veille du jour où celui-ci en appela au Pape. Cette séance privée était-elle légitime? Deutsch ne le pense pas. Pour qu'elle le fût à son sentiment, il eût fallu qu'Abélard y fût admis (*Die Synode*, p. 23; cf. Neander, *Der heilige Bernhard*, II, p. 1-2, note). Il en appelle pour justifier sa pensée au texte de l'*Historia Pontif.* (Mon. G., XX, 522), qui assimile ici la conduite de Bernard à celle qu'il suivit plus tard à Reims pour faire condamner Gilbert de la Porrée. L'auteur nous paraît oublier que l'abbé de Clairvaux est ici, comme à Reims, simplement au service des juges de la foi et prépare avec eux la matière d'un jugement, et non d'une discussion d'école.

de la Porrée, en traversant la foule qui s'ouvrait devant lui pour lui livrer passage :

Nam tua res agitur, paries cum proximus ardet,
Prends garde à ta maison, quand le mur voisin brûle,

prédisant ainsi sept ans à l'avance les synodes de Paris et de Reims, où saint Bernard devait encore, pour quelques nouveautés de doctrine, poursuivre et faire condamner le subtil évêque de Poitiers (1).

Lorsque l'illustre professeur, subitement transformé en accusé, eut pris place sur le siège qui lui était assigné, l'abbé de Clairvaux, chargé du rôle de promoteur, se mit en devoir d'énoncer les dix-sept propositions extraites, dès la veille, de la *Theologia Christiana*, de l'*Introductio ad Theologiam*, du *Scito teipsum*, et d'un autre ouvrage intitulé *Liber Sententiarum* (2), et avertit l'auteur que le choix lui était offert ou de renier les textes

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. v, nos 13, 15; *Bern.*, ep. 337; *Bereng.*, *Apolog.*, loc. cit. Le mot d'Abélard n'est pas absolument authentique : *Ferunt*.

(2) Abélard a désavoué ce dernier ouvrage (*Apologia*, p. 722) et veut qu'on le lui ait attribué de mauvaise foi ou par ignorance. C'est peut-être encore là un faux-fuyant. Rheinwald a en effet publié sous le titre de *Epitome Theologiæ christianæ* (Berlin, 1834) un *Liber Sententiarum* qui reproduit exactement la théologie d'Abélard. L'auteur, parlant à la première personne, renvoie le lecteur à son *Commentaire de l'Épître aux Romains*. Comme d'autre part le style est plus vif que celui de la *Theologia Christiana* et de l'*Introductio*, Gieseler a émis la conjecture que le *Liber Sententiarum* serait un cahier rédigé pendant les leçons d'Abélard par un de ses disciples. Cette hypothèse résoudrait toutes les difficultés. Aussi est-elle généralement admise en Allemagne. Voir, sur cette question, Deutsch, *Peter Abälard*, Beilage II, p. 453-456. De la sorte, Abélard a pu nier qu'il eût écrit le *Liber Sententiarum*; mais, pour ses juges comme pour ses historiens, un tel livre, résumé de ses leçons, est un document qui vaut un ouvrage du professeur lui-même.

incriminés, ou de les corriger, ou enfin de les justifier par des raisons théologiques. Mais à peine avait-il achevé ces mots, qu'Abélard se redressa avec fierté et déclara devant ses juges étonnés qu'il en appelait au Pape. Personne ne crut d'abord qu'il prît sérieusement un tel parti ; mais on eut beau lui promettre une pleine liberté de défense et une entière sécurité pour sa personne, il persista dans son appel et déclina obstinément la compétence d'un tribunal qu'il avait lui-même choisi (1).

Qu'es'tait-il passé dans son esprit ? Othon de Freisingen raconta qu'il fut saisi par la crainte d'une sédition populaire. L'invraisemblance de cette allégation suffit pour en faire justice (2). Selon Geoffroy d'Auxerre, la majesté de ses juges aurait troublé sa mémoire, obscurci sa raison et affaibli son courage (3). Il est fort probable qu'il fut déconcerté par le tour que prenait dès le début le concile. La séance secrète de la veille, dont l'écho était sûrement arrivé jusqu'à ses oreilles, ne lui présageait rien de glorieux. Le rôle d'accusé n'était pas pour lui sourire. Il pressentit une condamnation. Se référant alors aux assurances flatteuses que lui avait données le sous-diacre Hyacinthe, il en appela du jugement prévu du concile au jugement préjugé favorable de la cour de Rome.

Cette détermination inopinée rendait la position des évêques embarrassante. Abélard, en les choisissant comme témoins, les avait nécessairement par cela même pris pour juges. Mais aujourd'hui qu'il se dérobaît à leur tribunal

(1) Bern., ep. 337.

(2) Béranger n'eût pas manqué de mentionner ce danger, s'il eût existé. Il semble qu'il y a dans l'hypothèse d'Othon de Freisingen une réminiscence du concile de Soissons. Cf. *Hist. Calamit.*, éd. Cousin, I, 19.

(3) *Bern. Vita*, lib. III, cap. v, n° 14.

par un appel à une cour plus haute, étaient-ils en droit de passer outre et d'exercer leur juridiction? Cette question que les critiques se sont posée après eux n'offrait pas de difficulté grave. Si un simple concile provincial est en droit de juger un ouvrage sans le consentement de l'auteur ou même après sa mort, comment l'autorité doctrinale des évêques réunis à Sens pourrait-elle être sérieusement contestée?

Elle le fut cependant, et en plein concile, à ce qu'il semble, par le sous-diacre Hyacinthe. Son discours ne nous est pas parvenu. Mais on devine, à la lecture des documents, qu'il jeta le trouble et l'effroi dans l'assemblée (1). Nul doute que les évêques et l'abbé de Clairvaux lui-même n'aient été menacés des foudres de la cour romaine. Bernard n'était pas homme à céder aux menaces. Par déférence pour le Saint-Siège, et pour mettre le concile à l'abri du reproche d'incompétence, il abandonna le docteur au Pape, malgré l'irrégularité de son appel, — *quamvis minus canonica videretur*, — et engagea les Pères à juger la doctrine, séance tenante. Le procès suivit son cours.

La sentence pouvait dès lors être portée sans autre examen que celui qui avait précédé la comparution d'Abélard. Cependant, pour ne pas précipiter leur décision, les évêques voulurent que les extraits frappés de suspicion fussent lus et relus en public. Puis, laissant de côté les propositions susceptibles d'une bonne interprétation,

(1) « Jacinctus multa mala ostendit nobis; nec enim quæ voluit fecit vel potuit; sed visus est mihi patienter ferendus de me, qui nec personæ vestræ nec curiæ in curia illa pepercit. » Bern., ep. 189, n° 5; cf. ep. 338, n° 2. Deutsch (*Die Synode von Sens*, p. 15) traduit *in curia illa* par la cour de France : *an dem französischen Hofe*. C'est évidemment un contresens; il s'agit du concile tenu à Sens.

ils restreignirent leur censure à quatorze articles, qu'ils déclarèrent pernicieux, manifestement condamnables, et qu'ils condamnèrent, en effet, comme opposés à la foi et ouvertement hérétiques (1).

Cette condamnation embrassait, à coup sûr, plusieurs erreurs d'une extrême gravité. Les propositions qui les contiennent ne se trouvent pas toutes littéralement dans les écrits d'Abélard; mais « elles sont en général authentiques, dit Rémusat, et les apologistes du philosophe ont eu tort de les contester (2). » Le résumé que nous en avons donné montre qu'elles tendaient à ruiner l'enseignement catholique. Sans doute, elles étaient éparses dans de vastes traités dont le caractère était, au sentiment de plusieurs, franchement orthodoxe. Mais comme elles formaient soit les prémisses, soit le nœud, soit les conséquences de longs développements et d'une argumentation suivie, elles étaient d'autant plus dangereuses, qu'elles s'insinuaient insensiblement dans les esprits et les préparaient à recevoir sans étonnement toutes sortes d'erreurs. Elles étaient, si l'on veut, tempérées par des déclarations, modifiées par des développements ou des restrictions qui permettaient d'absoudre celui qui les avait émises du crime d'hérésie formelle. Mais le refus de les expliquer ou de les renier plaçait le novateur dans une position équivoque, sinon condamnable. Bref, la conduite d'Abélard autorisait les Pères du concile de Sens à juger sa doctrine avec toute la sévérité d'une justice inflexible.

Cette décision du concile ne terminait cependant pas le débat. En prenant congé de ses juges, Abélard avait suspendu sur leur tête une épée menaçante par son appel au

(1) Bern., ep. 337; *Bern. Vita*, loc. cit.; Otto Frising., loc. cit.

(2) *Abélard*, I, 215.

Pape. Rome, à qui il était réservé de se prononcer sur sa personne, ne pouvait échapper à la nécessité d'examiner en même temps sa doctrine, c'est-à-dire, par conséquent, de reviser les actes du concile de Sens. Et de cet examen allait sortir soit la ratification, soit peut-être l'annulation de la sentence portée par les évêques français. Bien que cette dernière alternative fût extrêmement improbable, elle ne laissait pas d'inquiéter saint Bernard. Pour parer un tel coup, qui eût ruiné toute son œuvre, il déploya une activité qui tient du prodige, attestée d'ailleurs par une volumineuse correspondance. Jamais sa plume ne fut plus féconde, plus éloquente, ni plus hardie. Il semble qu'il ait voulu prendre d'assaut la curie romaine et lui dicter ses volontés.

C'est d'abord le pape Innocent II qu'il entreprend de gagner. Il lui adresse à la fois trois lettres très pressantes, rédigées, les deux premières de concert avec les Pères du concile (1), l'une au nom de l'archevêque de Sens et de ses suffragants, l'autre au nom de l'archevêque de Reims et des évêques de Soissons, de Châlons et d'Arras, la troisième en son nom propre et pour la justification de sa conduite personnelle.

La lettre synodale, signée des évêques de la province

(1) Suivant l'opinion reçue, ces deux lettres ont été rédigées par saint Bernard. Deutsch (*Die Synode von Sens*, p. 29) a essayé d'établir que la première est due à la plume d'un clerc de l'église de Sens. Entre autres raisons, il met en avant le mot *prætaxis* et la phrase : *Itaque per totam Galliam*, qui tranchent avec le style de saint Bernard. La remarque est juste; mais nous savons par ailleurs (voir Deutsch lui-même, *ibid.*, p. 37) que la lettre a été retouchée, très probablement par l'archevêque de Sens. Or, si la retouche explique des phrases telles que celles-ci : *Imo certe Sanctis Spiritus igne succensus... pridie ante factam ad vos appellationem*, peut-on dire absolument que les différences de style signalées en d'autres endroits ne soient pas dues à la même cause?

de Sens, expose en détail les motifs de la condamnation qui frappait la doctrine d'Abélard. Les témérités du professeur de la montagne Sainte-Geneviève, l'émotion que ses ouvrages causaient dans le public des écoles et des rues, les démarches charitables que l'abbé de Clairvaux avait faites auprès de lui pour l'arrêter sur le bord de l'abîme, les bravades du novateur et de ses disciples, forçant par un défi le concile à se réunir et Bernard à y paraître, l'ouverture de la séance publique et la fuite soudaine de l'accusé, se déroband, sans raison apparente, au tribunal qu'il avait lui-même choisi, malgré la sécurité du lieu et l'impartialité des juges (1), en un mot tous les incidents du procès sont racontés avec art et de manière à prévenir favorablement l'esprit du souverain Pontife. Les Pères ne manquent pas d'ajouter que si, vu l'imminence du péril qui menaçait l'Église de France, ils ont condamné la doctrine d'Abélard, tout en abandonnant le coupable à la justice de Rome, ils n'ignorent pas cependant que leur jugement, pour devenir irréformable, doit être ratifié par l'autorité infallible du successeur de Pierre. Aussi demandent-ils instamment qu'Innocent II confirme ou même aggrave la rigueur de leur sentence. « Si Votre Sainteté, disent-ils, daignait imposer silence à maître Pierre, lui interdire d'enseigner et d'écrire, et supprimer ses livres semés de dogmes pervers, vous arracheriez du sanctuaire les épines et les ronces; et la moisson du Christ aurait encore la force de croître, de fleurir et de fructifier. »

La seconde lettre (2) insiste sur d'autres considérations, également propres à discréditer l'accusé et sa mé-

(1) « *Quamvis libera sibi daretur audientia, tutumque locum et æquos haberet judices.* » Ep. 337, n° 3.

(2) Ep. 191.

thode théologique. « Pierre Abélard tente d'anéantir le mérite de la foi chrétienne, en émettant la prétention de comprendre par la raison humaine tout ce qu'est Dieu. Il monte jusqu'aux cieux et descend jusqu'aux abîmes. Rien ne lui échappe. Cet homme, si grand à ses propres yeux, marche sur les hauteurs et sur les merveilles qui le passent, scrutateur imprudent de la majesté divine et fabricant d'hérésies. Son livre sur la Trinité, condamné par un légat de l'Église romaine, avait déjà subi le supplice du feu. Maudit soit celui qui a restauré les ruines de Jéricho ! Son livre est sorti de la cendre, et avec lui se sont réveillées toutes les erreurs qu'il renferme. Il étend ses rameaux jusqu'à la mer et ses rejetons jusqu'à Rome. Cet homme ose se vanter que son livre trouve dans la curie où reposer sa tête. De là, son audace toujours croissante... Il faut donc apporter un prompt remède à la contagion qui gagne la multitude :

Sero medicina paratur

Cum mala per longas invaluere moras.

Le remède est sans force

Quand le mal s'est accru par un long trop séjour (1). »

L'abbé de Clairvaux n'avait pas oublié les critiques malveillantes auxquelles son intervention dans les affaires générales de l'Église avait jadis donné lieu. Justement persuadé que sa personne était ici de nouveau en cause, il voulut dégager pleinement la responsabilité qu'il avait d'ailleurs assumée à contre-cœur. Sa lettre, tout humide de larmes, respire un profond dégoût des luttes de la vie, mais en même temps un zèle ardent qui n'entend pas se contenter d'une demi-victoire : « Nous avons échappé au lion (Pierre de Léon), s'écrie-t-il, et nous voici aux prises

(1) Ovid., *De remedio amoris*, vers 91-92.

avec le dragon... Un Goliath s'est levé, haut de taille, armé pour le combat, précédé de son écuyer, Arnauld de Brescia. Leurs écailles sont si étroitement unies, qu'un souffle ne saurait les pénétrer. La guêpe de France a donné un coup de sifflet à la guêpe d'Italie (1), et toutes deux se sont jetées sur le Seigneur et son Christ. Goliath a poussé sa clameur contre les phalanges d'Israël et insulté l'armée des saints avec une audace d'autant plus grande qu'il sentait que David n'était plus là. » Suit un récit minutieux de la part que l'abbé de Clairvaux a prise au concile de Sens et que nous connaissons. « Maintenant, ajoute-t-il, c'est à vous, successeur de Pierre, de juger si celui qui attaque la foi de Pierre doit trouver un refuge auprès de la chaire de Pierre. Rappelez-vous les devoirs de votre charge... Si Dieu a suscité de votre temps la fureur des schismatiques, c'était afin qu'ils fussent brisés par vos soins. J'ai vu l'insensé aux puissantes racines..., pareil au cèdre du Liban. La malédiction est tombée sur sa beauté. Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus... Afin que rien ne manque à votre gloire, voici maintenant des hérésies qui s'élèvent... Père bien-aimé, saisissez, tandis qu'ils sont encore petits, les renards qui ravagent la vigne du Seigneur (2). »

Le rapprochement que l'abbé de Clairvaux établit entre le nom d'Abélard et celui d'Arnauld de Brescia était habile. La triste réputation que le tribun italien s'était faite dans son pays ne pouvait manquer de rejaillir sur le théologien français, qui n'avait pas craint de le prendre sous son patronage. Bernard signale en outre, avec une égale opportunité, les mauvais propos qu'un autre ami

(1) « Sibilavit apīs quæ'erat in Francia apī de Italia. » Ep. 189 : allusion au texte d'Isaïe, VII, 18.

(2) Ep. 189.

d'Abélard, le sous-diacre Hyacinthe, avait tenus au concile de Sens sur la curie romaine et sur la personne même du souverain Pontife (1). On devine l'effet de telles dénonciations, qui intéressaient l'amour-propre des juges à la cause même de la justice et de la vérité.

L'abbé de Clairvaux ne se borne pas à solliciter la condamnation d'Abélard en cour de Rome; il en prépare les éléments, il en fournit les considérants, comme on dirait aujourd'hui. Indépendamment de la triple relation qu'il rédigea pour le pape, il composa à son intention, sous forme de lettre, un traité dans lequel il examine et discute les principales erreurs du professeur de la montagne Sainte-Geneviève. « Cette composition, dit Rémusat (2), a été justement placée parmi les meilleures de son auteur. » On lui a cependant reproché de n'embrasser pas dans leur ensemble les doctrines du novateur. On ne saurait, au moins, méconnaître que, malgré certaines exagérations de langage, elle ait frappé juste. Ce que Bernard vit, et il vit bien, c'est qu'un certain abus de la méthode spéculative était le caractère et le péril de la théologie d'Abélard. Aussi insiste-t-il particulièrement sur ce point en divers endroits de sa lettre. La Trinité et la Rédemption sont les seuls dogmes spéciaux dont il s'occupe avec quelque étendue. Peut-être, en vouant à l'exécration les théories d'Abélard, ne tient-il pas un compte suffisant des protestations de bonne foi que celui-ci a semées dans la *Theologia Christiana* et l'*Introductio ad Theologiam*. Les coups, dirigés principalement contre la doctrine, retombent parfois sur l'auteur lui-même avec une violence inouïe. Mais il est évident que la pureté du dogme était le principal ou mieux l'unique objet qu'il

(1) Ep. 189; cf. ep. 338.

(2) *Abélard*, I, 226.

voulait préserver de toute atteinte. Dans ce duel théologique, il prend sur son adversaire une remarquable supériorité, et fait preuve d'une science ecclésiastique qui va de pair avec celle des plus illustres professeurs de son temps, si elle ne l'éclipse. Parfois, au cours de la discussion, il s'anime jusqu'à rencontrer les accents de la plus haute éloquence; et l'on ne saurait dire lequel est le plus convaincant, dans cette longue argumentation, de son esprit ou de son cœur. Le pieux abbé clôt sa lettre en remettant toute l'affaire entre les mains de celui qui est armé par Dieu pour soumettre toute intelligence à l'obéissance du Christ. « On trouve, ajoute-t-il, dans les autres écrits du novateur, plusieurs autres propositions également mauvaises; mais ni le peu de temps dont je dispose, ni l'étendue d'une lettre, ne me permettent de les réfuter. D'ailleurs, je ne vois pas que ce soit nécessaire; elles sont d'une fausseté si évidente, que les raisons les plus communes de notre foi suffisent pour les détruire. Cependant, j'en ai dressé un recueil que je vous envoie (1). »

Les Pères du concile avaient joint à leur récit une pièce justificative du même genre (2). C'est ce document, ou plus probablement le recueil de saint Bernard, qu'Ursin Durand a retrouvé au Vatican et que Mabillon a placé en tête de la lettre que nous venons d'analyser. Il comprend quatorze passages littéralement extraits des ouvrages d'Abélard et dont l'hétérodoxie n'est pas contestable (3). Ce qui les attendait à Rome, c'était évidemment la note

(1) Ep. 190, seu *Tract. de Errorib. Abælardi*, Migne, t. CLXXXII, p. 1054-1072.

(2) Ep. 337, n° 4.

(3) Migne, CLXXXII, col. 1049-1054; Cousin, II, 765-770. Cf. W. Meyer, *Die Anklagesätze des hl. Bernhard gegen Abälard*, loc. cit.

d'hérésie ou tout autre signe non moins exprès de désapprobation.

Cependant, l'abbé de Clairvaux ne parvenait pas à se rassurer complètement contre les menaces du sous-diacre Hyacinthe. Les cardinaux, ou du moins plusieurs d'entre eux, lui inspiraient toujours de la défiance. Il n'était pas impossible qu'Abélard eût des intelligences dans le Sacré-Collège. Le cardinal Guy de Castello, l'un de ses plus illustres disciples, possédait quelque autorité auprès de ses collègues. Une opposition ouverte ou cachée ne pouvait-elle venir de ce côté et tenir en échec le reste de la curie, ou même circonvenir le souverain Pontife lui-même? C'est à conjurer ce nouveau péril que Bernard consacre jusqu'à dix lettres, toutes plus pressantes les unes que les autres (1).

La première, d'un caractère général en quelque sorte officiel, s'adresse à tous les cardinaux. « C'est vous qui avez la charge d'ôter les scandales du royaume de Dieu, de couper les épines naissantes et d'apaiser les querelles. C'est pourquoi nous venons vous exposer les dommages faits à la foi et les injures faites au Christ. » Suit une peinture animée des troubles que la méthode théologique d'Abélard a provoqués dans l'école et dans le peuple. « Lisez, s'il vous plaît, le livre de Pierre Abélard,

(1) Epp. 189, 192, 193, 331-336, 338. Nous plaçons après le concile de Sens toute cette correspondance de saint Bernard. En voulant en rapporter une grande partie au temps qui précéda la condamnation d'Abélard, Rémusat, ce semble, s'est mépris. Héfélé (*Conciliengeschichte*, V, 404) et Deutsch (*Die Synode von Sens*, p. 41) rejettent absolument son opinion comme inconciliable avec la suite des faits et le contenu même des lettres. Les épîtres 193 et 330 pourraient seules donner lieu à quelque doute. Dans l'épître 193, il est question de la condamnation de Soissons et non de celle de Sens. L'épître 330 offre une esquisse de l'épître 189, sauf l'allusion au concile de Sens.

qu'il intitule *Théologie*; vous l'avez entre les mains : car on le colporte dans la curie, paraît-il. Lisez le livre de ses *Sentences* et celui qui a pour titre *Scito teipsum*; vous verrez quelle moisson d'erreurs et de sacrilèges y fleurit; vous saurez ce qu'il pense de la Trinité, du Christ, de la grâce, du péché, etc. Si mon indignation vous paraît juste, vous la partagerez, et, agissant selon le pouvoir qui vous a été confié, vous châtierez publiquement un crime public, et vous fermerez la bouche de ceux qui professent l'iniquité (1). »

Avec ses amis particuliers, Bernard prend un ton plus impératif. « C'est votre coutume de vous lever toutes les fois que j'entre dans la curie, écrit-il au cardinal Grégoire Tarquin. Eh bien, me voici, levez-vous ! Me voici, non pas moi, mais ma cause qui est la cause du Christ; levez-vous contre Pierre Abélard qui va se présenter devant vous pour essayer de justifier ses iniquités (2). »

Puis, dans l'ardeur de la polémique, le style s'échauffe et tourne à l'invective. Les coups portent, non plus seulement sur la doctrine d'Abélard, mais sur sa vie et sur ses mœurs. C'est un religieux sans règle, un prélat sans sollicitude, un abbé sans discipline, qui n'a du moine que le nom et l'habit. Homme à double face, vous voyez en lui au dehors un Jean-Baptiste; pénétrez au dedans, c'est un Hérode. Quoi encore? une couleuvre tortueuse, sortie de sa retraite, une hydre qui, pour une tête coupée à Soissons, en pousse sept autres plus terribles. Tranchons le mot, c'est un hérétique : car il ne se borne pas à propager l'erreur par les mensonges qu'il fabrique et les dogmes pervers qu'il invente, mais il soutient ses erreurs avec opiniâtreté; enfin, c'est le précurseur de l'Ante-

(1) Ep. 188.

(2) Ep. 333; cf. 334 et 335.

christ : *Præcedit ante faciem Antichristi*. « Qui donc se lèvera pour fermer la bouche de ce fourbe ? Il est prêt à se faire condamner encore, comme si la première condamnation ne suffisait pas ! Que dis-je ? il est tranquille : car il se glorifie d'avoir pour disciples les cardinaux et les clercs de la cour de Rome, et il invoque comme défenseurs de ses hérésies ceux-là même qui doivent le juger et le condamner. N'y aura-t-il donc personne qui ressente les injures faites au Christ (1) ? »

A la chaleur de ces accents, on en reconnaît la sincérité. Il faut cependant avouer qu'ils dépassent la mesure. Chose remarquable et aussi regrettable, le grand apôtre du douzième siècle dont la langue, toute trempée de charité, distillait habituellement la douceur, s'abandonnait parfois à des violences d'expression qui déshonorent les bonnes causes plus encore qu'elles ne les servent. Ici, en particulier, aux bonnes raisons il joint les injures. Évidemment, les injures sont de trop. Toutefois ces excès ne sauraient faire douter de la pureté et de la noblesse des sentiments de l'abbé de Clairvaux. S'il fallait chercher, je ne dis pas l'excuse, mais l'explication de telles invectives, on la trouverait aisément dans le mauvais goût de l'époque, qui se complaît trop au style imagé de la Bible, dans l'exaspération où la conduite inexplicable d'Abélard avait jeté ses juges, dans la nécessité où se trouvait l'accusateur de frapper fort autant que juste, enfin dans l'isolement de la cellule qui faisait perdre à notre saint la modération qu'il gardait toujours en présence de ses adversaires. Tant qu'il avait entretenu Abélard de vive voix, sa parole avait gardé le ton qui conve-

(1) Ep. 193, ad Yvonem cardinal. presbyt. ; ep. 331, ad Steph. card. Prænest. ; ep. 332 et 334. Yves et Étienne étaient deux Français, sortis l'un de Saint-Victor de Paris, l'autre de l'Ordre de Cîteaux.

nait à leur commune dignité. Mais, à distance, le respect des convenances et la crainte de blesser une âme ne le retenaient plus. Il cède aux transports du zèle qui l'anime. Rien cependant n'est moins haineux que son indignation. Ses colères sont colères de colombe; elles n'ont pas de fiel. Abélard lui-même s'en convaincra, le jour où il reviendra à résipiscence. Du reste, ce qui montre la droiture des sentiments de Bernard, c'est que, lorsqu'il s'adresse à des amis d'Abélard, à Guy de Castello par exemple, son style n'est pas moins vif, le ton de sa lettre n'est pas moins impérieux : « Sachez-le, dit-il, parce qu'il vous est utile de le savoir, vous à qui Dieu donne la puissance, il importe à l'Église, il importe à cet homme lui-même qu'on impose silence à sa bouche pleine de malédiction, d'amertume et de ruse (1). »

Et comme si ce réseau d'accusations, déjà si vaste, n'était pas encore assez étendu pour envelopper sûrement Abélard, lorsqu'il se présenterait devant la curie, Bernard charge le porteur de ses lettres, un moine de Montiéramey, du nom de Nicolas, diplomate avisé, fertile en expédients, plus tard faussaire et traître, de s'associer un certain abbé italien qui avait probablement ses entrées au Latran et de presser, de concert avec lui, par des démarches habiles et répétées, la condamnation du novateur (2). Ayant de la sorte pris toutes ses sûretés, l'abbé de Clairvaux rentra dans son repos, laissant à d'autres le soin de protéger sa propre réputation contre les attaques de son adversaire.

Abélard, en effet, n'était pas demeuré inactif. Au lendemain du concile, il avait composé une profession de foi dans laquelle, non content de défendre pied à pied ses

(1) Ep. 192.

(2) Epp. 189, 336, 338.

théories et ses erreurs, il accuse l'abbé de Clairvaux d'ignorance, de falsification et de frénésie (1). A son tour, il manie deux armes à la fois, l'ironie et l'outrage; Bernard n'est plus à ses yeux qu'un démon, transformé en ange de lumière (2). Il est regrettable qu'Othon de Freisingen n'ait cru devoir nous conserver que le commencement de cette apologie (3). Nous n'en connaissons ou, pour mieux dire, nous n'en devinons le contenu qu'à travers les allusions et les citations d'un anonyme, qui la réfuta avec une grande vigueur et une surprenante érudition. Cet auteur, ancien disciple d'Abélard, abbé de moines noirs, grand ami de Hugues, archevêque de Rouen, auquel il dédie sa dissertation en trois livres (4), reprend la thèse de l'abbé de Clairvaux, qu'il exagère même en un point (5), et conclut à la condamnation de la théologie d'Abélard qu'il traite de « diabolologie (6). »

Revenu d'un premier mouvement de colère, Abélard eut bientôt compris la nécessité de renoncer à l'aigreur

(1) *Disputatio anonymi abbatis*, ap. Tissier, *Biblioth. PP. Cisterc.*, vol. 2, t. IV, p. 238-259; Migne, t. CLXXX, p. 283 et suiv.

(2) *Ibid.*, Tissier, p. 246.

(3) *De Gest. Frid.*, lib. I, cap. 49.

(4) C'est la *Disputatio* déjà citée. Tissier l'attribue à tort à Guillaume de Saint-Thierry. Elle n'est pas davantage de Geoffroy d'Auxerre, comme l'a cru Rémusat (*Abélard*, I, 233, note); car Geoffroy la mentionne lui-même dans sa fameuse lettre au cardinal d'Albano (Migne, CLXXXV, p. 596, et *Hist. des G.*, XIV, p. 331), comme étant d'un abbé de *moines noirs*. L'auteur dit de lui-même (ap. Tissier, p. 242): « Petro (Abælardo) strictissima familiaritate conjunctus fui. » Il n'a écrit qu'à la prière et sur l'ordre de l'archevêque de Rouen, p. 256; cf. p. 251.

(5) L'auteur anonyme (p. 256) attaque la proposition suivante: *Gratia est omnibus hominibus communis*; proposition conforme à la doctrine de saint Prosper et de saint Thomas. Cf. Tissier, p. 238 et 316.

(6) « Diabologia illa, » p. 238. Cf. 239, 243.

d'une polémique qui aggravait ses torts sinon ses erreurs, et qui était plus propre à empirer sa situation qu'à lui ménager la faveur de l'orthodoxie (1). L'apologie qu'il adresse alors à Héloïse marque le changement qui s'opérait insensiblement dans son âme. Une raison puissante le poussait à formuler cette nouvelle profession de foi. Héloïse avait dû attendre avec anxiété l'issue du concile; elle frémit sûrement d'horreur contre saint Bernard, à la nouvelle de la condamnation de son époux. Par respect pour les sentiments religieux de l'amie qui, seule au monde peut-être, partageait pleinement ses joies et ses tristesses, Abélard ne pouvait laisser peser sur lui, ne fût-ce qu'un instant, le soupçon d'hérésie ou de rébellion contre l'Église. Il envoya donc à l'abbesse du Paraclet et à ses filles spirituelles une apologie profondément chrétienne et qui prouve une fois de plus que ses erreurs avaient leur principe dans son esprit plutôt que dans son cœur.

« Héloïse, ma sœur (2), toi jadis si chère dans le siècle, aujourd'hui plus chère encore en Jésus-Christ, la logique m'a rendu odieux au monde. Ils disent, en effet, ces pervers, qui pervertissent tout et dont la sagesse est perdition, que je suis éminent dans la logique, mais que j'ai failli grandement dans la science de Paul. C'est, il me semble, la prévention plutôt que la sagesse qui me juge ainsi. Je ne veux pas à ce prix être philosophe, s'il faut me révolter contre Paul. Je ne veux pas être Aristote, si je suis séparé du Christ; car il n'est pas sous le ciel d'autre nom que le sien, en qui je dois trouver mon salut. J'adore le Christ qui règne à la droite du Père, etc. Telle est la foi dans laquelle je me repose. C'est d'elle

(1) « Per Apologiam suam theologiam impejorat. » Tissier, p. 239.

(2) Ap. Cousin, I, p. 680-681.

que je tire la fermeté de mon espérance. Fort de cet appui salutaire, je ne crains pas les aboiements de Scylla, je ris du gouffre de Charybde, je n'ai pas peur des chants mortels des Sirènes. Si la tempête vient, elle ne me renversera pas; si les vents soufflent, ils ne m'agiteront pas; car je suis fondé sur la pierre inébranlable. »

La sincérité du langage dans lequel est exprimée cette profession de foi ne saurait être contestée. S'il est douteux que la dialectique n'exercât plus sur Abélard les séductions d'une fatale sirène, il est visible du moins qu'il était décidé à défendre sa foi contre le péril de tels enchantements. Dès lors, on comprend qu'il ait cru pouvoir affronter le regard de ses juges et se laver tout à fait du reproche d'hérésie.

Il prit donc le chemin de la ville éternelle. Mais ce voyage, tardivement entrepris, ne devait pas s'achever. A Cluny, où le pèlerin s'arrêta pour prendre conseil de Pierre le Vénérable (1), la nouvelle de sa condamnation définitive éclata soudainement. Quelle que fût la délicatesse avec laquelle on l'en instruisit, ce dut être pour lui un coup de surprise terrible. Vraisemblablement, il ne put d'abord qu'en douter. Si le fait était vrai, que s'était-il passé à Rome?

Les lettres de l'abbé de Clairvaux avaient porté leur fruit. Les propositions qu'il avait tirées des ouvrages du novateur pour les soumettre au Saint-Père, étaient articulées avec une telle netteté, que le doute n'était pas possible sur leur sens et leur hétérodoxie. Avant de les frapper, Innocent II consulta néanmoins le Sacré-Collège; mais la réponse des cardinaux fut conforme à l'avis de l'abbé de Clairvaux. Il ne se trouva pas, que l'on sache,

(1) Petri Venerab., ep. IV, 4.

un ami d'Abélard qui entreprit de défendre sa personne ou ses ouvrages. On le condamna sans l'entendre; et six semaines environ après le concile de Sens (16 juillet 1140), Innocent II adressait à ses vénérables frères, Renald de Sens, Samson de Reims et à leurs suffragants, ainsi qu'à son très cher fils en Jésus-Christ, Bernard abbé de Clairvaux, un rescrit daté de Latran, qui contenait la sentence si instamment demandée. Après un préambule sur l'infailibilité du Saint-Siège, le pape déclare qu'il a, sur l'inspection des lettres et des articles à lui déferés par le concile de Sens, reconnu avec douleur dans la pernicieuse doctrine de Pierre Abélard d'anciennes hérésies et des erreurs nouvelles. Il rappelle avec complaisance la défense faite, après le concile de Chalcédoine, par l'empereur Marcien, de très chrétienne mémoire, à tout clerc, militaire ou laïque, de discuter publiquement les questions de foi déjà tranchées par l'Église. La peine des sacrilèges doit être appliquée aux contempteurs de cette loi; et, si le violateur est un clerc, il sera mis hors des rangs du clergé. Abélard s'est rendu passible de cette peine rigoureuse. Innocent II s'applaudit de voir qu'au moment où se raniment d'anciennes erreurs déjà flétries, Dieu accorde à l'Église de France des pasteurs jaloux de mettre un terme aux attaques du nouvel hérétique : « En conséquence, ajoute-t-il, si indigne que nous soyons de siéger dans la chaire de Pierre, à qui il a été dit : *Confirme tes frères*, ayant pris conseil de nos frères les évêques et les cardinaux, nous condamnons, en vertu de l'autorité des saints canons, les articles recueillis par vos soins et tous les dogmes pervers de Pierre, ainsi que l'auteur lui-même, et nous lui imposons, à lui, comme hérétique, un perpétuel silence. Nous estimons, en outre, que tous les sectateurs et défenseurs de son erreur de-

vront être séquestrés de la communion des fidèles et enchaînés dans le lien de l'excommunication (1).

Une seconde lettre, en date du même jour et portant la même suscription que la précédente (2), insiste de la façon suivante : « Par les présents écrits nous mandons à Votre Fraternité de faire enfermer séparément, dans les maisons religieuses qui paraîtront le plus convenables, Pierre Abélard et Arnauld de Brescia, fabricateurs de dogmes pervers et agresseurs de la foi catholique, et de faire brûler leurs livres partout où on les trouvera. » A cette note était annexé l'ordre ci-joint : « Ne montrez ces écrits à personne jusqu'à ce que la lettre même (sans doute le rescrit principal) ait été communiquée aux évêques dans le prochain colloque de Paris. » Et, comme pour prêcher l'exemple, Innocent II fit brûler publiquement les ouvrages d'Abélard dans l'église Saint-Pierre à Rome (3).

Ainsi se consommait la justice de l'Eglise, ce que plusieurs ont appelé son iniquité. La sentence du concile de Sens était ratifiée dans toute sa teneur. Rome mettait de la sorte le dépôt de la foi à l'abri de toute atteinte et préservait de la tentation d'une imitation dangereuse les fidèles que le génie d'Abélard aurait pu fasciner. Mais d'autre part, comme la fière attitude du novateur inspirait toujours quelque défiance, le souverain Pontife crut devoir recourir à la force pour réduire sa langue au silence et sa plume au repos.

La sentence était rigoureuse; et, en présence d'une telle

(1) Inter Bernardin., ep. 194; ap. Jaffé, *Reg.*, n° 8148, en corrigeant la date de l'année fournie par Deutsch.

(2) Ap. Migne, t. CLXXXII, p. 250, note; Jaffé, n° 8149.

(3) Gaufrid. ep. ad card. Alban., Migne, CLXXXV, p. 595-596. Cf. *Bern. Vita*, lib. III, cap. v, n° 14.

mesure, l'esprit moderne, facilement irritable et chatouilleux, se pose deux graves questions qui regardent la procédure suivie par la curie, tant contre la doctrine que contre la personne d'Abélard.

La légitimité de la condamnation de la doctrine d'Abélard par le souverain Pontife ne saurait être mise en doute. La cause avait été suffisamment instruite par le concile de Sens et l'abbé de Clairvaux. — Abélard, dit-on, proclamait très haut son orthodoxie; il niait d'avoir professé les erreurs qu'on lui attribuait. L'Église était-elle meilleur juge que lui-même du sens qu'il attachait à l'expression de ses idées? — Remarquons tout de suite qu'au douzième siècle le doute sur ce point ne vint à l'esprit de personne. L'Église n'est pas, en fait de doctrine, établie juge des pensées et des intentions d'un auteur; mais elle est juge des mots et des phrases qu'il emploie, pris dans leur sens obvie. Elle n'eut donc pas à s'occuper, pour juger les ouvrages d'Abélard, de la bonne foi du théologien. La distinction du fait et du droit en matière dogmatique n'était pas alors inventée, et ce serait faire injure au caractère aujourd'hui bien connu d'Abélard que de lui reprocher de n'avoir pas su, pour échapper à la condamnation qui frappa sa théologie, recourir à cette misérable subtilité qui déshonora plus tard le Jansénisme aux abois.

La seconde question concerne la personne même du novateur. Le plus grand génie du douzième siècle, s'écrie-t-on, condamné à la réclusion, malgré son innocence! Comment Rome, asile suprême des persécutés, a-t-elle pu frapper ainsi un accusé sans l'entendre? — Il y a ici, il faut l'avouer, une dérogation fâcheuse aux coutumes de la cour romaine. L'abbé de Clairvaux, selon nous, en fut la cause indirecte. La curie n'a fait que céder à ses instances et à ses objurgations, en traitant comme un hé-

rétique avéré et un rebelle opiniâtre le fugitif qui faisait profession de se soumettre d'avance à la justice et à la décision du souverain Pontife (1). Attendre et temporiser eût été en pareille circonstance une habileté. La précipitation d'Innocent II a failli compromettre la réputation de sagesse et de maturité qui s'attache à toutes les décisions du Saint-Siège. Un peu de patience et de clairvoyance eût sauvegardé à la fois l'honneur de l'Église et les droits de la liberté individuelle. Il eût suffi au pape d'interroger Abélard après son arrivée à Rome, afin de s'assurer de ses sentiments véritables, et de l'épargner ou de le frapper à coup sûr. Aussi, pour avoir été portée trop vite et sans enquête suffisante, la sentence de réclusion dut-elle rester lettre morte. Nous verrons ailleurs, en effet, qu'elle n'atteignit pas Arnauld de Brescia; et Abélard lui-même y échappa par une soumission édifiante qui désarma ses accusateurs.

Réduite à ces proportions, la condamnation d'Abélard n'étonna point ses contemporains. Une seule voix se fit entendre pour protester : ce fut celle d'un disciple, Pierre Bérenger de Poitiers, qui prit aussitôt la plume pour venger son maître. Malheureusement, il déshonora sa fidélité au malheur par l'âpreté et l'inconvenance de sa polémique. Son livre (2) est moins une apologie d'Abélard

(1) Nous avons vu que l'abbé de Clairvaux et l'auteur anonyme de la *Disputatio* considéraient Abélard comme hérétique à cause de son opiniâtreté. « Hæreticum se probans non tam in errore quam in pertinacia et defensione erroris. » Bern., ep. 193. Cf. *Disput. anonym.*, ap. Tissier, *loc. cit.*, p. 239. Abélard au contraire a toujours protesté de sa bonne foi. Cf. *Confess. fidei*, II, 720. Là est vraiment le nœud de la question.

(2) *Berengarii scolastici Apologeticus*, ap. Cousin, II, 771-785. C'est Bérenger qui nous a conservé l'*Apologie* adressée par Abélard à Héloïse.

qu'un pamphlet contre le concile de Sens, contre le pape Innocent II et particulièrement contre saint Bernard. C'est un amas de calomnies, relevé parfois par des traits de satire assez heureux, mais le plus souvent assaisonné de citations puériles, d'ignobles plaisanteries, qui bravent même l'honnêteté de la langue latine. Nous ne suivrons pas l'auteur sur le terrain de ses accusations fantaisistes. Qu'il nous suffise d'examiner quelques-unes de ses critiques, exagérées ou impertinentes.

Après avoir reproché à l'abbé de Clairvaux d'avoir composé dans sa jeunesse des chansons légères ou même licencieuses, Bérenger lui rappelle ironiquement ses miracles et sa sainteté, et lui déclare qu'il a perdu son auréole et trahi son secret par sa conduite vis-à-vis d'Abélard. Puis vient une peinture intérieure du concile, où les Pontifes sont représentés pleins de vin comme des outres, ivres comme des pourceaux, endormis pendant que le lecteur débite les propositions à condamner, et à peine réveillés de leur sommeil pour prononcer leur jugement, en mutilant les mots (1). Saint Bernard présidant le plus sérieusement du monde un synode qui dégénère en orgie ! Quelle plaisanterie grossière ! Mais passons.

« Abélard effrayé se réfugie dans l'asile du jugement de Rome. Je suis, dit-il, un enfant de l'Église romaine : je veux que ma cause soit jugée comme celle de l'impie : j'en appelle à César. Mais Bernard l'abbé, sur le bras duquel se reposait la multitude des Pères, ne dit pas comme le gouverneur qui tenait saint Paul dans les fers : « Tu en as appelé à César, tu iras à César » ; mais : « Tu en as appelé à César, tu n'iras pas à César. » Il informe en

(1) « *Damnamus*, » disaient les uns ; « *namus*, » répondaient les autres. *Apologeticus*, p. 774.

effet le siège apostolique de tout ce qui a été fait, et aussitôt un jugement de condamnation de la cour de Rome court dans toute l'Église gallicane. Ainsi est condamnée cette bouche, temple de la raison, trompette de la foi, asile de la Trinité. Il est condamné, ô douleur ! absent, non entendu, non convaincu. Que dirai-je ? Que ne dirai-je pas, Bernard ?... Il voulait, disent les fauteurs de l'abbé, corriger Pierre. Homme de bien, si tu projetais de rappeler Pierre à la pureté d'une foi intacte, pourquoi, en présence du peuple, lui imprimais-tu le caractère du blasphème éternel ? Et si tu cherchais à enlever à Pierre l'amour du peuple, comment t'apprêtais-tu à le corriger ? De l'ensemble de tes actions, il ressort que ce qui t'a enflammé contre Pierre n'est pas l'envie de le corriger, mais le désir d'une vengeance personnelle. C'est une belle parole que celle du prophète. « Le juste me corrigera en « miséricorde. » Où manque, en effet, la miséricorde, n'est pas le caractère du juste, mais la brutale barbarie du tyran... »

Et sa lettre au pape Innocent atteste encore les ressentiments de son âme. « Il ne doit pas trouver un refuge « auprès du siège de Pierre celui qui attaque la foi de « Pierre. » Tout beau ! tout beau ! vaillant guerrier, il ne sied pas à un moine de combattre de la sorte. Crois-en Salomon : « Ne soyez pas trop juste, de peur de tomber « dans l'hébétement. » Non, il n'attaque pas la foi de Pierre, celui qui affirme la foi de Pierre : il doit donc trouver un refuge auprès du siège de Pierre. Souffre, je te prie, qu'Abélard soit chrétien avec toi. Et, si tu veux, il sera catholique avec toi ; et si tu ne le veux pas, il sera catholique encore : car Dieu est à tous et n'appartient à personne... »

Bérenger apparaît ici comme le précurseur des hérési-

ques du seizième siècle, qui prétendaient demeurer catholiques malgré l'Église. Il examine ensuite si Abélard n'est pas chrétien ; il donne le texte de la profession de foi adressée à Héloïse et conclut que son maître arbore toujours les glorieuses enseignes du Christ.

« Il devait donc trouver un refuge auprès du Saint-Siège, si les charmes de ton éloquence n'avaient resserré pour lui les entrailles de la miséricorde de l'Église romaine. Mais, en lui fermant les portes de la clémence, tu trahis tes hideuses fureurs, tu révèles ta haine aveugle. Ici tu diras peut-être : « Voilà de l'excès et de l'injustice
« dans les reproches ; je me suis senti dévoré du zèle de
« la maison du Seigneur, en voyant une doctrine sacrilège
« menacer de sa lèpre le corps de l'Église. J'ai voulu arracher l'ivraie dans sa racine, pour arrêter les progrès
« de sa sève empoisonnée. N'ai-je pas agi avec prudence
« et avec sagesse, en écrasant sous un index accusateur
« le dogme de la révolte et de l'impiété ! N'ai-je pas épargné à tous les conservateurs de la foi une longue et
« difficile recherche, en faisant couler à leurs yeux, dans
« un seul lit, toutes les hérésies répandues dans les nombreux écrits d'Abélard ?

« A cela je réponds : Je vous loue, mon père, dans votre intention ; mais je ne vous loue pas dans l'exécution : nous avons un index qui n'est pas l'exact relevé des dogmes d'Abélard. Je l'avoue, quelques-unes des propositions que vous incriminez ont été avancées par lui, soit dans son enseignement oral, soit dans ses écrits ; mais les autres ne sont sorties ni de sa bouche ni de sa plume. Je me propose d'examiner tout cela dans un second traité ; aujourd'hui je me borne à remarquer que vous n'aviez pas le droit de lancer contre Abélard la formidable accusation d'hérésie. Ce n'est pas à un homme qui est

lui-même tombé dans l'erreur, de condamner l'erreur des autres. Or, tu t'es trompé, cela est hors de doute, en affirmant que les âmes tiraient leur origine du ciel... L'apôtre saint Jacques dit avec vérité : « Nous faisons tous « beaucoup de fautes, et si quelqu'un ne fait point de « faute en parlant, c'est un homme parfait. » Si Abélard avait fait une faute en parlant, de la part de son juge il devait sentir les douces mains de la miséricorde plutôt que les tenailles brûlantes de la colère. »

Cette critique n'était pas un pur jeu d'esprit ; mais le peu d'observations justes qu'elle contient ne pouvaient tirer à conséquence. Lorsque Abélard en eut pris connaissance, il dut sourire amèrement. Son parti était déjà pris : ce ne pouvait être celui de la résistance ; son cœur le lui défendait. Il eut le courage de se faire violence pour s'incliner devant la décision de Rome, avant même qu'elle lui fût communiquée officiellement. Pierre le Vénérable lui ménagea une entrevue avec l'abbé de Clairvaux et lui fit comprendre que, s'il avait écrit ou énoncé quelque proposition qui pût choquer les oreilles catholiques, il fallait qu'il les rayât de ses livres sur l'avis de personnes sages et fidèles. Ce fut l'abbé de Cîteaux qui s'entremît entre Bernard et Abélard. L'entrevue fut ce qu'elle devait être, franche et pleine de cordialité. Les deux adversaires, après une lutte trop vive de part et d'autre, étaient heureux de se rapprocher. Abélard, de retour à Cluny, raconta à Pierre le Vénérable qu'ils « avaient assoupi leurs anciennes querelles (1). »

La paix était faite entre ces deux grands génies. A quelles conditions ? On ne saurait le dire avec une entière certitude. Abélard composa sans retard, comme il l'avait

(1) Petr. Vener., lib. IV, ep. 4.

promis, une profession de foi, qu'il intitula encore *Apologie* (1). Nous ne voulons pas voir dans ce titre l'indice d'une arrière-pensée et de sentiments de révolte qui se seraient cachés au fond de son cœur. « On connaît, dit-il, le proverbe : « Il n'est chose si bien dite qu'on ne puisse « rendre suspecte ; » et le mot de saint Jérôme : « Qui a fait « beaucoup de livres s'est donné beaucoup de juges. » Mes ouvrages ne sont pas nombreux : je pourrais dire, en comparaison de quelques autres, qu'ils ne comptent point, et cependant je n'ai pu échapper aux atteintes de la critique. Mais, de toutes les fautes que l'on m'attribue, il n'en est pas une, Dieu m'en est témoin, dont je me sente coupable. Toutefois, s'il en était une, je me garderais bien de la défendre opiniâtrement. J'ai pu me tromper sur certains points : mais, j'en appelle à la justice de Dieu, je n'ai rien avancé par malice et par orgueil. Je dois être regardé comme un fils de l'Église. J'accepte tout ce qu'elle enseigne, je réprouve tout ce qu'elle condamne, je n'ai jamais rompu l'unité de la foi, quoique je sois bien inférieur à d'autres par la dignité de la conduite. »

On le voit, il en coûtait moins à Abélard de confesser qu'il avait mal agi que de reconnaître qu'il eût mal parlé : il aimait mieux avouer des péchés que des erreurs. Il corrige néanmoins, dans le sens catholique, à peu près toutes les propositions que le concile de Sens avait frappées. Ses réserves ne portent guère que sur quelques inexactitudes de langage, qu'il relève dans la lettre de l'abbé de Clairvaux. Il termine en faisant appel à l'esprit de charité et de bienveillance, et en répétant la sentence du Sauveur : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés ;

(1) *Apologia, seu Confessio fidei*, ap. Cousin, II, 719-723.

« ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés (1). »

On pourrait reprocher à cette profession de foi de n'être pas assez explicite au sujet de la sainte Trinité et de l'intelligence des mystères en général ; elle est telle cependant qu'on devait l'attendre d'Abélard sincèrement converti. La soumission du cœur, si pure soit-elle, ne corrige pas toujours les travers de l'esprit. Accoutumé dès longtemps à jouer avec les mots et à les plier à sa fantaisie, Abélard était devenu à peu près incapable de saisir la contradiction logique qui existe entre les explications qu'il donnait des mystères et l'expression exacte du dogme. Cet état psychologique était une infirmité ; personne ne lui en fit un crime. Saint Bernard lui-même, qui avait quelque droit d'être exigeant, n'y vit pas un sujet de scandale. Il s'était contenté d'une rétractation orale ; il laissa courir une Apologie, qui paraissait dans ses termes généraux sincèrement catholique. Prétendre harceler Abélard jusque dans les derniers retranchements de son esprit, c'eût été le blesser sans profit et le pousser à la révolte. On en serait d'ailleurs venu à toucher un point sur lequel le dernier des Pères de l'Église et celui qu'on a appelé le fondateur de la scolastique ne se seraient jamais entendus complètement : l'utilité de la méthode spéculative dans l'enseignement du dogme ; et cette question n'intéressait pas la foi. Saint Bernard s'arrêta donc à temps pour ne pas rebuter le coupable qui revenait à résipiscence et pour ne pas compromettre sa gloire par la répudiation d'une méthode dont les débuts étaient si malheureux et si inquiétants pour l'avenir mais que les docteurs du moyen âge devaient bientôt réhabiliter et consacrer par

(1) *Apologia*, loc. cit.

leur génie. Ainsi finissait à l'amiable, et sans dommage pour la doctrine, cette douloureuse controverse, où se trouvaient engagées, avec les droits éternels de la raison et de la foi, les tendances particulières des deux esprits les plus éminents du douzième siècle.

Abélard jugea dès lors le moment venu de renoncer aux agitations de l'école et à la poursuite de la gloire. On l'avait menacé de séquestration ; il demanda à Pierre le Vénérable la grâce de terminer ses jours à Cluny. Pierre transmet lui-même ce vœu au souverain Pontife (1). La réponse d'Innocent II, qui avait à réparer un excès de sévérité, ne se fit pas attendre. On vit donc l'ancien abbé de Saint-Gildas, « ce moine sans règle, » dont parle l'abbé de Clairvaux, prendre rang parmi les religieux d'une communauté régulière, dont il fit l'édification par sa piété. Il n'y eut qu'une voix pour lui rendre témoignage. Pierre le Vénérable le compare pour l'humilité à saint Germain, et à saint Martin pour l'esprit de pauvreté. Cependant, après la prière, la science faisait toujours ses délices, sa lecture était assidue. Tout ce qu'il avait d'intelligence, d'activité, appartenait à la théologie, à la philosophie et à l'érudition, qui étaient le constant objet de ses méditations et de ses entretiens (2). Les moines de Cluny recueillirent ainsi les derniers échos d'une voix qui, après avoir ébranlé le monde de ses éclats, s'éteignait doucement en de pieux colloques.

Une maladie de peau, *scabies*, et d'autres infirmités vinrent malheureusement assaillir Abélard dans sa retraite. Le séjour de Cluny lui devint funeste. Dans l'intérêt de sa santé, Pierre le Vénérable l'envoya au prieuré de

(1) Petri Venerab., lib. IV, ep. 21.

(2) « Antiqua sua revocans studia, » etc. *Ibid.*

Saint-Marcel près de Châlon, sur les bords rians de la Saône. Là encore il se livra passionnément à l'étude. Comme Grégoire le Grand, il priait, ou lisait, ou écrivait, ou dictait. On a pu croire qu'il avait même revu et corrigé plusieurs de ses écrits (1). Tout à coup la maladie qui devait l'emporter empira. Sentant que sa dernière heure était proche, il fit, dans les dispositions les plus saintes, d'abord sa profession de foi catholique, puis l'aveu de ses fautes; il reçut le viatique, recommanda à Dieu son âme et son corps pour l'éternité et s'endormit doucement dans le Seigneur le 21 avril 1142 (2). Il était âgé de soixante-trois ans. Son corps fut d'abord inhumé à Saint-Marcel, puis transporté secrètement au Paraclet (3), où Héloïse lui rendit les derniers honneurs, en attendant qu'elle le rejoignît dans la tombe. Nul n'ignore que, depuis la Révolution française, leurs restes réunis reposent à Paris dans le cimetière du Père-Lachaise (4).

Abélard disparu, que devinrent ses disciples et que restait-il de son œuvre?

Ses disciples se dispersèrent. Nous retrouverons bientôt Arnould de Brescia, professant, à son corps défendant, la morale et la politique sur la montagne Sainte-Genève. Le sous-diacre Hyacinthe, assagi par l'adversité d'autrui, cessa de dénigrer la cour pontificale et reprit le

(1) Petri Venerab., ep. IV, 21.

(2) Sur la date de la mort d'Abélard, cf. Vacandard, *Revue des Quest. histor.*, juillet 1891, p. 237-238.

(3) Heloïssæ ep. ad Pet. Vener., ap. Cousin, I, p. 715. Cf. *Absolutio Petri Abælardi*, ibid., p. 717. Cf. Rémusat, *Abélard*, I, 260, note.

(4) On peut voir dans Rémusat (loc. cit., p. 265-268) et surtout dans la *Notice historique sur la sépulture d'Héloïse et d'Abélard*, par Alexandre Lenoir (Paris, 1815, p. 4 et suiv.), le récit de leurs translations successives.

chemin de Rome, où l'attendaient d'abord la pourpre, puis la tiare (1). Pierre Bérenger le satirique n'eut pas la même prudence. Enivré par son premier succès de plume, il continua ses dangereux exercices littéraires. Les Chartreux, les religieux en général, Guillaume, évêque de Mende, devinrent tour à tour l'objet de ses invectives (2). Ce jeu finit par le perdre, et il tomba sous le coup de la réprobation générale. Bientôt pourtant, du fond de l'exil où il avait dû chercher sa sûreté, il écrivit à l'évêque de Mende une lettre dans laquelle il reconnaît ses torts et offre ses excuses (3). En ce qui concerne l'abbé de Clairvaux son aveu est piquant. Cet *Apologeticus* qui a fait tant de bruit est, dit-il, l'œuvre d'un disciple reconnaissant, mais aussi d'un jeune homme qui n'avait pas encore de poil au menton : « D'ailleurs, qui atteint-elle ? l'écrivain, non le saint ; la langue, non l'intention ; la plume, non le cœur. Je condamne donc mon ouvrage en ce sens que, si j'ai dit quelque chose contre la personne de l'homme de Dieu, j'entends que le lecteur le prenne en plaisanterie et non au sérieux. »

Cependant l'action posthume de l'auteur de l'*Introductio ad Theologiam* fut considérable. Son autorité était reconnue en Italie aussi bien qu'en France. Divers ouvrages connus sous le nom de *Sommes de Sentences* l'attestent. L'une est l'œuvre de Roland Bandinelli, qui professa avec tant d'éclat le droit canon et la théologie à Bologne, avant de devenir pape sous le nom d'Alexandre III. La seconde est encore d'un écolâtre de Bologne, Ognibene, contemporain de Roland. Une troisième

(1) Sur le cardinal Hyacinthe, cf. Watterich, II, 301, 708-709.

(2) *Berengarii ep. contra Carthusianos*, ap. Cousin, II, 790 ; *eiusdem epist. ad episcop. Mimatensem*, ibid., p. 786.

(3) *Ep. ad episcop. Mimatensem*, p. 788.

découverte à Saint-Florian (Haute-Autriche) fut composée par un théologien qui enseignait à Milan (1). Tous ces écrits « ont pour caractère commun une dépendance évidente de l'*Introductio*. Tous lui empruntent le même *Incipit*, qu'on ne retrouve dans les manuscrits d'aucune autre école : *Tria sunt in quibus humanæ salutis summa consistit, fides scilicet, caritas et sacramentum* (2). »

En France, Jean de Salisbury, Pierre Lombard, Guillaume de Conches et même, à certains égards, les maîtres de l'école de Saint-Victor de Paris, subirent pareillement l'influence d'Abélard. Pierre Lombard feuilletait sans cesse l'*Introductio* : c'est Jean de Cornouailles, son disciple, qui nous l'assure (3). Géroh de Reichersberg, dans sa lettre à Adrien IV contre les adoptianistes, montre avec effroi les écoles de France et de tous les pays obscurcis par l'épaisse fumée que Pierre Abélard avait laissée après lui (4). Et Guillaume de Saint-Thierry voit revivre l'odieux professeur de la Montagne Sainte-Geneviève en Guillaume de Conches : « Ils pensent de même, dit-il : ils parlent de même. Seulement le premier dissimulait, tandis que le second déclare brutalement leur sentiment commun (5). » Enfin, bien que les Victorins n'aient pas toujours considéré Abélard d'un œil

(1) Sur ces ouvrages, cf. Denifle, *Abælardi Sentenzen und die Bearbeitung seiner Theologia* dans *Archiv*, loc. cit., t. I, p. 402 sq., 584 sq.; Gietl, *Die Sentenzen Rolands nachmals papstes Alexander III*, Fribourg en Brisgau, 1891.

(2) Cf. Portalié, art. *Abélard*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. I, col. 50.

(3) *Eulogium ad Alexandrum III*, dans *P. L.*, t. CXCIX, col. 1052.

(4) Cf. Bach, *Die Dogmengeschichte*, t. II, p. 37.

(5) *De erroribus Guillelmi de Conchis*, dans *P. L.*, t. CLXXX, col. 334.

bienveillant, ils se décidèrent à reconnaître sa supériorité en adoptant sa méthode. La *Summa Sententiarum* de Hugues de Saint-Victor en est un témoin irrécusable (1).

Malgré la triple sentence de condamnation portée contre ses ouvrages, Abélard s'est donc survécu à lui-même. Si nombre de ses admirateurs ne lisaient plus que dans l'ombre et le mystère ses livres devenus rares (2), d'autres n'hésitaient pas à s'en inspirer et à y chercher une méthode d'enseignement.

En somme Abélard ne fut pas seulement un professeur de premier ordre, il fut aussi un théologien éminent, sinon très sûr. Son *Sic et Non*, en montrant la nécessité de recourir à la critique dans l'emploi des textes bibliques et patristiques, a fait époque et a préludé à la réforme de la théologie. Le novateur a contribué en outre pour une large part au développement de la méthode scolastique. Certes il n'en fut pas le créateur, comme on l'a prétendu; saint Anselme l'avait devancé. Mais l'*Introductio ad Theologiam* est bien la première *Somme* connue, entreprise pour coordonner en un seul ouvrage tout l'enseignement de la foi. C'est dans l'*Introductio* que se remarquent sous leur première forme « les trois perfectionnements essentiels de la théologie scolastique : la synthèse de toute la théologie, l'introduction de procédés plus sévères de la dialectique et la fusion de l'érudition patristique avec la spécula-

(1) Cf. G. Robert, *Les Écoles et l'enseignement de la théologie*, notamment Appendice II, p. 212 et suiv.

(2) « Scripsit Baalardus opuscula quædam, quæ pluribus habentur in locis », dit Richard le Poitevin (*Hist. des G.*, XII, 120 et 415). On lit d'autre part dans Aubri de Trois-Fontaines (*Hist. des G.*, XIII, 700) : « Libri ejusdem magistri diu in abscondito servati sunt ab ejus discipulis. »

tion rationnelle (1) ». Ce sera la gloire d'Abélard d'avoir attaché son nom à une œuvre aussi importante. Par là il a mérité d'être considéré, malgré ses erreurs, comme le plus illustre précurseur de Pierre Lombard et de saint Thomas d'Aquin.

(1) Portalié, *art. cit.*, col. 54.

CHAPITRE XXIV

ÉLECTIONS ÉPISCOPALES; LUTTE ENTRE LOUIS LE JEUNE ET LE COMTE DE CHAMPAGNE (1140-1144).

Par son mariage avec Louis le Jeune, Aliénor avait apporté en dot à la France le Poitou et l'Aquitaine. Il est probable que le clergé ne fut pas étranger à ce contrat si avantageux pour la monarchie. Aussi, comme don de joyeux avènement, le jeune roi avait-il renoncé « à l'hommage et au serment des évêques et des abbés de toute la province de Bordeaux et au droit de dépouilles pendant la vacance des sièges (1). » Malheureusement, la charte qui garantissait ces faveurs exceptionnelles renfermait une lacune pleine de surprises; elle passait sous silence l'investiture proprement dite, *donum regis*, *concessio regis* (2). Ce fut bientôt l'occasion d'un malentendu et d'un conflit entre la couronne et le clergé d'Aquitaine.

Guillaume Adelelme, évêque de Poitiers, étant mort

(1) Charte de Louis VII, ap. *Hist. des G.*, XVI, 2. Sur l'authenticité de cette pièce, qui a été mise en doute par plusieurs auteurs, en particulier par Dom Piolin, à cause des irrégularités de rédaction qu'on y rencontre, voir Achille Luchaire, *Actes de Louis VII*, p. 83.

(2) Fulbert de Chartres a indiqué dans une phrase (ap. Bouquet, t. X, p. 460) toutes les conditions requises pour la légalité d'une élection pontificale : « eligente clero, suffragante populo, dono regis, approbatione romani Pontificis, per manum metropolitani. » Cf. Achille Luchaire, *Institutions*, t. II, p. 77 et suiv.

le 6 octobre 1140, le clergé lui donna pour successeur l'abbé du monastère des Alleux, Grimoard, que Geoffroy du Loroux, archevêque de Bordeaux, sacra le 26 janvier suivant dans la cathédrale d'Angoulême. Nous avons vu que, d'après la coutume, l'investiture royale devait précéder la consécration. La coutume était donc violée; aussi Louis VII interdit-il à Grimoard l'entrée de sa ville épiscopale (1).

Ce coup atteignait indirectement l'archevêque de Bordeaux. Il serait cependant injuste d'accuser Geoffroy du Loroux de mauvaise foi. Il avait évidemment confondu l'hommage et le droit de dépouilles, dont Louis VII avait fait l'abandon au clergé d'Aquitaine, avec l'investiture proprement dite. Ce qui le prouve, c'est la lettre que l'abbé de Clairvaux adressa en cette circonstance à Joscelin, évêque de Soissons, conseiller de Louis le Jeune : « Quel mal a donc fait cet homme? Est-ce d'avoir consacré librement et canoniquement l'élu des Poitevins? Est-ce de n'avoir pas tiré de la gorge des affamés, du sein de l'Église, l'argent que le défunt avait légué aux églises et aux pauvres? Ah! si c'est une faute d'avoir donné un pasteur à des brebis errantes, de n'avoir pas dépouillé la veuve et l'orphelin, d'avoir respecté les privilèges du siège apostolique, l'archevêque ne saurait être excusé. Mais en ce cas l'innocence est réputée crime (2). » La logique de saint Bernard triomphe aisément ici; mais son argumentation porte à faux. Ce que la couronne revendiquait, ce n'était ni le droit de dépouilles ni une part quelconque dans l'élection du nouvel évêque de Poitiers, c'était le droit à l'investiture avant la consécration de l'élu.

(1) *Chron. Malleacense*, ap. Bouquet, t. XII, p. 408.

(2) Ep. 342. Cf. ep. Innocent., Bouquet, t. XV, p. 401.

L'incident, on le voit, reposait sur une équivoque. Il se trouva enfin quelqu'un pour la dissiper, et vers la fête de la Pentecôte (1141) (1), Louis VII investit Grimoard des *regalia*.

L'ambition d'un palatin fut vers le même temps l'occasion d'un démêlé bien autrement grave entre l'Église et l'État. Parmi les conseillers de Louis le Jeune figurait un intrigant du nom de Cadurc. « Ce clerc berrichon, personnage remuant et brouillon, qui exerça une si longue influence sur le monarque et joua un rôle considérable et souvent funeste dans les affaires du règne, paraît comme chancelier dans les derniers mois de l'année 1140 (2). » En 1141, il usa du prestige que lui prêtaient ses fonctions pour poser sa candidature au siège de Bourges, devenu vacant par la mort de l'archevêque Albéric. Le roi avait déclaré l'élection libre, à l'exclusion toutefois de Pierre de la Châtre, parent d'Haimeric, chancelier de l'Église romaine : — son neveu, suivant Matthieu Paris ; son cousin, suivant l'auteur de la chronique de Morigny. — Cette exclusion était à tout le moins imprudente. Pierre de la Châtre jouissait de l'estime du chapitre : il fut élu. Cet échec humilia profondément Louis le Jeune ; mais ce qui mit le comble à son irritation, ce fut la leçon que lui donna en même temps la cour de Rome. « Le roi de France est un enfant, dit le pape, il faut faire son éducation et l'empêcher de prendre de mauvaises habitudes. » En conséquence, le souverain Pontife sacra lui-même Pierre de la Châtre à Rome (3), puis l'envoya prendre possession du siège de Bourges ; et, pour couper

(1) *Chron. Malleacense*, loc. cit.

(2) Luchaire, *Remarques*, p. 36.

(3) Pierre de la Châtre ne fut sacré qu'en 1142. Cf. Guillaume de Nangis, *ad ann.* 1142, et *Gallia Christ.*, t. II, p. 51.

court à toute réclamation, il déclara Cadurc, le candida du roi, indigne de posséder aucun bénéfice ecclésiastique. A ces coups indirects, Louis le Jeune répondit par une ordonnance qui interdisait à Pierre de la Châtre le séjour de sa ville épiscopale; et, dans une assemblée nombreuse, la main sur des reliques, il s'écria : « Jamais, tant que je vivrai, cet archevêque n'entrera dans la ville de Bourges. » Innocent, à son tour, usant de représailles, lança l'interdit sur toutes les villes, tous les villages et châteaux où s'arrêterait le roi de France (1).

Ces coups rapides qui se croisaient, semblables à un cliquetis d'épées, émurent tout le royaume. L'abbé de Clairvaux voulut s'interposer entre les deux représentants suprêmes de l'Église et de l'État; mais il ne réussit qu'à exciter leur mécontentement et à leur rendre suspecte la pureté de son zèle (2). Aussi bien, dans le même temps, de nouvelles complications aggravèrent la situation religieuse de la France. Thibaut, comte de Champagne, prenant le rôle que lui dictait sa piété, avait reçu Pierre de la Châtre dans ses États (3). C'en était assez pour exaspérer Louis le Jeune, qui reprochait déjà à ce vassal d'avoir refusé de l'accompagner en 1138, lors de son expédition contre Poitiers, et sous les murs de Toulouse en 1141 (4). Une autre affaire, où l'amour-propre des

(1) *Chron. Mauriniac.*, ap. Bouquet, t. XII, p. 86-87; Guillaume de Nangis, *ibid.*, t. XV, p. 359; Raoul de Dicet, *ibid.*, t. XIII, p. 183.

(2) Cf. Bern., epp. 218 et 219, écrites l'année suivante : *ab anno, priori*, y est-il dit.

(3) Guillaume de Nangis, ap. *Hist. des G.*, t. XV, p. 359; Bern., ep. 216. Pierre de la Châtre se réfugia aussi quelque temps en Rouergue. *Chron. Gaufredi Vosiensis*, ap. *Hist. des G.*, t. XII, p. 435.

(4) *Histor. Francorum*, ap. Bouquet, t. XII, p. 116; *Chronic. Turonens.*, *ibid.*, t. XII, p. 472. Sur cette double expédition, voir Lair, *Fragment inédit de la vie de Louis VII*, ap. *Biblioth. de l'École des*

deux princes se trouvait également engagé, fit éclater leur division jusque-là sourde et secrète. Raoul, comte de Vermandois, sénéchal de France, ayant répudié sa femme Éléonore, nièce de Thibaut, pour épouser Pétronille, autrement dite Adélaïde de Guyenne, sœur de la reine, Thibaut déféra la cause au tribunal de Saint-Siège, pendant que Louis VII, à l'instigation de la reine, prenait résolument le parti de son sénéchal (1).

Dans des circonstances aussi critiques, quelle allait être la conduite de l'Église? Un concile qui se tint à Lagny (2), sous la présidence du cardinal Yves, du titre de Saint-Laurent, avant le 20 juin 1142 (3), proclama la validité du premier mariage du comte de Vermandois. Et comme Raoul et Pétronille refusaient de se séparer, le légat les excommunia, ainsi que les trois évêques de Laon, de Senlis et de Noyon, qui avaient, sous prétexte de parenté (4), prononcé la dissolution du mariage de Raoul et d'Éléonore. La terre du comte de Vermandois fut en même temps frappée d'interdit (5).

L'abbé de Clairvaux applaudit à cette décision (6), et

Chartes, t. XXXIV, p. 583 et suiv., et Orderic Vital, lib. XIII, cap. xxii, p. 981.

(1) *Continuatio Præmonst.*, ap. *Mon. Germ.*, VI, 452; Heriman de Tournai, *Hist. eccles. S. Martini*, *ibid.*, p. 408.

(2) Labbe, *Concil.*, t. X, p. 1838. Cf. *Vita Hugonis abbat. Marchianensis*, ap. Bouquet, tom. XIV, p. 401.

(3) Le légat, Yves, souscrivit encore une bulle d'Innocent II, datée de Latran, le 15 janvier 1142 (Jassé, *Regesta*, I, p. 840); il mourut à Trèves le 20 juin 1142 (Bouquet, XV, 584, note).

(4) Cette parenté paraît cependant avoir été réelle et fut reconnue au concile de Reims en 1148. Le mariage de Raoul et de Pétronille fut alors validé. *Hist. Pontificalis*, ap. *Mon. Germ.*, XX, 521.

(5) Heriman de Tournai, p. 408; *Hist. Francorum*, ap. Bouquet, XII, 116.

(6) Bern., ep. 216, écrite vers l'époque du concile de Lagny.

se détacha de Louis le Jeune, qu'il avait jusque-là soutenu, pour défendre la cause de Thibaut en cour de Rome. « L'Écriture dit que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni... La loi sacrée de l'Église est déchirée, les vêtements du Christ sont mis en pièces... Comment s'est-il trouvé un tribunal qui a prétendu rompre une alliance formée par l'Église? Quelle peine a méritée le comte Thibaut? Quelle faute a-t-il commise? Si c'est un crime de rendre au roi ce qui est au roi et à Dieu ce qui est à Dieu, on ne peut l'excuser. Son grand et son premier péché, c'est d'avoir sur votre ordre donné asile à l'archevêque de Bourges; voilà le sang dont on veut tirer sur lui vengeance (1).

Louis VII, en effet, avait pris les armes et tournait sa fureur contre Thibaut. Un chroniqueur raconte que le comte de Champagne ouvrit les hostilités (2). Ce fut manifestement le roi de France qui entra le premier en campagne. Il dirigea ses troupes vers Châlons et vint mettre le siège devant Vitry.

Cette ville, située sur la rive droite de la Marne, à peu de distance au nord-est de la ville actuelle de Vitry-le-François, se divisait en deux parties : le château construit sur un mamelon escarpé, et le bourg proprement dit. Ce fut sur ce dernier point que commença l'attaque. Les maisons, bâties en bois, devinrent la proie d'un effroyable incendie. Treize cents personnes, dit-on, eurent la malheureuse idée de se réfugier dans l'église, qui prit feu, et périrent dans les flammes. Le château fut brûlé comme le reste de la ville. En tout, quinze cents habitants étaient morts ou prisonniers. On rapporte qu'au spectacle de ces ruines fumantes, Louis le Jeune versa des larmes. Il

(1) Bern., ep. 216.

(2) *Auctarium Gemblacense*, ap. Bouquet, XIII, 272.

n'en satisfit pas moins sa vengeance, en donnant le comté de Vitry à Eudes, fils putatif de Hugues de Champagne et rival de Thibaut (1).

Cependant cette victoire ne justifiait nullement l'entreprise du roi. Thibaut, quoique vaincu, restait, à une époque où le droit finissait presque toujours par prévaloir, l'arbitre de la situation. La cause qu'il défendait n'était pas atteinte par une défaite matérielle. Louis VII et son sénéchal le sentaient bien. Ils ne pouvaient se dissimuler que, déjà chargés des anathèmes de l'Église, ils venaient d'encourir encore la malédiction des peuples. Un tel fardeau, s'il n'augmentait pas leur remords, accroissait au moins leur embarras politique. Il leur importait donc d'apaiser le comte de Champagne et de le mettre dans leurs intérêts. On lui fit porter des propositions de paix. Louis le Jeune consentait à lui restituer ses États, s'il voulait s'engager à obtenir du pape, par l'intermédiaire de l'abbé de Clairvaux, la levée des censures ecclésiastiques qui pesaient sur le comte de Vermandois et la sœur de la reine. Thibaut, après quelque hésitation, accepta ces conditions qui, en résumé, n'entraînaient nullement, comme le croyait la cour, la réhabilitation du mariage de Raoul avec Pétronille, et laissaient au Saint-Siège pour l'avenir une entière liberté d'action.

L'accord se fit sur ce malentendu : la paix fut signée par Suger, abbé de Saint-Denis, et Joscelin, évêque de Soissons, au nom du roi, et par Hugues, évêque d'Auxerre,

(1) *Hist. Francorum*, ap. Bouquet, XII, 116; *Chron. Turon.*, *ibid.*, p. 472-473; *Robert du Mont*, ap. Bouquet, XIII, 289; Pseudo-Robert, *ibid.*, p. 331; *Auctarium Gemblacense*, *ibid.*, p. 272. La date de l'incendie de Vitry a été discutée. Elle est vraisemblablement de janvier 1143. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Hist. des Comtes de Champ.*, II, 349-350, note.

et saint Bernard, pour le compte de Thibaut. Les signataires étaient chargés de veiller à l'exécution du traité (1).

Sur ce fondement, l'abbé de Clairvaux adressa à Innocent II la lettre suivante : « La tribulation et l'angoisse nous ont assaillis ; la terre s'est émue et a tremblé en voyant ses habitants frappés, les pauvres bannis de leur patrie, les riches dans les chaînes et les prisons... Pour empêcher la désolation complète du pays et la ruine de tout un royaume divisé contre lui-même, votre fils très dévot, le comte Thibaut, ami et défenseur de la liberté ecclésiastique, a été contraint de s'engager sous la foi du serment à faire lever la sentence d'excommunication lancée par votre légat, le seigneur Yves, de bonne mémoire, sur la personne du tyran adultère, auteur de tous ces maux, et sur son épouse adultère. Il a fait cette promesse à la prière et sur l'avis de plusieurs personnes fidèles et sages. On lui a fait remarquer, en effet, que cela pouvait être obtenu de vous aisément et sans violer les règles de l'Église, puisque vous auriez le droit de renouveler incontinent une excommunication qui n'est que trop juste, et de la confirmer à jamais. Ainsi la ruse sera jouée par la ruse, la paix sera obtenue, et celui qui se glorifie dans la malice n'en retirera aucun avantage (2). »

Une telle combinaison, d'où la loyauté était absente, était aussi dangereuse que subtile. On s'est étonné à bon droit que saint Bernard et Innocent II y aient prêté les mains. Le souverain Pontife leva l'excommunication lancée contre Raoul de Vermandois et contre Pétronille, et Louis le Jeune, en exécution de sa promesse, rendit à Thibaut le comté de Vitry.]

De ce côté donc, tout semblait arrangé à souhait. Il ne

(1) Bern., epp. 217, 220, 222.

(2) Ep. 217.

restait plus qu'à régler la redoutable affaire de Bourges. Louis VII, las de sa situation, demandait grâce, sans préjudice toutefois du serment qu'il avait prononcé contre Pierre de la Châtre. Sous cette réserve, Macaire, abbé de Morigny, était chargé de solliciter, ou pour mieux dire, de négocier près la cour de Rome l'absolution du roi, à quelque prix que ce fût (1).

L'abbé de Clairvaux, de loin, appuyait sa demande. N'osant plus, et pour cause, s'adresser directement au souverain Pontife, il pria quelques cardinaux amis d'aviser aux termes d'un accord acceptable. « Inviter le roi, dit-il (2), à se soumettre absolument au pape, c'est frapper l'air; inviter le pape à épargner la susceptibilité du roi, c'est attirer sur moi l'indignation pontificale. Il y a cependant deux points sur lesquels nous trouvons le roi inexcusable. Il eut tort de faire un serment et il a tort de le maintenir. Mais c'est moins là l'effet d'une volonté perverse que du respect humain. Car, vous le savez, on considère comme un déshonneur chez nous, Français, de violer un serment, quelque mauvais qu'il soit, quand il est public, quoique personne n'ignore qu'on ne doive pas tenir les serments illicites. Du reste, nous reconnaissons qu'en ce point même le roi ne saurait être excusé. Nous ne venons pas le défendre, mais solliciter son pardon. C'est à vous de voir si la colère, l'âge, la majesté ne peuvent apporter quelque excuse à sa faute. Qu'on lui pardonne, en considération de sa dignité royale et de sa jeunesse, mais de telle façon qu'il ne soit plus tenté de rien commettre de semblable. Qu'on lui pardonne,

(1) « Precibus et muneribus. » *Chron. Maurin.*, Bouquet, XII, 87.

(2) Bern., ep. 219, écrite en 1143 et non 1142, comme le veut Brial trompé par l'affaire de testament dont il est question dans l'épître 218. Noter ces expressions *ab anno priori*.

dis-je, si cela peut se faire sans porter atteinte à la liberté de l'Église et au respect dû à l'archevêque, que l'autorité apostolique a consacré. Le monarque lui-même le demande humblement, et toute l'Église, en deçà des monts, déjà trop affligée, vous adresse avec instance la même prière. »

Il est visible que saint Bernard ne fondait que peu d'espoir dans sa démarche. Le temps n'était plus où il lui suffisait de parler pour être écouté, pour être obéi à Rome. Innocent II lui avait tout récemment retiré ses bonnes grâces. Une misérable question de testament était la cause principale de ce discrédit. Il eut beau expliquer au souverain Pontife que l'héritage du cardinal Yves avait été employé aux bonnes œuvres selon l'intention du défunt et sans aucun profit pour Clairvaux (1), son excuse ne fut pas acceptée. Innocent, du reste, lui reprochait, comme autrefois Honorius, de se mêler trop ardemment des querelles politiques. Peut-être faut-il voir dans ce reproche une allusion au rôle périlleux que Bernard faisait jouer à la cour de Rome dans l'affaire conclue entre le comte de Champagne et le comte de Vermandois. Le pieux abbé fut vivement affligé de la défaveur dans laquelle il était tombé. Il s'en plaignit longuement et non sans amertume au souverain Pontife. Ce fut l'objet de la dernière épître qu'il lui adressa : « J'apprends que mes nombreuses lettres vous déplaisent ; vous n'aurez plus à redouter de moi rien de semblable ; il me sera facile de me corriger. Oui, je le sais, j'ai été plus présomptueux qu'il ne fallait, j'oubliais quel était celui à qui j'osais écrire ; mais pouvez-vous nier que ce fût votre bénignité qui m'arma de cette audace ? Puis, l'amitié me pressait ; car j'ai fort peu écrit pour

(1) Bern., ep. 218. Cette lettre est postérieure à la lettre 219, à laquelle elle fait allusion, ou du même temps ; voir note précédente.

moi, si j'ai bonne mémoire. Mais rien de trop! *ne quid nimis*. Dorénavant, je tempérerai, autant que possible, mon zèle selon la science; je poserai mon doigt sur ma bouche. Il vaut mieux, en effet, affliger quelques-uns de ses amis que de fatiguer de ses prières le christ du Seigneur. » Suit une sorte de *post-scriptum* qui appelle l'attention du souverain Pontife sur l'état religieux de la France : « Je n'ai pas osé vous dire un mot des périls qui menacent l'Église, du schisme que nous redoutons, des calamités qui nous accablent. Les saints évêques qui sont attachés à votre personne connaissent ma pensée là-dessus; il vous sera facile d'apprendre d'eux ce que je leur ai écrit, s'il vous plaît de le savoir (1). »

Malgré ces efforts de saint Bernard et l'appui de quelques cardinaux, la mission de Macaire auprès d'Innocent II subit un échec complet (2). Louis VII en conçut un vif ressentiment. Son irritation vint à son comble, lorsqu'il apprit que le souverain Pontife, fidèle aux canons de l'Église, voulait contraindre le comte de Vermandois à se séparer, sans délai, de Pétronille, sous peine d'être frappé d'une nouvelle excommunication. A ce coup, le roi de France se récria et fit avertir l'abbé de Clairvaux que, si l'excommunication était lancée, les hostilités recommenceraient contre Thibaut.

C'avait été l'erreur de saint Bernard et de ses amis de croire que Louis le Jeune consentirait à jouer, même justement, le rôle de dupe. Une paix qui reposait sur une équivoque ne pouvait être qu'une paix mal assise. Sur-

(1) Bern., ep. 218.

(2) « Per cardinalium intercessionem plurima impetrasse, sed ad reconciliationis gratitudinem nec precibus nec muneribus adtingens, reversus est. » *Chron. Maurinac.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 87. Au nombre des cardinaux dont il est ici question, peut-être faut-il compter ceux auxquels l'abbé de Clairvaux adressa son épître 219.

pris de la menace royale et réduit à l'impuissance du côté de Rome, le saintabbé n'eut d'autre ressource que de protester par lettre contre un pareil abus de la force : « Quelle faute, s'écrie-t-il (1), a commise le comte Thibaut pour mériter votre colère, lui qui a obtenu avec tant de peine, vous le savez, l'inique absolution du comte Raoul ? Quant à cette excommunication nouvelle que la justice ramène, il ne l'a pas demandée, il ne la demande pas, et même, par peur de vous, il a cherché à l'éloigner. » L'abbé de Clairvaux ajoute fièrement qu'il laissera la justice pontificale suivre son cours : « Malgré les maux que doit causer, selon vous, la sentence apostolique, je ne vois pas comment la prévenir, et, quand je le pourrais matériellement, je ne le pourrais en conscience. Si des maux doivent s'ensuivre, je le déplore ; mais nous ne devons pas faire le mal pour procurer le bien. »

La rupture de la paix était inévitable. En prévision d'une guerre plus terrible encore que la première, Thibaut se mit en quête d'alliés puissants ; il fiança son fils aîné, Henri, à Laurette, fille de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, et l'une de ses filles à Yves de Nesles, comte de Soissons. Ce fut un premier grief que ses ennemis s'empressèrent de relever et d'exploiter contre lui. Transformés subitement en gardiens vigilants des lois ecclésiastiques, Louis le Jeune et Raoul de Vermandois prétendirent que, dans les deux cas, il y avait parenté à degré prohibé. Le roi de France se plaignait, en outre, que cette double alliance, contractée sans son aveu, portait atteinte à ses droits de suzerain (2).

Dans un pareil état des esprits, le moindre incident pouvait faire éclater la guerre. L'excommunication lancée

(1) Ep. 220.

(2) Bern., epp. 221 et 222.

de nouveau par Rome contre Raoul et Pétronille impénitents fut l'étincelle qui la ralluma (1).

Louis le Jeune tourna ses armes à la fois contre l'Église et contre le comte de Champagne. Éternelle infirmité du pouvoir quand il est aux prises avec la justice qui l'importune : il faut qu'il se déshonore en la violant. Les sièges épiscopaux de Paris (2) et de Châlons (3) étant venus à vaquer, le roi mit opposition aux élections qui devaient les pourvoir (4); et, pour punir le chapitre de Châlons qui semble avoir méconnu sa défense, il refusa l'investiture à l'élu, Guy II de Montaigu (5). De cette façon, les revenus des deux évêchés échurent pour un temps indéfini à la couronne, en vertu du droit de régale. Ce pillage légal ne suffisant pas à alimenter le trésor de l'armée, les troupes royales furent autorisées à marauder jusque dans les domaines de la cathédrale de Reims et des principales abbayes du même diocèse. De Châlons, leur centre d'occupation, elles se répandaient par bandes sur tous les points du territoire soumis au comte de Champagne

(1) Bern., ep. 222.

(2) Étienne de Senlis mourut le 6 mai 1142 ou 1143. Les auteurs du *Gallia Christ.* (VII, p. 64) et Brial (*H. des G.*, XV, 591, note) adoptent, d'après une chronique de Saint-Denis, la date 1142. Dans cette opinion, le silence que saint Bernard garde en ses lettres de 1142 et du commencement de 1143 sur la vacance du siège est au moins surprenant.

(3) Nous avons montré (*Revue des Quest. hist.*, avril 1891, p. 394, note 1) que l'évêché de Châlons ne devint pas vacant avant le mois de juin 1143.

(4) Bern., epp. 222, 224. Selon le *Gallia Christiana* (VII, 65), Thibaut, successeur d'Étienne de Senlis, fut élu à la fin de l'année 1143. Cf. Tardif, *Mon. histor.*, n° 465.

(5) Bern., epp. 222, 224. Selon le *Gallia Christiana* (IX, 881), Guy II de Montaigu ne fut sacré qu'en 1144. Il assistait à la cérémonie de la consécration de l'église de Saint-Denis, le 11 juin 1144. Cf. Suger, ap. Bouquet, XIV, 316.

et traînaient après elles la désolation et la mort (1).

Cependant le traité de paix n'avait pas été dénoncé. L'abbé de Clairvaux, en sa qualité de témoin et signataire, en rappelle la teneur à Louis le Jeune. « Dieu sait combien je vous ai aimé, dit-il (2), dès que je vous ai connu ! Dieu sait combien j'ai désiré votre honneur ! Quel démon peut vous inspirer d'ajouter les incendies aux incendies, les meurtres aux meurtres, pour que les cris des pauvres, le gémissement des captifs, la voix du sang des morts se fassent entendre encore une fois aux oreilles du père des orphelins et du juge des veuves ?... Ne prenez pas prétexte de la conduite du comte Thibaut pour excuser votre péché ; car il est prêt à remplir les conventions arrêtées entre vous, quand la paix a été conclue : il demande instamment que le traité soit exécuté, et pour sa part il offre de l'exécuter selon l'interprétation de vos amis, je veux dire des arbitres qui ont signé la paix. Mais c'est vous qui refusez d'accepter des paroles de paix, qui violez vos engagements, qui rejetez les conseils de la sagesse. Ceux qui vous poussent à renouveler vos attaques contre un innocent ne cherchent pas en cela votre honneur, ils recherchent plutôt leur intérêt, que dis-je ? ils recherchent la volonté du diable... Ce sont des ennemis de votre couronne, les plus redoutables perturbateurs de votre royaume. Du reste, faites ce qu'il vous plaît de votre royaume, de votre âme et de votre couronne ; nous, fils de l'Église, nous ne pouvons dissimuler les injures faites à notre mère, et je vous en avertis, nous nous lèverons et nous combattons pour elle jusqu'à la mort, s'il le faut, non pas avec des boucliers et des épées, mais avec les seules armes qui nous conviennent, avec nos prières et nos lar-

(1) Bernard., epp. 221, 222, 224.

(2) Ep. 221.

mes. Hélas ! j'ai plaidé jadis votre cause près du siège apostolique, presque jusqu'à en blesser ma conscience et à soulever contre moi l'indignation du souverain Pontife : aujourd'hui, provoqué par vos continuels excès, je commence, je vous le déclare, à me repentir de la sottise qui m'a fait prendre parti pour votre jeunesse ; et désormais, dans la mesure de ma faiblesse, je ne faillirai pas à la vérité. Je ne tairai pas que vous travaillez à former une alliance avec des excommuniés, que vous vous associez, dit-on, à des brigands et des voleurs. Je ne tairai pas que, loin de revenir sur le serment illicite et maudit, prêté si inconsidérément par vous contre l'église de Bourges, serment qui a causé de si grands maux, vous empêchez de consacrer le pasteur des brebis du Christ qui sont à Châlons ; je ne tairai pas que vous abandonnez audacieusement à votre frère, à ses chevaliers, à ses archers, à ses arbalétriers, les maisons épiscopales qu'ils habitent contre toute justice, et les biens de l'Église qu'ils dissipent par un emploi criminel. Je vous le répète, si vous persistez dans cette conduite, vous n'attendrez pas longtemps la vengeance. » Puis, s'attendrissant tout à coup, le pieux abbé essaie sinon de convaincre, au moins de toucher son jeune et terrible souverain : « O seigneur, mon roi ! je vous avertis en ami sincère et vous conseille en fidèle sujet de mettre fin au plus tôt à ces iniquités. »

Si pressantes que fussent ces objurgations, elles restèrent sans effet. Louis le Jeune y répondit par un essai de justification où il prend le rôle d'offensé et accuse à son tour l'abbé de Clairvaux de favoriser la trahison du comte Thibaut. On devine dans quelle surprise une si étrange accusation jeta saint Bernard. Il adressa aussitôt à Joscelin, évêque de Soissons, et à Suger, abbé de Saint-Denis, une copie de la lettre du prince, en y joignant les obser

vations suivantes (1), qui respirent une superbe indignation et une fierté indomptable :

« J'ai écrit au roi pour lui reprocher les maux qui se font dans son royaume avec son assentiment, dit-on ; et j'ai cru devoir vous communiquer sa réponse, à vous qui êtes de son conseil. S'il croit ce qu'il dit, je m'en étonne ; et s'il ne le croit pas, pourquoi essaie-t-il de me le persuader à moi, qui sais tout ce qu'on a fait pour rétablir la paix ? Dans sa lettre que vous pouvez consulter, cherchant à faire voir que le comte Thibaut n'a pas observé ses engagements : « Nos évêques, dit-il, sont encore suspendus de leurs fonctions, notre terre est encore sous le coup d'un interdit (2). » Comme si le comte Thibaut était compétent quand il s'agit de lever une censure ecclésiastique ! Comme s'il s'était jamais obligé à faire lever celle-là ! « Le comte Raoul a été joué, ajoute le roi ; le voilà de nouveau lié par une excommunication. » Et quel rapport cette affaire a-t-elle avec le comte Thibaut ? Ce qu'il avait promis, ne l'a-t-il pas fidèlement tenu et accompli ? Sans doute Raoul, victime de sa propre ruse, est tombé dans la fosse qu'il avait lui-même creusée. Mais ce serait là une raison pour que le roi viole des engagements qui sont les siens propres, et que vos lèvres ont formulés ! C'en serait assez pour enflammer légitimement la colère du roi contre Dieu et contre son Église, contre lui-même et contre son royaume ! Un pareil motif

(1) Ep. 222. Cette lettre est probablement du mois d'août 1143. Cf. Bern., ep. 381, écrite dans les premiers jours de septembre 1143 (Bouquet, XV, 590, note c). La lettre du roi est perdue.

(2) L'interdit lancé contre le roi et contre les évêques de Laon, de Senlis et de Noyon, n'avait pas été levé ; le traité n'en disait rien. Cependant il est probable que l'évêque de Noyon obtint son absolution dès la fin de l'année 1142. Cf. Heriman Tornacens., ap. *Hist. des G.*, XIII, 409.

l'autoriserait à oublier son honneur, à attaquer un vassal qu'il n'a pas seulement défié ni même sommé de comparaître devant son tribunal, et à envoyer son frère par Châlons, au mépris des conventions qu'il a signées avec le comte Thibaut !

« Mais, ajoute le roi, le comte Thibaut cherche à s'allier par des mariages, contrairement à la fidélité qu'il me doit, le comte de Flandre et le comte de Soissons. » C'est un soupçon contre la fidélité, ce n'est pas une certitude. C'est à vous d'apprécier un système qui met de vains soupçons au-dessus d'un pacte certain. Et qu'y a-t-il de vraisemblable dans ces soupçons ? Sont-ce des ennemis du roi, ces alliés que s'est unis le comte ? Ne sont-ils pas les vassaux du roi et même ses amis ? Le comte de Flandre n'est-il pas le parent du roi et, comme ce prince l'avoue, le bâton sur lequel le royaume s'appuie ?... Si l'on considérait cette alliance avec un regard de bonne foi, n'y verrait-on pas plutôt une haute garantie de la paix, de la force et de la sécurité du royaume ?

« Mais il y a surtout, de la part du roi, une assertion qui m'étonne. Il prétend savoir que le comte Thibaut a cherché à attirer dans son parti, contre le roi, le comte Raoul ; je connaissais cette intrigue, paraît-il, et j'ai envoyé un message audit Raoul pour la faire réussir. S'il est né, l'homme qui m'a servi de messenger, qu'il vienne et qu'il m'accuse en public ! Si j'ai écrit des lettres, qu'on les produise ! Au roi de voir à quelle source il a puisé ; pour moi, je suis certain que je ne connaissais rien de cette invention. J'en crois autant du comte Thibaut, qui oppose une dénégation formelle. Que Dieu voie et juge. Sur de simples soupçons, le comte Thibaut est maintenant accusé par celui-là même qui, manifestement et au mépris de ses engagements, a attiré à lui ce même comte Raoul et qui,

malgré les préceptes divins, malgré la sentence du souverain Pontife, communique avec un adultère excommunié.

« ... Le roi dit encore : « Nous avons failli avoir deux ennemis redoutables. » Le prophète lui répond ironiquement : *Ils ont tremblé d'effroi quand il n'y avait rien à craindre*. « Voyez, dit-il, nous sommes attaqués, nous qui n'avons pas attaqué; et nous souffrons persécution, nous qui n'avons pas persécuté. » Et qui donc attaque? qui donc persécute? Le comte ne supplie-t-il pas? ne s'humilie-t-il pas? prêt à rendre honneur au roi, à le servir, à lui obéir, comme à son seigneur...; il conjure le roi de remplir les conditions du traité et le roi refuse.

« Enfin supposons, si vous le voulez, que le comte mérite tous les maux qu'on lui prépare; mais qu'a mérité l'Église de Dieu? Je ne parle pas seulement de l'église de Bourges; qu'ont mérité l'église de Châlons, l'église de Reims, l'église de Paris? Le roi a raison contre le comte, soit : mais de quel droit, je vous prie, ose-t-il dévaster les possessions des églises et empêcher que des pasteurs soient préposés à la garde de brebis du Christ? Qui lui a donné le droit, ici d'empêcher la promotion des élus, là (chose inouïe!) de retarder l'élection pour pouvoir tout consommer à son aise, piller les pauvres et ruiner les évêchés? Est-ce vous qui conseillez cette conduite? Je m'étonne qu'on agisse ainsi contrairement à vos avis, et si c'est d'après vos avis, j'en suis plus étonné encore... En tout cas, le mal qui se fait, quel qu'il soit, n'est pas imputé à un roi si jeune, mais à ses vieux conseillers. »

En même temps l'abbé de Clairvaux informait Rome des épreuves que traversait de nouveau l'Église de France et des prétextes futiles que Louis VII alléguait pour justifier son injustifiable conduite : « Vous savez, dit le saint

à un membre français de la curie, Étienne, évêque de Préneste (1), vous savez comment j'ai défendu le roi devant le seigneur pape... Je pensais me faire l'avocat d'un roi pacifique, et il se trouve que je soutenais le plus terrible ennemi de l'Église. Chez nous les choses saintes sont foulées aux pieds, l'Église est réduite à un servage honteux, *turpiter ancillatur*. Le roi a confié à son frère Robert les fonctions épiscopales; et celui-ci, exerçant son autorité sur toutes les terres et tous les biens de l'église de Châlons, montre partout dans sa mission la plus grande activité et offre tous les jours au ciel, en guise de victimes, les clameurs des pauvres, les larmes des veuves, les plaintes des orphelins, les gémissements des captifs, le sang des morts. Et cet évêché est trop étroit pour sa malice. Il a envahi celui de Reims et commet des iniquités dans la terre des saints, n'épargnant ni les clercs, ni les moines, ni les religieuses. Il a tellement dévasté, au tranchant du glaive, les terres fertiles et les villages populeux de Sainte-Marie, de Saint-Remi, de Saint-Nicaise et de Saint-Thierry, qu'il les a presque réduits en solitude. Voilà comment le roi répare la faute que, par un serment imité d'Hérode, il a commise contre l'église de Bourges. »

Les fiançailles projetées par le comte Thibaut étaient le point capital ou du moins le prétexte officiel du conflit. Nul doute que le roi de France n'eût déjà tenté de les faire rompre par son clergé et même par la cour de Rome. L'abbé de Clairvaux en défend avec vigueur l'opportunité. « Le roi, dit-il, veut forcer les évêques à maudire ceux qu'ils devraient bénir. Et comme on n'obéit pas à ses caprices, il parcourt terre et mer pour trouver de

(1) Ep. 224.

faux témoins, afin de séparer, à l'aide de leurs parjures et par l'autorité des hommes, ceux que peut-être Dieu veut unir. De quel front, je vous prie, cherche-t-il à imposer aux autres un respect si rigoureux des empêchements de consanguinité, cet homme qui notoirement a pour épouse sa cousine au troisième ou quatrième degré? Y a-t-il parenté entre le fils du comte Thibaut et la fille du comte de Flandre, entre le comte de Soissons et la fille du comte Thibaut? Je l'ignore; jamais je n'ai approuvé sciemment, ni n'approuve encore les mariages illicites. Mais sachez et sache le souverain Pontife que prohiber ces mariages, si on peut les permettre, c'est désarmer l'Église et lui ôter une grande force; car, ou je me trompe, ou la seule intention de ceux qui s'opposent à ces mariages est d'enlever un refuge aux défenseurs de l'unité, aux adversaires du schisme qui nous menace. »

L'abbé de Clairvaux exagère quelquefois sa pensée pour forcer l'attention de ses lecteurs. Ce dernier trait en est la preuve. On ne voit pas que Louis le Jeune ait jamais songé à préparer un schisme. Il n'est pas sûr davantage qu'il n'ait pas deviné, à tort ou à raison, un péril pour sa souveraineté dans l'alliance du comte Thibaut avec le comte de Flandre et le comte de Soissons. La politique a des surprises que l'œil d'un moine, si vigilant soit-il, n'aperçoit pas toujours (1). En tout cas, on ne saurait faire un crime à un roi de travailler à les prévenir.

Mais si Louis VII usait d'un droit strict en s'opposant aux alliances de son vassal, qu'il jugeait indiscrètes, rien ne l'autorisait à employer, pour atteindre son but, des moyens injustes. En cela tous les sages le désavouaient.

(1) « Quo facto Theobaldus comes valde exacerbatus principes Francorum quos poterat a regis avertebat amicitia. » *Chron. Andrense Bouquet*, XIII, 421.

Ses vieux conseillers eux-mêmes, Suger et Joscelin, déploraient le tour qu'avait pris tout à coup la politique royale. Dans leurs réponses à la lettre de saint Bernard, ils protestent qu'ils sont étrangers aux violences commises par leur souverain (1). Évidemment le roi de France subissait le charme d'une trop puissante conseillère, la reine Aliénor, ou peut-être de sa belle-sœur Alice et de son sénéchal. Pour comble de malheur, le succès de ses armes achevait de l'abuser sur la légitimité de son entreprise.

Thibaut, en effet, perdait courage; réduit à ses seules forces, il se sentait incapable de résister à l'armée royale. Ses gens d'armes, mal préparés, le servaient mollement. Il ne savait plus s'il devait se fier à ses vassaux. Dans son domaine, on n'entendait que plaisanteries amères sur ses prières et sur ses aumônes : « Pourquoi n'a-t-il pas employé son temps et son argent à des choses plus utiles? disait-on. Il a maintenant ce qu'il mérite, pour chevaliers des moines, pour arbalétriers des convers; il voit à quoi cela sert. » Le clergé lui-même semblait désespéré. Dans une réunion où se trouvait saint Bernard, un des évêques présents, homme d'autorité et qui passait pour sage, disait : « Le comte Thibaut est entre les mains du roi; personne ne l'en tirera. — Mais quoi! répondit cependant un autre évêque, il y a quelqu'un qui peut le délivrer. — Qui donc? — Dieu, qui peut tout. — Oui, reprit le premier avec vivacité, s'il manifeste sa puissance, si, prenant une massue, il frappe d'estoc et de taille; mais rien n'indique qu'il soit prêt à le faire (2). »

On voulait connaître l'avis de l'abbé de Clairvaux sur l'issue de cette guerre fatale. Longtemps il se borna,

(1) Cf. Bern., ep. 381 et 223.

(2) Bern. Vita, lib. II, cap. viii, nos 54-55; lib. IV, cap. iii, n° 12.

pour toute réponse, à consoler le comte de Champagne en lui montrant, par des exemples tirés de l'Écriture, que Dieu soumet quelquefois ses amis aux plus cruelles épreuves. Mais un jour, dit-on, comme éclairé d'en haut, il s'écria soudain : « Dans cinq mois, la paix sera faite. »

On était, à ce qu'il semble, au mois de novembre 1143 (1) ou de janvier 1144. L'horizon s'éclaircissait. Innocent II venait de mourir (24 septembre) (2) et Célestin II, ancien disciple d'Abélard, l'un des esprits les plus conciliants de la curie, lui avait succédé sur le siège de saint Pierre (26 septembre) (3). Ce fut apparemment dans ces conjonctures que le porteur de la lettre de saint Bernard au cardinal Étienne et peut-être les ambassadeurs de Louis le Jeune arrivèrent à Rome. La cause qu'ils déferaient au tribunal du Saint-Siège fut provisoirement écartée. Mais nul ne douta dès lors du dénouement. Célestin II, en effet, s'appliqua dans sa politique générale à relâcher les ressorts du gouvernement que son prédécesseur avait peut-être tendus à l'excès. Il témoignait en particulier pour la France une bienveillance extrême. Thibaut et Louis le Jeune, apprenant son élévation, se hâtèrent de lui mander qu'ils se soumettaient à son arbitrage. En même temps, l'abbé de Clairvaux s'écriait en gémissant : « Donnez-nous la paix, envoyez-nous la paix (4). » Ce concert de suppliques trouva un écho dans le cœur du souverain Pontife. Il évoqua expressément à

(1) Nous plaçons à cette date l'entretien précité, parce que la paix, conclue à l'époque prédite par saint Bernard (*sane ultima die mensis quinti reformata est pax*, n° 12), doit être fixée selon nous au mois d'avril-juin 1144. Dom Brial cependant la fixe au mois de février 1144. Cf. *Hist. des G.*, XV, 593, note b.

(2) Boso, *Vita Innocent. II*, ap. Watterich, t. II, p. 179.

(3) Boso, *Vita Cælestini II*, ap. Watterich, t. II, p. 276.

(4) Bern., ep. 358; *Chron. Mauriniac.*, ap. Bouquet, t. XII, p. 87.

son tribunal l'affaire des fiançailles du fils et de la fille de Thibaut (6 novembre 1143). « Si vous ou quelque autre évêque, écrivit-il à l'évêque d'Arras (1), voulez procéder canoniquement dans cette cause, présentez-vous devant nous le prochain dimanche de la Passion (12 mars 1144). » Et lorsqu'il donna audience aux ambassadeurs de Louis VII, il se tint debout devant eux, et, dirigeant sa main bénissante vers la France, il leva l'interdit qui pesait sur elle depuis deux ans (2).

Vers la même époque, Louis le Jeune semble avoir également donné des gages de ses intentions pacifiques, en rendant la liberté aux églises de Paris (3) et de Châlons (4). Il ne restait plus qu'à régler les termes d'un accord définitif entre les belligérants. Ce fut l'œuvre du tribunal arbitral créé par le précédent traité. Mais la chose n'alla pas sans de pénibles débats. Louis le Jeune présida lui-même, à Corbeil (5), une première réunion où siégeaient l'évêque d'Auxerre, l'abbé de Clairvaux et probablement aussi l'abbé de Saint-Denis (6). Dès le début de la séance, il s'emporta et, sans vouloir rien entendre, rompit l'assemblée. Sans perdre courage, l'évêque d'Auxerre et saint Bernard lui adressèrent une lettre

(1) *Hist. des G.*, t. XV, p. 409 ; Jaffé, *Regesta*, n° 8436.

(2) *Chron. Mauriniac.*, ap. Bouquet, t. XII, p. 87. Il est difficile de fixer la date de cette cérémonie. Mais selon nous elle est antérieure au traité de Saint-Denis, dont nous parlerons plus bas.

(3) Thibaut, successeur d'Étienne, fut élu et sacré en 1143. Cf. Tardif, *Mon. histor.*, n° 465 ; Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 119.

(4) Guy II de Montaigu fut sacré au commencement de l'année 1144. Cf. *Gallia Christ.*, IX, 881.

(5) Bern., ep. 226. Cette assemblée se tint un peu avant celle de Saint-Denis, c'est-à-dire, comme nous le verrons tout à l'heure, en 1144.

(6) L'évêque de Soissons n'assistait pas à cette réunion. Cf. Bern., ep. 225.

pressante dans laquelle, après lui avoir respectueusement reproché sa vivacité, ils le priaient d'écouter leur ambassadeur, André de Baudement, lieutenant du comte Thibaut, chargé de développer leur projet de traité et de leur rapporter une réponse (1). Le roi était apaisé. Il fut convenu qu'une seconde conférence se tiendrait à Saint-Denis (2).

Cette assemblée eut lieu, selon nous, en 1144, soit le 22 avril (3), soit le 11 juin. La reine Aliénor y prit part. Naturellement, elle exprima le désir qu'on étendît à Raoul et Pétronille la paix que l'on négociait. Par là, il devint manifeste qu'elle était dans toute cette affaire le mauvais génie de Louis le Jeune. Saint Bernard lui reprocha sa funeste ingérence : « Cessez donc, lui dit-il, de mettre obstacle au bien de l'État. » Insensiblement, l'entretien prit un tour familial, et la reine conta confidentiellement au saint abbé que son grand chagrin était de n'avoir pas d'enfants. Depuis près de sept ans qu'elle était mariée, elle soupirait en vain, à la suite d'une fausse couche, après un héritier du trône. « Entrez dans nos desseins, lui répondit l'abbé de Clairvaux, et je prierai Dieu de bénir votre union. » Éléonore s'inclina. Le saint abbé fut fidèle à sa promesse, dit le chroniqueur, et l'année sui-

(1) Bern., ep. 226. Suger (*Vita Ludovic.*, ap. Bouquet, t. XII, p. 35.) appelle André de Baudement *procurator terræ comitis Theobaldi*.

(2) Bern., ep. 225. « In indicta solemnitate apud Dionysium. »

(3) « Factum est in festivitate sancti Dionysii, » etc. *Fragm. Gaufr.*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 527. Cf. Bern., ep. 225. De ces mots : *festivitas sancti Dionysii*, M. d'Arbois de Jubainville (*Hist. des comtes de Champagne*, t. II, p. 378 et 381, note 2) a conclu que l'assemblée avait eu lieu le 9 octobre 1143; date adoptée par Luchaire, *Actes de Louis VII*, p. 63. Nous avons démontré (*Revue des Quest. hist.*, avril 1891, p. 402-403, note 8) que l'assemblée était sûrement de 1144 et vraisemblablement du 22 avril.

vante la reine de France mit au monde une fille (1).

Les conditions de la paix furent à peu près celles qu'avait fixées l'abbé de Clairvaux. Il ne fut pas question de l'excommunication fulminée contre Raoul de Vermandois. Son mariage avec Pétronille ne fut réhabilité qu'en 1148 (2). Thibaut renonça, ce semble, aux fiançailles qu'il avait projetées. Louis VII retira ses troupes de la Champagne et donna à l'archevêque de Bourges l'investiture des *regalia*. En expiation du serment téméraire qu'il avait prononcé sur les reliques des saints, il prit, dit-on (3), l'engagement de faire le pèlerinage de Jérusalem.

Ainsi finit une guerre désastreuse, née d'un accès de colère juvénile, et reprise inconsidérément après quelques jours de trêve. La royauté capétienne faillit y perdre son prestige. Elle marchait visiblement là au rebours de ses traditions. Il n'eût pas fallu beaucoup de tentatives de ce genre pour qu'elle s'aliénât les esprits et perdît, avec l'estime du clergé, son plus puissant appui. Louis VII parut enfin comprendre ce danger et désirer sincèrement la paix. Les lettres de saint Bernard ne furent certainement pas étrangères à ce revirement de la politique royale. Pour n'être pas flatteur, le saint eut ainsi le mérite de réveiller la conscience du jeune prince. N'était-ce

(1) *Fragm. Gaufridi*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 527; *Bernardi Vita*, lib. IV, *ibid.*, p. 332. A vrai dire, le vœu de la reine ne fut exaucé qu'à demi : l'enfant qu'elle mit au monde ne pouvait être héritier du trône. Il résulte de ces textes qu'elle était la fille aînée des filles de Louis VII, Marie, naquit en 1145 et non en 1138, comme le donne à entendre le P. Anselme (*Histoire généalogique de la maison royale de France*, tome I, p. 76. Cf. tome II, p. 841), qui rapporte qu'elle mourut le 14 mars 1198, à l'âge de soixante ans.

(2) *Histor. Pontif.*, ap. *Mon. Germ.*, t. XX, p. 521.

(3) Radulph. de Diceto, ap. Bouquet, t. XIII, p. 183.

pas le plus grand service qu'il pût rendre à la France et à l'Église?

Le traité de Saint-Denis présageait un avenir heureux. Les rapports du monarque avec l'archevêque Pierre de la Châtre furent désormais remplis de respect et d'estime réciproques (1). Thibaut, reconnaissant des bons offices de Suger, lui envoya des hyacinthes pour orner la table d'or de l'autel de son église abbatiale (2). L'attachement que la maison de Champagne voua au roi de France ne fit que croître avec le temps. En 1154 (3), Louis le Jeune, sûr de sa fidélité, confia le dapiférat au fils de Thibaut IV, à Thibaut V, comte de Blois. Bien plus, en 1160 (4), il épousa en troisièmes noces la sœur de son nouveau sénéchal, Alix ou Adèle, la future mère de Philippe Auguste. Quatre ans plus tard, le mariage des deux filles de Louis VII et d'Aliénor, Marie et Alice, avec les deux fils de Thibaut IV, Henri le Libéral et Thibaut V, complétèrent l'alliance des deux familles (5). « De la sorte, dit un historien (6), la maison de Champagne devint ce qu'avait été avant elle la maison de Vermandois, le meilleur soutien de la dynastie. »

(1) Bern., ep. 247. Cf. Luchaire, *Actes de Louis VII*, nos 427 et 401.

(2) Suger, *De Consecratione ecclesiæ*, ap. Bouquet, XIV, 316.

(3) Luchaire, *Remarques*, p. 16. Cf. *Hist. des comtes de Champ.*, par M. d'Arbois de Jubainville, t. III, p. 98.

(4) Cf. d'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champ.*, III, 44-45.

(5) Voir à ce sujet la note de M. d'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Champ.*, III, 96-99.

(6) Luchaire, *Hist des Inst. monarch.*, II, 269.

CHAPITRE XXV

BERNARD ET LES SECTES HÉRÉTIQUES.

I

Réfutation des hérésies néo-manichéennes.

A peine l'abbé de Clairvaux, satisfait d'avoir rétabli la paix entre Louis le Jeune et Thibaut, avait-il repris le cours de sa vie contemplative et de son commentaire, toujours interrompu, sur le Cantique des cantiques, qu'il fut de nouveau invité à porter son attention sur les choses du dehors. Une lettre du prévôt de Steinfeld, Évervin ou Ébroïn, lui signalait les ravages qu'une secte d'hérétiques, découverte dans le voisinage de Cologne, exerçait sur les bords du Rhin et dans presque toutes les églises du nord. Bernard avait déjà recueilli, sans aucun doute, trop de plaintes du même genre, pour être surpris de cette nouvelle. Depuis la mort du fameux Tanchelm ou Tanchelin, tué vers 1115 au milieu des succès de ses scandaleuses prédications, on avait vu sortir de terre successivement, en Flandre, dans le Soissonnais, en Champagne, à Toul, à Trèves, à Liège, les ramifications d'une secte ténébreuse, qui semblait se rattacher au manichéisme, déjà poursuivi pendant le onzième siècle à Arras et à Orléans. D'origine inconnue, orientale ou peut-être africaine,

elle semble avoir pris racine au château de Montwimer ou Montaimé, dans le diocèse de Châlons (département de la Marne, canton de Vertus), pour s'étendre de là vers le nord jusqu'à la mer et jusqu'au Rhin. Il n'est pas improbable que les Apostoliques de la Bretagne, que frappa Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, en aient été des rameaux détachés (1). Ce qui est sûr, c'est que ses membres formaient une société secrète : elle était composée principalement de gens du peuple, parmi lesquels l'abbé de Clairvaux distingue des tisserands des deux sexes. Des clercs et des moines avaient fini par s'y affilier, et laissaient pousser leurs cheveux et leur barbe afin de n'être pas reconnus (2). Ce qui en faisait la force en même temps

(1) Sur les hérétiques de Flandre, voir *Continuat. Præmonstrat.*, ap. *Mon. G.*, VII, 449; *Ep. Traject. eccles. ad Trid. Episcop.*, ap. Tengnagel, *Vetera mon.*, p. 368; *Vita Norberti*, ap. *Acta SS.*, 6 juin, p. 843. Sur ceux de Soissons, cf. Guibert de Nogent, *De vita sua*, lib. III, cap. xvii, ap. Migne, t. CLVI, p. 951-952. Sur ceux de Champagne et de Liège, cf. *Ep. eccles. Leodiens. ad Lucium pap.*, ap. Martène, *Ampliss. collect.*, I, 777. Sur ceux de Cologne, *Evervini epist.*, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 676; Bern., *in Cant.*, Sermon. LXV et LXVI. Sur ceux de Trèves, *Histor. Trever.*, ap. d'Achery, *Spicileg.*, III, 221. Sur ceux de Toul, *Ep. Hug. Metelli*, ap. Hugo, *Sacræ antiquit. mon.*, II, 747. Sur ceux de Bretagne, *Ep. Hug. Rotom.*, ap. Guibert. *de Novig. Opera*, édit. d'Achery, p. 690. Dom Martène, qui ne connaissait pas Montwimer en Champagne, renvoie le lecteur à Montélimar en Dauphiné; mais Döllinger (*Beiträge*, p. 61 et 100) a montré que, par le *Mons Guimari*, de l'épître des Liégeois, il fallait entendre un *castrum* voisin de Châlons, qui avait été infecté de l'hérésie manichéenne par un certain Fortunat venu d'Afrique. Cf. *Alberic. Chron.*, édit. Leibnitz, p. 570. Il est à remarquer que le diocèse de Châlons était déjà infecté de cette hérésie avant le milieu du onzième siècle (*Gesta episcop. Leodiens.*, ap. *Mon. Germ.*, VII, 226-227). Sur l'extension de la secte : « A monte Guimari... quædam hæresis per diversas terrarum partes defluxisse cognoscitur, » *Ep. eccles. Leodiens.*, loc. cit.; cf. *Everv. ep.*, nos 1 et 6.

(2) « Clerici et sacerdotes... intonsi et barbati apud eos, inter *textores et textrices* plerumque inventi sunt. » Bern., *in Cant.*, Sermon.

que le péril, c'est le secret dont elle s'enveloppait et qui la dérobaux plus sévères recherches. Cependant, malgré son affectation à imiter les fidèles jusque dans la réception des sacrements (1), quelques indices la firent découvrir. En 1144, le clergé de Liège la dénonçait au pape Lucius II (2). Déjà en 1143 l'archevêque de Cologne avait déféré à un tribunal moitié laïque, moitié ecclésiastique, quelques-uns de ses membres; et ce fut à l'occasion de ce procès que le prévôt de Steinfeld provoqua l'abbé de Clairvaux à la combattre par la parole (3). Bernard commentait précisément à cette époque le symbolique verset du Cantique : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas* : « Prenez-nous ces renardeaux qui ravagent nos vignes. » L'application de ce texte à une nérésie qui vivait d'ombre et de secret s'offrait d'elle-même à l'esprit. Mais avant de stigmatiser les sectaires dans un discours qui était destiné à faire le tour de la chrétienté (4), Bernard ouvrit une enquête sur leur doctrine

LXV, n° 5. Les tisserands étaient si nombreux qu'ils donnèrent leur nom à la secte : « Hos nostra Germania Catharos, Flandria Piphles, Galli *Tixerant* ab usu texendi appellanti, » disait Ekbert quelques années plus tard, *Advers. Catharos*, Serm. I, Colon., 1530. Toulouse comptait aussi « *de textoribus, quos Arianos ipsi nominant, nonnullos.* » Gaufridi *ep.*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 410-415, n° 4.

(1) Bern., *in Cant.*, Serm. LXV, n° 5. Cf. Everv. *ep.*, n° 3.

(2) *Ep. eccles. Leodiens.*, loc. cit.

(3) Everv. *ep.*, loc. cit. Bern., *in Cant.*, Serm. LXVI, n° 12. *Anal. Brunwil.*, ap. *Mon. Germ.*, XVI, 727. La date de ce procès nous est fournie par les *Annales Brunwilarenses*.

(4) On voit par l'épître d'Evervin (n° 1) que les sermons de l'abbé de Clairvaux étaient attendus dans les cloîtres avec impatience. Cf. Bern., *ep.* 153, 483, etc. Les sermons LXV et LXVI *in Cantica*, qui regardent les hérétiques du nord, sont antérieurs au voyage de Bernard dans le Toulousain. Les sectaires dont il est question n'ont pas de chef (Serm. LXVI, n° 2); ils sont tous sans instruction (*Ibid.*, n° 1; « *rusticani, idiotæ* »); cf. Serm. LXV, n° 8. Évidemment il ne s'agit

et leurs mœurs (1). Ses recherches eurent pour résultat de confirmer ou de compléter les renseignements que lui fournissait Évérvin.

Une dans son principe, qui n'était qu'une forme atténuée du manichéisme, l'hérésie était, selon les lieux ou l'intelligence des personnes, fort diverse dans ses manifestations. Ainsi tous les membres étaient d'accord pour rejeter l'autorité de l'Église catholique; mais les uns s'étaient créé un pape à leur dévotion, pendant que d'autres ne reconnaissaient pour supérieurs que leurs directeurs immédiats. L'Église étant déchue par suite de la corruption de ses chefs, les seuls Apostoliques, comme ils s'intitulaient, étaient, à défaut du pape et des évêques, les héritiers directs de saint Pierre et de ses collègues dans l'apostolat. En général, on retrouvait dans la secte les linéaments d'une hiérarchie. Les Auditeurs étaient élevés par l'imposition des mains à la dignité de Croyants et pouvaient être admis après une nouvelle épreuve à faire partie des Élus, qui constituaient l'ordre suprême de la société (2).

Comme règle de foi, ils admettaient la Bible; mais la plupart, à l'instar des manichéens, rejetaient l'Ancien Testament, et quelques-uns même les Épîtres de saint Paul (3). Leur doctrine se ressentait de cet éclectisme arbitraire. Le baptême des enfants, l'existence du Purgatoire, la prière pour les morts, la communion des saints étaient le principal objet de leurs railleries. Leur mépris s'éten-

pas de Henri, qui *litteratus erat* (Bern., ep. 241), ni des Henriens parmi lesquels Geoffroy signale des chevaliers, *milites*. Migne, p. 411-412, n^{os} 4 et 5.

(1) *In Cant.*, Sermon. LXV, n^o 8.

(2) Évérvin. *ep.*, n^{os} 3, 4, 6. Bern., *in Cant.*, Sermon. LXIV, n^{os} 8-11.

(3) *In Cant.*, Sermon. LXV, n^o 3.

dait à presque tous les sacrements, et, bien qu'ils observassent extérieurement les pratiques de l'Église catholique, ils ne croyaient ni à la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ni à l'efficacité du baptême d'eau, même pour les adultes. Le véritable baptême, à leurs yeux, consistait dans l'imposition des mains, et tout Croyant élevé à la dignité d'Élu devenait du même coup soit ministre de l'Eucharistie, selon les uns, soit le corps même du Christ selon d'autres (1).

En morale, il faut distinguer entre les prétentions d'austérité qu'ils affichaient et la réalité de leur conduite. Le secret dont ils entouraient leur vie privée et leurs associations, en autorisant tous les soupçons, formait déjà contre eux un grief considérable. On connaît leur devise : « Jure, parjure-toi, mais ne livre jamais le secret (2). » Aussi, malgré leurs vœux de pauvreté, de continence et d'abstinence de laitage et de viande, l'abbé de Clairvaux ne croit pas à leur vertu. Un point surtout éveillait sa défiance, c'était leur dédain du mariage. Les uns, à la vérité, toléraient le mariage entre homme et femme vierges, mais la plupart condamnaient absolument toute union entre les deux sexes. Et, par une inconséquence qui n'est pas rare dans l'histoire des hérétiques, il n'en était pas un seul parmi eux qui n'eût une femme à son foyer : « en cela, disaient-ils, ils ne faisaient qu'imiter les apôtres, qui avaient le droit de se faire accompagner par de saintes femmes (3). »

(1) Everv. ep., nos 3, 4, 5 ; Bern., in Cant., Serm. LXVI, nos 9, 10, 11.

(2) « Jura, perjura, secretum prodere noli. » In Cant., Serm. LXV, no 2.

(3) Everv. ep., no 3. « Isti apostolici Satanæ habent inter se feminas, ut dicunt, continentes... quasi ad formam Apostolorum quibus con-

De pareilles théories offraient quelque chose d'énorme et d'inquiétant. Pour répondre au désir d'Évervin (1), Bernard se mit en mesure de les réfuter. L'apostolicité, dont se targuaient les nouveaux sectaires, amène sur ses lèvres un sourire de pitié. « Vous, les successeurs des apôtres ! s'écrie-t-il. Les apôtres étaient sur le boisseau, vous êtes, vous, sous le boisseau ; les apôtres étaient la lumière du monde, vous en êtes les ténèbres. Où avez-vous pris que l'Église doive se cacher et vivre sous terre ? Qu'y a-t-il de commun entre les apôtres et vous ? Que vous traînez comme eux des femmes avec vous, voire même que vous les enfermez avec vous ? Prenez garde : être accompagné d'une femme est moins sujet au soupçon que de cohabiter avec elle. Et qui aurait jamais soupçonné rien de mal de ceux qui ressuscitaient les morts ? Faites de même, et je suis prêt à prendre pour un homme la femme qui vous accompagne. Sinon, vous êtes un téméraire d'usurper les privilèges de ceux dont vous ne possédez pas la sainteté (2). »

Les sectaires arguaient de l'indignité des évêques et des ordres religieux pour proclamer la déchéance de l'Église. « Vos évêques, disaient-ils, sont des thésauriseurs qui ne songent qu'à s'enrichir et à arrondir leurs possessions ; vos moines eux-mêmes et vos chanoines réguliers, s'ils n'ont pas de domaines privés, possèdent en commun les biens de ce monde ; nous seuls donc, qui avons renoncé aux richesses et même à l'aumône, sommes

cessa fuit potestas circumducendi mulieres » *ibid.*, n° 6 ; Bern., *in Cant.*, Serm. LXVI, n°s 3-7. « Hoc enim (contubernio feminarum) inter eos nemo qui careat. » Serm. LXV, n° 6.

(1) Cet Évervin ne paraît être autre que l'Ébervin ou Hervin cité plus tard comme abbé de Steinfeld, de l'ordre de Prémontré, dans la *Vita Bernardi*, lib. VI, n°s 22 et 26.

(2) *In Cant.*, Serm. LXVI, n° 8 ; Serm. LXV, n° 4.

les vrais imitateurs et par suite les successeurs légitimes de Jésus-Christ et des apôtres. » Sans contester le fait de l'enrichissement de l'Église et de la culpabilité de ses chefs, l'abbé de Clairvaux nie la conséquence qu'on en tire. « Il n'y a pas d'incompatibilité, remarque-t-il, entre l'épiscopat et le péché. Caïphe était pontife et Judas apôtre; et si coupables qu'ils fussent, l'Évangile les nomme apôtre et pontife, même après leur péché (1). »

Le principe de l'indéfectibilité et de la visibilité de l'Église établi, Bernard combat, point par point, les erreurs dogmatiques et morales de la secte. En général il soutient la thèse catholique par les arguments traditionnels et classiques. Les questions de morale le retiennent plus longuement. L'ombre dont s'enveloppe l'hérésie et les vœux secrets par lesquels ses membres se lient entre eux l'arrêtent particulièrement. Il se console en pensant que leur hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu. « Ce qui leur importe, observe-t-il, ce n'est pas de cultiver les vertus, mais de colorer leurs vices de l'éclat des vertus (2). »

Au premier rang de ces vertus menteuses il faut compter l'abstinence de laitage et de viande. « Voilà, s'écrie-t-il, une preuve de leur hérésie : non pas que l'abstinence soit un mal, mais parce que leur abstinence part d'un faux principe, *hæreticè abstinent*. Car, moi aussi, je m'abstiens parfois; mais mon abstinence est une satisfaction pour mes péchés et non l'effet d'une superstition impie : je m'abstiendrai de vin par exemple, parce que le vin porte

(1) *Everv. ep.*, nos 3 et 4; *In Cant.*, Serm. LXVI, n° 11. « *Episcopus erat Caïphas*, » etc.

(2) *In Cant.*, Serm. LXV, nos 2 et 3; Serm. LXVI, nos 1 et 2 : « *Neque enim est apud eos virtutes colere, sed vitia colorare quodam quasi virtutum minio.* » *Ibid.*, n° 1.

à la luxure, ou, si je suis malade, j'en userai modérément; selon le conseil de saint Paul. Je m'abstiendrai de viande de peur qu'en nourrissant trop la chair, je ne nourrisse en même temps les vices de la chair. Je m'appliquerai à ne prendre du pain qu'avec mesure, de peur que mon estomac trop chargé ne me gêne dans la prière; et je me garderai même de m'emplir d'eau pure, de peur que la distension du ventre n'aille jusqu'à m'inciter à la volupté. Tout autre est la pensée de l'hérétique. Pourquoi rejeter avec horreur le laitage et tout ce qui sort de la chair? Si vous faites cela en vertu d'une ordonnance des médecins, soit; nous ne blâmons pas ce soin de la santé corporelle, pourvu qu'il ne soit pas excessif. Est-ce pour un motif de discipline spirituelle? Nous approuvons votre vertu qui dompte la chair et met un frein aux passions. Mais si, limitant à votre gré et par respect pour l'idée insensée de Manès, la grandeur des bienfaits de Dieu, vous faites une distinction entre les choses qu'il a créées et décidez que les unes sont immondes, au lieu de les recevoir toutes avec actions de grâces, je ne loue plus votre abstinence, j'abhorre votre blasphème, et c'est vous que je proclame immonde : car tout est pur pour les purs, a dit un excellent appréciateur des choses (1). »

C'est avec la même rigueur de logique et la même vigueur d'expressions que Bernard combat la doctrine des hérétiques sur le mariage. « Il faut être bestial, s'écrie-t-il, pour ne pas s'apercevoir que condamner les justes noces, c'est lâcher les rênes à toutes sortes d'impudicités. Otez de l'Eglise le mariage honoré et le lit sans tache, et vous la remplirez de concubinaires, d'incestueux, d'êtres immondes. Choisissez donc, ou de remplir

(1) Serm. LXVI, n^{os} 6 et 7.

le ciel de tous ces monstres, ou de réduire le nombre des élus aux seuls continents. Mais la continence est rare sur la terre. Faut-il croire que le Sauveur se soit anéanti uniquement pour elle? Comment aurions-nous tous reçu la plénitude de sa grâce, si les continents seuls y ont part? Et de quel droit raccourcit-on ainsi le bras de Dieu (1)?

« Je le sais, il en est parmi vous qui accordent que le mariage entre vierges est permis. Mais sur quoi repose leur distinction? Ils en appellent à ce verset de la Genèse : *Masculum et feminam creavit illos; quod Deus conjunxit, homo non separet* (2). « Dieu les a créés homme et femme, et c'est dans cet état de virginité qu'il les a unis. » Vaine subtilité! Sans doute, le premier homme et la première femme étaient vierges; « mais autre chose est d'être unis étant vierges, autre chose est d'être unis parce qu'ils étaient vierges. La Bible dit simplement : *Dieu les a créés homme et femme*. Et c'est juste. Le mariage ne requiert pas l'intégrité des corps, il requiert seulement la diversité des sexes. Ah! si, au lieu d'indiquer les sexes, l'Esprit-Saint eût dit : *Dieu les a créés vierges*, comme vous eussiez pris occasion de ce mot pour bafouer les secondes et les troisièmes noces, pour insulter à l'Église catholique qui unit entre eux les hommes et les femmes perdus, d'autant plus volontiers qu'elle espère les faire passer ainsi d'une vie déréglée à une vie honnête! » Écoutez donc saint Paul qui autorise tous ces mariages. « Si vous prohibez ce que saint Paul approuve, votre prohibition ne me persuade qu'une chose : c'est que vous êtes hérétiques (3). »

(1) Serm. LXVI, n° 3.

(2) *Genes.*, I, 27; *Matth.*, XIX, 4, 6.

(3) Serm. LXVI, n°s 4 et 5.

Sur ce terrain de la virginité, l'austère abbé de Clairvaux avait beau jeu pour confondre les sectaires, qui, malgré leur vœu de chasteté, vivaient dans une promiscuité inexplicable. Aussi les prend-il vivement à partie et dissipe-t-il la scandaleuse équivoque de leur conduite privée. « Dites-moi, mon ami, et sa question s'adresse à chacun d'eux, dites-moi, quelle est cette femme que je vois près de vous ? Est-ce votre épouse ? Non, dites-vous, car mon vœu s'y oppose. Est-ce votre fille ? Non encore. Qu'est-ce donc ? Une sœur, une nièce, une parente enfin, à quelque degré que ce soit ? Nullement. Mais alors, comment votre vertu est-elle en sûreté dans une telle compagnie ! Être toujours avec une femme et ne pas pécher est plus merveilleux que de ressusciter un mort. Cette jeune fille est tous les jours en tête à tête avec vous..., et vous voulez que je croie à votre vertu ! Admettons que vous soyez chaste ; cette intimité ne vous est pas permise. Si vous l'ignorez, l'Église défend la cohabitation entre hommes et femmes à ceux qui ont fait vœu de continence. Si vous ne voulez pas scandaliser l'Église, chassez-moi cette femme. Mais, direz-vous, montrez-moi la page de l'Évangile où se trouve une pareille prohibition. Vous en appelez à l'Évangile, l'Évangile vous jugera. L'Évangile défend le scandale, et vous me scandalisez ; ôtez-moi cette cause de scandale, et vous prouverez ainsi que vous êtes un véritable et zélé observateur de l'Église (1). »

Ce dernier trait portait un peu à faux : car il n'atteignait que ceux qui admettaient tout ensemble l'autorité de l'Église et celle de l'Évangile ; et justement les hérétiques, qui traitaient de superstitions les pratiques de l'Église (2), considéraient le scandale dont parle l'abbé

(1) *In Cant.*, Serm. LXV, n° 6. Cf. n°s 4 et 7.

(2) « *Cæterasque observantias in Ecclesia, quas Christus et Apostoli*

de Clairvaux comme un scandale pris, c'est-à-dire comme un vain fantôme. Mais le but que poursuivait le saint docteur se trouvait néanmoins atteint indirectement; car, en dévoilant les mœurs des sectaires, il les livrait au mépris de la conscience chrétienne. Ce qu'il s'était proposé dans cette étude critique, c'était moins de convaincre les coupables de leur erreur que de mettre les fidèles en garde contre la contagion du mal. La publicité donnée aux pratiques de la secte était, à elle seule, un remède. « Un hérétique reconnu est, disait-il, beaucoup moins nuisible qu'un faux catholique (1). »

Quant à ramener tous les égarés dans le bercail de l'Église, il n'y fallait pas songer. Le plus grand nombre d'entre eux étaient des personnes du peuple, tirées pour la plupart de la campagne, dénuées d'instruction et absolument incapables de suivre un raisonnement (2). Ces gens-là, dit saint Bernard, « on ne les convainc pas par des raisons, ils ne les comprennent pas; on ne les corrige pas par des autorités, ils ne les acceptent pas; on ne les fléchit pas par la persuasion, ils sont endurcis. La preuve est faite, ils aiment mieux mourir que de se convertir. Ce qui les attend, c'est le bûcher (3). »

Le mot est effrayant : en l'écrivant, l'abbé de Clairvaux se souvenait sans doute des exécutions d'Orléans, d'Arras et de Soissons (4); il pensait surtout aux scènes plus ré-

ab ipso discedentes non condiderunt, vocant superstitiones. » *Everv. ep.*, n° 5.

(1) *Serm. LXV*, n° 8; *Serm. LXIV*, n° 9; *LXVI*, n° 4.

(2) « *Rusticani homines et idiotæ.* » *Serm. LXVI*, n° 1. Cf. *Serm. LXV*, n° 8.

(3) « *Horum novissima incendium manet.* » *Serm. LXVI*, n° 12.

(4) Sur l'affaire d'Orléans, voir *Hist. des G.*, X, 36-38, 159, 536, 607; sur l'affaire d'Arras, cf. *ibid.*, p. 540; sur l'affaire de Soissons, voir Guibert de Nogent, *De vita sua*, lib. III, cap. xvii.

centes de Cologne, dont le prévôt de Steinfeld lui avait fait le récit. Le fait veut être raconté. Plusieurs hérétiques dénoncés avaient été déferés au tribunal de l'archevêque de Cologne. Interrogés sur leur foi, les uns avouèrent leurs erreurs et les abjurèrent. Mais il s'en trouva deux ou trois qui à toutes les accusations dirigées contre eux opposèrent un démenti formel. On les soumit au jugement de l'eau froide (1), et l'épreuve, dit l'abbé de Clairvaux, trahit leur mauvaise foi. Ainsi convaincus de mensonge, « ils prirent en quelque sorte le mors aux dents » et non seulement confessèrent, mais soutinrent hautement leur impiété, qu'ils décoraient du nom de piété. L'un d'eux passait pour l'évêque de la secte. Les clercs poussèrent aisément à bout son argumentation prétendue évangélique, et lui fermèrent la bouche. Après cet échec, les no-

(1) *Annales Brunwilarenses*, ap. *Mon. Germ.*, XVI, 727; Bern., in *Cant.*, Sermon LXVI, n° 12. A propos de cette épreuve de l'eau froide, considérée comme un jugement de Dieu, on s'est demandé ce qu'en pensait l'abbé de Clairvaux. Malgré l'autorité d'Horstius, nous inclinons à penser que Bernard croyait à son efficacité ou du moins à sa valeur juridique : « *Examinati judicio aquæ, dit-il, mendaces inventi sunt. Cumque jam negare non possent, quippe deprehensi, aqua eos non recipiente.* » Si Bernard n'avait pas cru à la valeur de cette épreuve, comment aurait-il pu dire que les accusés étaient convaincus, irréfragablement convaincus du crime dont on les accusait : *cum jam negare non possent, quippe deprehensi* ? Où eût été la preuve de la culpabilité, si l'épreuve n'était pas à ses yeux convaincante ? Ce sentiment de l'abbé de Clairvaux n'a, du reste, rien de surprenant. La croyance aux jugements de Dieu, surtout par l'épreuve de l'eau froide, était alors générale. Voir, dans nos *Études de critique*, 1^{re} série, Paris, Gabalda, le chapitre sur *l'Église et les Ordales au douzième siècle*. Les textes d'Yves de Chartres sont particulièrement significatifs. On pourrait citer encore, par manière de confirmation, l'exemple de Barthélemy, évêque de Laon, le grand et saint ami de Bernard et de Norbert, qui fit soumettre à l'épreuve de l'eau le voleur du trésor de sa cathédrale (Herman, *De Miraculis S. Mariæ Laudun.*, lib. III, cap. xxviii, ap. Migne, t. CLVI, p. 1013-1014).

vateurs demandèrent qu'on leur permit de prendre pour avocats les docteurs de la société et qu'on fixât un jour pour un débat public et contradictoire. En cas d'échec de leurs champions, ils promettaient de se soumettre, sinon ils aimaient mieux mourir que d'abandonner leur sentiment. Nous ignorons si cette satisfaction leur fut accordée. Pendant trois jours, on les prêcha publiquement et on les pressa d'abjurer. Ce fut en vain. Témoin de cette obstination, le peuple irrité se précipita sur eux et, malgré l'opposition du tribunal, les jeta dans un bûcher, où ils devinrent en un instant la proie des flammes (1). Le cou-

(1) Everv. *ep.*, n° 2; Bern., *in Cant.*, Serm. LXV, n° 12; *Annales Brunwilarenses*, ap. *Mon. Germ.*, XVI, 727. Selon Bernhardi (*Konrad III*, p. 441, note 28), Evervin et les *Annales Brunwilarenses* font allusion à la même exécution. Pourtant, d'après Evervin, il n'y eut que deux victimes, et selon les *Annales* il y en eut trois : *Ignē consumpti sunt tres*. Une scène à peu près semblable eut lieu à Liège (*Ep. Eccles. Leodiens. ad Lucium*, ap. Martène, *Amplissima Collect.*, I, 777). Guibert de Nogent (*De vita sua*, lib. III, cap. xvii, ap. Migne, t. CLVI, p. 952-953) raconte la même chose des hérétiques de Soissons, soumis à l'épreuve de l'eau vers 1114 : « Interea perreximus ad Belvacense concilium, consulturi episcopos quid facto opus esset. Sed fidelis interim populus, clericalem verens molliem, concurrat ad ergastulum, rapit (hæreticos), et subjecto eis extra urbem igne pariter concremavit. » Mais à la différence de l'abbé de Clairvaux qui désavoue le peuple, Guibert semble approuver sa conduite : « Quorum; ajoute-t-il, ne propagaretur carcinus, *justum erga eos zelum habuit Dei populus*. » Déjà en 1076 ou 1077, un Cathare avait été brûlé par le peuple dans le Cambrésis (*Chronic. S. Andreæ Cameracens.*, III, 3, ap. *Mon. Germ.*, VII, 540). M. Julien Havet (*L'Hérésie et le bras séculier*, dans *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. XLI, p. 517) fait remarquer que « de l'an 1000 au premier tiers du treizième siècle, dans la région du nord (France, Flandre et bords du Rhin), aucune législation temporelle ne vise le crime d'hérésie et ne le frappe d'une peine; mais, en fait, l'usage de mettre à mort les hérétiques (le plus souvent par le feu) s'est établi graduellement et est presque passé en coutume. » C'est évidemment à cette coutume que l'abbé de Clairvaux fait allusion quand il dit : *Horum novissima incendium ma net*.

rage avec lequel ils subirent ce supplice déconcerte Evervin, qui en demande l'explication à l'abbé de Clairvaux. Simple effet de l'endurcissement, répond celui-ci; le démon leur a inspiré cette constance comme il a inspiré à Judas la force de se pendre (1). Le peuple n'a fait là que de faux martyrs, *perfidæ martyres*. En cela, il a dépassé la mesure. Si nous approuvons son zèle, nous n'approuvons nullement ce qu'il a fait; car la foi est une œuvre de persuasion; on ne l'impose pas : *fides suadenda est, non imponenda* (2).

Nous saisissons ici la pensée intime de l'abbé de Clairvaux sur l'Inquisition et sur la règle à suivre à l'égard des hérétiques. Il blâme ouvertement les évêques et même les princes laïques qui, par insouciance ou pour des motifs moins louables encore, se désintéressent du soin de rechercher les renards occupés à ravager la vigne du Seigneur (3). Mais, les coupables découverts, Bernard recommande qu'on emploie à leur égard les voies de la douceur. Qu'on les prenne par les arguments et non par les armes (4), c'est-à-dire qu'on réfute d'abord leurs erreurs, et, s'il est possible, qu'on les ramène ainsi à l'Eglise catholique. S'obstinent-ils à persévérer dans l'hérésie, alors qu'on les excommunie plutôt que de leur permettre d'exercer leurs ravages, et au besoin même qu'on les arrête

(1) Evervin. *ep.*, n° 2; Bern., *in Cant.*, Sermon. LXVI, n° 13.

(2) *In Cant.*, Sermon. LXVI, n° 12.

(3) *Ibid.*, n° 14. Bernard soupçonne même quelques membres du clergé de se laisser corrompre par l'argent des hérétiques. « *Quidam, ut dicitur, de clero, necnon de ordine episcoporum, qui magis eos persequi debuerant, propter quæstum sustinent, accipientes ab eis munera.* » Mabillon se demande si parmi ces traitres il ne faut pas compter l'évêque de Toul, Henri, à qui Hugues Métel dénonce les hérétiques cachés dans son diocèse.

(4) « *Capiantur, non armis, sed argumentis.* » *In Cant.*, Sermon. LXIV, n° 8.

par le glaive : c'est la mission de celui qui porte le glaive pour frapper les malfaiteurs (1). Bref, l'Église et l'État chrétien ont chacun leurs devoirs nettement tracés ; l'Église défend ses dogmes par l'arme qui lui est propre : la parole, et l'État n'intervient que pour protéger le premier bien de ses sujets : leur foi ouvertement ou secrètement attaquée (2).

Telle est dans sa rigueur, mais aussi dans toute sa sincérité, la formule du droit chrétien au douzième siècle. Par une méprise ou une erreur à jamais regrettable, les princes et les rois en ont parfois tiré des conséquences désastreuses, et, sous couleur de servir les intérêts de la foi, ont fait de la peine de mort une arme perpétuellement dirigée contre les hérétiques. Mais l'Église n'a jamais pris à son compte ces tragédies sanglantes dont quelques-uns de ses membres se sont faits les trop dociles instruments. Son autorité est donc sauve (3). Et il ne nous déplaît pas de remarquer que, parmi ses docteurs, l'abbé de Clairvaux fut l'un des plus exacts à déterminer les limites de son droit.

En cela, du reste, il était l'écho de la tradition catholique ; il ne faisait que traduire, en l'adoucissant encore,

(1) *In Cant.*, Serm. LXIV, n° 8 ; cf. Serm. LXVI, n° 12. Dans la langue de l'abbé de Clairvaux *religari* signifie être excommunié, être rejeté par l'Église, comme on le voit par le Sermon LXV (n° 1), où *foris religatus* est l'équivalent de *condemnata impietate, impio foras misso*.

(2) Cf. Bern., ep. 363, n°s 6 et 7 ; 365, n° 2. Le doux abbé de Cluny s'exprime à peu près de même : *Tractatus contra Petrobrus.*, ap. *H. des G.*, XV, 639.

(3) Sur les punitions canoniques des hérétiques, cf. Julien Havet, *ouv. cit.*, surtout la conclusion de son article, p. 606-607. L'auteur fait justement remarquer que, lorsque le roi Robert condamna en 1022 les hérétiques d'Orléans à la peine du feu, « il eut à inventer le supplice en même temps qu'il l'édicte. »

à l'usage de ses contemporains, la pensée des Pères de l'Église, notamment des Pères du quatrième siècle. Citons seulement saint Augustin et saint Jean Chrysostome, en qui seuls on entend l'Église latine et l'Église grecque. Saint Augustin avait d'abord recommandé exclusivement l'emploi des moyens de douceur vis-à-vis des hérétiques de son temps (1); plus tard, il changea d'avis et préconisa le recours au bras séculier comme moyen d'intimidation : il fit une sorte de théorie des persécutions légitimes. La persécution en vue du bien rentre, à l'entendre, dans les desseins providentiels. « Celui qui tue et celui qui guérit coupent les chairs et sont des persécuteurs tous les deux ; mais l'un persécute la vie, l'autre la pourriture. Il ne faut pas considérer si l'on est forcé, mais à quoi l'on est forcé, si c'est au bien ou au mal. Personne sans doute ne peut devenir bon malgré soi, mais la crainte met fin à l'opiniâtreté et, en poussant à étudier la vérité, amène à la découvrir (2). » Suivant sa pensée, cette persécution doit pourtant se renfermer dans certaines limites. Augustin admettait qu'on appliquât diverses peines aux hérétiques, l'amende, la confiscation, l'exil même en quelques cas ; mais il souhaitait qu'on s'en tint là. Quand il fut question de les punir de mort, il protesta avec une généreuse indignation. L'idée qu'on pourrait verser le sang d'un chrétien au nom de l'Église lui faisait horreur (3).

Saint Jean Chrysostome partage à peu près ces sentiments. Expliquant la parabole de l'ivraie et du bon grain, il fait observer que le Sauveur, en interdisant d'arracher

(1) *Ep.* 100, *contra ep. Fundani*, III, 3.

(2) *Ep.* 93, cf. *ep.* 86 et 87. « Nam si docerentur et non terrentur, vetustate consuetudinis obdurati ad capessendam viam salutis pigrius moverentur. » *Ep.* 43, *ad Vincentium*, n° 3.

(3) *Ep.* 184; cf. *ep.* 133 et 139.

l'ivraie, de peur d'arracher tout ensemble le froment, disait cela pour défendre les guerres et les meurtres. « Il ne faut pas tuer l'hérétique : si on le faisait, ce serait introduire dans le monde une guerre inexpiable. » Toutefois, ajoute le saint docteur, Jésus « n'interdit pas de réprimer ces mêmes hérétiques, de leur fermer la bouche, de leur enlever la liberté de se faire entendre, de dissiper leurs réunions; il défend seulement de les mettre à mort (1). »

Bernard, on le voit, s'empare de cette doctrine, et s'il y ajoute quelque commentaire de son cru, c'est pour en atténuer la sévérité. Il est au moins douteux qu'il entende suivre jusqu'au bout la théorie augustinienne de la persécution modérée. *Fides suadenda est, non imponenda*. Ce qu'il demande au pouvoir séculier, c'est de protéger la foi des catholiques contre les menées ouvertes ou secrètes des hérétiques; le reste est l'affaire de l'Église : à elle seule il appartient de châtier, selon les canons, ses enfants indociles ou infidèles.

(1) *In Matthæum*, 46. Cf. Puech, *Saint Jean Chrysostome*, Paris, Hachette, 1891, p. 204. Au neuvième siècle, saint Théodore Studite invoque ce témoignage de saint Chrysostome, et interprète dans le même sens la parabole de l'ivraie et du bon grain (cf. Tougard, *la Persécution iconoclaste d'après la correspondance de saint Théodore Studite*, dans la *Revue des Quest. hist.*, juillet 1891, p. 109-113). Chose remarquable, au onzième siècle, un évêque de Liège, Wazon (1042-1048), consulté par l'évêque de Châlons qui lui demandait s'il devait livrer au bras séculier les hérétiques manichéens de son diocèse, répondit négativement en invoquant la même parabole (*Anselmi Gesta episcop. Leodiensium*, ap. *Mon. Germ.*, VII, 226-227; cf. concile de Reims de 1049, ap. Labbe, *Concilia*, IX, 1042). Sur cette question de la poursuite des hérétiques, voir Vacandard, *L'Inquisition*, Paris, Bloud, 1907.

II

Voyage dans le Languedoc (1145).

Dès l'année 1145 (1), Bernard eut à faire lui-même l'application de ces principes dans le midi de la France. L'état religieux de la Provence, du Languedoc et de la Gascogne, plus désolant encore que celui des églises du nord, requérait sa présence. Là surtout le néo-manichéisme, fomenté par les prédications d'un Pierre de Bruys et de son disciple Henri, exerçait ses ravages et amoncelait les ruines.

Pierre de Bruys, un digne précurseur des fanfarons modernes, qui se faisait une religion d'abattre les croix et de manger de la viande le vendredi saint, après avoir agité quelque temps les églises du Dauphiné et du Languedoc, finit par périr misérablement à Saint-Gilles, sur un bûcher. Les détails de sa vie sont, du reste, ignorés; Pierre le Vénérable et Abélard (2) nous ont seuls transmis son nom. Henri est plus connu, bien que nul n'ait su nous dire au juste quelle était son origine (3). Jeune encore et

(1) Le voyage de saint Bernard dans le Languedoc eut lieu en 1145, comme le prouve un document cité par le *Gallia christiana*, II, 814; cf. *Hist. des G.*, XV, 598-9, note b.

(2) Petr. Vener., *Tract. contra Petrobrus.*, Migne, p. 710-856; Abélard, *Introd. ad Theolog.*, éd. Cousin, II, p. 84-85. Pierre de Bruys mourut entre 1139 et 1143; cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1894, p. 67, note 6.

(3) Les *Acta Hildeberti Cenomannensis* (ap. *Hist. des Gaules*, XII, 548) font de Henri un ermite, *eremitam*. Selon saint Bernard (ep. 241, n° 3), c'était un moine apostat : *qui, relicto religionis habitu, nam monachus extitit*, etc. Albéric des Troisfontaines (ap. *Hist. des Gaules*, XIII, 701) en fait un « moine noir. » Cf. Mabillon, *Op. Bernardi*, Præf. general., n°s 69 et 73, ap. Migne, t. CLXXII, p. 49-50.

fort instruit (1), il s'était présenté à Hildebert, évêque du Mans, qui l'avait imprudemment admis à prêcher dans sa ville épiscopale, durant son absence (mars-juillet 1101) (2). Sous les dehors d'une piété austère et avec des airs de réformateur zélé, Henri nourrissait des idées subversives et des appétits grossiers. Sa doctrine, à cette date, était assurément fort indécise. Il lui suffit de dénigrer le clergé et d'émettre sur le mariage des propositions absurdes ou simplement bizarres pour bouleverser les esprits et déchaîner toutes les passions dans la ville du Mans. Il possédait, du reste, tous les dons et les agréments d'un orateur populaire : sa taille était élevée ; il avait la peau fine, la voix sonore, le regard vif ; la mobilité de ses yeux ressemblait, dit-on, à celle d'une mer en tourmente. Il portait les cheveux ceints, *coma succinctus*, la barbe longue, marchait pieds nus, couchait sur la dure et vivait d'aumônes. Il est rare que le peuple résiste à de tels moyens de séduction. Les femmes et les jeunes gens surtout furent sous le charme de sa personne. Peut-être fut-ce ce genre de succès qui perdit le jeune et élégant apôtre. On s'attachait naturellement à l'homme plus qu'à sa doctrine qui, d'ailleurs, n'avait rien de rebutant. Ses assiduités auprès de quelques veuves furent remarquées. Bientôt on apprit que ces entretiens secrets dégénéraient quelquefois en libertinage ; ses nuits n'étaient pas toujours pures. La chair et le sang se vengeaient ainsi d'un mysticisme sans règle (3).

(1) « Litteratus erat. » Bern., ep. 241. C'est évidemment par erreur qu'Albéric des Troisfontaines (*loc. cit.*) le considère comme un ignorant, « qui ipsos apices litterarum vix cognosceret. »

(2) Sur la date de ce voyage, cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1894, p. 67, note 3.

(3) Voir *Gesta Pontif. Cenoman.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 547-549, en tenant compte de la passion du chroniqueur.

A son retour de Rome, Hildebert l'éconduisit discrètement de son diocèse. Ce fut apparemment à la suite de cette expulsion que Henri porta ses pas errants vers le Poitou et l'Aquitaine (1). En 1135, il fut arrêté par l'archevêque d'Arles, qui le déféra au tribunal du souverain Pontife. Henri comparut devant les Pères du concile de Pise (mai-juin 1135) et abjura ses erreurs. L'abbé de Clairvaux, aussi bien qu'Innocent II, paraissent avoir ajouté foi à sa rétractation. Le moine vagabond, *gyrovagus*, fut invité, peut-être condamné, à rentrer dans l'ordre, c'est-à-dire à vivre dans un cloître ; et Bernard lui offrit Clairvaux pour retraite (2). Telle fut la première étape de sa vie. Mais à peine avait-il passé les monts pour retourner en France, qu'il oublia ses résolutions et ses engagements (3). Henri avait alors, à ce qu'il semble, de soixante à soixante-cinq ans. La meilleure partie de ses jours s'était écoulée au grand air et dans une liberté sans frein. La réclusion l'effraya ; il reprit ses courses errantes et son métier de prédicateur sans mission.

Ce fut au plus tard à cette époque qu'il noua des relations suivies avec Pierre de Bruys. Vers 1139 ou 1140, Pierre le Vénérable dénonce les deux sectaires à la vindicte du clergé provençal (4). Le thème de leurs prédications formait un corps de doctrine assez incohérent. C'est par suite d'une induction un peu hasardée et trop com-

(1) Bern., ep. 241, n° 2.

(2) *Gesta Pontif. Cenomannens.*, ap. *H. des G.*, XII, 554 ; Gaufrid. ep., ap. Migne, t. CLXXXV, p. 412, n° 5.

(3) Geoffroy (*loc. cit.*) omet de nous dire si Henri se rendit effectivement à Clairvaux. Cela n'est pas probable.

(4) « Petrus de Bruys et Henricus ejus pseudo-apostolus, » dit Pierre le Vénérable, *Ép. seu Tractat.*, ap. Migne, p. 758. Sur la date de ce traité, cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1894, p. 70, note 2.

préhensive, selon nous, qu'on a vu en eux de véritables manichéens (1). Les idées manichéennes, qui étaient dans l'air, se répandaient, sans contredit, dans ces parages ; mais les novateurs n'en connurent ou du moins n'en propagèrent qu'une partie (2). Leur enseignement, purement négatif, peut se résumer en cinq ou six articles (3). Rejetant l'autorité doctrinale et disciplinaire de l'Église, ils ne reconnaissaient d'autre règle de foi que l'Évangile librement interprété (4) ; ils condamnaient le baptême des

(1) C'est le sentiment de Döllinger (*Beiträge zur Sektengeschichte*, p. 75 et suiv.), comme celui de Bossuet (*Histoire des Variations*, livre XI, nos 36 et suiv.) et de Mabillon (*Bern. oper.*, Præfat. general., n° 73). Ce sentiment repose sur un mot de l'*Exordium magnum*, (chap. xvii) appliqué à Henri : *pro confutanda hæresi Manichæorum*, et sur un passage des *Gesta Pontif. Cenomann.* (*Hist des Gaules*, XII, 554), où l'on voit que le sectaire, après le concile de Pise, « nova secta, novo cursu novum iter assumpsit delinquendi. » Mais, d'une part, l'auteur de l'*Exordium magnum*, qui écrivait en pleine crise manichéenne, vers 1210, a bien pu ne pas noter la différence qui existait entre la doctrine de Henri, combattue par saint Bernard, et le manichéisme proprement dit, condamné vingt ans plus tard au concile de Lombez. D'autre part, le texte des *Gesta Pontif. Cenomann.* ne nous paraît indiquer autre chose que les rapports de Henri avec Pierre de Bruys. Or, peut-on dire absolument que Pierre de Bruys fut un manichéen ? Ni Pierre le Vénérable ni saint Bernard ne le déclarent. Pour ne pas disputer sur les mots, disons que les erreurs de Henri rentraient dans le manichéisme, mais que rien ne prouve qu'il ait professé toutes les erreurs manichéennes. Par exemple, on ne voit pas qu'il ait condamné l'usage de la viande, ce qui est un des caractères les plus frappants de manichéisme. Cf. Rébelliau, *Bossuet historien du Protestantisme*, p. 480, note 3.

(2) Selon Döllinger (*ouv. cit.*, p. 80), Pierre de Bruys et Henri n'auraient dévoilé que la partie exotérique du manichéisme, réservant la partie ésotérique aux principaux initiés. C'était bien là la méthode des manichéens ; mais il reste à prouver que Pierre et Henri étaient de vrais manichéens.

(3) *Petri Vener., Ep. seu Tractat. adversus Petrobrus.*, ap. Migne, p. 737 ; *Bern., ep.* 241.

(4) « *Evangelium vos suscipere fama consonans est ; alias canonis*

enfants, l'Eucharistie, le sacrifice de la messe, la communion des saints et la prière pour les morts; du même coup le sacerdoce catholique et la hiérarchie ecclésiastique étaient abolis; plus de culte, plus de liturgie, plus de chant, plus de temples; conformément à ces principes, le peuple était invité à la spoliation du clergé et à la destruction des églises; l'art chrétien sous toutes ses formes était victime de ce vandalisme doctrinaire. La croix n'échappa point à la rage de destruction qui animait les sectaires (1). Il nous paraît douteux cependant que, sur ce dernier point, Henri ait imité servilement Pierre de Bruys. Peut-être le bûcher de Saint-Gilles, allumé pour le maître à cause de sa haine de la croix, avait-il assagi le disciple.

Quoi qu'il en soit, ces multiples négations suffisaient au but des novateurs; elles ruinaient dans l'esprit des fidèles l'autorité du clergé et apprenaient au peuple à se passer du prêtre. Ce n'était pas encore la proclamation d'une religion purement naturelle; mais c'était la substitution d'un christianisme individuel à l'Église établie; ou, pour mieux dire, c'était un christianisme en l'air et commode, modelé sur la vie même d'un Pierre de Bruys, ou d'un Henri.

Le peuple s'y laissa prendre. Des villages entiers cédaient aux attraites de la doctrine nouvelle. Dans les châteaux et dans les grandes villes, Henri trouva, jusqu'au sein de la noblesse, des auditeurs complaisants. Les plaisanteries dont il assaisonnait ses prédications lui gagnaient

divini scripturas vos aut renuere au dubias dicere, certum est, » etc. Petri Venerab., *Tract.*, ap. Migne, p. 737. « Omnes ecclesiasticæ institutiones spernebantur. » Bern., ep. 241; passage conservé par Geoffroy, *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 16.

(1) Petri Ven., *Tract. cit.*; cf. Bern., ep. 241, citée par Geoffroy, *loc. cit.*

aisément les gens d'épée, esprits légers et superficiels, qui se piquaient de connaître mieux le rude métier de la guerre que les délicats problèmes de la théologie (1). En moins de dix années, il eut pour ainsi dire déchristianisé le Languedoc : « Qu'avons-nous appris et qu'apprenons-nous chaque jour ? s'écrie saint Bernard en gémissant. Quels maux a faits et fait encore à l'Eglise de Dieu l'hérétique Henri ! Les basiliques sont sans fidèles, les fidèles sans prêtres, les prêtres sans honneur, et, pour tout dire en un mot, il n'y a plus que des chrétiens sans Christ (2). On regarde les églises comme des synagogues ; les sacrements sont vilipendés, les fêtes ne sont plus solennisées. Les hommes meurent dans leurs péchés ; les âmes paraissent devant le tribunal terrible sans avoir été réconciliées par la pénitence ni fortifiées par la sainte communion. On va jusqu'à priver les enfants des chrétiens de la vie du Christ, en leur refusant la grâce du baptême. O douleur ! faut-il qu'un tel homme soit écouté, et que tout un peuple croie en lui ! »

Déjà on avait, à plusieurs reprises, sollicité l'abbé de Clairvaux d'aller combattre le novateur sur le théâtre même de ses exploits. En 1145 le légat Albéric, cardinal évêque d'Ostie, revint à la charge d'une façon plus pressante et fut assez heureux de convaincre le saint moine de l'urgence de cette mission (3). Malgré le triste état de sa santé, Bernard se mit en route dans le courant du mois de mai.

(1) « In Tolosana civitate... ex his qui favebant hæresi illi plurimi erant et maximi civitatis... Milites nonnullos invenimus obstinatos... Oderunt enim clericos et gaudent facetiis Henrici. » Gauf. ep., ap. Migne, t. CLXXXV, p. 411-412, n^{os} 4 et 5. Cf. Petri Vener., *Tractatus cit.*

(2) « Sine Christo christiani. » Ep. 241.

(3) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n^o 17.

Mais à peine était-il parvenu à Poitiers qu'il se sentit à bout de forces. Assailli par la tentation du découragement, il fut sur le point d'abandonner son entreprise; mais les consolations célestes le ranimèrent et lui donnèrent en quelque sorte des ailes (1). Il traversa rapidement les diocèses d'Angoulême et de Limoges (2). Vers le 1^{er} juin, il était à Bordeaux (3).

En cette ville l'attendait un grave embarras, une espèce de schisme local qui durait depuis sept ans déjà. La discorde avait éclaté entre Geoffroy du Loroux et les chanoines de sa cathédrale, à l'occasion d'une réforme que l'archevêque avait tenté d'introduire dans son chapitre. Son dessein était de substituer des chanoines réguliers aux prêtres séculiers, à mesure que les stalles canoniales deviendraient vacantes. Mais la plupart des membres du chapitre lui firent une vive opposition. Vainement il essaya de briser leur résistance, en les frappant de l'excommunication et en invoquant les foudres de Rome. La force était du côté des chanoines rebelles. Le peuple prit parti pour eux. Geoffroy dut s'exiler. Il errait depuis cinq ans dans son diocèse, quand l'abbé de Clairvaux et le légat vinrent à passer dans ces parages. Il fit appel à leur intervention. Bernard lui rouvrit les portes de sa cathédrale. Un accord intervint alors entre Geoffroy et son chapitre; nous possédons encore la charte de réconciliation. Les

(1) Gaufrid. ep., *loc. cit.*, p. 410-411, n° 2.

(2) Sur son itinéraire de Poitiers à Bordeaux, voir *Bern. Vita* lib. IV, cap. iv, n° 29; Gaufrid. ep., *loc. cit.*, n° 9.

(3) Nous possédons un acte signé de l'abbé de Clairvaux : « Burdegale in domo archiepiscopi, anno ab Incarn. 1145, VI nonas julii. » *Gallia christ.*, II, col. 814, et *Hist. des Gaules*, XV, 598, note b. Au lieu de *VI nonas julii*, nous lisons, avec Brial, *VI nonas junii*; car, le 1^{er} juillet, Bernard était sûrement à Albi ou dans le voisinage de cette ville. Cf. Gaufrid. ep., *loc. cit.*, n° 10.

chanoines s'étaient adoucis; ce que l'archevêque avait demandé lui fut accordé (1).

C'est à Bordeaux, ce semble, que Bernard traça définitivement son itinéraire. Le légat Henri, l'évêque de Chartres, Geoffroy de Lèves, et Raymond, évêque d'Agen, devaient soit l'accompagner, soit même le précéder parfois dans ses courses apostoliques (2). Il avait déjà avisé le comte de Toulouse de la prochaine arrivée des missionnaires, le priant de leur prêter un concours généreux. Le succès d'une mission dirigée contre l'hérésie et contre des hérétiques reconnus ne se concevait pas alors sans l'appui au moins moral du pouvoir civil : « Je viens, tout infirme que je sois de corps, je viens dans ces pays que le sauvage Henri a particulièrement ravagés. Chassé de toute la France à cause de sa malice, il a trouvé chez vous un asile et il déchaîne en toute sécurité sa fureur contre le troupeau du Christ dans vos domaines. A vous de voir, illustre prince, si cela convient, ou non, à votre honneur. Du reste, je ne m'étonne pas que ce rusé serpent vous ait trompé; car, s'il n'a pas la vertu de la piété, il en a tous les dehors (3). »

Le portrait que Bernard esquisse ensuite du dangereux hérétique n'a rien de flatteur. Plusieurs traits sont évidemment empruntés à des récits venus du Mans. Si la peinture est exacte, — et elle paraît l'être au moins dans les grandes lignes, — le novateur offre le type de l'hypocrite effronté. L'apostasie est le moindre de ses crimes;

(1) Gaufrid. ep., n° 3. *Hist. des G.*, XV, 599, note b.

(2) L'évêque de Chartres est nommé par Geoffroy, *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 18; et l'évêque d'Agen, dans l'acte cité par le *Gallia christ.*, II, col. 814; l'évêque de Limoges, *Bern. Vita*, lib. IV, n° 24.

(3) Ep. 241.

c'est un joueur effréné et un débauché vulgaire qui, déguisé en apôtre, a semé le déshonneur jusque dans les plus nobles familles (1). Bernard en appelle à l'opinion publique : « Informez-vous, noble prince, de la réputation qu'il s'est faite à Lausanne, au Mans, à Poitiers, à Bordeaux. Les traces qu'il a laissées partout sont si abominables, qu'il ne saurait retourner dans les endroits par où il a passé. Et vous, d'un tel arbre vous attendiez de bons fruits ! Mais la mauvaise odeur des lieux où il paraît se fait sentir d'un bout de l'univers à l'autre. Voilà pourquoi je viens. Et je ne viens pas de moi-même ; je viens à l'appel de l'Église et par pitié pour elle. Avec l'appui de votre puissant bras, nous essaierons d'arracher cette mauvaise épine du champ du Seigneur ; non pas moi qui ne suis rien, mais les saints évêques avec lesquels je suis. Il vous importe de les recevoir honorablement et de les seconder selon le pouvoir qui vous a été donné d'en haut. »

Les voies ainsi préparées, Bernard quitta Bordeaux et se dirigea sur Toulouse, en faisant un détour par Bergerac, Périgueux, Sarlat et Cahors (2). Toutes ces villes étaient infectées de la nouvelle hérésie. Néanmoins l'abbé de Clairvaux, précédé de sa réputation de sainteté, y fut reçu

(1) « Cum meretricibus inventus est prædicator insignis et interdum etiam cum conjugatis. » *Ibid.* Cf. *Gesta Pontif. Cenomann.*, ap. *Hist. des G.*, XII, 548. Hildebert rapporte également que deux disciples de Henri « huic tandiu adhæserunt, donec eis et turpitudine in vita et error innotuit in doctrina... Serpens ille crepuit apud nos, patefacta pariter et ignominia vitæ et veneno doctrinæ. » *Lib. II*, ep. 24, éd. Beaugendre, p. 119.

(2) Gaufrid. ep., *loc. cit.*, nos 3 et 4 ; *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 18. Du séjour de Bernard à Périgueux nous ne savons presque rien. Mais nous apprenons par le moine Héribert — le futur archevêque de Torres en Sardaigne, selon Döllinger (*Beiträge zur Seklengeschichte*, p. 99, note), — que cette ville fut bientôt après envahie par une secte d'Apostoliques, qui avait à sa tête un personnage nommé Pons, peut-

comme un ange descendu du ciel (1). A la curiosité qu'éveillait son ardente parole succédait aisément la bienveillance; et, en quelques jours, les populations, d'ailleurs extrêmement mobiles, de ces contrées furent reconquises à l'orthodoxie.

A Sarlat, où il paraît avoir rencontré quelque résistance, il eut recours, pour frapper les esprits rebelles, à un moyen de conversion extrêmement délicat. Comme on lui présentait quelques pains à bénir, transporté par son zèle, il n'hésita pas à demander au ciel un miracle. « Voici, dit-il au peuple, au signe auquel vous pourrez reconnaître la pureté de notre doctrine et l'erreur des hérétiques : que vos malades mangent de ce pain et ils recouvreront la santé. — Pourvu qu'ils en mangent avec foi, ajouta l'évêque de Chartres, qui tremblait déjà que la prophétie n'eût pas son effet. — Non, non, reprit Bernard, quiconque en mangera sera guéri, afin qu'on sache que nous sommes de vrais messagers de Dieu. » Tant de confiance et de sincérité eut sa récompense immédiate; la population n'attendit même pas que le miracle fût accompli pour se convertir (2).

L'abbé de Clairvaux et ses amis reçurent à Toulouse l'hospitalité chez les chanoines réguliers attachés à l'église Saint-Sernin (3). Vive fut l'émotion de la capitale du Languedoc à la nouvelle de l'arrivée des missionnaires. Henri, devenu défiant de lui-même et peut-être aussi de l'autorité civile, plutôt favorable qu'hostile à l'orthodoxie, prit le parti de s'éloigner avant la lutte. Ce départ, qui

être disciple de Henri. Sur la doctrine de Pons, voir Héribert, ap. Mabillon, *Analect.*, p. 483.

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 17.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 18.

(3) Gaufrid. ep., *loc. cit.*, n° 7.

déconcerta quelques-uns de ses partisans, ne fit qu'exalter les autres. Parmi eux figuraient en première ligne des tisserands, *textores*, connus dans le pays sous le nom d'Arriens (1). C'est dans cette classe d'industriels, apparemment assez nombreuse et pauvre, que le sectaire avait recruté ses plus dévoués disciples. Les principaux bourgeois, qui professaient quelque dédain pour sa personne, prêtaient néanmoins une oreille bienveillante à sa doctrine. La plupart des gens d'épée, seigneurs de haute ou de petite noblesse, s'étaient également empressés d'adopter une religion dont l'essence consistait à désertir les vieilles pratiques religieuses (2). Tous ces groupes, divers d'origine, d'éducation et de goûts, formaient un corps très compact, lié intimement par le même sentiment d'horreur ou de mépris pour l'Église et pour le clergé catholique.

Cependant il est à remarquer que l'incrédulité absolue était alors chose inconnue ou fort rare. Un reste de religion se retrouvait toujours au fond du cœur de ces hérétiques, imbus d'idées manichéennes. C'est sur ce terrain solide que l'abbé de Clairvaux appuya sa prédication. Il fit sentir au peuple qu'il avait à choisir entre la foi de l'univers et un christianisme amoindri et personnel, fruit d'une imagination déréglée. La fuite de Henri lui offrait un beau thème à développer. Qu'était-ce qu'un apôtre qui redoutait l'épreuve d'une discussion publique? Les vrais

(1) « De textoribus, quos Arrianos ipsi nominant. » Gaufrid. ep., n° 4. Nous avons vu que ces tisserands donnèrent plus tard leur nom au manichéisme : « Hos Galli Tixerant ab usu texendi appellant. » Ecberti *Sermo I*. Les sectaires du Midi portèrent également jusqu'au treizième siècle le nom d'Arriens. Cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, janvier 1894, p. 76, note 1.

(2) « Maximi civitatis »... « Milites oderunt clericos, » etc. Gaufrid. ep., n°s 4 et 5.

disciples de Jésus-Christ n'affrontaient-ils pas mille morts pour rendre témoignage à la vérité? Après ce début, Bernard racontait avec des détails piquants et une mordante ironie la vie aventureuse du moine « gyrovague (1). » Le masque dont se couvrait l'hypocrisie de Henri fut levé; le mépris fut déversé à flots sur ses mœurs. L'effet de cette révélation fut tel, qu'un certain nombre de ses disciples, rougissant de leur erreur, se convertirent sur-le-champ.

Mais ce n'était là qu'un succès fort incomplet. Bernard, désolé de l'opiniâtreté des Toulousains, s'en plaignit doucement à Dieu. Un jour, à la tombée de la nuit, on l'avait mandé près de l'un des chanoines, retenu au lit depuis plus de trois mois par une grave infirmité. Le malade qui, déjà perclus des deux jambes, sentait sa vie s'écouler lentement, n'attendait plus aucun secours de l'art de la médecine, qu'il avait lui-même pratiqué. Plein de confiance en la puissance surnaturelle de l'abbé de Clairvaux, il voulut se confesser à lui et osa lui demander sa guérison. Bernard entendit la confession du chanoine et, l'ayant béni, quitta la chambre tout ému. « Seigneur, dit-il, ce peuple demande des signes; nous n'obtiendrons pas autrement sa conversion; jusqu'à quand tarderez-vous à vous montrer? » Or, à la même heure, raconte un témoin oculaire, le malade se leva et se rendit à l'église avec ses confrères pour chanter un *Te Deum* de reconnaissance; il était guéri. » Avec quelle dévotion il baisait les pieds de son sauveur, ajoute Geoffroy, nul ne saurait l'imaginer, s'il ne l'a vu (2). »

Le bruit de ce miracle se répandit dans toute la ville

(1) « Patefacta est omni populo pessima ejus vita. » L'épithète *gyrovagus* (Bern., ep. 241) était, aux yeux de saint Bernard, une suprême injure. Saint Benoît dans sa règle ne parle des moines gyrovagues qu'avec un souverain mépris : « Per omnia deteriores sarabaytis. »

(2) Gaufrid. ep., n° 7. Cf. *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 19.

avec la rapidité de l'éclair. Touché de cette intervention divine en faveur d'un moribond, le peuple se précipita à la porte du cloître des chanoines pour voir et acclamer le thaumaturge. Bernard, ennemi des ovations, demeura enfermé dans sa cellule. Mais quand il reparut le lendemain sur la place publique, sa parole trouva aisément le chemin des cœurs. On crut sans peine que celui à qui la maladie avait obéi ne pouvait être un faux apôtre. Les Toulousains se convertirent en masse, et, pleins d'un beau zèle, s'engagèrent par un serment solennel à rompre tout commerce avec Henri et ses partisans, encore nombreux parmi les gens d'épée et les tisserands (1).

Après un tel succès, l'abbé de Clairvaux partit pour Albi. Sur sa route, il évangélisait les villages et les châteaux. C'est ainsi qu'il s'arrêta à Verfeil, situé à environ quatre lieues de Toulouse. Verfeil était un véritable nid d'hérétiques (2); aussi Bernard y fut-il très froidement accueilli. Son éloquence, qui n'avait pas encore connu d'échec complet, fut pour la première fois réduite à l'impuissance; elle ne put amollir ni entamer des cœurs plus endurcis que les rochers mêmes sur lesquels Verfeil était bâti. A peine eut-il pris la parole que les habitants lui tournèrent le dos, et, poursuivis, s'enfermèrent dans leurs maisons pour ne plus le voir ni l'entendre. L'apôtre fut confondu de tant d'impertinence, jointe à tant d'obstination. Il secoua sur le *castrum* la poussière de ses pieds, et se retira, dit-on, dans un endroit du voisinage qui prit, de ce séjour, le nom de bourg Saint-Bernard (3). Plustard

(1) *Bern. Vita, loc. cit.* Cf. Gaufrid. ep., n°s 4 et 5. « Ut neque in testimoniis neque in judiciis suscipiantur; nemo communicet in convivio neque in commercio. »

(2) « Sedes Satanæ. » Gaufrid. ep., n° 9.

(3) *Histoire générale de Languedoc*, par Dom Vaissette, II, 446.

on raconta que, dans un mouvement de sainte indignation, l'abbé de Clairvaux s'était écrié : « Verfeil, que Dieu te dessèche ! » *Viride folium, dessiccet te Deus!* Et l'anathème, ajoute le narrateur, Guillaume de Puylaurens, produisit son effet ; car, au bout de quelques années, les plus riches familles de Verfeil étaient ruinées et tout le pays réduit à une pauvreté extrême. Soixante-quinze ans plus tard, saint Dominique pouvait contempler cette désolation, qui lui rappela inévitablement le souvenir de l'abbé de Clairvaux (1).

Geoffroy nous signale le passage de son maître à Saint-Paul-sur-l'Agout (2). Le 28 juin, Bernard était à Albi, où le légat l'avait devancé. La mission s'annonçait fort mal en cette ville populeuse. Déterminés à la faire échouer, les sectaires, dignes prédécesseurs des Albigeois du treizième siècle, avaient accueilli le cardinal Albéric avec des démonstrations grotesques et au bruit d'une musique infernale. Lorsque, le 27 juin au matin, on sonna les cloches pour annoncer la messe du légat, personne ne s'ébranla ; à peine trente fidèles y assistèrent. Il était temps que Bernard parût. A son arrivée, en effet, les choses prirent un autre tour. Piqué par la curiosité, ce peuple, hier encore indifférent ou irrévérencieux, se montre tout à coup docile et même enthousiaste. L'abbé de Clairvaux, entouré, acclamé, ose à peine croire à la sincérité d'un changement si soudain. Le lendemain cependant la presse était la même, la sympathie plus vive encore. On célébrait la fête de saint Pierre. La cathédrale fut trop étroite pour contenir les fidèles avides d'entendre la parole de Dieu. Bernard monta en chaire. Son sermon, dit Geoffroy, fut

(1) Guillaume de Puylaurens, ap. *Hist. des G.*, XIX, 196 et 200.

(2) Gauf. ep., n° 9.

une merveille plus grande que ses autres miracles. « Je suis le semeur de l'Évangile, s'était-il écrié; j'étais venu semer dans votre champ, j'ai trouvé le sol occupé par une semence mauvaise; mais vous êtes un champ raisonnable, le champ de Dieu, et votre devoir est de choisir loyalement entre les deux semences. » Après une longue et minutieuse comparaison entre la doctrine de Henri et l'enseignement catholique, une sorte de dialogue finit par s'établir entre l'orateur et son auditoire. « Faites maintenant le choix que vous indique votre conscience. » Une clameur de réprobation contre l'hérétique Henri répondit à cette sommation. « Convertissez-vous donc, reprit Bernard; vous tous qui avez été souillés, rentrez dans l'unité, et, pour que nous soyons témoins de la sincérité de votre conversion, que ceux qui renoncent à l'erreur lèvent la main en signe d'union avec l'Église catholique. » Tous levèrent la main, dit Geoffroy; et cette scène sublime servit de péroraison au discours (1).

Il n'est pas impossible que les compagnons de l'abbé de Clairvaux se soient fait illusion sur l'étendue et sur les suites de ce succès oratoire. Le récit de Geoffroy respire une confiance que l'historien ne saurait partager. Il reste fort douteux que la majorité des Albigeois se soient convertis. Évidemment, les hérétiques les plus en vue et les plus influents n'avaient eu garde de courir au-devant de la grâce, en suivant les conférences du saint moine; et, comme un avenir prochain devait le montrer, la mission prit fin avant que Bernard pût achever ou seulement consolider son œuvre. Il lui eût fallu au moins une année entière pour assurer définitivement le triomphe de l'orthodoxie dans Albi et le Languedoc (2). Mais des lettres

(1) Gaufr. ep., n° 10.

(2) Geoffroy (ep., n° 5) dit en parlant de Toulouse : « Terra tam

pressantes le rappelaient à Clairvaux; son secrétaire fit réponse qu'il serait de retour vers l'octave de l'Assomption (1).

Il n'est peut-être pas téméraire de rattacher à son départ d'Albi l'anecdote suivante, rapportée, sans autre indication, par l'auteur de l'*Exordium magnum* (2). Comme Bernard montait un cheval vigoureux et superbe, un disciple de Henri lui en fit malicieusement la remarque : « Seigneur abbé, dit-il, devant la foule assemblée pour l'adieu, savez-vous que notre maître que vous maltraitez si fort n'a pas un cheval aussi gras que le vôtre, ni d'aussi belle encolure? — C'est possible, mon ami, lui répondit tranquillement l'homme de Dieu; mais il ne faut pas oublier que cette bête, à propos de laquelle vous m'attaquez, n'est qu'un simple animal qui obéit à ses appétits. Qu'il mange et s'engraisse, il n'y a là rien qui blesse la justice, rien qui offense Dieu; il est absolument dans son rôle de bête. Au tribunal de Dieu, votre maître et moi nous ne serons pas jugés sur l'encolure de nos montures, mais bien sur l'état de notre propre cou. Or, je vous prie, regardez mon cou et voyez s'il est plus gras que celui de votre maître. » Et ce disant, il ôta son capuce et découvrit sa tête jusqu'aux épaules. La foule aperçut alors un cou long, délicat et amaigri, d'une blancheur éblouissante, « un véritable cou de cygne ». L'insulteur demeura confondu d'une si fine repartie, pendant que les fidèles se réjouissaient du bonheur inattendu que son impertinence leur avait procuré.

multiplicibus errorum doctrinis seducta, opus haberet longa prædicatione. »

(1) Gauf. ep., n° 6. C'est cette lettre qui nous a fourni les principaux éléments de notre récit.

(2) Cap. xvii, ap. Migne, t. CLXXXV, col. 427-428.

Bernard, dont nous ignorons l'itinéraire, paraît avoir parcouru en hâte la distance qui le séparait de Clairvaux. Il évitait de traverser les villes dont l'accueil trop chaleureux eût entravé sa marche, Sarlat par exemple, où le souvenir de ses bienfaits était encore trop vif (1). Peu de temps après son retour à Clairvaux, il apprit l'arrestation de Henri. Une détention perpétuelle dans les prisons de l'évêché de Toulouse fut vraisemblablement la punition du moine apostat (2). Rien n'indique que ses partisans se soient intéressés à son sort. L'oubli et la malédiction tombèrent sur son nom, jusqu'au jour où le protestantisme réhabilita sa mémoire et salua en lui un précurseur de la Réforme.

La réclusion de Henri, absolument conforme aux mœurs du temps et d'ailleurs méritée (3), jetait le discrédit sur la secte dont il était le principal appui. Bernard demande

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 18.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 17. Cf. *Vita secunda*, cap. xxvi, n° 12; *Bern.*, ep. 242. Sur le témoignage d'Albéric des Troisfontaines (ap. *Hist. des Gaules*, XIII, 701) et la vague indication de Pierre le Chantre (*Verbum abbreviatum*, éd. Galopin, Mons, 1639, p. 200-201), on a cru que Henri avait été jugé au concile de Reims en 1148 et condamné à la réclusion perpétuelle dans les prisons de l'archevêque Samson. Döllinger (*Beiträge zur Sektengeschichte*, p. 97) partage ce sentiment. Mais nous ferons remarquer que Pierre le Chantre ne nomme pas Henri : il dit simplement : *Quidam Manichæus*, probablement Éon. D'autre part, Albéric parle à la fois des Eonistes et des Poplitains, qu'il ne distingue pas très bien les uns des autres, et regarde Henri comme chef de ces derniers. Or nous verrons que le faux Éon fut condamné à la prison par le concile de Reims. N'est-il pas vraisemblable qu'Albéric des Troisfontaines a confondu Henri avec Éon? Il serait étrange que le secrétaire de saint Bernard, qui assistait au concile de Reims et qui raconte plus tard la prise de Henri (*Bern. Vita*, lib. III, cap. vi, n° 17), ait omis de nous dire que ce dernier fut transféré de la prison de l'évêque de Toulouse en celle de l'archevêque de Reims.

(3) Aucun gouvernement n'aurait accordé l'impunité à un moine qui, non content d'insulter le clergé, invitait les foules à la destruction des églises.

alors qu'on donne à l'hérésie le dernier coup, en poursuivant les autres chefs. « Saisissez-les, dit-il aux Toulousains, ou du moins chassez-les de vos parages ; car il est dangereux de dormir dans le voisinage des serpents (1). »

A l'époque où il parlait ainsi, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1145 ou le commencement de l'année 1146, d'excellentes nouvelles lui arrivaient du Languedoc, apportées à Clairvaux par Bertrand de Granselve, abbaye récemment affiliée à l'Ordre cistercien (2). Nul doute que Bernard ne crût enfin à l'extinction prochaine de l'hérésie. Dans cette assurance, il indique aux Toulousains les moyens qu'ils auront à prendre pour prévenir dorénavant le retour du mal. « Je vous renouvelle, mes très chers, l'avis que je vous ai déjà donné de vive voix. Ne recevez jamais un prédicateur étranger ou inconnu, s'il n'a reçu lui-même sa mission du souverain Pontife ou l'approbation de votre évêque. Saint Paul n'a-t-il pas dit : *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont pas envoyés* ? Ces intrus n'ont que l'apparence de la piété, ils n'en ont pas la vertu ; ils mêlent des nouveautés profanes aux paroles célestes, du venin au miel : ce sont des empoisonneurs ; défiez-vous-en, et, sous une peau de brebis, reconnaissez des loups dévorants. »

Il est douteux que ces conseils, qui sont pourtant d'une prudence élémentaire, aient été suivis exactement. Le rêve de l'abbé de Clairvaux ne fut pas réalisé. L'hérésie henricienne proprement dite disparut à la vérité ; mais ce fut pour se mêler et se confondre avec une autre hérésie bien autrement dangereuse (3). Vingt ans plus tard, le mani-

(1) « Non est tutum dormire vicinis serpentibus. » Ep. 242.

(2) Cf. Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 81-82.

(3) En 1236, les consuls d'Arles s'engageaient encore par serment « exterminare et punire ad mandatum vestrum (scilicet anchiepiscopi)

chéisme, enhardi par les tentatives de Pierre de Bruys et de Henri, déchainait ses fureurs dans tout le Languedoc (1). Heureusement, Bernard n'a pas prévu cet épouvantable fléau, ou, s'il l'a prévu, il est mort avec la satisfaction de l'avoir conjuré autant qu'il était au pouvoir d'un homme de le faire.

et Ecclesiæ Waldenses et Henricos, etc., quibuscumque nominibus censeantur. » Papon, *Histoire générale de Provence*, II, Preuves, p. LXXVIII.

(1) Un concile fut réuni à Lombez contre les manichéens dès l'année 1165. *Hist. des G.*, XIV, 431. Sur l'hérésie albigeoise, Cf. Vacandard, *L'hérésie albigeoise au temps d'Innocent III*, dans *Études de critique*, 2^e série, Paris, Gabalda, 1910, p. 179-215.

CHAPITRE XXVI

ARNAULD DE BRESCIA ET L'ÉGLISE ROMAINE.

I

L'Église était menacée non moins gravement sur d'autres points. Rome même, à cette époque (1145), était en proie à une révolution politique et religieuse; et la crise qu'elle traversait allait arriver au dernier degré d'acuité, sous l'impulsion d'un moine que nous avons déjà entrevu à côté d'Abélard, mais qu'il faut maintenant étudier de plus près : nous voulons parler d'Arnauld de Brescia.

Né vraisemblablement vers la fin du onzième siècle (1), d'une famille noble, Arnauld fut confié de bonne heure à un monastère ou à l'une de ces écoles instituées par le soin des papes dans chaque évêché de l'Italie. Jeune encore, l'amour de la science le porta à quitter son pays pour la France, qui était alors la première institutrice de l'Europe. Vers 1115, il suivit à Paris les leçons d'Abélard, et il fut peut-être témoin de sa condamnation à Soissons en 1121. Au moins est-il sûr qu'il voua à son maître une affection que le temps et de communes infortunes ne de-

(1) Sur Arnauld de Bresciá, cf. Vacandard, *Revue des Quest. histor.*, janvier 1884, p. 52-114; Giesebrecht, *Arnold von Brescia*, München, 1873; Gaggia, *Arnaldo da Brescia*, Brescia, 1882; Vernet, *Arnaud de Brescia*, dans *Dictionnaire de théologie catholique*.

vaient qu'affermir. Partagea-t-il dès lors les erreurs du professeur de la montagne Sainte-Geneviève? Nul ne saurait le dire. La nature de son esprit le portait plutôt vers les questions morales que vers les spéculations métaphysiques. S'il hérita quelque chose d'Abélard, ce fut surtout une dialectique aiguisée, une ardente éloquence, et cet esprit d'indépendance qui devait plus tard dégénérer en révolte contre l'Église.

De retour à Brescia, il fut ordonné prêtre et entra dans un couvent de chanoines réguliers dont il devint bientôt après l'abbé, ou, pour parler plus exactement, le prévôt. Tout l'appelait à cet honneur et à cette dignité : la pureté de ses mœurs, son esprit de pauvreté, ses austérités même, sa science des Écritures, son amour de l'étude, la perspicacité de son intelligence et l'originalité d'une parole toujours séduisante au service d'une morale sévère. Brescia en subit inévitablement le charme, et au bout de quelques années Arnauld était placé à la tête du mouvement réformiste qui agitait la cité.

Comme la plupart des villes lombardes, Brescia faisait alors l'essai de la liberté, au moyen d'une municipalité à peu près indépendante de l'Église et de l'Empire. Deux consuls annuels, élus par le peuple, la régissaient, cumulant les fonctions judiciaires et militaires. A côté de leur pouvoir, cependant, s'était maintenu le pouvoir de l'évêque. Et comme le prélat était le plus grand propriétaire du pays, — un cinquième environ du territoire brescian étant inféodé à son église, — ses nombreux vassaux lui assuraient une influence prépondérante dans la cité. De là, entre les deux pouvoirs, des conflits inévitables, où se trouvaient engagés avec les passions politiques les intérêts de la religion.

A ces tentatives mal dirigées se joignait une autre cause

de trouble. Les abus qui s'étaient introduits dans le clergé sous le régime des investitures, la simonie et la clérogamie, s'étaient encore accrus à la faveur du schisme d'Anaclet. La nécessité d'une prompte et vigoureuse répression se faisait impérieusement sentir; aussi Manfred (1132-1153) y donna-t-il tous ses soins, dès le début de son pontificat. Après avoir épuisé à l'égard des coupables les moyens de douceur, il eut recours aux mesures énergiques; il punit sévèrement quelques prêtres réfractaires et supprima leurs bénéfices. Mais les clercs dissolus, atteints ou menacés, se liguèrent contre lui et crièrent à la tyrannie, prétendant que le prélat réformateur violait les usages établis depuis un temps immémorial, non seulement à Brescia, mais dans toute la Lombardie et même dans toute la chrétienté. Le prétexte de la rébellion n'avait rien de canonique; mais, entre des usages sacrilèges et l'observation des canons, le choix des clérogames était fait.

Arnauld fut le témoin attristé de ces discordes à la fois civiles et religieuses. Le spectacle qu'il avait sous les yeux fit naître dans son esprit des projets de réforme singulièrement hardis. Il crut remarquer que la richesse du clergé et le pouvoir temporel de l'évêque étaient les causes principales des maux dont souffraient l'Église et la cité. Pour couper le mal dans sa racine, une mesure violente peut-être, mais efficace, ne s'offrait-elle pas naturellement à la pensée? Dépouiller les couvents et les évêchés, et livrer leurs biens aux laïques comme aux seuls légitimes possesseurs, n'était-ce pas le moyen le plus sûr et le plus prompt de ramener le clergé à la pauvreté des temps apostoliques et par la pauvreté à la vertu? Ces idées poursuivirent Arnauld pendant quelque temps; et, pour en venir à la pratique, il osa formuler, dans ses sermons et ses harangues publiques, ces étonnantes propositions

qu'il devait plus tard répéter et développer à Rome : « Les clercs qui ont des propriétés, les évêques qui tiennent des régales, les moines qui possèdent des biens ne sauraient faire leur salut. Tous ces biens appartiennent au prince; et le prince ne peut en disposer qu'en faveur des laïques (1). »

Deux points ressortent clairement de cette doctrine : c'est, d'une part, l'incapacité du clergé à posséder, et de l'autre le droit absolu du prince ou de l'État sur la propriété en général. Ces principes n'ont peut-être rien qui choque certains utopistes modernes; au douzième siècle, ils durent surprendre à peu près tous les esprits. D'autres, avant Arnauld, la secte des Apostoliques par exemple, avaient prêché la nécessité pour l'Église de retourner à la pauvreté des premiers siècles chrétiens. Les Arialdistes, à Milan, avaient invoqué contre les simoniaques et essayé de remettre en vigueur les anciens canons qui réglaient l'administration et l'usage des biens ecclésiastiques. Quelques-uns enfin, comme le pape Pascal lui-même, avaient pu être tentés d'abandonner à l'Empire tous les fiefs détenus par les évêques et les abbés (2). Mais nul jusqu'à ce jour n'avait songé à nier absolument le droit de propriété que possédait l'Église : encore moins personne n'eût-il entrepris de l'en dépouiller de gré ou de force.

Les difficultés de cette tentative n'arrêtèrent pas l'aventureux esprit du disciple d'Abélard. Séduit par la grandeur du but qu'il se proposait d'atteindre, entraîné par un zèle plus ardent qu'éclairé, il résolut de faire l'ap-

(1) « Dicebat nec clericos proprietatem, nec episcopos regalia, nec monachos possessiones habentes aliqua ratione salvari posse; cuncta hæc principis esse, ab ejusque beneficentia in usum tantum laicorum cedere oportere. » Otto Frising., *Gesta Frider.*, II, 20.

(2) Watterich, II, 50 et suiv.

plication de ses principes à son propre pays. On devine aisément l'opposition formidable qu'il rencontra dans le haut clergé. Tant qu'il se borna « à tonner contre la simonie et le mariage des prêtres » et même « à condamner, comme parle Gunther, le luxe des vêtements, les mets délicats, les jeux illicites, les plaisirs coupables des clercs, le faste des pontifes et l'orgueil des moines ; » en un mot tant qu'il s'attaqua aux abus, il put trouver un appui dans les membres les plus honorables de l'église de Brescia. L'austérité de ses mœurs, son renom de savoir, le prestige de sa piété, la sincérité de ses convictions, qui donnaient à ses discours une si grande puissance, semblaient devoir précipiter les progrès trop lents de la réforme religieuse. On croyait entendre dans sa voix ardente un écho de la retentissante parole d'un saint Pierre Damien ou d'un saint Bernard. Mais la partie politique de son programme aliéna ceux-là même qui auraient soutenu avec le plus de sympathie et de vigueur son entreprise si désintéressée. Il fallait être, comme Arnauld, aveuglé par un amour-propre de théoricien, pour s'imaginer que l'évêque et les abbés consentiraient à le suivre jusqu'au bout et renonceraient à tous leurs droits, à toutes leurs prérogatives les plus légitimes, pour l'amour d'une idée révolutionnaire et anticanonique au premier chef.

Cette résistance inattendue irrita son orgueil. A bout de patience, il fit appel aux laïques pour imposer au clergé une réforme dont ce clergé s'obstinait à méconnaître les avantages ou même la justice. Bientôt les Gibelins de Brescia, les régalistes comme on disait alors, les nobles jaloux du pouvoir et des richesses du clergé, les déclassés, les envieux et les mécontents, tous ces éléments d'origine suspecte au regard de la religion et du patriotisme, formèrent, sous sa direction ou du moins sous son inspira-

tion, un parti imposant avec lequel Manfred et ses défenseurs furent contraints de compter (1).

La commune de Brescia traversa alors une crise terrible. La brièveté et l'incohérence des documents contemporains ne nous permettent d'en entrevoir le dénouement qu'à travers un léger voile. Mais des divers témoignages d'Othon de Freisingen, de saint Bernard et de Jean de Salisbury se dégagent au moins les faits suivants : un voyage de Manfred à Rome vers 1138, une insurrection pendant son absence, la tentative d'Arnauld pour l'empêcher de reprendre possession de son siège, l'appel et la condamnation du prévôt rebelle par le pape Innocent II au concile de Latran en 1139 (2). On a cru longtemps que le 23^e canon du concile, dirigé contre Pierre de Bruys et ses partisans, atteignait aussi Arnauld. Une accusation vague, portée contre son orthodoxie touchant l'Eucharistie et le baptême des enfants, a donné naissance à cette opinion. Mais ce soupçon, appuyé uniquement sur un on-dit, *ut dicitur*, ne paraît pas fondé. Les invectives d'Arnauld contre le clergé, son attitude vis-à-vis de l'autorité épiscopale, et surtout ses théories sur l'incapacité du clergé à posséder formaient des griefs plus sérieux. « Pour arrêter la diffusion de sa pernicieuse doctrine, dit Othon de Freisingen, Innocent II le condamna au silence et à l'exil, » et défense lui fut faite de retourner à Brescia sans l'autorisation du souverain Pontife. Par un contre-coup facile à prévoir, les deux consuls qui représentaient son parti à la tête de la commune furent immédiatement chassés de la cité (3). La réforme suivit dès lors un

(1) « Clericorum ac episcoporum derogator..., laicis tantum adulaus. » Otto Frising., *loc. cit.* Cf. *Hist. Pontif.*, ap. Mon. G., XX, 537.

(2) Otto Frising., et *Hist. Pontif.*, *loc. cit.*; Bern., ep. 195.

(3) *Annal. Brix.*, ap. Mon. G., XVIII, 812.

cours lent, mais régulier, sous la conduite de Manfred.

L'année suivante, Arnauld expatrié, errant de ville en ville, entendit par-dessus les Alpes « un coup de sifflet » qui partait de France, et, reconnaissant à ce signal Abélard en détresse, vint se ranger auprès de son vieux maître, qui allait engager à Sens sa dernière bataille contre les champions de l'orthodoxie. L'abbé de Clairvaux les attendait de pied ferme. On sait comment l'agression tourna en déroute. « L'écuyer » fut enveloppé dans la défaite du « chevalier, » comme parle saint Bernard. Tous deux furent condamnés à la détention perpétuelle dans des cloîtres séparés. Mais la sentence ne reçut pas son application. Pendant que l'un allait chercher l'oubli du monde dans le monastère de Cluny, l'autre se retirait ostensiblement à Paris sur la montagne Sainte-Genève, déjà illustrée par le séjour qu'y avait fait Abélard, et il y ouvrit une école publique de théologie morale.

Arnauld ne compta qu'un petit nombre de disciples, et ces disciples, nous dit Jean de Salisbury, étaient fort pauvres, réduits même à mendier leur vie. Cet insuccès du nouveau professeur s'explique moins par le caractère de son enseignement que par l'horreur qu'inspirait naturellement au clergé la condamnation dont sa personne avait été l'objet. Ses leçons, assaisonnées d'ascétisme, étaient surtout polémiques. A Paris comme à Brescia, il dirigeait ses critiques contre le clergé séculier et régulier, condamnant spécialement le luxe et l'avarice des évêques, et flétrissant la richesse comme la véritable empoisonneuse de l'Église. Plusieurs de ses blâmes portaient coup ; mais les vérités qu'il proclamait étaient mêlées d'erreurs manifestes, et ces erreurs étaient encore aggravées par le tour satirique de son langage. Les noms les plus respectés, la vie la plus pure, n'étaient pas à l'abri de ses

attaques, remarque un témoin, Jean de Salisbury. Il dépeignait, par exemple, l'abbé de Clairvaux comme un homme « altéré de vaine gloire et jaloux de tous ceux qui avaient un nom dans les lettres ou dans la religion, s'ils n'étaient pas de son école (1). » Tant d'audace effrayait et tenait éloignés d'Arnauld les esprits modérés et soucieux de l'honneur de l'Église.

L'abbé de Clairvaux, directement provoqué, releva le gant. Las de l'impunité dans laquelle l'autorité ecclésiastique laissait vivre « le schismatique incorrigible, le semeur de discordes, le perturbateur de la paix, le destructeur de l'unité, » comme il l'appelle, il se tourna vers le pouvoir civil et obtint « que le roi très chrétien chassât du royaume de France » celui que l'Italie avait déjà exilé. Arnauld, contraint de changer encore une fois de résidence, se réfugia en Suisse et s'établit à Zurich, dans le diocèse de Constance (2).

La persécution ne refroidit pas son zèle. Il reprit aussitôt ses prédications, et la semence qu'il jetait à pleines mains sur un sol déjà remué et préparé par l'hérétique Henri fructifia rapidement. Dons merveilleux de cet homme étrange ! Sa parole était d'une douceur infinie, ses regards et tout son air pleins de séduction. Bien peu échappaient au parfum de mysticisme qui s'exhalait de sa personne et semblait former autour de lui une sorte d'atmosphère pénétrante. Ainsi enveloppé et fasciné, on ne songeait même pas à fuir la contagion funeste de son enseignement. Ses contemporains s'accordent à voir en lui un enchanteur. Othon de Freisingen et l'abbé de Clairvaux sont à peu près les seuls qui aient découvert et si-

(1) *Hist. Pontif.*, loc. cit.

(2) Otto Frising., loc. cit.; Bern., ep. 195.

gnalé sous ces dehors d'une austérité singulière et charmante le masque hypocrite d'un séducteur dangereux. « Ses discours insinuants sont un poison, écrit saint Bernard; ses paroles les plus douces ont un dard; sa langue est un glaive aigu. Sa bouche est remplie d'amertume; il ne connaît pas le chemin de la paix : bref, c'est un ennemi de la croix du Christ (1). »

Le temps qu'Arnauld employa à endoctriner les Zurichois ne dut pas être long. Saint Bernard, ayant découvert sa retraite, écrivit aussitôt à Hermann, évêque de Constance, pour l'inviter à chasser le réformateur de son diocèse, ou même, s'il était possible, à l'enfermer en lieu sûr, « de peur, disait-il, qu'il ne nuise encore en d'autres pays. » « Il est impossible que vous ignoriez ce qui se passe chez vous... Chassé de Brescia, de l'Italie, de la France, Arnauld de Brescia opère maintenant l'iniquité dans votre diocèse, nous dit-on, et dévore votre peuple comme une bouchée de pain... Plût à Dieu qu'il eût une doctrine aussi saine que sa vie est austère! C'est un homme qui ne mange ni ne boit; il n'a faim et soif, comme le diable, que du sang des âmes... Par ses discours flatteurs et le semblant de ses vertus, il allèche les riches et les puissants. Puis, lorsqu'il a capté leur bienveillance, il s'insurge ouvertement contre le clergé, et, appuyé sur la force armée, il s'insurge enfin contre les évêques eux-mêmes et se déchaîne contre l'ordre ecclésiastique tout entier... Le Seigneur Pape avait déjà ordonné de le lier; mais il ne s'est trouvé personne pour accomplir cette bonne action. Qui donc enfin liera ce loup féroce, afin qu'il n'escalade plus la bergerie du Christ et n'égorge plus les brebis (2). »

(1) Bern., ep. 195 ; cf. Gualt. Mapes, *Nugæ Curial.*, Dist. I, cap. 24.

(2) Ep. 195, écrite en 1142 ou 1143.

L'évêque de Constance se mit-il en mesure de suivre les avis de l'abbé de Clairvaux? et Arnauld fut-il secrètement informé de l'intention qu'on avait de sévir de nouveau contre lui? De gré ou de force, quel que fût le motif de sa détermination, on le voit du moins, vers cette époque (1143), chercher un refuge en Bohême auprès d'un légat du pape, nommé Guy ou Guido (1). Ce prélat, — qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, disciple d'Abélard, et plus tard pape, — reçut le proscrit avec bienveillance et, comme tout le monde, il subit le charme de sa conversation. Touché de son infortune, il l'admit dans sa familiarité et fit même de lui son commensal.

Lorsque l'abbé de Clairvaux apprit cette mystérieuse nouvelle, il laissa éclater son étonnement et s'empressa d'adresser au légat des leçons de prudence : « On dit qu'Arnauld, ce monstre à tête de colombe et à queue de scorpion, que Brescia a vomi, que Rome abhorre, que la France a repoussé, que l'Allemagne abomine et que l'Italie ne veut plus recevoir, se trouve auprès de vous. Prenez garde, je vous prie, qu'à l'aide de votre autorité, il ne nuise davantage... Ne savez-vous pas quelles traces de son passage il a laissées partout? Ce n'est pas sans motif que le vicaire apostolique a forcé cet homme, originaire d'Italie, à passer les Alpes et ne souffre pas qu'il rentre dans sa patrie. La haine qu'il a en tous lieux suscitée contre lui est une preuve que sa condamnation n'a pas été arrachée subrepticement au souverain Pontife... Le fa-

(1) Sur cette légation, cf. Jaffé, *Regest.*, n° 8238; *Annal. Grad.*, ap. Mon. G., XVII, 651; *Mon. Sazav.*, ibid., IX, 159. C'est bien auprès de ce Guy (Giesebrecht, *Arnold*, p. 16) qu'Arnauld dut se réfugier; car la France, l'Italie et l'Allemagne étaient fermées à l'exilé. Cf. Bern., ep. 196.

voriser, c'est donc être en opposition avec le seigneur pape et même avec le Seigneur Dieu... Et je ne vois que deux suppositions à faire, — si toutefois il est vrai que vous ayez cet homme auprès de vous, — c'est, ou qu'il vous est mal connu, ou bien, — ce qui est plus croyable, — que vous avez foi en sa conversion. Et plaise à Dieu que vous ne vous trompiez pas (1) ! »

L'abbé de Clairvaux pensait avec Horace qu'un vase, si pur soit-il, une fois imbibé de poison, garde presque toujours le parfum de la fatale liqueur. La conversion d'Arnauld lui paraissait fort problématique. Nous verrons plus tard que ses soupçons, en apparence injurieux, n'étaient que trop fondés. Il eut un véritable pressentiment des maux que le radicalisme du prétendu réformateur causerait à l'Église. Toutefois, les termes de son accusation sont légèrement exagérés. « La France et l'Allemagne » qui poursuivaient le disciple d'Abélard se réduisaient à fort peu de personnes. En ôtant du groupe Bernard lui-même, on eût cherché longtemps où étaient les autres accusateurs de marque. Ce sont ses objurgations seules qui ont armé le bras de Louis le Jeune et celui de l'évêque de Constance. Le cardinal Guy ne pouvait ignorer ce point. On ne saurait donc, sans injustice, lui reprocher les efforts qu'il fit pour ramener Arnauld dans le giron de l'Église. Si sa tentative n'obtint pas un résultat définitif, tout porte à croire qu'elle réussit momentanément. L'attitude sincèrement respectueuse et catholique d'Arnauld explique seule le caractère et la durée de son intimité avec le légat du pape : elle explique, en outre, son retour en Italie, dont les portes lui étaient désormais rouvertes ; elle explique enfin et prépare l'abjuration so-

(1) Ep. 196, écrite vers 1143.

lennelle qu'il fit à Viterbe entre les mains du pape Eugène III en 1145 (1).

II

Le temps, les esprits et les événements avaient marché depuis le jour où Innocent II avait prononcé, dans le Latran, la condamnation d'Arnauld. Le vent de révolution, qui soufflait du nord, pénétrant à Rome, avait fortement ébranlé le pouvoir temporel de l'Église, et trois papes, Innocent II, Célestin II, Lucius II, tenant tête à l'orage, avaient succombé sous l'effort.

Sous Lucius, la crise était arrivée promptement à l'état aigu. Bien connu par son habileté politique, le pontife avait su d'abord désintéresser les sénateurs des affaires municipales et il était parvenu à leur faire quitter le Capitole, lorsque le peuple, excité par quelques meneurs, se soulève derechef et réinstalle un sénat révolutionnaire, à la tête duquel il place un patrice, appelé par ses fonctions à contrebalancer ou même à annuler l'autorité du préfet de Rome, représentant attitré du Pape et de l'Empereur. Jouant les Henri V au petit pied, les chefs du parti rebelle osent proposer à leur souverain d'abdiquer ses droits temporels en faveur du fils de Pierleone, Gior-dano, patrice, et de ramener l'Église à la pauvreté antique, à ce fameux âge d'or où les prêtres se contentaient des dîmes et des oblations. C'était tendre pour la seconde fois à la papauté le piège grossier où Pascal II avait un instant été pris. Lucius n'eut garde d'y tomber. Il répondit à la hautaine sommation de la municipalité par un refus catégorique. C'était accepter la lutte ouverte; il se tourna aussitôt vers le roi Conrad, futur empereur, et

(1) *Hist. Pontif.*, loc. cit.

protecteur-né de l'Église Romaine, pour lui demander secours contre la révolution déchaînée (1). Le bruit du péril que courait la papauté se répandit en France et frappa jusqu'aux murs de Clairvaux. Bernard, comme Lucius, ne vit d'espoir que dans les bras de Conrad III. Sur-le-champ, il lui écrivit pour l'engager, au nom de l'union séculaire du sacerdoce et de l'empire, à défendre le souverain Pontife contre les usurpateurs du pouvoir temporel de l'Église :

« C'est Dieu, dit-il (2), qui a uni le sacerdoce et la royauté. Que les rois et les prêtres se protègent, se défendent et portent mutuellement leurs fardeaux. Si un frère aide son frère, tous deux seront consolés, dit le Sage. Que si les deux pouvoirs (loin de nous ce malheur !) se rongent et se déchirent, ne seront-ils pas désolés ? A Dieu ne plaise que j'entre dans la pensée de ceux qui disent que la paix et la liberté des églises nuiront à l'empire ou que la prospérité et la grandeur croissante de l'empire nuiront aux églises. Dieu, le fondateur des deux pouvoirs, les a liés ensemble, non pour leur ruine, mais pour leur édification. Si vous savez cela, jusques à quand ferez-vous semblant d'ignorer cet outrage commun, cette commune injure ? Rome n'est-elle pas la tête de l'empire, comme elle est le siège apostolique ? Et sans parler de l'Église, est-il honorable pour un roi de tenir entre ses mains un empire mutilé ?... Sans doute le bras de Dieu

(1) Sur cette révolution, pour plus de détails, cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 346-353, 450-451.

(2) Ep. 244. Les éditeurs placent cette lettre après l'épître *ad Romanos*. C'est pourquoi les historiens la rattachent au pontificat d'Eugène III comme l'épître 243. Mais les plus anciens Mss. séparent ces deux lettres, et l'épître 244 est toujours placée avant celles qui regardent l'année 1145. Cf. *Biblioth. nation.*, mss. 17463, 18118 ; Grenoble, 242 ; Dijon, 154 ; Troyes, 852.

n'est pas raccourci; il délivrera maintenant encore, comme il a déjà fait, son épouse en détresse, cette épouse qu'il a rachetée de son sang, dotée de son esprit divin, ornée de dons célestes et enrichie en même temps des biens terrestres. Il la délivrera, oui, il la délivrera; mais, s'il le fait par la main d'un autre, les princes du royaume trouveront-ils que cela est un honneur pour le roi et un profit pour le royaume? Non certes. C'est pourquoi, ceins le glaive sur ta cuisse, roi très puissant : que César reprenne ce qui est à César et rende à Dieu ce qui est à Dieu. Il est certain qu'il importe également à César et de protéger sa propre couronne et de défendre l'Église. Le premier rôle convient au roi; le second au protecteur de l'Église. La victoire (Dieu nous en donne la confiance) est en nos mains. L'orgueil et l'arrogance des Romains sont plus hauts que leur valeur. Eh quoi ! est-ce un grand, un puissant, en un mot un empereur ou un roi, qui a conçu une telle entreprise contre le sacerdoce et l'empire tout ensemble ? C'est ce peuple maudit et séditieux, qui ne sait ni mesurer ses forces, ni se proposer un but, ni prévoir les résultats ; c'est lui qui a osé, dans sa fureur insensée, commettre un si grand sacrilège. Il s'en faut bien qu'une troupe d'hommes du peuple, une foule téméraire puisse soutenir, même un instant, la présence du roi... Si quelqu'un s'efforce de vous persuader autre chose que ce que je vous dis, celui-là certes n'aime pas son roi, ou il ne comprend guère ce qui convient à la majesté royale. »

Conrad, qui n'avait pas encore reçu la couronne impériale, aurait souhaité vivement de répondre à de telles instances ; mais les affaires d'Allemagne l'empêchaient de quitter son royaume. Les lettres de Lucius II et de l'abbé de Clairvaux demeurèrent sans résultat. Le souverain Pontife comprit alors qu'il ne pouvait compter que sur

ses propres ressources. Bien que mal préparé à la lutte armée, il entreprit avec une poignée d'amis résolus le siège du Capitole, où le sénat et ses partisans s'étaient retranchés. La tentative échoua misérablement. Lucius lui-même, qui assistait à l'assaut, fut atteint, dit-on, par une énorme pierre et mourut peu de temps après (15 février 1145) des suites de sa blessure (1).

L'élection d'un pape en un pareil moment était une affaire délicate et périlleuse. Les cardinaux se réunirent le jour même, secrètement, dans l'église Saint-Césaire, et après avoir à l'unanimité proclamé souverain Pontife un de leurs collègues, Bernard de Pise, abbé de Saint-Vincent et Saint-Anastase, qui prit le nom d'Eugène III, ils le conduisirent à l'église de Latran, où il fut immédiatement intronisé. Une manœuvre si prompte déconcerta les sénateurs qui nourrissaient le dessein de peser sur le sacré-collège, afin d'obtenir un pape favorable à leur politique. Dans leur dépit, ils jurèrent de faire annuler par le peuple l'élection d'Eugène III, si celui-ci ne consentait à reconnaître les droits qu'ils s'arrogeaient sur Rome. La menace était aussi téméraire que présomptueuse. Le nouveau pontife, pour toute réponse, se contenta de déclarer qu'il frapperait d'excommunication quiconque oserait contester la validité de son élection. Mais, comme une émeute populaire était toujours à redouter, Eugène III, pour échapper aux horreurs d'une sommation armée, prit le parti de quitter le Latran, et se retira clandestinement, avec les cardinaux, à Monticelli dans la Sabine, et de là au monastère de Farfa, où il fut sacré le 18 février (2).

(1) Watterich, II, 281 ; cf. Jaffé, *Reg.*, II, 19 ; Bernhardi, *Konrad III*, p. 450-451.

(2) Boso, *Vita Eug.*, ap. Watterich, II, 282 ; Albéric, ap. *Mon. G.*, XXIII, 838 ; cf. Jaffé, *Reg.*, II, 21.

Avec Eugène III, l'Ordre cistercien montait pour la première fois sur le siège de saint Pierre. La lettre encyclique, qui notifiait au clergé son élévation, ne parut que le 2 mars et ne put guère parvenir à Clairvaux avant le 10 du même mois. Au premier bruit d'une si surprenante nouvelle, Bernard s'élève contre le sacré-collège : « Dieu vous pardonne ! écrit-il (1), qu'avez-vous fait ? Vous avez rappelé au milieu des hommes un homme mort et enseveli... Celui qui était crucifié au monde, par vous revit au monde. Croyez-vous donc qu'il ait quitté Pise pour accepter Rome ? Celui qui ne pouvait soutenir le second rang dans une église particulière recherchait-il donc le premier dans l'Église universelle ? Par quel dessein, à la mort du souverain Pontife, vous êtes-vous précipités sur un homme des champs, lui avez-vous arraché des mains la hache, la scie et le hoyau, pour le traîner dans un palais, l'élever sur une chaire, le revêtir de pourpre et le ceindre d'un glaive ? Ne se trouvait-il donc parmi vous personne de plus sage et de plus expérimenté, à qui tout cela convint mieux ? Il paraît vraiment ridicule que vous ayez pris un pauvre homme couvert de haillons, pour en faire un souverain, qui soit à la tête des princes, commande aux évêques et dispose des royaumes et des empires. Ridicule ou merveilleux, c'est, à coup sûr, l'un ou l'autre. Que ce soit aussi l'œuvre de Dieu, qui seul fait de grandes merveilles, je vous l'accorde, puisqu'il me revient de tous côtés que c'est le Seigneur qui a fait cela. Je n'en suis pas moins inquiet, parce que notre Eugène est un fils délicat dont la timidité habituée au repos est mal préparée à traiter les affaires extérieures, et je crains qu'il ne remplisse pas avec l'autorité nécessaire les de-

(1) Ep. 237.

voirs de son apostolat. C'est pourquoi il importe et il est de votre intérêt, mes très chers, que vous acheviez ce que vous avez commencé. Soyez ses assistants et ses collaborateurs fidèles dans l'œuvre à laquelle le Seigneur l'a appelé par vous. »

L'abbé de Clairvaux s'adresse en même temps à Eugène III et le gronde doucement du trop long silence qu'il a gardé vis-à-vis de son ancien maître. « J'attendais, lui dit-il, qu'un de mes fils vînt adoucir la douleur d'un père et me dire : Joseph votre fils est vivant, c'est lui qui règne sur toute la terre d'Égypte. » Mais au milieu de ces reproches plus affectueux qu'amers, sa joie éclate, joie contenue, où le respect se mêle à la tendresse et l'inquiétude à l'espérance : « J'ose à peine vous nommer mon fils, parce que le fils s'est changé en père ; et pourtant, si vous le voulez bien, je vous ai en quelque sorte engendré par l'Évangile. Quel est mon espoir, ma joie, ma couronne de gloire ? N'est-ce pas vous devant Dieu ? Un fils sage est la gloire de son père. Toute l'assemblée des saints se réjouit de votre élévation et plus particulièrement l'Église dont le sein vous a porté et dont vous avez sucé les mamelles. Comment ne serais-je pas du nombre de ceux qui se réjouissent (1) ? »

L'abbé de Clairvaux augure les meilleures choses pour l'Église universelle de la sagesse d'Eugène III. D'instinct et comme malgré lui, il prête à son ancien disciple les sentiments dont il est rempli. Espérer que les peuples et les nations se ressentiraient de l'esprit de piété austère qui animait le nouveau pontife était en effet très légitime. Ce fut, du reste, bientôt une opinion assez généralement répandue que la papauté allait subir l'influence cister-

(1) Ep. 238.

cienne. Clairvaux devint une sorte de succursale de la curie. Les sollicitateurs s'y pressaient en foule. « Pardon, si je vous importune, écrit le saint abbé, l'apostolat d'Eugène forme mon excuse. On dit que c'est moi qui suis pape, et non vous. C'est pourquoi tous ceux qui ont des affaires affluent ici (1). »

Ce qui préoccupait avant tout l'abbé de Clairvaux, initié aux usages et aux mœurs du clergé romain, c'était la réforme de la curie, trop sensible à la tentation de l'or. « Qui me donnera, s'écrie-t-il, de voir avant de mourir l'Église de Dieu comme elle fut aux jours lointains où les apôtres lançaient leurs filets pour la pêche, non pour la pêche de l'or et de l'argent, mais pour la pêche des âmes. Tout le monde attend de vous que vous arrachiez du champ du père de famille l'ivraie de l'avarice. Beaucoup en apprenant votre élévation se sont écriés : « Voici enfin que la hache est posée à la racine de l'arbre (2). »

Une telle mission, embrassant avec la réforme de l'église romaine la sollicitude de toutes les églises, paraîtrait redoutable même aux anges. Craignant que son disciple n'en fût accablé, Bernard l'encourage doucement et lui propose pour modèle le premier des papes, cet apôtre à la fois si humble et si fort. « Le lieu où vous êtes, dit-il, est une terre sainte ; c'est la place de Pierre, la place du prince des apôtres, l'endroit où ses pas se sont arrêtés ; c'est la place de celui que le Seigneur a établi maître de sa maison et prince de tout son domaine. Il a été enseveli en ce lieu même, afin que, si vous vous écartiez de la voie du Seigneur, il se levât pour rendre témoignage contre vous. »

L'inquiétude de l'abbé de Clairvaux, tempérée, on le

(1) « Aiunt non vos esse papam, sed me. » Ep. 239.

(2) Ep. 238.

sent, par la confiance en son ancien disciple, eût été bien autrement poignante, s'il eût connu les tristes événements qui avaient accompagné ou suivi à Rome l'élection pontificale. Exaspéré par la fuite d'Eugène III, le sénat prit le parti d'exécuter à lui seul la résolution politique dont la papauté refusait de se faire la complice. Il décréta l'abolition de la préfecture de Rome, et contraignit les habitants, riches ou pauvres, nobles ou bourgeois, à reconnaître l'autorité suprême du patrice. Rencontra-t-il quelque résistance dans la noblesse et le clergé? Tout porte à le croire. Le peuple alors prêta main-forte, à sa manière, au nouveau gouvernement. Il se précipita en fureur sur les palais des nobles, sur les demeures des cardinaux et des clercs, qu'il mit au pillage. Ce fut un horrible et sacrilège saccagement. Les émeutiers n'épargnèrent pas les églises; ils pénétrèrent dans Saint-Pierre, dépouillèrent violemment les pèlerins qui venaient y prier ou faire leurs offrandes, et par un criminel attentat, dit un chroniqueur, ne craignirent pas de mettre à mort les fidèles récalcitrants, dans le portique même et le vestibule du temple (1).

Grande fut la désolation de Bernard, quand il apprit ces lamentables nouvelles. A la joie de voir son disciple chéri occuper la chaire de saint Pierre succédait tout à coup, et sans transition, la douleur de savoir le pape en exil et Rome en proie à la démagogie triomphante. Quel brusque revirement! et quel remède apporter à ces maux qui dépassaient par leur soudaineté et leur violence les craintes les plus vives qu'il eût pu concevoir? Laquelle, de la douceur ou de la force, était le moyen le plus propre à rétablir l'ordre troublé? L'abbé de Clairvaux, qui avait vainement sollicité, l'année précédente, le secours d'une

(1) Otto Frising., *Chron.*, VII, 31; cf. *Vita Eug.*, Watterich, II, 282.

force étrangère, chercha cette fois dans Rome même le remède au mal. D'un ton suppliant, il fait appel au bon sens, à la piété, à l'énergie des catholiques restés fidèles à la Papauté.

« Je m'adresse à toi, peuple sublime et illustre, malgré la bassesse de ma condition. Il y a certes honte et embarras pour moi, quand je songe qui je suis et à qui j'écris. Mais, malgré mon indignité, je ne crains pas d'avertir, de loin et par-dessus les Alpes, les Romains de leur propre péril et de leur faute. Heureux si, par hasard, ils m'écoutent et se tiennent en repos ! Qui sait s'ils ne se convertiront pas à la prière d'un pauvre, eux qui ne cèdent pas aux menaces des puissants ni à toutes les armes des forts ? Jadis à Babylone tout un peuple, qui avait été séduit par le jugement de vieillards iniques, ne revint-il pas au tribunal à la voix d'un jeune enfant, et ce jour-là le sang innocent ne fut-il pas épargné ? De même, bien que je sois un petit enfant sans crédit, — je ne parle pas de mon âge, mais de mes services, — Dieu peut donner à ma voix une telle force, que ce peuple, assurément séduit lui aussi, en soit frappé et revienne à la justice.

« Si cette excuse de ma démarche ne suffit pas, j'en ajoute une autre. Il s'agit ici d'une cause commune à tous les catholiques. Point de distinction de petits ou de grands : la douleur qui atteint la tête n'est étrangère à aucune partie du corps, pas même à la plus petite, pas même à moi, par conséquent. — Laissez-moi donc, je vous prie, laissez-moi pleurer ma douleur devant vous, ma douleur qui est aussi celle de toute l'Église. N'est-ce pas l'Église qui par le monde entier crie : « Je souffre à la tête, je souffre à la tête ? » Et quel chrétien dans tout l'univers, fût-ce le dernier, ne se glorifierait de cette tête, qu'ont élevée si haut par leur triomphe et ornée de

leur sang ces deux glorieux princes de la terre dont l'un eut la tête tranchée et l'autre fut crucifié la tête en bas? Elle regarde donc tout chrétien, l'injure faite aux Apôtres; et de même que leur voix s'est répandue par toute la terre, ainsi l'outrage dont ils sont l'objet, senti partout et par tous, excite en tous lieux des plaintes et des gémissements.

« A quoi donc pensiez-vous, Romains, d'offenser les princes du monde, vos protecteurs tout particuliers? Pourquoi provoquez-vous et le roi de la terre et le Seigneur du ciel avec une fureur aussi intolérable qu'irréfléchie, en vous efforçant par une audace sacrilège d'attaquer et d'amoindrir le Saint-Siège apostolique qu'ont singulièrement élevé les privilèges divins et impériaux, ce siège que même contre tous, s'il l'eût fallu, vous auriez dû défendre? Voici l'héritier de Pierre chassé par vous du siège et de la ville de Pierre. Voici les cardinaux et les évêques, ministres du Seigneur, dépouillés par vos mains de leurs biens et de leurs demeures. O peuple insensé! O colombe séduite qui n'a plus de cœur! Qu'est-ce maintenant que Rome, si ce n'est un corps tronqué, décapité (1)? »

Et se tournant vers les fidèles indécis et flottants, toujours nombreux en pareille circonstance, Bernard leur montre, par des faits éclatants, combien vaines étaient les promesses que faisaient miroiter devant leurs yeux les meneurs du parti républicain. « O peuple malheureux, reconnais enfin quels maux tu souffres ou tu as soufferts et sache quels en sont les auteurs. Rappelle-toi pour quels motifs, dans quel but, par qui et pour quels usages, en ces derniers jours, tous les ornements et les trésors des

(1) Ep. 243.

églises ont été dispersés. Tout l'or et l'argent qu'on a pu trouver sur les autels et les vases des autels, voire même sur les images sacrées, les mains des impies l'ont pillé et emporté. Et de toutes ces richesses que trouves-tu maintenant dans ta bourse? Ah! reconnais que tous ceux qui te flattent ne sont pas de vrais amis! »

La lettre s'achève dans un sanglot et une prière. « Je vous conjure au nom du Christ, réconciliez-vous avec vos princes, je veux dire Pierre et Paul, que vous avez chassés de leurs sièges en la personne d'Eugène, leur vicaire et leur successeur. Réconciliez-vous avec les milliers de martyrs qui sont auprès de vous et que vous avez offensés, réconciliez-vous avec l'Église universelle que votre conduite a scandalisée; sinon, cette page que je vous adresse rendra un jour témoignage contre vous. »

Ces considérations, un peu mystiques et d'ordre surnaturel, ne pouvaient guère toucher que des cœurs animés d'un véritable esprit de foi et d'un grand courage chrétien. Le fruit que le souverain Pontife en recueillit ne fut guère appréciable. Mais Eugène III ne se contenta pas de ces essais de persuasion. Diplomate plus habile et plus fin tacticien que ne l'eût soupçonné l'abbé de Clairvaux, il sut intéresser à sa cause les comtes de la Campanie, les habitants de Tivoli et des villes ou villages avoisinants; groupant toutes ces forces, accrues encore par les intelligences qu'il avait dans la place, il réduisit en quelques mois ses ennemis à la dernière extrémité. Le sénat vaincu demanda à entrer en pourparlers. Ce fut le pontife qui dicta les conditions de la paix. La restauration du pouvoir temporel avec toutes ses prérogatives, politiques, judiciaires et financières, en fit le premier article. Le patriciat était aboli et la préfecture de Rome rétablie. Si le corps sénatorial fut maintenu, ce fut à la

condition qu'il gardât un caractère purement municipal et relevât désormais du pape autant que du peuple : le peuple en désignait chaque année les membres au nombre de cinquante ; le pape les agréait et leur donnait l'institution définitive (1).

Une telle constitution ruinait les desseins d'émancipation des politiciens de Rome. Mais, si l'ambition de quelques-uns en souffrit, la majorité du peuple accueillit sûrement avec faveur la nouvelle de la paix conclue. Aussi, quand Eugène III fit son entrée dans Rome, le 19 ou 20 décembre 1145 (2), la foule accourut à sa rencontre avec des cris de joie. A vrai dire, cet empressement n'était pas désintéressé. Les *presbyteria* ou distributions d'argent qui étaient l'accompagnement obligé de la cérémonie en formaient l'un des grands attraits. Nul doute que la chambre apostolique n'ait fait les frais de ce joyeux avènement. Depuis le préfet, rétabli dans la charge, jusqu'au dernier des officiers de la curie, depuis les nobles jusqu'aux mendiants, chacun reçut une gratification comme aux solennités du couronnement du pape. Les Juifs eux-mêmes ne furent point oubliés. Admis à offrir leurs hommages au nouveau pontife, ils reçurent le *presbyterium* ordinaire, c'est-à-dire probablement la valeur de vingt sous provinciaux (3). A ce prix l'entrée d'Eugène dans sa capitale

(1) Otto Frising., *Chron.*, VII, 31-34; *Vita Eug.*, Watterich, II, 282. Pour le nombre des sénateurs, cf. *Annal. Pisan.*, Mon. G., XIX, 242. Sur la durée de leur mandat, *annuatim*, voir un document du 23 décembre 1148, cité par Gregorovius, *Geschichte der Stadt Rom*, IV, 467.

(2) Cf. Jaffé, *Reg.*, nos 8807-8808.

(3) Boso, *Vita Eug.*, Watterich, II, 283; Otto Frising., *Chron.*, VII, 34. Sur les *presbyteria* distribués par le camérier, cf. *Ordo Cencii*, ap. Mabillon, *Musæum Italic.*, II, 188-196; *Ordo Benedicti*, *ibid.*, p. 143.

soumise fut grandiose. Les sujets formèrent deux longues haies, vivantes et bruyantes, à travers lesquelles il se rendit au palais de Latran.

Parmi les curieux, un œil perspicace eût vraisemblablement remarqué un moine, en habit de pénitent, à la figure austère et amaigrie, le front chargé de pensées, dont l'attitude froide et silencieuse contrastait avec l'enthousiasme général. C'était Arnauld de Brescia. Rentré en Italie après un exil de cinq ou six années, le réformateur assagi était venu se jeter à Viterbe aux pieds d'Eugène III et faire amende honorable de sa conduite passée. Le pontife, en le réconciliant avec l'Église, lui avait imposé une pénitence alors en usage : jeûne, veilles et pèlerinage aux principaux sanctuaires de Rome. Arnauld avait tout accepté avec humilité, et juré obéissance à ses pasteurs. C'est ainsi qu'il put accompagner ou même précéder Eugène III dans la ville éternelle (1).

Mais des germes de révolte flottaient dans l'air qu'il allait respirer. Son vieil esprit révolutionnaire, mal endormi par ses mortifications, se réveilla bientôt ; à quelques mois de là, il se surprit à dénigrer le clergé et à semer du haut du Capitole ses anciennes idées de réforme. La curie surtout devint l'objet de ses attaques ; il peignit les cardinaux comme de vils hypocrites et des avarés éhontés, qui jouaient auprès du peuple chrétien le rôle des anciens Juifs et des Pharisiens. Le pape ne pouvait échapper à une censure aussi systématique. Eugène III, dont l'âpre réformateur avait naguère éprouvé et publiquement reconnu la bienveillante modération, était subitement transformé en bourreau de l'Église, en concussionnaire, plus occupé à « engraisser sa chair et à

(1) *Hist. Pontif.*, Mon. G., XX, 537.

remplir sa bourse, » qu'à imiter le zèle des apôtres dont il tenait la place. Le droit de la papauté au respect et à l'obéissance des fidèles fut mis en doute, la légitimité du pouvoir temporel ouvertement niée, l'anathème jeté au pontife qui appuyait sur la force et « défendait par l'homicide » ses droits contestés (1).

A ces derniers traits, on reconnaît que l'orateur parlait en pleine révolution. Eugène III avait dû, en effet, quitter Rome encore une fois (janvier 1146) (2), pour n'y plus rentrer avant le mois de novembre 1149. La démagogie triomphait avec Arnauld de Brescia. Ainsi s'accomplissait ou même était dépassée la prophétie de l'abbé de Clairvaux, qui avait dès longtemps dénoncé dans le disciple d'Abélard un sectaire dangereux et un adversaire irréconciliable de la papauté. Ainsi grossissait l'orage qui faillit abattre le pouvoir temporel des papes, mais qui, se retournant contre ceux qui l'avaient déchaîné, finit par emporter, comme nous le verrons, Arnauld de Brescia lui-même.

(1) *Hist. Pontific.*, p. 538; Gilbert, *Chron.*, ap. Mon. G., XXIX, 133; cf. Gualt. Mapes, *Nugæ Curial.*, I, 24; Otto Frising., *Gesta Frid.*, II, 20.

(2) Otto Frising., *Chron.*, VII, 34. Une bulle d'Eugène III, du 28 janvier 1146, est déjà datée *Trans Tyberim*, Jaffé, *Reg.*, n° 8850.

CHAPITRE XXVII

LES ORIGINES DE LA SECONDE CROISADE.

I

Le temps était venu où Rome allait céder la place à une ville non moins illustre, dans les préoccupations de l'abbé de Clairvaux. Jusqu'à l'époque où nous sommes, Jérusalem ne figure que de loin en loin dans sa correspondance. Désormais et pour tout le reste de ses jours, ses écrits, ses discours et son cœur en seront pleins.

L'Ordre du Temple avait été longtemps l'unique objet qui attirât spécialement son attention du côté des lieux saints. Il se contente de recommander à la sollicitude, soit du patriarche de Jérusalem, soit du patriarche d'Antioche, soit même de la reine Mélisende, ces chevaliers de Dieu qui « mettent leur vie au service de leurs frères (1). » Il ne tenait qu'à lui d'exercer en Orient une influence plus pénétrante. L'estime et l'affection que lui témoignaient le roi, la reine et le patriarche de Jérusalem l'autorisaient à tout entreprendre. Le patriarche l'avait prévenu dans ce commerce d'amitié, en lui envoyant un morceau de la vraie croix (2). La délicatesse et la géné-

(1) Epp. 175, 392, 207, 289.

(2) Ep. 175.

rosité de Baudoin II ne furent pas moins touchantes ; il offrit à l'abbé de Clairvaux mille écus d'or et le site nommé Saint-Samuel, pour y fonder un monastère cistercien (1). Si séduisante que fût la proposition, Bernard la déclina. L'insalubrité et l'insécurité du lieu effrayèrent son prosélytisme, nous dit son biographe. Il serait peut-être plus juste de mettre son refus sur le compte de la distance. Jusque-là aucun de ses monastères n'était éloigné de Clairvaux de plus d'une trentaine de lieues. Émigrer en Asie, avant d'avoir pris possession de l'Europe ou même de la France, lui parut vraisemblablement une entreprise téméraire (2). Mais ce qu'il estime dangereux pour son Ordre était sans doute à ses yeux moins redoutable pour une autre institution. Il usa de son influence sur Baudoin pour faire donner aux Prémontrés l'emplacement de Saint-Samuel, avec les mille écus d'or pour les premiers frais d'établissement. La Terre Sainte se trouva de la sorte protégée contre ses ennemis par deux groupes de défenseurs. Pendant que les chevaliers du Temple, armés du glaive matériel, la purgeaient des voleurs et des bandits, les Prémontrés, ceints du glaive spirituel, avaient pour mission de combattre les ennemis invisibles. Et de ces deux phalanges, la dernière, selon la pensée profondément mystique de l'abbé de Clairvaux, n'était pas la moins utile au salut du pays. « Recevez-les, écrit-il à la reine Mélisende, recevez les Prémontrés comme des guerriers pacifiques, doux aux hommes, terribles aux démons (3). »

On ne voit pas qu'avant la nouvelle de la prise d'Édesse

(1) Ep. 253, n° 1.

(2) « Ob incursus paganorum et aeris intemperiem. » *Bern. Vita*, lib. III, cap. VII, n° 22 ; cf. *Bern.*, ep. 75.

(3) Epp. 253 (n° 1), 355.

par Zengui ou Zenki, émir d'Alep, Bernard ait redouté pour les colonies chrétiennes de l'Orient une invasion musulmane. Il semble qu'à ses yeux les Templiers aient suffi en temps ordinaire pour la défense du Saint-Sépulcre et la protection des pèlerins. Pourvu que les princes chrétiens et les patriarches de Jérusalem et d'Antioche secondent ces généreux défenseurs de l'ordre, sa sécurité est entière (1). Cependant, à la mort de Foulques (novembre 1143) (2), il eut quelque pressentiment du péril qu'allait courir le royaume de Jérusalem, durant la minorité du jeune Baudoin III. Jusque-là il ne s'était adressé à la reine Mélisende que pour solliciter ses faveurs et lui recommander, outre les Templiers et les Prémontrés, les pèlerins de la ville sainte, fort nombreux (3) à cette époque. Maintenant il s'autorise de la confiance qu'elle lui témoigne pour lui donner des conseils.

« Votre époux mort, dit-il, et le petit roi étant encore inhabile à remplir son métier de prince, tous les regards se tournent vers vous, et c'est sur vous que retombe tout le poids de la royauté. Il faut que vous mettiez la main à des œuvres grandes et que dans une femme vous montriez la virilité, faisant tout ce qu'il y a à faire avec un esprit de conseil et de force. Il faut que vous disposiez

(1) « Cœleste depositum secure et fideliter custodire sufficitis, si nequaquam de ipsa vestra prudentia vel fortitudine, sed de Dei tantum adjutorio ubique præsumentis, » etc. *De Laude novæ militiæ*, cap. xiii; cf. epp. 175, 289, 392.

(2) Selon Guillaume de Tyr (lib. XV, *H. des G.*, XII, 473, note b), Foulques aurait été tué le 13 novembre 1142. Mais sa chronologie n'est pas sûre. Les chroniques les mieux informées, ce semble (*Chron. S. Albini Andegav.*, ap. *H. des G.*, XII, 481; *Chron. Britann.*, *ibid.*, 558; Nicolai Ambianens., *Chron.*, *ibid.*, XIV, 21; cf. *Chron. Turon.*, *ibid.*, XII, 475), fixent la mort de Foulques en 1143.

(3) Epp. 286, 289, 355.

tout avec tant de prudence et de modération que ceux qui verront vos œuvres se disent : ce n'est pas une reine, c'est un roi... Et ne m'objectez pas que tout cela est au-dessus de vos forces. Dieu est là ; ces choses sont grandes sans doute, mais notre Seigneur Dieu est grand aussi, et grande sa vertu (1). »

Pour conjurer les malheurs qui allaient s'abattre sur l'Orient latin, il eût fallu un bras plus puissant que celui d'une femme. Inhabile à maintenir la paix au dedans de son royaume, Mélisende commit encore la faute de rompre l'alliance que son époux, à la suite d'une défaite que Zenki lui avait infligée, contracta en 1138 avec l'émir de Damas, son voisin.

Ce Zenki était le plus redoutable ennemi qui menaçât les principautés chrétiennes. Devenu tuteur de l'émir de Mossoul, il avait réuni dans sa main les forces de cet émirat en même temps que celles d'Alep et organisé une armée dont la marche envahissante finit par alarmer à la fois ses coreligionnaires, les princes latins de la Syrie et de la Palestine et l'empereur de Constantinople lui-même. Si Jérusalem était le suprême objet de sa convoitise, Édesse et Antioche, plus rapprochées de sa capitale, irritaient davantage son désir de domination. Pour se mettre en campagne, il n'attendait qu'une heure propice.

Les Grecs favorisèrent indirectement son dessein. Les différents empereurs qui se succédèrent sur le trône de Constantinople pendant la moitié du douzième siècle suivirent une politique fatale à la chrétienté d'Orient. Au lieu de se confiner dans l'Asie Mineure et d'accorder aux Latins comme apanage l'Arménie, la Syrie, la Palestine, ils rêvaient de ressusciter un passé dès longtemps ense-

(1) Epp. 354, écrite fin 1143 ou commencement 1144.

veli et de recouvrer par la ruse ou par la force tous les territoires compris dans l'ancien empire romain. De là leurs guerres incessantes non seulement avec les Seldjoucides, mais encore avec les Croisés, en particulier avec les princes d'Édesse et d'Antioche. Les Latins devaient succomber dans cette lutte inégale; le comte Raymond, par exemple, fut réduit à prêter le serment de vassalité entre les mains de l'empereur Jean (1137) et entre celles de l'empereur Manuel (1144) (1).

Ainsi affaiblies, Édesse et Antioche offraient une proie facile aux musulmans. Zenki, profitant d'une absence de Jocelin qui avait imprudemment choisi pour résidence la ville de Tellbascher, près de l'Euphrate, mit le siège devant Édesse, et, avant que les chrétiens de Jérusalem et d'Antioche pussent la secourir, il s'en empara, la livra au pillage et la ruina de fond en comble (25 décembre 1144) (2).

Les croisés furent extrêmement sensibles à ce coup. L'épée qui avait frappé Édesse était suspendue sur Antioche et sur Jérusalem, et déjà l'on croyait entendre sonner le glas des principautés d'Orient. Le prince Raymond d'Antioche envisagea le péril de sang-froid, et, jugeant que les forces réunies de la Palestine et de la Syrie seraient impuissantes à arrêter la marche de Zenki, il tourna ses regards vers l'Occident.

Au mois de novembre 1145, son ami, l'évêque de Gaba, paraissait à la cour d'Eugène III, annonçant tout

(1) Sur la situation des principautés chrétiennes de l'Orient à l'époque de la seconde croisade, cf. Wilken, *Gesch. der Kreuzzüge*, Leipzig, 1807-1832, II, 586 et suiv.; Kugler, *Studien*, p. 55 et suiv.; Giesebrecht, *Kaiserzeit*, IV, 234-246.

(2) Sur la date exacte et les incidents de la prise d'Édesse, cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 513, note 25.

haut son intention de traverser les Alpes pour appeler Louis VII et Conrad III au secours de la Terre Sainte (1). Vers la même époque, si l'on en croit la chronique de Morigny, d'autres ambassades, parties d'Antioche et de Jérusalem, arrivaient en France (2).

(Le roi Louis VII était parfaitement préparé à les accueillir avec faveur. Depuis plusieurs années déjà, il avait, en mémoire d'un vœu de son frère Philippe (3) et en expiation de l'incendie de Vitry (4), formé le projet d'un pèlerinage au tombeau du Christ. La nouvelle de la prise d'Édesse et des périls qui menaçaient toutes les colonies, presque exclusivement françaises, de l'Orient le confirma dans son dessein. Ayant convoqué les évêques et les barons de son royaume à Bourges, le jour de Noël 1145, pour la cérémonie de son couronnement, il leur annonça solennellement sa résolution de prendre la croix et les invita à suivre son exemple. L'évêque de Langres entra seul dans ses vues, et, malgré l'éloquence du discours qu'il prononça en faveur des Orientaux, il ne put obtenir de ses auditeurs que des larmes stériles. Suger, dit-on, s'opposa formellement à la guerre sainte; il pria, du moins, le roi de ne pas s'engager à la légère dans

(1) Otto Frising., *Chron.*, VII, 33. On ne sait pas cependant si l'évêque de Gabala (Djebelch) mit son projet à exécution.

(2) *Chron. Mauriniac.*, ap. *H. des G.*, XII, 88. Un mot du pape Adrien IV (*H. des G.*, XV, 690) : *inconsulto populo terræ*, a fait douter de l'existence d'une ambassade hiérosolymite (Cf. Kugler, *Studien*, p. 84 et suiv., et Neumann, *Bernhard von Clairvaux*, p. 6-7). Cependant il paraît certain que la nouvelle de la prise d'Édesse fut apportée de Jérusalem en France, en Italie et en Allemagne, dès l'année 1145 (Geroh Reichersb., *De Investig. Antichristi*, p. 139; cf. *Hist. Welf.*, cap. 27, ap. *Mon. G.*, XXI, 468).

(3) Otto Frising., *Gesta Frider.*, I, 34.

(4) *Continuat. Præmonstr.*, ap. *Mon. G.*, VI, 463; *Hist. Francor.*, ap. *H. des G.*, XII, 116.

une entreprise aussi grave. Bref, il fut décidé que la question serait résolue dans une autre réunion plénière qui se tiendrait à Vézelay, en Bourgogne, pendant les fêtes de Pâques (1).

L'abbé de Clairvaux assistait-il aux fêtes de Bourges? Othon de Freisingen insinue qu'il y fut mandé (2). Il semble naturel, en effet, que, dans l'embarras où se trouvait l'assemblée, la pensée de tous les assistants se soit portée vers celui qui avait, quinze ans auparavant, tranché si heureusement à Étampes le nœud gordien du schisme. Cependant, ni ses biographes, ni Odon de Deuil ne nous permettent de croire qu'il ait paru à Bourges (3). Ce qui est vrai, c'est qu'après coup Louis le Jeune, pour ne pas rester sous l'affront d'un échec, demanda directement à l'abbé de Clairvaux son approbation et essaya de peser ainsi d'avance sur les résolutions de l'assemblée de Vézelay. Mais effrayé de la responsabilité qu'un mot de sa bouche lui eût fait assumer, l'humble moine se contenta d'engager le roi de France à prendre avis du souverain Pontife et refusa formellement de prêcher ou même de conseiller la croisade, tant que le chef de l'Église n'aurait pas fait connaître sa volonté (4).

Eugène III s'empessa de combler les désirs de Louis le Jeune. On peut même croire qu'il les avait prévenus par une bulle, en date du 1^{er} décembre, qui conviait la France à la croisade (5). Les malheurs de l'Église d'Orient avaient

(1) Odo, *De Ludov. VII profectione in Orientem*, Migne, CLXXXV, 1206-1207; *Sugerii Vita*, ap. *H. des G.*, XII, 108; Bern., ep. 247.

(2) *Gesta Frider.*, I, 34, ap. *H. des G.*, XIII, 652.

(3) Cf. Neumann (*ouv. cit.*, p. 13) qui a fort bien éclairci ce point.

(4) « A rege Francorum semel et iterum propter hoc expetitus..., non acquievit super hoc loqui vel consilium dare, donec, » etc. *Bern. Vita*, lib. III, cap. iv, n° 9; Odo, *loc. cit.*, p. 1207; Otto Frising., *loc. cit.*

(5) Cette bulle qui a pour titre: « Charissimo filio Ludovico, illustri

vivement ému l'âme délicate du souverain Pontife. Ses oreilles retentissaient encore des plaintes douloureuses que l'évêque de Gabala venait de faire entendre à Viterbe sur la situation des colonies chrétiennes. Dans l'intérêt de la civilisation, non moins que dans celui de l'Église, — ce qui était tout un à ses yeux, — Eugène III avait compris comme le roi de France la nécessité d'une nouvelle croisade. Mais sa bulle ne paraît pas être parvenue à destination (1). Il lui fallut en renouveler la teneur pour complaire à Louis VII (2). Il eût souhaité de se rendre en France à l'exemple du pape Urbain II et d'emboucher lui-même, selon son expression, la trompette évangélique, pour appeler tous les chevaliers à la guerre sainte. Mais les embarras que lui suscitait alors la révolution romaine le retenaient au delà des Alpes. Il chargea donc l'abbé de Clairvaux de le remplacer dans cette mission apostolique, et, pour lui préparer les voies, il invita par sa nouvelle bulle tous les fidèles du royaume à s'armer pour la délivrance d'Édesse et la défense du tombeau du Christ (3).

et glorioso Francorum regi, et dilectis filiis principibus et universis Dei fidelibus per Galliam constitutis, » et pour date : « Vetrallæ, kalendas Decembris, » a donné lieu à d'interminables débats. Cf. 1^{re} édit., t. II, p. 265, note.

(1) Cf. sur ce point notre 1^{re} édit., t. II, p. 266, note 1.

(2) Cette bulle, adressée *universis Dei fidelibus per Galliam constitutis*, est datée : *Trans Tyberim, Kalendas Martii* (Ap. Boczek, *Codex diplom. Moraviæ*, I, 241). Voir, sur la portée de ce document, notre 1^{re} édit., t. II, p. 266, note 2.

(3) Odo, p. 1207 ; Otto Frising., *Gest. Frid.*, loc. cit. ; *Bern. Vita*, lib. III, cap. IV, n° 9. On a cru que l'abbé de Clairvaux avait reçu, outre la bulle, une lettre particulière l'invitant à prêcher la croisade. Mais le récit de son biographe ne comporte pas cette distinction : « *Donc ipsius tandem summum Pontificis generalis epistolam jussus ab eo est, tanquam Romanæ Ecclesiæ lingua, exponere populis atque principibus. Cujus epistolæ tenor fuit ut in penitentiam et remissionem peccatorum iter arriperent,* » etc. Cette *generalis epistola* est évidem-

Confier à l'abbé de Clairvaux la prédication de la croisade, c'était en assurer le succès. Bernard entra alors dans sa cinquante-sixième année ; il était à l'apogée de la gloire. « L'Allemagne et la France le révéraient comme un apôtre et un prophète, » nous dit Othon de Freisingen (1). Sa réputation de thaumaturge le précédait partout. Depuis plusieurs mois, à la vérité, il demeurait confiné dans son cloître. Il avait même demandé au pape, comme une grâce, la permission d'y rester enseveli pour toujours (2). Mais sa requête ne fut pas entendue ; il dut sacrifier ses goûts particuliers à l'intérêt de l'Église universelle.

Quand s'ouvrit, à la date fixée (31 mars 1146), l'assemblée de Vézelay, Bernard y parut au milieu des prélats, des chevaliers de tous ordres, et du menu peuple accouru pour l'entendre. L'église et les places publiques étaient trop étroites pour contenir l'innombrable multitude. Il fallut construire en plein air, sur le flanc d'une colline, entre Vézelay et Asquin, une vaste machine en bois, une sorte de tribune, du haut de laquelle l'orateur de la croisade pût haranguer ses auditeurs. « L'heure tant désirée de Louis VII était enfin arrivée, » remarque Odon de Deuil. Le roi traversa l'assistance avec saint Bernard et parut à ses côtés sur la tribune, la poitrine déjà ornée d'une croix précieuse que le pape lui avait envoyée (3).

ment la bulle du 1^{er} mars (cf. Boczek, *ouv. cit.*, I, 241). Dans les éditions Mabillon-Migne, au lieu de *generalem epistolam* on lisait *per generalem epistolam*, mais à tort (cf. *Opera Bernardi*, éd. Jean Petit, Paris, 1517, *Bern. Vita*, lib. III, cap. iv, sans pagination ; édit. Waitz, dans *Mon. G.*, XXVI, 111 ; Hüffer, *Die Anfänge*, p. 410, note 4).

(1) *Gesta Frider.*, loc. cit.

(2) Ep. 245 ; lettre écrite fin 1145 ou commencement 1146 ; peut-être inspirée par la prévision de la démarche de Louis VII auprès du pape.

(3) *Chron. Maurin.*, *H. des G.*, XII, 89 ; *Histoire de Louis VII*, éd. Molinier, Paris, Picard, 1887, p. 157-160 ; Odo, loc. cit. ; Richard Pictav., *Continuat.*, ap. *H. des G.*, XII, 120, etc.

L'abbé de Clairvaux lut d'abord à l'assemblée la bulle d'Eugène III qui expose les motifs de la croisade : « Les principautés d'Orient et toute la chrétienté sont en péril. C'est l'honneur des premiers croisés, en particulier des croisés français, d'avoir arraché Jérusalem, Antioche et tant d'autres cités à la tyrannie des musulmans, d'avoir porté et propagé le nom chrétien sur les rivages asiatiques. Si les conquêtes de vos pères doivent être affermies par la valeur des fils, ajoute le pape, j'espère que vous prouverez que l'héroïsme des Francs n'a pas dégénéré.

« Nous vous avertissons, nous vous prions, nous vous recommandons de prendre la croix et les armes. Nous vous ordonnons pour la rémission de vos péchés, vous les hommes de Dieu, de vous revêtir de force et de courage, afin d'arrêter les invasions des infidèles, de défendre l'Eglise d'Orient délivrée par vos ancêtres, d'arracher des mains des musulmans les milliers de prisonniers chrétiens qu'ils tiennent dans les fers. Ainsi la sainteté du nom chrétien s'accroîtra dans la génération présente, et votre valeur, dont la réputation est répandue dans tout l'univers, se conservera sans tache et recevra un nouvel éclat. »

Suit l'énumération des privilèges et faveurs accordés aux croisés. L'Eglise prend sous sa sauvegarde leurs femmes et leurs enfants, leurs richesses et leurs domaines. La question financière et l'organisation militaire de la nouvelle expédition ne sont pas oubliées. Le Pape proscriit le luxe des costumes, le vair et le gris, bref toute parure qui sent la mondanité (1). Enfin il accorde « l'absolution et

(1) « Nequaquam in vestibis pretiosis, nec cultu formæ, nec canibus vel accipitribus, vet aliis quæ portendant lasciviam, debent intendere. » Dans une variante de l'édition des *Gesta Friderici* de Waitz (p. 46; cf. Hüffer, *Die Anfänge*, p. 411-412, note 4), on lit : *nullatenus in vestibis variis et grisiiis*. Cf. Bern., ep. 458 : « Illud quoque

la rémission des péchés, promet la vie éternelle à tous ceux qui auront entrepris et terminé le saint pèlerinage ou qui mourront au service de Jésus-Christ, après avoir confessé leurs fautes d'un cœur contrit et humilié. »

La lecture de cette lettre n'était qu'un prélude. Saint Bernard laissa ensuite éclater son cœur et sa foi. L'assistance écoutait avec ravissement cette voix qui semblait d'un ange, cet organe du ciel, *cœleste organum*, selon l'expression d'un chroniqueur. Elle recueillait ses paroles comme le calice des fleurs boit la rosée, *divini verbi rorem*. Par malheur le discours du saint abbé ne nous est pas parvenu. A en juger par l'effet qu'il produisit, ce fut la plus grande action oratoire de sa vie. Des cris de pieuse impatience l'interrompirent. « Des croix ! des croix ! donnez-nous des croix ! » Et on se précipita sur lui pour recevoir de ses mains le signe sacré.

Le saint abbé était à la merci de ses auditeurs. « Il semait les croix plutôt qu'il ne les distribuait, » dit Odon et, lorsque celles qu'on avait préparées à l'avance furent épuisées, il dut déchirer ses vêtements pour en faire de nouvelles, qu'il continua de semer jusqu'à la fin du jour. Les miracles qui, au témoignage des contemporains, accompagnèrent ou suivirent cette scène incomparable, augmentèrent encore l'enthousiasme général (1).

Au premier rang des nouveaux croisés se trouvaient Aliénor de Guyenne, épouse de Louis VII, le comte de Dreux, frère du roi, et son oncle le comte de Maurienne. A leur suite l'histoire nomme quelques prélats : Godefroid évêque de Langres, Arnoul, évêque de Lisieux, et un grand nombre de barons et de chevaliers, parmi lesquels

statutum est ne quis aut variis aut grisiis, seu etiam sericis utatur vestibus, » etc.

(1) Odo de Diogilo, *loc. cit.*, p. 1207.

on distingue Alphonse, comte de Saint-Gilles et de Toulouse, Henri, fils de Thibaut, comte de Champagne, Guillaume de Nevers, Archambaud de Bourbon, Enguerand de Coucy, Hugues de Lusignan et Thierry, comte de Flandre. Le noyau de l'armée sainte était déjà formé (1). On décida qu'elle se mettrait en campagne l'année suivante, et tous, dit Odon, retournèrent chez eux, le cœur plein d'allégresse. Pour conserver la mémoire de cette journée, Pons, abbé de Vézelay, bâtit sur la colline, où les barons et les chevaliers s'étaient rassemblés, une église qu'il dédia à la Sainte Croix. « La tribune du haut de laquelle saint Bernard avait prêché la croisade y resta exposée à la vénération des fidèles jusqu'à l'année 1789 (2). »

Encouragé par le succès, saint Bernard continua de remplir avec un zèle infatigable la mission qu'il n'avait d'abord acceptée qu'avec effroi. Il ne devait pas prendre de repos, avant d'avoir vu la France debout et la croisade en marche. Sa santé altérée exigeait pourtant des ménagements infinis. Son corps était si frêle, nous dit-on, qu'il semblait que la mort l'eût déjà touché d'avance (3). Mais le généreux abbé crut ne devoir écouter en cette circonstance que la voix de son patriotisme chrétien et montra qu'« une grande âme est toujours maîtresse du corps qu'elle anime ».

En sortant de Vézelay, il vole, dit Odon, dans les villes et les provinces voisines, et recrute de nouvelles légions pour la croisade. Dès le 1^{er} mai, il écrivait au souverain Pontife avec une humilité mêlée d'une joie bien légitime :

(1) *Chron. Maurin.*, ap. *H. des G.*, XII, 88; *Hist. de Louis VII*, éd. Molinier, cap. x, p. 158-160.

(2) Odo, *loc. cit.*; *Hist. de Louis VII*, p. 159-160; Michaud, *Histoire des croisades*, éd. 1853, I, 366.

(3) « Corpus tenue et pæne præmortuum. » Odo, *loc. cit.*

« Vous avez ordonné, j'ai obéi; c'est l'autorité de celui qui commandait qui a fait fructifier mon obéissance. J'ai ouvert la bouche, j'ai parlé, et aussitôt les croisés se sont multipliés à l'infini. Les villages et les bourgs sont déserts. Vous trouveriez difficilement un homme contre sept femmes. On ne voit partout que des veuves dont les maris sont encore vivants (1). »

Un incident faillit anéantir les promesses de ce beau début. A l'assemblée semi-politique semi-religieuse du 25 décembre 1145 se rattachait une grave question de discipline ecclésiastique. L'archevêque de Reims, en vertu d'un privilège prétendu ou réel, avait, avec la complicité du roi, revendiqué l'honneur de couronner Louis VII dans la cathédrale même de Bourges, malgré les protestations de l'Ordinaire. L'affaire ayant été déférée à Rome, le souverain Pontife donna gain de cause à l'archevêque de Bourges et, pour punir l'archevêque de Reims de son usurpation, le priva de l'usage du pallium. Cette sentence fit grand bruit en France et, comme elle atteignait indirectement Louis VII, on put craindre un moment qu'elle ne refroidît son zèle pour la croisade. Bernard, qui redoutait plus que personne cette fâcheuse conséquence, tâcha de la prévenir, en demandant au pape l'absolution de l'archevêque de Reims. Eugène III adouci fit droit à ses réclamations. L'incident fut clos (2), et les préparatifs de la croisade continuèrent de marcher à souhait.

Le saint abbé aurait vivement désiré être à la fois par toute la France. On signale à plusieurs reprises sa présence à Toul et dans les environs (3). Il se multipliait en quel-

(1) Ep. 247, n° 2.

(2) Jaffé, *Reg.*, n° 8896; *H. des G.*, XV, 439; Bern., ep. 247.

(3) Bernard était à Toul le 12 mai : *Dominica ante Pentecosten* (Bern. *Vita*, lib. VI, cap. xvii, n° 58).

que sorte à l'infini. Bientôt sa voix ne suffit plus à son ardeur de prosélytisme : il eut recours à son secrétaire et visita par lettres les provinces qu'il ne pouvait honorer de sa présence. C'est ainsi qu'il adressa, par l'entremise du moine Nicolas, au comte de Bretagne et à ses vassaux cet éloquent appel : « La terre tremble et s'agite, parce que le Roi du ciel a perdu sa terre, la terre où jadis ses pieds ont posé ; les ennemis de la croix sont réunis pour comploter contre lui ; ils ont levé la tête et ils ont dit : Prenons pour toujours possession de son sanctuaire. Ils se disposent à profaner les lieux consacrés par le sang du Christ ; ils lèvent les mains vers la montagne de Sion, et, si le Seigneur ne veille, le jour est proche où ils se précipiteront sur la sainte cité de Jérusalem, la cité du Dieu vivant. Une partie des peuples chrétiens est jetée dans les fers ; les autres sont massacrés comme des moutons de boucherie. Le grand œil de la Providence, *magnus Providentiæ oculus*, considère ces actes en silence : il veut voir s'il est quelqu'un qui cherche Dieu, qui compatisse à sa douleur et lui rende son héritage... Sur les instances du seigneur roi et suivant un ordre du pape, nous nous sommes rendus à Vézelay pendant les fêtes pascales... Là, sous l'action de l'Esprit-Saint, roi, princes et peuples, tout le monde s'est armé du signe de la croix. Cette bénédiction s'est répandue dans toute la France, et tous à l'envi accourent pour recevoir sur leurs fronts et sur leurs épaules le signe du salut. Comme votre pays est fécond en hommes courageux et riche en jeunes gens propres à la milice, il convient que vous vous engagiez des premiers dans cette œuvre sainte et que vous marchiez en armes sous les drapeaux du Dieu vivant. Allons, généreux soldats, ceignez vos reins... N'abandonnez pas votre roi, le roi des Francs, que dis-je ? n'abandonnez pas le roi des

cieux, pour lequel celui-ci entreprend un si laborieux voyage (1). »

II

Bernard étendait ainsi de plus en plus le cercle de ses prédications. Tout l'invitait à regarder l'avenir avec confiance, lorsque vers le mois de septembre (2) son attention fut attirée sur les bords du Rhin par le bruit du massacre des Juifs qui habitaient dans ces parages.

La question juive, comme nous disons aujourd'hui, devait inévitablement se poser à l'occasion de la croisade. On ne pouvait prélever d'impôt extraordinaire, ni remuer les passions religieuses, sans rencontrer le judaïsme qui représentait alors, au regard des catholiques, l'usure et l'impiété, sous une forme concrète et odieuse.

Une fois enrôlés, tous les pèlerins, roi, barons féodaux, simples chevaliers, paysans, évêques, abbés, moines, se préoccupèrent des frais de la croisade. Leur première ressource était de vendre ou de mettre en gage leurs biens meubles et immeubles. Évêques et abbés n'hésitèrent pas à entamer ainsi la partie la plus précieuse du trésor de leurs cathédrales et de leurs monastères. Le roi et les seigneurs exigèrent de leurs vassaux qui gardaient le fief ou même des abbayes dont ils étaient les patrons, outre les revenus ordinaires, une contribution spéciale par

(1) Ep. 467, écrite par le secrétaire de Bernard, le moine Nicolas, après Pâques, avril ou mai 1146. On a cru y voir un extrait de l'Épître 363; elle en est plutôt l'ébauche.

(2) La persécution éclata à Cologne pendant le mois *Elul* (11 à 18 septembre) 1146, nous dit Rabbi Joseph, et se répandit ensuite à Worms, Mayence, etc. Sur cette persécution, voir l'intéressante chronique d'un Juif contemporain, Rabbi Joseph ben Joshua ben Meïr, traduite en anglais par Biallablotzky (London, 1835).

énorme. L'abbaye de Fleury, par exemple, fut taxée par Louis le Jeune à la somme de mille marcs, qu'elle ne put d'ailleurs solder. Ce furent surtout les églises et dans une certaine mesure les paysans qui supportèrent tout le poids de cette aide extraordinaire. La charge était si lourde, qu'elle arracha à peu près partout des plaintes dont les chroniques du temps nous ont conservé l'écho (1).

Les Juifs allaient-ils échapper à cette taille, dont la levée était si impérieusement commandée par les besoins de l'Eglise et de l'État? En principe et vu leur condition, en tout pareille à celle des serfs, ils étaient, d'après la législation ou la coutume, taillables à merci. On ne voit pourtant pas que le roi de France ait songé d'abord à faire peser sur eux d'une façon exceptionnelle l'impôt de la croisade. Cet oubli parut scandaleux à l'abbé de Cluny, qui s'en expliqua à Louis le Jeune en termes très vifs. « Comment, dit-il, les Juifs ne contribueraient-ils pas au-

(1) « De rapina pauperum et Ecclesiarum spoliacione illud iter ex majori parte incœptum est, nec in eos qui se inhoneste habebant, vindicatum est. » Robert de Torigny, *Chron.*, ad ann. 1147, ap. *H. des G.*, XIII, 291. Raoul de Dissay (*de Dicelo : H. des G.*, XIII, 183) nous paraît exagérer quand il dit : « Non sexus, non ordo, non dignitas quemquam excusavit, quin auxilium regi conferret. » Le roi s'adressa aux non croisés, principalement aux églises épiscopales ou monastiques de son domaine. Pour l'église de Paris, cf. Tardif, *Mon. Hist.*, n° 494 ; pour l'église du Puy, *Gallia Christ.*, II, *Instr.*, 231 ; pour l'évêque d'Amiens qui s'excuse (Bern., ep. 484) de ne pouvoir suivre la croisade, *H. des G.*, XV, 496-497 ; pour l'abbaye de Fleury, *H. des G.*, XII, 95 ; pour l'abbaye de Ferrières, *ibid.*, XV, 497 ; pour l'abbaye de Brioude (il s'agit d'une *corona* mise en gage), *ibid.*, XVI, 43. L'évêque de Langres, *ut sufficientes haberet expensas, multa vasa aurea et argentea de ecclesia Lingonensi tulit, sub certa promissione restitutionis*, ap. *H. des G.*, XIV, 324. L'abbé de Sainte-Colombe de Sens enleva *duo pretiosa ornamenta, coronam videlicet auream gemmis micantibus adornatam... crucemque a S. Eligio opere magnifico fabricatam*, ap. *II. des G.*, XII, 288, etc.

tant et plus que personne en France aux frais de la sainte expédition? Voleurs, c'est une occasion de leur faire rendre gorge; sacrilèges et blasphémateurs, c'est un moyen de punir leur impiété. » Et Pierre le Vénérable insiste sur ces deux griefs.

En fait, il eût été difficile aux Juifs de justifier leurs richesses. L'usure était à peu près leur unique occupation. Ils prêtaient à trois deniers pour livre par semaine, c'est-à-dire à 65 fr. 62 centimes pour cent par an. Le recel était pour eux une autre branche d'industrie des plus florissantes. Leurs taudis étaient l'asile de tous les voleurs. Pour retrouver les vases sacrés, calices, ciboires, reliquaires, enlevés aux églises, il eût suffi de faire à temps perquisition chez eux. Mais, par une bizarrerie difficile à expliquer et presque incroyable, la loi les protégeait expressément contre toute vexation de ce genre. L'usure et le recel étaient de la sorte, pour eux, deux moyens faciles de s'enrichir. De là en certains endroits, en particulier dans les grands centres commerciaux comme la Champagne, des fortunes rapides qui scandalisaient le peuple et l'irritaient.

L'abbé de Cluny adresse encore aux Juifs le reproche d'impiété déclarée et d'outrages gratuits à la religion catholique. Il les accuse notamment de pousser la haine du Christ jusqu'à profaner les sacrements et à employer les vases sacrés à des usages infâmes. Vers le même temps le bruit se répandait en France que des Juifs de Norwich avaient immolé un enfant pour leur pâque. Exagérées ou non, toutes ces accusations appelaient, au sentiment du peuple, un châtiment exemplaire. La mort seule pouvait expier de pareils forfaits. Mais Pierre le Vénérable, malgré son indignation, se garde d'invoquer une justice aussi sommaire. Il ne paraît pas d'ailleurs avoir connu le crime

de Norwich. Ce qu'il demande avec instance, c'est qu'on applique aux Juifs une peine appropriée à leur faute. « La meilleure manière de les punir, dit-il, ce n'est pas de les tuer, mais de les dépouiller de leurs richesses, de leur ôter au moins en partie cette graisse mal acquise. Qu'on leur laisse la vie, mais qu'on leur prenne l'argent. » Ils contribueront ainsi malgré eux à cette croisade dirigée contre les Sarrasins, pour laquelle les chrétiens s'appauvrissent si généreusement (1).

L'histoire ne nous apprend pas si le roi de France suivit strictement ce conseil. On accusa plus tard Louis le Jeune d'avoir épargné les Juifs et d'avoir favorisé l'accroissement de leur race et de leur fortune (2). Il serait pourtant difficile d'admettre que ces ennemis du nom chrétien, pires que les Sarrasins selon Pierre le Vénérable (3), n'aient pas supporté dans une certaine mesure les frais de la seconde croisade; mais ils durent s'estimer heureux de sortir, à si bon compte, d'une crise qui aurait pu devenir pour eux beaucoup plus funeste.

Leurs coreligionnaires des bords du Rhin eurent à subir une épreuve bien autrement terrible. Un moine cistercien, du nom de Rodolphe ou Raoul, que les lauriers de l'abbé de Clairvaux empêchaient de dormir, avait, de sa propre autorité, entrepris de prêcher une croisade allemande. Il parcourut en compagnie de l'abbé du monas-

(1) Voir toute cette curieuse lettre de Pierre le Vénérable, ep. IV, 36, ap. *H. des G.*, XV, 641-643. Sur le crime de Norwich, *Auctarium Mortuimaris*, Mon. G., VI, 463; *Auctarium Ursicamp.*, ibid., p. 472. Sur l'usure des Juifs, cf. d'Arbois de Jubainville, *Hist. des Comtes de Champagne*, IV, 827-833; V, 180.

(2) *H. des G.*, XII, 286; cf. Jaffé, *Reg.*, 14345; *H. des G.*, XV, 968. Cependant contre les Juifs relaps, voir un acte de Louis VII, de 1144, *H. des G.*, XVI, 8; cf. Luchaire, *Instit. Monarch.*, I, 110.

(3) *Petri Vener.*, lib. IV, ep. 36.

tère de Lobbes, qui lui servait d'interprète auprès de la foule, les villes de Cologne, Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, etc. Partout il fut salué comme un apôtre ; un dixième de la population reçut la croix de ses mains, dit un chroniqueur. Mais son œuvre se couvrit bientôt d'opprobre et de sang ; il déchaîna les passions qui avaient déjà causé tant de ravages dans ces contrées lors de la première croisade. Sous prétexte de frapper les ennemis de la croix, il désigna les Israélites à la colère d'une populace grossière et fanatisée. Ce fut le signal d'un massacre général. Les Juifs, harcelés de toutes parts, n'eurent bientôt plus d'autre moyen de salut que de se jeter dans les bras du clergé. Mais les efforts de l'épiscopat ne parvinrent pas à arrêter le cours de la persécution. Le plus grand nombre des victimes durent chercher un refuge à Nuremberg et dans les autres municipes dépendant de la couronne impériale. De son côté l'archevêque de Cologne leur offrait un asile dans le fort de Wolkenburg, et l'archevêque de Mayence châtiât les persécuteurs avec une extrême sévérité (1).

En même temps, ce dernier, se rappelant fort à propos que le fauteur de la persécution appartenait à l'ordre de Cîteaux, s'empressa d'écrire à l'abbé de Clairvaux pour lui demander conseil et secours. Nous possédons encore la réponse de Bernard : « Cet homme, dit-il, n'a reçu sa mission ni de Dieu, ni des hommes, ni par l'homme. S'il prétend avoir le droit de prêcher, par cela seul qu'il est moine ou ermite, qu'il sache que l'office d'un moine n'est pas d'enseigner, mais de pleurer.

« Il y a trois choses que je lui reproche entre toutes :

(1) Otto Frising., *Gesta Frid.*, I, 37, *H. des G.*, XIII, 653; *Annal. Rodenses*, Mon. G., XVI, 718; *Gesta abbat. Lobbiens.*, Mon. G., XXI, 329; Rabbi Joseph, *loc. cit.* Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 522, note 44.

est d'abord d'avoir usurpé le ministère de la prédication, puis de braver l'autorité des évêques, et enfin d'oser approuver l'homicide. Voilà un pouvoir d'un nouveau genre ! Ni les anges ni les apôtres n'approuvent le meurtre des Juifs. L'Église prie, au contraire, pour leur conversion, et elle est assurée qu'à la fin des temps tout Israël sera sauvé. La doctrine de Rodolphe ne vient donc pas de Dieu : elle vient du démon, le père du mensonge, qui fut homicide dès le commencement (1). »

D'où partait cette lettre ? Nous ne saurions le dire. A la date où elle fut dictée, Bernard se préparait vraisemblablement à visiter la Flandre, s'il ne la parcourait déjà. Vers le commencement de l'automne, on le voit se diriger de ce côté, ayant pour compagnons de route son ami Audoin de Châtillon, né du sang des premiers croisés, et deux autres de ses religieux, Gérard et Geoffroy (2). Une charte nous atteste sa présence à Arras, en 1146, dans une assemblée des évêques et abbés de la province de Reims. C'est le premier pas de sa course. L'abbé Léonius le reçoit à Saint-Bertin et l'accompagne jusqu'à Ypres, où il rencontre Thierry d'Alsace, comte de Flandre, l'un des principaux croisés de l'assemblée de Vézelay (3). En quelques bonds, il se transporte ensuite à Mayence, sur les bords du Rhin ; Bruges, Afflighem, Liège et Worms marquent les seules étapes authentiques de cette chevauchée (4).

(1) Ep. 365, écrite au plus tôt en août-septembre 1146, puisque la persécution date du mois *Elul*.

(2) Sur ce voyage, cf. Dom Pitra, dans Migne, t. CLXXXV, p. 1812-1827; Neumann, *ouv. cit.*, p. 37-41.

(3) Migne, *ibid.*, p. 1824-1826. Bernard posa vraisemblablement à cette date la première pierre de N.-D. de Loos près de Lille (*ibid.*, p. 1824); car il ne revient pas dans ces parages en 1147. Cf. Janau-
schek, *Orig. Cisterc.*, I, 116.

(4) Sur ces points, cf. Pitra, *loc. cit.* C'est à ce passage que se rat-

Son arrivée à Mayence causa une vive émotion dans les esprits. On ne pouvait douter qu'il n'intervint en faveur des Juifs maltraités par Rodolphe. La populace déchaînée n'eut pas plus tôt pénétré son dessein, qu'elle tourna contre lui ses murmures et ses menaces. A la fin cependant, vaincue par l'autorité de sa parole, elle se soumit : « Marchez sur Sion, leur disait le saint abbé, défendez le sépulcre de votre Christ; mais ne touchez pas aux fils d'Israël et ne leur parlez qu'avec bienveillance : car ils sont la chair et les os du Messie ; et, si vous les molestez, vous risquez de blesser le Seigneur à la prunelle de l'œil. » Ainsi parlait le sage, dit Rabbi Joseph ben Mëir. « Sa voix était puissante, sa charité absolument désintéressée. Ils l'écoutèrent donc, et le feu de leur colère se refroidit, et

tache la légende d'Afflighem rapportée par Dom Pitra (Migne, CLXXXV, 1816-1827). A l'angle du cloître voisin de l'église, Bernard s'incline devant la Madone et lui dit : *Ave Maria*; la statue tressaille, s'incline et répond : *Salve Bernarde*. Cf. Pien, *Acta*, *ibid.*, p. 880-883. Noter que la même légende se rattache à Spire, *Acta*, *ibid.*, p. 871; Manrique, *Annal.*, ad ann. 1146, cap. x, n° 6. Selon la tradition, la date du séjour de Bernard à Afflighem serait le 18 octobre (Pitra, *loc. cit.*). Pitra veut que Bernard ait aussi passé par Mons vers ce temps, mais nous verrons que Mons se trouva sur la route du saint abbé, seulement en janvier 1147. Pitra ajoute : « et se trouve bientôt aux lieux où fut Villers » (*ibid.*, p. 1813, 1825-1826). Cela n'est pas probable. Bernard passa par Villers au mois de janvier 1147 (*Bern. Vita*, lib. VI, cap. xi, n° 36); et son biographe fait remarquer que les religieux de Clairvaux avaient jeté les fondements de ce monastère *ante paucos menses*, peu après Pâques 1146, dit Janauschek (*Orig. Cisterc.*, I, 87). Le contexte de la *Vita* semble indiquer (« voluit ergo plantationem novellam vel in transitu visitare et peregrinantes filios consolari ») que Bernard les visita en 1147 pour la première fois. — Sur Liège, cf. Pitra. Il faut sans doute fixer à cette date la conversion de Philippe, archidiaque de Liège (*Bern. Vita*, lib. VI, pars I^a; cf. Neumann, *ouv. cit.*, p. 40). Si l'abbé de Clairvaux était vraiment à Afflighem le 18 octobre, cet itinéraire ne serait guère douteux. Mais la chronologie d'Afflighem n'est pas sûre.

ils n'accomplirent pas tout le mal qu'ils avaient projeté (1). » Le moine Rodolphe lui-même suivit l'avis de saint Bernard et rentra dans l'obscurité du cloître, d'où il n'aurait jamais dû sortir (2). Israël éclata en actions de grâces et bénit « le juste, sans lequel, dit Rabbi Joseph, nul d'entre les Juifs n'eût conservé la vie. »

Ce triomphe, auquel il avait déjà préludé à Worms (3), quelques jours auparavant, imposait à l'abbé de Clairvaux de nouveaux devoirs. Le flot apaisé demandait à être dirigé, pour ne plus sortir de son lit. Un chef respecté pouvait seul imposer aux croisés de Rodolphe une forte discipline. Bernard résolut donc de proposer à Conrad le commandement d'une croisade allemande (4).

(1) *Annal. Rod.*, Mon. G., XVI, 718; Joseph ben Mëir, *loc. cit.* Le Juif note que l'abbé de Clairvaux agit avec le plus parfait désintéressement, tandis que l'archevêque de Mayence exigea des Juifs qu'il protégeait une rétribution ou indemnité.

(2) Otto Frising., *Gesta Frid.*, I, 39; *Annal. Rod.*, *loc. cit.*

(3) Bernard était à Worms dans les premiers jours de novembre : *ante duos menses*, dit son biographe (*Bern. Vita*, lib. VI, cap. VII, n° 23), écrivant dans les premiers jours de janvier.

(4) Otto Frising., *Gesta Frid.*, I, 39. Que l'état des esprits sur les bords du Rhin ait fourni à Bernard l'occasion de prêcher une croisade allemande, c'est le sentiment de Kugler (*Studien*, p. 96; *Analekten*, p. 40) et de Neumann (*ouv. cit.*, p. 36); c'est aussi le nôtre. Hüffer a montré (*Die Anfänge*, p. 411 et suiv.) que le pape Eugène III avait lancé, outre la bulle adressée *fidelibus per Galliam constitutis*, une bulle plus générale *universis fidelibus Dei*, à la date du 1^{er} mars 1146 (cf. cod. lat., n° 22201, fol. 257, de la Bibliothèque de Munich). C'est évidemment la *generalis epistola* dont parle le biographe de saint Bernard (*Bern. Vita*, lib. III, cap. IV, n° 9). Cf. Alexandre III : *Eugenius papa exhortatorias per diversas partes orbis litteras destinavit*; Jaffé, *Regesta*, n° 11218; Saxo Grammat., *Gesta Danorum*, lib. XIV, éd. Holder, Strassburgi, 1886, p. 484 : « datis per Europam epistolis. » Mais de cette autorisation générale d'exposer aux peuples et aux princes la bulle pontificale (« Jussus est tanquam Romanæ Ecclesiæ lingua summi Pontificis *generalem* epistolam exponere populis atque principibus »), il ne s'ensuit pas, comme on l'a prétendu, que

Mais de graves obstacles s'opposaient à ce dessein. L'Allemagne était en proie à une grande division. L'empereur était encore mal assis sur son trône. Les soucis que lui créaient à l'intérieur les Guelfes, et à l'extérieur l'hostilité des Siciliens et la révolution romaine, suffisaient à l'occuper (1). Il n'était guère probable qu'il sacrifiât les intérêts de son royaume à l'idée, si glorieuse fût-elle, d'une expédition en Terre Sainte.

Bernard connaissait ces embarras. Mais, contrairement à l'avis des politiques, il pensait que la croisade ne pouvait qu'être avantageuse à l'Allemagne. Il lui semblait que le meilleur moyen de rallier, du moins pour un temps, les esprits divisés, c'était de les appeler à une œuvre commune. La guerre sainte n'était-elle pas la seule diversion capable de sauver l'empire? N'allait-elle pas briser les étroites complications des ambitions et des intérêts privés?

C'est sous l'empire de cette pensée que le prédicateur de la croisade adressa à l'archevêque de Cologne, à l'évêque de Spire et à leurs diocésains qu'il ne pouvait visiter en personne, la lettre suivante, toute vibrante d'enthousiasme (2) : « Voici, mes frères, dit-il, un temps favorable ; voici le temps des grâces et du salut.

« O douleur ! les ennemis de la croix ouvrent une bouche sacrilège pour dévorer le sanctuaire de la religion chrétienne, et menacent d'envahir et de fouler aux pieds le lit sacré où Celui qui est notre vie s'est endormi pour

Bernard ait songé à enrôler les Allemands, avant d'avoir enrôlé la France et la Flandre.

(1) Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 532 et suiv.

(2) Ep. 363. On a longuement discuté sur la date de cette lettre. Selon nous, elle est de septembre-novembre 1146, dans sa double adresse, au clergé de Spire (édit. Jean Petit, 1517, fol. 233 verso), et au clergé de Cologne (ms. cod. lat., n° 22201, de la Bibliothèque de Munich). Cf. 1^{re} édit., p. 282, note.

nous dans la mort... Que faites-vous, serviteurs de la croix? Abandonnerez-vous ainsi le Saint aux chiens et les perles aux pourceaux? Songez que le triomphe des infidèles serait un sujet de douleur pour tous les siècles et d'éternel opprobre pour la génération qui l'a souffert.

« Si le Seigneur appelle à la défense de son héritage des vermisseaux tels que vous, ne croyez pas que sa main soit devenue moins puissante et son bras raccourci. Il ne tiendrait qu'à lui d'envoyer douze légions d'anges ou de dire seulement une parole, et la Palestine serait délivrée.

« Mais, je vous le dis, le Seigneur vous éprouve. Il regarde les enfants des hommes et veut voir s'il en est qui comprennent l'invitation qu'il leur adresse... Admirez les abîmes de sa miséricorde : n'est-ce pas une invention exquise et digne de lui d'admettre à son service des homicides, des ravisseurs, des adultères, des parjures et tant d'autres criminels, et de leur offrir par ce moyen une occasion de salut? Ayez confiance, pécheurs; Dieu est bon. Si le Seigneur voulait vous punir, il ne vous demanderait pas vos services; vous pourriez même les lui offrir, il ne les accepterait pas. Si donc il a besoin ou feint d'avoir besoin de vous, c'est qu'en retour il désire subvenir à vos propres besoins. »

Deux raisons pouvaient empêcher que cet appel ne fût entendu. La rivalité des partis détournait, avons-nous dit, les esprits de la croisade, et la haine mal éteinte des peuples contre les Juifs menaçait de la faire dévier de son but.

Saint Bernard s'attache dans son écrit à écarter ce double obstacle. Il exalte les Allemands et leur montre un vaste champ où ils pourront déployer leur bravoure non seulement sans crime, mais encore avec honneur et profit : « Votre pays, dit-il, est fertile en hommes courageux, et

riche en robustes jeunes gens; la renommée de votre courage a rempli l'univers entier. Ceignez vos reins, prenez vos armes glorieuses, pour l'amour de la défense du nom chrétien. Mettez un terme à cette *milice* déjà ancienne, ou plutôt à cette *malice*, qui vous arme les uns contre les autres, vous perd et vous dévore... Ce n'est pas le courage qui vous fait courir des hasards si grands, c'est la folie; ce n'est pas la vaillance, c'est la démence... Voici, natures guerrières, une occasion de combattre sans péril. Ici, vaincre est une gloire, et mourir un gain... Je vous propose un marché avantageux. Prenez la croix; la matière coûte peu, mais elle est d'un grand prix : elle vaut le royaume de Dieu.

« Et pourquoi tourner votre zèle ou plutôt votre fureur contre les Juifs? Ils sont les vives images de la passion du Sauveur. Il n'est pas permis de les persécuter ni de les massacrer, pas même de les chasser... Ce n'est pas eux qu'il faut frapper, mais les Gentils. Ceux-ci ont pris l'offensive. Il convient que ceux qui portent l'épée répondent à la violence par la violence. Il convient que la piété chrétienne abatte les superbes et épargne les humbles; » *debellare superbos et parcere subjectis*.

Mais une telle entreprise, si glorieuse fût-elle, n'était pas sans péril. L'abbé de Clairvaux ne pouvait ignorer qu'une armée sans discipline courrait inévitablement d'elle-même au-devant d'un échec. Le sort de Pierre l'Ermite lui revint à propos en mémoire. Pour prévenir le retour d'un malheur semblable, il s'écrie : « S'il en est parmi vous qui, par amour du commandement, veulent devancer dans leur marche l'armée du royaume, *regni exercitum* (1), ne souffrez pas cette audace; s'ils se di-

(1) L'édition Jean Petit, 1517, porte *regi exercitum*, et le manuscrit 22201, cod. lat. de Munich (*Hof-und-Staats-Bibliothek*) porte *regium*

sent envoyés de nous, niez-le ; s'ils vous montrent des lettres de nous, assurez hardiment que ces lettres sont fausses ou falsifiées. Il importe qu'on élise pour chefs des hommes versés dans l'art de la guerre ; il importe que l'armée du Seigneur parte toute en même temps, afin qu'elle soit partout en force et à l'épreuve de toute attaque violente. N'avez-vous pas souvent entendu parler de ce moine, nommé Pierre (1), si célèbre dans la première croisade ? Il s'engagea dans de tels périls que la troupe qui s'était placée avec confiance sous sa conduite périt, à un petit nombre près, par le fer ou par la faim. Craignez qu'une faute semblable ne vous prépare le même sort. »

Sans attendre le résultat de ce manifeste, saint Bernard se rendit à Francfort sur le Mein ; et là, après un long entretien avec Conrad sur les affaires de l'État, il osa inviter l'empereur à prendre la croix. Conrad, mal préparé à cette proposition, l'accueillit froidement et finit par la repousser. Le saint abbé n'insista pas ; il s'excusa même de la hardiesse de sa démarche et promit de « ne plus importuner la majesté royale (2). »

Mais, tout résigné qu'il fût ou feignît d'être, il n'en était pas moins sensible à ce refus qui ruinait son plan.

exercitum. Bernhardi (*Konrad III*, p. 524, note 47) estime que le roi dont Bernard parle ici est Louis le Jeune. Il ne nous paraît pas probable que l'abbé de Clairvaux ait songé à enrôler les Allemands sous l'oriflamme de Saint-Denis. Pourquoi ne pas admettre que, dès le mois de novembre et lorsque le noyau d'une armée était déjà formé sur les bords du Rhin, Bernard projetait de donner pour chef à ces recrues le roi Conrad lui-même ?

(1) Sur Pierre l'Ermite, voir Hagenmeyer, *Le Vrai et le Faux sur Pierre l'Ermite*, trad. Raynaud, Paris, Soc. bibliog., 1883 ; ouvrage capital.

(2) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. 1, n° 1 (cf. IV, n° 15).

Il songea un instant à reprendre le chemin de Clairvaux. Le souvenir de ses enfants, dit son biographe, se réveilla plus vif que jamais dans son cœur paternel, et il ne voulut pas rester plus longtemps éloigné de ceux qu'il avait délaissés depuis une année presque entière (1).

L'évêque de Constance, Hermann, qui se trouvait alors à Francfort, traversa cette résolution. Grand partisan de la nouvelle croisade, il conjura l'abbé de Clairvaux de venir évangéliser son peuple, afin de l'enrôler dans la sainte milice. Les évêques présents à la cour et l'empereur lui-même approuvèrent ce dessein. L'approbation de Conrad était pour saint Bernard le meilleur des encouragements : elle prouvait au moins que l'empereur n'était pas absolument hostile à l'idée d'une croisade allemande. L'abbé de Clairvaux consentit donc à surseoir à son projet de retraite et suivit l'évêque Hermann dans son diocèse.

Dix personnes l'accompagnèrent et formèrent pour ainsi dire son cortège, comme nous l'avons dit dans notre Introduction. Partis de Francfort dans les derniers jours de novembre, les pèlerins arrivèrent à Kenzingen le dimanche 1^{er} décembre et passèrent les journées du mardi et du mercredi à Fribourg en Brisgau. A la voix du saint abbé les pauvres et les menues gens d'abord, puis les riches et les pécheurs les plus endurcis, *ditissimi et pessimi*, prennent la croix. Sur toute la route, à Bâle, à Rheinfelden, à Schaffouse, il est reçu comme un envoyé de Dieu. Le jeudi 12 décembre, il fait son entrée dans Constance, où l'attend le peuple fidèle, impatient de le voir. Sa présence suffit à lui gagner tous les cœurs (2).

Au milieu de cet ébranlement général, les biographes

(1) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. I.

(2) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. II-III, n^{os} 2-10. Pour plus de détails sur cet itinéraire, cf. 1^{re} édit., t. II, p. 287, note.

de saint Bernard semblent perdre de vue la croisade et se bornent à enregistrer les prodiges dont ils sont témoins. Deux faits les frappent notamment : ce sont les cures opérées par le saint abbé et le caractère surnaturel de son éloquence.

Les populations du bord du Rhin ne comprenaient ni le roman ni la langue latine. Pour se faire entendre d'elles, l'abbé de Clairvaux crut devoir recourir à un interprète de sa suite. Mais, si l'on en juge par les résultats, c'était moins la traduction de ses discours que son geste et sa parole, en un mot son action oratoire, qui touchait les âmes et les subjuguait (1).

Le parfum de sainteté, la vertu divine qui s'échappait de sa personne porta au comble l'admiration de ses auditeurs. C'est par centaines, nous disent ses compagnons, qu'il faut compter les miracles qu'il a opérés dans l'Allemagne du sud.

Après avoir achevé sa mission à Constance, Bernard reprit le chemin de l'Allemagne du nord. Il traversa comme en courant Vintherthur et Zurich, rejoignit le Rhin par le Limath et visita de nouveau Rheinfelden et Bâle, laissant partout, en souvenir de son passage, de nouveaux miracles et de nouvelles croix. Le 22 décembre, quatrième dimanche de l'Avent, il était de retour à Strasbourg et se disposait à gagner Spire (2).

Une grande pensée le poussait à entreprendre ce dernier voyage. Conrad III avait convoqué une diète pour la fête de Noël dans la ville impériale. Cette circonstance n'offrait-elle pas au saint abbé l'occasion de reprendre en sous-œuvre son projet d'une croisade nationale allemande? Le chaleureux appel qu'il avait adressé, quelques

(1) *Bernardi Vita*, lib. III, cap. III, n° 7.

(2) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. III, n° 11-14.

semaines auparavant, aux habitants de Spire n'avait pu, pensait-il, demeurer sans écho. Or, le clergé et le peuple gagnés à sa cause, n'était-il pas en droit d'espérer qu'il triompherait de l'empereur et de sa cour? Soutenu par cet espoir, il partit de Strasbourg dans l'après-midi du 22 décembre et parut à la diète (1). Nul ne s'étonnera de l'accueil empressé qui lui fut fait (2). Après la cérémonie du couronnement du roi, il monta en chaire et pressa vivement Conrad et ses chevaliers de s'armer pour la guerre sainte. Sa parole ne trouva pas plus d'écho qu'à Francfort. Attristé, mais non découragé par ce nouvel échec, Bernard renouvela, le 27 décembre, sa tentative auprès de l'empereur dans une audience privée. Conrad, à bout d'arguments, lui promit enfin de soumettre une dernière fois la question à son conseil, et de lui donner le lendemain une réponse définitive. Mais le zélé prédi-

(1) Embarqué le 22, il débarqua à Hagenbach (et non Bagenbach) le 23 au soir (*Ibid.*, n° 14); le 24, *tertia feria*, il gagne Spire, toujours par eau (*ibid.*, cap iv, n° 15).

(2) A propos de l'entrée de Bernard dans la cathédrale, on a raconté qu'il s'était trois fois prosterné en disant, à la fin de l'hymne *Salve Regina*, par manière d'invocation : *O clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria*. On ajoute que la statue de la sainte Vierge se serait alors animée et aurait répondu *Salve Bernarde* (cf. Pien, *Acta*, cap. 46, dans Migne, p. 874 et suiv.). Si ce dernier fait était vrai, les compagnons de l'abbé de Clairvaux, qui tenaient le registre exact de ses miracles, n'eussent pas manqué de le mentionner. Nous discutons ailleurs l'authenticité de l'addition au *Salve Regina* des trois célèbres invocations. Ce qui n'est pas contestable, c'est le souvenir pieux que les habitants de Spire ont conservé de la visite de Bernard. Sa lettre fut conservée *in perpetuam rei memoriam in tabulis ejusdem ecclesiæ pendentibus* (Eysengrein, *Chronolog. rerum amplissim. urbis Spiræ*, 1564). Le chœur latéral du nord de la cathédrale est dédié à saint Bernard : Niche de l'autel, sur fond d'or, *Vision de saint Bernard*; au-dessus, *Arrivée de saint Bernard à Spire*; à gauche, *Prière à l'autel*; au-dessous, *Présentation de la Croix*; derrière, *Guérison d'un enfant et départ du Saint*.

teur n'accepta pas ce délai. Le jour même, pendant la messe, qu'il célébrait en présence de la cour, il se sentit inspiré contre sa coutume, dit son biographe, de prendre la parole, sans y être invité : *præter morem, nullo rogante*. Il supplie une dernière fois ses auditeurs de voler au secours de Jérusalem, et, dans une sublime péroraison, apostrophant directement Conrad, il l'appelle à comparaître devant le tribunal du Dieu vivant et lui fait rendre compte de son administration. Ce n'est plus l'orateur qui parle, c'est le Roi des rois, c'est Jésus-Christ. Il énumère les faveurs qu'il a prodiguées à l'empereur : les richesses, la couronne, les bons conseils, la force de l'âme et la santé du corps, et il ajoute : « O homme, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? » Conrad ne put résister à cette vive interpellation. « Je reconnais les faveurs que le ciel m'a accordées, s'écria-t-il tout ému, et désormais, Dieu aidant, je ne serai plus ingrat. Je suis prêt à le servir, puisque c'est de sa part que vous me sommez de le faire. » Le peuple, le clergé, les princes, Frédéric Barberousse en tête, applaudirent à cette déclaration et s'enrôlèrent dans la croisade, à l'exemple du roi (1).

Le lendemain, dit un chroniqueur, le saint abbé harangua solennellement les nouveaux croisés dans une réunion publique. La foule, électrisée par sa parole plus divine qu'humaine, *non humanis sed divinis verbis*, l'acclama avec transports. Il faillit être étouffé, enseveli dans son triomphe, et Conrad dut lui frayer un passage à travers la presse. Tout à coup, on lui présente un enfant perclus. Le saint le touche, le marque du signe de la croix et lui dit : Marche. L'enfant obéit. On exalte jus-

(1) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. VI, n° 15 ; Otto Frising., *Gest. Frid.*, I, 39 ; Helmold, *Chron. Slavor.*, I, 59, *Mon. G.*, XXI, 56. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, 531, note 62.

qu'aux nues le thaumaturge. Mais celui-ci, récusant toute louange et se tournant vers l'empereur : « C'est à cause de vous, dit-il, que cette guérison a été opérée : c'est afin que vous sachiez que Dieu est vraiment avec vous et que votre entreprise lui est agréable (1). »

Bernard touchait enfin au but qu'il avait si opiniâtrément poursuivi pendant plus d'un mois. La victoire qu'il venait de remporter sur Conrad, et qu'il appelait humblement « le miracle des miracles (2), » mettait le sceau à son œuvre et le comble à son bonheur.

Si la croisade allemande n'était pas encore entièrement organisée, elle avait au moins déjà ses principaux organes, un chef et des soldats. Les villes des bords du Rhin, que le saint abbé avait visitées, depuis Constance jusqu'à Mayence, étaient prêtes à fournir d'importantes recrues. D'excellentes nouvelles arrivaient à Spire de l'intérieur du royaume. Le duc Welf lui-même avait revêtu la croix le jour de Noël (3).

Satisfait du présent et confiant dans l'avenir, l'abbé de Clairvaux résolut de regagner sa cellule, après avoir évangélisé encore quelques villes des bords du Rhin et de la Flandre, qui réclamaient sa présence ou ses encouragements. Il quitta Spire le 3 janvier et redescendit le Rhin jusqu'à Worms, où il ne fit que passer (4). Les sentiments de Frédéric de Hohenstaufen semblent lui avoir causé quelque souci. Le vieux duc, malade à Alzei, jugeait sévèrement l'entreprise de la croisade et se montrait particulièrement irrité de ce que son fils et son héritier, Frédéric le Jeune, y prit part. Bernard crut devoir lui

(1) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. v, n° 17.

(2) *Ibid.*, cap. iv, n° 15.

(3) *Otto Frising., Gest. Frid.*, I, 40.

(4) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. vii, n° 23.

porter ses condoléances et, au besoin, lui offrir quelques explications. Mais il est douteux qu'il ait réussi à calmer une irritation qu'exaspéraient la souffrance et peut-être le pressentiment d'une mort prochaine. Le silence que les compagnons de l'abbé de Clairvaux gardent sur cette entrevue est, à ce qu'il semble, assez significatif (1). Bernard reprit sa route, sans tarder, et se dirigea vers Cologne, s'arrêtant à peine à Kreuznacht, à Boppard, à Coblentz et à Remagen. Son séjour à Cologne fut marqué par des miracles de premier ordre, nous disent plusieurs témoins. Pendant trois jours, les cloches furent en branle, et la ville retentit d'hymnes de joie, mêlées à ces pieuses invocations : *Christ, uns gnade*, — *Kyrie eleison*, — *Die Heiligen alle helfen uns* (2).

Le prédicateur de la croisade visita ensuite Brauweiler, traversa Juliers, Aix-la-Chapelle, Maëstricht, Liège, Huy, Gembloux, Villers, Fontaine, Binche, Mons, Valenciennes, Cambrai, Laon et Reims. Louis le Jeune et les ambassadeurs de Conrad III et du duc Welf le reçoivent à Châlons-sur-Marne, le dimanche 2 février, jour de la Purification de la Sainte Vierge (3). Cinq jours plus tard il était rentré dans sa chère retraite de Clairvaux (4).

(1) Otto Frising., *Gest. Frid.*, I, 39. A noter que, dans le récit des compagnons de Bernard, la journée du 5 n'est pas même mentionnée. Cela fait supposer que le saint n'a ni calmé la colère de Frédéric ni guéri sa maladie. Le duc mourut le 6 avril suivant. Cf. Bernharhi, *Konrad III*, p. 535-537.

(2) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. VII-VIII, nos 23-29. Bernard était à Kreuznacht le 6, *feria secunda* (no 26); il passa la nuit suivante à Pickenbach (*ibid.*); le 8 et le 9, il était à Boppard et à Coblentz (nos 23-24); le 10 au matin, *feria quinta*, il était à Remagen. Du 10 au 13, il séjourna à Cologne (nos 25-29).

(3) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. IX-XII. Pour plus de détails, cf. 1^{re} édit., t. II, p. 292, note.

(4) De Châlons, Bernard vint à Donnement (et non Davament), où

Que de fatigues dans ce voyage ! Mais aussi que d'émotions douces et pures ! Le saint abbé n'avait-il pas été l'objet d'une perpétuelle ovation ? Les populations s'étaient levées en masse et avaient formé une haie sur son passage. Plus d'une fois cette haie s'était rompue pour laisser passer les aveugles, les sourds, les muets, les boiteux, les estropiés, les malades de toutes sortes, que sa main bénissante avait guéris. Si l'on en croit ses compagnons de route, de Spire jusqu'à Clairvaux, sa course fut une véritable traînée de miracles.

C'est cette puissance surnaturelle de saint Bernard, plus encore que son éloquence, qui explique le succès de ses prédications sur les bords du Rhin. C'est elle qui a fait sortir du sol germanique les cent mille croisés de Conrad (1).

III

Enhardi par le succès, l'abbé de Clairvaux conçut le

il célébra la messe le 5, *feria quarta* (n° 42) ; le 5, il traversa Rônay, Brienne, et coucha à Bar-sur-Aube, où il dit la messe le lendemain 6, dans l'église de Saint-Nicolas, *feria quinta* (n°s 43-44) ; le même jour il rentrait à Clairvaux (n° 44). Cf. *Bern. Vita*, lib. IV, cap. VII, n° 41.

(1) Il est impossible de déterminer exactement le nombre des croisés allemands. Selon Odon (*ouv. cit.*, Migne, p. 1218), les Grecs en auraient compté 900.566, au passage de l'Hellespont. Les *Annales Egmund.* (ad ann. 1146) font monter le nombre total des croisés à 1.600.000 hommes. Geroh de Reichersperg parle (*De Investig. Antichr.*, cap. LXXVII, p. 153) de *septuagesies centum millia*. Les *Annales Palidenses* (*Mon. G.*, XVI, 82) donnent plus vraisemblablement à Conrad une armée de *LXX millia virorum bellatorum absque inermi et plebeio vulgo*, soit un total d'environ 100.000 hommes. Cf. Guillaume de Tyr, XVI, 9 ; *Gesta Ludov. VII*, ap. Du Chesne, IV, 394 ; *Continuat. Valcellens.*, *Mon. G.*, VI, 460. Pour plus de détails, consulter Kugler, *Studien*, p. 107-108, 130-131 ; Giesebrecht, *Kaiserzeit*, IV, 477 ; Bernhardi, *Konrad III*, p. 598, notes 18 et 19.

projet d'étendre à tout l'Occident la prédication de la croisade et d'enrôler dans l'armée sainte l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, la Bohême, la Bavière, et plus tard jusqu'à la Moravie, la Pologne et le Danemark. A défaut de sa parole et de sa présence, ses lettres et ses émissaires continuaient son œuvre. Nous possédons encore les lettres qu'il adressa à des dates assez rapprochées, sous des titres divers et sur un thème à peu près semblable, aux Anglais, à l'évêque de Brescia et à ses diocésains, aux Bohémiens, aux Bavares et, en général, aux croisés de tous pays, *ad peregrinantes Jerusalem* (1). Les couvents cisterciens, disséminés dès cette époque dans toute l'Europe catholique, lui assuraient un moyen naturel et facile de propagande. Pour ne parler que du nord, l'Allemagne proprement dite, indépendamment des diocèses de Besançon, de Genève, de Lausanne, de Metz, de Toul, de Verdun et de Cambrai, en comptait à elle seule une vingtaine sur son territoire. Le Danemark, la Suède et la Norvège en entretenaient cinq; la Bohême, trois; la Pologne, deux (2). Ce fut un abbé cistercien, Adam d'Ebe-

(1) *Ep. ad gentem Anglorum*, Biblioth. nationale, Paris, f. lat., Ms. 14845, fol. 287; *Ep. Mainfredo Brixiensi episcopo*, etc., Baronius, *Annal.*, Lucæ, 1746, XVIII, 663, n° 15; *ep. archiepiscopis... et populo orientalis Franciæ et Baiuariæ*, dans Migne, *ep.* 363; *ep. duci Wladislao... et populo Bohemiæ*, Bern., *ep.* 458 (cf. Vinc. Prag., *Mon. G.*, XVII, 663); *ep. ad peregrinantes Jerusalem*, dans *Archivos de la Corona de Aragon*, à Barcelone. La date de ces diverses lettres est difficile à fixer. Il ne nous paraît pas probable que Bernard ait songé à enrôler les Anglais, les Italiens et les Espagnols avant les habitants de la Flandre et des bords du Rhin.

(2) Cf. Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 286-291. Les *Annal. Magdeburg.* (*Mon. G.*, XVI, 188, ad ann. 1147) signalent expressément pour la prédication de la croisade contre les Slaves *multorum religiosorum ammonitio*. Les Cisterciens pouvaient-ils rester étrangers à ce mouvement?

rach, qui, à la diète de Ratisbonne (février 1147), remplaça Bernard. Il lut la lettre aux Bavarois et aux Francs Orientaux en même temps que la bulle papale, et leva une nouvelle légion de pèlerins, parmi lesquels figurent le duc de Nuremberg et trois évêques, Henri de Ratisbonne, Rimbert de Passau, et Othon de Freisingen, l'un des futurs historiens de la croisade (1).

A cette date, l'abbé de Clairvaux avait de nouveau quitté son cloître pour reparaître dans les conseils du roi de France. Les séances de l'assemblée tenue à Châlons le 2 et le 3 février, en présence des ambassadeurs de Conrad et du duc Welf, n'étaient que les préliminaires d'un concile plus solennel, où devaient s'achever les préparatifs de la croisade. Louis VII n'avait pas attendu jusqu'à cette heure pour dresser son plan de campagne. Il avait envoyé au roi de Sicile, à l'empereur de Constantinople, à quelques princes d'Allemagne, notamment à Geisa, roi de Hongrie, des ambassadeurs chargés de préparer les voies à la sainte expédition. Partout les négociations entamées avaient heureusement abouti. Plusieurs princes allemands et hongrois se montraient disposés à grossir les rangs de l'armée française. L'empereur de Constantinople, dont le moine Odon de Deuil feint d'ignorer le nom, parce que ce nom, dit-il, n'est pas écrit dans le livre de vie, faisait au roi de France, dans un style emphatique, les plus magnifiques promesses. De Sicile arrivait une réponse plus engageante encore, sinon plus intéressée (2). Bref, le 16 février 1147, les ambassadeurs

(1) « Princeps (Conradus) curiam celebravit ducens secum vice Clavallensis abbatibus Eberacensem abbatem Adam, » etc. (Otto Frising., *Gest. Frid.*, I, 40). Sur cette diète, cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 541-543.

(2) Odo, *ouv. cit.*, lib. I, p. 1208; l'épître de Manuel est dans *H. des G.*, XVI, 9, en date du mois d'août, 1146 par conséquent.

de Conrad et de Roger siégeaient à Étampes, à côté des barons et des évêques français, sous la présidence de Louis VII, assisté de l'abbé de Clairvaux (1).

La principale délibération porta sur l'itinéraire que devait suivre la croisade. Cette question était grosse de conséquences. Par jalousie contre les Allemands et les Grecs, les Siciliens conseillèrent aux Français la voie de mer, leur promettant des vaisseaux, des vivres et des secours en hommes. Une offre aussi avantageuse était séduisante; mais elle avait le tort de se mettre en travers d'un plan déjà ébauché vraisemblablement à Châlons entre le roi de France et les ambassadeurs de Conrad. Ceux-ci, se faisant honneur de marcher sur les traces de Godefroid de Bouillon, demandèrent que les deux armées royales suivissent le même chemin, afin que, dès leur entrée en Asie, elles pussent agir de concert. Cet avis prévalut. En le suivant, les Français commettaient une faute. Leur résolution irrita les ambassadeurs du roi de Sicile, qui se retirèrent après avoir prédit tous les maux que la perfidie byzantine réservait aux croisés (2).

(1) Odo, *ibid.* L'assemblée se tint le dimanche « ad *Circumdederunt me.* » Pour y assister, Bernard partit de Clairvaux le lundi 10 février, traversa Monteville (village aujourd'hui détruit, dont il ne reste que l'église, près de Champignol), visita la Grange de Fontarce et coucha à Ville-sur-Arce (et non *super Arnem*) (*Bern. Vita*, lib. VI, cap. xiv, n° 35); le mardi 11, il passa par Bar-sur-Seine, Bourguignons, Fouchères, Waudes, et gagna Troyes, d'où il ne repartit que le jeudi 13 (*ibid.*, n°s 46-48); le jeudi, il était à Prunay et à Trainel (*Triangulum*) (*ibid.*, n° 48) où il dit la messe le vendredi 14; il traversa ensuite Bray et s'arrêta vraisemblablement à Montereau, où il rencontra le comte Thibaut, entouré d'une nombreuse cour (*ibid.*, n°s 48-49); le samedi, il passa par Moret, traversa le Loing et gagna Étampes (*ibid.*, n°s 49-50). Cf. *Bern. Vita*, lib. IV, cap. vii, n° 42, et d'Arbois de Jubainville, *Abbayes Cisterc.*, p. 338-340.

(2) Odo, dans Migne, p. 1208.

Le mardi 18, le concile s'occupa d'élire les ministres capables de tenir les rênes du gouvernement pendant l'absence du roi. Saint Bernard fut un des membres chargés de faire ce choix important. Après avoir entendu ses collègues, il rentra à leur tête dans la salle des délibérations, et, désignant du doigt Suger et le comte de Nevers : « Voici deux glaives, dit-il, c'est assez. »

Le comte de Nevers déclina l'honneur qu'on lui proposait et s'excusa en déclarant qu'il avait fait vœu d'entrer dans l'ordre des Chartreux. Suger opposa d'abord à l'assemblée le même refus ; mais, vaincu par l'insistance des évêques et des barons, par les prières du roi, et plus tard par les ordres du pape Eugène III, il consentit enfin à accepter une charge que son humilité seule lui faisait repousser et qu'il remplit, comme on sait, à la satisfaction générale, pour la gloire de la religion et le bien du royaume (1).

Après avoir pris ces diverses mesures, l'assemblée fixa le départ des croisés à la Pentecôte, leur désigna la ville de Metz comme lieu de rendez-vous, et se sépara (2).

Il semble que saint Bernard n'eût plus alors qu'à goûter le repos après lequel il soupirait depuis longtemps (3) ;

(1) Odo, *ibid.* Par ces mots : *ecce gladii duo hic*, empruntés à saint Luc (xxii, 38), Bernard désigne les deux glaives, le glaive spirituel et le glaive matériel. Cf. *Vita Sugerii* : « *Altero materiali regio, altero spirituali et ecclesiastico, utroque autem a summo sibi pontifice divinitus commissio.* » *H. des G.*, XII, 108.

(2) Odo, *loc. cit.* ; cf. Giesebrecht, IV, 475-476. Primitivement, le départ des croisés français avait été fixé à Pâques 1147, *edicto quod post annum progredierentur* (Odo, p. 1207). Mais cette époque fut réservée aux croisés allemands (Bern., *ep.* 458 ; cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 548, note 28).

(3) Bernard semble n'avoir quitté Étampes que le samedi 22 ou le dimanche 23 février, pour rentrer à Clairvaux le jeudi 27, *feria quinta* (Bern. *Vita*, lib. VI, cap. xiv-xv, n^{os} 50-43). Nous voyons en effet

mais des complications survenues dans les préparatifs de la croisade allemande le rappelèrent une seconde fois sur les bords du Rhin. Mis en branle comme le reste de l'Occident, les habitants de la Saxe et de la Moravie étaient prêts à donner à leurs forces de combat une destination particulière. A leurs yeux, les peuplades slaves, qui se pressaient sur la rive droite de l'Elbe et menaçaient à chaque instant, de ce côté, la sécurité de l'empire, étaient des ennemis du nom chrétien non moins redoutables que les musulmans d'Asie. Conrad III comprenait lui-même la gravité d'une telle situation. N'était-il pas urgent que les défenseurs naturels des frontières fussent maintenus à leur poste pour préserver la patrie commune d'une invasion barbare? Afin de résoudre cette question et de régler quelques autres affaires d'État, l'empereur convoqua une nouvelle diète à Francfort. C'est là que nous retrouvons l'infatigable abbé de Clairvaux, vers le milieu du mois de mars 1147 (1). On décida qu'une sorte de cordon sanitaire serait établi depuis la source de l'Elbe jusqu'à son embouchure, et que la défense des intérêts chrétiens serait confiée aux Danois, aux Saxons et

qu'il avait été absent plus de quinze jours, *in monasterio diebus jam quindecim Sancti præstolabatur adventum* (n° 53). Il passa par Maisse, Milly, Moret, et fut reçu à Sens par le clergé, vraisemblablement le dimanche, traversa Joigny et gagna Auxerre le lundi 24, pour en repartir le mardi 25, *mane* (nos 50-51); ce même jour, il était à Chablis et à Tonnerre où il dit la messe le mercredi 26, *feria quarta* (n° 51); il traversa l'Armançon et gagna Molesme, où il reçut l'hospitalité pour la nuit; le lendemain 27, *feria quinta*, il rentra à Clairvaux, en passant par Cunfin (nos 52-53). Cf. *Bern. Vita*, lib. IV, cap. VII, nos 42-43.

(1) « La diète » était ouverte le 13 mars (Stumpf, n° 3538). Pierre le Vénérable figure dans ce document, ce qui donne à penser que l'abbé de Clairvaux était déjà lui-même arrivé à Francfort. Il avait passé par Toul (*Bern. Vita*, lib. VI, cap. XVII, n° 59).

aux Moraves. Nous possédons encore la lettre que saint Bernard adressa aux archevêques, aux évêques, aux princes et à tous les fidèles de la Moravie, pour leur notifier les décisions de la diète. Au nom de l'empereur, des évêques et des princes réunis à Francfort, il les invite à lever une armée contre les païens du voisinage et à prévenir les coups de ces implacables ennemis par une irruption sur leur territoire. Aux attaques sans cesse renaissantes dont ils sont l'objet, ils doivent répondre par une guerre sans merci. L'extermination des barbares ou leur conversion, tel est l'unique moyen de conjurer les maux à venir; tel est, par conséquent, l'unique but à poursuivre. Une alliance, un traité avec ces adversaires naturels du christianisme serait un leurre. Quels qu'en soient les avantages apparents, la diète les interdit absolument. Les troupes de cette croisade spéciale se réuniront à Magdebourg le 29 juin, fête de saint Pierre et de saint Paul, et se mettront aussitôt en campagne. Saint Bernard leur accorde, au nom du Pape, les mêmes avantages temporels et spirituels qu'aux croisés de la Palestine (1).

Dans cette lettre l'abbé de Clairvaux nous apparaît comme l'organe attitré de l'Église et de l'État. Aux yeux des Francfortois sa mission était beaucoup plus haute encore : le peuple saluait en lui un véritable envoyé de Dieu. Ses miracles seuls expliquent cette prestigieuse influence. La présence d'une cour auguste n'avait pas affaibli sa vertu de thaumaturge. Des témoins autorisés signalent quatre cures merveilleuses, accomplies durant la

(1) Bern., ep. 457; cf. Otto Frising., *Frid. Gest.*, I, 40; *Continuat. Gemblac.*, Mon. G., VI, 392; les croix de l'armée dirigée contre les Slaves devaient avoir la forme suivante ☩. « Cruces... a rota subter posita in altum protendebantur. » Otto, *loc. cit.*; cf. *Annal. Stad.*, Mon. G., XVI, 327, ad ann. 1147.

diète. Nous citerons la guérison d'un jeune homme, sourd et muet dès sa naissance, et la guérison d'un paralytique. Celui-ci, d'un âge déjà mûr, touchant même à la vieillesse, était retenu au lit depuis huit ans. Ses amis l'apportèrent sur un grabat, et, traversant la foule, le déposèrent aux pieds de l'abbé de Clairvaux, qui, d'une prière et d'un signe, lui rendit l'agilité des membres. En le voyant partir d'un pied léger, la foule poussa des cris d'enthousiasme. Mais pour que le miracle fût plus éclatant encore, un des assistants, Hugues, archidiacre de Toul, se souvenant de l'Évangile, dit au vieillard : « Vous n'allez pas retourner ainsi chez vous, les bras ballants ; emportez vous-même votre grabat. » L'homme obéit, et, pour mieux témoigner sa reconnaissance, s'enrôla dans la nouvelle croisade.

On comprend, en présence de tels faits, de quelle vénération et de quelles ovations Bernard était l'objet. Chacun voulait le voir, entendre sa voix, toucher le bord de ses vêtements. A chaque pas qu'il faisait, on l'enveloppait, on s'écrasait autour de lui. Un jour, au sortir de la cathédrale, la presse fut si grande, que le roi Conrad, qui était très robuste et de haute taille, dut l'emporter dans ses bras, pour empêcher qu'il ne fût étouffé (1).

La diète terminée (2), Bernard quitta Francfort et regagna son cloître par Trèves, Sierk, Metz et Toul (3). Au moment où il rentrait en France, Eugène III y pénétrait

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. v, n° 31 ; lib. VI, cap. xvi, nos 56-57.

(2) Sur cette diète, cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 547-558. L'abbé de Clairvaux figure dans un document qui a trait à la réforme du couvent de Kemnade. *Chronograph. Corbeiens.*, Jaffé, p. 58.

(3) Bernard était à Trèves, *sexto Kalendas Aprilis*, le 27 mars (*Bern. Vita*, lib. VI, cap. xvi, n° 54) ; il s'arrêta au monastère de Rethel (Rutilæ) près de Diedenhofen, à Sierk, à Metz et à Toul (*ibid.*, nos 55-59 ; cf. *Bern. Vita*, lib. IV, cap. viii, nos 47-49).

également par le col de Suse et remontait lentement les vallées du Rhône et de la Saône jusqu'à Dijon, où le roi de France vint à sa rencontre (1). Depuis le jour où il avait lancé son éloquente bulle, le souverain Pontife, trop longtemps préoccupé par les affaires de Rome, n'avait pu donner qu'une attention souvent distraite aux préparatifs de la croisade. C'est à peine si, en juin ou juillet 1146, il avait eu le loisir d'appuyer, par une lettre auprès de l'empereur de Constantinople, la demande de Louis le Jeune (2). L'œuvre sainte, cependant, avait prospéré au delà de ses espérances, peut-être même au delà de ses désirs. Il semble, en effet, qu'il n'apprit pas sans déplaisir l'enrôlement de Conrad III, le défenseur naturel du pouvoir temporel des papes, que minait alors la révolution romaine, et il n'hésita pas à le blâmer d'avoir pris la croix sans son ordre ou sans sa permission. Mais ce reproche, qui atteint indirectement l'abbé de Clairvaux, le principal promoteur de la croisade allemande, devait tomber devant les excuses du roi. « Le Saint-Esprit, lui répondit Conrad, ne souffre pas de retard; c'est pourquoi, sous son inspiration, j'ai agi sans vous consulter (3). » Eugène III parut goûter cette explication (4) et finit par approuver l'œuvre entière de

(1) Le pape s'arrêta à Lyon et à Cluny; cf. Jaffé, *Reg.*, II, 39-40. Sur sa rencontre avec Louis VII, *Annal. S. Benigni Divion.*, ap. *H. des G.*, XII, 411; *Chronic. de Ludov. Rege*, *ibid.*, 90; cf. Wibald., ep. 150.

(2) Cette lettre est perdue; nous avons la réponse de Manuel (*H. des G.*, XV, 440), datée du mois d'août, évidemment 1146.

(3) *Conradi ep.*, ap. Jaffé, *Biblioth.*, I, 111. Il résulte de là que l'abbé de Clairvaux avait pris sur lui-même d'enrôler Conrad et de le donner pour chef à la croisade allemande. Cela ne rentrait pas dans le dessein du pape. Voir sur ce point Hüffer (*Die Anfänge*, etc., p. 421-426), qui essaie de tourner les faits d'autre façon.

(4) Eugène III fait plusieurs fois allusion à ce mouvement de l'Esprit-

l'abbé de Clairvaux. Bernard le reçut dans son monastère et lui fit confirmer par une nouvelle bulle, en date du 10 avril, les décisions de la diète de Francfort (1).

Les préparatifs de la croisade touchaient enfin à leur terme. L'abbé de Clairvaux put alors embrasser d'un regard satisfait la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, toute la chrétienté, et, comme Dieu après l'œuvre du sixième jour, rentrer dans son repos en disant : « Tout est bien ! »

Tout était bien, en effet, selon les apparences. Les troupes réunies de Louis VII et de Conrad III formaient un corps d'armée d'environ cent quarante mille hommes, sans compter le menu peuple (2). Cent mille hommes, fournis par la Moravie, la Saxe, le Danemark, la Suède, la Norvège, la Pologne et la Russie, se préparaient à marcher contre les Slaves idolâtres (3). Cent soixante-quatre navires, montés par 13.000 Anglais, Flamands ou riverains du Rhin, allaient partir de Dartmouth avec l'intention de tourner la Péninsule Ibérique, et d'atterrir soit en Afrique pour combattre les Maures, soit en Asie pour défendre la Terre Sainte (4). En même

Saint qui détermina Conrad à prendre la croix : Jaffé, *Reg.*, n° 9084, n° 9214. Cf. Wibald. epp., ap. Jaffé, *Biblioth.*, I, 114 et 243.

(1) Mignard (*Hist. des abbayes du bailliage de la Montagne*, p. 87) cite une bulle (non indiquée par les *Regesta* de Jaffé) datée de Clairvaux, 6 avril, en faveur de Notre-Dame de Châtillon. Cf. dans Jaffé, n° 9017, la bulle confirmant les décisions de la diète, datée *in territorio Trecensi*.

(2) Cf. Kugler, *Studien*, p. 107, note 38; Giesebrecht, *Kaiserzeit*, IV, 477.

(3) Helmold, *Chron. Slavor.*, I, 62; *Cas. Monast. Petribus.*, Mon. G., XX, 674; « Rex Daciæ... circiter centum millibus exercitum paraverat, » *Annal. Magdeb.*, Mon. G., XVI, 188. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, 564-578.

(4) Osbern, *De Expugnatione Lyxbonæ*, ap. Stubbs, *Chronicles of*

temps, « le roi des Espagnes, » comme parle Eugène III, Alphonse, prince de la maison des ducs de Bourgogne et petit-fils du roi Robert, projetait d'arracher Lisbonne aux Maures de la péninsule (1). Enfin les croisés italiens, Amédée de Turin, Guillaume de Montferrat et quelques princes se proposaient de rejoindre l'armée de Louis le Jeune, pendant que le roi de Sicile brûlait de mettre ses forces navales et son génie de capitaine, non peut-être sans quelque arrière-pensée d'intérêt, au service de la croisade (2). Ainsi de l'Elbe jusqu'au Tage, de la Tamise jusqu'à l'Etna, tous les peuples étaient sur pied, armés, ce semble, dans un but commun, conduits par une même idée; c'était une levée de boucliers, telle qu'on n'en avait jamais vu, et telle qu'on n'en vit jamais depuis, de l'Occident chrétien contre l'Orient infidèle (3). Et cette grandiose manifestation était en grande partie l'œuvre d'un seul homme. Sûrement il fallait que cet homme fût un saint pour ne pas se complaire dans son génie et s'enfler de vanité.

Bernard ouvrait seulement son âme à l'espérance. Pleinement rassuré sur l'issue d'une entreprise dans laquelle il croyait voir le doigt de Dieu, il ne songeait plus qu'à en calculer les avantages spirituels et temporels. Il souriait

the reign of Richard I, t. I, p. 144. *La Continuat. Præmonst.* (Mon. G., VI, 453; *H. des G.*, XIII, 332) et quelques autres sources (Bernhardi, *Konrad III*, p. 580, note 47) indiquent treize mille croisés de cette expédition.

(1) Jaffé, *Reg.*, n° 9017, Migne, CLXXX, 1203.

(2) Otto Frising., *Gest. Frid.*, I, 44; cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 603, note 31.

(3) « Cujus exercitus tot millia fuerunt quanta nunquam in historiis leguntur convenisse, scilicet sedecies centum millia hominum, » disent les *Annal. Egmond.* (Mon. G., XVI, 456), qui ne parlent que de l'armée allemande. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 598.

même à l'idée de la gloire que nos chevaliers rapporteraient de l'Orient. La bonne volonté de l'empereur de Constantinople lui paraissait de bon augure, et il sollicita, comme une faveur, pour le fils de son ami, le comte de Champagne, l'honneur d'être reçu par Manuel dans l'ordre de la chevalerie (1).

Le souverain Pontife ne doutait pas plus que Bernard du succès de la croisade; et un moment son ambition et ses vues allèrent beaucoup plus loin que la délivrance de la Terre Sainte. Il mit à profit les avances que l'empereur de Constantinople lui avait faites en réponse à sa lettre de juin ou juillet 1146 (2), pour essayer d'opérer un rapprochement entre l'Église grecque et l'Église latine. Malheureusement l'évêque d'Olmutz, qu'il avait spécialement chargé de négocier cette affaire avec le concours de Conrad III (3), s'engagea dans la croisade saxonne, et force fut au pape d'abandonner son généreux projet; du moins on ne voit pas qu'il y ait donné suite (4).

Dès le mois de mai 1147, Conrad partait de Bamberg (5), à la tête d'environ cent mille pèlerins, et traversa à petites journées l'Allemagne, la Hongrie et l'empire grec. Le roi de France ne quitta Saint-Denis pour se rendre à Metz que le mercredi après la Pentecôte (12 juin 1147). Eugène III reçut ses adieux, lui remit lui-même la pa-

(1) Ep. 468, écrite en 1147 et non en 1146, comme le dit Brial, *H. des G.*, XV, 607.

(2) « Imperium meum valde mirabatur, quoniam nunc usque non misit apocrisiarios ad ipsum Tua Sanctitas. » Manuelis ep., ap. *H. des G.*, XV, p. 440.

(3) Jaffé, *Reg.*, n^{os} 9095, 9110.

(4) Jaffé, *Reg.*, 9017, 9095, cf. Hüffer, *Die Anfänge*, etc., p. 427-428.

(5) « Egressi sunt mense Maio. » *Annal. Palid.*, Mon. G., XVI, 82; cf. *Continuat. Præmonst.*, Mon. G., VI, 453.

netière, le bourdon et l'oriflamme, et lui donna sa bénédiction apostolique (1). Des prières et des larmes de joie accompagnèrent le royal croisé jusque sur la terre étrangère. Pour que rien ne manquât aux encouragements qu'il recevait de toutes parts, une prophétie des plus flatteuses exaltait déjà ses futures prouesses. Dans l'illusion d'une fausse confiance, les populations disaient tout haut que Louis allait se rendre maître de Constantinople et de Babylone, et que, nouveau Cyrus, nouvel Hercule, il triompherait de tout l'Orient (2). La prophétie, hélas! devait recevoir un effroyable démenti.

(1) Odo, lib. I, *loc. cit.*, p. 1209-1210.

(2) Sur cette prophétie, voir Othon de Freisingen, *Gesta Frid.*, ap. *H. des G.*, XIII, 653, note; *Chronogr. Corbeiens.*, Jaffé, *Mon. Corbeiens.*, p. 64; *Annal. S. Jacob. Leodiens.*, Mon. G., XVI, 641.

CHAPITRE XXVIII

BERNARD A TRÈVES ET A REIMS (1147-1148).

I

Élection d'York.

Après le départ des croisés, Eugène III séjourna quelque temps à Auxerre (1), occupé à expédier les affaires courantes. Il n'en partit qu'au mois de septembre pour se rendre au chapitre général de Cîteaux (2), où l'abbé de Clairvaux accomplit devant lui plusieurs miracles. Quelle fête pour l'archimonastère de posséder à la fois les deux personnages les plus illustres que l'Ordre eût encore produits ! Le souverain Pontife abdiqua, au milieu des abbés qui avaient été ses pairs ou même ses supérieurs, toutes les prérogatives et tout l'éclat de sa dignité, et il devint comme l'un d'entre eux, nous dit un témoin (3). Deux événements notables marquèrent cette visite : la bénédiction nouvelle du cimetière de l'abbaye, considérablement agrandi (4), et l'affiliation des religieux de Savigny à l'Ordre cistercien (5).

(1) Du 14 juillet au 6 septembre. Jaffé, *Reg.*, 9094-9130.

(2) Jaffé, *Reg.*, 9132-9128; *Bern. Vita*, lib. IV, cap. VII, n° 403.

(3) « Inter eos quasi unus ex eis. » *Bern. Vita*, *ibid.*

(4) Appendice à l'*Exordium*, Guignard, *Monuments*, p. 75. Le texte place cette cérémonie en 1148; mais la date est évidemment erronée. M. Guignard (p. LVIII) a oublié de corriger l'erreur.

(5) Jaffé, *Reg.*, 9139, Migne, t. CLXXX, p. 1282.

Avant de regagner Auxerre, Eugène III consacra en présence de l'abbé de Clairvaux l'église de Fontenay (21 sept. 1147) (1). Au mois de novembre, nous le retrouvons, toujours accompagné de saint Bernard, à Verdun (2) et à Trèves. La vieille cité impériale allait être pendant onze ou douze semaines le théâtre de fêtes et de cérémonies dont l'éclat fut à peine égalé au temps de sa gloire sous les Césars. Lorsque le souverain Pontife y fit son entrée solennelle, le 30 novembre, l'archevêque Adalbéron marchait à sa droite, Arnoul de Cologne à sa gauche. Vingt cardinaux, un nombre considérable d'évêques et d'abbés, allemands et français, belges et anglais, lombards et toscans, les précédaient en chape et en mitre. Un clergé infini ouvrait la marche de la procession, qui se dirigea lentement à travers la ville, au milieu d'une haie vivante, formée par les habitants éblouis d'une telle pompe (3).

La première affaire qu'Eugène III eut à régler pendant son séjour à Trèves fut l'élection d'York, pendante depuis près de sept années (4). Après la mort de l'archevêque

(1) *Gallia Christ.*, IV, 492.

(2) Le cardinal Albéric, qui mourut à Verdun, souscrivit encore une bulle d'Eugène III, le 22 novembre 1147 (Jaffé, *Reg.*, II, 20; cf. Gauf. ep., n° 3, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 589, et *Bern. Vita*, lib. IV, cap. iv, n° 21). D'après ce dernier texte, Bernard célébra la messe près de son tombeau peu de jours après sa mort. Le 29 novembre Eugène III avait quitté Verdun.

(3) *Gesta Alberonis*, cap. 23, ap. *Mon. Germ.*, VIII, p. 255; *Hist. des G.*, XIV, 358; Jaffé, *Reg.*, 9182-9185. Les *Gesta Alberonis* nomment dix-sept cardinaux. Deux autres sont cités par *Cont. Gest. Treviror.* (*Mon. Germ.*, XXIV, 378). Enfin, Wibald (ep. 64, p. 141) parle d'un cardinal prêtre que les précédents auteurs ne nomment pas.

(4) A consulter, sur ce sujet, Joannes Hagulstadensis (Jean de Hexham), moine contemporain des événements, ap. Twysden, p. 266-276, en tenant compte de sa chronologie irrégulière; Serlo, *Monasticon*

Turstin (6 février 1141), et un premier scrutin plus tard annulé, le chapitre s'était réuni en janvier 1142, et, sous la pression du comte d'York, instrument du roi Étienne, avait élu un membre de la famille royale (1), le trésorier Guillaume. Le nouvel évêque, dont la réputation était jusque-là intacte, n'échappa point au soupçon de simonie (2). Témoin de cette élection irrégulière, l'archidiacre de Londres fut le premier à pousser une clameur de protestation, que les abbés des monastères du diocèse et, entre tous, les abbés cisterciens, Guillaume de Rievaulx et Richard II de Fountains, s'empressèrent de répéter en la grossissant. Vainement, pour l'étouffer, on jeta l'archidiacre en prison; l'affaire fut portée au tribunal d'Innocent II, qui convoqua les intéressés pour le troisième dimanche de carême de l'année 1143 (3).

Déjà l'abbé de Clairvaux, écho fidèle du sentiment de ses confrères anglais, avait à plusieurs reprises (4) dénoncé au souverain Pontife l'irrégularité de l'élection d'York. A ses yeux, le reproche de simonie, dirigé contre Guillaume, était fondé. Aussi espère-t-il que le vicaire de Pierre agira en cette affaire comme Pierre lui-même agit vis-à-vis de Simon. « L'archevêque d'York, écrit-il au pape, vient à vous, mettant tout son espoir dans l'a-

Angl., I, p. 745-747; *Chron. Gervasii Dorobernensis*, ap. Twysden, p. 1357-1363; *Gulielm. Neubrigens.*, Paris, 1610, lib. I, cap. xvii, p. 54-55; *Bern.*, epp. 346, 347, 353, 360, 235, 236, 238-240, 252, 320-321. A noter que le récit et la chronologie de Mabillon, dans ses notes sur les épîtres 235 et 320, sont pleins de confusion.

(1) Joann. Hagulstad., p. 266-268.

(2) « Quod pecuniaria sponsione ambierit ad honorem hunc. » *Ibid.*, p. 271. Cf. *Bern.*, ep. 346.

(3) Joann. Hagulstad., p. 271-272.

(4) « De quo jam sæpenumero scripsimus Sanctitati Vestræ. » *Ep.* 346.

mas de ses richesses. Mais sa cause est bien malade. Qu'est-ce que cet homme vient chercher auprès du gardien de l'équité? Pense-t-il donc escamoter la justice dans la curie, comme il l'a fait en Angleterre? Pour avoir absorbé un fleuve, il s' imagine qu'il peut avaler le Jourdain. Le voici donc qui vient avec tous ceux qu'il a séduits par ses prières ou achetés à prix d'or (1). »

D'autres témoins arrivaient en même temps à Rome : c'étaient les détracteurs de Guillaume, plusieurs membres du chapitre d'York, les abbés de Rievaulx et de Fountains, les prieurs de Giseborne et de Kirkham, et l'archidiacre de Londres. La cause fut vite instruite et jugée. Le principal grief que l'on soulevait contre l'élu était la pression exercée au nom du roi par le comte d'York sur les électeurs (2); l'accusation de simonie ne venait qu'au second plan. Pour se laver de ce dernier reproche, il suffit à Guillaume de jurer qu'il n'avait corrompu par l'argent aucun des membres du chapitre (3). L'examen du premier point et la solution définitive de l'affaire furent renvoyés à un autre tribunal. Innocent II décida que l'évêque de Winchester, son légat, pourrait procéder à la consécration de l'élu, si le doyen du chapitre d'York, Guillaume de Sainte-Barbe, affirmait qu'aucune intervention du pouvoir civil n'avait altéré la sincérité de l'élection (4). Le sort de l'archevêque était donc entre les mains d'un seul homme. Soit frayeur, soit prudence, Guillaume demanda ensuite secrètement au souverain Pontife qu'à défaut du doyen toute autre personne digne de foi fût autorisée à rendre, en son lieu et

(1) Ep. 346.

(2) Joann. Hagulstad., p. 272; Bern., ep. 235, n° 3.

(3) Joann. Hagulstad., *loc. cit.*

(4) *Ibid.*; cf. Bern. epp. 235-236, 240.

place, le même témoignage; et Innocent II commit l'imprudence de lui accorder cette faveur, non seulement de vive voix, mais par écrit, à ce qu'il semble, et sans donner à cet acte aucune autre publicité (1). Ce fut le point de départ de nouveaux et inextricables embarras, qui retardèrent la conclusion de l'affaire et entretinrent pendant plusieurs années l'agitation dans le diocèse d'York.

A peine, en effet, Guillaume était-il rentré en Angleterre, que Henri, son oncle, évêque de Winchester, cita selon la teneur du mandat apostolique, Guillaume de Sainte-Barbe à comparaître devant sa cour. Or, l'ancien doyen du chapitre, devenu évêque de Durham, prit prétexte des besoins de son diocèse pour s'excuser de ne pouvoir se rendre à l'appel du légat. Cela répondait vraisemblablement au secret désir de l'élu et du consacrateur. Guillaume exhiba alors les lettres mystérieuses qu'il avait obtenues du souverain Pontife; et trois témoins bienveillants, l'évêque des Orcades, les deux abbés Séverin d'York, et Benoît de Witeby, se levèrent aussitôt pour nier l'intervention du pouvoir civil dans l'élection incriminée. Leur témoignage ne rencontra aucune protestation, dit Jean de Hexham, et quelques jours plus tard, le 26 septembre 1143, Guillaume fut sacré solennellement par son oncle Henri dans la cathédrale de Winchester (2).

A la nouvelle de cette solution un peu inattendue, bien que redoutée, une tempête de réprobation agita la

(1) Les adversaires de l'archevêque ont toujours nié l'authenticité de cet écrit ou même de cette faveur secrète. Cf. Bern. epp. 236, n° 2; 240, n° 3. Mais Jean de Hexham ne fait aucune difficulté de l'admettre, p. 272. Cf. p. 273.

(2) Joann. Hagulstad., p. 273.

plupart des monastères du diocèse d'York. Les abbayes cisterciennes n'étaient pas les moins irritées. On retrouve tout vibrants, dans les lettres de l'abbé de Clairvaux, les sentiments de révolte qui les animaient. Ce n'est pas seulement le nouvel archevêque qui est mis en cause; la probité du légat Henri de Winchester est également frappée de suspicion. « Au moyen d'un petit outil d'argent, disait-on, il a pratiqué une brèche par où il a introduit dans le sanctuaire celui qu'il n'avait pu faire entrer par la porte (1). » Comme il était aisé de le prévoir, on révoqua en doute l'authenticité des lettres secrètes d'Innocent II, et par conséquent la valeur du témoignage de l'évêque des Orcades et des abbés Séverin et Benoît. L'accusation indirecte de fourberie et de sacrilège s'ajoutait de la sorte aux premiers griefs déjà si accablants.

C'est sous cet odieux aspect que la cause de l'archevêque d'York s'offrit à l'abbé de Clairvaux, vers la fin de l'année 1143. On devine aisément l'explosion d'indignation qu'elle provoqua dans son âme naturellement droite. Ses regards se portèrent d'instinct vers Rome. Innocent II étant mort, toute recherche sur l'authenticité des lettres secrètes devenait impossible ou inutile. Mais le nouveau pape n'avait-il pas la mission de continuer l'œuvre de son prédécesseur, et, au besoin, d'interpréter sa pensée? C'est dans cette conviction que Bernard adresse à Célestin II ses plaintes irritées. Porte-voix des abbés de Rievaulx et de Fountains, et de tous les adversaires de l'archevêque d'York, il semble qu'il grossisse encore leurs récriminations par le tour oratoire qu'il leur donne. « Tout le monde connaît la sentence d'Innocent II, s'écrie-t-il (2).

(1) Bern., ep. 235.

(2) Ep. 235; cf. ep. 236.

Le sort de l'élu d'York dépendait du serment de l'ancien doyen. Or celui-ci n'a rien juré, et celui-là est évêque ! O chose digne d'être ensevelie dans un silence éternel ! Mais il est trop tard : l'univers sait le triomphe du diable. Partout retentissent les applaudissements des incirconcis et les gémissements des bons. On montre du doigt la honte de l'Église, notre mère. Mais si telle devait être l'issue de ce procès, pourquoi l'avoir porté de si loin à Rome ? Pourquoi avoir fait venir, des extrémités de la terre, ces religieux qui devaient accuser le coupable ? Pourquoi avoir épuisé inutilement, par les dépenses d'un si long voyage, la bourse des pauvres de Jésus-Christ ? Est-ce que cet homme infâme ne pouvait pas faire l'évêque (1), sans que Rome connût les choses qui faisaient horreur à l'Angleterre et à la France ? Plutôt que de tolérer ce mal manifeste, n'eût-il pas mieux valu que le Siège apostolique l'eût toujours ignoré, si intolérable fût-il ? Quelle témérité ! Un homme, publiquement diffamé, accusé, convaincu (2), a été sacré ainsi ! C'est l'affaire de celui qui lui a imposé les mains. Mais quel conseil donnez-vous à ces malheureux abbés, naguère mandés à Rome pour l'accuser, et à tant d'autres religieux de son diocèse ? Doivent-ils lui obéir ? Doivent-ils recevoir les sacrements des mains de cet homme, deux fois intrus (3) ? Ou je me trompe, ou ils s'exileront de leurs sièges, plutôt que de consentir à s'incliner devant cette idole. »

La prédiction contenue dans ces derniers mots n'était

(1) « Non poterat episcopari turpis infamisque persona ? » Ep. 235. *Episcopari*, être évêque, ironiquement *faire l'évêque*.

(2) Pour saint Bernard, Guillaume est convaincu et condamné, parce que le doyen du chapitre n'est pas venu déposer en sa faveur. Cf. ep. 235, n° 2.

(3) « Bis intruso, primo quidem per regem, deinde per legatum. » *Ibid.*

pas l'effet d'une crainte chimérique. Robert, prieur de Hexham, quitta, en effet, son monastère pour ne pas obéir à un archevêque accusé de simonie (1). Richard II, abbé de Fountains, offrit également sa démission à l'abbé de Clairvaux (2). Sans aller jusqu'à cette extrémité, Guillaume, abbé de Rievaulx, hésita à reconnaître l'autorité et le caractère épiscopal de l'intrus. L'abbé de Clairvaux fut obligé de le rassurer sur la validité d'un sacre même illicite, et lui conseilla de se soumettre provisoirement, en attendant la décision du souverain Pontife (3).

Mais quelle réponse les protestataires attendaient-ils de Rome? L'abbé de Clairvaux en avait indiqué les termes. Il demandait que les choses fussent remises en l'état où elles étaient avant le sacre, et que l'évêque de Durham, suivant la teneur du décret officiel d'Innocent II, tranchât la question par son serment. En raison de ses relations politiques avec la maison d'Anjou, rivale du roi Étienne, non moins que par amour de la justice, Célestin II paraissait disposé à entrer dans ces vues. Son refus de maintenir à Henri de Winchester le titre de légat était de mauvais augure pour l'archevêque d'York (4). Mais la mort ne lui laissa pas le temps d'instruire un procès que les intrigues et les passions avaient si fort compliqué. Son successeur, Lucius II, sembla au contraire se défier d'abord du tour exagéré que prenaient les accusations dirigées contre Henri de Winchester et l'archevêque d'York dans la bouche des protestataires. Sans renoncer

(1) Robert se retira à Clairvaux. Joann. Hagulstad., p. 272.

(2) Serlo, *Monast. Anglic.*, p. 745.

(3) Bern., epp. 353 et 360, écrites en 1144.

(4) Joann. Hagulstad., p. 273; cf. *Hist. Pontif.*, ap. *Mon. G.*, XX, 543-544.

à l'idée d'une enquête, il abandonna, pour ne pas aggraver la situation, le plan proposé par l'abbé de Clairvaux. Au lieu de précipiter brusquement de son siège l'archevêque qui s'y était affermi depuis un an, il accepta le fait accompli, sauf à frapper plus tard l'élu et son consécrateur, s'ils étaient reconnus coupables après mûr examen. Le cardinal Ymare de Tusculum reçut la mission de diriger cette enquête délicate; et, comme gage de la bienveillance apostolique, il emportait avec lui, de Rome, le pallium qu'il devait accorder ou refuser à l'archevêque, selon le résultat favorable ou défavorable de ses observations (1).

Bien que le légat eût pris langue, en passant, à Clairvaux et se fût engagé à ne remettre le pallium qu'à bon escient, vif fut l'émoi dans les monastères cisterciens du diocèse d'York, quand on apprit son arrivée en Angleterre. L'abbé de Rievaulx crut tout le fruit de sa résistance désormais perdu (2). Pour comble d'infortune, son allié le plus sûr et son soutien le plus ferme, Richard II, abbé de Fountains, venait de mourir presque subitement à Clairvaux (3). Quel allait être son successeur? Dans des circonstances aussi critiques et au milieu de l'inquiétude répandue depuis plus de trois années dans le diocèse, il fallait à la tête de l'abbaye un esprit résolu, qui ne pacti-

(1) Joann. Hagulstad., p. 274 ; Bern., ep. 360.

(2) Bern., ep. 360.

(3) Joann. Hagulstad., p. 274-275 ; Serlo, *Monasticon Anglic.*, p. 745 ; Bernard., ep. 320. Mabillon (note à l'épître 320) fixe la mort de Richard au 15 mai 1138. C'est une erreur manifeste. Richard était à Rome parmi les protestataires en 1143 (Joann. Hagulstad., p. 272 ; cf. Serlo, *Monast. Anglic.*, p. 745). A son retour, il offrit sa démission à saint Bernard qui ne l'accepta pas. L'année suivante, « ad caput generale iturus ascendit .. Claramvallem veniens infirmatur... Sub manu Bernabdi abbatibus exuens hominem appositus est ad patres suos » (Serlo, *ibid.*).

sât pas avec le pouvoir civil, auteur de tout le mal. L'élection ne pouvait être retardée sans péril. Bernard, que ce soin regardait particulièrement, eût désiré qu'avant tout, pour l'honneur de l'Ordre, elle se fît sans trouble et dans un grand esprit de charité. Il donna donc à l'un de ses plus énergiques lieutenants, Henri Murdach, abbé de Vauclair, pleins pouvoirs pour la diriger de concert avec l'abbé de Rievaulx, peut-être avec l'arrière-pensée que son délégué, dont l'origine anglaise et les éminentes qualités devaient frapper l'attention des électeurs, serait lui-même élu (1). Si tel était son vœu secret, il fut pleinement comblé. Lorsque le résultat du vote lui eut été transmis (2), il se hâta de ratifier le choix des religieux de Fountains ; et, pour ôter tout souci au nouvel abbé, il se chargea de lui donner un successeur à Vauclair (3).

Le légat cependant poursuivait son enquête. Il semble qu'elle ne tourna pas à l'avantage de l'archevêque. Ce qui est sûr, c'est qu'après la mort de Lucius II, Ymare, estimant sa mission achevée, reprit le chemin de la ville éternelle, en remportant le pallium (4).

Ce départ, ou plutôt l'élection d'Eugène III, qui en était la cause déterminante, réveilla, dans le cœur des protestataires découragés, l'espoir d'un prochain triomphe. Leurs yeux se reportèrent aussitôt sur l'abbé de Clairvaux. « C'est vous qui êtes pape, » lui écrivaient-ils (5) ; et ils faisaient appel à son zèle pour clore honorablement un débat trop longtemps ouvert. Henri Murdach, prenant la tête du parti, menait vivement la campagne d'opposi-

(1) Epp. 320 et 321, écrites en 1144 ou 1145.

(2) Serlo, *Monastic. Anglic.*, p. 745-747.

(3) Ep. 321.

(4) Joann. Hagulstad., p. 275.

(5) Bern., ep. 239.

tion contre l'archevêque(1). Soit frayeur, soit confiance dans son droit, Guillaume se présenta devant le pape cistercien, afin de se justifier (2). Mais l'abbé de Clairvaux avait prévu sa démarche. Sans demander encore ouvertement sa déchéance, il insinuait que, parmi les prérogatives attachées au pontificat romain, était celle de déposer les évêques (3). Eugène III recula devant cette extrémité, et, usant d'un moyen terme, déclara seulement à l'archevêque qu'il fallait en revenir au décret officiel du pape Innocent II (4). C'était, au fond, donner gain de cause aux abbés protestataires. Les partisans de Guillaume, quelques-uns de bas étage, exaspérés par cette décision canonique, essayèrent d'en tirer vengeance sur celui qui en était le principal promoteur, Henri Murch; ils envahirent en armes le monastère de Fountains, qu'ils saccagèrent. Henri échappa à grand'peine à leurs recherches et à leur rage (5).

Un tel exploit n'était pas fait pour amender leur cause, qui prenait décidément un tour fâcheux. L'évêque de Durham, appelé, selon la teneur du décret pontifical, à rendre témoignage sur la liberté de l'élection d'York, attesta que le comte d'York avait réellement exercé, au nom du roi, une pression sur les membres du chapitre (6). Dès lors, les protestataires eurent beau jeu pour

(1) Cela résulte du récit de Serlo, *Monast. Anglic.*, p. 747.

(2) Joann. Hagulstad., p. 275.

(3) *Peremptorium dare sententiam ad depositionem episcoporum solius Romani pontificis noscitur esse; pro eo nimirum quod, etsi alii multi vocati sunt in partem sollicitudinis, solus ipse plenitudinem habeat potestatis.* » Ep. 239, écrite en 1145. Cf. ep. 240, où Bernard appelle le pape *orbis episcopum*.

(4) Joann. Hagulstad., p. 275. Cf. Bern., ep. 240, n° 2.

(5) Serlo, *Monast. Anglic.*, p. 747; Joann. Hagulstad., p. 275.

(6) « Manifestam asserit intrusionem, electionem negat. » Bern., ep. 240, écrite vraisemblablement en 1145 ou 1146.

renverser l'intrus. La calomnie mêla son aigre sifflement au concert de leurs accusations. Guillaume fut soupçonné de je ne sais quels crimes. « Sur ce qu'on dit de lui, écrivait l'abbé de Clairvaux, on dépouillerait un soldat du ceinturon militaire (1). » Et, faisant allusion dans une autre lettre au saccagement de Fountains, dont il rend l'archevêque à certains égards responsable, il concluait : « Un arbre qui produit de tels fruits n'est bon qu'à être coupé (2). »

L'arbre fut, en effet, coupé. Informé de la déclaration de l'évêque de Durham, Eugène III déposa Guillaume au concile de Paris (avril-juin 1147), et ordonna au chapitre d'York de procéder, dans le délai de quarante jours, à l'élection d'un nouvel archevêque (3).

On pouvait croire la querelle enfin terminée ; mais la mesure qui avait pour but de rétablir la paix faillit au contraire provoquer un schisme. Les partisans de l'archevêque déposé, nombreux encore, refusèrent de désarmer ; quand le chapitre, aux termes du décret papal, se réunit pour l'élection d'un pontife, ils donnèrent leurs voix à un personnage peu en vue, du nom d'Hilaire, pendant que la majorité, représentée principalement par le grand chantre, les archidiaques et par les évêques de Durham et de Carlisle, acclamait l'abbé de Fountains, le fameux Henri Murdach. Celui-ci, quittant aussitôt son cloître et passant par Clairvaux, alla fournir lui-même au

(1) Ep. 240.

(2) Ep. 252.

(3) Joann. Hagulstad., p. 276 ; *Chron. Gervas. Dorobern., ibid.*, p. 1363. Gervais indique Paris ; d'autres confondent ce concile avec le concile de Reims, qui n'eut lieu qu'en 1148. Eugène III séjourna à Paris du 27 avril au 7 juin 1147 (Jaffé, *Reg.*, t. II, p. 41-44). Selon Gervais (*loc. cit.*), Guillaume fut déposé « eo quod Stephanus, rex Angliæ, ante canonicam electionem eum nominavit. »

pape, qui résidait alors à Trèves, le résultat de l'élection. Les voix accordées à Hilaire n'étaient pas à dédaigner : le nom du nouveau doyen figurait dans la minorité. L'urgence d'un accommodement frappa tous les esprits. Une ère de discussions stériles et interminables se fût inévitablement rouverte dans le diocèse d'York, si la curie romaine n'eût été décidée à faire tous les sacrifices nécessaires pour éviter un schisme. Satisfaire à la fois les deux partis, sans blesser la justice, n'était pas chose aisée. Eugène III trancha la difficulté en nommant d'autorité Hilaire évêque de Chichester, et en réservant pour l'élu de la majorité le siège d'York ; il sacra ensuite Henri Murdach, à Trèves même, le 7 décembre 1147 (1), et lui conféra le pallium.

Mais ce péril écarté, il en surgit un autre. A peine le nouvel archevêque avait-il remis le pied en Angleterre, que le roi Étienne exigea de lui, au lieu du simple hommage auquel il avait droit, un serment formel de fidélité politique (2). On voit percer ici tout un système de gouvernement. Les dangers que courait alors la couronne, en butte aux revendications de l'impératrice Mathilde, expliquent la conduite du monarque. Mais il n'entraîna pas dans l'esprit des Cisterciens de faire de l'épiscopat un instrument de règne. Henri refusa le serment demandé, et le roi à son tour lui refusa l'investiture. On ne sait si l'abbé de Clairvaux intervint dans le conflit. Le temps

(1) Joann. Hagulstad., p. 276 ; Serlo, *Monast. Anglic.*, p. 747 ; Guillelm. Neubrig., lib. I, cap. xvii.

(2) « Stephanus recipere noluit (Henricum), nisi præstita sibi juratoria cautione de fidelitate servanda, » Guillelm. Neubrig., *loc. cit.* S'il ne s'était agi que de l'hommage ordinaire, on ne conçoit pas que les Cisterciens, qui le rendaient volontiers au roi de France, eussent fait difficulté de le rendre au roi d'Angleterre. Le serment ici exigé entraînait donc, selon nous, un engagement tout à fait politique.

était loin où, écrivant à la reine Mathilde, il parlait du monarque anglais sur un ton où l'affection se mêlait au respect (1). La part prise par Étienne à l'élection de Guillaume avait dû refroidir singulièrement le rigide abbé. Il est peu probable qu'il ait, dès lors, sollicité la bienveillance royale en faveur de Henri Murdach.

A York, le nouvel archevêque ne reçut pas un meilleur accueil qu'à la cour. Les partisans de Guillaume n'étaient pas d'humeur à céder la place qu'ils avaient usurpée. Pour les réduire, Henri Murdach mit la ville en interdit : terrible mesure qui jeta l'effroi dans quelques âmes et exaspéra encore l'irritation des autres. Le roi semble avoir pris parti pour les rebelles. Du moins, son fils aîné, le comte Eustache, parut dans York, escorté de la force armée, et imposa, au nom de l'autorité civile, le rétablissement de la liturgie publique. Dans ce conflit des deux pouvoirs, les passions se donnèrent libre carrière. Des parents de l'archevêque déposé poussèrent la cruauté jusqu'à mutiler un des vénérables archidiacres qui avaient participé à l'élection de Henri Murdach. De tels désordres finirent par alarmer la conscience du roi, qui consentit à reconnaître l'archevêque Henri (2).

En somme, après une lutte de près de huit années (3), c'était le droit qui triomphait. Certains n'ont vu là que le triomphe d'un parti, et d'un parti représenté principalement par les Cisterciens. On rabaisserait le conflit, en le

(1) Ep. 315. Cf. *Bern. Vita*, lib. IV, cap. I, n° 6. Dans ces deux endroits il est question d'une rencontre de saint Bernard avec la reine Mathilde à Boulogne. Nous connaissons une charte de Mathilde en date de 1142 dans laquelle Bernard figure comme témoin. Laplane, *L'Abbaye de Clairmarais*, p. 315.

(2) Guillelm. Neubrig., lib. I, cap. xvii.

(3) La paix ne fut pas rétablie avant 1149 : « post annos aliquos rege placato, » dit Guillaume de Neubridge, *loc. cit.*

réduisant de la sorte à une question de personnes. Nous concevons qu'on reproche aux adversaires de Guillaume une trop grande âpreté dans la polémique. On ne peut nier, en particulier, que l'abbé de Clairvaux se soit fait, sans s'en douter, l'écho d'accusations calomnieuses. L'archevêque déposé ne fut jamais à proprement parler un « homme infâme ». La preuve en est que la cour de Rome le rétablit sur le siège d'York, après la mort de Henri (1). On dit même plus tard que des miracles attestèrent sa sainteté (2). Mais il n'en était pas moins juste d'attaquer sa première élection, dans laquelle les lois canoniques avaient été déplorablement violées. Ce que les protestataires défendaient et que leur énergie finit par sauver, c'était un principe extrêmement précieux : la cause de la liberté de l'Église dans les élections épiscopales. En cela, les Cisterciens, tout excès mis à part, furent les glorieux successeurs de saint Anselme et les dignes prédécesseurs de saint Thomas Becket.

II

Sainte Hildegarde.

Entre les actes qui ont signalé la présence d'Eugène III à Trèves, il faut citer encore le jugement qu'il porta sur les vertus et les écrits d'une religieuse, bien connue depuis sous le nom de sainte Hildegarde. On l'appelait déjà « la prophétesse Hildegarde ; » d'autres l'ont surnommée « la

(1) Selon Gervais de Canterbury (ap. Twysden, p. 1363), la majorité des cardinaux était déjà favorable à Guillaume en 1147. Du moins la minorité seule consentit à sa déposition : « *Minori parte cardinalium consentiente.* » Il fut rétabli sur le siège d'York par le pape Adrien IV.

(2) Voir au 8 juin, *Acta sanctorum*, tom. II, p. 136-146.

sibylle du Rhin (1). » Elle fut durant onze ans supérieure du couvent de Disibodenberg, près de Mayence (2). L'abbé de Clairvaux eut l'occasion de la connaître à la fin de 1146 ou au commencement de 1147. Leurs relations, cependant, se bornèrent à un simple échange de lettres (3). Hildegarde avait cru devoir adresser au prédicateur de la croisade un témoignage de sa vive admiration. « Vénérable père, vous qui, avec un zèle sublime et un ardent amour du Fils de Dieu, enrôlez les hommes pour combattre par des armes chrétiennes des tyrans cruels (4), je viens vous dire en esprit de mystère que je suis obsédée par une vision que je contemple d'un regard intérieur... Il y a deux ans, je vous ai vu dans cette vision, comme un homme qui regarde le soleil, qui ne craint rien, qui a beaucoup d'audace, et j'ai pleuré, de ce que je suis, moi, si rougissante et si timide. O bon et très doux père, je me dépose dans votre âme (5). » Hildegarde s'autorise de cette première confidence pour raconter au saint abbé ses visions, ses tourments. « Je ne suis qu'une misérable, bien misérable femme, ô très doux père ; écoutez-moi avec bonté, écoutez votre indigne servante qui, depuis son enfance, n'a jamais vécu sans épreuve ; et, dans votre sagesse, comprenez, selon la lumière de l'Esprit-Saint, ce

(1) Vincent. Belvac., *Speculum hist.*, XXVII, 83. Cf. *Hildeg. Vita*, Migne, t. CXCVII, p. 140, note 97. Nous citerons cette édition des *Œuvres* et de la *Vie* de sainte Hildegarde.

(2) *Hildeg. Vita*, lib. I, cap. I, p. 93 et suiv.

(3) Le récit de Trithème (*Chron. Hirsaug.*, ad ann. 1147) qui signale une visite de Bernard à Bingen, ne repose sur aucun document sérieux. Cf. *Acta Hildeg.*, p. 22.

(4) Cette phrase nous porte à fixer la composition de la lettre vers la fin de l'année 1146 ou au commencement de l'année 1147.

(5) « Ego ante duos annos te... vidi sicut hominem in sole aspicere... Bone pater et mitissime, pono me in animam tuam. » *Hildeg.*, ep. 29.

qu'il y a de fondé dans tout ce qu'on vous a dit de moi. J'ai l'intelligence intérieure du Psautier, de l'Évangile et des autres livres saints, quand ils me sont montrés dans cette vision qui brûle mon âme. Mais l'esprit ne m'en fait pas comprendre le sens littéral, et il me serait impossible de les traduire en allemand. Je sais simplement les lire; mon âme seule est instruite : je vous le dis en toute confiance, espérant être consolée par votre sagesse; car il y a beaucoup de divisions à mon sujet parmi les hommes, comme je l'entends dire. J'ai d'abord raconté ces choses à un moine d'une vie éprouvée; je lui ai montré tous mes secrets; et il m'a consolée, en me laissant entendre que ce sont là de grandes et redoutables choses. Père, pour l'amour de Dieu, souvenez-vous de moi dans vos prières. Je suis vivement pressée dans cette vision de dire ce que je vois et ce que j'entends. Je suis étendue inerte sur un lit de douleurs, parce que je me tais; et je me plains tristement devant vous... Mais voici que je me lève et cours à vous. Je vous le dis : vous êtes mobile, mais vous soutenez les autres. Vous êtes l'aigle qui fixe le soleil... Placez mes paroles dans votre cœur et ne cessez pas de regarder Dieu pour moi. »

Au milieu de ces phrases apocalyptiques, il est aisé de démêler l'intention de la voyante. Si elle ne présume pas expressément que son confident approuvera ses révélations, elle désire au moins qu'il porte un jugement sur leur valeur et leur caractère. C'est à lui qu'il appartient de la tirer de ses incertitudes. Mais pour prononcer un jugement sûr en une matière aussi délicate, l'abbé de Clairvaux avait besoin de renseignements plus étendus et plus précis. Il est probable que le porteur de la lettre était chargé de les lui fournir.

Hildegarde était née, d'une famille noble et chrétienne,

en 1098 (1). Dès l'âge de cinq ans, elle avait été sujette à des visions dont le sens lui échappait. Placée à huit ans sous la conduite de Jutta de Spanheim, supérieure des Bénédictines de Disibodenberg, elle apprit, selon l'usage du temps, à lire le Psautier et à chanter l'office. Ce fut toute son instruction. Si elle parvint plus tard à parler et à écrire le latin, ce fut toujours sans égard pour les règles de la grammaire, qu'elle ignorait absolument. Cependant ses visions se répétaient. Elle s'en ouvrit simplement à quelques-unes de ses compagnes ; mais, quand elle s'aperçut qu'elle devenait un objet d'admiration et d'envie, elle prit le parti de se taire et de renfermer dans son cœur les secrets de l'Esprit. A la mort de Jutta (22 décembre 1136), elle fut choisie pour la remplacer. Ses nouvelles fonctions ne changèrent rien à son genre de vie. Toujours humble, toujours recueillie, elle s'abîmait dans la contemplation des merveilles qui lui étaient révélées. Elle atteignit ainsi sa quarante-troisième année (1141), lorsqu'elle eut une vision qu'elle décrit en ces termes : « Une lumière semblable à un immense éclair fendit soudain le ciel et vint me transpercer la tête, le cœur et la poitrine. C'était comme une flamme qui ne brûlait pas, mais échauffait ; elle m'embrasa, comme le soleil échauffe un corps sur lequel il dirige ses rayons. A l'instant, je savourai et je compris l'exposition du Psautier, de l'Évangile et des autres livres de l'Ancien et du Nouveau Testament ; mais je n'avais pas l'interprétation de la contexture des mots, ni la division des syllabes, ni la connaissance des cas et des

(1) Sur tout ceci, cf. *Chronique de Disibodenberg*, ap. *Mon. G.*, XVII, 25 ; *Scivias*, ap. Migne, col. 383 et suiv. ; *Nova S. Hildeg. opera*, dans Pitra, *Analecta sacra Spicilegio Solesmensi parata*, t. VIII, Paris, 1882 ; Roth, *Hildegard von Bingen* dans *Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft*, Leipzig, 1888, Heft IX, p. 454 et suiv.

emps. » C'est l'aveu qu'elle fait dans sa lettre à l'abbé de Clairvaux. Elle explique ailleurs plus longuement la manière de ses visions. La lumière dont elle était inondée n'était, dit-elle, que « l'ombre de la lumière vivante ». Cette ombre de lumière ressemblait à un ciel d'azur. Plongée dans cette atmosphère, elle voyait se dérouler, comme des nuages lumineux qui se succèdent, les événements et les phénomènes de toutes sortes; elle apercevait les peuples et les contrées les plus divers. Ses sens, cependant, n'étaient point troublés; ils agissaient dans leur sphère propre. Ce n'est pas dans le sommeil, mais en parfait état de veille, les yeux ouverts, le jour comme la nuit, qu'elle recevait ses visions; elle l'affirme à plusieurs reprises.

En même temps, c'est-à-dire à partir de 1141, un instinct irrésistible la poussait à écrire ses révélations. Tremblante et redoutant les dires des hommes, elle hésita jusqu'au jour où Dieu la frappa d'une sorte de paralysie pour la punir du silence qu'elle gardait. Elle était encore dans cet état au moment où elle consulta l'abbé de Clairvaux, bien qu'elle eût déjà commencé à mettre ses visions par écrit dans un livre qu'elle appela *Sci vias Domini* ou simplement par abréviation *Scivias*. Un pieux, chaste et savant moine, dont elle tut longtemps le nom, lui servait de secrétaire. Ce moine est aujourd'hui connu. Il s'appelait Volmar. C'est la sainte elle-même qui nous l'apprend dans une lettre adressée à Guibert de Gembloux, qu'elle choisit pour son directeur après la mort de son premier confident. Elle rédigeait ses visions en latin; Volmar corrigait le style et les fautes de grammaire.

Le bruit que cette tentative faisait autour d'elle la rejeta dans l'incertitude et arrêta sa main. Elle se hasarda à prendre avis de ses supérieurs ecclésiastiques. L'abbé des

Bénédictins de Disibodenberg et Henri, archevêque de Mayence, consultés, paraissent avoir approuvé son entreprise. Cependant ses scrupules duraient toujours. C'est alors qu'elle recourut aux lumières de l'abbé de Clairvaux. Il est douteux qu'elle lui ait soumis son livre. Bernard, faute de documents positifs, l'engagea à pratiquer l'humilité ; mais il se garda bien de porter sur ses révélations un jugement dogmatique. « Ce que quelques-uns semblent penser de notre petitesse, contrairement au témoignage de notre conscience, lui dit-il, ne doit pas être attribué à nos mérites, mais à la sottise des hommes. Je me hâte d'écrire à votre douce et pieuse charité, bien que l'accablement des affaires me contraigne à parler beaucoup plus brièvement que je ne voudrais. Nous vous félicitons de la grâce de Dieu qui est en vous, mais nous vous exhortons, autant qu'il dépend de nous, à la considérer comme une grâce et à y correspondre avec amour et humilité ; car, vous le savez, Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Du reste, quel avis puis-je proposer à qui possède l'onction, la science intérieure ? On dit que vous pénétrez les secrets célestes (1), et que vous connaissez, par la lumière du Saint-Esprit, des choses qui passent les hommes. Aussi nous vous prions et supplions de vous souvenir de nous auprès de Dieu ; nous vous recommandons également tous ceux qui nous sont attachés par des liens spirituels. »

Une réponse aussi laconique et, à dessein, aussi vague

(1) « Diceris coelestia secreta rimari. » Ep. 366. Cette façon de parler n'implique pas que l'abbé de Clairvaux ait jugé l'abbesse de Disibodenberg sur un simple *on dit*. Le pape Eugène III, après l'examen du *Scivias* et l'enquête qu'il avait ordonnée, s'exprime de même : « Diceris multa secreta videre, » etc. Ep. Eugen., ap. Migne, tom. CXC VII, col. 145.

l'avait rien qui pût détourner la sainte religieuse de sa voie; mais elle ne contenait rien non plus qui l'encourageât à y marcher résolument. La question fut enfin déférée au tribunal d'Eugène III par l'archevêque de Mayence, probablement à la fin de 1147 (1). C'était le moment pour l'abbé de Clairvaux de donner son avis sur Hildegarde, s'il l'eût connue personnellement, comme on l'a dit. Il se refusait. Le souverain Pontife chargea alors une commission, composée de l'évêque de Verdun, de son primicier et de quelques autres personnes discrètes, de se rendre à Disibodenberg ou peut-être à Bingen, et de faire, sans bruit, une enquête sur la vie et les mœurs de la voyante. Hildegarde se soumit simplement à cette décision. Sa confession jeta dans l'émerveillement les délégués du souverain Pontife. Ils retournèrent à Trèves, pleinement édifiés et déterminés à défendre la cause de la sainte. Eugène III accueillit leur rapport avec bienveillance et sembla disposé à partager leur admiration. Il demanda les écrits d'Hildegarde et en fit lui-même la lecture à haute voix en plein concile (2). Il s'agissait, selon toute apparence, du premier livre du *Scivias* (3). Les cardinaux, les évêques et les abbés apprirent ainsi à connaître le genre de visions auxquelles la supérieure des Bénédictines de Disibodenberg était sujette. Le livre se composait de six visions distinctes (4). Dieu, sa nature, la Trinité, la création, la Rédemption, les anges et les hommes, l'Ancien et le Nouveau Testament, en étaient l'objet. Il serait trop long

(1) *Vita Hildeg.*, lib. I, cap. I, nos 4 et 5.

(2) *Vita Hildeg.*, p. 95. Nous appelons cette réunion un concile sur l'autorité des *Annal. Stadens.*, Mon. Germ., XVI, 330. Mais l'expression est peut-être impropre. Voir Jaffé, *Regesta*, n° 9188.

(3) On sait que le *Scivias* fut commencé en 1141 et achevé en 1151. *Scivias*, præf., col. 383-386.

(4) Ap. Migne, col. 385-442.

d'exposer ici, en détail, chacune de ces visions dont les traits généraux paraissent avoir été empruntés à Ézéchiël, à Daniel et à l'Apocalypse. L'immutabilité de Dieu, par exemple, est représentée par une haute montagne sur laquelle est assis un être d'une clarté éblouissante, qui étend à sa droite et à sa gauche, comme une ombre légère, une aile merveilleusement longue et large. Devant lui, au pied de la montagne, se tient debout une image tellement couverte d'yeux, qu'on distingue à peine en elle une forme humaine (1). La synagogue ressemble à une femme privée de la vue, blanche depuis la tête jusqu'à mi-corps, noire ensuite jusqu'aux pieds, ayant des pieds couleur de sang, tenant ses mains sous ses aisselles et debout près de l'autel du Seigneur, sans y toucher. L'Église au contraire apparaît à la voyante comme une tour très élevée dont la tête est couronnée d'une sorte de cercle semblable à l'aurore (2). C'est bien là un langage apocalyptique. Mais la pensée d'Hildegarde ne reste pas enveloppée dans ces images. Ses visions sont toujours le point de départ d'un enseignement dogmatique ou moral. Son livre est un véritable traité de théologie. On y trouve même l'explication de certaines règles du droit canon. Les lois saintes du mariage, en particulier, y sont exposées avec soin, mais aussi avec une hardiesse qui choquerait sûrement la pruderie moderne. Du reste, quelque sujet que traite la sainte, elle ne s'écarte jamais des principes de la plus rigoureuse orthodoxie. Il est manifeste que l'Église est pour elle la règle de foi (3).

(1) Ap. Migne, col. 385.

(2) *Scivias*, col. 433.

(3) Roth (*Beiträge*, p. 463-469) essaie d'expliquer naturellement les visions, la science, en un mot tous les dons extraordinaires d'Hildegarde. Ses conclusions sont contestables. Toutefois il y a profit à lire son étude.

Tant de modestie, jointe à une si grande pureté de doctrine, formait une véritable pierre de touche pour des juges non prévenus. L'abbé de Clairvaux s'écria qu'il « ne fallait pas souffrir qu'une telle lumière demeurât sous le boisseau (1). » Cette déclaration entraîna tous les suffrages, et le souverain Pontife adressa sur-le-champ à la bienheureuse une lettre d'encouragement (2), où l'on reconnaît, sinon la main, au moins l'inspiration de saint Bernard. « Nous admirons, ma fille, que Dieu accomplisse de nos jours de nouveaux miracles, en vous remplissant de son Esprit. On dit que vous voyez, comprenez et révélez des secrets. Nous le tenons de personnes véridiques, qui attestent vous avoir vue et entendue. Soyez bénie de cette faveur divine : nous vous en félicitons ; mais n'oubliez pas que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. Conservez précieusement cette grâce qui est en vous et ne révélez qu'avec une extrême circonspection les choses que l'Esprit vous poussera à révéler. »

Ces leçons de prudence, mêlées à un encouragement si précieux, furent bien reçues à Disibodenberg ou peut-être à Bingen, comme nous le dirons tout à l'heure. Hildegarde était rassurée ; elle put achever en repos son livre du *Scivias*. D'autres écrits, le *Liber vitæ meritorum* et le *Liber divinorum operum* firent suite à ce premier ouvrage (3). Mais, au temps où nous sommes, un des principaux objets de sa préoccupation était la translation de

(1) « Bernardo mediante, cæterisque adnitentibus, » etc. *Vita Hildeg.*, cap. I, col. 95.

(2) Cf. col. 145 ; Jaffé, *Regesta*, n° 9188.

(3) Le *Liber vitæ meritorum* a été publié pour la première fois avec une nouvelle série de 113 lettres, jusque-là inédites, etc., par Dom Pitra, *Nova Hildegard. opera*.

son monastère. Le souverain Pontife l'autorisait à se retirer avec ses compagnes en un lieu qui lui avait été montré dans une vision, près de Bingen, sur les rives de la Naw (1). Elle y était probablement déjà à demi installée (2). Le nouveau monastère prit le nom de Mont-Saint-Rupert. C'est de là qu'Hildegarde est surtout connue dans l'histoire sous le titre d'abbesse du Rupelberg.

Sa célébrité se répandit dans toute la chrétienté. Elle entre dès lors en correspondance avec les évêques, les abbés, les papes et les empereurs (3). Elle prédit, paraît-il, à Eugène III qu'il ne rentrerait à Rome que vers la fin de son pontificat (4).

On a cru qu'elle était venue à Paris et à Tours, et qu'elle avait remis ses ouvrages à Maurice de Sully, afin qu'il les fit examiner par les professeurs en renom de l'Université naissante. Au nombre de ces examinateurs, on citait même le célèbre Guillaume d'Auxerre. Mais cette légende semble devoir être abandonnée (5). Les historiens de la

(1) *Vita Hildeg.*, lib. I, cap. 11, col. 95-98; Hildeg. et Eugenii epp., *ibid.*, col. 145 et 150. Cf. *Acta S. Hildeg.*, n° 22, *ibid.*, col. 21.

(2) La lettre d'Eugène III (*loc. cit.*) donne à entendre que la fondation du monastère de Rupelberg était déjà commencée vers la fin de l'année 1147. Cf. *Acta Hildeg.*, n°s 22 et 31, *loc. cit.*, col. 21 et 29. Selon Roth (*Beiträge*, p. 456), l'installation même aurait eu lieu avant l'hiver de 1147. Delehaye, *Guibert de Gembloux*, dans *Revue des Questions histor.*, juillet 1889, p. 38-39, ne partage pas cet avis; il fixe l'installation en 1149 ou 1150.

(3) Cf. epp., ap. Migne, col. 151, 154, 185, 186, etc.

(4) Joann. Sarisberiens., ap. Baron., *Annal. ecclesiast.*, ad an n. 1148, n° 33. Cf. *Acta Hildegard.*, n° 34, col. 28.

(5) Voir, sur ce voyage, *Acta Inquisitionis de virtutibus et miraculis S. Hildegardis*, ap. Migne, p. 138, n°s 9 et 10. Cf. Pitra, *Analecta*, p. xi. Roth (*Beiträge*, etc., p. 470) croit que Guibert, confident d'Hildegarde, allant à Tours vers 1181, a pu consulter les professeurs de Paris sur les ouvrages de la sainte et que, plus tard, par une confusion qui n'a rien de bien surprenant, on aura attribué à Hildegarde

sainte et Guibert de Gembloux, son confident, ne mentionnent nullement ce voyage. Et il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un endroit de sa vie où le placer. La pieuse vierge s'endormit dans le Seigneur le 17 septembre 1179 (1) ; elle était entrée dans sa quatre-vingt-deuxième année.

Hildegarde fut inscrite au Martyrologe, vers le milieu du quinzième siècle (2), sous la rubrique du 17 septembre, *XV calendas Octobris*, date anniversaire de sa mort (3). Son nom, illustre par lui-même, était de plus rattaché associé à celui de saint Bernard, dans la mémoire des peuples. Ce voisinage lui porta bonheur. Le culte qu'on lui rendit n'était, ce semble, que le complément naturel et la sanction obligée des éloges que l'abbé de Clairvaux lui avait décernés au concile de Trèves (4).

III

Concile de Reims. — Condamnation de Gilbert de la Porrée.

Un grand concile, d'abord convoqué à Troyes (5), puis à Reims, s'ouvrit dans cette dernière ville le 21 mars

elle-même cette consultation et ce voyage. Voir, sur le voyage de Guibert à Tours, Delehaye, *Revue des Quest. hist.*, loc. cit., p. 46-56.

(1) Sur cette date, voir Delehaye, *Revue des Quest. hist.*, p. 25.

(2) Voir l'enquête de canonisation commencée par Grégoire IX et continuée par Innocent IV et Jean XXII, sur les vertus et les miracles de Hildegarde, ap. Migne, col. 131-140 ; cf. col. 141-142, et *Acta S. Hildegard.*, n°s 208-211, *ibid.*, col. 87-89, n°s 212-213, col. 89-90.

(3) *Acta S. Hildeg.*, n°s 203, loc. cit., col. 84-85.

(4) L'abbé de Clairvaux figure encore à Trèves comme médiateur entre un archidiacre de Verdun et le comte de Namur. Wibaldi, *ep.* 87.

(5) Cf. Jaffé, *Regesta*, n°s 9147 et 9149.

1148, quatrième dimanche de carême, sous la présidence du souverain Pontife (1). Plus de quatre cents évêques, abbés ou professeurs de haute marque, y assistaient, venus de France, d'Allemagne, d'Espagne, d'Angleterre et d'Italie (2). Parmi les étrangers on distinguait le primat de Tolède, Raymond, l'archevêque de Trèves, Adalbéron, et surtout Thibaut, archevêque de Canterbury qui, pour répondre à l'appel du pape, avait dû enfreindre une défense formelle de son souverain, le roi Étienne (3).

L'assemblée tint ses séances durant une semaine (4). On peut lire tout au long, dans Mansi, les canons qu'elle rédigea (5). Nous nous bornerons à signaler, outre la condamnation du fameux Éon de l'Étoile (6), le canon qui concernait la récente croisade de saint Bernard dans le Midi : « Nul, y est-il dit, ne doit défendre ou secourir les hérétiques qui sont dans la Gascogne, dans la Provence et ailleurs. » N'y a-t-il pas là comme un pressentiment

(1) *Annal. S. Dionys. Remens.*, ap. M. Germ., XIII, 83; *Annal. Camerac.*, *ibid.*, XVI, 517. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 698, note 34; Jaffé, *Reg.*, II, 52. Le fameux sermon (ap. Migne, t. CLXXXIV, p. 1079) *ad clerum in concilio Remensi congregatum*, n'est pas de saint Bernard.

(2) « Ubi quadringentorum et eo amplius episcoporum et abbatum multitudo convenerat. » *Annal. Mellic.*, ap. *Mon. G.*, IX, 504. Un seul évêque italien était présent. Cf. *Hist. Pontif.*, *ibid.*, XX, 522 et 523. L'auteur de la *Continuat. Gemblac.* (ap. *Mon. G.*, VI, 390) se fait l'écho d'un bruit exagéré quand il dit : « In hac synodo archiepiscopi, episcopi, abbates, usque ad mille centum resedissee dicuntur. »

(3) Mansi, *Concil.*, XXI, 742; *Histor. Pontific.*, loc. cit.; Bernard, *S. Malachie Vita*, cap. xxx, n° 69. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 703, note 49.

(4) Otto Frising., *De Gest. Frid.*, lib. I, cap. lvi.

(5) Mansi, *Concil.*, XXI, p. 713; cf. p. 718; Jaffé, *Regesta*, II, 52-53.

(6) Otto Frising., loc. cit., cap. lv; *Annal. Cameracens.*, ap. *Mon. G.*, XVI, 517; *Auctar. Gemblac.*, ap. *H. des Gaul.*, XIII, 273-274; cf. Mansi, XXI, 720 et suiv.

des maux que les seigneurs du Languedoc allaient déchaîner sur leur pays en favorisant secrètement le progrès de l'hérésie manichéenne?

Le concile eut son épilogue. Nous voulons parler du procès de Gilbert de la Porrée, où la figure de l'abbé de Clairvaux, jusque-là restée dans l'ombre, se détache singulièrement et apparaît au premier plan, avant même celles des évêques et des cardinaux.

Gilbert, né à Poitiers, où il fit ses premières études sous le professeur Hilaire, avait eu ensuite pour maîtres Bernard de Chartres, plus connu sous le nom de Bernard Sylvestris (1), puis Anselme et Raoul qui occupaient alors avec éclat la chaire de théologie à Laon (2). Muni d'un « savoir étendu et profond, » comme parle Othon de Freisingen, il devint à son tour un professeur émérite; et sa réputation, sans égaler celle d'Abélard qui était hors de pair, lui attira bientôt une brillante phalange de disciples parmi lesquels nous distinguons Jean de Salisbury (3), le futur évêque de Chartres, et Rotrou, le futur archevêque de Rouen (4). Des modernes placent « Gilbert au premier rang parmi les docteurs du douzième siècle (5). » Il fut du moins le plus éminent logicien que l'école réaliste ait possédé à cette époque. Ses ouvrages forment un corps de doctrine dont les maîtres les plus

(1) Cette identité, contestée par M. l'abbé Clerval, est défendue par M. Langlois (*Biblioth. de l'École des Chartes*, t. LIV, p. 225-250).

(2) Otto Frising., *loc. cit.*, cap. XLVI et L.

(3) Joann. Sarisber., *Metalogicus*, lib. II, cap. x.

(4) *Epist. Gaufridi ad Albinum cardinalem*, ap. Migne, tom. CLXXXV, p. 588. Notons que, d'après l'*Histoire littéraire* (tom. XIV, p. 439), la lettre de Geoffroy, écrite vers 1188, a dû être adressée non pas au cardinal Albin, mais au cardinal Henri, évêque d'Albano.

(5) Hauréau, *De la philosophie scolastique*, Paris, 1850, I, 313

vantés, sans en excepter Abélard, auraient pu envier le rigoureux enchaînement.

Mais ce fut la rigueur même de sa méthode et de sa doctrine qui en fit le péril. Réaliste en dialectique, Gilbert transporta ses distinctions métaphysiques un peu aventureuses dans le domaine de la théologie; et, assimilant d'une façon abusive l'Être divin aux substances créées, il porta inconsciemment atteinte au dogme de la Trinité. Ne semble-t-il pas que, par une fatalité inexplicable, ce mystère fût destiné à être la pierre d'achoppement de l'école jusqu'au jour où parut l'incomparable Somme de saint Thomas?

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer, même sommairement, la doctrine philosophique de Gilbert de la Porrée (1). Nous n'y toucherons que par le côté où elle donna passage à l'erreur (2).

Ouvrons son commentaire sur les livres de la Trinité de Boèce. L'essence, dit-il par manière de principe, est distincte de l'être; elle en est la forme. Ainsi l'humanité n'est pas l'homme, mais l'essence ou la forme de l'homme,

(1) Voir les ouvrages de Gilbert dans Migne, *Patrologie latine*, t. LXXIII et LXXIV, ou bien en particulier le *Commentaire sur le livre de la Trinité de Boèce* dans l'édition de Bâle 1570, et le *Livre des six principes* dans les éditions de 1479, 1481 ou 1484. M. Hauréau fait observer (*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, séance du 27 avril 1888) que ces éditions du *Livre des six principes* offrent un texte conforme à celui des manuscrits, mais qu'en 1496 parut à Venise une édition nouvelle, où l'on avait substitué au latin barbare de Gilbert de la Porrée une paraphrase en latin élégant, due à un humaniste italien, Ermolao Barbaro. Tous les auteurs qui, depuis cette époque, ont étudié le *Livre des six principes* l'ont lu dans cette paraphrase. A rejeter les indications fournies par l'*Histoire littéraire* (tom. XII, p. 47 et suiv.) sur les ouvrages de Gilbert. Consulter sur ce point Hauréau, *De la philosophie scolastique*, tom. I, p. 296 et suiv.

(2) Cf. de Régnon, *Études sur la sainte Trinité*, p. 97-104.

forma quæ est homo, et non pas *forma quæ est homo*. La même distinction s'applique à Dieu. Son essence n'est pas la même chose que son être; en d'autres termes, la divinité n'est pas la même chose que Dieu. Il serait donc inexact de dire : *Divinitas est Deus*.

Le mystère de la Trinité s'explique aisément de cette sorte. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un par la divinité qui est leur essence, mais ils sont trois numériquement parlant, considérés comme êtres, participant à une même essence, qui n'est pas eux, bien qu'ils soient en elle. Il suit de là que le Dieu en trois personnes est distinct, *logiquement et réellement* parlant, de la divinité, laquelle renferme dans une unité absolue les attributs divins, tels que la grandeur, la sagesse, etc.

Enfin, si l'on demande à Gilbert en quoi consiste le mystère de l'Incarnation, il répond : Ce n'est pas la divinité, *substantia qua*, qui s'est faite homme, mais une personne divine, *substantia quæ*; ce qui est vrai en un sens, mais faux si on l'entend selon sa théorie. Pour que sa proposition fût théologiquement exacte, il faudrait qu'il ne distinguât pas entre Dieu et la divinité et qu'il pût dire indifféremment : *Dieu* ou la *divinité* s'est fait homme dans la personne du Fils.

Abélard est le premier théologien qui ait signalé les funestes conséquences de la théorie philosophique de Gilbert, appliquée à la Trinité (1). Au concile de Sens, il osa même prédire à l'auteur sa prochaine condamnation (2).

(1) *Theologia christiana*, édit. Cousin, p. 491 : cf. p. 521. Gilbert n'est pas nommé, mais l'allusion à sa doctrine est visible. Deutsch nous semble avoir démontré (*Peter Abälard*, Leipzig, 1883, p. 260-263) que le professeur visé par Abélard ne peut être que Gilbert de la Porrée.

(2) Gaufridus, *Bern. Vita*, lib, III, cap. v, n° 15.

« Prenez garde, lui dit-il finement; si l'on me frappe, le coup vous atteindra. »

Le mot alors ne trouva pas d'écho. Peut-être n'y vit-on qu'un trait d'esprit ou une question de rivalité d'école. Mais plus tard, quand Gilbert fut monté sur le siège de saint Hilaire (1142) (1), et que son enseignement, non modifié, eut produit un scandale inévitable, on reconnut que l'auteur du conceptualisme avait deviné juste.

L'orage se déclara en 1146, dans un synode diocésain. L'évêque, prenant pour thème son sujet favori, exposait sa doctrine avec assurance, quand soudain ses deux archidiacres, hommes graves, Calon et Arnaud, surnommé *Qui ne-rit pas*, se lèvent pour protester. La discussion prit aisément un tour passionné. Il était impossible qu'on la terminât à la satisfaction générale; on en appela à Rome (2).

Le débat fut porté devant Eugène III qui, victime de la révolution romaine, résidait alors à Viterbe (3) et se préparait à passer en France. Comme Gilbert opposait aux accusations, probablement un peu vagues, de ses archidiacres une dénégation formelle, le souverain Pontife ajourna le débat jusqu'au concile qu'il se proposait de convoquer à Paris pour les fêtes de Pâques 1147 (4).

Si l'on en croit Othon de Freisingen, les archidiacres,

(1) *Gallia Christ.*, II, 1178.

(2) Otto Frising., *loc. cit.*, lib. I, cap. LXVI et L. Gaufridus, ep. ad Albin., *loc. cit.*, p. 587.

(3) Gaufridus, *Libellus contra Gilbertum*, ap. Migne, tom. CLXXXV, p. 605. Selon Othon de Freisingen (*loc. cit.*, cap. LXVI), Gilbert et ses contradicteurs rencontrèrent Eugène III à Sienna en Toscane. Eugène III résida à Viterbe depuis le mois de mai jusqu'à la fin de décembre 1146 (Jaffé, *Regesta*, 8923-8977). Son séjour à Sienna ne nous est connu que par Othon.

(4) Otto Frising., *loc. cit.*; Gaufrid., ep. ad Albin., *loc. cit.*, p. 587.

à leur retour d'Italie, eurent l'habileté de mettre l'abbé de Clairvaux dans leurs intérêts. On sait de quel œil le saint abbé regardait les erreurs théologiques. Étranger aux luttes de l'école, il en détestait les subtilités. Pour peu qu'une opinion s'écartât de l'enseignement reçu, il était enclin à croire qu'elle recélait une hérésie. Il faut avouer que les théories de Roscelin et d'Abélard l'avaient rendu justement défiant. A en juger par ces tentatives avortées, n'était-il pas nécessaire que les tuteurs de l'orthodoxie surveillassent les premiers pas de la scolastique ?

Bernard remplit religieusement ce rôle au concile de Paris (1). Il semble cependant que Gilbert ait rencontré là des adversaires bien autrement redoutables : Adam du Petit-Pont par exemple, Hugues de Champfleury, chancelier du roi, et Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen (2), tous trois fort versés dans les questions de dialectique. Le débat dura plusieurs jours, mais sans résultat. Gilbert s'était bien gardé d'apporter ses ouvrages. Le corps du délit manquant, il fut facile à l'accusé de se retrancher derrière des équivoques. Il avait ses partisans ; il en appela à leur témoignage, jurant qu'il n'avait jamais enseigné que la divinité n'est pas Dieu. Deux de ses disciples, Rotrou, évêque d'Évreux, plus tard archevêque de Rouen, et un professeur de Chartres, nommé Yves comme le grand canoniste, attestèrent l'exactitude de cette affirmation, pendant qu'Adam du Petit-Pont et Hugues de Champfleury juraient le contraire avec une égale assu-

(1) Gauf., ep., *loc. cit.* La date exacte de ce concile n'est pas fixée. Eugène III résida à Paris depuis le 20 avril jusqu'au 7 juin 1147. Jaffé, *Regesta*, n^{os} 9024-9076. Bernard était à Montmartre, le 21 avril (*Gallia Christ.*, VIII, p. 613).

(2) Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LI-LII.

rance. Dans ce désordre des souvenirs et au milieu de ces contradictions, la discussion n'avait aucune chance d'aboutir; le pape en renvoya la suite au concile de Reims (4).

Elle y fut reprise avec un grand éclat. Ce fut sûrement l'une des plus curieuses mêlées dialectiques que l'histoire

(1) Otto Frising., et Gaufrid., ep. ad Albin., et *Libellus contra Gilbertum*, loc. cit. Ces ouvrages sont de précieux et sûrs documents pour l'histoire du concile de Reims. L'*Historia Pontificalis* (ap. Mon. Germ., t. XX, p. 522-527) est d'une valeur bien moindre. Geoffroy composa son *Libellus contra capitula Gilberti*, peu après le concile de Reims. L'épître au cardinal Albin (ou plutôt au cardinal Henri), qu'il écrivit environ quarante ans plus tard (*ante annos pene quadraginta*, ap. Migne, loc. cit., p. 595), concorde parfaitement avec son *Libellus*, qu'il croyait perdu. C'est déjà là une garantie de sincérité et par suite d'exactitude. Mais, en outre, Othon de Freisingen, qui a puisé à une source différente et qui est défavorable à saint Bernard, confirme les dires de Geoffroy. Les deux récits s'ajustent parfaitement, sauf dans quelques détails d'intérêt secondaire, que nous noterons en leur lieu. Nous sommes donc fort surpris que Deutsch (*Die Synode*, p. 33 et suiv.) et Bernhardi (*Konrad III*, p. 709) préfèrent à cette double autorité le récit incohérent de l'*Historia Pontificalis*. N'y aurait-il pas là un secret désir de dénigrer l'abbé de Clairvaux? Dans la scène racontée aux pages 522-523 de l'*Historia Pontificalis*, Bernard joue aux yeux de nos critiques allemands un rôle équivoque, pour ne pas dire inique. Mais, selon nous, cette scène a été transposée par l'auteur. Elle correspond évidemment au fait rapporté par Geoffroy dans son épître (nos 7 et 8), et par Othon de Freisingen (loc. cit., cap. LVI : « Omnes quos poterat convocat (Bernardus), dit Othon, ibi cum archiepiscopis virisque religiosis et eruditis contra quatuor prædicta quæ Pictavino episcopo imponebantur capitula; fidem suam in hunc modum ipse cum aliis et alii cum ipso exposuerunt): » Or à cette place la scène n'a rien que de très naturel et de très légitime. On peut encore consulter sur la condamnation de Gilbert un pamphlet anonyme dirigé contre saint Bernard (*Biblioth. de l'École des Chartes*, t. XLVII, année 1886, p. 394-417, particulièrement, p. 404-409). Noter (p. 409) les mots : *cum esset bene potus* (Bernardus) *in nocte cum paucissimis familiaribus suis*, etc.; calomnie qui rappelle celle de Bérenger de Poitiers pour le concile de Sens.

du douzième siècle ait enregistrées. Pour éviter cependant que l'honneur de l'évêque de Poitiers ne souffrît une trop grave atteinte des débats qui allaient s'engager, le souverain Pontife, avant de les ouvrir, prit soin de dissoudre authentiquement l'assemblée (1). De cette sorte le procès n'eut qu'un caractère semi-officiel. Seuls ou presque seuls, les évêques français et les maîtres de théologie en renom y prirent part (2).

Il est à remarquer que tout ce que Paris comptait alors de professeurs éminents entra dans la lice pour combattre Gilbert. Robert de Melun et Pierre Lombard l'attaquèrent avec la même vivacité que l'avait déjà fait Adam du Petit-Pont. Suger, le prudent Suger, partageait, semble-t-il, leurs sentiments. Bref, la grande majorité du clergé français se montrait hostile à l'accusé. L'archevêque de Bordeaux, Geoffroy du Loroux, osait à peine le soutenir, malgré l'estime qu'il professait, sinon pour sa doctrine, au moins pour sa personne.

Gilbert trouva heureusement un meilleur appui dans l'entourage du pape. Les cardinaux, étonnés de cette espèce de discrédit général dans lequel un prélat si distingué était subitement tombé, prirent ouvertement son parti. Sans vouloir favoriser la propagation d'erreurs adroitement colorées et habilement défendues, ils s'efforcèrent d'en atténuer, autant que possible, la portée et par suite la condamnation (3).

C'est dans ces conditions que l'évêque de Poitiers accepta la lutte. Il était supérieurement armé pour le combat. Son savoir était prodigieux. Pendant soixante ans il

(1) « Finita synodo, » etc. Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LV.

(2) Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LV; cf. *Hist. Pontif.*, ap. Mon. G., XV, 522, et Gaufrid., ep. ad Albin., p. 589.

(3) *Hist. Pontif.*, et Gaufrid., ep., *loc. cit.*

avait pâli sur les livres (1); sa bibliothèque était l'une des plus belles de l'époque (2). Les ouvrages des Pères latins, particulièrement de saint Hilaire, ceux même des Pères grecs, n'avaient guère de secrets pour lui. Servi par une mémoire merveilleusement sûre et rompu de bonne heure aux exercices fortifiants de la dialectique, il ignorait les défaillances qui surprennent les timides au cours d'une discussion et les font fléchir. Durant sa longue carrière de professeur, il n'avait pas subi un échec. L'habitude du succès l'avait même rendu légèrement dédaigneux de la critique et des objections.

Le seul homme qui eût été capable de lui imposer par son autorité, le légat Albéric, cardinal évêque d'Ostie, venait de mourir, quand s'ouvrit le concile de Reims (3). Gilbert se présenta devant ses accusateurs, le front haut et l'air souriant, voire un peu hautain. Il apportait ses ouvrages incriminés. Le souverain Pontife avait chargé un moine de l'ordre des Prémontrés, Godescalc, prévôt du Mont-Saint-Éloi, d'examiner ses écrits et d'en noter les erreurs, avec preuves à l'appui. Mais comme Godescalc s'exprimait difficilement, ce fut l'abbé de Clairvaux qui soutint en public les conclusions du rapport. Gilbert ne manqua pas de leur opposer une fin de non-recevoir, sous prétexte que les extraits, mis en avant, altéraient sa pensée. Le point capital était de savoir si l'essence divine était *logiquement et réellement* la même chose que Dieu. Gilbert, on se le rappelle, était pour la négative. Il défendit son opinion avec un tel étalage d'érudition et une telle subtilité d'esprit, que le Pape déclara ne pouvoir le

(1) *Hist. Pontif.*, loc. cit.

(2) *Planctus Laurentii*, ap. *Hist. des G.*, XIV, 380.

(3) Gaufrid. ep., loc. cit. Albéric souscrivit encore une bulle d'Eugène III, le 22 novembre 1147. Jaffé, *Regesta*, II, 20.

suivre et crut devoir, après une journée de discussion fatigante, ramener la question à ses termes essentiels. « Croyez-vous, lui dit-il, que l'essence qui constitue les trois personnes divines soit Dieu même? » Et, développant cette pensée, l'abbé de Clairvaux ajouta : « Tout le scandale provient de ce que l'on vous soupçonne d'enseigner ceci : l'essence ou la nature divine, la divinité en un mot, y compris ses attributs, la sagesse, la bonté, la grandeur, etc., n'est pas Dieu lui-même, mais seulement la forme par laquelle est Dieu. Dites-nous ouvertement si tel est, oui ou non, votre sentiment. » Gilbert répondit : « La divinité est la forme de Dieu, mais elle n'est pas Dieu, à proprement parler, » *divinitas est forma quâ est Deus, sed ipsa non est Deus*. C'était précisément l'aveu qu'on voulait arracher au dialecticien. Le secrétaire de saint Bernard lui fit remarquer qu'à Paris il avait soutenu expressément la proposition contraire. « Qu'importe ce que j'ai dit à Paris? repartit Gilbert; à Reims je dis cela. » « Vous êtes donc comme le roi, reprit Geoffroy; vous avez votre dit et votre dédit. » Gilbert demeura ferme dans sa déclaration, et, sur la demande de l'abbé de Clairvaux, elle fut insérée au procès-verbal. Pendant qu'on l'inscrivait, l'évêque de Poitiers, prenant l'offensive, dit à l'abbé de Clairvaux : « Oseriez-vous, à votre tour, signer cette proposition : « La divinité est Dieu. » *Divinitas est Deus?* » « Oui, repartit Bernard avec animation, qu'on l'écrive avec une plume de fer, qu'on la grave avec une pointe de diamant : l'essence divine, la forme divine, la nature divine, en un mot la divinité est vraiment Dieu. « On essaya de faire comprendre à Gilbert que, si la divinité n'était pas Dieu lui-même, mais la forme de Dieu, *forma quâ est Deus*, elle serait quelque chose de supérieur à Dieu, puisque Dieu tiendrait d'elle ce qui le fait être

Dieu (1). Tout en rejetant cette conséquence monstrueuse, Gilbert s'obstina à conserver sa distinction.

Les autres erreurs de Gilbert, nous l'avons vu, découlaient de la première. Il les défendit le lendemain avec la même habileté, mais avec une égale (2) faiblesse d'arguments. Il essayait d'écraser ses adversaires par une accumulation de textes des Pères. Il eut même la malice de leur citer des fragments de lettres des Grecs, que personne ne comprit. Mais, sous le feu de la critique de l'abbé de Clairvaux, les propositions incriminées furent réduites à leur plus simple expression et inscrites au procès-verbal. L'évêque de Poitiers sentit bientôt le sol se dérober sous ses pieds et la victoire, sur laquelle il avait un instant compté, lui échapper tout à fait. Sa dialectique n'était pas capable de le sauver d'une condamnation. Il ne lui restait plus d'espoir que dans la protection des cardinaux. Pendant un entretien secret qu'il avait eu avec eux, il avait obtenu la promesse qu'ils le soutiendraient. Ils tinrent parole. « La cause est entendue, dit tout à coup un membre du Sacré-Collège; nous rendrons plus tard la décision (3). »

Personne ne s'attendait à ce coup de théâtre. L'assemblée se sépara. Mais le clergé français trouva une telle façon de clore la discussion fort irrévérencieuse, et protesta. L'abbé de Clairvaux réunit chez lui les mécontents. On y remarquait dix archevêques et la plupart des évêques de France et des professeurs admis au concile. Ce groupe

(1) Gauf., p. 589-590, et Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LVI.

(2) La discussion commença *decursâ medianæ quadragesimæ hebdomadæ, sacroque dominicæ Passionis inchoante*. Otto Frising., *loc. cit.* Elle dura deux jours. *Bern. Vita*, lib. III, cap. v, n° 15. Cf. Othon, Geoffroy et Jean de Salisbury, *loc. cit.*

(3) Gaufrid. ep., p. 591; Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LVI.

forma une sorte de conciliabule, qui s'attribua le mandat de fournir au souverain Pontife et aux cardinaux de nouvelles lumières (1). « Ce n'est pas à nous, dit saint Bernard, qu'il appartient de porter un jugement dans les matières de foi : ces questions sont réservées à l'épiscopat. Mais, si vous le voulez bien, nous enverrons au pape un formulaire qui sera l'expression de notre pensée sur les points controversés. A vous d'approuver ou de rejeter les propositions que je vais vous soumettre (2) :

« Premièrement je crois que la Divinité est Dieu et réciproquement. Est-ce votre avis ? *Placet vobis* ? L'assistance répondit : Oui, *placet*.

« Secondement, je crois que les trois personnes, le Père, le Fils, le Saint-Esprit sont un seul Dieu, une seule substance divine et réciproquement. — Oui, *placet*.

« Troisièmement, je crois que la divinité elle-même, c'est-à-dire la substance ou la nature divine s'est incarnée, mais dans le Fils. — Oui, *placet*.

« Enfin je crois, puisque Dieu est simple, que tout ce qui est en Dieu est Dieu et que les propriétés des personnes sont les personnes mêmes, que le Père est la paternité, le Fils la filiation, le Saint-Esprit la procession et réciproquement. »

Cette dernière proposition ne fut pas accueillie avec la même faveur que les précédentes. Un archidiacre de Châlons, Robert du Bois, fit remarquer que de célèbres docteurs, Anselme et Raoul de Laon, Albéric de Reims, avaient suspendu leur jugement sur ce point même. Par égard pour de telles autorités, l'abbé de Clairvaux retira sa for-

(1) Otto Frising., et Gaufrid. ep., *loc. cit.*

(2) C'est ici que se place la scène dramatique si bien racontée par l'*Hist. Pontif.*, p. 522-523. Cf. Othon et Geoffroy, aux endroits cités.

mule et y substitua la suivante qui ne rencontra pas de contradiction (1) :

« Je crois que Dieu seul en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, est éternel et que tout ce qui est en Dieu et qui est éternel en Dieu est Dieu même (2). »

Ce symbole fut signé par tous les archevêques, évêques, abbés et maîtres présents. Trois membres de l'assemblée, Hugues, évêque d'Auxerre, Milon, évêque de Thérouanne, et Suger, abbé de Saint-Denis, furent chargés de le présenter au pape (3). Cette démarche blessa encore les cardinaux, qui virent dans cette espèce d'adresse dogmatique du clergé français un empiétement abusif. « Il n'y a, dirent-ils, que l'Église romaine qui ait le droit de décider dans les choses de la foi; et, malgré l'estime que le pape conserve pour son ancien supérieur, il ne doit pas permettre qu'on porte atteinte aux prérogatives du Saint-Siège. » Puis, abordant le souverain Pontife : « Voyez ces Français, *Galli isti*; ils ont eu l'audace de rédiger, à quelques pas de nous, et sans nous consulter, les articles de leur foi (4); c'est par un procédé semblable que l'abbé de Clairvaux a, tout récemment, fait condamner maître Pierre Abélard (5). »

Bernard, mandé par Eugène III, déclara en toute sim-

(1) *Historia Pontific.*, p. 523. L'auteur semble croire, mais à tort, qu'après l'échec de la quatrième proposition l'abbé de Clairvaux et ses amis se contentèrent des trois premières.

(2) Cette proposition vise apparemment la théorie platonicienne des idées développées par Gilbert. Cf. Gaufrid. ep., n° 6, p. 591. Voir dans Migne, p. 617-618, la formule totale du symbole des évêques français, telle que la donne Geoffroy.

(3) Gaufrid. ep., n° 9, p. 591-592.

(4) Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LVII; cf. Gaufrid. ep., n° 8; *Hist. Pontif.*, p. 523.

(5) « Dicentes quod abbas arte simili magistrum Petrum aggressus erat. » *Hist. Pontific.*, *loc. cit.*

plicité que les évêques et lui ne s'étaient nullement proposé de donner une décision dogmatique, mais n'avaient voulu qu'exprimer, comme l'avait fait Gilbert lui-même, leur opinion particulière. Cette explication apaisa les cardinaux. En somme, la cour romaine, mise en demeure de se prononcer entre la profession de foi du conciliabule français et celle de l'évêque de Poitiers, ne pouvait que ratifier la première, ce qui impliquait la condamnation de la seconde. Tel était au fond le sentiment du Sacré-Collège : le pape en donna l'assurance à l'abbé de Clairvaux (1).

Mais cette déclaration ne satisfaisait pas les adversaires de Gilbert de la Porrée. Ils voulaient à tout prix que sa doctrine fût censurée. Il fallut qu'Eugène III fit droit à leur réclamation unanime. Une nouvelle séance se tint donc, à quelques jours de là (2), non plus, comme les précédentes, dans l'église Notre-Dame, mais dans la grande salle du Tau, ainsi nommée à cause de sa forme qui rappelait la lettre grecque T. Les accusateurs de Gilbert triomphaient bruyamment. Ils produisirent contre lui des ouvrages jusque-là tenus secrets et qui fourmillaient d'erreurs. L'évêque de Poitiers en rejeta fièrement la paternité (3). On les déchira sur-le-champ, et le pape eut soin d'expliquer en français aux laïques présents que cette exécution n'avait rien d'offensant pour Gilbert de la Porrée (4). On en vint enfin aux quatre propositions équivoques du commentaire de Gilbert sur le livre de la Tri-

(1) Otto Frising., et Gaufrid. ep., *loc. cit.*

(2) Selon l'*Historia Pontificalis*, p. 125, cette séance se serait tenue le samedi saint ou du moins pendant la semaine sainte. L'auteur de l'*Hist. Pontif.* paraît n'avoir assisté qu'à cette séance.

(3) Nous nous sommes attaché à concilier ici l'*Historia Pontificalis*, p. 524, avec le récit de Geoffroy, ep., n° 9, p. 592.

(4) *Hist. Pontif.*, et Gaufrid. ep., *loc. cit.*

nité de Boèce. L'auteur fut invité à les désavouer publiquement. Le pape semble avoir insisté particulièrement sur la gravité de la première, dont les autres n'étaient, à vrai dire, que la conséquence logique (1). A l'énoncé de chaque proposition, Gilbert répondit : « Si vous croyez autrement, je le crois comme vous ; si vous enseignez autrement, je l'enseigne comme vous ; si vous écrivez autrement ; je l'écris comme vous (2). » Cette docile et courageuse rétractation le réhabilita aux yeux de tous ; elle épargna, en outre, au souverain Pontife la douleur de prononcer une condamnation qui aurait eu pour le docte prélat un caractère infamant. Il fallait cependant une sanction authentique aux délibérations du concile. Elle fut aussi bénigne que possible. Le pape défendit simplement de lire ou de transcrire l'ouvrage de Gilbert avant qu'il n'eût été corrigé par l'Église romaine. « Avec votre agrément, je le corrigerai moi-même, » s'écria l'auteur. « Non, cette correction sera réservée au Saint-Siège », reprit Eugène III.

Ainsi le débat, si orageux au début, put se clore sans scandale. Gilbert rentra dans son diocèse le front haut, sans peur et sans reproche. Il était en paix avec l'Église romaine. Ses archidiacres devinrent, dit-on, à partir de ce jour-là, ses plus fidèles amis (3).

Ce ne fut pas le cas, à ce qu'il semble, de tous ses contradicteurs (4). Il y eut toujours, en particulier, entre

(1) Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LVII ; cf. Gaufrid. ep., n° 8.

(2) « Si vos creditis aliter, et ego, » etc. Gaufrid. ep., n° 8 ; cf. *Hist. Pontif.*, p. 525.

(3) Otto Frising., *loc. cit.*, cap. LVII.

(4) Sans parler du *Libellus Gaufridi*, cité plus haut, nous possédons un traité de Hugues d'Amiens, archevêque de Rouen, dirigé contre Gilbert et inséré par d'Achery dans les *Œuvres* de Guibert, abbé de Nogent. Robert de Melun dans sa *Somme* (mss. de Saint-Victor, n° 404 ;

l'abbé de Clairvaux et l'évêque de Poitiers, un malentendu que rien ne parvint à dissiper. Ce désaccord était à coup sûr purement intellectuel. Mais rien ne sépare plus irrémédiablement deux hommes que les divergences d'idées, quand ces divergences ont été l'objet d'une discussion publique. Bernard fit proposer à Gilbert par un de ses disciples, Jean de Salisbury, une entrevue particulière, soit en France, soit en Bourgogne, soit même dans le Poitou, afin « d'examiner ensemble, amicalement et sans esprit de contention, » les fameux textes de saint Hilaire qui prêtaient à une interprétation équivoque et dangereuse. Gilbert, évidemment piqué, répondit avec une nuance d'ironie qu'il était inutile de pousser plus loin une discussion déjà trop longue, et que, si l'abbé de Clairvaux voulait se mêler d'expliquer convenablement Hilaire, il lui fallait d'abord aller à l'école et prendre des leçons de dialectique (1). Le trait était vif; mais il n'atteignait pas l'abbé de Clairvaux. Bernard montra, dans plusieurs sermons (2) et plus particulièrement encore dans le cinquième livre de *Consideratione*, qu'il était capable de suivre le subtil commentateur de Boèce jusque dans les replis les plus mystérieux des questions métaphysiques. On entend là comme un écho prolongé des discussions du concile de Reims.

Gilbert, de son côté, ne se renfermait pas dans le silence. Il refit, en vue de ses contradicteurs des écoles, le prologue de son commentaire sur Boèce. Tout en reconnaissant que sa doctrine avait pu être jugée défavorablement ou mal comprise, il prétendit en conserver absolu-

cf. du Boulay, *Histor. Univers. Parisiens.*, tom. II, p. 587) attaque également les théories trinitaires de l'évêque de Poitiers.

(1) *Hist. Pontif.*, loc. cit., p. 526.

(2) *In Cant.*, Sermon. LXXX; de *Consider.*, lib. VI, cap. VII.

ment le fond. « Il est juste et nécessaire, ajoutait-il, de changer les expressions qui causent du scandale; mais rien ne nous oblige à modifier le sens de propositions qui, sainement entendues, ne sont point contraires à la doctrine de l'Église (1). »

Cette profession de foi ressemble singulièrement à celle d'Abélard. On voit combien il est difficile et rare qu'un philosophe se défasse des idées ou, si l'on veut, des formules qui ont fait la fortune de son enseignement. Bien que déterminé à ne professer que la pure doctrine de l'Église, Gilbert fut toujours en péril de céder aux suggestions de son imagination. Il crut assurément que la Divinité est Dieu; mais, quand il voulut se représenter le sens précis de ces deux mots : *Dieu* et *divinité*, il lui fut presque impossible de n'y pas voir une différence non seulement logique mais encore réelle, et quelques-uns de ses disciples maintinrent opiniâtrément cette distinction insoutenable (2). Il fallut que saint Thomas vînt avec sa méthode lumineuse pour dissiper enfin l'équivoque (3).

Au reste, ces réserves discrètes de Gilbert, que nous révèle Jean de Salisbury (4), n'eurent aucun éclat au dehors. Son orthodoxie ne fut plus mise en doute, après le concile de Reims. Seul des professeurs de son temps, il régna dans les écoles avec Pierre Lombard, durant plusieurs siècles. Son livre *Des Six Principes* traversa le moyen âge, interprété tour à tour par Albert le Grand, Antonio Andrea, Bonne-Grâce d'Ascolo, et publié enfin

(1) *Hist. Pontif.*, loc. cit., p. 527.

(2) Bernard, *in Cant.*, Sermon. LXXX, n° 9.

(3) Cf. de Régnon, *Études sur la Trinité*, 2^e série, p. 113-115.

(4) On sait que Jean de Salisbury est l'auteur présumé, sinon certain, de l'*Historia Pontificalis*; cf. Giesebrecht, *Arnold*, p. 4-7.

par Ermolao Barbaro dans une édition des œuvres d'Aristote (1). C'est là une gloire que la *Theologia Christiana* n'a pas obtenue et que sûrement Abélard eût enviée à son rival et achetée bien cher.

IV

Eugène III à Clairvaux.

Quinze jours environ après la clôture du concile de Reims, Eugène III, sur le point de quitter la France, visitait Clairvaux (2). De mauvaises nouvelles arrivaient d'Orient, coup sur coup, au grand étonnement des prédicateurs de la croisade. Il était à craindre que les esprits, aigris et, comme il arrive toujours en pareil cas, aveuglés par la douleur, ne s'en prissent au souverain Pontife lui-même de l'échec des croisés (3). Clairvaux se trouvait sur la route des Alpes et de l'Italie. Il était naturel qu'il s'y arrêtât et revit « ce paradis terrestre qu'il avait tant pleuré, » lors de son départ pour Farfa en 1140 (4). Le lieu de son noviciat était bien changé ; les travaux de fondation du second monastère, qu'il avait vu commencer et auxquels il avait sûrement pris part, étaient achevés depuis longtemps déjà. Pourtant une tradition, fort suspecte à nos yeux, veut qu'il ait encore logé au *Monasterium vetus* (5). Les cardinaux qui

(1) Cf. Hauréau, *De la philosophie scolastique*, tom. I, p. 298 ; et *Histoire littéraire*, XII, 473.

(2) En 1148, Pâques tombait le 11 avril. Eugène III séjourna à Clairvaux du 24 au 26 avril (Jaffé, *Regesta*, 9250-9254).

(3) « Nondum finito concilio (Remensi), allatæ sunt litteræ Domino Papæ de infortunio regis et totius vulgi. Idcirco ex finibus Galliæ maturavit quantocius discedere. » *Annal. Camerac.*, ap. Mon. Germ., VI, 517.

(4) Inter Bern., ep. 344.

(5) *Relation du voyage de la royne de Sicile*, ap. Didron, *Annales*

l'accompagnaient durent trouver, en tous cas, bien étroite et bien modeste la cellule qui leur fut assignée pour chambre. Eugène III s'accommoda parfaitement de ce régime austère, qui lui rappelait les plus délicieuses années de sa vie. Malgré les habitudes de luxe extérieur auquel sa dignité le contraignait, il avait conservé un amour profond de la pauvreté. Conformément aux usages cisterciens, il portait toujours, directement appliquée sur la peau, une tunique de laine, et ne quittait même pas la nuit, pour dormir, la coule qu'il cachait, pendant le jour, sous ses habits pontificaux. Sous le pape, remarque le chroniqueur, il y avait toujours le moine. Des coussins capitonnés étaient à sa portée; son lit était recouvert d'une courtine de pourpre : mais, en soulevant ces couvertures, destinées à tromper l'œil des indiscrets, on eût aperçu de la bure et un tas de paille (1). Bernard, à qui ces mortifications ne pouvaient échapper, éprouvait une joie secrète à voir son disciple aimé garder si fidèlement sous la tiare les traditions du cloître. Du reste, la présence d'Eugène III à Clairvaux fut pour tous les religieux et en particulier pour ceux qui l'avaient connu un sujet de touchantes réflexions, non moins que de vive allégresse. On se rappelait les humbles offices qu'il avait jadis remplis. C'est peut-être à cette évocation de souvenirs que se rattache la tradition qui nous apprend que le futur pape avait été chargé du soin du chauffoir (2). On

archéologiques, III, iv^e livraison, 1845. Cf. Guignard, *Lettres à Montalembert*, p. 1710.

(1) *Bernardi Vita*, lib. II, cap. viii, n^o 50.

(2) Au dix-huitième siècle, on lisait sur la porte du chauffoir les vers suivants :

« Ici en patience
Fut chafournier Eugène le saint homme,

mesurait la distance qui séparait un simple « chauffournier » du successeur de saint Pierre, du vicaire de Jésus-Christ, et on admirait la simplicité touchante avec laquelle il savait allier l'humilité à sa grandeur nouvelle. Eugène III parut, en effet, au milieu de ses anciens frères, comme l'un d'entre eux, doux, affable et plein d'aménité. Plus d'une fois les larmes lui échappèrent, au souvenir du passé, pendant qu'il entretenait ses hôtes des avantages de la vie monastique et des charmes de la solitude (1). Trois jours s'écoulèrent ainsi dans les douceurs d'un mystique épanchement.

Un incident pénible vint pourtant troubler, si l'on en croit Jean de Salisbury, la sérénité de ce bonheur intime. Eugène III rencontrait, parmi les disciples de l'abbé de Clairvaux, le fameux Philippe, ex-archevêque de Tarente, dégradé par Innocent II après le concile de Latran, et reçu à pénitence par ses frères compatissants (2). Toute l'ambition du malheureux clerc, ramené à l'état où il était avant son élection épiscopale, c'est-à-dire au simple degré du diaconat, se bornait maintenant à désirer comme une faveur le droit d'exercer les fonctions sacerdotales. Bernard s'avisa de demander pour lui cette grâce au souverain Pontife. Mais les canons de Latran, qui s'opposaient à une telle réhabilitation, venaient d'être solennellement renouvelés à Reims (3). Eugène III fut inflexible. En vain, toute la communauté se jeta à ses pieds pour

Mais sa vertu et grande sapience
Tant l'exalta qu'il fut pape de Rome. »

Voyage littéraire, I^{re} p., p. 101. Eugène III avait aussi « lavé les écuellés. » *H. des G.*, XII, 91.

(1) *Bern. Vita*, lib. II, cap. VIII, n^o 50.

(2) « Quia monachus illius ordinis erat. » *Historia Pontific.*, ap. Mon. G., XX, 531.

(3) Concile de Latran, canon 30 ; concile de Reims, canon 17.

essayer de l'attendrir. Les cardinaux, qui portaient quelque envie à l'abbé de Clairvaux à cause de l'ascendant qu'il exerçait sur le pontife (1), saisirent avec empressement cette occasion de rappeler les Cisterciens au respect de la loi, égale pour tous. Ils firent justement remarquer que Philippe avait porté les armes à Rome même, dans l'église Saint-Pierre, contre les défenseurs d'Innocent II, et déclarèrent que, de ce chef, il avait, plus que tant d'autres clercs déchus, mérité sa peine. Bernard s'inclina devant cet arrêt inexorable, qui n'était pas exempt de quelque aigreur (2). Mais il semble qu'il n'ait pas été tout à fait découragé de son échec; car il revint à la charge deux ans plus tard auprès d'Eugène III (3). Nous ignorons l'issue de cette dernière démarche. Mabillon a cru qu'elle avait réussi et que Philippe, enfin réhabilité, remplissait dès 1152 les fonctions de prieur à Clairvaux. Les documents sur lesquels il s'appuie sont malheureusement erronés. A partir de 1150, l'ex-archevêque de Tarente disparaît de l'histoire. Le prieur de Clairvaux du nom de Philippe n'est autre que Philippe de Liège (4).

(1) « Certum est quod ei (Bernardo) quidam cardinalium plurimum invidabant, nec a detractatione poterant continere. » *Hist. Pontif.*, ap. Mon. G., XX, 524.

(2) *Hist. Pontif.*, ap. Mon. G., p. 531.

(3) Bern., ep. 257. D'après la place constante qu'elle occupe dans les Mss. et les mots qui en forment le début : *Est negotium quod cæteris non miscemus*, nous rattachons, comme Mabillon, cette lettre à l'épître 256. Elle serait par conséquent de mai ou juin 1150.

(4) Mabillon s'appuie sur la liste des prieurs de Clairvaux (Henriquez, *Fasciculus SS. Ord. Cist.*, p. 418), où on lit ces mots : « Philippus qui fuerat archiepiscopus Tarentinus, » etc. Mais il suffit de comparer les épîtres 5, 35, 36, 37, du livre VI des lettres de Pierre le Vénérable pour se convaincre que le prieur du nom de Philippe est Philippe de Liège.

CHAPITRE XXIX

SAINT MALACHIE O'MORGAIR.

I

Au mois d'octobre 1148, Clairvaux reçut dans ses murs le légat d'Irlande, Malachie O'Morgair, ancien archevêque d'Armagh, alors titulaire du siège de Down. C'était la seconde fois que l'éminent prélat, en qui Bernard trouvait à la fois un ami selon son cœur et un protecteur de son Ordre, visitait le monastère. Il importe d'esquisser ici, au moins à grands traits, le caractère et les œuvres de ce nouveau personnage. Aussi bien, l'abbé de Clairvaux, qui a écrit plus tard l'histoire de son hôte, nous fournira lui-même les éléments de notre récit. Le lecteur aura, de la sorte, un abrégé de la *Vita Malachie* (1).

Malachie naquit à Armagh, en 1094 ou 1095, de parents très chrétiens. A peine sorti de l'enfance, le futur évêque rêvait déjà de solitude. Il n'était bruit alors à Armagh que d'un reclus, nommé Imbar O'Hegan (Uah Aedhogain), qui, renfermé dans une cellule voisine de l'église, se livrait en secret aux austérités de l'ascèse et aux

(1) Cela nous dispensera d'analyser plus tard la *Malachie Vita*, qui est un des principaux ouvrages de l'abbé de Clairvaux; Migne, CLXXXII.

douceurs de la contemplation. Malachie quitta sa famille pour faire auprès de lui l'apprentissage de la vie religieuse. Cette démarche devait décider de son avenir. Imhar était un ardent promoteur de la réforme ecclésiastique et pressait le clergé d'Armagh d'adopter la liturgie et les usages romains. Comme la plupart des Irlandais éminents de son temps, il ne voyait de salut qu'en Rome. C'était un véritable ultramontain, comme nous dirions aujourd'hui; il devait même finir ses jours près des tombeaux des saints Apôtres, en 1134 (1). A son école, Malachie prit des leçons de zèle et de dévouement au Saint-Siège. On ne sera donc pas étonné de le voir toute sa vie prêcher la réforme et l'obéissance au pontife romain. La cellule d'Imhar devint ainsi une sorte de séminaire apostolique. Après Malachie, nombre de jeunes Irlandais y affluèrent, et tous ceux qui en sortirent devaient être dévoués à la cause de la réforme (2).

Entre tous ces disciples, le plus éminent fut Malachie. Aussi attira-t-il bientôt sur lui l'attention de son évêque, qui, du consentement d'Imhar, le promut au diaconat. Le jeune lévite remplit son office avec une pieuse sollicitude et une prudence consommée. A vingt-cinq ans, il fut ordonné prêtre. L'abbé de Clairvaux ne peut s'empêcher de remarquer que cette promotion était contraire aux canons, qui exigeaient vingt-cinq ans d'âge pour le diaconat et trente ans pour la prêtrise. Mais l'exception, ajoute-t-il, avait son excuse et sa raison d'être dans la sainteté du sujet (3). Enfreignant ainsi les règles, le pri-

(1) *Malach. Vita*, cap. II, n° 4. « Imhar... died at Rome on his pilgrimage. » *Annals of the Four Masters*, ad ann. 1134, O'Donovan, II, 1047.

(2) *Malach. Vita*, cap. II, n° 5.

(3) *Ibid.*, cap. III, n° 6. L'abbé de Clairvaux fait ici allusion aux dé-

mat d'Irlande avait son dessein ; il voulait associer le brillant disciple d'Imhar à l'œuvre de réforme qu'il avait entreprise et qu'il désespérait de mener à bonne fin. Quoique simple prêtre, Malachie devint le collaborateur de l'archevêque, et, pour ainsi dire, son coadjuteur. Un vaste champ s'ouvrait de la sorte à son zèle : le diocèse était réduit à un état lamentable : liturgie, sacrements, en particulier le sacrement de mariage, étaient traités avec une déplorable irrévérence. Et ce qui était plus grave, le mal avait ses racines dans l'état social de l'Irlande.

Saint Patrice, en introduisant le christianisme dans l'île, n'avait pas songé à porter atteinte à la constitution du pays. Ses coups qui renversaient les idoles respectèrent en général les lois et les coutumes irlandaises (1). C'est pour se conformer à l'esprit celtique qu'il institua, dans chaque tribu ou district, une église avec son évêque et ses prêtres. L'église, qui avait ainsi un caractère en quelque sorte domestique, formait en même temps un véritable diocèse. Pour répondre au même besoin social, Patrice avait pris soin de choisir dans le clan ou la tribu celui qui devait en être le chef ecclésiastique : chaque famille comptait un prêtre parmi ses membres. De la sorte, la tribu se suffisait à elle-même ; comme elle avait son juge ou magistrat et son barde, elle eut aussi son chef spirituel. Quand les districts avaient pour centre une ville un peu importante, l'évêque était entouré de collaborateurs qui, en qualité de chorévêques, desservaient les bourgs

crets de plusieurs conciles, en particulier au canon xvii du concile d'Agde, de l'année 506.

(1) Sur saint Patrice, voir Stokes, *The tripartite life of Patrick with other documents relating to that Saint*, London, 1888. Cf. Bellesheim, *Geschichte der katholischen Kirche in Irland*, Mainz, 1890, t. I, p. 1-68.

ou villages voisins. Mais insensiblement les chorévêques se substituèrent aux évêques : de là une dangereuse multiplicité de sièges épiscopaux (1). A peine, ce qui est plus grave, un lien, presque invisible, rattachait-il entre eux tous les diocèses de l'Irlande. L'évêque d'Armagh, en sa qualité de successeur de saint Patrice, revendiquait à la vérité une sorte de suprématie sur tout le royaume ; mais son autorité ne se faisait guère sentir qu'à l'occasion de l'impôt qu'il prélevait sur les districts, impôt nommé denier de saint Patrice. En matière de discipline générale, chaque évêque, tout en sauvegardant les principes du dogme et de la morale catholique, suivait ses goûts particuliers. Avec le temps, on put compter autant de liturgies diverses que de districts (2). C'est sur ce point, entre tant d'autres, que devait porter la réforme au douzième siècle.

Un autre abus criant résultait du système celtique de l'hérédité. Saint Patrice, en créant dans chaque tribu un évêque ou une abbaye à laquelle il préposait un membre même de la famille dirigeante, n'avait pas prévu que cette famille finirait par considérer les fonctions épiscopales ou abbatiales, avec les revenus qui y étaient attachés, comme un patrimoine inaliénable, et les exploiterait comme un domaine privé. Conformément à la législation civile, le successeur de l'évêque devait être choisi dans sa famille, tant qu'on y pourrait trouver un prêtre ou un

(1) Au douzième siècle, il est encore question de ces chorévêques : « Ut occidentibus chorepiscopis et exillorum sedium episcopis, » etc. (Wilkins, *Concilia magnæ Britannix et Hibernix*, 4 vol., London, 1734, t. I, 547).

(2) « Each congregation had its own peculiar liturgy and office. » Malone Sylvester, *Church history of Ireland from the Anglo-Norman invasion to the reformation*, 3^e édit., Dublin, 1880, I, 12.

simple clerc (1). Mais quand les clercs firent défaut dans la parenté, les héritiers de l'évêque ou de l'abbé défunt ne renoncèrent pas toujours pour cela à remplir le siège vacant. Au lieu de vrais évêques et de vrais abbés, on eut alors des abbés et des évêques laïques. Les fonctions ecclésiastiques furent confiées à des prêtres gagés; mais ce furent les titulaires, véritables intrus, qui percurent les bénéfices (2). Tel était le cas au onzième et au douzième siècle pour l'abbaye de Bangor (3) et l'archevêché d'Armagh (4). Saint Bernard compte huit évêques laïques qui occupèrent, dans l'espace de deux cents ans, le siège de saint Patrice; et les noms de quatre d'entre eux nous ont

(1) Cf. Cusack, *Life of saint Patrick*, Dublin, 1869, p. 560. Au sujet d'Armagh nous lisons dans le « Senchus Mor, » *The ancient laws and institutes of Ireland*, 4 vol., Dublin, 1865-1880, III, 73 : « The tribe of the patron saint shall succeed to the church as long as there shall be a person fit to be an abbot of the said tribe of the patron saint; even though there should be but a psalm singer of them, it is he that will obtain the abbacy. » Ce qui est dit des fonctions abbatiales est également vrai des fonctions épiscopales.

(2) Sous l'épiscopat du laïque Amalgaid, qui succéda, en 1020, à Maelmury sur le siège d'Armagh, ce fut l'évêque Moeltule qui remplit les fonctions ecclésiastiques. Amalgaid perçut en 1049, dans le Munster, le denier de saint Patrice. Bellesheim, *ouv. cit.*, p. 329. Cf. Gams, *Series episcoporum*, p. 206.

(3) « Siquidem a tempore, quo destructum est monasterium (Benchor), non defuit qui illud teneret cum possessionibus suis. Nam et constituebantur per electionem etiam, et abbates appellabantur, servantes nomine, etsi non re, quod olim extiterat. » *Malachiæ Vita*, cap. vi, n° 13. Cf. *Itinerarium Cambriæ*, lib. II, cap. iv, ap. Camden, *Anglica, Normannica, Hibernica*, etc., Francfort, 1603, p. 863.

(4) « Verum mos pessimus inoleverat quorundam diabolica ambitionem potentium, sedem sanctam obtentum iri hæreditaria successione. Ut etsi interdum defecissent clerici de sanguine illo, sed episcopi nunquam » (*Malachiæ Vita*, cap. x, n° 19); « qui jam annos ferme ducentos, quasi hæreditate possedissent sanctuarium Dei... non posse illos extirpari. » *Ibid.*, n° 20. L'origine de cet abus échappe à saint Bernard, qui ne paraît pas connaître plus que Giraud la loi de « tainistry. »

été conservés : Amalgaid, qui succéda à Maelmury en 1020, Dubtalethe, Maelisa et Domnald (1). Avec Domnald, qui mourut repentant le 12 août 1105, finit la série de ces pseudo-évêques. Mais le mal produit par leur administration n'était pas près de trouver son remède. Tout entiers au soin de leurs intérêts temporels, ils avaient vu périr d'un œil presque indifférent tout ce qui constituait la vie spirituelle du diocèse. Les offices religieux avaient perdu leur éclat et même leur régularité; la confession était tombée en désuétude; plus de confirmation, faute de ministre qui la conférât; le sacrement de mariage était ouvertement profané • unis clandestinement et souvent malgré l'empêchement canonique de consanguinité, les époux se quittaient avec une déplorable facilité pour convoler à d'autres noces aussi illégitimes que les premières. Tel était l'état du diocèse au moment où Celse monta sur le siège d'Armagh; tel il était encore, malgré ses efforts généreux, lorsqu'il associa Malachie à son œuvre de réforme (2).

L'Irlande presque entière souffrait d'un mal à peu près pareil. Pourtant, à la suite des invasions danoises, la réforme avait commencé à pénétrer à l'est et au sud, grâce à la communication qui s'était établie entre l'île et l'Angleterre, surtout entre Dublin et Canterbury. Depuis l'époque même de sa fondation (1038), le siège de Dublin relevait de Canterbury, sans aucune attache à l'Église irlandaise, pas même au siège d'Armagh. L'esprit romain qui régnait dans la métropole de l'Angleterre put ainsi s'é-

(1) « Denique jam octo (episcopi) exstiterant ante Celsum viri uxorati et absque ordinibus. » *Vita Malachiae*, cap. x, n° 19. Gams, *ouv. cit.*, p. 206.

(2) « Barbaries, imo paganismus. » *Vita Malachiae*, cap. x, n° 19. Cf. cap. iii, n°s 6 et 7.

tendre sur les bords de l'Irlande, en attendant qu'il se répandît plus avant dans les terres. Au commencement du douzième siècle, les évêques Gilbert de Limerick et Malchus de Lismore s'inspiraient des mêmes pensées. Gilbert composa un traité fort curieux *De Usu ecclesiastico*, sorte de circulaire qu'il adressa ensuite à ses collègues pour stimuler leur zèle. L'ouvrage lui valut le titre et les fonctions de légat du Saint-Siège. Malachie avait l'œil fixé sur ces réformateurs, pendant qu'il travaillait à régénérer la métropole de l'Irlande. Ses efforts ne restèrent pas infructueux, si l'on en croit l'abbé de Clairvaux. En quelques années, Armagh devint par ses soins le théâtre d'une véritable renaissance religieuse (1).

Après s'être reposé quelque temps de ses labeurs dans les exercices de la vie monastique, auprès de Malchus, évêque de Lismore, il entreprit de restaurer le célèbre monastère de Bangor. Déjà il l'avait à peu près relevé de ses ruines, lorsque le siège épiscopal de Connor ou Connert vint à vaquer (2). Les électeurs portèrent leur choix sur lui. Bien qu'il éprouvât une répugnance extrême à accepter cette dignité nouvelle, qu'il regardait comme un fardeau accablant, il dut s'y résigner sur l'ordre exprès de son maître Imhar et de son métropolitain. Il avait environ trente ans lorsqu'il reçut, des mains de Celse, la consécration épiscopale (3). Pour comprendre son hésitation et son effroi, il suffit de se représenter l'état lamentable de son diocèse. La peinture que l'abbé de Clairvaux nous en a faite est vraiment désolante. Nulle part, dans

(1) *Malach. Vita*, cap. III, n° 7.

(2) *Malach. Vita*, cap. VI, n°s 12-14. Cf. Archdall Mervyn, *Monasticon Anglic.*, p. 229-230, ad ann. 1120; *Annals of the Four Masters*, O'Donovan, II, 1018-1019.

(3) *Malachiæ Vita*, cap. VIII, n° 16.

l'Irlande dégénérée, Malachie n'avait rencontré d'hommes aussi barbares, d'une impiété aussi déclarée, de pratiques aussi superstitieuses, de mœurs aussi corrompues. Les habitants n'avaient de chrétien que le nom; le baptême formait tout leur christianisme; ils ne connaissaient l'usage d'aucun autre sacrement; le tribunal de la pénitence était déserté; plus de communions; plus même de mariages légitimes. Les prêtres étaient rares, et personne ne recourait à leur ministère. En conséquence, on refusait de leur payer les dîmes. Les églises restaient fermées. Bref, le diocèse avait l'aspect d'un pays de sauvages. Aussi, quand Malachie y pénétra, il lui sembla qu'il allait avoir affaire non à des hommes, mais à des bêtes, *non ad homines, sed ad bestias destinatum* (1).

L'accueil qu'on lui fit n'était pas pour corriger cette triste impression : on fuyait devant lui comme devant un malfaiteur; il était obligé de traquer en quelque sorte ses diocésains, pour les forcer à écouter la parole de Dieu. Longtemps sa prédication errante demeura stérile. L'abbé de Clairvaux renonce à décrire toutes les fatigues qu'il endura, tous les outrages qu'il supporta, toutes les industries qu'il employa pour se concilier l'estime et l'affection de ce troupeau de brebis rebelles et endurcies. A la fin, sa persévérance l'emporta sur leur obstination. Et lorsqu'une fois il fut maître de leurs cœurs, il les amena insensiblement à la pratique du christianisme. Bientôt on vit reflourir ce désert : les églises se relevèrent ou se rouvrirent; les vocations sacerdotales s'accrurent; les sacrements, en particulier la pénitence et le mariage, furent remis en honneur; les lois et les usages celtiques cédèrent

(1) *Malach. Vita*, cap. viii, n° 16.

la place aux lois ecclésiastiques et aux usages de l'Église romaine(1).

Mais il était dans la destinée de Malachie de laisser inachevées à peu près toutes les œuvres qu'il entreprenait. Pendant qu'il était occupé à renouveler ainsi la face de son diocèse, une révolution éclata dans l'Ulster. Contraint de quitter sa ville épiscopale, il se réfugia dans le Munster (comté de Kerry), où il fonda le monastère d'Ibrach (2). Il se livrait de nouveau avec joie aux exercices de l'ascèse, lorsqu'on vint lui apporter la crosse de l'archevêque d'Armagh, que Celse lui avait léguée en mourant. Comme si le don n'était pas assez significatif par lui-même, un testament oral en expliquait le sens. Celse, prévoyant que son siège tomberait, selon l'usage celtique, aux mains de l'un des membres de sa famille peu digne de recueillir un pareil héritage, avait expressément désigné Malachie pour son successeur et avait adjuré les grands du royaume de se constituer sur ce point ses exécuteurs testamentaires (3). Le siège d'Armagh n'en resta pas moins, pendant six ans, au pouvoir des héritiers naturels du primat, Murtoth et Niells, qui exploitèrent successivement le diocèse comme un domaine privé (4).

Grâce à sa patience et à sa générosité, Malachie finit par réduire ses adversaires et vit ses droits reconnus de tous. Il s'appliqua dès lors à déraciner les abus qui, sous l'administration des deux intrus, avaient crû comme l'ivraie dans son diocèse. Sa réforme fut généralement bien

(1) *Malach. Vita*, cap. VIII, n° 17.

(2) *Malach. Vita*, cap. IX; cf. Lanigan, *ouv. cit.*, IV, 75 et suiv.

(3) *Malach. Vita*, cap. X; *Annals of the Four Masters*, II, 1032. 1035.

(4) *Malachiæ Vita*, cap. XII, n°s 25-26; *Annals of the Four Masters*, II, 1040 et suiv.

acceptée. Quand il vit l'ordre à peu près rétabli, il songea à faire valoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, ses droits à la retraite. S'étant choisi pour successeur le moine Gélase, qu'il fit agréer du clergé et du peuple conformément aux canons, il donna sa démission (1137), pour retourner, ainsi qu'il s'y était engagé, dans son ancien évêché de Connor (1). Ce diocèse, à la vérité, était pourvu d'un titulaire; mais comme il avait jadis possédé deux sièges épiscopaux, Malachie les rétablit et se retira à Down, laissant à son collègue de Connor la meilleure part.

Là encore, son premier soin fut de s'entourer de moines. Il ne concevait pas l'épiscopat sans la rigueur et les exercices de la vie cénobitique, *rigorem disciplinæ cœnobialis* (2).

Cependant il ne perdait pas de vue les intérêts généraux de l'Eglise d'Irlande. Même après avoir cédé à un autre le titre de primat, il en remplissait toujours les fonctions. C'est à lui que s'adressaient de préférence le peuple et le clergé. Toutes les affaires ecclésiastiques de quelque gravité étaient soumises à son tribunal; il avait, remarque saint Bernard, l'autorité d'un apôtre, et personne n'eût osé lui dire: « En vertu de quel pouvoir agissez-vous ainsi (3)? »

L'évêque de Limerick, devenu vieux, se serait volontiers déchargé sur lui des fonctions de légat. L'Eglise d'Irlande subissait alors une transformation qui allait at-

(1) « *Malachias intra triennium...*, libertate Ecclesiæ restituta, pulsa barbarie et reformatis ubique moribus, » etc. *Ibid.*, cap. xiv, nos 31 et 32. Sur cette date, 1136 ou 1137, cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, juillet 1892, p. 30, note 2.

(2) *Malachiæ Vita*, cap. xvi, n° 32. Archdall Mervyn, *Monast. Hibern.*, 248. Cf. *ibid.*, p. 243 et suiv., note 10.

(3) *Malachiæ Vita*, cap. xiv, n° 32.

teindre jusqu'aux fondements l'organisation hiérarchique sur laquelle elle reposait depuis saint Patrice. La suprématie du siège d'Armagh était ébranlée, amoindrie. Le midi tendait à se séparer du nord. Une main ferme pouvait seule maintenir l'unité, sans nuire au progrès de la réforme hiérarchique, dont la nécessité s'imposait. Les périls de cette crise n'échappaient pas à la perspicacité de Malachie, et, pour les conjurer, il ne vit d'autre moyen que de faire intervenir l'autorité du souverain Pontife.

C'est pourquoi, d'accord avec le légat Gilbert et malgré la résistance de ses amis qu'effrayaient les dangers d'un long voyage, il entreprit en 1139 le pèlerinage de Rome (1). Ayant traversé le détroit, il s'arrêta quelque temps avec ses compagnons de route à York, où la réputation d'austérité des Cisterciens de Rievaulx parvint sans doute à son oreille et lui fit concevoir le projet de visiter Clairvaux. « Il m'a donc été donné, s'écrie Bernard, de voir cet homme; j'ai joui de sa vue et de sa parole; et, tout pécheur que je suis, j'ai trouvé grâce devant ses yeux. Nos frères et lui se sont édifiés mutuellement; il nous a donné place au fond de son cœur (2). » L'historien de Malachie est bref sur cette première entrevue. Mais il est visible que le saint évêque fut tenté de s'oublier dans les délices de Clairvaux. Il s'arracha avec peine aux douceurs des entretiens de Bernard; et la première faveur qu'il demanda avec instances et larmes au souverain Pontife, en arrivant à Rome, fut la permission de vivre et de mourir à Clairvaux (3).

(1) « Usque ad nonum annum quo mortuus est ipse, » dit saint Bernard, parlant de l'époque du voyage de Malachie. *Malachiæ Vita*, cap. xv, n° 36.

(2) *Malach. Vita*, cap. xv, nos 33-36; cap. xvi, n° 37.

(3) *Ibid.*, n° 38.

Pour accéder à un tel désir, il eût fallu qu'Innocent II méconnût les intentions de son légat et les besoins pressants de l'Église irlandaise. Malachie ne pouvait lui-même oublier combien sa présence était encore nécessaire en Irlande et quel était l'objet principal de sa mission. On devine qu'il dut présenter au souverain Pontife un rapport détaillé sur l'état politique et social de son pays. La réforme de la hiérarchie ecclésiastique, où les droits traditionnels du siège primatial d'Armagh se trouvaient particulièrement engagés, forma nécessairement le point central de sa relation. Depuis vingt ans l'Église d'Irlande avait deux métropoles distinctes. Le concile de Rathbrea-sail (1118) avait décidé que douze sièges épiscopaux seulement resteraient placés sous la juridiction de l'archevêque d'Armagh, pendant qu'un nombre égal de sièges méridionaux relèveraient du métropolitain de Cashel (1). Armagh conservait sa primauté d'honneur sur toute l'Église d'Irlande, et Dublin demeurait, comme par le passé, suffragant de l'archevêque de Canterbury (2). En 1139, l'Irlande vivait encore sous le régime de ce décret, auquel les années n'apportèrent que de légères modifications. Malachie pria le souverain Pontife de l'approuver, en confirmant l'érection du siège métropolitain de Cashel. Il exprima, en outre, le désir que Rome mît le comble à cette faveur, en conférant le pallium aux deux archevêques qui se partageaient éminemment la sollicitude de l'Église d'Irlande. Innocent II, favorable à la première partie de la requête, fit quelque difficulté d'agréer

(1) Lanigan (*ouv. cit.*, IV, 42-44) nous paraît avoir bien établi la date de ce concile que certains historiens, entre autres Bellesheim (*ouv. cit.*, p. 331), confondent avec celui de Piadh-Marc-Aengussa, tenu en 1111. Cf. Lanigan, *ibid.*, p. 38, note 80.

(2) Cf. Lanigan, t. IV, p. 42 et suiv.

la seconde. « En ce qui regarde la collation du pallium, répondit-il, il serait désirable que la chose fût examinée avec plus de soin et traitée avec plus de maturité. Réunissez un concile national, et, si tout le clergé d'Irlande est d'accord pour solliciter cette faveur, je vous l'accorderai. » Bien que dilatoire, la réponse n'avait rien d'offensant pour Malachie. Le souverain Pontife lui donna, au contraire, plusieurs marques de sa particulière bienveillance. Il lui confia la légation de l'Irlande, charge aussi onéreuse qu'honorable, à laquelle les épaules de l'évêque de Limerick se dérobaient; et, avant de congédier son illustre visiteur, il ôta sa mitre et la lui mit sur la tête; il lui offrit, en outre, l'étole et le manipule avec lesquels il avait coutume de célébrer la sainte messe (1). Ce fut son adieu.

Malachie avait séjourné un mois à Rome, occupant les loisirs que lui laissaient les affaires à la visite des lieux sanctifiés par les apôtres et par les martyrs. S'il repassa par Clairvaux, ce fut pour prendre conseil de saint Bernard et pour tracer, de concert avec lui, le plan de réforme qu'il se proposait d'appliquer à l'Irlande (2). Ses deux grands moyens d'action allaient être la propagation ardente de l'ordre monastique et la fréquente tenue des conciles provinciaux.

Il traversa rapidement l'Angleterre, et, après avoir accordé une courte visite au roi d'Écosse, dont il guérit miraculeusement le fils, il prit de nouveau la mer et débarqua à Bangor (1140) (3). C'était ce lieu qui devait être

(1) *Malachiæ Vita*, cap. xvi, n° 38.

(2) « *Mensem unum fecit in Urbe, loca sancta perambulans,* » etc. *Malach. Vita*, nos 38 et 39.

(3) *Malach. Vita*, cap. xvii, n° 40; cap. xviii, n° 42. Les Annales d'Innisfallen indiquent l'année 1140 comme date de la rentrée de Ma-

le premier théâtre de ses expériences de réforme. Déjà, nous l'avons vu, il en avait entrepris la restauration. Mais les bâtiments, construits d'abord à la façon irlandaise, c'est-à-dire en bois (1), offraient sans doute peu de solidité. Malachie résolut d'y substituer des constructions en pierre, semblables à celles qu'il avait vues en France, et dont il avait pu admirer l'ordonnance et la beauté. Mais à peine avait-il inauguré cette architecture et jeté les fondements d'une chapelle, que les protestations éclatèrent autour de lui. « Excellent homme, à quoi songez-vous d'introduire ces nouveautés dans notre pays? Nous sommes des Irlandais et non des Français. Quelle légèreté est la vôtre? Où trouverez-vous l'argent nécessaire pour achever une pareille œuvre? » Ces clameurs de quelques indigènes ignorants, assaisonnées d'injures grossières (2), avaient été méchamment provoquées par un ennemi du saint prélat. Malachie n'en prit aucun souci. « Il trouva, dit saint Bernard, dans la bourse de Dieu ce qui manquait à la sienne. Tout l'univers n'appartient-il pas à Dieu? Or, Dieu et lui mettaient leur bourse en commun. » De la sorte, la chapelle, hardiment commencée, put se terminer, en dépit des critiques et de la jalousie (3).

Mais ce n'était là que le côté extérieur et purement matériel de son entreprise. Sa suprême ambition était de

lachie à Bangor. Voir, sur son itinéraire, O'Hanlon, *ouv. cit.*, p. 81.

(1) En 1064, il y avait cependant déjà à Bangor une église en pierre. Mervyn Archdall, *Monasticon Hibernicum*, Dublin, 1873, p. 232. Cf. *Annals of Four Masters*, O'Donovan, II, 886-889 et O'Hanlon, *ouv. cit.*, p. 147. Sur l'architecture monastique irlandaise, cf. Bellesheim, *ouv. cit.*, p. 648-658.

(2) « Simiam appellans. » *Malachiæ Vita*, cap. xxviii, n° 62. A Armagh, on avait déjà appelé Malachie « hypocritam et invasorem alienæ hæreditatis, sed et calvitiei illius impropersans. » *Ibid.*, cap. xiii, n° 29.

(3) *Malach. Vita*, cap. xxviii, nos 61-63.

faire revivre dans Bangor et dans toute l'Irlande la ferveur des anciens jours. A Bangor, à Sabhal et en quelques autres monastères, il eut la consolation d'atteindre le but qu'il poursuivait (1). Mais croire que ses efforts isolés suffiraient à remettre en vigueur dans tout le pays la discipline abandonnée eût été téméraire. Aussi avait-il, par une heureuse inspiration, fait appel aux Cisterciens. Avant de quitter Clairvaux, il avait dit à Bernard en soupirant : « Puisque le séjour de votre maison m'est refusé, je vous laisse du moins quatre de mes compagnons, afin que vous leur donniez des leçons de sagesse, qu'ils pourront ensuite nous transmettre. Ce sera une semence que nous jetterons sur le sol de l'Irlande. Mes compatriotes, qui ne savent plus ce que c'est qu'un moine, le apprendront en les voyant (2). » Quelques mois plus tard, il dirigea encore sur Clairvaux plusieurs novices irlandais (3). Bernard forma ces nouveaux disciples à la règle bénédictine, et, après une ou deux années d'épreuve, il les renvoya en Irlande, où ils fondèrent, avec l'aide d'autres religieux français, au diocèse d'Armagh, un premier monastère cistercien, qui prit le nom suave de Mellifont (4). Sous la conduite de l'abbé Christian O'Conarchy, le futur évêque de Lismore, la nouvelle ruche fut prospère et féconde. En moins de dix années, cinq essaims en sortirent

(1) Cf. *Annals of the Four Masters*, O'Donovan, II, 1084-1085. Sur le monastère de Sabhal-Phadraig (aujourd'hui Saul) dans le comté de Down, cf. Bernard, *Malachiæ Vita*, cap. xxviii, n° 63; O'Hanlon, *ouv. cit.*, p. 151. Sur les églises reconstruites par Malachie, cf. O'Hanlon, *ibid*, p. 155.

(2) *Malachiæ Vita*, cap. xvi, n° 39.

(3) *Ibid.* Cf. Bernard, ep. 341.

(4) *Malachiæ Vita*, cap. xvi, n° 39. Avec Janaushek (*Orig. Cist.*, I, 70) nous plaçons en 1142 l'établissement des Cisterciens à Mellifont. Cette date se trouve confirmée par certaines chroniques (Ussher, *Veterum epistolarum Hibernicarum Sylloge*, p. 149-150).

pour aller s'abattre dans les diocèses de Meath, d'Elfin, de Limerick et de Leighlin. Dès 1152, Bernard nommait avec orgueil dans sa pensée les cinq petites-filles que Mellifont avait données à Clairvaux, *Beatitudo* (Bective), *Buellium* (Boyle), *Nagium* (Nenay), *Vallis-Salutis* (Balinglas) et *Benedictio-Dei* (Shrute) (1). Avant de mourir, il put apprendre de la bouche même de saint Malachie tout le bien que son Ordre accomplissait en Irlande.

Un historien anglo-normand de la fin du douzième siècle confirme ce témoignage. Il rend hommage à la piété, à la chasteté, aux vertus personnelles du clergé que la réforme avait touché. Le seul reproche qu'il lui adresse, c'est de se confiner trop étroitement, sous l'œil de l'évêque ou de l'abbé, dans la solitude et les exercices du cloître, et de négliger l'instruction du peuple, voué à tous les vices qu'engendre l'ignorance (2). Il faut reconnaître en effet que l'œuvre de Malachie, de ce côté, fut incomplète. Les Cisterciens qu'il avait appelés à son aide étaient eux-mêmes incapables de l'achever. Du moins répandirent-ils autour d'eux l'instruction religieuse et le goût de l'agriculture. A cet égard, nul n'a rendu plus de services à l'Irlande. Et si l'abbé de Clairvaux avait pu lire dans l'avenir, ce lui eût été une consolation de penser qu'il avait contribué pour sa part à rendre laborieux et fort un peuple qui devait plus tard tant souffrir pour sa foi.

(1) *Malachiæ Vita*, cap. xvi, n° 39; Janauschek, *ouv. cit.*, p. 92, 113, 114, 122. Shrute fut fondée au plus tard en 1152, peut-être en 1150. Au moment où l'abbé de Clairvaux écrivait la Vie de saint Malachie, Nenay avait déjà donné une petite-fille à Mellifont, l'abbaye d'Inislounagh (Surium) dans le comté de Tipperary (*Malach. Vita*, cap. xxx, n° 64).

(2) « Hujus terræ prælati inter ecclesiarum septa, de antiqua consuetudine, se continent, contemplationi solum fere semper indulgent, » etc. Girald. Cambr., *Topog. Hibern.*, dist. iii, cap. 28, ap. Camden, p. 746. Reproche exagéré, mais non sans fondement.

II

Lorsque Malachie reparut à Clairvaux en 1148, il allait renouer avec Eugène III les négociations entamées neuf ans auparavant avec Innocent II. La vieille question du pallium était en cause. On peut s'étonner que le légat, qui était autorisé dès 1139 à la poser en concile, l'eût laissée dormir si longtemps. L'abbé de Clairvaux signale ce retard sans en marquer le motif. Enfin, en 1148, les évêques consultés au concile d'Inispatrik furent d'avis d'envoyer une ambassade au souverain Pontife pour lui rappeler les promesses de son prédécesseur. L'ambassadeur ne pouvait guère être en pareil cas que le légat lui-même. Malachie, malgré le mauvais état de sa santé, partit sans retard pour la France (1).

Ce n'était pas sans inquiétude que ses collègues dans l'épiscopat consentirent à lui laisser entreprendre un pareil voyage. Peut-être se rassurèrent-ils à la pensée que le pape, qui présidait vers ce temps le concile de Reims, n'aurait pas encore repassé les monts. La route eût été de la sorte abrégée de moitié. Mais quand Malachie arriva en France, Eugène III était déjà dans le voisinage de Pise (2). Plusieurs obstacles imprévus avaient retardé la marche du pèlerin irlandais. Après une orageuse traversée il s'était vu arrêté en Angleterre, par ordre du roi Étienne, qui, sur de vains soupçons, lui interdit de continuer sa route et de prendre la mer. Cette inique et malencontreuse défense ne fut levée qu'après le départ d'Eugène III pour l'Italie (3).

(1) *Malachix Vita*, nos 67-68; *Annals of the Four Masters*, O'Donovan, II, 1082-1085.

(2) Jaffé, *Regesta*, II, 59-60.

(3) *Malach. Vita*, cap. xxx, nos 67-69.

Ce fut seulement le 13 ou 14 octobre que Malachie, déjà las de sa course, frappa à la porte de Clairvaux. Son arrivée inopinée répandit la joie dans toute la maison. « De quel éclat de lumière ce soleil étincelant illumina notre Claire Vallée, écrit saint Bernard ; avec quelle célérité et quels élans, malgré la débilité de mes membres tremblants, je courus à sa rencontre ! Avec quel bonheur je me précipitai dans ses bras ! » Quatre ou cinq jours furent consacrés à ces épanchements d'une surnaturelle amitié, auxquels la communauté tout entière fut admise à prendre part. Mais cette allégresse se vit bientôt changée en désolation. Malachie, à peu près remis de ses fatigues et entouré de ses compagnons, qui, un moment dispersés en Angleterre, avaient fini par le rejoindre à Clairvaux, se préparait à partir pour l'Italie à la poursuite d'Eugène III, lorsque le 18 octobre, jour de saint Luc, après avoir célébré la sainte messe, il fut pris de fièvre et contraint de se mettre au lit. « Nous tombâmes tous malades avec lui, » raconte saint Bernard (1). Les soins les plus touchants lui furent prodigués. Moines et novices se disputaient l'honneur de préparer les potions et de servir les remèdes prescrits par les médecins. Malachie, objet de tant de sollicitude, s'en plaignit doucement, avec l'air d'un homme résigné qui a le pressentiment de sa mort prochaine. « Tout cela est inutile, disait-il. Mais, pour l'amour de vous, je ferai ce que vous voudrez. » Et comme on essayait d'écarter de son esprit ces pensées funèbres, il répondit sans trouble : « Cette année même, Malachie sera dépourvu de son corps ; » et il ajouta : « Le jour est proche. » En ce moment, sans doute, le souvenir d'une conversation mystérieuse qu'il avait eue avec quelques-

(1) *Malach. Vita*, cap. xxxi, n° 70.

uns de ses frères en Irlande lui revenait à l'esprit. On lui demandait un jour en quel endroit il voudrait mourir. « A l'endroit même où repose notre apôtre saint Patrice, » avait-il répondu ; « mais si je dois mourir en pays étranger, Clairvaux est le lieu que je préfère. » « Et quel jour ? » ajouta-t-on. « Le jour de la Commémoration de tous les défunts, » répondit-il (1). Or, le jour des Trépassés était proche.

Par une coïncidence étrange, l'abbé de Clairvaux avait fixé à cette date une cérémonie qui devait être spécialement consacrée aux défunts du monastère. Dès la fin d'octobre, probablement le 30, il fit transporter, en vue de la fête du 2 novembre, de l'enclos de la première abbaye dans le cimetière attenant à la nouvelle église, les ossements vénérés de ses premiers compagnons, tous morts en odeur de sainteté. Malachie témoigna une grande joie d'entendre les chants sacrés qui accompagnaient cette translation. Ce fut pour lui comme un prélude des concerts angéliques auxquels il allait bientôt mêler sa voix. Il demanda l'extrême-onction et le saint viatique ; et, quoiqu'il fût extrêmement affaibli, il eut encore la force de se lever et de descendre de sa cellule, qui était située à l'étage supérieur, jusqu'à la chapelle, où il reçut les divins sacrements. Il regagna ensuite péniblement son lit, qu'il ne devait plus quitter. Le jour de la Toussaint, à la tombée de la nuit, la fièvre qui le minait devint plus forte. Une sueur froide ruisselant sur tout son corps convainquit les plus incrédules que la mort, invisiblement présente, ne lâcherait pas sa proie. Bernard, mandé en toute hâte, interrogeait du regard la pensée du malade. Celui-ci, comme pour répondre à sa question, murmura :

(1) *Malach. Vita*, cap. xxx, n° 67.

« J'ai désiré grandement de manger cette Pâque avec vous; Dieu merci, mon désir ne sera pas frustré. » Toute l'assistance tomba à genoux, et Bernard demanda au moribond une suprême bénédiction. « O mon Dieu, reprit Malachie, gardez-les en votre nom, non seulement ceux-ci, mais encore tous ceux que ma parole et mon ministère ont attachés à votre service. » Puis, élevant sa main sur la tête du saint abbé et sur celles des religieux qui entouraient sa couche, il les bénit, et, comme ranimé par cet effort de charité fraternelle, il leur enjoignit d'aller prendre leur repos, « persuadé que son heure n'était pas encore venue ».

Vers minuit, Bernard fut averti que « l'aurore ou plutôt le grand jour, comme il parle, se levait au sein même des ténèbres. » Il accourut auprès de son ami, et, à sa suite, toute la communauté. Le malade sommeillait doucement; son souffle s'entendait à peine. On commença les prières des agonisants. Mais bientôt on dut interrompre la récitation « des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels : » on s'aperçut que Malachie ne respirait plus; son regard était fixe et ses traits immobiles; dans un soupir imperceptible son âme était partie (1).

Au même instant, les larmes qui coulaient des yeux de tous les assistants s'arrêtèrent comme par enchantement, et le deuil se changea en joie. Tous furent subitement pénétrés de cette pensée que le mortel qui venait d'expirer sous leurs yeux était un saint. Dans cette conviction, les plaintes et les gémissements eussent été hors de saison (2). On honore moins les saints en les pleurant qu'en les invoquant. Ce sentiment se fit jour d'une façon étonnante dans un acte solennel de l'abbé de Clairvaux. Lors-

(1) *Malachiæ Vita*, cap. XXXI, n^{os} 71-74. Cf. Præf. ad Congan, n^o 2.

(2) *Malachiæ Vita*, cap. XXXI, n^o 74. Cf. Bern., ep. 374, n^o 1.

que, quelques heures après la mort de son ami, il offrit à son intention le sacrifice de la messe, il récita la collecte des confesseurs pontifes au lieu de celle des défunts, obéissant ainsi à une inspiration qu'il n'hésite pas à croire divine (1).

Le corps du saint prélat, après avoir été lavé, fut déposé dans une chapelle. L'abbé de Clairvaux profita de cette cérémonie pour lui enlever sa tunique, qu'il porta toute sa vie comme une relique sacrée (2) : pieux larcin qui rappelle celui de saint Athanase dérobant le manteau de saint Antoine. Avant la fin du jour, les funérailles étaient accomplies. Malachie fut inhumé dans le transept nord de la nouvelle basilique (3). C'était là que ses dépouilles mortelles devaient reposer jusqu'au jour assez proche où les honneurs des autels lui seraient décernés par l'Église (4), et au jour plus lointain où ses restes seraient dispersés, pour ne plus se réunir. Sa tête forme

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. IV, n° 21.

(2) *Bern. Vita*, lib. V, cap. III, n° 23.

(3) *Malachiæ Vita*, cap. xxxi, n° 75 ; *Bern. Vita*, lib. V, cap. III, n° 24.

(4) Malachie fut canonisé par le pape Clément III, le 6 juillet 1190 (Jaffé, *Regesta*, n° 16514 ; Migne, t. CCIV, p. 1466). On lui érigea alors, entre le rond-point du chœur et les chapelles rayonnantes de l'abside, un monument chargé d'une longue épitaphe (Henriquez, *Fasciculus Sanctorum Ord. Cist.*, lib. II, dist. xli, cap. II, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1551-1552 ; Guignard, *Lettre*, p. 1766 ; Lalore, *Reliques des trois tombeaux saints de Clairvaux*, Troyes, 1877, p. 11-14). En 1191, le chapitre général de l'ordre de Cîteaux porta ce Statut : « Festum B. Malachiæ fiat iv nonas novembris, et agatur de eo sicut de B. Gregorio. » Martène, *Thesaurus novus Anecd.*, IV, col. 1272, n° 21. Voir, dans Lalore (*ouv. cit.*, pièces justificatives, p. xxviii-xlii), l'office de saint Malachie, d'après les bréviaires manuscrits de Clairvaux, qui sont à la bibliothèque de Troyes. L'hymne sur saint Malachie que Martène a publiée dans son *Amplissima collectio*, t. I, d'après un manuscrit d'Altenberg (*de Veteri Monte*), ne saurait être attribuée à saint Bernard. L'abbé de Clairvaux n'avait aucune raison de versifier, malgré la règle cistercienne, un éloge de son ami.

aujourd'hui l'une des plus précieuses reliques du trésor de la cathédrale de Troyes (1).

L'abbé de Clairvaux, malgré les embarras de ces jours de deuil, s'était empressé d'annoncer au clergé d'Irlande, et en particulier aux abbayes cisterciennes, par une sorte d'encyclique, la mort soudaine du légat. Sa lettre respire moins la douleur que la consolation et la foi. « Pleurer Malachie défunt, disait-il, est sans doute chose pieuse ; mais il est plus pieux encore de se réjouir avec lui de ce qu'il est vivant. Ne vit-il pas de la vie bienheureuse ? Aux yeux des insensés il a paru mourir, mais il est dans la paix (2). » Cette pensée plaisait à saint Bernard ; on en retrouve l'expression fidèle dans les deux oraisons funèbres qu'il prononça les années suivantes, au jour anniversaire de la mort de son saint ami (3). Ces discours sont de vrais panégyriques, où éclate toute l'ardeur de l'amitié chrétienne. Il n'est pas d'homme au monde que l'abbé de Clairvaux ait loué avec plus de sincérité et de chaleur d'âme que le légat de l'Irlande. Vivant, il avait fait quelquefois rougir sa modestie ; mort, il traça de lui un portrait qui fait pâlir tous ses contemporains. Avec quelle complaisance il montre en lui un double idéal réalisé, celui de la vie active et celui de la vie contemplative, l'idéal du moine et l'idéal de l'évêque !

Tout, dans l'extérieur de Malachie, révélait l'exquise délicatesse et la surnaturelle beauté de son âme. Seul, il n'était jamais oisif, il priait ; en public, s'il interrompait son oraison, c'était pour la continuer par la gravité et

(1) Le chef de saint Malachie est conservé actuellement, ainsi que celui de saint Bernard, à la cathédrale de Troyes, dans une admirable châsse de la fin du douzième siècle, qui provient de Nesle-la-Reposte (Lalore, *Le Trésor de Clairvaux*, p. 36, 95, 219 et Appendice xvii).

(2) Bern., ep. 374.

(3) *In transitu Malachiæ*, Sermo I, n° 5 ; II, n° 5.

l'onction de son entretien. Son abord était sympathique, humble et réservé. Il recueillait habituellement son regard et ne permettait pas à ses yeux dévots, *oculos devotos*, d'errer à l'aventure autour de lui. Il riait rarement, toujours par charité et sans éclats; c'était plutôt un sourire discret qui ajoutait encore de la grâce à son visage, sourire si modeste d'ailleurs qu'on n'eût pu y voir une marque de légèreté, et assez vif cependant pour écarter du front l'ombre même de la tristesse. Toute la physionomie du prélat respirait la bonté. Sa haute taille lui donnait un air de majesté et de force. Il semble que, par tempérament, il ait été enclin à la colère; mais, grâce à une surveillance de tous les instants qu'il exerçait sur lui-même, il était parvenu à dompter sa violence naturelle. Il possédait sur ses sentiments un empire absolu. La colère ne lui échappait pas; elle ne partait que sur un signe de sa volonté, moins comme l'effet d'une passion aveugle que comme l'éclair d'une juste et salutaire indignation. Tous les mouvements de son âme étaient réglés de la sorte; bref, chez lui la volonté était maîtresse, une volonté éclairée par la raison et gouvernée par l'esprit de foi. Tel était le modèle que l'abbé de Clairvaux proposait à ses moines (1).

Malachie offrait un type épiscopal non moins accompli. Bernard se plaint que son siècle soit dépourvu d'hommes; jamais, à l'entendre, pareille pénurie ne s'est fait sentir dans l'Église (2). C'est le signe assuré du prochain avène-

(1) *In transitu Malachiæ*, Sermo II, nos 3 et 4, cf. I, n° 3; *Malachiæ Vita*, cap. XIX, n° 43. On trouve dans un manuscrit du douzième siècle un portrait en miniature de saint Malachie : Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, vol. XXIII, catalogue de Bindon, n° 9648, p. 500, lettre initiale D. Cf. *Proceedings of the Royal Irish Academy*, III, n° 67.

(2) « *Raritas sanctitatis... ætas inops virorum... optimus hodie est*

ment de l'Antéchrist. Dans une telle désolation, n'est-ce pas une impérieuse nécessité de conserver le souvenir des vertus essentiellement apostoliques dont la vie de l'archevêque d'Irlande présente un si rare et si parfait assemblage. Ce qui caractérise éminemment le pieux prélat, au sein de l'insouciance et de la mollesse générales, c'est un zèle que les épreuves ne font qu'alimenter et un désintéressement que rien n'altère.

Tout en lui décele l'apôtre qui s'oublie lui-même pour se dévouer aux intérêts des âmes. Dans ses missions, il marche à pied; c'est la manière apostolique. Combien rares sont les évêques qui en font autant! Voyez comment il a partagé avec ses collègues dans l'épiscopat l'héritage commun qui leur fut légué. « Ceux-ci dominent sur le clergé, lui s'est fait le serviteur de tous. Ceux-ci mangent sans évangéliser ou évangélisent pour manger; Malachie, à l'exemple de Paul, mange pour évangéliser. Ils estiment que la piété consiste dans le faste et le gain; Malachie ne revendique pour sa part d'héritage que les charges et les œuvres. Ils se croient heureux quand ils ont reculé les limites de leurs domaines; Malachie met sa gloire à étendre la charité. Ils amassent dans leurs greniers et entassent dans leurs caves des aliments qui chargeront leurs tables; Malachie va recueillant dans les déserts et les solitudes les âmes qui peupleront les cieux. Ceux-ci, après avoir reçu décimes, prémices, oblations, et, par octroi de César, tonlieu, tributs et autres revenus à l'infini, sont encore inquiets de savoir s'ils auront de quoi manger et boire; Malachie, qui n'a rien de tout cela, enrichit encore les autres de l'abondance de sa foi. Leur cupidité, leur sollicitude n'a pas de bornes; Malachie, qui non est nimis malus, » etc. *Malachiæ Vita*, præf., nos 1-2. Cf. *in Cantic.*, Sermon. LXXVII, no 2.

qui ne désire rien, ne songe même pas au lendemain. Ils exigent des pauvres ce qu'ils donnent aux riches; lui, sollicite des riches ce qui est nécessaire pour sustenter les pauvres. Ils vident les bourses de leurs subordonnés; lui, pour les péchés de ses ouailles, comble les autels de vœux et d'hosties pacifiques. Ils élèvent des palais et dressent vers le ciel des tours et des murailles; Malachie, qui n'a pas où reposer sa tête, fait, pendant ce temps, son œuvre d'évangélisation. Ils marchent à cheval, suivis d'une tourbe de parasites; Malachie, escorté de frères pieux, marche à pied, portant le pain des anges qui doit rassasier les âmes affamées. Ils ne connaissent même pas la plèbe; celui-ci l'instruit. Ils honorent les puissants et les tyrans; Malachie les punit. O homme vraiment apostolique (1)! »

L'éloge du saint évêque n'est pas, on le voit, purement rétrospectif. Si Bernard s'est complu à le composer, c'est pour en accabler l'épiscopat de son temps. La leçon est vive, et même légèrement excessive. Si Malachie s'est vraiment placé hors de pair par ses vertus, il y a néanmoins, entre lui et ceux dont l'abbé de Clairvaux flétrit si justement l'âpre égoïsme, bien des degrés divers, où peuvent se ranger, par ordre de dignité, les membres de l'épiscopat du douzième siècle. Ils ne sont pas si rares qu'on pourrait le croire d'après cette satire, les évêques qui, sans pratiquer le zèle à un degré héroïque, remplissaient alors leurs devoirs avec conscience et scrupule. Mais la sainteté extraordinaire du légat de l'Irlande contrastait singulièrement avec le relâchement du grand nombre. De là, pour l'abbé de Clairvaux, la tentation irrésistible de mettre en comparaison ces deux extrémités des choses

(1) *Malach. Vita*, cap. XIX, n° 44.

humaines. Le contraste est, certes, saisissant. Mais le seul terme qu'on doive en retenir absolument est la partie de l'éloge; c'est le seul qui soit strictement juste et que l'histoire puisse enregistrer sans réserve.

Sur le désir de Congan, l'abbé d'Inislounagh, et des communautés cisterciennes de l'Irlande, Bernard dut tracer un portrait beaucoup plus complet du légat défunt (1). Ce qu'on lui demandait, ce n'était pas une œuvre d'imagination et de sentiment, mais une véritable histoire. Phénomène assez rare dans les annales de l'Église, on allait voir un saint raconter la vie d'un autre saint. L'entreprise n'offrait pas de difficultés graves. Confident de Malachie, Bernard était déjà initié aux secrets de son apostolat; d'autre part, l'abbé d'Inislounagh se chargeait de lui fournir un large supplément d'informations (2). En quelques mois, en quelques années au plus (3), tous les matériaux furent prêts, et l'historien se mit à l'œuvre.

La vie de saint Malachie est, avec le traité *De Consideratione*, l'un des écrits les plus achevés de l'abbé de Clairvaux. Son style y atteint un degré de pureté, de clarté, d'élégance et d'originalité, que nul écrivain de

(1) *Malach. Vita*, cap. xix, n° 44. Sur ce Congan, cf. Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, juillet 1892, p. 48, note 1.

(2) « Sane narrationis veritas secunda apud me est, intimata a vobis, haud alia procul dubio protestantibus, quam quæ certissime comperta sunt vobis. » *Malach. Vita*, præf., n° 2.

(3) L'ouvrage fut évidemment composé avant le concile de Kells, c'est-à-dire, comme nous le verrons, avant Pâques 1152; autrement l'abbé de Clairvaux n'eût pas manqué d'indiquer en quelque endroit de son livre (par exemple, chapitre xxx, n° 67) que l'affaire du pallium, pour laquelle son héros avait tant travaillé, venait d'être heureusement réglée dans ce concile. Le chapitre xvi et le chapitre xxiv, sinon tout l'ouvrage, furent écrits après la fondation des monastères de Shrule et d'Inislounagh, c'est-à-dire vraisemblablement après 1150. Cf. Janauschek, *Origin., Cisterc.*, p. 123.

son siècle, pas même Jean de Salisbury, n'a surpassé. Mais ce qui fait le principal mérite de l'ouvrage, c'est l'abondance et la sûreté des renseignements qu'il nous procure sur la personne de Malachie et sur l'état de l'Irlande au douzième siècle.

Avant de fermer le livre, nous lui emprunterons encore quelques traits particulièrement instructifs. On ne concevrait guère que l'abbé de Clairvaux, si attentif à observer les phénomènes surnaturels, eût laissé dans l'ombre le côté merveilleux de la vie de son héros. Non pas qu'il accueille de parti pris les légendes : il prend soin de nous avertir que son œuvre est « un récit » purement historique (1). C'est à ce titre uniquement que les prophéties et les miracles y figurent, à côté des autres faits dont l'authenticité n'a jamais été révoquée en doute. Le nombre des miracles de Malachie est fort considérable. Ces miracles tiennent plus de la bonté que de la puissance; comme le Sauveur, le thaumaturge les fait presque tous sur les hommes mêmes et pour guérir leurs infirmités. Plusieurs cependant paraissent bizarres, et parfois on est tenté d'adresser au narrateur le reproch de crédulité (2). Mais ces exceptions n'autorisent nullement la critique à rejeter en bloc, comme on l'a fait, la seconde partie de l'ouvrage à partir du chapitre sei-

(1) « Libens obedio, præsertim quod non eloquium exigitis, sed narrationem. » *Malach. Vita*, præf., n° 2.

(2) Un exemple : « Venit mulier gravida et vere gravis. Indicat se contra omnes naturæ leges retinere partum jam quindecim mensibus et diebus viginti. Compassus Malachias super novo et inaudito incommodo, orat et mulier parit. » *Malachiz Vita*, cap. xxi, n° 47. Une grossesse de quinze mois et vingt jours ne peut être qu'une illusion de femme. Geoffroy (*Bern. Vita*, lib. IV, cap. iv, n° 22) raconte un miracle analogue de saint Bernard. On lit encore (*Malach. Vita*, cap. xvii, n° 41) le récit d'un phénomène non moins étrange.

zième (1). Si quelques faits ont été mal interprétés, altérés, embellis par l'imagination populaire, il est téméraire d'appliquer à tous la qualification de mythe ou de légende. C'est à tort, du reste, que le rationalisme croit échapper par là à la nécessité d'admettre le surnaturel que proclame la foi de l'historien de Malachie. Le merveilleux éclate d'un bout de son récit à l'autre. L'auteur signelui-même un miracle en qualité de témoin. A peine Malachie avait-il rendu le dernier soupir, que Bernard, confiant en Dieu, fait approcher de la couche funèbre un jeune homme dont le bras était paralysé et l'aide à poser sa main aride sur la main du défunt. Au même instant, le membre perclus redevient souple et agile (2). L'instantanéité de la guérison, que l'abbé de Clairvaux atteste, suppose une intervention de la Providence. C'en était assez et plus qu'il n'en fallait pour que le témoin crût à la puissance surnaturelle de son saint ami, et c'est ce qui explique qu'il ait accepté, sans un contrôle peut-être suffisant, certains faits miraculeux, mal vérifiés ou difficilement vérifiables, dont l'abbé Congan et ses frères se portaient les garants (3) au nom de la population irlandaise émerveillée.

Les prophéties de Malachie se rangent dans le même ordre de phénomènes. Elles ont d'ordinaire pour objet les événements qui intéressent spécialement ses interlocuteurs, et elles sont à courte échéance. Comme il n'en est aucune qui regarde l'histoire générale, nous n'avons pas à les relater. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous

(1) Morison, *The life and times of saint Bernard*, London, 1884, p. 413-414, notes.

(2) *Malach. Vita*, cap. xxxi, n° 75.

(3) « Haud alia procul dubio protestantibus quam quæ certissime comperta sunt vobis. » *Malach. Vita*, præf., n° 2.

a vons dit ailleurs de la fameuse prophétie qui regarde la succession des Papes. Elle est sûrement apocryphe (1).

Bernard ne se borne pas à raconter la vie intime de Malachie; il nous montre son héros dans le champ même où se meut son activité. La *Vita Malachiæ* est le meilleur ouvrage que nous puissions consulter sur l'Irlande du douzième siècle. Cette Irlande, nous l'avons vu, est loin d'être la verte Erin, prospère, poétique, riche en vertus domestiques et sociales, que les bardes ont chantée. C'est une terre inculte, un peuple abâtardi, une chrétienté en péril, une nation en décadence. Au sommet de l'édifice social, on aperçoit la discorde qui agite son brandon et qui, semant la division entre les chefs civils et religieux, hâte encore l'œuvre de décomposition de la patrie. Ce tableau est fort sombre. On a justement reproché au peintre de l'avoir poussé au noir (2). Comme tous les écrivains qui ressentent pour le vice des haines vigoureuses, l'abbé de Clairvaux a une tendance à grossir et à généraliser le mal qu'il a sous les yeux. En restreignant uniquement à la province de l'Ulster la peinture qu'il nous a faite de l'Irlande, on serait sans doute fort près de la vérité; mais il y a quelque exagération à présenter tout le royaume sous le même aspect. Les autres provinces, en particulier le Munster, sans être exemptes de nombreux désordres, échappent cependant aux reproches de barbarie que l'abbé de Clairvaux applique d'une façon générale à la patrie de son héros (3).

(1) *Revue des Quest. hist.*, juillet 1892, p. 50-53.

(2) Bellesheim, *ouv. cit.*, p. 329 et 360.

(3) « Barbare » est une épithète qui revient fréquemment sous la plume de l'abbé de Clairvaux pour désigner l'Irlande. *Malach. Vita*, cap. I, n° 1; cap. II, n° 5; cap. III, n° 6; cap. VIII, n° 16, n° 17; cap. X, n° 19, etc. Cf. *In transitu Malachiæ*, Sermon II, n° 1.

Mais, sur ce fond sombre, avec quelle vigueur se détache la grande figure de l'apôtre, qui essaie d'arracher son pays à la mort ! Sur un geste de Malachie, l'Irlande tressaille et fait un effort pour reprendre le cours de ses chrétiennes destinées. Partout où il passe, l'ordre succède à l'anarchie, le foyer catholique renaît, l'agriculture refléurit, l'activité intellectuelle s'exerce. La vie religieuse, retranchée dans les monastères, est l'âme de tout ce progrès. Voilà, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un véritable changement à vue. Malheureusement, ce nouvel aspect de l'Irlande ne représente pas davantage la vérité absolue. L'action de Malachien n'a été ni aussi universelle ni aussi profonde que l'abbé de Clairvaux paraît le croire. Les forces et les jours ont manqué à l'illustre réformateur avant que la tâche qu'il s'était assignée fût accomplie, et ses continuateurs, au premier rang desquels figure saint Laurent de Dublin, Lorcan O'Toole, n'ont même pas achevé ce qu'il avait si heureusement commencé. Lui mort, son œuvre périclité ; Giraud le Cambrien n'en aperçoit presque plus les bienfaits (1). Mais, si incomplète fût-elle, elle n'en montre pas moins ce que peut le génie uni à la sainteté, pour relever une nation qui penche à sa ruine (2).

(1) Il est vrai que Giraud le Cambrien exagère les vices des Irlandais. Sur sa partialité, voir *Giraldi Cambrensis Topographia Hiberniæ et Expugnatio Hiberniæ*, édit. Dimock, London, 1867, t. V, préf., p. lxi et suiv., ap. *Rerum Britann. medii ævi Scriptores*.

(2) Sur les services rendus à l'Irlande catholique par Malachie, voir Vacandard, *Revue des Quest. hist.*, juillet 1892, surtout p. 55-57.

CHAPITRE XXX

APOGÉE DE CLAIRVAUX.

I

Affluence de novices à Clairvaux.

A la date où nous sommes (1148), Clairvaux était dans son plein épanouissement. L'enceinte du monastère, déjà considérablement agrandie, devenait encore une fois trop étroite, nous dit Guillaume de Saint-Thierry (1). L'église ou oratoire, dont les dimensions étaient pourtant celles d'une véritable basilique, ne pouvait plus contenir les religieux. Les profès et les novices étaient obligés de se céder mutuellement la place, pour y chanter l'office alternativement (2). Il faut dire que la population totale, y compris les convers, fort nombreux à cause du service des granges, s'élevait à près de sept cents âmes, et que le noviciat seul fournissait parfois quatre-vingt-dix ou même cent personnes. De là l'insuffisance des stalles du chœur (3).

(1) *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIII, n° 62.

(2) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. XII, n° 16, ex *Magn. Exord.*

(3) *Ibid.*, lib. V, cap. III, n° 20; cf. lib. VII, cap. XXIX, n° 62, ex *Magn. Exord.* C'est seulement à la mort de saint Bernard que Clairvaux contenait *septingenta ferme animas*.

Par quel secret ce lieu qui, quarante ans plus tôt, n'était qu'un repaire de bêtes fauves, se trouvait-il transformé en une cité choisie, où les âmes d'élite se donnaient rendez-vous? L'éloquence et la piété de Bernard avaient accompli cette merveille. Tantôt c'était une à une qu'il introduisait les brebis dans sa bergerie; tantôt il y amenait d'un seul coup jusqu'à vingt et trente personnes. Nous avons déjà indiqué l'effet prodigieux de son sermon *de Conversione* sur la population des écoles de Paris, en 1140. La même année, il obtint un succès à peu près semblable à Tournai et dans le voisinage de cette ville (1). Sa tournée sur les bords du Rhin en 1146 et 1147 lui valut une soixantaine de disciples (2). Citons quelques noms entre les plus illustres. En première ligne nous remarquons un clerc revêtu de tous les honneurs ecclésiastiques, Henri, frère du roi de France, archidiaque de Saint-Martin de Tours, abbé des églises royales de Sainte-Marie d'Étampes, de Sainte-Marie de Corbeil, de Sainte-Marie de Melun, de Saint-Mellon de Pontoise, archidiaque d'Orléans, etc. (3). Tant de titres prouvent que le cumul n'avait pas effrayé l'ambition du jeune prince. Sa conversion eut lieu dans des circonstances assez dramatiques. Il était venu consulter l'abbé de Clairvaux pour des affaires séculières et prenait congé de son hôte en se recommandant aux prières de la communauté, lorsque Bernard lui dit d'un air mystérieux : « J'espère que vous ne serez pas longtemps sans éprouver l'efficacité de nos

(1) Heurimann Tornac., *Liber de Restaurat. S. Martini Tornac.*, ap. *Mon. G.*, XIV, 274 et 343; *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxii, n° 35, ex *Magn. Exord.*

(2) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. viii, n° 48; lib. VI, cap. xiii, n° 44.

(3) Sur tous ces titres, cf. *Hist. des G.*, XIII, 736-737, note; *Bern.*, ep. 403, note. Cette lettre est d'une authenticité douteuse.

prières. » L'effet de ces paroles fut si prompt que, le jour même, Henri renvoya les gens de sa suite et sollicita la faveur d'être admis dans le noviciat. Parmi ceux qui l'accompagnaient, un parisien, nommé André, ne pouvant en croire ses yeux ni ses oreilles, s'emporta et s'écria qu'il fallait que le prince fût ivre ou fou pour prendre une pareille détermination. Henri conjurait l'abbé de Clairvaux d'apaiser l'insulteur; mais Bernard, sans s'émouvoir, répondit : « Laissez tomber sa colère, et soyez sans inquiétude; cet homme vous reviendra, il est à vous. » « Je vois bien, repartit André, à qui ne pouvait échapper l'allusion, que vous êtes un faux prophète. Jamais je ne serai ce que vous dites; et soyez sûr que je ne manquerai pas de dénoncer au roi et à toute la cour vos machinations et vos faussetés. » Le lendemain, il quittait Clairvaux en maudissant le monastère et en souhaitant qu'il fût détruit de fond en comble, avec tous ceux qui l'habitaient. Mais, la nuit venue, ses idées prirent un autre cours. Il fut tout étonné de sentir tomber subitement ses sentiments de haine. Au lieu de suivre sa route vers Paris, il revint sur ses pas et frappa à la porte du monastère, qui s'ouvrit aussitôt pour se refermer sur lui. Clairvaux comptait un novice de plus (1), et un an plus tard le prince et son serviteur prononçaient ensemble leurs vœux de stabilité.

L'époque de cette double conversion n'a pas été déterminée, mais elle est sûrement antérieure à 1147. Une lettre où Henri fait allusion à la prochaine cérémonie de sa profession semble même reporter à l'année 1145 la date initiale de son noviciat (2). Malgré sa jeunesse (il

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. III, n° 15.

(2) *Inter Bernard.*, ep. 473; cette épître semble recommander à l'abbé de Clairvaux l'évêque de Saint-Malo, qui venait d'être condamné dans

n'avait guère que vingt-trois ou vingt-quatre ans), le prince fut bientôt à Clairvaux un personnage en vue. C'est à lui que les compagnons du prédicateur de la croisade adressèrent en janvier 1147 la première partie du récit des miracles dont ils avaient été les témoins durant leur voyage (1).

La prédication de Bernard sur les bords du Rhin n'avait pas été faite exclusivement au profit de la croisade ; Clairvaux en retira aussi quelque fruit. Au lieu de suivre les armées française ou allemande qui se dirigeaient vers la Palestine, plusieurs s'attachèrent aux pas du prédicateur, qui rentrait dans son monastère. C'était une manière « de prendre le raccourci, » pour arriver plus tôt et plus sûrement à la Jérusalem véritable, comme parle l'abbé de Clairvaux (2) lui-même. Parmi ces prosélytes, nous distinguons deux personnes déjà célèbres : Philippe, archidiacre de Liège, et Alexandre, chanoine de Cologne, fameux par son érudition et son éloquence (3). De Philippe, nous ne dirons rien, si ce n'est qu'il devint, quelques années après, prieur de Clairvaux (4). La conversion d'A-

un procès avec Marmoutiers : ep. 474. Or, par une bulle en date du 16 août 1145 ou 1146 (plutôt 1145) (Jaffé, *Regesta*, n° 8823), Eugène III donne enfin gain de cause à l'évêque. Les épîtres 473 et 474 semblent donc antérieures à cette bulle. En ce cas, le noviciat de Henri aurait commencé en 1145, vers le temps où Nicolas de Montiéramey, qui allait devenir son ami, entra lui-même à Clairvaux.

(1) *Bern. Vita*, lib. VI, cap. v, n° 22 ; Martène, *Thes. Anecd.*, I, 399.

(2) *Bern.*, ep. 64, n° 1 ; *Compendium viæ*.

(3) Citons encore Volmar et Henri de Constance (*Bern. Vita*, lib. V, cap. I, n° 2 ; lib. VI, cap. vi), Arnulphe de Majorque, lib. VII, cap. xxii, ex *Magno Exord.*

(4) L'identité de Philippe de Liège et de Philippe, prieur de Clairvaux, s'établit par les épîtres 5 et 36-37 (lib. VI) de Pierre le Vénérable. Cf. *Hist. littéraire de la France*, XIV, 166 et suiv.

Alexandre frappa vivement l'esprit de ses contemporains. Le brillant docteur s'était mis en chemin pour Rome, lorsqu'il rencontra l'abbé de Clairvaux, en route lui-même pour Constance. Son attention fut aisément éveillée par la réputation du thaumaturge. Un entretien qu'il eut avec Bernard acheva de lui dessiller les yeux. Cependant, comme son interlocuteur le pressait de renoncer à la vie séculière, il répondit que, pour le moment, il ne pensait à rien moins qu'à se faire moine. Toute sincère qu'elle fût, sa réponse était pourtant moins ferme qu'elle ne voulait le paraître. Évidemment, il était ébranlé. La nuit suivante, il eut un songe dans lequel il vit l'homme de Dieu qui lui mettait sur les épaules un habit de moine et à la main un bâton : le bâton et l'habit lui inspirèrent une égale horreur ; il les repoussa avec indignation à plusieurs reprises. Le matin, à son réveil, il s'obstinait encore à écarter l'idée fixe qui l'obsédait. Mais, à l'heure du repas, Bernard lui ayant envoyé, après l'avoir béni, un poisson, une perche, qu'on venait de lui servir, ce fut comme le dernier coup de la grâce. A peine Alexandre en eut-il goûté une bouchée, qu'il se sentit transformé en un autre homme, racontait-il plus tard, et qu'il fondit en larmes. Il alla se jeter aux pieds de l'abbé de Clairvaux, qui lui ouvrit ses bras. C'était la plus belle conquête que celui-ci eût faite sur les bords du Rhin (1). Alexandre ne fit guère que passer à Clairvaux. Après deux ans d'épreuve, il fut élu abbé de Grand-Selve. De plus grands honneurs l'attendaient encore ; en 1167 ou 1168, il succéda à Gilbert, neuvième abbé de Cîteaux, et devint de la sorte, comme

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. viii, n° 48 ; lib. VI, cap. i, n° 1 ; Herbert, *De Miraculis*, lib. II, cap. xxii, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1331 ; cf. *Exord. Magn.*, *ibid.*, p. 432.

parle son historien, le père universel de tout l'Ordre (1).

Outre ces déserteurs du siècle, que Bernard arrachait aux déserts du siècle, selon le jeu de mots de Geoffroy (2), un certain nombre de transfuges des autres Ordres religieux venaient s'abattre à Clairvaux. Moines noirs de toutes maisons, Prémontrés, Clunistes même (3), s'y rencontraient sans étonnement. Bernard fut quelquefois accusé de se prêter trop complaisamment à ces migrations et dut se défendre contre le reproche d'accaparement. Cependant il avait proclamé avec trop de netteté en maintes circonstances sa vraie pensée sur les changements de monastère, pour qu'on pût se méprendre sur la nature de ses sentiments. Il n'eut jamais d'autre ambition que de favoriser partout les desseins de Dieu dans les vocations. Selon ce principe, toute maison lui paraissait bonne, quelle qu'en fût la règle, pourvu que la discipline y fût soigneusement observée; et, selon ce principe encore, il faisait profession d'honorer tous les ordres religieux. Loin d'attirer à lui les membres des autres communautés, il les exhortait d'ordinaire à rester fidèles à leurs premiers vœux (4), quit-tes à observer dans toute sa perfection la règle à laquelle ils s'étaient astreints. Geoffroy, son secrétaire, nous a rapporté à ce sujet une anecdote assez piquante. Un clerc régulier, las de sa communauté, vint un jour lui demander la grâce d'entrer à Clairvaux. Bernard, ne voyant dans son visiteur qu'un transfuge sans vocation, lui conseilla de reprendre le chemin de son église. Surpris d'une telle ré-

(1) Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 81, 132; *Bern. Vita*, lib. IV, cap. viii, n° 48. *Gallia Christ.*, IV, 988; Herbert, *De Miraculis*, loc. cit.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. v, n. 12

(3) Citons, par exemple, un moine de Chézy, au diocèse de Soissons (*Bern.*, ep. 293; cf. ep. 263); deux moines de Prémontré (*Bern.*, ep. 253, n°s 3-5); un moine de Cluny du nom de Gaucher (*Bern.*, ep. 267).

(4) Cf. *Bern.*, ep. 293.

ponse, le clerc s'emporta : « Mais quoi, dit-il, c'était bien la peine de tant recommander dans vos livres la perfection, si vous refusez de prêter aide à qui désire la pratiquer ! » Et s'exaspérant peu à peu, il ajouta : « Vos livres, si je les tenais, je les mettrais en morceaux. » L'homme de Dieu repartit sans s'émouvoir : « Je ne pense pas que dans aucun de mes livres vous ayez lu que vous ne pouviez pas être parfait dans votre couvent. Si j'ai bonne mémoire, ce que je recommande dans mes livres, c'est la correction des mœurs, et non le changement de monastères. » La leçon porta coup ; en retour elle valut à l'abbé de Clairvaux un vigoureux soufflet qui, on le pense bien, ne le fit pas changer de sentiment (1).

En somme, sauf exceptions justifiées par les circonstances ou sauf surprise, Bernard n'accueillait jamais qu'à grand'peine et avec l'agrément de leurs supérieurs (2) les religieux d'un autre monastère. L'entrée de Nicolas de Montieramey à Clairvaux nous offre un exemple des difficultés que souffraient ces sortes d'admissions. Nicolas était depuis longtemps déjà un habitué du monastère. Bernard, qui connaissait ses talents de diplomate, n'avait pas hésité à lui confier le soin d'affaires très délicates, même en cour de Rome. La condamnation d'Abélard était peut-être due en partie au zèle de Nicolas. Il avait su gagner les bonnes grâces de l'abbé de Cluny aussi bien que celles de l'abbé de Clairvaux : l'un et l'autre lui témoignaient une extrême confiance. Il était pourtant loin, ce semble, d'être un religieux exemplaire. Sa vie se passait à courir de ville en ville, de monastère en monastère, avec l'agrément, du reste, de son abbé. Cette dissipation finit par le lasser ; et, un jour qu'il se trouvait à Clairvaux en l'absence de

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vii, n° 25.

(2) Cf. *Bern.*, ep. 253.

Bernard, il fut pris d'un beau zèle pour la règle cistercienne qu'il voulut embrasser sur-le-champ. Le prieur, Rualène, ne pouvant accéder à son désir, il lui fallut rentrer à Montiéramey où il employa en vain tous les moyens, prières, menaces et larmes, pour obtenir de son abbé un congé régulier.

Dans un accès d'impatience, il s'échappa sans habit, sans argent, sans monture, et vint à pied solliciter l'hospitalité, d'abord à l'Arrivour, monastère cistercien, puis à Clairvaux. Bernard ne pouvait assumer sur lui la responsabilité d'une telle fuite. Il renvoya le transfuge à l'abbé de Montiéramey, qui l'enferma dans un prieuré de sa dépendance. Nicolas trouva encore le moyen d'entretenir de là un commerce épistolaire avec Fromond, l'hôtelier de Clairvaux, et avec Gaucher, religieux du même monastère. Finalement, sa persévérance, ou son obstination, comme on voudra l'appeler, lui donna gain de cause. Du consentement de l'abbé de Montiéramey, Bernard l'admit à l'épreuve du noviciat, puis à profession. La confiance qu'il lui avait jusque-là témoignée ne fit que s'accroître chaque jour davantage. Geoffroy, son secrétaire, fut presque supplanté; on ne le voit guère plus dès lors figurer qu'en second, au moins dans l'abbaye. Nicolas fut chargé des fonctions de bibliothécaire en chef. Il affecta quelquefois de se plaindre de son office. « Pendant que les autres, dit-il, vaquent à la contemplation, je suis obligé de remuer stylets et tablettes, de composer de belles et brillantes phrases; du matin au soir je ne fais rien autre chose. » Mais ces plaintes ne sont que pour la forme. Latiniste distingué, Nicolas aimait à exercer son talent de rhéteur, et ses lettres témoignent qu'il mettait quelque coquetterie à étaler sa connaissance de l'antiquité. En somme, l'abbé de Clairvaux

ne s'était pas trompé en lui assignant la bibliothèque pour cellule. La bibliothèque s'enrichit, sous sa direction, de nombreux et importants volumes. Tout l'Ordre cistercien s'applaudit de posséder un tel homme, et l'abbé de Balerne, Burchard, lui adressa une lettre pour le féliciter de sa conversion. « Quelle merveille, lui dit-il, en faisant allusion au costume de l'Ordre, que le noir soit ainsi devenu blanc ! et quelle merveille plus grande encore que d'un tel noir on ait fait un tel blanc (1) ! » L'éloge, par malheur, était prématuré. Nous verrons plus tard que Nicolas trahit de la façon la plus odieuse les espérances que Bernard fondait sur lui.

Nous aimerions à connaître les noms, obscurs ou célèbres, de tous ceux qui vécurent ou passèrent ainsi à Clairvaux du temps du fondateur. A sa mort on trouva, nous dit-on, dans un coin les actes de profession, *libelli professionum*, de huit cent quatre-vingt-huit religieux ; et cette liste, même sans tenir compte des frères convers, était fort loin d'être complète (2). Elle dépassait pourtant de beaucoup le nombre des moines présents. La mort et les fondations des monastères avaient emporté les autres. Essayons de retrouver au moins la trace de quelques-uns.

(1) Pour les détails, cf. Bern., ep. 189, n° 5 ; ep. 338, n° 2 ; Nicolai epp. 6, 7, 10, 15, 17, 29, 35, 40, 43, 44, 46, ap. *Bibl. Maxima Patrum*, t. XXI ; Petri Venerab., lib. II, ep. 49, lib. III, ep. 2, etc. ; Mabillon, *Præfatio ad Bernardi Sermones*, altera pars, n°s xxxvi-xliii, ap. Migne, t. CLXXXIII, p. 26-28. De l'épître 7 de Nicolas, adressée au prieur Rualène, au moment où l'on venait d'élever sur le siège de saint Pierre un Cistercien, *luminare majus quod illuminet terram*, on peut conclure que le transfuge de Montiéramey fut reçu à Clairvaux en 1145 ; car Rualène succéda à Eugène III, comme abbé de Saint-Anastase. Bern., epp. 258-260.

(2) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxix, n° 62, ex *Magn. Exord.*

Mourir à Clairvaux était le rêve de la plupart des disciples de Bernard, sinon de tous. De bonne heure s'était accréditée l'opinion que le ciel était assuré à ceux qui reposeraient dans ce sol béni (1). Il était pourtant impossible que tous les novices admis à profession y dormissent leur dernier sommeil. Cette faveur ne fut pas même accordée à tous les frères de Bernard. Guy, l'aîné, fut enterré à Pontigny. Il revenait du diocèse de Bourges, où il avait, en compagnie de son frère, procédé à l'installation du monastère de la Prée, lorsqu'il fut saisi par la fièvre et contraint de s'arrêter en chemin. Il mourut à Pontigny, la nuit de la Toussaint 1141 ou 1142 (2). Bernard ne jugea pas à propos de rapporter son corps à Clairvaux. Plus tard une légende se greffa sur cette mort et cette sépulture en exil. On y vit un châtiment, que Guy s'était attiré par son manque de charité fraternelle. Un religieux, nous dit-on, étant tombé malade en Normandie, Bernard, qui connaissait son secret désir de mourir à Clairvaux, voulut l'envoyer chercher aux frais du monastère. Mais Guy, calculant les dépenses d'un tel voyage, fit, en sa qualité d'économe, une opposition un peu vive au projet de son supérieur. « Eh quoi, lui aurait dit celui-ci, avez-vous donc un plus grand souci de votre argent et de vos chevaux que de vos frères ? Puisque vous ne voulez pas que nos frères reposent avec nous dans cette vallée, vous n'y re-

(1) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. 1, n° 2, ex *Magn. Exord.*

(2) *Gaufridi Fragm.*, Migne, col. 528 ; Ms. fol. 13 b. Guy paraît encore comme témoin dans une charte datée de 1141 (Chifflet, *Genus illustre*, col. 1419). Mais il mourut avant le conflit qui éclata entre Louis le Jeune et Thibaut de Champagne en 1142 : *Nec multo post orta est inter regem... gravis simultas*, dit Geoffroy. Janauschek, qui n'utilise pas ces documents, fixe un peu au hasard la fondation de la Prée en 1145 (*Orig. Cist.*, p. 86). Elle fut évidemment fondée le 28 octobre 1141 ou 1142. Guy mourut le 1^{er} novembre suivant.

poserez pas vous-même. » Il n'est pas sûr que l'anecdote n'ait pas été arrangée après coup ; mais, si la prophétie est authentique, elle fut justifiée par l'événement (1).

Des quatre autres frères de l'abbé de Clairvaux, l'un, Gérard, était mort, nous l'avons vu, à son retour de Rome, en 1138. La fin des trois autres ne nous est pas aussi bien connue. A peine entré en religion, Barthélemy échappe aux regards de l'histoire, en même temps qu'à ceux du monde. Son nom ne se retrouve dans aucun document certain. Quelques auteurs l'ont identifié avec le quatrième abbé de la Ferté ; mais leur opinion ne nous paraît pas probable. Barthélemy fut inhumé à Clairvaux (2).

André y finit pareillement ses jours : sa mort fut, comme sa vie, celle d'un humble moine. On sait qu'il fut le premier portier du monastère : nous ignorons s'il remplit jamais un autre office. Bernard était occupé à négocier la paix entre Louis le Jeune et le comte de Champagne, lorsqu'il vit en songe ses deux frères, Gérard et André, se pencher vers son front pour lui donner un baiser de paix. Cette apparition simultanée de deux personnages, dont l'un était défunt et l'autre encore en vie, lui donna le pressentiment d'un prochain malheur. Et, en effet, à quelques jours de là, il apprit tout à la fois et

(1) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. x, n° 13, ex *Magn. Exord.* Ce qui nous rend suspecte cette légende, c'est son apparition tardive. Du reste, on ne connaît pas d'abbaye bernardine en Normandie, au temps de Guy.

(2) Le Barthélemy de la Ferté avait un neveu nommé Joceran de Charolles (Jobin, *Saint Bernard et sa famille*, p. 603 ; archiv. de Saône-et-Loire, H. 24). On ne connaît aucun personnage de ce nom dans la famille de saint Bernard. Du reste, ni les chartes, ni les chroniques, ni les lettres de l'abbé de Clairvaux ne font la moindre allusion à cette prétendue parenté. Cf. *Gallia Christ.*, IV, 1021 ; Méglinger, *Iter Cist.*, n° 61, p. 1604.

la courte maladie et la mort d'André (1143-1144) (1).

Nivard fut, selon toute apparence, le dernier survivant des fils de Tescelin. Après avoir collaboré à la fondation des monastères de Vaucelles dans le Cambrésis, de Busay en Bretagne, de Soleuvre en Normandie, et peut-être de l'Épine en Espagne, on l'aperçoit en 1150, à côté de son frère Bernard, dans les confins de la Bretagne et de la Normandie (2). Mais, à partir de cette date, on perd sa trace. Rien n'empêche de croire qu'il revint achever sa carrière à Clairvaux.

C'est là que désiraient reposer également tant d'autres religieux, envoyés dans les missions les plus lointaines. Les historiens nous citent un abbé d'Alvastra, en Suède, qui, usé par l'âge et les infirmités, se fit attacher sur une selle entre deux chevaux, pour franchir la distance qui le séparait de cette chère vallée, où il avait passé les meilleures années de sa jeunesse monastique, et pour y mourir (3). Le célèbre Geoffroy d'Ainai, *magnus ille Gaufridus*, comme on disait alors, obéit au même sentiment. Ce religieux, l'un des vétérans et des meilleurs architectes de la Claire Vallée, n'avait d'autre crainte, quand on lui confiait quelque mission au dehors, que de ne pas revoir son monastère. Il confia un jour ingénument son inquiétude à Bernard, qui l'envoyait diriger les travaux de l'abbaye de Fountains en Angleterre. « Rassurez-vous, lui

(1) Gaufridi *Fragm.*, ap. Migne, col. 530. Pour la date, noter les mots : *tempore quo pacis quærendæ negotio occupatus*. Cf. Vacandard, *Les derniers Travaux sur saint Bernard*, dans *Revue des Quest. hist.*, avril 1892, p. 587. Le *Menologium Cisterciense* fixe la mort d'André au 5 avril.

(2) Sur ce dernier voyage de Nivard, cf. Jaffé, *Regesta*, n° 9831, bulle d'Anastase IV, ap. Migne, t. CLXXXVIII, p. 1034 ; à comparer avec l'épître 18, lib. VI, de Pierre le Vénérable, *H. des G.*, XV, 649.

(3) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxvii, n° 57, ex *Magn. Exord.*

dit le pieux abbé. C'est ici qu'on vous fermera les yeux. » De fait, comme il jetait les fondements de l'abbaye de Clairmarais en Flandre, fatigué, malade, et sentant quesa fin était proche, il dit à ses frères : « Je m'en vais à Clairvaux pour y mourir. » Bernard, qui passait par Troyes quelques jours plus tard, eut pendant son sommeil une claire révélation de l'événement. Son oncle Gaudry et son frère Gérard lui annoncèrent qu'ils venaient chercher l'âme de Geoffroy. A son réveil, il raconta son rêve à ses compagnons, partit en toute hâte, et arriva à Clairvaux juste à temps pour recueillir les derniers soupirs de son saint ami (1).

Cette nostalgie de la Claire Vallée saisissait jusqu'aux abbés que Bernard plaçait à la tête de ses colonies. Pour quelques-uns l'exercice de l'autorité n'eut jamais autant de charme que le noviciat. Tel fut par exemple Rainaud, premier abbé de Foigny, qu'on retrouve, à partir de 1130, en maintes circonstances aux côtés de l'abbé de Clairvaux (2). Tel surtout Humbert d'Igny, dont l'abdication faillit causer du scandale dans l'Ordre. Bernard, qui était alors à Rome, le somma par lettre de reprendre ses fonctions et, en cas de refus, le menaça de l'excommunication du souverain Pontife. A vrai dire, il y avait dans ces menaces moins d'indignation que de tendresse et de zèle. Humbert, qui semble l'avoir deviné, ne s'en émut pas; et, en somme, quand l'abbé de Clairvaux revint en

(1) Gaufridi *Fragm.*, ms. Paris., fol. 12 b; *Bern. Vita*, lib. IV, cap. II, n° 10. Cf. *Bern.*, ep. 96 et note; *Monasticon Anglican.*, I, 741. Quant à son nom, Mabillon écrit : Geffroy d'Amare; les *Fragmenta* portent d'Ainai. Ainai ou Ainay est la plus ancienne graphie du nom d'Aignay-le-Duc, bourg du Châtillonnais (Chomton, II, 28-29).

(2) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. XIII, n° 19; cap. XVI, n° 25, ex *Magn. Exord.*

France, il fut tout aise de retrouver dans une cellule de son monastère cet ami des premiers jours (1). Humbert y vécut encore dix années, offrant à ses frères un modèle accompli des vertus monastiques (2). Sa mort fut un deuil pour toute la communauté, mais particulièrement pour Bernard, qui perdait en lui tout ensemble un des derniers survivants du Clairvaux primitif et le confident éprouvé de ses plus intimes pensées. Telle fut sa douleur, qu'il retrouva, pour pleurer Humbert, quelques-uns des accents que lui avait arrachés, dix ans auparavant, la mort de Gérard. « Humbert, le serviteur de Dieu, est mort, s'écrie-t-il; vous l'avez vu expirer cette nuit entre mes bras comme un simple ver de terre. Pendant trois jours la mort l'a tourmenté et s'est gorgée de son sang. Voilà ! elle a fait ce qu'elle a pu : elle a tué la chair, cette chair qui est maintenant ensevelie dans le cœur de la terre. Elle nous a ravi un doux ami, un prudent conseiller, un auxiliaire puissant. Elle n'a eu pitié ni de moi ni de vous, l'insatiable homicide, de moi moins encore que de personne. C'est donc ainsi que tu sépares, ô mort amère ! ô bête cruelle, ô amertume des amertumes, ô la terreur et l'horreur des fils d'Adam ! En somme qu'as-tu fait ? Tu as tué. Mais qu'est-ce que tu as tué ? Le corps seul ; car, l'âme, il t'est défendu d'y toucher. Elle s'est envolée vers son Créateur, qu'elle aimait si ardemment, qu'elle a suivi si courageusement tous les jours de sa vie. Mais encore, cette chair, que tu as l'air de posséder, te sera enlevée à son tour. Une heure viendra où toi, notre dernière ennemie, tu périras aussi et tu seras ensevelie dans ton triomphe... De même que le monstre marin a vomi le prophète

(1) Bern., ep., 141, écrite vraisemblablement en 1137.

(2) Serm. de *Obitu Humberti*, n° 7.

qu'il avait englouti, ainsi tu nous rendras Humbert, que tu tiens enserré dans tes vastes entrailles. »

Quel défi à la mort dans cette explosion de foi chrétienne et dans cette profession de nos espérances immortelles ! Après avoir rappelé à son auditoire quelques traits modestes de la vie cachée du défunt, Bernard laisse éclater sa douleur. « Ce n'est pas sur toi que je pleure, ô mon ami, toi à qui Dieu vient d'accorder ce que désirait ton âme ; je pleure sur moi qui perds un conseiller fidèle et un homme selon mon cœur. C'est sur moi que sont tombés tous ces maux : sur moi, Seigneur Jésus, ont passé vos colères, et vos terreurs m'ont épouvanté. Vous m'avez ravi un ami et un proche ; en tirant de la misère ceux qui m'étaient chers, vous m'avez délaissé dans toutes sortes de misères. Vous m'avez ravi mes frères selon la chair, qui m'étaient apparentés plus encore par l'esprit, et qui n'avaient que votre gloire en vue dans toutes leurs actions. Tous ceux qui portaient leur part du fardeau accablant sous lequel je succombe, vous me les avez enlevés l'un après l'autre. De tant d'amis, il ne me restait guère plus que Humbert, dont l'affection était pour moi d'autant plus douce qu'elle était plus ancienne. Et celui-là aussi, vous me l'avez pris, parce qu'il était à vous. Mais moi, moi, je reste seul pour recevoir ces coups, pour mourir en chacun d'eux ; c'est sur moi que vous faites passer tous ces flots. Que ne tuez-vous une bonne fois le malheureux homme que vous frappez ainsi, au lieu de le réserver à tant et à de si horribles morts ? Cependant je ne me révolte pas contre les desseins de Celui qui est la sainteté même : il a commencé ; qu'il achève de me broyer ; et, pour toute consolation, qu'il m'accable de douleur, sans pitié. Je suis prêt à recevoir ses coups : qui sait si sa bonté paternelle ne changera

pas les coups en bienfaits? Mes paroles ne sont pas des murmures, mais des cris arrachés par la douleur. Non, je ne pleure pas Humbert : c'est sur moi que je pleure et sur vous, mes amis, sur cette maison, sur nos autres frères, qui tous attendaient de sa bouche un bon conseil. Pour lui, il possède déjà dans l'éternité la joie et la félicité qui ne finiront point... Ma seule crainte est qu'il nous ait été enlevé, parce que nous n'étions plus dignes de le posséder. Qui sait pourtant s'il ne nous a pas été ravi plutôt pour nous protéger auprès du Père par sa continuelle intercession? Ainsi soit-il (1). »

On retrouve sûrement, dans cette lamentation, des accents que l'on croirait empruntés à l'oraison funèbre de Gérard. Qui oserait cependant en contester le naturel et la sincérité? Bernard n'était pas homme à faire mentir ses larmes. Ne nous étonnons pas trop de ces redites. La douleur, comme l'amour, n'a qu'un mot; en le redisant toujours, elle ne se répète jamais.

II

Fondations.

Cependant des colonies nouvelles partaient incessam-

(1) *De Obitu Humberti*; *Exord. Magn.*, lib. III, cap. iv; Henriquez, *Fasciculus*, Migne, p. 1559-1560; *Menolog. Cist.*, au 7 septembre. D'après le *Fasciculus* et le *Menologium*, Humbert serait mort le 7 septembre. Manrique (*Annal. Cist.*, II, 16) prétend que Henriquez confond Humbert d'Igny avec un autre Humbert plus ancien, cité par Surius au 7 septembre, et met la mort du Cistercien au 7 décembre. Deux documents semblent confirmer cette dernière date. Le ms. 401 de la bibliothèque municipale de Troyes (douzième-treizième siècle) fixe le sermon de *Obitu Humberti* au 7 décembre, *VII Idus Decembris* (folio 132 a); et la place de ce sermon à la suite du panégyrique

ment de Clairvaux, chargées de semer par tout l'Occident l'esprit et les vertus dont elles étaient remplies. Déjà nous avons nommé les fondations antérieures à 1136 et toutes celles qui regardent l'Italie et l'Irlande; quarante-six autres réclament au moins une simple mention.

Dans le seul voisinage de Clairvaux, il nous faut citer Auberive, Longuay et Mores au diocèse de Langres; l'Arrivour et Boulancourt au diocèse de Troyes. Auberive, située près de la source de l'Aube, au pied de la colline du Charmois, est l'une des dernières fondations de Guillelme, dont l'épiscopat fut si fécond en œuvres de réforme religieuse (1). Son successeur Godefroid, sorti de l'école de Clairvaux, ne pouvait manquer de l'imiter. Longuay, sorte d'hôpital fondé au commencement du douzième siècle, et dirigé depuis 1136 par des chanoines soumis à la règle de saint Augustin, dépérissait à vue d'œil. Il n'y avait guère d'autre moyen de le sauver que de lui infuser un sang nouveau. Godefroid l'offrit à l'abbé de Clairvaux, qui le transforma en monastère cistercien (1149) (2). A quelque temps de là, d'autres fils de Bernard s'installaient à Mores, dans le même diocèse, avec le concours de Samson, archevêque de Reims, et de Guy, abbé de Montiéramey (3). Langres pouvait dès lors se glorifier

de saint André dans les collections des Œuvres de saint Bernard répond à cette chronologie.

(1) Sur Auberive, dont la charte de fondation date de 1135, cf. Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 44; *Gallia Christ.*, IV, 833, *Instr.*, 165.

(2) Sur Longuay, fondé le 4 mars 1149, cf. Janauschek, *ibid.*, p. 118; *Gallia Christ.*, IV, 837, *Instr.*, 172. Janauschek fixe la fondation à l'année 1150, sous prétexte que les listes cisterciennes doivent compter leurs années du 25 mars au 25 mars. Nous ne croyons pas que ce calcul soit juste. Il est sûrement faux, par exemple, pour Chiaravalle près de Milan et pour Esrom en Danemark.

(3) Dans son épître 417, adressée à Pierre de Celle et datée de 1152, Bernard, parlant de Mores, dit : *domus nostra*; cf. ep. 485, à peu

d'être l'un des sièges épiscopaux les plus illustres de France par le nombre et la qualité de ses abbayes.

Troyes, sous le pontificat d'Atton et de Henri, rivalisa pareillement de zèle pour la réforme. On ne s'étonnera pas que l'abbé de Clairvaux ait encouragé les efforts des deux prélats. Les mesures disciplinaires qu'Atton crut devoir prendre vis-à-vis de son clergé étaient loin d'être du goût de tous. De là des intrigues secrètes et des révoltes ouvertes, dont la religion avait à souffrir. Rome en fut informée. Bernard appuie résolument le réformateur, et ses lettres se succèdent auprès du souverain Pontife, pour déjouer les manœuvres et étouffer les réclamations des clercs coupables. « Cette insolence des clercs, trop commune dans l'Église, dit-il, est le fruit de la négligence des évêques... Puis, quand le mal est invétéré, si vous tentez de l'arracher, les malades se montrent récalcitrants (1). » Avant de se retirer à Cluny où il mourut, Atton eut la joie de voir prospérer son œuvre réformatrice. Bernard n'était pas étranger à ce succès. Aussi l'évêque lui en garda-t-il une vive reconnaissance. La fondation du monastère de l'Arrivour, en 1140 (2), resserra encore le lien d'amitié qui les unissait de longue date. Henri, son successeur, continua les traditions qui lui étaient léguées. Le palais épiscopal revit plus d'une fois encore l'abbé de Clairvaux, et, s'il faut en croire Geoffroy, Bernard y accomplit publiquement un miracle, dont les habitants de Troyes gardèrent très précieuse-

près du même temps. Janaushek (*ibid.*, p. 135) et le *Gallia Christ.* (IV, 842) fixent la prise de possession des Cisterciens en 1153; le 8 septembre, selon Janaushek.

(1) Bern., ep. 152; cf. epp. 432-434, 437-439.

(2) Sur l'Arrivour, fondée vraisemblablement le 9 avril 1140, cf. Janaushek, *ibid.*, p. 59; *Gallia Christ.*, XII, 294-597, *Inst.*, 260.

ment le souvenir (1). En 1149 l'évêque et l'abbé s'entendirent pour procéder à la réforme du couvent de Boulancourt, qui menaçait de périr entre les mains des chanoines réguliers de Saint-Pierre-du-Mont. Les chanoines furent éconduits moyennant une juste indemnité, et l'abbé de Clairvaux les remplaça par des moines de sa maison (2).

Si nous suivons dans les autres diocèses ce mouvement des migrations bernardines, nous rencontrons au sud-est Balerne et Saint-Jean d'Aulps, fondés l'un et l'autre en 1136, le premier dans le diocèse de Besançon (aujourd'hui Saint-Claude), le second dans le diocèse de Genève (aujourd'hui Annecy). Là encore les Cisterciens venaient au secours de religieux en détresse. Balerne était aux mains de Bénédictins issus de Saint-Étienne ou de Saint-Bénigne de Dijon, quand l'abbé de Clairvaux y préposa un de ses plus intelligents disciples, Burchard, qu'il félicite bientôt après du succès de son zèle apostolique (3). Saint-Jean d'Aulps avait commencé comme une sorte d'ermitage qui abrita d'abord quelques moines sortis de Molesme. En 1136, le couvent était dirigé par l'abbé Garin, qui tenait sous sa dépendance plusieurs cellules ou obédiences disséminées dans les montagnes et percevait des bénéfices ecclésiastiques, à charge de service de quelques paroisses rurales. Ce service, aussi bien que la dispersion des religieux, étaient fatalement nuisibles à l'esprit cénobitique. L'abbé de Clairvaux appelle des « synagogues de Satan » ces obédiences composées de

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. VII, n° 41.

(2) Sur Boulancourt, fondée le 4 mars 1149, cf. Janauschek, *Orig. Cist.*, t. I, p. 118; *Gallia Christ.*, XII, 605, *Inst.*, 268; *Bern.*, ep. 486, datée de 1152.

(3) *Bern.*, ep. 146, écrite peu après la fondation, que Janauschek fixe le 1^{er} juin 1136 (*Orig. Cist.*, I, 41); cf. *Gallia Christ.*, XV, 247.

trois ou quatre moines qui vivaient dans le relâchement, loin du regard de leur abbé et en contact avec des fidèles des deux sexes. Garin, qui sentait lui-même les périls qu'entraînait ce genre de vie, résolut d'y remédier; il renonça aux bénéfices et au service paroissial qui y était attaché, supprima les cellules isolées, ramena ses disciples auprès de lui et leur proposa d'adopter la Règle cistercienne. L'abbé de Clairvaux lui envoya vraisemblablement quelques recrues, chargées d'initier le monastère à la nouvelle discipline. En même temps, il félicitait le généreux réformateur de son initiative hardie. Il le compare au chevalier qu'aucun combat ne lasse, au juste qui prend pour devise : « Du bien au mieux, » *de bono in melius*; et aux religieux timides et indécis qu'effrayait la perspective d'une austérité trop grande, il rappelle que le progrès est la loi même de la vie morale. « Ne vous en déplaise, leur dit-il : il faut que vous tendiez à la perfection; ne vouloir pas y tendre, c'est déchoir; » *nolle proficere non nisi deficere est* (1). La leçon fut pour le couvent un aiguillon salutaire; et, quand deux ans plus tard l'abbé de Clairvaux y fit une apparition, il le trouva très florissant. L'élévation de l'abbé Garin au siège épiscopal de Sion, en 1138, ne porta aucune atteinte à cette prospérité (2).

Les fondations du centre et du midi de la France ne donnent lieu qu'à fort peu d'observations. Dans le seul diocèse de Bourges, nous voyons sortir de terre, à quelques années d'intervalle, trois monastères bernardins,

(1) Bern., ep. 254, écrite vers le temps de l'affiliation de Saint-Jean d'Aulps à Clairvaux. L'affiliation date du 28 juin 1136; cf. Janauschek, t. I, p. 41-42; *Gallia Christ.*, IV, 730; XVI, 486.

(2) Gaufridi *Fragm.*, Ms. Paris., p. 10 b; *Bern. Vita*, lib. I, cap. XIV, n° 67.

Nerlac en 1136, la Prée en 1141, Fontmorigny en 1149, peut-être un quatrième, Notre-Dame-des-Pierres, la même année (1). La Bénissons-Dieu, près de Roanne au diocèse de Lyon, date de 1138. Malgré le prestige du nom de Louis le Jeune, qu'elle compte parmi ses fondateurs, ses commencements furent pénibles. Les Bénédictins de Savigny, voyant d'un mauvais œil les Cisterciens se fixer dans leurs parages, leur suscitèrent des embarras de toutes sortes. Mais les nouveaux venus s'en tirèrent à leur honneur, grâce à leur patience inaltérable. Ils avaient à leur tête un homme en qui l'abbé de Clairvaux avait mis toutes ses complaisances. « Je vous recommande notre fils Albéric, écrit-il à l'archevêque de Lyon, en le priant de mettre un terme aux vexations des religieux de Savigny ; je l'aime aussi tendrement qu'une mère peut aimer son fils unique ; qui l'aime prouve ainsi qu'il m'aime. A la manière dont vous le traiterez, j'éprouverai ce que vous êtes capable de faire pour moi (2). » Nous ne savons dans quelle mesure l'archevêque jugea bon d'intervenir ; mais, selon toute vraisemblance, les démêlés n'eurent pas de suite, et la paix se fit entre les deux Ordres.

En 1144, les Bernardins jettent les fondements de Bel-

(1) La date de la fondation de Nerlac (27 octobre 1136), adoptée par Janauschek (*Orig. Cisterc.*, I, 43), n'est pas absolument sûre. Le même auteur (*ibid.*, p. 86) fixe à tort la fondation de la Prée au 28 octobre 1145. Guy, frère de Bernard, qui assista à l'installation des religieux de cette abbaye, mourut, nous l'avons vu, à Pontigny, vers la Toussaint 1141 ou 1142. Sur Fontmorigny et Notre-Dame-des-Pierres, fondées : l'une le 1^{er} mai 1149 et l'autre le 10 juin de la même année, cf. Janauschek (*ouv. cit.*, p. 115 et 116).

(2) Bern., ep. 173, écrite peu après l'élévation de Foulques au siège de Lyon, c'est-à-dire en 1139 ; Janauschek, *loc. cit.*, p. 53 ; *Gallia Christ.*, IV, 305 ; cf. II, 409. La fondation de la Bénissons-Dieu est du 29 septembre 1138.

loc dans le diocèse de Rodez; en 1149, ils créent Aube-Pierres, au diocèse de Limoges, et un peu plus tard la Peyrouse au diocèse de Périgueux (1). Déjà le bassin de la Garonne avait vu s'élever Belle-Perche au diocèse de Montauban, Grand-Selve au diocèse de Toulouse (2), deux couvents qui formaient comme deux postes de défense contre les progrès de l'hérésie manichéenne à ses débuts. Malheureusement, les fils de l'abbé de Clairvaux étaient mal armés pour l'offensive dans les luttes dogmatiques. Attachés au sol, ils se bornaient à prêcher d'exemple, et leur influence était resserrée dans d'étroites limites. En dépit de leurs efforts, la marche du manichéisme ne devait pas s'arrêter dans le Languedoc.

En remontant vers l'ouest de la France, nous rencontrons Moureilles et Clermont, fondés l'un et l'autre en 1152 : le premier dans le diocèse de Poitiers (aujourd'hui de la Rochelle), le second dans le diocèse du Mans (aujourd'hui de Laval) (3). A première vue, il peut sembler étonnant que le diocèse d'Angers ne possède aucune abbaye bernardine. L'abbé de Clairvaux eut maintes fois l'occasion de montrer en quelle estime il tenait la science

(1) Sur Belloc, du 11 août 1144, cf. Janaushek (*loc. cit.*, p. 79); sur Aube-Pierres, du 10 juin 1149 (*ibid.*, p. 115). La date de la fondation de la Peyrouse, que Janaushek fixe au 31 août 1153 (*ibid.*, p. 134-135), nous paraît moins sûre. Cf. *Gallia Christ.*, II, 1505.

(2) Sur Belle-Perche, fondée le 3 août 1143, cf. Janaushek, *ibid.*, p. 75. L'affiliation de Grand-Selve à Clairvaux eut lieu vraisemblablement en 1145. Cf. Janaushek (*ibid.*, p. 81-83). Selon un document un peu suspect, édité par le *Gallia Christ.* (XIII, *Inst.*, p. 185), Bernard aurait séjourné trois jours à Belle-Perche, vraisemblablement en juin 1145.

(3) Le monastère bénédictin de Moureilles s'affilia à Clairvaux le 8 septembre 1152, d'après la plupart des listes cisterciennes (Janaushek, *ibid.*, 132-133). Sur la fondation de Clermont, 17 mai 1152, cf. également Janaushek, *ibid.*, p. 131.

et la piété de l'évêque Ulger. Dans un procès que celui-ci eut à soutenir contre l'abbesse de Fontevrault, il lui donne, il est vrai, une leçon de sagesse et de générosité ; mais il n'hésite pas à le défendre devant la cour de Rome, lorsque le souverain Pontife l'eut frappé, peut-être un peu trop sévèrement. Bernard invoque le passé glorieux du prélat ainsi châtié ; et c'est toujours avec le plus profond respect que sa plume trace le « grand nom de maître Ulger » : *Nomen grande magistri Ulgerii* (1). L'évêque répondait sûrement à ces marques d'estime par des sentiments de confiance réciproque. On ne voit pas cependant qu'il ait jamais demandé à l'abbé de Clairvaux des moines de sa maison. Mais il ne faut pas oublier que l'Ordre avait pris de bonne heure possession du diocèse par la fondation de quatre monastères d'une autre filiation (2).

La Normandie possédait pareillement plusieurs abbayes cisterciennes, quand Bernard y envoya pour la première fois une colonie de Clairvaux. Soleuvre, qui a l'honneur de compter parmi ses fondateurs Nivard, le dernier-né d'Aleth, ne date que de 1147. L'emplacement, à peu de distance de Vire, était mal choisi. Il fallut l'abandonner pour un autre lieu moins stérile. Grâce à la complaisance de l'évêque de Bayeux, les religieux échangèrent en 1150 Soleuvre contre le Val-Richer, qui devint facilement prospère, à deux lieues environ de Lisieux (3).

(1) Bern., epp. 200 et 340 ; Jaffé, *Regesta*, nos 8332, 8333.

(2) Cf. Janauschek, au mot *Andegavensis*, p. 325.

(3) Janauschek, *ouv. cit.*, p. 94, au mot *Val-Richer* ; *Gallia Christ.*, XI, 445, *Inst.*, p. 80-82. Noter que les listes cisterciennes fixent la fondation au 24 juin 1147. Cette date est importante, à cause de la présence de Nivard en Normandie vers cette époque, présence attestée par la charte de l'évêque de Coutances. *Gallia Christ.*, loc. cit., *Inst.*, p. 80.

L'année 1147 marque pour l'Ordre cistercien, pour Clairvaux en particulier, un accroissement considérable, dû à l'affiliation de l'abbaye normande de Savigny, lors du chapitre annuel de Cîteaux, présidé par le pape Eugène III. Savigny, fondée vers 1105 par un disciple de Robert d'Arbrissel, le bienheureux Vital de Mortain dans le diocèse d'Avranches, entre Domfront et le Mont-Saint-Michel, était l'une des plus florissantes et des plus saintes abbayes de ce temps. Bernard en loue hautement l'esprit dans une de ses lettres (1). Une discipline presque aussi sévère que celle de Cîteaux y régnait. La différence entre les deux observances était si minime, que le troisième abbé de Savigny, Serlon, résolut de la supprimer. D'accord avec l'élite des religieux placés, de près ou de loin, sous sa dépendance, il sollicita l'honneur d'être agrégé à la famille cistercienne, et déposa entre les mains de l'abbé de Clairvaux son acte de soumission. Clairvaux s'enrichissait du même coup de vingt-huit monastères nouveaux, dont nous donnons les noms d'après l'ordre chronologique de leur fondation : Savigny au diocèse de Coutances ; Beaubec, diocèse de Rouen ; les Vaux-de-Cernay, diocèse de Paris (aujourd'hui Versailles) ; Furness-Abbey, diocèse d'York en Angleterre ; Chaloché, diocèse d'Angers ; Foucarmont, diocèse de Rouen ; Neath Abbey, diocèse de Landaff (Angleterre) ; Saint-André de Goffer, diocèse de Séez (aujourd'hui Bayeux) ; la Boissière, diocèse d'Angers ;

(1) Bern., ep. 126, n° 10. Sur l'affiliation de Savigny et des monastères de sa dépendance à Clairvaux (17 septembre 1147), cf. Janauschek, *ouv. cit.*, p. 95-106 ; *Auctarium Savigneiense*, ap. Robert de Torigny, éd. Delisle, II, 161 ; *Gallia Christ.*, XI, 541 ; bulle d'Eugène III, en date du 19 septembre 1147, ap. Jaffé, *Regesta*, n° 9139 ; Henriquez, *Fasciculus*, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 1559. Sur l'opposition que rencontra cette affiliation dans les monastères anglais, cf. *Regesta*, n° 9235 n°s 9867 et 9868.

Aulnay, diocèse de Bayeux; Quarr Abbey, diocèse de Winchester (Angleterre); Basingwerk, diocèse de Saint-Asaph, dans le pays de Galles; Combermere, diocèse de Coventry (Angleterre); Fontaines-les-Blanches, diocèse de Tours; Calder-Abbey, diocèse de Chester (Angleterre); Rushen-Abbey, dans l'île et le diocèse de Man; Swineshead-Abbey, diocèse de Lincoln (Angleterre); Longvilliers, diocèse de Thérouanne (aujourd'hui Arras); Stratford-Longthorne, diocèse de Londres; Bildewas, diocèse de Chester; Lannoy, diocèse de Beauvais; Buckfastleigh, diocèse d'Exeter (Angleterre); Notre-Dame de Breuil-Benoît, diocèse d'Évreux; Byland, diocèse d'York; Saint-Mary's Abbey, diocèse de Dublin (Irlande); Coggeshale, diocèse de Londres; Notre-Dame de la Vieu-Ville, diocèse de Dol (aujourd'hui Rennes); Notre-Dame de la Trappe, diocèse de Séez. Plusieurs de ces abbayes n'étaient que les petites-filles ou même les arrière-petites-filles de Savigny, comme par exemple Notre-Dame de la Trappe, issue de Notre-Dame de Breuil-Benoît, qui devait elle-même sa naissance aux Vaux-de-Cernay. L'initiative de Serlon toucha si profondément le chapitre, que celui-ci, en témoignage de sa reconnaissance, décida qu'à l'avenir l'abbé de Savigny prendrait rang immédiatement après les cinq premiers abbés de l'Ordre. Une telle faveur, contre laquelle l'abbé de Preuilly ne pouvait manquer de protester, ne flattait sans doute que médiocrement la piété de Serlon. Sa plus haute ambition était de vivre auprès de l'abbé de Clairvaux. Mais il lui fallut attendre que sa succession fût réglée pour donner suite à son projet de retraite. Il ne quitta Savigny qu'après la Pentecôte 1153, et arriva à Clairvaux juste à temps pour recueillir les derniers soupirs de Bernard (1).

(1) *Auctarium Savigneiense*, loc. cit., p. 162-164. Par une distrac-

Dans le nord, la prédication de la seconde croisade avait déterminé un vif mouvement de sympathie pour l'Ordre cistercien, dont Bernard était le représentant le plus illustre. Nombre de prosélytes, nous l'avons vu, avaient afflué de la Belgique et des bords du Rhin à Clairvaux. Mais, en retour, Clairvaux avait reflué, si je puis m'exprimer ainsi, vers la Belgique. Bernard offrit, par exemple, au diocèse de Liège plus qu'il n'en avait reçu. Dès 1146, il jetait les fondements de Villers, et, avant la fin de 1147, il avait envoyé, sur le désir de l'évêque Henri de Leyen, une colonie nouvelle à Aulne sur la Sambre, non loin du célèbre monastère de Lobbes, pour y recueillir la succession d'une communauté de clercs soumis à la règle de saint Augustin (1).

Le Hainaut et la Flandre n'étaient pas moins favorisés. Les Bernardins s'établissaient à Cambron (diocèse de Cambrai) le 1^{er} août 1148, et à Loos (diocèse de Tournai, aujourd'hui de Cambrai) le 15 décembre 1148 (2). Déjà cette contrée avait vu flotter la robe blanche des religieux de Clairvaux. La fondation des Dunes, sur les bords de la mer, dans le diocèse d'Ypres, remontait à l'année 1138, et celle de Clairmarais, dans le diocèse de Thérouanne (aujourd'hui d'Arras), au mois d'avril 1140 (3). On ne s'étonnera pas que plusieurs de ces monastères soient par-

tion étrange, M. Delisle (*ibid.*, p. 163, note 1, et p. 158, note 2) confond Citeaux avec Clairvaux.

(1) Sur la date de la fondation de Villers, assez difficile à déterminer, probablement 1^{er} juin 1146, cf. Janaushek, *ouv. cit.*, p. 87. Sur l'affiliation d'Aulne à Clairvaux, 5 décembre 1149, *ibid.*, p. 108.

(2) Janaushek, *ibid.*, pp. 113 et 116.

(3) Les Dunes, 31 mai 1138 (Janaushek, *ibid.*, p. 51-52); Clairmarais, le 26 avril 1140 (*ibid.*, p. 59). Les épîtres 384 et 385 de saint Bernard sont adressées aux religieux de Saint-Bertin peu après la fondation de Clairmarais, c'est-à-dire vers 1140 ou 1141, pour les féliciter de leur bienveillance à l'égard de leurs nouveaux voisins.

venus à une grande célébrité, si l'on songe que Bernard avait placé à leur tête les plus éminents d'entre ses disciples. Clairmarais eut pour premier abbé un prieur de Clairvaux, Geoffroy; et Cambron, Fastrède, le futur abbé de Clairvaux et de Cîteaux. Aux Dunes était réservée une gloire plus grande encore. C'est Robert, celui-là même que Bernard mourant devait désigner pour son successeur immédiat, qui fut chargé de diriger pendant quinze ans cette abbaye naissante. Ce n'avait pas été sans un déchirement profond que l'abbé de Clairvaux avait consenti à se séparer de ce fils de sa prédilection (1). Il fallait pour cela, comme il le dit lui-même un peu plus tard, que la gloire de Dieu fût en cause. « Une seule chose me console, écrit-il alors, c'est que vous êtes toujours d'esprit avec moi, et que bientôt, je l'espère, nous serons réunis de corps dans l'éternité. Rien ne pourra plus alors nous empêcher de jouir de la présence l'un de l'autre (2). »

En Angleterre, les monastères cisterciens continuaient de prospérer. Le commerce religieux de cette île avec le continent était ininterrompu. En 1146, un comte d'Ypres offrait à Bernard, dans le diocèse de Canterbury, le domaine où l'abbaye de Boxley fut construite. Le pays de Galles s'ouvrait pareillement à l'esprit de propagande cistercienne. Dès 1140, l'évêque de Saint-David fondait, avec le concours de l'abbé de Clairvaux, le monastère de Whiteland. L'année 1147 voyait s'élever Margan, de la même filiation, dans le diocèse de Landaff (3); et, pendant que

(1) Ce fut Bernard lui-même qui l'installa le 5 avril 1139, comme nous paraît l'avoir établi M. Callewaert, d'après la *Chronique de Vaucelles*, au congrès de Bruges de 1903. *Visite de S. Bernard à l'abbaye des Dunes*, Bruges, 1903, p. 8.

(2) Bern., ep. 324. Cf. *Fasciculus SS. Ordin. Cist.*, apud Migne, t. CLXXXV, p. 1558.

(3) Sur la fondation de Boxley, 28 octobre 1146, cf. Janauschek

la maison mère essaimait ainsi sur différents points de l'île, ses filles, devenues fécondes à leur tour, accroissaient encore sa postérité déjà si nombreuse.

A cette époque, les royaumes du Nord, la Suède et le Danemark, étaient entrés dans le concert des nations catholiques. Sous Sverker (1133-1152), le triomphe du christianisme est complet en Suède. Le pays, cependant, ne connaissait guère les moines que de nom. Il plut au roi d'y introduire des cénobites de diverses congrégations (1). Les moines blancs de Clairvaux furent les premiers appelés. Il y eut grand émoi à Clairvaux, nous dit-on, quand Bernard désigna les frères destinés à planter leur tente au milieu de ces peuplades à peine civilisées (1143). Un moine du nom de Gérard, originaire de Maëstricht, s'écria en pleurant : « Pourquoi faut-il que j'aie porté si loin mes os, quand j'ai tout quitté, parents, amis, fortune, patrie, dans l'espoir de vivre et de mourir ici ! » Bernard fit comprendre à tous que telle était la volonté de Dieu, et promit en particulier à Gérard qu'il mourrait à Clairvaux. Encouragés par ces paroles, les pèlerins se mirent en route, emportant pour tout mobilier des vêtements, des vases sacrés et quelques livres (2). Combien le voyage dut être pénible à ces pauvres de Jésus-Christ, condamnés à vivre d'aumônes le long de leur chemin ! On peut se faire une idée de leurs privations, si on considère que l'archevêque de Lund dépensa pour faire à peu près le même parcours la somme énorme de six cents marcs

(ouv. cit., p. 91); sur Whiteland, 16 septembre 1140 (*ibid.*, p. 61); sur Margan, 23 novembre 1147 (*ibid.*, p. 107).

(1) « Qui monachi quidem nomen audierant, sed monachum antea non viderant. » *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxvii, n° 54, ex *Exordio Magno*.

(2) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxvii, n°s 52-54. L'auteur nous apprend que Gérard revint en effet mourir à Clairvaux, *ibid.*, n° 57.

d'argent (1). Mais nos Cisterciens étaient habitués aux souffrances, et les historiens nous apprennent qu'arrivés à destination ils ne changèrent rien au régime de Clairvaux dans la nourriture ni dans le vêtement, malgré les rigueurs d'un climat brumeux et glacial (2). Parfaitement accueillis du roi Sverker, de la reine Alvide et de l'évêque de Linköping, ils établirent dans le diocèse même de Linköping, sur les bords du lac Vettern et du lac Rusken, les deux monastères d'Alvastra et de Nydala, dont le renom se répandit bientôt au loin (3).

Le spectacle de pauvreté volontaire, de travail et de prières, qu'ils offraient aux populations indigènes, séduisit jusqu'aux étrangers. L'archevêque de Lund, Eskil, et le roi de Danemark, Valdemar le Grand, voulurent doter aussi leur pays de religieux si édifiants. Sur la demande d'Eskil, une colonie nouvelle, partie de Clairvaux en 1151, fonda au centre même du Danemark, dans le diocèse de Roskild, le monastère d'Esrom (4). Ce fut le principe d'une touchante liaison entre Bernard et l'archevêque de Lund. Eskil voulut connaître celui que la renommée lui représentait comme le plus grand des moines de son temps. Il

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. iv, n° 25.

(2) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxix, n° 63, ex *Exord. Magno*.

(3) *Ibid.*, cap. xxvii, n° 52 : « Petente religiosa femina, regina Sueciæ ; » cf. Janauschek, *Orig. Cisterc.*, I, 73-74. La fondation d'Alvastra remonte au mois de juin 1143 ; Nydala est vraisemblablement de la même époque.

(4) Petrus Cellensis, lib. I, ep. 23 ; *Bern. Vita*, lib. IV, cap. iv, n° 25. L'historien de saint Bernard nous apprend que ce monastère était fondé avant le voyage d'Eskil à Clairvaux. Une bulle d'Eugène III, à l'abbé d'Esrom, est datée du 29 décembre 1151 (*Regesta*, n° 9502, Migne, t. CLXXX, p. 1482). La plupart des listes chronologiques cisterciennes fixent la date de la fondation de ce monastère au 11 février 1151. Cette date peut donc être acceptée en toute sécurité et il n'y a pas lieu de lui préférer les années suivantes 1152, 1153 ou 1154, comme le fait Janauschek (*Orig. Cist.*, I, 136).

fit dans ce dessein le pèlerinage de Clairvaux (1). Le souvenir qu'il en rapporta embauma toute sa vie, et, quand sa carrière apostolique fut achevée, accablé sous le poids des labeurs et des ans, il revint terminer ses jours dans ces lieux consacrés par la présence du saint qui avait été son ami (2).

On ne s'imagine pas aisément aujourd'hui la puissance de séduction qu'exerçait alors sur les esprits le seul nom de Clairvaux. A l'autre extrémité de l'Europe, des confins de la Pologne, l'évêque de Cracovie invitait Bernard à venir en personne évangéliser les Slaves jusque-là réfractaires à la prédication des missionnaires catholiques (3). Le saint abbé jouissait d'une célébrité semblable dans les montagnes de la Sardaigne. Un prince de ce pays, Gunnar ou Gonnor, entreprit le pèlerinage de Clairvaux pour contempler « sa face angélique, » comme on disait alors. Le charme mystérieux qu'il subit le suivit désormais tous les jours de sa vie. Par manière d'adieu, Bernard lui avait dit : « Partez, mais sachez qu'un jour vous reviendrez ici. » La prophétie ne tarda pas à se réaliser : Gunnar fonda, nous dit-on, le monastère bernardin de Sainte-Marie de Cabuabbas, dans le diocèse de Bosa ; et, son œuvre

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. iv, n° 25. Ce voyage, selon nous, date de 1151 ou 1152. Il eut lieu en effet trois ans avant que Geoffroy ne rédigeât son récit : *nunc usque, cum jam tertius annus transierit*. Or, ce récit fut composé environ onze ans après la fondation d'Alvastra, comme on le voit par le numéro 24 : *panem ante annos undecim ejus benedictione signatum*, etc. Alvastra ayant été fondé en 1143. Geoffroy écrivait en 1154. Otez trois ans, reste pour le voyage d'Eskil la date 1151. Si on plaçait la fondation d'Alvastra en 1144, comme le veulent quelques chroniques, on aurait 1152.

(2) *Bern.*, ep. 390, et notes de Mabillon. Eskil se fixa à Clairvaux en 1178 et y mourut en 1182.

(3) *Inter Bernardin.*, ep. 475, écrite par l'évêque Mathieu (1143-1165, voir Gams), peut-être vers le temps de la croisade ; authenticité douteuse.

achevée, il reprit le chemin de Clairvaux, où, vingt-cinq ans plus tard, on nous signale encore sa présence (1).

L'histoire de l'introduction des Cisterciens en Espagne est pleine d'obscurités. Quand on la dégage des légendes dont l'imagination créatrice d'un Bernard Brito et l'érudition mal sûre d'un Henriquez l'ont agrémentée, on la trouve réduite à peu de points vraiment indiscutables.

Tout le nord de la Péninsule, alors chrétien, était sous la domination d'Alphonse VII, roi de Castille et de Léon, qui, en raison de la suzeraineté qu'il exerçait sur les princes ses voisins, avait pris en 1135 le titre d'empereur (2). La Galice faisait partie de son domaine direct, et c'est dans cette province que les fils de saint Bernard furent d'abord introduits. En moins de trois ans (1141-1143), quatre abbayes s'élevèrent en quatre diocèses différents : Osera, au diocèse d'Orense ; Sobrado, au diocèse de Compostelle ; Melon, au diocèse de Tuy ; Meira, au diocèse de Lugo. Un peu plus tard, une cinquième fille de Clairvaux florissait dans le diocèse d'Orense, sous le vocable de Sainte-Marie de Monte-de-Ramo (3). Osera, l'aînée des cinq, eut, ce semble, les prédilections d'Alphonse VII et de ses successeurs, qu'il enrichirent à l'envi ; elle devint si prospère, ses édifices furent si somptueusement construits et décorés, qu'on a pu l'appeler « l'Escurial de la Galice, » « l'Escurial de saint Bernard. »

(1) Herbertus, *De Miraculis*, lib. II, cap. XIII, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 402-403. Sur la fondation de Cabuabbas, 5 mars 1149 (date douteuse), cf. Janauschek (*ouv. cit.*, p. 119). Janauschek, par erreur, fait revenir Gunnar à Clairvaux en 1150. La date 1153 est certaine (Herbertus, *loc. cit.*). Cf. Hüffer, *Bernard von Clairvaux*, I, 194.

(2) Sur ce point, consulter Gams, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, Regensburg, 1876, t. III, 1^{re} part., p. 44 et suiv.

(3) Sur Osera, fondée en 1141 (?), cf. Janauschek, *Orig. Cisterc.*, I, 63 ; sur Sobrado, donnée aux Cisterciens le 14 février 1142, *ibid.*,

Cependant des couvents cisterciens, de la ligne de Morimond, s'établissaient dans la Navarre, dans la Nouvelle et dans la Vieille-Castille : Fitero, au diocèse de Tarragona; Monsalud, au diocèse de Cuença; Sagratria, au diocèse de Ségovie(1). Cette région n'ouvrit que plus tard ses portes aux fils de l'abbé de Clairvaux. Le nom de Bernard n'y était cependant pas inconnu. Un évêque de Salamanque avait su trouver l'adresse de Clairvaux, dans un procès délicat où la cour de Rome lui avait fait sentir les rigueurs de sa justice (2). Pierre, évêque de Palencia, voulut à son tour recevoir de Bernard des avis de direction (3). Déjà, nous l'avons vu, une colonie, partie de Clairvaux en 1132, avait fondé le monastère de Moreuela, au diocèse de Zamora, dans le royaume de Léon. Enfin, deux colonies nouvelles se fixèrent dans les mêmes parages en 1147 et 1152, l'une au lieu nommé l'Épine ou Espina (diocèse de Palencia), l'autre à Valparayso (diocèse de Zamora) (4).

L'abbaye de l'Épine, dont la fondation était due à la libéralité de Sanche, sœur de l'empereur Alphonse VII, traversa à son début une crise aiguë et causa de graves soucis à l'abbé de Clairvaux. On a cru que Nivard, le frère

p. 67; sur Melon, fondée le 25 mai 1142, *ibid.*, p. 69; sur Meira, fondée le 1^{er} juin 1143, *ibid.*, p. 73; sur S.-M. de Monte-de-Ramo, affiliée à Clairvaux le 30 mars 1153, *ibid.*, p. 134.

(1) Cf. Janauschek, *ouv. cit.*, pp. 65-67.

(2) Bern., ep. 212.

(3) Bern., ep. 372.

(4) Les lettres de donation de Sanche pour le monastère d'Espina sont datées du 20 janvier 1184 (lisez 1146); cf. Manrique, II, 87, Migne, t. CLXXXV, p. 982. La donation est confirmée par l'empereur Alphonse VII, le 6 avril (Janauschek, I, 108, dit le 6 décembre 1187 (lisez 1149). Janauschek (*loc. cit.*) estime avec Manrique que le monastère fut fondé en 1147. La date de la fondation de Valparayso est incertaine; Janauschek la fixe au 28 juin 1152 (*Orig. Cist.*), p. 131-132).

même de Bernard, était l'un des moines fondateurs (1), sans doute en qualité de directeur des novices. Le fait est douteux. Ce qui est sûr, c'est qu'après les premiers travaux d'installation le maître des novices quitta son poste, avec l'agrément, ce semble, de l'abbé de Clairvaux. L'abbé de l'Épine se plaint amèrement de cette désertion, et dans un excès de découragement il demande à son tour d'être déchargé du fardeau de l'administration (2). On devine que Bernard refusa d'accueillir une requête si mal motivée.

Le maître des novices dont il est ici question est-il le même que le frère Nivard des épîtres 301 et 455 de l'abbé de Clairvaux ? On peut le supposer. Au moins est-il certain que Nivard apportait en France l'affligeante nouvelle des troubles que soulevait, de l'autre côté des Pyrénées, l'affiliation du couvent bénédictin de Tholdanos à l'abbaye de l'Épine. Ferdinand de Tholdanos avait cru pouvoir, en dépit de l'opposition de l'abbé de Carracedo, dont relevait son monastère, s'agréger aux Cisterciens. La fondatrice de sa maison se prêtait de fort bonne grâce à ce changement de Règle. Mais, par malheur, Sanche, sœur de l'empereur, d'ailleurs bien disposée en faveur des moi-

(1) Dans les épîtres 301 et 455 de saint Bernard est nommé un Nivard qui arrive d'Espagne. Bernard l'appelle « frater Nivardus » et « frater noster Nivardus. » Ces termes ne prouvent pas qu'il soit son frère germain. Nous savons d'ailleurs que Nivard, frère de l'abbé de Clairvaux, se trouvait en Normandie peu de temps après la fondation de Soleuvre (plus tard Val-Richer) (cf. *Gallia Christ.*, XI, charte d'Algarus, évêque de Coutances, *Instrum.*, p. 80). Or Soleuvre fut fondée très vraisemblablement le 24 juin 1147. Cf. Janauschek, I, 94. Il est donc difficile d'admettre que Nivard ait été envoyé presque en même temps en Normandie et en Espagne. En tout cas, l'identité des deux Nivard n'est pas sûrement établie.

(2) Bern., ep. 373.

nes de l'Épine, soutint les revendications des religieux de Carracedo, qu'elle affectionnait particulièrement. L'abbé de Clairvaux, instruit de cette chicane, qu'il estime « inepte et injuste, » choisit justement la princesse elle-même pour arbitre. Mais, de peur sans doute que l'équité du juge ne fléchît, il écrivait en même temps à la tante maternelle d'Alphonse VII, pour la prier d'intervenir dans le débat; il demande même que les évêques de Zamora et d'Astorga soient invités à juger l'affaire en dernier ressort (1). Malgré ce surcroît de précautions, l'entente fut impossible. L'abbé de Carracedo dénia énergiquement aux moines de Tholdanos la liberté de s'affilier aux Cisterciens, et en revanche Ferdinand s'obstina à lui refuser l'obéissance. L'abbé de l'Épine, jugeant avec raison qu'il était trop dangereux de prendre parti entre les dissidents, résolut de se désintéresser du conflit. Tholdanos ne s'en détacha pas moins de Carracedo; mais provisoirement le monastère demeura indépendant, et il lui fallut attendre que les souvenirs de la querelle fussent éteints pour pouvoir embrasser librement la Règle cistercienne (2).

En Portugal, deux noms diversement célèbres, Jean Zirite et Alphonse I^{er}, sont intimement liés à la fondation des monastères bernardins. Le premier nous apparaît enveloppé dans un nuage de légendes (3). D'abord ermite, directeur d'ermites, il passe avec les fils de saint Bernard à la vie cénobitique, contribue à l'établissement de l'abbaye d'Alafoes, au diocèse de Vizeu, et de Saint-Jean de Tarouca, au diocèse de Lamego. Pour embellir ces faits

(1) Bern., epp. 301 et 455.

(2) Cf. Manrique, *Annal. Cisterc.*, ad ann. 1149, II, 141-144; Maillon, *Annal. Ord. S. Bened.*, VI, 455-456.

(3) Sur Jean Zirite, cf. Henriquez, *Fasciculus SS. Ord. Cisterc.*, éd. 1623, lib. I, p. 267; Migne, t. CLXXXVIII, p. 1661-1670.

tout simples, certains chroniqueurs nous le montrent avec l'abbé de Clairvaux dans des rapports surnaturels, où les visions jouent un rôle important (1). Au milieu de ces récits suspects, on aperçoit au moins le caractère de Jean Zirite. Ame fervente, éprise de perfection, tourmentée du besoin d'agir et trop facilement séduite par les idées de changement, on le trouve mêlé à tous les mouvements religieux qui agitent sa patrie. Avant de mourir, l'ardent Cistercien assistera, présidera même à la fondation de l'Ordre militaire d'Évora, connu plus tard sous le nom d'Avis (2).

Alphonse I^{er}, petit-fils d'Henri de Bourgogne et arrière-petit-fils de Robert le Pieux, ne resta pas témoin indifférent des progrès de la famille de saint Bernard dans son royaume. On a prétendu que des liens particuliers de reconnaissance l'attachaient à l'abbé de Clairvaux. C'est à celui-ci, selon certains documents peu sûrs, qu'Alphonse serait redevable de son titre de roi, ou du moins de la ratification de ce titre par la papauté. Ici encore nous soupçonnons la légende d'avoir accompli son œuvre en dénaturant les faits. Si Bernard fut mêlé à cet événement, son rôle y fut très effacé. On sait l'histoire de la transformation

(1) Cf. Henriquez, *loc. cit.* ; Bern., epp. 463 et 464. Ces deux lettres paraissent à bon droit apocryphes à Mabillon ; voir notes. Du reste, elles impliquent désordre chronologique. La première fait allusion à la prise de Santarem en 1147 et la seconde à des faits de 1119. Or, on y trouve le même style et plusieurs fois les mêmes expressions (comparer les textes). Elles sont vraisemblablement l'œuvre de Bernard Brito. Ce qui est sûr, c'est que les relations de l'abbé de Clairvaux avec Jean Zirite sont bien postérieures à 1120. Sur Alafoes, fondée vers 1138, cf. Janauschek, I, 54-55 ; sur Saint-Jean de Tarouca, fondée vers 1140, *ibid.*, p. 61.

(2) Sur l'Ordre d'Évora, fondé par Jean Zirite le 13 août 1162 (era 1200), cf. Manrique, *Annal. Cist.*, II, 358-359 ; Migne, t. CLXXXVIII, p. 1670-1672.

du comté de Portugal en royaume indépendant. Vainqueur des musulmans à la fameuse journée d'Ourique (25 juillet 1139), Alphonse fut proclamé roi par ses troupes sur le champ de bataille. Il était fort à craindre que son suzerain, l'empereur Alphonse VII, n'annulât les effets de cette acclamation militaire. Mais le pape consulté donna une réponse favorable, qui fut transmise par son légat aux cortès de Lamego, en 1143. La nation confirma le choix de l'armée, et la monarchie portugaise fut déclarée indépendante (1).

Alphonse I^{er} se montra digne de la confiance que lui témoignait son peuple, en continuant d'agrandir son royaume aux dépens des Maures. Grâce au secours des croisés, il en recula les limites jusqu'au delà du Tage. La prise de Santarem et de Lisbonne consacra ses victoires (1147). Il avait, nous dit-on, recommandé son entreprise aux prières du grand prédicateur de la croisade (2). En retour, il installa une colonie de Clairvaux au centre même de ses conquêtes, et fonda, non loin de Lisbonne, l'abbaye d'Alcobaca (3), appelée à devenir l'un des plus illustres monastères de la péninsule ibérique. Et, en 1167, lorsqu'il institua un nouvel ordre militaire sous le patro-

(1) Cf. Gams, *Die Kirchengeschichte von Spanien*, III, I^{re} partie, p. 66-69. Sur les documents authentiques ou apocryphes qui regardent cette question cf. 1^{re} édition, t. II, p. 411, note 1.

(2) Inter Bern., ep. 470. L'épître 463 de l'abbé de Clairvaux serait une réponse à cette lettre. Or l'une et l'autre sont empruntées à Brito. L'épître 463 est généralement considérée comme apocryphe (cf. note de Mabillon). Il n'y a peut-être pas de raison d'admettre davantage l'authenticité de l'épître 470.

(3) Sur la fondation d'Alcobaca, cf. Janauschek (*Orig. Cist.*, I, 110) et Manrique (*Ann. Cist.*, II, 84-85). Janauschek estime que le monastère fut commencé le 2 février 1148 (?). Il était achevé le 21 sept. 1152 (Manrique, p. 84). La charte d'Alphonse, en date du 8 avril 1153 (*ibid.*), ne peut être qu'une charte de confirmation.

nage de saint Michel et sous le vocable de Saint-Michel de l'Aile, il voulut qu'Alcobaça en fût le chef (1).

Nous voyons percer ici un caractère nouveau de l'esprit cistercien. Sans renoncer au but spécial de leur vocation, les fils de saint Étienne et de saint Bernard s'accommodent aux besoins des pays où ils vivent. Pendant que partout ailleurs ils se bornent à prier et à cultiver la terre, en Espagne ils rivalisent avec les Templiers, et favorisent l'établissement des milices chrétiennes, destinées à combattre les musulmans. Avant même que Jean Zirite eût créé l'Ordre d'Évora, et Alphonse I^{er} celui de Saint-Michel de l'Aile, un moine de Fitero, de la filiation de Morimond, avait fondé dans la Castille l'ordre de Calatrava, dont il fut le premier maître jusqu'en 1163 (2). Toutes ces milices et quelques autres, nées du même esprit, se mettront au service des rois de Castille et de Portugal, et marcheront sous leurs ordres dans les grandes Algarades de la fin du douzième siècle et du commencement du treizième, jusqu'à ce que les Almoravides et les Almohades, définitivement relégués aux confins de la Péninsule, ne puissent plus entraver le libre développement de la nation espagnole.

Dans ce grand mouvement de propagande cistercienne, Clairvaux marche en tête ; mais les autres abbayes mères, Cîteaux, la Ferté, Pontigny, Morimond, la suivent d'assez près. En 1152, l'Ordre comptait, nous dit Robert de Torigny, environ cinq cents maisons (3). Le chiffre est exagéré. Déduction faite des Granges, qu'on a pu confondre

(1) Cf. Migne, t. CLXXXVIII, p. 1672-1674.

(2) Cf. Gams, *Die Kirchengesch. von Spanien*, III, I^{re} p., p. 54; Jahnuschek, *ouv. cit.*, I, 65; Manrique, *Ann. Cist.*, II, 303.

(3) *De Immutatione Ordin. Monach.*, éd. Delisle, II, 186 ; cf. *Auctarium Savigneiense* (*ibid.*, 162).

avec les abbayes, le nombre des monastères cisterciens ne dépasse guère, à cette date, trois cent cinquante, dont cent soixante environ relèvent plus ou moins immédiatement de l'abbé de Clairvaux (1). C'est déjà un chiffre imposant. On reste confondu du nombre de moines qu'il représente, quand on songe que plusieurs maisons abritaient, à elles seules, des religieux par centaines, et Clairvaux, par exemple, jusqu'à sept cents âmes, tant profès que novices et convers (2).

Cet accroissement si prodigieux, dont la congrégation de Prémontré offre seule l'analogue, finit par inquiéter les chefs même de l'Ordre. On craignit, non sans raison peut-être, que la dissémination des monastères ne nuisît à leur cohésion. Il était extrêmement difficile que les abbés des provinces éloignées se rendissent régulièrement au chapitre annuel de Cîteaux. De là un danger de relâchement dans la discipline. Afin de couper court à l'arbitraire, il fallut même, un peu plus tard, autoriser les absences pour un, deux, trois et même quatre ans (3). En attendant, le chapitre de 1152 interdit (4) l'établissement

(1) Cf. Janauschek, *Orig. Cist.*, I, 294 et p. IV-V; *Bern. Vita*, lib. V, cap. III, n° 20. Dans ce dernier texte, Geoffroy parle de 160 monastères soumis à l'abbé de Clairvaux au moment de sa mort. Le chiffre est un peu au-dessous de la réalité. D'après Janauschek (*loc. cit.*), y compris le monastère d'Esrom, qui est sûrement du temps de l'abbé de Clairvaux, on trouve, à la date du 20 août 1153, 164 monastères Bernardins, sans parler de ceux qui ont été étouffés dans l'œuf, comme *Vallis Aquæ* dont parle Geoffroy (*Bern. Vita*, lib. III, cap. VI, n° 19; cf. Janauschek, *ouv. cit.*, p. LVI) ou quelques autres mentionnés également par Geoffroy (*ibid.*, cap. VII, n° 24), une dizaine environ.

(2) Pour Clairvaux, cf. *Bern. Vita*, V, cap. III, n° 20.

(3) *Statuta*, ap. Martène, ad ann. 1157, *Thesaurus Anecd.*, IV; cf. Janauschek, *ouv. cit.*, p. IX.

(4) « 1152. Hoc anno institutum est in capitulo Cisterciensi, ne aliquam novam abbatiam sine majori consilio construerent, » etc. *Auc-*

ou l'affiliation de nouveaux monastères, sans l'avis préalable du conseil supérieur de l'Ordre. Il semble que cette défense eût dû interrompre au moins pour un temps les migrations cisterciennes. Il n'en fut rien. Les fondations se succédèrent à peu près comme par le passé. Et à la fin du douzième siècle, le nombre des filles de Cîteaux s'élevait à cinq cent trente (1). Comme on l'a dit, « le monde menaçait de devenir cistercien » ; *omnia Cistercium erat*.

tar. Savigneiense, éd. Delisle, II, 162. Cf. Robert de Torigny (*De Immutat. Ordin. Monach.*, *ibid.*, II, 187; cf. I, 270), qui omet les mots importants : *sine majori consilio*.

(1) Janaushek, *Orig. Cist.*, I, 299. Les siècles suivants continuèrent l'œuvre; en décembre 1675 on comptait 742 monastères cisterciens, selon les calculs de Janaushek, *ibid.*, p. 304; cf p. IV-V.

CHAPITRE XXXI

ISSUE DE LA SECONDE CROISADE.

On sait comment l'armée, en apparence si formidable, de Conrad III et de Louis VII se fondit en moins de douze mois, à la pluie et au soleil d'Orient. Quelques milliers d'hommes seulement, échappés à grand'peine aux désastres de la croisade, purent regagner leurs foyers.

Diverses causes morales, militaires et politiques avaient contribué à l'échec de cette grandiose expédition (1).

La première de ces causes fut la mauvaise composition de l'armée ; sur les deux cent mille hommes de Conrad et de Louis le Jeune, plus de soixante mille peut-être étaient incapables ou indignes de porter les armes.

D'une part, à l'exemple du roi de France qui emmenait en terre sainte la jeune reine Aliénor, un grand nombre de barons, tant français qu'Allemands, se firent accompagner de leurs épouses. Les chambrières suivirent leurs maîtresses, remarque un chroniqueur ; et, à leur suite, une foule de femmes de toutes conditions s'introduisirent dans les camps, au grand scandale et pour la perte des croisés (2).

(1) Nous n'avons pas à faire le récit de la seconde croisade. Les meilleurs auteurs à consulter sont Kugler (*Studien*) et surtout Bernhardt (*Konrad III*, p. 591-684).

(2) *Annal. Herbipol.*, Mon. G., XVI, 3; *Chron. Hanon.*, *ibid.*, XXI, 516; Vincent. Prag., *ibid.*, XVII, 663; cf. Guill. Tyr., XVI, 19; Robert de Torigny, *Mon. G.*, VI, 497; etc.

L'armée renfermait en son sein d'autres éléments de dissolution. Séduits par l'attrait des lointains voyages, ou poussés par des motifs moins avouables encore, des hommes qui sortaient de la lie du peuple s'étaient joints aux vrais chevaliers du Christ, apportant avec eux et masquant sous la croix des mœurs vicieuses et des habitudes d'indiscipline. Les troupes de Conrad souffraient particulièrement de ce mal intérieur. Outre les partisans de Rodolphe, on se rappelle que l'abbé de Clairvaux avait invité les voleurs, les homicides, les détrousseurs de grands chemins à prendre la croix pour expier leurs fautes. Othon de Freisingen salue avec admiration tous ces déclassés qui se convertissent et jurent de verser leur sang pour Jésus-Christ. Il est douteux cependant que leur admission dans l'armée régulière ait été une sage mesure (1). Le plus grand service qu'ils aient rendu à Conrad, c'est d'avoir laissé, par leur exil volontaire, son royaume en paix durant la croisade.

Pour remédier aux inconvénients d'une telle organisation, une forte discipline était rigoureusement nécessaire. Conrad et Louis le Jeune, d'ailleurs preux chevaliers, furent impuissants à l'établir. Toute la campagne se ressentit de la faiblesse de leur commandement. Dès leur première rencontre avec les musulmans, le sort de la croisade fut à peu près certain. La seule traversée de l'Asie Mineure disloqua, épuisa presque les deux armées. Mal soutenus par les Grecs, les débris des croisés n'atteignirent la Syrie qu'avec des peines infinies et dans une véritable débandade.

Louis VII n'avait pas attendu cette heure pour regret-

(1) « Multitudo rusticanorum et servorum inconsulte, » etc. Geroh, *De Investigat. Antichristi*, cap. 67, p. 140; *Annal. Herbipol.*, loc. cit.; Otto Frising., *Gesta Frider.*, I, 40.

ter la faute qu'il avait commise à Étampes en rejetant les offres du roi de Sicile. L'hostilité qui régnait entre Roger et Manuel avait déjà entravé gravement la marche de la croisade et menaçait d'en compromettre le succès final. Avant même de mettre le pied dans Constantinople, les Français, pressentant la trahison des Grecs, avaient failli tourner bride et se rejeter dans les bras du roi de Sicile (1). En fait, ils n'avaient que peu d'assistance à attendre de Manuel. Inquiet du côté de ses possessions occidentales constamment menacées, celui-ci avait rappelé ses troupes d'Asie et accordé une trêve de douze ans au sultan d'Iconium (2). Cette politique, motivée uniquement par l'intérêt particulier, avait permis aux musulmans de reprendre haleine et de ramasser leurs forces, pour tenir tête aux croisés. De là les revers à peu près inévitables des troupes allemandes et françaises dans leur marche à travers l'Asie Mineure. L'armée de Louis le Jeune se trouva de la sorte effroyablement décimée. Au lieu des cent mille pèlerins ou, si l'on veut, des soixante à soixante-dix mille guerriers qu'il eût pu faire transporter en Palestine avec le secours de la Sicile, il ne déposait sur la rive asiatique qu'un tiers environ de ses chevaliers.

Son courage cependant n'était pas abattu, et l'Orient entretenait ses rêves de gloire. Zenki était mort. Si Nur-Eddin, le plus terrible de ses enfants, héritier de la sultanie d'Alep, menaçait le comté d'Antioche, il n'en avait pas encore violé les frontières. Un effort combiné de toutes les troupes latines pouvait arrêter sa marche, le re-

(1) Odo de Diogilo, lib. III, Migne, p. 1220-1222; cf. Bernhardi *Konrad III*, p. 618, note 65.

(2) « Certum erat cum eisdem inducias duodecim annorum firmasse. Odo de Diogilo, p. 1219. Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 625, note 3.

fouler jusque dans sa capitale, relever Édesse et consolider les principautés chrétiennes d'Orient. Tel était le plan de Raymond d'Antioche. Par malheur, Baudoin III, roi de Jérusalem, ne comprit pas la nécessité de sacrifier à ce dessein ses vues particulières. A peine eut-il appris que Conrad avait pris terre à Ptolémaïs avec les débris de son armée, qu'il descendit à sa rencontre, le circonvint et le retint en Palestine. Raymond n'eut plus dès lors à opposer à Nur-Eddin d'autres forces que les troupes du roi de France, et bientôt, par une légèreté impardonnable, il perdit encore cette dernière ressource. On connaît ses relations indiscrètes, sinon coupables, avec la reine Aliénor. Louis VII, ayant eu connaissance de cette intimité, quitta la cour d'Antioche et contraignit son épouse à le suivre.

Il rejoignit l'empereur d'Allemagne et le roi Baudoin III à Palma, non loin d'Acre ou Ptolémaïs, et tint avec eux, le 24 juin 1148, un conseil où fut décidé le siège de Damas. C'est dans cette nouvelle entreprise que les croisés consommèrent leur perte de leurs propres mains. Le roi de Jérusalem, inspirateur du projet, fut le premier à s'en repentir. En voyant Nur-Eddin et son frère, le sultan de Mossoul, accourir au secours de la ville assiégée, dans le but avoué de la délivrer à leur profit, il comprit que le voisinage de ces nouveaux venus serait plus à redouter que celui du vizir de Damas, avec lequel ses prédécesseurs avaient presque toujours vécu en bonne intelligence. Il s'empressa donc d'accueillir les propositions de paix que lui adressèrent les assiégés. Déjà les troupes alliées des chrétiens avaient fait une brèche aux remparts de la ville, du côté du nord ; mais elles n'avaient pas su profiter de leur victoire. Les partisans de la paix proposèrent alors discrètement, perfidement peut-être, de changer le plan

d'attaque et de tenter l'escalade par le sud-est. Ce stratagème réussit. On s'aperçut, mais trop tard, qu'on venait de commettre une faute irréparable. Des plaintes et des murmures retentirent dans tout le camp. Le roi Baudoin, le patriarche de Jérusalem, les Templiers, le comte de Flandre, furent à la fois, ou tour à tour, accusés de trahison. Il fallut bientôt songer à la retraite.

Après quelques hésitations, les croisés se décidèrent à lever le siège et rentrèrent dans Jérusalem, profondément découragés. Ils reprirent enfin, l'un après l'autre, le chemin de l'Occident. C'était le seul parti qu'il leur convînt de prendre. Il ne leur restait plus une seule faute à commettre.

Quelque heureux événement pouvait-il consoler les chrétiens d'un tel désastre ? Ils avaient attaqué, on s'en souvient, non seulement en Asie, mais encore en Europe, les infidèles idolâtres ou musulmans. Dans le nord, les Danois, les Saxons et les Moraves, qui formaient une armée de près de cent mille hommes, usèrent inutilement leurs forces contre les Slaves, qu'ils avaient mission d'exterminer ou de convertir au christianisme. A la suite de plusieurs batailles meurtrières, les infidèles s'engagèrent, il est vrai, à respecter les villes habitées par les catholiques et à se convertir ; mais, dès que la paix fut rétablie, ils retournèrent à leurs idoles et recommencèrent leurs brigandages. La flottille partie des ports d'Angleterre obtint un meilleur résultat. Surprise par une tempête, elle débarqua sur les côtes d'Espagne et aida puissamment le prince Alphonse de Bourgogne à s'emparer de Lisbonne et à fonder le royaume de Portugal (1).

Mais ces succès partiels compensaient mal, en somme,

(1) Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 563-590.

l'échec de la grande expédition d'Orient. A la nouvelle de la défaite de Louis le Jeune et de Conrad III, un deuil profond couvrit l'Allemagne et la France. L'abbé de Clairvaux lui-même fut consterné de l'issue de la seconde croisade. « Il semble, s'écrie-t-il, que le Seigneur, provoqué par nos péchés, ait oublié sa miséricorde et soit venu juger la terre avant le temps marqué. Il n'a pas épargné son peuple; il n'a même pas épargné son nom, et les gentils s'écrient : « Où est le Dieu des chrétiens ? » *Ubi est Deus eorum?* Les enfants de l'Eglise, en effet, les chrétiens ont péri dans le désert, frappés par le glaive ou consumés par la faim. L'esprit de division s'est répandu parmi les princes, et le Seigneur les a égarés dans des chemins impraticables... Nous annonçons la paix, et il n'y a pas de paix. Nous promettions le succès, et voici la désolation. Ah! certes, les jugements de Dieu sont équitables, mais celui-ci est un grand abîme; et je puis déclarer bienheureux quiconque n'en sera pas scandalisé (1). »

Les peuples ne comprirent rien aux secrets desseins de la Providence et s'en scandalisèrent hautement. Les peuples ne sont guère aptes à juger les grands événements. Dans les temps de calamité publique, en particulier, ils perdent d'ordinaire leur unique guide, le bon sens, qui est le vrai maître de la vie humaine, et se laissent emporter aux jugements déréglés de la passion. Au lieu d'étudier avec soin les causes, souvent multiples et complexes, des malheurs dont ils sont victimes, ils cherchent une tête sur laquelle ils puissent faire peser toutes les responsabilités, comme sur un bouc émissaire. Le nom de saint Bernard éclipsait celui de tous les auteurs de la se-

(1) *De Consideratione*, lib. II, cap. I.

conde croisade. Il était naturel qu'il devint le point de mire de toutes les accusations. Des diverses provinces de la France et de l'Allemagne, des plaintes amères s'élevèrent contre l'humble moine, qui, par ses prédications et ses miracles, avait en quelque sorte cautionné la sainte expédition.

Ces clameurs étaient évidemment injustes. L'échec des croisés n'impliquait nullement l'inopportunité de la croisade. Les esprits éclairés ne se firent pas complices des doléances de la foule. Jean de Casamario, Odon de Deuil, Guillaume de Tyr, Othon de Freisingen, Guillaume de Neubridge (1), en un mot les principaux chroniqueurs du temps, ont rendu justice à Bernard et rejeté sur les croisés eux-mêmes, sur les Grecs et sur les princes latins d'Orient, la responsabilité des maux qui affligèrent la chrétienté. Mais leur jugement ne prévalut qu'assez tard dans l'opinion publique, et saint Bernard connut pendant quelque temps les douloureuses angoisses de l'impopularité.

Il crut devoir, à cette occasion, adresser au pape Eugène III une véritable apologie de sa conduite. « Dans cette œuvre, dit-il, avons-nous fait preuve de témérité ou de légèreté? Non. Nous avons marché en toute confiance suivant vos ordres, ou plutôt suivant, dans vos ordres, les ordres mêmes de Dieu. Pourquoi donc Dieu a-t-il permis que la croisade échouât si tristement? Je vais dire une chose que personne n'ignore et que tout le monde aujourd'hui semble avoir oubliée. Le cœur des mortels est ainsi fait; nous ne savons plus dans le besoin ce que nous savions auparavant, quand la chose ne nous était pas né-

(1) Inter Bernardin., ep. 386; Odo, lib. III, et passim; Guill. Tyr., XVI, 19; Otto Frising., *Gesta Frid.*, I, 60; Gulielm. Neubrig., *De Rebus Angl.*, lib. I, cap. 20-22.

cessaire. Moïse avait promis aux Hébreux de les conduire dans la terre de Chanaan ; les Hébreux le suivirent et cependant n'entrèrent pas dans la terre promise. Attribuez-vous à la témérité de leur chef ce fâcheux mécompte ? Moïse faisait tout par l'ordre du Seigneur, et le Seigneur confirmait l'œuvre de son envoyé par des miracles. — Mais ce peuple, direz-vous, était entêté et se révoltait sans cesse contre Moïse et contre Dieu. — Soit : les Hébreux étaient incrédules et rebelles. Mais qu'étaient donc les croisés ? Interrogez-les. A quoi bon répéter ce qu'ils avouent eux-mêmes ? Si les Hébreux ont péri en punition de leurs iniquités, quoi d'étonnant que ceux-ci, après avoir commis les mêmes fautes, aient reçu le même châtiment ? Dans l'un et l'autre cas les promesses de Dieu restent intactes ; car les promesses de Dieu ne prescrivent pas contre les droits de sa justice (1). »

Bernard attribue ainsi les malheurs de la croisade aux fautes des chrétiens. Comprenait-il sous ce chef les fautes militaires et politiques des croisés, des Grecs et des princes d'Orient ? Il est permis de le croire. Il ne pouvait ignorer qu'en temps de guerre les infractions aux règles de la discipline et de la prudence sont, aussi bien que les violations de la morale, presque toujours suivies d'un prompt et terrible châtiment.

Cependant, si la manière dont il présente son apologie justifiait suffisamment la Providence aux yeux de ses contemporains, il semble qu'elle ne le justifie qu'imparfaitement lui-même. En souffrant qu'on enrôlât sous l'étendard de la croix des femmes et des aventuriers, le prédicateur de la croisade n'assumait-il pas la responsabilité de la conduite de cette multitude ?

(1) *De Consider.*, lib. II, cap. I.

Ce grief est le seul qu'on ait avec raison soulevé contre l'abbé de Clairvaux. On pourrait dire à sa décharge que la discipline de l'armée n'était pas, à proprement parler, de son ressort, qu'il croyait avoir assez fait pour assurer le succès de la sainte expédition en lui donnant deux chefs tels que Louis le Jeune et Conrad III. Mais son illusion n'en est pas moins frappante. Sûrement, il connaissait mal l'état de la Palestine et l'organisation des forces musulmanes. S'il eût soupçonné à quels ennemis redoutables l'Orient latin avait affaire, il eût été plus sévère dans le choix des pèlerins qu'il envoyait au secours de la Terre Sainte.

On a reproché également au prédicateur de la seconde croisade d'avoir méconnu l'importance des moyens diplomatiques et d'avoir laissé croître dans l'ombre, sans essayer de l'étouffer, une sourde inimitié entre le roi de Sicile et l'empereur de Constantinople (1). Il est certain que les embarras suscités par Roger à Manuel dès l'année 1147 (2), en paralysant la bonne volonté de ce dernier et les forces de son armée, condamnaient les croisés à se suffire à eux-mêmes. Mais quel diplomate était assez puissant pour mettre un frein aux convoitises de l'ambitieux Normand? Bernard, d'ailleurs, comme tous les hommes simples et droits, avait ajouté une foi entière aux déclarations que les deux rivaux avaient fait porter à l'assemblée d'Étampes; il avait espéré qu'ils suspendraient, au moins pour un temps, leurs hostilités et emploieraient, comme ils promettaient de le faire, toutes leurs forces au service de la cause commune. Si cet es-

(1) Kugler, *Geschichte der Kreuzzüge*, éd. Oncken, Berlin, 1880, p. 151.

(2) Cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 618, note 65.

poir fut trompé, on ne saurait lui faire un crime de l'avoir conçu.

Du reste, ces divers griefs ne touchaient guère les contemporains de l'abbé de Clairvaux. Personne ne songea à lui demander compte de sa diplomatie. La seule chose qui préoccupait les esprits était de savoir si sa mission avait été vraiment revêtue d'un caractère divin. « Comment, disait-on, pouvons-nous savoir que votre prédication fût autorisée de Dieu? Quels miracles faites-vous pour que nous croyions à votre parole? » — « Il ne m'appartient pas, s'écrie saint Bernard, de répondre à cette question : qu'on épargne ma pudeur. Répondez pour moi, vous Saint Père, et pour vous-même, selon ce que vous avez vu et entendu, ou du moins selon l'inspiration qui vous viendra de Dieu (1). »

Sur ce terrain, saint Bernard est à l'aise. Fort de l'approbation du Ciel et du témoignage de sa conscience, il présente à ses adversaires un front haut et ferme. Dans un beau mouvement d'éloquence, il fait à Dieu un rempart de sa poitrine et assume généreusement toute la responsabilité de la croisade : « Pour moi, dit-il, je ne me soucie guère des jugements de ceux qui appellent mal ce qui est bien et bien ce qui est mal. S'il faut absolument que je choisisse, j'aime mieux que les murmures des hommes se tournent contre moi que contre Dieu. Tant mieux, si le Seigneur daigne se servir de moi comme bouclier! Je reçois volontiers les coups de langue de la médisance et les traits empoisonnés du blasphème, afin qu'ils n'arrivent pas jusqu'à Lui. Je consens à être déshonoré, pourvu qu'on ne touche pas à la gloire de Dieu. Ce m'est un honneur d'entrer ainsi en

(1) *De Consider.*, lib. II, cap. II et III.

union avec Jésus-Christ qui disait : « Les opprobres de ceux qui vous outrageaient sont tombés sur moi : » *Opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.*

Au moment où saint Bernard écrivait ces lignes, la confiance qu'il avait en sa mission divine et en l'opportunité de la croisade fut de nouveau mise à l'épreuve.

Aussitôt après le départ des croisés, les musulmans s'étaient précipités de toutes parts sur les chrétientés de Syrie. Nur-Eddin avait pris d'assaut le château de Tripoli et fait prisonnier le jeune fils du comte de Toulouse, qui défendait la place. Il se dirigea ensuite sur le comté d'Antioche, réduisit plusieurs forteresses et menaça Apamée. Repoussé une première fois par le comte Raymond, il se tourna vers le sud et infligea une sanglante défaite aux troupes du roi de Jérusalem dans les plaines de Bosra; puis il reparut sur les bords de l'Oronte. Raymond sortit d'Antioche pour aller à sa rencontre et défendre le château d'Anab; mais sa petite armée fut entourée par les musulmans et taillée en pièces; lui-même périt dans le combat (29 juin 1149). Dès lors, la principauté d'Antioche fut en proie aux soldats de Nur-Eddin. Le fier émir, conduit par la fortune, s'avança jusqu'aux bords de la mer Méditerranée, et s'y baigna en présence de toutes ses troupes, comme pour montrer qu'il entendait en prendre possession. Vers le même temps, le sultan d'Iconium assiégeait Jocelin d'Édesse dans Tell Baschir. La situation des principautés du nord paraissait donc désespérée. Le roi Baudoin, accouru à leur secours, parvint à les délivrer et obtint des musulmans une paix honorable. Mais, dès l'année suivante (1150), la paix fut rompue; Jocelin tomba aux mains des infidèles et fut enfermé dans les prisons d'Alep; Antioche, de nouveau, se vit ceinte d'un cercle de

fer, qui alla chaque jour se rétrécissant autour de ses remparts (1).

Le patriarche d'Antioche et Baudoin de Jérusalem n'avaient pas attendu cette extrémité pour adresser un nouvel appel au dévouement de la France (2). Malgré le souvenir, encore si récent, des malheurs de la seconde croisade, leur démarche avait chance de réussir. Leurs plaintes trouvèrent un écho. Les croisés français, en effet, ne pouvaient pardonner aux Grecs leur perfidie; et l'idée d'une revanche, qui entraînerait à la fois la ruine de l'empire d'Orient et celle des principautés d'Alep et d'Iconium, agitait maints esprits. Déjà, en 1147, l'évêque de Langres, avant de traverser Constantinople, avait proposé à Louis VII de s'en emparer, par mesure de sûreté (3). Cet avis, alors repoussé, gagna du terrain, après plus encore que pendant la croisade. Sciemment ou non, Manuel n'avait cessé de mécontenter les Français. Soit par méprise, soit avec intention, ses croisières, qui sillonnaient la Méditerranée, attaquèrent le navire qui ramenait Louis VII de la Palestine et capturèrent celui qui portait la reine Aliénor (4). La flotte du roi de Sicile arriva à temps pour sauver l'un et délivrer l'autre. Mais l'injure qu'avaient reçue les augustes pèlerins laissa des traces au fond de leur cœur. De son côté, le roi de Sicile, alors en guerre ouverte avec l'empereur Manuel, ne manqua pas d'exciter encore leur ressentiment, pendant le séjour qu'ils firent auprès de lui, à Potenza, vers la

(1) Willelm. Tyr., XVII, 9, 10. Cf. Kugler, *Studien*, etc., p. 212 et suiv.; Bernhardi, *ouv. cit.*, p. 811 et suiv.

(2) *Vita Sugerii*, ap. *H. des G.*, XII, 110.

(3) Cf. Odon, *ouv. cit.*, et Pierre le Vénérable, lib. VI, ep. 16.

(4) Cinnam., p. 87; *Historia Pontific.*, cap. 28. Cf. Kugler, *Studien*, p. 209, note 14.

fin du mois de septembre 1149 (1). Si l'on ignore les détails de cette entrevue, on ne peut guère douter que les bases d'une alliance offensive et défensive entre la France et la Sicile n'aient été dès lors posées et la guerre contre l'empire grec décidée en principe (2).

== Suger entra pleinement dans ces vues; et, à la nouvelle des nouveaux malheurs de l'Orient latin, il prit à son tour, à défaut du roi encore irrésolu, l'initiative d'une troisième croisade (3). Mais ce beau dessein rencontra en Allemagne un premier obstacle auquel il se heurta. Conrad, allié des Grecs, se disposait alors à opérer, de concert avec eux, une descente en Italie contre le roi de Sicile. En pareille occurrence, celui-ci, occupé à se défendre contre les Allemands, ne pouvait plus prêter à la nouvelle expédition l'appui dont elle avait besoin. Pour que le projet de Suger réussît, il fallait que le roi Conrad se réconciliât avec Roger, rompît son alliance avec Manuel, ou du moins consentît à garder la neutralité dans le conflit qui allait éclater entre les Grecs et les Latins (4). Trois hommes éminents travaillèrent à obtenir ce résultat : l'abbé de Cluny, saint Bernard et le cardinal Théodwin.

Pierre le Vénérable était un partisan déclaré de la guerre contre les Grecs. Il leur impute expressément le désastre de la croisade et demande qu'on leur inflige un châtiment exemplaire. L'homme prédestiné, selon lui, à venger la mort de tant d'illustres chevaliers français et al-

(1) *Ep. Sug. ad Ludov.*, ap. du Chesne, IV, p. 525; *Annal. Cassin.*, ap. *Mon. Germ.*, XIX, 310.

(2) Bernhardi, *Konrad III*, p. 810.

(3) *Ep. Sug.* 143 et 146, ap. du Chesne, IV, 538; *Vita Sugerii*, lib. III, *H. des G.*, XII, 110.

(4) *Cont. Præmonst.*, ap. *Mon. Germ.*, VI, 454. Cf. Kugler, *Studien*, etc., p. 208; Bernhardi, *Konrad III*, p. 812 et suiv.

lemands, est le roi de Sicile. Qu'il se réconcilie avec Conrad, et le salut de la chrétienté, la revanche de l'Occident sont assurés. Tels sont les sentiments que le pieux abbé, d'ailleurs si calme et si modéré, exprime dans une lettre à Roger (1).

Le cardinal Théodwin, gagné par le roi de Sicile à son retour de la Palestine, écrivit dans le même sens au roi Conrad III.

Enfin l'abbé de Clairvaux, rivalisant de zèle avec ces deux hérauts de la guerre sainte, se faisait leur écho et renforçait leur voix. Il ose adresser à Conrad un éloge de Roger et lui présenter son rival comme « un utile et nécessaire défenseur de l'Église, dont les services doivent être à l'avenir plus utiles que jamais, » pourvu que l'accord se rétablisse et règne entre les deux souverains. Bernard se charge volontiers de disposer le roi de Sicile à la paix, si seulement Conrad agréé cette démarche (2).

L'idée d'une réconciliation avec Roger ne souriait nullement à Conrad. Lorsqu'il reçut ces propositions le 1^{er} mars 1150, son parti était déjà pris; il scella son alliance avec Manuel en ces termes significatifs : « Que nos ennemis, qui sèment le mensonge pour mettre le trouble et la division entre nous, sachent bien que le lien de notre amitié demeure indissoluble (3). »

Par ces déclarations la coalition franco-sicilienne contre l'empire grec recevait un coup mortel. Cependant Suger ne perdit pas foi en son entreprise. Fort de l'appui

(1) Pet. Venerab., ep. VI, 16.

(2) Les lettres du cardinal Théodwin et de saint Bernard sont perdues; nous n'en connaissons la teneur que par une lettre de l'abbé Wibald au cardinal Guido : ep. 252, p. 377.

(3) Ep. Conrad. ad Irenen, ap. ep. Wibald., n° 243, p. 255. Cf. Bernhardi, Konrad III, p. 814 et suiv.

de l'abbé de Clairvaux, qui, peu soucieux des questions politiques, n'eut jamais en vue que les intérêts religieux de l'Orient latin, il paraît alors avoir restreint son plan à une croisade contre les musulmans (1). Pour cette œuvre plus modeste, à défaut du concours matériel du roi de Sicile, les ressources de la France pouvaient, ce semble, suffire largement. Le ministre de Louis VII se hâta donc de réunir à Laon, dès le commencement d'avril, sous la présidence de son maître, un certain nombre d'évêques et de barons pour délibérer sur l'opportunité de la nouvelle expédition. L'assemblée jugea qu'après les récents malheurs une telle proposition ne pourrait être utilement discutée qu'en présence de tous les chefs spirituels de l'Église de France. En conséquence, les évêques, les archevêques et les principaux chefs du clergé régulier furent convoqués à Chartres pour le troisième dimanche après Pâques (7 mai 1150) (2). Le souverain Pontife lui-même fut consulté; son approbation pouvait exercer une grande influence sur les décisions de l'assemblée; par respect et par prudence, Suger la lui demanda.

Mais Eugène III était mal préparé à seconder l'œuvre du grand ministre. Il avait suivi de loin avec attention les tentatives faites par l'abbé de Cluny, l'abbé de Clairvaux et le cardinal Théodwin auprès du roi de Sicile et de l'empereur d'Allemagne, en vue d'une réconciliation à la fois politique et religieuse. Il se garda bien d'y prendre part (3); il prévoyait sans doute et non sans raison que le

(1) Que Suger ait modifié son plan, cela ressort, selon nous, du silence que ses lettres, les lettres de saint Bernard, les lettres d'Eugène III, la *Vita Sugerii* gardent à partir de cette époque sur la coalition franco-sicilienne.

(2) *Ep. Suger.*, ap. *H. des G.*, XV, 523.

(3) Contre l'opinion de Bernhardi (*Konrad III*, p. 813), cf. Wibald., ep. 279, p. 401.

succès des armes siciliennes en Orient, assuré par le concours effectif ou du moins par la connivence tacite du roi Conrad, contribuerait à établir la prépondérance de Roger en Italie et tournerait en définitive au détriment de l'Église. Il ne partageait pas sur la piété du roi de Sicile, sur la sincérité de son dévouement, sur le désintéressement de sa politique, les sentiments de saint Bernard. A tout prendre, la protection de Conrad, si aléatoire fût-elle et si lente à s'affirmer, lui paraissait encore préférable à celle de l'ambitieux et rusé Normand. Sans refuser à ce dernier les marques de son respect et les témoignages de sa reconnaissance pour les services récents qu'il en avait reçus, il n'hésita pas à donner au premier des gages de confiance plus entière et de particulière estime. Il alla même, dans une lettre confidentielle qu'il lui fit adresser indirectement par le cardinal Guido (1), jusqu'à désavouer hautement, — après coup, il est vrai, et lorsqu'elles eurent échoué, — les démarches du cardinal Théodwin et de l'abbé de Clairvaux.

Le plan de Suger, modifié et restreint, devait-il lui plaire davantage? Nature fine et prudente, Eugène III cherchait à lire dans les événements les desseins de la Providence. L'échec de la croisade l'avait rendu encore plus circonspect. Aussi l'accueil qu'il fit aux propositions de l'abbé de Saint-Denis fut-il froid et réservé (2). Dans sa réponse, en date du 25 avril 1150, il ne cache pas les frayeurs que lui inspire le projet d'une nouvelle expédi-

(1) Wibald., ep. 279, p. 401.

(2) L'auteur de la *Vie de Suger* (ap. Bouquet, XII, 110) semble dire que le ministre de Louis VII n'entreprit d'organiser une croisade qu'à la sollicitation ou même sur les ordres du pape Eugène III. Mais l'analiste, mal informé sans doute, intervertit évidemment les rôles et l'ordre des faits. C'est Suger, et non le pape, qui prit l'initiative de la nouvelle expédition.

tion en Terre Sainte, et il engage le ministre de Louis VII à sonder sérieusement les dispositions de son maître avant de rien entreprendre. Toutefois, comme il ne désespère pas entièrement du dévouement de la chevalerie et du clergé français, il leur promet d'avance tous les avantages spirituels et temporels qu'il a déjà accordés à leurs prédécesseurs (1).

Un tel langage était plus propre à refroidir le zèle du roi qu'à l'exciter; les barons réunis à Chartres montrèrent également, après l'avoir entendu, une tiédeur désespérante, et abandonnèrent aux mains du clergé la direction de la sainte entreprise. Saint Bernard, désolé de ce résultat, reproche hardiment au pape sa prudence excessive : « La tiédeur et la timidité, dit-il (2), ne sont pas de saison dans une affaire aussi grave et aussi importante. J'ai lu quelque part que l'homme de cœur sent croître son courage avec les difficultés. Jésus-Christ est blessé à la prunelle de l'œil. Il souffre derechef dans les lieux où il a souffert autrefois. Le moment est venu de faire sortir les deux glaives du fourreau... L'un et l'autre sont à Pierre, qui doit les tirer, l'un de sa propre main, l'autre d'un signe de sa volonté... Imitiez le zèle de celui dont vous tenez la place... J'entends une voix qui crie : « Je vais à Jérusalem pour y être crucifié de nouveau. » Quand tous les autres seraient tièdes ou sourds à cette voix, il convient que le successeur de Pierre ne ferme pas

(1) Jaffé, *Reg.*, 9385; *H. des G.*, XV, 457.

(2) Ep. 256. Par une distraction presque inexplicable, Baronius, Mabillon, Fleury, l'*Histoire littéraire* et l'*Art de vérifier les dates* avaient placé la composition de cette lettre et la tenue du concile de Chartres en 1146. Les mots : *damnis prioris exercitus*, qui sont évidemment une allusion au désastre de la seconde croisade, auraient dû mettre tant d'éminents critiques en garde contre leur conjecture. Cf. Dom Brial, *Recueil de l'Acad. des Inscript.*, IV, 510-511.

l'oreille. Qu'il s'écrie, au contraire : « Quand tous seraient scandalisés, moi, je ne le serais pas. » Il ne faut pas s'effrayer des pertes de la première armée, mais travailler plutôt à les réparer. L'homme est-il dispensé de faire ce qu'il doit, parce que Dieu fait ce qu'il veut ? Pour moi, après tant de maux, j'espère en un avenir meilleur. Pourquoi cette défiance, ami de l'Époux?... Je vous en prie, dans le péril où se trouve l'Église, déployez tout ce que vous avez de forces, de zèle, de sollicitude, d'autorité et de puissance. Aux grands dangers, les grands secours : c'est le fondement qu'on ébranle ; à la ruine qui nous menace il faut opposer tous nos efforts. »

Eugène III ne demeura pas insensible à ces vives et respectueuses remontrances. Mais il était trop tard pour qu'il réparât le mauvais effet produit par sa lettre du 24 avril. La défection de la chevalerie, dont Bernard se plaint hautement dans une lettre adressée à Pierre le Vénérable (1), avait porté au projet de Suger un nouveau coup ; un troisième coup, moins violent peut-être que les deux autres, mais rude encore, achèvera de le ruiner.

Le concile de Chartres avait nommé l'abbé de Clairvaux chef de la nouvelle croisade. Cette élection paraissait à plusieurs un gage de succès. Malheureusement de puissantes raisons s'opposaient à l'acceptation de saint Bernard : « Qui suis-je, s'écrie-t-il dans sa lettre au souverain Pontife (2), qui suis-je, pour ranger une armée en bataille, pour marcher à la tête des troupes ? Quoi de plus incompatible avec ma profession, lors même que les forces et l'habileté nécessaires ne me feraient pas défaut ?

(1) Ep. publiée par le P. Satabin dans les *Etudes religieuses* des PP. Jésuites, juin 1894, p. 322.

(2) Ep. 256.

Autant que je puis juger de mes forces, je ne pourrais pas même gagner la Terre Sainte. » Saint Bernard s'en remet cependant à la décision du pape pour connaître sur ce point la volonté de Dieu. « Cette élection, dit-il, n'a jamais été de mon goût ni selon mes désirs. Ne m'abandonnez pas à la volonté des hommes. Mais puisque c'est là votre particulière mission, tâchez de connaître les desseins de Dieu et de les faire exécuter sur la terre, comme ils sont exécutés dans le ciel. »

Par égard pour la santé délicate du saint abbé, Eugène III hésita quelque temps à ratifier le choix du concile de Chartres. Il finit pourtant par céder aux instances de Suger et de l'épiscopat français (1). Mais cette suprême ratification resta lettre morte. Un nouveau concile qui devait se réunir à Compiègne, le 15 juillet (2), pour régler les derniers préparatifs de la croisade n'eut vraisemblablement pas lieu ; les chroniques, du moins, n'en conservent pas trace. Le découragement était partout. Les Cisterciens, nous dit-on (3), firent casser la décision du souverain Pontife et, en retenant l'abbé de Clairvaux, firent échouer du même coup le projet d'une troisième croisade.

Il semble cependant que l'intrépide abbé de Saint-Denis ne se soit pas laissé déconcerter par cette désertion universelle. Il ne renonça pas, malgré son grand âge, à l'idée de lever une armée et de la conduire lui-même en Palestine (4). Déjà il avait fait parvenir à Jérusalem des sommes considérables ; déjà plusieurs milliers de croisés se disposaient à partir sous ses ordres, lorsque la mort vint arrêter l'exécution de ses desseins (13 janvier 1151).

(1) Jaffé, *Reg.*, 9398 ; *H. des G.*, XV, 458.

(2) Bern., épître publiée par le P. Satabin dans les *Étud. relig.*, loc. cit.

(3) *Contin. Præmonst.*, Mon. G., VI, 455.

(4) *H. des G.*, XV, 458 ; *Sugerii Vita*, *ibid.*, XII, 110.

Saint Bernard le suivit de près dans la tombe (20 août 1153), emportant comme lui le regret profond de n'avoir pu relever l'honneur des armes chrétiennes et fait triompher la croix sur le croissant. « Malheur à nos princes ! s'écrie le saint abbé sur son lit de mort (1). Ils n'ont rien fait de bien dans le pays consacré par le sang du Seigneur ; et dans leur patrie où ils sont revenus si promptement, ils déploient une incroyable malice. Ils n'ont aucune pitié de la douleur de Joseph. Puissants pour le mal, ils sont incapables de faire le bien. Nous avons néanmoins la confiance que le Seigneur ne rejettera pas son peuple et n'abandonnera point son héritage. La droite du Seigneur déploiera sa force, et son bras lui viendra en aide, afin que tout le monde sache qu'il vaut mieux espérer dans le Seigneur que dans les princes de la terre. »

Ces paroles témoignent que le saint abbé se préoccupait, jusqu'entre les bras de la mort, de la délivrance de la Terre Sainte. L'espoir qu'il fondait sur la miraculeuse intervention de la Providence fut malheureusement déçu. Livrées à elles-mêmes et privées des secours de l'Occident, les principautés chrétiennes de l'Orient latin ne purent se défendre contre le flot montant de la marée musulmane. Dès l'année 1154, elles étaient presque submergées ; et leur ruine complète ne fut plus qu'une question de temps.

A la distance où nous sommes de ces événements, il est facile de les juger avec impartialité et d'établir exactement la part de responsabilité qui revient à chacun des auteurs de la seconde croisade.

C'est Louis VII, avons-nous dit, et en dépit des adorateurs du succès, nous le répétons à sa gloire, c'est Louis VII

(1) Ep. 288.

qui a pris de son propre mouvement l'initiative de la sainte expédition. Notre siècle, si ouvert aux idées de colonisation, ne saurait, sans se condamner lui-même, désapprouver une telle entreprise. Les colonies chrétiennes de l'Orient latin traversaient une crise terrible. La France, plus que toute autre nation, était engagée d'honneur à les défendre, et plus que toute autre aussi, en mesure de le faire.

Tranquille à l'intérieur, en paix avec ses voisins, elle jouissait, grâce à la prudence d'un ministre de génie, d'une prospérité qu'elle n'avait pas connue depuis longtemps. Comment un prince jeune, à qui la gloire souriait de loin, n'aurait-il pas suivi les inspirations de son âme chevaleresque, et volé au secours de ses coreligionnaires et de ses compatriotes éperdus? L'écho, par la bouche de Sigebert de Gembloux, répétait à ses oreilles charmées la devise des premières guerres d'Orient : *Gesta Dei per Francos*. N'était-ce pas un devoir pour le fils aîné de l'Église de soutenir l'œuvre de Dieu, ébranlée par les infidèles, et de relever l'honneur de la milice chrétienne, abattu par la prise d'Édesse?

Eugène III, parallèlement et avec non moins de décision, concevait le même projet. L'Église n'était-elle pas intéressée encore plus que la France au maintien et à la prospérité des colonies chrétiennes de l'Orient latin? Le progrès des Musulmans entraînait pour l'Évangile un recul lamentable. Malgré les soucis que lui causait la révolution romaine, le souverain Pontife ne pouvait donc rester sourd à l'appel de Raymond d'Antioche. Ses lettres témoignent de ses généreuses inquiétudes et de ses nobles desseins. La bonne volonté qu'il rencontra chez les princes chrétiens enfla encore ses espérances. La tentative, malheureusement avortée en naissant, d'un rapproche-

ment entre l'Église grecque et l'Église latine est une idée qui lui appartient en propre. Mais son plus grand acte est d'avoir nommé l'abbé de Clairvaux prédicateur officiel de la croisade.

Si Bernard n'apparaît qu'en troisième ligne parmi les auteurs de la sainte expédition, il se plaça bientôt de lui-même au premier plan. C'est lui qui, par la puissance de sa parole et la vertu de ses miracles, a imprimé à la croisade un élan irrésistible et lui a donné le caractère d'un mouvement national français et bientôt universel. S'il y a quelque gloire à seconder les desseins des autres, s'il est même quelquefois plus beau d'exécuter un projet que de le concevoir, l'abbé de Clairvaux est, de tous les promoteurs de la croisade, le dernier en date, mais sans contredit le plus glorieux.

Louis VII et Conrad III n'étaient pas à la hauteur de leur mission. Tous deux, cependant, ont montré un vrai courage et un grand sens chrétien; et l'histoire leur sait gré d'avoir mis leur épée au service d'une cause qui était celle de Dieu et de la civilisation. S'ils n'ont pas réussi à opérer la délivrance de l'Orient latin, ils ont au moins l'honneur de l'avoir entreprise.

Suger, aidé de l'abbé de Clairvaux, a tenté de réparer leurs fautes. Après avoir rendu le royaume prospère à l'intérieur, le grand ministre n'avait plus, pour couronner son œuvre, qu'à relever au dehors l'honneur de nos armes. En organisant une troisième croisade, il espérait arrêter le flot de l'invasion musulmane qui menaçait l'Europe, ou du moins sauver les colonies françaises de l'Orient. Ce beau rêve fut le tourment de ses dernières années. Mais il n'eut pas la consolation de le voir accompli; cette victoire sur le Coran fut refusée à son patriotisme chrétien; c'est le seul rayon qui manque à sa gloire.

CHAPITRE XXXII

LE TRAITÉ « DE LA CONSIDÉRATION ».

Durant tout le pontificat d'Eugène III, le chemin fut court de Clairvaux à Rome. Un commerce de lettres fort régulier entretenait l'amitié du pape cistercien et de son ancien supérieur. Le temps est venu d'analyser un ouvrage qui mit le sceau à cette correspondance ; nous voulons parler du livre *De la Considération*, sorte de testament qui contient la pensée suprême de l'abbé de Clairvaux sur les devoirs de la papauté (1). Commencé en 1149 (2), il fut achevé en 1152 ou en 1153 (3). Le saint le composa à cette heure tardive et silencieuse de la vie, où l'homme, se recueillant une dernière fois et jugeant le passé, le présent et l'avenir avec une pleine sérénité, porte sur toutes choses un regard plus calme et plus assuré. C'est un fruit d'automne : on y trouve condensé tout ce qu'il y avait d'exquis dans l'âme si pure et si noble de saint Bernard.

(1) *De Consideratione*, Migne, tom. CLXXXII, col. 727-808.

(2) *Petri Venerab.*, lib. VI, ep. 7.

(3) Le second livre fut écrit après la croisade (cf. cap. 1) ; le troisième livre après la mort de Hugues d'Auxerre (cf. cap. II, n° 11) et dans la quatrième année qui suivit le concile de Reims (*ibid.*, cap. V, n° 20), c'est-à-dire en 1152. Le quatrième fut vraisemblablement composé en 1152, cf. lib. IV, cap. 1, n° 1.

L'abbé de Clairvaux hésitait, malgré le désir exprès du souverain Pontife, à entreprendre cet ouvrage. « L'amour me presse, écrit-il à Eugène III, mais le respect me retient. » A la fin, la crainte fut vaincue. « Qu'importe après tout, ajoute-t-il discrètement, comme pour s'enhardir, qu'importe que vous soyez élevé sur la chaire de Pierre? Quand vous marcheriez sur l'aile des vents, vous ne pourriez vous soustraire à mon affection. L'amour ne sait pas ce que c'est qu'un maître; il reconnaît un fils même sous la tiare. La charité ne meurt pas. Si, à vrai dire, je n'ai plus à remplir à votre égard les devoirs d'une mère, j'en ai toujours la tendresse. Vous avez jadis été mêlé à mes entrailles; il n'est pas si facile de vous en arracher. Je vous donnerai donc des avis, non pas comme un maître, mais comme une mère, autrement dit comme quelqu'un qui aime. On me prendra peut-être pour un insensé; mais je ne paraîtrai tel qu'aux yeux de celui qui n'aime pas, de celui qui ne sent pas la force de l'amour (1). »

C'est en ces termes que saint Bernard annonçait au souverain Pontife la première partie du livre *De la Considération*. On y trouve une idée de tout l'ouvrage. C'est une sorte d'*Examen de conscience d'un pape*. Nous ne suivrons pas l'auteur pas à pas dans le domaine qu'il parcourt et dans les digressions auxquelles il s'abandonne volontiers. Ce que nous recherchons dans son œuvre, c'est le document humain, le document historique.

I

Le pape occupe le centre d'une sphère dont les rayons s'étendent à tout l'univers. Ce qui est autour de lui, au-

(1) *De Consideratione*, prologue, ap. Migne, col. 727-728.

dessous de lui, au-dessus de lui, doit être, aussi bien que lui-même, l'objet de sa « Considération (1). » Qu'il promène ses regards de la terre au ciel ; mais qu'il n'oublie pas de sonder ses reins et d'envisager en sa personne l'extrême faiblesse unie à la suprême grandeur.

Nul plus que saint Bernard n'a rehaussé la majesté du pontificat romain ; mais nul n'a su donner à un pape de plus fortes leçons d'humilité. Qu'est-ce qu'un pape ? Les termes manquent pour exalter sa dignité. « Il n'a pas son égal sur la terre ; » *qui parem non habet* (2). Les grands hommes de l'Ancien Testament ont montré en figure sa gloire future et son incomparable autorité. Dans le Nouveau il éclipse toute grandeur : « il est Pierre par la puissance ; par l'onction il est Christ (3). » Ces fonctions en impliquent beaucoup d'autres que Bernard résume dans une magnifique énumération qui clôt le quatrième livre : « Considérez, dit-il au pape, que vous devez être le modèle de la piété, le champion de la vérité, le défenseur de la foi, le docteur des nations, le chef des chrétiens, le régulateur du clergé, le pasteur des peuples, le vengeur des crimes, la terreur des méchants, la gloire des bons, le marteau qui frappe les tyrans, le père des rois, le modérateur des lois, le dispensateur des canons, le sel de la terre, la lumière du monde, le prêtre du Très-Haut, le vicaire du Christ, le Christ du Seigneur. » Quoi de plus ? Bernard ne recule pas devant une qualification étonnante : Souvenez-vous enfin que vous devez être le « Dieu de Pharaon (4). »

Nous expliquerons plus loin cette expression biblique

(1) *De Consider.*, lib. II, cap. III.

(2) *Ibid.*, lib. II, cap. I, n° 4.

(3) *Ibid.*, lib. II, cap. VIII, n° 15.

(4) *Ibid.*, lib. IV, cap. VII.

où éclate l'ardent respect que l'abbé de Clairvaux professe pour la papauté. Remarquons seulement qu'un éloge si pompeux, si oriental de forme, n'est point de sa part une vaine flatterie. Bernard fait voir au souverain Pontife, avec une égale hardiesse, le revers de cette grandeur. « Voici un autre cantique, lui dit-il, que je vais vous chanter ; il est moins agréable à entendre peut-être, mais non moins salulaire. » Et il dépouille Eugène III de tous ses insignes pour découvrir la bassesse de son origine. Qu'étiez-vous, quand vous êtes sorti du sein de votre mère ? « Étiez-vous alors paré de la tiare, étincelant de pierreries, brillant des reflets de la soie, ombragé de plumes ou chargé de métaux précieux ? Dissipez tout cela, comme les nuages fugitifs du matin, au souffle de votre *Considération* ; vous n'aurez plus devant les yeux qu'un homme nu, pauvre et misérable, un homme qui se plaint d'être homme, qui rougit d'être nu, qui déplore d'être né et qui murmure contre l'existence, un homme né pour le travail et non pour l'honneur, un homme qui n'a que peu de temps à vivre et qui le passe dans la crainte, un homme enfin condamné à mort. Quel salulaire rapprochement dans cette pensée : en même temps que vous êtes pape, vous n'êtes qu'une vile poussière (1) ! »

Qu'est-ce qui comblera l'abîme ainsi creusé entre la grandeur et le néant d'un homme ? La vertu. Sur ce thème, l'abbé de Clairvaux développe les avertissements les plus graves. C'est une monstruosité, dit-il, que la dignité suprême soit unie à une âme basse. Un roi insensé sur le trône ressemble à un singe assis sur un toit (2). Le pape est le fils des apôtres et des prophètes ; il faut qu'il ait des mœurs dignes de la noblesse de sa race. Voulez-vous

(1) *De Consideratione*, lib. II, cap. ix, n° 18.

(2) *Ibid.*, lib. II, cap. vii.

montrer que vous êtes leur héritier? Ayez la foi, ayez la piété, ayez la sagesse, mais la sagesse des saints, qui est la crainte du Seigneur (1). De tous les héritages, le plus précieux c'est la vertu. Ayez la prudence, la justice, la tempérance (2). Ayez surtout l'humilité : c'est la plus belle parure d'un souverain Pontife (3). »

Eugène III pouvait entendre ces avis. Sorti de l'école de Clairvaux, il « avait fait l'apprentissage de la vertu, avant de connaître les honneurs (4). » Bernard lui rend ce témoignage, qu'il n'est pas de « ceux qui prennent les dignités pour des vertus (5). » Ces vertus sont des fleurs qui croissent mieux à l'ombre du cloître qu'au faite du pouvoir. Mais il importe que ceux qui les ont acquises dans le mystère les portent avec eux sur le trône, pour en répandre autour d'eux le pénétrant parfum.

Par quel secret les conserveront-ils ou même parviendront-ils à les développer? « Par la considération (6). » Un pape a la charge de toutes les âmes; mais la première âme commise à ses soins, c'est la sienne propre. Le sage doit d'abord être sage pour lui-même. « Vous êtes pour vous le premier et le dernier, s'écrie saint Bernard (7). Votre cœur est une fontaine publique où tout le monde a le droit de boire (8). N'est-il pas juste que vous buviez

(1) *De Consideratione*, lib. II, cap. VI, n° 13.

(2) *Ibid.*, lib. I, cap. VIII, nos 9-11.

(3). « Nulla splendidior gemma, in omni præcipue ornatu summi Pontificis. » *Ibid.*, lib. II, cap. VI, n° 13.

(4) « Tibi ante experta virtus, quam dignitas fuit. » *Ibid.*, lib. II, cap. VII.

(5) « Non tu de illis es, qui dignitates virtutes putant. » *Ibid.*

(6) *Ibid.*, lib. I, cap. V; lib. II, cap. II-XI.

(7) *Ibid.*, lib. II, cap. III.

(8) « Omnes de fonte publico bibunt pectore tuo. » *Ibid.*, lib. I, cap. V.

le premier à la source de votre puits? C'est donc par vous que doit commencer votre considération; et c'est encore par vous qu'elle doit finir (1). »

L'abbé de Clairvaux prévoit l'objection. Dans l'accablement des affaires qui lui ravissent tous ses instants, un pape peut-il s'adonner à la « considération »? Les prédécesseurs d'Eugène III, dira-t-on, en usaient tout autrement. Inaugurer un genre de vie différent du leur n'est-ce pas leur infliger un blâme, en même temps que se singulariser? « En fait de modèles, répond saint Bernard, il s'agit d'imiter, non pas les nouveaux, mais les bons. Or il ne manque pas de souverains Pontifes qui ont su se créer des loisirs au milieu des plus grandes affaires, » témoin saint Grégoire le Grand, qui, durant un siège terrible, expliquait à ses ouailles, sans trouble et sans découragement, la partie la plus obscure des prophéties d'Ézéchiél (2).

II

Le second objet de la « considération » d'un pape, c'est « sa maison ». « Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa maison, comment aurait-il le soin de l'Église de Dieu? » Est-ce à dire que le souverain Pontife doive s'occuper personnellement des menus détails de l'administration matérielle? Nullement. Un économe, un intendant, ayant la domesticité sous ses ordres, suffit pour cette besogne. Mais il faut que ce soit un homme de confiance. A tout prendre, cependant, mieux vaut supporter « un intendant peu sûr que de se mêler soi-même à ces tracasseries. » Souve-

(1) *De Considerat.*, lib. II, cap. III.

(2) « Si de bonis, non de novis sumamus exempla, » etc. *De Consideratione*, lib. I, cap. XI.

nous-nous que « le Sauveur avait Judas pour économe (1). »

Eugène III suivit sûrement les conseils de son ancien maître, s'il ne les prévint. Nous savons que, pour mettre ordre à ses finances, il entreprit de rédiger un livre censier, *liber Censuum*, qui fut achevé un peu plus tard par le camérier Cencius (2). Nul doute que son amour de l'économie ne lui ait fait choisir en même temps un intendant sévère.

Au-dessus de la domesticité, il faut signaler le clergé des divers ordres qui donnait à la cour pontificale son lustre et sa majesté.

Au plus bas degré de la hiérarchie nous rencontrons cette *scola cantorum* qui, depuis plusieurs siècles déjà, comprenait dans son sein les clercs des trois ordres mineurs de portier, d'exorciste et de lecteur, jeunes gens ou adolescents soumis à la direction de maîtres ecclésiastiques, comme le sont maintenant dans les séminaires, jusqu'au diaconat inclusivement, les aspirants au sacerdoce. « On sortait de la *scola* avec le degré d'acolyte. Il n'y avait ainsi, dans les fonctions sacrées, d'autres clercs inférieurs que les acolytes et les sous-diacres. Encore parmi ceux-ci faut-il distinguer les sous-diacres régionnaires, chargés en particulier de gouverner dans les douze régions urbaines le personnel des acolytes (3). » Au temps d'Eugène III, il semble qu'un groupe de sous-diacres faisait également partie de la *scola cantorum* (4).

(1) *De Considerat.*, lib. IV, cap. vi, nos 17-20.

(2) « Les documents XCI-XCVI du manuscrit original du *Liber Censuum* de Cencius proviennent très évidemment d'une compilation faite sous Eugène III. » Paul Fabre, *Liber Censuum*, Paris, Thorin, p. 1, col. 2, note 1; cf. p. 88, col. 2, et *Introduction*.

(3) Duchesne, *Lib. Pont.*, I, 322, note 3. Sur la division de Rome en douze régions au XII^e siècle, cf. *ibid.*, II, 253, note 7.

(4) Dans l'*Ordo* du Chanoine Benoît, n° 7, nous voyons le *primi-*

Ce qui est sûr, c'est que dans l'ordre du sous-diaconat les sous-diacres palatins, au nombre de sept, formaient un corps distinct du groupe des sous-diacres régionnaires; ils avaient pour office de chanter les épîtres et les leçons dans la basilique de Latran (1).

Laissons de côté l'armée des clercs qui desservaient les trois cents églises de Rome (2); passons même sous silence les chanoines réguliers attachés au patriarchium de Latran et chargés de remplacer habituellement le clergé titulaire pour l'office eucologique du jour et de la nuit (3). Dans l'entourage immédiat du pape nous trouvons des diacres, des prêtres et des évêques qui forment un collège spécial, le Sacré-Collège. Ce sont eux qui constituent plus particulièrement et plus éminemment, avec les sous-diacres, les acolytes, la *scola cantorum* et les *capellani*, ce que Bernard appelle « la maison » papale.

Le pieux abbé exige qu'Eugène III exerce sur tous les membres de cette famille religieuse une étroite surveillance. N'est-il pas juste qu'elle donne l'exemple d'une régularité parfaite et d'une irréprochable moralité? « Ce n'est pas seulement l'impudicité qu'il faut proscrire du

cerius cum scola mentionné entre les diacres et les sous-diacres *basilicarii*. Cf. Watterich, *Roman. Pontif. Vitæ*, I, 6. Le nombre officiel des sous-diacres était de 21; chiffre parfois dépassé : « etiamsi triginta vel amplius essent, » dit l'*Ordo* de Cencius, Watterich, I, 17.

(1) Watterich, t. I, p. 6; Benedictus, n° 7.

(2) Exactement 293, plus 21 *sine clericis*, vraisemblablement abandonnées (Cencius, n° 40). Parmi ces églises, il faut comprendre les *tituli* ou titres presbytéraux et les diaconies, desservis par un clergé paroissial à la place des cardinaux, prêtres et diacres, les églises des monastères et les simples chapelles. L'*Ordo* de Cencius (n° 67) nomme 28 monastères *in Urbe*.

(3) Sur les fonctions des chanoines attachés aux basiliques romaines, cf. Batiffol, *Histoire du bréviaire romain*, Paris, 1893, p. 55-68.

palais pontifical, mais tout ce qui sent la mollesse et la mondanité. Pas d'enfants aux longs cheveux bouclés, pas de jeunes gens frisés autour de vous, comme on en voit près de certains évêques. Il ne convient pas que des têtes calamistrées se montrent parmi les têtes mitrées (1). »

Pontife suprême, en même temps que chef de famille, le pape doit avoir les sentiments qui conviennent à cette double dignité. Bernard souhaite qu'Eugène témoigne à ses inférieurs une affection grave, aussi éloignée de l'austérité que de la familiarité. « Dans la curie, soyez pape; chez vous, soyez père. » Il faut pourtant prendre garde que la familiarité ne blesse le respect. « Que vos familiers vous aiment, sinon faites qu'ils vous craignent (2). » Il importe surtout de surveiller leur langage. L'abbé de Clairvaux se forme un idéal si élevé de la conversation des clercs, que nous ne pouvons résister à la tentation de citer les conseils qu'il donne sur ce sujet au souverain Pontife : « Entre séculiers, les plaisanteries ne sont que des plaisanteries; dans la bouche d'un prêtre ce sont des blasphèmes. Quand elles éclatent à l'improviste, il faut peut-être les supporter; les répéter, jamais. En pareil cas, le mieux est d'intervenir prudemment et de détourner la conversation sur quelque matière sérieuse et intéressante. Cela coupe court aux bagatelles. Vous avez consacré votre bouche à l'Évangile; l'ouvrir désormais pour de pareilles choses vous est défendu, l'y accoutumer serait un sacrilège. « Les lèvres du prêtre, est-il dit, gardent la science; et ce qu'on attend de sa bouche, c'est la loi. » Vous l'entendez : la loi, non pas

(1) « Certe inter mitratos discurrere calamistratos non decet. » *De Consider.*, lib. IV, cap. vi, n° 21. Cf. ep. 290.

(2) *De Considerat.*, lib. IV, cap. vi, n° 22.

des plaisanteries et des fables... Quant aux bouffonneries que l'on décore du nom de traits d'esprit, il ne suffit pas de les écarter de vos lèvres; il faut aussi les écarter de vos oreilles. Il ne vous sied pas de vous abandonner aux éclats de rire, encore moins de les provoquer. Pour la détraction, lequel est le plus coupable, ou de la préférer ou de l'écouter, je ne saurais le dire (1). »

Les membres du sacré-collège, que Bernard appelle les « collatéraux et les coadjuteurs » du pape (2), étaient divisés en trois ordres : soit six (autrefois sept) cardinaux évêques, vingt-huit cardinaux prêtres formant quatre séries égales présidées par les titulaires des quatre basiliques patriarcales de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Pierre, de Saint-Paul, et de Saint-Laurent-Hors-les-Murs; enfin dix-huit cardinaux diacres, dont six palatins et douze régionnaires ayant à leur tête un archidiacre, le titulaire de Sainte-Marie *in Dominica* (3). Le collège total comptait ainsi, lorsqu'il était complet, cinquante-deux membres. Sous le pontificat d'Eugène III, vingt et un titres de prêtrise seulement nous fournissent les noms de leurs titulaires (4).

La hiérarchie et l'inégalité entre les trois ordres étaient nettement déterminées. Il semble que l'abbé de Clairvaux n'ait pas fort apprécié en soi le cardinalat et l'honneur qu'il confère. Loin d'admettre que les cardinaux prêtres et diacres eussent la prééminence sur les évêques

(1) *De Consideratione*, lib. II, cap. XIII.

(2) « Collaterales et coadjutores. » *De Considerat.*, lib. IV, cap. IV, n° 9. L'abbé de Clairvaux joue même sur le mot *collaterales* : « Si mali sunt, dit-il au pape, ne te dixeris sanum, dolentem latera. » *Ibid.*

(3) Armellini, *Le Chiese di Roma*, 2^e éd., p. 14-20; Watterich, I, 5-6; Cencius, ap. Mabillon, *Mus. Ital.*, II, 173. Au temps d'Eugène III, le siège épiscopal de Sainte-Rufine était supprimé ou plus exactement uni à celui de Porto.

(4) Cf. Jaffé, *Regesta*, II, 20.

de la catholicité, il trouvait ridicule, contraire aux convenances, au droit et à la coutume, qu'ils eussent prétention de prendre rang avant leurs confrères de la prêtrise et le diaconat. « Le nom de diacre, en particulier, dit-il, implique non pas un privilège de dignité mais un service spécial. Si vous assistez de plus près au trône pontifical, c'est uniquement afin que le pape voie tout plus facilement sous la main (1). »

Cependant, par un autre côté, les fonctions du collateur total des cardinaux sont extrêmement délicates et très éminentes. C'est à lui qu'échoit l'examen de toutes les affaires importantes de l'Église. Il est donc nécessaire que le souverain Pontife, appelé à recruter le sacré collège, mette dans le choix de ses membres la plus grande circonspection. Il importe avant tout d'écarter les clercs trop jeunes, les beaux parleurs, les habitués de la curie qui ne sont pas de la curie, et qui appartiennent évidemment à la race des intrigants, *ambientium genus*, les flatteurs, ces gens toujours prêts à vous approuver, à tout ce que vous disiez ou quoi que vous fassiez. Le champ sur lequel s'exerce votre choix est assez vaste. « Pourquoi ne choisissez-vous pas dans l'univers ceux qui doivent juger l'univers entier? Prenez des hommes éprouvés et ne prenez pas des hommes à éprouver. Nous, dans nos cloîtres, nous recevons toute sorte de personnes, en vue de les améliorer; mais ce n'est pas la coutume que la curie rende les clercs meilleurs : il est donc plus facile de plus sûr pour elle de les recevoir déjà bons (2). »

(1) « Ridicule ministri vestri vestris se compresbyteris antequam conantur, » etc. *De Consider.*, lib. IV, cap. v, n° 16. Cf. Richard de S. Jovis, t. I, p. 113; Hergeth, *Histoire de l'Église*, trad. Bélet, III, 296.

(2) *De Consider.*, lib. IV, cap. iv, n° 9-10.

L'abbé de Clairvaux trace ensuite le portrait du cardinal, tel qu'il rêve de le voir briller dans l'Église. Les défauts reprochés à quelques membres du sacré-collège sont une ombre singulière à son tableau. Leur désintéressement en particulier est mis en question. Avec quelle vigueur il relève la faiblesse « de ceux qui courent après l'or au lieu de suivre le Christ, qui épuisent les bourses au lieu de corriger les crimes, qui s'enrichissent enfin ou enrichissent leurs familles avec les biens de la veuve et le patrimoine du crucifié (1) ! »

La peinture ici confine évidemment à la satire, et le pinceau devient un fouet. Bernard voudrait que le pape, nouveau Jésus, s'en armât pour chasser tous « les vendeurs » du temple.

III

Il s'élève ensuite à une autre « considération. » Ce n'est plus seulement l'Église de Rome qu'il a en vue, c'est l'Église universelle. Son admiration éclate de nouveau devant l'éminente dignité du Pontife romain, en qui il salue « l'évêque des évêques. » Les apôtres, « vos aïeux, » dit-il, *parentes tui*, « ont reçu pour mission d'abattre l'univers » aux pieds de Jésus-Christ. « Vous êtes leur héritier ; par conséquent, l'univers est votre héritage (2). D'autres sans doute sont aussi portiers du ciel et pasteurs de troupeaux, mais vous avez hérité de ces titres d'une façon spéciale. Chacun d'eux a un troupeau qui lui est particulièrement assigné ; pour vous, tous les troupeaux ensemble n'en font qu'un seul, qui vous est confié. Vous n'êtes pas seulement le pasteur de toutes les brebis, mais encore

(1) *De Considerat.*, lib. IV, cap. IV, n° 12.

(2) *Ibid.*, lib. III, cap. I, n° 1.

celui de tous les pasteurs. Vous pouvez, le cas échéant et pour un motif grave, fermer le ciel même à un évêque, le déposer et le livrer à Satan (1). En un mot, vous êtes par excellence le vicaire du Christ (2). »

Il ne faudrait cependant pas se méprendre sur la nature de ce pouvoir. L'abbé de Clairvaux se hâte d'en indiquer le caractère et d'en marquer les limites. Ce n'est pas un domaine à exploiter, c'est une fonction à exercer (3). « La chaire pontificale vous flatte. Ce n'est pourtant qu'un poste d'observation, comme l'indique le nom d'évêque, une éminence, d'où, semblable à la sentinelle, vous pouvez jeter un regard sur le monde (4)... » Ce monde, vous n'en avez pas la propriété, vous n'en avez que la garde et « le soin (5) ». « La souveraineté, *dominatus*, en a été interdite aux apôtres ; par conséquent, cette souveraineté, *dominatio*, vous est également interdite (6). Mais quoi ? direz-vous, vous convenez que je préside au monde et vous me défendez de dominer ? Oui, certes. N'est-ce pas déjà excellemment présider que présider par la sollicitude ? » Vous avez été mis à la tête du troupeau du Christ « pour le servir et non pour régner sur lui. » *Præsis ut prosis, non ut imperes* (7). Et j'ajoute ceci : « il n'y

(1) *De Consideratione*, lib. II, cap. viii, n^{os} 15 et 16.

(2) « Unicum Christi vicarium. » *Ibid.*, n^o 16. Cf. lib. IV, n^o 23. Par extension Bernard appelle aussi quelquefois les évêques « Christi Vicarios. » *De Officio episcoporum*, cap. ix, n^o 36.

(3) « Non dominium, sed officium. » *De Consider.*, lib. II, cap. vi, n^o 10.

(4) *Ibid.* « Blanditur cathedra ? Specula est..., sonans tibi episcopi nomine..., unde prospectes omnia, qui speculator super omnia constitueris. »

(5) « Dispensatio tibi credita est, non data possessio... Possessionem et dominium cede huic (Christo) ; tu curam habe. Pars tua hæc : ultra ne extendas manum. » *Ibid.*, lib. III, cap. i, n^o 1.

(6) *Ibid.*, lib. II, cap. vi, n^{os} 10 et 11.

(7) *De Consideratione*, lib. III, cap. i, n^o 2.

a fer ni poison que je redoute autant pour vous que la passion de dominer (1). »

Cet avis n'était peut-être pas inopportun, au moment où une centralisation excessive menaçait de produire des effets déplorables. Cette centralisation, qui fut particulièrement active de Grégoire VII à Innocent III, est devenue un beau prétexte à déclamation dans ces derniers siècles. Il ne faudrait pourtant pas que les abus dont elle fut l'occasion ou la source en fissent méconnaître les avantages et même la nécessité. A l'époque de son plus grand développement, elle fut vraiment une mesure de salut public (2). Les liens de la hiérarchie étaient relâchés ou dissous dans la plupart des provinces ecclésiastiques. Au lieu d'être un juge et un redresseur des torts, le métropolitain ne se montrait que trop souvent un oppresseur à redouter. De là des appels fréquents et inévitables au Saint-Siège, tribunal suprême et suprême refuge des opprimés. Il était du devoir des papes de couvrir de leur protection tous les appelants, évêques, abbés ou seigneurs laïques, de briser le joug sous lequel gémissaient les églises particulières, et de renfermer dans des bornes plus étroites le pouvoir des métropolitains. Cette réforme était d'autant plus facile que la constitution métropolitaine avait une origine purement historique et ne reposait point, comme l'épiscopat et la primauté, sur un droit divin (3).

Pour remédier aux abus, Rome employa des légats *à latere*, sorte de *missi dominici*, chargés de visiter les provinces ecclésiastiques; elle encouragea les appels, et en-

(1) « Nullum tibi venenum, nullum gladium plus formido, quam libidinem dominandi. » *Ibid.*

(2) « Magna necessitate provisum. » *De Considerat.*, lib. III, cap. II, n° 6.

(3) Cf. Hergenröther, *Hist. de l'Église*, trad. Bélet, t. III, p. 297.

fin elle institua ou du moins développa les exemptions. De cette sorte, avec ses mains longues et étendues, elle atteignit jusqu'aux extrémités du monde catholique. Malheureusement, les abus rentrèrent dans l'Église par la triple voie qui était destinée à les faire disparaître. Dès le douzième siècle, les meilleurs esprits s'élèvent contre la conduite de certains légats, contre l'abus des appels et des exemptions. Ce qui avait été un bienfait était déjà devenu un péril : « le remède tournait en poison (1). »

L'abbé de Clairvaux signale ce fléau à l'attention du souverain Pontife. Il insiste sur le soin à apporter dans le choix des légats. Qu'ils soient des hommes de dévouement et non des hommes d'argent. Qu'ils estiment leur mission au fruit qu'elle produit, et non au profit qu'elle rapporte. « S'ils retournent à Rome fatigués, que ce ne soit pas sous le poids de leurs rapines. S'ils se glorifient, que ce ne soit pas d'avoir amassé les choses les plus curieuses et les plus précieuses des pays qu'ils ont visités, mais d'avoir laissé la paix aux royaumes, la loi aux barbares, le repos aux monastères, l'ordre dans les églises et la discipline dans le clergé (2). »

Qu'est-ce, par exemple, que ce cardinal Jordano qui, des Alpes jusqu'à Rouen, rançonne les églises et sème le désordre partout où il passe (3)? Qu'est-ce que ces légats qui visitent le Midi et sacrifient le salut du peuple à l'or de l'Espagne (4)? Sont-ce là ces réformateurs tant promis et si désirés? N'est-ce pas déjà assez que de faux légats exploitent la crédulité publique (5)? Évidemment, Rome

(1) « Antidotum versum in venenum. » *De Considerat.*, lib. III, cap. II, n° 7.

(2) *Ibid.*, lib. IV, cap. IV, n° 12.

(3) Bern., ep. 290.

(4) *De Consider.*, lib. III, cap. I, n° 4.

(5) Cf. Jaffé, *Regesta*, n° 9353.

a d'autres instruments de sa justice et de sa sagesse. Bernard, qui ne l'ignore pas, a soin de distribuer l'éloge après le blâme. S'il est de mauvais légats, il en est aussi d'excellents. Témoin le cardinal Martin, de douce mémoire, qui accomplit sa mission en Dacie, sans se laisser corrompre. « Qu'un légat ait ainsi traversé le pays de l'or sans en rien rapporter, c'est là une vertu d'un autre âge, » s'écrie l'abbé de Clairvaux (1). L'éloge est légèrement emphatique. Bien d'autres légats donnèrent, dans le même temps, des preuves non équivoques de leur désintéressement. Bernard lui-même en nomme plusieurs avec une complaisance marquée, le cardinal Paparon ou Papi- rion en Irlande (2), et Geoffroy, évêque de Chartres, en France. Celui-ci poussa la délicatesse jusqu'à refuser tout cadeau, d'où qu'il provint, fût-ce un plateau ou un poisson, même offert par un prêtre (3).

L'avarice était, en effet, le défaut le plus communément et le plus amèrement reproché aux légats. Si l'on en croit saint Bernard, c'était un mal italien (4), c'était surtout un mal romain (5). Il est triste de penser que la fréquence

(1) *De Considerat.*, lib. IV, cap. v, n° 13.

(2) Ep. 290.

(3) *De Considerat.*, lib. IV, cap. v, n° 14. Cf. Joann. Sarisberiens., *Polycraticus*, lib. V, cap. 15 et 16.

(4) « Italica rapacitas. » *De Consider.*, lib. III, cap. i, n° 5.

(5) « Illis indulgendum. Sunt enim Romani et pecunia videbatur immanis, ac vehemens fuit ista tentatio. » *Bernard. Vita*, lib. III, cap. vii, n° 24. On se rappelle le distique suivant qui courait les monastères :

Martyris Albini seu martyris ossa Rufini

Romæ si quis habet, vertere cuncta valet.

Ap. Mon. Germ., X, 119; *Hist. des Gaules*, t. XV, p. 595. Cf. Bernard, *De Consider.*, lib. IV, cap. ii, n° 4; *Tractat. de Officio episcop.*, cap. vii, n° 29; Geroh Reichersp., *De Investigat. Antichristi*, I, 52, 74, 75, 80, 81, 85; Heriman Tornacens., ap. Bouquet, t. XIII, p. 406 et 409, etc.

des appels au Saint-Siège l'avait longtemps entretenu dans la curie.

Rome était transformée, quand Eugène III monta sur le siège de saint Pierre, en un véritable palais de justice universelle. Toutes les causes y affluaient, depuis la plainte du moine jusqu'aux revendications des rois. Les causes civiles même y faisaient irruption. De là cette nuée de plaideurs et d'avocats qui étourdissaient par leur bavardage, à deux cents lieues de distance, les oreilles délicates de l'abbé de Clairvaux (1).

Son premier vœu était qu'on supprimât, sinon d'un seul coup, au moins peu à peu, l'introduction des causes civiles devant le tribunal de la curie. « Eh quoi ! le palais retentit chaque jour du bruit des lois de Justinien, et non de celles du Seigneur ! Est-ce juste ? La loi du Seigneur est appelée à convertir les âmes. Mais celles-là sont moins des lois que des matières à procès et à chicanes, bonnes à troubler la justice (2). On n'entend du matin au soir que les criailleries des plaideurs. Que dis-je ? les nuits elles-mêmes ne sont pas tranquilles. Le jour au jour annonce des procès, et la nuit à la nuit redit des iniquités. » Comment pouvez-vous supporter une telle fatigue ? « La patience est une grande vertu ; mais, en vérité, quelquefois il est bon d'être impatient (3). » Du reste cet office de justicier universel abaisse votre dignité de pontife suprême. « Qui vous a chargé de régler les héritages et de faire le partage des propriétés ? Ces affaires infimes et terrestres ont leurs juges naturels, les rois et les princes. Pourquoi empiétez-vous sur le domaine d'autrui ? Pourquoi jetez-vous votre faux dans la moisson du voisin (4) ? »

(1) *De Consider.*, lib. I, cap. x et xi.

(2) *Ibid.*, lib. I, cap. iv.

(3) *Ibid.*, cap. iii. — (4) *Ibid.*, cap. vi.

A la justice civile, au préfet par exemple ou au sénat, revient le soin des affaires temporelles. Ce retranchement opéré, il ne restera que trop de causes, d'un caractère vraiment spirituel, à juger en cour de Rome. De ce côté encore l'abbé de Clairvaux tranche dans le vif et réclame une réforme sérieuse. « On en appelle à vous de toutes les parties du monde. C'est un hommage rendu à votre primauté. Faut-il vous en réjouir? Oui, pour les avantages que l'Eglise peut en retirer (1). Les appels sont un grand bien, un bien aussi nécessaire que la lumière du soleil, mais à la condition qu'ils soient faits dans une juste mesure et selon les canons (2). » Or, que d'appels abusifs! Qu'on en appelle d'une sentence, soit : mais comment admettre qu'on interjette appel avant que la sentence soit portée? « L'appel est un refuge, et non un subterfuge (3). » N'y a-t-il pas une infinité de causes qui devraient ressortir au tribunal de l'évêque? « Vous vous trompez, si vous croyez que votre puissance apostolique, pour être souveraine, a été seule instituée par Dieu (4). » Les évêques aussi sont des juges, et il est des cas où l'appel à Rome, fait au détriment de leur autorité, devient à la fois ridicule et odieux. Et Bernard cite l'exemple de la cérémonie d'un mariage interrompue, en plein Paris, par un appel que rien ne justifiait (5), au grand scandale des gens de la noce et des deux futurs époux.

(1) *De Consider.*, lib. III, cap. II, n° 6.

(2) *Ibid.*, n° 10. Bernard en appelle lui-même très souvent à la cour de Rome, par exemple en faveur de l'archevêque de Trèves, epp. 176 et 323, écrites en 1140 (cf. Jaffé, *Reg.*, n°s 8087, 8093, 8111); en faveur de l'évêque du Mans, epp. 294-296, écrites au plus tôt en 1150, etc.

(3) « Non suffugium, sed refugium. » *Ibid.*, n° 7.

(4) « Erras, si, ut summam, ita et solam a Deo vestram apostolicam potestatem existimas. » *Ibid.*, lib. III, cap. IV, n° 1. Cf. lib. IV, cap. VII.

(5) *Ibid.*, lib. III, cap. II, n° 11.

Même les appels, qui ont quelque apparence de légitimité, ne doivent être admis en cour de Rome qu'avec des précautions infinies. Que de gens ont recours à ce moyen sous des prétextes futiles ou faux, afin d'entraver le bien et de favoriser le mal (1)! Le sanctuaire de la justice apparaît ainsi comme l'asile des ambitieux, des avares, des simoniaques, des sacrilèges (2); tranchons le mot : comme une caverne de voleurs (3)! « Mais pourquoi, dites-vous, ceux qui sont appelés à tort ne viennent-ils pas prouver leur innocence et convaincre leurs adversaires d'injustice? » A cela je vais vous dire ce qu'on répond : « Nous ne voulons pas nous déplacer inutilement; il y a dans la curie trop de gens enclins à favoriser les appelants et les appels. Puisque nous perdrons notre procès à Rome, mieux vaut le perdre chez nous (4). »

« Je crois, ajoute le saint, qu'ils n'ont pas tout à fait tort. » Et, sur ce fondement, il s'élève contre les dépenses excessives que nécessitent les appels. « La chasse aux appels est devenue une industrie; » *appellationes venationes* (5). Rome s'enrichit ainsi aux dépens de l'univers. On répète partout qu'à Rome, avec de l'argent, on est sûr de gagner sa cause. Des juges, dont l'intégrité devrait être au-dessus de tout soupçon, passent pour regarder plus aux mains de ceux qui les abordent, qu'à la nécessité où les plaignants se trouvent réduits (6).

Un pareil reproche était exagéré au temps d'Eugène III. Le pape cistercien donnait lui-même l'exemple du plus

(1) *De Considerat.*, lib. III, cap. II, n° 8.

(2) *Ibid.*, lib. I, cap. IV.

(3) *Ibid.*, lib. I, cap. X.

(4) *Ibid.*, lib. III, cap. II, n° 8.

(5) *Ibid.*, n° 9.

(6) Bernard demande des juges « qui advenientium non manus attendant, sed necessitates. » *Ibid.*, lib. IV, cap. IV, n° 12.

parfait désintéressement. Son aversion pour les richesses était universellement reconnue. « On disait de lui qu'il n'estimait pas plus l'argent qu'un brin de paille (1). » Son exemple et ses avis exercèrent forcément sur le sacré-collège une salubre influence. Bientôt on apprit que des sacs d'écus, venus d'Allemagne, n'avaient pu franchir le seuil de la curie (2). « C'est une nouveauté, s'écrie l'abbé de Clairvaux. Depuis quand Rome refuse-t-elle de l'or? Que des Romains aient donné un semblable conseil, c'est à n'y pas croire! » Cependant le fait était vrai et préluait à une réforme générale. A la fin du pontificat d'Eugène III, il restait sûrement fort peu de cardinaux, s'il en était encore, à qui l'on pût adresser justement le reproche d'avarice (3). Bernard ne l'ignorait pas, et, s'il tonnait si fort contre un vice à peu près entièrement disparu de la curie, c'est qu'il voulait en bannir jusqu'à l'ombre. En fils zélé de l'Église, il estimait que la cour de Rome ne doit pas même être soupçonnée (4).

De la critique des appels abusifs, il passe à celle des exemptions inconsidérées. Quelques monastères, fondés

(1) *De Considerat.*, lib. II, cap. xiv. Cf. lib. III, cap. III. « Hic (Eugenius) cum ab omnibus nuntiaretur avidus pecuniæ non esse. » Heriman. Tornacens., *Hist. des G.*, t. XIII, p. 409.

(2) *De Consider.*, lib. III, cap. III.

(3) Comparer l'inscription que Baronius a pu lire sur le mur sud de la tour du château de Terracine : « Eugenius papa III..... quorumdam vitium in modum honestatis redegit, ne quid a quoquam peterent neve quid a quoquam ante decisam causam acciperent, post decisam obtatum quid verecunde et cum gratiarum actione acciperent. » Baron., *Annal. eccles.*, éd. Pagi, XIX, p. 70, note. Jean de Salisbury écrivait encore sous Adrien IV : « Unum audacter conscientia teste profiteor, quia nusquam honestiores clericos vidi quam in ecclesia romana, aut qui magis avaritiam detestentur... Paucorum labes sinceris maculam ingerit, » etc. *Polycraticus*, lib. VI, cap. 24.

(4) « Non sit in fama nævus malæ speciei. » *De Consider.*, lib. III, cap. IV, n° 14.

avec l'appui de la cour de Rome, jouissaient de privilèges particuliers et relevaient directement du Saint-Siège. Cette faveur fut bientôt enviée des autres abbayes, qui, non contentes de se placer sous la protection de l'Église romaine, mirent tout en œuvre pour être également exemptes de la juridiction de l'Ordinaire. Les papes prêtèrent les mains « à ce démembrement des églises particulières (1), » comme parle saint Bernard. Un pareil système d'exemptions minait la hiérarchie et la discipline. Le mal gagna insensiblement tout le corps ecclésiastique. « Les abbés étaient parvenus à se soustraire aux évêques, les évêques aux archevêques, les archevêques aux patriarches ou aux primats (2). »

Alors un murmure général s'éleva en France, en Italie et en Allemagne. On en appela comme d'abus, si je puis m'exprimer ainsi, contre Rome elle-même. « Ce qu'on met en question, dit l'abbé de Clairvaux, ce n'est pas votre pouvoir, mais votre droit. Il est clair que vous avez la plénitude de la puissance, mais il ne l'est pas autant que vous l'exerciez justement (3). En toute œuvre, il faut considérer trois choses : premièrement, si elle est licite ; en second lieu, si elle est convenable ; enfin, si elle est avantageuse... Or quel est le fruit de cette émancipation ? Je n'en vois pas d'autre que l'insolence plus grande des évêques et le relâchement plus déplorable des moines ; » ajoutez-y « l'appauvrissement des monastères. Un arbre qui porte de tels fruits ne saurait être un bon arbre. Vous voyez combien il est vrai de dire : « Tout m'est permis,

(1) « Truncari se clamitant ac demembrari. » *De Consider.*, lib. III, cap. IV, n° 14.

(2) *De Consideratione*, lib. III, cap. VI, n° 14.

(3) « Sic factitando, probātis vos habere plenitudinem potestatis, sed justitiæ forte non ita. Facitis hoc quia potestis : sed utrum et debeat, quæstio est. » *Ibid.*

« mais tout ne m'est pas avantageux. » Et pardonnez-moi, je n'admettrai même pas facilement que ce qui produit tant de mal soit permis (1). »

L'abbé de Clairvaux est loin cependant d'attaquer le principe des exemptions : il n'en conteste pas l'utilité ; il veut seulement qu'elles soient accordées avec prudence et pour un motif d'utilité publique, jamais dans l'intérêt des particuliers (2). Que ne suivit-on son avis ! Le relâchement qui s'était introduit dans les cloîtres par la faute des abbés ne fit que croître à la faveur des exemptions. En un temps où les communications avec Rome étaient difficiles et rares, l'exemption privait les ordres religieux d'une surveillance immédiate, qui devenait plus nécessaire à mesure que leur ferveur primitive allait s'affaiblissant. De là une décadence inévitable, dont aucune autorité présente n'entravait la marche. Qui oserait dire que, replacés sous la juridiction de l'Ordinaire, nombre de monastères n'eussent pas échappé à une ruine totale, ou même n'eussent pas vu reflorir la beauté des anciens jours ?

Un remède général, applicable à tous ces maux, eût été l'observation stricte des canons des conciles. L'abbé de Clairvaux en rappelle brièvement la teneur au souverain législateur lui-même. Le pape n'est-il pas le premier gardien des lois conciliaires ? Du haut de son trône il interroge l'Église universelle. C'est à lui qu'il appartient de châtier les délinquants. Qu'il n'épargne ni le rang ni l'âge : « l'impunité, fille de l'incurie, est la mère de l'insolence et la nourrice des dérèglements. »

Bernard dénonce, en particulier, au souverain Pontife

(1) *De Considerat.*, lib. III, cap. vi, nos 15 et 16. Cf. *De Officio episcop.*, cap. iv, nos 33-35.

(2) « *Utilitas communis non propria.* » *De Consid.*, n° 18.

deux transgressions qui blessent extrêmement sa délicatesse : l'inconvenance du costume des clercs séculiers et l'irrégularité des ordinations ecclésiastiques. Nous avons rapporté ailleurs ses critiques et en avons fait voir la justesse ; il est inutile d'y revenir. Remarquons seulement que, dans cet examen de conscience de l'Église universelle, la continence des clercs romains n'est l'objet d'aucune observation. Ce silence de l'austère réformateur est, à notre sens, très significatif. On n'a pas oublié les accents indignés par lesquels le vengeur de l'honneur sacerdotal stigmatisait en 1140, en présence du clergé des écoles de Paris, les membres impurs du corps ecclésiastique. Son imagination ardente croyait voir encore les cendres exécrables de Sodome et de Gomorrhe voltiger dans l'air et souiller les ministres du Seigneur, en s'abattant sur eux (1). Jamais il ne laissa échapper une occasion de flétrir ceux qui, engagés témérairement dans la profession religieuse ou dans les ordres sacrés, violaient leur vœu de chasteté. Évidemment, s'il se tait sur un sujet aussi important dans son livre *De Consideratione*, c'est qu'à ses yeux le mal avait considérablement diminué depuis dix ou douze ans (2). Les membres du clergé n'étaient sans doute pas encore tous sans tache. Mais l'Église pouvait montrer discrètement à son époux divin la ceinture de jour en jour plus éclatante de son sacerdoce.

IV

Au delà de l'Église catholique, il semble qu'il n'y ait plus rien. Mais il reste encore les infidèles, les Juifs, les

(1) *Sermo de Conversione ad clericos*, cap. xx, n° 34-36.

(2) Voir, cependant, les canons 3 et 7 du Concile de Reims, ap. Jaffé, *Regesta*, tom. II, p. 52.

schismatiques et les hérétiques : le pape est leur « débiteur, » et sa sollicitude doit s'étendre jusqu'à eux (1).

Les croisades marquent un temps d'arrêt dans la diffusion du christianisme. Les musulmans ceignaient alors d'un demi-cercle de fer la Méditerranée; et vers le Nord les peuples slaves pressaient, jusqu'à les rompre, les barrières que la civilisation leur opposait sur l'Oder. Les nations catholiques étaient sur la défensive. Aux violences des musulmans et des barbares, l'abbé de Clairvaux demande qu'on réponde par la violence. Nous connaissons son système de représailles (2). Son zèle apostolique n'est pas pour cela amoindri. Il déplore l'interruption des missions évangéliques. « Comment vos prédécesseurs ont-ils eu l'idée de mettre des bornes à l'Évangile et d'arrêter l'essor de la parole de foi, pendant que l'infidélité dure encore? Il est nécessaire que la vérité arrive jusqu'aux oreilles des Gentils. Attendons-nous que la foi tombe sur eux d'elle-même? Comment croiront-ils, si on ne les prêche? Pierre fut envoyé à Corneille, Philippe à l'Eunuque, et, pour prendre un exemple plus récent, Augustin fut chargé par le bienheureux Grégoire de transmettre aux Anglais la règle de la foi (3). » Que d'infidèles sont encore assis à l'ombre de la mort! Et cependant, dans la pensée de Bernard, le nombre de ces âmes déshéritées était bien restreint. Le monde connu de son temps n'occupait qu'un espace fort limité de l'orbe terrestre. Quelles eussent été ses plaintes et quelle l'inquiétude de son zèle, s'il eût pu apercevoir, par delà l'horizon, les nations qui

(1) *De Considerat.*, lib. III, cap. I, n° 2. « Orbe exeundum est ei qui forte volet explorare quæ non ad tuam pertinent curam. » *Ibid.*, n° 1.

(2) Cf. ep. 363, n° 7; ep. 457.

(3) *De Considerat.*, lib. III, cap. I, n°s 3 et 4.

peuplaient l'extrême Orient et les sauvages du nouveau monde!

Les Juifs étaient plus à portée de son regard. Tous les États catholiques leur offraient l'hospitalité, mais une hospitalité parfois chèrement payée. Rome seule, au moyen âge, fut pour eux vraiment pitoyable. Ils avaient sous le gouvernement des papes un sort envié de tous leurs coreligionnaires. Non seulement ils n'étaient pas pressurés, comme partout ailleurs, par un impôt arbitraire, mais, sans être égaux aux catholiques, ils formaient dans la cité une sorte de corporation autorisée, et, quand ils venaient, comme les autres *scolæ* urbaines, offrir leurs hommages au pape, *laudem facere*, et lui présenter le livre de la Loi dans les processions solennelles, ils recevaient pour leur démarche, comme les autres corporations, le *presbyterium* réglementaire, soit un don de vingt sous d'argent (1). C'est ainsi qu'en 1149 on les voit prendre rang parmi les Romains pour fêter le retour d'Eugène III dans sa capitale (2).

L'abbé de Clairvaux connaissait bien ces mœurs paisibles des Juifs de Rome. En général, il répugnait à s'associer aux persécutions dirigées contre les fils d'Israël. A la différence d'un grand nombre de ses contemporains et à l'exemple de la papauté, il les prit en quelque sorte sous

(1) « *Judæi ei legem suam præsentant et faciunt laudes — facere laudem* équivant à souhaiter *Domino papæ vita* — et recipiunt a camerario viginti solidos provesinos. » Cencius, n° 38. Cf. *Ordo Benedicti*, ap. Mabillon, *Musæum Ital.*, II, 743. Le jour du couronnement du pape, « *Judæi repræsentant Domino papæ in via legem et ei faciunt laudes, et tres libras, unam piperis et duas de cinnamomo, afferunt ad cameram.* » Cencius, *ibid.*, p. 200. En retour ils reçoivent la gratification ordinaire de vingt sous provinois. Watterich, I, 17.

(2) « *Judæi quoque non deerant tantæ letitiæ, portantes in humeris suis legem mosaicam.* » Boso, *Vita Eugenii III*, Watterich, II, 283.

sa protection (1). Il ne pensait pas que l'amour du Christ dût être fait de haine, même de la haine des Juifs. Chose plus remarquable encore, il abandonne consciencieusement ce peuple à son sort déplorable ; il ne songe même pas à l'évangéliser. « Les temps marqués pour la conversion des Juifs ne sont pas arrivés, dit-il au pape ; vous êtes excusable de ne pas prévenir les desseins de la Providence (2). »

Les Grecs schismatiques réclament plutôt l'attention et les soins vigilants du vicaire du Christ. « Ils sont avec nous, sans être avec nous ; unis par la foi, ils se séparent de nous par la désobéissance ; leur foi même est chancelante et boiteuse (3). » Par quels secrets efforts pourront-ils être ramenés à l'Église romaine ? Qui brisera leur « opiniâtreté » ? Eugène III, on s'en souvient, avait déjà pris de lui-même l'initiative d'un rapprochement entre les Grecs et les Latins. Mais les négociations qu'il avait préparées en ce sens, entravées par d'autres desseins, ne furent pas même entamées (4). Malheureusement, après les désastres de la seconde croisade et dans l'état politique de l'Europe qui en fut la suite, la route de Constantinople devait être fermée pour longtemps encore au zèle des pontifes romains.

Si la vigilance des papes est ainsi resserrée, par le malheur des temps, entre certaines limites, n'est-ce pas un motif de plus pour qu'elle s'exerce très activement dans les pays catholiques que l'hérésie désole ? Telle est du moins la pensée de Bernard. Les hérétiques sont les

(1) Cf. epp. 363, n^{os} 6-7, et 365 ; in *Cantica*, Serm. LXIV ; *Liber ad milites Templi*, cap. x.

(2) *De Consider.*, lib. III, cap. I, n^o 3.

(3) *Ibid.*, n^o 4.

(4) Cf. Jaffé, *Regesta*, 9095, 9110.

pires ennemis de l'Église : « pervertis eux-mêmes, ils se plaisent à pervertir les autres ; ce sont des chiens pour déchirer et des renards par la ruse. » Deux moyens s'offrent à vous pour les réduire : la persuasion ou la force. « Corrigez-les, afin qu'ils ne périssent pas ; sinon, ôtez-leur le moyen de perdre les autres (1). » On connaît la théorie de l'abbé de Clairvaux sur le pouvoir coercitif de l'Église. Il enseigne, à la vérité, qu'il « faut prendre les hérétiques par des arguments, et non par les armes (2) ; » et en cela il ne fait que suivre la doctrine de saint Augustin ; mais, pour se conformer entièrement à la pratique de l'évêque d'Hippone, il ne dédaigne pas le secours du bras séculier dans la répression des manœuvres ouvertes de l'hérésie. L'hérésie, au moyen âge, était, en effet, un attentat contre l'ordre public, en même temps qu'une attaque contre la religion. Les lois, conformes aux mœurs, s'opposaient à sa propagation. Un hérétique, selon l'abbé de Clairvaux, n'avait qu'un moyen d'échapper à leur rigueur, c'était de s'abstenir de toute propagande. L'Église était vis-à-vis de lui en état de défense : attaquée, elle frappait ; et, si les armes spirituelles ne suffisaient pas à écarter le péril, elle avait recours à l'épée de celui que, dès le quatrième siècle, on appelait « l'évêque du dehors (3). »

Dans l'esprit de l'ardent apôtre, ce n'était là qu'une mesure d'exception, d'une application délicate. Son expérience lui prouvait que des missions bien organisées

(1) « Subversores invictis rationibus convincantur, ut vel emendentur ipsi, si fieri potest ; vel si non, perdant auctoritatem facultatemque alios subvertendi. » *De Considerat.*, lib. III, cap. 1, n° 3.

(2) « Hæretici capiantur, non armis, sed argumentis. » *In Cantic.*, Serm. LXIV, n° 9. Cf. note de Mabillon, *in loc.*

(3) « Aut corrigendi, ne pereant ; aut ne perimant, coercendi. » *De Consider.*, lib. III, cap. 1, n° 3 ; cf. epp. 241, 242.

pouvaient quelquefois suppléer avantageusement aux rigueurs des lois et à l'emploi de la force. Il n'est pas éloigné d'attribuer à l'incapacité des légats l'échec qu'ils subissaient dans le midi (1). Que ne put-il achever lui-même à loisir la croisade pacifique qu'il avait commencée en 1145 ! Peut-être eût-il prévenu par ses prédications la diffusion du manichéisme et les horreurs de la guerre des Albigeois.

V

Ce droit du glaive, tel que le concevait le moyen âge, est un des usages qui blessent le plus l'esprit moderne. Nous avons déjà indiqué ailleurs comment saint Bernard entendait qu'il fût exercé. On comprendra mieux encore sa théorie, quand on verra ce qu'il pense du pouvoir temporel des papes et des rapports de l'Église et de l'État. Sur ces deux points, son livre *De Consideratione* fournit des renseignements précieux à recueillir.

Bernard croyait, comme la plupart de ses contemporains, à la fabuleuse donation de Constantin (2). Peu s'en faut qu'il ne la déplore ; il déplore au moins les soucis et le luxe qu'elle impose au souverain Pontife. Sa modestie chrétienne s'offense de voir « le successeur de Pierre orné de soie et de pierres précieuses, couvert d'or, porté par une blanche haquenée, escorté de gendarmes et entouré de ministres bruyants, » comme un prince de ce monde, comme « un successeur de Constantin (3). »

(1) *De Considerat.*, lib. III, cap. I, n° 4.

(2) *Papstfabeln*, dans Hergenröther, *Histoire de l'Église*, trad. Bélet, tom. I, p. 562-587.

(3) « In his successisti, non Petro, sed Constantino. » *De Consider.*, lib. IV, cap. III, n° 6.

Cette description sommaire ne donne qu'une très faible idée de la pompe déployée, en certains jours de fête, par la cour romaine. Il faut ouvrir les *Ordines romani* pour en retrouver tous les détails. Il est aisé de comprendre que le peuple, aussi bien que les « satrapes » et les « palatins » de la Ville éternelle, aient aimé ces brillantes cérémonies. Même ceux qui étaient à l'honneur y trouvaient leur profit. Chaque procession était suivie d'une distribution de *presbyteria* ou dons en argent, auxquels tous les dignitaires, tous les ordres, et toutes les *scolæ*, depuis le préfet jusqu'au simple balayeur, avaient part (1). Bernard craint seulement qu'Eugène III ne se complaise dans cette pompe. Il n'ose pourtant lui conseiller d'y renoncer tout à fait. « Il faut tolérer cela, lui dit-il, à cause des temps, mais non l'exiger comme un honneur qui vous soit dû (2). »

Mais le plus grand péril qui menaçait Eugène III n'était pas dans cet éclat attaché indirectement à la souveraineté temporelle; il était bien plutôt dans le gouvernement même du peuple romain, naturellement indocile et aigri encore par la révolution. Le surcroît de soucis que la politique créait ainsi à la papauté troublait nécessairement le service des affaires purement religieuses. Toute l'Église souffrait de cette perturbation. Aussi l'abbé de Clairvaux ressent-il, contre ceux qui en sont la cause, une véritable colère, qu'il exhale dans une de ses invectives les plus éloquentes. « Que dirai-je de ce peuple? s'écrie-t-il. C'est le peuple romain. Impossible d'exprimer plus brièvement et plus fortement ce que je pense de vos diocésains, *parochianis*. Qu'y a-t-il de plus connu au

(1) Cf. *Ordo* du chanoine Benoît, et Cencius, nos 4, 38, 39, 40, 42.

(2) *De Consider.*, lib. IV, cap. III, n° 6.

monde que la morgue et le faste des Romains? Race ennemie de la paix, amoureuse du désordre, race intraitable et insoumise, si ce n'est quand elle ne peut résister. Faut-il vous montrer que je connais bien les mœurs de vos sujets? Avant tout, ils sont habiles à faire le mal, incapables de faire le bien, odieux au ciel et à la terre, impies contre Dieu, séditieux entre eux, jaloux de leurs voisins, inhumains envers les étrangers; ils n'aiment personne, et personne ne les aime; et, comme ils veulent que tout le monde les craigne, il leur faut craindre tout le monde. Ils ne peuvent pas souffrir d'avoir des supérieurs, et ils ne savent pas commander. Leur langue annonce de grandes choses, mais ils ne font rien. Très riches en promesses, ils sont très pauvres en œuvres; flatteurs très caressants, et détracteurs très mordants; hardis à demander, effrontés pour refuser; importuns pour solliciter, ingrats dès qu'ils ont reçu. Voilà les Romains! montrez-m'en un, dans toute cette grande ville, qui vous ait accepté comme pape, si ce n'est pour de l'argent, ou dans l'espérance d'en recevoir. Ces gens-là regardent tous aux mains du législateur; bien peu regardent à ses lèvres (1). »

Tel est le mal, ajoute l'abbé Clairvaux; il est inutile de le dissimuler. Faut-il renoncer à l'espoir de le guérir? « Ne vous découragez pas; ce qu'on exige de vous, c'est la

(1) « Pauci ad os legislatoris, ad manus omnes respiciunt. » *De Consider.*, lib. IV, cap. II, nos 2 et 4. Geroh de Reichersberg (*De Investigat. Antichristi*, lib. I, cap. 85, 167) remarque que, de son temps, ton pape nouvellement élu devait offrir aux Romains comme don de joyeux avènement, *in primo ingressu suo, undecim talentorum millia*. Jean de Salisbury (*Hist. Pontif.*, ap. *Mon. G.*, XX, 533) rapporte malicieusement qu'en rentrant à Rome, en 1148, Eugène III *a magna tibus honorifice susceptus est, qui aurum et argentum olfecerant Galliarum*.

cure, et non la guérison, *curam, non curationem*. Comme l'a dit le poète : *Il n'est pas toujours au pouvoir du médecin de guérir son malade* (1). Je sais combien est endurci le cœur de ce peuple; mais de ces pierres Dieu peut encore susciter des enfants d'Abraham (2). S'il est indompté, rien ne prouve qu'il soit indomptable (3). »

Au moment où Bernard écrivait ces lignes, Eugène III était sur le point de rentrer dans Rome, s'il n'y était déjà rentré, après un troisième exil (4). Son principal adversaire était toujours Arnauld. Vainement, le 15 juillet 1148, il avait frappé le sectaire de l'excommunication (5). Vainement il avait contraint, l'année suivante, les Romains à accepter ses conditions, appuyées par les armes du roi de Sicile (6). La turbulente bourgeoisie romaine avait de nouveau rompu la paix, dès le mois de juin 1150 (7). La lutte, nous l'avons vu, était engagée entre les principes, plus encore qu'entre les hommes. Ce n'était pas seulement la liberté que réclamait alors le sénat; c'était la souveraineté absolue, à la fois civile et religieuse. L'abolition du pouvoir temporel des papes ne formait que

(1) *Non est in medico semper releveltur ut æger*. Ovid., I, *De Ponto*, eleg. 10.

(2) *De Consider.*, lib. IV, cap. II, n° 2.

(3) *Ibid.*, cap. III, n° 8.

(4) Eugène III entra pour la troisième fois dans Rome le 9 décembre 1152. *Annal. Casinens.*, ap. *Mon. Germ.*, XIX, 310.

(5) *Hist. Pontifical.*, ap. *Mon. Germ.*, XX, 537; Jaffé, *Regesta*, 9281.

(6) *Annal. Casinens.*, ap. *Mon. Germ.*, XIX; 310; Romoald, *ibid.*, 425. Eugène III était à Rome le 28 novembre 1149. Jaffé (*Regesta*, n° 9359). Sur les conditions de paix, voir les *Promissa Romanorum*, ap. Watterich, II, 312, ep. Wibald., n° 247, p. 480. Pour la date de ces négociations, cf. Bernhardi, *Konrad III*, p. 779, note 26. Watterich les place à tort en 1151.

(7) Cf. Jaffé, *Regesta*, n° 9398; *Hist. Pontific.*, *Mon. Germ.*, XX, 537.

le premier article de son programme (1); le second n'allait à rien moins qu'à subordonner le pouvoir spirituel au pouvoir civil. Et ce renversement des rôles, qui dut scandaliser maints esprits au douzième siècle, était la dernière conséquence de la doctrine d'Arnauld. Un de ses partisans avait osé offrir au roi Conrad les clefs du château Saint-Ange, afin que les empereurs d'Allemagne pussent disposer à l'avenir de la tiare et diriger les élections papales (2). Selon ce nouveau système de gouvernement, le pape n'était plus rien et l'empereur était tout; le sénat lui-même se trouvait réduit à un rôle effacé. Telle n'avait pas été sans doute la première pensée d'Arnauld. Mais par la force des événements et des passions, la révolution qu'il dirigeait, purement communale dans le principe, était devenue peu à peu sociale; et sa politique, d'abord essentiellement républicaine, finissait dans un impérialisme décidé. On se ferait difficilement une idée des bassesses du langage que ses partisans tenaient au roi Conrad (3). L'avènement de Frédéric Barberousse entretint pour un temps leurs rêves de gloire et de servilisme. Mais bientôt l'habile politique d'Eugène III, servie par les armes de Roger de Sicile et par l'ambition de Frédéric, ruina leurs espérances. Bernard con-

(1) « *Omni clericorum obstaculo remoto.* » Ep. Wibald., n° 214; cf. n° 215, p. 333 et 335.

(2) « *Ut sine vestra jussione ac dispositione nunquam de cetero Apostolicus in Urbe ordinetur.* » Ep. Wibald., n° 216, p. 335. L'auteur de la lettre, nommé Wetzlar, se déclare *un partisan du sénat* : « *Quidam fidelis senatûs.* » Giesebrecht et Bernhards s'accordent à voir en lui un disciple d'Arnauld.

(3) « *Quidquid desiderat urbis cor imperiale, in ea obtinere procul dubio poterit.* » Ep. Wibald., n° 215, p. 335. « *Pro vestra imperiali corona exaltanda et omnimodo augenda quotidie decertamus.* » Ep. Wibald., n° 214, p. 332; cf. Watterich, II, 285. « *Rex valeat, quidquid*

naissait-il le traité qu'Eugène III avait proposé à Frédéric Barberousse pour la défense du pouvoir temporel des papes (1)? Il est permis d'en douter. Du reste, la confiance que le saint abbé mettait dans l'emploi de la force, pour assurer le succès d'une œuvre religieuse autant que politique, était fort limitée. Le souverain Pontife a en main deux glaives, le glaive spirituel et le glaive matériel. Doit-il user indistinctement de l'un ou de l'autre contre ses sujets? « Usez du glaive de la parole et non du fer, » répond l'abbé de Clairvaux. « Il vous a été dit en la personne de saint Pierre : « Remettez votre épée dans le « fourreau. » Cette épée est à vous assurément; les deux glaives appartiennent à l'Église. Mais c'est l'empereur qui tient pour vous le glaive matériel et qui ne doit le tirer, en faveur de l'Église, que sur un signe de votre volonté (2). » Bernard estime que l'état de la cause pontificale n'est pas tellement désespéré qu'il faille recourir aux armes. Plaçant tout son espoir en Dieu, il conseille à Eugène III d'agir uniquement en pasteur (3). « Obstinez-vous, dit-il, contre l'obstination des Romains. A leur endurcissement, opposez un front plus dur encore. Vous ne serez quitte envers votre conscience que lorsque vous

cupit obtineat... Cæsaris accipiat Cæsar, quæ sunt sua..., Petro solvite tributum. » *Ibid.*, p. 286.

(1) Ce traité dont on peut voir les termes dans Watterich, *Pont. Rom. Vitæ*, II, 318-320, fut signé à Constance le 23 mars 1153. Frédéric avait succédé à Conrad le 5 mars 1152. Wibald., n° 344.

(2) « Aggredere eos, sed verbo, non ferro... Tuus ergo et ipse (materialis), tuo forsan nutu, etsi non tua manu, evaginandus. Uterque ergo Ecclesiæ, et spiritualis scilicet gladius et materialis; sed is quidem pro Ecclesia, ille vero et ab Ecclesia exserendus; ille sacerdotis, is militis manu, sed sane ad nutum sacerdotis et jussum imperatoris. » *De Considerat.*, lib. IV, cap. III, n° 7

(3) *De Consider.*, *ibid.*, n° 6.

pourrez dire en toute vérité : « O mon peuple, qu'ai-je dû faire « pour toi que je n'aie pas fait (1). »

Si de tels avis sont excellents, on sent toutefois qu'ils sont d'un moine habitué à commander et à être obéi au nom de la règle sainte, plutôt que d'un souverain obligé de plier ses sujets révoltés à une loi humainement discutable. Arnauld ne les aurait pas désavoués. Il y a entre ces avis et sa doctrine une véritable parenté (2). Cependant un point les sépare. Pendant qu'Arnauld dénie absolument à l'Église le droit du glaive, l'abbé de Clairvaux le lui reconnaît, dans la mesure et avec les réserves qu'il a expliquées. De là entre les vues politiques des deux moines une véritable incompatibilité.

Les flatteries d'Arnauld s'adressaient surtout à la démocratie. Voyant qu'il n'avait rien à attendre de Frédéric, et que la haute bourgeoisie aussi bien que la noblesse se détachaient peu à peu de sa personne et refusaient de le suivre dans sa campagne anticatholique, il se tourna vers la banlieue de Rome, pour y chercher un nouveau point d'appui et préparer les élections sénatoriales du 1^{er} novembre 1152. Dans sa détresse, il imagina, dit-on, de créer un empereur, servi par deux consuls et un sénat de cent membres. Une république impériale, ou un empire démocratique, tel était le dernier mot de sa réforme politique et religieuse. Eugène III eut vent de ce projet,

(1) *De Considerat.*, lib. IV, cap. III, n° 8.

(2) Wetzel, disciple d'Arnauld, écrivait : « Propter id utile factum affirmo, ne per sacerdotes bella fiant aut homicidia in mundo. Nam non licet eis ferre gladium et calicem, sed prædicare, nequaquam bella et lites in mundo committere. » Ep. Wibald., n° 216, p. 335. Arnauld allait plus loin encore : « Ipsum papam non esse... qui incendiis et homicidiis præstat auctoritatem. » *Hist. Pont.*, ap. *Mon. Germ.*, XX, 538. C'est vraisemblablement la connaissance de ces théories qui poussait l'abbé de Clairvaux à la modération.

et le dénonça à Frédéric (1), avant même qu'il eût un commencement d'exécution. Nul ne s'étonnera que les élections aient trompé les espérances d'Arnauld. Dès le 9 décembre, Eugène III avait fait sa paix avec les nouveaux sénateurs, et il était rentré dans Rome. Ses libéralités lui gagnèrent tous les cœurs, dit un contemporain. Les bourgeois apaisés reconnurent sa souveraineté. Si la mort ne l'eût prévenu, il eût fini par abolir, avec l'agrément du peuple, les prérogatives politiques du sénat (2). Cette abolition fut l'œuvre de ses successeurs. En 1155, Adrien IV donna le dernier coup au parti d'Arnauld (3). Arnauld lui-même, fugitif et prisonnier, fut condamné à la strangulation par le préfet de Rome, à la suite d'une émeute que réprimèrent les soldats de Frédéric. Le corps du moine rebelle fut ensuite brûlé, et ses cendres jetées dans le Tibre, « de peur, dit un chroniqueur, que le peuple ne les recueillît et ne les honorât comme les cendres d'un martyr (4). »

Le chanoine Geroh de Reichersberg a blâmé la rigueur de ce châtement. Il est difficile de dire ce qu'en eût pensé saint Bernard, s'il l'eût connu. Il est sûr, pourtant, qu'il n'était pas partisan des mesures sanguinaires. Malgré l'ardeur naturelle de son tempérament et l'absolutisme

(1) Ep. Eugenii ad Wibald., ap. Watterich, II, 317-318; ep. Wibald., n° 383; Jaffé, *Regesta*, 9606.

(2) *Romuald. Salernitan.*, ap. Watterich, II, 318. Bern., ep. 488 : « Jam fere senatum annihilaverat. »

(3) Boso, *Vita Hadriani*, ap. Watterich, II, 324-325. Les sénateurs gardèrent toujours le droit de battre monnaie. Les provinciaux du sénat portent au droit *Senatus P. Q. R.* et au revers *Roma caput mundi*.

(4) Boso, p. 326 et 330; Otto Frising., *Gesta Frid.*, II, 23; Fabre, *Libri Censuum*, Paris, Thorin, p. 14, note 4. Cf. Vincent de Prague, ap. Watterich, II, 349, note; Geroh Reichersberg, *De Investigat. Antichristi*, lib. I, cap. 42; Otto Frising., *loc. cit.*, II, 21; cf. *Annal. Palid.*, ap. *Mon. Germ.*, XVI, 89.

de ses idées, tous ses conseils tendent à inspirer au pape Eugène l'esprit de douceur. La question romaine se posait déjà nettement, avec un caractère singulièrement révolutionnaire. On ne sera pas médiocrement surpris d'apprendre que, pour la trancher, l'abbé de Clairvaux, las de luttes armées, ne reculait pas devant une solution extrêmement libérale, l'abandon de Rome. « Quand vous aurez tout fait, dit-il, si tout est inutile, il vous restera encore une chose à faire. Sortez de la capitale des Chaldéens et dites : « Il faut que je porte aussi l'Évangile à « d'autres cités. » Si je ne m'abuse, en échangeant ainsi Rome pour l'univers, vous n'aurez pas à vous repentir de votre exil (1). »

Le conseil était hardi. Comme toutes les solutions radicales, celle-ci pouvait sourire à un esprit absolu. Mais il est douteux qu'elle eût obtenu le succès qu'en attendait son auteur. Les papes ont été, ce semble, mieux inspirés en croyant à la destinée providentielle de Rome, et en défendant avec une invincible persévérance le patrimoine de saint Pierre et la capitale du monde chrétien.

VI

Si l'abbé de Clairvaux se résignait à sacrifier la souveraineté temporelle des papes, c'était en vue d'assurer leur prestige et leur suprématie spirituelle. Qu'importe, semble-t-il dire, une royauté particulière, à qui règne sur l'univers catholique (2)? Bernard explique en diverses rencontres, mais toujours dans les mêmes termes, c'est-

(1) « Puto nec pœnitebit exsilii, orbe pro urbe commutato. » *De Considerat.*, lib. IV, cap. III, n° 8.

(2) « Levare super gentes et regna. » *De Consider.*, lib. II, cap. v. « Ad regna et imperia disponenda. ». Ep. 237.

à-dire par la comparaison des deux glaives, la théorie des rapports de l'Église et des États chrétiens. Selon cette conception figurée, l'État chrétien, l'empire, qui en est la plus haute expression, est le bras droit de l'Église. L'Église a droit aux deux glaives; mais c'est l'État qui porte en son nom le glaive matériel, qu'elle ne saurait brandir sans violer la décence. La société chrétienne reçoit-elle une atteinte au dehors ou au dedans, la tête commande et le bras exécute (1).

Est-ce à dire que l'État ne soit que le bras d'un corps dont l'Église est la tête? Sans aller jusqu'à cette conclusion extrême, quelques écrivains ont cru apercevoir dans la comparaison des deux glaives, très répandue au moyen âge (2) et consacrée par la bulle *Unam sanctam* (3), une preuve à l'appui de la thèse de la subordination de l'État à l'Église. D'autres, au contraire, y ont vu un simple témoignage en faveur de la distinction des deux pouvoirs. Ces derniers étaient plus dans le vrai. Il n'est pas permis aujourd'hui de soutenir que l'État soit, en principe, subordonné à l'Église; chacun des deux pouvoirs forme, dans sa sphère, un pouvoir suprême et indépendant (4).

(1) « Petri uterque gladius, alter suo nutu, alter suâ manu, quoties necesse est, evaginandus. » Ep. 256. Cf. *De Consider.*, lib. IV, cap. III, n° 7.

(2) « Hunc ergo gladium de manu Ecclesiæ accipit princeps, cum ipsa gladium sanguinis non habeat. Habet tamen et istum; sed eo utitur per principis manum. » Joann. Sarisberiens., *Polycraticus*, lib. IV, cap. III. Cf. Goffrid. Vindocinens., *Opuscul. IV*, ap. Migne, tom. CXXXI, p. 220; Hildeb. Cenomann., ap. *Biblioth. PP. Maxim.*, tom. XXI, p. 136; Richard. Cantuar. inter epp. Petr. Blesens., ap. Migne, t. CCVII, p. 226; Geroh Reichersp., *De Investigat. Antichrist.*, lib. I, n° 37 et suiv. Voir d'autres indications, ap. Hergenröther, *Hist. de l'Église*, trad. Bélet, t. III, p. 734-735.

(3) Cf. *Revue des Quest. Hist.*, avril 1891, p. 407, note 2.

(4) « Ecclesia et civitas suum habet utraque principatum; neutra pa-

Mais quand Léon XIII n'aurait pas défini avec une incomparable netteté cette vérité dogmatique, l'abbé de Clairvaux n'en serait pas moins historiquement irresponsable des idées politiques que certains théologiens ont attachées à sa comparaison. Son unique but était de montrer que l'Eglise, inhabile à se servir par elle-même du glaive matériel, possédait un droit strict à la protection de l'Etat, dans l'exercice de ses droits spirituels ou même dans la jouissance de ses droits temporels.

Sans doute, tout le monde, selon la doctrine de l'abbé de Clairvaux, relève du souverain Pontife, les princes non moins que les sujets (1). Mais cette subordination résulte de leur baptême et de leur conscience, non de leurs fonctions; et, loin d'abaisser l'autorité royale, une telle suprématie, essentiellement surnaturelle, en accroît au contraire le prestige.

Du reste, l'idéal politique de Bernard consiste dans l'union des deux pouvoirs, impliquant la réciprocité et un échange perpétuel de bons offices (2). En cela ses écrits reflètent la pensée générale du douzième siècle. Ce que nous appelons aujourd'hui la séparation de l'Eglise et de l'Etat est une idée profondément étrangère à son temps. Arnould de Brescia, qui l'entrevit le premier et entreprit de l'ériger en dogme politique, est demeuré incompris presque jusqu'à nos jours.

Le moyen âge ne connut pourtant pas les douceurs

ret alteri. » Encyclique : *Sapientix Christianæ*. « Utraque est in suo genere maxima. » Encyclique : *Immortale Dei*. Voir sur ce point Vacandard, *Note sur les rapports de l'Eglise et de l'Etat*, dans *Études de critique*, 2^e série, Paris, Gabalda, 1910, p. 264-278.

(1) *De Consider.*, lib. I, cap. v et passim.

(2) « Regnum sacerdotiumque..., omnes reges et sacerdotes..., jungant se animis, qui juncti sunt institutis; invicem se foveant, invicem se defendant, invicem onera sua portent, » etc. Ep. 244.

d'une paix sans nuage. Quoique alliés ou presque, les deux pouvoirs étaient souvent en lutte. L'abbé de Clairvaux suppose le cas, non chimérique, où un prince chrétien léserait injustement les droits de l'Église. « Montrez alors, dit-il au pape, montrez que vous êtes le Dieu de Pharaon. » C'était là un souvenir de l'Exode (1). Dieu avait dit à Moïse : « Je t'ai établi le Dieu de Pharaon. Dis à Pharaon qu'il permette aux enfants d'Israël de sortir de son pays. Pharaon ne t'écouterait point; j'étendrai ma main sur l'Égypte, et les Égyptiens apprendront que je suis le Seigneur. » Tel doit paraître le vicaire de Jésus-Christ et plus redoutable encore aux princes qui abusent de leur pouvoir pour opprimer l'Église ou les peuples. « Si la malice est jointe à la puissance, ayez des hardiesses plus qu'humaines. De votre regard frappez les méchants. Que celui qui ne craint ni les hommes ni le glaive redoute votre colère. Que celui qui a méprisé vos avis craigne l'effet de votre prière. Que celui contre lequel vous êtes irrité sache que ce n'est pas un homme, mais un Dieu qui est irrité contre lui. Que celui qui ne vous a pas écouté tremble qu'un Dieu ne vous écoute (2). »

Touchante explosion de la foi d'un moine, d'une foi capable de transporter les montagnes. Aux violences brutales de la force toute-puissante Bernard oppose, quoi? l'indignation et la colère d'un pape. Ce système de défense a fait sourire bien des politiques. Et cependant c'est pour l'avoir mis en vigueur que l'Église, au sentiment des saints, n'a jamais subi de défaites, ou du moins que ses défaites ont été triomphantes à l'envi des

(1) Cap. VII, 1-5.

(2) *De Consider.*, lib. IV, cap. VII.

victoires. Aussi cette politique, dont l'abbé de Clairvaux proclamait après David l'efficacité, est-elle encore et sera-t-elle jusqu'à la fin des temps celle des successeurs d'Eugène III.

On remarquera que, dans cette détresse hypothétique des pontifes romains, le pieux moine laisse dormir les foudres de l'Eglise. S'il en reconnaît, en principe, l'utilité, il semble qu'en fait il en redoute l'usage. Faut-il croire qu'il refusait aux successeurs de Grégoire VII le droit d'excommunier les empereurs et les rois, ou même le droit de les déposer, pour des motifs graves et avec l'assentiment présumé des peuples? Son silence, sur une question aussi délicate, équivaut sans doute à une leçon de prudence qu'il adresse à son disciple; mais il ne donne pas la mesure exacte de sa pensée. Ce qui est sûr en tout état de cause, c'est que l'arme principale, dont ce défenseur si ardent des droits de l'Eglise recommande l'emploi contre les souverains, est la modération, jointe à la fermeté.

Il ferme là-dessus son quatrième livre; le cinquième a pour objet la philosophie pure, l'étude de Dieu. Le cycle des « considérations » pratiques est parcouru. Quel tableau ou, pour mieux dire, quelle revue! La papauté en sort agrandie et plus vénérable, mais non pas la cour de Rome, ni même tel ou tel prédécesseur d'Eugène III. Faut-il s'en étonner? Toute institution, même divine, en posant son pied sur la terre, perd nécessairement de son éclat. L'homme, « qui gâte tout, » comme parle Bossuet, y mêle du sien. Heureux quand il ne la défigure pas entièrement et ne lui ôte pas la marque de son origine!

N'oublions pas, du moins, que cette peinture de Rome au douzième siècle est faite par un moine, et que cet examen de conscience de la papauté est tracé par un

saint. L'horreur que les saints éprouvent pour le mal devient aisément chez eux un verre grossissant. L'exact rapport des choses en souffre. Dans le *De Consideratione*, toutes les fautes de la curie romaine sont mises en lumière; les vertus restent dans l'ombre. Mais n'en est-il pas toujours ainsi dans un examen de conscience, quand il est libre et sincère?

Le mal, du reste, était indéniable; il était criant. Ce sera l'éternel honneur de l'abbé de Clairvaux de l'avoir dénoncé, jugé, condamné comme il l'a fait, nous voulons dire avec le respect dû à l'institution, mais sans acception de personnes, sans réserve et sans fausse pudeur. Il n'était pas de ceux qui croient nécessaire de détenir la vérité captive, parce qu'elle offenserait les coupables qu'elle doit atteindre. Il n'estimait pas que la meilleure manière de guérir un mal fût de l'ignorer ou de le dissimuler. Il ne se sentait pas non plus tenu à nier ou atténuer des fautes publiques et notoires, parce que ceux qui les avaient commises étaient des membres du clergé. La faute, suivant lui, appelait un châtiment d'autant plus prompt et plus sévère, que le coupable était plus haut placé dans la hiérarchie. Aussi sa censure n'épargnait-elle personne, ni abbés, ni évêques, ni cardinaux, ni même les papes.

Les ennemis de l'Eglise ont triomphé là-dessus. Ils ont comparé saint Bernard à Luther, le moine cistercien au moine saxon (1). La comparaison est infiniment injurieuse pour l'abbé de Clairvaux. Les sentiments et le langage, en apparence si semblables, des deux réformateurs

(1) Cf. Morison, *The life and times of saint Bernard*, p. 427. Zeller, dans sa *Thèse sur le De Consideratione* (Rhodonibus, 1849), ne nous paraît pas avoir mieux saisi le caractère de la doctrine de saint Bernard.

sont profondément différents. Bernard aime et honore la papauté, même lorsqu'il en flétrit les erreurs et les faiblesses. Luther l'enveloppe, au contraire, dans la haine qu'il porte aux vices de la curie, et ne craint pas de la honnir sous le nom de papisme. Bernard a toujours considéré l'Église romaine comme la mère de toutes les Églises; Luther estime et proclame qu'ayant trahi sa mission, elle a perdu ses titres à la primauté. Bernard, si vif dans l'expression, garde toujours en ses écrits le respect de l'autorité papale; Luther, dans ses propos, perd toute mesure. Ainsi l'un n'est que rude, l'autre est insolent; le premier châtie, le second outrage. Ce sont là des divergences de vue et des différences de procédés très caractéristiques. Les pontifes romains l'ont bien senti. Aussi ont-ils placé l'un sur les autels, et livré l'autre aux vengeances de la justice divine. Les écrits des deux réformateurs ont eu inévitablement une fortune diverse. Pendant que l'Église vouait les ouvrages de Luther à la réprobation universelle, elle mettait ceux de l'abbé de Clairvaux entre les mains des fidèles. Et, pour ne parler que du traité *De Consideratione*, on sait qu'il est devenu le manuel des papes, leur livre de chevet (1).

(1) *Monitum Horstii Merlonis*, ap. Migne, t. CLXXXII, p. 725-726; cf. Dom Clémencet, *Histoire littéraire de saint Bernard*, p. 227; Vacandard, *La Vie de saint Bernard et ses critiques*, dans *Revue des Quest. histor.*, juillet 1897, p. 199-200.

CHAPITRE XXXIII

DERNIÈRES ANNÉES, MALADIE ET MORT DE BERNARD.

I

Affaires politico-religieuses.

Le chapitre, le clergé et le peuple de Beauvais, réunis vers la fin de l'été 1149 pour donner un successeur à Eudes III, acclamèrent le nom de Henri de France, frère de Louis le Jeune. Lorsque la nouvelle de cette élection parvint à Clairvaux, où le jeune prince avait cherché un asile contre les tracasseries du monde, elle y causa une vive émotion. Bernard, n'osant contraindre son disciple à accepter la dignité qui lui était offerte, consulta dans le secret Pierre le Vénérable, qui vainquit les résistances de l'élu par un avis favorable (1).

Ce n'était pas sans raison que le prince appréhendait les embarras de sa nouvelle charge. A peine était-il sacré, qu'il entra en lutte ouverte avec la plupart des chevaliers et barons de son diocèse. Les barons avaient prêté, en diverses circonstances, leur appui à son prédécesseur, moyennant finances, et de ce chef la mense épis-

(1) Bern., ep. 389; Petri Venerab., lib. V, epp. 8 et 9 : *Continuatio Præmonst.*, ap. H. des G., XII, 332. L'épître 389 de saint Bernard semble faire allusion au chapitre cistercien; d'où sa date, septembre 1149.

copale se trouvait grevée d'un impôt assez lourd, connu sous le nom de *beneficia denariorum*. Estimant la mesure abusive, Henri la supprima net. Ce coup d'audace provoqua inévitablement la colère des seigneurs, qui menacèrent l'évêque de leur vengeance et eurent l'habileté de mettre, nous ne savons par quels moyens, le roi de France dans leurs intérêts (1). Henri, qui comptait sur le peuple de Beauvais et, ce semble, sur l'appui moral de son frère Robert (2), tint tête à ses adversaires. Un moment on put croire que la guerre allait éclater entre l'Église et l'État, représentés par les deux fils de Louis le Gros. Henri levait des troupes pour défendre sa ville, que le roi de France menaçait de détruire de fond en comble. L'intervention de la reine mère, de l'évêque de Soissons, et de Suger, empêchèrent les deux armées d'en venir aux mains (3). De son lit de mort, l'abbé de Saint-Denis adressa à l'évêque de Beauvais une lettre où se révèlent tout son génie et tout son cœur, son esprit politique si sûr et son amour de la France si profond. Il ne peut concevoir qu'un évêque « ose lever le pied contre la couronne. C'est là, déclare-t-il, une audace inouïe; on ne trouverait pas dans les gestes de l'épiscopat l'exemple d'une semblable tentative. » Aussi bien, elle ne saurait tourner qu'à la honte de l'Église de Beauvais et à sa perte. Malheur aux agresseurs! « Une fourmi qui s'attellerait à un char ne serait pas plus imprudente. » Du reste, le seigneur roi n'a aucun mauvais

(1) Jaffé, *Reg.*, n° 9451-9454; Migne, t. CLXXX, p. 1454-1457. Les mots *beneficia denariorum* sont empruntés à la bulle n° 9454 : Migne, *loc. cit.*, p. 1457. On voit (*ibid.*) que les adversaires de l'évêque étaient *militēs* et *barones*.

(2) Bern., ep. 307, n° 1.

(3) *Historia Pontific.*, ap. *Mon. G.*, XX, 539.

dessein : n'est-il pas l'ami zélé des églises et le promoteur de tout ce qui est bien ? Dans le présent conflit, la vraie mesure à suivre était de prendre pour arbitres soit les grands du royaume, soit, mieux encore, le souverain Pontife, qui eût aisément tout pacifié (1).

Le pape fut, en effet, avisé par différentes personnes, en particulier par l'abbé de Clairvaux (2), du trouble que la réforme de l'évêque de Beauvais avait provoqué ; et, après avoir entendu Henri lui-même, il approuva pleinement la suppression de l'impôt qui était l'objet du litige (3). Mais il ne suffisait pas de trancher le débat ; il fallait faire accepter la solution par tous les intéressés. Diverses bulles, datées du 25 février 1151, notifièrent à l'archevêque de Rouen, à l'abbé de Clairvaux, à l'évêque d'Auxerre et au roi de France la décision papale (4). Lorsque Henri revint d'Italie, Bernard et Hugues d'Auxerre allèrent vraisemblablement à sa rencontre et se présentèrent avec lui à la cour de Louis le Jeune. La réconciliation des deux frères s'opéra sans ombre de difficulté, et le roi promit pour l'avenir à l'évêque l'appui de son bras (5). La noblesse du Beauvaisis, instruite de ce dénouement, n'osa plus remuer.

Quelques mois plus tard, l'abbé de Clairvaux paraissait encore à la cour de Louis le Jeune, pour y jouer de nouveau le rôle de pacificateur. Le conflit était alors de nature

(1) Sugerii *ep.*, ap. *H. des G.*, XV, 528. Lettre écrite pendant la dernière maladie de Suger, c'est-à-dire entre fin septembre 1150 et 13 janvier 1151.

(2) Bern., epp. 278, 305, 307.

(3) Henri était à Ferentino en février et mars 1151. Cf. *Regesta*, nos 9451-9454, 9456-9459.

(4) *Ibid.*, nos 9452-9454.

(5) Sur les suites de cette réconciliation, cf. Luchaire, *Actes de Louis VII*, n° 265.

plus particulièrement politique. Parmi ses vassaux les plus redoutables, le roi de France comptait le comte d'Anjou, Geoffroy, et son fils Henri, duc de Normandie, le futur roi d'Angleterre. Tenir de tels seigneurs en respect était fort malaisé, et Louis n'avait encore pu obtenir du jeune prince l'hommage de vassalité pour le duché de Normandie. Un incident imprévu fit éclater les hostilités. A la suite de l'une de ces guerres privées si communes alors entre les barons féodaux, Giraud, seigneur de Montreuil-Bellai, ayant été battu et fait prisonnier, avec sa femme et ses enfants, par le comte d'Anjou, le roi de France prit parti pour le vaincu et dirigea ses troupes contre la Normandie. Geoffroy et son fils Henri se portèrent à sa rencontre. Mais on n'en vint pas aux mains. Louis le Jeune, ayant été surpris par une fièvre aiguë, dut rentrer à Paris; et, à la suite de la trêve qui interrompit les opérations militaires, les belligérants, assagis par ce repos forcé, consentirent à discuter les conditions d'un traité de paix (1). L'abbé de Clairvaux prit, ce semble, une grande part à ces négociations. Le sort de Giraud de Montreuil formait un des points les plus importants du débat. Le comte d'Anjou refusant de rendre la liberté à son prisonnier, on raconte que Bernard, indigné de cette résistance, s'écria d'un ton prophétique : « Une telle obstination recevra bientôt son châtiment. » Geoffroy mourut, en effet, subitement quinze jours plus tard (2). Mais il

(1) Robert de Torigny, *Hist. des G.*, XIII, 292; Marchegay-Mabille, *Chroniq. des églises d'Anjou*, p. 85, 147, 191; Marchegay-Salmon, *Chron. des comtes d'Anjou*, p. 287, 336; *Annal. Camerac.*, Mon. G., XVI, 522. Cf. Hirsch, p. 66-67, 78-79.

(2) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. III, n° 13. Geoffroy a écarté ce récit dans la Recension B; ce qui nous porte à douter de la prophétie. Il en reste la date de la conférence : « Quod tam celeriter impletum est, ut comes infra diem quintum decimum moreretur. » La *Continuat. Præ-*

avait fini par céder aux instances de l'abbé de Clairvaux, et la paix avait été réglée sur les bases suivantes : Giraud recouvrait sa liberté et ses biens, sauf le droit de reconstruire son château de Montreuil à chaux et à sable ; Henri recevait l'investiture de la Normandie, et le roi de France rattachait à la couronne le Vexin normand entre l'Epte et l'Andelle (1).

Le séjour du jeune Henri à la cour de France allait avoir de terribles conséquences, que personne, à coup sûr, ne prévit alors, mais qui ne devaient pas tarder à se révéler. Sans prétendre que le mariage du duc de Normandie avec la reine Aliénor fût prémédité dès cette époque (2), il ne paraît guère contestable que la rencontre des deux futurs époux ne fût pleine de périls pour l'un comme pour l'autre. La coquetterie et les imprudences de la reine, en réveillant la jalousie si facilement irritable de Louis le Jeune, ranimèrent des soupçons mal assoupis, qui éclatèrent à Beaugency d'une façon funeste à la couronne. On a prétendu que l'abbé de Clairvaux était le principal instigateur du divorce royal. Une telle imputation ne repose que sur des textes sans valeur. Nous en avons montré ailleurs l'inanité (3). Le seul acte dont Bernard

monst. (ap. *H. des G.*, XIII, 333) dit *infra unius mensis spatium obiit*, ce qui donne plus de latitude. Or Geoffroy mourut le 7 septembre 1151 (cf. Robert de Torigny, *H. des G.*, XIII, 293; *Chron. S. Albini Andeg.*, *ibid.*, XII, 481). Bernard était donc à Paris entre le 7 et le 25 août.

(1) Cf. Hirsch, *ouv. cit.*, p. 78-79.

(2) C'est peut-être la pensée de Robert de Torigny : *sive repentino, sive præmeditato consilio*, ap. *H. des G.*, XIII, 293.

(3) *Le Divorce de Louis le Jeune*, dans la *Revue des Quest. historiques*, avril 1890, p. 408-432. M. Luchaire, que nous nous proposons de réfuter, maintient son opinion dans la seconde édition de son *Histoire des Inst. monarchiq. de la France* (II, 281, note 2). Mais il ne nous oppose plus qu'un seul texte, deux fois cité dans les *Histo-*

soit responsable dans cette affaire, c'est la dénonciation d'un empêchement de parenté du troisième au quatrième degré entre les deux conjoints, dénonciation adressée à la cour de Rome près de neuf ans plus tôt (1). Mais rien n'indique que sa lettre ait exercé une influence, même tardive, soit sur la résolution de Louis le Jeune, soit sur la décision du concile de Beaugency. Ce qui est sûr, c'est que le divorce et le mariage d'Aliénor avec le duc de Normandie, qui en fut la suite, portèrent un coup terrible à la couronne de France.

A l'époque où s'agitait ce procès déplorable, Bernard avait l'œil fixé sur Auxerre dont le siège épiscopal, devenu vacant par la mort de son grand ami, Hugues de Vitry (2), était l'objet de convoitises, qu'il fallait à tout prix frustrer. Bien qu'il n'intervint d'abord dans le débat que fort discrètement, et sans mission bien déterminée, il crut de son devoir de faire évincer les candidats indignes.

L'affaire de l'élection se compliquait encore de la suc-

riens des Gaules (XIV, 21, et XII, 231, note) : « Ludovicus, rex Francorum, consilio domni Bernardi, abbatis Clarevallis, uxorem suam repudiavit. » C'est le fameux texte du manuscrit d'Anchin qui ne date, comme nous l'avons établi, que du dernier quart du douzième siècle. Là-dessus, nous ne ferons que deux observations : 1° en regard de ce texte tardif, il faut placer tous les auteurs contemporains qui, sans exception, attribuent au roi son divorce et se taisent sur l'intervention de l'abbé de Clairvaux ; 2° ce texte même est un texte altéré, en ce sens que le chroniqueur d'Anchin avait certainement sous les yeux la chronique de Prémontré (*Rex Francorum, Ludovicus, zelotypiæ zelo inflammatus, jurata consanguinitate, uxorem suam repudiat*; ap. *Hist. des G.*, XIII, 333) qu'il modifia de la façon que nous avons vue, en changeant la phrase incidente. Que M. Luchaire nous dise comment il est possible de justifier cette modification du texte.

(1) Ep. 224, n° 4.

(2) Hugues de Vitry mourut le 9 ou le 11 octobre 1151. *Hist. des G.*, XIII, 303.

cession de Hugues, qui était extrêmement embrouillée. Entouré d'intrigants, le malheureux évêque avait, sur son lit de mort, fait du népotisme sans le savoir. L'abbé de Clairvaux suppose qu'on avait abusé de son sceau pour instituer son neveu l'héritier des biens de l'Église d'Auxerre. Muni du testament bien et dûment signé, celui-ci revendiquait sept paroisses, les dîmes, les prairies voisines de la forêt de l'évêque; il mettait la main sur le mobilier, sur l'or et les écuries, et, non content d'un legs aussi exorbitant, il osait s'emparer des chevaux du monastère, pour entreprendre le voyage de l'Italie et faire ratifier par le souverain Pontife la donation de son oncle (1). Bien que la décision papale ne nous soit révélée par aucun document positif, nous pouvons la deviner d'après les dénonciations indignées de l'abbé de Clairvaux, qui trouvèrent sûrement un écho à la cour de Rome.

Cependant les électeurs n'avaient pu s'entendre sur le choix d'un nouvel évêque. Onze prêtres et neuf diacres, outre les membres du clergé inférieur, avaient d'abord acclamé, sans protestation, un prêtre d'une réputation intègre. Averti de ce résultat qu'il croyait définitif, l'abbé de Clairvaux en informait déjà le souverain Pontife, lorsque, à son grand étonnement, il apprit que le chantre, l'archidiaque, le trésorier, un prêtre et un diacre avaient, après coup, adopté une autre candidature. L'archiprêtre, sans se prononcer, inclinait plutôt vers le premier élu. La menace d'un petit schisme local poignait à l'horizon. Bernard vit dans cette intrigue la main du comte de Nevers, qui n'avait d'autre dessein que d'écarter les deux élus pour mettre à leur place un sujet de son choix. Il supplie Eugène III de déjouer cette combinaison, soit en ratifiant

(1) Bern., ep. 276, n° 1.

l'élection du plus digne, soit en réglant lui-même les conditions d'une élection nouvelle. « C'est, dit-il, le cas, ou jamais, d'user de votre autorité souveraine. L'ordre veut que l'on mette quelquefois de côté les règles ordinaires (1). »

Eugène III, estimant que les coups d'autorité ont parfois des contre-coups dangereux, jugea prudent de s'en tenir aux canons et à la coutume consacrée par le concile de Latran en 1139 (2). Une commission composée de trois membres fut chargée de convoquer à nouveau les électeurs et de diriger l'opération électorale. Cette commission comprenait vraisemblablement, sous le nom de *religiosi viri*, plusieurs abbés, peut-être des évêques. Nous savons, du moins, que l'abbé de Clairvaux en faisait partie. Son choix fut vite fixé; il proposa, d'accord avec l'un de ses collègues, un Cistercien de la filiation de Clairvaux, l'abbé de Reigny. Mais il se heurta contre le parti pris d'opposition du troisième membre de la commission, gagné sous main par le comte de Nevers. Une fois encore l'élection était compromise. Il fallut de nouveau recourir à Rome. Et, ce qui était piquant, Bernard et le souverain Pontife lui-même furent accusés de compromettre le résultat de l'opération électorale. Bernard relève avec dédain cette étrange accusation. « Que l'on m'attaque, écrit-il à Eugène III, le mal est léger... Pauvre homme digne de tout opprobre, il n'y a pas là de quoi m'émouvoir. Mais si la méchanceté se dresse contre le christ du Seigneur, je l'avoue, ma patience chancelle et toute ma douceur m'échappe. Est-ce que j'ai demandé à mon Sei-

(1) Bern., epp. 275 et 276, écrites à peu près à la même date. « Ordinatissimum est, minus interdum ordinate aliquid fieri. » Ep. 276, n° 3.

(2) Canon 28. Jaffé, *Regesta*, I, 885.

gneur l'autorisation de mettre l'ordre dans les églises, de disposer de l'épiscopat, de créer des évêques. Le bel instrument en vérité! on dirait une fourmi qui s'attelle à un chariot! » L'ordre du pape n'en doit pas moins être exécuté. Si l'accord n'a pu se faire sur le nom de l'abbé de Reigny, qu'Eugène III supplée par son autorité ce qui manque à cette élection et déconcerte ainsi les manœuvres des intrigants. Le comte de Nevers est l'adversaire déclaré de l'élu; plutôt que de le reconnaître, il aimerait mieux avoir pour évêque un Sarrasin ou un Juif. Si on ne veut voir l'évêché d'Auxerre devenir sa proie, il faut sans délai faire sacrer l'abbé de Reigny (1).

Eugène III, moins effrayé que l'abbé de Clairvaux des suites de ce conflit, recula encore une fois devant une mesure extrême et fit appel à l'esprit de conciliation. Les événements ne démentirent pas ses espérances. Les électeurs finirent par s'entendre sur le nom d'Alain, abbé de l'Arrivour, un autre Cistercien de la filiation de Clairvaux (2).

Pour que l'élection sortît tout son effet, il ne lui manquait plus que l'agrément du roi de France ou la *concessio*. Mais, bien que l'abbé de Clairvaux se flattât de ne rencontrer aucun obstacle de ce côté, il lui fallut user encore de toute son éloquence, et il ne put obtenir la main-levée des *regalia* qu'à force de prières et de supplications. Louis le Jeune lui reprochait d'avoir procédé à la dernière élection sans une autorisation préalable et

(1) Bern., ep. 280. Dans le mot *Regniacensis* (n° 4) nous voyons, avec Brial, l'abbé de Reigny au diocèse d'Auxerre. Mabillon pense à Alain, né peut-être dans un village du nom de Reigny, non loin d'Ypres. Cette interprétation nous paraît trop hasardée.

(2) Bern., ep. 282, écrite en juin-novembre 1152. Cf. *Hist. episcop. Autissiod.*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 303.

spéciale. La justification était facile. Nous apercevons ici, dans tout son jour, la théorie électorale de l'abbé de Clairvaux. Le roi autorise l'élection; mais, son autorisation une fois donnée, l'élection est libre, et il ne peut d'aucune sorte en entraver la marche. C'est au clergé de l'église épiscopale, en particulier au chapitre, qu'il appartient de désigner le futur évêque; le rôle du peuple consiste à approuver le choix déjà fait. Si les électeurs sont divisés, les évêques de la province et les abbés du diocèse, au besoin le légat du pape et quelques *virī religiosi* d'autre provenance, sont appelés à intervenir. L'intervention personnelle du Pape tranche tout débat. Et quand l'Église présente au roi le candidat de son choix, le prince ne saurait, sans motif grave, lui refuser la *concessio* ou la main-levée des régales (1).

Or, dans l'espèce, l'élection d'Alain était absolument régulière. Quand Louis le Jeune prétendait qu'elle avait été faite sans une autorisation spéciale, il jouait sur les mots et « allait à la fois contre la raison et la coutume. ». Il était absurde de vouloir que le chapitre, en cas de désaccord, demandât pour chaque session électorale une autorisation nouvelle. Jamais on n'avait vu une pareille

(1) Sur le droit du roi à autoriser l'élection (Epp. 282, 431). Sur le droit électoral du clergé, epp. 275, 202. Sur l'intervention des évêques comprovinciaux et des *virī religiosi*, epp. 164, 202, 431. Sur l'autorité souveraine du Pape en matière électorale, epp. 275, 276, 280, 431. Sur le droit du roi à la main-levée des régales, epp. 170, 282, surtout ep. 170, n° 3. On peut s'étonner que M. Imbart de la Tour (*Elections épiscopales*, p. 433, note 2) nous dise qu'il « n'a pas trouvé dans les écrits de l'abbé de Clairvaux une théorie complète de l'élection. » Cette théorie nous paraît très complète au contraire; et, en ce qui regarde l'intervention du pouvoir royal, elle est conforme aux idées de Suger, qui n'a revendiqué pour son souverain que le droit d'autoriser l'opération électorale et de donner ensuite à l'élu de l'église l'investiture de son siège par la main-levée des *regalia*.

exigence. Bernard supplie donc le roi de France de renoncer à cette prétention inusitée, et il termine en disant : « J'ai confiance que vous ne contristerez pas la multitude des saints qui sont dans le diocèse d'Auxerre, ni moi qui suis votre serviteur. Si vous le faisiez, je dois vous dire que jamais vous ne m'auriez causé un pareil chagrin (1). »

Louis VII ne le fit pas; il investit Alain des *regalia*, et le nouvel évêque prit possession de son siège le 30 novembre 1152 (2).

II

Affaires clunistes.

Les dissentiments qui avaient éclaté dès l'origine entre les Cisterciens et les Clunistes étaient, après cinquante ans d'épreuve, presque aussi vifs qu'au premier jour. Il faut rendre cette justice à Pierre le Vénérable, qu'il n'avait rien épargné pour apaiser « ces rancœurs mutuelles, » comme il parle (3). Plusieurs de ses lettres sont de véritables plaidoyers en faveur de la paix, pénétrés d'un touchant esprit de charité. L'abbé de Clairvaux, qu'il prend pour confident de ses doléances, était d'avance gagné à sa cause. Mais la difficulté était de faire partager ces sentiments à tous les religieux des deux Ordres. Parmi ces moines, recrutés dans toutes les classes de la société, il en était qui avaient grand'peine à se dépouiller de l'esprit de coterie et de jalousie, si commun dans les classes

(1) Ep. 282.

(2) *Hist. episcop. Autiss.*, loc. cit., p. 303; *Chron. Autiss.*, ibid., p. 299.

(3) « In mutuo rancore. » Lib. IV, ep. 17.

inférieures. Le voisinage des monastères rivaux, en rendant inévitable le contact des frères, aigrissait encore les dispositions à la lutte. De là des scènes scandaleuses que Pierre le Vénérable nous raconte avec pitié. Quand un moine noir rencontre par hasard un moine blanc, il se détourne pour ne pas le voir ou le regarde de travers. Pareillement le moine blanc ne regarde le moine noir que du coin de l'œil. « Combien de fois, continue le pieux abbé, j'ai vu des Clunistes, à l'aspect d'un moine blanc, faire les surpris et se moquer, comme s'ils avaient sous les yeux un monstre, une chimère, un centaure, ou quelque bête semblable. En retour, j'ai vu des moines blancs, qui conféraient en marchant, se taire, aussitôt qu'ils apercevaient un Cluniste, comme s'ils étaient en présence d'un ennemi qui voulût leur dérober un secret. J'ai vu les uns et les autres parler des yeux, des pieds, des mains et de tout le corps, pour marquer leurs sentiments de dédain réciproque (1). » Et cela pour une question de costume? « Est-ce que les brebis d'un même troupeau regardent si elles sont noires ou blanches? Oh! je vous en prie, mes frères, si vous voulez être des brebis du Christ, ne vous chicanez pas pour une différence de toison (2). »

L'abbé de Cluny n'ignorait pas que, sous la variété des costumes, se cachait aussi une variété de règles et de mœurs. Mais à cet égard, il professe le même principe que l'abbé de Clairvaux : liberté entière de choix, de goût et de profession. S'il ne prétend pas ramener les Cisterciens à l'observance des usages clunistes, il n'admet pas davantage que les Cisterciens condamnent la tradition dont Cluny a la garde. Que Cîteaux, secouant la

(1) Petri Venerab., lib. IV, ep. 17, ap. Migne, col. 331-333.

(2) « Noli, noli, oro te, frater, si ovis Christi esse cupis, vario de vellere causari. » *Ibid.*, p. 333.

torpeur des temps nouveaux, s'efforce de s'élever jusqu'aux sommets de la perfection antique, rien de mieux; mais qu'il permette au moins à Cluny de se contenter d'un idéal moins sublime, où puissent atteindre les faibles et les modérés. Surtout que la charité préside à ces diverses vocations. « Eh quoi! dit Pierre le Vénérable au Cistercien intolérant, vous observez les préceptes pénibles qui sont de jeûner, de veiller, de travailler, de vous fatiguer; et vous ne savez pas observer un commandement facile, qui est d'aimer (1). »

Dans un tel état des esprits, la moindre étincelle pouvait allumer un incendie. C'est ainsi que l'abbaye cistercienne du Miroir et le prieuré cluniste de Gigny, situés entre le Rhône et l'Arar, au diocèse de Lyon (maintenant d'Autun), en vinrent un jour à la lutte ouverte. La rivalité des intérêts en fut la cause. On se souvient qu'en souvenir des services rendus à l'Église et à la papauté par l'abbé de Clairvaux, Innocent II exempta les monastères cisterciens de la dîme. Cette mesure, qui frappait tous les domaines où les moines blancs avaient quelque exploitation, atteignait, entre autres, les terres des Clunistes. Pierre le Vénérable se plaint qu'elle coûte à son Ordre un dixième des revenus, et en réclame, au nom de la justice, l'abolition immédiate. Gigny avait particulièrement à souffrir de ce privilège exorbitant (2). Pendant près de vingt ans, ce fut, entre les religieux de ce prieuré et leurs voisins du Miroir, une source intarissable de querelles, qui finirent par dégénérer en un procès re-

(1) « Servas... gravia Christi mandata, cum jejunas, cum laboras; et non vis levius servare, ut diligas. » Lib. IV, ep. 4, col. 405. Cf. lib. IV, ep. 17.

(2) Voir sur ce point la bulle d'Innocent II, *Regesta*, n° 7544, Migne, t. CLXXIX, p. 126; Petri Venerab., lib. I, ep. 33-35.

tentissant. En vain le pape Eugène III voulut intervenir et faire régler le différend par l'abbé de Clairvaux et Pierre le Vénérable. L'accord, conclu à Dijon vers le troisième dimanche après la Pentecôte de l'année 1151, ne dura pas six mois (1). Avant le printemps suivant, la lutte avait recommencé et, cette fois, à main armée. Les hommes du prieuré s'étaient précipités sur les moines du Miroir, avaient envahi le couvent, mis le feu aux granges, pillé les greniers et les caves, ruiné tout de fond en comble. On soupçonnait les religieux de n'être pas étrangers à ces actes de vandalisme; plusieurs avaient été aperçus parmi les assaillants et les incendiaires. Le prieur lui-même n'échappa pas au reproche de complicité, au moins tacite. Quand la nouvelle d'un tel exploit fut connue, le scandale fut au comble. Le pape Eugène III exigea une réparation immédiate et complète, sous peine d'excommunication. L'abbé de Clairvaux et Pierre le Vénérable furent chargés d'évaluer le dommage et de fixer l'indemnité. Dans ce but, Bernard se rendit à Cluny, où les coupables étaient également convoqués. Mais il fut impossible de tomber d'accord. Les pertes s'élevaient, selon une estimation modérée, à trente mille sous. Le prieuré de Gigny refusa nettement de payer cette somme et proposa une indemnité que Pierre le Vénérable lui-même jugeait dérisoire. L'entente étant impossible, Bernard, après quatre jours d'inutiles débats, quitta Cluny et rendit compte au pape de sa mis-

(1) Cet accord est signalé par une bulle d'Eugène III, en date du 5 mars 1152 (*Regesta*, n° 9562, Migne, t. CLXXX, col. 1519), dont le texte doit être établi d'après un manuscrit du douzième siècle, Biblioth. nation., ms. lat. 11832, fol. 15. La date et le lieu de l'accord (*tertia post Pentecosten dominica, apud Divionem*) nous sont fournis d'une façon probable par Pierre le Vénérable (lib. VI, ep. 47, Migne, col. 472; cf. ep. 46, col. 469).

sion : « Rien de plus ridicule, dit-il, que l'excuse invoquée par le prieur de Gigny. A l'en croire, les coupables étant des hommes de peine, cela ne regarde pas les religieux ; comme si les religieux, de l'avis même de Pierre le Vénérable, n'étaient pas responsables de leurs hommes, et comme si, au su de tout le monde, ils n'étaient pas eux-mêmes pour la plupart complices du désordre. » C'est donc au souverain Pontife qu'il appartient de leur faire sentir la force de son bras ; l'abbaye du Miroir n'a plus d'autre moyen d'obtenir satisfaction (1).

Cette satisfaction, si juste et si nécessaire, se fit cependant attendre. Le procès traîna en longueur pendant trois ans encore, et Bernard mourut sans en voir l'issue. Ce ne fut qu'en 1155 que l'abbé du Miroir, Eustorge, et le prieur de Gigny, Guy de Mugnet, signèrent la paix d'après une convention pécuniaire dont nous ignorons la teneur (2).

Dans toute cette affaire, l'attitude de Pierre le Vénérable avait été d'une loyauté parfaite. Ce sentiment lui était habituel. Il poussait même parfois la délicatesse jusqu'à la générosité. On le vit bien, en 1149, à propos du testament d'un sous-diacre romain, nommé Baron (3). Comme plusieurs le soupçonnaient d'accaparement au détriment de Clairvaux, il n'hésita pas à partager l'héritage, bien que les termes du legs fussent nettement en faveur de Cluny. Pour rien au monde, il n'eût souffert qu'une question d'argent rompît ou seulement altérât l'union des deux Ordres.

(1) Bern., ep. 283 ; Jaffé, *Reg.*, nos 9562 et 9563.

(2) *Gallia Christiana*, IV, 297 ; cf. une bulle d'Anastase IV, en date du 25 avril 1154, contre l'abbé du Miroir, en faveur de Pierre le Vénérable, *Regesta*, n° 9877.

(3) *Petri Venerab.*, lib. VI, ep. 3, Migne, col. 403 ; Bern., ep. 388-389.

A cet égard, l'abbé de Clairvaux et Pierre le Vénérable étaient faits pour se comprendre (1). Leurs cœurs battaient à l'unisson. Outre l'échange de bons procédés, qui convenait à des chefs d'Ordre animés d'un même zèle, il y eut pendant de longues années, entre ces deux hommes de tempérament si divers, un assaut véritable de charité chrétienne. Dans cette « contention d'amitié, » le caractère de l'un et de l'autre se retrouve encore. Bernard est plus ardent, plus absolu, plus altier; Pierre le Vénérable plus doux, plus insinuant, plus obséquieux, plus disposé à céder (2). Comme dans la plupart des amitiés, l'un garde un air d'autorité, l'autre l'esprit de docilité. Mais la sincérité de l'un et de l'autre est égale, et leurs lettres respirent une confiance mutuelle, vraiment touchante. « Que ne puis-je vous envoyer mon âme au lieu de la présente lettre, écrit l'abbé de Clairvaux! Sans doute vous y liriez clairement ce que le doigt de Dieu a écrit de votre amour dans mon cœur... Il y a longtemps que mon âme est collée à votre âme, et que, de deux personnes inégales, l'égalité de la charité a fait deux cœurs égaux (3). » Pierre le Vénérable répond sur le même ton : « Jeunes encore, nous avons commencé à nous aimer dans le Christ; comment, déjà vieux ou presque vieux, pourrions-nous douter d'un si saint et si durable amour (4)? » Et un autre jour, faisant allusion aux querelles causées par la question des dîmes et par

(1) Cf. Bern., epp. 391 et 397.

(2) Voir, surtout, Petri Venerab., lib. VI, ep. 35, où se lit cette phrase caractéristique de Pierre le Vénérable : *Soleo quippe non solum roganti cedere, sed et imperanti obedire*. Toute la lettre est de ce ton.

(3) Bern., ep. 367.

(4) Inter Bernardin., ep. 388, n° 3.

l'élection de Langres, il s'écrie triomphant : « Qu'est-ce qui éteindrait la flamme de mon affection pour vous, puisque les grandes eaux des décimes et la violence des fleuves de Langres n'ont pu l'éteindre (1)? »

Ce qui faisait la force d'une telle amitié, c'était l'estime réciproque sur laquelle elle était fondée. Pierre le Vénérable professait pour l'abbé de Clairvaux un véritable culte. Il salue en lui « la forte colonne qui soutient, par un dessein particulier de la Providence, l'édifice entier de l'ordre monastique, et un astre éclatant appelé à éclairer au douzième siècle, par sa parole et par son exemple, non seulement le monachisme, mais encore l'Église latine tout entière (2). » Un jour il alla jusqu'à le déclarer un ange ou du moins un « concitoyen des anges, » qui ne tenait plus à la terre que par le poids et la chaîne de son corps. « Oh ! que ne puis-je, ajoutait-il, être avec vous ici-bas jusqu'à mon dernier soupir, afin d'être ensuite avec vous pour toujours où vous seriez (3) ! » Bernard, qu'une telle louange offensait, la relève avec vivacité : « Que faites-vous, cher homme, vous louez un pécheur, vous béatifiez un misérable. Il ne vous reste plus qu'à prier pour que je ne sois pas induit en erreur... Cela a failli m'arriver, quand j'ai reçu de Votre Béatitude ma lettre de béatification... Il n'y a qu'une seule chose qui me rend bienheureux, c'est que vous m'aimez et que je vous aime... Ah ! qui me donnera, à moi aussi, de jouir de votre sainte et désirée présence, je ne dis pas toujours, je ne dis pas souvent, mais du moins une fois l'an ! Jamais, je pense, je ne reviendrais à vide. Ce n'est

(1) Inter Bernardin., ep. 229, n° 5.

(2) *Ibid.*, n° 30.

(3) Petri Venerab., lib. VI, ep. 29, inter Bernardin., ep. 264.

pas en vain que je contemplerais un exemplaire de la vertu, un abrégé de la discipline, un miroir de la sainteté (1) ! » La réplique valait l'attaque, et Bernard tombait à son tour dans l'excès qu'il reprochait à son ami. Mais, si emphatique que soit le tour donné à ces éloges mutuels, l'accent, du moins, en est sincère et l'inspiration pure.

III

Affaires domestiques et deuils.

Au milieu des tracas et des deuils qui assaillirent Bernard dans les dernières années de sa vie, ce lui fut une consolation de pouvoir compter sur l'inébranlable fidélité de l'abbé de Cluny.

Au printemps de l'année 1150, Hugues, abbé de Troisfontaines envoyé en mission, au nom de l'Ordre cistercien, auprès du souverain Pontife, avait été retenu à Rome, revêtu de la pourpre et promu à l'évêché suburbicain d'Ostie. Bernard, qui perdait dans le nouveau cardinal un fils dont le voisinage et les avis lui étaient infiniment précieux, se plaignit doucement à Eugène III d'une mesure qu'il estimait plus funeste à sa congrégation qu'utile à l'Église. « Les transplantations de cette sorte, dit-il, ne réussissent guère. » Combien de fois n'avons-nous pas vu une vigne, féconde en un endroit, devenir stérile en un autre ! « Si vous ne me renvoyez Hugues, vous blessez gravement mon cœur, car nous ne sommes qu'un cœur et une âme. Tant que ce cœur est divisé, il faut que ses deux moitiés soient ensanglantées. Hélas ! le fardeau que nous pouvions à peine porter à

(1) Bern., ep. 265.

deux, comment le porterai-je seul, maintenant qu'on m'a ravi mon bâton de vieillesse? Si mon sort vous touche peu, soyez touché au moins de la plaie non légère que vous infligez à tout l'Ordre (1). »

Le parti d'Eugène III était pris. Il fallut que Bernard se résignât au sacrifice de son ami. Une peine plus cuisante encore, suite de la première, l'attendait au lendemain de cette séparation douloureuse. La nomination du successeur de Hugues faillit le brouiller avec Rome.

C'était le droit de l'abbé de Clairvaux de prendre part à l'élection de Troisfontaines. D'accord avec Hugues lui-même, qui de loin ne pouvait se désintéresser d'une si grave question, il avait proposé aux électeurs un frère du nom de Nicolas. Mais cette candidature ne rallia que quelques voix. Un autre candidat, Robert, d'ailleurs suspect au nouveau cardinal d'Ostie, fut pareillement évincé. Dans l'embarras où le mettait ce double échec, Bernard jeta les yeux sur un ancien abbé de Fountains, en Angleterre, qui, à la suite d'un désaccord avec son évêque, Henri Murdach, avait résigné ses fonctions et s'était retiré à Clairvaux. Touroude ou Turoid — c'était son nom — fut élu. Mais cette combinaison, dont le succès réjouissait fort Bernard, fut loin d'être goûtée à Rome. Des mécontents ne manquèrent pas d'exploiter contre le nouvel abbé son départ forcé de Fountains et répandirent le bruit que son élection était le résultat d'un caprice de l'abbé de Clairvaux. Le cardinal d'Ostie et Eugène III lui-même, émus de cette misérable accusation et mal rensei-

(1) Bern., ep. 273, n° 2. Pierre le Vénérable fait encore une donation à Hugues de Troisfontaines en 1150 sur la demande de saint Bernard (Martène, *Thesaurus Anecd.*, I, 407-408). Le 14 avril 1150, Hugues souscrit déjà une bulle d'Eugène III, en qualité d'évêque d'Ostie (Migne, t. CLXXX, p. 1412. Cf. *Regesta*, II, 20).

gnés sur la triple opération électorale de Troisfontaines, perdirent foi en leur ami et le soupçonnèrent d'intrusion arbitraire. Leur mécontentement ne paraît pas avoir éclaté d'abord très haut. Bernard finit par en être instruit. Le coup lui fut d'autant plus sensible qu'il venait de personnes plus chères. Dans la lettre qu'il adresse au cardinal d'Ostie, pour expliquer sa conduite et justifier l'élection de Turolde, règne un ton de profonde tristesse et de résignation humiliée. « Si cette élection est un scandale, dit-il, qu'on l'ôte. Vous en avez le pouvoir. Je ne m'y oppose pas, je cède au torrent... Je suis prêt à subir le jugement que vous porterez... Je n'ai pas mal agi ; si j'ai agi peu sagement, c'est à vous de corriger ma maladresse, ou même de la punir, si vous trouvez que cela vaut mieux. Cependant, je le dis, si l'on veut agir avec moi pieusement et chrétiennement, on me réprimandera avec douceur et non en colère... Ayant connu par d'autres et non par vous votre indignation, je me suis gardé de vous imiter ; je me plains de vous à vous par la présente lettre. Du reste, Dieu soit béni qui m'ôte avant de mourir cette consolation dans laquelle je mettais peut-être trop de complaisance, — je veux dire vos bonnes grâces et celles de mon Seigneur (le Pape), — afin que j'apprenne par ma propre expérience à ne pas placer mon espérance dans un homme (1) ! »

L'épreuve était rude ; mais l'amitié de Hugues et du pape lui fut bientôt rendue : l'éclipse qu'elle avait subie n'était que passagère. Ce fut même dans le sein du souverain Pontife que l'abbé de Clairvaux chercha, bientôt après, une consolation au plus amer chagrin qu'il eût

(1) Bern., ep. 306. Sur Turolde, cf. Serlon, *Monastic. Anglic.*, I, 748.

encore éprouvé. La trahison l'attendait au soir de sa vie, et il était loin de s'imaginer d'où le coup partirait.

Le traître n'était autre que l'un de ses plus intimes confidents, Nicolas (1), son secrétaire. Ce moine, tard venu à Clairvaux, n'avait jamais pu se conformer entièrement à l'esprit de la maison. Sous des dehors de docilité souple, il cachait un incoercible amour d'indépendance. Sa piété, de douteux aloi, était un mélange de mysticisme et d'activité inquiète. Il avait quitté Montiéramey pour Clairvaux ou plutôt pour le voisinage de Bernard; et bientôt Bernard ne suffit plus à son besoin d'épanchement mystique. Lié avec Pierre de Celle et Pierre le Vénérable, il entretient avec eux un commerce épistolaire, où ses goûts d'humaniste épris de Cicéron et ses emprunts au style de l'abbé de Clairvaux s'évalent sous des flots d'une tendresse plus imaginative que réelle (2). Pierre le Vénérable se laisse prendre à ces effusions factices, et y répond par des témoignages de confiante amitié (3). Cependant ce moine inconstant abusait en secret du sceau de son maître. L'abbé de Clairvaux, qui lui avait commis le soin d'une partie de sa correspondance, s'aperçut un jour de la supercherie, et s'étant mis à surveiller les mouvements du coupable, il acquit peu à peu la conviction qu'il avait affaire à un hypocrite. Le surprendre en flagrant délit était chose facile. Bernard lui épargna cette honte. Pour donner à ce « Judas, » comme il parle, le temps de se reconnaître et de se repentir, il fit frapper un second sceau qui portait son effigie et son nom (4).

(1) Sur ce Nicolas, voir Mabillon, *Préface aux Sermons de S. Bernard*, n° XXXVI-LI.

(2) Ses lettres se trouvent dans la *Biblioth. maxima Patrum*, XXI.

(3) Voir surtout *Petri Venerab.*, lib. VI, epp. 5, 30, 34-38, 47.

(4) « *Abjecto illo (sigillo), novello quod cernitis de novo utimur,*

Vain espoir : le traître, tout en remarquant, comme le prouvent ses lettres, que la confiance de l'abbé de Clairvaux s'était refroidie à son égard, eut l'audace de dérober le nouveau sceau et continua de correspondre avec Pierre le Vénérable, sans souci des suites de sa forfaiture. Au lieu de remonter la pente du crime, il tomba plus bas encore. Se voyant découvert, il se fit voleur et voulut prendre la fuite. Mais il fut arrêté, et on trouva sur lui, outre des manuscrits, des pièces d'or et d'argent, trois sceaux, le sien propre, celui du prieur de Clairvaux et le second de Bernard. Celui-ci raconte avec quelques détails l'histoire de cette trahison au souverain Pontife, et il ajoute, le cœur ulcéré : « Ce Nicolas est sorti de chez nous, parce qu'il n'était pas des nôtres... S'il vient à vous (car il se glorifie d'avoir des amis dans la curie), souvenez-vous d'Arnauld de Brescia; il est pire qu'Arnauld. Personne n'est plus digne que lui d'une prison perpétuelle; rien ne lui convient mieux qu'un perpétuel silence (1). » A partir de cette date le moine déchu, qui avait joué pendant plus de dix ans, pour le compte de Montiéramey, de Clairvaux et de Cluny, un rôle important dans les affaires religieuses, soit en France, soit même à la cour de Rome, disparaît à peu près de l'histoire. Si on le retrouve, quelque vingt-cinq ans plus tard,

continente et imaginem nostram et nomen. » Ep. 284. Lettre écrite après le 21 septembre 1151; car il est question du nouvel évêque d'Arras, consacré ce jour même. Cf. Lambert Waterlos, *Chron. Camerac.*, ap. *H. des G.*, XIII, 506. L'histoire du dernier sceau de saint Bernard a donné lieu à de longues discussions depuis le jour où Deville, directeur du musée des Antiquités de Rouen, crut le retrouver et annonça sa découverte à l'Académie des Inscriptions (16 août 1837). Sur l'authenticité de ce sceau, cf. 1^{re} édition, t. II, p. 543-549.

(1) Ep. 284.

dans son monastère de Montiéramey, il ne semble pas qu'il y ait été assujéti à la règle commune. La description qu'il donne de son état à cette époque est celle d'un moine gyrovague, qui n'a de loi que sa volonté propre. « C'est, remarque Mabillon, jusqu'à cette misérable condition qu'était tombé un disciple et un secrétaire de saint Bernard (1) ! »

L'abbé de Clairvaux ressentit vivement la douleur de cette défection. Au moment où celui qu'il avait accoutumé d'appeler « son fils, son Nicolas, » trahissait ainsi sa confiance, la mort frappait sans merci dans les rangs de ses autres amis. Il venait de perdre coup sur coup l'abbé de Cîteaux, l'abbé de Saint-Denis, l'évêque d'Auxerre et l'évêque de Soissons ; le comte Thibaut de Champagne et le pape Eugène III allaient bientôt suivre ces illustres défunts dans la tombe.

La mort de Rainard, dont il avait eu le pressentiment et comme une révélation (2), lui arrache un cri. « L'abbé de Cîteaux, dit-il à Eugène III, nous a quittés ; c'est un grand deuil pour notre Ordre. Et moi, j'ai une double raison de pleurer : je perds en lui un père et un fils (3). »

Quand il connut l'état désespéré de l'abbé de Saint-Denis, sa première pensée fut de voler auprès du saint moribond. Suger personnifiait à ses yeux l'homme d'État selon le cœur de Dieu. En le recommandant un jour au souverain Pontife, il lui avait rendu ce délicat hom-

(1) Cf. *Præfat. ad Sermon. Bern.*, n°s L-LI.

(2) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. III, n° 19.

(3) Ep. 270, écrite au commencement de 1151. Rainard mourut le 16 décembre 1150. Cf. Manrique, *Annal. Cist.*, II, 176, d'après le martyrologe cistercien. Cf. *Continuat. Præmonst.*, ap. *H. des G.*, XIII, 333 ; et Robert de Torigny, *De Immutat. Ord. monachor.*, éd. Delisle, II, 186.

mage : « C'est un homme sans reproche dans les choses temporelles comme dans les choses spirituelles. Auprès de César, on dirait un membre de la cour romaine ; auprès de Dieu, un membre de la cour du ciel (1). » Sa mort allait être un deuil national. Bernard qui, en maintes circonstances, avait eu recours à ses services, soit pour les intérêts particuliers de l'ordre monastique, soit dans l'intérêt général de la religion, formait les vœux les plus ardents pour la conservation d'une santé si précieuse. Mais au commencement de l'année 1151, il fallut reconnaître que tout espoir de le conserver à l'Église et à la France était perdu. L'abbé de Clairvaux se console, en pensant qu'il le suivra de près. « Homme de Dieu, lui écrit-il, ne tremblez pas en dépouillant cet homme qui est de la terre... Qu'y a-t-il de commun entre vous et ces dépouilles, vous qui partez pour le ciel et qui serez bientôt revêtu d'un habit de gloire?... Je désire vivement, mon très cher, vous voir auparavant, afin de recevoir votre bénédiction... Irai-je, n'irai-je pas? Je l'ignore... Souvenez-vous seulement de moi, quand vous arriverez où vous allez, afin qu'il me soit donné de vous suivre bientôt et de parvenir auprès de vous (2). » La lettre était accompagnée de menus présents et d'une nappe, que le moribond reçut avec une infinie reconnaissance. Une chose fut refusée à ses vœux : « Si je pouvais voir seulement une fois, avant de mourir, votre face angélique, répondit-il à l'abbé de Clairvaux, je m'en irais avec plus de sécurité de ce siècle misérable (3)! » Pour cela même, il s'en rapportait à la volonté de Dieu, qui, sans

(1) Ep. 309.

(2) Ep. 266, écrite fin 1150 ou commencement de 1151.

(3) Inter Bernard., ep. 471.

l'exaucer, l'appela à lui, le 13 janvier 1151 (1), à l'âge de soixante-douze ans, dans la vingt-neuvième année de son administration abbatiale. Sur son tombeau on inscrivit ces simples mots : CI-GIT L'ABBÉ SUGER (2) : seule épitaphe digne de l'un des plus grands ministres que la France ait jamais eus.

Les moines lui donnèrent pour successeur l'historien de la croisade de Louis VII, Odon ou Eudes, qui fut bientôt dénoncé à Rome comme coupable de malversation. L'abbé de Clairvaux prit en main la cause de l'accusé et le défendit vigoureusement auprès du Saint-Siège (3). Ce lui fut une douce joie, au milieu de ses chagrins de toute sorte, de rendre, au nom de la justice, hommage à l'honnêteté de celui qui avait recueilli l'héritage religieux de son ami défunt.

Au début de l'année 1152, il fit une autre perte non moins sensible. Thibaut, comte de Champagne, mourut à Lagny (4), après une courte maladie. On raconta, plus tard, que, prévenu par une révélation surnaturelle, le dévot seigneur avait, un peu avant son heure dernière, demandé à faire profession dans l'ordre de Cîteaux, et

(1) Sur la date de la mort de Suger, cf. Hirsch, *Studien*, p. 110-112. L'opinion de Luchaire, qui place cette mort en 1152 (*Annales de la Faculté de Bordeaux*, 1882, p. 193 et suiv.; *Actes de Louis VII*, n° 260), est insoutenable. Cf. *Continuat Præmonst.*, ap. Mon. G., VI, 453; Robert de Torigny. éd. Delisle, I, 256; *Regesta Rom. Pontif.*, n° 9535, en date du 19 janvier 1152, où il est question de Suger, *venerebilibus memoriæ quondam S. Dionysii abbas* (Migne, t. CLXXX, p. 1499).

(2) *Chronic. Dionysian.*, note de Mabillon à l'épître 266 de saint Bernard. On y lit également l'épitaphe composée pour Suger par Simon Chèvre-d'Or, chanoine de Saint-Victor.

(3) Epp. 285 et 286, écrites en 1152-1153.

(4) Probablement le 10 janvier 1152. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Histoire des ducs et comtes de Champagne*, II, 398.

que les moines, déferant à son vœu, l'avaient revêtu de la coule et de la tunique blanches (1). Ce récit a tout l'air d'une légende apocryphe ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que les Cisterciens perdirent en lui un de leurs principaux bienfaiteurs, et l'abbé de Clairvaux un ami dévoué.

IV

Maladie et mort de Bernard.

Tous les amis de Bernard disparaissaient ainsi l'un après l'autre, sans être remplacés. Le vide se faisait autour de lui, et, dans l'isolement où le jetait ce ravage de la mort, il ne songea bientôt plus lui-même qu'à quitter la terre. Sa santé, toujours chancelante et menaçant ruine, se prêtait à ces pensées funèbres. Depuis son dernier voyage d'Italie, il avait été condamné pour ainsi dire périodiquement à se mettre au lit (2). Après chaque grande sortie, c'était une crise nouvelle. Il prenait alors la résolution de ne plus sortir de son monastère, si ce n'est une fois l'an, pour aller au chapitre de Cîteaux (3) : résolution toujours bien arrêtée et jamais suivie d'effet. « Je suis brisé, écrivait-il à Pierre le Vénérable en 1144 ; j'ai une légitime raison de ne plus courir,

(1) Bernard Brito, ap. Henriquez, *Menolog. Cisterc.*, I, 333. Cf. d'Arbois de Jubainville, *loc. cit.*, p. 400-402.

(2) En 1138 il écrit : « En lectulo recubantem plus cordis, quam corporis dolor exeruciat. » Ep. 166, n° 2. Entre 1139 et 1145, date de son voyage en Toulousain, les plaintes sur l'état de sa santé sont semées dans ses Sermons sur le Psaume *Qui habitat* et sur le Cantique des cantiques. En 1144, ep. 228, n° 2 ; en 1145, ep. Gaufridi, n° 2, ap. Migne, t. CLXXXV, p. 410, 411, etc.

(3) « Decretum est mihi ultra non egredi monasterio, » etc. Ep. 228, n° 2 ; cf. ep. 245.

comme j'avais accoutumé de le faire... Pendant le peu de jours qui me restent à militer maintenant, je vais attendre en silence et en repos l'heure de mon changement (1). » Il n'en avait pas moins entrepris l'année suivante le voyage d'Aquitaine et de l'Albigeois; et, quand éclata la croisade, il lui fallut, bon gré mal gré, sur l'ordre du pape, « courir comme autrefois » les provinces et ramasser ses forces pour entraîner à sa suite les populations. Chose étonnante, remarque son biographe, dans ces cas d'extrême nécessité, son corps affaibli reprenait une vigueur nouvelle (2) et suffisait à la tâche, gouverné qu'il était par une âme impérieuse qui ne souffrait pas de défaillance. Mais il retombait ensuite dans une prostration plus profonde, et à chaque rechute sa vie était en danger. « Votre enfant est plus malade que jamais, écrivait-il à Eugène III en 1151; ma vie s'en va goutte à goutte. Je ne suis pas digne sans doute de mourir en une fois et de faire tout de suite mon entrée dans la vie (3). » A la fin de l'année 1152, la faiblesse générale avait fait des progrès effrayants; il dut garder le lit une grande partie de l'hiver. On s'attendait de tous côtés, de Rome même, à recevoir la nouvelle de sa mort (4). La cour de France n'était pas moins inquiète. Robert, frère du roi, fit une visite à l'illustre malade (5). On a raconté plus tard que Louis VII s'était transporté lui-même à Clairvaux (6). Le fait n'est guère vraisemblable; mais ce

(1) Ep. 228, n° 2.

(2) *Bern. Vita*, lib. V, cap. I, n° 4.

(3) « Guttatim defluit, » etc. Ep. 270, n° 3.

(4) Ep. 307, n° 2.

(5) Ep. 304.

(6) Étienne de Bourbon, *Anecdotes historiques*, éd. Lecoy de la Marche, p. 422. L'éditeur attache à tort quelque crédit à l'anecdote

qui n'est pas douteux, c'est que Bernard reçut, au cours de sa maladie, une lettre du roi, qui le réjouit fort. « Qui suis-je, répondit-il, pour que la majesté royale s'occupe de ma mort ou de ma vie? Et, puisque je suis un personnage assez important pour que vous ayez souci de savoir comment je vais, sachez que je vais un peu mieux, et que, tout faible que je suis, très faible même, je me sens pour un temps échappé encore une fois au péril de la mort (1). » Du reste, au plus fort de la crise, il avait rassuré ses religieux en leur disant : « Vous n'avez rien à craindre pour cet hiver; ce sera pour l'été prochain (2). » Ce pressentiment d'une mort imminente ne devait plus le quitter. « Si vous venez me voir, écrit-il à son oncle André, de l'Ordre du Temple, ne tardez pas; car vous pourriez ne plus me trouver : j'ai déjà reçu les libations destinées au sacrifice, et je ne pense pas faire long séjour sur la terre (3). » Parfois pourtant il semble qu'il se soit repris à espérer de vivre encore; car, vers la même époque, tout en remarquant qu'il était faible au delà de ce qu'on peut croire et qu'il ne se sentait pas de forces pour longtemps, il ajoute : « Soit dit sans préjudice de la divine Providence qui peut ressusciter les morts (4). »

Au printemps, un mieux sensible se déclara. Ce temps de relâche était providentiel. Le vénérable archevêque de Trèves, Hillin, arrivait à Clairvaux porteur d'une désolante nouvelle : une partie de la Lorraine était à feu et à sang; la guerre qui avait éclaté entre l'évêque de Metz

qu'il rapporte. L'autorité de Calon sur laquelle il s'appuie est nulle dans l'espèce. Cf. Bern., ep. 310.

(1) Ep. 304.

(2) *Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 8; cf. cap. III, n°s 18-19.

(3) Ep. 288, n° 2.

(4) Ep. 307, n° 2.

d'une part, Mathieu duc de Lorraine, et quelques autres seigneurs d'autre part, prenait un caractère atroce. Les Messins, qui s'étaient avancés dans la direction de Pont-à-Mousson, avaient été écrasés, non loin de Tirey (village aujourd'hui disparu), dans le défilé que forment la Moselle et les escarpements du Froidmont (28 février); ils perdirent près de deux mille hommes, tués ou noyés (1). Repliés sur Metz, c'était la rage au cœur qu'ils préparaient une revanche. Mais il était à craindre que leur infériorité numérique ne leur attirât de nouveaux malheurs. L'archevêque de Trèves s'entremet inutilement pour proposer un accord aux belligérants: la colère des uns et les exigences des autres rompirent les négociations à peine entamées. Il semblait qu'un seul homme au monde fût capable d'imposer à tous, par le prestige de son autorité, les conditions d'une paix équitable et nécessaire. Hillin venait solliciter ce secours de l'abbé de Clairvaux. Malgré son état de faiblesse inquiétante, Bernard n'hésita pas à prendre le chemin de Metz, pour arrêter une nouvelle effusion de sang. Déjà précédemment il avait pu rétablir

(1) Le nom des belligérants nous est fourni par les *Annales Mosonenses* (Mousson), ad ann. 1152 : « Bellum apud Tireium inter Stephanum Metensem episcopum et ducem Matthæum in quo dux victor extitit » (ap. Mon. Germ., III, 162), et par la *Vita Bernardi* (lib. V, cap. I, n° 3-6). Richer (*Gesta Senoniensis ecclesiæ*, ap. Mon. Germ., XXV, 284) écrit que la lutte avait lieu entre l'évêque Étienne et Rainaud, comte de Bar. Il s'agit de Rainaud II, neveu de l'évêque de Metz, sans doute allié de Mathieu de Lorraine. Sur Tirey, cf. dom Calmet, *Histoire de Lorraine*, II, 75, note. La date de la bataille, 28 février, est fournie par la *Chronica universalis Mettensis* (Mon. Germ., XXIV, 517). Le nombre des morts est indiqué par la *Vita Bernardi* (lib. V, cap. I, n° 3). Cf. *Chron. S. Vitonis Virdunensis*, ad ann. 1153, *Hist. des G.*, XIII, 641 : « Bellum ante Mozon ubi Metenses interierunt; » et *Chron. S. Vincentii Metensis* (ibid., p. 645). Pour plus de détails cf. Vacandard, *La Vie de Saint Bernard et ses critiques*, dans *Revue des Quest. histor.*, juillet 1897, p. 204-210.

l'accord entre l'évêque de Metz et Henri de Salm (1). Le succès de cette première intervention était de bon augure. Mais les esprits étaient particulièrement aigris. Aux approches de Metz, Bernard se trouva en présence de deux armées prêtes à en venir aux mains et séparées seulement par la Moselle. Comme il fallait s'y attendre, ses propositions ne furent d'abord goûtées de personne. Les Messins, qui ne respiraient que la vengeance, n'étaient pas disposés à accepter une paix dont les conditions devaient être nécessairement à leur désavantage; et, de leur côté, les vainqueurs n'entendaient perdre à aucun prix le fruit de leur victoire.

Le premier projet élaboré par l'abbé de Clairvaux échoua donc, comme la précédente tentative de l'archevêque de Trèves. Les vainqueurs poussèrent même l'impertinence jusqu'à tourner le dos au négociateur, et à quitter la séance sans le saluer. Bernard ne désespéra pas, cependant, du succès de sa mission, dont l'heureuse issue lui fut, dit-on, révélée en songe. Quelques guérisons miraculeuses qu'il opéra publiquement aidèrent, selon son biographe, à lui gagner les esprits. « Il faut bien, se dirent enfin les belligérants, que nous écoutions celui que Dieu lui-même exauce. » Et lui de répondre : « Ce n'est pas pour moi, mais à cause de vous, que Dieu a accompli par mes mains ces merveilles. » Une dernière entrevue eut lieu, entre les chefs des deux armées, dans une île voisine de la ville, et Bernard fut assez éloquent pour faire accepter aux deux partis les termes d'un accord définitif. Le traité, dont nous ignorons la teneur, était dur pour les Messins; et lorsque l'abbé de Clairvaux en rapporta les termes à l'évêque de Metz, ce prélat, qui était

(1) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. viii, n° 49.

d'humeur fort batailleuse (1), n'y mit sûrement sa signature qu'en murmurant et à contre-cœur. Il en témoigna même, très peu de temps après, son mécontentement à l'abbé Wibald de Corbie, et essaya de le faire rompre par l'empereur d'Allemagne (2). Les documents nous manquent pour savoir si sa démarche eut des suites.

Bernard, son œuvre achevée, remonta la Moselle (3), passa par Gondreville, Toul (4), et regagna Clairvaux qu'il ne devait plus quitter. Les fatigues de ce voyage avaient de nouveau épuisé ses forces. Quelques mois plus tard, la nouvelle de la mort du pape lui donna, pour ainsi parler, le dernier coup.

Bernard perdait en Eugène un fils de sa prédilection, et l'Église l'un des plus grands pontifes du douzième siècle. D'une activité discrète, mais persévérante et habile, l'ancien moine cistercien avait imprimé à tous les ressorts du gouvernement pontifical une vigoureuse impulsion. Ses réformes révèlent un talent qui approche du génie. En administration, il était venu à bout de supprimer les abus qui donnaient à la curie romaine un air de mercantilisme : sous son règne, l'avarice disparaît peu à peu du sacré-collège (5); en outre, les revenus du Saint-

(1) Déjà Étienne avait eu querelle avec Mathieu, duc de Lorraine : cf. *Chron. episcop. Mettensium*, ap. *Hist. des G.*, XIII, 643.

(2) *Epist. ad Wibald.*, ap. Migne, t. CLXXXIX, p. 1431.

(3) On a rattaché à ce voyage de Bernard à Metz la fondation d'une abbaye de femmes, le Petit-Clairvaux. « Mais, selon la juste remarque de Martène (*Voyage littéraire*, I, 2, p. 127), il n'y a pas d'apparence qu'on l'ait placée dans une grande ville, dans un temps où les monastères de l'Ordre étaient bâtis dans les plus sombres solitudes. » La fondation du Petit-Clairvaux est évidemment postérieure à saint Bernard.

(4) *Bern. Vita*, lib. V, cap. I, n° 7.

(5) Cf. plus haut, t. II, p. 473, note 3.

Siège sont fixés approximativement par la rédaction d'un livre censier : la première ébauche du *Liber Censuum* date de son pontificat (1). En politique, ses efforts ne furent pas moins heureusement couronnés : il étouffa la révolution romaine, presque sans effusion de sang ; quand il mourut, le sénat était devenu, à côté du pouvoir suprême, un corps à peu près inoffensif (2). Dans les sciences Eugène III ne reste pas en arrière de son siècle ; il le devance plutôt ; il encourage la traduction des auteurs grecs, en particulier des œuvres de saint Jean Chrysostome (3). Ce regard jeté sur l'Orient, sur Constantinople, lui inspire les plus audacieuses espérances. Son rêve, nous l'avons vu, était de rétablir l'union, si tristement dissoute, de l'Église grecque et de l'Église latine. Ce beau projet sombra malheureusement dans le naufrage de la seconde croisade. Eugène III léguait au moins en mourant à ses successeurs de hautes leçons de sagesse administrative ; il leur laissait en même temps, ce que l'abbé de Clairvaux estimait par-dessus tout, l'exemple de sa vie privée, un miroir de sainteté, comme on disait au moyen âge. On raconte qu'au lendemain même de sa mort, des miracles éclatèrent sur sa tombe ; et le bruit s'en répandit aussitôt jusqu'en France (4).

Quand la nouvelle en vint à Clairvaux, Bernard était étendu sur un lit de douleur. Personne ne nous apprend quelle fut la profondeur de son deuil. Ce qui est sûr, c'est qu'une langueur mortelle le mit bientôt aux portes du

(1) Cf. Fabre, *Liber Censuum*, p. 1, col. 2, note 1 ; p. 88, col. 2, et *Introduction*.

(2) Bern., ep. 488 ; Romuald. Salern., ap. Watterich, II, 318.

(3) Robert de Torigny, éd. Delisle, I, 270, note 5.

(4) *Ibid.*, p. 274-275. Sur les miracles d'Eugène III, cf. Martène, *Ampliss. Collect.*, VI, 1139.

tombeau. Son estomac délabré ne pouvait plus supporter de nourriture. A l'abbé de Bonneval qui lui envoie vers ce temps quelques menus présents, peut-être des friandises, il décrit ainsi son triste état : « Nous avons reçu votre charité avec joie, mais sans plaisir. Car quel plaisir peut-il y avoir pour qui tout est amertume? Ne rien manger du tout serait la seule chose qui me flatterait. Le sommeil s'est retiré de moi, de sorte que ma douleur n'a ni trêve ni repos; toute ma souffrance vient de l'estomac. Il faut, jour et nuit, à toute heure, le réconforter avec un peu de liquide; car le solide l'irrite, et il le repousse inexorablement. Le peu qu'il daigne admettre, il le prend avec une peine extrême; mais la peine serait plus grande encore, s'il restait complètement à jeun. Et s'il lui arrive de prendre parfois tant soit peu plus que de coutume, c'est le paroxysme de la souffrance. J'ai les pieds et les mains enflés, comme les hydropiques. » Bernard ajoute pour consoler son ami : « Dans tout cela, selon l'homme intérieur, je le dis comme un insensé, l'esprit est prompt dans une chair infirme (1). »

L'âme, en effet, resta jusqu'au bout maîtresse du corps qu'elle animait, calme, libre et sereine. Le courageux abbé continuait de méditer, de dicter et d'exhorter ses frères au milieu de ses douleurs. Tant qu'il put se lever et se tenir debout, c'est-à-dire presque jusqu'au dernier jour, il célébra la sainte messe. Les pensées éternelles, qui lui étaient depuis si longtemps familières, devinrent peu à peu l'unique objet de ses préoccupations. Et un jour que l'évêque de Langres s'étonnait de le trouver peu attentif aux affaires dont il l'entretenait : « Ne soyez point

(1) Bern., ep. 310; écrite *paucissimis diebus* avant sa mort. *Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 9.

surpris, lui répondit-il, je ne suis plus de ce monde (1). »

Bientôt il fut visible pour tous que le fil qui le tenait encore à la terre était sur le point de se rompre. Ses religieux, inconsolables à la pensée de devenir orphelins, entourèrent sa couche en pleurant. « Eh quoi, Père, s'écrièrent-ils, vous n'avez donc pas pitié de ce monastère? Vous n'avez pas pitié de nous, que vous avez nourris de votre lait maternel? Comment pouvez-vous laisser votre œuvre à l'abandon? Comment pouvez-vous laisser ainsi des enfants que vous avez tant aimés jusqu'à ce jour? » Et lui, pleurant avec eux et levant vers le ciel ses yeux pleins de douceur, *columbinos oculos*, les assurait qu'il était partagé entre deux sentiments, et ne savait auquel obéir. D'une part, l'amour de ses enfants lui faisait désirer de rester auprès d'eux; d'autre part, l'amour du Christ le pressait de partir. Il laissait donc à la bonté divine le soin de décider (2). Et, pour adoucir l'amertume d'une telle réponse, il attendrissait sa voix et répandait son cœur en touchantes exhortations. Il suppliait ses fils de ne jamais oublier les conseils de perfection qu'il leur avait donnés durant le cours de sa carrière abbatiale. Aux plus parfaits, à ceux qui avaient vécu dans son intimité et qui partageaient avec lui le fardeau de l'administration, il confia plus particulièrement ses secrets désirs et ses dernières volontés. « Je n'ai guère de bons exemples de religion à vous léguer, leur dit-il; mais il y a trois points que je propose à votre imitation et que je me rappelle avoir observés selon mon pouvoir. Je me suis toujours moins fié à mon sentiment qu'à celui des autres. Quand on m'a blessé, je n'ai jamais cherché à tirer ven-

(1) *Bern. Vita*, lib. V, cap. I, n° 1; cap. II, n°s 8 et 11.

(2) *Ibid.*, cap. II, n°s 9 et 12.

geance de celui qui me blessait. J'ai évité, autant que j'ai pu, de scandaliser personne; et si le scandale est arrivé, je me suis appliqué à l'apaiser. » Bref, humilité, patience, charité, tel fut, en trois mots, le testament spirituel de l'abbé de Clairvaux (1).

Le bruit de l'imminence de sa mort s'était répandu au loin; plusieurs évêques, l'abbé de Cîteaux, quelques autres abbés de l'Ordre et des monastères du voisinage, accoururent à Clairvaux pour recevoir une dernière fois sa bénédiction. Le mercredi 19 ou le jeudi 20 août, il demanda et reçut le viatique et l'Extrême-Onction (2). Dès lors il n'eut plus de pensées que pour Dieu, et le jeudi même, vers neuf heures du matin, il s'éteignit doucement, à l'âge d'environ soixante-trois ans (3).

Pendant que ce prêtre du Très-Haut, comme parle son biographe, faisait ainsi son entrée dans le Saint des saints et montait à l'autel du Seigneur, son corps, lavé selon l'usage et revêtu des ornements sacerdotaux, était exposé dans l'église du monastère (4).

Durant deux jours, évêques, moines et laïques, seigneurs et paysans, se pressèrent en foule auprès du catafalque. Des villages environnants, de Ville, de la Ferté,

(1) *Bern. Vita II^a*, cap. xxx, n° 82; cf. *Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 9.

(2) *Bern. Vita II^a*, cap. xxx, n° 84.

(3) « Hora diei pene tertia. » *Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 13. « Annis circiter sexaginta tribus expletis. » *Ibid.*, n° 15.

(4) « Corpus ejus rite paratum, » etc. *Ibid.*, n° 14. On raconte que le corps laissa son empreinte dans la pierre sur laquelle il avait été lavé. Cela formait une sorte d'ombre ou image que l'on montrait encore aux pèlerins durant le dix-septième et le dix-huitième siècle. Méglinger (*Iter Cisterciense*, n° 60) et Manrique (*Annales Cisterc.*, ad ann. 1153, cap. VII) croient au prodige. Dom Martène, plus circonspect, estime, après avoir examiné l'ombre, qu'il n'y a là qu'un effet naturel de la réflexion de la lumière (*Voyage littéraire*, II, 104).

de Longchamp, de Perrecin, de Champignol, de Monteville, etc., les paysans, hommes, femmes, vieillards et enfants, se précipitaient dans la Claire-Vallée, battant comme un flot les murs du monastère. Sauf les femmes, à qui l'entrée du cloître était interdite par la Règle, tous pénétraient peu à peu jusqu'auprès du mort et lui offraient, avec leurs prières, l'hommage de leur vénération.

Déjà on l'invoquait comme un saint. Non contents de baiser ses mains, les pieux pèlerins lui faisaient toucher du pain, des linges, des pièces de monnaie, un objet quelconque, pour emporter ce souvenir béni, comme une relique (1). Plusieurs miracles, nous dit-on, furent opérés à son contact; citons seulement la guérison d'un manchot, guérison instantanée qu'un témoin oculaire, Eudes, prieur de Morimond, racontait huit jours plus tard aux religieux de son couvent (2).

On comprend que, malgré le respect du lieu, la foule n'ait pas su contenir ses sentiments, son émotion et ses réflexions. Clairvaux, d'ordinaire si calme, était devenue semblable à une ruche où bourdonnent des milliers d'abeilles. La loi du silence était ouvertement violée. A la fin, l'abbé de Cîteaux et ses collègues s'émurent d'une telle infraction et, redoutant un plus grand désordre pour le jour de l'inhumation, ils résolurent d'en avancer

(1) *Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 14.

(2) *Planctus Odonis*, ap. Hüffer, *Bernard*, I, 22-23. Geoffroy cite un autre miracle dont il supprime le récit dans la seconde Recension (*Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 12). L'auteur de l'*Exordium magnum* s'étend davantage encore sur ces faits de nature merveilleuse (*Bern. Vita*, lib. VII, cap. xxviii). Il raconte que l'abbé de Cîteaux, pour arrêter les clameurs que provoquaient ces guérisons, ordonna à Bernard, tout mort qu'il était, en vertu de l'obéissance, de cesser tout miracle, et qu'il fut écouté.

l'heure. Dès le matin du samedi 22, la messe dite et les prières de l'absoute récitées pour ainsi dire à la dérobée, le corps saint fut déposé dans un caveau creusé devant l'autel de Notre-Dame (1). L'illustre abbé fut enseveli avec la tunique qu'il avait, comme nous l'avons vu, ôtée pieusement à Malachie défunt (2). Sur sa poitrine reposait une petite cassette contenant des reliques de saint Thaddée, apôtre, qu'il avait reçues de Jérusalem cette année même, et avec lesquelles il avait exprimé le désir d'être inhumé, « afin, disait-il, d'être étroitement uni à un disciple du Seigneur, le jour de la résurrection générale (3). » On croit que ses religieux déposèrent pareillement dans son tombeau une planchette sur laquelle étaient gravés ces mots inspirés : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi, inter ubera mea commorabitur*. « Mon bien-aimé est pour moi un faisceau de myrrhe, il demeurera sur mon cœur (4). » Ce qui est sûr, c'est qu'aucune autre devise ne pouvait mieux convenir à celui qui fut à la fois un grand martyr de la pénitence et un merveilleux interprète du *Cantique des cantiques*.

(1) *Bern. Vita*, lib. V, cap. II, n° 14 et 15. M. Guignard croit que Bernard fut inhumé derrière le maître-autel dans une chapelle spéciale dédiée à la sainte Vierge (*Lettre à Montalembert*, p. 1670-1671, note 11). Cette chapelle n'existait pas, à la date de la mort de saint Bernard. Par l'autel de la sainte Vierge il faut entendre l'autel principal, Marie étant la patronne de l'église.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. III, n° 23.

(3) *Ibid.*, cap. II, n° 15.

(4) *Cant. canticor.*, I, 12. Voir, sur ce point assez douteux, Guignard (*Lettre à Montalembert*, p. 1699-1701).

CHAPITRE XXXIV ET DERNIER

GLOIRE POSTHUME.

I

Portrait de saint Bernard; sa canonisation.

Bernard enseveli, les hôtes de Clairvaux se dispersèrent, emportant pieusement dans leur cœur le souvenir ému de ses funérailles. Geoffroy d'Auxerre, plus autorisé que personne pour transmettre à la postérité l'image authentique de son maître disparu, entreprit aussitôt d'ébaucher un portrait du saint abbé.

Au physique, on se rappelle ce qu'était Bernard à vingt ans. L'âge ne changea pas gravement ses traits : la vieillesse sillonna seulement de rides son visage amaigri ; sa chevelure, jadis blonde, devint presque toute blanche ; sa barbe rousse prit également une nuance argentée. Une légère rougeur colorait parfois ses joues, qui « avaient le poli de l'ivoire et la blancheur du lait. » La grâce régnait toujours sur son front, une grâce qui venait de l'esprit et non de la chair, nous dit son biographe. Ses yeux, où brillaient une pureté d'ange et une simplicité de colombe, répandaient sur toute sa figure un doux éclat (1).

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. 1, n° 1. Un trait est emprunté à l'oraison funèbre de Bernard par Odon de Morimond : « Cujus, cum appropinquaret ad exitum, imo ad introitum, erat cernere faciem

Ce qui distinguait l'abbé de Clairvaux, nous dit encore Geoffroy, c'était « la sérénité dans le visage, la modestie dans l'attitude, la circonspection dans les paroles, la timidité dans l'action. » Et, entrant plus avant dans la vie intérieure de son héros, l'auteur poursuit : « Bernard était assidu dans la méditation, dévot dans l'oraison : comme il aimait à le dire, il se fiait en tout beaucoup plus à l'oraison qu'à sa propre industrie. Sa foi était magnanime, son espérance invincible, sa charité inépuisable, son humilité profonde, sa piété admirable. Prévoyant dans les conseils, habile à négocier une affaire, il n'était jamais moins oisif qu'à ses heures de loisir. Il aimait les injures et redoutait les louanges. De mœurs douces, d'une sainteté éminente, favorisé du don des miracles, il était riche en sagesse, en vertu et en grâce devant Dieu et devant les hommes (1). »

Ces lignes, qui ouvrent le troisième livre de la *Vita*, nous donnent une vision de l'abbé de Clairvaux vive et rapide, mais un peu indécise, ou plutôt incomplète, bien que très vraie. D'autres rayons de sa figure sont éparés dans le reste de l'ouvrage. En les réunissant, il serait aisé, sinon de reconstituer dans toute sa beauté la physionomie du saint, au moins de dégager les principaux traits qui le caractérisent : la bonté de l'homme, le zèle de l'apôtre, l'austérité du moine, l'humilité du thaumaturge.

« Quand Dieu créa le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté. » Comme toutes les na-

quasi lineæ nativi ruboris lacteum tenuatim vermiculantis ebur. » Hüf-fer, *Bernard von Clairvaux*, I, 22. Suger (inter Bernardinas, ep. 471) et Hugues Métel (inter Bernardin., ep. 480, date incertaine) parlent tous deux de la « face angélique » de l'abbé de Clairvaux.

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. II, n° 1.

tures augustes, Bernard fit valoir excellemment ce don : la bonté chez lui domine tous les autres sentiments. Cet homme, si dur à lui-même, ne peut contempler une douleur, une faiblesse, une infirmité, physique ou morale, sans être saisi d'une immense compassion. Rien de ce qui est humain ne lui demeure étranger. Aux vivants il donne des conseils, des consolations, des soins et des remèdes ; aux morts il donne des prières et des larmes : on a remarqué qu'il n'avait jamais pu assister aux obsèques d'un étranger sans pleurer (1). Son humanité, nous dit son biographe, s'étendait jusqu'aux animaux sans raison et jusqu'aux bêtes sauvages. A la vue d'un lièvre poursuivi par des chiens ou d'un pauvre oiselet menacé par un oiseau de proie, son cœur se serrait ; il ne pouvait se tenir de tracer en l'air un signe de croix, afin de sauver les innocentes petites bêtes ; et toujours sa bénédiction leur portait bonheur (2).

C'est surtout au sein de sa famille religieuse que la générosité de son caractère éclate. S'il a la fermeté d'un maître et d'un père, il a en même temps toutes les délicatesses d'une mère (3). Chacun des religieux de Clairvaux a sa part des tendresses dont son cœur déborde : ni convers ni novice n'en est privé ; les moines coupables eux-mêmes sont sûrs de trouver en lui des trésors d'indulgence. On se rappelle le beau mot qui lui échappa dans une de ses lettres : « Si la miséricorde était un péché, je crois que je ne pourrais pas m'empêcher de le

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vii, n° 21.

(2) *Ibid.*, cap. vii, n° 28.

(3) *Verbera patris habes, ubera matris habe*, disait-on couramment au treizième siècle. Cf. Hauréau, *Journal des Savants*, juillet 1888, p. 419-420. Ce vers reflète une pensée de Bernard (*in Cantica*, Serm. XXIII, 2).

commettre (1). » De loin comme de près, les besoins de ses enfants sont toujours présents à sa pensée inquiète. On raconte que, pendant son séjour en Italie, il visita en esprit la pieuse vallée qui renfermait ce qu'il avait de plus cher au monde. Il semble que son âme ait eu alors le don d'ubiquité (2); l'amour évidemment opérait ce miracle. Il connut même la pointe aiguë de cette angoisse si humaine, qu'on appelle le mal du pays : séparé des siens par trois à quatre cents lieues, il soupirait douloureusement après leur présence et demandait à Dieu la grâce de mourir entre leurs bras (3).

Si l'on écrivait l'ouvrage, rêvé par Montalembert, de l'amitié dans le cloître, Clairvaux en pourrait sûrement fournir les plus belles pages. Le nom de Robert, cousin germain du fondateur, y figurerait en première ligne. Combien ce religieux fut chéri de Bernard, une lettre, une phrase, un mot le disent amplement : « Malheureux que je suis de ne plus t'avoir, de ne plus te voir, de vivre sans toi ! Mourir pour toi, c'est ma vie ; vivre sans toi, c'est mourir (4). » D'autres ont pris place à côté de Robert dans ce cœur pressé du besoin d'aimer : Godefroid de la Roche, futur évêque de Langres, Humbert, futur abbé d'Igny, et, pour sortir de son cloître, Guillaume de Saint-Thierry, Nicolas de Montiéramey, le traître, Ogier le chanoine, Pierre le Vénérable, Suger, etc. Avec les années, l'expression de son amitié devient moins vive. Il semble qu'il craigne de dissiper le parfum et la force de ce sentiment si délicat, en l'exposant au grand

(1) Bern., ep. 70.

(2) Bern. *Vita*, lib. VII, cap. XI, n° 14; extrait de l'*Exordium magnum*; cf. Bern., ep. 143.

(3) Bern., ep. 144, n°s 1-2.

(4) Bern., ep. 1, n° 1.

air de la publicité. Tout ce qui a l'apparence de la fausse sensibilité lui devient suspect. A Ogier, qui lui demandait un témoignage d'affection, il répondait : « A quoi sert d'exprimer et de faire valoir par de vaines et transitoires petites paroles des amitiés vraies et éternelles (1)? » Guillaume de Saint-Thierry, qui se plaint de n'être pas payé de retour, n'obtient pas une réponse plus satisfaisante (2). Il est sûr, pourtant, que l'abbé de Clairvaux n'était pas homme à « se laisser vaincre dans la contention d'amitié. » Mais il est sobre d'épanchement, et ce qui frappe le plus dans ses effusions, c'est le caractère surnaturel de sa tendresse. Jamais il ne lâcha la bride aux sentiments, même les plus légitimes, de peur qu'il ne s'y mêlât quelque chose de trop humain. Son secrétaire nous cite un exemple de cette réserve courageuse, presque héroïque. Quand son frère Gérard, qu'il aimait tant, vint à mourir, il contint si bien son émotion qu'il put présider aux funérailles sans verser une larme. C'était le triomphe de la foi sur le sentiment. Mais le cœur eut bientôt sa revanche. Le lendemain, sa douleur fut plus forte que sa volonté, et elle fit explosion dans cette éloquente oraison funèbre qui commence par un sanglot étouffé et finit dans un flot de larmes (3).

En dehors de son cloître, en dehors de ce groupe d'amis qui forme une élite, avec la grande famille humaine, sa bonté se déclare d'une façon moins sensible sans doute, mais non moins généreuse, sans distinction de races, ni même de religion. Son cœur ne connaît pas de frontières, si ce n'est celles qu'établit l'impiété militante. Les hérétiques, les Juifs, les mahométans eux-mêmes, trouvent

(1) Bern., ep. 90, n° 1.

(2) Bern., ep. 85.

(3) Bern. *Vita*, lib. III, cap. VII, n° 21.

grâce à ses yeux, pourvu qu'ils ne s'attaquent pas à l'Église, l'épouse du Christ qu'il adore. La seule arme dont il veuille vraiment les percer est le glaive de la parole de Dieu. A ceux d'entre ses frères qu'un zèle intempérant aveugle et qui ne rêvent que massacres, il rappelle que la loi évangélique est une loi de douceur : « Réduisez les hérétiques par des arguments et non par les armes, » répondait-il au prévôt de Steinfeld. Et, dans ce déchaînement de fureurs qui faillit, en 1146, faire disparaître des bords du Rhin jusqu'à la trace de la race juive, il est le seul, entre les prédicateurs de la croisade, qui, par sa présence et sa parole, ait offert aux fils d'Israël un rempart assuré (1).

On reconnaît, à ces sentiments d'humanité, la sagesse de l'apôtre, qui distingue entre l'erreur et ses victimes, et qui, frappant l'une, sait épargner les autres, suivant cette admirable maxime de saint Augustin : *Interfice errores, diligite homines*. Bernard fut, en effet, un apôtre, le plus grand de son siècle. Gagner des âmes à Dieu fut l'unique loi de sa vie. Son zèle ne souffre pas de limites. A peine converti, il rêve d'entraîner toute la noblesse bourguignonne à sa suite, dans la solitude de Cîteaux. Les mères et les épouses s'effraient déjà de son ardeur de prosélytisme, qui menace de leur ravir des fils ou des époux. Plus tard, l'Ordre cistercien, qui étend ses bras jusqu'aux extrémités du monde chrétien, ne parvient pas à contenter son ardeur apostolique. Il jette, pour employer l'une de ses expressions favorites, la faux dans le champ du voisin, et ne peut s'empêcher d'aider les au-

(1) « Hæretici capiantur, non armis sed argumentis. » *In Cant.*, Serm. LXIV, n° 9. « Non sunt persequendi Judæi, disait-il, non sunt trucidandi, sed nec effugandi quidem. » Ep. 363. Cf. ep. 364; *Liber ad milites Templi*, cap. x.

tres Ordres religieux à faire leur moisson. Il n'est guère d'abbayes, un peu importantes, qui n'aient recueilli le bénéfice de sa collaboration à l'œuvre de la réforme monastique. L'épiscopat n'échappe pas à sa sollicitude : nombre d'évêques, bon gré mal gré, subissent l'ascendant de sa vertu et suivent ses inspirations. Enfin, tel est le caractère entreprenant, j'allais presque dire agressif de son apostolat, qu'il s'attaque jusqu'à la royauté et jusqu'à la papauté ; ni la cour de France ni la cour de Rome ne lui paraissent exemptes de la juridiction officieuse que Dieu a départie à tout missionnaire de la vérité dans son Église. Dès que la mauvaise herbe croît dans un champ, ce champ, même réservé, appartient de droit commun, pour être défriché, aux ouvriers apostoliques. Tous les champs sont à Dieu et Dieu ne saurait se désintéresser de la culture d'une partie quelconque de son domaine. Or, disait Bernard dès le début de son ministère évangélique : « Les affaires de Dieu sont les miennes ; rien de ce qui le regarde ne m'est étranger (1). » Telle est la devise d'un véritable apôtre, et l'abbé de Clairvaux y fut fidèle jusqu'à son dernier jour.

De son temps, trois graves périls menacent l'Église : le schisme, l'hérésie, l'islamisme. A lui seul, il fait tête à ces diverses menaces ; son zèle suffit à tout.

Il ne tint pas à lui que la Palestine, sur le point de devenir la proie de l'Islam, demeurât une colonie française, au service de l'Église. Deux cent mille hommes, dont cent quarante mille en état de porter les armes, se lèvent à sa voix et franchissent les mers pour arrêter le progrès des musulmans et renforcer la garde établie par Gode-

(1) « Nulla tamen quæ Dei esse constiterit (negotia) a me duco aliena. » Ep. 20.

froid de Bouillon autour du tombeau du Christ. Pourquoi faut-il que les capitaines n'aient pas été à la hauteur de leur tâche et n'aient pas rempli leur devoir, comme l'apôtre avait fait le sien ?

Dans sa lutte corps à corps contre le schisme, Bernard fut plus heureux ; l'effort avait été long et douloureux, mais le triomphe fut complet. En quittant Rome après sept années de labeur, il pouvait s'écrier : « J'emporte avec moi ma récompense, la victoire du Christ et la paix de l'Église. »

Lorsque Abélard, Arnauld de Brescia et Gilbert de la Porrée troublèrent, quelques années plus tard, par leur enseignement téméraire cette paix si chèrement acquise, Bernard se jeta de nouveau dans la mêlée avec toute l'impétuosité de son zèle. Dès la première heure, il entrevit le péril qu'il allait courir, en se mesurant avec un adversaire tel qu'Abélard. Mais rien n'était capable d'arrêter l'élan que lui communiquait sa foi. Il ne s'attarda pas à considérer la supériorité que l'habitude des joutes dialectiques conférait à son adversaire. Au risque d'être écrasé et foulé aux pieds, il se posa en champion de l'Église menacée.

Ce conflit révéla toute la souplesse de son intelligence. Malgré le dédain qu'il professe pour les subtilités de Platon et les finesses d'Aristote, Bernard manie l'arme de la dialectique avec une adresse merveilleuse. Si les vaines querelles de l'école lui échappent, la vraie métaphysique n'a pas pour lui de secrets. Il n'y entre pas par degrés, après un long circuit de raisonnements, comme dans un labyrinthe ténébreux, à la manière des dialecticiens de profession qui trop souvent tâtonnent et s'égarent ; il s'y élève d'une envolée, il y pénètre par intuition, grâce à la sûreté de son sens théologique. D'un mot

il éclaire les questions, et les plus habiles s'étonnent de le voir résoudre en se jouant les difficultés sur lesquelles ils ont pâli durant de longues années. En un instant l'erreur est démasquée, confondue, et la vérité mise en tout son jour.

Ses adversaires, cependant, ne lui ont pas toujours rendu justice ; ils ont lutté désespérément contre la lumière qui les offusquait. C'est alors que son zèle éclate comme un tonnerre. La résistance opiniâtre, inspirée par l'ignorance ou l'orgueil, l'exaspère, et l'apôtre, naturellement enclin à la douceur, devient subitement un polémiste terrible. Sa juste colère se répand en véhémentes invectives. Bien qu'il fit profession de prendre pour règle de conduite « la modération, » qu'il appelle excellemment « la guide des vertus, » *auriga virtutum* (1), il lui arriva plus d'une fois de lâcher imprudemment les rênes de son indignation. Il ne serait pas impossible de signaler dans ses écrits certains excès de plume, assez semblables à ce qu'on a si bien nommé depuis « les iniquités de la polémique. » Et l'on peut se demander comment cette violence de langage se concilie avec la charité, qui est l'apanage du chrétien. Pour ne rien celer, on a même adressé à l'abbé de Clairvaux le reproche d'orgueil et de haine.

Que Bernard ait été vif, violent même dans l'expression, il est impossible de le méconnaître ; ses amis eux-mêmes pourraient en rendre témoignage (2). Mais l'imputation de haine et d'orgueil est une injurieuse méprise : ses écrits respirent de tout autres sentiments, et son âme rend un autre son. Certes, il eut sur Anaclet, sur

(1) *In Cantica*, Serm. XLIX, 5.

(2) Voir, par exemple, la lettre 281, adressée à son disciple et ami, l'abbé Bruno : « Perturbate loqueris, nesciens quid loquaris, » etc.

Abélard, sur Arnauld de Brescia, des mots à faire trembler. Mais il faut les entendre; ils ne sont pas l'expression de vifs sentiments qui ne naissent que dans les âmes égoïstes et vulgaires : ils ne visent que le mal ou l'erreur, incarnés, ce lui semblait, dans telle ou telle personne; ils n'atteignent les personnes elles-mêmes que par concomitance, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Le sentiment qui les dicte est aussi pur que vif; c'est encore la charité qui les inspire. Bref, ses haines, si l'on tient à ce terme équivoque, ses haines sont une des formes de l'amour. Ce qu'on peut à bon droit lui reprocher, c'est d'avoir été trop porté à taxer de mauvaise foi ceux qu'il croyait dans l'erreur; mais il est clair qu'en cela il était lui-même de bonne foi.

Beaucoup ne connaissent que les éclats de ses éblouissantes colères; ils ne le voient que dans l'éclair que jette son épée, quand elle s'abat sur les ennemis de l'Église ou sur les violateurs de la morale. Mais cet homme, si ardent à la bataille et dont les coups portaient si loin, était doux et bon à tous ceux qui l'approchaient. Ses adversaires ont souvent éprouvé les effets de cette infinie douceur qui rendait irrésistible la séduction de sa personne. Il est visible que ses violences étaient toutes à fleur d'âme, toutes dans le geste, dans la voix, dans l'accent, dans le mot; elles n'étaient pas au fond du cœur : ses colères étaient colères de colombe, sans fiel. Ceux qu'il a combattus l'ont senti; il n'en est guère parmi eux qui lui aient tenu rigueur. Il convertit Pierre de Pise; il désarma Pierre Abélard; Bérenger de Poitiers finit par lui faire une amende honorable. S'il eut des ennemis véritables, le nombre en est restreint (1). La plupart de

(1) « Dicitur tamen et invidos habuisse, ut haberet meritum ab eis. » *Bern. Vita*, lib. III, cap. VII, n° 27.

ceux qu'il accablait de ses coups se relevaient pour l'embrasser. Tels Suger, abbé de Saint-Denis, Simon, évêque de Noyon, Henri, archevêque de Sens, et jusqu'au roi de France, Louis le Jeune, qu'il avait si rudement traités. Qui oserait dire que ce n'est pas là le triomphe du zèle apostolique?

Bien que son zèle embrassât le genre humain, la tentation de trahir sa vocation monastique pour agir sur un plus vaste théâtre, ne le surprit jamais. Il est naturellement défiant de ses forces et de ses lumières. La charge de gouverner les hommes indociles et de démêler les affaires embrouillées lui cause une invincible peur. Pendant que tout le monde fait appel à sa sagesse, il proclame hautement et sincèrement son inexpérience et son incapacité. « Comment vous adressez-vous à moi, pauvre moine? écrit-il au légat Mathieu qui le convoquait au concile de Troyes. Les affaires que vous avez à traiter sont faciles ou difficiles. Faciles, on peut les arranger sans moi; difficiles, je ne saurais les traiter mieux qu'un autre, à moins qu'on ne m'estime assez habile pour faire des choses qu'un autre ne peut faire. Mais alors, Seigneur mon Dieu, comment avez-vous souffert qu'on mît sous le boisseau une lampe qui pouvait luire sur un candélabre, et fait un moine caché dans un cloître d'un homme qui est si nécessaire au monde, que les évêques ne peuvent traiter leurs affaires sans lui (1)? »

Cette défiance accompagna Bernard toute sa vie. Aussi l'ostentation est-elle le moindre de ses défauts. L'amour des grandeurs, qui est l'ordinaire écueil des hommes d'action, n'effleura jamais son âme. Pour atteindre aux dignités ecclésiastiques il n'avait qu'à tendre la main; que dis-je? elles s'inclinaient jusqu'à lui; toujours il les écarta avec

(1) Ep. 21.

un certain sentiment de répugnance, mais aussi par prudence et par modestie. « Il aimait mieux rendre des services que d'occuper un rang élevé, » nous dit son biographe (1). Il redoutait le vertige que les sommets causent parfois aux meilleures têtes. Mais « en refusant de s'asseoir sur le trône des dignités, dit encore Geoffroy, il mérita de s'asseoir sur le trône des vertus. » Ce fut sa récompense.

Par là, du reste, Bernard demeurait fidèle à sa vocation. En effet, bien qu'il semblât né uniquement pour l'apostolat, il prit toujours soin de garder sa liberté entière et s'occupa de sa conscience comme s'il n'avait eu d'autre office à remplir ici-bas (2). Il n'oubliait pas qu'entre toutes les âmes la première qu'il eût à sauver était la sienne. Il la traitait avec un aussi religieux respect que s'il eût « porté, nous dit-il (3), une goutte du sang de Jésus-Christ dans un vase fragile, » que le moindre heurt pouvait mettre en éclats. C'est pour cela qu'à l'aurore de sa vie, il déserte le siècle et les chemins battus, où la foule tumultueuse menaçait de le jeter dans des transes perpétuelles. C'est pour cela qu'il abrite sa vertu dans le cloître. La vue du monde et de ses embarras lui donne le frisson.

Dès les premières années de son séjour à Clairvaux, il se plaint d'être, « pauvre petit oiseau, sans cesse exilé de son nid, bien que sans plumes encore (4). » Plus tard,

(1) « *Semper prodesse studuit, nunquam præesse sustinuit,* » etc. *Bern. Vita*, lib. III, cap. III, n° 8.

(2) « *Ita sese omnium fecerat servum, ac si totus genitus Orbi : ita tamen liber ex omnibus, conscientiae suæ curam gerens, tanquam soli deditus curæ et custodiæ cordis sui.* » *Bern. Vita*, lib. III, cap. VIII, n° 30.

(3) *In Adventu*, Serm. III, n° 6.

(4) « *Implumis avicula, pene omni tempore nidulo exulans, ventis exposita et turbini.* » Ep. 12.

quand ses ailes devenues grandes lui permettront de prendre un plus vigoureux essor, ses sorties ne seront pas moins fréquentes, et, souvent encore, plus souvent que jamais, malgré ses plaintes incessantes, il lui arrivera de dormir loin du nid, à la belle étoile, témoin les années 1133, 1135, 1137, 1145, 1146, 1147. Son âge mûr se consumera de la sorte en grande partie à trahir les espérances de vie solitaire que sa jeunesse avait conçues. Il en viendra à se demander s'il ne trahit pas en même temps sa vocation. Il sera à lui-même une énigme dont il ne saura déchiffrer le sens. Sa vie lui paraîtra une véritable monstruosité. « Je suis, écrivait-il, la chimère de mon siècle, n'étant ni clerc ni laïque; car, du moine que conservé-je encore? Si j'en ai toujours l'habit, je n'en ai guère les mœurs (1). »

Ce jugement, bien que signé de lui, le calomnie singulièrement. Il garda toute sa vie, même au milieu du monde, non seulement l'habit, mais les mœurs d'un moine. Il portait avec lui sa solitude : son âme était un asile inviolable où, malgré le bruit des affaires, il savait se réfugier à ses heures et à sa volonté.

Néanmoins il reste très vrai que, vue de loin et en gros, sa vie offre l'aspect de celle d'un homme d'action et de gouvernement. Suger, ministre officieux de Louis le Gros, et ministre officiel de Louis le Jeune, n'a guère été mêlé davantage à la politique de son temps. Des historiens sont partis de ce fait pour établir entre les deux illustres abbés une comparaison, toute au désavantage du fondateur de Clairvaux. On a placé en regard « du bon sens et de l'énergique habileté de Suger, pour qui l'intérêt de la France dominait tout, » le zèle imprudent de saint

(1) Ep. 250.

Bernard, qui déchaîna la seconde croisade et provoqua le divorce de Louis le Jeune, « sans se soucier des maux qu'une telle politique allait appeler sur la monarchie (1) » : accusation insoutenable, à notre sentiment. Le fatal divorce de Louis le Jeune eut des causes bien autrement profondes que l'influence de saint Bernard, à peine perceptible dans cette affaire. D'autre part, on a vu plus haut ce que Suger, aussi bien que l'abbé de Clairvaux, pensait de la nécessité d'une croisade, malgré l'état précaire de la dynastie capétienne. Si le rôle de saint Bernard fut prépondérant dans les préparatifs de cette expédition, cela tient à l'éminence de sa personnalité. Partout où il paraît, il éclipse tout le monde de sa seule présence. Mais pour quiconque ne se laisse pas éblouir, il est manifeste que Bernard n'a été, dans cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, qu'un instrument docile aux mains de l'Église et de la royauté. Il n'eut pas toujours, on peut l'accorder, la mesure dans le langage et la prudence dans l'action, qui distinguent les ministres de profession, Suger par exemple. Les finesses de la diplomatie lui échappent. Il ne considère que le but à atteindre; et, pour y arriver, il ne connaît qu'un chemin : la droiture. Mais, sauf une fois (2), où l'on surprend sa loyauté en défaut, il n'eut jamais en vue que l'honneur de l'Église et la grandeur de la France capétienne, dont les intérêts lui paraissaient étroitement liés ensemble. En général, dans les affaires politico-religieuses, on ne voit pas que sa politique ait été, ni théoriquement, ni pratiquement, différente de

(1) Luchaire, *Institut. monarchiques*, 2^e éd., II, 277-281.

(2) Cf. t. II, p. 188; cf. Bern., ep. 217. La bonne foi de saint Bernard dans cette affaire n'est pas en cause. Il crut sûrement pouvoir donner en conscience le conseil qu'il donnait. Mais le procédé, *ars arte deludatur*, n'était pas marqué au coin de la loyauté.

celle de Suger. L'estime que ces deux grands hommes professèrent toujours l'un pour l'autre marque, au contraire, chez eux une complète unité des vues (1).

Il n'y a donc pas lieu, ce nous semble, de regretter l'intervention de l'abbé de Clairvaux dans les affaires publiques. S'il fût resté confiné entre les murs d'un cloître, son siècle en eût été moins grand. Nous aurions à enregistrer quelques traités de plus à l'usage des mystiques; le commentaire sur le Cantique des cantiques eût été achevé; mais le spectacle de ce génie merveilleux, également propre aux affaires et au repos, aussi grand dans l'action que par la pensée, nous eût été refusé, et l'histoire de France aurait une belle page de moins.

A coup sûr, on peut dire qu'il n'a pas songé à écrire cette page : la vanité n'eut jamais de prise sur lui. Au milieu de l'action, il ne songeait qu'à bien faire et à vaincre; son labeur achevé, il rentrait au plus tôt dans l'ombre du cloître, d'où il n'aurait jamais voulu sortir. Bien différent en cela de tant d'hommes d'État, qui trouvent un ennui mortel dans le repos après lequel ils soupiraient quand ils étaient aux affaires, Bernard goûtait vraiment les charmes de la solitude et sut les estimer à leur véritable prix. C'est qu'il était un moine d'habitude, aussi bien que de vocation, « moine jusqu'au cou, » comme parle Lacordaire, moine jusqu'à la moelle des os, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

La voix du Maître : « Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, porte sa croix chaque jour et me suive, » n'avait pas été pour lui un vain appel. Entre les monastères qui pouvaient abriter sa vie pénitente, son choix fut vite fait : le plus sévère obtint ses préférences.

(1) Cf. t. II, p. 501.

Il enferma sa liberté dans la Règle cistercienne, qui, outre l'ombre et la paix, lui promettait la plus grande somme de sacrifices à accomplir. Aucune douleur physique ou morale, nous l'avons vu, ne fut à l'épreuve de son courage. Durant quarante ans, il tint son âme et son corps « accablés, anéantis, sous la rude loi de souffrir, » comme parle Bossuet. Aux mortifications qu'imposait la Règle, il ajoutait, quand il pouvait, des pénitences particulières. C'est ainsi qu'il porta un cilice en secret durant plusieurs années ; il ne l'ôta que pour ne pas scandaliser ses frères en se singularisant (1). Dans son désir d'imiter le Sauveur, il courait à la souffrance avec plus d'ardeur que d'autres ne vont aux délices. Il continuait la lignée de ces hommes étranges qui, depuis le Calvaire, forment, autour du Christ crucifié, non seulement une cour d'adorateurs fidèles, mais une école d'imitateurs héroïques.

Dès sa jeunesse, il avait contracté la pieuse habitude de faire, comme nous dirions aujourd'hui, son chemin de croix, méditant les mystères douloureux avec une dévotion chaque jour plus ardente, et les imprimant dans son cœur à force d'amour. « Mon bien-aimé est à moi, disait-il, comme un faisceau de myrrhe. » A quelle hauteur de mysticisme l'éleva cette méthode d'oraison, ses sermons sur le Cantique des cantiques le disent assez. Nous y voyons comment le Verbe le payait de retour, en versant dans son âme altérée les ivresses de l'amour divin. « J'aime, parce que j'aime, disait-il, et j'aime pour aimer. L'amour est à lui-même sa récompense (2). » On raconte qu'un jour, pendant qu'il adorait en extase le crucifix, le Christ, détachant de la croix ses mains percées,

(1) *Bern. Vita*, lib. III, cap. I, n° 1.

(2) *In Cantica*, Sermon. LXXXIII, n° 4.

les lui passa autour du cou et, l'attirant à soi, le pressa longuement sur sa poitrine. Il est permis de ne voir dans cette anecdote qu'une pieuse légende (1); mais elle exprime sûrement mieux qu'aucun autre symbole l'union mystique de Bernard avec l'Homme-Dieu. Plus tard, on racontera le même miracle au sujet de saint François d'Assise.

Fra Angelico eut l'heureuse idée de grouper au pied du crucifix, dans une peinture célèbre, les plus illustres amants de la croix que le moyen âge ait enfantés (2). L'abbé de Clairvaux y figure au premier plan à côté de saint François d'Assise. Ce sont peut-être les personnages les plus frappants du groupe. Sur le visage amaigri de François frémit un amour d'une telle intensité, que l'on croit voir la compassion en personne. La main droite que le saint porte à sa tête, comme pour la soutenir, n'ajoute rien à l'expression poignante de ce sentiment. Jamais la peinture n'a mieux rendu la souffrance morale d'un amour à la fois humain et surnaturel. En saint Bernard, qui presse l'Évangile sur son cœur et tend vers le Christ ses yeux ardents, l'angoisse est moins sensible, elle paraît plus concentrée; on sent qu'elle part d'une âme blessée qui veut se taire; le visage n'en a qu'un reflet; elle éclate surtout dans la fixité du regard. Ces diverses attitudes répondaient-elles dans la pensée du peintre à deux états réels, qu'il essayait de traduire par le dessin? On peut le supposer. Les deux états offraient, au fond, une touchante ressemblance. Les stigmates que l'ange de l'Alverne avait imprimés visiblement sur les membres souffrants de saint

(1) *Bern. Vita*, lib. VII, cap. VII, n° 10; extrait de l'*Exordium magnum*. L'auteur invoque le témoignage de Ménard, abbé de Mores, lequel tient le miracle d'un religieux dont il tait le nom.

(2) Fresque de la salle capitulaire de Saint-Marc de Florence.

François d'Assise revivaient dans la mémoire de Fra Angelico, quand il peignit sa fresque. Saint Bernard n'avait pas connu les âpres joies du même crucifiement ; la méditation du mystère de la Passion n'avait produit en lui que des plaies invisibles. Mais quiconque eût soulevé le voile de son corps eût sûrement aperçu au fond de son âme, gravées par un mystérieux séraphin, comme des stigmates sacrés, les douces blessures de l'amour de Jésus, *suave vulnus amoris* (1).

Aucune image plus vive du Christ souffrant ne parut au douzième siècle. Aussi, je ne sais quoi de céleste et de surnaturel rayonne-t-il sur son front et déborde de tout son être. Déjà ses contemporains, attirés par le parfum de sa piété, saluent en lui « un ange de Dieu, » « un homme de Dieu, » *angelus Dei, homo Dei*. Sûrs de sa puissance, ils lui demandent avec une confiante simplicité la guérison de leurs malades, et ils voient sans étonnement la vertu divine découler de sa personne sacrée. En mille endroits, nous dit-on, mais surtout en Italie, en Languedoc et sur les bords du Rhin, les miracles naissent sous ses pas, comme des fleurs au printemps ; tous les lieux par où il passe en sont embaumés. A sa voix, les boiteux se redressent, les paralytiques se lèvent et les aveugles voient. De la sorte, à l'auréole du saint s'ajoutait par surcroît la gloire du thaumaturge.

Les hommes les plus éminents, aussi bien que le menu peuple, rendent témoignage de ses œuvres (2) et s'inclinent devant sa vertu. Cependant les hommages empressés qu'il reçoit ne portent pas atteinte à sa modestie.

(1) *In Cantica*, Serm. XXIX, 8.

(2) Outre les preuves citées (t. I, p. xxv-xl), cf. une épître de l'archidiacre de Châlons (inter Bernardinas, ep. 482) et le témoignage du cardinal évêque d'Albano (*Bern. Vita*, lib. II, cap. III, n^{os} 18-19).

Nous n'oserions affirmer qu'il crut à la réalité de tous les miracles qu'on lui attribue ; néanmoins il est certain qu'il eut foi à l'authenticité de quelques-uns (1). Cette conviction n'altérerait aucunement son habituelle sérénité. S'il ne lui répugnait pas d'admettre qu'il pût être entre les mains de Dieu un instrument utile, l'œuvre sainte achevée, il avait soin d'en reporter la gloire à l'auteur véritable, au Souverain Maître des hommes et des choses, à qui seul la nature entière obéit. Un jour, comme on citait devant lui avec admiration un exorcisme accompli dans l'abbaye de Bellevaux au moyen d'une étole qu'il avait portée, il interrompit cette flatterie indiscrete par un mot de douce et fine ironie : « Eh quoi ! dit-il, nous étions deux contre un ; avec un aide tel que moi, il eût été bien surprenant que Dieu ne fût pas venu à bout de chasser le démon (2) ! » Une autre fois il se confondait intérieurement en actions de grâces, au souvenir des miracles qu'il avait accomplis. Mais un point obscur tourmentait sa pensée : « Comment, dit-il à ses disciples, Dieu s'est-il servi d'un homme tel que moi pour opérer de semblables merveilles ? D'ordinaire les vrais miracles sont l'œuvre des saints, les faux miracles l'œuvre des hypocrites. Or, il me semble que je ne suis ni l'un ni l'autre. » Personne n'osait exprimer la réponse qui était au fond de tous les cœurs et qui eût offensé sa modestie. Soudain il crut avoir trouvé le mot de l'énigme. « Je le vois, ces miracles ne sont pas les signes de la sainteté, ils ne sont qu'un moyen de gagner les âmes. Dieu les a faits, non pour me glorifier, mais pour édifier le prochain. Entre ces miracles et moi, il n'y a donc rien de commun (3) ». Sa piété était rassu-

(1) Cf. t. I, p. xxxviii.

(2) *Bern. Vita*, lib. IV, cap. I, n° 7.

(3) *Bern. Vita*, lib. III, cap. vii, n° 20.

rée. Ce sentiment d'humilité ne l'abandonnait jamais. Plus on voulait l'élever, plus il s'abaissait; « sa propre gloire, nous dit-on, lui causait un véritable effroi (1). » En voyant venir l'éloge, il se dérobaît en quelque sorte, il disparaissait à ses propres yeux et essayait de se rassurer contre le péril de la vanité, en se figurant que l'hommage rendu à sa vertu s'adressait à un autre que lui (2).

Un temps devait venir où l'Église honorerait tant de mérites, rehaussés par tant d'humilité, en les proposant à l'imitation de ses enfants. Le saint fondateur de Clairvaux avait sa place marquée sur les autels. Au lendemain même de sa mort, ses disciples lui préparèrent cette glorification. Dès 1155, nous l'avons vu, les pièces de sa canonisation étaient prêtes. Il fallut cependant attendre huit années, avant de trouver une occasion favorable pour introduire la cause à la cour de Rome. Alexandre III, de séjour à Paris, écouta d'une oreille complaisante la requête des abbés cisterciens; et il eût sûrement inscrit le fondateur de Clairvaux au catalogue des saints pendant la tenue du concile de Tours, en mai 1163, si d'autres demandes de même nature, auxquelles il ne pouvait faire droit, ne l'eussent contraint d'ajourner sa décision, pour éviter le scandale et faire taire la jalousie. Enfin, le 18 janvier 1174, parut la bulle de canonisation si ardemment désirée. Le souverain Pontife, par une attention délicate, la notifia en même temps à Gérard, abbé de Clairvaux, à tous les abbés de l'Ordre cistercien, aux archevêques, évêques et abbés de l'Église de France, et enfin au roi Louis le Jeune. Nulle mention n'y est faite des miracles

(1) « Pavebat ille gloriam suam. » Gaufridi *Sermo*, Migne, CLXXXV, p. 579, n° 9.

(2) *Bern. Vita*, lib. III, cap. VII, n° 22.

de saint Bernard ; mais sa foi, sa religion, la pureté de sa doctrine, les mortifications qui font de sa vie un long martyre, y sont expressément rappelées et proposées comme exemple. De telles vertus, remarque Alexandre III, honorent tout le royaume de France, en même temps qu'elles contribuent à la gloire de Dieu et à l'exaltation de l'Église (1) ! C'est une gerbe de lumière qui jette sur le douzième siècle un incomparable éclat.

II

Coup d'œil sur le culte de saint Bernard.

Le monastère dont ces vertus formaient plus particulièrement le patrimoine devint le centre du culte rendu alors à saint Bernard. Lorsque la nouvelle de sa canonisation parvint à Clairvaux, les religieux étaient occupés aux apprêts de la dédicace de leur église, qui venait d'être augmentée d'une abside avec neuf chapelles rayonnantes. La date de la cérémonie fut fixée au 13 octobre de la même année 1174. Il fallut exhumer les restes du saint fondateur. Son corps fut levé de terre, selon les usages liturgiques (2), et, en attendant qu'un tombeau digne de le recevoir fût édifié, on le déposa dans une cellule, à l'entrée du transept de l'église, près de la porte qui communiquait avec le cloître (3).

Quatre ans plus tard, eut lieu une seconde *élévation* du corps saint, plus solennelle que la première. On le trans-

(1) Jaffé, *Regesta*, nos 12328-12331 ; Migne, t. CLXXXV, p. 622-625.

(2) *Chron. Claravall.*, ad ann. 1174. Sur la date, 13 octobre, cf. note de Mabillon dans Migne, t. CLXXXIII, p. 513, note 79 *bis*.

(3) Sur cette cellule, voir les textes dans Guignard (*Lettre à Montalembert*, p. 1670, note 11), qui n'en saisit pas le véritable sens. Lafore (*Reliques des trois tombeaux saints*, p. 10) est exact.

porta dans un tombeau construit par les soins de l'abbé Henri, derrière le maître autel (1). Ce monument, selon les descriptions qui nous en restent, était de pierre couleur de porphyre et surmonté d'un édicule en marbre, reposant sur quatre colonnes (2). En avant se dressait un autel sur lequel, nous dit un visiteur de 1517, on plaça « l'ymaige de M^{er} saint Bernard, fait sur le vif, incontinent après son trespas; et avoit le visaige, à veoir la dicte ymaige, magre et contemplatif (3). »

Les saintes reliques furent traitées avec un religieux respect. On ne songeait pas encore à les entamer, pour contenter l'avidité de la dévotion populaire. L'abbé Henri en détacha seulement un doigt, qu'il offrit au roi d'Angleterre, en reconnaissance de ses bienfaits (4). Le corps saint demeura entier jusqu'au quatorzième siècle. Sous le gouvernement de l'abbé Jean d'Aizanville (1330-1348), la tête fut séparée du tronc et déposée au Trésor dans un reliquaire en argent (5). En 1633, l'abbé Claude Largentier ouvrit à son tour le tombeau vénéré et enleva l'os *sacrum* dont il fit hommage à la République de Gênes (6). Mais cent soixante ans plus tard, le corps de saint Bernard prit la route de l'exil et finit par perdre son authenticité. Le monastère de Clairvaux, mis à l'encan le 15 janvier 1792, avait été acheté par un architecte de

(1) *Liber sepulchrorum*, dans Migne, t. CLXXXV, p. 1553.

(2) *Ibid.*; Didron, *Annales archéol.*, III, 226; Mëglinger, *Iter Cisterc.*, n° 55.

(3) Didron, *Annales archéolog.*, III, 226. Sur l'authenticité de cette image, voir Appendice au tome premier.

(4) Henrici Ep., dans Migne, t. CLXXXV, p. 627-628; cf. *Liber sepulchrorum*, *ibid.*, p. 1553. Le roi d'Angleterre fournit la somme nécessaire pour couvrir l'église de Clairvaux en plomb.

(5) Cf. Guignard, *Lettre à Montalembert*, p. 1663-1664.

(6) *Ibid.*, p. 1678, 1722-1724.

Bar-sur-Aube. Une verrerie fut installée dans l'église. Par égard pour la « dévotion extrême des habitants de Ville-sous-la-Ferté qui désiraient posséder dans des reliquaires les restes de saint Bernard, saint Malachie, saint Eutrope et autres, » le Directoire de l'Aube nomma en 1793 une commission qui procéda à l'exhumation des corps saints, en présence d'un grand nombre de personnes accourues des villages voisins. « Comme tous les gens, raconte un des commissaires, demandaient des reliques de saint Bernard, on leur a donné d'abord des petits ossements, et enfin mon collègue prit un tibia de saint Bernard, il le rompit sur le tombeau et en donna une portion aux gens, leur disant de se le partager, et il a remis l'autre dans le cercueil. » Trois châsses en bois ou plutôt trois *bannetons* oblongs reçurent les précieuses dépouilles du sanctuaire de Clairvaux et furent portés en procession à l'Église de Ville. Le dernier abbé de Clairvaux, Dom Recourt, retiré à Juvençourt dans la maison du vicaire émigré, put voir de son domicile ce triste défilé. Une plus grande infortune attendait les saintes reliques. Abandonnées au fond d'une armoire de la sacristie depuis la cérémonie de la translation, elles furent jetées, en 1837, pêle-mêle dans un bahut en chêne, fermant à clef. Chose incroyable, l'auteur de ce méfait était le curé de Ville lui-même ! Vainement essaya-t-on depuis, à plusieurs reprises, de distinguer, entre toutes les reliques que renfermait le coffre mystérieux, celles qui composaient le corps de saint Bernard. La commission chargée de cet examen en 1874 déclara qu'une telle reconnaissance était impossible. Une partie du linceul qui enveloppait les restes du fondateur de Clairvaux fut seule certifiée authentique.

M^{gr} Ravinet, évêque de Troyes, par une ordonnance en

date du 6 janvier 1875, fit alors déposer dans une châsse unique toutes les reliques si malheureusement mélangées. Le 13 juin de la même année, elles furent exposées solennellement à la vénération des fidèles dans l'église de Ville, où on les voit encore. La châsse qui les contient est « en bois, peinte en couleur bronze, construite en forme d'édicule à deux étages, et surmontée d'une sorte de toit qui forme un troisième étage. » Sous la vitrine supérieure, on aperçoit le suaire authentique de saint Bernard, avec cette inscription : *Sudarium sancti Bernardi* (1).

Le chef de saint Bernard, renfermé, comme nous l'avons dit, dans un reliquaire en argent doré, sous forme d'un buste qui reproduisait son image réputée traditionnelle (2), eut un plus heureux sort que le reste du corps saint. En vertu de l'arrêté du 29 septembre 1789, concernant l'argenterie *non nécessaire aux églises*, le buste fut, à la vérité, brisé à coups de marteau et envoyé à l'hôtel des Monnaies, le 3 décembre 1791. Mais, dès la fin de l'année précédente, Dom Rocourt, abbé de Clairvaux, en avait ôté le chef vénéré, comme il l'attesta plus tard, et avait apposé à l'intérieur son sceau abbatial en présence de témoins. Le 1^{er} octobre 1813, le même abbé remit le précieux dépôt au baron Charles Cafarelli, préfet de l'Aube, qui le déposa au trésor de la cathédrale de Troyes. Le chef de saint Malachie, pareillement conservé depuis le quatorzième siècle dans un buste en argent, eut la même fortune. Tous deux reposent aujourd'hui dans une très

(1) Pour les preuves et plus de détails, voir Lalore, *Reliques des trois tombeaux saints*, p. 34-77; *Appendice*, p. LVI-LXVII.

(2) On peut voir la description de ce reliquaire dans Guignard (*Lettre à Montalembert*, Migne, p. 1664) et dans l'*Iter Cisterciense* de Mëglinger (*ibid.*, p. 1601).

belle chasse de la fin du douzième siècle, qui appartient autrefois à Nesle-la-Reposte (1).

Mais ces reliques, quoique désignées encore communément sous le nom de *chefs de saint Bernard et de saint Malachie*, sont loin d'être entières. De pieuses convoitises y firent pratiquer des brèches regrettables. A diverses reprises, les abbés de Clairvaux faiblirent devant des sollicitations trop pressantes et morcelèrent le chef de saint Bernard. De 1813 à 1865 les évêques de Troyes suivirent cet exemple funeste. Aujourd'hui la relique se compose uniquement du *facies* qui comprend l'os frontal et les deux maxillaires supérieurs. L'os frontal est limité en haut par une section transversale pratiquée à la scie, à quatre centimètres au-dessus des arcades sourcilières; sur les côtés, par une coupe légèrement oblique. Les deux maxillaires sont entiers et articulés entre eux et avec l'os frontal. De la sorte, les deux cavités nasales sont complètes. Cependant les os propres au nez ont été enlevés (2). Tel est le triste état de la plus importante relique que nous possédions de l'abbé de Clairvaux. Mais qui ne s'inclinerait avec respect devant ce chef mutilé qui contient l'intelligence la plus haute et la volonté la plus forte du douzième siècle!

Le culte de saint Bernard n'était pas, du reste, attaché à ces dépouilles mortelles : son nom a glorieusement traversé les âges. A la suite de Clairvaux, de nombreuses

(1) Cf. Lalore, *Le Chef de saint Bernard*, p. 8-9. On trouve une description détaillée de la chasse dans Lalore, *Le Trésor de Clairvaux*, p. 219-221. Signalons encore, entre autres reliques de saint Bernard, de beaucoup moindre importance, celles qui se trouvent à Fontaines-lès-Dijon (cf. Chomton, III, 141-161).

(2) Cf. Lalore, *Le Chef de saint Bernard*, p. 9-23. La description de la relique est due aux D^{rs} Paul Carteron et Charles Forest, de Troyes.

églises lui ont rendu des honneurs liturgiques. Dès l'année 1174, Pierre de Tarentaise venait, à la prière de Gauthier de Bourgogne, évêque de Langres, lui consacrer un autel dans l'église de Longuay (Haute-Marne) (1). L'année suivante, le chapitre général réuni à Cîteaux rendait obligatoire pour tout l'Ordre l'office de saint Bernard, en même temps que celui de la Sainte Trinité (2). L'exemple des Cisterciens donna le branle aux églises particulières. Pour ne citer qu'un diocèse, Eudes de Sully, évêque de Paris, institua en 1202 la fête de saint Bernard à Notre-Dame (3); et le monastère royal de Saint-Denis l'imita en 1241 (4). La dévotion à saint Bernard, ainsi implantée au cœur de la France, devait porter ses fruits. Au dix-septième siècle, la royauté s'y associe et stimule le zèle des particuliers. Louis XIV, dans une lettre célèbre, déclare saint Bernard « le protecteur de sa couronne » et lui attribue la victoire de Lens, gagnée le jour de sa fête (20 août 1648) (5). Anne d'Autriche n'était pas étrangère à ces sentiments de reconnaissance. Lorsqu'elle eut mis Louis XIV au monde, elle demanda aux Feuillants, récemment établis à Fontaines-lès-Dijon, une neuvaine de prières d'actions de grâces en l'honneur de leur saint patron, auquel elle s'estimait redevable de la naissance d'un fils (6). Et en 1653, l'on vit, chose encore plus édifiante, le roi de France s'inscrire, en même temps que sa mère et son frère, parmi les membres de la confrérie de Saint-Bernard que l'évêque de Langres, Sébastien Zamet, venait de fonder dans la maison des Cisterciens ré-

(1) *Gallia Christ.*, XII, 707.

(2) *Chron. Claraval.*, Migne, p. 1248.

(3) Félibien, *Histoire de la ville de Paris*, I, 243.

(4) *Gallia Christ.*, VII, 388-389.

(5) Lettre du 20 décembre 1652, dans Migne, t. CLXXXV, p. 1654.

(6) *Ibid.*, p. 1652.

formés de Fontaines (1). A cette date, le lieu de naissance du fondateur de Clairvaux était devenu l'un des sanctuaires les plus chers à la piété des Bourbons. L'église, construite en 1619 par les Feuillants, sur l'emplacement même du château de Tescelin, était due aux libéralités de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Les deux chapelles, qu'ornaient les chiffres du royal couple, surmontés de couronnes et enlacés de branches de laurier, font encore aujourd'hui l'admiration des connaisseurs (2).

Fontaines-lès-Dijon, où naquit saint Bernard, et Clairvaux, où il mourut, relevaient l'un et l'autre, au douzième siècle, du diocèse de Langres (3). Il était naturel qu'entre toutes les églises de France l'église de Langres s'empresât de rendre un culte spécial à son illustre enfant. Aussi voyons-nous dans un *Ordo psallendi in ecclesia Lingonensi*, qui date du treizième siècle, l'office de saint Bernard marqué avec neuf leçons; plus tard l'office fut élevé au rite double. Nous possédons encore les curieuses leçons insérées dans le bréviaire qui porte le nom de Louis II de Bar, évêque de Langres (4). Par une coïncidence vraiment remarquable, le temps vint où ce glorieux diocèse offrit à lui seul trois types différents d'office en l'honneur de saint Bernard : l'office de la liturgie langroise proprement dite, celui des Cisterciens de Clairvaux et celui des Feuillants de Fontaines-lès-Dijon.

Cependant Rome, la mère des Églises, suivait d'un œil

(1) Lettre du 20 décembre 1652, dans Migne, t. CLXXXV, p. 1638, 1654-1660.

(2) Voir la description de ces chapelles dans Chomton, I, 108 et suiv.; cf. III, 3 et suiv.

(3) Aujourd'hui Clairvaux est du diocèse de Troyes. La fête de saint Bernard ne fut établie à Troyes que le 29 août 1681. Cf. Lalore, *Reliques des trois tombeaux saints*, p. 15, note 3.

(4) Cf. Lalore, *Les Reliques des trois tombeaux saints*, Appendice XV, LXXIII-LXXVI.

complaisant le progrès de ce culte plus spécialement français, auquel elle avait elle-même donné la première impulsion. C'est d'elle que les Cisterciens de Clairvaux avaient reçu la messe composée en 1174 par le pape Alexandre III pour la canonisation de saint Bernard. C'est à elle encore qu'ils s'adressèrent pour obtenir des oraisons propres, lorsqu'ils eurent modifié, vers la fin du douzième siècle, cette messe primitive. Une bulle datée du 10 juillet 1201 combla leurs désirs. Innocent III occupait alors le siège de saint Pierre. De son propre aveu, l'éminent auteur n'était pas indifférent à la beauté du style liturgique. Son œuvre porte la marque d'un goût épuré : elle est aussi correcte que pieuse ; les lois du *cursus* rythmique y sont scrupuleusement observées (1).

D'autre part, la place de saint Bernard dans la liturgie romaine alla toujours s'élargissant. Les plus anciens bréviaires ne lui consacraient qu'une troisième leçon, qu'on peut lire encore dans le *Breviarium romanum* du cardinal Quignonez, imprimé en 1536. Mais, lors de la réforme de saint Pie V, la légende fut développée et distribuée en trois leçons, qui sont devenues le patrimoine de la chrétienté entière, depuis l'introduction de la liturgie romaine dans les églises particulières. Enfin, le 17 juillet 1830, la sacrée Congrégation des Rites sollicita l'élévation de saint Bernard au rang de docteur. Le 23 juillet et le 20 août de la même année, Pie VIII, par deux décrets successifs, satisfait à cette pieuse demande, et, en conséquence, enrichit encore de quelques lignes

(1) Cf. Lalore, *ibid.*, Appendice III, p. VIII-XXVII, où se lisent tous les documents liturgiques qui regardent l'office de saint Bernard à Clairvaux.

la légende du saint abbé, dans le missel, le bréviaire et le martyrologe (1).

Par cette mesure, on peut assurer qu'il répondait au vœu secret de l'Église universelle. Alexandre III et Innocent III, en préconisant la force et la pureté de la doctrine du fondateur de Clairvaux (2), avaient donné le signal de l'admiration que tous les siècles devaient lui témoigner. Il était réservé à saint Bernard de clore cette glorieuse liste des Pères de l'Église, qui commence aux premiers jours du christianisme et qui, continuée presque sans interruption pendant plus de six cents ans, porte des noms illustres, tels que ceux de saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Grégoire le Grand, etc. Aux yeux de la postérité, il ne devait en rien céder à ceux qu'il s'était choisis pour maîtres et modèles dans la dispensation de la doctrine. Le dernier des Pères, il est aussi grand que les plus grands d'entre eux : *ultimus inter Patres, primis certe non impar*, a écrit Mabillon (3).

Placé aux confins de deux âges, à la limite des temps anciens et des temps modernes, l'abbé de Clairvaux clôt le passé, dont il recueille l'enseignement traditionnel, et ouvre l'avenir auquel il le transmet. A partir du treizième siècle les professeurs des écoles, les orateurs, les écrivains mystiques relèvent de lui plus que de tous les autres Pères grecs ou latins, saint Augustin excepté. Les hérétiques eux-mêmes, un Luther et un Calvin, non moins que les catholiques orthodoxes, un saint Thomas d'Aquin ou

(1) Cf. Lalore, *Reliques des trois tombeaux saints*, Appendice XV, p. LXXII; Migne, t. CLXXXV, p. 1544-1548.

(2) « Qualiter in universa Ecclesia Dei fidei et doctrinæ lumine radiarit. » *Bulle de canonisation*, Jaffé, *Regesta*, n° 12330; Migne, t. CLXXXV, p. 622. « Bernardus, abbas et doctor egregius, » dit Innocent III, *Collecte*, dans Migne, *ibid.*, p. 625.

(3) *Præfatio generalis*, n° XXIII, Migne, t. CLXXXII, p. 26.

un Gerson, se font gloire de feuilleter ses écrits et de demeurer fidèles à sa doctrine (1). Il est un auteur surtout, qui porte au moyen âge la manifeste empreinte de la pensée et du style des sermons sur le Cantique des cantiques et du Traité de l'*Humilité*. Nous avons nommé Thomas de Kempen plus connu sous le nom de Thomas à Kempis (2). Saint Bernard a tant fourni au texte de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dit M. Arthur Loth, qu'on a pu sans trop d'invraisemblance lui attribuer la paternité de l'ouvrage. C'est à lui notamment que le pieux inconnu emprunte les beaux mots qui servent pour ainsi dire d'épigraphe à son livre et qui en résument toute la doctrine : *Ama nesciri*. En général, le plagiat est moins manifeste, les ressouvenirs sont moins frappants, parce qu'ils sont moins textuels. Mais il serait aisé de retrouver, délicatement fondus dans la trame des chapitres, les fils d'or qu'une main habile a tirés des écrits du grand abbé de Clairvaux (3) : ce qui a fait dire, non sans une certaine

(1) « Bernardus, dit Luther dans ses Propos de table, omnes Ecclesie doctores vincit. » « Bernardus in libris de *Consideratione* ita loquitur, ut Veritas ipsa loqui videatur, » dit Calvin, *Instit.*, lib. IV, cap. 11. Sur saint Thomas d'Aquin, Gerson et les autres auteurs qui témoignent en faveur de l'excellence de la doctrine de saint Bernard, cf. Migne, t. CLXXXV, p. 627-639.

(2) Sur l'attribution de l'*Imitation* à Thomas de Kempen, voir notre article : *L'auteur de l'Imitation* dans *Revue du Clergé français*, 15 décembre 1908, p. 663 et suiv.

(3) Par exemple, dans le livre premier, chapitre second, outre les mots : *ama nesciri*, qui sont tirés du troisième sermon sur la Nativité de Notre-Seigneur, nous lisons : *Qui bene se cognoscit, sibi ipsi vilescit*, qui rappellent la définition de l'humilité donnée par saint Bernard : *humilitas est virtus qua homo verissima sui agnitione sibi ipsi vilescit*. Dans tout le chapitre, l'auteur s'inspire évidemment des sermons XXXVI et XXXVII sur le Cantique des cantiques : notamment des n^{os} 1-3, 5, sermon XXXVI; n^{os} 1, 7, sermon XXXVII. Remarquer les mots : *sunt qui scire volunt, ut sciantur ipsi*, de saint Bernard, qui sont devenus dans l'*Imitation* la phrase suivante :

exagération, à un controversiste érudit, après la lecture de ces ouvrages : « *L'Imitation* ne m'a plus semblé être que la reproduction et l'analyse des écrits de saint Bernard (1). »

De ce rapprochement inévitable, il résulte au moins que les deux auteurs ont des traits marqués de ressemblance littéraire, nous allions presque dire une caractéristique commune. Cette caractéristique, c'est l'onction ; c'est ce je ne sais quoi de doux, de fort et de pieux à la fois, qui trempe le style, le rend suave et le fait pénétrer jusqu'aux profondeurs de l'âme, à la manière de la grâce divine. Saint Bernard possède au plus haut degré ce merveilleux secret. Tous ses lecteurs en ont fait l'expérience. De là ce titre de *Doctor mellifluus* qu'on lui donnait couramment au seizième siècle, et qui est resté attaché à son nom (2), comme celui d'*Angelicus* au nom de saint Thomas d'Aquin, et celui de *Seraphicus* à saint Bonaventure.

Aussi les œuvres de l'abbé de Clairvaux ont-elles fait de tout temps les délices des âmes pieuses. Une simple statistique de librairie suffirait à le prouver. Si l'on excepte les quatre grands docteurs de l'Église latine, saint Bernard est, de tous les Pères, celui dont les ouvrages ont été le plus souvent transcrits au moyen âge. Avec l'invention de l'imprimerie, une nouvelle fortune commence

Scientes libenter volunt videri et sapientes dici ; et encore cette pensée : Noli te comparare majoribus, noli minoribus, noli aliquibus, noli uni ; quid scis enim, o homo, si unus ille quem forte omnium vilissimum atque miserrimum reputas..., non melior te ? etc., que l'auteur de l'Imitation a traduite ainsi : Si videres alium aperte peccare vel aliqua gravia perpetrare, non deberes te tamen meliorem æstimare, etc.

(1) *Revue des Quest. historiq.*, janv. 1874.

(2) Cf. Mabillon, *præfatio general.*, n° XXIII.

pour ses écrits. On en compte plus de quatre-vingts éditions avant le commencement du seizième siècle. Ce travail aboutit à l'édition de Horstius en 1641, revue et corrigée par Mabillon en 1667 et 1690, pour se continuer au dix-huitième siècle, et atteindre de nos jours le chiffre vraiment prodigieux d'environ cinq cents éditions. Toutes les nations de l'Europe, à des degrés divers, ont contribué au succès de cette œuvre. La France marche en tête avec environ deux cents éditions des œuvres complètes ou partielles de son illustre enfant; l'Allemagne la suit de près; puis viennent l'Italie avec plus de quatre-vingts éditions, la Belgique-Hollande avec plus de vingt; le reste se répartit entre l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Suède et les peuples slaves (1).

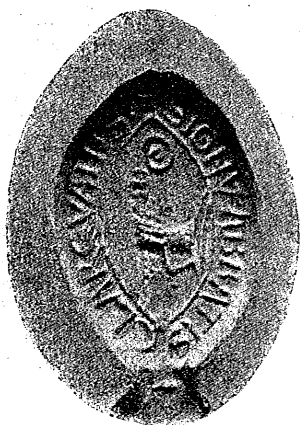
Ce mouvement, qui a toujours porté les esprits vers le dernier des Pères de l'Église, doit-il s'arrêter ou seulement se ralentir? Le goût de ses ouvrages, que nous ont légué les siècles passés, doit-il finir par se perdre? Rien de nos jours ne fait pressentir un pareil déclin. Jamais l'abbé de Clairvaux ne fut plus étudié, jamais son imposante figure ne fut mise en plus pleine lumière. Puisse le modeste récit que nous achevons en ces pages développer encore le culte du grand docteur! Mieux que de la frêle couronne que nous avons essayé de lui tresser, nous voudrions le voir couronné de ses propres œuvres, qui ne se flétrissent pas, et loué de sa propre bouche, qui demeure éternellement éloquente : *Laude sua ipse se*

(1) Cf. Janaushek, *Bibliographia Bernardina*. En 1891, à l'occasion du huitième centenaire de saint Bernard, les Cisterciens d'Autriche-Hongrie ont donné une nouvelle édition des *Sermons* de saint Bernard, d'après les manuscrits de l'Autriche, de la Bohême et de la Styrie; trois fascicules de xxxvi-478, 481-734, 737-1040 pages, Vindobonæ, Holder.

sonet, et laureatus spiritu scriptis coronetur suis (1). C'est dans ses ouvrages qu'on le trouve vraiment représenté au vif; c'est là que l'on saisit toutes les nuances d'une physionomie à la fois douce et forte, où, pourtant, malgré les éclats de fougue, la douceur domine : « Doux et tendres écrits, tirés et tissus du Saint-Esprit même, précieux monument dont il a enrichi l'Église, rien ne pourra vous effacer; et la suite des siècles, loin de vous obscurcir, tirera de vous la lumière. Vous vivrez à jamais et Bernard vivra aussi en vous (2). »

(1) Ces mots, empruntés à saint Ambroise, sont appliqués à saint Bernard par Geoffroy, *Bern. Vita*, lib. III, cap. VIII, n° 29.

(2) Fénelon, *Panegyrique de saint Bernard*.



SCEAUX DE SAINT BERNARD.

APPENDICE

FONDATAIONS DE SAINT BERNARD.

LISTE DES FILLES DE CLAIRVAUX PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE.

Nous aurions pu renvoyer le lecteur, pour cette liste, à l'ouvrage du savant P. Janauschek (*Originum Cisterciensium tomus primus*). Mais, au cours de notre étude, il nous a fallu corriger quelques dates : la fondation de la Prée, au diocèse de Bourges, par exemple, doit être avancée de trois ou quatre ans; le P. Janauschek la fixe en 1145; elle ne peut être que de 1141 ou 1142. La comparaison entre notre liste et celle des *Origines Cistercienses* fera aisément ressortir quelques autres divergences. Il nous a donc paru bon et utile de publier intégralement une table nouvelle. A vrai dire, nos corrections sont peu nombreuses. Pour les dates que nous avons adoptées, nous renvoyons le lecteur au tome et à la page qui contiennent les motifs de nos préférences, soit dans les notes, soit dans le corps du récit. Si notre texte ne contient pas de justification précise, c'est que l'opinion de Janauschek nous a paru suffisamment établie; nous n'avons fait alors que transcrire la date qu'il avait fixée. On remarquera cependant que nous mentionnons, sous l'année 1140, un monastère anonyme que l'éminent Cistercien a négligé d'indiquer dans sa liste. Nous rapportons aussi à l'année 1151 ou 1152 la fondation d'Esrom, que le P. Janauschek retardait jusqu'au mois de février 1154. Cela nous donne soixante-huit filles de Clairvaux, au lieu de soixante-six, nées du temps de saint Bernard :

- 1 Troisfontaines (diocèse de Châlons), 10 octobre 1118, t. I, p. 87.
- 2 Fontenay (diocèse d'Autun, auj. Dijon), 29 octobre 1119, t. I, p. 87.
- 3 Foigny (diocèse de Laon, auj. Soissons), 11 juillet 1121, t. I, p. 88.
- 4 Igny (Reims)...., 1126, t. I, p. 401.
- 5 Reigny (Auxerre, auj. Sens), 7 sept. 1128, t. I, p. 401.
- 6 Ourscamp (Noyon, auj. Beauvais), 10 déc. 1129, t. I, p. 402.
- 7 Cherlieu (Besançon), 17 juin 1131, t. I, p. 402.
- 8 Bonmont (Genève), 7 juillet 1131, t. I, p. 403.
- 9 Éberbach (Mayence), 14 sept. 1131, t. I, p. 403.
- 10 Longpont (Soissons), 5 (et non 3) mars 1132, t. I, p. 403.
- 11 Rievaulx (York, Angleterre), 5 mars (et non 3) 1132, t. I, p. 408.
- 12 Vaucelles (Cambrai), 1^{er} août 1132, t. I, p. 404.
- 13 Moreruela (Zamora, Espagne), 1132, t. I, p. 407.
- 14 Himmerod (Trèves), 9 mars 1134, t. I, p. 404.
- 15 Vaclair (Laon, auj. Soissons), 23 mai 1134, t. I, p. 404.
- 16 Grâce-Dieu (Saintes, auj. la Rochelle), 25 mars 1135, t. I, p. 404.
- 17 Fountains (York, Angleterre), 1134-1135, t. I, p. 410.
- 18 Hautecombe (Genève, auj. Chambéry), 14 juin 1135, t. I, p. 405.
- 19 Buzai (Nantes), 28 juin 1135, t. I, p. 405.
- 20 Chiaravalle (Milan), 22 juillet 1135, t. I, p. 382.
- 21 Balerne (Besançon, auj. S.-Claude), 31 mai 1136, t. II, p. 407.
- 22 S.-Jean d'Aulps (Genève, auj. Annecy), 28 juin 1136, t. II, p. 407.
- 23 Nerlac (Bourges), 27 octobre 1136, t. II, p. 409.
- 24 Auberive (Langres), 4 février 1137, t. II, p. 405.
- 25 S. M. della Columba (Plaisance, en Italie), 3 mai 1137, t. II, p. 65.
- 26 Les Dunes (Thérouanne, auj. Ypres), 31 mai 1138, t. II, p. 414.
- 27 La Bénissons-Dieu (Lyon, auj. Clermont), 29 sept. 1138, t. II, p. 409.
- 28 Alafoes (Vizeu, Portugal), 1138 (?), t. II, p. 423.
- 29 Casamario (Veroli, Italie), 4 avril 1140, t. II, p. 65.

- 30 L'Arrivour (Troyes), 9 avril 1140, t. II, p. 406.
- 31 Clairmarais (Thérouanne, auj. Arras), 26 avril 1140, t. II, p. 414.
- 32 S.-Jean de Tarouca (Lamego, Portugal), juin 1140, t. II, p. 423.
- 33 Whiteland (Saint-David, Angleterre), 16 sept. 1140, t. II, p. 414.
- 34 Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines (près de Rome), 25 octobre 1140, t. II, p. 67.
- 35 X (en Sicile), 1140, t. II, p. 63.
- 36 Osera (Orense, Espagne), 1141 (?), t. II, p. 419.
- 37 La Prée (Bourges), 28 octobre 1141 ou 1142, t. II, p. 409.
- 38 Sobrado (Compostelle, Espagne), 14 février 1142, t. II, p. 419.
- 39 Melon (Tuy, Espagne), 25 mai 1142, t. II, p. 419.
- 40 Mellifont (Armagh, Irlande), 1142, t. II, p. 373.
- 41 Alvastra (Linköping, Suède), 1143, t. II, p. 417.
- 42 Nydala (Linköping, Suède), 1143, t. II, p. 417.
- 43 Meira (Lugo, Espagne), 1^{er} juin 1143, t. II, p. 419.
- 44 Belle-Perche (Montauban), 3 août 1143, t. II, p. 410.
- 45 Belloc (Rodez), 11 août 1144, t. II, p. 410.
- 46 Grand-Selve (Toulouse), 1145, t. II, p. 410.
- 47 Villers (Namur, Belgique), 1^{er} juin 1146, t. II, p. 414.
- 48 Boxley (Canterbury, Angleterre), 28 octobre 1146, t. II, p. 415.
- 49 Le Val-Richer (Bayeux), 24 juin 1147 (?), t. II, p. 411.
- 50 Savigny (Avranches, auj. Coutances), 17 sept. 1147, t. II, p. 412.
- 51 Margan (Landaff, Angleterre), 23 nov. 1147, t. II, p. 415.
- 52 Aulne (Liège, Belgique), 5 déc. 1147, t. II, p. 414.
- 53 Espina (Palencia, Espagne), 1147, t. II, p. 420.
- 54 Alcobaça (Lisbonne), 2 février 1148 (?), t. II, p. 424.
- 55 Cambron (Cambrai), 1^{er} août 1148, t. II, p. 414.
- 56 Loos (Tournai, auj. Cambrai), 15 déc. 1148, t. II, p. 414.
- 57 Longuay (Langres), 4 mars 1149, t. II, p. 405.
- 58 Boulancourt (Troyes), 4 mars 1149, t. II, p. 407.
- 59 N. S. de Cabuabbas (Bosa, Sardaigne), 5 mars 1149 (?), t. II, p. 419.
- 60 Fontmorigny (Bourges), 1^{er} mai 1149, t. II, p. 409.
- 61 Aube-Pierres (Limoges), 10 juin 1149, t. II, p. 410.

- 62 Esrom (Röskild, Danemark), 1151, t. II, p. 417.
- 63 Clermont (Le Mans, auj. Laval), 17 mai 1152, t. II, p. 410.
- 64 Valparayso (Zamora, Espagne), 28 juin 1152 (?), t. II, p. 420.
- 65 Moureilles (Poitiers, auj. la Rochelle), 7 sept. 1142, t. II, p. 410.
- 66 Mores (Langres), 1152, t. II, p. 405.
- 67 S. M. de Monte de Ramo (Orense, Espagne), 30 mars 1153?, t. II, p. 419.
- 68 La Peyrouse (Périgueux), 13 août 1153 (?), t. II, p. 410.
-

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME SECOND

CHAPITRE XVIII

Troisième voyage de Bernard en Italie.

Pages.

Succès de Roger de Sicile. — Bernard en appelle à Lothaire. — Lothaire en Lombardie. — Henri de Bavière en Toscane. — Bernard à Lucques, à Viterbe, au Mont-Cassin, à Bénévent, à Bari, au Mont-Cassin, à Farfa. — Mission de Bernard auprès de Roger de Sicile. — Bernard à Ragnago et à Salerne. — Il convertit Pierre de Pise. — Son séjour à Rome, de la fin de décembre 1137 au mois de juin 1138. — Mort d'Anaclet. — Bernard convertit l'antipape Victor. — Fin du schisme. — Retour de Bernard à Clairvaux.....

1-25

CHAPITRE XIX

Élection de Langres, élection et commune de Reims.

- I. ÉLECTION ÉPISCOPALE DE LANGRES. — Bernard prépare à Rome, d'accord avec l'archevêque de Lyon, l'élection de Langres. — L'archevêque de Lyon trahit la convention et fait nommer un moine de Cluny. — Bernard fait suspendre le sacre de l'élu. — Le moine de Cluny est sacré, après avoir reçu l'investiture des *regalia*. — Bernard fait casser l'élection par le souverain Pontife. — Il est lui-même élu évêque de Langres et refuse l'épiscopat. — Godefroid, prieur de Clairvaux, est élu à sa place. — Louis VII, après quelque hésitation, lui donne l'investiture. — Godefroid est sacré avant le 28 octobre 1138....
- II. ÉLECTION ÉPISCOPALE ET COMMUNE DE REIMS. — Après la mort de l'archevêque Raynaud, la Commune s'établit à Reims, avec le consentement du roi de France. — Protestation du chapitre de Reims et de l'abbé de Clairvaux. — Condamnation de la Commune par le souverain Pontife. — Bernard, élu archevêque de Reims, refuse cette dignité. — Samson de Mauvoisin, élu archevêque de Reims, est sacré à Soissons le 14 avril 1140. — Excès de la Commune. — Bernard à Reims. — La Commune est supprimée par la force.

26-35

26-35

CHAPITRE XX

Les suites du schisme.

Pages.

- I. MORT DE GÉRARD. — Portrait de Gérard, frère de Bernard et cellérier de Clairvaux. — Sa maladie et sa mort. — Bernard prononce l'oraison funèbre de son frère bien-aimé..... 46-56
- II. SUITES DU SCHISME. — Concile de Latran (avril 1139). — Suites du schisme en France. — Pierre de Pise, frappé par Innocent II, est défendu par l'abbé de Clairvaux. — Lutte entre Innocent II et Roger de Sicile. — Innocent II prisonnier reconnaît à Roger le titre de roi. — Bernard essaie de faire approuver cet acte politique par Conrad III. — Bernard fonde en Sicile, avec l'appui de Roger, un monastère cistercien. — Fondations de Casamario et de Saint-Paul-aux-Trois-Fontaines. — Laborieux commencements de cette dernière abbaye. — Quel cas, selon Bernard, les moines doivent faire de la santé et de la médecine..... 56-69

CHAPITRE XXI

Bernard Docteur. — Ses divers traités dogmatiques et liturgiques.

- I. CHRISTOLOGIE. — Le mystère de la Rédemption, d'après l'abbé de Clairvaux. — Le traité *De diligendo Deo*. — Le traité *De Gratia et libero arbitrio*. — La théorie de la glorification. — La communion des saints..... 70-78
- II. CULTE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE. — Bernard et le prétendu miracle de *la Lactation*. — Ouvrages authentiques de Bernard sur Marie, et ouvrages apocryphes. — Bernard s'oppose à la propagation de la fête de la Conception de la sainte Vierge. — Polémique à ce sujet entre Pierre de Celle et Nicolas de Saint-Alban. — La légende de la *tache noire*. — Bernard exalte les vertus de Marie et, entre toutes, la virginité et l'humilité. — Le miracle de la maternité divine de Marie. — Sa glorification au ciel. — La théorie de la médiation de Marie. — La part de l'abbé de Clairvaux dans la composition du *Memorare* ou *Souvenez-vous*. — Le culte de Notre-Dame dans les abbayes cisterciennes. — Bernard, l'un des plus dévots serviteurs de Marie ; son rôle dans *La Divine Comédie*..... 78-95
- III. CHOSES LITURGIQUES : OFFICE DE SAINT VICTOR, TRAITÉ *De Cantu*. — La théorie de la médiation appliquée à tous les saints. — Bernard et la fête des saints Innocents. — La fête des Machabées. — Place des écrits de Bernard dans les leçons du bréviaire. — Bernard compose l'office de saint Victor, patron de Montiéramey. — Ce qu'il faut penser de son talent de versificateur. — Est-il l'auteur de l'hymne : *Jesus, dulcis memoria*? — Bernard et la réforme de l'Antiphonaire cistercien. — Son disciple Guy, abbé de Cherlieu, auteur d'un traité *De*

Arte musica. — Les Cisterciens corrigent d'une façon regrettable le chant grégorien traditionnel. — Leur soin dans l'exécution du plain-chant.....

96-105

CHAPITRE XXII

Bernard et les écoles de Paris.

- I. — Les trois écoles de Notre-Dame, de Saint-Victor, de Sainte-Geneviève. Caractère particulier de l'enseignement de chacune d'elles. — Premiers essais d'Abélard. — Vers quelle école incline l'abbé de Clairvaux. — Il favorise les clercs studieux. — Son traité *De Baptismo*. — Ce qu'il pense de la science. — Sa visite aux écoles de Paris. — Son fameux sermon de *Conversione ad clericos*. — Conversion de nombreux étudiants, entre autres de Geoffroy d'Auxerre, disciple d'Abélard.
- II. — Guillaume de Saint-Thierry appelle l'attention de l'abbé de Clairvaux sur la doctrine d'Abélard. — Coup d'œil sur l'histoire d'Abélard. — Sa première rencontre avec l'abbé de Clairvaux en 1131. — Visite de Bernard au Paraclet. — Les divers ouvrages d'Abélard. — Bernard obtient de lui la promesse d'une rétractation. — Exposé de sa doctrine : ses erreurs sur la Trinité, sur l'Homme-Dieu, sur la Rédemption, sur la grâce, sur le péché. — Sa méthode théologique. — Caractère spécial de son rationalisme.....

106-118

118-140

CHAPITRE XXIII

Condamnation d'Abélard ; concile de Sens (1140).

L'abbé de Clairvaux et Hugues Métel dénoncent les erreurs d'Abélard. — Abélard, encouragé à la résistance par Arnauld de Brescia et le sous-diacre Hyacinthe, fait convoquer Bernard au concile de Sens, pour discuter sur la doctrine catholique. — Bernard se rend à contre-cœur à cette invitation. — Double séance, l'une privée, l'autre publique. — Abélard, étonné de comparaître en accusé, refuse de s'expliquer et en appelle à Rome. — Le concile abandonne Abélard au tribunal de Rome, mais juge et condamne sa doctrine. — Lettres des Pères du concile au souverain Pontife. — Nombreuses lettres de l'abbé de Clairvaux au pape et aux cardinaux ; son traité *De Erroribus Abælardi* ; âpreté de son langage. — Abélard riposte en accusant Bernard d'ignorance et de frénésie. — Son *Apologie* à Héloïse. — Sa doctrine et sa personne sont condamnées à Rome. — Que faut-il penser de cette double condamnation ? — Bérenger de Poitiers compose une apologie d'Abélard. — Abélard se réfugie à Cluny, auprès de Pierre le Vénérable, qui le réconcilie avec l'abbé de Clairvaux. — Ses dernières années et sa mort. — Que devinrent ses disciples et ses livres ? — Influence de sa méthode. — Importance du *Sic et Non*.....

141-180

CHAPITRE XXIV

Conflit entre Louis VII et le comte Thibaut.

Pages

Election épiscopale de Poitiers et lettre de l'abbé de Clairvaux. — Intervention abusive de Louis le Jeune dans l'élection épiscopale de Bourges. — L'élus sacré à Rome. — Conflit entre Innocent II et Louis VII. — L'archevêque de Bourges se réfugie dans le domaine du comte Thibaut de Champagne. — Le comte de Vermandois répudie la nièce du comte Thibaut pour épouser la sœur de la reine Aliénor. — Les nouveaux époux sont excommuniés par le légat du Saint-Siège. — L'abbé de Clairvaux prend parti pour l'archevêque de Bourges et pour la nièce du comte Thibaut répudiée. — La guerre éclate entre le roi et le comte; incendie de Vitry. — Paix signée dans des conditions équivoques. — L'abbé de Clairvaux approuve un acte de diplomatie peu loyal. — Il travaille en vain à la réconciliation entre le souverain Pontife et Louis VII. — La guerre recommence. — Misérable état auquel la Champagne est réduite. — Louis VII empêche les élections épiscopales de Châlons et de Paris. — Bernard en appelle à Rome et aux conseillers du roi de France. — Mort d'Innocent II; Célestin II lève l'excommunication qui pesait sur Louis VII. — Le roi rend la liberté aux églises de Châlons et de Paris. — La paix se négocie à Corbeil et à Saint-Denis; part de Bernard dans cette négociation : il annonce à la reine de France qu'elle deviendra mère. — La liberté est rendue à l'archevêque de Bourges. — Réconciliation complète entre la royauté et la maison de Champagne.....

181-206

CHAPITRE XXV

Bernard et les sectes hérétiques. ✓

- I. RÉFUTATION DES HÉRÉSIES NÉO-MANICHÉENNES. — Manichéens de Cologne dénoncés à l'abbé de Clairvaux par le prévôt de Steinfeld. — Extension de l'hérésie dans le Nord. — Enquête de Bernard. — Hiérarchie dans la société secrète que forment les hérétiques. — Leurs dogmes, leur morale. — La question du mariage et de la virginité. — Châtiment que le peuple réserve aux hérétiques. — Ce que Bernard, après saint Augustin et saint Jean Chrysostome, pense de la peine de mort pour crime d'hérésie.....
- II. VOYAGE DANS LE LANGUEDOC. — Pierre de Bruys et Henri dans le Midi. — Portrait de Henri. Sa prédication au Mans et dans le Languedoc. — Sa doctrine. — L'abbé de Clairvaux se met à sa poursuite. — Bernard à Bordeaux, Bergerac, Périgueux, Sarlat, Cahors, Toulouse. — Sa prédication et ses miracles. — Il se rend à Albi en passant par Verfeil. — Son succès oratoire. — Anecdote qui se rattache à son départ. — La question de l'authenticité de ses miracles. — Arrestation et emprisonnement de Henri. — Conseils de Bernard aux Toulousains. — Inefficacité de son œuvre et de ses conseils..

207-223

224-242

CHAPITRE XXVI

Arnauld de Brescia et l'église romaine.

Pages.

- I. — Arnauld de Brescia ; résumé de sa vie. — Tentative de réforme dans sa ville natale. — Sa théorie du droit de propriété. — Révolution sociale. — Il est condamné à l'exil par le concile de Latran en 1139. Il accompagne Abélard au concile de Sens. — Nouvelle condamnation. — Il professe sur la montagne Sainte-Geneviève. — Expulsé de France sur les instances de l'abbé de Clairvaux, il se réfugie à Zurich. — Bernard obtient qu'il soit chassé de Suisse. — Il se réfugie en Bohême auprès du légat du pape. — Réconciliation d'Arnauld avec la papauté en 1145..... 243-254
- II. — Révolution romaine. — Lucius II et l'abbé de Clairvaux appellent le roi Conrad III au secours de la papauté. — Mort de Lucius ; élection d'Eugène III, disciple de saint Bernard. — Bernard reproche cette élection aux membres du Sacré-Colège. — Ses lettres à Eugène III, appréhensions et confiance. — « On dit que c'est moi qui suis pape. » — Bernard adresse une lettre au peuple romain pour essayer de le réconcilier avec la papauté. — Habileté diplomatique d'Eugène III. — Son entrée triomphale dans Rome. — Il est obligé de fuir devant la révolution déchaînée. — La démagogie triomphe avec Arnauld de Brescia..... 254-267

CHAPITRE XXVII

Les origines de la seconde croisade.

- I. — Rapports de Bernard avec l'Orient, en particulier avec Mélisende, reine de Jérusalem. — Dangers que courent les principautés latines d'Orient. — Succès de Zenki, émir d'Alep et tuteur de l'émir de Mossoul. — Prise d'Édesse. — Les Orientaux sollicitent les secours du pape et du roi de France. — Louis VII annonce à ses barons, le jour de Noël 1145, qu'il est décidé à entreprendre une croisade. — Eugène III consulté, adresse une bulle aux barons français. — Assemblée de Vézelay. — Bernard, prédicateur officiel de la guerre sainte. — Sa lettre aux Bretons..... 268-282
- II. — Prédication de la croisade sur les bords du Rhin. — Massacre des Juifs. — La question juive soulevée au sujet de l'impôt de la croisade. — Une lettre curieuse de Pierre le Vénérable. — L'abbé de Clairvaux prend la défense des Juifs. — Son voyage en Flandre. — Son arrivée à Mayence. — Succès de son intervention. — Sa lettre au clergé de Cologne et au clergé de Spire. — Il essaie vainement d'enrôler le roi Conrad dans la croisade. — Sa prédication sur les bords du Rhin, en particulier à Constance. — Son retour à Strasbourg et à Spire. — Diète de Spire. — Bernard parvient à enrôler Conrad dans la croisade. — Il descend le Rhin jusqu'à Cologne. — Retour à Clairvaux..... 282-300

III. — Bernard étend par lettres sa prédication à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Italie, à la Bohême, à la Bavière, à la Moravie, à la Pologne et au Danemark. — Sa lettre est lue à la diète de Ratisbonne. — Assemblée d'Étampes. — Part de Bernard aux décisions de l'assemblée. — Nouvelle diète à Francfort. — Bernard y est mandé. — Sa lettre aux Moraves. — Ses miracles. — Retour en France. — Sa rencontre avec Eugène III. — Zèle du souverain Pontife pour la croisade. — État des armées. — Départ de Conrad (mai 1147). — Départ de Louis le Jeune (12 juin 1147). — Flatteuse prophétie.....	300-312
---	---------

CHAPITRE XXVIII

Bernard à Trèves et à Reims.

I. ÉLECTION D'YORK. — Bernard à Cîteaux, à Fontenay, à Verdun et à Trèves avec Eugène III. — Affaire de l'élection épiscopale d'York, pendante depuis l'année 1142. — Efforts des Cisterciens pour faire casser l'élection de Guillaume. — Diverses lettres de l'abbé de Clairvaux à Innocent II, à Célestin II, à Lucius II et à Eugène III. — Élection cassée par Eugène III. — Henri Murdach, abbé de Fountains, élu archevêque d'York, est sacré à Trèves par le pape Eugène III. — Jugement sur cette affaire.....	313-327
II. SAINTE HILDEGARDE. — Eugène III appelé à porter un jugement sur les révélations de l'abbesse Hildegarde. — Premiers rapports de Bernard avec la voyante. — Histoire d'Hildegarde. — Enquête sur sa conduite et ses écrits. — L'abbé de Clairvaux lui fait adresser une lettre d'encouragement par le souverain Pontife. — Célébrité et mort d'Hildegarde. — Elle est inscrite au martyrologe de son couvent, sans être canonisée.....	327-337
III. CONCILE DE REIMS, CONDAMNATION DE GILBERT DE LA PORRÉE. — Concile de Reims ouvert durant le carême de l'année 1148. — Condamnation d'Eon de l'Étoile et des hérétiques du Midi. — Examen des ouvrages de Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers. — Ses théories réalistes introduites dans l'explication du mystère de la Trinité. — Il est dénoncé au pape par ses deux archidiacres. — Premier examen au concile de Paris (avril 1147). — Reprise de la discussion à la suite du concile de Reims. — L'abbé de Clairvaux soutient l'accusation. — Un cardinal fait suspendre la discussion. — Conciliabule des évêques français, assistés de l'abbé de Clairvaux. — Reprise de la discussion en assemblée publique. — Gilbert de la Porrée, invité à se rétracter, le fait sans hésitation. — La méintelligence persiste entre Gilbert de la Porrée et l'abbé de Clairvaux. — Les ouvrages de Gilbert en honneur dans l'école, durant tout le moyen âge.....	337-355
IV. EUGÈNE III A CLAIRVAUX. — Eugène III décidé à quitter la France, à cause de l'échec de la croisade. — Séjour à Clairvaux. — Bernard lui demande en vain la réhabilitation de Philippe, ex-archevêque de Tarente. — Ce Philippe est distinct du prieur de Clairvaux, Philippe de Liège.....	355-359

CHAPITRE XXIX

Saint Malachie O'Morgair.

Pages

- I. — Malachie, ex-archevêque d'Armagh, à Clairvaux. — Résumé de sa vie. — Triste état politique et religieux de l'Irlande. — Evêques laïques. — Malachie, évêque de Connor, archevêque d'Armagh, et enfin évêque de Down. — Il est envoyé à Rome et passe par Clairvaux. — Il demande à Innocent II le pallium pour les archevêques d'Armagh et de Cashel. — Il est nommé légat d'Irlande. — Retour en Irlande. — Il reconstruit Bangor. — Réforme des monastères. — Fondation de Mellifont par des moines envoyés de Clairvaux..... 360-374
- II. — Malachie reparaît à Clairvaux. — Sa maladie et sa mort. — Sa canonisation, ses reliques. — Lettre de l'abbé de Clairvaux aux monastères de l'Irlande. — Portrait de Malachie : l'idéal du moine et l'idéal de l'évêque. — Bernard compose la *Vita Malachiæ*. — Ce qu'il faut penser des miracles et des prophéties de Malachie : la prophétie de la succession des Papes. — Ce que la *Vita Malachiæ* nous apprend sur l'état de l'Irlande au douzième siècle. — Services rendus par Malachie à sa patrie..... 375-388

CHAPITRE XXX

Apogée de Clairvaux.

- I. AFFLUENCE DE NOVICES ET MORTS A CLAIRVAUX. — Population étonnante du monastère de Clairvaux. — Parmi les novices, on distingue Henri, frère du roi de France; Alexandre, chanoine de Cologne. — Un candidat évincé donne un soufflet à l'abbé de Clairvaux. — Nicolas de Montiéramey, admis au noviciat de Clairvaux; son portrait. — Les morts illustres à Clairvaux. — Les frères de Bernard, Guy, Gérard, Barthélemy, André et Nivard. — Geoffroy d'Ainai. — Humbert, abbé d'Igny; son oraison funèbre..... 389-404
- II. FONDATIONS. — Fondations d'Auberive, de Longuay et de Mores, au diocèse de Langres; de l'Arrivour et de Boulangourt, au diocèse de Troyes; de Balerne, au diocèse de Besançon (aujourd'hui Saint-Claude); de Saint-Jean d'Aulps, au diocèse de Genève (aujourd'hui Annecy); de Nerlac, la Prée, Fontmorigny, Notre-Dame-des-Pierres, au diocèse de Bourges; de la Bénissons-Dieu, au diocèse de Lyon; de Belloc, au diocèse de Rodez; d'Aube-Pierres, au diocèse de Limoges; de la Peyrouse, au diocèse de Périgueux; de Belle-Perche, au diocèse de Montauban; de Grand-Selve, au diocèse de Toulouse; de Moureilles, au diocèse de Poitiers (aujourd'hui la Rochelle); de Clermont, au diocèse du Mans (aujourd'hui Laval); du Val-Richer, au diocèse de Bayeux. — Affiliation de Savigny et de ses vingt-sept filles à Clairvaux. — Fondations de Villers et d'Aulne, au diocèse de Liège; de Cambron, au diocèse de

Cambrai; de Loos, au diocèse de Tournai (aujourd'hui de Cambrai); des Dunes, au diocèse d'Ypres; de Clairmarais, au diocèse de Théroutanne (aujourd'hui d'Arras); de Boxley, au diocèse de Canterbury; de Whiteland, au diocèse de Saint-David; de Margan, au diocèse de Landaff; d'Alvastra et de Nydala, en Suède; d'Esrom, en Danemark; de Cabuabbas, en Sardaigne; d'Osera, de Sobrado, de Melon, de Meira, de Sainte-Marie de Monte de Ramo, de l'Espina, de Valparayso, en Espagne; d'Alafoes, de Saint-Jean de Tarouca, d'Alcobaça, en Portugal. — Les Ordres militaires en Espagne. — Prodigieuse extension de l'Ordre cistercien.....

404-427

CHAPITRE XXXI

Issue de la seconde croisade.

Échec de la croisade. — Causes morales, militaires et politiques de cet échec. — Succès de la croisade contre les Slaves et contre les Maures d'Espagne. — L'abbé de Clairvaux, rendu responsable par le peuple de l'échec des croisés, adresse au pape une apologie de sa conduite. — Quels griefs on peut justement soulever contre le prédicateur de la croisade. — Succès répétés des musulmans. — Nouvel appel des princes latins d'Orient aux peuples d'Occident. — Essai d'alliance offensive, entre la France, la Sicile et l'Allemagne, contre l'empire grec et les musulmans; tentative avortée. — Suger, abbé de Saint-Denis, et Bernard, abbé de Clairvaux, partisans d'une nouvelle expédition. — Assemblée de Chartres. — Bernard désigné comme chef de la croisade. — Les barons français reculent devant l'entreprise. — Suger meurt au milieu des préparatifs de la guerre sainte. — Bernard préoccupé de la croisade jusqu'entre les bras de la mort. — Part de responsabilité qui revient à chacun des auteurs de la seconde croisade.....

428-449

CHAPITRE XXXII

Le traité « De la Considération ».

Fréquence et intimité des rapports de Bernard avec Eugène III.

— Le traité *De Consideratione*.....

450-451

I. — Le premier objet de la *Considération* du pape est sa personne même. — Éminente dignité du pape. — Bassesse de sa nature. — La vertu comble l'abîme creusé entre cette grandeur et ce néant d'un homme. — Quels modèles un pape doit imiter.....

451-455

II. — Le second objet de la *Considération* du pape, c'est sa maison. — La domesticité. — Les différentes *scolæ*. — Le clergé inférieur qui entoure le pape. — Quelles doivent être les conversations des clercs. — Les membres du sacré-collège.

	Pages.
— Soin à prendre dans le choix des cardinaux. — Avarice des membres de la curie.....	455-461
III. — Rapports du pape avec l'Eglise universelle. — Le pape est l'évêque des évêques. — Le souverain pontificat n'est pas un domaine à exploiter, mais une fonction à exercer. — <i>Præsis ut prosis; non ut imperes</i> . — Dangers d'une centralisation excessive. — Rome emploie des légats <i>a latere</i> , encourage les appels, accroit les exemptions. — Bernard signale les abus que ces institutions ont entraînés après elles. — Il demande une observation rigoureuse des canons des conciles.	461-472
IV. — En dehors de l'Eglise, le pape a la sollicitude des infidèles, des Juifs, des schismatiques et des hérétiques. — Comment Bernard entend que l'on pratique la répression de l'hérésie. — Il n'a que peu de confiance dans les moyens violents....	472-477
V. — La papauté et le pouvoir temporel. — Origine du pouvoir temporel du pape, selon l'abbé de Clairvaux. — Son jugement sur le peuple romain. — La révolution, maîtresse avec Arnould de Brescia, est apaisée par l'habile politique d'Eugène III. — Comparaison entre la doctrine politique d'Arnould et celle de saint Bernard. — Arnould condamné à la strangulation. — Comment Bernard tranche la question romaine.....	477-485
VI. — Rapports de la papauté avec l'Empire et les États chrétiens. — Les deux glaives appartiennent à l'Eglise. — Comment le pape doit se montrer le « Dieu de Pharaon ». — Le droit d'excommunication. — Le traité <i>De Consideratione</i> est un examen de conscience de la papauté. — Différence entre saint Bernard et Luther.....	485-491

CHAPITRE XXXIII

Dernières années, maladie et mort de Bernard.

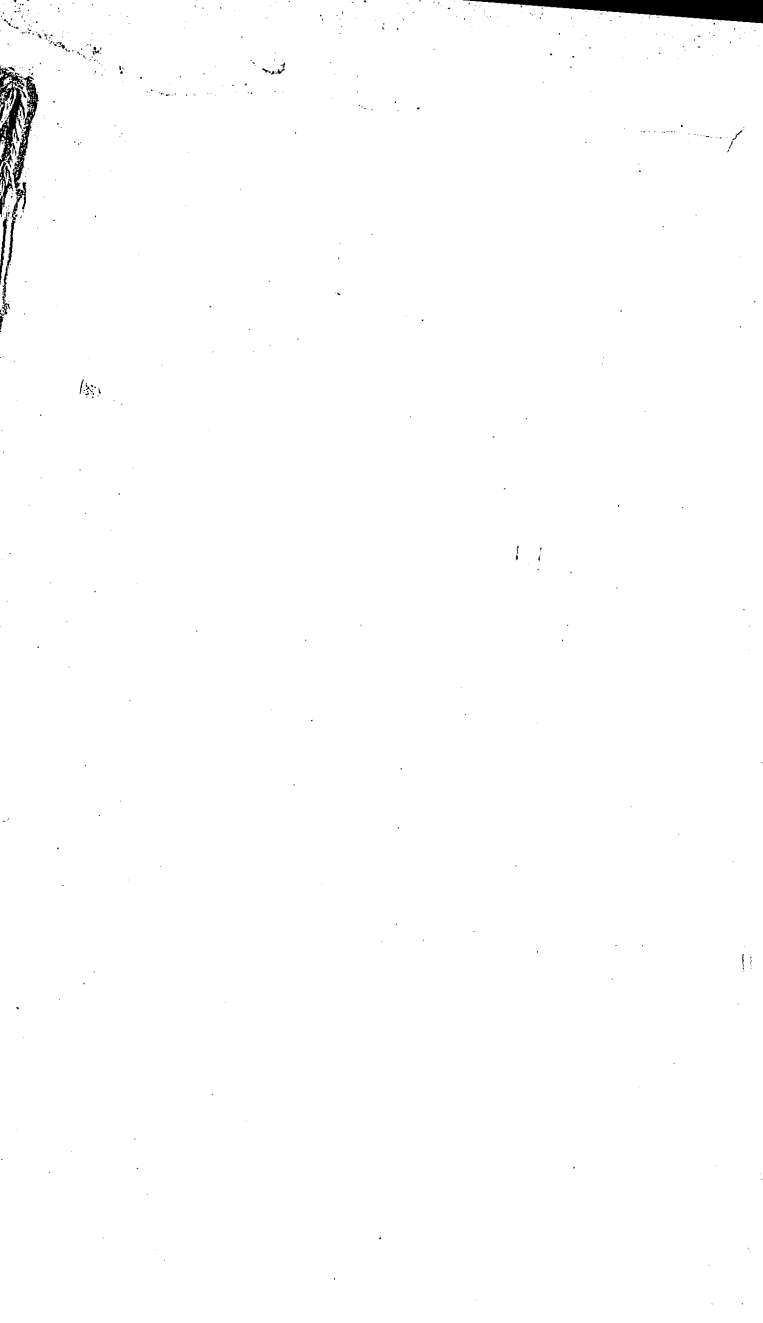
I. AFFAIRES POLITICO-RELIGIEUSES. — Élection de Henri, frère du roi de France et moine de Clairvaux, au siège de Beauvais. — Conflit entre le nouvel évêque et les seigneurs de son diocèse. — Conflit entre l'évêque et le roi de France. — Double conflit apaisé par l'intervention de Suger, de l'abbé de Clairvaux et du pape. — Conflit entre Louis le Jeune et son vassal, le duc de Normandie. — Bernard négocie la paix. — Part de l'abbé de Clairvaux dans le divorce de Louis le Jeune et de la reine Aliénor. — Élection épiscopale d'Auxerre. — Bernard fait intervenir le pape. — Sa lettre à Louis le Jeune. — Théorie de l'abbé de Clairvaux sur les élections épiscopales.	491-502
II. AFFAIRES CLUNISTES. — Rivalité entre les Cisterciens et les Clunistes. — Incendie et pillage de l'abbaye cistercienne du Miroir. — Bernard et Pierre le Vénérable essaient d'évaluer le dommage et de fixer l'indemnité. — Équité et générosité de Pierre le Vénérable. — Contention d'amitié entre Pierre le Vénérable et l'abbé de Clairvaux.....	502-509
III. AFFAIRES DOMESTIQUES ET DEUILS. — Hugues, abbé de Trois-	

	Pages.
fontaines, est nommé cardinal. — L'intervention de Bernard dans l'élection de son successeur faillit attirer sur lui les reproches du souverain Pontife. — Bernard est trahi par Nicolas, son secrétaire. — Il dénonce le traître à Eugène III. — Triste fin de Nicolas. — Mort de Rainard, abbé de Cîteaux. — Maladie et mort de Suger. — Mort de Thibaut de Champagne.....	509-517
IV. MALADIE ET MORT DE BERNARD. — Fréquentes maladies de l'abbé de Clairvaux. — Crise terrible durant l'hiver 1152-1153. — Amélioration au printemps. — Il est mandé à Metz pour rétablir la paix entre les Messins et le duc de Lorraine. — Succès éphémère de son intervention. — Retour à Clairvaux. — Bernard apprend la mort d'Eugène III. — Grandeur de l'œuvre de ce pape. — Derniers moments de Bernard. — Son testament. — Sa mort. — Ses funérailles.....	517-528

CHAPITRE XXXIV ET DERNIER

Gloire posthume.

I. CANONISATION DE SAINT BERNARD. — Portrait physique de l'abbé de Clairvaux. — Son portrait moral. — La bonté de l'homme, le zèle de l'apôtre, l'austérité du moine, l'humilité du thaumaturge. — Sa canonisation en 1174.....	529-549
II. COUP D'OEIL SUR LE CULTE DE SAINT BERNARD. — Double <i>élévation</i> du corps de saint Bernard. — Sa tête est déposée dans un reliquaire en argent par l'abbé Jean d'Aizenville (1330-1348). — Le tronc reste à Clairvaux derrière le maître autel jusqu'à la Révolution française. — Ses restes sont transportés à Ville en 1793. — Un curé de Ville les mélange avec d'autres ossements. — Ils sont exposés à la vénération des fidèles dans l'église de Ville depuis 1875. — Le chef fait partie du Trésor de la cathédrale de Troyes. — Description de ce chef. — Le culte de l'abbé de Clairvaux se répand d'abord dans l'Ordre cistercien, puis dans différentes églises, notamment à Paris. — Culte de Louis XIII, d'Anne d'Autriche et de Louis XIV pour saint Bernard. — Trois offices différents de saint Bernard dans le seul diocèse de Langres. — Place de saint Bernard dans la liturgie romaine. — Bernard déclaré docteur par Pie VII en 1830. — Le dernier des Pères de l'Eglise. — Il inspire l'auteur de <i>l'Imitation</i> . — Le <i>doctor mellifluus</i> . — Prodigueuse diffusion de ses ouvrages. — C'est dans ses ouvrages qu'on le voit représenté au vif.....	549-561
APPENDICE. — Les filles de Clairvaux, liste des fondations de saint Bernard, par ordre chronologique.....	563-566



MÊME LIBRAIRIE

Bibliothèque de l'enseignement de l'Histoire ecclésiastique

Volumes parus :

Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose, par M. Paul ALLARD. *Septième édition.*

Histoire des Dogmes : I. La théologie anténicéenne, par M. J. TIXERONT, doyen de la Faculté catholique de théologie de Lyon. *Cinquième édition.*

— II. De saint Athanase à saint Augustin (318-340). *Troisième édition.*

Anciennes Littératures chrétiennes : I. La Littérature grecque, par M^{re} Pierre BATIFFOL. *Quatrième édition.*

Anciennes Littératures chrétiennes : II. La Littérature syriaque, par M. Rubens DUVAL, professeur au Collège de France. *Troisième édition.*

L'Afrique chrétienne, par DOM H. LECLERCQ, Bénédictin de Farnborough. *Deuxième édition.*

L'Espagne chrétienne, par DOM H. LECLERCQ, Bénédictin de Farnborough. *Deuxième édition.*

L'Angleterre chrétienne avant les Normands, par Dom Fernand CABROL, abbé de Farnborough.

Le Christianisme dans l'Empire perse, sous la dynastie sassanide (224-632), par M. J. LABOURT, docteur en théologie et docteur ès lettres. *Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deuxième édition.*

L'Eglise byzantine de 527 à 847, par le R. Père PANGORE, des Augustins de l'Assomption. *Deuxième édition.*

L'Eglise et l'Orient au Moyen Âge : Les Croisades, par M. Louis BRÉHIER, professeur d'histoire à l'Université de Clermont-Ferrand. *Deuxième édition.*

Le Grand Schisme d'Occident, par M. L. SALEMBIER, professeur à la Faculté catholique de théologie de Lille. *Quatrième édition.*

L'Eglise romaine et les Origines de la Renaissance, par M. Jean GUIRAUD, professeur à la Faculté des lettres de Besançon. *Ouvrage couronné par l'Académie française. Quatrième édition.*

Les Origines du Schisme anglican (1509-1571), par M. J. TRÉSAL. *Deuxième édition.*

Chaque volume in-12. Prix : 3 fr. 50

LES SAINTS

Collection publiée sous la Direction de M. Henri JOLY.
(67 volumes actuellement parus)

Chaque volume se vend séparément. *Broché : 2 fr.*
Avec reliure spéciale, tr. jaspée : 3 fr.

